This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

AP
20
.R5

LA REVUE DE PARIS

LA

3530

REVUE DE PARIS

QUATORZIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1907

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1907

DANS L'OMBRE

DE LA CATHÉDRALE

I

Il commençait à faire jour, lorsque Gabriel Luna arriva devant la cathédrale. Mais, dans les étroites rues de Tolède, c'était encore la nuit. La clarté bleue de l'aube, qui ne se glissait qu'avec peine entre les avant-toits, s'épandait plus à l'aise sur la place de l'*Ayuntamiento*[1], faisant sortir de la pénombre la façade vulgaire du palais archiépiscopal et les deux tours de l'hôtel de ville, encapuchonnées d'ardoise noire, sombre construction de l'époque de Charles-Quint.

Gabriel se promena longtemps sur la place déserte, la poitrine déchirée par des quintes de toux, le pan de la cape relevé jusqu'aux sourcils. Tout en continuant à marcher, pour se défendre contre le froid, il contemplait la grande porte « du Pardon », sur le seul côté de l'église qui offre un aspect majestueux. Il se rappelait d'autres cathédrales fameuses, bien dégagées, situées sur des hauteurs, visibles de toutes parts, étalant l'orgueil de leur beauté ; et il les comparait avec celle de Tolède, l'église primatiale de l'Espagne, noyée dans le flot des bâtisses qui l'environnent, qui la submergent comme une houle, et ne laissent apercevoir sa parure extérieure que par l'étroite

1. Municipalité.

171633

échappée des ruelles avoisinantes. Gabriel, qui en connaissait la magnificence intérieure, songeait à ces habitations des pays orientaux, sordides et misérables au dehors, toutes d'albâtre et de filigrane au dedans. Ce n'était pas pour rien que, pendant des siècles, Juifs et Maures avaient vécu à Tolède. Leur aversion pour les somptuosités qui s'exhibent en public semblait avoir inspiré l'architecture de cette cathédrale, étouffée entre les maisons qui se pressent et se bousculent à l'entour comme si elles cherchaient à se blottir dans son ombre.

La place de l'*Ayuntamiento* était l'unique espace qui permît au monument chrétien de déployer sa grandeur. A la lumière de l'aube, dans ce coin de ciel libre, il montrait les trois arcs ogivaux de sa façade principale et la tour de son clocher : — une tour, d'une robustesse énorme, aux arêtes vives, coiffée de l'*alcuzón*[1], sorte de tiare noire, ceinte d'une triple couronne, qui se perdait dans le petit jour d'hiver, nébuleux et plombé.

Gabriel contemplait avec attendrissement ce temple silencieux et clos où vivaient les siens, où il avait lui-même passé le meilleur de son existence. Il ne l'avait pas revu depuis tant d'années!

Il était arrivé à Tolède la nuit précédente, par le train de Madrid. Avant de s'enfermer dans un galetas, à l'auberge de *la Sangre*[2] (l'ancienne hôtellerie du *Sevillano*, habitée par Cervantes), il avait éprouvé l'impérieux besoin de revoir la cathédrale; et il avait erré plus d'une heure aux alentours, écouté les abois du chien qui gardait l'église et qui hurlait, inquiété par les bruits de pas entendus dans les ruelles mortes et silencieuses. Ensuite il n'avait pu dormir : il était si heureux de se retrouver dans son pays, après tant d'aventures et de misères! C'est pourquoi il était sorti de l'auberge dès avant l'aube, pour attendre sur la place l'ouverture des portes.

Afin de se distraire durant cette attente, il examinait les beautés et les défauts de l'édifice, et il les commentait à haute voix, comme s'il voulait prendre à témoin de ses jugements les bancs de pierre et les arbres rabougris.

Devant le portail s'étendait une grille, que surmontaient des

1. Gros bidon de fer-blanc; nom donné par ironie à la couverture de la tour, à peu près comme nous dirions l'*éteignoir*.

2. L'auberge du *Sang*, — anciennement hôtellerie du *Sévillan*.

urnes du XVIIIe siècle; et cette grille enfermait un parvis aux larges dalles, où le chapitre faisait autrefois les réceptions solennelles et où, les jours de grande fête, la multitude admirait les Géants[1].

Au centre du premier corps de cette façade s'ouvrait la porte « du Pardon », baie immense, faite d'un ensemble d'ogives qui allaient se rétrécissant graduellement à mesure qu'elles reculaient vers le fond, et qui étaient ornées de figures d'apôtres, de petits dais ajourés et d'écus où l'on remarquait des lions et des châteaux. Sur le pilier qui séparait les deux battants de la porte, Jésus était debout, portant la couronne et le manteau royal, maigre, efflanqué, avec cet air maladif et triste que les artistes du moyen âge donnaient à leurs personnages pour exprimer la sublimité divine. Sur le tympan, un haut relief représentait la Vierge entourée d'anges, revêtant d'une chasuble saint Ildefonso : pieuse légende répétée en divers endroits de la cathédrale, comme si c'était la meilleure de ses gloires. A gauche, la porte dite « de la Tour »; à droite, celle « des Notaires », par où entraient jadis, en grand apparat, les dépositaires de la foi publique, lorsqu'ils venaient prêter serment dû pour l'exercice de leurs charges; — l'une et l'autre avec des statues de pierre sur leur pieds-droits, avec des chapelets de figures et d'emblèmes qui se déroulaient entre les arêtes de leurs voûtes, jusqu'à l'extrême sommet de l'ogive.

Sur ces trois portes, d'un gothique exubérant, s'élevait le second corps, de style gréco-romain, de construction presque moderne : et cela était aussi désagréable qu'une sonnerie de trompette venant jeter ses discordances au milieu d'une symphonie. Jésus et les douze apôtres, plus grands que nature, étaient à table, assis chacun dans une niche, au-dessus du portail central, entre deux contreforts, semblables à des tours, qui divisaient la façade en trois parties. Un peu plus loin, à droite, deux galeries de palais italien arrondissaient les pleins-cintres de leurs arcades où Gabriel s'était maintes fois penché, lorsqu'il jouait, encore enfant, dans le logis du sonneur.

« La richesse de l'Église, pensait-il, a été un mal pour l'art. Dans une cathédrale pauvre, l'unité de la façade primitive

1. *Gigantones*, — mannequins colossaux, que l'on montrait à certaines fêtes, pour l'amusement du public.

aurait été conservée. Mais, quand les archevêques de Tolède possédaient onze millions de rente et que le chapitre en possédait onze autres, on ne savait plus à quoi employer tout cet argent : alors on entreprenait des travaux, on faisait des reconstructions; et l'art en décadence enfantait des horreurs comme cette Cène. »

Puis c'était le troisième corps : deux larges arcs donnant du jour à la rosace de la nef centrale, et, pour couronner le tout, une balustrade de pierre contournant les sinuosités de la façade, entre les deux masses qui font saillie à droite et à gauche : la Tour et la chapelle mozarabe.

Gabriel, s'apercevant qu'il n'était plus seul devant l'édifice, interrompit sa contemplation. C'était presque le grand jour. Quelques femmes passaient, frôlant la grille, la tête penchée, la mantille abaissée jusque sur les yeux. Les béquilles d'un boiteux frappaient les dalles sonores du trottoir, et, de l'autre côté de la tour, sous l'arche qui, franchissant la rue, fait pont entre le palais de l'archevêque et la cathédrale, des mendiants s'approchaient en bandes, pour s'installer à la porte du Cloître. Dévotes et loqueteux se connaissaient bien : tous les matins, ils étaient les premiers à occuper le temple. Les rencontres journalières créaient entre eux une familiarité; d'une voix enrouée, en toussant et en crachant, ils gémissaient ensemble sur la fraîcheur de l'aube et sur les retards du sonneur.

Une porte tourna sur ses gonds, un peu plus loin que l'arche; c'était la porte de l'escalier qui mène à la Tour et aux chambres de ce Cloître haut où logent les employés de l'église. Un homme traversa la rue, agitant un gros trousseau de clefs; puis, entouré de la clientèle matinale, il ouvrit la porte du Cloître bas, étroite comme une meurtrière. Gabriel reconnut Mariano le sonneur. Pour éviter que cet homme le vît, il se tint à l'écart et laissa s'engouffrer par la porte « du Mollete [1] » les personnes impatientes d'envahir la Primatiale, comme si elles avaient peur qu'on ne leur volât leurs places.

Enfin il se résolut à les suivre et descendit les sept marches du Cloître : car la cathédrale, construite dans une dépression du terrain, est en contre-bas des rues voisines.

1. *Mollete*, pain mollet. Cette porte par où l'on entre de la rue dans le Cloître bas, doit son nom à un ancien usage qui sera expliqué plus loin.

Rien n'était changé. Sur la longueur des murs, se développaient les amples fresques de Bayeu et de Maella, où sont représentés les travaux et les gloires de saint Eulogio, ses prédications au pays des Maures et les supplices que lui infligèrent les infidèles, reconnaissables à leurs gros turbans et à leurs terribles moustaches. A la partie intérieure de la porte du Mollete, on voyait l'affreux martyre du petit la Guardia, légende née simultanément de la haine antisémite chez plusieurs peuples catholiques : — le sacrifice de l'enfant chrétien immolé par des Juifs d'aspect farouche, qui le ravissaient de sa maison et le crucifiaient, pour arracher son cœur et boire son sang. — L'humidité avait écaillé peu à peu et dégradé cette mélodramatique peinture, qui bordait l'ogive comme un encadrement placé autour du titre d'un livre; néanmoins Gabriel put distinguer encore la mine sinistre du Juif qui est au pied de la croix et le geste de l'autre personnage qui, le couteau à la bouche, s'incline pour lui présenter le cœur du petit martyr : figures théâtrales qui avaient plus d'une fois troublé ses rêves d'enfant.

Le jardin, qu'enclosent les quatre portiques du Cloître, montrait en plein hiver la noble végétation hellénique de ses hauts lauriers et de ses cyprès; les branches passaient à travers les grilles qui ferment les cinq arcades de chaque galerie, jusqu'à la hauteur des chapiteaux. Gabriel regarda longtemps ce jardin, dont le sol est plus élevé que celui du Cloître même : sa tête se trouvait au niveau de cette terre que son père avait cultivée jadis. Il le revoyait donc enfin, ce coin de verdure, ce *patio* converti en verger par les chanoines des siècles précédents! Que de fois le souvenir l'en avait hanté, tandis qu'il vagabondait dans le Bois de Boulogne ou dans Hyde Park! Pour lui, le jardin de cette cathédrale restait le plus admirable de tous les jardins, parce que c'était le premier qu'il avait vu.

Les mendiants, assis sur les marches de la porte, l'observaient avec curiosité, sans oser lui tendre la main. Ils ne savaient pas si cet inconnu très matinal, en cape râpée, avec un vieux chapeau et des bottes éculées, était un visiteur, ou si c'était un confrère qui venait chercher, lui aussi, une place dans la cathédrale, pour y demander l'aumône.

Importuné de cet espionnage, Gabriel s'avança dans le

Cloître et passa devant les deux portes qui le relient à l'église. La porte « de la Présentation », toute de pierre blanche, ciselée comme un joyau, pareille à un hochet capricieusement ouvragé, offrait un gracieux spécimen de l'art plateresque [1]. Un peu plus loin était la cage de l'escalier par où les archevêques descendent de leur palais à la cathédrale : un mur décoré de nervures gothiques et de larges écus, et, presque au ras du sol, la fameuse « pierre de lumière », cette mince lame de marbre, transparente comme une vitre, qui éclaire l'escalier, et que les campagnards admirent, plus que tout le reste lorsqu'ils visitent la cathédrale. Ensuite était la porte de sainte Catarina, noire et dorée, somptueusement riche de feuillages polychromes, avec des châteaux et des lions sculptés sur les montants et deux statues de prophètes.

Gabriel entendit que, de l'intérieur, on déverrouillait le guichet de cette porte, et il s'éloigna de quelques pas. C'était le sonneur qui continuait sa tournée dans l'église pour ouvrir les portes. Un dogue s'élança, le cou tendu, comme s'il haletait de faim; puis deux hommes parurent, enveloppés dans des manteaux de drap sombre, la casquette enfoncée jusqu'aux yeux. Le sonneur repoussa la contre-porte, afin de laisser à ces hommes le passage libre.

— Et maintenant, bonjour, Mariano! — dit l'un d'eux, qui prenait congé.

— Bonjour et bonsoir, puisque vous allez dormir!... Dieu vous accorde un bon sommeil!

Gabriel reconnut les gardiens de nuit. Enfermés depuis la veille dans la cathédrale, ils rentraient chez eux pour se reposer. Quant au chien, il s'en allait tout droit vers le séminaire où il dévorait les reliefs du réfectoire, jusqu'à ce que les gardiens vinssent l'y rechercher pour s'enfermer de nouveau avec lui, la nuit prochaine.

Gabriel descendit les marches et pénétra dans la cathédrale. A peine eut-il foulé les dalles du pavement, qu'il sentit sur son visage la caresse fraîche et un peu gluante de cette atmosphère de cave. A l'intérieur, il faisait encore nuit. Dans le haut, les verrières de couleur qui, par centaines, s'échelonnent pour

1. De *platería*, joaillerie. — On nomme ainsi, en Espagne, un genre d'architecture où sont multipliés les ornements de fantaisie.

éclairer les cinq nefs, se coloraient aux lueurs du matin. Dans le bas, entre les pilastres colossaux qui forment comme une forêt de pierre, l'obscurité persistait, déchirée çà et là par les taches rouges et vacillantes des lampes qui, au fond des chapelles, faisaient trembler les ombres. Les chauves-souris tournoyaient à l'entre-croisement des colonnades, comme pour prolonger leur droit de possession sur le temple, jusqu'au moment où les rayons du soleil filtreraient par les vitraux. Dans leur vol silencieux, elles effleuraient les têtes des dévotes qui, à genoux devant les autels, priaient tout haut, heureuses d'être alors dans la cathédrale comme dans leur propre maison. Plusieurs causaient avec les acolytes et autres serviteurs du temple, qui arrivaient par toutes les portes, somnolents et bâillant comme des ouvriers sur le chemin de l'atelier. Dans l'ombre se glissaient vers la sacristie les taches noires de longs manteaux qui s'arrêtaient avec de profondes génuflexions devant chaque image; et, là-bas, dans les ténèbres, on devinait le sonneur, au bruit des clefs qu'il agitait, au grincement des serrures qu'il ouvrait.

Le temple s'éveillait. Les portes claquaient avec un fracas répercuté de nef en nef; un balai, du côté de la sacristie, faisait le bruit d'une scie énorme; des enfants de chœur époussetaient les stalles fameuses, et les coups donnés vibraient par toute l'église. La cathédrale semblait s'étirer nerveusement, et le moindre contact lui arrachait des plaintes. Les pas résonnaient avec un écho gigantesque, comme s'ils avaient ébranlé profondément les tombes des rois, des archevêques et des guerriers ensevelis sous les dalles.

Le froid était plus intense dedans que dehors. A la basse température s'ajoutait l'humidité d'un sol traversé par des canaux de drainage et le suintement des flaques souterraines, qui tachaient le pavement, qui faisaient tousser les chanoines dans le chœur, et qui « abrégeaient leur vie », comme ils disaient d'un ton lamentable.

Déjà le jour commençait à s'insinuer dans les nefs. L'ombre se dissipait et laissait paraître la blancheur immaculée de la cathédrale tolédane, l'éclat de cette pierre qui fait d'elle le plus gai et le plus magnifique des temples. On voyait se dessiner, avec une élégante et audacieuse sveltesse, les quatre-vingt-huit

pilastres, robustes faisceaux de colonnes qui s'élancent hardiment à travers l'espace, clairs comme de la neige solidifiée, et qui étendent et entre-croisent leurs arêtes pour soutenir les voûtes. Les vitraux les plus élevés brillaient, semblables à de féeriques jardins où s'épanouiraient des fleurs de lumière.

Gabriel s'était assis sur le socle d'un pilastre, entre deux colonnes; mais, quelques instants plus tard, il dut se remettre debout : l'humidité de la pierre, le froid sépulcral répandu par tout l'édifice, l'imprégnaient jusqu'aux os. Il se promena dans les nefs, attirant les regards des dévotes qui, pour l'examiner, interrompaient leurs oraisons. Le sonneur le croisa plusieurs fois, et, chaque fois, il le suivit d'un regard inquiet, comme s'il avait eu peu de confiance dans cet individu d'aspect minable, qui rôdait partout, à une heure où les richesses des chapelles ne pouvaient guère être surveillées.

Près du maître autel, Gabriel rencontra un autre homme. Cet homme, il le connaissait. C'était Eusebio, le sacristain de la chapelle du Sanctuaire, celui que les gens de la cathédrale nommaient l'*Azul de la Virgen*, par allusion au costume bleu de ciel qu'il portait, les jours de cérémonie. Bien des années s'étaient écoulées depuis que Gabriel l'avait vu pour la dernière fois; mais il n'avait pas oublié ce gros corps adipeux, cette face bourgeonnante, ce front bas et ridé, encadré de poils hirsutes, ce cou de taureau, où la respiration difficile faisait un bruit de soufflet. Tous les employés qui habitaient le Cloître haut lui enviaient sa fonction, la plus productive de toutes; et ils enviaient aussi la faveur dont il jouissait près de l'archevêque et du chapitre.

L'*Azul* considérait la cathédrale comme sa chose, et peu s'en fallait qu'il n'expulsât du temple ceux qui lui étaient antipathiques. En apercevant ce vagabond qui flânait dans l'église, il fixa sur lui des yeux insolents et contracta ses sourcils en broussaille. « Où avait-il vu cet oiseau-là? » Gabriel remarqua l'effort que le sacristain faisait pour rassembler ses souvenirs, et, désireux d'échapper à cette investigation, il tourna le dos, examinant avec un intérêt feint un retable adossé contre un pilastre.

Pour se soustraire à la curiosité soupçonneuse qu'éveillait sa présence dans la cathédrale, il retourna au Cloître. Là, com-

plètement isolé, il se sentait plus à son aise. Les mendiants bavardaient, assis sur les marches de la porte du Mollete. Entre eux passaient les ecclésiastiques, emmitouflés dans leurs manteaux et gagnant à la hâte l'église par la porte de la Présentation. Les mendiants les saluaient par leurs noms, mais ne leur tendaient pas la main : les prêtres étaient pour eux de vieilles connaissances, et on ne réclame pas la charité aux amis. C'était pour les étrangers que les mendiants se mettaient là en embuscade; ils attendaient patiemment l'heure des « Anglais » : — car les touristes qui arrivent de Madrid par le train du matin ne peuvent être que des citoyens de l'Angleterre.

Gabriel se tenait près de la porte, sachant que les habitants du Cloître haut entraient par là. Ils traversaient l'arche qui enjambe la rue, descendaient l'escalier qui s'ouvre dans le palais du primat, retraversaient la rue et entraient à la cathédrale par la porte du Mollete. Gabriel, qui connaissait parfaitement l'histoire du fameux édifice, n'ignorait pas l'origine de ce nom. Primitivement, cette porte s'était appelée porte de la Justice, parce que c'était le lieu où le vicaire général donnait ses audiences; mais ensuite on la nomma porte du Mollete, parce que, tous les jours, après la grand'messe, l'officiant, escorté des acolytes et des bedeaux, s'y présentait pour bénir les pains d'une demi-livre ou *molletes* qu'on distribuait aux pauvres. Six cents fanègues de blé se dépensaient ainsi tous les ans; mais c'était à l'époque où le chapitre avait onze millions de rente...

Gabriel était gêné par les regards inquisiteurs des ecclésiastiques et des bigotes qui entraient dans l'église. Ces gens, habitués à se voir chaque matin, toujours les mêmes, à la même heure, étaient pris d'une curiosité violente, dès que l'apparition d'un visage étranger troublait la monotonie de leur existence.

L'intrus se retirait vers le fond du Cloître, lorsque certaines paroles des mendiants firent qu'il retourna en arrière.

— Voici Verge-de-Bois [1].

1. La verge de bois, *vara de palo*, est l'insigne des « silenciaires », bas employés de la cathédrale, dont la fonction est d'imposer le silence pendant les offices; et ces mots sont devenus un sobriquet par lequel on les désigne vulgairement.

— Bonjour, monsieur Esteban.

Un petit homme, vêtu de noir et rasé comme un clerc, descendait les marches.

— Esteban!... Esteban!... — chuchota Gabriel, qui vint se placer entre le nouveau venu et la porte de la Présentation.

Verge-de-Bois le regarda de ses yeux clairs, qui paraissaient d'ambre : — des yeux passifs d'homme accoutumé à séjourner de longues heures dans la cathédrale, sans que la moindre rébellion de l'intelligence altérât sa placidité bienheureuse. — Il hésita longtemps, comme s'il ne pouvait croire à la ressemblance lointaine que cette face pâle et décharnée offrait avec une autre dont sa mémoire gardait le souvenir; et enfin, non sans une vive surprise, il se convainquit de l'identité.

— Gabriel... mon frère!... Est-ce bien toi?

Et son visage impassible de vieux serviteur de l'église, qui semblait avoir pris la rigidité des pilastres et des statues, s'anima d'un sourire attendri.

Les deux frères se serrèrent les mains et s'éloignèrent dans le portique.

— Quand es-tu arrivé?... D'où viens-tu?... Quelle vie mènes-tu?... Pourquoi es-tu ici?

Verge-de-Bois exprimait son étonnement par d'incessantes questions, sans laisser à l'autre le temps de répondre.

Gabriel raconta son arrivée de la veille et sa longue attente devant la cathédrale.

— Pour le moment, je viens de Madrid, — ajouta-t-il; — mais j'ai parcouru bien des pays : j'ai été en Angleterre, en France, en Belgique, que sais-je? J'ai erré d'une nation à une autre, toujours luttant avec la faim et avec la cruauté des hommes. La misère et la police sont à mes trousses. Quand je m'arrête, anéanti par ces pérégrinations de Juif Errant, la justice, au nom de la peur, me crie de marcher; et je me remets en route... Tel que tu me vois, malade, le corps défait avant l'âge, avec la certitude d'une mort prochaine, je suis, paraît-il, un homme redoutable. Hier, à Madrid, on m'a menacé de la prison, si j'y prolongeais mon séjour, et, dès l'après-midi, j'ai dû reprendre le train. Où aller? Le globe est grand; mais, pour moi et pour ceux qui, comme moi, sont des rebelles, il se rapetisse jusqu'à ne plus avoir une palme de terre où l'on

puisse mettre le pied. Je n'ai plus que toi au monde; et c'est pour te retrouver que je suis venu. Si tu me chasses, il faudra que j'aille mourir en prison, ou peut-être à l'hôpital, en admettant qu'on veuille bien m'y recevoir, quand on saura qui je suis.

Gabriel, fatigué par ce qu'il venait de dire, toussait douloureusement, d'une toux qui résonnait comme s'il avait eu des cavernes dans la poitrine.

— Ah, mon frère!... mon frère!... — répondit Esteban avec une expression d'affectueux reproche. — A quoi t'a servi de lire tant de journaux et de livres? Pourquoi vouloir réformer ce qui est bien, et même ce qui est mal, quand le mal est sans remède? Si tu avais suivi tout bonnement ton chemin, tu serais un des bénéficiers de la cathédrale, et peut-être t'assoirais-tu aujourd'hui dans le chœur, parmi les chanoines, pour la gloire et pour le soutien de ta famille... Tu as toujours eu mauvaise tête, et cependant tu es le plus capable de nous tous. Maudite supériorité d'esprit, qui conduit à tant de misères!... Ah! quel chagrin j'ai eu, en apprenant tes aventures! Je te croyais satisfait et heureux, dans cette imprimerie de Barcelone où tu corrigeais des épreuves et gagnais un salaire qui me semblait une fortune, en comparaison de ce que nous gagnons ici. Ce qui me tracassait un peu, c'était de lire si souvent ton nom dans les gazettes, à propos de ces *meetings* où l'on réclamait le partage de tout, l'abolition de la religion, de la famille, et je ne sais combien d'autres absurdités. « Le *compagnon* Luna a dit ceci, le *compagnon* Luna a fait cela... » Et moi, je cachais aux gens d'ici que ce *compagnon*, c'était mon frère : car je prévoyais que tant de folies finiraient mal, nécessairement mal... Et puis... et puis... il y a eu l'affaire des bombes...

— Je ne m'en suis pas mêlé! — protesta Gabriel d'une voix triste. — Moi, je suis un théoricien; je déteste l'action, comme prématurée et inefficace.

— Je n'en doute pas; je t'ai toujours cru innocent. Tu étais si sage, si doux, dans ton enfance! Tu nous étonnais tous par ta gentillesse; tu avais l'étoffe d'un saint, à ce que disait notre pauvre mère. Et tu aurais assassiné... assassiné traîtreusement, au moyen de ces engins infernaux!... O Jésus!

Verge-de-Bois se tut, comme accablé par le souvenir des attentats où l'on avait voulu impliquer Gabriel.

— Ce qu'il y a de sûr, — continua-t-il, — c'est que tu as été pris dans une rafle faite par la police. Ah! comme j'ai souffert, toute une saison!... De temps à autre, il y avait des fusillades, là-bas, dans les fossés de la forteresse; et je cherchais anxieusement sur les feuilles publiques les noms des victimes, m'attendant toujours à y rencontrer le tien. On parlait d'effroyables tortures infligées aux prisonniers, pour leur faire avouer leur crime; et je songeais à toi, si délicat, si chétif, et je me disais : « Un de ces matins, on le trouvera mort dans son cachot. » Ce qui augmentait encore ma peine, c'était la crainte de voir ta situation connue ici. Un Luna, le fils de monsieur Esteban, de ce vieux jardinier de la Primatiale avec lequel s'entretenaient familièrement les chanoines et même les archevêques, mêlé à cette engeance maudite qui veut détruire le monde!... Aussi, quand l'*Azul* et d'autres brouillons me demandaient si, par hasard, tu n'étais pas ce Luna dont s'entretenaient les journaux, je répondais que mon frère était en Amérique et qu'il m'écrivait seulement de loin en loin, à cause de ses nombreuses occupations. Tu comprends mon ennui! Nous autres, gens de la maison, accoutumés à voir tous les jours Dieu et les saints, nous sommes un peu blasés sur la dévotion; mais l'affliction ravive la piété, et je me suis adressé à celle qui peut tout, à notre sainte patronne, à la Vierge du Sanctuaire, la suppliant de se souvenir de toi qui, tout petit, allais te mettre à genoux devant sa chapelle, quand tu te préparais à être séminariste...

Gabriel sourit avec douceur, admirant la simplicité de ce brave homme.

— Ne ris pas, je t'en prie : ton rire me peine. C'est Notre-Dame qui t'a tiré d'affaire... Plus tard, j'ai su qu'on vous avait embarqués, toi et d'autres, avec défense de revenir jamais en Espagne; et ensuite plus rien, pas une lettre, pas de nouvelles, ni bonnes ni mauvaises. Je te croyais mort sur ces terres lointaines, et j'ai maintes fois prié pour ta pauvre âme, qui en a grand besoin.

Le « compagnon » montrait dans ses yeux le plaisir que lui donnaient les paroles d'Esteban.

— Merci, mon frère. J'admire ta foi; mais je ne me suis pas tiré de cette sombre aventure aussi heureusement que tu te l'imagines. Pour moi, un prompt dénouement aurait été meil-

leur. Je suis très malade, et mon arrêt de mort est irrévocable. Je n'ai plus d'estomac; mes poumons sont détruits; ce corps que tu vois est une machine détraquée, qui fonctionne à peine et dont toutes les pièces menacent ruine. La Vierge qui, dis-tu, m'a protégé grâce à ta recommandation, aurait bien dû faire un peu davantage en ma faveur et intercéder auprès de mes geôliers. Ces malheureux croyaient sauver le monde en s'abandonnant aux instincts brutaux qui dorment dans le fond de la substance humaine comme un héritage du passé... D'ailleurs, même après que j'eus recouvré ma pleine liberté, la vie a été plus douloureuse pour moi que la mort. Rabattu en Espagne par la misère et les persécutions, j'ai mené une existence de damné. Je n'ai pu élire domicile dans aucun lieu où il y a des hommes qui vivent en société. Ils me poursuivent comme une meute de chiens; ils me chassent hors des villes, vers la montagne, vers le désert. A les en croire, je serais un être formidable, plus formidable que les désespérés qui lancent des bombes, parce que je parle, parce que je porte en moi une force irrésistible qui m'oblige à proclamer la vérité, dès que je me trouve en présence des malheureux.... Mais tout cela est fini, à présent. Tu peux être tranquille, mon frère. Désormais, je suis un homme mort... Et néanmoins, avant de disparaître, j'ai bien droit, ce me semble, à quelques semaines de repos. Pour la première fois de ma vie, je voudrais goûter la douceur du silence, de l'ombre, de l'incognito : n'être rien, et que personne ne me connaisse ; n'inspirer ni sympathie ni effroi. Il me plairait d'être une statue de ce portail, un pilastre de cette cathédrale, quelque chose d'immobile sur quoi le temps, les joies et les tristesses glisseraient sans exciter ni un frémissement ni une émotion. Anticiper la mort; être un cadavre qui respire et qui mange, mais qui ne pense plus, qui ne souffre plus, qui ne s'enthousiasme plus, voilà, frère, ce qui serait pour moi le bonheur. Je ne sais où aller; de l'autre côté de cette porte, les hommes m'attendent pour me persécuter encore... Veux-tu me garder avec toi?

Pour toute réponse, Verge-de-Bois poussa devant lui Gabriel, amicalement.

— Viens là-haut, cerveau fêlé! Non, tu ne mourras pas : c'est moi qui te ferai vivre. Ce qu'il te faut, c'est du calme et

de l'affection. La cathédrale te guérira. Marche donc, tête folle! Que t'importe, si le monde est bien ou mal ordonné? Tel nous le voyons, tel il sera toujours. L'essentiel, c'est de vivre chrétiennement, avec la certitude que l'autre vie sera meilleure, puisqu'elle sera l'œuvre de Dieu et non des hommes. Allons, monte! monte vite!

Et, toujours poussant le vagabond avec tendresse, il sortit avec lui du Cloître et passa entre les mendiants, qui les avaient observés d'un regard curieux, mais n'avaient pas réussi à entendre une seule de leurs paroles.

Esteban et Gabriel traversèrent la rue et s'engagèrent dans l'escalier de la Tour. Les marches de briques rouges étaient usées; les murs, peints en blanc, étaient couverts d'inscriptions indéchiffrables et de dessins grotesques tracés par les visiteurs qu'attirait la réputation de la grosse cloche. Gabriel montait avec lenteur, hors d'haleine, s'arrêtant sur chaque palier.

— Je vais mal, Esteban, très mal. Mes poumons sont un soufflet crevé de partout.

Puis, comme s'il se repentait de n'avoir pas songé plus tôt à demander des nouvelles de la famille :

— Et ta femme? — interrogea-t-il vivement. — Je suppose que sa santé est bonne...

Le front d'Esteban se rembrunit et ses yeux brillèrent comme s'il allait pleurer.

— Elle est morte, — dit-il avec un laconisme farouche.

Gabriel s'arrêta, se tenant à la rampe, immobilisé par la surprise. Après une courte pause, il demanda encore, désireux de consoler son frère :

— Ma nièce Sagrario doit être une beauté, maintenant. La dernière fois que je l'ai vue, elle ressemblait à une reine, avec sa chevelure blonde relevée sur le front, avec sa jolie face rose, duvetée d'or comme un abricot des *cigarrales* [1]. Est-elle mariée avec le cadet, ou demeure-t-elle avec toi?

Verge-de-Bois fit un geste de désolation et regarda Gabriel d'un air tragique :

— Elle est morte aussi! — prononça-t-il rudement.

1. On appelle *cigarrales* les vergers ou jardins d'agrément qui se trouvent dans les environs de Tolède.

— Morte aussi? — répéta Gabriel, stupéfait.

— Elle est morte pour moi; cela revient au même... Frère, par tout ce que tu aimes le mieux en ce monde, je te supplie de ne jamais me parler d'elle.

Gabriel comprit que ses paroles venaient de réveiller une peine profonde, et il continua l'ascension sans ajouter un mot. Pendant son absence, quelque chose de grave était sans nul doute survenu chez son frère : une de ces catastrophes qui dissolvent les familles et qui désunissent pour toujours les survivants.

Ils prirent par la galerie couverte qui surmonte l'arche et entrèrent dans le Cloître haut, appelé les *Claverias*[1] : quatre galeries de même longueur que celles du Cloître bas, mais sans aucune décoration et d'un aspect misérable. Le sol était pavé de briques usées ou fendues. Les quatre côtés qui regardent vers le jardin étaient clos par une étroite barrière, posée dans les intervalles des piliers plats qui soutiennent une toiture de poutres vermoulues. C'était une construction provisoire; mais, depuis trois siècles, le provisoire était resté tel quel. Sur les côtés opposés, le long des murs blanchis à la chaux, s'ouvraient les portes et les fenêtres des logements occupés par les serviteurs de la cathédrale, lesquels se transmettaient de père en fils la charge et l'habitation. Ce Cloître, avec ses portiques bas, semblait formé de quatre rues qui n'auraient eu qu'une seule rangée de maisons. Vis-à-vis des chambres s'élevait la colonnade plate et courait la barrière par-dessus laquelle les cyprès du jardin dressaient leurs têtes pointues. Plus haut que la toiture du Cloître, on apercevait les fenêtres d'une seconde ligne de chambres : car la plupart des logements avaient deux étages.

Il y avait là toute une population qui vivait sur la cathédrale, au niveau des toits; et, à la tombée de la nuit, lorsqu'on fermait l'escalier de la Tour, cette population se trouvait entièrement isolée de la ville. C'était une tribu semi-ecclésiastique, qui se reproduisait et qui mourait au cœur de Tolède sans descendre presque jamais dans les rues, attachée par instinct atavique à cette montagne de pierre blanche et pareille à une broderie, dont les voûtes lui servaient de refuge. Elle vivait là,

1. Les logements.

saturée des parfums de l'encens, et elle respirait cette odeur particulière de moisissure et de vieille ferraille qu'ont les cathédrales, sans autre horizon que les ogives d'en face ou le clocher qui obstruait de sa masse un grand morceau du ciel visible.

Le compagnon Luna crut revenir tout d'un coup à son enfance. Des bambins, semblables au Gabriel d'autrefois, galopaient en jouant dans les quatre galeries, ou s'asseyaient, blottis les uns contre les autres, dans la portion du Cloître où pénétraient les premiers rayons de soleil. Des femmes, qui lui rappelaient sa mère, secouaient au-dessus du jardin des couvertures de lit, ou balayaient les briques rouges devant leurs logements. Tout était comme jadis : le temps ne passait point par là, convaincu sans doute qu'il n'y trouverait aucune chose qui fût encore susceptible de vieillir. Gabriel reconnut, à demi effacées sur la muraille, deux caricatures qu'il y avait faites au charbon, lorsqu'il avait huit ans. Sans les marmots qui criaient et qui riaient en se donnant la chasse, on aurait pu croire que le cours de la vie était arrêté, dans ce recoin de la cathédrale, dans cette étrange bourgade quasi aérienne, où il semblait que nulle chose ne pouvait ni naître ni mourir.

Verge-de-Bois, les sourcils froncés et la face morose depuis les dernières paroles qu'il avait dites, voulut fournir quelques explications à son frère :

— J'occupe notre logement de toujours. On me l'a laissé en considération de mon père. Il faut en remercier ces messieurs du chapitre, attendu que je ne suis qu'un pauvre Verge-de-Bois... Depuis que le malheur est arrivé, une vieille femme prend soin de mon ménage; et, au surplus, j'ai pris chez moi don Luis, le maître de chapelle. Tu vas faire connaissance avec lui : c'est un prêtre jeune, très capable, mais qui croupit ici dans l'obscurité; une âme de Dieu, un artiste qu'on tient pour fou, à la cathédrale, mais qui a le cœur d'un ange.

Ils entrèrent dans le logement des Luna, un des meilleurs des *Claverias*. Près de la porte, des pots à fleurs, accrochés comme des vide-poches à des clous, sur deux lignes, contre la muraille, laissaient flotter les chevelures vertes de leurs plantes. A l'intérieur, dans la pièce qui servait de salon, Gabriel retrouva tout en l'état où il l'avait vu du vivant de ses parents. Les murs blancs, qui avaient pris avec les années une teinte brune de

vieil ivoire, étaient ornés d'anciennes images de saints. Les chaises d'acajou, polies par le frottement continuel, avaient un certain air de jeunesse qui contrastait avec leurs courbes du commencement du siècle et avec leurs sièges presque défoncés. Par une porte entre-bâillée on apercevait la cuisine, où Esteban entra pour donner des ordres à sa vieille servante, d'air timide. Dans un coin de la salle, il y avait une machine à coudre. C'était le souvenir permanent qu'avait laissé « la petite », depuis cette catastrophe dont le souvenir éveillait chez le père une sombre douleur.

Esteban revint près de Gabriel.

— Dis ce que tu veux pour ton déjeuner. A la cuisine, tout est prêt. Allons! Que faut-il à cette fine bouche? Quoique pauvre, j'ai la prétention de te remettre debout et de te faire perdre cette mine de trépassé.

Gabriel sourit tristement :

— Il est inutile que tu te donnes tant de peine. Un peu de lait me suffit... et encore, si je le supporte!

Esteban ordonna à la vieille de descendre en ville chercher du lait. Puis, comme il allait s'asseoir à côté de son frère, la porte qui donnait sur le Cloître s'ouvrit et une tête de jeune homme parut dans l'entre-bâillement.

— Bonjour, mon oncle! — s'écria le nouveau venu.

Sa face plate avait quelque chose de canin; ses yeux étaient pétillants de malice, et il portait, plaqués au-dessous des oreilles, des accroche-cœur luisants de cosmétique.

— Entre, vaurien! — dit Verge-de-bois.

Et il ajouta, s'adressant à Gabriel :

— Tu le connais?... Non? Eh bien, c'est le fils de défunt notre frère, que Dieu ait en son paradis!... Il habite une des chambres du Cloître haut avec sa mère, qui lave le linge d'église pour le chapitre et qui gaufre les surplis d'une façon merveilleuse... Tomas, mon enfant, salue ce monsieur. C'est ton oncle Gabriel, qui arrive d'Amérique, de Paris, de je ne sais où... de contrées très lointaines, très lointaines!...

Le jeune homme salua Gabriel, un peu intimidé par le visage triste et maladif de ce parent dont il avait entendu sa mère parler comme d'un être mystérieux et romanesque.

— Tel que tu le vois, — poursuivit Esteban en s'adressant

à Gabriel et en lui montrant le jeune homme, — c'est la plus mauvaise tête de la cathédrale. Monsieur le chanoine marguillier l'aurait plus d'une fois jeté à coups de pied dans la rue, si ce n'avait été le souvenir de son père et de son aïeul, et le nom de famille qu'il porte : car, ainsi que tout le monde sait, les Luna sont aussi anciens à la cathédrale que les pierres des murs... Toutes les sottises qui lui passent par l'esprit, il les commet; en pleine sacristie, il jure comme un païen, derrière le dos de messieurs les bénéficiers. Ne dis pas non, garnement!

Et il le menaçait du doigt, l'air à demi sérieux, à demi plaisant, comme si, dans le fond, les frasques de son neveu lui faisaient un certain plaisir. Celui-ci recevait l'algarade avec des mines qui contractaient sa physionomie, aussi mobile que celle d'un singe; mais il ne baissait pas ses regards, d'une insolente fixité.

— C'est une honte, — continua l'oncle, — que tu te coiffes de cette façon, comme les godelureaux de Madrid qui viennent à Tolède les jours de fête. Au bon temps, on t'aurait déjà tondu ras. Mais, en notre temps de désamortissement, de liberté et de malheurs, notre sainte église est pauvre comme Job; ces messieurs du chapitre ne sont pas d'humeur à s'occuper des détails, et c'est pitié de voir comme tout va sens dessus dessous.

Verge-de-Bois fit un geste de découragement; puis dit encore :

— Aujourd'hui, la jeunesse qui habite les *Claverias* n'aime plus la Primatiale. Le petit monsieur que voilà n'est pas content de son sort; et pourtant, quoiqu'il ne soit encore qu'un morveux, il occupe la charge que son honnête père n'avait pu obtenir avant trente ans. Le rêve du fils est d'être *torero* : à tel point qu'un dimanche il a osé paraître dans une *novillada*[1], aux arènes de Tolède. Sa mère est descendue, échevelée comme une Madeleine, pour me conter l'aventure; et moi, faisant réflexion que le père était mort et que, par conséquent, il m'appartenait de le remplacer, j'ai attrapé le gaillard au moment où il revenait des arènes, je l'ai traité de vilain drôle, et je l'ai fait courir depuis l'escalier de la Tour jusqu'à sa chambre, avec la même verge de bois qui me sert dans la

1. Course de jeunes taureaux.

cathédrale. Il te dira si j'ai la main lourde, quand je me fâche... Vierge du Sanctuaire! Un Luna de la sainte église primatiale devenir *torero*! Quand les chanoines et monseigneur le cardinal ont eu vent de l'affaire, ils ont fait la grimace!... Depuis cette équipée, un bénéficier d'humeur joviale l'a surnommé le *Tato* [1], et maintenant tout le monde l'appelle ainsi. Tu vois, frère, quel honneur ce triste sujet fait à notre famille!

Le silenciaire lançait au *Tato* des regards qui prétendaient le faire rentrer sous terre; mais celui-ci souriait, peu ému des reproches de son oncle.

— Et ne t'imagine pas, Gabriel, que ce polisson manque de pain et que le besoin l'oblige à faire toutes ces extravagances. Malgré sa mauvaise tête, il a, depuis l'âge de vingt ans, la charge de *perrero* [2] dans la cathédrale; il occupe un poste où l'on n'arrivait autrefois qu'après de longues années de bons services. Il touche six jolis réaux par jour, et, comme il vague librement à travers l'église, il peut faire voir les curiosités aux étrangers. Avec ses pourboires, il gagne plus que moi. Les étrangers qui visitent la cathédrale, — des excommuniés qui nous considèrent comme des bêtes rares et qui trouvent que chez nous tout est bizarre et ridicule, — s'intéressent à lui. Les Anglaises lui demandent s'il a été *toreador*; et lui... j'ai honte de le dire!... comme il s'aperçoit que cela le rend intéressant, il vide son sac de mensonges : car c'est un hâbleur qui n'a pas son pareil. Et il raconte les grandes *corridas* auxquelles il a pris part, à Tolède et ailleurs, les taureaux qu'il a tués... Ces nigauds d'Anglais écrivent des notes sur leurs albums; tant et si bien qu'un jour une blonde aux larges pieds a même dessiné d'un trait le profil de ce farceur. Tout ce qu'il désire, c'est que l'on croie ses bourdes et que finalement on lui lâche la *peseta*. Peu lui importe que ces hérétiques s'en aillent ensuite chez eux chantant sur les toits qu'à la cathédrale de Tolède, à l'église primatiale des Espagnes, les employés sont des *toreros* et assistent aux cérémonies du culte entre deux *corridas*. Bref, le fait est qu'il gagne plus que moi, et, malgré tout, il se plaint du métier... Une si belle charge! Marcher à

1. Se dit d'une personne qui blèse, comme les Andalous : — l'Andalousie est le pays des *toreros* les plus célèbres.

2. De *perro* (chien) : — celui qui chasse les chiens de l'église.

la tête des processions, près de la grande croix de la Primatiale, en portant une fourche garnie de velours cramoisi, pour la soutenir si elle venait à tomber; être vêtu de brocart écarlate, comme un cardinal! Dans ce costume, à ce que prétend le maître de chapelle, qui sait une infinité de choses, on ressemble à un certain Dante, qui vivait jadis en Italie et qui est descendu jusqu'au fond de l'enfer, puis a raconté son voyage dans un poème.

Des pas résonnèrent sur un étroit escalier en colimaçon qui, percé dans le mur, communiquait avec l'étage supérieur.

— C'est Don Luis, — annonça Verge-de-Bois. — Il va dire sa messe dans la chapelle du Sanctuaire; ensuite il se rendra au chœur.

Gabriel se leva pour saluer le prêtre. C'était un homme de petite taille, de constitution délicate; et, au premier coup d'œil, on remarquait la disproportion entre son corps chétif et sa tête énorme. Son front, bombé, saillant, écrasait en quelque sorte sa face brune, irrégulière, piquée de petite vérole. Il était laid, et pourtant l'expression des yeux bleus, l'éclat de la denture saine, blanche, égale, dont sa bouche était comme illuminée, un sourire ingénu, presque enfantin, donnaient à ce visage l'expression agréable qui dénote les êtres simples uniquement occupés de leurs goûts artistiques.

— Alors monsieur est ce frère dont vous m'avez si souvent parlé? — dit le musicien, après qu'Esteban les eût présentés l'un à l'autre.

Et il tendit à Gabriel une main amicale. Ils avaient l'un et l'autre le même aspect maladif, et cette communauté de misère créait entre eux une attraction fraternelle.

— Puisque monsieur a étudié au séminaire, — reprit le maître de chapelle, — il doit savoir un peu de musique.

— C'est même tout ce que j'ai retenu de l'enseignement qu'on m'y a donné, — répondit Gabriel.

— A tant voyager par le monde, vous devez avoir entendu beaucoup d'œuvres excellentes!

— Oui, quelquefois. La musique est de tous les arts celui qui me touche le plus. Je ne la connais guère, mais je la sens.

— Très bien, très bien! Nous serons amis!... Vous me

conterez vos aventures... Comme je vous envie, d'avoir ainsi couru le monde!...

Il parlait ainsi qu'un enfant inquiet, sans consentir à s'asseoir, quoique le silenciaire lui répétât de prendre un siège. Il allait de long en large, le pan du manteau relevé en travers de la poitrine, le chapeau à la main, — un pauvre chapeau sans trace de poils, bossué, aux bords graisseux, minable et délabré comme la soutane et les chaussures. Malgré cette pauvreté, le maître de chapelle conservait une certaine élégance. Sa chevelure, plus longue que ne la portent d'ordinaire les ecclésiastiques, était bouclée jusqu'au sommet du crâne. La façon superbe dont il drapait son manteau autour de sa personne faisait songer aux ténors d'opéra. Il y avait chez lui une sorte de désinvolture profane qui révélait l'artiste enseveli sous la robe du prêtre et impatient de s'en échapper comme d'un linceul.

Tout à coup, semblables à un tonnerre lointain, de graves sonneries de cloches ébranlèrent le Cloître.

— Oncle, — dit le *Tato*, — on nous appelle au chœur. Nous devrions déjà être dans la cathédrale. Il est huit heures moins quelques minutes.

— C'est, ma foi, vrai! Et dire que c'est ce coquin-là qui m'y fait penser! Allons!

Verge-de-Bois partit avec le prêtre musicien, et Gabriel resta seul. Quelques instants plus tard, la vieille servante plaça devant lui un pot de lait et emplit une tasse. Gabriel but; puis, harassé de fatigue, il tomba dans une langueur molle et finit par s'assoupir. Il demeura ainsi plus d'une heure, immobile sur le sofa; sa respiration inégale était coupée de temps à autre par les accès d'une toux caverneuse, qui ne parvenait pas à le tirer de son sommeil.

Quand il se réveilla, ce fut en sursaut, avec un frisson nerveux qui lui courut des pieds à la tête et le fit se dresser brusquement, comme par la détente d'un ressort. De vrai, l'appréhension du danger était fixée en lui pour toujours : il en avait contracté l'habitude dans les cachots obscurs, lorsqu'il s'attendait sans cesse à voir la porte s'ouvrir et à être bâtonné comme un chien ou mené au peloton d'exécution, devant la double rangée des fusils.

Ne voulant plus dormir, il sortit dans le Cloître, et, accoudé sur la barrière, il contempla le jardin.

Les *Claverias* étaient désertes. Les enfants, qui les avaient égayées le matin, s'en étaient allés à l'école; les femmes, rentrées dans les cuisines, préparaient le déjeuner. Gabriel se trouvait seul. La lumière du soleil inondait tout un côté du Cloître; l'ombre des colonnes coupait obliquement les grands rectangles d'or qui s'étalaient sur le carrelage. Le silence auguste, le calme saint de la cathédrale pénétraient cet « agitateur » comme un doux narcotique. Les sept siècles attachés à ces pierres l'enveloppaient comme autant de voiles qui l'isolaient du monde. Dans un des logis résonnait un marteau, à coups incessants : c'était le marteau d'un cordonnier que Gabriel avait aperçu, par les vitres d'une fenêtre, courbé devant sa petite table. Dans le morceau de ciel encadré par les toits, quelques pigeons volaient, mouvant leurs ailes blanches comme des rames sur un lac d'azur; et, lorsqu'ils étaient fatigués, ils redescendaient vers le Cloître, se perchaient sur la barrière et commençaient des roucoulements qui troublaient comme un soupir d'amour le pieux silence. De temps à autre, les contre-portes de la cathédrale s'ouvraient, exhalant dans le jardin et dans les *Claverias* une bouffée d'air chargé d'encens, de grondements d'orgue et de voix graves qui chantaient des paroles latines, aux syllabes solennellement prolongées.

Gabriel considérait le jardin bordé par les arcades de pierre blanche et par leurs rudes contreforts de granit sombre, où les pluies avaient laissé, sur le sommet, une floraison de champignons semblables à des excroissances de velours noirâtre. Un angle du jardin commençait à s'ensoleiller, mais le reste était encore plongé dans une ombre verte. Le clocher masquait un coin du ciel, montrant le long de ses flancs rougeâtres, ornés de nervures gothiques et de contreforts en saillie, les bandes de marbre noir sur lesquelles apparaissaient des têtes de mystérieux personnages et les écus des divers archevêques qui ont pris part à sa construction. Tout en haut, près des pinacles de pierre blancs comme neige, derrière d'énormes grilles, on apercevait les cloches, pareilles à des oiseaux de bronze dans des cages de fer.

Trois puissantes sonneries, annonçant l'élévation, retenti-

rent par toute la cathédrale. La montagne de pierre trembla, et la vibration se propagea dans les nefs, dans les galeries, sous les voûtes, jusqu'aux fondements de l'édifice. Puis, ce fut de nouveau le silence : un silence qui semblait plus imposant, plus profond, après le tonnerre du bronze. Et de nouveau on entendit les pigeons roucouler, tandis qu'en bas, dans le jardin, les moineaux pépiaient, enivrés par les rayons de soleil qui vivifiaient l'ombre verte.

Gabriel ne se défendait pas d'une émotion involontaire; il s'abandonnait à la douce ivresse de ce silence et de ce calme absolu, à la félicité du non-être. Au delà de ces murs était le monde; mais on ne le voyait pas, on ne le sentait pas; respectueux et indifférent, le monde s'arrêtait devant ce monument du passé, magnifique sépulture où rien n'avait d'intérêt pour lui. Qui aurait pu deviner que Gabriel était là? Cet édifice vieux de sept siècles, élevé par des pouvoirs politiques défunts et par une foi désormais agonisante, serait son dernier refuge. En pleine époque d'incrédulité, l'église lui servirait d'asile, comme aux grands criminels du moyen âge qui, du haut du Cloître, se moquaient de la justice retenue à la porte de même que les mendiants. Il attendrait là que se consommât, dans un repos muet, la ruine lente de son organisme. Il y mourrait avec la douce satisfaction d'être depuis longtemps mort pour le monde. Il réaliserait enfin son désir de terminer ses jours dans un coin de cette somnolente cathédrale, unique espérance qui l'avait réconforté, lorsqu'il cheminait à pied sur les grandes routes d'Europe, se cachant de la police et des gendarmes, passant les nuits dans quelque fossé, s'accroupissant, le menton entre les genoux, avec la crainte de mourir de froid. Se cramponner à la cathédrale comme le naufragé se cramponne à une épave, tel était alors son vœu, et il allait s'accomplir. L'église l'accueillait à la façon d'une mère vieille et maussade, qui ne sourit point, mais qui pourtant ouvre ses bras.

II

Dès le temps du second cardinal de Bourbon, Esteban Luna, père de Gabriel, était jardinier de la cathédrale, en vertu d'un droit qui semblait héréditaire. Quel fut le premier Luna

qui entra au service de la sainte église primatiale? Lorsque le jardinier se posait cette question, il souriait d'un air de complaisance, et ses yeux se perdaient au loin, comme s'ils voulaient explorer l'immensité des âges. Les Luna étaient aussi anciens que les fondations de l'église. Leurs générations successives étaient nées dans les chambres du Cloître haut; et la cathédrale semblait leur appartenir de droit, plus qu'à tous autres. Chanoines, bénéficiers, archevêques passaient; ils obtenaient la fonction, mouraient, et un autre prenait leur place : au chœur, c'était un défilé ininterrompu de têtes nouvelles, de personnages qui, venus des quatre coins de l'Espagne, s'asseyaient là et trépassaient quelques années plus tard, laissant à des hommes nouveaux la charge vacante. Mais les Luna, eux, restaient toujours à leur poste, comme si cette antique famille eût été dans l'église un pilastre de plus. Il était bien possible que l'archevêque se nommât, une année, Don Bernardo, et, l'année suivante, Don Gaspar, et, la suivante encore, Don Fernando; mais ce qui était impossible, inimaginable, c'était que la cathédrale n'eût pas un Luna dans le jardin, à la sacristie ou au transept, depuis tant de siècles qu'elle était accoutumée à leurs services.

Le vieux jardinier parlait de sa race avec orgueil : de son noble et malheureux parent, le connétable Don Alvaro, enterré dans sa chapelle comme un roi, derrière le maître autel; du pape Benoit XIII, hautain et têtu comme tous ceux de la famille; de Don Pedro de Luna, le cinquième du lignage qui occupa le siège archiépiscopal de Tolède; d'autres encore, non moins fameux que les précédents.

— Nous sommes tous de la même souche, — disait-il avec fierté. — Nous sommes tous venus à la conquête de Tolède avec le bon roi Alfonso VI. Mais certains d'entre nous ont pris goût à occire des Maures et ils sont devenus des gentilshommes, ils ont conquis des châteaux, tandis que d'autres, mes aïeux, à moi, sont demeurés au service de la cathédrale, comme de fervents chrétiens qu'ils étaient.

Avec la satisfaction d'un duc racontant sa généalogie, Esteban remontait la lignée des Luna jusqu'à se perdre en plein xve siècle. Son père avait connu don Francisco III Lorenzana, ce prince de l'Église fastueux et prodigue, qui

dépensait les immenses revenus de l'archevêché à construire des palais et à éditer des livres, comme un grand seigneur de la Renaissance. Il avait connu aussi le premier cardinal de Bourbon, Don Luis II, et il racontait volontiers la vie romanesque de cet infant, frère du roi Carlos III. La coutume qui consacrait à l'Église les cadets de noble maison avait fait de Don Luis un cardinal, à l'âge de neuf ans. Mais ce bon seigneur, portraituré dans la salle capitulaire avec une perruque blanche, des lèvres peintes et des yeux bleus, avait plus de goût pour les plaisirs du monde que pour les grandeurs de l'Église, et il abandonna son archevêché afin d'épouser une dame de médiocre extraction, se brouillant ainsi pour toujours avec le monarque, qui l'exila.

Le vieil Esteban, sautant d'aïeul en aïeul à travers les siècles, rappelait encore l'archiduc Alberto, qui renonça à la mitre tolédane pour s'en aller gouverner les Pays-Bas, et le magnifique cardinal Tavera, protecteur des arts; — tous princes excellents, qui avaient traité sa famille avec affection, parce qu'ils connaissaient la séculaire fidélité des Luna à la sainte église primatiale.

Quant à lui-même, Esteban, sa jeunesse avait été malheureuse. C'était au temps de la guerre de l'Indépendance. Les Français occupaient Tolède et entraient dans la cathédrale comme des païens, traînant leur sabre au beau milieu de la grand'messe et furetant dans tous les recoins. Les joyaux avaient été cachés. Les chanoines et les bénéficiers, qu'on nommait alors *racioneros*, vivaient dispersés par toute la péninsule. Les uns avaient cherché un refuge dans les places qui appartenaient encore à l'Espagne; d'autres demeuraient en secret dans les villages, faisant des vœux pour le prompt retour du « Désiré ». C'était pitié de voir le chœur : on n'y entendait plus que quelques voix, celles des timides et celles des égoïstes qui, rivés à leur stalle, incapables de vivre loin d'elle, avaient fait leur soumission à l'usurpateur. Le second cardinal de Bourbon, le doux et insignifiant Don Luis-Maria, était à Cadix comme régent du royaume. C'était le seul de sa maison qui fût resté dans la péninsule, et les Cortès avaient mis la main sur lui pour donner un certain vernis dynastique à leur autorité révolutionnaire.

Après la guerre, quand le cardinal regagna son archevêché, Esteban s'attendrit, à voir cette face d'enfant boudeur, que surmontait un crâne rond, d'une insignifiante petitesse. Don Luis-Maria revenait mélancolique et découragé, après avoir reçu à Madrid son neveu Ferdinando VII. Ses compagnons de régence étaient en prison ou en exil, et, s'il n'avait pas subi le même sort, c'était à cause de sa mitre et de son nom. Le malheureux prélat croyait avoir fait beaucoup en sauvegardant les intérêts de sa famille pendant la guerre, et voilà qu'on le traitait de libéral, d'ennemi de la religion et du trône, sans qu'il réussît à deviner en quoi consistait son crime. Le pauvre cardinal se consuma de tristesse dans son palais, consacrant ses revenus à embellir la cathédrale. Après sa mort, qui survint au moment où commençait la réaction de 1823, le siège échut à Inguanzo, le tribun de l'absolutisme, qui avait fait son chemin aux Cortès de Cadix en attaquant comme député toutes les réformes et en prônant le retour à la politique autrichienne comme un sûr moyen de sauver le pays.

Le bon jardinier saluait avec un égal enthousiasme le cardinal Bourbon haï des rois, et le prélat à favoris dont le caractère âpre et l'arrogance de réactionnaire forcené faisaient trembler tout le diocèse. Pour Esteban, quiconque obtenait le siège de Tolède était un homme parfait, dont les actes ne pouvaient se discuter; et le brave serviteur faisait la sourde oreille aux murmures des chanoines et des bénéficiers qui, tout en fumant une cigarette sous le berceau de son jardin, causaient des lubies de monseigneur Inguanzo, perpétuellement indigné contre le gouvernement de Ferdinando VII parce que ce gouvernement n'était pas assez « pur » et que, par crainte des étrangers, il n'osait pas rétablir le salutaire tribunal de l'Inquisition.

La seule chose qui contristait le jardinier, c'était de voir la décadence de sa chère cathédrale. Les rentes de l'archevêché et celles du chapitre avaient bien diminué, depuis la guerre. Il était arrivé ce qui arrive dans les inondations : lorsqu'elles se retirent, elles entraînent les arbres et les bâtisses, de sorte que le pays reste désert et ravagé. La Primatiale avait perdu nombre de ses privilèges; les fermiers, profitant des malheurs publics, se faisaient propriétaires; les villages refusaient de payer les

servitudes féodales, comme si l'habitude de se défendre et de faire la guerre les avait délivrés pour toujours du vasselage. D'autre part, les Cortès, en décrétant l'inique abolition des droits seigneuriaux, avaient rogné les énormes revenus de la mense, acquis au temps où les archevêques de Tolède, casque en tête et glaive au poing, s'en allaient guerroyer à grands coups de rapière contre les Maures. Malgré tout, il restait encore une fortune considérable à la Primatiale, et elle maintenait sa splendeur comme si rien n'était survenu; mais Esteban, du fond de son jardin, flairait le péril, lorsqu'il apprenait par les chanoines les conspirations des libéraux et les fusillades, les pendaisons et les déportations auxquelles Sa Majesté Don Ferdinando était obligé de recourir, afin de réprimer l'audace des « Noirs », ennemis de la monarchie et de l'Église.

— Ils ont goûté à la confiture, — disait-il, — et ils reviendront! Oui, certes, ils reviendront, si on les laisse faire. Pendant la guerre, ils nous ont donné le premier coup de dent et ils ont arraché à la cathédrale plus que la moitié de son bien; ils ne tarderont pas à nous manger le reste, s'ils réussissent à saisir la queue de la poêle.

Le jardinier s'indignait à cette seule pensée. Hélas! était-ce pour cela que tant de seigneurs archevêques de Tolède avaient bataillé contre les infidèles, conquis des villes, forcé des châteaux, confisqué des domaines qui devenaient ensuite la propriété de la cathédrale et contribuaient à la gloire de Dieu et à la splendeur de son culte! Si tant de fidèles, des reines, des grands personnages, de simples particuliers, avaient par testament, à l'heure de la mort, légué le plus clair de leur fortune à la sainte église primatiale, dans l'intention de sauver leurs âmes, était-ce pour que tout ce bien tombât entre les sales mains des impies? Que deviendraient les centaines d'honnêtes gens, tant grands que petits, clercs que laïques, dignitaires que simples employés, qui vivaient des revenus de la cathédrale?... Et c'était ça qu'on appelait la liberté? Voler le bien d'autrui et laisser dans la misère une multitude de familles que nourrissait la grande marmite du chapitre!...

Quand les funestes pressentiments du jardinier commencèrent à se réaliser et que Mendizabal décréta la suppression des biens de mainmorte, le cardinal Inguanzo, claquemuré

dans son palais par les libéraux comme son prédécesseur l'avait été par les absolutistes, prit le parti de mourir, pour ne pas être témoin de si monstrueux attentats contre la fortune sacrée de l'Église. Esteban qui, en sa qualité de simple jardinier, ne pouvait aller sur les brisées du cardinal, continua de vivre; mais il ressentait chaque jour un nouveau chagrin, en apprenant que, pour des sommes dérisoires, certains modérés, de ceux qui ne manquaient pas d'entendre la grand'messe, acquéraient tantôt une maison, tantôt un verger, tantôt des pâturages, tous immeubles appartenant à la Primatiale et qui étaient inscrits maintenant sur la liste des biens dits nationaux. Les bandits!... Ces interminables ventes à l'encan, qui mettaient en pièces la fortune de la cathédrale, n'indignaient pas moins Esteban que s'il avait vu les alguazils s'introduire dans son logis des *Claverias* pour saisir ces meubles de famille à chacun desquels était attaché le souvenir d'un ancêtre.

Un instant, il eut l'idée d'abandonner le jardin et de s'en aller au Maestrazgo ou dans les provinces du Nord, où il rejoindrait les fidèles qui défendaient les droits de Carlos V et qui voulaient revenir aux temps anciens. Il avait alors quarante ans; il se sentait agile et fort; et, quoiqu'il fût d'humeur pacifique et n'eût de sa vie touché un fusil, il s'exaltait à voir l'exemple donné par quelques étudiants timides et pieux, qui s'étaient enfuis du séminaire et qui, disait-on, guerroyaient en Catalogne, derrière la cape rouge de Don Ramon Cabrera. Mais le jardinier, pour ne pas être seul dans son trop grand logis des *Claverias*, s'était marié trois ans auparavant avec la fille du sacristain, et il avait un fils; d'ailleurs, il n'aurait pu vivre loin de son église. Bref, il continua de cultiver son jardin.

Lorsque la guerre fut finie, les dernières espérances d'Esteban s'évanouirent. Il tomba dans un mutisme désespéré, ne voulut plus rien savoir de ce qui se passait hors de la cathédrale. Dieu avait abandonné les justes; les méchants et les traîtres étaient les plus nombreux. La seule chose qui le consolât, c'était la robustesse de ce temple qui, debout depuis tant de siècles, pourrait défier l'ennemi plus longtemps encore.

Tout ce qu'il voulait désormais, c'était cultiver son jardin, mourir dans le Cloître haut, comme ses aïeux, et laisser une nouvelle génération de Luna qui perpétueraient dans le lieu

saint les services de la famille. Son fils aîné, Tomas, avait douze ans et travaillait avec lui au jardin. Son second fils, Esteban, plus jeune de quelques années, avait montré une piété si précoce que, sachant à peine marcher, il s'agenouillait déjà devant les pieuses images du logis et pleurait pour que sa mère le menât à l'église et lui fît voir les saints.

Cependant la pauvreté envahissait la cathédrale. On réduisait le nombre des prébendiers; lorsque tel employé mourait, on supprimait sa place; les charpentiers, les maçons, les verriers, qui, spécialement attachés autrefois à la Primatiale et sans cesse occupés aux réparations, habitaient l'enceinte de l'église, avaient été congédiés. Si, de loin en loin, il était nécessaire d'exécuter quelque travail, on avait recours à des journaliers du dehors. Maints logis restaient inoccupés aux *Claverias*; un silence de cimetière régnait dans ces lieux où naguère s'entassait à l'étroit toute une population. Le « gouvernement de Madrid » (et il fallait voir avec quelle expression de mépris le jardinier articulait ces mots) était en pourparlers avec le Saint-Père, pour conclure ce que l'on appelait un concordat. On limitait même le nombre des chanoines, comme si l'église primatiale était une collégiale quelconque. L'État les payait comme de petits employés; et, pour l'entretien et le culte de la plus fameuse des cathédrales espagnoles, de cette cathédrale qui, au temps de la dîme, ne savait où renfermer toutes ses richesses, le crédit accordé était de douze cents *pesetas* par mois!

— Douze cents *pesetas*! — disait-il à son fils Tomas, gros garçon silencieux qui ne s'intéressait guère qu'au jardinage. — Douze cents *pesetas*, quand j'ai connu la cathédrale ayant plus de six millions de rente! Que faire avec si peu? Des temps mauvais se préparent, et, si je n'étais pas un Luna, je vous ferais apprendre un métier, je vous chercherais une occupation hors de la Primatiale. Mais les Luna ne peuvent déserter comme tant de coquins qui ont trahi la cause de Dieu. Ici nous sommes nés, ici nous devons mourir, jusqu'au dernier de la famille.

Et, furieux contre les ecclésiastiques de la cathédrale qui, satisfaits d'être sortis sains et saufs de la tourmente révolutionnaire, accueillaient favorablement le concordat et sa monnaie, il fermait la porte de la grille et s'isolait dans son jardin.

Du moins, ce petit monde végétal ne changeait pas. Son

ombre verte ressemblait au crépuscule qui enveloppait l'âme du jardinier. Ce n'était pas une gaieté tapageuse, débordante de couleurs et de murmures, comme celle des jardins à l'air libre, où le soleil entre à flots; c'était le charme triste du jardin monacal, entre quatre murs, avec son jour pâle qui glissait le long des avant-toits et des arcades, sans autres oiseaux que ceux qui tournoyaient au haut du ciel, étonnés de voir ce paradis au fond d'un puits. La végétation y était la même que celle des paysages grecs : lauriers, cyprès et rosiers, comme dans les idylles des poètes. Mais les ogives qui l'emprisonnaient, les portiques pavés de grandes dalles entre lesquelles poussait l'herbe, la croix du berceau central, la moisissure des allées et la rouille des grilles, l'humidité des contreforts verdis par les pluies, donnaient à ce jardin une atmosphère de vétusté chrétienne. Les arbres s'agitaient au vent comme des encensoirs; les fleurs, ternes, languissantes, anémiques, belles toutefois, avaient un parfum d'encens, comme si les bouffées d'air venues de la cathédrale modifiaient leur odeur naturelle. L'eau des pluies, tombée des gargouilles et des gouttières, dormait en deux citernes profondes. Le seau du jardinier, brisant un instant la croûte verte de la surface, faisait voir le bleu sombre de l'intérieur; mais, dès que les cercles concentriques s'étaient effacés, les lentilles vertes se rapprochaient, se rejoignaient, et de nouveau l'eau disparaissait sous le suaire végétal, sans un frisson, sans un clapotis, morte comme le temple même, dans le silence du soir.

A la fête du *Corpus*[1] et, le 15 août, à celle de la Vierge du Sanctuaire, le public accourait avec des cruches qu'Esteban laissait emplir dans les citernes. C'était un ancien usage, cher aux vieux Tolédans, qui vantaient la fraîcheur des eaux de la cathédrale, condamnés qu'ils étaient, le reste de l'année, à boire le liquide terreux du Tage. D'autres fois, les visites du public procuraient à Esteban quelques bénéfices. Les dévots venaient lui demander du buis pour leurs pieuses images ou lui acheter des pots de fleurs, persuadés que ces fleurs étaient bien préférables à celles des vergers profanes, puisqu'elles venaient de la Primatiale. Les vieilles lui réclamaient des branches de laurier,

1. Fête-Dieu.

pour les sauces ou pour les médicaments. Ces petits profits, ajoutés aux deux *pesetas* que le chapitre assignait pour salaire au jardinier depuis le fatal désamortissement, lui permettaient de faire vivre sa famille.

Sur le tard, aux approches de la vieillesse, il avait eu un troisième fils, Gabriel, marmot qui, dès l'âge de quatre ans, passait déjà pour un prodige, aux yeux des femmes des *Claverias*. La mère affirmait avec une foi aveugle qu'il était le vivant portrait du petit Jésus que porte dans ses bras la Vierge du Sanctuaire. La tante Tomasa, sœur de la mère, mariée avec l'*Azul* de la Vierge et mère elle-même d'une nombreuse famille qui occupait la moitié du cloître haut, vantait l'intelligence de son jeune neveu, quoique celui-ci sût à peine parler, et elle s'émerveillait de la dévotion naïve avec laquelle il contemplait les figures des saints.

— On dirait un ange! — répétait-elle à ses amies. — Il faut voir comme il est sérieux, quand il récite ses prières... Croyez-moi, Gabrielillo deviendra quelque chose, et nous le verrons peut-être évêque. Lorsque mon père était sacristain, j'ai connu des enfants de chœur qui maintenant portent la mitre, et qui sait si, un jour, nous ne les aurons pas à l'archevêché de Tolède?

Un concert de louanges et d'adoration entourait ce bambin comme un nuage d'encens. Sa famille ne vivait que pour lui : le vieil Esteban — un père à la mode latine, qui aimait ses enfants, mais se montrait avec eux grave et sévère, afin de les bien élever — avait devant ce petit un regain de jeunesse; il jouait avec lui, se prêtait en souriant à tous ses caprices. La mère quittait sa besogne pour ne pas contrarier Gabriel, et ses frères étaient suspendus à ses balbutiements. L'aîné, Tomas, qui avait remplacé son père dans le jardinage et qui marchait pieds nus, en plein hiver, sur les plates-bandes couvertes de givre et sur les dalles raboteuses des allées en bordure, remontait souvent avec des poignées d'herbes odorantes, pour amuser son petit frère. Esteban, le cadet, qui avait treize ans et qui jouissait d'un certain prestige parmi les enfants de chœur, pour sa ponctualité à servir la messe, étonnait Gabriel par sa soutane rouge et par son surplis tuyauté, et il lui offrait des bouts de cierges et des images peintes, qu'il avait dérobées au bréviaire de quelque chanoine.

Parfois on le portait sur les bras dans la remise des Géants, vaste salle ménagée entre les contreforts des nefs et traversée par des arcs-boutants. Là étaient les héros des antiques fêtes : le Cid, colossal, avec sa longue rapière, et les quatre couples qui représentaient les quatre parties du monde, énormes mannequins aux vêtements rongés par les mites, à la tête fendillée, qui jadis avaient réjoui les rues de Tolède et qui pourrissaient aujourd'hui dans les greniers de la cathédrale. Il y avait, dans un coin, la Tarasque, effroyable monstre de carton, qui faisait peur au gamin, quand la gueule s'ouvrait béante, et que, sur la croupe rugueuse, tournait follement une poupée impudique, baptisée du nom d'*Ana Bolena*[1] par la religiosité des siècles précédents.

Lorsque Gabriel fréquenta l'école, tout le monde s'extasia sur ses progrès. La marmaille du Cloître haut, qui faisait si fort enrager « Verge-d'Argent », — le prêtre chargé du gouvernement et de la police de cette tribu campée sous les toits, — admirait le jeune Gabriel comme un prodige. Presque avant de savoir marcher, il lisait couramment. A sept ans, il commença l'étude du latin, qu'il apprit très vite, comme s'il n'avait jamais parlé d'autre langue; à dix ans, il discutait avec les ecclésiastiques, qui prenaient plaisir à lui poser des objections.

Le vieil Esteban, de plus en plus faible et caduc, souriait, content de sa dernière œuvre. Ce serait la gloire de la maison! Cet enfant était un Luna : il pouvait donc aspirer à tout sans crainte, puisqu'il y avait même des papes dans la famille.

Les chanoines emmenaient l'écolier à la sacristie, avant les offices, pour l'interroger sur ses études. Un prêtre, attaché aux bureaux de l'archevêché, le présenta au cardinal qui, après l'avoir fait causer, lui donna une poignée d'amandes et l'espérance d'obtenir une bourse, pour faire gratuitement ses études au séminaire.

Le Luna et leurs parents, proches ou éloignés, qui formaient quasi toute la population du Cloître haut, se réjouirent de cette faveur. Gabriel ne pouvait être autre chose que prêtre. Pour ces gens collés dès leur naissance à la cathédrale comme la mousse à la pierre, et qui estimaient que les archevêques de

1. C'est, comme on sait, afin d'épouser Anne de Boleyn, que Henri VIII, roi d'Angleterre, abandonna la religion catholique.

Tolède étaient les êtres les plus puissants du monde après le pape, la seule place digne d'un homme de mérite était l'église.

Gabriel alla donc au séminaire, et sa famille crut que les *Claverias* étaient devenues désertes. Le départ de l'adolescent mettait fin à ces veillées où le sonneur, le bedeau, les sacristains et d'autres employés de la cathédrale écoutaient la voix claire et bien timbrée de l'écolier qui, avec une grâce d'ange, leur lisait tantôt les vies des saints, tantôt les journaux catholiques arrivés de Madrid, tantôt un *Don Quichotte* relié en parchemin et imprimé avec une orthographe ancienne, vénérable exemplaire que les Luna s'étaient transmis de génération en génération.

L'existence de Gabriel au séminaire fut la monotone et banale existence de l'étudiant laborieux : triomphes remportés dans les controverses théologiques, prix à foison, honneur d'être proposé aux camarades comme un modèle. Parfois quelque chanoine, de ceux qui professaient au séminaire, entrait dans le jardin du Cloître :

— Votre garçon marche très bien, Esteban. Il est le premier en tout; et, de plus, il est modeste, pieux comme un saint. Il sera la consolation de vos vieux jours.

Le jardinier hochait la tête. Les succès définitifs de son fils, il ne les verrait que du haut du ciel, si toutefois Dieu l'y appelait; il mourrait avant que le jeune homme fût arrivé au faîte, mais il ne s'en affligeait point : les autres seraient là pour jouir de la victoire et remercier le Seigneur de ses bienfaits.

Humanités, théologie, droit canon, tout n'était qu'un jeu pour ce jouvenceau, dont les extraordinaires aptitudes surprenaient ses maîtres. On le comparait aux Pères de l'Église les plus célèbres pour leur précocité. Il aurait bientôt terminé ses études, et on prévoyait déjà que Son Éminence lui donnerait une chaire au séminaire, avant même qu'il eût chanté sa première messe. Son désir d'apprendre était insatiable. La bibliothèque semblait lui appartenir en propre. Parfois, le soir, il se rendait à la cathédrale, pour y compléter ses études de musique religieuse en causant avec le maître de chapelle et avec l'organiste. Au cours d'éloquence sacrée, le professeur et les élèves étaient émerveillés de la fougue et de la conviction avec lesquelles il débitait ses homélies.

« Il est né pour la prédication, — disait-on dans le jardin. — Il a le feu des apôtres. Peut-être sera-t-il un saint Bernard ou un Bossuet. Qui sait jusqu'où arrivera ce garçon-là? »

Une des études qui passionnaient le plus Gabriel, c'était l'histoire de la cathédrale et des princes de l'Église qui l'avaient administrée. En lui s'éveillait l'amour héréditaire des Luna pour cette géante, leur éternelle mère. Toutefois il ne l'admirait pas en aveugle, comme faisaient les siens : il voulait savoir le pourquoi et le comment des choses, vérifier dans les livres les vagues récits de son père, plus semblables à des légendes qu'à des narrations véridiques.

Ce qui attirait par-dessus tout son attention, c'était la chronologie des archevêques de Tolède, cette longue suite d'hommes illustres, de saints, de guerriers, d'écrivains, de princes, qui avaient tous un chiffre après leur nom, comme les rois dans les dynasties. A certaines époques, ils avaient été les vrais monarques de l'Espagne. Les rois goths, dans leur cour, n'étaient que des figures décoratives, que l'on élevait ou que l'on déposait suivant les exigences du moment. La nation était une république théocratique, dont le véritable chef était l'archevêque de Tolède.

L'interminable énumération de ces prélats fameux, Gabriel la divisait et la répartissait d'après leurs caractères.

D'abord les saints, les apôtres de l'âge héroïque, les évêques pauvres comme leurs ouailles, pieds nus, fuyant devant la persécution romaine et tendant finalement leur tête au bourreau, avec le joyeux espoir de donner un nouveau prestige à la doctrine par le sacrifice de leur vie : les Eugenio, les Melancio, les Pelagio, les Patruno et plusieurs autres dont les noms brillaient dans un lointain passé, noyés encore à demi parmi les brumes de la légende.

Puis les archevêques de la période gothique, les prélats-monarques qui exerçaient sur les rois-conquérants cet ascendant par où le pouvoir spirituel arrive à dominer la barbarie victorieuse. Le miracle les assistait pour confondre les ariens, leurs ennemis; le prodige céleste était à leurs ordres pour épouvanter les rudes hommes de guerre et les subjuguer. — L'archevêque Montano, qui habite avec sa femme sous le même toit, indigné des murmures populaires, place des charbons ardents

sous ses vêtements sacrés, dit la messe et ne se brûle pas, démontrant par ce phénomène surnaturel la pureté de sa vie. Saint Ildefonso, non content d'écrire des livres contre les hérétiques, fait en sorte que sainte Leocadia lui apparaisse et lui laisse entre les doigts un morceau de son manteau; puis, c'est la Vierge même qui, en l'honneur du prélat, descend du ciel tout exprès pour lui mettre sur les épaules une chasuble brodée de ses mains divines. Bien des années plus tard, Sigeberto a l'audace de revêtir cette chasuble, et sa témérité lui vaut d'être déposé, excommunié, exilé. Les seuls livres que l'on compose à cette époque, ce sont les prélats de Tolède qui les écrivent. Ils compilent les lois, oignent de l'huile sainte la tête des monarques, font de Wamba un roi improvisé, conspirent contre la vie d'Egiça; et les conciles qui se réunissent dans la basilique de sainte Leocadia sont des assemblées politiques, où la mitre occupe le trône et où la couronne royale est aux pieds du prélat.

Vient ensuite l'invasion musulmane, et la série des archevêques réduits à l'humilité se renoue. Certes ce n'est plus comme au temps de la domination romaine, et ils n'ont plus rien à craindre pour leur vie : les musulmans ne font pas de martyrs et respectent les croyances des vaincus. Toutes les églises de Tolède demeurent au pouvoir des chrétiens mozarabes, à l'exception de la cathédrale, qui se transforme en grande mosquée. Les évêques catholiques sont honorés par les Maures ainsi que les rabbins juifs; mais l'Église est pauvre, et les guerres continuelles entre Sarrasins et chrétiens, jointes aux représailles qui sont la réponse des Maures à la barbarie de la *reconquista*[1], rendent difficile l'entretien du culte.

Puis apparaissent bientôt sur la scène les archevêques guerriers, les prélats à cotte de mailles, armés de la hache à deux tranchants, les *conquistadores* qui, abandonnant les offices du chœur aux humbles, montent leur cheval de guerre et croient avoir mal servi Dieu si, dans l'année, ils n'ont pas ajouté quelques villages et quelques montagnes aux biens de l'Église. Les premiers sont des Français, moines du fameux monastère de Cluny, envoyés au couvent de Sahagun par l'abbé Hugo;

1. La « reconquête », la reprise par les Rois catholiques du pays occupé par les Maures.

et ce sont eux qui commencent à prendre le titre de *Don*, en signe de suzeraineté. A la pieuse tolérance des évêques antérieurs qui, dans la pleine liberté du culte mozarabe, entretenaient d'amicales relations avec les Arabes et les Juifs, succède la féroce intransigeance du chrétien vainqueur. A peine l'archevêque Don Bernardo se voit-il sur le siège de Tolède, il profite de l'absence d'Alfonso VI pour violer les engagements royaux : par un traité solennel, signé du roi, la grande mosquée devait rester au pouvoir des Maures; mais l'archevêque s'empare de l'esprit de la reine, fait d'elle sa complice, et, une nuit, escorté de clercs et d'ouvriers, il force les portes de la mosquée et la purifie, de telle sorte que, le lendemain, quand les Sarrasins accourent pour prier, la face tournée vers le soleil levant, ils trouvent l'édifice transformé en cathédrale catholique. L'archevêque Don Martin est capitaine général contre les Maures d'Andalousie; il conquiert des domaines et accompagne Alfonso VIII à la bataille d'Alarcos. Le fameux prélat Don Rodrigo écrit la chronique d'Espagne, qu'il remplit de prodiges, et il fait aussi de l'histoire en action, passant plus de temps sur son destrier que dans sa stalle du chœur. A la bataille de *las Navas*, il donne l'exemple en s'élançant dans la mêlée; après la victoire, le roi lui concède la seigneurie de vingt villages, entre autres de Talavera de la Reina. Don Sancho, fils de Don Jaime d'Aragon et frère de la reine de Castille, estime plus son titre de *caudillo*[1] que la mitre de Tolède; et, lorsqu'il apprend que les Maures s'avancent, il se porte à leur rencontre dans les plaines de Martos, se précipite au plus fort du carnage et est tué par les ennemis, qui lui coupent les mains et plantent sa tête sur une pique. Don Gil de Albornoz, le fameux cardinal, passe en Italie pour fuir don Pedro le Cruel, et cet habile capitaine reconquiert tout le territoire des papes réfugiés dans Avignon. Don Gutierre III va guerroyer contre les Maures sous Don Juan II. Sous Enrique IV, Don Alfonso de Acuña ferraille dans les guerres civiles. Et, pour clore dignement cette série de prélats hommes d'État et hommes d'épée, riches et puissants comme des souverains, voici le cardinal Mendoza, qui prend part au combat de Toro, à la con-

1. *Caudillo*, Chef militaire, commandant d'hommes d'armes.

quête de Grenade, et qui gouverne ensuite le pays; voici Jiménez de Cisneros qui, ne trouvant plus de Maures à combattre dans la péninsule, passe la mer et marche sur Oran, brandissant la croix convertie en arme offensive.

Aux aigles succèdent les oiseaux de basse-cour. Après les archevêques à morion de fer et à cotte de mailles commence un défilé d'archevêques riches et fastueux, dont l'humeur belliqueuse ne s'exerce plus que dans la chicane, et qui sont toujours en procès avec les villes, avec les corporations et avec les particuliers, pour maintenir la prodigieuse fortune amassée par leurs prédécesseurs. Ceux qui sont généreux, comme Tavera, élèvent des palais, protègent Greco, Berruguete, d'autres artistes, et suscitent ainsi à Tolède une renaissance qui est comme un écho de la Renaissance italienne. Les avares, comme Quiroga, rognent sur les dépenses de la magnifique église et deviennent les banquiers des rois, prêtant des millions de ducats à ces monarques autrichiens qui, maîtres d'un immense empire où jamais le soleil ne se couche, sont pourtant réduits à mendier, dès que les galions d'Amérique se font attendre.

La cathédrale était bien l'œuvre de ses princes ecclésiastiques. Tous y avaient imprimé quelque marque de leur propre caractère. Les plus rudes, les batailleurs, en avaient fait la charpente, cette montagne de pierre et cette forêt de bois qui constituait l'ossature; les plus cultivés, ceux qui étaient venus à une époque de raffinement, y avaient mis les grilles minutieusement ouvragées, les portails, vraies dentelles de pierre, les tableaux, les joyaux qui transformaient la sacristie en trésor. La construction de la cathédrale géante avait duré environ trois siècles. Quand les murs et les pilastres surgirent de terre, l'art gothique était encore à sa première époque. Pendant les deux siècles et demi qui suivirent, l'architecture avait fait de grands progrès, dont il était facile de reconnaître les étapes en examinant le détail de l'édifice. Les bases des pilastres étaient grossières et sans aucun ornement; les fûts des colonnes montaient avec une simplicité rigide, et les arcs avaient pour assises des chapiteaux où le chardon gothique n'avait pas encore l'exubérante frondaison du style fleuri. Mais, aux voûtes construites deux siècles plus tard, les fenêtres, avec leurs ogives

multicolores, attestaient la magnificence d'un art parvenu à son apogée.

Aux deux extrémités du transept, on rencontrait la preuve évidente des grands progrès réalisés durant les centaines d'années qu'il fallut à la cathédrale pour s'élever du sol. La « porte de l'Horloge », appelée aussi « porte de la Feria », par ses sculptures brutes, d'une froideur hiératique, par son tympan couvert des lourdes scènes de la création, faisait contraste avec la porte de l'autre bout, celle « des Lions » ou « de l'Allégresse », postérieure de deux cents ans, riante et majestueuse comme l'entrée d'un palais, révélant déjà les audaces sensuelles de la Renaissance, qui avaient hâte de prendre place parmi les raideurs de l'architecture chrétienne. Une sirène nue, fixée à la porte par sa queue enroulée, servait de heurtoir.

La cathédrale, toute en pierre blanche et laiteuse des carrières voisines de Tolède, montait d'un seul jet, depuis les bases des pilastres jusqu'aux voûtes, sans triforiums qui eussent coupé les arcades et alourdi les nefs par des ogives superposées. Cette pierre tendre était celle que l'on employait pour les décorations architectoniques ; une autre, plus tendre encore, servait à construire les voûtes. A l'extérieur, les contreforts et les arcs-boutants, lancés dans l'espace comme des ponts, étaient de granit très dur et formaient à l'édifice une carapace où les siècles avaient mis une patine dorée, et qui soutenait et protégeait les délicatesses aériennes de l'intérieur.

Au dedans, on trouvait des échantillons de tous les styles qui ont fleuri dans la péninsule. Aux portes les plus anciennes apparaissait le gothique primitif et rude; mais à celles du Pardon et des Lions, c'était le gothique fleuri. L'architecture arabe déployait ses gracieux arceaux en fer à cheval dans le triforium qui court par toute l'abside, derrière le grand autel : c'était l'œuvre de Cisneros, qui brûlait les livres des musulmans, mais qui introduisait leur architecture en pleine église chrétienne. Le style plateresque déployait sur le portail du Cloître ses gracieux caprices ; et il n'était pas jusqu'au style baroque qui ne fût représenté par le fameux « transparent » de Tomé, pratiqué dans la voûte, derrière le grand autel, pour éclairer l'abside.

Les après-midi de congé, Gabriel errait dans la cathédrale

jusqu'à la fermeture des portes. Il aimait à flâner dans les nefs, derrière le maître autel, au lieu le plus sombre et le plus silencieux de l'église. Là dormait une grande partie de l'histoire d'Espagne. De l'autre côté de la porte close, dans la chapelle des rois, gardée par deux hérauts de pierre, les poings sur les hanches, les monarques de Castille reposaient dans leurs tombes, surmontées de statues aux armures d'or, qui priaient, l'épée à la ceinture. Le séminariste s'arrêtait volontiers aussi devant la chapelle de saint Jacques, regardant à travers les grilles des trois arcades ogivales. Dans le fond, le saint des légendes, vêtu en pèlerin, le glaive haut, foulait sous les pieds de son cheval les mécréants. De grandes coquilles et des écus rouges, chargés d'une lune d'argent, ornaient jusqu'à la voûte la blancheur des murs.

Le père de Gabriel regardait cette chapelle comme son bien propre : c'était celle des Luna; et on avait beau le plaisanter sur cette parenté, il n'en croyait pas moins que Don Alvaro et son épouse, couchés dans leurs tombes monumentales, étaient ses illustres ancêtres. Celle de Doña Juana Pimentel avait, agenouillés aux angles, quatre moines en marbre jaune qui contemplaient la noble dame étendue sur le monument. Celle de l'infortuné connétable de Castille était gardée par quatre chevaliers de Saint-Jacques. qui, enveloppés dans le manteau de l'ordre, semblaient veiller sur leur grand maître enseveli, la tête tranchée, dans son cercueil de pierre aux nervures gothiques. Gabriel se rappelait ce qu'il avait entendu conter à son père sur la statue couchée de Don Alvaro. Autrefois, la statue était de bronze, et, quand on disait la messe dans la chapelle, au moment de l'offertoire, un mécanisme caché la faisait se redresser et se mettre à genoux jusqu'à la fin de l'office. Les uns disaient que la Reine catholique avait exigé la suppression de cet engin théâtral, qui troublait la dévotion des fidèles; les autres, que c'étaient des soldats ennemis du connétable, qui, s'étant un jour mutinés, avaient mis en pièces l'automate. Vue du dehors, la chapelle des Luna, avec ses grosses tours crénelées, ressemblait à une forteresse distincte de la cathédrale.

Mais, quoique les siens considérassent cette chapelle comme la leur, Gabriel se sentait plus attiré encore par la voisine,

celle de saint Ildefonso, qui renfermait la tombe du cardinal Albornoz. De tout le passé de la cathédrale, ce qui excitait le plus son admiration, c'était la romanesque figure de ce prélat guerrier, ami des lettres, Espagnol par sa naissance et Italien par ses conquêtes. Il dormait dans un riche sépulcre de marbre auquel les années avaient donné un éclat et une douce couleur d'ambre. La main invisible des siècles, passant sur le visage de la statue gisante, avait usé et aplati le nez, prêtant au belliqueux cardinal une expression de férocité mongolique. Quatre lions veillaient sur les restes du prélat. Tout, chez lui, avait été extraordinaire et aventureux, même la mort. Son cadavre avait été ramené d'Italie en Espagne au milieu des prières et des cantiques, porté sur les épaules par des populations entières qui accouraient au passage pour gagner les indulgences octroyées par le Pape. Ce retour du mort dans sa patrie avait duré des mois : car le bon cardinal allait à petites journées, d'église en église, précédé d'un crucifix peint qui orne encore sa chapelle et répandant sur les multitudes agenouillées les parfums de son embaumement.

Pour Don Gil de Albornoz, il n'y avait rien d'impossible. Ce prélat était l'épée de l'apôtre revenu au monde pour imposer la foi. Fuyant Don Pedro le Cruel, il s'était réfugié à Avignon, où se trouvaient alors d'autres exilés plus illustres. Là résidaient les papes, chassés de Rome par un peuple qui, dans son cauchemar médiéval, rêvait de restaurer, à la voix de Rienzi, l'antique république des consuls. Mais Don Gil n'était pas homme à se plaire longtemps dans la joyeuse cour provençale. Sous la cape il portait la cotte de mailles, en bon archevêque de Tolède, et, faute de Maures, il voulait tuer les hérétiques. Il partit donc pour l'Italie, avec charge d'y organiser et d'y commander les troupes de l'Église; les aventuriers d'Europe et les bandits italiens formèrent son armée; il mit à feu et à sang les campagnes, saccagea les villes au nom de son seigneur le souverain pontife : en peu de temps, les réfugiés d'Avignon purent se réinstaller sur leur trône de Rome. Après ces expéditions qui avaient rendu à la papauté la moitié de l'Italie, le cardinal était riche comme un roi et fondait à Bologne le fameux « Collège espagnol ». Or, comme le pape, connaissant ses rapines, voulait lui faire rendre des comptes, l'altier Don Gil fit amener

devant le pontife un chariot chargé de clefs et de serrures :

— Ce sont les clefs des villes et des châteaux que j'ai conquis à la papauté, — dit-il avec arrogance. — Mes comptes, les voilà !

L'irrésistible prestige que l'homme de guerre exerce sur les caractères faibles, Gabriel l'éprouvait devant ce cardinal Albornoz, d'autant mieux que toute cette vaillance et toute cette fierté d'âme s'étaient rencontrées dans un serviteur de l'Église. Pourquoi ne voyait-on plus, à notre époque d'impiété, des hommes comme celui-là, qui auraient suscité un renouveau du catholicisme ?

Dans ses promenades à travers la cathédrale, Gabriel admirait la grille du maître autel, œuvre merveilleuse de Villalpando, avec ses feuillages vieil or et ses barreaux noirâtres, maculés d'étain. Les taches d'étain faisaient dire aux mendiants et aux guides que la grille était d'argent, mais que ces messieurs les chanoines l'avaient peinte en noir, pour empêcher qu'elle ne fût volée par les soldats de Napoléon. Dans le fond du sanctuaire luisait le retable du maître autel, en vieil or, d'un éclat très doux : tout un monde de personnages représentant, sous des dais ajourés, les diverses scènes du drame de la Passion. Entre le retable et la grille, il semblait que l'or ruisselât le long des murs blancs et marquât de lignes éblouissantes les jointures des pierres de taille. A l'abri d'ogives dentelées gisaient les tombeaux des plus anciens rois de Castille et celui du grand cardinal Mendoza.

Sur les entablements de la *cresteria* [1], un orchestre muet d'anges gothiques, vêtus de dalmatiques rigides, les ailes repliées, jouaient du luth, du théorbe et de la flûte. Entre les pilastres se mêlaient aux effigies de saints évêques les statues de divers personnages historiques et légendaires. D'un côté, le bon alfaqui Abou-Walid, immortalisé dans le temple chrétien pour sa tolérance. De l'autre côté, le mystérieux pâtre de *las Navas*, qui enseigna aux chrétiens le chemin de la victoire, puis disparut comme un envoyé divin : misérable figure de paysan à face plate, couvert d'un grossier capuchon. A droite et à gauche de la grille, comme témoignage de l'opulence d'autre-

1. Enceinte décorative qui, jusqu'à une certaine hauteur, occupe les intervalles des colonnes, autour du sanctuaire.

fois, s'élevaient les deux chaires de marbre précieux et de bronze ciselé.

Gabriel jetait un coup d'œil vers le chœur, admirant les stalles merveilleuses où siègent les chanoines, et il songeait avec enthousiasme qu'un jour peut-être il aurait là sa place. Plus loin, il s'arrêtait devant l'image colossale de saint Christophe, aussi mauvaise qu'imposante : — un bonhomme qui occupait toute une paroi et qui, par la taille, semblait le seul habitant digne de la cathédrale. — Certaines matinées, Gabriel venait à la chapelle mozarabe et suivait avec attention l'antique liturgie qu'observent les officiants, fidèles gardiens du culte catholique tel qu'on le pratiquait au moyen âge. Sur les murs étaient représentées, en couleurs vives les scènes de la conquête d'Oran faite par l'illustre cardinal Cisneros. Gabriel, en écoutant le chant monotone des prêtres mozarabes, se rappelait les luttes qui, sous Alfonso VI, s'engagèrent entre la liturgie romaine et celle de Tolède, entre le culte étranger et le culte national. Les croyants, pour terminer l'éternelle dispute, en avaient appelé « au jugement de Dieu ». Le roi avait nommé le champion de Rome, et les Tolédans avaient confié la défense du rite gothique à l'épée de Juan Ruiz, un châtelain des bords du Pisuerga. La victoire fut pour la liturgie gothique, laquelle démontra sa supériorité par de magnifiques estocades; mais, quoique la volonté de Dieu se fût manifestée d'une façon si frappante, le rite romain s'empara peu à peu du culte, et le mozarabe demeura confiné dans cette chapelle comme une curiosité du passé.

Le soir, à l'issue des offices, quand on fermait la cathédrale, Gabriel montait au logis du sonneur. Mariano, le fils du sonneur, — un garçon du même âge que le séminariste, et qui s'était attaché à lui par respect pour sa science, — le guidait dans ses ascensions sur les combles de la cathédrale. Munis de la clef qui ouvre la porte des voûtes, ils pénétraient dans ce lieu mystérieux où les ouvriers seuls montaient de loin en loin.

Vue d'en haut, la cathédrale paraissait laide et banale. Dans les premiers temps, les voûtes étaient restées à découvert, sans autre couronnement qu'une balustrade aérienne. Mais les pluies avaient maltraité les combles, menaçant de les détruire; et alors le chapitre avait recouvert la cathédrale d'une toiture

de tuiles grises, qui donnait à l'église primatiale l'aspect d'un magasin ou d'une immense maison de rapport. Les pinacles des arcs-boutants paraissaient honteux de se faire voir au-dessus de cette vulgaire toiture; les contreforts s'enfonçaient et se perdaient entre les banales constructions des dépendances adossées à la cathédrale; les tourelles des escaliers se cachaient derrière cette carapace de tuiles communes.

Les deux camarades, se glissant sur les corniches verdies par les pluies, suivaient les bords supérieurs de l'édifice. Leurs pieds s'embarrassaient parmi les plantes sauvages que la féconde nature faisait croître dans les joints des pierres. A leur approche, des vols d'oiseaux s'échappaient de ces forêts en miniature. Les reliefs sculptés servaient de refuge aux nids. Chaque creux de la pierre était un petit lac où se déposaient les eaux pluviales et où la gent ailée venait boire. Parfois, sur le pinacle d'un arc-boutant, se tenait perché un grand oiseau noir qui, dans son immobilité, semblait un étrange ornement architectural. C'était un corbeau, qui se lissait les ailes avec son bec et demeurait là, des heures entières, au soleil; pour ceux qui l'apercevaient d'en bas, il avait à peu près la taille d'une mouche.

Les voûtes donnaient à Gabriel une impression de stupeur. Nul ne pouvait deviner qu'un tel monde existait au faîte de l'édifice. Lorsque, bien des années après, Gabriel vit les dessus et les châssis d'un théâtre, il se rappela les voûtes de sa cathédrale. Les explorateurs cheminaient au milieu d'un dédale de poutres vermoulues qui soutenaient la toiture, dans des sentiers étroits, entre les renflements qui bossuaient le sol des voûtes comme des tumeurs blanchâtres et poussiéreuses. Çà et là, ils rencontraient des trous par où l'on apercevait l'intérieur de l'église, à une profondeur qui donnait le vertige : c'étaient des meurtrières percées verticalement, d'étroites bouches de puits au fond desquels passaient des êtres humains, pas plus gros que des fourmis, sur les dalles de l'église. Par ces trous descendaient les cordes des grands lustres et la chaîne dorée qui maintient le crucifix, au-dessus de la grille du maître autel. Des treuils énormes montraient dans la pénombre leurs roues dentées et rouillées, leurs manivelles et leurs câbles, comme des instruments de torture oubliés là. C'était la

machinerie occulte des grandes représentations religieuses; et ces appareils servaient aussi à hisser le dais colossal du *Monumento*[1], pour la Semaine sainte.

Dans les coulées de soleil, entre les pièces de la charpente, dansaient les atomes de cette poussière qui, depuis des siècles, s'étendait sur le dessus des voûtes en couches épaisses. Des toiles d'araignée vieilles de cent ans se balançaient au vent comme des éventails de gaze. Les pas des visiteurs provoquaient dans les recoins obscurs, derrière les madriers abandonnés, des fuites de rats saisis d'une terreur folle. Aux extrémités les plus sombres, voletaient ces oiseaux noirâtres qui descendent la nuit dans la cathédrale, par les percées des voûtes. Les yeux des hiboux brillaient dans l'obscurité comme des points phosphorescents. Les chauves-souris, effrayées par la lumière, prenaient gauchement leur essor et frôlaient de leurs ailes le visage des intrus.

Gabriel avait dix-huit ans lorsqu'il perdit son père. Le vieux jardinier mourut tranquille, voyant tous les siens casés au service de la cathédrale, si bien que la saine tradition de la famille ne risquait pas de s'interrompre. Tomas, son fils aîné, restait chargé du jardin; Esteban, le cadet, après avoir été longtemps enfant de chœur et aide sacristain, était devenu silenciaire et avait empoigné, en même temps que la verge de bois, les sept réaux quotidiens, objet de toutes ses ambitions. Quant au plus jeune, le vieillard était sûr d'avoir engendré en Gabriel un Père de l'Église à qui était réservée une place dans le ciel, à la droite du Tout-Puissant.

Celui-ci avait acquis au séminaire la dureté cléricale qui fait du prêtre un soldat, plus soucieux des intérêts de l'Église que des affections domestiques. La mort de son père ne l'émut pas très profondément. Des infortunes plus graves préoccupaient alors le futur oint du Seigneur.

III

C'était pendant la révolution de Septembre. A la cathédrale et au séminaire, il y avait grande agitation, et l'on y com-

1. Le « Monument », — chapelle très ornée, en forme de tombeau, où l'on dépose le corps du Christ.

mentait, du matin au soir, les nouvelles venues de Madrid. L'Espagne traditionnelle, celle des grands souvenirs historiques, était à bas. Les Cortès, érigées en Constituante, étaient un soupirail de l'enfer, au dire des noires soutanes qui faisaient cercle autour du journal déployé. Si les ecclésiastiques se réjouissaient des discours de Manterola, ils souffraient mal de mort quand ils lisaient les harangues des révolutionnaires assénant de rudes coups au passé. La gent cléricale tournait ses regards vers Don Carlos, qui commençait la guerre dans les provinces du Nord : le roi des montagnes basques remédierait à tout, lorsqu'il descendrait dans les plaines de la Castille. Mais les années s'écoulaient; Don Amadeo arrivait, puis s'en retournait; finalement, on proclamait la République, et la cause de Dieu n'avançait guère. Le ciel demeurait sourd. Un député républicain, déclarant la guerre à Dieu, défiait Dieu de le forcer au silence; et l'impiété continuait, indemne et triomphante, à répandre son éloquence comme l'eau d'une source empoisonnée.

Gabriel vivait dans un état de belliqueuse exaltation. Il oubliait les livres, négligeait son avenir, ne songeait plus à chanter la messe. Que lui importait sa carrière, maintenant qu'il voyait l'Église en péril? La somnolente poésie des siècles, qui l'avait enveloppé depuis le berceau comme un parfum de vieil encens et de roses flétries, commençait à s'évanouir.

Fréquemment des élèves du séminaire disparaissaient; et, aux demandes des curieux, les maîtres répondaient d'un air malin, en clignant de l'œil :

— Ils sont *là-bas*... avec les honnêtes gens. Ils n'ont pu garder leur calme, quand ils ont appris ce qui se passait... Coups de tête... équipées de jeunesse!

Et ces « équipées de jeunesse » les faisaient sourire avec une paternelle satisfaction.

Gabriel aussi voulut partir. Il croyait que la fin du monde était arrivée. Dans certaines villes, la foule révolutionnaire envahissait les églises et les profanait. On ne tuait pas encore les ministres de Dieu, comme en d'autres révolutions; mais les prêtres ne pouvaient se montrer en soutane sans courir le risque d'être hués ou malmenés. Le souvenir des archevêques de Tolède, de ces valeureux princes de l'Église, de ces batail-

leurs qui n'avaient aucune pitié pour les mécréants, inspirait au séminariste le goût des aventures. Jamais il n'était sorti de Tolède, de l'ombre de la cathédrale. L'Espagne lui paraissait aussi grande que le reste du monde, et il avait la démangeaison de voir du nouveau, de contempler de près les choses extraordinaires qu'il avait admirées dans les livres.

Un jour, il baisa la main de sa mère, sans s'émouvoir beaucoup du tremblement de la pauvre vieille, quasi aveugle. Il fuma une dernière cigarette avec ses frères, dans le jardin du Cloître, sans leur révéler son dessein, et il s'enfuit de Tolède, la nuit, ayant un scapulaire du Cœur de Jésus cousu à l'envers de son gilet et, tout au fond de sa poche, une belle *boina*[1], toute en soie, confectionnée par de blanches mains dans quelque couvent de la ville. Le fils du sonneur était parti avec lui. Ils s'engagèrent d'abord dans une des petites bandes qui parcouraient la Manche; puis ils gagnèrent la province de Valence et la Catalogne, avides d'entreprendre, pour la cause de Dieu et du roi, quelques exploits plus sérieux que des vols de mules et des levées de contributions faites sur les riches.

Gabriel avait été nommé officier, eu égard à ses études et aussi aux lettres de recommandation que lui avaient données quelques prébendiers de la cathédrale. Le jeune homme s'accoutuma vite à cette existence errante, libre et sans lois, sur un continuel qui-vive; mais, malgré tout, il ne pouvait se dissimuler à lui-même la déception douloureuse qu'il éprouvait, à mieux connaître ces armées de la foi. Il s'était imaginé que, comme au temps des croisades, il trouverait là des soldats combattant pour l'idéal, pliant le genou avant la bataille pour implorer l'assistance de Dieu, et, la nuit, après d'ardentes prières, dormant du pur sommeil de l'ascète. Or ce qu'il voyait, c'étaient des bandes sans discipline, incapables de ce fanatisme qui court aveuglément à la mort, désireuses de prolonger la guerre le plus longtemps possible pour continuer, aux dépens du pays, cette existence de paresse vagabonde qui leur semblait la meilleure de toutes : des gaillards qui, à la vue du vin, de l'or ou des femmes, se ruaient sur la proie comme des loups enragés, bousculant leurs chefs lorsque ceux-ci s'efforçaient de les retenir.

1. Béret porté par les carlistes.

C'était l'antique vie de horde réapparaissant en pleine civilisation; la coutume atavique de voler le pain et la femme d'autrui, les armes à la main; le vieil esprit celtibérien, amoureux des partis et des luttes intestines, qui prenait, pour ressusciter, un prétexte politique. Il n'y avait là que des soudards qui aimaient la guerre pour la guerre; des songe-creux qui couraient après la fortune; des paysans qui, dans leur ignorance passive, étaient allés aux *partidas* comme ils seraient restés à la maison, s'ils avaient eu d'autres conseillers. Tous éprouvaient un égal désir de se dédommager des privations et d'assouvir la bête qu'ils portaient en eux. A la fatigue des marches interminables, dans les plaines désertes, succédaient les ripailles et les folles aubaines du pillage. On envahissait les bourgades aux cris de « Vive la religion! » Mais, à la moindre contrariété, ces champions de la foi juraient comme des païens, et leurs jurons ignobles n'épargnaient ni Dieu ni la Vierge ni les plus sacrés objets du culte.

Gabriel, habitué désormais à cette vie errante, avait cessé de se scandaliser. Ses anciens scrupules de séminariste disparaissaient, étouffés sous la rude écorce de l'homme de guerre.

Doña Blanca, la belle-sœur du « Roi », passa devant lui comme une figure de roman. Dans son exaltation de princesse nerveuse, elle visait à imiter les héroïnes vendéennes; montée sur un petit cheval, le revolver à la ceinture et les cheveux dénoués sous la *boina* blanche, elle se mit à la tête de ces tribus armées qui ressuscitaient, au centre de la péninsule, la vie et les luttes des temps quasi préhistoriques. Les plis flottants de son amazone noire servaient d'étendard aux bataillons de zouaves, troupes formées d'aventuriers français, allemands et italiens, qui aimaient mieux suivre une femme avide de célébrité que de s'engager en Algérie dans la légion étrangère.

La prise de Cuenca, unique victoire de la campagne, laissa dans la mémoire de Gabriel une trace profonde. La bande des hommes à *boina*, après avoir escaladé les remparts aussi faibles que des murs en torchis, avait pénétré comme une inondation dans les différentes rues de la ville. Les coups de fusil tirés des fenêtres ne réussissaient pas à les arrêter. Tous étaient pâles, tous avaient les lèvres blêmes, les yeux luisants et les mains agitées par le tremblement du meurtre. Le péril affronté et

la certitude d'être enfin maîtres d'une ville rendaient ces hommes fous. Les portes des maisons croulaient sous les coups de crosse; des gens épouvantés s'en échappaient, qui tombaient aussitôt, transpercés par les baïonnettes; à l'intérieur des logis, on voyait des femmes échevelées se débattre entre les bras des assaillants, leur déchirant d'une main le visage, tandis que, de l'autre, elles luttaient pour soutenir leurs jupes.

A l'*Instituto* [1], Gabriel vit les plus sauvages mettre en pièces les instruments du cabinet de physique. Ils criaient contre ces inventions du démon qui, croyaient-ils, servaient aux impies pour communiquer avec le gouvernement de Madrid. Ils brisaient sur le sol, avec leurs fusils ou avec les talons de leurs bottes, les roues dorées des appareils, les disques et les premiers modèles de piles électriques.

La guerre prit fin. Les rebelles, pourchassés, passèrent des régions centrales dans la Catalogne; puis, rejetés à la frontière, ils durent rendre leurs armes aux douaniers français. Beaucoup d'entre eux profitèrent de l'amnistie, contents de rentrer sous leur toit. Mariano, le fils du sonneur, fut du nombre : il ne se souciait pas de vivre en pays étranger, et, au surplus, son père était mort, de sorte qu'il espérait obtenir sans trop de peine la charge vacante et succéder au défunt dans la Tour, en alléguant les services rendus par sa famille, les trois années de campagne qu'il avait faites pour la religion, et une balle qui l'avait blessé à la jambe. Il pouvait presque se comparer aux martyrs chrétiens.

Gabriel, au contraire, émigra.

« Il était officier; il ne pouvait reconnaître l'usurpateur. » Cela, il le déclarait avec l'arrogance qu'il avait apprise dans cette étrange armée qui poussait à l'extrême l'antique formalisme militaire et où des va-nu-pieds, le sabre à la ceinture, se transmettaient les ordres en s'appelant « monsieur l'officier ». Mais le véritable motif qui empêcha Gabriel de revenir à Tolède, ce fut le désir qu'il avait de s'abandonner au cours des événements, de voir des pays nouveaux et des mœurs nouvelles. Revenir à la cathédrale, c'était se fixer là pour toujours et renoncer à la vie : or, ayant goûté, durant la

1. Nom que l'on donne en Espagne à des établissements d'instruction publique qui tiennent à peu près le milieu entre les lycées et les facultés.

guerre, aux jouissances du monde. il regrettait de les quitter si promptement. Il avait bien le temps de terminer ses études; le sacerdoce était un refuge assuré où il retournerait toujours assez tôt.

En outre, sa mère était décédée et les lettres de ses frères lui annonçaient, comme seuls événements dans la vie monotone du Cloître haut, le mariage du jardinier et les fiançailles de Verge-de-Bois avec une jeune fille qui, naturellement, était des *Claverias* : car il eût été contraire aux saines traditions de s'allier avec une personne étrangère à la cathédrale.

Gabriel passa plus d'un an dans les cantonnements des émigrés. Son éducation classique et la sympathie qu'inspirait sa jeunesse lui permirent de se tirer d'affaire. Il causait en latin avec les abbés français, qui aimaient à entendre ce jeune théologien parler de la guerre et qui, par la même occasion, lui enseignaient la langue de leur pays. Ces amis ecclésiastiques lui procuraient aussi des leçons d'espagnol dans la haute bourgeoisie affectionnée à l'Église. Lorsque sa bourse était vide, il avait pour ressource l'amitié d'une vieille comtesse légitimiste qui l'invitait à venir passer quelques jours dans son château, présentant le belliqueux séminariste aux graves et pieux personnages de son entourage comme si c'était un croisé revenu de Palestine.

Mais Gabriel brûlait d'aller à Paris. Depuis qu'il habitait la France, ses idées avaient changé complètement. Il éprouvait la même impression que s'il venait de choir sur une autre planète. Lui qui, jusqu'alors, n'avait connu que la monotonie du séminaire, puis l'existence nomade pendant cette guerre sauvage et sans gloire, il était stupéfait du progrès matériel, de la civilisation raffinée, de la culture et du bien-être qu'il rencontrait sur la terre française. Désormais il se rappelait avec honte son ignorance espagnole et cette jactance castillane, entretenue par de trompeuses lectures, qui lui faisait croire que l'Espagne était la première nation de l'univers, la plus noble et la plus vaillante, — tandis que les autres nations n'étaient, de par la volonté divine, qu'un misérable ramassis d'hérétiques, créés tout exprès pour recevoir de prodigieuses raclées chaque fois qu'ils essayeraient de se mesurer avec ce peuple privilégié, qui mange mal et qui boit peu, mais qui,

par contre, a les plus grands saints et les plus fameux capitaines de la chrétienté.

Lorsque Gabriel put s'exprimer suffisamment en français et eut réuni la petite somme nécessaire pour les frais du voyage, il se rendit à Paris. Un abbé de ses amis lui avait trouvé une place de correcteur d'épreuves dans une librairie religieuse, près de Saint-Sulpice. Ce fut dans ce quartier clérical, dont les hôtels meublés, quasi monastiques, sont fréquentés par des prêtres et par des familles dévotes, dont les boutiques d'imagerie pieuse infestent le globe de saints vernissés, au mielleux sourire, que s'opéra la profonde transformation de l'ancien séminariste.

Ce quartier de Saint-Sulpice, avec ses rues tranquilles et silencieuses, avec ses bigotes voilées de noir qui gagnent l'église en rasant les murs du séminaire, fut pour lui ce que fut pour l'apôtre le chemin de Damas. Le catholicisme français, cultivé, raisonneur et respectueux du progrès humain, abasourdit Gabriel. Sa fière dévotion espagnole était accoutumée au mépris des sciences profanes; selon lui, il n'y avait au monde qu'une science véritable, la théologie; toutes les autres n'étaient que des jeux, bons pour amuser l'éternelle enfance de l'homme. Connaître Dieu et méditer sur l'infinité de sa puissance, tel était l'unique objet sérieux que pouvait se proposer l'esprit humain. Les machines, les découvertes des sciences positives, tout ce qui n'avait pas rapport à la divinité et à la vie future, n'était que bagatelles à l'usage des insensés et des mécréants.

En corrigeant les épreuves de certains livres religieux, Gabriel fut frappé du grand respect que cette science, si méprisée en Espagne, inspirait aux abbés français, beaucoup plus cultivés que les chanoines de là-bas. Mieux encore : il remarquait une sorte de malaise et d'humilité chez les représentants de la religion, lorsque ceux-ci se trouvaient en face de la science; un désir de plaire, de ne pas être repoussés, d'inspirer de la sympathie par des solutions conciliantes, afin que le dogme pût avoir aussi sa place dans ce train rapide qui emporte l'humanité vers l'avenir, parmi le vertige des nouvelles découvertes. Des livres entiers de prêtres illustres avaient pour objet d'ajuster et de concilier, au risque de les violenter un

peu, les révélations des livres saints et les données scientifiques. L'Église, vénérable aïeule qu'en Espagne Gabriel avait vue immobile dans sa majesté hiératique, et attentive à ne pas déranger un seul pli de son manteau, par crainte de perdre la poussière qu'y ont accumulée les siècles, cette Église s'agitait en France, désirait se rajeunir, jetait de côté les vêtements traditionnels, ces défroques vieillies; et, avec un effort désespéré, elle distendait ses membres pour endosser la moderne armure de la science, cette grande ennemie d'hier et cette grande triomphatrice d'aujourd'hui.

Gabriel éprouva la même fièvre de curiosité qui l'avait déjà courbé, enfant, sur les volumes reliés en parchemin, dans la bibliothèque du séminaire. Il voulut respirer le mystérieux parfum de cette science haïe, qui troublait si fort les ministres de Dieu. Il voulut savoir pourquoi on torturait les livres saints, afin d'expliquer par époques géologiques la création que Dieu avait réalisée en six jours; quel péril on se proposait d'éviter en faisant comparaître la divinité devant la science, pour qu'elle expliquât ses actes et les mît d'accord avec les lois scientifiques; d'où provenait cette peur instinctive qui empêchait les écrivains catholiques d'affirmer purement et simplement les miracles, et ce besoin de les justifier par des raisonnements confus, tandis que personne n'osait plus avancer, comme argument décisif, que la réalité des faits surnaturels est indiscutable.

Au bout de quelques mois, Gabriel quitta le milieu tranquille de la librairie religieuse. Sa réputation d'humaniste était arrivée jusqu'à un éditeur voisin de la Sorbonne, qui publiait des ouvrages classiques; et il passa au quartier des Ecoles, pour corriger des épreuves latines et grecques. Il gagnait douze francs par jour, beaucoup plus que ces chanoines de Tolède qui, autrefois, lui semblaient des princes. Il vivait dans un petit hôtel d'étudiants, près de l'Ecole de médecine; et les véhémentes discussions du soir, entre les habitués de la pension, parmi la fumée des pipes, l'instruisaient autant que ces maudits ouvrages scientifiques. Les camarades lui prêtaient des livres, lui indiquaient les auteurs qu'il pourrait consulter, le soir, lorsqu'il serait libre, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève; et ils riaient comme des païens, lorsqu'ils l'entendaient énoncer

certaines affirmations où se trahissait l'ancien séminariste.

Pendant deux ans, Gabriel fit d'immenses lectures; ce qui ne l'empêchait pas, de temps à autre, d'accompagner ses amis dans quelque escapade et de se mêler avec eux à la vie joyeuse du quartier. Il usa les coudes de ses manches sur les tables des brasseries; la Mimi de Murger passa maintes fois devant lui, moins mélancolique que dans l'œuvre du poète; et il eut ses idylles du dimanche, dans les bois des environs. Mais il n'était pas d'un tempérament très amoureux; la curiosité, le besoin de savoir l'emportaient chez lui sur les appétits sensuels, et, après ces équipées, il revenait plus frais à ses travaux et se livrait avec plus d'ardeur à l'étude. L'histoire, l'histoire vraie, détruisit une grande partie de ses croyances. Le catholicisme ne fut plus à ses yeux l'unique religion; et les religions lui apparurent comme des institutions humaines, soumises aux mêmes vicissitudes que l'homme qui les a créées, ayant leur enfance généreuse et capable d'aveugles sacrifices, ayant leur maturité avide de conquête et de domination, ayant leur inévitable vieillesse, suivie d'une lente agonie pendant laquelle le malade, qui sent sa fin prochaine, se cramponne à l'existence avec l'énergie du désespoir.

Sa foi au catholicisme considéré comme religion unique s'évanouit entièrement; et, en même temps qu'il perdait ses croyances religieuses, il perdait aussi, par une conséquence logique, cette foi en la monarchie qui l'avait jeté dans les guérillas carlistes. Il jugeait maintenant l'histoire de son pays avec rectitude, sans préjugés de race. Les historiens étrangers lui faisaient comprendre le triste sort de l'Espagne qui, au moment où elle sortait, jeune et vigoureuse, des siècles féconds du moyen âge, avait été arrêtée dans son développement par le fanatisme des prêtres, des inquisiteurs, et par la démence de quelques rois qui, sans posséder les moyens indispensables, eurent la prétention de ressusciter l'empire des Césars et ruinèrent le pays dans cette folle entreprise. Les nations qui avaient rompu avec le Saint-Siège, et tourné pour toujours le dos à Rome, étaient beaucoup plus prospères, beaucoup plus heureuses que cette Espagne qui sommeillait comme une mendiante à la porte de l'Église.

De ses anciennes croyances Gabriel ne conservait, par un cer-

tain scrupule résultant de l'éducation, que la seule idée d'un Dieu créateur. Ce qui toutefois le déconcertait fort, c'était l'astronomie, dont il avait entrepris l'étude avec un enthousiasme presque puéril, attiré qu'il était par le charme du merveilleux. Cet espace infini, où volaient naguère des légions d'anges et qui servait de chemin à la Vierge quand elle descendait sur la terre, se peuplait tout à coup de mondes, par milliards; et, à mesure qu'augmentait la puissance des instruments inventés par l'homme, le nombre des mondes s'accroissait et les distances se prolongeaient dans une immensité qui donnait le vertige. Où donc était-il, dans cet infini, le Dieu qui avait fabriqué la terre en six jours et qui se fâchait du caprice de deux êtres innocents, tirés de la boue et faits chair par un souffle? Où était-il, le Dieu qui avait fait naître du néant le soleil et la multitude des astres, sans autre intention que d'éclairer notre planète, ce misérable atome de poussière égaré dans l'univers? Le Dieu de Gabriel, dépouillé de la forme corporelle que lui avaient imposée les religions, perdait tous ses attributs et se résolvait dans la nature. En se dilatant pour emplir l'espace immense avec lequel il finissait par se confondre, il devenait si subtil, si insaisissable pour l'intelligence, que c'était presque un fantôme.

Les amis de Gabriel lui mirent entre les mains les livres de Darwin, de Büchner, de Hæckel; et le secret de la création naturelle, qui inquiétait sa pensée depuis qu'il n'expliquait plus le monde par l'omnipotence divine, se dévoila enfin. Il admit que la vie s'était développée sur notre planète par une longue suite d'essais divers, de formes avortées, d'organismes triomphant par la sélection, jusqu'à ce que l'homme apparût, qui, grâce à un suprême effort de son cerveau, était sorti de la bestialité ancestrale et avait établi son empire sur la planète. Dès lors, il ne resta rien en lui de son premier Credo. Sa conscience fut une plaine dévastée sur laquelle avait soufflé le vent d'aval. Sa dernière croyance, celle qui jusqu'alors s'était maintenue debout au milieu des ruines, s'écroula aussi. Gabriel renonça à Dieu comme à une vaine illusion qui s'interposait entre l'homme et la nature.

Mais l'ancien séminariste, avec son bagage d'idées nouvelles, était incapable de rester inactif. Il avait besoin de croire à

quelque chose, de consacrer à la défense d'un idéal ses facultés d'enthousiasme, de mettre en œuvre ce prosélytisme passionné qui était un des traits essentiels de son caractère. La sociologie révolutionnaire l'attira. Ce furent d'abord les livres audacieux de Proudhon, qui s'emparèrent de son esprit; et ensuite la conquête fut achevée par quelques « militants », qui travaillaient dans la même imprimerie, vieux soldats de la Commune revenus de l'exil ou des bagnes de l'Océanie, lutteurs exaspérés qui recommençaient leur campagne contre l'organisation sociale avec une ardeur accrue par les maux soufferts et par le désir de la vengeance. Avec eux il fréquenta les réunions des anarchistes, entendit Reclus, l'ex-prince Kropotkine; et, par leur bouche, les enseignements de Michel Bakounine arrivèrent jusqu'à lui comme l'Évangile de l'avenir.

Il avait trouvé sa nouvelle religion, et il s'y voua tout entier, avec un zèle de néophyte. Mais, d'ailleurs, la douceur de son caractère et la haine que lui inspirait la violence, depuis ses trois années de guérilla, le rendaient fort différent de ses nouveaux camarades qui, eux, rêvaient d'hécatombes accomplies par la dynamite et par le poignard, espérant effrayer ainsi la société et lui imposer, grâce à la terreur, les nouvelles doctrines. Lui, non : il croyait à la puissance des idées et à l'évolution pacifique des sociétés humaines. Ce qu'il fallait, c'était travailler comme les premiers apôtres du christianisme : — avoir confiance dans l'avenir, mais attendre sans hâte la réalisation de ses idées, et s'attacher seulement au labeur de chaque jour, sans se préoccuper des années et des siècles qui seraient nécessaires pour en recueillir le fruit.

Poussé par le zèle du prosélytisme, il quitta Paris au bout de cinq ans. Il lui tardait de voir le monde, d'observer par lui-même les misères sociales et les forces dont disposaient les déshérités pour accomplir la grande révolution. Au surplus, il lui déplaisait d'être surveillé par la police française à cause de ses intimes relations avec les étudiants russes du quartier latin, jeunes gens au regard froid et aux longs cheveux, qui essayaient d'implanter à Paris les sanglantes représailles du nihilisme.

A Londres, il fit la connaissance d'une Anglaise jeune et malade, qui, brûlant comme lui d'ardeur pour la propagande

révolutionnaire, allait et venait, du matin au soir, sur les promenades et aux abords des ateliers, afin de distribuer des brochures qu'elle cachait dans une caisse à chapeaux toujours suspendue à son bras. Lucy devint bientôt l'amie et la compagne de Gabriel. Ils s'aimèrent sans ivresse, d'un amour tiède et calme, plutôt à cause de leurs idées communes que par l'attrait de l'instinct sexuel : — amour de révolutionnaires dont l'esprit, insurgé contre le présent état social, appartient entièrement à la fièvre de la révolte et demeure inaccessible à toute autre passion.

Plus tard, Gabriel et son amie passèrent en Hollande, en Belgique; et ils firent un séjour prolongé en Allemagne, où ils vécurent de divers métiers, avec cette facilité d'adaptation si remarquable chez les révolutionnaires cosmopolites qui courent le monde sans avoir le sou, qui endurent toute sorte de misères, mais qui, à l'heure critique, trouvent toujours une main fraternelle pour les relever et pour les remettre sur le chemin.

Après huit ans de cette existence, Lucy mourut phtisique. Ils étaient alors en Italie. Gabriel, se voyant seul, comprit pour la première fois tout le doux soutien que lui avait prêté cette amie courageuse. Il oublia ses enthousiasmes politiques pour pleurer la défunte. Il ne l'avait pas aimée frénétiquement, comme aiment la plupart des jeunes hommes; mais elle avait été sa compagne, sa sœur; ils avaient eu les mêmes goûts, les mêmes aspirations; l'indigence supportée en commun avait fondu leurs volontés en une seule. Au surplus, Gabriel se sentait vieilli avant l'âge par cette vie d'aventures et de rudes privations. En divers pays d'Europe on l'avait emprisonné, comme suspect de complicité avec les terroristes. Maintes fois la police l'avait brutalisé. Il lui devenait difficile de voyager sur le continent, parce que, dans toutes les capitales, sa photographie se trouvait, avec celles de ses coreligionnaires, entre les mains du chef de la sûreté. Il était un chien errant et dangereux, que l'on chassait de partout à coups de bâton.

Et d'ailleurs Gabriel ne pouvait plus vivre seul. Après la mort de Lucy, l'isolement en pays étranger lui fut insupportable. Chez lui se réveilla un vif amour de la terre natale; et l'envie lui vint de retourner dans cette Espagne arriérée, pour

laquelle il avait eu tant de dédain, mais qui maintenant commençait à lui paraître intéressante. Il pensait à ses frères, attachés comme des plantes aux murs de la cathédrale, ignorants de ce qui se passait dans le monde, et qui, depuis très longtemps, n'avaient plus cherché à savoir de ses nouvelles, comme s'ils avaient perdu la mémoire de son existence.

Un beau jour, il partit brusquement pour Barcelone, où les « compagnons » le mirent à la tête d'une imprimerie. Ils respectaient et admiraient en lui l'ami des grands « propagandistes de l'idée », l'homme qui avait couru presque toute l'Europe et que l'on comptait parmi les révolutionnaires les plus fameux. Pas de *meeting* sans le « compagnon » Luna. Son éloquence naturelle, tant prisée déjà au séminaire, avait acquis plus d'ampleur et d'éclat dans les assemblées révolutionnaires; elle exaltait et enivrait cette multitude en haillons, affamée, misérable, qui frémissait d'émotion à l'aspect de la société future, décrite par l'apôtre du socialisme : c'était la cité céleste des rêveurs de tous les temps, où il n'y aurait plus ni propriété, ni vices, ni privilèges, où le travail serait un plaisir, où il n'y aurait d'autre religion que celle de la science et de l'art. Quelques auditeurs, les plus farouches, souriaient de pitié, à l'entendre maudire la force, chanter la douceur et le triomphe obtenu par la résistance passive. « Un idéologue, — disaient-ils; — mais il fallait l'écouter tout de même, parce qu'il était utile à la *cause*. » Eux, les hommes d'action, les lutteurs, ils sauraient bien, sans discours, jeter bas cette société odieuse, puisqu'elle se montrait sourde à la voix de la Vérité.

Quand les bombes éclatèrent dans les rues, Gabriel fut le premier surpris de la catastrophe; mais il fut aussi le premier que l'on incarcéra, à cause de la popularité de son nom. Ah! les deux années passées à la forteresse de Montjuich! Elles ouvrirent dans l'âme de Gabriel une blessure profonde, inguérissable, qui saignait au moindre souvenir. Plus tard, chaque fois qu'il y repensait, il avait des frissons d'épouvante indignée.

La folie de la peur s'était emparée de la société qui, pour se défendre, foulait aux pieds les lois et le respect dû à la nature humaine. La barbare justice d'autres temps, avec ses procédés de violence, ressuscitait en pleine civilisation. On se défiait du juge, trop cultivé, trop scrupuleux, et on recourait au sbire,

en lui recommandant de remettre en usage les anciens appareils de torture.

Tout à coup, dans le silence de la nuit, Gabriel voyait s'illuminer son cachot souterrain; des hommes en uniforme le poussaient devant eux, sur l'escalier, jusqu'à une pièce où d'autres hommes l'attendaient, munis de gourdins énormes. Un jeune sbire galonné, à la voix mielleuse, à la nonchalance de créole, l'interrogeait sur les derniers attentats. Mais Gabriel ne savait rien, n'avait rien vu : peut-être les terroristes étaient-ils du nombre de ses camarades; mais lui, les yeux fixés en haut, sur les nobles images de l'avenir, il ne s'était pas rendu compte de la violence qui se préparait autour de lui. Ses dénégations opiniâtres irritaient les policiers; la voix mielleuse du créole s'exaspérait de colère; et, quand on l'avait ramené dans sa cellule parmi les menaces et les jurons, toute la meute s'élançait contre lui. Alors, c'était une chasse à l'homme : les coups de bâton pleuvaient sur tout son corps, sur ses jambes, sur son buste, sur son crâne; parfois, acculé dans un coin, il s'ouvrait un passage par un coup de tête, et, d'un saut désespéré, s'élançait du côté opposé; mais la cruelle bastonnade le suivait partout, jusqu'à ce que ses bourreaux, fatigués de ce supplice inutile, le ramenassent dans le cachot où on l'oubliait ensuite pendant des semaines.

Gabriel aurait accueilli l'annonce de la mort comme un bonheur. Ce n'était pas vivre que de végéter dans cette boîte de pierre, en proie à la souffrance physique et à la férocité des hommes. Son estomac, détérioré par les privations, se soulevait avec d'horribles nausées devant le pain dur et l'affreuse gamelle. La longue immobilité, le manque d'air, l'insuffisance des aliments, lui avaient causé une terrible anémie. Il avait sans cesse des quintes de toux, et sa poitrine était continuellement oppressée. Les quelques connaissances médicales qu'il avait acquises, dans son désir de tout savoir, ne lui laissaient aucune illusion : il finirait certainement comme la pauvre Lucy.

Il resta près de deux ans à Montjuich, pour cette affaire des bombes à laquelle il n'avait eu aucune part; et, lorsque les juges du conseil de guerre eurent prononcé un tardif acquittement, il ne sortit de la geôle que pour reprendre le chemin de la terre étrangère : car on ne se contentait pas de fusiller en

masse les coupables, on exilait aussi en masse les innocents.

Gabriel retourna en Angleterre; mais le climat de Londres était pernicieux pour sa santé délabrée. Il revint donc sur le continent; mais, là encore, il lui fut impossible de vivre : sans cesse pourchassé par la police, arrêté sur le moindre soupçon et reconduit à la frontière, il menait en pleine civilisation une existence de nomade, que l'indigence et la maladie lui rendaient insupportable. Désormais, c'était un vaincu; son courage l'abandonna; dans sa détresse, il se souvint de ces lieux si calmes où s'étaient écoulées heureusement les années de son adolescence; il se souvint de ses frères, qui avaient eu jadis tant d'affection pour lui; et il résolut de rentrer clandestinement à Tolède, où les *Claverias* lui offriraient un dernier refuge. Son unique désir était d'attendre en paix l'heure de la mort; il laisserait à la porte du Cloître les rébellions qui avaient attiré sur lui les haines implacables de la société; il ne penserait plus, ne parlerait plus; il respirerait comme un baume soporifique l'odeur douce et un peu fade qui s'exhale des vieilles pierres.

V. BLASCO-IBAÑEZ

Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.

(A suivre.)

JUSTICE MILITAIRE

Les conseils de guerre, tels qu'ils existent encore, furent institués d'abord par le Directoire, ensuite par le Second Empire. Aujourd'hui les divers partis politiques ont en cette matière un certain nombre d'idées communes, grâce auxquelles la Chambre va pouvoir, dès sa rentrée de mai, édifier une œuvre nouvelle.

Des esprits avertis et prévoyants avaient aperçu depuis plusieurs années les défauts du système et entrepris une réforme du Code de 1857. En 1898, M. de Freycinet, ministre de la Guerre. faisait préparer un projet pour assurer plus de compétence et d'indépendance au personnel de la justice militaire, rendre aux juridictions de droit commun la connaissance des infractions de droit commun, introduire dans la procédure militaire les règles du Code d'instruction criminelle, bref, restreindre le rôle des tribunaux militaires et les assimiler le plus possible aux tribunaux ordinaires. Sur ces données, deux Commissions ont élaboré un nouveau Code, que deux gouvernements se sont appropriés et qui a été soumis par eux à la Chambre des Députés, en 1901 et 1902. Il ne s'agissait encore que de « réformer » les conseils de guerre. Des incidents connus survinrent, qui montrèrent que les officiers rebelles aux sommations du pouvoir civil bénéficiaient de ces acquittements systématiques que M. George Duruy a qualifiés de « scandaleux ». Il apparut alors qu'une organisation judiciaire,

dans laquelle la mission de poursuivre, d'instruire et de juger resterait exclusivement confiée à des militaires, ne pouvait plus se légitimer et que le législateur ne pouvait plus se borner à une réforme même profonde. M. Sarrien et M. Clémenceau ont proposé la « suppression » des conseils de guerre.

La suppression n'est à la vérité qu'une formule. Vous abolissez les conseils de guerre. Que mettrez-vous à la place? Une première méthode consisterait à leur substituer des conseils de discipline, tels que les avait imaginés le ministère Sarrien et qui assurément étaient très défendables. Il semble que cette solution soit déjà abandonnée. Il est une autre formule que les théoriciens les plus hardis préconisent, le retour pur et simple au droit commun : remettre aux tribunaux ordinaires la connaissance de toutes les infractions commises par des militaires, donc réaliser l'unité intégrale de juridiction. Une autre combinaison, moins simple mais mieux appropriée, soumet au droit commun les crimes et délits en réservant ceux d'entre eux qui « intéressent plus particulièrement la discipline » : ceux-ci seront jugés par une des juridictions déjà existantes dans laquelle un certain nombre d'assesseurs militaires viendront remplacer les assesseurs civils. Cette catégorie de crimes et délits à réserver, c'est ce qu'on a appelé d'un mot expressif le « résidu », dont la loi nouvelle aura à organiser la répression sur un plan nouveau. C'est à cette tâche que se sont employés et le gouvernement et la Commission des Réformes judiciaires de la Chambre.

Il n'y a plus aujourd'hui que deux solutions possibles : ou le retour absolu au droit commun, ou la distinction entre les infractions qu'il faut renvoyer devant les tribunaux ordinaires et celles qu'il faut retenir pour les déférer à une juridiction mi-civile et mi-militaire.

La première, qui tend à consacrer l'unité intégrale de juridiction, a été heureusement écartée ; elle a eu néanmoins dans les Commissions de la Chambre — on sait qu'il y a trois commissions de trente-trois membres chacune : Réformes judiciaires, Armée, Marine, saisies de la question — des défenseurs plus nombreux qu'on ne pouvait le prévoir.

Les chercheurs d'absolu ont coutume de dire que l'armée ne saurait conserver un privilège de judicature et que toute

justice d'exception est, par définition, contraire aux principes du droit public : le soldat doit être traité comme les autres citoyens. Pour cette thèse, les socialistes ont eu la bonne fortune de recruter quelques partisans, — rares mais distingués, — dans les rangs modérés de la majorité. Sans y adhérer expressément, d'autres députés, d'anciens ministres même l'ont fortifiée par une argumentation de sens pratique : « Pourquoi établir une différence de répression pour les crimes et délits intéressant plus particulièrement la discipline? Le militaire qui refuse d'obéir à son capitaine n'est-il pas exactement assimilable à l'employé de préfecture qui n'exécute pas les ordres du préfet? Le troupier qui se livre à des violences sur son lieutenant n'est-il pas comparable au commis de magasin qui maltraite son chef de rayon? »

Ce raisonnement ne résiste pas à l'examen. Les jeunes gens, qui se font embaucher dans une usine ou dans une maison de commerce, concluent librement avec le patron un contrat exprès ou tacite. L'employé d'administration a choisi cette situation librement. Tout autre est la condition des militaires, qui en général ne le sont pas devenus spontanément, qui au surplus ont une mission tout à fait différente. La loi, qui les a arrachés à leurs foyers et privés de leur indépendance, leur assigne une tâche précise qui est de contribuer chacun pour sa part à la préparation de la guerre. La raison nous a appris qu'on ne peut s'en acquitter utilement que si, dans tous les rangs de l'armée, de la base au sommet, règnent une discipline solide, un respect absolu de la hiérarchie, un esprit de subordination rigoureuse. Et alors apparaît la question — car c'en est une — de savoir s'il ne convient pas de posséder une organisation judiciaire dans laquelle le jugement de certaines infractions intéressant directement la discipline sera confié à la fois à des juges civils et à des officiers, les premiers étant par définition compétents en droit, les seconds étant par définition mieux renseignés sur les conditions de la vie militaire.

Parmi les partisans de l'unité absolue de juridiction, les uns déclarent qu'ils se défient également de toute justice rendue par des professionnels, que ces professionnels soient des magistrats de carrière ou des officiers. C'est pourquoi ils se prononcent, disent-ils, pour le retour au droit commun; la

répression de toutes les infractions sera ainsi confiée à la seule justice, qui mérite confiance, à la justice des jurés, émanation de la volonté populaire. Ils oublient qu'avec l'unité intégrale de juridiction, la quasi-totalité des infractions serait déférée au tribunal correctionnel; elles constitueraient de simples délits, relevant donc de sa compétence. Et voilà comment, en voulant éviter les professionnels, on s'en remettrait presque toujours à ceux des professionnels qu'on redoute le plus, aux juges de carrière, auxquels on reproche communément d'avoir perdu toute sensibilité, toute bienveillance. D'autres commettent une erreur en sens inverse. A ceux qui leur font entrevoir que les juridictions ordinaires risqueraient de juger avec trop de complaisance, d'acquitter même des faits graves d'insubordination, ils répondent qu'on peut s'en rapporter à la police correctionnelle, qui ne pèche pas par excès de tendresse. Ils oublient que par le retour pur et simple au droit commun certaines infractions dénommées crimes seraient renvoyées aux assises et que, dans certains départements, des jurés par trop « humains » pourraient s'offrir le régal d'absoudre à l'occasion une tentative de meurtre commise par un soldat sous les armes envers son supérieur. C'est l'hypothèse même que M. Clémenceau envisageait naguère, et elle devrait s'imposer aux méditations des réformateurs intransigeants.

Cette thèse de l'unité intégrale de juridiction, le gouvernement l'avait examinée avec une sympathie marquée; mais quand vint l'heure des décisions, il l'écarta. Il distingua les délits à déférer aux tribunaux ordinaires et les délits à renvoyer devant une juridiction mi-civile et mi-militaire.

On a aussitôt essayé de discréditer ce système en affirmant qu'il constitue une demi-mesure, qu'il donne et retient. La vérité est qu'il s'agit bien d'une suppression réelle, effective des conseils de guerre : on ne se borne pas à un remaniement de la justice militaire; on réalise au contraire son abolition; afin de dissiper toute équivoque on abroge le code de 1857 en temps de paix; on fait disparaître les commissaires du gouvernement, les rapporteurs, les greffiers, les locaux même des conseils de guerre; on recourt aux procureurs de la République, aux juges d'instruction pour la poursuite des affaires; on en défère la plupart aux tribunaux ordinaires; on remet le

jugement de quelques autres à une des juridictions existantes, modifiée de telle sorte qu'elle comprenne parmi ses membres un certain nombre d'officiers; toutes les incriminations imputables aux militaires ne doivent être réprimées qu'en vertu du Code pénal seul, que le législateur complétera, mais qui restera le seul code applicable.

Dans la série d'incriminations qui concernent les militaires, il en est qui ont un lien direct avec la discipline, qui sont plus spécialement des violations du devoir militaire, tels les faits d'insubordination, d'outrages envers un supérieur, de révolte. Il convient qu'au nombre des juges il y ait alors des militaires parce qu'ils sont renseignés sur le service, les obligations, les entraînements, les abus, les particularités qu'il comporte. Il convient même que ces militaires soient des chefs parce que, de par leur situation, ils sont pénétrés de la notion dominante de discipline et des exigences qu'elle entraîne, parce qu'ils sentent si elle est, et dans quelle mesure elle est intéressée.

Ces raisons de fait, tous les esprits non prévenus les admettent. Duclaux, l'illustre Duclaux, écrivait même après l'affaire Dreyfus : « Les officiers sont des juges *excellents en matière militaire*... Ils sont mieux qualifiés que personne pour connaître de certaines fautes, de celles dont la répression doit être aux mains de qui doit se faire obéir ». D'autre part *le Comité exécutif du parti radical et radical socialiste* consignait dans un rapport de mars dernier cette déclaration significative : « Il n'est pas douteux que les conditions intimes de la vie militaire permettent à ceux qui la pratiquent journellement d'avoir une conception plus exacte et plus précise de la gravité de certaines infractions, qu'il ne l'est possible à d'autres personnes. Et votre commission exprime une crainte à son tour, c'est que la répression de certains actes militaires, si elle était entièrement remise à la magistrature de droit commun, ne devînt plus sévère avec un code pourtant plus doux. »

Cette juridiction spéciale, la Commission de la Chambre l'exclut pour les trois quarts des cas, et elle s'y détermine sans crainte de compromettre la solidité de l'armée. Pour le quatrième quart, pour ce qu'on dénomme le « résidu », où la discipline se trouve plus directement en cause, si le législateur commettait l'erreur grave de le rendre aux tribunaux de droit

commun, nous déplorerions la mesure, sans toutefois tenir l'armée pour perdue ni notre indépendance nationale pour compromise. La répression exercée uniquement par les tribunaux ordinaires risquerait d'être incertaine, flottante, peu appropriée; mais les douze cents poursuites annuelles dont il s'agit (car c'est à ce chiffre que se limitent les divergences) auraient toujours une sanction; elles n'offriraient pas, comme on semble le croire, le spectacle d'une scandaleuse impunité. Enfin ce n'est point là que réside toute la discipline. Le maniement des six cent mille hommes qui composent notre armée active ne dépend pas exclusivement de la suite judiciaire donnée à ce petit nombre d'affaires. La discipline s'impose moins par la force que par la persuasion : pourquoi répéter qu'elle ne doit son action qu'à la protection du Code?

On ne commet pas une moindre erreur quand on se fonde, pour soustraire au droit commun la connaissance d'une série d'infractions, sur la nécessité d'assurer une répression plus énergique, plus ferme : on semble croire que les officiers sont plus sévères que les bourgeois. Or tous ceux qui ont l'expérience de la justice militaire savent bien que, dans la généralité des cas, les conseils de guerre se montrent sensibles aux bonnes raisons, rarement inflexibles. La proportion des refus d'informer, des non-lieu, même des acquittements est plus forte qu'on ne le croit. Au surplus c'est une conception foncièrement fausse que de vouloir soustraire aux tribunaux ordinaires un groupe de délits à seule fin de les déférer à une juridiction dont on escompte des sanctions plus dures. Si vous jugez que de certains faits méritent des peines exceptionnelles, inscrivez ces peines dans la loi; au besoin empruntez-en le mécanisme au Code de 1857; mais ne recherchez pas un tribunal implacable, sur lequel l'autorité pourrait s'appuyer en toute confiance.

Non, ce n'est point pour ce motif qu'il faut souhaiter l'institution d'une juridiction mixte : quand nous demandons que, dans des cas donnés, des officiers remplissent le rôle de juges, c'est parce qu'à nos yeux ils y sont les meilleurs des juges, les plus aptes à doser la culpabilité, à mesurer le dommage causé à la notion de discipline, à apprécier aussi la valeur des excuses et des circonstances atténuantes, en même temps

que le système de défense adopté par les inculpés. Nous recherchons non des juges sévères, mais des juges compétents. S'ils sont, comme on peut le prévoir, indulgents, compatissants à l'occasion, qui donc osera s'en plaindre?

Voici la nomenclature exacte des affaires relevant des conseils de guerre dans la dernière année inventoriée, en 1904 :

DÉSIGNATION DES CRIMES OU DÉLITS	MILITAIRES à l'égard desquels il a été prononcé un refus d'informer.	MILITAIRES en faveur desquels il y a eu une ordonnance de non-lieu.	MILITAIRES mis en jugement	CONDAMNÉS	ACQUITTÉS
Crimes ou Délits prévus par le Code de Justice militaire, livre IV, titre II.					
Trahison, espionnage, embauchage (chap. I) . .	»	»	»	»	»
Délits contre le devoir militaire, abandon de poste, etc. (chap. II). .	38	11	186	153	33
Révolte, insubordination, rébellion (chap. III). .	172	130	1 085	1 003	82
Insoumission (chap. V, 1re partie)	244	230	743 [1]	625	118
Désertion (chap. V, 2e partie)	63	61	987	940	47
Vente, détournement d'effets militaires (chap. VI)	21	15	134	115	19
Vol (chap. VII)	126	88	773	587	186
Pillage (chap. VIII) . . .	20	13	127	121	6
Faux en matière d'administration militaire (chap. IX)	1	2	15	11	4
Corruption, prévarication (chap. X).	»	»	»	»	»
Divers.	15	9	57	34	23
Crimes ou Délits prévus par le Code pénal. . .	112	144	921	745	176
	812	703	5 028 [2]	4 334	694

1. Sur ce nombre de 743, il y avait 589 réservistes et territoriaux.
2. Sur ce nombre total de 5 028, il y avait 23 officiers.

Le projet du Gouvernement subdivise ces espèces de la

manière suivante : d'un côté, les faits de trahison et espionnage, insoumission, vente et détournement d'effets militaires, vol, pillage, faux, corruption et prévarication, tous rendus aux tribunaux ordinaires ; d'un autre côté la violation du devoir militaire, la révolte, l'insubordination, la rébellion, la désertion, qui, si elles constituent des crimes, seront déférées à une cour d'assises, dans laquelle les douze jurés civils seront remplacés par six militaires, officiers ou sous-officiers ; si elles constituent des délits, elles relèveront de tribunaux correctionnels, dans lesquels le président, juge civil, sera assisté de deux assesseurs militaires. Dans ce dernier cas, s'il y a appel, la Chambre des appels correctionnels sera composée d'un président civil et de quatre assesseurs militaires.

Sur les autres points, le projet gouvernemental s'applique à réaliser la fusion la plus étendue avec le Code pénal et le Code d'instruction criminelle ; il commet les magistrats du parquet pour la poursuite et l'instruction des délits. Reste, il est vrai, puisque la loi de 1857 se trouve abrogée du moins en temps de paix, la question des incriminations qui y étaient contenues et qui, jusqu'à ce jour, ne figuraient que là ? Il faut bien les viser dans un texte : le projet ministériel les insère dans le Code pénal, les voies de fait à un endroit, telle infraction à un autre, suivant les affinités et à la faveur des places qui s'y trouvent disponibles. De même, il a pris le parti de transporter dans le Code pénal les pénalités du Code militaire en les adoucissant très sensiblement et en faisant disparaître la peine de mort et les travaux publics.

Depuis que le Gouvernement a déposé ce projet, la Commission des Réformes judiciaires a élaboré un texte dont nous connaissons les grandes lignes. Nous n'en apprendrons le libellé définitif que par le rapport de M. Labori, complété par l'avis de la Commission de l'armée.

La Commission des Réformes judiciaires s'est prononcée pour le système du Gouvernement : retour au droit commun sous certaines réserves, et mesures spéciales pour les délits intéressant plus particulièrement la discipline. Toutefois elle a entrepris une rédaction différente du texte ministériel, non pas par de vaines préoccupations d'amour-propre, mais elle avait le souci de dispositions bien conçues et solides ; le Gou-

vernement lui a apporté sa collaboration et s'est en fin de compte rallié à son texte, ou du moins aux grandes lignes de ce texte. Nous ne nous trouvons plus aujourd'hui qu'en présence d'un seul projet, celui de la Commission.

En premier lieu, le problème de la compétence. Plus hardie encore que ne l'avait été le Ministère, la Commission n'a voulu instaurer un régime spécial que pour les délits des chapitres II (abandon de poste) et III (révolte, insubordination, rébellion), Elle fait rentrer la désertion dans le droit commun : elle soustrait ainsi aux tribunaux ordinaires non plus 2 258 affaires sur 5 000, c'est-à-dire 45 p. 100, mais 1 271 seulement, soit 25 p. 100. Cette innovation prête à controverse.

La Commission a voulu aussi consacrer cette idée que la poursuite et l'instruction doivent toujours s'effectuer comme le veut le Code d'intruction criminelle, par les soins des magistrats ordinaires. Il n'y aura de dualité de régime que quant au jugement proprement dit, Pour les infractions qu'on rend au droit commun et qui forment les trois quarts, aucune difficulté. Pour le quatrième quart, pour le « résidu », il sera institué dans chaque Cour d'appel une nouvelle Chambre, composée du président de Chambre, de plusieurs conseillers et de plusieurs officiers, au total de sept membres, qui statueront au scrutin secret et en dernier ressort sur les infractions au devoir militaire, abandon de poste, insubordination, outrages envers un supérieur, révolte, rébellion, voies de fait. Pour les sanctions, le projet qui, lui aussi, abroge la loi de 1857, en extrait les incriminations et les transfère dans le Code pénal; mais au lieu de les y disséminer de place en place, elle les groupe en une série de 31 articles, qui deviendront le livre V. A chaque incrimination, il attache une peine moindre que celle qui figurait dans le Code de justice militaire et déterminée chaque fois après examen des éléments constitutifs du délit, du degré de culpabilité qu'il révèle et du degré de nocivité qu'il présente. C'est là une œuvre nouvelle, car il s'agit non pas seulement d' « abaisser le coefficient de pénalité existant aujourd'hui », mais bien de scruter les infractions une à une et d'édicter les sanctions que comporte chacune. Il faut prendre en considération non seulement les prescriptions de la justice absolue, et les nécessités de la défense sociale, mais encore les

exigences de la discipline et les besoins de l'exemple. D'après ce qu'on sait du projet, on est fondé à penser qu'il présente des dispositions pondérées, à la fois novatrices et prudentes.

On aperçoit maintenant dans quel esprit et sur quel plan la Commission réalise la suppression des Conseils de guerre : retour au droit commun, mais sous réserve expresse et essentielle que les délits intéressant la discipline seront jugés par une juridiction dans laquelle les militaires auront une place. Cette solution, qui a rallié déjà l'opinion éclairée du pays, la Chambre l'admettra à son tour. Le dispositif arrêté par la Commission mérite-t-il une égale approbation? Il importe d'en étudier les formules de plus près.

Cette section nouvelle des Cours d'appel sera, il faut bien le dire, une création sans précédent. On aurait tort de l'assimiler en quelque manière aux fameuses Commissions mixtes, qui ont laissé de si mauvais souvenirs. Il ne s'agit pas, comme en 1852, de faire rendre des arrêts ou plutôt des services par le Préfet, le Procureur de la République et le Général, réunis à cet effet et revêtus de pouvoirs exorbitants. Le projet tend, non à violer les principes du droit public, mais à les faire prévaloir.

Les Cours d'appel constitueront dans leur sein une chambre, semblable aux autres chambres en ce que le président et les conseillers en seront nommés une fois l'an et par roulement. De son côté l'autorité militaire y déléguera pour un an aussi des officiers, dont la désignation se fera à l'aide d'un tableau de roulement : de part et d'autre le recrutement des membres de cette section sera automatique, exempt de tout arbitraire. C'est là une garantie indispensable, dont le législateur doit prendre souci. Quelle sera la part faite à chacun des deux éléments, à la magistrature et à l'armée? A l'heure qu'il est, les uns se prononcent pour trois magistrats et quatre officiers; mais d'autres, en plus grand nombre, semble-t-il, renversent les termes de la proposition, quatre membres de la Cour et seulement trois officiers. La majorité sera-t-elle civile ou militaire? Verra-t-on au siège plus de robes ou plus d'épées? Hier encore la Commission agitait cette controverse.

Le législateur devra aussi déterminer la compétence territoriale de la juridiction nouvelle, et ce ne sera pas aussi simple

qu'on le pourrait croire. Va-t-on s'en référer simplement aux règles judiciaires existantes, c'est-à-dire disposer que la chambre spéciale connaîtra des infractions poursuivies dans l'étendue du ressort de la Cour? Mais la géographie militaire est en France très différente de la géographie judiciaire et la division par ressorts est tout autre que la division par corps d'armée. Il y a dans la métropole vingt-six Cours d'appel et seulement dix-neuf corps d'armée. La différence n'est pas moindre quant aux villes : Le Mans, Tours, Lille, Châlons, Clermont-Ferrand sont des chefs-lieux militaires, non judiciaires. A l'inverse Caen, Poitiers, Angers, Aix sont des centres judiciaires, non militaires.

Si l'on se prononce pour les limites du ressort, l'autorité militaire, fortement organisée en unités de corps d'armée, verra sa tâche compliquée : le général en chef aura à dresser non pas un seul tableau des officiers destinés à devenir juges, mais autant de tableaux qu'il aura de Cours d'appel dans l'étendue de sa circonscription. Le gouverneur de Lyon aura les trois Cours de Lyon, de Grenoble et Chambéry. Quelles règles présideront à l'établissement de chacun de ces tableaux? N'oublions pas qu'il faut de toute nécessité éviter même une apparence d'arbitraire? Observez encore qu'il est des régions qui sont rattachées à une ville militairement et à une autre judiciairement. La Lozère, par exemple, est reliée d'un côté à Montpellier, de l'autre à Nîmes. Allez-vous prescrire au commandant du 16e corps de désigner des officiers en garnison à Mende pour qu'ils deviennent juges à la Cour de Nîmes, où le commandant du 15e corps d'armée aura fait parallèlement d'autres désignations?

Ce système entraînerait encore des complications de procédure. Un article du projet dispose que les infractions qu'on isole du droit commun pourront être poursuivies seulement à la requête de l'autorité militaire. Or cette autorité militaire ne connaît par définition que ses subdivisions militaires. Elle éprouvera quelque embarras à découvrir et le parquet auquel elle devra s'adresser et la Cour d'appel qui aura compétence.

Enfin ne faut-il pas craindre que les chefs et à leur tête le Commandant de corps, responsables en somme de la discipline et de la tenue des troupes, voyant le cours des poursuites

intentées leur échapper et se dérouler dans des Cours d'appel éloignées de leur commandement, ne se considèrent comme dessaisis d'une partie des moyens d'action dont ils ont besoin? Ne faut-il pas s'attendre à ce qu'à une demande d'explications ils fassent cette réponse commode : « Je n'ai pu suivre l'affaire. La justice s'en est emparée »?

D'autres proposent que la division de la France en circonscriptions militaires soit observée et qu'à chacun de leurs chefs-lieux soit instituée une juridiction qui aura compétence sur toute l'étendue du corps d'armée? Nous inclinons plutôt vers un troisième moyen, qui tourne la difficulté. Respectant à la fois la géographie militaire et la géographie judiciaire, la loi désignerait pour les affaires de chaque corps d'armée une Cour d'appel ayant son siège dans la circonscription, toutes les fois du moins que ce serait possible : seuls les corps d'armée du Mans (4e) et de Nantes (11e) auraient à recourir à des Cours situées en dehors de leurs limites, celle de Caen dans le premier cas, celle d'Angers dans le second. La France continentale n'aurait besoin, de cette manière, que de dix-neuf sièges de juridiction.

Le législateur n'aura pas à dire quelle sera la nature exacte de sa création; il faut néanmoins qu'on le sache. Sera-ce une sorte de Cour d'assises? Elle s'en rapprochera par quelques traits : le vote secret, la sanction prononcée en dernier ressort, la juxtaposition de magistrats de carrière et de juges non-professionnels. Elle s'en distinguera sur un point essentiel : elle n'aura pas la division en juges du fait et juges du droit, en jurés se prononçant sur la culpabilité et magistrats statuant sur la peine. Le défaut profond de nos Cours d'assises, c'est que la loi y a séparé les éléments presque inséparables du procès pénal, le fait et le droit. Il serait aisé de montrer que les législations modernes tendent à y remédier. Il faut donc louer la Commission de la Chambre d'avoir appelé les magistrats et les officiers à délibérer et à décider en commun. Elle a constitué une sorte d'échevinage, qui donne à la création son originalité.

La juridiction qu'elle institue peut donner lieu à deux sortes de critiques : les uns lui reprocheront de priver les prévenus d'une des garanties du droit commun, l'appel; les autres la trouveront par trop solennelle et pompeuse. Ils diront :

« Vous mettez en mouvement un président de Chambre, deux, trois conseillers à la Cour, trois ou quatre officiers pour statuer sur de menus délits, sur un simple abandon de poste, sur une violation de consigne. » En décidant que la Chambre de la Cour statuerait en dernier ressort, on a voulu éviter les procédures à plusieurs échelons, lesquelles auraient pu avoir une répercussion fâcheuse sur la discipline. Mais alors on a pensé qu'il fallait que la juridiction qui allait avoir une souveraineté sans appel présentât toutes garanties aux prévenus, qu'elle fût composée de magistrats d'un rang élevé, qu'elle eût à sa tête un homme d'une expérience éprouvée et d'une autorité reconnue.

Quels représentants de l'armée va-t-on appeler à siéger dans cette juridiction? On a paru désirer qu'on n'y déléguât que des officiers de même grade, des capitaines, par exemple, en disant qu'ils seraient pleinement indépendants, qu'ils n'auraient pas à être gênés par la présence d'un supérieur. Souci assurément louable, mais peut-être exagéré. Si des assesseurs risquent de ne pas avoir toute leur liberté, c'est quand leur président est leur chef hiérarchique, ainsi qu'il arrive dans les conseils de guerre. Mais la présidence étant occupée par un magistrat civil, le danger aura disparu. La Commission inclinait en dernier lieu à recruter l'un des juges militaires dans le cadre des sous-officiers. Faut-il aller plus loin et faire siéger deux égaux de l'accusé, deux soldats si les accusés sont des soldats? Le général André formulait naguère ce vœu, qui ne profiterait ni à la justice ni même aux intérêts des justiciables.

C'est peut-être en ce qui concerne la procédure de poursuite et d'instruction que les innovations seront les plus importantes. En effet, quelle que soit la nature des infractions, ce seront les seuls magistrats du droit commun, procureurs de la République et juges d'instruction, qui se mettront en mouvement. Le législateur s'est borné à formuler les réserves que les besoins de la discipline imposent : les militaires ne pourront pas user du droit de citation directe en ce qui concerne les infractions commises par d'autres militaires; on ne saurait admettre qu'un soldat pût faire citer à comparaître son sergent, son lieutenant, son colonel sous prétexte qu'il les considère comme coupables

d'un délit. Le projet comporte d'autres dérogations : les infractions classées comme « intéressant directement la discipline » seront poursuivies par le procureur à la requête du chef de corps ou de l'autorité militaire supérieure. Pourquoi priver les parquets de toute initiative en cette matière? Visiblement, la Commission a estimé que seuls les chefs militaires seraient renseignés sur les délits qu'il importe de poursuivre; la vie des régiments et autres unités sera exempte de toute surveillance du pouvoir judiciaire; l'autorité des chefs sur l'exécution du service n'a pas à être contrôlée par des fonctionnaires de l'ordre civil.

Signalons d'autre part que cette juridiction ne connaîtra pas de l'action civile. Cette interdiction s'inspire certainement de l'organisation actuelle des conseils de guerre qui n'ont pas compétence pour statuer sur l'action civile. Pourquoi en est-il ainsi? On a estimé que les membres de ces tribunaux sont, de par leur qualité même de militaires, inaptes à arbitrer le quantum des dommages causés, à résoudre ces questions de gros sous. Nous dira-t-on que rien n'empêche de rendre la juridiction nouvelle éventuellement compétente en matière civile, puisqu'elle comprendra plusieurs magistrats de profession? Il s'ensuivrait alors que, pour régler ce point, la Chambre de la Cour se dédoublerait en fait; tenant les officiers à l'écart, les civils s'en chargeraient seuls. Croit-on que ce soit là une organisation souhaitable?

La Commission s'est, dit-on, livrée à une longue controverse sur le point de savoir si l'on obligerait la nouvelle juridiction à rendre des sentences motivées ou si l'on ferait voter ses membres au scrutin secret. Peut-être s'exagère-t-on les bienfaits de l'une ou de l'autre mesure. On tient au vote secret, parce qu'il assure l'indépendance des juges et parce qu'il se rapproche des règles de la Cour d'assises; mais que devient-il en fait si les juges ont au préalable délibéré entre eux? Or on n'exclut pas cette délibération commune; on la recherche même puisque l'on rapproche des magistrats et des officiers dans la Chambre du Conseil afin que les uns mettent en lumière la situation de droit, et les autres les considérations militaires. Quant à la « motivation », si elle est utile, c'est surtout en matière civile et quand elle concerne des décisions susceptibles d'appel.

*
* *

Après la procédure, il faudra se mettre d'accord sur le libellé des incriminations et des peines. La Commission, qui en fait l'objet d'un nouveau livre du Code pénal, d'un futur livre V, n'a pas cherché seulement à marquer la fusion avec le droit commun ; c'était superflu. Elle a obéi à cette idée générale que c'est au Code pénal seul qu'il appartient de prévoir les délits et d'en établir la répression. En fait notre législation n'a pas jusqu'à ce jour observé ce principe ; on aurait donc pu renoncer à ce rattachement au Code pénal. De même que nous possédons une loi sur la presse, une loi sur les fraudes, qui l'une et l'autre visent des infractions et les punissent, de même la présente loi aurait pu directement et par elle-même réprimer les délits commis par les militaires. Ce n'est là qu'une réserve de pure forme. La Commission, pour sa « tarification » pénale a le plus souvent recouru au Code de justice militaire, dont les définitions restent justes et dont la rédaction a conservé toute sa valeur. Les innovations ont surtout consisté ici à attacher à chaque infraction une autre peine, une peine toujours moindre. D'abord le projet porte suppression absolue des travaux publics dans un des ateliers stationnés en Algérie, à Orléansville, à Bougie et à Mers-el-Kébir ; les abus en avaient été signalés dans un article de la *Revue de Paris*[1]. Pour les cas où le législateur de 1857 infligeait une peine de cinq à dix ans de travaux publics, le législateur actuel édicte le plus souvent un emprisonnement de un à trois ans, et cet exemple suffit à donner la mesure des adoucissements qu'on entend réaliser.

Le Code de justice militaire se distingue, on le sait, par le grand nombre de crimes, pour lesquels il prononce la peine de mort. Le projet n'a pas eu à décider par quelle peine il convient de remplacer la peine de mort de droit commun que prononcent les assises. Mais la commission s'est trouvée en présence d'une peine de mort spéciale, la mort sans dégradation militaire, châtiment qui n'est pas infamant. Or, on citait

1. 15 septembre 1898.

naguère l'exemple d'un militaire qui, condamné à mort, refusait une commutation de peine, la mort encourue pour insubordination ne lui paraissant pas avoir ce caractère d'infamie qui s'attache aux travaux forcés qu'on voulait lui appliquer. La Commission n'a pas voulu maintenir cette peine, quelque honorable qu'elle soit. Substituer les travaux forcés, la détention, la réclusion n'était pas possible sans heurter les principes du droit pénal. C'eût été remplacer une peine non infamante par une peine infamante. Le projet inflige, dans ces cas-là, un emprisonnement d'une durée exceptionnelle, de cinq à dix ans.

Le résultat général est sans doute de correctionnaliser la plupart des infractions visées. Il ne faut pas plus contester cette situation nouvelle que s'en alarmer. Si l'on attache à chaque incrimination une sanction suffisante, rationnelle, exactement proportionnée, le but sera atteint. La loi de 1857 se révèle dans toute sa rigueur quand on y découvre, par la lecture des articles 221, 222, 223, que toute voie de fait commise pendant le service par un militaire envers son supérieur est punie de la peine capitale. Pour justifier ce système, on fit valoir que le législateur avait à réprimer non un dommage causé par un homme à son chef, mais « l'acte d'insubordination le plus grave, l'expression du mépris de l'autorité, le signe non équivoque de la révolte de l'inférieur contre le supérieur ». De cette théorie retenons cette notion juste que la violence vis-à-vis d'un chef est grave par nature, même si elle n'a consisté qu'en un seul mouvement du revers de la main. Cette violence, punissez-la par une peine grave et, en principe, uniforme; vous aurez maintenu ce qui dans le Code de justice militaire mérite de survivre, à savoir cette conception saine de ce qu'est, par sa nature et par ses effets, toute voie de fait commise pendant le service par un militaire envers son supérieur.

C'est sans doute en s'inspirant de considérations de cette nature que la Commission n'a pas voulu que les coups et blessures fussent châtiés suivant la manière propre au Code pénal, articles 309, 310, 311. Mesurer la peine à l'étendue du dommage causé: frapper modérément les violences qui n'ont pas entraîné d'incapacité de travail de plus de vingt jours; accroître le quantum si l'infirmité temporaire dépasse ce délai; se montrer plus sévère encore s'il s'ensuit une amputation ou

mutilation, ce dosage établi suivant le tort porté à la victime ne pouvait convenir ici. Le projet de la Commission ne s'approprie cette méthode qu'en ce qui concerne les violences commises par un militaire envers son supérieur *en dehors* du service : dans cette hypothèse le droit commun peut servir, parce que là il ne s'agit plus que de relations de particulier à particulier, l'intérêt de la discipline ne s'y trouvant pas engagé.

En ce qui concerne les voies de fait commises envers un supérieur pendant le service, la Commission a voulu appliquer un autre principe. Elle a pris en considération la gravité que ces délits présentent toujours par définition, car toujours ils portent une atteinte manifeste à la subordination. Elle s'est donc résolue à édicter une peine grave, une peine uniforme : un emprisonnement de cinq à dix ans. Nous savons bien que ces prescriptions ne lient pas le juge et que le jeu des circonstances atténuantes permettra de réduire cet emprisonnement à un jour. Nous savons aussi que l'exécution de la peine pourra être évitée par l'octroi de sursis. Il n'en reste pas moins que cette sanction conserve une rigueur suffisante, qu'elle fait état des besoins de la discipline, qu'elle n'encourt pas le reproche de désarmer l'autorité des chefs.

Dans le même article, le projet prévoit les hypothèses où ces voies de fait commises envers un supérieur pendant le service auraient comporté la circonstance aggravante de préméditation ou de guet-apens ou auraient entraîné une effusion de sang, des blessures, une maladie, la mort. Ces hypothèses exigeant une aggravation de pénalité, le projet se réfère aux articles 231 et 232 du Code pénal, qui répriment les violences aux personnes revêtues d'un caractère public, magistrats, officiers ministériels, agents dépositaires de la force publique dans l'exercice de leurs fonctions. On rapproche ainsi les voies de fait commises envers le chef militaire frappé pendant le service et les voies de fait commises envers le fonctionnaire public pendant qu'il exerce sa fonction. Si l'idée dominante du législateur doit être de réaliser la plus large assimilation avec le droit commun, encore est-il important de choisir la meilleure manière, celle qui cadre le mieux avec les principes et les faits. L'œuvre de la Commission paraît y réussir.

Elle a aussi libellé un article qui réglemente la procédure

des réquisitions. On sait que la fermeture des établissements congréganistes et plus récemment les opérations des inventaires ont donné à cette question une extrême acuité. On a vu des officiers refuser l'obéissance, et des conseils de guerre les absoudre. Ces événements ont présenté une autre particularité et qui vaut d'être notée : une instruction du Ministre de la Guerre du 24 juin 1903 avait défini les obligations des officiers; une circulaire du Ministre de l'Intérieur du 15 janvier 1905 avait précisé les devoirs des agents de l'État, préfets, sous-préfets, commissaires de police. Or il advint que ni les uns ni les autres ne surent s'y conformer. Il était dit que la réquisition devait être adressée au commandant d'armes. On vit néanmoins des fonctionnaires adresser les leurs à des officiers placés en sous-ordre; on vit des généraux admettre qu'elles fussent remises à d'autres qu'au chef commandant d'armes. C'est pour éviter le retour de pareilles erreurs que M. Étienne rédigea l'an passé une nouvelle circulaire et que la Commission vient aujourd'hui insérer la règle dans la loi.

Le projet supprime le système de pénalités qu'avait institué le législateur de 1857. La nomenclature des peines sera notablement plus restreinte, leur mode d'exécution tout à fait différent. D'abord, plus de peine de mort spéciale aux militaires; ensuite plus de peine des travaux publics; puis encore, la suppression de la parade d'exécution qu'emporte la dégradation militaire, suppression de cette mise en scène qui consiste, comme on sait, à conduire le condamné devant la troupe sous les armes, à lui enlever les insignes et les accessoires de l'uniforme, à le faire passer ensuite devant le front des troupes; enfin, si le coupable est officier, à lui briser son épée et à la jeter à terre. Enfin l'emprisonnement ne s'effectuera plus dans des pénitenciers militaires, qui existaient à Albertville, Bicêtre, Aïn-el-Hadjar, Douera et Bône, ni dans les prisons militaires. Ces trente-quatre établissements seront rendus au ministère de l'Intérieur, qui prendra en charge les condamnés militaires sous réserve de les isoler des autres détenus.

Que survivra-t-il des divers corps d'épreuve qui existent actuellement? On ne touche pas aux bataillons d'Afrique qui, stationnés au Kreider, à Laghouat, au Kef, à Gabès et à Batna, reçoivent, comme on sait, les soldats ayant subi une condam-

nation avant ou après l'entrée sous les drapeaux; mais l'administration de la Guerre prescrira qu'il y soit appliqué des mesures d'individualisation pénale; les chefs de corps y établiront des distinctions suivant le degré de perversité des coupables. On laisse subsister les sections métropolitaines d'exclus, que la loi de recrutement a instituées. Restent les compagnies de discipline, dénommées vulgairement Biribi, corps de punition stationnés en Algérie et Tunisie et sur lesquels sont dirigés les militaires ou marins, dont l'esprit d'insurbordination fait scandale. Un projet de loi du 19 mars en propose la suppression : on créerait à la place des « sections d'amendement », dans lesquelles les hommes seraient soumis, sous les ordres de cadres spécialement choisis, au même régime militaire que les corps de troupe dont ils auraient la tenue.

On semble vouloir supprimer les inégalités qui existaient dans la répression des officiers et des hommes de troupe : ayant un parti-pris d'atténuation des peines, on est conduit à adoucir en certains cas les sanctions établies contre les officiers. Le projet ne fait aucune allusion à l'action disciplinaire, à laquelle le Gouvernement avait consacré son article 46. L'heure est en effet venue de retirer le droit de punir aux gradés inférieurs, dont les appréciations manquent trop souvent de pondération, et de l'attribuer seulement aux capitaines, commandants d'unités. C'est par le règlement intérieur qu'il faut réaliser cette innovation. Déjà l'Allemagne a appliqué cette idée : on n'est pas peu surpris de découvrir que le général André et, avec lui, le Comité exécutif radical et radical socialiste s'y opposent et deviennent les défenseurs bien inattendus du *statu quo*.

Un article final du projet délègue, comme il est d'usage, à un règlement d'administration publique le soin d'en déterminer les conditions d'application à l'Algérie et aux Colonies. Le Conseil d'État aura là une mission plus délicate qu'il ne semble, surtout si, au cours des débats, le Parlement ne lui fournit pas d'indications. Si vous étendez littéralement le système de la métropole à l'Algérie, la seule Cour d'Alger connaîtra de toutes les infractions commises dans l'étendue du territoire algérien : un seul siège de juridiction pour l'ensemble des trois départements, pour des garnisons éloignées de tant

de kilomètres! Instituerez-vous trois sièges de juridiction, à Alger, Oran, Constantine? En raison des distances énormes, cette organisation doit être encore insuffisante. D'élimination en élimination, en arriverez-vous à utiliser les Cours criminelles qu'a instituées la loi du 30 décembre 1902 et qui, à la condition qu'on modifiât leur composition, pourraient être investies des mêmes attributions que les sections de nos Cours d'appel?

A quel parti s'arrêtera-t-on en ce qui concerne la Tunisie? On ne peut d'un trait de plume la soumettre au régime des territoires français. Va-t-on recourir alors à une autre fiction, considérer ce pays de protectorat comme une terre d'occupation et les troupes comme des troupes en campagne? Il faudrait alors leur appliquer le traitement du temps de guerre, instituer des conseils de guerre aux armées, remettre en vigueur le Code de 1857. La question s'est posée au sujet des navires. Il fallait bien édicter que les juridictions siégeant à bord continueront de fonctionner en temps de paix, puisque aussi bien ce sont les seules devant lesquelles on pût traduire les marins. On a donc admis la fiction du temps de guerre; mais comme cette interprétation eût impliqué logiquement l'application des peines fixées pour ce temps de guerre, le projet a écarté cette conséquence extrême et a prescrit de prononcer les pénalités qu'il institue, donc les pénalités du temps de paix. Pour la Tunisie, il suffira de recourir aux deux tribunaux correctionnels de Tunis et de Sousse en adjoignant, le cas échéant, aux trois magistrats qui les composent des officiers de notre armée. Aussi bien ces tribunaux ont déjà compétence sur les affaires criminelles, pour lesquelles ils statuent après s'être annexé six assesseurs tirés au sort sur une liste dressée chaque année.

Il faudra encore établir l'organisation coloniale : le groupe militaire de l'Indo-Chine, qui possède les conseils de guerre d'Hanoï et de Saïgon, relèvera de la Cour de Saïgon; celui de l'Afrique Occidentale, qui possède les conseils de guerre de Dakar, Saint-Louis, Kati, Niamey, Grand Lahou, relèvera pour partie de la Cour d'appel de Saint-Louis, pour partie du Tribunal supérieur de Libreville; le groupe de l'Afrique Orientale, qui possède les conseils de guerre de Tananarive, Diego-

Suarez et Saint-Denis, relèvera des Cours de Tananarive et de Saint-Denis; enfin celui des Antilles, qui possède les conseils de guerre de Fort-de-France et de Basse-Terre, sera rattaché aux Cours d'appel de Fort-de-France, Basse-Terre et Cayenne. Le régime nouveau, on le voit, pourra s'instaurer aisément dans nos possessions.

***

Pour la répression des délits qu'on considère à bon droit comme intéressant directement la discipline, le projet de la Commission me semblerait plus solide s'il tranchait dans le sens que je vais dire plusieurs questions qui restent pendantes aujourd'hui. On a longuement débattu le point de savoir lequel des deux éléments, le civil ou le militaire, l'emporterait dans la composition de la juridiction : il ne devrait pas y avoir discussion. Puisque l'on a soustrait un certain nombre d'infractions aux tribunaux de droit commun pour les faire juger par des militaires, on a voulu dire que l'on confiait à des professionnels de l'armée le soin de statuer, sous réserve sans doute qu'ils auraient parmi eux et surtout à leur tête un ou plusieurs magistrats civils, qui s'acquitteraient de la partie juridique. Telle fut bien la signification de la réforme actuelle et des propositions antérieures. M. Delpech avait présenté au Sénat (29 novembre 1898) un texte, tendant à faire présider les conseils de guerre par un magistrat civil. A ses yeux donc, le but était de dépouiller les juges militaires de la direction des débats, pour laquelle ils ne sont pas aptes. Mais il leur laissait le fond, c'est-à-dire le pouvoir de statuer sur les faits. On retrouve les mêmes dispositions dans le texte qui fut élaboré par le cabinet Sarrien. De même encore le projet du gouvernement actuel se prononce dans le même sens, sans même envisager qu'il puisse y avoir lieu à débat. La Commission elle-même s'appropriait cette interprétation quand elle imaginait cette juridiction qui devait être une sorte de Cour d'assises, où seraient réunis les juges du droit et les juges du fait. Or aux assises n'est-ce pas le jury qui décide, n'est-ce pas

le jury, qui a la souveraineté? La juridiction mixte doit avoir par le nombre de ses membres un caractère plutôt militaire.

Cette question de majorité n'aurait pas dû naître. D'abord on imagina de prendre à la Cour d'assises ses trois magistrats habituels et de demander à l'armée un certain nombre de ses représentants. Quel nombre? Quatre, si l'on voulait aboutir au chiffre total de sept membres de la Chambre nouvelle. Mais alors on se demanda lequel des deux éléments l'emporterait. Il vint du Palais de Justice cet écho que les conseillers verraient d'un mauvais œil une organisation judiciaire dans laquelle ils seraient primés par les militaires. Notre corps d'officiers, s'il n'était pas voué au silence, aurait pu répondre avec non moins de raison qu'il se sentirait sacrifié dans une juridiction où il n'aurait ni la présidence, ni la majorité dans le vote, ni même le pouvoir d'exposer les motifs en Chambre du Conseil, puisqu'on statuerait au scrutin secret. Ces revendications mutuelles peuvent se poursuivre sans issue. Si on s'obstine dans l'idée d'une majorité de magistrats, il n'y aura plus aucune raison d'écarter la suggestion de M. Messimy, qui tend à ce qu'on fasse appel à deux militaires seulement. Engagé dans cette voie, on pourra même obscurcir le débat à plaisir en recourant aux considérations connues sur la prépondérance du pouvoir civil... En tout cas on aboutira à un vote qui sera interprété comme une défaite soit pour l'un, soit pour l'autre des deux éléments en cause. Or c'est là l'écueil; c'est cette impression qu'il ne faut pas faire naître. La question de majorité ne doit pas se poser. Nous voulons croire que la Commission reviendra à la seule solution logique, à celle des projets Sarrien et Clémenceau : qu'elle arrête un texte et approuve un commentaire, dans lesquels il apparaîtra nettement que les officiers seront appelés à prononcer sur les infractions, dont l'examen se poursuivra en audience publique avec la colloboration et sous la présidence des magistrats. C'est dire qu'il convient que les officiers soient en plus grand nombre.

La Commission se doit aussi de serrer de plus près le problème de la compétence.

D'abord, on peut se demander si elle a mesuré toutes les conséquences de la disposition qui fait passer de l'action disciplinaire des chefs aux tribunaux de simple police la répression

des contraventions commises par les militaires. L'innovation a des inconvénients qu'on ne niera pas : il s'agit là de faits dépourvus de gravité; les poursuites créeront dans le service des complications, que ne justifierait pas la plupart du temps l'intérêt du bon ordre. Cet effet apparaîtra surtout dans nos ports, où l'on verra chaque jour les audiences du juge de paix encombrées par la présence de marins ou de « marsouins », qui auraient été punis plus discrètement, plus utilement aussi par leurs chefs directs. Notez en outre que la sanction qu'on encourt à l'ordinaire en simple police, c'est l'amende; or l'amende est par sa nature une peine qui n'est pas en rapport avec la situation des militaires.

En sens inverse, on a fait valoir que, si l'on s'en rapportait à l'action disciplinaire, il y aurait de certains faits qui risqueraient d'être impunis : l'excès de vitesse des automobiles conduits par des officiers ou des soldats fortunés; l'absence de la plaque prescrite pour l'usage des bicyclettes, etc. C'est une première raison. En outre la logique veut que les contraventions soient rendues au droit commun parce qu'elles n'ont aucun caractère militaire. Ce principe dominant doit guider le législateur dans la solution du problème de la compétence, pour faire le départ entre les délits qu'il faut rendre aux tribunaux ordinaires et ceux qu'il faut au contraire leur soustraire. On dit que la Commission aurait examiné les incriminations l'une après l'autre et retenu pour sa juridiction nouvelle les seules qui « intéressent directement la discipline ». L'intention est excellente, mais le procédé paraîtra sinon arbitraire, du moins empirique. Combien la méthode eût été plus solide si l'on avait ici encore recouru à une idée générale, si l'on avait déclaré : « Nous allons retenir pour la Chambre de la Cour d'appel *toutes les infractions de nature militaire*. Nous rendrons le reste au droit commun. »

On rend aux tribunaux ordinaires la connaissance des délits d'insoumission commis par des conscrits qui n'ont pas été encore sous les drapeaux, ou par des réservistes et territoriaux qui sont rentrés depuis longtemps dans leurs foyers : ce délit est moins une violation du devoir militaire qu'une désobéissance à la loi générale. Cette thèse paraîtra admissible. Mais nous ne sommes pas sûr qu'on comprenne les motifs qui

conduisent à rendre au droit commun la désertion. On assimile la désertion à l'insoumission; on allègue qu'il ne faut soustraire aux tribunaux ordinaires que les actes d'insubordination directe des militaires envers leurs supérieurs, parce que là, et là seulement, l'intérêt de la discipline se trouve engagé; un fait de désertion est tout à fait autre, révélant une révolte de l'homme non contre ses chefs, mais contre la loi. On ajoute — et cette dernière raison de fait est la meilleure — qu'en rendant au droit commun la répression de ces actes, il n'y a nullement à craindre d'énerver la répression, car les juges de la correctionnelle auront à cœur de se montrer fermes, plutôt sévères à l'égard des coupables.

Il est aisé de répondre qu'en fait la désertion est un acte d'indiscipline au plus haut point, qu'il révèle l'insubordination suprême non seulement vis-à-vis de la loi, mais aussi vis-à-vis de l'institution militaire et de la hiérarchie, qu'il est de même nature que l'outrage ou la désobéissance envers les supérieurs. A cet argument de bon sens viendra se joindre cet argument d'ordre technique : la désertion est un délit, dont les éléments constitutifs et les particularités ne peuvent être bien discernés que par des militaires; un officier est plus apte que quiconque à déterminer si le prévenu était ou non de service en la commettant, à se prononcer sur ces qualifications. Enfin si vous le faites juger par les tribunaux ordinaires, les auteurs de tel ou tel autre délit relevant de la Chambre de la Cour pourront se soustraire à cette juridiction en se rendant après coup coupables de désertion. La première infraction et la seconde seront connexes, ce qui suffira pour que le parquet les renvoie l'une et l'autre à la correctionnelle. Vous offrirez donc aux inculpés un moyen de choisir parmi les juges ceux qu'ils redoutent le moins. Et voilà une série de motifs, qui devront déterminer les Chambres à classer la désertion dans la catégorie des infractions « intéressant directement la discipline ». Les projets récents et dignes de considération se sont tous prononcés dans ce sens : hier le texte Etienne, plus récemment la proposition Drelon, formellement approuvée par M. Messimy, en dernier lieu le projet du Gouvernement.

Il faut encore prévoir un débat au sujet de la vente, du détournement, de la mise en gage et du recel des effets mili-

taires. Une opinion veut que ces faits constituent des abus de confiance d'une nature spéciale, commis dans des conditions toutes particulières et revêtant le caractère d'infractions à la loi militaire, car, ajoute-t-on, la rubrique ne concerne pas tout détournement commis par un militaire, mais seulement le fait du cavalier qui vend son cheval d'armes, du soldat, qui vend ou met en gage son uniforme militaire, ses armes, ses munitions. Cette thèse sera écartée par cette réponse, due à M. Cruppi : « La circonstance que le détournement porte sur un effet militaire peut bien affecter l'infraction dans sa gravité, mais non dans sa nature. » Le projet rend aux tribunaux ordinaires la connaissance des faits de vol. On souscrira aisément à cette innovation, sauf peut-être en ce qui concerne les vols commis dans les casernes ou établissements militaires, en route, au bivouac ou dans un cantonnement et qui constituent ce qu'on appelle traditionnellement les « vols militaires ». Il ne sera pas difficile de montrer que ce sont des infractions *sui generis*, constituées par des éléments qui leur sont propres et qu'en raison des conditions dans lesquelles elles sont commises leur répression se rattache intimement à la discipline et à la police intérieure des troupes. On pourra de même soutenir qu'il faut déférer à la juridiction mixte les faits de pillage, destruction et dévastation d'édifices et navires appartenant à l'État, destruction de matériel de guerre et d'approvisionnements; ce sont là des faits intéressant la défense nationale et qui revêtent un autre caractère quand un militaire les commet; ils deviennent alors de véritables actes de révolte, d'insubordination manifeste. On comprend que la rédaction du Cabinet Sarrien ait pris le parti de les soustraire aux tribunaux ordinaires.

Nous croyons en avoir assez dit pour montrer que la Commission doit reviser à la lueur d'une idée générale le classement qu'elle a ébauché. En reprenant les espèces une à une, on s'apercevra clairement que le « résidu » des infractions « intéressant directement la discipline » ne doit pas être aussi infime que les journaux nous l'ont annoncé. Dès qu'on y aura incorporé les faits de désertion et de pillage, il représentera près de la moitié des 5 000 affaires qui en l'état actuel sont soumises chaque année à la justice militaire. Tel sera l'effet, non le but,

car le but unique doit être d'édifier une œuvre législative s'inspirant de principes fermes et exempte des concessions qui lui feraient perdre sa physionomie, sa bonne renommée.

La loi future sera d'autant mieux établie que les Chambres auront pris un plus grand souci d'examiner les questions en elles-mêmes et de les résoudre en vue de l'intérêt général, sans s'arrêter aux revendications des groupes et corps intéressés. Nous formons le vœu ardent qu'au cours des débats qui vont s'ouvrir on n'entende pas prononcer les paroles déplacées qui semblent malheureusement devenir de mise chaque fois que l'armée est en cause.

Dès qu'une réforme la concerne, quelques orateurs, par habitude autant que par conviction, s'écrient que c'est une nouvelle entreprise antimilitariste qui se trame et qu'on veut une fois encore attenter à la grandeur du pays et à la force de la défense nationale. D'autre part, espérons que la discussion générale et le vote des articles du projet se poursuivront sans que des isolés d'extrême-gauche se livrent à quelque procès de tendance et laissent échapper des mots malsonnants contre notre admirable corps d'officiers, contre les cadres qui ont la haute mission de porter nos forces nationales à leur maximum de puissance.

Il est souhaitable qu'on ait, au Palais-Bourbon comme au dehors, la sensation nette qu'il s'agit non pas d'affaiblir l'institution militaire, mais seulement de la réformer. Il faut que chacun perçoive clairement qu'aucune arrière-pensée n'anime le législateur, qu'il se borne à aider « l'armée à se régénérer pour être en communion plus intime avec la nation », et « que l'armée convenant à une démocratie est chez nous en train de se faire ».

GASTON BOUNIOLS

OUDJDA

Vendredi, 29 mars 1907.

Nous quittons Tlemcen. Au pied de falaises, la ville s'allonge sur le glacis d'une grande plaine qui, vers le nord, dévale en jachères et en champs d'herbe jusqu'au lointain de montagnes grises.

Entre ses vieux oliviers, ses vieux figuiers, l'ancienne capitale du Maghreb central garde encore ses mosquées, ses carreaux de faïence, ses lustres de cuivre, ses mihrabs sculptés. Mais ces reliques, encadrées de vie paisible et souriante, ne sentent pas la ruine : les façades des maisons sont peintes de bleu ou d'ocre; les arbres fruitiers ploient sous leurs paquets de fleurs blanches; sur les minarets pointent de hautes silhouettes de cigognes, et El Mansoura, *la Victorieuse*, jadis rivale de Tlemcen, n'enserre plus de ses créneaux et de ses bastions que du blé en herbe.

La route de Lalla-Marnia escalade la montagne par de rudes lacets.

Les premiers plans, qu'a mis à vif une puissante érosion, étalent leurs assises et, par delà la vallée, les lignes des monts des Traras ondulent noblement. Le ravin de l'oued Zitoun franchi, nous traversons Turenne, petite ville de colonisation : une gendarmerie fortifiée, une fontaine, une épicerie, un marché. On ajoute un fil à la ligne du télégraphe et l'on travaille assez activement à un pont du chemin de fer dont nous

apercevons de temps en temps le remblai fort au-dessus de la route. A cette heure, la ligne Tlemcen-Marnia aurait pu rendre de grands services pour la concentration des troupes et leur ravitaillement. Mais elle n'est pas achevée, pour le plus grand bénéfice sans doute des entrepreneurs de transports : la route est barrée par des convois de mules qui, péniblement, tirent vers Marnia et Oudjda des tonneaux et des sacs.

C'est près de Turenne, à moitié chemin environ entre Tlemcen et Marnia, qu'est la frontière naturelle de l'Oranie et du Maroc. Maintenant, la montée cesse et, pendant une vingtaine de kilomètres, nous descendons sur la vallée de la Tafna, au travers de la petite forêt de Tamaksalet, maquis de genévriers, de thuyas et de lentisques. Le pont sur la Tafna franchi, la plaine des Angad, la plaine de Marnia et d'Oudjda s'ouvre, bosselée d'abord puis plate.

A Marnia, il y a un camp retranché avec mur crénelé, fossés, glacis, bastions, canons, casernes, troupes, hôpital et magasins, mais il y a aussi un grand marché avec caravansérail, un marché franc depuis 1895; il y a encore une tribune en planches pour les courses d'automne auxquelles les gens d'Oudjda sont priés. Marnia est à double face : armée, elle menace la route d'Oudjda, de Tâza et de Fez vers quoi elle est tournée, mais aussi elle invite les Marocains aux échanges et aux visites; Marnia symbolise la pénétration pacifique.

*
* *

A Marnia, poste-frontière, d'ordinaire on s'arrête et il faut une permission pour aller plus avant; mais la frontière, avec les troupes, s'est transportée ce matin vers dix heures à Oudjda et nous pouvons passer.

La plaine appartient au printemps : un ciel gris de fer, des montagnes voilées par des pans de nuées qui sur les bords s'effilochent en averses, puis brusquement un coup de soleil sur le vert aigu de l'herbe, sur les fleurs jaunes de moutarde, les trèfles blancs, les asphodèles et les touffes de jujubier sauvage, emmêlées comme des chevelures de lin, pâles comme le

sable des dunes. L'audace et la douceur des tons, au travers de cette lumière mouillée, rappelle le printemps en Hollande. L'effet est si subtil qu'on le voudrait encore plus attendri et encore plus osé; on souhaiterait dans cette lumière frémissante des taches de couleur franche et crue, dussent-elles tourner à l'aigre... A point nommé, un double arc-en-ciel pose sur la prairie ses piliers de lumière et, sur le grand ciel noir, ses arches multicolores, tandis que des spahis-vedettes, en dolman rouge sur chevaux blancs, caracolent dans l'herbe et les fleurs.

La grand'route, très large, très droite, nouvellement et solidement empierrée, bordée de tous jeunes arbres, — une route d'avenir, — mène à la frontière que marque là-bas une maison cantonnière, gardée par un poste de zouaves. Brusquement la chaussée se dérobe. Un tournant brusque à angle droit, puis une piste, qui débute par des fondrières inondées, se met à divaguer à travers la plaine : nous sommes au Maroc, à moitié chemin d'Oudjda.

Après la ligne volontaire, le large ruban bien tendu de notre route, ce cordon de piste marocaine, taché, souillé, zigzague à la fantaisie des hommes et des bêtes qui depuis des générations l'ont tracé en passant, se scinde en chemins parallèles, en spirales, en anneaux. Un trou devient-il trop profond, d'instinct les bêtes le contournent, mordent un peu plus sur les champs, et à côté se creuse une autre fondrière. Les pluies de l'hiver avec de telles voies de communication doivent arrêter les échanges. Nous croisons des patrouilles de goums indigènes, le tapis vert et rouge sous la selle, puis des Marocains qui reviennent de couper de l'herbe, le fusil en travers du cheval, et des dames de Marnia qui ont été voir l'occupation; nous frôlons des douars, des koubba, marabouts blancs, et des olivettes, qu'enclosent des plaques de pisé incrustées de pierre. Le soleil est revenu : l'ombre légère et chaude des oliviers, toute mouchetée de lumière, s'acharne sur l'herbe à un travail de filigrane argenté que le vent et le soleil ne cessent de défaire. Encore une allée de monstrueux cactus-raquettes à traverser, et l'on découvre au-dessus des arbres un feston de créneaux blancs : c'est Oudjda.

*
* *

Les murailles basses et d'un blanc assez frais, leur collerette découpée de hauts créneaux, la porte sous un arc lancéolé, entre deux bastions qui massivement se carrent, les vieillards accroupis au pied des murs, et qui, impassibles dans leurs voiles, ne regardent nulle part, tout cela fait noble figure. Le petit poste de zouaves franchi, à l'intérieur même de la ville, les remparts et les murs des maisons, entre quoi les ruelles s'enveloppent capricieusement, font d'abord illusion comme les draperies d'un burnous. Mais dès que l'on s'engage au milieu des trous remplis d'eau et des fondrières de boue noire que la pluie a rendue visqueuse, alors, dans les rues, la même saleté s'étale qui ronge la peau et les yeux des habitants sous les plis harmonieux de leurs voiles. Seules, certaines villes chinoises témoignent du même entêtement dans la saleté, du même parti-pris grandiose à force d'être extrême et qu'aucun préjugé d'hygiène ne vient tempérer.

Entre la porte Bab-el-Khémis où, venant de Marnia, l'on aboutit, et la porte Bab-Sidi-Aïna, qui, dans la direction du champ de bataille de l'Isly, s'ouvre sur le camp du corps expéditionnaire, nous suivons l'intérieur de la muraille, sans toutefois pénétrer dans la ville. Les convois ont dû s'arrêter à la première porte; à pousser plus loin, la plus légère charrette s'enliserait jusqu'au moyeu. Le chemin de ronde n'est qu'un brouhaha d'hommes, d'officiers, de caisses, de sacs, de cantines, de tonneaux, portés à dos par des corvées de soldats indigènes qui dérapent dans la boue, se rattrapent, suent et pestent.

Le camp est hors la ville, sur une pente d'herbe encadrée de montagnes : trois mille hommes achèvent de s'installer, zouaves, tirailleurs indigènes, goums, spahis, artilleurs; entre les tentes basses que l'on finit d'accroupir et de fixer, des feux s'allument pour la soupe; on entrave les bêtes près des parcs, et c'est un remue-ménage de treillis blancs, de

chéchias et de dolmans bleu de ciel. On dirait une vignette en couleur de la conquête de l'Algérie, une toile d'Horace Vernet. L'Isly est proche, proche aussi le souvenir du père Bugeaud et de sa casquette qu'évoquent les notes gaies des clairons.

Nous revenons à la porte de Bab-el-Khémis. Entre le mur d'enceinte et le quartier juif, dans une zone souillée d'ordures et de mares, comblée de détritus, se pressent des tentes, semblables aux tentes des douars rencontrés sur la plaine, cloaque pour gueux, plein d'enfants échevelés, d'ânes, de chèvres et de moutons à tête brune. Par les venelles qui se tordent entre des cubes blancs sans regards, c'est un glissement mou de bêtes et de gens, tandis que les ânes chargés de couffins prennent le meilleur de la ruelle et rabattent les piétons contre les murs. Nous passons près du petit caravansérail où loge ordinairement le capitaine Mougin et notre mission militaire. Sur la galerie, au-dessus des bêtes à l'attache, s'ouvre une chambre où trois journalistes algériens cisèlent pour le monde civilisé les dépêches annonçant notre occupation. De la terrasse, on domine cette ville sans profil sur le ciel : des casiers opaques de chaux, alternant avec des creux qui sont des cours intérieures, le minaret, quelque verdure, — tout cela tapi derrière les murs, dans le gâchis.

A la Kasbah, près la mosquée, demeure l'amel : la verdure neuve et saine de son petit jardin, tout vernissé de pluie, repose de la saleté urbaine. On dit l'amel prostré. Dans la Kasbah, s'est installé le général et son état-major, occupé aux dépêches, aux rapports.

Je n'ai vu ni Oudjda avant l'occupation, et les têtes humaines pendant aux créneaux des portes, ni Oudjda après l'occupation et le drapeau tricolore long de plusieurs aunes flottant au-dessus de la porte, — le journaliste qui devait le coudre n'était pas encore arrivé. Je n'ai pas vu les prisonniers libérés, les rues nettoyées par des corvées de citadins sous l'œil de nos troupes, les visites de soumission des caïds d'alentour, l'ouverture du dispensaire et du bureau de poste, l'infirmerie, les malades soignés par nos médecins militaires, toute cette besogne d'hygiène et de salubrité qui peut ici rendre à notre cause les mêmes services qu'en Chine. Mais à Oudjda, ce

soir d'occupation, tout le monde se réjouit qu'elle ait été si pacifique; les jeunes officiers blaguent leur fait d'armes, les chefs sont satisfaits, et la population paraît indifférente.

A tout prendre, cette promenade militaire ne manque pas d'originalité. Aussi sûrement on eût pu la faire avec une seule compagnie, mais il était préférable de venir nombreux, pour être certains que ni les canons ni les fusils ne serviraient. Avoir tant de soldats et d'armes qu'on n'ait plus à les employer : cette formule de notre paix armée en Europe convient aussi à cette expédition de frontière. Comme elle diffère de l'expédition coloniale telle qu'on a coutume de se la représenter, telle qu'on la vit sous Bugeaud avec ses cent mille hommes, telle qu'elle eut encore lieu à Madagascar! L'embarquement pompeux d'un corps expéditionnaire spécialement formé, puis, drapeaux déployés, trompettes sonnantes, l'attaque de front préparée de loin par l'état-major de l'armée et par l'école de guerre : comme apparaît plus moderne et plus scientifique cette opération de police où la valeur des hommes le cède volontairement à la force des choses! Les soldats ici ne comptent plus sur les seules bourrasques d'héroïsme ; ils parlent d'avancée lente, continue, de tache d'huile.

Il y a deux jours, notre mission militaire et les Européens avaient quitté la ville, mais, grâce aux intelligences que l'on y gardait, l'opinion était préparée à l'arrivée de nos troupes. Maintenant qu'on est dans la place, il faut faire comprendre à l'amel que ce n'est ni à lui ni aux gens d'Oudjda qu'on en veut, mais qu'Oudjda étant simplement le meilleur gage à notre portée, nous le prenons. Et nos officiers veulent en hâte profiter de notre passage pour faire une exposition de tous les bienfaits de notre civilisation : plus de prisonniers politiques; la propreté dans les rues; la sécurité dans la campagne; un marché bien organisé; une route aménagée; plus de pots de vins aux autorités, à l'amel ou à l'amin, en dehors de leurs traitements.

Tous les bénéfices que laisseront, après paiements des salaires, les dîmes sur les récoltes, les impôts sur les tribus d'alentour, les droits de douane, les recettes des concessions adjugées à des particuliers et les patentes, devront servir à des entreprises de voierie, à l'installation d'une infirmerie, aux

réparations les plus urgentes. Le fonctionnaire marocain étant surveillé, toutes les charges que supportent les populations vont leur procurer, pour la première fois, des avantages matériels et moraux. Et l'on s'applique à ne brusquer ni leurs mœurs ni leurs idées : qu'elles continuent à vivre comme devant, mais avec quelques avantages de propreté et de sécurité en plus. Et il faut que les gens d'alentour soient prévenus, que les caïds accourent nombreux, que toute la province prenne sa part de paix et d'ordre, et qu'Oudjda redevienne le grand centre d'échanges pour toutes les tribus à l'ouest de la Moulouia, depuis Debdou et Berguent au sud jusqu'aux Beni-Snassen au nord. Le groupe mobile de Berguent est descendu par les cols du plateau : en retournant, il portera la bonne nouvelle dans les montagnes.

L'intérêt d'une telle expédition militaire n'est pas dans les armes, mais dans la diplomatie : point de choc, une endosmose, une avance de proche en proche, grâce aux intelligences que l'on gagne. La vie de frontière à l'ouest et au sud de l'Algérie a formé toute une génération d'officiers qui connaissent vraiment la vie indigène et qui possèdent une méthode d'étude et d'action. A Oudjda, ce soir, comme en lisant telle enquête sur l'*Évolution du Nomadisme* faite récemment avec des renseignements fournis par les officiers des bureaux arabes, on a l'impression que cette vie de frontière en Algérie, son hygiène, ses sports, son travail réussissent à nos officiers et excitent leur initiative. Elle équivaut à ce qu'est la vie de frontière aux Indes pour l'officier anglais.

Pour ces militaires, il semble qu'un coup de fusil eût gâté cet épisode d'une avance qu'ils rêvent pacifique, parce qu'ils la sentent nécessaire. C'est qu'ils comprennent la signification de la paix orano-marocaine pour la solution du problème marocain. Car sans préjuger quelle sera cette solution ni quelle en sera l'échéance, ils sont sûrs que le jour où les Puissances seront d'accord pour faire cesser l'anachronisme marocain, c'est par cette frontière d'Oudjda que l'Europe aura le maximum d'action sur le Maroc. Il y a là une réalité géographique, économique, sociale que les diplomates et la grande politique feront bien de ne pas méconnaître. Bien que la question marocaine soit devenue une pièce importante de la poli-

tique internationale, on ne peut détacher le Maroc de l'Afrique mineure, de la région naturelle dont il fait partie, et il importe de comprendre toutes les possibilités d'action au Maroc que la frontière occidentale de l'Oranie réserve.

*
* *

Entre Marnia et Oudjda, point de frontière naturelle; point de frontière historique non plus entre Tlemcen et Fez. De Tlemcen à Oudjda et d'Oudjda à Fez, les conquérants passèrent si nombreux et l'idée nationale fut toujours si faible chez ces indigènes, comparée à l'idée d'unité religieuse et à la communauté d'intérêts économiques, qu'il ne faut pas attribuer à la limite que marque actuellement la maison cantonnière la signification que le mot frontière a pour nous. En Europe, une frontière est une ligne de partage à la fois imperceptible et très tranchée. De France en Allemagne, on cherche la borne, la ligne : les routes allemandes ne font pas faux-bond aux routes françaises; des deux côtés de la frontière, les rails ont même écartement. Et pourtant on sent deux civilisations originales, obstinément affrontées et dont les poussées inverses tendent à l'équilibre. Des lignes stratégiques convergent vers des quais de débarquement déserts en temps de paix, et tout de suite vous frappe la langue nouvelle, une manière différente de commander et d'obéir, de faire monter les voyageurs, de faire partir le train. Déplacer cette ligne-frontière qui court fortifiée entre des populations très denses, on ne le peut que par conquête; encore la portion conquise ne se laisse-t-elle jamais complètement assimiler.

De Marnia à Oudjda point n'est besoin de chercher longtemps la borne; la route se dérobe et le gâchis commence. Mais cette frontière est plus apparente que réelle. La ligne franchie, le Maghzen se dérobe comme la route; il n'est que le souverain nominal du pays; depuis 1902 la piste de Fez à Oudjda par Taza est coupée. Notre occupation d'Oudjda au nez de ces Marocains si paisibles prouve que le Maghzen et les populations ne sont pas si intimement unis qu'on le croit, et

qu'à condition de se concilier les tribus, la frontière que le Maghzen ne peut pas même essayer de protéger sera là où la civilisation européenne voudra la porter. Elle était à Marnia hier; elle est à Oudjda aujourd'hui; elle sera à Debdou demain, à Taza le jour où l'on voudra, si l'on sait prendre son temps et si, sans brusquer, l'on n'avance que sur un terrain bien préparé.

Toutes les tribus jusqu'à la Moulouia sont divisées. Dans chaque groupe marocain nous trouverons, comme dans les tribus algériennes, deux çofs, deux partis, dont l'un sera disposé à s'unir avec nous contre l'autre. Pour faire la police, il suffirait d'échelonner sur toute notre frontière des groupes mobiles de troupes régulières où l'élément marocain serait représenté par les goums du çof que nous appuierions dans chacune des tribus.

Cette police mixte, entretenue par des impôts levés au nom du Sultan, les échanges économiques entre le Maroc et l'Oranie l'exigent : Oudjda est le centre de la région riche et populeuse qui est à l'ouest de la Moulouia. Depuis une vingtaine d'années le marché de Marnia est devenu plus important que le marché d'Oudjda, les tribus marocaines ayant intérêt à mener le samedi leurs troupeaux à Marnia, où elles trouvent plus d'ordre, plus de sécurité et des prix meilleurs, où elles peuvent au surplus s'approvisionner en sucre, café, épices, thé, en semoule et farine. Mais l'insurrection du rogui, les pilleries réciproques de ses partisans et des partisans du Maghzen ont amené l'anarchie et la misère dans toute la région, arrêté les semailles, entravé l'élevage des troupeaux et la liberté des échanges. Depuis 1902, une crise pèse sur les marchés de Marnia et d'Oudjda. Les transactions diminuent. Évaluées à 9 millions environ en 1901, elles n'étaient plus que de 6 millions en 1902, 7 millions environ en 1903[1].

Le commerce des bestiaux au marché de Marnia représente plus de la moitié de nos achats au Maroc et même 60 à 85 p. 100, en temps normal. Cinquante mille travailleurs marocains franchissent chaque année la frontière pour des travaux agricoles en Algérie. Telles sont les conditions perma-

1. Ed. Déchaud. *Le commerce algéro-marocain*, Alger, 1906.

nentes d'échanges. Que l'ordre règne dans la région d'Oudjda, la richesse reviendra, et aussi le pouvoir d'achat des tribus. Avec des chemins meilleurs au Maroc pour accéder à la frontière, avec le chemin de fer aboutissant à Marnia et des frets assez bas, avec le transit en franchise à travers l'Algérie d'un nombre croissant de marchandises, la plupart des produits qui passent par les Zaffarines et Melilla prendront la voie de Marnia, déjà si fréquentée malgré l'insécurité de la région d'Oudjda. Le trafic orano-marocain est en moyenne de 12 millions et demi par an : et après la France et l'Angleterre, c'est l'Algérie qui commerce le plus avec le Maroc. Que grâce à la police et à l'ouverture de marchés, à Debdou et à Sidi-Mellouk tous ces rapports économiques se développent, se régularisent, peu importe alors que la frontière politique reste officiellement là où elle est; de fait la véritable frontière, la limite de la civilisation européenne, sera reportée jusqu'à la Moulouia.

*
* *

Cette frontière orano-marocaine n'est pas sans analogie avec ce que fut la frontière continentale des États-Unis pendant plus d'un siècle.

Jusqu'en 1880, tant que subsistèrent sur le continent américain des territoires non occupés par les Blancs, cette frontière fut le bord extrême de la vague qui portait les gens d'Europe vers l'Ouest, le point de contact entre la civilisation européenne et les tribus indiennes, sur des territoires presque déserts. Les pistes qu'avaient tracées les Indiens furent d'abord suivies par les traficants en fourrure, puis par des soldats et par des *ranchers* qui poussaient leurs troupeaux, enfin à grande distance par des fermiers, des colons. Les grandes étapes de cette frontière furent les Alleghanies, le Mississipi, le Missouri, les Rocheuses; peu à peu les pistes de l'Indien s'élargirent puis furent remplacées par des chemins de fer; les marchés, qui s'étaient établis sur les sites de villages indiens et qui commandaient des rivières ou des passages naturels, sont devenus des villes comme Albany, Chicago, Kansas City.

La frontière entre la civilisation européenne et les tribus du Maghreb était, il y a soixante-six ans, lors de l'occupation restreinte, aux alentours du Sahel d'Alger, dans les plaines du littoral, puis elle gagna le Tell, les Hauts-Plateaux. Par tout le Tell existaient des pistes semblables à celle d'Oudjda et qui sont devenues nos routes. Le chemin large et empierré qui finit au poste cantonnier n'est que la pointe extrême d'une grand'route qui va jusqu'à Tunis. Le chemin de fer, qui s'achève entre Tlemcen et Marnia, jusqu'à Tunis aussi double la route. Un jour, au profit de la civilisation occidentale, un droit chemin coupera les zigzags de la piste qu'il supplantera jusqu'à Fez par les étapes de Moulouia et de Taza; un chemin de fer repassera en trait d'acier cette ligne naturelle de communication encore mal esquissée; puis, assez loin derrière les marchands et les convois d'approvisionnement des soldats, viendront les colons.

Derrière cette frontière, grâce à la paix française, depuis un demi-siècle une race de civilisation occidentale s'est formée d'immigrants méditerranéens, Français, Espagnols, Italiens, Siciliens, Maltais. Comme aux États-Unis, la naturalisation dans l'Afrique du Nord est accélérée par la politique et les écoles, et de même qu'il y a cinquante ans encore on craignait aux États-Unis que le Wisconsin ne devînt une colonie tout à fait allemande, de même l'on parle maintenant d'une Oranie espagnole. En Amérique, l'idée anglo-saxonne l'a emporté et a fait de tous ces descendants d'Européens parlant anglais, non des Anglais, mais des Américains. Si nous savons soutenir notre petite colonisation et nos écoles, l'idée latine transformera ces fils de Maltais, d'Italiens, d'Espagnols ou de Français qui n'auront jamais vu la France, en des Algériens parlant français.

Le travail sur une terre neuve, derrière une frontière qui gagne sur le désert, donne grande confiance en soi à tous ces fils d'une race neuve. Il y a déjà un esprit algérien comme il y a un esprit australien ou canadien, assez méprisant des préjugés et des lenteurs de la mère-patrie, des fonctionnaires qu'elle envoie, des mesures qu'elle prend, et cet esprit revendique l'autonomie.

Ce ne sont pas des Espagnols, des Allemands, des Anglais, ni des Français nouvellement débarqués de France dans les ports, qui civiliseront le Maroc. Ceux qui sont surtout capables de le faire, c'est la population algérienne, qui, en défrichant, en cultivant la terre des vallées du Tell que prolongent les plaines des Angad, et les plaines vers Fez, a acquis l'expérience des usages et de la langue du Maghreb.

Vers le Tafilelt, l'Algérie a déjà fait sentir son influence pacifique; la frontière européenne est arrivée aux portes de Figuig. Mais si importante qu'ait été cette opération pour la sécurité de notre Sud-oranais, pour les communications intérieures de notre Afrique, et pour la surveillance de ces oasis où le Maghzen et l'islam marocain ont toujours recruté leurs serviteurs les plus fanatiques, ce n'était encore qu'une mesure de précaution militaire, de défense; l'avancée de la colonisation ne saurait être là; elle ne peut se faire que par cette plaine du nord, que la trouée de Taza prolonge jusqu'à Fez.

Le département d'Oran compte *un* Européen pour *trois* indigènes : dans les départements d'Alger et de Constantine, on n'a qu'*un* Européen pour *cinq* et pour *treize* indigènes. On peut dire que dans notre Algérie, en allant d'est en ouest, on voit la colonisation européenne progresser, pour atteindre son maximum dans ce territoire civil de l'Oranie, qui s'étire entre les plateaux et les massifs côtiers, du Chélif à la Moulouia. C'est de ce territoire civil de Tlemcen, vers la plaine d'Oudjda, non des territoires militaires d'Aïn-Sefra, qui ne mènent qu'au désert, que partira l'avancée européenne vers le Maroc.

Européenne; non strictement française. Car en ce réservoir européen de l'Oranie, d'où le flot se répandra, on ne compte que 140 000 Français contre 112 000 Espagnols et autres étrangers. Cette Oranie fournira donc la population d'hommes de frontière et de pionniers qui, remis au Maroc devant des conditions analogues aux conditions rencontrées naguère en Algérie, saura réussir. Cette population oranaise représente une grande force d'expansion : le jour où la situation internationale le permettra, elle ne tardera pas à se répandre au delà de la frontière, et lentement, mécaniquement, à pousser son avance vers l'Ouest.

Il est vrai qu'une différence fondamentale existera toujours entre cette expansion latine et l'expansion anglo-saxonne : l'Afrique du Nord doit rester un pays de population mixte; notre colonisation, loin de supprimer les indigènes, les multiplie. Dans l'Amérique du Nord, les Indiens n'eurent jamais la force de résistance des Arabo-Berbères, et la poussée de la population blanche y fut plus forte et plus brutale. L'Afrique du Nord gardera un gros problème de races, plus économique que social, car les races indigènes, musulmanes, vivront toujours à l'écart des Chrétiens. Mais de même qu'aux États-Unis, le Blanc le plus dur au nègre est le *poor white* du Sud, qui économiquement n'est guère plus que l'égal du nègre et accomplit à peu près les mêmes tâches, de même dans l'Afrique du Nord le Blanc le plus dur à l'indigène, c'est le manœuvre sicilien, ou espagnol, et le tout petit colon. Il faut souhaiter pour la solidité de la civilisation européenne en Afrique, qu'un gouvernement fort et désintéressé y prenne de plus en plus la défense de l'indigène sédentaire, propriétaire de terres ou travailleur, contre les exigences du colon avide de terres et peu disposé à payer le travailleur, et aussi la défense de l'indigène nomade, qui du désert ou du haut plateau vient estiver dans le Tell, contre le colon qui lui retire ou lui chicane le droit de passage et le droit d'eau.

Si donc l'Europe un jour s'accorde sur l'opportunité d'européaniser le Maroc, c'est d'Algérie que doit partir le mouvement et c'est le long de la route Marnia-Oudjda-Taza-Fez que doit lentement cheminer la civilisation. Non pas seulement parce que la civilisation romaine et la civilisation musulmane, en leur conquête de l'Afrique du Nord, ont passé par là, — Marnia fut un ancien camp romain, et l'on y voit deux bornes milliaires, — mais encore parce que ce que nous tentons actuellement à Oudjda est le recommencement d'une aventure qui est familière aux Algériens, et que pour ce travail nous sommes de plain-pied. Comme le développement américain, notre avance dans l'Afrique du Nord a été un retour perpétuel à des conditions primitives sur une frontière qui avançait continûment.

La paix française succédant à l'état de guerre perpétuel; la route construite par les disciplinaires; le marché permanent où les échanges se font paisiblement et régulièrement chaque

semaine entre individus, au lieu des rencontres lointaines et irrégulières entre caravanes armées; la gendarmerie, la poste, — de tout ce qui s'ébauche à Oudjda, on trouve l'histoire achevée à des dates plus ou moins rapprochées, en remontant vers Alger et aussi vers Tunis, les vallées et plateaux du Tell dont la vallée des Angad est l'extrême pointe occidentale.

Par étapes, cette paix française, tout en juxtaposant des Européens aux indigènes, a comme fondu ces indigènes, Berbères, Arabes, Turcs, Nègres, tribus Maghzen, tribus Siba, ghettos juifs, clients de marabouts. Elle a atténué l'influenee des groupements religieux, les haines de *çofs* à *çofs*, émancipé l'individu de la tribu par la divisibilité des biens et le régime individuel de la propriété; elle a dispensé les hommes de la nécessité d'être avant tout des guerriers, groupés pour la défense ou le pillage; elle les a spécialisés en pasteurs, en agriculteurs, en commerçants... Toutes besognes qui restent à faire au Maroc.

Or l'impression est bonne à parcourir ces villages de colonisation, alignés le long de la route qui par les plaines étagées de l'Oranie, de Lamoricière à Mercier-Lacombe, par la haute plaine d'Eghris, la longue vallée du Chélif et le plateau de Sétif et Constantine, rejoint en Tunisie le plateau du Kef et la vallée de la Medjerda. La grand'route d'abord, puis le chemin de fer, les écoles, les maisons des colons, les places de marché, les fontaines, les terres soigneusement épierrées, les pentes de vignes, les vallées — comme celle du Chélif — qui autrefois devaient être un désert, si charmantes en ce printemps, sous leur tapis d'herbe verte, de soucis rouges, de trèfles blancs et de boutons d'or; les vêtements confortables des gens que l'on croise, et l'air de sécurité et de contentement qu'ont ces campagnards : tous ces résultats comptent, et prouvent que pour le problème analogue qui se pose sur la frontière du Maroc l'Algérie a une méthode et une expérience qui ont fait leurs preuves. Une science du Maghreb et de ses populations; une variété d'aptitudes, de main-d'œuvre indigène et de vies, sédentaire et nomade; un prolétariat espagnol, italien et maltais; une colonisation européenne; un commerce et des capitaux, français, mzabite ou juif : tout cela est prêt pour l'œuvre de rénovation marocaine.

Un jour, peut-être, on dira : Occupation d'Oudjda, 29 mars 1907, époque notoire de l'avance latine dans le Maghreb. Et cette date évoquera sans doute des idées et des images fort différentes de celles que j'emporte de ma visite : une ville sale et paisible, un camp, une grande manœuvre pittoresque.

Je repasse tous les arguments qui doivent donner une importance à ce jour : nous ne sommes pas venus à Oudjda depuis 1859 ; nous avons commencé aujourd'hui, sans tirer un coup de fusil, la pénétration pacifique dont on parle depuis six années ; nous ne devons quitter Oudjda qu'après que le statut prévu par les accords de 1902 pour la police et la vie économique d'une frontière de plusieurs centaines de kilomètres sera assuré ; nous sortons aujourd'hui d'une situation fausse. Avec le droit et la force de notre côté, nous n'agissions point sur des populations qui se solidarisaient assez peu avec le Maghzen : n'était-il pas de toute évidence pour elles que nous pliions devant une force mystérieuse que depuis deux ans on appelle l'Allemagne ? Peut-être, par ce mouvement en avant, apparaîtra-t-il, même à l'Allemagne, que seuls nous pouvons avoir, grâce à notre frontière, une action positive sur le Maroc ?

Peut-être, encore cette fois, repartirons-nous d'Oudjda, aussi peu avancés que devant : Oudjda est loin de Fez, encore plus loin de Marrakech et des meurtriers de Mauchamp ; peut-être cette marche et contre-marche militaire tournera-t-elle au seul avantage de trois ou quatre mercantis. Près de la porte, un convoi de mules s'est affaissé jusqu'au moyeu dans l'ancien cimetière juif trop mollement remblayé et l'on crie et l'on tire, et la roue s'enfonce. Que de *mule carts* ont dû s'embourber ainsi, un siècle durant, au travers de l'Amérique du Nord, derrière la frontière en marche !

*
* *

Quand nous songeons au retour à Marnia, le soir commence de tomber. Sous le drapeau blanc, en haut de la mosquée, le muezzin chante. C'est l'heure où, sur la plaine, s'allongent les ombres et aussi les longues files des troupeaux qui, d'un mou-

vement sûr et rythmé de marée montante, regagnent les remparts; l'heure où des divers points de l'horizon, les burnous des cavaliers et des bergers qui poussent les bêtes cinglent vers les portes de la ville comme des voiles au crépuscule vers un port. Dans les rues, tout ce monde s'enfile, flot irrésistible que ne ralentissent pas les piétons, les femmes, les enfants, non plus que les grands vieillards aveugles qui, la canne levée et encore tâtonnante, dérivent, pleins d'angoisse, dans ces remous. Entre les murs et les cases, près de la porte, dans le cloaque que le couchant teinte de lueurs sanglantes, les fumées montent au-dessus des tentes que regagnent les animaux.

Ces tentes, ces fumées, le courant des bêtes qui vire autour de la grosse borne sous la porte, leurs beuglements, bêlements et chevrotements, les cris des conducteurs, le piétinement de toutes les pattes et le frottement de tous les cuirs, cet agneau, un panier au museau et qu'embrasse un enfant, cette chèvre qui bêle jusqu'à ce qu'on lui ait découvert son chevreau que l'on cache dans un burnous, les chiens qui avant de rentrer aboient vers la ligne du couchant encore claire, et la découpure nette des créneaux sur le crépuscule, tout cela parle de choses éternelles et de l'heure coutumière où il fait bon se mettre derrière des murs. Nous oublions l'événement historique, la date... Oudjda ce soir, en dépit de l'occupation, ressemble à l'Oudjda de tous les soirs, aux Oudjda de tous les temps.

Nous repartons vers Marnia, au travers des cactus-raquettes encore plus monstrueux à la lune, le long des olivettes argentées, par la plaine vide où luisent quelques douars. Tout de même nous croisons quelques retardataires. Ils se pressent un peu moins que d'habitude, nous dit-on, car ils savent que ce soir les zouaves ouvriront la porte même après sept heures. L'obscurité nous bascule et nous cahote dans les ornières et les trous de la piste. Nous ne rencontrons plus que des chacals qui détalent à toutes pattes, comme des lièvres, et deux grands hiboux qui, un instant, demeurent devant les phares de notre automobile, toutes ailes dehors, hypnotisés.

Enfin voici le feu de la maison cantonnière, la frontière, et toute proche la bonne grand'-route.

LOUIS AUBERT

L'ENFANCE

ET LA

JEUNESSE DE NIETZSCHE

Karl-Ludwig Nietzsche, jeune pasteur dans l'Église luthérienne, était de famille ecclésiastique. Son père et son grand-père avaient enseigné la théologie. Sa femme était fille et petite-fille de pasteurs. Ignorant les pensées nouvelles, les désirs agités, il suivait avec sécurité la double tradition, l'une révélée par Dieu à ses fidèles, l'autre indiquée aux sujets par les princes. Ses supérieurs l'avaient en haute estime. Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse, lui accordait sa protection. Il pouvait espérer une belle carrière; mais il avait les nerfs malades, la tête souffrante, et le repos lui était nécessaire.

Il demanda une paroisse rurale : on lui confia la paroisse de Röcken, pauvre village dont les toitures s'élèvent dans une vaste plaine, aux confins de la Prusse et de la Saxe. Le site est mélancolique : Karl-Ludwig Nietzsche l'aima. Il était grand musicien : souvent, à la tombée du jour, enfermé dans le temple, il improvisait sur l'orgue rustique.

Le pasteur et sa jeune femme attendirent quatre années leur premier enfant, qui naquit le 15 octobre 1844, le jour même de la fête du roi. Cette coïncidence accrut la joie du

père. « O mois d'octobre, mois béni! écrivit-il sur le registre de son temple; toujours tu m'as comblé de joies. Mais de toutes celles que tu m'apportas, voici la plus profonde, la plus magnifique : je baptise mon premier enfant... Mon fils, *Frédéric-Guillaume*, tel sera ton nom sur la terre en souvenir du royal bienfaiteur dont le jour natal est le tien. »

L'enfant eut bientôt un frère, puis une sœur. Quelques souvenirs conservés par les femmes nous décrivent ce foyer où passe une joie rapide. Le petit Frédéric est lent à parler. Il regarde toutes choses avec des yeux graves, et se tait. A deux ans et demi, il dit son premier mot. Le pasteur aime ce compagnon silencieux et l'emmène volontiers dans ses promenades : Frédéric Nietzsche n'oublia jamais le son des cloches lointaines sur la plaine immense et semée d'étangs, ni l'impression de sa main blottie dans la forte main paternelle.

Le malheur vint très vite. Au mois d'août 1848, le père tomba du haut d'un perron, et sa tête heurta violemment les marches de pierre. Le choc détermina ou peut-être, on ne sait, hâta la venue d'un mal terrible : Karl-Ludwig Niestzche perdit la raison, puis mourut après une année d'égarement et de langueur. Frédéric avait alors quatre ans. Les journées tragiques frappèrent son esprit : le réveil, les pleurs dans la maison, l'effroi de la chambre close, du silence et de l'abandon; les cloches, les chants, les discours funéraires; le cercueil engouffré sous les dalles de l'Église... Il demeura longtemps ébranlé d'avoir si tôt compris. Des visions troublèrent ses nuits, il pressentit une catastrophe prochaine. Il rêva, — écoutons le récit naïf de sa quatorzième année :

Quand on dépouille un arbre de sa couronne, il se flétrit et se dépouille et les oiseaux abandonnent ses branches. Notre famille avait été dépouillée de sa couronne, toute joie s'évanouit de nos cœurs et une tristesse profonde s'empara de nous. Et nos blessures se fermaient à peine qu'elles furent à nouveau douloureusement rouvertes. — En ce temps-là, je rêvai que j'entendais l'orgue dans l'église résonner tristement, comme aux enterrements. Et comme je cherchais la cause de cela, une tombe s'ouvrit rapidement et mon père apparut, marchant dans son linceul. Il traversa l'église et revint bientôt avec un petit enfant dans les bras. La tombe s'ouvrit à nouveau, mon père y descendit et la pierre se referma. Aussitôt le grondement de l'orgue cessa de résonner, et je m'éveillai. Dès le matin,

je racontai ce rêve à ma mère bien-aimée. Peu après, mon petit frère Joseph tomba malade, il eut des attaques de nerfs et mourut en peu d'heures. Notre peine fut terrible. Mon rêve s'était exactement réalisé, le petit corps fut déposé dans les bras de son père. Après ce double malheur, le Seigneur dans les cieux fut toute notre consolation. Ce fut à la fin de janvier 1850.

Au printemps de cette année, la veuve du pasteur quitta la maison paroissiale et alla résider dans une ville voisine, à Naumburg-sur-Saale. Elle s'y retrouva près des siens : ses parents habitaient dans la campagne auprès ; la mère et la sœur de son mari vinrent habiter avec elle une étroite maison où les enfants, d'abord désolés, s'habituèrent.

Naumburg était une cité royale, créée par les Hohenzollern et dévouée à leur dynastie. Une bourgeoisie de fonctionnaires et de pasteurs, quelques familles d'officiers, de hobereaux vivaient entre les remparts gazonnés dont les cinq portes chaque soir étaient closes. Leur existence était grave et mesurée. La cloche de l'église métropolitaine couvrait de ses appels la petite cité, l'éveillait, l'endormait, l'appelait aux fêtes du culte ou de l'État. Nietzsche était lui-même un petit garçon grave et mesuré. Ses instincts s'accordèrent avec les usages de Naumburg et son âme active découvrit bientôt les beautés de sa nouvelle vie. Il admira les parades militaires, les services religieux avec l'orgue et les chœurs, la majesté des anniversaires. Chaque année il était ému par le retour de Noël. Le jour de sa naissance lui causait moins de trouble, mais beaucoup de joie.

Mon jour de naissance étant aussi celui de notre roi bien-aimé, écrit-il, ce jour-là je suis réveillé par la musique militaire. Je reçois mes cadeaux : la cérémonie est vite finie, et nous allons ensemble à l'église. Quoique le sermon ne soit pas écrit à mon intention, j'en prends le meilleur et je me l'applique. Ensuite nous nous réunissons à l'école pour assister à la grande fête... Avant de se séparer, on chante un beau chœur patriotique et le directeur *concilium dimisit*. Alors commence pour moi le meilleur moment, mes amis viennent et nous passons ensemble une bonne journée.

Frédéric n'oubliait pas son père : il voulait, à son exemple, et comme l'avaient été tous les hommes de sa race, devenir un pasteur, un des élus qui vivent près de Dieu et parlent en

son nom. Il ne concevait pas de vocation plus haute ni mieux conforme à ses désirs. Tout jeune qu'il fût, il avait une conscience exigeante et méticuleuse. Il souffrait des plus légères gronderies, et voulait être seul à diriger sa conduite. Quand il éprouvait un scrupule de conscience, il se retirait dans une cachette obscure, s'examinait et ne reprenait ses jeux avec sa sœur qu'après s'être délibérément blâmé ou justifié. Un jour qu'il pleuvait à torrents, sa mère l'aperçut, revenant de l'école, sans parapluie ni manteau, d'un pas égal et lent. Elle l'appela. Il rentra posément : « On nous recommande toujours de ne pas courir dans la rue, » expliqua-t-il. Ses camarades l'avaient surnommé « le petit pasteur » et l'écoutaient en respectueux silence quand il lisait à haute voix un chapitre de la Bible.

Il n'ignorait pas son prestige. « Quand on est maître de soi, enseignait-il gravement à sa sœur, on est maître du monde entier. » Il était fier, il croyait que la race des Nietzsche était noble. C'était une légende familiale que la grand'mère contait volontiers : Frédéric et sa sœur Lisbeth en rêvaient. De lointains ancêtres avaient habité la Pologne. Ils étaient comtes, et s'appelaient Nietzki. Au temps de la Réforme, défiant la persécution, ils rompirent avec l'Église catholique. Ils durent fuir, portant leur fils né de la veille. Trois années durant, ils errèrent de ville en ville, misérables et pourchassés. La mère ne cessa de nourrir son enfant, et ainsi lui donna, en dépit des épreuves, une prodigieuse santé. Il vécut très vieux et transmit à toute sa lignée cette double vertu de force et de longévité.

Frédéric n'était jamais las d'entendre une si belle histoire. Il demandait souvent qu'on lui répétât aussi l'histoire des Polonais. L'élection du roi, par les nobles réunis à cheval dans une grande plaine, et le droit qu'avait le moindre d'entre eux d'opposer à la volonté de tous son refus, le frappaient d'admiration : il ne doutait pas que cette race ne fût la première du monde. « Un comte Nietzki ne doit pas mentir, » déclara-t-il un jour à sa sœur. — Les passions, les désirs puissants, qui, trente ou quarante années plus tard inspirèrent son œuvre, animaient déjà l'enfant au front bombé, aux larges yeux, que des femmes malheureuses enveloppaient de tendresses. A neuf ans, ses goûts s'étendirent : la musique lui fut révélée par un chœur de Hændel, entendu à l'église. Il étudia le piano. Il improvisa,

il s'accompagna en chantant la Bible, et sa mère était troublée au souvenir du père, qui, pareil à l'enfant, jouait et improvisait sur l'orgue de Röcken.

L'instinct de créer — un instinct déjà tyrannique — s'empara de lui. Il composa des mélodies, des fantaisies, une suite de mazurkas dédiées « à ses ancêtres polonais ». Il écrivit des vers, et mère, grand'mère, tantes, sœur reçurent à chaque anniversaire un poème avec sa musique. Les jeux même devinrent prétexte à travail : il rédigea des traités didactiques, contenant règles et conseils, qu'il remit à ses camarades. Il leur enseigna d'abord l'architecture; puis, en 1854, durant le siège de Sébastopol dont la prise le fit pleurer, — car il aimait tous les Slaves et détestait les Français révolutionnaires, — il étudia la balistique et la défense des places fortes. En même temps, il fondait, avec deux amis, un *Théâtre des Arts* où furent joués des drames antiques et barbares dont il était l'auteur : « Les Dieux de l'Olympe » et un « Orkadal ».

Il quitta l'école pour entrer au collège de Naumburg : sa supériorité apparut aussitôt si éclatante que les professeurs conseillèrent à madame Nietzsche de l'envoyer étudier dans un établissement supérieur. La pauvre femme hésita : elle eut souhaité garder près d'elle son enfant.

C'était en 1858. Nietzsche eut des vacances un peu graves. Il les passa, comme il en avait l'habitude, dans le village de Poblès, à l'ombre de coteaux boisés, sur les bords de la fraîche et paresseuse Saale où chaque matin il allait se plonger. Ses grands-parents maternels le recevaient dans leur maison; sa sœur Lisbeth l'accompagnait. Il était heureux, comblé par la vie; mais l'avenir incertain occupait sa pensée.

L'adolescence venait; peut-être allait-il s'éloigner des siens, changer de lieux et d'amis. Il pressentait, avec une anxiété légère, ce cours nouveau qu'allait suivre sa vie. Il se remémorait son passé puéril, long passé dont les hommes auraient tort de sourire, treize années remplies par les premières affections et les premières peines, par les premiers orgueils d'une âme ambitieuse, par la découverte splendide de la musique et de la poésie. Les souvenirs arrivaient, nombreux, vifs, touchants, et Nietzsche, qui avait l'âme lyrique, se trouva bientôt comme enivré de soi-même. Soudain il prit la plume, et rédigea en

douze jours une histoire de son enfance. Il fut heureux quand il eut terminé :

Maintenant j'ai mené à bonne fin mon premier cahier, écrit-il, et je suis content de ce que j'ai fait. J'ai écrit avec le plus grand plaisir et sans un instant de fatigue. Il est si beau de faire repasser devant sa vue le cours de ses premières années et d'y suivre le développement de l'âme. J'ai raconté sincèrement toute la vérité, sans poésie, sans ornement littéraire... Puissé-je écrire encore beaucoup d'autres cahiers pareils à celui-ci!

Quatre petit vers viennent ensuite :

Ein Spiegel ist das Leben.
In ihm sich zu erkennen,
Möcht' ich das erste nennen,
Wonach wir nur auch streben!!

La vie est un miroir. — En lui se reconnaître. — C'est, dis-je, le premier but — Où chacun de nous s'efforce!!

***

L'école de Pforta est située à deux lieues de Naumburg, sur le cours de la Saale. Depuis qu'une Allemagne existe, il y a dans Pforta des élèves et des maîtres. Quelques moines cisterciens, venus au XIIe siècle de l'occident latin pour convertir les Slaves, obtinrent ce domaine que la rivière traverse. Ils élevèrent les hauts murs d'enceinte, les bâtiments, l'église, et fondèrent une tradition qui n'est pas éteinte. Au XVIe siècle, ils furent chassés par les princes saxons; mais leur école fut maintenue, et les luthériens installés à leur place conservèrent l'essentiel de leurs méthodes.

« Les enfants devront être élevés à la vie religieuse, dit une instruction de 1540; ils s'exerceront pendant six années à la connaissance des lettres et aux disciplines de la vertu. » On les tint séparés de leurs familles, cloîtrés avec leurs maîtres. On leur imposa certaines règles de mœurs : le tutoiement et les manières libres furent interdits. On établit entre eux une certaine hiérarchie : les plus anciens eurent charge des plus jeunes, et chaque maître servit de tuteur à une vingtaine de

pupilles. On leur enseigna la religion, l'hébreu, le grec, le latin. L'esprit humaniste, le moralisme protestant et la rigueur allemande formèrent dans ce vieux monastère une alliance singulière et vivace, une manière féconde de vivre et de sentir. Nombre d'hommes éminents ou distingués furent instruits à Pforta : Novalis, les Schlegel, Fichte, — Fichte le philosophe, l'éducateur et le patriote, gloire de la maison. Frédéric Nietzsche désirait depuis longtemps étudier à Pforta. Une bourse lui fut accordée et il quitta sa famille en octobre 1858.

Il entre, il disparaît pour nous. Une anecdote héroïque et puérile est l'unique souvenir qui nous soit parvenu de sa première année d'école. L'histoire de Muscius Scævola paraît invraisemblable à quelques-uns de ses camarades ; ils la dénient : « Aucun homme n'aurait le courage de mettre sa main dans du feu, » opinent ces jeunes critiques. Nietzsche saisit dans le poêle un charbon ardent et le place dans la paume de sa main. — Il porta toujours la marque de cette brûlure, d'autant plus visible qu'il avait pris soin d'entretenir et d'élargir une plaie si glorieuse en y faisant couler de la cire fondue.

Assurément, il endura avec peine cette vie nouvelle. Il jouait peu, n'aimant pas se lier avec des inconnus, et les tendres habitudes de la maison maternelle l'avaient mal préparé aux disciplines de Pforta. Il ne sortait qu'une fois par semaine, pendant l'après-midi du dimanche. Sa mère, sa sœur et deux amis, qu'il avait à Naumburg, venaient le chercher à la porte de l'école et passaient la journée avec lui dans une auberge voisine.

En juillet 1859, Nietzsche eut un mois de liberté : les élèves de Pforta n'avaient pas de vacances plus longues. Il revit les gens et les lieux qu'il aimait, fit un rapide voyage vers Iéna et Weimar. Depuis un an, il n'avait rédigé que des devoirs : retrouvant la verve et le plaisir d'écrire, il composa, sur ses impressions d'été, une fantaisie sentimentale, qui n'est pas dépourvue de pathétique.

Le soleil est déjà couché, écrit-il, quand nous laissons la sombre enceinte. Derrière nous, le ciel est baigné d'or; au-dessus de nous, les nuées roses flamboyent; devant nous, voici la ville qui repose dans la brise douce du soir. — O Guillaume, dis-je à mon ami, est-il une joie plus grande que d'errer ensemble à travers le monde?

O plaisir de l'amitié, de la fidèle amitié; ô souffle de la nuit magnifique d'été, parfum de fleurs et rougeur du soir! Ne sens-tu pas tes pensées qui montent, et, pareilles à la jubilante alouette, trônent sur les nuages couronnés d'or? Quel merveilleux paysage du soir! C'est ma vie que je découvre. Vois comme sont groupés mes jours : les uns retenus dans la pénombre, les autres exaltés et libres. — A cette minute, un cri aigu déchire nos oreilles : il vient de la maison de fous qui est proche. Plus étroitement s'entrepressent nos mains, comme si quelque mauvais génie nous eut touchés de son aile effrayante. Évanouissez-vous, ô puissances mauvaises! — Même en ce beau monde, il y a des malheureux. Mais qu'est-ce donc, le malheur?

Au commencement d'août, il retourne à Pforta. Le retour l'attriste comme la première entrée. Il n'accepte pas cette contrainte brusque, et, ne pouvant cesser de penser à soi, il tient pendant quelques semaines un journal intime qui nous laisse connaître l'humeur et l'emploi de chaque journée. Voici d'abord quelques maximes courageuses, contre l'ennui; son professeur les lui a données, il les transcrit; puis, le récit de ses études, de ses distractions, de ses lectures, de ses crises de mélancolie. L'âme lyrique de l'enfant tantôt résiste, tantôt s'abandonne à ses impressions, et se plie péniblement sous une discipline. Quand l'émotion le presse, il abandonne la prose, trop peu musicale pour sa mélancolie : rythme et rime paraissent; l'inspiration lui donne quatre, vingt ou six vers; il ne la cherche ni ne la retient; il la suit quand elle s'élève, et, sitôt qu'elle a cessé, la prose, comme dans un dialogue shakespearien, reparaît.

Parfois des heures de joies simples et jeunes viennent embellir la vie à Pforta. Les enfants se promènent, chantent en chœur, se baignent. Nietzsche prend sa part de ces joies, et les raconte. Quand la chaleur est trop pesante, une pleine eau remplace l'étude. Les deux cents écoliers descendent vers la rivière, cadençant leurs pas sur les chants qu'ils entonnent. Ils se jettent à l'eau, suivent le courant sans déranger l'ordonnance de leur marche, fournissent une nage assez longue, qui éprouve les plus jeunes, mais les enorgueillit, regrimpent sur la berge au sifflet de leur maître, remettent leurs uniformes qu'un bac, derrière eux, convoyait; puis, toujours chantant, toujours en bon ordre, s'en retournent vers

le travail et vers la vieille école. « C'est épatant! » dit à peu près Nietzsche. Voici venir la fin d'août : huit jours, puis six, puis un long mois passent sans que le *Journal* s'augmente d'une ligne. Il rouvre enfin son cahier : c'est pour l'arrêter et conclure :

Depuis le jour où je commençai d'écrire ce journal, mon état d'esprit a tout à fait changé. Alors l'arrière-été verdissait et s'épanouissait; maintenant, ô tristesse, c'est l'arrière-automne. Alors j'étais *unter-tertianer*, maintenant j'ai monté d'un degré... L'anniversaire de ma naissance est passé, je suis devenu plus vieux — le temps passe comme la rose du printemps, et le plaisir comme l'écume du ruisseau.

En ce moment je me trouve saisi par un extraordinaire désir de savoir, de culture universelle. J'ai lu Humboldt, c'est lui qui m'a poussé. Puisse mon penchant nouveau durer comme celui qui m'attache à la poésie!

Il établit ensuite un vaste plan d'études où la géologie, la botanique, l'astronomie, s'allient à la stylistique latine, à l'hébreu, aux sciences militaires, à toutes les techniques : « Et sur toutes choses, dit-il enfin, la Religion, fondement de tout savoir! Grand est le domaine du savoir, *infinie* la recherche de la vérité! »

Un hiver et un printemps s'écoulent : l'enfant travaille. Mais voici venir les secondes vacances, puis le troisième retour; l'automne dénude les grands chênes sur la terre de Pforta. Frédéric Nietzsche a dix-sept ans, et s'attriste. Depuis trop longtemps il s'impose une pénible obéissance : il a lu Schiller, Hölderlin, Byron; il rêve aux dieux de la Grèce et au sombre Manfred, magicien tout-puissant, qui, fatigué de sa toute-puissance, cherche vainement le repos de la mort que son art a vaincu. Qu'importe à Nietzsche les propos de ses maîtres? Il médite les vers du poète romantique :

Sorrow is knowledge : They, who know the most
Must mourn the deespest over the fatal truth,
The tree of knowledge is not that of life.

La savoir est amer : ceux qui savent le plus
Plus profondément pleurent la vérité fatale,
L'arbre du savoir n'est pas l'arbre de vie.

Il se lasse enfin : il veut échapper à l'engrenage des classes, des besognes qui prennent toute sa vie, et, attentif à lui seul, connaître les pensées dont son esprit déborde. Il se confie à sa mère, à sa sœur, et déclare que ses projets d'avenir ont changé : l'université l'ennuie, il veut être, non plus un professeur, mais un musicien. Sa mère le raisonne et réussit à l'apaiser un peu. L'apaisement est court. La mort d'un professeur auquel il était attaché achève son désarroi. Il néglige décidément le travail, s'isole et se recueille.

Il écrit : il avait eu, dès la première enfance, l'instinct de la phrase et du mot, de la pensée visible. Il ne cesse d'écrire, et pas une nuance de son inquiétude ne nous reste cachée. Il aperçoit le vaste univers du romantisme et de la science, sombre, agité, sans amour. Cette vision redoutable le fascine et l'effraie. Son ancienne piété l'impressionne encore : il se reproche comme autant de péchés ses velléités d'audace et de négation. Il cherche à retenir sa foi religieuse, chaque jour diminuée. Il ne rompt pas à la manière française et catholique ; il se détache avec lenteur et crainte : avec lenteur, parce qu'il vénère ces dogmes ou symboles qui tiennent à tout son passé, aux souvenirs de sa maison et de son père ; avec crainte, parce qu'il sait qu'en renonçant à l'ancienne sécurité, il ne trouvera pas une sécurité nouvelle, mais que les problèmes surgiront en foule. Mesurant la gravité suprême du choix, il médite.

Une telle tentative, écrit-il, n'est pas le travail de quelques semaines, mais d'une vie : se peut-il qu'armé des résultats d'une réflexion puérile, on prétende anéantir l'autorité de deux mille années, garantie par les plus profonds penseurs de tous les temps? Se peut-il qu'avec des fantaisies, des rudiments d'idées, on prétende écarter de soi ces douleurs, ces bénédictions religieuses dont l'histoire est toute pénétrée?

Trancher des problèmes philosophiques, à l'occasion desquels la pensée humaine est en lutte depuis plusieurs milliers d'années; révolutionner des croyances qui, reçues par les hommes les plus autorisés, ont d'abord élevé les hommes à la véritable humanité; réunir la philosophie aux sciences naturelles, sans même connaître les résultats généraux des unes et l'autre; et, finalement, tirer des sciences naturelles un système du réel, quand l'esprit n'a encore aperçu ni l'unité de l'histoire universelle, ni les principes les plus essentiels, c'est une parfaite témérité.

... Qu'est donc l'humanité? Nous le savons à peine : un degré dans un ensemble, une période dans un devenir, une production arbitraire de Dieu? L'homme est-il autre chose qu'une pierre évoluée à travers les mondes intermédiaires des flores et des faunes? Est-il dès à présent un être achevé, ou que lui réserve l'histoire? Ce devenir éternel n'aura-t-il pas de fin? Quels sont les ressorts de cette grande horloge? Ils sont cachés, mais, si longue soit la durée de la grande heure que nous appelons l'histoire, à chaque instant ils sont les mêmes. Les péripéties sont inscrites sur le cadran : l'aiguille progresse et quand elle a passé la douzième heure, recommence une série : c'est l'ouverture d'une période dans l'histoire de l'humanité.

Se risquer, sans guide ni compas, dans l'océan de doute, c'est perte et folie pour un jeune cerveau; la plupart sont brisés par l'orage, petit est le nombre de ceux qui découvrent des régions nouvelles... Bien souvent toute notre philosophie m'est apparue comme une tour de Babel... Un trouble infini des pensées populaires en est le résultat désolant; nous devons nous attendre à de grands bouleversements, au jour où la multitude aura compris que tout le christianisme est fondé sur des affirmations gratuites. L'existence de Dieu, l'immortalité, l'autorité de la Bible, la révélation, resteront à jamais des problèmes. J'ai essayé de tout nier : ah! détruire est aisé, mais construire!

Quel merveilleux instinct apparaît dans cette page! Frédéric Nietzsche pose les questions précises qui retiendront ensuite sa pensée, et laisse pressentir les réponses énergiques dont les hommes seront troublés : l'humanité est un néant, une production arbitraire de Dieu; un devenir absurde l'entraîne vers des recommencements sans terme; toute souveraineté revient à la force, et la force est aveugle, elle suit le hasard...

Frédéric Nietzsche n'affirme rien : il désapprouve les propos rapides sur les sujets graves. Il veut s'abstenir s'il hésite, et, s'il se donne enfin, se donner tout entier. Il suspend sa pensée. Mais elle est débordante, et, malgré lui-même, elle s'exprime parfois : « Bien souvent, dit-il, la soumission aux volontés de Dieu et l'humilité ne sont qu'un manteau jeté sur la pusillanimité lâche que nous éprouvons au moment d'affronter avec bravoure notre destin. » Toute la morale, tout l'héroïsme nietzschéen sont inclus en ce peu de mots.

Nous avons nommé les auteurs que Nietzsche aimait alors : Schiller, Byron, Hölderlin, — cet Hölderlin, si peu connu, était son préféré. Il l'avait découvert, comme on découvre, d'un

regard, un ami dans une foule. La rencontre est singulière. La vie du poète, qui venait de mourir, ressemblait à la vie de l'enfant à peine commencée. Hölderlin, fils de pasteur, a voulu suivre la vocation paternelle. En 1780, il étudie la théologie à l'Université de Tubingue, avec des camarades qui s'appellent Hegel, Schelling. Il cesse de croire. Il connaît Rousseau, Gœthe, Schiller, et le romantisme l'enivre. Il aime la nature mystérieuse et la Grèce lucide; il les aime ensemble et rêve d'unir leurs beautés dans une œuvre allemande. Il est pauvre et doit mener la dure vie du poète besogneux. Précepteur, il subit l'ennui des maisons riches, dans la plupart méprisé, dans l'une trop aimé, joie rapide suivie par la détresse. Il retourne au village natal, où l'air et les gens lui sont doux. Il travaille, écrit à loisir, mais souffre de vivre à la charge des siens, et s'éloigne. Il fait imprimer quelques-uns de ses vers : le public ne retient pas ces beaux poèmes où le génie d'un inconnu fait passer les dieux de l'Olympe dans l'ombre des forêts souabes et rhénanes. Le malheureux Hölderlin rêve de créations plus vastes, mais s'arrête au rêve : l'Allemagne est un monde, la Grèce un autre monde; il faut la force d'un Gœthe pour les unir, et fixer les paroles éternelles de Faust ravisseur d'Hélène. Hölderlin écrit les fragments d'un poème en prose : son héros est un jeune Grec qui se lamente sur la ruine de sa race, et, frêle précurseur de Zarathoustra, appelle la renaissance d'une humanité valeureuse. Il compose trois scènes d'une tragédie dont le héros est Empédocle, tyran d'Agrigente, poète, philosophe, inspirateur hautain des foules, Grec que sa grandeur isole même parmi les Grecs, magicien qui, possédant toute la nature, se lasse des satisfactions qu'une vie peut offrir, s'isole au sommet de l'Etna, écarte sa famille, ses amis, son peuple qui le prient, et, un soir, au coucher du soleil, va se jeter dans le cratère.

L'œuvre est puissante : Hölderlin l'abandonne. La tristesse l'affaiblit et l'exalte. Il veut quitter l'Allemagne où il a tant souffert, libérer les siens de sa vie incommode. On lui propose un emploi en France, à Bordeaux : il disparaît. Après six mois, il revient au foyer, vêtu de haillons, brûlé par le soleil. On l'interroge : il se tait. On s'informe : à grand'peine on apprend qu'il a traversé la France à pied sous le soleil d'août. Son intelligence est perdue. Elle s'éteint, s'abîme dans une torpeur qui

dure quarante années. Il meurt en 1843, peu de mois avant la naissance de Nietzsche. Un platonicien pourrait se plaire à penser qu'un seul génie alla de l'un à l'autre corps. La même âme allemande, romantique par nature et classique par aspiration, brisée enfin par ses désirs, anima ces deux hommes et les prédestina à une même fin. Il semble qu'on surprenne à travers leurs vies le travail aveugle de la race, qui, poursuivant sa frappe monotone, envoie au monde, de siècle en siècle, des enfants pareils pour des épreuves pareilles.

Cette année-là, aux approches de l'été, Nietzsche eut dans la tête et les yeux de fortes douleurs de nature incertaine et peut-être nerveuse. Ses vacances furent gâtées. Mais il obtint de rester à Naumburg jusqu'à la fin d'août, et se trouva payé de ses ennuis par les joies d'un loisir prolongé.

*
* *

Ses dispositions sont bonnes quand il rentre à Pforta. Il a, non pas résolu, mais exploré ses doutes, et peut, sans se faire tort, redevenir un élève laborieux. Il n'a garde d'interrompre ses lectures qui sont immenses. Il ne cesse d'envoyer ponctuellement, de mois en mois, à ses deux amis de Naumburg, des poèmes, des morceaux de musique dansante ou lyrique, des essais de critique ou de philosophie. Tant d'occupations n'entravent pas son travail scolaire. Dirigé par des maîtres excellents, il étudie les langues et les littératures de l'antiquité. Il se trouverait heureux, si les questions pressantes d'avenir et de profession ne commençaient à le tourmenter.

Mon avenir me préoccupe, écrivait-il à sa mère en mai 1863; maintes raisons, extérieures, intérieures, font qu'il m'apparaît trouble et incertain. Sans doute, je me crois capable de venir à bout de tel métier que j'aurai choisi. Mais la force me manque, pour écarter de moi tant d'objets divers qui m'intéressent. Qu'étudierai-je? Il ne me vient l'idée d'aucune décision, pourtant c'est à moi seul de réfléchir et de choisir. Ce qui est sûr, c'est que, ce que j'étudierai, je voudrai l'étudier à fond. Mais le choix n'est que plus difficile, puisqu'il s'agit de trouver ce domaine précis où l'on peut espérer se donner tout entier. Et que de fois elles trompent, ces espérances! Comme on est vite égaré par une prédilection momen-

tanée, une tradition de famille, des désirs! Choisir son métier, c'est jouer une partie de loto où beaucoup ont des jetons noirs et très peu des jetons blancs. Actuellement, ma situation est incommode. J'ai dispersé mon intérêt sur une multitude de domaines, de sorte que, si je satisfaisais tous mes goûts, je deviendrais un homme fort instruit, mais à grand'peine un animal professionnel. Je devrai détruire plusieurs de mes goûts, cela est clair, et, pareillement, en acquérir de nouveaux. Mais quels seront les malheureux que je jetterai pardessus bord? Peut-être justement mes plus chers enfants!...

Voici les dernières vacances, et le commencement de la dernière année. Nietzsche retourne sans ennui dans la vieille école qu'il laissera bientôt. Il y trouve une règle moins dure, une chambre particulière, et certaines libertés. Il va dîner chez tel ou tel professeur qui l'invite, et connaît ainsi, dans le monastère même, les premiers plaisirs du monde. Chez l'un de ses maîtres, il rencontre une jeune fille aimable ; il la voit, la revoit, et, pour la première fois de sa vie, il est amoureux. Pendant quelques jours, il rêve uniquement aux livres qu'il veut lui prêter, à la musique qu'il veut jouer avec elle. Son émotion est délicieuse. Mais la jeune fille quitte Pforta et Nietzsche se remet au travail. Le *Banquet* de Platon, les tragédies d'Eschyle, lui donnent ses derniers plaisirs : puis il se livre aux besognes quotidiennes. Parfois, il s'assied au piano avant l'heure du souper ; deux camarades, qui resteront ses fidèles amis, Gersdorff et Paul Deussen, l'écoutent : il leur joue du Beethoven ou du Schumann ; il improvise.

La poésie est toujours près de lui. Il suffit d'un rapide loisir, d'un arrêt de quelques heures : le grand lyrique réapparaît. Au matin de Pâques, il quitte l'école, rentre chez lui, va droit à sa chambre où il se trouve seul, rêve un instant : les impressions viennent en foule. Il écrit. Le plaisir est intense après la longue privation, et n'est-elle point digne du Zarathoustra, la page que nous transcrivons ici ?

Me voici, au soir du premier jour de Pâques, enveloppé dans ma robe de chambre, assis à mon foyer. Dehors, tombe une pluie fine. Près de moi, la solitude. Une feuille de papier blanc est sur ma table, je la regarde et muse, roulant ma plume entre mes doigts, gêné par la multitude inextricable des sujets, des sentiments, des pensées qui se pressent et veulent qu'on les écrive. Les unes réclament en grand tumulte : elles sont jeunes et pressées de vivre. D'au-

tres sont là, qui se débattent : ce sont de vieilles pensées, bien mûres, bien clarifiées; semblables à de vieux messieurs, elles regardent avec dépit la mêlée du jeune monde. — Ce combat des mondes jeunes et vieux, c'est cela qui détermine notre humeur; et l'état du combat, la victoire des uns, la faiblesse des autres, nous l'appelons, à chaque minute, notre état d'âme — notre *stimmung*.

... Maintes fois, lorsque j'épie mes pensées, mes sentiments, et les observe en religieux silence, j'ai l'impression que des factions barbares bourdonnent et fermentent, que l'air frémit et se déchire, comme si une pensée ou un aigle s'était levé vers le soleil.

Le combat est la nourriture qui rend l'âme forte. Elle sait y recueillir des fruits doux et splendides. Elle détruit, poussée par le désir d'un aliment nouveau; elle lutte avec énergie — mais comme elle sait être douce quand elle attire son adversaire, le retient contre elle et se l'unit entièrement.

Cette impression, qui en cette minute fait tout ton bonheur ou ta peine, va glisser dans un instant, peut-être, comme la draperie d'une impression plus profonde encore, et s'évanouira devant celle-ci, qui est plus haute. Ainsi vont s'approfondissant les impressions de nos âmes, toujours uniques, incomparables, indiciblement jeunes, et rapides comme l'instant qui les apporta.

En cette minute, je pense à telles personnes, que j'ai aimées; tels noms, telles physionomies, passent dans mon esprit — je ne veux pas dire que réellement leurs natures deviennent incessamment plus profondes et plus belles; du moins est-il vrai que chacune de ces réminiscences, lorsque je la retrouve, m'entraîne vers quelque impression plus aiguë — parce que l'esprit ne supporte pas de revenir au niveau qu'il a déjà franchi; l'esprit a besoin de s'élargir toujours. Je vous salue, chères impressions, ondulations merveilleuses d'une âme agitée. Vous êtes nombreuses comme la nature, mais plus grandioses; parce que vous croissez et vous efforcez sans cesse — la plante, au contraire, embaume aujourd'hui comme elle embaumait au jour de la création. Je n'aime plus, comme j'aimais il y a quelques semaines, et je ne suis plus disposé, en cette minute, comme je l'étais quand je pris cette plume.

Frédéric Nietzsche rentre à Pforta pour subir les derniers examens. Peu s'en faut qu'il n'échoue : en mathématiques, il n'obtient pas la note exigée. Mais les professeurs négligent l'insuffisance, et accordent le diplôme. Il quitte la vieille école, et la quitte avec peine. Son âme se prenait vite aux lieux où elle vivait, et s'attachait avec une force égale aux souvenirs heureux, aux impressions mélancoliques.

La séparation des élèves est une cérémonie réglée : ils se réunissent pour prier en commun une dernière fois ; puis, ceux qui doivent partir remettent à leurs maîtres un témoignage écrit de gratitude. La lettre de Frédéric Nietzsche émeut par un accent de pathétique et de solennité. C'est à Dieu qu'il s'adresse d'abord : « A lui qui m'a tout donné, vont mes premiers remerciements. Quelle offrande lui porterais-je, sinon la chaude reconnaissance de mon cœur, sûr de son amour ! — C'est lui qui m'a permis de vivre cette belle heure de ma vie ! — Qu'il continue à veiller sur moi, le Dieu bienfaisant ! » Puis il remercie le roi, « par la bonté duquel je suis entré dans cette école... ; à lui et à la patrie, j'espère faire honneur un jour. Telle est ma volonté ». Il parle ensuite à ses vénérés maîtres, à ses chers camarades, « et particulièrement à vous, mes chers amis ». « Que vous dirais-je à l'instant de partir ? Je comprends pourquoi la plante, tirée du sol qui l'a nourrie, ne peut qu'avec peine et lenteur s'enraciner dans un sol étranger : pourrais-je me déshabituer de vous ? Pourrais-je m'habituer à un autre entourage ?... Adieu ! »

Non satisfait par ces longs épanchements, il écrit pour lui seul des vers qui les répètent :

Qu'il en soit ainsi — le cours du monde est tel :
Qu'il m'advienne comme à tant d'autres.
Ils partent, leur frêle esquif se brise,
Et nul ne peut montrer l'endroit où il sombra.

Adieu, adieu ! sur le bateau la cloche appelle,
Et comme je m'attarde, le batelier me presse.
Et maintenant, hardi, à travers vagues, orages, récifs !
Adieu, adieu...

DANIEL HALÉVY

(A suivre.)

MIGUETTE DE CANTE-CIGALE[1]

XIV

Le lendemain soir, un dimanche, vers les quatre heures, Jan, averti dès le matin par Adelmie, poussait la claie du champ de Peyrehorte. La maison basse, au toit de tuiles plat, d'un rose cendré, mordoré de mousse, rayonnait au soleil, au-dessus de l'étendue des jeunes seigles.

Soucieux et lent, le Marensin longeait les sillons veloutés de verdure neuve et voyait grandir devant lui les chênes-liéges du seuil, le haut cyprès noir et les lauriers ombrageant le courtil.

Au carrefour des allées qui coupent le plateau de culture, il s'arrêta un instant. Allait-il rencontrer la Miguette? Non, sans doute. La Zaïde lui donnant congé toute l'après-midi du dimanche, la jeune fille était, à cette heure, à Cante-Cigale, chez sa marraine, ou peut-être à la ville, au bal du Castet... Et qui sait?... qui sait si d'autres ne la courtisaient pas, lui offrant tortillons, crêpes et vin blanc après le rondeau ou le menuet, pour à loisir presser sa taille souple, lui voler un baiser, ou de furtives caresses... Mais non! et, d'ailleurs, que lui importait? Pénétré d'un sentiment de justice, il convint qu'elle aussi avait bien le droit de le tromper au moment où, dédaigneux d'elle, il allait lui-même demander à la Zaïde sa fille en mariage.

Selon l'habitude du pays, la porte, que l'on ne fermait qu'à la nuit venue, était large ouverte.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 avril.

Deux chats enlacés ronronnaient sur la plaque du foyer, dans la tiédeur de la cendre.

Près de la table, Adelmie cousait. Ses gros doigts rouges froissaient la toile blanche et rude d'une chemise, — celle des noces peut-être : car, en voyant entrer l'ombre de Jan, elle fit un geste brusque, comme pour cacher son travail, et jeta un léger cri.

— Bonjour ! Qu'y a-t-il ? — murmura le jeune homme.

— Rien, je me suis piquée, par surprise... Bonjour, Jan !

Elle montra son pouce, où perlait une lourde goutte de sang, le secoua et, le portant à ses lèvres, suça la fine blessure.

— Il faut prendre garde au panaris, — articula le résinier d'une voix qui cherchait les mots. — Un peu d'huile sur un charbon vif... ça parfume la chair et prévient le mal.

Puis, à voix basse et comme ennuyé de se trouver seul devant elle :

— La Zaïde n'y est pas ?... Comment va l'ancienne ?

— Toujours la même. Voulez-vous la voir ?

Et, sans attendre de réponse, Adelmie entr'ouvrit la porte de la chambre où reposait la grand'mère. Jan la suivit, et, comme elle demeurait un instant penchée aux écoutes afin de ne pas troubler le sommeil de la vieille malade, il lui prit la taille, risquant, par simple politesse d'amoureux, une caresse un peu brutale.

Elle se retourna, les yeux vagues, déjà embués d'ivresse, presque jolie dans la pénombre du seuil, tant son visage rose exprimait de joie contenue.

— Elle dort, laissons-la ! — fit-elle, en élevant son doigt pour recommander le silence.

Des sabots claquèrent sous l'auvent. La Zaïde appela dans la cuisine.

— Maîtresse, — dit Jan, — je suis ici pour vous demander de me faire l'honneur de me donner votre fille en mariage[1].

La voix résonna, grave, assourdie d'une tristesse qu'Adelmie prit pour de l'émotion. L'accent du Marensin, guttural et voilé, lui parut étrange. Il usait de l'antique formule encore en

1. *Dàune, qué souy aci én dé bous démanda dé-m ha l'aunou dé-m bailla boste hille én maridatye.*

honneur dans son pays et certaines régions du bas Armagnac et de la Lande.

Son béret neuf à sa main gauche, la droite appuyée au dossier d'une chaise, où l'un de ses genoux était ployé, il fixait sur la Zaïde un œil anxieux et malin.

Elle le regardait aussi, avec une insistance qui ne lui fut point désagréable, car il sentit qu'elle l'examinait en maquignonne experte, détaillant la bête avant l'achat. Il connaissait sa force et la vigueur de ses reins : il se redressa, le jarret tendu, faisant d'instinct saillir ses muscles, comme si une main curieuse les eût palpés.

— Je te la donne, puisqu'elle le veut... Tu n'as pas le sou, mais je te crois vaillant à l'ouvrage... et si tu essayes de nous faire plaisir, cela pourra marcher droit, sans doute...

Elle dit ces mots pleins de réticences, d'une voix bourrue, en maîtresse qui ne consent pas à voir son autorité diminuée, et Jan eut la sensation confuse qu'il fallait obéir à cette force, que rien n'entamerait cette volonté d'hommasse. Il se vit courbé sous le joug avec cette fille qui serait sa femme, et soumis aux ordre de la *Pourcatère*. Son cœur faillit se révolter. Mais il était de race communautaire; à peine si, depuis un quart de siècle, les jeunes gens s'essayaient à vivre hors de chez eux, quittaient le père pour fonder au loin une autre famille : l'initiative personnelle lui manquait ainsi qu'aux hommes issus des maisons patriarcales de la lande. Il ne savait utiliser aucun de ses instincts de liberté. Il lui suffisait, pensait-il, de travailler selon ses forces, de manger et de boire à son saoul, de fumer et de faire devant l'auberge, sur le « placeau », quelques parties de quilles, aux jours de fête. Et, comme ceux de son pays aussi, il aimait les femmes avec tous les désirs voluptueux des vieilles races pastorales de la souche ibère, que n'a point lassées l'âpre culture de la terre pesante au soc, qui prend à l'homme toute sa sève.

XV

La lande se couvrait d'ajoncs arborescents tout en or; des genêts, aux fleurs d'un jaune vif, éclataient dans les sous-bois.

Des étendues de fougères haussaient leurs tiges naissantes en forme de crosse ouvragées de ciselures, agitaient déjà de petites palmes vertes. Les pins embaumaient l'air d'un subtil arome de résine que le vent de montagne traînait au travers des champs de seigle pareils à des pièces d'eau calme entourées de *pignadas* noirs.

Chaque soir, depuis huit jours, aussitôt après le coucher du soleil, Peyrehorte était en joie. Sous l'auvent, à la lueur de l'âtre où rôtissaient de longs pains embrochés que l'on mangeait imbibés d'huile d'olive et frottés d'ail en vidant de pleins gobelets de jurançon mousseux, une vingtaine de jeunes filles et de garçons jacassaient et chantaient en tressant les guirlandes de la « Couronne ».

Déjà les « donzelons » partaient le matin, tantôt à pied, tantôt à franc étrier, montés sur des poulinières à tous crins, de ces fines juments landaises, nerveuses et sobres, qui paissent en liberté dans la bruyère. Ils allaient au loin, à dix lieues parfois, l'épaule enrubannée d'un « floc » de couleur vive, serrant dans leurs doigts un vieux pistolet d'arçon orné de ganses multicolores, qu'ils déchargeaient à grand bruit au seuil de la maison des invités.

Puis, ayant mis pied à terre devant les gens accourus, ils donnaient l'accolade, fleurissaient la veste du maître d'une rose hâtive, ou d'un brin de violette ou de verveine, et d'une voix solennelle disaient :

Qué soum aci dé las parts dou nobi [*ou dé la nobi*], *qué-t-s hèn émbita, én qualitat dé parén* [*ou dé bésin ou d'amic*], *à minya* [tel jour] *dab éts touts à case.*

Nous sommes ici de la part de l'époux [ou de l'épouse], lequel [ou laquelle] vous fait inviter, en qualité de parents [ou de voisins ou d'amis], à manger [tel jour] avec eux tous, à la maison.

L'invité, ayant répondu à leur salut, offrait à manger et à boire. Les verres se heurtaient, des chansons et des rires sonnant aux lèvres. On lutinait les filles rieuses. Le coup de l'étrier — la large rasade débordante qui mouille les doigts — avalé d'un trait, ils secouaient poliment leur verre, afin de montrer qu'il n'y restait rien, et, remontant à cheval, tiraient encore

leurs salves de joie, fiers de faire parler la poudre en l'honneur d'hôtes accueillants.

Plus loin, au seuil d'autres « bordes », ils répétaient les mêmes gestes, les mêmes paroles, les mêmes saluts, vidaient les plats, vidaient les verres, jetaient des fleurs et des chants et, le soir, tanguant un peu sur leurs vieilles selles, ils revenaient à Peyrehorte, ivres de discours, d'embrassades et de vin.

Ce soir-là, ils rentrèrent tard, les *émbitadous*. Ils avaient achevé leur rude tournée. Zaïde et Adelmie les virent apparaître sur le chemin, exténués et sans voix, souillés de sable, le béret plaqué sur l'oreille, sentant l'armagnac et le tabac.

— Oh! la! la! regardez-les-moi, ces droles! l'un est blanc de farine, l'autre est masqué de charbon, et tous deux sont saouls comme des *trides*[1]...

L'Adelmie riait aux larmes et ses compagnes moqueuses, entourant les « droles », pouffaient, avec de grands gestes qui ponctuaient leurs cordiales injures.

Seule, Miguette, dans son coin, soutenant une torsade de buis piquée de roses de papier rouge, Miguette, pâle, et dont les doigts tremblaient un peu, ne disait mot.

— Hou! hou!... à la paille!... allez dormir, les beaux galants! — ricanaient les filles. — Vous serez frais pour la veillée...

Le grand Cadet, garçon meunier de la Hontrède, poudré à frimas, se dérobait en titubant. C'était l' « inviteur » de Zaïde.

Son compagnon, — « l'inviteur » de Jan, — un résinier au visage barbouillé de suie, sautillait sur ses jambes minces et, lâchant des jurons gutturaux, interpellait violemment son ami, le futur *nobi*, qu'il rendait responsable de la longueur du chemin et de ses beuveries.

— Au fenil! — lui criait-on.

Élevant les mains, après d'inutiles efforts pour se tenir immobile sur une patte, afin de prouver hautement qu'il pouvait encore garder l'équilibre, il se résigna, suivit Jan qui, tirant les juments par la bride, les emmenait vers l'écurie.

1. Grives.

Sous l'auvent, une voix pure chantait :

La bère àuselète
Aù ber boi s'én ba,
Ser ue branque d'olibe
Sé ba repausa...

— la chanson de « la belle oiselle » qui « s'en va au bois vert » et « sur une branche d'olivier s'en va reposer ».

C'était Miguette qui, priée maintes fois par ses compagnes, se décidait enfin à rythmer un rondeau. Cela la dispensait au moins de le danser, et, durant que les pieds agiles battaient haut le sol durci, elle jetait, presque joyeuse, avec une ironie cachée qu'Adelmie pouvait bien comprendre :

E brune, jou' souy brune,
E brune boï esta!...
La branque qu'es coupe,
L'ausèle toumba...
Ya pa ni auset ni ausèle
Qué l'ayde a-s-léua,
Sounqué roussignoulète, etc.

Et brune, je suis brune, — et brune je veux être!... — La branche s'est coupée, — l'oiselle est tombée... — Il n'y a ni oiseau ni oiselle — qui l'aide à se relever, — sauf le rossignolet — etc.

— Et brune, je suis brune, — et brune je veux être! — répétaient en chœur les filles, avec une inconsciente cruauté, tandis que la future épousée sentait sur sa face une ardente rougeur de fièvre qui faisait paraître plus blanchâtres encore ses cheveux décolorés.

— C'est un bien joli rondeau, — disait à Jane de la Hittère (une belle fille aux yeux aussi noirs que ceux de Miguette) sa malicieuse voisine, la Margaride de Juandot, que la retraite de son galant, l' « inviteur » ivre barbouillé de suie, n'avait pu attrister. — C'est un bien joli rondeau, mie, mais le dernier que la Miguette aurait dû chanter ici, à cause de l'autre... Pour nous, ça nous est égal, pas vrai?...

La Margaride, rieuse, se renversa à demi, appuyée d'une épaule au pilier de l'auvent, cambrant sa taille lascive. Ses petites mains refoulaient sous le mouchoir la masse de ses cheveux bruns.

Depuis une quinzaine environ, les « veillées de la Couronne » étaient un prétexte à promenades, à soupers nocturnes, à danses et à chansons.

Dès les neuf heures, on s'occupait sagement à tresser des guirlandes de fleurs et de feuillages, qui devaient, la veille des noces, pavoiser le seuil de la *nobi* parmi des girandoles de lumières. Mais, au bout d'une heure à peine, les doigts se lassaient, un tumulte de voix bruyantes, coupées de rires, alternait avec le chant d'un bouvier ou d'une fille. Les galants buvaient dans le même verre. Des couples s'éloignaient, enlacés, sur le *pastén*[1], enveloppés tour à tour d'ombre et de clair de lune.

Seule, Miguette demeurait sérieuse. Parfois elle s'efforçait à causer, pour donner le change aux autres, qui la regardaient avec une sorte de curiosité à la fois amicale et maligne. Au fond d'elle-même, elle souffrait plus qu'elle n'eût su le dire, et cela l'étonnait beaucoup : jamais elle n'avait compris que l'on pût ainsi être endolorie de peine sans motif.

Sans motif? oui, car elle savait bien que Jan ne pouvait, au risque d'être considéré comme fou, renoncer à l'héritière de Peyrehorte pour ses seuls beaux yeux, à elle, la pauvre Miguette!

Malgré tous ses raisonnements, elle ne parvenait pas à calmer son cœur. Jan l'aimait; il n'aimait pas « l'autre » : de cela, elle en était presque sûre. Chaque soir, elle le retrouvait dans la combe, tantôt auprès de la fontaine, tantôt à mi-dune de Cante-Cigale, dans une cabane abandonnée, tout entourée de genêts et d'ajoncs impénétrables. Elle vivait là des heures ardentes de caresses qui lui laissaient, au matin, le visage ravagé et blême, les yeux meurtris jusqu'aux pommettes, la démarche lasse et le cœur noyé.

« Je n'ai rien, — se disait-elle, — rien!... »

Et elle se tâtait, en proie à une douleur lente qui semblait l'effleurer, l'envelopper subtilement de toutes parts.

« Je n'ai rien, rien, — se répétait-elle, — mais c'est comme un manteau de mal qui me recouvre! »

Elle ne redevenait elle-même que dans l'étreinte de l'amant.

1. Pâtis.

XVI

Les chars avancent dans les sables de la dune.

Les bœufs bazadais à la robe baie, caparaçonnés de draps d'une blancheur éclatante, aux cornes fleuries de fougères nouvelles, baissent leur front orné de franges écarlates, où les liens du joug, croisés sur les coussinets de paille fauve, craquent dans l'effort de leur marche lente et rythmée.

Devant eux, haussant la *toucadère* enrubannée, leurs bouviers guêtrés de droguet arpentent le chemin mouvant et roide.

Sur le premier char, pavoisé de verdure et de branches de pin, le lit de l'épouse — sous l'*àubanèque*[1] de toile blanche toute constellée de lauriers — se balance, entouré d'une troupe de jeunes filles debout à l'arrière ou assises sur une gerbe de paille de seigle, et dont alternent les chants. C'est une rapsodie gasconne au rythme mélancolique, qui traîne et se perd, évoquant dans sa monotone ampleur l'immensité de la lande aux horizons fuyants comme ceux de la mer.

Sur le second char s'érige l'armoire massive, orgueil de la Zaïde, qui la fit faire en bois de chêne, à doubles battants munis de ferrures, large et profonde, afin qu'elle supportât sans fléchir le poids du linge entassé dans les tiroirs.

Et les filles chantent, d'une voix de tête dont l'air libre atténue l'éclat et que l'écho mélancolise encore :

Lou leyt de la nobi qué ba, qué ba,
Lou bén dé mountanho qu'où hè ana...

Le lit de l'épouse s'en va, s'en va, — le vent de la montagne le pousse...

Et, pour exciter la marche, tous reprennent l'antique refrain :

Auan! auan! lous dé déuan!
Lous dé darrè qué séguiran!
Auan! auan! Lous dé darrè
Qué séguiran au trot canhè...

1. Grande pièce de toile montée sur des cercles de bois, dont on fait une capote aux charrettes.

En avant, en avant, ceux de devant! — Ceux de derrière suivront! — En avant! en avant! Ceux de derrière — suivront au trot de chien...

Ayant épuisé la louange du lit, la Margaride de Juandot répète sur un rythme plus vif :

Aquéstes piadéres diurén louri,
Diurén grana,
Diurén louri, diurén grana,
Tan bère nobi
Ba passa!

Ces pinèdes devraient fleurir, — devraient grener, — devraient fleurir, devraient grener : — une si jolie épouse — va passer!

Puis elle célébra la *nobi*, selon l'usage :

La noste nobi marche leujè,
Qué semble l'iranyé ser l'iranyè!

Notre épouse marche légèrement, — elle ressemble à l'orange sur l'oranger!

— Voici le Gran-Casaù! — cria d'une voix rauque le bouvier des *Porte-leyt*[1], — chantez-leur la passade[2], afin que l'on nous offre à boire : il fait si chaud!

Dociles, les « donzelles » entonnèrent la « passade ». Les mots ailés s'envolaient au loin dans la combe.

Les chars arrivèrent devant le seuil. Une petite vieille, parente assez proche de Miguette, demanda :

— Hé! vous autres, les belles, où donc est celle de Cante-Cigale qui chante si bien?

— Elle n'est pas venue avec nous, ce soir : il paraît qu'il y a beaucoup à faire à Peyrehorte! — répondit la Margaride.

— Pensez! une noce de deux cents personnes! — appuya la brune Jane. — On y mange déjà depuis trois jours!

— Mais les invités ont apporté des présents?

— C'est égal, à quatre repas!... Au déjeuner de huit heures, toutes les poêles pétillent sur le feu...

— Et ton galant, Margaridette?

1. « Porte-lit ».

2. Couplet qui annonce le passage du cortège devant une maison.

— Il est gris depuis l'autre semaine, et le Cadet ne vaut guère mieux! — fit-elle en lançant une œillade à Jane.

— Il ne songe plus à t'embrasser?

— Un fameux vin, tenez, le vôtre! — déclara sentencieusement le bouvier, interrompant leurs confidences. — Un fameux vin!... *Arrè, arrè*[1], Caubet! — fit-il en frappant de l'aiguillon le mufle rose de ses bœufs, — et vous autres, les babillardes, remontez vite... Nous n'arriverons jamais... Il faudra pourtant souper!

Le Cadet de la Hontrède, qui n'était pas aussi gris que la Margaride le prétendait, saisit « à brassée » sa donzelle et la jeta dans le char.

— A une autre! — criait-il; — c'est plus doux à remuer qu'un sac de seigle, et ça pèse à peine autant... Voulez-vous monter?

— Laquelle veux-tu hisser encore? — fit la Margaride, narquoise.

— *Qué sié dou roujé ou dou blan,*
Per boun qué sié, qu'ou béuran!

— Que ce soit du rouge ou du blanc, — pour aussi bon qu'il soit, nous le boirons!

Telle fut la réponse du meunier, qui jouait sur les mots, feignant de n'avoir pas bien compris. — Et il empoigna une forte fille dont le visage roux, tiqueté de brun, grimaçait d'aise sous de rudes crins embroussaillés. Mais elle pesait plus que l'autre, et il dut s'y reprendre à deux fois, d'autant qu'elle se faisait lourde, abandonnée, jambes ballantes, entre ses bras. Enfin, quand il l'eut retournée dans ses larges paumes, il la lança sous l'*aubanèque* parmi ses compagnes, et le char s'ébranla sur le pâtis de la ferme, avec un claquettement de roues pesantes.

Le soleil se couchait, enflammant les étendues de genêts en fleur, baignant d'une lueur orangée les champs de seigle à peine verts. Ils traversèrent une rase lande d'ajoncs, toute en or, bordée à l'est d'une colonnade de grands pins droits entre lesquels apparaissait la lune montante, puis un bosquet de chênes-liéges.

1. « Arrière, arrière! »

Les voix reprirent le chant du *Porte-leyt*, et, lointain, l'écho des bois de l'autre pente en prolongeait l'indicible mélancolie.

Mais, comme dans les pays de Gascogne « le rire ne perd jamais ses droits », donzelons et donzelles échangeaient aussi de vifs couplets dialogués :

Dèche, nobi, lou leyt pouirit :
La nobi t'én porte un mey poulit.

Laisse, époux, le lit pourri : — l'épouse t'en porte un plus joli.

Ainsi les filles. Et les garçons de répondre aussitôt :

Lou leyt dé la nobi qu'és arribat,
Dé péu dé gat qué l'an pléat!
Dé péu dé gat é dé bouhoun :
Lou leyt dé la nobi n'é pa boun!

Le lit de l'épouse est arrivé; — on l'a rempli de poil de chat! — de poil de chat et de taupe : — le lit de l'épouse n'est pas bon !

Alors les donzelles courroucées répliquaient :

Dé péu dé gat nou l'an pléat,
Mè dé bouneplume d'àucat.
Ah! tire-t, nobi, lou leyt fanit :
La nobi t'én balhe un mey poulit!

De poil de chat il n'est pas rempli, — mais de bonne plume d'oie. — Ah! laisse, époux, le lit fané : — l'épouse t'en baille un bien plus joli!

Quand ils arrivèrent dans le champ de Peyrehorte, la nuit était venue, nuit de printemps tiède et sereine. Le clair de lune dessinait sur la pelouse l'ombre monstrueuse des surriers.

Sur le cri stridulant des « taupes-grillons », ininterrompu, enveloppant l'espace comme d'une trame bruissante, tintaient les sonnailles des vaches. L'odeur de miel des jeunes feuillages et le parfum des herbes coupées flottaient dans l'air avivé de fraîcheur.

Pausan li la couroune,
Pausan li la couroune,
La qui sa may li doune :
Ta bien l'ésta!

Ere sé l'a ganhade
En soun bién ha!

Posons-lui la couronne, — posons-lui la couronne, — celle que sa mère lui donne : — elle lui sied tant! — Elle se l'est gagnée — par son « bien faire » !

La voix frémissante de Jane récitait le chant solennel, et le chœur reprit :

En soun bién ha
En ha l'amou :
Atau hèn las hilles d'aunou!

Par son « bien faire » — en faisant l'amour : — ainsi font les filles d'honneur!

Les finales s'éternisaient en vocalises et, là-bas, au fond de la ravine, un rossignol semblait répondre, lançant des notes éperdues.

D'autres jeunes filles disaient sur le même air :

Nous aus qu'an troubat dé brabes géns,
Dé brabes géns é dé béroï bouch,
Laurè én hlou!
En dé ha las aunous
A la nobi...
Amassém-li la juncade,
La qui sa may li balhe!...

Nous avons trouvé de braves gens, — de braves gens et du joli buis, — du laurier en fleur! — pour faire les honneurs — à l'épouse... — Amassons-lui la jonchée, — celle que sa mère lui baille!...

Mais Miguette chantait d'une voix brisée. Elle ne pouvait rester muette parmi ses compagnes : il fallait tresser la couronne, après avoir cueilli les fleurs et les herbes parfumées pour celle qui lui volait son amour. Passe encore quand elle courait par les jardins et les landes avec les autres donzelles, en quête de buis et de rameaux : elle trouvait un coin où rester seule en arrière et pleurer. Mais ici?...

La couronne étant suspendue à la balustrade de l'auvent, — la couronne de buis, de laurier et de roses où brûlait la petite

flamme jaune des chandelles fichées en cercle, — une cornemuse préluda tristement. Un aigre violon fit vibrer ses cordes, accompagné d'une vielle nasillarde et monotone, et tous les talons fiévreux battirent le sol, tandis que la vieille Cadichette, une voisine de Peyrehorte, brune et vive comme une cigale et qui savait toutes les chansons de la Lande et de l'Armagnac, rythmait de sa voix aiguë, inlassable, qui ne devait plus se taire durant trois jours, d'interminables rondeaux aux paroles si gaillardes que filles et garçons en devenaient fous. Miguette, emportée par l'élan de ses compagnes et les poignets vigoureux du grand Cadet, sautait en cadence, mais le refrain mourait sur ses lèvres, dans un murmure de mots vite éteints qui ne pouvaient pas jaillir. Au milieu d'une pause et comme les danseurs se disposaient pour un menuet, — un *congo*, — elle se glissa derrière les lauriers du courtil et se laissa tomber sur un tronc de châtaignier abattu.

Ses doigts griffaient l'écorce; d'un geste inconscient, elle en détachait des écailles rugueuses, les émiettait lentement. Ce geste occupait ses mains, tandis qu'elle songeait avec âpreté.

Les chants, les danses, les fleurs, le visage rayonnant d'Adelmie, l'exaspéraient jusqu'à la colère. L'odeur seule des plats lui soulevait le cœur. Mais que pouvait-elle? Il fallait chanter, danser, rire, manger et boire, plaisanter avec cette foule de gens qui se moqueraient d'elle s'ils soupçonnaient la cause de son émoi! Un instant, la pensée lui vint de se dire malade, d'aller se coucher dans le *crampot*, — sa chambrette, — et là, de mettre ses poings sur ses yeux, d'enfouir sa tête sous les couvertures pour pleurer à l'aise, sans que nul l'entendît. Cependant la Zaïde avait besoin de sa servante. Ce n'était pas l'heure de demander du répit.

Elle se sentit seule et faible infiniment.

Oh! ces chants! que faire pour ne plus les ouïr? Elle appuya la paume de ses mains contre ses oreilles et ferma les yeux. Mais, dans sa tête ébranlée, fusaient les bruits, bourdonnaient les voix. Sous ses paupières closes passaient des visions de couples enlacés, de girandoles lumineuses. Elle voyait Jan, libre maintenant qu'elle n'était plus là, Jan qui serrait dans ses bras l'Adelmie heureuse de sentir contre elle le corps souple de cet homme qu'elle aimait.

« C'est demain, demain! — pensa-t-elle, — un mauvais jour à passer, puis... »

Des rires éclatèrent auprès d'elle. Elle fut debout et, se croyant surprise, déplia son mouchoir pour l'appuyer à ses lèvres et feindre un malaise. Derrière le laurier vivace dont les jets feuillus la couvraient d'ombre, nul ne devait l'apercevoir.

Un fumeur fit craquer une allumette : la brève lueur l'aveugla. Il se penchait au ras du sol, en lançant des mots drôles dont elle ne comprit pas le sens; une dizaine de jeunes hommes accoururent, autant de filles. Ils formaient un cercle sur le *pastén* et leurs rires sonnaient au loin. Miguette écarta doucement les feuilles et ne vit d'abord qu'un point de feu dans l'herbe, au-dessous d'une touffe d'églantiers sauvages, puis elle distingua une forme sautelante qui se déplaçait avec lenteur. La lune éclaira ce coin de pelouse et elle aperçut alors, distinctement, un énorme crapaud jaunâtre qui, immobilisé par l'ivresse ou la terreur, dardait ses yeux ronds, tenant dans sa bouche baveuse un cigare dont le bout rougeoyait un peu.

— Il fume! il fume bien! — murmuraient les curieux, attentifs au supplice que des farceurs cruels infligeaient à l'animal.

— Il le fumera tout entier! — glapit une fille, — le Cadet de la Hontrède le lui a fourré dans la gueule!... Il ne voulait pas le prendre... il n'en avait pas l'habitude, le pauvrot!... Maintenant il a l'air de le trouver bon.

— Oui! mais gare!... il éclatera, non pas de rire comme vous autres, jolies droles!

— Attention! attention!...

— Oh! comme il s'enfle!

Le crapaud aspirait toujours l'âcre fumée de son cigare. Une angoisse d'agonie embua ses yeux glauques qui s'éteignirent. Sa peau ocellée de taches d'un jaune sale s'était tendue à rompre. Il essaya en vain de ramper en se soulevant sur ses pattes écartelées : un claquement sec retentit, comme celui d'un bouchon rejeté par le vin qui mousse, et la bête éventrée s'aplatit dans l'herbe.

La bande folle, rejetée en arrière, se bouscula, toute joyeuse, avec des rires.

XVII

La vieille Mayon rouvre les yeux.

Une coulée de lumière poudroie dans la chambre, allant des volets entr'ouverts aux panneaux d'un massif bahut de chêne. Sur le bois bruni, où miroitent les poignées de fer des tiroirs polies par l'usage, de petites taches cendrées courent le long des arêtes et des moulures, s'étendent au milieu des losanges brillants, selon le jeu des pampres aux feuilles naissantes qui grimpent au-dessus de la fenêtre et que balance la brise matinale. Une indéfinissable odeur de chair rancie, de vieilles hardes entassées, se mêle au parfum frais du linge blanc embaumé de lavande et de romarin.

L'aïeule se sent triste. L'angoisse de la mort pèse sur son cœur comme une pierre. Trop faible pour tenter un mouvement, les mains jointes sur son menton taillé en pointe de sabot, elle suit de ses yeux vagues les petites lunes de clarté qui dansent sur le coffre adossé au mur.

Une rumeur de chants monte sur le pâtis.

— Qu'est-ce donc?... — murmure-t-elle.

Elle fait un effort pour se souvenir. Quelques paroles, lui arrivant par bouffées, réveillent sa pauvre âme confuse, et, chose étrange, elle qui ne retrouvait plus dans sa tête la moindre trace des faits récents, recompose, à l'aide des seuls mots entendus, une scène effacée depuis des années sans nombre.

Dans la ténèbre de sa mémoire, un mince rayon de souvenir fuse et s'allonge, comme la coulée de soleil dans la chambre. Tout le reste est noir comme une eau souterraine. Mais dans la zone lumineuse apparaissent des visages, tels qu'elle les a vus, un demi-siècle auparavant. Ce sont les mêmes paroles qui chantaient sur leurs lèvres. Elle s'évoque *nobi*; — non pas vêtue de la robe blanche ainsi que les jeunes d'aujourd'hui, mais parée d'un jupon à mille plis serrés, les cheveux courts sous la *bélitche*[1] que portaient les femmes de la Lande et de l'Armagnac noir. — Tous les invités se pressent autour

1. Ancienne coiffe de la basse Gascogne.

d'elle, la veste ou le corsage ornés de « fiançaillons » de ruban clair que l'on épingle en chantant :

Jou qu'énténi la tride àu bos canta
E lou co dé la nobi a suspira...

Moi, j'entends la grive chanter au bois — et soupirer le cœur de l'épouse...

Tous les invités se disputent le plaisir de l'embrasser, après avoir jeté l'offrande dans les plats que tiennent, debout auprès d'elle, le premier donzelon, la première donzelle, dont elle ne peut voir que les mains, — car la *nobi* demeure, selon la coutume ancienne, agenouillée, le front penché sur le dossier d'une chaise.

Mayon, dans son rêve, entend tinter des pièces d'argent et des gros sous, le couplet malin chanté au notaire :

E bous, noutari, n'ét-s-y troumpéts pa :
En dou soun aué nade canalhérie!
E boutats sou papè blu
Qué né la truqué, au ségu!. .

Et vous, notaire, ne vous y trompez pas : — pour son avoir pas de canaillerie! — Et mettez sur le papier bleu — qu'il ne la battra point, à coup sûr!...

La porte s'ouvre doucement, une odeur de viande rôtie et de jambon pénètre dans la chambre : Zaïde, en casaque noire, en jupon bleu, un foulard drapé sur sa tête, semble traîner après elle le lourd arome des plats du déjeuner de huit heures, dans une bouffée de fumée résineuse où flotte le parfum du buis amer et du laurier.

Elle s'avance près du lit de sa mère et, se penchant, relève le rideau de cotonnade à carreaux roses et blancs. Le visage décharné de Mayon, que n'avive plus le reflet de l'étoffe transparente, lui apparaît d'une pâleur si navrante qu'elle joint les mains. Une grosse ride plisse son front sous les bandeaux plats de ses cheveux.

Très doucement elle appelle :

— *Mamay?... mamay?...*

Mais les yeux de la vieille se sont refermés, et, sans le léger

tremblement qui agite ses doigts croisés sous le menton, au-dessus du drap, on pourrait la croire morte.

« Que faire? que dire? — songe Zaïde. — Tout est prêt, la cuisine est pleine de viandes et de volailles. Jan vient de percer les barriques... Les frais sont considérables... Et peut-être qu'elle va passer avant notre retour de l'église... Bah! je ne vais rien dire aux autres! La Cadichonne de la Hontrède pourra la surveiller jusqu'à notre retour : elles sont cinq femmes à la cuisine... »

Au dehors, sous l'auvent, le chœur des jeunes filles chante en habillant l'épouse :

Boute-t, nobi, la man sou cap,
E dit : « Boun tems, an es tu dat? »

Mets-toi, épouse, la main sur la tête, — et dis : « Bon temps, où t'en es-tu allé? »

Courounats la nobi, la soue may,
Courounats la nobi dab un gran gay!
Dab un gran gay é gran doulou,
Courounats la nobi qu'ét-sé hè àunou!. .

Couronnez l'épouse [vous qui êtes] sa mère, — couronnez l'épouse avec grande joie! — avec grande joie et grande douleur, — couronnez l'épouse qui vous fait honneur!...

Zaïde abaisse vivement le rideau qu'elle a soulevé et, refermant la porte, reparaît sur le seuil, où on l'attend.

Rouge et raide, aux mains de ses donzelles qui la parent en lançant un couplet pour chaque ruban épinglé, Adelmie, engoncée dans sa robe blanche à la traîne luisante, a la mine inquiète. Elle fixe sur sa mère des yeux questionneurs, — mais Zaïde détourne obstinément les siens.

La fiancée vivait depuis trois jours dans une attente fiévreuse. La veille, après la cérémonie de la couronne, elle s'était glissée dans la chambre de l'aïeule et, penchée, retenant son souffle, écoutant le bruit à peine perceptible qu'exhalaient ces lèvres entr'ouvertes, une peur l'avait saisie. Si l'ancienne allait mourir cette nuit?... à quand le mariage?... Elle ne songeait pas, comme sa mère, à l'argent dépensé déjà, aux

invitations faites, aux repas servis durant cette dernière semaine; elle n'était plus la fille de ces âpres *Pourcatères*. Elle n'avait de pensées que pour Jan et Miguette. Si Miguette triomphait d'elle?... Si Jan la lui préférait, que deviendrait-elle, malgré ses écus, réduite à mendier les caresses des hommes, comme une misérable pastoure en guenilles que nul ne songe à épouser... Et encore! ces filles-là trouvent des gueux pour elles, même quand elles n'apportent en dot qu'une nichée de bâtards! Mais l'héritière de Peyrehorte, à cause de la dureté de sa mère et de la couleur de ses cheveux, resterait sans homme!...

Elle avait peu dormi, d'un mauvais sommeil hanté de cauchemars, coupé de réveils brusques, de sanglots étouffés, de mots d'angoisse.

A pointe d'aube, elle s'était levée, pieds nus, en chemise, les dents claquantes, pour épier dans la chambre de la grand'-mère. Une veilleuse achevait de se consumer dans un verre posé sur une petite table, à son chevet. La flamme mourante éclairait mal le jaune visage ridé, où les yeux ouverts et fixes semblaient vides comme des trous d'ombre.

Adelmie, toute frissonnante, s'était penchée.

— Tu ne dors pas? — murmurait-elle, avec l'effroi de sentir auprès d'elle rôder la mort.

Les lourdes paupières s'abaissèrent, mais de la bouche contractée aucun son ne sortit.

Une raie de feu passait entre les contrevents mal clos, perçant le rideau de toile, étalant une lueur rose sur les *linços*[1].

Dans l'autre lit, Zaïde, couchée depuis deux heures à peine, poussait des ronflements sonores. Ce bruit régulier et rauque, coupé de sifflements monotones, lui parut sinistre comme un râle. Il lui sembla qu'elle était seule devant l'agonisante, et que la mort allait venir. S'élançant vers le lit de sa mère, d'un geste brusque elle saisit l'une de ses mains qui pendait, la secoua : Zaïde ouvrit les yeux, les referma, grommelant un juron sourd qui s'éteignit dans un bâillement.

— Allons, maman, il fait grand jour. La *mayrie* repose. J'entends déjà les donzelles qui font la jonchée. Lève-toi vite!...

1. On nomme *linços* (linceuls) les draps de lit. — Le mot « drap » ne s'applique qu'à une étoffe de laine, ou au drap mortuaire.

Dix heures maintenant. Sur le seuil, les donzelles, suivant le rite, avaient dit les lamentations de la fiancée :

L'épouse pleure, elle a mal au cœur, — elle regrette l'état de jeune fille. — Elle peut pleurer, — elle peut regretter, — l'état de jeune fille ne reviendra plus.

Elles chantaient encore :

Boutats palhéte sou soula :
La nobi perdoun qué ba démanda...

Mettez des brins de paille sur le seuil : — l'épouse va implorer son pardon.

Le premier chœur demanda :

Qu'a donc fait l'épouse à la maison, — puisqu'on lui fait implorer pardon?

Le deuxième répondit :

— L'épouse n'a rien fait aux siens, — elle implore pardon pour son plaisir.

Et toutes les voix s'unirent en une mélancolique cantilène, le plus pur et le plus beau des chants de cette race, pour l'invitation au départ :

Nous aus soun naus dounzéles,
Nau dounzéloun dab éres,
Marchan sé las éstéles,
Leujè, leujè,
Sé la punte dé l'èrbe
Pausan lou pè.

Nous sommes neuf donzelles, — neuf donzelons avec elles, — marchant sur les étoiles [des fleurs], — légèrement, légèrement, — sur la pointe de l'herbe — posant le pied.

Puis : « Nous sommes huit donzelles » ; puis « sept », et jusqu'à « deux ».

Alors le chœur :

Nous aus n'éren nau mile,
Nous aus n'éren nau mile,
Accoumpagna ue hille...
Auan!... auan!...

Auan, cabalérie,
Lous dé déuan! ..

Nous autres, nous étions neuf mille, — nous autres, nous étions neuf mille, — pour escorter une fille... — En avant!... en avant!... — En avant, cavalerie, — ceux de devant!...

Les finales prolongées interminablement s'éteignaient, emportées par le vent d'Espagne à travers des étendues de genêts d'or, dont les gerbes rutilaient sous l'azur sans tache.

En tête du lent cortège, la *nobi* trônait sur son char pavoisé de feuillage; — derrière elle, les voix reprenaient, d'un accent moqueur :

Lous dé déuan!...
Lous dé darré
Qué séguiran
Au trot canhè!

Ceux de devant!... — Ceux de derrière — suivront — au trot de chien!

Car à la native mélancolie de la lande s'allie toujours l'ironie, et le rire malicieux éclate au milieu des plus graves chansons.

Jan demeurait taciturne. Un instant, il avait espéré que Miguette, retenue à Peyrehorte par les préparatifs du festin, ne viendrait point à l'église. Mais elle chantait si bien que, toutes les filles la déclarant indispensable au chœur des donzelles, la Zaïde avait consenti à réduire le nombre des femmes occupées à la cuisine. Le Janti de Hourcade, un petit bouvier brun aux larges épaules, s'était emparé de son bras. Elle devait subir, sans broncher, ses galanteries audacieuses et l'éclat de sa gaieté.

Bientôt elle eut jeté d'une voix sauvage et dolente, dont l'indicible tristesse étonna les gens du cortège, la cinquième strophe de la marche vers l'église :

Sa may sé l'a jougade,
Sa may sé l'a jougade
A la carte birade,
Au rey dé flous!...
Lou nobi la gagnade
Au joc d'amou!...

Sa mère l'a jouée, — sa mère l'a jouée — à la carte retournée, — au roi de fleurs[1]! — L'époux l'a gagnée — au jeu d'amour!

1. Roi de trèfle.

Alors sa voix se brisa dans un sanglot rauque, — et la Jane de la Hittère, qui allait près d'elle au bras du Cadet, dut reprendre seule la sixième strophe, en qui se dessine l'horizon infini de la lande, dans l'ample ondulation du rythme :

Sa may sé l'accoumpagne
Cabbat aquéstes lanes,
Tan loungues soun!...
Y a pas né jun né sésces,
Sounqu' abranoun!...

Sa mère l'accompagne — au fin fond de ces landes, — si longues elles sont!... — Il n'y a ni jonc ni roseaux, — il n'y a que la bruyère!

Le char s'arrêta au bord du chemin de sable. La grande route pavée se déroulait toute blanche, entre deux pinèdes dont les sous-bois mouillés encore de rosée étalaient leurs bruyères mortes. Une jonchée de buis et d'herbes des marécages, répandue le matin par les « filles d'honneur », y marquait le passage de la *nobi* jusqu'au village distant d'une lieue. Adelmie descendit, et le cortège, dispersé tout à l'heure au hasard du sentier mauvais, se reforma derrière elle.

Au bras de son parrain, — une sorte de haut paysan rougeaud et glabre dont le grand feutre mou penchait sur l'oreille, — elle balayait de sa traîne la jonchée humide et bruissante d'où s'exhalait l'aromale odeur des herbes fauchées avant le jour.

Une donzelle chanta la louange de la fiancée :

Espiant-zé la noubiéte
Bién ayzide à marcha :
Qué l'amou la mié!...
Bién ayzide à marcha,
Qué la miéra!...

Regardons la petite épouse, — bien aisée en sa marche : — que l'amour la mène! — Bien aisée en sa marche, — l'amour la mènera.

Béroye dé figure,
Bién ayzide à' spia...

Jolie de figure, en aisée à regarder...

Le chœur répliqua :

Qué l'amou la mié !...
Bién ayzide à spia,
Qué la miéra !

Que l'amour la mène!... — bien aisée à regarder, — il la mènera !

Ainsi de suite, se déroulèrent une vingtaine de légers couplets, — et le grand chant nostalgique reprit :

Aquéstes piadéres diurén louri,
Diurén grana,
Diurén louri, diurén grana,
Tan bère nobi
Ba passa !

Qu'in-tzé la pàuat, dab la soue may,
Qu'in-tzé la pàuuat lou gran camin,
D'arroses blanques, dé jansémin ?
Qu'in-tzé la páuat, én tz'-ou pàuéra
D'arroses blanques é dé lila ?

Qui nous l'a pavé, avec sa mère, — qui nous l'a pavé, le grand chemin, — de roses blanches et de jasmin?... — Qui nous l'a pavé, nous le pavera — de roses blanches et de lilas?

Puis le chœur :

Bé s'én ba la nobi sou camin plè,
Semble l'arrose dé l'arrousè !

Elle s'en va, l'épouse, sur le chemin « plainier » : — elle semble la rose du rosier !

Ils traversèrent le village juché sur la dernière colline rocheuse qui s'adosse au « pays du sable », et, durant qu'ils sortaient de la mairie et montaient vers l'église, des têtes curieuses surgissaient aux fenêtres, des yeux guetteurs luisaient dans l'entre-bâillement des portes, dénombrant le long cortège de plus de cent invités, détaillant avec force chuchoteries malicieuses la toilette de l'épouse, la démarche aisée ou gauche de l'époux, des donzelons et des donzelles.

« Le bruit a couru qu'on ne ferait pas de noce, — ricanait

intérieurement la Zaïde, — parce que le mariage ne me convenait point. Cela m'est égal! je leur montre à tous, tant qu'ils sont, que je sais bien faire les choses. »

Cette pensée apaisait un peu son orgueil : elle était au fond très mortifiée d'avoir pris pour gendre un homme pauvre. Cela n'empêchait qu'elle n'admirât Jan Lartigau en femme qui s'y entend : avec des bras et des reins comme ceux-là, on pouvait « rentrer » dans toutes les maisons sans essuyer de moqueries. D'ailleurs, « l'ancienne » morte, elle serait forcément plus sédentaire : il fallait un homme pour la remplacer au dehors. Certes elle entendait ne rien abdiquer de sa maîtrise; le Jan et l'Adelmie lui obéiraient en toutes choses. L'argent était sa plus sûre force : ils respecteraient ses volontés.

Elle ruminait tout cela sur le seuil de l'église, tandis qu'autour d'elle les garçons d'honneur se bousculaient à l'appel des filles :

Cintam-zé la nobi, dounzéloun fanit :
Quan l'aujits cintade, qué sérats oarit!

Ceignez nous l'épouse donzelon flétri : — quand vous l'aurez ceinte, vous serez guéri!

Et le Cadet de la Hontrède, le premier donzelon, dont la fière mine démentait l'injurieux verset, s'avança vers l'épouse, tenant aux doigts un large ruban de moire blanche et son béret bleu. Il bredouilla joyeusement les paroles traditionnelles :

Escusats, nobi, qué bous bau cinta...

Excusez, épouse, je vais vous mettre la ceinture...

Cependant les donzelons, excités par Janti, glapissaient sans vergogne, sur un rythme grave, de si gaillards couplets que la Zaïde courroucée leur cria, hors d'elle :

— Taisez-vous, mal appris!... Il y a longtemps que l'on ne dit plus ces chants d'autrefois...

— Si la chose peut encore lui faire plaisir, à cette Zaïde, je n'en sais rien, moi; mais les paroles ne lui en font guère! — grogna celui de Hourcade, en serrant contre lui le bras de Miguette qui passait le seuil.

La jeune fille sourit tristement et détourna les yeux.

XVIII

Ils étaient là une tablée de cent vingt convives, sous une tente formée de draps de lit que soutenaient de hautes perches amarrées à des cordelettes de chanvre, sur le pâtis, devant le seuil de Peyrehorte, entre les grands surriers au gris feuillage et le massif de lauriers noirs.

Au delà s'étendaient les champs de seigle, aux épis violets, aux tiges d'un vert d'aigue-marine pâlies par le soleil qu'on eût dit d'été et qui déjà desséchait les sables.

Une dizaine d'accortes vieilles, parmi lesquelles la Cétotte, bardées de raides tabliers blancs, circulaient autour de la table, haussant au-dessus des têtes les platées de veau, de bœuf et de poules bouillies, de sauces onctueuses où baignaient des pintades au goût de venaison. Puis apparurent les poulardes à la broche, échelonnées sur la blancheur des nappes entre quatre agnelles du pays, fleurant le thym, l'ail, le persil et le serpolet.

Le vin d'Armagnac, d'une clarté d'eau de roche à peine teintée de feu, luisait dans les verres, et la maîtresse de Peyrehorte contemplait avec orgueil les faces rouges et luisantes de ses invités satisfaits.

Il y avait là, outre une vingtaine de gens du *Terre-hort*, — grands et osseux, mangeurs de pain de blé, vignerons au teint fleuri, — une tribu de maigres landais glabres, aux bruns visages de *toreros*, qui bâfraient comme quatre et buvaient comme cinq, avalant d'un trait les rasades débordantes. Leurs yeux de braise erraient sur les femmes, insolents et doux. Ils portaient tous le petit béret bleu, tandis que leurs frères du pays voisin étaient coiffés de feutres mous, à l'exception de quelques vieux au large béret montagnard.

A moitié repas, les langues se délièrent. Ce fut une explosion de paroles gaillardes, soulignées de gestes hardis. Le parrain d'Adelmie, ce vieux goguenard aux yeux matois, louchant vers la Zaïde, — dont la fraîche quarantaine semblait lui inspirer quelques sentiments, — contait l'histoire d'une femme déjà vieille en quête d'un jeune galant, et qui, sur les conseils d'un ami facétieux, n'hésita point à se laisser

choir de tout son long à la renverse, à la vue de la première hirondelle, afin de retrouver un second printemps. Elle parvint seulement à se meurtrir les reins d'une manière si douloureuse qu'elle dut à jamais renoncer au jeu d'amour.

Seuls, Adelmie et Jan demeuraient à peu près sages. Miguette, qui ne mangeait point et vidait de temps à autre le verre placé devant elle, se sentait énervée par les galanteries de plus en plus vives de son donzelon, le Janti. Elle se défendait, avec d'aigres propos, serrant ses jupes autour de ses jambes fines, les coudes au corps, une main au col, la tête penchée en avant, les épaules secouées, feignant une horrible crainte des chatouilles.

Soudain, un cri de femme éclata, suivi d'une tempête de rires, d'un fracas de verres et de vaisselle brisés, et le Cadet de la Hontrède, rouge comme braise, nu-tête, les yeux ardents, surgit à quatre pattes de dessous la table. Il semblait sortir de la robe même d'Adelmie, qui, toute confuse, simulait à grand bruit une colère indignée.

— Bravo, le Cadet! — vociférèrent les dîneurs. — Il a réussi à attacher la jarretière de la *nobi*.

— Est-elle au moins assez haut?

— Ne lui fait-elle point de mal?

— Lui faut-il refaire le nœud?

Et mille autres questions, certes plus indiscrètes, assaillirent la femme de Jan.

Le Cadet, sans répondre, jouissait de sa victoire. Il se pencha à l'oreille du Janti, mit sa grosse tête entre celle de Miguette et du jeune homme, et grommela une confidence, assez distinctement toutefois pour qu'ils entendissent tous deux.

— Que dit-il? que dit-il, le malappris? — s'écria la *nobi* en voyant le regard malicieux de Miguette qui la désignait.

Mais on apporta les « pâtés » aux croûtes épaisses, bourrés de crème, et les oranges juteuses, et les massepains semblables à des éponges dorées.

— Tu n'as rien mangé, mie jolie! — murmurait à Miguette le petit bouvier de Hourcade. — Prends des gâteaux, et laisse-moi t'embrasser!

Comme elle ne disait mot, ne protestait point, il étreignit sa taille souple et colla la bouche sur ses lèvres.

Jan, qui les observait en dessous, devint très pâle. Il serra convulsivement la poignée de son couteau, et la courbe lame refermée claqua dans la rainure de corne.

De la même voix sonore et grave qui avait chanté, trois heures avant, au seuil de la tente :

Boutats-bous én taule, dé dus én dus,
Boutats-bous y, coum lous moussus,
Boutats-bous y dé trés én trés,
Boutats-bous y coum lous bourjés!
Tringlats, béujats soubén
D'aquéste ayguéte d'écharmén!
Tringlats, béujats, tringlats leujé
D'aquéste ayguéte dé bergè!
Tringlats, beujats, bous hèssi pa do :
La may dé la nobi qué pague aco!

Mettez-vous à table, deux à deux, — mettez-vous y comme les messieurs, — mettez-vous y, trois à trois, — mettez-vous y comme les bourgeois! — Trinquez, buvez souvent — de cette eau de sarment! — Trinquez, buvez légèrement — de cette eau de berger! — Trinquez, buvez, [que cela] ne vous cause pas de regret : — c'est la mère de l'épouse qui paie!

le Cadet de la Hontrède qui, avec le chœur, durant tout le repas, — son assiette vidée, — avait dit les louanges de la maison, énuméré les trésors du chai, de l'étable et du grenier, tandis que les donzelles entre chaque service jetaient au *nobi* des couplets railleurs auxquels les donzelons répondaient aussitôt, le Cadet de la Hontrède entonna :

Moun Diu! la nobi, an a las dounzéles?

Mon Dieu! l'épouse, où sont les donzelles?

Et le deuxième chœur de répondre :

Débat la tàule, toutes béuédes!

Sous la table, toutes grises.

Et les filles :

Mon Dieu! l'époux, où sont les donzelons?

Deuxième chœur :

Au fond des landes, à brouter des chardons! — Ils s'y font, à paître chardons, — comme brebis à paître brandes!

Qué s'i hèn à cardoua,
Coum las aulhes à abrana!

Et, les garçons retournant aux filles leurs moqueries, celles-ci disaient au marié :

Adare qué l'as, cap dé courbas!...

Maintenant tu l'as, tête de corbeau! — Avant un an, tu la battras.

Mais, faisant trêve aux plaisanteries grossières, Janti mit à profit l'instant où le Cadet lampait son verre, la bouche pleine de massepain, pour chanter, à son tour, d'une voix un peu assourdie, la chanson du dessert :

Lou déssèr sié miugranes,
Au mén sé ñ i a!...
Dé miugranes madures,
Qué ñ i àuje ou ñ i àuje pa!
Né càu trouba!

[Que] le dessert soit de grenades, — au moins s'il y en a!... — De grenades mûres, — qu'il y en ait ou n'y en ait point! — Il faut en trouver!

Miguette lui donnait la réplique, les yeux levés vers la toile lumineuse de soleil, où les guirlandes et les feuilles de laurier piquées en croix découpaient leurs ombres.

Sa voix, claire comme un accord de flûte rustique, prolongeait les mots avec une douceur infinie :

Es béngut jélades,
Sé las an'mpourtades,
Qu'éren én hlou!
Quin déssèr boulèts, are,
Juén dounzelou?...

Sont venues des gelées — et les ont emportées : — elles étaient en fleur! — Quel dessert voulez-vous, maintenant, — jeune donzelon?...

Et le chant se déroula jusqu'à l'heure où les femmes de la

cuisine, rouges comme le feu des sarments qu'elles attisaient, versèrent le café brûlant dans les verres.

La Cétotte posa sur la table les dernières bouteilles de cette fameuse eau-de-vie blonde qui a le parfum de la prune dans le haut Armagnac et fleure exquisement la violette dans le terroir léger du bas pays. Et, comme elle avait pétri le massepain offert au principal invité, — au parrain de l'épouse, — elle passa derrière Zaïde, en tenant dans ses mains deux assiettes profondes dont l'une formait couvercle ; elle les entre-bâilla discrètement en prononçant ces paroles :

A bous, la may dé la nobi, bous bénguén saludà per aue ue pèce én dé pagà lou jouglà.

A vous, la mère de l'épouse, nous venons vous saluer, pour avoir une pièce qui paiera le massepain.

Zaïde glissa son étrenne, et, durant que le parrain offrait le gâteau à sa filleule, afin qu'elle le partageât entre tous, la Cétotte de Cante-Cigale acheva le tour de la table, en faisant tinter, joyeuse, au creux de ses assiettes à fleurs, les gros sous donnés par les invités. Et, d'une voix un peu chevrotante, mais pure encore et qui ressemblait à celle de sa Miguette, elle chantonna :

Sourtits dé tàule, lous entàulats!
Qué bénguéréts came-plégats!
Came-plégats et rée-crouchits,
Qué semblérets ganhe-pétits!...
Sourtits déhore, anats dansa,
Lous serbiciàus qué bon dina!

Sortez de table, les attablés! — Vous deviendriez « jambe-pliés »! « jambe-pliés » et « rein-cassés », — vous sembleriez des gagne-petits!... — Sortez dehors, allez danser : — les serviteurs veulent dîner!

Toutes les filles furent debout et reprirent le verset. Ce fut un envol de clairs foulards battant les nuques soyeuses et les épaules. Elles se bousculèrent derrière la *nobi*, serrées par leurs galants en bras de chemise, et dont les minces cravates de couleur vive rayaient la blancheur du linge froissé.

Encore haut sur l'horizon, le soleil poudroyait à travers un bosquet d'acacias et de cytises en fleurs, aux grappes blanches et jaunes, poussés au seuil du *pignada* bleuâtre où l'odeur des résines se mêlait à l'arome enivrant des arbustes.

Au sortir de l'ombre légère de la tente, c'était un éblouissement de lumière, car, là-bas, au-dessus du champ de seigle opalin, argenté de lueurs, à perte de vue sous les colonnades régulières des chênes-liéges aux troncs de sanguine, aux ramures d'un blanc de métal, découpées dans l'azur de soie, des étendues de genêts en gerbes énormes, avec leurs millions de fleurs d'or, resplendissaient autant que le soleil.

Et sur l'autre plateau, par delà les pins de Cante-Cigale, la lande était couverte de sombres ajoncs paillétés de cuivre; elle s'étendait jusqu'à la ligne bleue que forme, au ras de l'horizon, la forêt étagée sur les dunes.

XIX

De doux et furtifs éclairs traversaient la chambre. C'étaient des ailes d'oiseaux battant, au dehors, parmi le soleil, devant la fenêtre, et dont le brusque reflet déchirait l'ombre.

Le vent de montagne soufflait par bouffées, emportant la rumeur du bal. A peine si, dans ce recoin de la maison de Peyrehorte, on pouvait entendre le nasillement sautillant de la vielle et la plainte monotone des cornemuses.

Assise sur une chaise basse, au pied du lit de sa mère, la tête dans ses mains, les coudes aux genoux, Zaïde, le sang fouetté par le festin, la chair à la fois lasse et vibrante, écoutait tourbillonner en elle un tumulte de voix confuses.

Depuis plus d'un mois, Adelmie, chaque soir, la suppliait de renvoyer Miguette. Mais, outre qu'elle prisait haut les bras de la servante active à la besogne, la tueuse de porcs avait le souci d'être juste : Miguette étant louée jusqu'à la Saint-Martin, elle ne pouvait, sans un motif grave, la mettre à la porte. Que dirait-on?

« Certes, — pensait-elle, — je sais bien pourquoi la petite ne peut plus souffrir cette pauvre fille. Elle attache beaucoup

d'importance à une chose qui n'en a guère, à mon avis. Moi, je ne demanderais à Jan que d'être travailleur et économe... Mais la Miguette, bien qu'elle ne mange pas comme un bouvier, coûte à nourrir ; elle partie, j'aurais une bouche de moins et les cent vingt livres de plus, qui sont ses gages. Et puis... si Jan ne se contente pas de sa femme... est-ce que je n'en vaux pas une autre, moi ? »

Elle tâtait à pleine main sa poitrine lourde et ferme. Les manches de sa casaque retroussées dénudaient ses bras hâlés jusqu'au coude, mais, au-dessus, apparaissait une ligne de peau d'une blancheur éclatante.

Un secret désir l'agita.

« Ah çà ! je deviens *pègue !* — se dit-elle. — C'est ce printemps, et toute cette jeunesse qui s'embrasse !... Allons voir le bal, et organiser le souper... Car les danseurs ont toujours faim... »

Elle se leva, regarda l'ancienne qui, ayant bu une gorgée de bouillon, semblait dormir, et, jetant sur le miroir, qui lui renvoya son épais profil de matrone romaine, un coup d'œil satisfait, elle sortit de la chambre doucement.

Le soleil n'était plus, au-dessous d'une nappe orangée, striée de pourpre vive, qu'un point de feu lointain, brûlant au ras des herbes, dans l'épaisseur du bois.

Sous les lauriers abritant le courtil, le toit de tuiles, d'un rose frais, brillait entre les jets de noirs feuillages. La Cétotte, adossée à la palissade, — où les porcs qu'elle venait de panser nasillaient en jouant du groin, — causait à mi-voix avec le Cadet de la Hontrède et *Jantirot*[1], le bouvier.

— Vous êtes deux qui n'avez ni faim ni soif ! — faisait la vieille, en éventant, du bout de son tablier de toile blanche, son visage cramoisi, — et je gage que vous pensez à toute autre chose qu'à souper, mes drôles ?...

— Peut-être ! — ripostèrent ensemble les garçons d'un air mystérieux.

— Oh ! toi, *Caddet*, — répliqua Cétotte, je te connais de longue date. Je t'ai vu tout enfant, quand tu tétais ta mère. C'est bien à toi que l'on peut chanter, comme tantôt :

1. Diminutif de Janti.

Cap dé taule, bénté dé loup,
Et beyran pa jamè sadout!

Tête de table, ventre de loup, — on ne te verra jamais rassasié!

— Il ne s'agit pas de souper! — murmura Janti, dont les paupières cillaient un peu.

— De quoi donc?

— Du *tourrin*[1], — reprit le meunier. — Il faut, ma brave Cétotte, que vous nous cuisiniez le *tourrin*, cette nuit, vers trois heures, afin que nous le présentions aux *nobis*, comme c'est la coutume, après qu'ils seront couchés... Nous les surprendrons au bon moment!... Nous y serons tous, tant que la chambre en peut contenir, et c'est moi qui porterai en triomphe la grande soupière.

— Surtout, ne le dites pas aux autres femmes : ça se saurait tout de suite et l'Adelmie serait sur ses gardes! — implora Janti. — Nous vous donnerons tous l'étrenne... Et n'oubliez pas les épices... afin que la *nobi* soit heureuse!

— Et comme cela, demain, à l'aube, — conclut le Cadet, — quand elle ira à la fontaine, nous verrons tous sur son visage quels souvenirs lui laisse la nuit; nous lui chanterons alors :

Prén-té, nobi, lou toun banoun...

Prends, épouse, ta petite cruche...

» Et si nous la lui cassons, dès qu'elle l'aura posée sur sa tête, l'eau ruisselant sur ses épaules ne pourra point la refroidir!...

— Ce sont là des jeux qu'on ne fait plus guère, hélas! — dit la vieille, — et c'est grand dommage, ma foi! car on en riait toute une bonne heure.

Sa voix s'assourdit. Et, durant que les jeunes *gouyats* s'éloignaient, elle songea tristement à ce temps qui n'était plus, à sa jeunesse lointaine, aux parents morts, à sa Miguette dont le rêve s'écroulait; mais elle n'eut pas une révolte contre le destin. Jan Lartigau pouvait choisir entre une « riche » et une « pauvre »; il choisissait : c'était son droit, et nul ne l'en pouvait blâmer...

1. Sorte de potage aux œufs, fortement assaisonné d'ail, de tomate et d'épices.

Les violons, vielles, flûtes et cornemuses s'étaient tus.

Des cris, quelques appels joyeux, montaient encore du pâtis avec des ritournelles de rondeaux, et, dans l'attente du souper, les invités se massaient sur le seuil.

Mille étoiles s'allumèrent dans le ciel limpide, les voix s'affaiblirent un instant et l'on entendit le bruit soyeux du vent dans les feuilles...

XX

— Mie, viens voir la *mayrie* : je la trouve plus mal, viens vite!...

La *nobi* suivit sa mère.

Zaïdé avait parlé si bas qu'Adelmie, dans le tumulte des danses et des chants, comprit à peine ses paroles. Dès qu'elles eurent refermé la porte de la chambre, la sourde plainte de l'aïeule les emplit d'effroi.

Toutes deux penchées, elles l'examinèrent, interrogeant ses mornes yeux ouverts, inquiètes du sanglot qui convulsait ses lèvres et s'arrêtait parfois dans la gorge avec un bruit de rouet tremblotant :

— N'a-t-elle rien bu? — fit la jeune femme.

— Non... elle ne veut plus avaler une goutte de lait...

— Attendons un peu. Laissons-les tous danser encore. Si dans une heure elle ne va pas mieux, j'enverrai querir le médecin... Il sera toujours temps de les avertir...

Un loquet grinça. La tête de Cétotte passa dans l'entre-bâillement de la porte :

— Vous n'avez besoin de personne?

La mère et la fille se regardèrent.

— Que si, Cétotte : approchez... L'Adelmie se repose un peu. Elle a voulu voir comment va sa marraine... Restez durant mon absence : je vais vite revenir...

— Comment la trouvez-vous, Cétotte? — demanda l'épousée dès qu'elles furent seules.

— Euh! euh! — fit la vieille de Cante-Cigale, en hochant le front, — pour sûr qu'elle est à sa fin... Elle ne durera pas longtemps : jusqu'à demain soir, peut-être... Elle aura juste

attendu ce qu'il fallait pour te laisser faire ta noce, ma pauvrotte... Elle s'en va comme cette lampe qui n'a plus d'huile, et le médecin n'y fera rien, cette fois... Que veux-tu? c'est le lot de tous, chacun y passe! Elle, aujourd'hui; moi, demain... Ah! c'était une vaillante, une économe, une femme de ressource, celle-là! Tu pourras la pleurer, ma petite... on n'en fait plus guère comme elle, en ce temps-ci!...

Adelmie écoutait cette voix dolente et lasse, sans songer à l'interrompre. Enfin elle dit :

— Je crois que la crise est finie, elle respire à l'aise.

Cétotte secoua la tête d'un air entendu, se laissa tomber sur un escabeau, le front dans ses mains, prise de sommeil.

La lune, énorme et dorée, rayonnait dans l'azur sans tache. Le nord et l'occident scintillaient d'étoiles mourant dans la clarté. L'odeur des derniers lilas et des cytises, mêlée aux parfums amers du buis, flottait avec des senteurs de sumac, d'hièble et de mélilot, au long de la haie de Peyrehorte, et sur le pâtis s'exhalait l'arome du serpolet, dans l'herbe foulée par les pieds agiles des danseurs.

Derrière la maison, sous le couvert des épais lauriers, tout contre la palissade du courtil, qu'une étroite pelouse séparait de la combe, inaccessible à cet endroit, Jan et Miguette étaient debout, immobiles et si près l'un de l'autre que le béret de l'homme frôlait le foulard de la jeune fille.

Un mince rais de lune, filtrant à travers les feuilles rigides, barrait la tempe de Miguette d'une traînée lumineuse qui, selon les mouvements de sa tête, cendrait une mèche de cheveux noirs ou faisait scintiller au bout des cils une larme mal essuyée.

D'une voix très douce, celle qu'il prend pour parler aux femmes, Jan murmure :

— Tais-toi, je ne veux pas que tu pleures... Tu es une enfant... Tu ne comprends pas !

Il dit cela d'instinct, sans croire à l'efficacité de ses paroles. Il ne comprend pas, lui non plus, pourquoi il se sent si ému à cette heure. Une force qui dormait en lui s'est éveillée ; il a eu soif de revoir cette femme, de la prendre dans ses bras ; il a oublié toute sa ruse prudente ; il a fait un signe, s'est dérobé

au tourbillon de la noce, pour la retrouver là, muette et désolée. Il ne connaît pas encore l'âpreté de sa jalousie et pourtant lui-même, tantôt, a ressenti le même mal, quand son ami, le bouvier de Hourcade, dérobait un baiser à Miguette.

C'est en lui comme une sorte de vague regret amer. Il ne se sent plus libre de ses actes, non parce qu'il est, depuis le matin, le mari d'Adelmie, mais parce qu'il est en même temps devenu le gendre de Zaïde...

Elle seule compte ici. Il le sait. Qu'importe la richesse de la maison, s'il n'a pas le droit d'en disposer ?

L'idée de la lutte incessante et sourde qu'il faudra livrer, — pour reconquérir à force de travail et de fatigue un peu de cette indépendance qui lui fut si chère, — l'idée de la lutte l'épouvante, à présent.

Mais il est trop tard. Si du moins il pouvait garder Miguette ?...

— Pourquoi donc m'as-tu appelée ? — demande-t-elle.

— Pour te voir près de moi, te redire que je t'aime...

Elle secoue la tête, tristement.

— Tu ne me crois pas ?...

Il essaie de prendre sa taille. Elle se dérobe, et sa hanche le heurte ; il la ressaisit et, pleine du souvenir de ses caresses, la sent trembler contre son cœur.

A cet instant, il la tient captive ; il sait bien qu'elle ne criera point. Elle, silencieuse et raidie, le repousse encore... Pourtant leurs lèvres se rencontrent, et déjà Miguette ferme les yeux.

Mais tout près, hors de la touffe de lauriers, une ombre surgit. Une voix rude, dont la fureur contenue les glace, ricane à leurs oreilles :

— Je vous y prends, cette fois ! Vous avez bien choisi l'heure ! Toi, petite catin, f... le camp, *à hûte*[1] !...

Et la lourde main de Zaïde, levée comme un battoir, claque sur la joue de Miguette, avant que le bras de Jan, tendu vers elle, ait pu parer le choc. La fille chancelle et s'abat dans l'herbe.

Jan Lartigau a fait un pas. Mais devant lui la tueuse de porcs se redresse et, prenant les poignets de l'homme dans

1. « En fuyant ».

l'étau de ses mains musculeuses, semble hurler, quoique à voix très basse :

— Quant à toi, marche vite, et droit... la *nobi* t'attend !...

Il n'a pas achevé son geste de révolte. Une lente douleur amollit sa chair. Il se sent impuissant et stupide sous la menace et prêt pour le joug.

Elle le pousse vers la maison.

Miguette s'est relevée, le visage en sang. Avec un mouchoir elle tapote sa joue brûlante. Une rouge colère la remue jusqu'aux entrailles; elle va crier. Mais sa voix meurt dans sa gorge haletante. Ses lèvres tremblent ; un frisson agite ses doigts. Une sorte de cri étouffé, comme un râle, et c'est tout...

Elle se coule dans les hauts genêts, écartant doucement leurs rameaux chargés de fleurs. De maigres ajoncs barbelés d'épines piquent ses chevilles, accrochent sa jupe, déchirent ses mains.

Voici le sentier de la fontaine; il plonge à pic dans la ravine pleine d'ombre. L'or vif des genêts, au sommet du versant, fait une large bande de lumière pâle sur le bleu limpide de la nuit.

Ses petits pieds buttant aux souches, tenant d'une main son mouchoir pressé contre la joue meurtrie, la jeune fille dévale la combe.

L'eau coule, éternelle et lente, stillant de la roche dans le bassin, entre les racines du chêne. C'est là, sur cette pierre moussue, qu'elle posait sa cruche en écoutant siffler dans l'épaisseur des branches, comme un merle solitaire, son ami Jan le résinier.

Elle trempe son mouchoir dans l'eau vive et baigne son visage en sueur, mais ne s'attarde point. La fraîcheur des sources l'enveloppe. Ses épaules frissonnent. Elle se hâte vers la *palanque*. Il la lui fit, un soir qu'elle hésitait à passer le gué tout embroussaillé de joncs et d'herbes du marécage.

Que de fois, durant que l'eau ruisselait sur la *bane* débordante, il l'avait prise entre ses bras, là-bas, à mi-pente, derrière ces massifs de genévriers!... Mais elle n'ira plus emplir la cruche pour la maison de Peyrehorte.

Elle grimpe sur l'autre versant. Ici, c'est la dune. Le sable blanc fait face à la roche. Il croule sous ses pas menus et

rapides. Le cœur battant, au haut du sentier, elle s'arrête et s'assied dans la bruyère. Un instant, elle reprend le souffle. Un sentiment de sécurité l'apaise. Comme un animal craintif, elle a fui d'instinct vers le gîte, et, sa crainte disparue, voici qu'un âpre chagrin l'envahit toute...

L'autan, qui s'est levé, pousse vers elle, à travers la combe, une rumeur de voix joyeuses. Elle écoute, et, dans la limpidité de l'air sonore, un chant s'élève, tour à tour éclatant et voilé, dont elle connaît bien les paroles.

Elle se redresse. Là-bas, au-dessus des fourrés de genêts, sur le pâtis de Peyrehorte, des lampes illuminent une étroite fenêtre qui reste ouverte. C'est celle de la chambre nuptiale...

Les donzelles s'y pressent autour de la *nobi* dont elles défont, une à une, les parures.

Voici la couronne, et puis le voile, et les rubans, et les souliers, et la longue robe à traîne. Pour chacune de ces choses, elles chantent un verset, à la fois railleur et mélancolique :

Ceci la gêne, — retirons le lui, — puisque tant elle le veut! — car avec l'époux elle veut dormir...

Puis :

Sa may plante briulétes,
Sa may plante briulétes
E roses muscadétes
Au cap dou leyt!
Nobi, s'as droumit souléte,
Séra pas d'aneyt!

— Sa mère plante des violettes, — sa mère plante des violettes — et des roses musquées — au chevet du lit! — Épouse, si jamais tu as dormi seule, — ce ne sera pas cette nuit!

Au-dessus d'elle, les grands pins, où passe le vent, chantent aussi sans que leur cime bouge. C'est comme un déferlement de vagues monotones, venues de très loin, qui se propage de bois en bois, jusqu'au profond de la forêt.

Et, tandis que des lambeaux de chants lui parviennent encore, elle ne peut empêcher ses lèvres douloureuses de redire les paroles qu'elle entend :

... La camise?
Sé tan la jeyne!

O mey at bo :
Dab lou nobi droumi qué bo!...

Sa chemise? — Si tant elle la gêne! — Oh! elle le veut aussi : — avec l'époux elle veut dormir!...

L'heure d'après, Miguette était sur le seuil de Cante-Cigale.

Ayant pris la clef, — toujours cachée sous un pot de basilic pendant l'absence de Cétotte, — elle la poussa dans la serrure. Mais, au moment d'ouvrir, une frayeur la retint. Elle n'osait pas entre-bâiller la porte, affronter l'ombre du dedans. Alors elle s'assit sur la pierre, et, les mains aux tempes, les yeux assombris de larmes, elle regarda devant elle le maigre « champ perdu » envahi de fougères, où s'élevait le châtaignier sans feuilles encore et dont les ramures obstruaient le ciel.

Elle avait rêvé d'une vie tranquille, auprès de Jan, sous ce vieux toit, dans cette clairière enclose entre les pinèdes...

Elle y revenait seule, ce soir.

EMMANUEL DELBOUSQUET

LIVRE DE RAISON[1]

Mes amis avaient espéré que la circonstance de mon mariage amènerait quelques chances favorables à ma liberté; mais elle ne changea rien dans ma situation politique. Ma femme, comme celle de tous les prisonniers du Temple, eut la permission d'entrer dans l'intérieur, deux fois par semaine, et de dîner avec moi. Ma position devint plus douce et les charmes d'un sentiment, qui réunissait à la fois tous les intérêts qui peuvent attacher à la vie, nous donnèrent de nouvelles forces pour supporter les revers qui nous étaient encore destinés.

La paix de Tilsitt avait rendu la paix à l'Europe; toutes les puissances reconnaissaient Buonaparte comme Empereur des Français, et la question des droits du gouvernement de fait parut décidée par un assentiment général. Jamais sa puissance ne parut plus solidement affermie. Cependant, une étude approfondie du caractère de cet homme, qui voulait devenir le tyran de l'Europe, permettait à l'observateur attentif une opinion contraire. D'autres motifs, comme prisonnier, pouvaient me faire illusion; mais tout se réunissait en moi pour me conserver une espérance, dont le terme était bien incertain, sans doute, mais qui ne m'a jamais quitté même dans le fond des cachots.

Fortunée accoucha d'une fille le 13 septembre 1807, après quatre jours de douleurs et de dangers. La comtesse Potocka

1. Voir la *Revue* du 1er avril. Une correction de la dernière heure a fait, dans le dernier numéro, tomber une note où l'on disait au lecteur que cette publication était faite par M. le vicomte de Grouchy, auquel nous sommes redevables du texte recopié et des commentaires.

lui donna les soins de la mère la plus tendre, et passa trente-six heures auprès de son lit, sans la quitter. Elle voulut tenir l'enfant au baptême, avec son mari, et la nomma Marie-Isaure-Hélène[1].

Dès ce moment, l'avenir se peignit à nos yeux sous des couleurs différentes; jusque-là nous n'avions été occupés que du présent; chaque jour nous donnait assez d'embarras; mais la présence de cet enfant nous appelait à remplir de nouveaux devoirs. Notre existence allait appartenir aux fruits de la tendresse la plus pure; nous devions pourvoir à tous les moyens possibles d'assurer la leur; jusque-là, nous avions vécu avec la plus extrême frugalité et, pour ainsi dire, au jour le jour, mais sans pouvoir nous occuper de l'avenir. Incertaine du lieu où nous pourrions nous fixer, Fortunée, qui s'était mise de bonne heure à la tête de la maison, n'osant compter que sur ce qu'elle avait dans sa poche, cachait soigneusement à tous les yeux le peu d'argent qu'elle pouvait épargner sur les recettes que j'ai énoncées ci-dessus, pour subvenir à des dépenses qui pouvaient être aussi subites qu'imprévues. Toujours en garde contre les indiscrétions de la police, elle n'écrivait rien et ne gardait aucun compte. C'est à notre seule mémoire que je dois les détails antérieurs que je vous ai donnés.

Alors, il parut décidé que je resterais en prison, sans prévoir le terme de ma détention, ce qui fixait mes parents à Paris. Ils quittèrent l'hôtel garni de Devevay, où ils payaient cent francs par mois depuis les couches de Fortunée, et louèrent un appartement de cent francs par mois, rue Caumartin; quelques lits, un peu de linge, quelques pièces de vaisselle d'argent sauvées des ravages de la Révolution et envoyées du Languedoc, formèrent le fond de leur mobilier, et Fortunée y joignit pour environ douze cents francs d'acquisitions indispensables.

Obligée de prendre une femme pour soigner son enfant, après deux ou trois essais malheureux elle trouva la bonne Laurent, qui avait soigné dans sa jeunesse les enfants de madame la Maréchale de Levis; sa probité, son exactitude et sa douceur lui méritèrent bientôt toute sa confiance; elle fut établie alors maître-d'hôtel, formée cuisinière par madame de Badens, et était, à la fois, bonne de la petite et femme de

1. Elle épousa le marquis de Poncins, d'une famille du Forez.

chambre de ces dames, qui partageaient avec elle tous les soins du ménage dont elles s'étaient chargées jusqu'à ce moment; elle recevait pour toutes ces fonctions la modique somme de trois cents francs par an, sans être nourrie, et se trouvait encore heureuse, dans ces temps de détresse, et dans la misère où elle était, des bontés de ses maîtresses; elles lui permettaient de prendre avec elle sa fille Joséphine, âgée de onze ans, à qui elles donnèrent les premières leçons de travail, et leur intérêt réussit à placer son mari chez la comtesse Potocka.

Notre situation, pénible sous tous les rapports, aurait effrayé des âmes vulgaires sous celui de la fortune. Le gouvernement fondé sur l'envahissement de nos propriétés semblait inébranlable. La France entière paraissait avoir oublié les Bourbons; un usurpateur audacieux s'était assis sur leur trône et dictait des lois à l'Europe. Si j'avais été secondé, j'aurais arrêté sa puissance dès le début, et il le savait. J'avais refusé de m'attacher à son char; mes principes étaient connus; ils étaient invariables; j'avais été maintenu sur la liste des émigrés; toutes mes propriétés susceptibles d'être morcelées se trouvaient vendues. Les grandes masses de bois qui formaient une partie considérable de ma fortune avant la Révolution étaient confisqués et dans les mains du Domaine; je ne pouvais concevoir aucune espérance de les recouvrer, qu'au prix de mon honneur. Ainsi mon élimination ne m'eût offert aucune ressource et m'eût exposé seulement aux réclamations de ceux de mes créanciers qui ne s'étaient pas fait liquider.

Dans cet état, sans nous laisser abattre ni par les embarras de notre situation présente, ni par les inquiétudes trop fondées que nous offrait l'avenir, uniquement occupés du sort des enfants que le Ciel nous destinait, nous prîmes la résolution de rechercher soigneusement toutes les ressources qui pouvaient se trouver dans les débris d'une grosse fortune, de les ménager avec la plus sévère économie, sans redouter des privations qu'un si noble motif nous rendrait chères, d'en placer régulièrement les résultats avec toutes les précautions exigées par les circonstances, et nous osâmes nous flatter, à force de sagesse, de nous assurer au moins les moyens d'exister sans le secours de personne.

. . . . . .

L'exil de M. le marquis de Badens fut levé en 1807 et il revint à Paris dans le mois de juin; pendant son séjour en Languedoc, il avait reçu une plus-value de quatre cents francs qu'un de ses anciens domestiques lui donna pour une petite maison dans le village, qui lui appartenait et qu'il avait achetée.

Je n'avais aucun billet de M. Fabre de l'Aude, à qui j'avais confié deux fois des fonds en 1803. Fort effrayé de mon arrestation, par la crainte qu'il eut de s'y trouver compromis, il avait brûlé toutes ses notes, et n'avait, disait-il, aucune idée du compte qu'il pouvait avoir à m'en rendre.

Dans la position où je me trouvais, j'avais trop de ménagements à garder pour presser des personnes qui auraient pu me nuire. J'étais obligé d'en passer par tout ce qu'on voulait et je trouvai plus convenable d'attendre quelque circonstance favorable pour terminer des affaires aussi délicates. Ainsi, ne pouvions-nous compter sur aucune ressource pour la fin de 1807, pas même sur la somme déposée chez l'honnête Teissère, qui nous avait déjà beaucoup fourni, mais dont je ne pouvais régulariser les comptes tant que la police restait nantie de sa reconnaissance, et nous fûmes obligés, l'année suivante, de vivre encore sur la cassette de Fortunée, alimentée par quelques louis, qui arrivaient de temps en temps du Languedoc et par les secours que M. de Badens pourrait devoir encore à l'amitié de madame la vicomtesse d'Agoult et de M. le comte Potocki, qui lui témoignait toujours le plus tendre intérêt.

. . . . . .

En 1808, l'existence de la Tour du Temple ayant fait redouter à l'usurpateur du trône des Bourbons les souvenirs douloureux qu'elle rappelait aux bons Français, sa destruction fut arrêtée, et le donjon de Vincennes destiné à recevoir ses victimes. On y fit pour deux cent mille francs de réparations, et dès que ses doubles grilles, ses monstrueux verrous répondirent, à la police, des prisonniers qu'elle voulait y entasser, le Temple fut évacué, et, bientôt après, démoli. Ce fut le 7 de juin que je fus enfermé avec seize de mes anciens compagnons, jugés les plus dangereux, sans doute, dans cet antique édifice, jadis le palais de nos rois, ennoblis par des souvenirs qui remontaient au temps de saint Louis, et que devaient habiter,

désormais, les plus zélés défenseurs des droits de ses enfants.

Ce transfèrement m'isola de toutes mes connaissances, et devint un surcroît de fatigues pour votre mère, lorsqu'elle eut enfin la permission de venir me voir, qu'elle n'obtint qu'au bout de trois mois et seulement pour une fois la semaine. Logée dans la rue Caumartin, c'était un véritable voyage pour elle. Lorsque le temps le permettait, elle le faisait toujours à pied; elle ne prenait de voiture que pour mener notre Hélène qui devenait tous les jours plus gentille, et qui commença à former ses premiers pas sous nos yeux, sur la table qui servait à nos repas.

C'est dans le cours de cette année que l'insatiable ambition de Buonaparte et sa haine contre le nom de Bourbon le précipitèrent dans la guerre d'Espagne. Dans cette guerre, préparée par la plus noire perfidie, et conduite avec la plus atroce cruauté, le noble dévouement des Espagnols donna de si beaux exemples aux nations perverties de l'Europe, et la justice divine commença la punition de cet homme trop fameux, né pour le malheur de son siècle.

A compter du 7 juin, jour de mon transfèrement au donjon de Vincennes, je reçus comme les autres prisonniers un traitement de la police de deux francs par jour, que je sus rendre suffisant pour ma nourriture, et pour mes menus besoins, de sorte que je cessai, dès ce moment, d'être à charge à ma famille, et que je pus laisser à Fortunée l'entière disposition de notre mince fortune.

En 1809 ma position personnelle éprouva un grand adoucissement. Les soins empressés de Fortunée, ses pressantes sollicitations me tirèrent enfin de ce triste donjon, et obtinrent ma translation dans une maison de santé. On désignait sous ce nom honnête des espèces d'hospices, où l'on soignait quelques maladies particulières, et principalement les fous, dont les familles étaient en état de payer une pension plus ou moins considérable. Ces maisons étaient sous la surveillance de la police; elle en avait choisi plusieurs, dont les chefs lui paraissaient les plus dévoués, pour y déposer sous leur responsabilité les prisonniers qu'elle évacuait des prisons d'État, soit pour cause de maladie, soit à la faveur des protections qui réclamaient cette faveur (*sic*).

Ce fut à M. Dubois, préfet de police, par l'intermédiaire de madame la marquise de Travanet, que je dus cette demi-liberté, ainsi que le choix de la maison, sur la liste arrêtée par le ministre. Il avait été trompé, cette fois, en y plaçant M. du Buisson, l'oncle, qui tenait une de ces maisons, à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, près la barrière du Trône, chez qui Fortunée fut conduite par les informations qu'elle avait prises. Cet homme respectable avait une femme digne de lui. Aussi fermes dans leurs opinions royalistes que dans leurs principes d'humanité, l'un et l'autre n'avaient pris cet état pénible que pour offrir des secours à une classe bien infortunée, et ils avaient sacrifié à cette œuvre charitable, pendant le cours de la Révolution, plus de cent mille francs que le mari devait à un premier mariage. Ils tenaient leur maison avec beaucoup d'ordre et de décence ; ils entretinrent plusieurs pensionnaires gratuitement, et ceux-là étaient autant l'objet de leurs soins que ceux qui payaient quatre mille francs de pension.

Fortunée vit de ses yeux l'état de la maison et eut bientôt conclu mon marché avec M. du Buisson. Elle convint avec lui de mille deux cents francs de pension par an, pour mon logement, ma nourriture, le linge de table, mon service, l'éclairage, etc., et vint, sur-le-champ, m'annoncer avec Éléonore qui, cette seule fois, eut la permission de pénétrer dans le donjon, que la police m'enverrait chercher dans deux heures. A peine eus-je fini mes paquets, que son commissaire me fut annoncé. Les verrous s'ouvrirent, j'embrassai mes compagnons moins heureux que moi, et je partis avec le seul regret de sentir qu'une pension forcée et considérable pour notre fortune allait encore diminuer l'aisance de ma famille.

Elle était toute réunie chez M. du Buisson et, après une longue séparation, je me trouvai, le 10 septembre, dans les bras de tout ce qui m'était le plus cher. Je fus accueilli par ce brave homme comme un ancien ami et me trouvai tout de suite en confiance avec lui. Je fus proprement logé, un domestique me fut attaché et mon ordinaire, généralement bon, fut assez fort pour nourrir Fortunée, qui venait de temps en temps passer huit jours avec moi et qui amenait toujours Hélène ; mon aimable hôte eut la délicatesse de ne rien vouloir accepter pour ce supplément de dépense.

Je recevais chez moi toutes les personnes qui venaient me chercher, sans qu'on leur demandât jamais leur nom. Ma correspondance était parfaitement libre, j'avais un grand jardin pour me promener et une société agréable dans mon intérieur où je trouvai M. de Bertier (Bénigne), qui était sorti quelque temps avant moi de la Force où il avait été transféré à la destruction du Temple et qui était établi chez M. du Buisson avec sa femme et ses enfants. Le souvenir des grilles du Temple et surtout des verrous du Donjon me faisait trouver mon sort présent si heureux qu'après une si longue habitude de la solitude, je regrettais à peine que la porte de la rue me fût fermée, j'étais si content de ma liberté intérieure que, franchement, je n'en désirais pas d'autre dans ce moment. Tout m'aurait déplu dans le monde, je n'aurais eu aucun désir de m'y retrouver. Mais comme l'humanité se retrouve toujours, vous sourirez peut-être au récit d'une petite anecdote qu'un ancien prisonnier peut seul essayer raconter.

Le jour de mon arrivée, j'étais resté seul dans ma chambre, il pleuvait à verse à neuf heures du soir; un mouvement machinal me porta vers cette porte que j'avais si longtemps vue fermée. La serrure cède à ma volonté, je descends un escalier, je suis sans chapeau et, sans songer à ce que je faisais, j'arpente ce grand jardin pendant plus d'une heure; percé jusqu'aux os, je m'aperçois enfin de la pluie, et je rentre chez moi, heureux d'avoir fait acte de liberté.

. . . . . .

C'est dans le cours de cette année que nous commençâmes à poser les bases d'une existence assurée, l'adoucissement que j'avais obtenu semblait le prélude d'une entière liberté, je cessai de paraître proscrit et on osa se rapprocher de moi, j'ouvris des correspondances, je reçus des renseignements et nos affaires prirent une tournure plus régulière.

En 1810, je me liai avec M. de Bertier, que je n'avais fait qu'apercevoir de loin au Temple, parce qu'il n'était pas en communication avec nous. Un dévouement sans bornes à la même cause, une réunion rare de qualités morales et religieuses, une exaltation peut-être un peu forte, mais dont le but était toujours excellent, m'attachèrent véritablement à lui. Il était riche et avait fait un mariage opulent, mais des

acquisitions trop considérables, des calculs déjoués par les circonstances, des dépenses peut-être imprudentes et souvent occasionnées par un zèle peu réfléchi, enfin, les sacrifices commandés par les suites de son arrestation avaient dérangé sa fortune; des intérêts énormes s'étaient accumulés dans une progression effrayante, ses créanciers le pressaient, il répugnait à vendre le bien de ses enfants, et, par un faux système, il cherchait partout des ressources temporaires qui ne faisaient que pallier le mal, en le rendant tous les jours plus incurable. Ne connaissant ni le fond de ses affaires, ni l'insuffisance d'un secours momentané, je ne consultai que le désir de l'obliger et nous prîmes la résolution de lui prêter les sommes que nous espérions réaliser dans le courant de l'année.

Fortunée était devenue grosse à la fin de 1809. Elle venait passer quelques jours et était encore chez moi le 24, lorsqu'elle ressentit quelques mouvements de douleurs. Effrayée de ce qu'elle avait souffert dans ses premières couches, elle se séparait de moi à regret, et s'était presque décidée à rester encore vingt-quatre heures, lorsque ses douleurs augmentèrent vers le soir, j'envoyai chercher, sur-le-champ, une voiture; je lui donnai le domestique qui me servait, et elle partit à neuf heures, fit avertir sa garde, et emmena son accoucheur, qui se trouvait sur son chemin. Elle arriva chez elle après dix heures; les douleurs étaient augmentées et n'annonçaient pas une délivrance prochaine. Aussi, l'accoucheur la quitta, en promettant de revenir dans la nuit. Heureusement la garde arriva peu de temps après son départ et aida seule votre mère à mettre au jour une petite poupée, qui parut dans ce monde à onze heures et demie du soir; l'accoucheur trouva la besogne faite à son retour, et on s'était fort bien passé de lui. M. et madame de Badens tinrent sur les fonts la nouvelle venue et lui donnèrent les noms de Emma-Anne-Gabrielle[1]. Sa mère la nourrit et me l'amena bientôt. Elle était menue, délicate, presque décousue, mais elle se raffermit promptement, devint gentille et promit de bonne heure la jolie petite mine que vous lui voyez.

1. Morte religieuse au couvent du Roule en 1885.

Le même jour, MM. de Polignac sortirent du Donjon et vinrent s'établir chez M. du Buisson, où j'avais fait leur marché pareil au mien. Notre petite société s'augmenta et ils attirèrent assez de monde.

Au mois de juillet, le bon M. du Buisson ayant perdu sa femme d'une attaque d'apoplexie, se détermina, à notre grand regret, à céder son établissement à un neveu qu'il avait fait élever avec soin et qu'il maria. Il resta dans la maison; mais il y perdit bientôt toute son influence, comme il arrive souvent aux bienfaiteurs généreux, et qui comptent trop sur la reconnaissance. Le nouveau ménage, par son âpreté, son incurie, et même son impertinence, apporta des changements bien défavorables à notre situation.

La guerre d'Espagne semblait occuper uniquement Buonaparte; mais son ambition dévorante, réunissant tous les jours de nouveaux États à son Empire, annonçait trop clairement à l'Europe les fers qu'il lui destinait, et préparait l'orage qui devait le renverser.

Vers la fin du printemps de 1811, M. le général Malet, sortant de la Force, où il avait été mis comme chef d'une conspiration jacobine contre Buonaparte, obtint de venir s'établir dans la maison de santé de M. du Buisson, et, bientôt après, nous y vîmes arriver, malade, M. l'abbé Laffont, arrêté à Bordeaux comme complice de M. le comte Alexis de Noailles, dans l'affaire des bulles du Pape, et venant de Sainte-Pélagie. Son état de souffrance, les rapports d'opinion nous lièrent bientôt avec le second, qui avait des principes, un zèle très ardent, mais une mauvaise tête, beaucoup d'ambition, et un amour-propre excessif. Se trouvant logé à côté du général Malet et ayant reçu des prévenances et des soins, il se lia d'une manière intime, et finit par manger avec lui. Ce rapprochement amena insensiblement le nôtre : les malheureux se tendent si facilement la main!... Je trouvai dans le général un homme froid, nourri d'idées libérales, franc républicain, mais détestant cordialement Buonaparte. Ce dernier sentiment nous rapprocha; son caractère décidé et ferme me plut, et nous finîmes par nous voir avec assez de confiance, tout en conservant chacun nos opinions particulières.

Cette année n'offrit aucun événement qui me fût personnel;

Fortunée devint grosse dans le mois d'août; mes deux filles se portaient bien; Hélène se développait et promettait les plus heureuses dispositions; la nourriture d'Emma s'était achevée heureusement et elle devenait jolie comme un ange...

Madame la comtesse Potocka, pendant l'absence de son mari, qui était en Pologne, eut, un moment, besoin d'argent; heureux de lui témoigner notre sensibilité à ses procédés aimables, nous vendîmes cinq actions de la banque de France, à 1 250 francs l'une, et, joignant à ce capital quelques fonds pris sur ses économies, Fortunée réunit 9 000 francs qu'elle s'empressa d'offrir à la comtesse, qui ne voulut les accepter qu'à raison de 7 p. 100 d'intérêt qu'elle paya d'avance, suivant l'usage de son mari.

*
* *

M. du Buisson, affligé de la conduite de son neveu, qui s'était affranchi de tous les égards qu'il devait à ses bontés pour lui, passait sa vie dans les regrets. Une attaque d'apoplexie foudroyante l'enleva dans les commencements de l'année 1812, à notre reconnaissance et aux besoins des malheureux qu'il avait si longtemps secourus.

Fortunée accoucha le 22 mai d'une fille qui fut très mal reçue par nos bons parents, qui s'étaient amusés à se persuader, sur de faibles indices, qu'elle aurait un garçon. Elle le fut d'autant plus mal qu'elle était fort laide, et elle parut si horrible qu'on jugea convenable de venir me préparer à la présentation d'un petit monstre. M. le comte de Bruyères, père, fut son parrain et votre tante Éléonore la marraine. Elle fut nommée Éléonore-Louise-Hortense[1]. Au bout de quinze jours, on se décida enfin de me la porter.

Je trouvai une grosse fille bien forte, bien constituée, qui, à la vérité, n'était pas jolie; elle avait le visage carré, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, le nez écrasé et ouvert de façon à laisser voir jusqu'au fond du crâne, les yeux petits et enfoncés; mais le regard indulgent d'un père s'attacha à découvrir sous ce

1. Estropiée par suite d'une chute dans les fossés de Vincennes, dont son père était gouverneur, elle mourut en 1850, ne s'étant pas mariée.

masque peu agréable des marques qui pouvaient laisser quelques espérances, même à l'amour-propre. Après un examen que je crus très approfondi, je prononçai que cette figure s'arrangerait, et qu'on lui trouverait, un jour, au moins de l'agrément. Mais il me fut impossible de vaincre les préventions de votre bonne-maman, elle demeura convaincue que sa petite fille serait effroyable. Votre mère aimait à partager mon avis; elle nourrit cette troisième fille, avec les mêmes soins, le même intérêt qu'une autre mère eût accordé à un vrai bijou, et sa tendresse se partagea également sur ses trois enfants.

M. de Bertier avait obtenu sa liberté au mois de juillet et fut exilé à Varsovie; le mauvais état de sa santé l'arrêta sur les bords du Rhin, où sa famille obtint avec beaucoup de peine la permission de fixer sa résidence à Hombourg. Peu de temps après son départ, le désordre de ses affaires éclata tout à coup. Les créanciers, qui n'avaient été qu'endormis par des sacrifices passagers, élevèrent tous des réclamations. Des gens d'affaires, ou maladroits, ou peu délicats, achevèrent de gâter les siennes, et la fortune considérable de sa femme se trouva englobée avec la sienne par les dettes qu'ils avaient contractées solidairement. On fut obligé de mettre en vente tous ses biens, et le malheur des circonstances rendit la vente si mauvaise, qu'on fût incertain si la totalité des dettes serait payée; le sort de ma créance me donna longtemps une vive inquiétude, et ce fut seulement l'année suivante que Fortunée parvint à sauver cette portion considérable de notre fortune et à la retirer d'une liquidation fort embarrassée, grâce à l'obligeance qu'y mit la famille de mon malheureux ami.

Nous étions dans cet embarras lorsque l'équipée du général Malet vint changer ma position. Il s'échappa de chez M. du Buisson, avec M. l'abbé Lafont, le 23 octobre à neuf heures du soir, pour la tenter. Les suites d'un faux système, des négligences, des fautes rompirent un plan hardi, bien conçu, mais mal exécuté, et le conduisirent à la mort. Pendant l'instruction de son procès, et jusqu'à son dernier moment, sa conduite fut noble et ferme. La police ne put, malgré ses efforts, m'impliquer dans son affaire; je ne fus même pas interrogé. Un commissaire vint seulement chercher près de moi des renseignements qu'il appelait officieux, et que je n'étais nullement disposé,

à lui fournir. Je me croyais oublié, lorsque, le 9 de novembre, au moment où j'allais dîner, deux agents se présentent, m'enlèvent sans me laisser le temps d'écrire un mot à Fortunée, et me ramènent au donjon de Vincennes. La conduite de M. du Buisson, dans cette circonstance, fut si atroce, par l'acharnement qu'il montra contre le malheureux général et contre les personnes qui avaient eu des rapports avec lui, que je n'ai pu le croire étranger à mon transfèrement.

Votre mère était auprès de ses parents, occupée de la nourriture d'Hortense, et surtout de soigner Hélène, qui avait une maladie grave. Elle fut quatre jours sans être instruite de ma mésaventure, et ne reçut qu'au bout de huit un petit billet que j'eus enfin la permission de lui écrire.

J'avais trouvé le régime du Donjon devenu bien rigoureux; toute communication extérieure était rompue; aucune visite n'était reçue, même au parloir, sans une permission spéciale, qui ne s'accordait que très rarement. Les journaux étaient interdits, nos correspondances plus gênées que jamais, et nos communications intérieures surveillées avec la plus extrême rigueur. Le nombre des prisonniers s'était fort augmenté; il y avait des cardinaux, des prélats italiens et français, des généraux espagnols, des officiers de toutes les nations, et tous ces motifs nous attiraient des vexations journalières, qui rendaient notre situation vraiment insupportable.

Fortunée, ne pouvant plus pénétrer dans le Donjon, sollicita, mais en vain, la permission de m'envoyer Hélène une seule fois, sous la conduite d'un gardien, et elle fut enfin réduite, pour me montrer mes enfants, à venir goûter avec eux, sur la pelouse du bois de Vincennes, en face le Donjon, et à une si grande distance que je pouvais à peine distinguer leurs traits, à l'aide d'une lunette que nous avions dérobée à nos surveillants. Leur barbarie s'irrita même de cet adoucissement que son ingénieuse tendresse cherchait à me procurer, et je fus instruit que le commandant du château, s'étant aperçu des signes qu'on faisait aux fenêtres, avait été sur le point de la faire éloigner par la garde, et avait annoncé l'intention de la faire arrêter si elle revenait. Je trouvai le moyen de l'en prévenir, et, en me refusant désormais à cette faible consolation, je lui évitai ce nouvel embarras.

Accablée de tant d'inquiétude, votre malheureuse mère perdit son lait, et fut obligée de sevrer Louise à cinq mois; heureusement, sa bonne constitution et celle de l'enfant résistèrent à ces violentes secousses; privé de la voir, j'apprenais par ses lettres, quoique souvent biffées, que leur santé ne devait me laisser aucune alarme.

. . . . . .

En 1813, la rigueur qui veillait sur toutes nos démarches semblait interdire à Fortunée toute communication intime avec moi. Notre brusque séparation n'ayant été ni prévue, ni précédée d'aucune espèce de convention, il paraissait impossible de nous entendre; cependant, l'habitude de nous deviner s'était si bien formée entre nous et la nécessité rend tellement ingénieux, qu'en dépit de nos argus, notre correspondance devint bientôt l'interprète de nos plus secrètes pensées et elle mit tant d'intelligence dans la sienne qu'elle vînt à bout de m'instruire, non seulement des détails qui m'intéressaient personnellement, mais même des nouvelles extérieures et des mouvements militaires.

Le malheur et le besoin avaient créé la même industrie dans l'intérieur du Donjon; nous étions séparés par étages, nos heures de promenades différentes; les uns allaient sur la plate-forme, les autres dans la cour; des cerbères suivaient tous nos pas; nos doubles portes étaient toujours fermées à trois verroux. Eh bien! toutes ces difficultés disparurent devant l'adresse de cinquante prisonniers, aiguillonnée par le besoin de se communiquer leurs conjonctures et leurs espérances, et peut-être un peu par le désir de tromper une surveillance qui se croyait certaine de ses résultats. Le malheur est si inventif!...

Dès que la nuit était formée, des petits sacs descendaient des étages supérieurs, à un signal convenu; de longs bâtons armés de crochets les attiraient à travers les doubles grilles des étages inférieurs; les dépêches étaient prises, remplacées sur-le-champ par celles qu'on tenait prêtes ; l'invisible courrier regagnait les hauteurs. Dans les heures de promenade, les gestes servaient de télégraphes, entre la cour, les fenêtres et la plate-forme. Si les gardiens s'absentaient un instant, un billet tombait à nos pieds, et la réponse partait le soir. Des dépôts indiqués au pied de telle plante en recevaient quelques fois,

pour ceux qui se succédaient à la promenade, on pénétrait jusque dans les secrets ; la moindre négligence était l'occasion d'un succès... L'emploi de tous ces moyens, diversifiés chaque jour, soupçonnés souvent, mais jamais entièrement découverts, avaient établi une correspondance tellement active qu'elle était devenue notre principale occupation.

J'étais logé au second étage ; le général Palafox était au secret, au cinquième. Huit jours après mon arrivée, je fus en rapport avec lui. Dès que les lettres de Fortunée me parvinrent, ses nouvelles circulèrent dans tout le Donjon ; les jours de courrier étaient des jours de fête pour des malheureux, privés depuis longtemps de toute communication extérieure, et, le soir, tous les sachets étaient en campagne. Elle nous apprit les résultats de l'invasion de la Russie, la retraite de Moscou, tous les désastres qui la suivirent, et, quelques jours après, les figures allongées des suppôts de la police nous confirmèrent des détails qu'elle m'annonçait toujours la première.

Je passai toute cette année 1813 dans la réclusion la plus absolue, mais cet état pénible me laissait du moins entrevoir des espérances prochaines. Les rêves de l'avenir me faisaient supporter le présent.

L'année 1814 commença sous les auspices les plus favorables pour les partisans de la maison de Bourbon ; les troupes de Buonaparte, battues sur tous les points, avaient repassé le Rhin ; les Alliés, toujours lents dans leurs mesures avaient perdu un temps précieux à rallier toutes leurs forces ; mais, enfin, cette masse énorme s'ébranla et les frontières de France furent envahies depuis les Alpes jusqu'à la Belgique. Cette guerre, conduite avec assez de faiblesse et une irrésolution qui se manifesta principalement aux conférences de Châtillon, où Buonaparte fit heureusement la folie de refuser une paix encore avantageuse, conduisit enfin les armées près de Paris.

Le 8 de février, les Russes en étaient à dix lieues, et la terreur était si forte, qu'on les y attendait le lendemain. La police, partageant cet effroi, voulut, au moins, s'assurer ses victimes ; nous fûmes tous enlevés du Donjon, dans la nuit du 8 au 9, avec la plus extrême précipitation, quelques-uns de nos compagnons furent conduits dans les prisons de Paris ; les autres, du nombre desquels je me trouvais, furent entassés

dans des diligences, chacun sous la garde d'un gendarme d'élite, et nous partîmes en poste, sans avoir eu le temps d'emporter nos effets et sans savoir où nous allions. Tout était muet autour de nous.

Je partis de Vincennes à quatre heures du matin, nous prîmes la route de Chartres et fûmes, ensuite, dirigés sur Tours. Les routes étaient encombrées de troupes, d'artillerie et de conscrits, qui arrivaient dans le plus grand désordre, et de fuyards qui s'échappaient de Paris; les chevaux de poste étaient crevés ; on ne pouvait s'en procurer que par la voie des réquisitions et nous étions arrêtés souvent quatre heures à chaque station. Nos voitures fermaient à clef et la surveillance la plus rigoureuse nous observait. Heureusement, nos gendarmes avaient bon appétit et surtout grand soif; nous les fîmes bien manger et bien boire ; à la fin, ils s'humanisèrent et j'en profitai pour écrire deux billets à Fortunée, l'un de Châteaudun, l'autre de Tours, où je la rassurais sur ma santé, et lui indiquais notre destination pour le château de Saumur, qu'un gendarme m'avait confiée.

Nous y entrâmes après un voyage long et pénible; mais, le trouvant rempli par les premières diligences qui étaient arrivées, et par les prisonniers d'État qu'on évacuait, en convois nombreux, des prisons du nord et de l'est, nous fûmes conduits à Angers et, après avoir été presque partout insultés par les habitants de la rive droite de la Loire, nous arrivâmes, le 13 à minuit, dans les masures qui forment l'ancien château de cette ville. Nous n'étions annoncés que depuis deux heures et nous remplaçâmes de malheureux déserteurs, des conscrits réfractaires, sur de misérables grabats qui semblaient appartenir au dépôt de mendicité plutôt qu'à une prison d'Etat. Nous y fûmes renfermés sans écrou, sur une simple liste remise au préfet par l'officier de gendarmerie, qui commandait au Donjon, et qui avait conduit notre convoi, mis au secret le plus absolu et sans pouvoir même écrire à nos familles, tant la police mettait d'intérêt à cacher notre sort.

Nous chercherions inutilement à vous peindre, mes chers enfants, la situation de votre excellente mère au milieu des craintes particulières que devaient lui inspirer les événements qui se passaient aux portes de Paris, lorsqu'elle apprit par la

voix publique, le lendemain de notre départ, l'évacuation totale du Donjon de Vincennes, et que toutes ses démarches furent inutiles pour découvrir la route que j'avais prise. Différents avis, que j'avais cherché à lui faire donner, ne lui parvinrent pas ; elle resta huit jours dans cette horrible incertitude et n'en fut tirée que par les deux billets que je lui adressai par la poste ; mais, après mon arrivée à Angers, toutes les précautions furent si bien prises pour nous empêcher toute communication, que je fus un mois avant de lui écrire, et elle passa tout ce temps à me chercher inutilement au château de Saumur. Enfin, sa constante sollicitude arracha le secret de la police, et elle en obtint la faculté de me faire parvenir ses lettres ; j'en reçus huit à la fois. Les censeurs d'Angers ne furent pas plus clairvoyants que ceux du Donjon ; nous suivions tous les mouvements des troupes, et, en dépit des journaux, nos espérances se relevaient à mesure que les ressources de Buonaparte s'affaiblissaient.

La surveillance rigoureuse à laquelle nous avions d'abord été soumis se relâcha insensiblement, quelques anciens prisonniers, détenus avant notre arrivée, sous différents motifs, nous rendirent de légers services. Par leur moyen, mademoiselle Blouin, directrice de l'institution des sourds-muets d'Angers, parvint à communiquer indirectement avec nous, et nous en rendit de plus importants ; elle nous envoya du linge propre, des matelas, etc., et nous ouvrit quelques relations, et, en bravant les plus grands risques, me mit en rapport avec quelques chefs de la Vendée. Je fus instruit de leurs projets ; je leur fis parvenir mes idées ; tout se disposait pour une prise d'armes générale, notre délivrance et l'occupation de la ville d'Angers étaient le premier but qu'on se proposait ; je pouvais disposer d'une centaine de déserteurs et de conscrits réfractaires, enfermés dans le château, à la tête desquels je devais favoriser le mouvement. L'époque fut fixée ; mais l'hésitation de quelques chefs, leur rivalité, déjà si funeste en d'autres temps, firent naître des obstacles, la reculèrent successivement et nous fûmes enfin condamnés à voir notre sort dépendre des événements qui se passaient loin de nous.

Nous passâmes ainsi le mois de mars entre la crainte et l'espérance ; mais, enfin, l'heure si désirée venait de sonner ; Buo-

naparte, surpris, avait été coupé de Paris, et une manœuvre hardie y conduisit les Alliés. Après une affaire sanglante sur les hauteurs de Montmartre et de Belleville, l'empereur Alexandre entra dans cette ville en vainqueur, le 31 mars ; les Royalistes crièrent : *Vive le Roi !* la tourbe des Parisiens se joignit à eux, et Louis XVIII fut proclamé. S. A. R. Monsieur fit son entrée le 12 avril, et fut reçu avec un enthousiasme impossible à dépeindre.

L'importante nouvelle de l'occupation de Paris parvint à Angers le 2 avril, mais sans aucun caractère officiel. Je n'en doutai pas une minute et, dès lors, je fus délivré de mes inquiétudes les plus cruelles sur le sort de ma femme et de toute ma famille, et je me crus parfaitement heureux, quoique notre position personnelle fût encore fort délicate. Marie-Louise était à Blois, avec tous les ministres, et Buonaparte, à Fontainebleau, avec une armée encore considérable. Ses troupes battues se retiraient sur les bords de la Loire, et tout annonçait l'intention de continuer la lutte derrière ce fleuve.

La ville d'Angers était fort mauvaise, le préfet et toutes les administrations dévoués au gouvernement qui s'écroulait; toutes les communications étaient rompues. Les courriers de Paris ne passaient plus. Les nouvelles les plus absurdes étaient officiellement répandues Une gendarmerie exécrable, échappée d'Espagne, nous gardait, et nous passâmes quelques jours dans cette cruelle position. Enfin un courrier passa et arriva le 8 avril. Il me porta quatre lettres de Fortunée, qui m'instruisait de tout ce qui s'était passé à Paris. Le *Moniteur* apprit les mêmes événements; mais le préfet arrêta la distribution des journaux, fit imprimer des bulletins contradictoires, répandit des proclamations de Marie-Louise et chercha à inspirer la terreur par des mesures arbitraires.

Certain des nouvelles qui étaient arrivées, pénétré de l'importance dont il était pour le parti du Roi d'enlever la ville d'Angers, qui rompait la communication de Blois avec Nantes, et qui l'établissait entre le Maine et la Vendée; trompé par un faux rapport, où l'on m'assurait que la gendarmerie était sortie de la ville, après avoir attendu quatre heures la réponse du préfet, à qui j'avais écrit, au nom de mes compagnons, pour réclamer notre liberté, je formai la résolution de forcer la porte

du château avec mes cent prisonniers, d'enlever les armes de la garde bourgeoise qui veillait à l'intérieur, et de courir à leur tête à la préfecture pour forcer le préfet à prendre la cocarde blanche et à proclamer Louis XVIII.

N'ayant communiqué mon projet à personne, je n'avais avec moi qu'un jeune officier de marine, Anglais, qui, s'étant douté de mon intention, me suivit courageusement. Une maudite clé, que j'avais toujours remarquée à une petite porte de la Cour et qui, par hasard, ne s'y trouva pas dans ce moment, fit échouer mon entreprise. Je sautai à la gorge du concierge pour le forcer de me la donner; la garde arriva; je m'en débarrassai avec peine, et me réfugiai dans le greffe, où deux des anciens prisonniers que nous avions trouvés dans le château et qui jouissaient d'une plus grande liberté que nous vinrent nous rejoindre. Nous étions à parlementer tous les quatre avec le concierge, qui avait invité le préfet à venir, lorsque, malgré ses efforts, la porte du greffe est enfoncée par les gendarmes qui nous saisissent, l'Anglais et moi, et veulent nous conduire au cachot.

La lutte s'engagea; mais elle était trop inégale; nous fûmes écrasés par le nombre; mon compagnon reçut deux blessures; l'un des deux officieux, M. le Chapponnier, négociant de Tréguier, eut la tête fendue d'un coup de sabre. Je fus blessé à la jambe et à la cuisse, et, renversé par terre, j'eus le front ouvert au-dessus de l'œil gauche par un coup de crosse, asséné de toute sa hauteur par un gendarme de cinq pieds dix pouces. Dans cet état, et tout couverts de sang, nous fûmes traînés, mon brave Anglais et moi, dans les cachots.

Ce vacarme s'entendit hors de la prison; de jeunes royalistes, qui la surveillaient depuis quelques jours, coururent aux armes, en criant qu'on égorgeait les prisonniers; mais M. le comte Charles d'Autichamp les calma avec sa prudence ordinaire, fut chez le préfet et le détermina enfin à se rendre au château pour éviter une émeute. Ce fut au bout de deux heures qu'il vint nous tirer du cachot; il s'excusa du mieux qu'il pût sur les circonstances, prétendit ne pouvoir nous mettre en liberté qu'en vertu d'un acte ministériel, qu'il n'avait point encore reçu; et nous fit remonter dans nos chambres, où il avait envoyé un chirurgien pour nous panser; l'officier de gendarmerie fut mis aux arrêts et nous gardâmes nos blessures.

Cette mésaventure nous valut au moins la plus grande liberté : les gens bien pensants de la ville eurent la permission de nous voir, et nous restâmes dans cette position jusqu'au 15 avril, où le préfet reçut enfin cet ordre, si impatiemment attendu et qui n'avait été signé définitivement que le 13, le lendemain de l'arrivée de S. A. R. Monsieur. Nous fûmes enlevés par cette bonne mademoiselle Blavin aux empressements que nous témoignèrent alors les habitants, même les plus timides, qui se disputaient l'avantage de nous loger. La reconnaissance nous conduisit chez cette excellente femme qui nous accueillit avec transports; je passai vingt-quatre heures chez elle, et j'en partis le 17 pour Paris, où j'arrivai le 19, et où j'eus le bonheur, après dix-huit mois d'une séparation absolue, de retrouver toute ma famille réunie et dans la meilleure santé.

*
* *

S. A. R. me reçut avec le souvenir de ses anciennes bontés, me présenta à tout ce qui l'entourait dans son audience publique, avec les témoignages les plus flatteurs, et me combla de tout ce que ses grâces naturelles peuvent avoir de séduisant.

Le Roi fit son entrée dans Paris le 3 mai. Nous avions dîné la veille avec madame la comtesse Potocka, à son château de Saint-Ouen, où il avait couché. Fortunée lui fut présentée et S. M. la traita avec une bonté particulière. Les instants furent si courts et la foule si nombreuse que je ne pus même avoir le même honneur. Il fut remis à la première audience qu'Elle donna à Paris; le Roi daigna m'y témoigner la plus extrême bienveillance, parut se ressouvenir des services que j'avais rendus, des sacrifices que j'avais faits à la cause de la légitimité, m'assura qu'il était touché de mes malheurs, et qu'il était empressé de me dédommager.

On me crut sur la route du crédit et de la fortune; mes amis me persécutaient pour demander des places; je n'en désirais qu'une seule, celle d'être employé au service du Roi; une conduite constante, le sentiment intérieur m'assuraient que je pouvais le servir utilement, et que j'en étais digne; mais une fierté, que vous ne sauriez blâmer, m'empêcha de rien solliciter.

Le système d'indulgence absolue, conçu par un ministère, enfanté par le gouvernement provisoire adopté par le Roi, fit bientôt sentir aux véritables défenseurs de la légitimité que les intérêts révolutionnaires seraient seuls éminemment protégés, et ces craintes ne furent que trop justifiées par une expérience funeste. Le Roi, séduit par le désir de rattacher à sa cause des hommes dont on exagérait à ses yeux les talents et l'importance, leur prodigua des faveurs qui auraient dû, sans doute, devenir la récompense des services dangereux, de la fidélité constante et des sacrifices multipliés et du dévouement pendant le cours de la Révolution. Les ennemis qu'on redoutait furent caressés, et les vrais amis, trop éprouvés pour donner de l'inquiétude, furent négligés. L'intrigue devint nécessaire pour obtenir justice.

Je lui étais trop étranger pour ne pas rester dans le nombre des oubliés. Toujours honoré des marques les plus flatteuses de leurs bontés, lorsque j'avais l'honneur de faire ma cour au Roi et à Monsieur, j'attendis longtemps avec confiance, mais sans succès, les preuves, que je croyais mériter, de l'estime qu'ils daignaient me témoigner. Je passai six mois dans cette attente inutile; le public m'en dédommageait par des marques d'intérêt flatteuses pour mon amour-propre; mais ma position devenait tous les jours plus pénible; mes ressources n'avaient point augmenté et mes dépenses l'étaient forcément; votre mère et moi, nous étions forcés d'aller dans le monde, de nous mettre décemment. Je fus forcé de prendre un domestique; Fortunée prit Joséphine pour sa femme de chambre et pour soulager la bonne Laurent qui vieillissait. Une foule d'amis, vrais ou faux, abondaient chez moi, et, n'ayant pas encore pris les habitudes de Paris, nous nous croyions obligés de leur faire partager souvent notre dîner frugal.

N'ayant aucun rapport direct avec le ministre de la Guerre, le général Dupont, je m'adressai directement au Roi et pris la liberté de lui écrire deux fois. Mes lettres furent reçues avec bonté et distinguées dans son travail, mais restèrent sans réponse. Je fus enfin obligé de m'adresser à la commission qui avait été établie dans le mois de mai pour vérifier les services des anciens officiers; cette commission, indulgente pour tout le monde, fut sévère pour moi seul; elle me refusa le brevet

de lieutenant-général, ne pouvant lui présenter celui de maréchal de camp, que le général Willot m'avait annoncé au mois de mai 1800 et qu'il n'avait jamais osé m'envoyer, en raison du danger des communications : il était encore en Amérique, de sorte que je n'avais pour moi que la notoriété publique et l'excellente mémoire du Roi qui ne voulut jamais se prononcer. En conséquence, la commission, sans me tenir compte du service très actif que j'avais fait comme maréchal de camp, depuis 1799 jusqu'à la fin de 1802, des dangers que j'avais constamment courus depuis cette époque, et de mes dix ans de prison, se borna à reconnaître mon brevet de maréchal de camp, et à fixer mon rang, je n'ai jamais pu savoir sur quels motifs, seulement au 3 février 1803 ; il ne fut signé par le Roi que le 21 décembre 1814 et expédié par le maréchal Soult.

Une circonstance particulière ayant déterminé la destitution du général Daumesnil, gouverneur du château de Vincennes, Monsieur eut la bonté de demander cette place pour moi et y joignit la grâce de vouloir m'annoncer lui-même ma nomination. Le Roi m'en parla le lendemain avec la plus extrême bienveillance, en s'amusant du contraste qui se trouvait entre la place de gouverneur et celle de prisonnier, que j'avais occupée si longtemps dans le château de Vincennes. Mais la mauvaise volonté du maréchal Soult empoisonna cette faveur ; sous de vains prétextes, et après mille tracasseries, plus ridicules les unes que les autres, je fus réduit au titre de simple commandant d'armes. Je fus nommé le 24 décembre 1814.

Le traitement de quatre francs par jour que la police faisait aux prisonniers du donjon de Vincennes depuis leur clôture absolue et que j'avais trouvé établi en 1812, ne nous fut payé que jusqu'au jour de notre départ, et notre dépense personnelle pendant le voyage d'Angers fut à nos frais. Une partie de mes compagnons étaient sans ressources. Nous fîmes des réclamations et, au bout de six semaines, la police consentit enfin à nous allouer trois francs par jour, qui nous furent comptés depuis notre départ de Paris. Nous avions pris le parti de faire notre ordinaire et nous faisions nous-mêmes la cuisine dans nos chambres, ce qui contribua à nous donner une plus grande

liberté, en multipliant nos relations avec le concierge du château, qui fournissait toutes nos provisions, et nous étions fort bien nourris pour trente sous par jour.

Je n'avais rien coûté à ma famille depuis mon transfèrement de chez du Buisson, ce qui occasionna la diminution de dépense que vous avez dû remarquer en 1813, et dans l'incertitude des événements, j'avais tellement borné la mienne, que, malgré le voyage dispendieux d'Angers, et les frais de mon retour à Paris, j'y arrivai avec 720 francs, fruit de mes économies sur mon traitement, depuis ma dernière translation au donjon.

J'y trouvai ma bonne Fortunée, heureuse d'être enfin réunie sans l'intervention de la police, à un mari qui l'adorait, heureuse d'avoir conservé toute sa famille, heureuse de toutes les espérances que les royalistes pouvaient concevoir alors, et que les événements ont si cruellement déçues, mais bien peu riche en argent comptant. Elle avait même diminué ses ressources, pour venir au secours d'une de ses amies, madame de Cabrières, qui, effrayée de l'arrivée des troupes étrangères, et voulant partir sur-le-champ pour retourner à Nismes, au sein de sa famille, se trouvait dans le plus grand embarras. Elle lui offrit 1 000 francs le 5 de février, qu'elle ne voulut accepter qu'à condition de payer 6 p. 100 d'intérêts jusqu'au remboursement. Je reçus, dans le courant de mai, 600 francs que le Roi fit distribuer aux anciens prisonniers d'État.

Dès que je me vis en liberté, mes vues se portèrent sur la partie de mes biens qui se trouvait encore invendue en Languedoc, et je sentis cette nécessité d'autant plus vivement, que mes espérances s'affaiblissaient davantage du côté de la Cour, où je m'aperçus bientôt qu'on ne devait rien espérer qu'à force de sollicitations, et que les services utiles n'étaient pas mieux considérés depuis la révolution et malgré la funeste expérience qu'auparavant...

Je suivis, auprès de la commission nommée par le Roi, l'affaire importante de la restitution de mes biens invendus. Malgré les amis que j'avais dans cette commission, et l'intérêt général qu'inspirait mon sort, elle ne fut terminée que dans le mois de décembre et les formalités furent si longues que mon procureur fondé n'en fut mis en possession judiciairement que le 22 mars 1815, deux jours après l'entrée des troupes de

Buonaparte à Paris, ce qui ne l'empêcha pas de s'entendre avec les agents de l'administration forestière...

Notre malheureux ami M. Teisson éprouva tout ce que nous avions redouté pour lui; le département de l'Aube eut à souffrir toutes les rigueurs de l'invasion, la ville de Troyes fut successivement dévastée par les troupes des deux partis, et le superbe établissement qu'il y avait fondé fut l'habitation la plus maltraitée de la ville. Il fut dénoncé alternativement aux Russes, comme partisan de Buonaparte, et aux troupes françaises, comme royaliste. Tous ses effets furent pillés, ses meubles nombreux, brisés, ses magasins volés : tout fut détruit; je le trouvai à Paris presque fou. Ce brave homme était presque aussi effrayé pour nous que pour lui. . . . . .

M. le comte Potocki, qui était alors en Pologne, fit rembourser à Fortunée, par les mains de sa femme, le capital de 9 000 francs que nous lui avions prêté le 9 août 1814.

Dans le cours de cette année, M. de Ferrand, ayant été nommé membre d'une commission chargée de prononcer sur la tolérance des jeux publics, obtint de Sa Majesté une somme de... sur la ferme qui en fut autorisée pour accorder des secours aux émigrés les plus malheureux et il porta sur sa liste M. le marquis de Badens pour 250 francs par mois. . . .

. . . . . .

Après une heureuse grossesse, Fortunée accoucha très lestement d'une fille, le 23 janvier 1815, elle fut tenue sur les fonts de baptême par M. le vicomte de Montmorency et par madame la comtesse de Rédern, et nommée Michelle-Louise-Marie-Henriette; l'apparition d'une quatrième fille donna un peu d'humeur dans la famille, mais elle promettait d'être fort jolie et cette considération dérida le front des grands-parents[1].

Les alarmes qu'éprouvaient depuis quelque temps les sujets fidèles du Roi, les véritables amis de la couronne et de la France s'accrurent dans les premiers jours de cette année. Le système d'amalgame, de fusion, adopté par le ministère dans le seul intérêt des principes révolutionnaires, l'excessive indulgence poussée jusqu'à la faiblesse qui en fut la suite, répandirent un germe de mécontentement qui devint bientôt général.

1. Elle avait épousé le baron de Saint-Hilaire, mort avant 1870, se fit religieuse au couvent du Roule et y décéda en 1897.

D'un côté, les plus justes espérances déçues, de l'autre, des prétentions qui succédèrent rapidement aux craintes fondées sur des reproches mérités et qui s'accrurent tous les jours par des préférences marquées, devenaient exclusives, rendirent tout le monde mécontent de son sort. Personne ne se crut à sa place, on prodigua les décorations, les grades, les traitements; on fit des injustices, et les factieux, encouragés par les idées libérales du ministère ou de M. l'abbé de Montesquiou, chargé du département de l'Intérieur, se montrait leur plus chaud partisan, profitèrent de son incurie pour préparer leurs sinistres projets. Une fermentation sourde se répandit dans toutes les classes, et tous les motifs furent habilement mis en jeu pour exciter toutes les passions. Les ministres dévoués au Roi furent entourés par la perfidie, et, bientôt, la conspiration prit le caractère le plus grave. Quelques royalistes zélés la signalèrent, en donnèrent même des preuves évidentes; ils ne furent pas écoutés. On les traita d'exagérés, d'alarmistes, et le gouvernement s'endormit dans une fausse sécurité.

Buonaparte paraît; le plan de la conjuration se déroule; il rencontre partout des autorités disposées à le servir. Sa route fut tracée par la trahison; la défection est générale; il avance sans obstacles; l'enthousiasme qui se manifeste à Paris, au lieu d'être secondé, est attiédi par les mesures administratives; toutes les têtes s'égarent; la résistance est déclarée impossible; le Roi et les Princes quittent Paris dans la nuit du 19 mars, et le 20, à huit heures du soir, l'usurpateur se glisse furtivement dans leur royale demeure.

J'avais prévu, depuis longtemps, le résultat de la conduite des ministres, et j'avais donné les soins les plus assidus à la garnison du château de Vincennes, où j'avais, au milieu d'un matériel immense, 32 pièces de canon prêtes à entrer en campagne et 120 caissons chargés. Je prévins le ministre que je croyais être sûr de mes troupes, si on les laissait dans le château, où toutes mes mesures étaient prises pour une résistance rigoureuse; on me donna, sur ce point, les certitudes les plus rassurantes, et le 18, à six heures du matin, elles reçurent l'ordre de partir sur-le-champ, pour joindre l'armée qui se formait en avant de Paris.

Il ne me resta que 250 canonniers, venant de la Fère, et can-

tonnés dans le village, qui fournissaient au service de mes batteries, environ dix ou douze officiers d'état-major et beaucoup d'officiers à demi-solde, remis en activité sous différents prétextes, qui m'avaient été envoyés depuis huit jours et qui m'étaient, tous, parfaitement inconnus. Le même jour, il m'arriva sept compagnies de vétérans, ramassées de partout, et que je ne connaissais pas davantage. Les quatre bataillons de volontaires royaux de Paris, formés les jours précédents à Vincennes avec une lenteur et une maladresse difficiles à rendre, vinrent chercher des armes. J'en gardai un dans l'intérieur, et les trois autres furent cantonnés dans les villages voisins.

Le 19 se passa tranquillement, mais dans une sorte de stupeur qui me laissait de vives inquiétudes. Je courus à Paris; j'entrai dans le Conseil; j'y peignis ma position sous les couleurs les plus vraies; je demandai des ordres positifs, des moyens suffisants pour me défendre, et, dans le cas contraire, je proposai du moins de sauver l'artillerie de campagne, et les caissons prêts à marcher, pour les soustraire aux rebelles. Tout fut muet; les têtes étaient perdues, et je revins, le désespoir dans le cœur, livré à mes seules forces. Les canonniers qui arrivaient de la Fère faisaient partie de ce régiment qui venait d'avoir une conduite si brillante lors de la tentative des généraux Lefebvre des Nouettes et Lallemand.

Je crus pouvoir compter sur eux, je les fis entrer dans le château; malheureusement, ils n'étaient plus commandés par le brave colonel Piou, mais bien par le colonel Renaud, que je ne connaissais nullement et qui eut une conduite bien opposée.

Mes ponts étaient levés; j'envoyai des ordonnances à Paris et ne reçus aucune réponse, et je rompis toute communication avec l'extérieur. A minuit, un officier général me présenta une lettre de M. le comte de Vioménil, et un ordre du ministre de la Guerre qui me prescrivait de mettre à sa disposition les quatre bataillons de volontaires royaux. Il les porta aux ponts de Saint-Maur et de Charenton, en me prévenant que l'objet de cette mesure était de sauver ces jeunes gens, pleins de zèle et d'enthousiasme, et qu'il avait ordre de les licencier le lendemain. Tout était calme dans la place. On regardait comme

inévitable une affaire sur la route de Fontainebleau, et chacun en attendait le résultat. Je n'avais reçu aucun avis du départ du Roi. Vers midi, l'agitation se manifesta au dehors ; la foule bordait le front du village ; cette nouvelle vola par-dessus mes remparts ; quelques troupes de volontaires se replièrent de Charenton, et vinrent se mettre en bataille devant la porte principale. Je leur en refusai l'entrée, d'après les instructions du ministre qui m'avaient été communiquées.

Peu de temps après l'entrée de Buonaparte dans Paris, un officier général vint me sommer de lui remettre le commandement de la place ; j'ordonne de battre la générale ; mais tout était gagné autour de moi. Les chefs de corps me déclarent qu'ils ne se battront jamais contre leurs concitoyens, et se vantent de leur attachement pour l'Empereur. Les officiers, répandus dans les casernes, soulèvent les soldats ; ils remplissent ma cour, arborent les couleurs de la révolte ; les canonniers vont planter le drapeau tricolore sur le Donjon ; l'insurrection devient générale : mes portes sont ouvertes et mes ordres partout méconnus. M. Thorès, capitaine commandant une compagnie de sous-officiers vétérans, eut le courage de se prononcer et de me répondre de sa troupe. Je l'envoyai sur-le-champ pour la rassembler, mais le départ du Roi avait glacé tous les esprits. Le général envoyé par Buonaparte était seul obéi. Il veut me faire arrêter ; un sentiment d'honneur réunit alors mes officiers : ils s'y opposent, mais n'en refusent pas moins toute résistance.

Enfin, après trois heures d'efforts inutiles, entouré de traîtres, abandonné par tout le parti du Roi, seul et sans aucun moyen de défense, je fus forcé de signer une capitulation dressée par le conseil de défense, mais dans laquelle, espérant de conduire au Roi, que je croyais sur la route de la Vendée, la compagnie fidèle de Thorès, je fis insérer un article qui promettait une entière liberté aux officiers et aux troupes qui voudraient me suivre, avec une escorte jusqu'à la Loire. Dans le moment, ce brave capitaine revient consterné et m'annonce que la compagnie, partageant le délire du reste des troupes, l'avait accueilli aux cris de *Vive l'Empereur* et qu'il restait seul à ma disposition.

Forcé de céder à des circonstances si impérieuses, je sortis

du château au milieu de la nuit, avec M. le chevalier des Gouttes, attaché à mon état-major, et le jeune comte de Montécot, qui, plein de zèle et de dévouement, était venu, le 20 mars au matin, s'enfermer avec moi, pour partager mes dangers. Ces messieurs m'accompagnèrent à Paris, où je trouvai Fortunée dans la plus horrible anxiété sur mon sort, connaissant ma situation, mon isolement, elle avait passé la dernière journée dans les alarmes les plus cruelles. Elle me revoyait; mais j'étais trop malheureux dans ce moment pour lui porter d'autres consolations que ma présence.

Je venais de perdre le seul prix que j'osais attendre de ma conduite, l'honneur de résister seul au torrent qui avait entraîné l'armée. Si j'avais eu des officiers fidèles, j'aurais maintenu mes soldats, et le système incertain que fut obligé de suivre le gouvernement, le danger de perdre le dépôt immense renfermé dans le château de Vincennes, et celui d'exposer la moitié de Paris, par l'explosion de 800 milliers de poudre, la crainte, peut-être plus puissante, de l'usurpateur, de rendre peut-être trop saillante aux portes de la capitale une résistance dont nous aurions offert le seul exemple, enfin, le peu d'importance que sa politique avait, sans doute, jugé convenable de mettre à cette conquête, au milieu de tous les obstacles qu'elle rencontrait, aurait, je n'en doute pas, justifié l'espoir, que j'avais conçu un instant, de montrer à l'Europe une poignée de Français fidèles, inaccessibles à la séduction, au centre de sa puissance éphémère.

Le lendemain, je réclamai les passeports qui m'étaient assurés pour ma famille et pour moi par la capitulation. Je les demandai pour Toulouse, ayant l'intention d'aller rejoindre Monseigneur le duc d'Angoulême. Fouché, alors ministre de la police, me les promit lui-même; mais on me désespéra par des lenteurs affectées. Craignant de laisser pour otages tout ce qui m'était cher au monde, je ne voulus pas me dérober seul à la surveillance de la police; ce ne fut qu'au bout de trois semaines et lorsque le sort de M. le duc d'Angoulême fut décidé, que l'on m'offrit enfin ces passeports demandés depuis si longtemps avec la plus vive impatience, et, encore, sous la condition expresse que je n'irais pas dans le Midi, me laissant, d'ailleurs, la liberté du lieu que je voudrais.

Monseigneur était en Espagne; Madame avait quitté Bordeaux : le Midi n'avait plus d'attraits pour moi, puisque je n'avais plus l'espoir d'y être utile; je me déterminai alors à gagner le Nord, où j'espérais être plutôt en mesure de rejoindre le Roi et les Princes, au premier moment de leur rentrée en France, et de la favoriser peut-être. La liaison de Fortunée avec madame la comtesse d'Étrepagny me décida et je pris un passeport pour Martigny.

Les inquiétudes qu'avait éprouvées votre mère avaient porté sur son lait ; la nourriture d'Henriette s'en serait ressentie si elle n'avait, heureusement, contracté l'habitude de manger de bonne heure, ce qui lui réussissait à merveille. La Laurent, dont les soins étaient nécessaires à cet enfant, refusa de se séparer de son mari. Un voyage pouvait être pénible dans le moment actuel, et un enfant de deux mois offrait de bien grands embarras. Toutes ces considérations nous déterminèrent à la sevrer entièrement, et à la confier à nos bons parents et à la tendresse d'Éléonore. Je partis le 15 avril avec ma femme, Hélène, Emma, Louise et Joséphine pour Martigny; nous y passâmes huit jours, au bout desquels madame d'Étrepagny nous fit prêter une petite maison à Arques, où elle eut la complaisance de faire porter quelques meubles; nous y formâmes un petit établissement très champêtre. Joséphine était, à la fois, femme de chambre de Fortunée, mon valet de chambre, bonne de mes filles, et devint cuisinière par-dessus le marché. Elle s'acquitta fort bien de toutes ses fonctions.

Le pays est très joli; de belles prairies bien arrosées, des collines couronnées de forêts offrent des promenades charmantes. Les ruines du château d'Arques se présentent sous tous les aspects, sous des formes pittoresques. Je m'égarais souvent dans ces lieux retraçant des souvenirs si chers à tout bon français, et je me sentais grandir en foulant le sol, où notre bon Henri fixa les destinées des Bourbons. J'aurais voulu que ses descendants vinssent y puiser des leçons, y chercher des exemples, mais j'y promis, du moins, à sa mémoire de leur être toujours fidèle.

*
* *

L'esprit du public était, en général, royaliste, mais excessivement froid. Des mœurs douces, simples, hospitalières, en rendent l'habitation agréable; mais je n'y cherchais que des amis chauds de la cause royale. J'en découvris bientôt quelques-uns à l'aide desquels je parvins à rallier beaucoup de propriétaires et, en peu de temps, un parti royaliste fut secrètement formé. Je le mis en rapports avec quelques départements intermédiaires entre la Seine et la Loire; on formait sous ma direction une nouvelle organisation de Volontaires royaux qui devaient lier cette partie avec la Vendée.

Les autorités penchaient pour Buonaparte, mais étaient sans vigueur : le commerce et la magistrature de Rouen étaient révolutionnaires, et exerçaient une influence funeste sur cette ville et la banlieue. La ville du Havre était excellente, ainsi que tout le littoral, jusqu'à la ville d'Eu, Les marins, dont l'opinion était très prononcée, me donnaient la prépondérance à Dieppe; 1400 hommes, la plupart de gardes nationales étrangères au département, formaient la garnison de cette ville; on en comptait à peu près autant au Havre, et environ 3000 à Rouen; plusieurs dépôts y étaient cantonnés. Ces troupes étaient commandées, et tous les cadres portés au complet par un grand nombre d'officiers à demi-solde, remis en activité, et dont l'opinion était généralement très mauvaise; la gendarmerie était exécrable,

Chaudement aidé par M. Cartier, sous-préfet de Dieppe, destitué par Buonaparte, homme plein de feu, d'intelligence et qui mettait un véritable zèle à réparer ses erreurs de la Révolution, je me bornai, dans les premiers moments, pour accoutumer mes nouveaux amis à prendre de l'ensemble, à les employer à neutraliser les opérations du gouvernement en prêchant deux maximes qui furent très bien reçues : s'opposer au départ des conscrits et retarder le payement des impositions. Le succès répondit à mes espérances; des colonnes mobiles se répandirent dans les campagnes pour assurer l'exécution des décrets; leurs violences exaspérèrent ce peuple, et il se livra naturellement à nous, comme aux défenseurs de ses intérêts

les plus chers. Des insurrections éclatèrent dans différents endroits; les colonnes mobiles furent attaquées, et, malgré des succès divers, nous devînmes les maîtres de la population.

Jusque-là, je n'avais aucune espèce de pouvoirs. Ma fidélité connue avait été mon seul titre auprès des partisans de la maison de Bourbon, et j'avais eu le bonheur de gagner leur confiance. Elle m'avait suffi pour préparer les premiers moyens; mais, au moment de l'exécution, et voyant les armées prêtes à se choquer, je sentis qu'une autorité plus déterminée me devenait indispensable; je me mis en relation avec M. le duc de Castries, commissaire extraordinaire du Roi dans la 15e division militaire, qui était en correspondance avec M. Cartier et qui, de Brigthon, sur les côtes d'Angleterre, cherchait depuis longtemps, mais sans se compromettre, les moyens d'en soulever les habitants. Il lui fit connaître ma position, et il m'expédia, le 3 de juin, des pouvoirs au nom du Roi, pour prendre le commandement de la 15e division militaire, me promit des armes et des munitions et me donna carte blanche.

J'en profitai sur-le-champ, et je préparai tout pour une prise d'armes générale; je promis l'arrivée de madame la duchesse d'Angoulême dans le port de Dieppe; je lui envoyai une adresse signée des principaux habitants, qui sollicitaient cette faveur, et, après différentes tentatives, qui furent contrariées, le drapeau blanc fut arboré le 9 de juillet, à la pointe du jour. Je fus chez le commandant militaire, je lui signifiai les pouvoirs qui m'avaient été donnés, et je le sommai de recevoir mes ordres. Il reconnut mon autorité; je fis prêter aux troupes serment de fidélité au Roi; elles furent étonnées, mais obéirent sans murmurer. Dès ce moment, je pris publiquement le commandement de la division; je reçus, le 11, dans le port de Dieppe, un bâtiment anglais que m'adressait M. le duc de Castries, avec 6 000 fusils et un million de cartouches. En trois jours, je me débarassai, par différents moyens, de la plupart des officiers et de presque tous les soldats; je rétablis toutes les autorités qui avaient été destituées; je pus armer mes paysans; je fus décidément le maître. Les autorités militaires de Rouen virent ce mouvement sans oser s'y opposer; je leur envoyai des ordres; elles balancèrent, mais finirent par se soumettre.

M. le duc de Castries arriva le 15 à Dieppe; il aimait à trouver la besogne faite; il m'envoya à Rouen pour y faire reconnaître pleinement l'autorité du Roi; j'y éprouvai quelques difficultés; mai tout fut arrangé promptement. Madame arriva le 25 à Dieppe, où je m'étais flatté de la recevoir, et où elle excita un enthousiasme qui dut lui prouver que le Nord rivalisait avec le Midi de la France, d'attachement, de respect, et de vénération pour ses vertus et son noble caractère. Le lendemain, la ville de Rouen la reçut avec plus de froideur, et, le 27, elle partit pour Paris.

Mon but était rempli. J'avais utilisé mon séjour en Normandie; l'autorité légitime y était reconnue, et mon amour-propre devait être flatté d'y avoir contribué; j'ai plus l'habitude de rendre des services que de les faire valoir; d'autres se prévalurent de ceux que j'avais rendus, ce qui m'est arrivé souvent, et je n'avais nulle envie, malgré le désir que m'en exprimait le duc de Castries, d'être employé comme maréchal de camp dans sa division, après l'avoir commandée heureusement dans des circonstances difficiles.

Je partis de Rouen le 1er août avec toute ma famille, et nous rejoignîmes nos parents le lendemain à Paris; j'y trouvai ma gentille Henriette, grasse et bien portante...

Un nouveau ministère venait d'être nommé, la situation délicate où se trouvait le Roi au moment de son retour avait, sans doute, influencé son choix; mais il n'inspirait aucune confiance aux vrais amis de la royauté; la Chambre des députés avait été dissoute, une nouvelle convocation ordonnée, et les collèges électoraux devaient se réunir le 22 août. Tous les sujets dévoués votaient dans leurs départements, pour concourir à des élections qui semblaient devoir fixer le sort de la France; je ne balançai pas à suivre leur exemple, et j'abandonnai tous les soins que devait exiger ma carrière militaire, ou de la nouvelle organisation de l'armée, pour remplir un nouveau devoir qui me parut sacré.

Je partis le 9 août de Paris; je passai deux jours à Toulouse, auprès de la marquise d'Alzan, votre grand'mère, dont la tendresse pour moi ne s'était jamais démentie, et me l'avait toujours fait considérer comme une seconde mère. J'arrivai chez la vicomtesse de Pins, votre tante, au château de Voisins, à

deux lieues de Carcassonne. Le 18, après avoir trouvé sur mon chemin toute la population d'Alsonne, qui m'attendait depuis deux jours et dont je fus accueilli avec des démonstrations de joie et d'attachement, qui me firent oublier un moment la conduite révolutionnaire de plusieurs de ses habitants, mais qui me parurent affaiblir entièrement le sentiment bien pénible que j'éprouvai en traversant mes anciennes propriétés qui avaient toutes changé de maître.

Je trouvai l'esprit de mon département très bon, et fort affecté par les derniers événements; le travail des élections occupait toutes les têtes ; les anarchistes étaient comprimés par l'opinion générale ; reçu avec transport par tous les royalistes, je fus élu député le 23 avril par 103 suffrages sur 157.

Mon premier devoir fut de témoigner ma reconnaissance des sentiments qu'on avait bien voulu me conserver après une aussi longue absence, et de l'estime dont on me donnait une marque aussi flatteuse. Je voulus ensuite profiter de mon voyage pour jeter au moins un coup d'œil sur les propriétés qui m'avaient été rendues dans mes anciennes terres de Puivert, Rive, etc. Dès que je pus me dérober aux empressements dont j'étais l'objet, je quittai Carcassonne et me rendis chez Maurel à Belesta. Je trouvai ce brave homme vieilli, mais aussi dévoué qu'il me l'était vingt-cinq ans auparavant. Je passai huit jours auprès de lui et les employai à parcourir mes bois. Mon château de Sainte-Colombe avait été démoli ; ces jardins que j'avais tant soignés n'étaient plus que des champs ; cette forge, qui m'avait occupé, ne m'appartenait plus ; il ne me restait pas un pied-à-terre au milieu de mes possessions, et je ne pouvais plus les considérer que sous le rapport du revenu.

Pressé par l'époque de notre convocation, je fus bientôt forcé de quitter les lieux de ma naissance, ces lieux, où j'avais été si heureux, qu'on revoit toujours avec tant d'attraits, surtout après de longs malheurs, et que je n'avais qu'aperçus, après une absence de vingt-cinq ans. J'en emportai des regrets, mais au moins la consolation de voir que votre sort était assuré pour l'avenir.

J'arrivai à Paris le 24 septembre. La session fut ouverte le 7 octobre, sous les plus heureux auspices. Le ministère du mois de juillet, effrayé des choix de la France presque entière,

s'était éclipsé avant notre réunion, et avait fait place à de nouveaux ministres, à la tête desquels on voyait M. le duc de Richelieu, avec une confiance garantie par sa réputation en Russie, et par les souvenirs glorieux qui se rattachent à son nom. On s'applaudissait de la plus heureuse intelligence, et nous crûmes, un moment, toucher au terme de nos malheurs.

Je fus élu par la Chambre un des candidats à la questure, le 12 octobre, par 256 voix sur 347 votants, et, le 16, une ordonnance royale me nomma questeur. Le 19 du mois de novembre, le roi me nomma gouverneur du château de Vincennes.

Au commencement de 1816, mon temps se trouva partagé entre mes fonctions de député, de questeur de la Chambre et de gouverneur de Vincennes. Mes communications fréquentes avec les différents ministres me mettaient à même de suivre auprès d'eux les demandes qui arrivaient en foule de tous les côtés. Mes anciennes relations dans le Midi, les nouvelles que j'avais formées dans les Cent-Jours en Normandie, se joignaient à celles que je devais à ma qualité de député, pour m'attirer une correspondance infinie ; les réponses à faire, les sollicitations journalières à recevoir, les notes à écrire et à présenter, les démarches indispensables pour suivre dans les bureaux l'expédition des affaires, les séances, les commissions, les détails de la questure, deux courses au moins par semaine à Vincennes, les comités plus ou moins nombreux, qui se réunissaient chez moi tous les deux ou trois jours, et où s'arrêtaient toutes les opérations de la Chambre, remplissaient toutes mes journées. depuis six heures du matin jusqu'à minuit, et me laissaient à peine le temps de dîner avec ma famille ; j'avais rompu toutes mes liaisons de société et je n'allais que chez les ministres et seulement par devoir.

Le travail qui me semblait le plus important, pour assurer les bases que nous voulions établir, était le soin de cette épuration, que nous réclamions sans cesse, et dont le résultat demeura si imparfait par les manœuvres des bureaux qui la contrarièrent toujours, et qui bornèrent la plupart des destitutions demandées à des mutations de domicile. J'employai tous mes efforts à remplacer les révolutionnaires par des royalistes éprouvés, et je fus, sous ce rapport, un des plus heureux de

mes collègues, car il y eut, dans mon département, plus de deux cents titulaires changés.

Une vie si occupée m'éloigna de la tribune ; je n'avais pas l'habitude d'improviser ; elle se prend difficilement à mon âge, et le temps me manquait toujours pour travailler une opinion. Je fis le sacrifice de mon amour-propre dans ce genre, à un devoir que je regardais comme sacré pour nous, et je me livrai tout entier à un travail pénible, souvent ingrat, mais où j'obtins du succès, surtout avant l'époque où la dissidence fut prononcée entre la majorité de la Chambre et le ministère.

Dès que la loi du budget eut été adoptée par les Pairs, notre session fut close brusquement, et la Chambre se sépara le 29 avril. Je passai quelques jours à Paris pour terminer les détails de cette clôture, et pour disposer tous les travaux qui devaient s'exécuter dans le courant de l'été. Mon collègue, M. le chevalier Maine de Biran, avait obtenu un congé et m'avait laissé seul chargé de ce soin. Dès que tout fut réglé, je m'établis à Vincennes dans les premiers jours de mai, les régiments d'artillerie à pied et à cheval et celui du train de la garde royale s'y formaient et en composaient la garnison, avec un bataillon d'infanterie, pris dans les régiments de la garde qui n'étaient pas de service. Ce bataillon changeait tous les trois mois.

Tous ces corps étaient d'une formation nouvelle ; ceux de l'artillerie avaient une mauvaise réputation. Le ministre me témoigna lui-même beaucoup d'inquiétude sur l'esprit qui les animait ; la fermentation, qui régnait partout et qui était la suite nécessaire du peu d'accord qui avait régné entre la Chambre et le ministère, pouvait faire craindre des résultats fâcheux. La sûreté de Paris dépendait principalement du château de Vincennes, et dans des moments de trouble, ce poste devenait de la plus haute importance. J'étais impatient de connaître messieurs les officiers de ma garnison, d'étudier soigneusement leur caractère et leurs dispositions, et, pour cela, je devais m'en rapprocher par tous les moyens.

Fortunée vint s'établir à Vincennes, le 1er de juin, avec mes trois dernières filles, après s'être déterminée à un sacrifice que sa véritable tendresse pour Hélène put seule lui arracher, et que je proposais depuis quelque temps. Son éducation souffrait

de la faiblesse de nos parents, la société forcée de ses petites sœurs ne lui permettait aucune occupation sérieuse et suivie ; elle avait plus de huit ans, d'heureuses dispositions, mais ne pouvait rien apprendre chez nous. Ces motifs impérieux l'arrachèrent de nos bras, et nous confiâmes ce dépôt chéri à madame de la Barben, ancienne religieuse, nommée coadjutrice de l'Abbaye aux Bois peu de temps avant la Révolution.

Cette dame respectable et bien élevée avait établi une institution rue du Grand-Chantier, au Marais. Elle y avait réuni, dans une maison belle et très propre, environ vingt-cinq jeunes personnes, et vivait en famille avec elles. L'éducation n'y était pas brillante, mais solide et fondée sur les meilleures pratiques religieuses. Nous préférâmes ce système, plus propre sans doute à former le cœur que l'esprit aux avantages qu'on recherche trop souvent dans des établissements plus à la mode. L'expérience a justifié, jusqu'à présent, notre choix.

J'allais à Paris toutes les semaines, passer quelques heures au Palais Bourbon pour inspecter les travaux, vérifier les opérations de la questure, de la caisse, des procès-verbaux, donner les signatures nécessaires, etc. Mais je revenais toujours coucher à Vincennes, et je m'applaudissais, chaque jour, du résultat de mes observations sur l'esprit des troupes. Après un mûr examen, je me trouvais en mesure de répondre de leur fidélité et de leur dévouement à la cause de la légitimité ; si quelques individus méritaient moins de confiance, j'étais sûr qu'ils seraient entraînés par l'immense majorité.

La vigueur avec laquelle j'ai toujours aimé à remplir mes devoirs m'empêcha de demander un congé dans le cours de l'été, pour aller visiter mes nouvelles possessions. Quelque nécessaire qu'y fût ma présence, je fis ce nouveau sacrifice, aux circonstances délicates où nous mettait la conduite du ministère, et je ne me serais jamais pardonné si un motif d'intérêt personnel m'eût éloigné de mon poste au jour du danger... L'ordonnance du 5 septembre me surprit moins qu'elle ne m'affligea. Les résultats m'en paraissaient si dangereux ! Tous mes amis partirent pour aller solliciter leur nomination dans leurs départements ; on m'écrivait du mien, on m'engageait à Paris à suivre leur exemple ; mais, dans la position où je me trouvais, je jugeai que cette fonction ne devait être

ni sollicitée, ni refusée. Je m'abandonnai au hasard; mes deux anciens collègues, qui étaient membres des assemblées électorales, furent élus, et je fus fort aise de n'avoir pas tenté ce voyage.

Je fus obligé d'aller passer trois semaines à Paris, pour y préparer l'ouverture de la session, et arrêter tous les comptes de l'exercice; la séance royale se tint le 4 de novembre, nos successeurs furent nommés le 14, et je retournai le 19 à Vincennes, d'où je ne sortis plus que très rarement et je ne m'occupai que de mes fonctions militaires.

Tous les traitements furent soumis, à dater du 1er janvier, aux retenues progressives, établies par la loi du budget du 28 avril. Celui de 8 000 francs dont je jouissais, comme gouverneur du château de Vincennes, en éprouva une de 12 p. 100, qui le réduisit à 7 040 francs dont il fallait encore distraire 160 francs pour la retenue de 2 p. 100 faite au profit de la caisse des invalides, sur la somme principale. Ma pension de retraite de 4 000 francs, payable au ministère des Finances, aurait dû, d'après le tarif, subir une retenue de 7 p. 100; mais elle n'a été soumise, j'en ignore la cause, qu'à celle de 5 p. 100 et chaque semestre m'est payé sur le pied de 1 900 livres.

J'avais fait à la Chambre, au nom de mon collègue et au mien, l'abandon de la moitié de notre traitement de questeur, ce qui le réduisit à 17 500 francs, mais l'ordonnance du Roi, qui intervint, le conserva à 25 000 francs qui, soumis à une retenue de 25 p. 100, le portèrent à 18 750 francs.

On fit dans l'année l'estimation du mobilier de la Chambre, celui du logement que j'occupais fut estimé environ 14 000 fr. et, d'après les conditions arrêtées par la commission de comptabilité, nous fûmes chargés de répondre de sa valeur actuelle, à la première mutation, moyennant une indemnité de 10 p. 100 par an, suivant l'usage de la plupart des administrations.

A compter du 1er janvier, Fortunée se chargea de recevoir tous nos revenus fixes, en terres ou en capitaux, et le traitement de la questure, et de solder toutes les dépenses de la maison à Paris, de nos enfants, de nos gens, l'achat et l'entretien des chevaux, des voitures, de notre mobilier; je réservai mes traitements militaires pour ma dépense personnelle et pour payer celle que nous faisions à Vincennes.

M. le marquis de Badens reçut, cette année, un secours provisoire de 2 000 francs et votre tante Éléonore obtint une pension de 600 francs, comme ancienne chanoinesse au chapitre de Neuville, sur la liste civile, de sorte que tous nos bons parents, logés, nourris, chauffés, éclairés au Palais Bourbon, se trouvèrent alors dans un état d'aisance qu'ils n'avaient pas connu depuis la Révolution.

Dans le mois d'avril, le comte Potocki remboursa à Fortunée le capital de 6 000 francs qui restait encore dû sur les 12 000 francs que j'avais prêtés pour son compte à M. Lamase, son notaire, au mois d'avril 1815, et il solda les intérêts échus depuis le 10 octobre, sur le pied de 10 p. 100.

Nos parents, répugnant à l'habitation de Vincennes, louèrent un appartement 1 200 francs sur le boulevard des Capucines, n° 15, pour être à portée de M. le comte Potocki et de leur fils, qui logeait dans la rue Neuve-Luxembourg, au coin du boulevard. M. de Badens l'a fait meubler sur ses économies et avec une portion du mobilier que nous avions dans la rue Caumartin, et dont j'avais fait transporter le reste à Vincennes.

Je quittai mon logement au Palais Bourbon le 19 de novembre et je vins avec ma femme, dont la cinquième grossesse était déclarée, et mes trois dernières filles, fixer mon établissement à Vincennes, j'y fis faire un inventaire exact de mon mobilier, et je trouvai avec surprise que sa valeur montait à plus de 15 000 francs. Le 20 mars 1817, après la plus heureuse grossesse, Fortunée mit le comble à mes vœux, en donnant le jour à un garçon, qu'elle veut nourrir comme ses sœurs! M. le comte Gabriel du Pac, mon beau-frère, a été son parrain et madame la comtesse du Pac, sa marraine. Il a reçu sur les fonts les noms d'Emmanuel-Gabriel-Fortuné!

BERNARD DE PUIVERT

QUESTIONS EXTÉRIEURES

VERS BAGDAD[1]

I

En mars 1903, la Porte accordait définitivement à la Société allemande des chemins de fer d'Anatolie l'extension des lignes d'Asie Mineure jusqu'au golfe Persique : du Bosphore aux Bouches du Chatt-el-Arab, à travers toute l'Asie ottomane, les Allemands recevaient pour quatre-vingt-dix-neuf ans le droit et le monopole de construire le *Petit Transasiatique*, comme on nomme quelquefois cette ligne de Bagdad, par comparaison avec les Grands Transasiatiques, exécutés ou projetés par les Russes, Moscou-Vladivostock, Moscou-Pékin, Moscou-Calcutta.

Dans la chasse aux concessions turques, les Allemands étaient entrés en 1888, les derniers, mais avec des idées nouvelles. Depuis trente ou quarante ans que les Européens, les Anglais et les Français en particulier, s'intéressaient aux chemins de fer de l'Asie ottomane, ils n'avaient eu que le souci de prolonger vers l'hinterland leur commerce maritime : ils n'avaient donc étudié ou construit que de courtes lignes de pénétration, en tous les points où s'ouvrent des passages commodes à tra-

1. Voir à la fin de cet article la carte reproduite de l'*Atlas Vidal-Lablache*.

vers la ceinture de montagnes qui, des frontières de l'Égypte aux frontières de la Caucasie russe, double de plus ou moins près la ligne des rivages. De Jaffa vers Jérusalem; de Khaïfa, Beyrout ou Tripoli vers Damas; de Suédiah ou Alexandrette vers Alep; de Mersina vers Tarse et Adana; de Smyrne vers Aïdin, Magnésie et Pergame; d'Eregli ou de Sinope vers Angora; de Samsoun vers Siwas; de Trébizonde vers Erzeroum; bref de tous les grands et petits ports vers les capitales de l'hinterland, le rail européen, perçant la ceinture côtière, devait porter nos manufactures et, de l'intérieur à la côte, ramener les récoltes et les minerais.

Cette conception était inspirée sans doute par les intérêts des navigateurs. Mais les besoins des populations indigènes en étaient pleinement satisfaits : c'était même la nature des lieux qui semblait l'imposer. Vue de nos mers, en effet, cette Asie ottomane n'a qu'un pourtour de cultures et de villes : l'intérieur est une vaste solitude. En Syrie, les sables du Néfoud et les pierrailles du Badiet-es-Cham occupent des millions d'hectares, derrière l'étroite lisière de la Palestine et du Liban. L'Asie Mineure est un cirque dont les gradins et les revers sont tout remplis de peuples et de verdures, mais dont l'arène vide n'est qu'une steppe saline, trouée de lacs saumâtres, l'Espkeschan. Ce désert anatolien est tacheté par les campements de quelques Yourouks; les déserts syriens sont le domaine des tribus bédouines; dans l'intervalle, les sierras du Taurus, les gorges du haut Euphrate et les « alpes » du haut Tigre sont un autre repaire de vie sauvage pour les Kurdes et pâtres montagnards. Ainsi tout l'hinterland est abandonné aux désordres des nomades. Sur le pourtour, entre les rivages de la mer et les rivages du désert, la vie sédentaire a pu se maintenir.

Les besoins du trafic et de la défense ont toujours imposé à cette zone de vie sédentaire deux sortes de villes, marchés tout à la fois et forteresses, places d'armes et places de commerce : au rivage de la mer, les Échelles où viennent les navires du dehors; au rivage du désert, les Bazars où viennent les caravanes du dedans. Tout autour de l'Asie ottomane, ces Échelles et ces Bazars, rivés par couples, font comme un merveilleux collier où les perles de la côte, Jaffa, Beyrout, Latakié, Alexandrette, Adalia, Smyrne, Moudania, Trébizonde, le disputent

aux turquoises de l'intérieur, Jérusalem, Damas, Alep, Kaisarieh, Koniah, Aïdin, Brousse, Angora, Siwas.

Couple par couple, Jaffa-Jérusalem, Beyrout-Damas, etc., les Anglais et les Français avaient entrepris et commencé de relier les Bazars avec les Échelles et, des rivages de la mer aux rivages du désert, de prolonger par leurs locomotives les services de leurs paquebots. En quelques points seulement, où la traversée de l'hinterland désertique semblait courte et facile, ils avaient projeté de lancer leurs rails à travers pierres et sables jusqu'à l'autre bande de cultures et de côtes, afin de rouvrir entre les golfes ou les mers quelques-unes de ces « routes isthmiques » qu'a toujours empruntées le commerce mondial.

L'une de ces routes isthmiques excitait particulièrement les convoitises et, tout à la fois, les inquiétudes des Anglais : c'était au fond de la mer de Chypre, à la côte de Syrie, la grande voie de l'antiquité et du moyen âge vers les Fleuves, le Golfe, la Perse, les Indes. De la côte syrienne, en effet, la vallée de l'Oronte (Nahr-el-Asi) conduit sans peine aux oasis d'Alep, puis au pays vallonné et désertique que traverse le moyen Euphrate : il ne reste plus alors qu'à descendre vers le Golfe, soit au long de l'Euphrate, — route possible, mais difficile et dangereuse, — soit en gagnant la vallée plus fertile et plus large du Tigre. Depuis les temps d'Alexandre jusqu'au percement du canal de Suez, cette route des Indes, la plus courte et la plus fréquentée, fit la fortune tour à tour d'Antioche, échelle de l'Oronte, et d'Alep, bazar de l'intérieur.

Dès 1830, un Anglais, Chesney, proposait de l'aménager à la mode du jour : un port à la côte, un chemin de fer entre la côte et l'Euphrate, un service de bateaux sur le fleuve. Antioche, ruinée par six siècles de guerres, assiégée par les boues de l'Oronte, assoupie dans le mauvais air du marais, ne pouvait plus être ranimée; mais Chesney pensait à créer de toutes pièces un grand port moderne sur la plage voisine de Suédiah.

Impératrice des Indes, l'Angleterre, durant cinquante ans, discuta l'entreprise et fit une renommée à cette « route de Suédiah ». Le percement de Suez, projeté, puis accompli, ne donnait aux Anglais qu'un plus vif désir de posséder en propre cette route terrestre, puisque le Canal risquait de devenir

français : ils escomptaient d'ailleurs par là une économie de deux mille kilomètres entre Londres et Kurrachee[1]. Vers 1873, ils saluaient en sir William Andrew le « Lesseps de l'Euphrate ». En 1878, ils se faisaient donner par le Sultan la garde de cette île de Chypre, qui pointe sa lance aiguë vers la côte syrienne et ouvre sa rade de Famagouste juste en face des bouches de l'Oronte. Dans les années 1880-1882, ils semblaient enfin vouloir passer aux actes; un firman devait leur concéder une ligne continue, qui, partant d'un port syrien, Suédiah, Alexandrette ou Tripoli, aboutirait à Koweit, sur le Golfe : en gros, neuf cents ou mille kilomètres de rail au prix moyen de cinq mille livres sterling le kilomètre; pour l'ensemble, quatre ou cinq millions de livres sterling, une bagatelle...

Mais l'occupation de l'Égypte qui survint persuada financiers et politiques anglais de la supériorité du Canal : tout entière à sa nouvelle acquisition, l'Angleterre, — elle n'a que trop souvent de pareilles insouciances, — négligea la route terrestre qui cependant n'était pas moins importante pour la sécurité de son Golfe et de son Hindoustan, et les Allemands entrèrent en jeu.

Jusque là, tous les projets anglo-français n'avaient en vue que les besoins économiques de l'empire, le triple profit des navigateurs, des sédentaires et des nomades; mais que pouvait y gagner le gouvernement de Constantinople? Si le Sultan et la Porte trouvaient dans cette combinaison le bénéfice de leurs peuples et la majoration d'impôts que tôt ou tard la prospérité du contribuable leur vaudrait, ils risquaient aussi d'y trouver quelque jour la dislocation de la monarchie, tout au moins la séparation grandissante d'intérêts et de sentiments entre la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie, entre la capitale et les provinces, entre le souverain et les sujets, entre le Turc conquérant et les populations soumises. Chacune de ces routes indépendantes pouvait réveiller, avec la fortune, le particularisme ou la rébellion des Grecs, des Arméniens, des Syriens, et surtout des Arabes qui déjà ne toléraient plus que forcés la souveraineté ottomane : l'ensemble de ces routes pouvait aboutir à la constitution d'une Ionie autour de Smyrne,

1. On trouvera tous les détails et les chiffres dans le livre si complet de N. Verney et G. Dambmann, *les Puissances étrangères*, p. 293 et suivantes.

d'une Arménie autour de Siwas, d'une Syrie autour de Beyrout, d'une Arabie autour de Bagdad.

En admettant que ces différentes provinces restassent dans l'obédience du Khalife ou l'obéissance du Sultan, que deviendrait encore l'absolutisme ou même la suprématie de Stamboul, si, aux différences de langues, de races, de religions et de vies, s'ajoutaient des rivalités de commerce, et si les étrangers se taillaient dans l'empire chacun sa zone de clients? A quoi avait abouti en fin de compte le développement du pachalik d'Égypte? réveillée par les Français, cette Égypte s'était rebellée, puis la route maritime des Indes l'avait mise sous le pouvoir des Anglais. Tout pareillement, qu'étaient devenus les pachaliks de Roumélie après l'ouverture des routes balkaniques? une Roumanie indépendante, une Bulgarie et une Macédoine révoltées. Ces expériences suffisaient : une Syrie ou une Ionie développée par les Français; une Arménie ou une Arabie réveillée par les Anglais; une route terrestre entre les eaux de Chypre anglaise et les eaux du Golfe anglais; choses, sans doute, excellentes pour l'Europe, les peuples et la civilisation, mais ruineuses pour le Turc et pour le despotisme.

A cette conception européenne, un ingénieur allemand, W. von Pressel, dès 1871, avait opposé une formule plus vraiment turque : avant les besoins économiques des peuples, les nécessités administratives et militaires du gouvernement; au lieu de vingt Échelles, têtes de courtes lignes, Stamboul, centre des grands réseaux d'Europe et d'Asie; grâce au rail, recruteur et distributeur de troupes ou de police, le Khalife d'aujourd'hui, maître effectif des villes khalifales d'autrefois, de Damas, de Bagdad, de la Mecque peut-être; et, sous la force partout présente de l'Ottoman, toute l'Anatolie du Seldjoucide et les deux, les trois Arabies de l'Abbasside, de l'Ommeiade et du Prophète.

***

Suivant les plans de Pressel, les Turcs en 1871 voulurent amorcer, en face de Stamboul, leur Transanatolien et leur Transasiatique.

De Moudania sur la Marmara, le Transanatolien devait monter à Brousse, puis bifurquer vers Smyrne et l'Archipel à l'ouest, vers Adalia et la mer chypriote au sud. Une commission militaire construisit jusqu'à Brousse quarante-deux kilomètres de voie, qui furent inutilisables et que vingt ans après (1892) une compagnie française dut entièrement refaire. Ce Transanatolien s'arrête toujours à Brousse : la défiance hamidienne en empêcha le raccord avec les lignes de Smyrne, par crainte d'un débarquement d'Européens qui, montant de l'Archipel, tourneraient par cette route terrestre les batteries des Dardanelles et surgiraient tout à coup en face d'Yildiz-Kiosque.

De Haïdar-pacha sur le Bosphore, le Transasiatique devait longer le golfe d'Ismid, s'engager dans les gorges de la tortueuse Sakaria, gravir le revers du plateau anatolien, atteindre à Eskicheïr l'entrée de la cuvette intérieure, contourner par le nord le désert de l'Espkeschan, en remontant la piste des caravanes arméniennes et persanes, Angora, Yozgad, Siwas, franchir les gorges du haut Euphrate et le col de Kharpout, redescendre enfin vers le Tigre par Diarbékir, Mardin et Mossoul, d'où jusqu'à Bagdad et jusqu'au Golfe on n'aurait plus qu'à se laisser glisser au fil de l'eau.

Tel était ce « tracé du nord », — comme disent les ingénieurs et les diplomates, — que la ligne télégraphique suit aujourd'hui : de Stamboul à Bagdad par Angora, Siwas et Diarbékir, c'était et ce serait encore le tracé le plus direct et le moins coûteux ; sur les 3 500 kilomètres de son parcours, il ne présentait de difficultés ou de grands frais que dans les 200 kilomètres entre Ismid (à la cote zéro) et Eskicheïr (à la cote 800), puis dans les 500 kilomètres entre Siwas (à la cote 1300), le haut Euphrate (à la cote 1000), Kharpout (à la cote 1500) et Diarbékir (à la cote 600).

En 1871, les Turcs se mirent allègrement à la besogne et, d'une haleine, grâce à la compagnie française de Fives-Lille, poussèrent leur voie de Haïdar-pacha à Ismid : 92 kilomètres de ligne côtière, sur le tour d'un golfe, de la cote zéro à la cote zéro. Mais dès qu'il fallut commencer de monter vers Eskicheïr, ils s'arrêtèrent essouflés (1873) et, durant seize années (1873-1889), les rébellions et les défaites en Turquie européenne,

le triomphe des conceptions anglo-françaises dans l'Asie ottomane, puis les rivalités diplomatiques des puissances retinrent au terminus d'Ismid cette amorce du Transasiatique qu'il fallut confier à des exploitants anglo-grecs. Des Anglais, des Américains, des Belges, etc., s'offraient à le continuer... En 1888, la *Deutsche Bank*, à la faveur des rivalités anglo-françaises, l'emporta : reprenant le tronçon Haïdar-Ismid, elle reçut la concession jusqu'à Angora, avec une garantie kilométrique de 15000 francs et la promesse de prolongations successives, d'abord jusqu'à Siwas, puis, par étapes, jusqu'à Bagdad, au fur et à mesure que la ligne construite, couvrant ses frais, rendrait la garantie disponible pour une nouvelle avancée.

En 1888, les Allemands et les Turcs s'engageaient donc à marcher ensemble vers Bagdad : l'Angleterre laissait faire, sans protester contre la dépossession de la compagnie anglo-grecque qui exploitait Haïdar-Ismid, sans écouter même les justes récriminations de ces exploitants. Le *Foreign-Office* semblait favoriser l'entrée de l'Allemagne dans les combinaisons turques. Les Anglais souhaitaient peut-être la survenue de ce quatrième larron pour entraver les progrès de la Russie et de la France dans les bonnes grâces du Sultan. Le tracé du nord pouvait, d'ailleurs, leur rendre plusieurs grands services, au début tout au moins : services politiques, services commerciaux, et — qui sait? — services stratégiques. En exigeant du Turc la cession de Chypre, les Anglais, en juin 1878, s'étaient engagés à défendre et à réformer l'Asie ottomane. La convention de Chypre disait :

> Dans le cas où Ardahan, Batoum et Kars ou quelqu'une de ces places seraient retenues par la Russie ou quelque tentative serait faite à une époque quelconque par les Russes pour s'emparer d'aucune autre position des territoires de S. M. I. le Sultan en Asie, fixés par le traité définitif de paix, l'Angleterre s'engage à s'unir à S. M. I. le Sultan pour la défense du territoire en question par les armes.

En retour, S. M. I. le Sultan promettait d'introduire en Asie Mineure « les réformes nécessaires pour la bonne administration et la protection des sujets chrétiens et autres de la Sublime Porte. ». C'est afin de donner aux Anglais toutes facilités pour l'exécution de leur tâche que le Sultan leur

avait assigné Chypre comme une place de sûreté d'où ils seraient prêts à surgir contre tout agresseur de l'Asie ottomane, où ils accueilleraient aussi toutes victimes, chrétiennes et autres, du fonctionnaire turc.

Le traité de Berlin avait laissé Kars, Batoum et Ardahan entre les mains des Russes. En 1888, l'Angleterre occupait toujours Chypre; elle l'occupe toujours et ne l'évacuera sans doute que pour la remettre aux Grecs. De 1878 à 1888, elle avait de son mieux rempli ses doubles engagements, envers la Porte pour l'intégrité de l'empire, et envers les peuples, chrétiens et autres, pour la réforme de l'administration. Outre ses conceptions politiques et ses sentiments humanitaires, elle avait un intérêt immédiat à cette honnête interprétation du contrat : les Russes avaient fermé à ses commissionnaires les ports et les routes de leur Transcaucasie; c'est par l'Asie turque seulement, par les ports et routes des vilayets anatoliens, que les cotonnades et manufactures anglaises pouvaient atteindre la Perse et le Turkestan. Sur le tracé du nord, où circulaient déjà les caravaniers arméniens de Manchester, où chaque étape, Angora, Yozgat, Siwas, Erzingian, Erzeroum, Bajazid, était munie d'un bazar et de dépositaires arméniens, combien les affaires de l'Anglais seraient plus faciles et plus prospères, le jour où le rail remplacerait le chameau, où le trafic et la civilisation repeupleraient les terres gâtées par le nomade, pillées par le pacha! et combien la tâche anglaise serait allégée si les Allemands étaient liés désormais au salut et à la prospérité de ces provinces, par les multiples intérêts que leur créerait une ligne allemande!

La tâche était devenue trop lourde à la seule Angleterre : la brouille au sujet de l'Égypte et les ambitions coloniales de la France, d'une part, l'avancée des Russes en Asie centrale, la révolte du Mahdi et la prise de Khartoum, d'autre part, lui créaient en Afrique et en Asie des embarras ou des dangers qui l'obligeaient de réserver toutes ses forces militaires à la défense de l'Inde et de l'Égypte. Veiller à la sécurité maritime de l'Asie ottomane et à la bonne administration des provinces côtières restait chose facile à la flotte anglaise; mais l'hinterland, toujours mangé par le fonctionnaire turc, tomberait à à la merci de l'envahisseur, du jour où la Russie voudrait sortir

de son « recueillement ». Le *Foreign-Office* devait désirer ici la collaboration d'un soldat.

Il ne pouvait plus espérer les services du soldat français : sous les murs de Sébastopol, Russes et Français, ayant pris contact, avaient lié une camaraderie, puis une secrète amitié qui tournait peu à peu à l'alliance ouverte. Contre cette entente franco-russe, qui trois ans plus tard deviendrait la Double Alliance (1891), l'Angleterre et l'Allemagne avaient entrepris ou allaient entreprendre de joindre leurs deux Triplices : Triplice maritime des Anglais (Angleterre-Espagne-Italie), Triplice continentale des Allemands (Allemagne-Autriche-Italie). Dans le monde colonial, l'Angleterre semblait favoriser, appeler l'entrée des Allemands (accords africains de 1886 et 1890). Dans le monde turc, fit-elle avec eux ce que, dans le monde chinois, elle vient de faire avec les Japonais?

Aucun signe public de cette manœuvre ne subsiste. Il fut visible pourtant qu'en 1888 les Anglais tenaient le tracé du nord moins pour une avancée agressive contre leur Golfe que pour une œuvre de défense contre la poussée moscovite, une sorte de chemin de ronde qui permettrait de mobiliser toute la force ottomane — et peut-être la force allemande — en travers de cette trouée arménienne dont Bajazid et Erzeroum tiennent les guichets du côté turc, dont Érivan et Kars forcent déjà le seuil du côté russe. Peut-être les diplomates anglais, de parti pris, voulaient-ils croire que le rail allemand n'irait pas au delà de Siwas, que les sierras du Taurus et les gorges de l'Euphrate lui seraient infranchissables et que les financiers et ingénieurs de Londres auraient le temps d'ouvrir leur route de Suédiah, tandis que, s'enfonçant dans les profondeurs de l'Anatolie, les Allemands iraient buter au Taurus, aux Kurdes, à l'Euphrate, à tous les obstacles de la nature et des hommes.

L'iradé de concession avait été signé en octobre 1888; en février 1889, les Allemands se mettaient à l'œuvre; en 1891, ils avaient construit 300 kilomètres; en 1893, leur rail atteignait à Angora, au 578e kilomètre et à l'altitude de 920 mètres, le terminus du tronçon concédé. Tout aussitôt, ils demandaient qu'un nouveau tronçon leur fût garanti. Mais ayant mieux

étudié l'hinterland, ils avaient découvert quelques grosses difficultés au tracé du nord, Les chameaux l'ont frayé tout droit d'Angora à Yozgat et Siwas, à travers un pays coupé, raviné, où les locomotives auraient à courir de tranchées en remblais et de ponts en tunnels; sans œuvres d'art très importantes, cette ligne directe eût nécessité de multiples travaux, difficiles et coûteux. La vallée du Kizil-Irmak au contraire, décrivant d'Angora à Siwas un demi-cercle presque parfait, ouvrait un passage commode; plus long et moins peuplé, ce parcours avait pourtant cet autre avantage d'offrir une étape médiane, Kaisarieh, dont les Allemands avaient dès lors mesuré l'importance pour une orientation nouvelle de leur ligne.

A la marche vers Siwas, en effet, ils ne voyaient pas seulement des difficultés topographiques : dès cette année 1893, après les fêtes franco-russes de Cronstadt et la Double Alliance, sinon proclamée, du moins affichée, ils se souciaient peu d'entrer en conflit avec les Russes, pour le plaisir et le profit de l'Angleterre. Au tracé du nord, le tronçon Angora-Kaisarieh permettrait de substituer quelque jour le tracé du centre qui, par Marach et Aïntab, conduirait au moyen Euphrate, puis aux plaines de Mésopotamie, au pays de Mossoul, à la vallée du Tigre enfin, en laissant sous le monopole des Russes tous les passages de la Grande-Arménie.

Au début de 1893, les Allemands obtenaient la concession Angora-Kaisarieh : 320 kilomètres, avec garantie kilométrique de 17 650 francs. La Porte stipulait toujours le prolongement éventuel par le tracé du nord, Siwas-Diarbékir-Bagdad, qui, pour la défense et la centralisation de l'empire, était de beaucoup le meilleur. Mais il est probable que la Russie s'y opposait déjà : en décembre 1899, M. Zinovief exigera du Sultan le contrôle russe sur toute ligne future dans les vilayets-frontière; en février 1900, grâce à l'appui de l'Allemagne, M. Zinovief obtiendra une promesse formelle pour les deux vilayets d'Erzeroum et de Trébizonde; de plus, les Turcs s'engageront à ne construire et à n'exploiter dans le vilayet de Siwas que par leurs propres moyens. En 1900, les Russes, d'accord avec Berlin, barreront ainsi aux locomotives allemandes le tracé du nord. Je croirais volontiers que dès 1893 c'était chose entendue entre les deux chancelleries impériales,

et je comprendrais pourquoi les Allemands voulurent se détourner de Siwas vers Kaisarieh, puis, ayant obtenu ce détour, renoncèrent encore au tracé du centre et se rejetèrent finalement de l'autre côté du désert anatolien, sur le tracé du sud Eskicheïr-Koniah.

A ces étranges revirements, ils donnèrent en 1893 de mauvaises raisons. Le tronçon Angora-Kaisarieh qu'ils avaient instamment demandé et qui leur vaudrait la fructueuse garantie de 17 650 francs par kilomètre, — soit une rente annuelle de cinq ou six millions de francs, — ils le proclamèrent soudain impossible à construire. La vérité est qu'Angora est à la cote 920, Kaisarieh à la cote 1000 et que, dans l'intervalle, le plateau est pierreux, peu habité, avec le désert, sur la droite, assez proche; mais le fleuve, que l'on côtoie tout du long, et les terres volcaniques, qui entourent Kaisarieh, promettent des récoltes abondantes sous un climat très sain; l'antique Césarée fut toujours une capitale du commerce oriental; les deux *cazas* (arrondissements) de Kircheïr et de Kaisarieh, que l'on traverse, ont une population bien plus dense et des possibilités d'avenir bien supérieures à tout ce que peuvent offrir les steppes de Koniah sur le tracé du sud.

Pourquoi les Allemands ont-ils abandonné cette concession? avaient-ils reconnu qu'entre Kaisarieh et le moyen Euphrate, la muraille de l'Anti-Taurus et le tohu-bohu des vallées et monts de la Petite-Arménie rendraient la percée, puis l'exploitation onéreuses? Mais tracé du nord, tracé du centre ou tracé du sud, quel que soit le passage préféré, il faudra toujours percer le Taurus et les chaînes parallèles, franchir des gorges et des pentes qui compliqueront coûteusement la construction et le service. De Kaisarieh au moyen Euphrate, les monts et vaux de la Petite-Arménie n'étaient pas plus redoutables pour le tracé du centre — et ils étaient d'un parcours moins étendu — que les sierras et défilés de la Grande-Arménie entre Siwas et Diarbékir pour le tracé du nord, et le tracé du sud offrait des problèmes encore plus ardus, que nous examinerons par la suite.

En 1893, le ferme bons sens d'Alexandre III présidait à la marche des Russes vers la mer libre : l'aventure de Mand-

chourie n'était pas commencée. Pétersbourg étudiait et réservait toutes ses portes asiatiques. Portes mandchouriennes et mongoles vers le golfe du Tchili; portes afghanes et persanes vers le golfe Persique; portes arméniennes vers le golfe de Chypre; tout était prêt pour forcer les unes ou les autres suivant le choix du port en mer libre que l'on ferait. Mais entre les ports coréens et chinois, Fousan, Nioutchouang et Takou, les ports belouchis et persans, Ormarah, Bender-Abbas et Bouchir, et les ports turcs, Alexandrette, Pajas et Mersina, le choix des Russes n'était pas encore fait; c'est l'heureuse occasion, semblait-il, qui devait décider. Les ports turcs, Pajas surtout, au fin fond de la Méditerranée, attiraient chaque année les visites de bateaux russes. De la Transcaucasie à ces eaux chypriotes, la descente était longue, mais tracée par la nature : de Kars à Divrigh, avec les étapes d'Erzeroum et d'Erzingian, les vallées montagneuses de l'Araxe et du haut Euphrate amèneraient les rails sur le plateau cappadocien, puis, du plateau vers la côte, avec les étapes d'Albistan et de Marach, la vallée maritime du Djihoun (l'ancien Pyramos) les amènerait à la mer libre. Cette descente russe, le tracé du centre la coupait juste en son milieu.

Sans même escompter l'avenir lointain, Pétersbourg avait dans le présent à sauvegarder sa Transcaucasie de la contagion arménienne. L'approche du rail et de l'Europe surexcitait les espoirs des Arméniens de Turquie, non pas qu'ils songeassent à une révolte, comme les Turcs au procès d'Angora (1893) les en accuseront; mais ils sentaient venir les possibilités de fortune et de civilisation, la liberté civile, une justice plus équitable, une renaissance intellectuelle et morale de tout leur peuple, et la constitution peut-être de vilayets arméniens qui, toujours sujets de la Porte, auraient du moins, comme le vilayet du Liban, le bénéfice d'une surveillance européenne. Les Russes, qui déjà avaient ouvert la lutte contre leurs Arméniens du Caucase, ne voulaient pas (le prince Lobanof le dira plus tard) qu'on vînt flanquer leurs frontières d'une « Bulgarie asiatique ».

Bref la Russie avait cent raisons de stratégie, de politique et de commerce pour désirer que les Allemands s'arrêtassent à Angora et pour considérer comme « non amicale » la continua-

tion de l'entreprise soit par le tracé du nord, soit par le tracé du centre. En 1893, Berlin n'avait pour Alexandre III que sourires, et pour les désirs russes que prévenances. Les pénibles négociations du traité de commerce mettaient quelque embarras aux relations des deux gouvernements. Mais Guillaume II n'en étalait que plus de zèle à rendre un peu meilleurs les rapports des deux souverains. En juin 1892, il avait rencontré Alexandre III à Kiel; en janvier 1893, — quelques semaines avant la signature des nouveaux firmans, — il avait reçu à Berlin le tsaréwitch Nicolas, l'avait souvent et longuement entretenu, l'avait conduit au mess du régiment Alexandre des Grenadiers de la Garde pour lui dire en un toast : « Nous voyons en votre Père impérial le mainteneur des vénérables traditions monarchiques, de l'amitié souvent éprouvée et de l'intimité étroite qu'entre nos augustes prédécesseurs, le sang des régiments russes et prussiens a scellée jadis sur les champs de bataille... » Et Bismarck, grognant dans son coin, trouvait encore que cette vieille amitié russe, dont l'Allemagne aurait dû continuer de faire le pivot de sa politique étrangère, le « jeune homme » la sacrifiait à la duperie de l'alliance anglaise, dont on n'avait tiré, contre la perte de Zanzibar, que le mirage de déserts africains, le rocher d'Héligoland et les dangers de l'Alliance franco-russe.

Laissant donc le tracé du nord comme en l'air, au terminus d'Angora, négligeant même d'amorcer vers Kaisarieh le tracé du centre, les Allemands dès 1893 revinrent sur leurs pas jusqu'à Eskicheïr, pour contourner par les rivages de l'ouest et du midi le désert anatolien; dès 1893, la concession Eskicheïr-Koniah amorçait le tracé du sud. C'était un changement complet, non seulement dans le parcours, mais dans le rôle futur du Transasiatique : si les tracés du nord et du centre étaient ou semblaient dirigés contre les projets russes, le tracé du sud allait tôt au tard piétiner les concessions et les espérances anglaises.

*
* *

D'Eskicheïr, seuil du plateau intérieur, le tracé du sud empruntait vers Koutahia la vallée fertile du Poursak, affluent

de la Sakaria, puis la vallée moins riante de l'Akar, qui, par Afioum-kara-hissar et Bulawadin, descend aux lacs de la cuvette, atteignait à Akcheïr le rivage des steppes désertiques et le contournait en multiples festons jusqu'à Koniah. Dans l'ensemble, le pays est déshabité; mais d'Eskicheïr (à la cote 800) vers Koniah (à la cote 1 150) la montée pouvait se faire sans secousse et sans grands travaux d'art; la Porte donnait une garantie kilométrique de 15 000 francs, qui assurait un intérêt honnête au capital de construction et d'exploitation, et les Allemands trouvaient encore leur bénéfice à la fourniture des rails, ponts et matériel roulant, exclusivement achetés aux usines allemandes. Par contre cette prolongation Eskicheïr-Koniah compromettait l'avenir des compagnies de Smyrne.

De Smyrne, deux lignes de pénétration étaient, depuis quarante ans, parties vers l'hinterland, au long des grandes vallées fluviales de l'Hermos et du Méandre. Ces deux lignes étaient anglaises. Mais l'une, celle de l'Hermos, allait passer aux mains des Français : par Magnésie et Kassaba (d'où son nom : *Smyrne-Kassaba*), elle avait poussé son embranchement-terminus à Alacheïr; mais la prolongation directe, au long du haut Hermos, la conduirait, soit par Koutahia, soit par Afioum-kara-hissar, au seuil du plateau central et à cette route d'Angora qui, depuis trois siècles, amenait à Smyrne les caravanes d'Arménie et de Perse. L'autre ligne, par Aïdin (d'où son nom : *Smyrne-Aïdin*), avait remonté les quatre cents kilomètres du Méandre, jusqu'à Dineïr, où le fleuve jaillit sous la falaise du plateau : par les steppes d'Akcheïr ou par le pays des lacs, elle devait atteindre Koniah; la région des lacs surtout, montagneuse, mais fertile et peuplée, avait toujours offert de bons reposoirs, Bourdour, Egerdir et Beicheïr, aux caravanes de Karamanie.

La concession aux Allemands du tronçon Eskicheïr-Koniah couperait aux Français la route d'Angora, aux Anglais la route de Koniah, et détournerait vers Constantinople, vers les quais allemands d'Haïdar-pacha le trafic anatolien qui, par une pente naturelle, depuis des siècles, coulait vers Smyrne. Anglais et Français se récrièrent, offrirent à la Porte des conditions plus avantageuses pour la construction de cette ligne vers Koniah

et son raccordement avec leurs rails et leurs quais smyrniotes. Mais si notre diplomatie mit quelque zèle à soutenir nos nationaux, il sembla que l'Angleterre ne défendait que mollement les siens : elle s'inquiétait surtout d'entraver les démarches françaises. Une fois encore, les Anglais faisaient le jeu de l'Allemagne, sans voir apparemment que le tronçon Eskicheïr-Koniah allait diriger le Transasiatique vers le Taurus cilicien, vers le golfe de Chypre, vers le moyen Euphrate, vers cette route de Suédiah, dont les Anglais continuent de croire le contrôle indispensable à la sécurité de leurs Indes.

On ne saurait trop répéter qu'avec ses airs de prudente raisonneuse, de profonde calculatrice, la diplomatie anglaise vit le plus souvent au jour le jour, négligeant les risques lointains, escomptant pour soi toutes les chances d'avenir et pensant que les inspirations ou les efforts de la dernière minute triompheront toujours des obstacles et des dangers. En 1893, l'Angleterre n'était occupée que du péril mahdiste, des entreprises françaises sur le Siam, le Touat et le Dahomey, des fêtes franco-russes ou de querelles intérieures, du *home rule*, de l'agonie du ministère libéral. Il est probable qu'elle donna peu d'attention à ces affaires d'Asie Mineure, ou bien elle pensa que les Allemands s'arrêteraient un jour à Koniah, comme ils s'arrêtaient à Angora, ou que, plus avant, le désert anatolien et le Taurus briseraient leur élan. Peut-être aussi, les tendances germanophiles de lord Salisbury et les sympathies plus allemandes encore de lord Rosebery livraient le *Foreign-Office* à cette illusion qu'avec Berlin on pourrait toujours s'entendre et que l'Anatolie livrée aux Allemands, toute l'Anatolie, de Constantinople jusqu'aux eaux de Chypre, ne menaçait pas encore la route du Golfe : entre Berlin et Londres, un partage équitable de l'Asie ottomane finirait par intervenir ; confiant l'Anatolie et les vilayets turcs à l'exploitation allemande, on réserverait les Fleuves et les pays arabes aux entreprises et au contrôle britanniques. Il faut dire qu'en cette année 1893 Guillaume II n'épargna ni les paroles ni les démarches pour se gagner tous les cœurs anglais.

Dans trente ou quarante ans, lorsque nos successeurs auront la libre disposition des archives, quelle amusante histoire ils pourront écrire sur les débuts diplomatiques du règne de Guil-

laume II et, particulièrement, sur les années « anglaises », qui vont du renvoi de Bismarck (mars 1890) au télégramme à Krüger (janvier 1896)! durant ces six années, quelle comédie dans le goût le plus pur du XVIIIe siècle! Un jeune marquis de Brandebourg, trop séduisant et trop dégagé des vaines tendresses; une duchesse de la Mer, déjà sur le retour, mais encore en beauté et pourvue d'héritages, trop confiante seulement en son long passé de succès : le grand Frédéric eût applaudi l'intrigue, même si dans le personnage principal il n'eût pas reconnu son petit-neveu.

Sous le gouvernement de Bismarck, Berlin n'entretenait avec Londres que des relations correctes : les nécessités coloniales avaient amené, après quelques frottements, une entente sans intimité. Monté sur le trône en juin 1888, Guillaume II avait aussitôt rendu visite au tsar (juillet 1888) en uniforme d'amiral (et les annalistes n'oublient pas de dire qu'auparavant, jamais empereur germanique n'avait paru en amiral sur les mers), puis aux cours scandinaves, puis à ses confédérés d'Allemagne, puis à ses alliés de Vienne et de Rome (octobre 1888). Il n'était venu en Angleterre qu'en août 1889 et il avait été reçu sans enthousiasme. Il avait eu beau nommer sa grand'mère Victoria colonel du Premier Dragons de la Garde, devenir lui-même amiral anglais, admirer à grands cris la flotte et les volontaires, faire manœuvrer son équipage dans les jardins d'Osborne, tandis qu'Herbert de Bismarck négociait avec lord Salisbury : la famille royale et l'homme de la rue ne pouvaient oublier comment ce fils de la chère « Vicky » traitait sa mère et soutenait, contre « l'Anglaise », le terrible chancelier.

Mais, sitôt Bismarck tombé, on voyait paraître le prince de Galles à Berlin (mars 1890), puis le chancelier Caprivi négociait le traité colonial de juillet 1890, pour « assurer avant tout notre entente avec l'Angleterre ». Alors ce fut entre Guillaume II et l'opinion anglaise une lutte de courtoisies et de bonnes paroles. De 1890 à 1895, chaque année, les régates de Cowes ramenaient le *Hohenzollern*. La bonne reine télégraphiait à l'arrivant *Welcome, William!* Et l'empereur disait qu'il était le « petit-fils de la maison »; que « le même sang coule aux

veines des Allemands et aux veines des Anglais »; qu'une « amitié historique a toujours uni les deux nations dans la lutte pour le droit et pour la liberté » et que « son seul but était le maintien de la paix pour le développement de la science, de l'art et du commerce[1] ». Une larme aux cils, les bourgeois de la Cité applaudissaient.

En toutes occasions Guillaume II répétait que la flotte anglaise était pour la flotte allemande un modèle : « Nous nous sommes toujours efforcés de nous former des idées par les vôtres et d'apprendre de vous de toutes les façons[2] »; et il visitait les arsenaux, les cuirassés, prenait des notes pour sa marine « qui était petite, toute petite encore, mais qui avait un ferme noyau de discipline et de dévouement ». Et tandis qu'il s'écriait : « Britannia doit continuer de régner sur les flots[3] », les Anglais enthousiasmés ne pouvaient pas deviner qu'il ajouterait bientôt : « L'avenir de l'Allemagne est sur mer », et ils ne voulaient pas voir que patiemment, méthodiquement, en ces années 1890-1895, il faisait contre la flotte anglaise la même enquête, trop soigneuse pour être innocente, que les officiers allemands avaient faite contre notre armée avant 1870 ou que les *clerks* allemands avaient faite contre l'industrie et le commerce anglais durant les années 1880-1890.

En janvier 1893 arrivait à Berlin le duc d'Édimbourg. Simple visite de famille, disait-on, pour le mariage de la princesse Marguerite; visite dynastique en réalité et visite d'affaires! Le vieux duc de Saxe-Cobourg-Gotha se mourait sans enfants; le duc d'Édimbourg, — à défaut du prince de Galles réservé au trône d'Angleterre, — était le plus proche héritier; mais ce prince anglais pourrait-il devenir souverain allemand tout en conservant ses dotation et situation anglaises?

Quand, au mois d'août 1893, la succession s'ouvrit, et quand, tout en restant à la solde de l'Angleterre, disaient les journaux allemands, le fils de la reine Victoria régna sur un des peuples confédérés, on vit que Guillaume II avait mis, à régler cette affaire suivant les désirs de sa famille anglaise, le

1. Discours au Guildhall, 10 juillet 1891.

2. Toast sur le *Royal Sovereign*, 26 juin 1905.

3. Toast au Yacht-club de Cowes, 7 août 1907.

même empressement que, l'année précédente, à faire attribuer au duc de Cumberland les revenus hanovriens.

Aussi, en février 1893, quand l'Empereur obtenait pour ses financiers la concession Eskicheïr-Koniah, comment les Anglais auraient-ils pu soupçonner quelque mauvais dessein en l'âme de ce petit-fils de la maison, sous le casque de ce chevalier que personne, alors, ne croyait si enclin et si habile à engeigner partenaires et rivaux? Ce tronçon Eskicheïr-Koniah, les Allemands ne disaient pas encore qu'ils entendaient le pousser au delà du plateau, vers le golfe de Chypre : tout au contraire, ils prenaient en même temps la concession Angora-Kaisarieh pour continuer par l'hinterland l'avancée vers l'Euphrate, et le firman stipulait toujours que le tracé du nord Siwas-Diarbékir-Bagdad serait repris après le détour Angora-Kaisarieh-Siwas.

A cette date décisive de 1893, où s'engageait l'avenir de l'Asie ottomane, l'Angleterre négligea donc, une fois encore, de fermer le passage aux Allemands ou de réserver formellement ses droits et projets sur Bagdad. C'était l'Afrique, les Eldorados de Cecil Rhodes, qui déjà commençaient d'accaparer l'attention des journalistes et des politiques anglais. Manchester défendait toujours ses conceptions asiatiques, la politique du coton et du libre-échange : réforme pacifique des vieux empires, Turquie, Perse et Chine; repeuplement et mise en valeur des terres jadis civilisées, aujourd'hui déshabitées, terres arabes, terres persanes, terres afghanes et bélouchies, terres turcomanes; rattachement de toute l'Asie tropicale à la Méditerranée ou à l'Égypte anglaises par la construction d'un Grand Transasiatique anglais, qui, d'Alexandrette ou Port-Saïd à Bombay, puis de Bombay-Calcutta à Pékin, ferait pendant au Transasiatique de l'Asie glaciaire que les Russes déroulaient entre Moscou et Vladivostock. Mais l'homme de Birmingham, J. Chamberlain, s'était rallié déjà à la politique du fer et de l'empire : rafle des républiques boers et des mines d'or, annexion et percée de toute l'Afrique orientale, exploitation et monopole de cette plantation gigantesque, jonction du Caire au Cap.

Cette conception impériale devait l'emporter après la rentrée aux affaires de la coalition unioniste et l'arrivée de J. Cham-

berlain au ministère des Colonies (juin 1895). Par les traités de 1886 et de 1890, Berlin avait consenti pleines facultés à cette politique africaine; la convention du 15 novembre 1893, réglant les frontières du Cameroun, avait achevé de donner mains libres aux Anglais sur le haut Nil et le Bahr-el-Gazal; Guillaume II laissait l'Afrique à ses amis de Londres; mais *in petto* il s'adjugeait le droit de pousser quelques entreprises en Asie, quitte à se relâcher de l'amitié anglaise dès que l'intérêt de ces entreprises l'obligerait à l'indépendance du cœur. Or les temps étaient proches : à la fin de 1895, le rail allemand atteignait Koniah; pour la sixième, mais dernière fois, Guillaume II, en août 1895, paraissait aux régates de Cowes. Entre 1893 et 1895, il était visible que bien des choses avaient changé, en Allemagne et en Europe.

En Allemagne, la réconciliation de l'Empereur et de Bismarck, offerte par « le jeune homme » en août 1893, acceptée par « le vieux » en janvier 1894, consacrée par le renvoi de Caprivi en octobre 1894, étalée au quatre-vingtième anniversaire du prince en mars 1895, annonçait la fin des années anglaises et le retour à la politique russophile dont Bismarck avait toujours été le représentant ou l'avocat. De l'Angleterre, Guillaume II avait tiré tous les enseignements et services dont il avait besoin : l'ouverture du canal de Kiel (juin 1895) et les crédits toujours grandissants, que l'on allait exiger du Reichstag pour la marine impériale, montraient bien que l'élève songeait à se passer du maître, en attendant de réclamer la maîtrise des mers à son tour.

En Russie, la mort d'Alexandre III (octobre 1894) et le mariage de Nicolas II avec une princesse allemande (novembre 1904), puis la mort de M. de Giers, qui depuis douze ans personnifiait la mauvaise humeur de Pétersbourg contre le traité de Berlin (janvier 1895), et le ministère du prince Lobanof, qui tenait la contre-assurance autrichienne dans les Balkans pour nécessaire à l'alliance française : tous ces faits nouveaux rouvraient les chances de Guillaume II à une intervention dans la politique russe.

En France, M. Hanotaux arrivait aux affaires : durant quatre années (mai 1894- juin 1898), sauf une interruption de six mois (novembre-mai 1896), le « grand projet » pour la déli-

vrance de l'Égypte allait mettre nos efforts au service du Sultan et de l'intégrité ottomane.

Ici encore, il faudrait les renseignements des archives à qui voudrait suivre l'admirable volte-face de Guillaume II et détailler la belle ordonnance de sa pièce nouvelle. Après la comédie, dont les Gérontes anglais avaient été les dupes, ce fut un drame cette fois qui conduisit le Français trop léger au coupe-gorge de Fachoda et le Russe trop confiant aux boucheries mandchouriennes. On connaît les étapes principales de cette double route : en 1895, après la guerre sino-japonaise, Guillaume II se joignant à Pétersbourg et Paris pour arracher aux Japonais le Liao-toung et Port-Arthur, que leur avait donné le traité de Simonoseki; en 1897-1898, l'expédition du prince Henri et l'occupation allemande de Kiao-tchéou, qui décide les Russes à la descente vers Port-Arthur; — à l'autre bout de l'Asie, durant les affaires arméniennes, macédoniennes, crétoises et thessaliennes, Guillaume II se posant en défenseur du régime hamidien et de l'empire turc, dont l'Angleterre réclamait la réforme ou le partage, et la Double-Alliance feignant d'abord de joindre ses réclamations aux remontrances de l'Angleterre, puis se mettant à la remorque de la politique austro-allemande.

En Chine, le Chantoung devait être le salaire de l'intervention impériale : en Turquie, la prolongation Koniah-Bagdad. Dès l'arrivée de leurs rails à Koniah (fin de 1895), les Allemands s'étaient occupés d'un prolongement; mais les difficultés diplomatiques et financières les forçaient de recourir à la collaboration soit de l'Angleterre, soit de la Double-Alliance, car ils ne pouvaient, à eux seuls, ni faire les frais de l'entreprise ni risquer tout à la fois la colère anglaise et l'obstruction russe. Guillaume II essaya-t-il d'abord de continuer le jeu anglais et d'entraîner au service de la ligne allemande la coopération du *Foreign Office* et de la Cité? Certaines négociations entre les *Anatoliens* et le *Smyrne-Aïdin* permettraient cette hypothèse. L'Angleterre fit-elle la sourde oreille ou mit-elle à son concours des conditions trop onéreuses? la dépêche de Guillaume II au président Krüger en janvier 1896 fut-elle la conséquence de cette déconvenue? ou ne fut-elle, en pleines affaires arméniennes, qu'un avertisse-

ment du protecteur d'Abd-ul-Hamid à ceux qui voulaient troubler l'exécution des fantaisies hamidiennes?

Des *Livres* ont été publiés à cette occasion : dès le mois de février 1895, Berlin déclarait à Londres que l'indépendance du Transvaal était nécessaire aux intérêts allemands, qui avaient besoin d'une libre circulation sur la ligne de Lourenço-Marquès. Peut-être les intérêts allemands eussent-ils facilement troqué la circulation sud-africaine contre un monopole ou un privilège ottoman; mais en février 1895, les libéraux anglais étaient au pouvoir; Londres ne sacrifiait pas encore l'Asie aux orfèvres et fusiliers de Birmingham.

Dès cette année 1895, où la flotte française paraissait aux fêtes de Kiel, il semble que les Allemands aient mis leurs espoirs dans la collaboration des financiers français. Le groupe français, qui venait de racheter la ligne *Smyrne-Cassaba*, en obtenait le prolongement jusqu'au contact des *Anatoliens* à Afioum-kara-hissar; vers la fin de 1897, les rails français arrivaient à quelques mètres des rails allemands; mais la Porte avait défendu le raccordement rail à rail, de peur de rétablir vers Smyrne les courants du commerce anatolien que l'on avait détournés vers Haïdar-pacha. Était-ce la Porte seule qui avait imaginé cette ingénieuse restriction? La défense tomba dès que le *Smyrne-Kassaba* eut lié partie avec les *Anatoliens*, par un échange d'actions entre les portefeuilles et de délégués entre les conseils, qui rendit les deux compagnies solidaires (1901).

Dès 1895-6 pareillement, l'ère des coups d'épingle s'ouvrant entre Paris et Londres, il semble que les Allemands aient escompté la collaboration, tout au moins la condescendance de notre diplomatie. Ce futur Transasiatique, qui, d'une part, mettrait Bagdad et le Golfe sous la main du Sultan et qui, d'autre part, rejoignant nos lignes syriennes, pourrait un jour concentrer la mobilisation turque à la frontière du Sinaï, aux approches du Canal, n'était-ce pas l'un des organes essentiels du « grand projet »? En 1897, Guillaume II faisait une campagne d'audiences, de banquets et de tableaux statistiques pour démontrer au Reichstag la nécessité d'augmenter encore et toujours la flotte; au lieu d'aller aux régates de Cowes, il allait à Cronstadt, devenait amiral russe, promettait au Tsar

son « appui le plus ferme contre quiconque chercherait à troubler ou à rompre la paix[1] », et il signait avec la France une convention coloniale...

La chute de M. Hanotaux (juin 1898), puis la reculade de Fachoda anéantirent, en même temps que le « grand projet », ces espoirs de l'Empereur. Mais si Paris se rapprochait de Londres, nos financiers prenaient avec M. Constans possession de notre ambassade à Constantinople (décembre 1898) et ils allaient nous engager avec les Allemands dans l'affaire Koniah-Bagdad.

En octobre 1898, Guillaume II venait en Turquie toucher le courtage des victoires thessaliennes, remportées sous la direction de ses généraux par les soldats que ses officiers avaient instruits. *Summus episcopus* de l'église prussienne et protecteur du catholicisme germanique, il ne demandait publiquement qu'un pan de Terre Sainte et des reliques à Jérusalem. Mais on vit bien que, dans l'intimité, ce roi des financiers et des métallurgistes avait réclamé du Sultan quelques avantages temporels, pour le plus grand profit de la Turquie, tel que l'entendaient les officiers allemands.

Au lendemain des victoires thessaliennes, le victorieux Von der Goltz avait exposé aux lecteurs de la *Deutsche Rundschau* quelle source de faiblesse pour l'empire ottoman était la politique européenne des Sultans, qui épuisent leur Asie à défendre quelques « mètres carrés » sur le Bosphore ou le Vardar, et quelle source de puissance serait une politique asiatique, qui remettrait sous la main du Khalife des millions de fidèles et, sous la charrue, des millions d'hectares. En novembre 1898, Guillaume II saluait à Damas la mémoire de « l'un des plus chevaleresques souverains de tous les temps, du grand sultan Saladin », portait la santé du khalife Abd-ul-Hamid et proclamait « aux trois cents millions de musulmans qui révèrent ce successeur du Prophète qu'à jamais l'empereur allemand resterait leur ami ». Le chemin de fer de la Mecque allait être décidé en 1900 pour l'accomplissement de cette politique khalifale; partant de Damas, cette ligne sacrée supposait le raccordement des rails français, qui couraient ou devaient courir de

1. Toast de Cronstadt, 7 juillet 1897.

Damas à l'Euphrate, avec les rails allemands qui descendraient de Koniah vers les Fleuves.

Dès son retour à Berlin, Guillaume II vantait au bourgmestre (1er décembre 1898), « ce beau voyage, plein d'impressions puissantes dans les domaines de la religion, de l'art et de l'industrie », et il promettait au Reichstag que l'amitié du Sultan profiterait aux intérêts nationaux. L'année 1899 fut employée à des négociations avec la Porte et avec la finance française : toutes deux étaient acquises au projet allemand. Notre diplomatie n'était pas hostile; mais les diplomaties anglaise et russe faisaient une opposition, qui sans doute aurait indéfiniment prolongé les hésitations d'Abd-ul-Hamid, si la guerre du Transvaal n'était survenue.

*
* *

En octobre 1899, la guerre sud-africaine commençait par les grandes défaites anglaises. Le monde tourna les yeux vers celui qui récemment félicitait et excitait le président Krüger. Mais Cecil Rhodes était passé par Berlin en mars 1899; le 15 mars il avait signé des accords qui furent complétés le 28 octobre : le 14 novembre, une entente générale, réglant tous les points en litige aux Samoa et en Afrique, était signée entre l'Allemagne et l'Angleterre; à la fin de novembre, Guillaume II arrivait à Windsor; le 22, il passait une revue de troupes en khaki; le 23, il avait une longue conférence avec M. Chamberlain; le 27, la Porte promettait officiellement à la *Deutsche Bank* la concession Koniah-Bagdad; le 30, M. Chamberlain claironnait le fameux discours de Leicester sur les alliances qui existent, non dans un traité, mais dans les cœurs, sur les sentiments qui, unissant l'Angleterre et les États-Unis en une étroite sympathie, peuvent être évoqués pour établir une sympathie plus étroite et une alliance avec l'Empire allemand, et sur cette nouvelle Triple Alliance qui disposerait des destinées du monde par la coopération de la race teutonne et des deux grands rameaux de la race anglo-saxonne.

Pour la troisième fois, l'Angleterre donnait son adhésion aux empiétements de l'Allemagne en Turquie. La *National*

Review avoua par la suite[1] que « le Kaiser fascinateur », hypnotisant M. Chamberlain et profitant de la retraite momentanée où la mort de lady Salisbury retenait le premier ministre, s'était assuré une entière liberté d'action en Asie Mineure. Le discours de Leicester ne faisait, en effet, que paraphraser le télégramme de Guillaume II, qui, en mars précédent, quelques jours avant l'audience de Cecil Rhodes, s'intéressait à la santé de Rudyard Kipling, « le chanteur des gestes de notre grande commune race ». De novembre 1899 à mars 1904, du discours de Leicester aux accords franco-anglais, grâce à la guerre du Transvaal et aux entreprises mandchouriennes de la Russie, Guillaume II allait ainsi donner le ton, non pas seulement à M. Chamberlain, mais à presque toute l'Europe, dont il entreprendrait de faire chanter tour à tour chacune des grandes puissances, la Russie et l'Angleterre surtout, en liant ou en offrant toujours de lier partie avec chacune contre l'autre.

En octobre 1900, il signait avec Londres une entente défensive et offensive pour le maintien de l'intégrité chinoise, et il déclarait que « cette entente des deux États germaniques les plus forts » était le nœud de la paix mondiale. En février 1901, ce modèle des petits-fils et des neveux venait présider aux funérailles de sa grand'mère et à l'intronisation de son oncle. Mais en mars 1901, son chancelier déclarait que l'intégrité chinoise n'englobait pas la Mandchourie, simple dépendance de l'Empire chinois, et non province de la Chine. C'est qu'en cette année 1900, la Russie faisait au tracé du sud — qui coupe la descente sur Pajas — une opposition très active : en octobre-novembre 1900, Guillaume II recourait donc à Londres. Mais, en mars 1901, la résignation de Londres étant acquise, Guillaume II voulait gagner le consentement ou même la collaboration de Pétersbourg; tandis que M. Zinovief obtenait avec l'appui de l'Allemagne toutes garanties pour le réseau des vilayets arméniens, le chancelier donnait cette interprétation nouvelle de l'intégrité chinoise. En retour, l'ambassadeur

1. Juin 1901. Voir les citations dans le volume de A. Chéradame, la *Question d'Orient*, p. 230. Ce volume est indispensable à qui veut connaître dans le détail tous les problèmes techniques et financiers de cette affaire de Bagdad.

russe accompagnait (mai 1900) le Kaiser pour fêter à Metz — ville étrangement choisie — l'anniversaire du Tsar. Pourtant il ne semble pas que la Russie ait au cours de 1901 relâché de son opposition : M. Witte tenait pour le Grand Transasiatique, Orenbourg-Merv-Bombay, et toutes les flatteries de Guillaume, lors de la rencontre annuelle des Empereurs en septembre 1901, ne purent surmonter les défiances de Nicolas II.

Les Allemands cependant avaient étudié leur tracé. Sous la direction de M. Stemvich, consul général à Constantinople, une commission d'ingénieurs et de financiers était partie sur les lieux à l'automne de 1899. Elle était revenue au printemps de 1900. Mais on avait gardé sur le résultat de ses travaux un silence qui permettait aux bruits les plus contradictoires de se répandre, suivant que l'on voulait influencer Londres ou Pétersbourg. Tantôt on annonçait que le tracé du sud n'offrait que montagnes inabordables, marais, gorges et fleuves impossibles à franchir, terres désertes et villes déshabitées : il fallait revenir au tracé du nord et même aller chercher jusqu'à Erzeroum un passage vers Bitlis et Mossoul plus commode que la trouée Siwas-Kharpout. Tantôt le tracé du sud apparaissait d'une facilité inattendue et d'un rendement inespéré.

En février 1901, les rapports de la commission étaient publiés sous le titre un peu agressif *die Deutsche Bagdad-Bahn*, et toute la presse officieuse chantait ce « Bagdad allemand », comme en d'autres temps on avait pu chanter le Rhin allemand : de Koniah au Golfe, la commission recommandait le parcours de la plaine cilicienne, des steppes de l'Euphrate, puis de la vallée du Tigre; sur le Golfe, elle indiquait le terminus de Koweit. En août 1901, les Turcs essayaient un coup de force sur ce territoire de Koweit, où l'Angleterre avait reconnu et déclarait protéger l'indépendance d'un cheikh local. Mais l'apparition de deux croiseurs anglais fit reculer les Turcs. Il est probable qu'en d'autres temps Koweit aurait alors subi le sort de Gibraltar et d'Aden : en août 1901, l'interminable guerre sud-africaine ne permettait pas de pousser trop loin cette affaire; derrière les Turcs, Londres sentait bien la main des Allemands.

A defaut du Russe ou de l'Anglais, Guillaume II s'était concilié la finance française; le *Smyrne-Cassaba* et la *Banque ottomane* marchaient avec la *Deutsche Bank* et les *Anatoliens*. En octobre 1901, la *Gazette de Cologne* (citée par les *Questions Diplomatiques et Coloniales* du 1er novembre) écrivait :

Il faut se féliciter de voir se fonder des entreprises internationales ayant pour but de grandes créations utiles à plusieurs peuples. Ces créations, une fois terminées, rapportent des profits à tous les participants et deviennent par cela même un gage de paix internationale. Des capitalistes et des ingénieurs, allemands et français, auxquels se joindront, dit-on, des Russes, ont formé le plan de mettre en communication par un chemin de fer le golfe Persique et la Méditerranée. La *Deutsche Bank*, représentant les groupes allemands et français, a obtenu la concession de la construction. Il reste à fixer le tracé définitif et la garantie kilométrique.

Dans le projet que donnait la *Gazette*, la ligne principale allait de Koniah à Bassorah par Nisib, Mossoul, Bagdad, Nedjef et Nasrieh; mais un embranchement était prévu sur Koweit, et la *Gazette* ajoutait :

Ni la Turquie ni l'entreprise du chemin de fer ne peuvent admettre que le terminus ne soit pas à Koweit, reconnu territoire turc. La Turquie peut avoir cédé ses droits d'administration à un cheikh; mais elle n'a pas abandonné ses droits de souveraineté.... Dans ce temps de panislamisme, le Sultan ne saurait renoncer à ses droits sur cette région mahométane de l'Asie, et il n'est pas probable que l'Angleterre veuille modifier, la situation par l'emploi de la force.

A la fin de 1901, les échecs continus ou les opérations sans résultat des colonnes anglaises au Transvaal rendaient invraisemblable, en effet, que l'Angleterre songeât à des mesures de force dans le golfe Persique. En janvier 1902, le Sultan signait aux Allemands la concession Koniah-Bagdad, avec une garantie kilométrique de 16 500 francs et le prolongement jusqu'à un port du Golfe que l'on désignerait ultérieurement. Guillaume II se crut au terme : le Sultan lui donnait la concession; la finance française lui assurait l'argent; si la diplomatie française voulait bien soutenir les financiers, le consentement de la Russie, à qui l'on réserverait une part dans l'affaire, pourrait être gagné, et les Anglais, toujours occupés au Transvaal, n'au-

raient plus qu'à se taire. Il y eut un opposant : notre ministère des Affaires étrangères entendait ne pas sacrifier les intérêts et traditions de notre politique au profit de quelques financiers ; le 24 mars 1902, M. Delcassé exposait à la Chambre sous quelles conditions il laisserait coter en Bourse les actions de la future société Koniah-Bagdad :

Les Français, auxquels on s'est adressé, ont jugé qu'ils avaient tout avantage à ne pas refuser leur concours ; la question est de savoir à quelles conditions ils le donneront... Si une solution était trouvée en vertu de laquelle la société d'Anatolie, concessionnaire de la ligne de Bagdad, céderait le pas à une société définitive, où l'élément russe aurait pleine faculté d'entrer et où l'élément français aurait, et dans la construction, et dans la direction de l'entreprise, une part absolument égale à celle de l'élément étranger le plus favorisé, je demande à la Chambre s'il n'y aurait pas plutôt lieu de se féliciter de cette participation.

C'est la solution qui se poursuit actuellement et dont l'adoption est la condition nécessaire de la participation de l'élément français à cette entreprise.

Les Allemands acceptèrent d'abord ces conditions, sans lesquelles en effet la finance française n'eût travaillé en Asie que pour le Turc et le roi de Prusse. Il fut convenu que 20 p. 100 étant réservés aux Russes, 40 p. 100 seraient donnés aux Français et 40 p. 100 aux Allemands et que, dans la direction de la compagnie comme dans la fourniture du matériel, les parts de la France et de l'Allemagne seraient strictement égales. Mais Berlin, essayant ensuite de tourner la parole donnée, présenta un projet de constitution qui mettait la direction de la future société sous le monopole allemand. Berlin avait placé son espoir en M. Rouvier : cet unificateur de la dette ottomane s'était fait l'honnête courtier de la finance berlinoise sur la place de Paris. Or il arrivait au ministère des Finances en juin 1902. Mais tant que dura le ministère Combes (juin 1902-janvier 1905) la patriotique résistance de M. Delcassé allait être soutenue par ses autres collègues, et Guillaume II, trouvant toujours les mêmes objections du côté russe, devait une fois encore se rejeter vers l'Angleterre.

En juin 1902, — la paix du Transvaal ayant été conclue, — il nommait le roi Édouard amiral allemand ; en septembre, il

invitait aux manœuvres de Francfort-sur-l'Oder M. Brodrick et lord Roberts, et les journaux officieux déclaraient qu' « une Angleterre forte est indispensable à l'équilibre européen, de même que le maintien d'une forte Allemagne est conforme aux intérêts de l'Angleterre » ; en octobre, il refusait de recevoir les généraux boers ; en novembre, le « fascinateur » débarquait en Angleterre, saluait à Shorncliffe les héros de son Royal Dragons, revenus de la guerre africaine, offrait à son oncle quelques camelottes, et entraînait la coopération anglaise au recouvrement de ses créances contre le Vénézuéla. Trois mois après ce nouvel accord anglo-allemand, Guillaume II obtenait enfin d'Abd-ul-Hamid (mars 1903) le firman détaillé, complet, définitif, qui donnait aux seuls Allemands le prolongement de leurs *Anatoliens* jusqu'à Bagdad et Bassorah.

Pour la quatrième fois, l'amitié anglaise favorisait donc l'extension du monopole germanique sur l'Asie ottomane. En 1903, comme en 1899, comme en 1893, comme en 1888, quelles étaient les idées secrètes du *Foreign Office*? Espérait-il encore, en cette année 1903, une combinaison anglo-allemande qui respectât ou même servît les projets de l'Angleterre sur le Golfe? En février 1903, les Allemands offraient à Londres un projet de société nouvelle, où 30 p. 100 seraient accordés, dans la souscription, la construction et la direction, aux trois finances allemande, française et anglaise, 10 p. 100 étant réservés soit aux Russes, soit aux petites puissances, Belgique, Hollande, Suisse. Une réponse de M. Balfour à la Chambre des Communes fit croire que le ministère anglais acceptait cette combinaison. Mais les protestations très vives de la presse et du parlement écartèrent ce projet (avril 1903), puis le voyage d'Édouard VII à Paris (mai 1903) fut le prélude des accords franco-anglais, qui renvoyaient aux calendes grecques le succès de Guillaume II : pour avoir voulu trop gagner, Berlin perdait enfin la partie.

De cette histoire du « Bagdad allemand », on pourrait tirer sans doute quelques récriminations sur les procédés de la diplomatie impériale. J'aimerais mieux en dégager quelques règles pour la conduite des négociations présentes. Cette affaire revient aujourd'hui devant l'Europe ; l'expérience des

vingt années dernières fournit aux Puissances quelques clairs enseignements.

1° Il est certain que, dans les conceptions allemandes, cette affaire a tenu et tient encore une place d'honneur. Même quand la politique mondiale, battant son plein, semblait ouvrir à l'Allemagne des horizons presque infinis, colonies en Afrique, sphères d'influence en Asie, communautés autonomes en Amérique du Sud, etc., le « Bagdad allemand » était l'une des grandes pensées du règne, peut-être la grande pensée déjà. A plus forte raison, quand aujourd'hui les colonies africaines ne donnent plus que déboires et les sphères asiatiques ou océaniennes que risques japonais, quand, Vénézuela et Brésil, les terres américaines se ferment ou se dérobent, l'Asie ottomane reste le seul domaine où l'industrie germanique puisse chercher une compensation. Quand donc la presse de Berlin semble faire sur Bagdad la petite bouche, il faut sourire, mais ne pas oublier que la *Weltpolitik* joue ici sa dernière carte.

2° Coûte que coûte, les Allemands veulent marcher vers le Golfe. Regardons bien en face la nécessité économique où ils sont d'écouler leurs rails, fers, machines, etc., après le gigantesque effort qu'ils ont fait pour créer usines, mines et charbonnages. Soyons persuadés qu'ils préféreront les moyens pacifiques; mais si la politique des Puissances avait pour but ou pour résultat d'affamer l'Allemagne en lui refusant systématiquement les seuls débouchés qu'elle peut espérer encore, sachons bien, nous Français en particulier, quelles en pourraient être les conséquences. Et que l'Angleterre sache aussi qu'il lui sera impossible de toujours empêcher une entreprise qui, sans doute, profitera d'abord aux Allemands, mais qui fera aussi les affaires de la civilisation, de toute l'humanité, de l'Angleterre elle-même.

3° Cette route allemande ne pouvant plus être fermée, les Puissances intéressées dans l'Asie ottomane ont le droit et le devoir de sauvegarder leurs intérêts. L'exercice de ce droit ou l'accomplissement de ce devoir leur fut depuis quinze années difficile : à qui la faute? A l'habileté trop égoïste de l'Allemagne, pour une part; mais pour une part bien plus grande, aux rivalités entre France, Angleterre et Russie. Si la paix de l'Europe et du monde fut livrée aux calculs de Guillaume II,

c'est que ces Puissances, se laissant prendre aux sourires du « fascinateur », consentaient à de secrets arrangements. Dans les douceurs du tête-à-tête, elles furent, l'une après l'autre, trop aimablement charmées et éblouies. Aujourd'hui, Berlin ne doit pas trouver mauvais que la conversation s'engage en public, entre tous les intéressés, et que nous autres Français, en particulier, nous ne veuillons rien entendre que nous ne puissions aussitôt transmettre à nos amis de Londres et à nos alliés de Pétersbourg.

4° Cette conversation à quatre serait inutile peut-être si, possédant le firman de concession et décidés à briser par la force toutes les résistances, les Allemands avaient aussi l'argent pour construire leur ligne et l'exploiter. Mais, depuis dix ans bientôt qu'ils essaient vainement de ramasser tous leurs fonds disponibles, ils sont toujours obligés de revenir aux guichets des banques étrangères. Qu'ils ne nous disent donc pas que notre argent français, quoique utile, ne leur est pas nécessaire; mais puisqu'il leur faut notre concours, qu'ils assurent à notre diplomatie (je ne dis pas seulement à notre finance), outre le respect de nos droits et situation en Asie ottomane, le loyer de notre coopération et le gage de leurs intentions pacifiques.

VICTOR BÉRARD

(A suivre.)

L'administrateur-Gérant : H. CASSARD.

Carte rep

Vladicaucase
Terek-khan-Choura
DAGHESTAN
Tiflis
GEORGIE
Trébizonde
Erzingian
Erzeroum
ARMÉNIE
Bakou
CHIRVAN
Swatoi Ostrov
Khozat
Khœpout
Bitlis
Diarbékir
Djoulamerk
Tebriz
Durfa (Edesse)
AZERBEIDJAN
Mosoul
Kasvin
Ed Deir
MÉSOPOTAMIE
(EL DJEZIREH)
LARDELAN
Hamadan
Kermanchah
Bagdad
LOURISTAN
PERSE
de Syrie
IRAK-ARABI
Dizfoul
Chouster
KHOUSISTAN
ARABISTAN
El Qudian
Gal Ouaksa
EL HEDJRA
Aleim
rand Néfoud
ssert de sable rouge
(Bons pâturages)
Gobbah
Trobah
Bekaah
CHAMMAR
Hail
Boubian
Kourit
Tallakah
Khoubra
GOLFE
MER

VARIOLE ET VACCINE

L'ŒUVRE DE JENNER

I

Les maîtres d'autrefois ont tracé de la variole les descriptions les plus réalistes : le sang-froid du médecin le plus blasé sur les maux de la guenille humaine était vaincu par cet amoncellement de misères. A la puissance meurtrière d'une maladie infectieuse et contagieuse de grande allure, à la prostration pitoyable où jettent les fièvres brutales, si vous ajoutez les déformations, les tuméfactions, les suppurations, les pustules, les croûtes et les lies des plus dégoûtantes maladies de la peau, vous aurez une formule abstraite, à peu près exacte, de la variole.

Une tache qui s'élargit, se gonfle, se soulève, devient une vésicule remplie de liquide, puis un abcès qui jette du pus, tel est l'accident élémentaire qui se répète sur toute la surface du corps. L'éruption présente tous les degrés de gravité, selon que les pustules restent distinctes : variole discrète, — assemblées par groupes ou bouquets : variole en corymbes, — nombreuses et contiguës : une peau de chagrin vue avec une énorme loupe grossissante, — fondues en vastes phlyctènes : variole confluente. Elle envahit les conjonctives, la muqueuse des fosses nasales, de la bouche et des grosses bronches. Les

pustules, d'abord semblables, selon le mot de Trousseau, à de belles gouttes de cire vierge, se mettent à suppurer vers le septième jour, puis, quand elles commencent à se dessécher, sécrètent une espèce de miel sale. Les paupières sont gonflées, les yeux sont clos, les oreilles et les mâchoires tuméfiées; des croûtes jaunâtres obstruent les narines, les lèvres sont fongueuses et saignantes, la peau répand une senteur fétide. L'épiderme de la face, soulevé en masse, forme un masque hideux de carton ou de parchemin; la voix est rauque, coupée par des quintes de toux et des accès de suffocation. Dans la variole hémorragique — la variole noire, — le sang noircit les pustules, ou s'épanche sous la peau en larges placards bleuâtres, semblables aux lividités des cadavres. On dirait que le malade a été trempé dans une cuvée de raisin. L'intelligence est intacte. « Les malades atteints de variole hémorragique ne déliraient pas une minute. Ils causaient avec nous, nous demandaient des secours avec une liberté d'esprit entière » (Legrand du Saulle).

En quel état la variole laisse-t-elle ceux qui guérissent? Écoutons ceux qui jadis en ont beaucoup observé. La naïve description de Valentin et Dezoteux[1] rappelle, la drôlerie en moins, l'état de Pangloss après la cure : « Si les malades ne succombent pas à l'état déplorable et douloureux où ils sont réduits, ils languissent dans des maux plus cruels que la mort même, ou ils sont condamnés à être infirmes ou estropiés tout le reste de leur vie. La beauté, ce don précieux de la nature, les traits d'une belle physionomie disparaissent sous les traces hideuses qu'a laissées ce poison. Si plusieurs personnes sont défigurées, il en est d'autres qui perdent la vue ou l'ouïe. Les uns ont les paupières rouges, éraillées, des larmoiements continuels, des ophtalmies, la lippitude, le canal nasal, endurci ou obstrué, les points lacrymaux altérés ou détruits, les autres ont les lèvres boursouflées, les narines bouchées, le nez rongé ou défiguré par des cicatrices. Plusieurs sont affligés de dépôts considérables et d'abcès sur différentes parties du corps, de caries, de dénudation des os, d'ulcères. — Un ton-

1. *Traité historique et pratique de l'inoculation*, par les citoyens François Dezoteux et Louis Valentin, docteurs en médecine. A Paris, l'an VIII de la République.

deur de drap, à Sedan, eut six enfants attaqués tous à la fois : cinq en sont devenus aveugles et le sixième perdit un œil. »

Une épidémie de variole n'était guère moins meurtrière qu'une épidémie de peste. Depuis 1661 jusqu'à 1772, disait Odier, il est mort à Londres 2 538 450 personnes, dont 193 432 de la petite vérole, c'est-à-dire au moins 1 sur 14; à Genève, dans le même laps de temps, 76 050, dont 3 972 de petite vérole, soit 1 sur 20. Bernouilli croyait que la petite vérole tuait environ 600 000 personnes par an. Cullen rapporte qu'à Glasgow régna en 1768 une épidémie si funeste qu'il échappait à peine un malade sur dix. Dans mainte épidémie parisienne, il mourut un malade sur sept. Plus de 2 000 enfants moururent à Montpellier en 1744. En 1720, on compta, pour Paris seulement, 20 000 victimes. Le nombre des cas de variole à Paris, bon an mal an, était d'au moins 12 000. On voyait « des familles entières enlevées, des villages dépeuplés, des travaux de manufacture arrêtés, des villes commerçantes ruinées, des provinces dans la désolation et quelquefois le cours de la justice suspendu. » D'où le mot de La Condamine : « Il n'y a d'exempts de la petite vérole que ceux qui ne vivent pas assez pour l'attendre. »

*
* *

Les érudits ont fouillé les vieux documents pour nous apprendre d'où nous est venue la variole. Les Grecs et les Romains, probablement, l'ont ignorée. Qu'elle soit sortie de l'Éthiopie ou de l'Arabie, ce sont les Arabes qui en ont écrit les premières relations, et l'invasion en Europe a suivi les invasions arabes. L'Europe en fit présent au Nouveau-Monde (Haïti, 1517; Mexique, 1518; Boston, 1649; Caroline du Sud, 1738).

En France, la première mention digne de foi serait celle de la chronique de Marius, évêque d'Avranches, vers 580. En 582, Grégoire de Tours et son clerc Armentarius auraient eu la petite vérole : ils en guérirent par l'intervention de saint Martin.

La notion de la contagion est aussi vieille que la maladie.

C'est une maladie contagieuse au sens strict du mot, c'est-à-dire qu'un contact avec le sujet malade ou avec des objets et linges qui l'ont touché suffit à communiquer l'infection, dès le premier jour de l'éruption selon les uns, dès la période prodromique selon les autres. La contagion à distance n'est pas douteuse; le germe flotte et vole dans l'air; la contagion est ralentie les jours de pluie [1].

La variole se prend par la peau ou par les voies respiratoires. Le virus aspiré pénètre dans le sang et se répand dans tout l'organisme, et va cultiver dans la peau. Il y a le plus souvent une grande différence entre la variole prise par la peau et la variole prise par aspiration, bien que toujours la maladie soit une éruption cutanée.

Aujourd'hui encore, le microbe de la variole n'est pas connu. Nous employons pour nous en préserver les méthodes générales que nous a apprises l'école de Pasteur. Pour les anciens, l'étiologie de la maladie était pleine de mystères et ce qu'ils en savaient se résume assez bien dans cet aphorisme de M. Kensie, d'une imprécision déconcertante : « Elle peut surprendre aussitôt après un excès de débauche, d'intempérance ou des plaisirs de l'amour, après des veilles indispensables, des travaux forcés, des voyages nécessaires. » On avait cherché le germe dans la corruption des eaux qui environnent le fœtus et proposé de l'extirper par expression du cordon ombilical aussitôt après la naissance. Cette pratique fut recommandée par les médecins chinois. « Il y a encore, écrit Valentin, des familles qui fondent leur sécurité sur cet usage. Nous avons même des exemples que des gens de l'art ont perdu leurs enfants de la petite vérole, quoiqu'ils aient exprimé le cordon et expulsé le sang de la veine ombilicale *avec toute la sollicitude paternelle...* »

Quant au traitement, tout fut mis en œuvre, superstitions

1. Dans les années 1891-1895, la variole sévissant à Londres, de nombreux cas furent traités sur des bateaux-hôpitaux et la maladie se transmit de là aux villages riverains. Le Dr Tresh, officier médical du comté d'Essex, observa que dans un rayon de trois quarts de mille, 8,8 p. 100 de la population totale fut atteinte; au delà de ce rayon, seulement 2,4 p. 100; dans la zone d'Orset-Union, plus éloignée, seulement 0,65 p. 100; dans la région de Purfleet, exposée aux vents les plus fréquents, 12 p. 100; dans la région située au nord, vers laquelle le vent ne soufflait guère, 1 p. 100.

et pharmacopée, fétiches et emplâtres, purgations, saignées, pommades, masques abortifs, caustiques et émollients, tisanes, bains, opium, mercure, quinquina, camphre, antimoine; sans la vaccination nous ne serions guère plus avancés aujourd'hui que les Juifs de Hongrie, qui, dit-on, garantissaient leurs enfants en les saupoudrant de sel aussitôt qu'ils venaient de naître.

Mais on sut observer qu'en général la même personne n'a qu'une fois la variole. Van Swieten notait qu'en trente années de pratique il n'avait pas vu une récidive. Une maladie qui ne récidive pas ! fait capital, origine de la variolisation et des vaccinations selon Jenner et selon Pasteur.

*
* *

Avant la vaccination de Jenner, on pratiquait l'*inoculation* ou *variolisation* : on inoculait sur un point de la peau *le virus même de la variole*, pris sur un varioleux. L'opération déterminait une petite vérole artificielle, infiniment plus bénigne que la petite vérole naturelle. Sur chaque piqûre, se développait une pustule variolique ; le huitième jour, apparaissait sur le corps une éruption discrète. Le sujet guérissait — presque toujours — et restait immunisé.

On ne sait d'où vient l'inoculation ; c'est une trouvaille anonyme. De temps immémorial, elle était pratiquée en Asie et en Afrique, par un empirisme plus ou moins mélangé de superstition. Elle ne fut introduite en Europe occidentale qu'au XVIIIe siècle ; le livre de Valentin et Dézoteux a conservé l'accent de l'enthousiasme avec lequel elle fut accueillie en ce siècle de vertu et de lumières. Voltaire a raconté cette histoire dans sa neuvième Lettre philosophique.

En Géorgie, en Circassie et en Arabie, l'insertion de la petite vérole paraît avoir été inventée par des gens pauvres, grossiers et illettrés, par des femmes obscures qui la pratiquaient d'abord tranquillement et sans attirer l'attention publique. Elle fut le produit du vil intérêt, de la sordide avarice et non celui d'une science réfléchie. Les peuples de l'Orient la mirent d'abord en usage pour sauver la

beauté de leurs filles et la mettre à l'abri des ravages qui sont la suite ordinaire de la petite vérole naturelle, ravages qui, portant atteinte à la beauté, diminuaient singulièrement le revenu du commerce infâme que ces peuples sont dans l'usage de faire pour fournir le sérail ou *harem* des souverains de l'Asie. (*Traité historique et pratique de l'inoculation*).

D'Asie, l'inoculation passa en Grèce. C'est à Constantinople que des médecins d'Occident l'observèrent pour la première fois.

Pendant la grande épidémie de 1701, ceux qui avaient eu la petite vérole artificielle échappèrent ou guérirent. Le fait frappa le Dr Timoni, médecin du Grand Seigneur, et le Dr Pilarini, médecin du czar de Moscovie, alors de séjour à Constantinople. Ils convertirent à l'inoculation Grecs, Arméniens et Francs : « C'est ainsi que l'inoculation passa des cabanes du peuple dans les maisons des gens riches et des personnes de distinction, et qu'elle commença à se montrer sous un aspect favorable. »

Timoni ne manqua pas de rendre visite aux deux *docteurs-femelles* qui étaient les célébrités turques de l'époque en matière d'inoculation.

L'une, la « vieille Thessalienne », pour se procurer le virus varioleux, perçait avec une aiguille triangulaire plusieurs pustules des jambes et des jarrets sur quelque enfant d'un tempérament sain qui eût une petite vérole naturelle, de l'espèce « discrète »; l'inoculé, qui depuis cinq jours avait dû s'abstenir de viande, d'œufs, de vin et autres liqueurs capables d'échauffer et s'était dûment purgé la veille, était piqué dans les parties du corps correspondantes à celles d'où provenait le virus; pendant quelques heures, on mettait sur ses blessures un pansement en coques de gland et feuilles d'angélique; il n'avait plus ensuite qu'à se nourrir, pendant trente jours au moins, de légumes et bouillons d'orge ou de farine. Le septième jour, apparaissaient les premiers accidents de la variole artificielle.

L'autre opératrice, moins simple ou plus adroite, disait que l'inoculation lui avait été révélée par la sainte Vierge; elle accompagnait l'opération, pour la sanctifier, de signes de croix

et de prières ; il fallait ajouter au salaire des cierges pour l'autel de la Vierge. Elle faisait les piqûres au front, près de chaque oreille et au menton, de façon à figurer une croix grecque. Le clergé, à qui elle offrait force cierges, lui envoyait des patients. Elle se vantait d'en avoir inoculé plus de 40000. La pratique des piqûres est celle qui prévalut un peu plus tard en Occident.

En Chine, on « semait la petite vérole » d'autre sorte. On conservait dans un petit vaisseau de porcelaine, bien bouché, des croûtes de pustules ; pour l'usage, on les pulvérisait, on les enveloppait dans du coton avec un grain de musc, on introduisait cette pastille dans la narine et on l'y laissait jusqu'à l'apparition des premiers symptômes. D'autres fois, on badigeonnait les narines avec un pinceau trempé dans du virus frais. Dans l'Indoustan, les Brahmes inoculaient par petites incisions. Dans la vallée du Nil, l'opération s'appelait « l'achat de la petite vérole » : les femmes appliquaient une bande de coton autour du bras d'un varioleux jusqu'à ce qu'elle fût imprégnée de virus ; en revenant du marché, elles reprenaient la bande et l'attachaient autour du bras de l'enfant à inoculer.

Le Dr Timoni, « des Facultés de Padoue et d'Oxford », raconta en 1713 ce qu'il avait vu à Constantinople. Pilarini fit imprimer en 1715 à Venise un écrit qui se répandit en Europe. En 1716, un jeune bachelier de l'Université de Leyde, Antoine Leduc, né à Constantinople, inoculé lui-même étant enfant, soutint une thèse de doctorat sur l'insertion de la petite vérole. Le marquis de Châteauneuf, ambassadeur de France près de la Sublime Porte, fit inoculer ses trois enfants. Mais ce fut une femme qui gagna l'Occident à la cause de l'inoculation.

Lady Wortley Montagne, femme de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, fit inoculer son fils, âgé de six ans, par son chirurgien Maitland, en 1717. De retour en Angleterre, elle fit inoculer sa fille, en 1721, sous les yeux des médecins de la cour. Peu après, la princesse de Galles, ayant failli perdre une fille de la petite vérole, voulut inoculer toute sa famille et demanda l'autorisation du roi, qui exigea que l'expérience fût d'abord répétée sur d'autres : elle le fut sur

sept condamnés à mort, puis sur cinq enfants de la paroisse Saint-James, et toute la famille royale fut inoculée.

En 1738 éclata une grave épidémie dans le comté de Middlesex ; 2 000 personnes se firent inoculer et « tous en échappèrent ». En 1746, sous les auspices du gouvernement, une société qui avait à sa tête le duc de Marlborough, fonda un hôpital destiné à l'inoculation des gens de la campagne et des pauvres de la ville. On inoculait alors par de petites incisions, ou en râclant la peau avec un canif, ou au moyen de vésicatoires, ou en insérant dans la peau un bout de fil chargé de virus. Vers 1767, les frères Sutton s'acquirent une immense réputation et firent une fortune énorme en inoculant par simple piqûre, à la lancette [1].

Ce succès faillit être arrêté à plus d'une reprise. A Paris, on répandait le bruit que plusieurs personnes de distinction étaient mortes à Londres des suites de l'inoculation, et que l'inoculation était abandonnée en Angleterre. La Sorbonne, malgré Helvétius et Astruc, l'avait condamnée. En Angleterre même, des prédicateurs en chaire traitèrent l'inoculation d'invention diabolique. « La chose est si véritable, s'écriait Massey, que le diable a autrefois greffé sur Job la petite vérole confluente ; ainsi donc, que l'athée et le profane, que le païen et l'incrédule inoculent et se fassent inoculer. » De fait, l'inoculation fut presque abandonnée de 1720 à 1750. Mais en 1752, dans l'église de l'hôpital fondé par le duc de Marlborough, milord Isaac, évêque de Worcester, prononça en faveur de l'inoculation un sermon dont cinq éditions furent imprimées en une année.

Un médecin français, de la Coste, ayant en 1723 rapporté de Londres les premières nouvelles, le duc d'Orléans désira qu'on répétât les expériences, mais sa mort arrêta le mouve-

1. « Daniel Sutton avait établi deux maisons d'inoculation dans le comté d'Essex, où il débuta par inoculer les pauvres. Mais ne suffisant plus pour contenir ceux qui y affluaient, les granges, les étables, les hangars furent bientôt remplis d'inoculés. Il y avait des enfants au-dessous de deux mois et des vieillards au-dessus de soixante-dix ans. Des moissonneurs ne perdirent pas un jour de leur travail, et tous guérirent. Mais l'envie se déchaînant contre lui, on porta plainte aux assises de Chelmsford. Lui-même se rendit à l'assemblée, accompagné d'un grand nombre d'inoculés, et y fut reçu avec des applaudissements. Les jurés, loin de le condamner, déclarèrent qu'il méritait des encouragements et la reconnaissance publique. »

ment. L' « opération magique » fut discréditée par des thèses de l'École de médecine et presque oubliée. C'est en 1754 seulement que, à la rentrée de l'Académie des Sciences, La Condamine lut son mémoire sur l'inoculation de la petite vérole, qui fut aussitôt imprimé, traduit en anglais, en italien, en espagnol, et obtint un succès prodigieux. Ce fut une mode. On fit des « rubans à l'inoculation », mais on ne se fit guère inoculer. L'exemple vint du chevalier de Chastelux, puis du duc d'Orléans, dont le fils et la fille furent inoculés par Tronchin (1756); puis de Turgot, maître des requêtes, du marquis de Villequier, et des femmes : madame de Walle, la comtesse de Forcalquier, la marquise de Villeroy. La Condamine lut en 1758 son deuxième mémoire à l'Académie des Sciences. Les *anti-inoculistes* faisaient intervenir dans le débat Dieu, les prêtres, le gouvernement et les tribunaux[1]. Le Parlement prescrivit, le 8 juin 1763, aux Facultés de théologie et de médecine de s'assembler, de donner leur avis précis sur le fait de l'inoculation; cependant, « par provision », il était fait « défense de pratiquer cette opération *dans les villes et dans les faubourgs du ressort de la Cour.* » Divisions entre médecins : Delépine parle contre l'inoculation ; le régent de la Faculté, Antoine Petit, devant une réunion de 90 docteurs, parle pour, et conclut à ce que « cette pratique fût au moins tolérée » : la motion fut adoptée par 52 voix contre 26. L'affaire, ensuite, traîna. Troisième mémoire de La Condamine, pluie de mémoires en librairie[2].

L'opposition finit par tomber. En 1768 on inocule les élèves de l'Ecole militaire, en 1769 ceux de la Flèche, en 1774, Louis XVI et ses frères. On célèbre sur le Théâtre italien la *Fête de l'Inoculation* ou la *Fête du Château*, divertissements par Favart. Le gouvernement crée un fonds de gratification pour les chirurgiens qui inoculent dans leurs cantons. Trois Anglais, dont l'un des frères Sutton, fondent aux environs de Paris plusieurs maisons d'inoculation.

1. Brochures anonymes du temps : *Avis au Peuple sur l'inoculation. Examen de l'inoculation par un médecin de Paris. L'inoculation terrassée par le bon sens. Observations sur la petite vérole naturelle et artificielle.*

2. *Lettre à M*** qui combat le mémoire historique de La Condamine*, Nancy, 1763. *L'inoculation renvoyée à Londres par un médecin de Paris*, etc.

*
* *

L'efficacité de la variolisation n'est pas douteuse, malgré les cas graves et mortels de variole artificielle, — 1 sur 300 environ. Pourquoi donc les statistiques accusent-elles, à la fin du XVIIIe siècle, une recrudescence de la mortalité par petite vérole? D'après les documents présentés par Lettsom à la Chambre des Communes, en quarante-deux ans (1680-1722), la petite vérole fournit 72 p. 100 de la mortalité totale, et 89 p. 100 dans les quarante-deux années qui suivirent (1722-1764), — les premières années de la variolisation. Gilbert Blane, d'après des calculs d'Heberden, affirme que sur 1 000 habitants il en mourait 70 de petite vérole dans les trente premières années du XVIIIe siècle, et 95 dans les trente dernières; il ajoute qu'avant la variolisation mainte contrée restait indemne de variole pendant plusieurs décades; depuis la variolisation, on ne voyait plus de régions indemnes.

La raison saute aux yeux. Pour varioliser, il fallait posséder des réserves de virus varioleux. Pour combattre la plus grave des maladies, il fallait commencer par en entretenir précieusement le virus. L'inoculé ne mourait pas, mais il répandait à la ronde des germes mortels. Il eût fallu varioliser tout le monde ou personne.

Les antivariolistes auraient donc pu renoncer à tous leurs stupides arguments et ne garder que celui-là. On comprend sans peine qu'après la découverte de la vaccine, Jenner et ses partisans aient réclamé, avec insistance, des pouvoirs publics, l'interdiction de l'inoculation et que, même avant la vaccination jennérienne, le Parlement de Paris, à la suite d'une violente épidémie, ait fait défense provisoire, non de pratiquer l'inoculation, mais de la pratiquer *dans l'enceinte des villes et des faubourgs*, c'est-à-dire dans les agglomérations. La variolisation était excellente pour les individus, mais effroyablement dangereuse pour la masse[1].

1. Il en est de même pour la clavelée ou variole du mouton. On *clavelise* tout comme on *variolisait*. La *clavelisation* sauve des têtes de bétail, voire des troupeaux, mais elle conserve le virus. Jamais la variolisation n'aurait pu éteindre la variole.

L'inoculation réussit chez l'individu parce que la variole inoculée sur la peau, la variole artificielle, n'évolue pas comme la variole naturelle. Dans la maladie naturelle, le virus pénètre d'emblée dans les humeurs de l'organisme, passe et ne fait que passer dans la circulation sanguine, va se déposer en mille et mille points de la peau, son terrain de choix, et détermine l'éruption générale. Dans la maladie artificielle, le virus, déposé en un, deux, ou trois points de la peau, se développe sur ces points seulement, produit une, deux ou trois pustules; puis, après une huitaine de jours, il passe du virus dans les humeurs, la circulation le porte dans toute la peau, comme dans la variole naturelle : mais cette seconde éruption ou éruption secondaire n'a plus la gravité de l'éruption unique, de l'éruption primitive de la variole naturelle.

C'est que la maladie naturelle éclate sur un terrain neuf, tandis que la maladie inoculée éclate sur un terrain déjà modifié par les quelques pustules qui l'ont précédée. Dans l'intervalle de temps qui s'écoule entre l'apparition des quelques pustules d'inoculation et l'éruption secondaire, l'organisme a conquis un certain degré d'immunité antivariolique. Le poison a déjà produit un contre-poison. Des substances immunisantes, produites dans les premières pustules, imprègnent l'organisme et protègent les régions non inoculées. L'immunité s'étend progressivement des pustules à toute la surface cutanée. Elle est d'abord une immunité locale : une pustule de deux jours sur le bras droit protège la peau du voisinage, mais n'empêcherait pas le développement d'une pustule sur le bras gauche. L'immunité, d'abord faible, va se fortifiant; elle n'est « absolue » qu'après un temps déterminé. Une semaine après l'inoculation, elle est assez forte pour affaiblir l'éruption secondaire, mais insuffisante à l'empêcher tout à fait.

Dans mainte contrée de la Méditerranée, les moutons sont sujets à une maladie infectieuse et contagieuse, la clavelée, qui ressemble tellement à la variole qu'on l'appelle variole des moutons ou variole ovine. Le plus souvent, la maladie débute comme la variole humaine, après un temps d'incubation, par une éruption générale, et l'animal meurt le dix-huitième jour : il s'était infecté par les voies respiratoires (ou digestives?); le virus s'était répandu dans l'organisme et « généralisé

d'emblée ». Mais si une bête s'infecte seulement par un point de la peau, en se frottant aux mangeoires, aux murs ou aux congénères contaminés, la maladie débute par une pustule locale, ne se généralise pas toujours, ou, si elle se généralise, reste bénigne et l'animal, à demi immunisé par la pustule première, ne succombe pas. On ne connaît pas de remède préventif qui soit pour la variole du mouton ce que la vaccine de Jenner est pour la variole de l'homme. Tout ce qu'on peut faire pour le mouton, c'est ce qu'on faisait pour l'homme avant Jenner : on *clavelise* comme on *variolisait*.

La vaccination tua la variolisation. C'est dans une note, au bas d'une page du *Traité de l'inoculation* de Dezoteux et Valentin, qu'on trouve la première mention faite en France de la découverte de Jenner. Habitués aujourd'hui à la vaccination comme à l'usage du feu ou de la roue, nous sommes obligés de faire effort pour comprendre la surprise défiante des contemporains :

Le docteur Édouard Jenner assure que toutes les personnes qui ont été atteintes de la petite vérole des vaches deviennent pour toujours exemptes de la variole et incapables de la prendre, soit par contagion, soit par inoculation. Il appuie *ce fait bizarre* par 23 observations desquelles il résulte... que ceux qui gagnent la petite vérole des vaches, ou que l'on inocule avec la matière de leur pis, sont beaucoup moins malades et sont plus promptement guéris que s'ils eussent contracté la petite vérole ordinaire et qu'en outre ils n'ont jamais d'éruption. C'est avec cet *esprit de méfiance*, qu'il convient d'apporter dans l'examen des nouveautés et surtout dans l'originalité de semblables expériences, que nous présentons cette notice.

II

Jenner naquit le 17 mai 1749 à Berkeley, dans le comté de Glocester. Enfant, tout en faisant ses humanités, il montrait un goût très vif pour l'observation de la nature, collectionnait des nids de loirs et cherchait des fossiles. Ses classes terminées, on l'envoie, comme apprenti chirurgien et pharmacien, à Sodbury, près de Bristol, chez le Dr Ludlow, praticien

renommé. C'est là que son esprit attentif reçoit d'une femme du peuple la première notion de la vaccine. A une consultation, une servante de ferme dit devant lui : « Je n'ai pas peur de la petite vérole, j'ai eu le *cow-pox* ». L'idée ne cessera de le hanter.

Il étudie ensuite à Londres sous la direction de J. Hunter, le célèbre médecin et anatomiste. Le maître avait quarante-deux ans, l'élève vingt et un. Ils se lièrent d'une amitié qui dura toujours. Jenner vécut pendant deux années dans la famille de Hunter. Ils étaient faits pour s'entendre : mêmes simplicité et droiture de caractère, cœurs chauds et intelligences lucides, même amour de l'étude. Cette vie en commun mûrit les dons naturels de Jenner. Il a raconté à Hunter le propos de la servante de Sodbury : « Je pense, dit-il, qu'on pourrait peut-être prévenir la variole avec le *cow-pox*. — Ne pense pas, essaie ! » répond Hunter (*Don't think, but try*).

A ce moment (1771), Cook revenait de son premier voyage de découverte ; il rapportait des pièces de collections, des animaux ; Jenner, recommandé par Hunter, sut les préparer et classer en naturaliste déjà si expérimenté qu'on lui offrit d'accompagner la seconde expédition, qui mit à la voile en 1772. Jenner refusa. Un attachement reconnaissant pour son frère et un profond amour de la vie rurale le ramenèrent à Berkeley. Le voilà médecin de campagne, actif, apprécié, aimé, parcourant les routes à cheval ; pris un jour dans une tourmente de neige, il faillit périr de froid. Il disait en plaisantant que les médecins devraient bien suivre l'exemple des ouvriers et apprendre la justice à ceux qui les emploient en faisant une « grève générale ».

Observateur de race, il ne renonce pas à la réflexion et à l'étude. Sur l'angine de poitrine, les affections cardiaques, l'ophtalmie, il émet des vues nouvelles. Il correspond avec Hunter, prépare des pièces anatomiques, s'occupe des animaux hibernants. Hunter lui propose d'être son assistant à Londres ; il refuse ; la campagne le garde. Il envoie à la Société royale un mémoire sur les mœurs et les pontes du coucou ; il cherche la cause des tubercules pulmonaires ; il étudie les affections du système lymphatique. Il s'intéresse aux maladies des animaux. Pour remplir ses loisirs, il a la vie de famille, la promenade, la musique, la poésie. On a conservé beaucoup de vers de

lui, écrits sans prétention, par un homme qui préférait la culture de l'esprit aux jeux de cartes[1].

Il rencontre fréquemment ses confrères du comté, Parry, Hicks, Ludlow, Mathews, Paytherus, — leurs noms sont restés attachés à l'histoire de la vaccine. On se réunissait à Fleece Inn, à Rotborough; on se communiquait travaux, observations, idées, on dînait, on riait. Jenner n'était pas celui qui montrait le moins d'entrain et d'esprit. Une autre société tenait ses réunions à Alveston, près de Bristol. Ici et là, Jenner parle de la petite vérole des vaches (*cow-pox*), et de l'idée des paysans, qui croient que l'homme qui a eu le cow-pox ne peut plus avoir la petite vérole. Les confrères sont indifférents, sceptiques : une croyance populaire, comme il y en a tant! On voit tant de personnes qui ont eu le cow-pox et qui prennent dans la suite la variole!

Si Jenner eût été un faible, ses collègues l'eussent découragé. Il leur parle tant du cow-pox, son idée fixe, que les bons confrères excédés, parlent d'expulser ce maniaque.

Vingt ans d'observations et de réflexions préparent la publication des premières *Recherches sur les causes et les effets de la petite vérole des vaches* (juin 1798)[2]. Enfin la découverte est faite. Il faut maintenant défendre et répandre la vaccination. Voyages à Londres, visites, conversations, correspondance, inoculations prennent tout le temps de Jenner. Il ne se détache pas de la vallée où il a vécu. On lui proposera de gagner 10 000 livres sterling par an s'il veut s'installer à Londres et y vacciner lui-même. La fortune? la gloire? « Moi qui cherchai au matin de ma vie, écrit-il à un ami, les humbles et secrets chemins, la vallée et non la montagne, vais-je donc, maintenant que mon soir approche, m'exposer comme un objet de fortune et de gloire? Admettons que je les obtienne l'une et l'autre : qu'ajouterais-je à mon petit fonds de bonheur? » (lettre du 29 sept. 1798). Décrivant à son ami Gardner[1] sa résidence de

1. *Address to a Robin. Signs of Rain. On seing an old man moving. Dialogue between Minx the Cat and Tartar the Terrier-dog. Berkeley Fair*, etc.

2. *Œuvres complètes du Dr Jenner, sur la découverte de la vaccine et tout ce qui concerne la pratique de ce nouveau mode d'inoculation, traduites de l'anglais par J.-J. de Laroque*, au mois de février 1800.

Berkeley, il lui dit : « Je suis aussi champêtre que jamais [1] ». Certes il n'était pas riche et devait encore exercer la médecine pour vivre. La poste était chère, la correspondance coûtait beaucoup d'argent. A deux reprises, le Parlement lui vota (à une assez faible majorité) une récompense de 10 000 livres. Quand l'aisance et la gloire furent venues, il souffrit de chagrins domestiques. Il vit mourir, très probablement de tuberculose pulmonaire, sa femme et son fils Édouard, qu'il aimait tendrement (1810 et 1815). Il est d'un sage, mais certes pas d'un indifférent, le mot qu'on trouve dans une de ses lettres à Gardner : « Un grand chagrin noie et efface les petits ».

C'est avant tout une nature simple, saine, positive, pratique; une énergie calme, que rien ne rebute; pur type de savant, qui, vivant près de la nature et l'aimant, a reçu d'elle le secret qui sauvera des millions d'existences humaines; il sait son propre mérite et se grandit en gardant une noble simplicité.

Fidèle à ses amitiés, il cultive la société des hommes, souvent enjoué, comme ceux qui ont la vraie gravité profonde. Sous le calme robuste, une vive sensibilité. Il a vu dès les premiers jours la portée de sa découverte, l'immensité des horizons ouverts; il en a été ému, par moments presque enivré, jamais vain. Joie et crainte, son émotion touchait à l'angoisse, en ce mois de mai 1796 où fut faite la première vaccination de bras à bras, où le petit inoculé, James Philipps, un solide petit gars de huit ans, fut ensuite éprouvé avec du virus varioleux. « Alors que ma découverte avançait, la joie que j'éprouvais, à l'idée que j'étais destiné à délivrer le monde d'une des pires calamités, à l'espérance de m'assurer pour toujours l'indépendance, la paix et le bonheur domestiques, cette joie fut souvent si excessive qu'en allant par les prairies et suivant mon sujet favori, j'étais souvent perdu dans une espèce de rêve... » On pense à Pasteur et à l'inoculation du petit Meister.

1. « *I feel my mind as cottagish as ever*; and when you see my habitation finished, yon will allow me to be quite as retired and countryfied as yourself. Whether a man sits on a sofa or a bench, dines off a plate or a trencher, it does not, according to my ideas, make much difference. Still I think his mind may delight in the very opposite to that which mankind in general rnn after. »

C'était un imaginatif. Une intuition donnait le branle aux raisonnements et aux expériences. Les auditeurs y trouvaient souvent un peu de fantaisie. L'excellent Baron n'hésite pas à écrire que, pour qui ne pénétrait pas sous la surface, les propos de Jenner étaient parfois d'un visionnaire, et l'illustre Humphry Davy, causant avec lui du rôle des vers de terre dans la nature, trouvait que Jenner allait trop vite et abusait des considérations de finalité.

Sa vie s'acheva dans la gloire la plus pure. Les contradictions tombèrent. Les sociétés savantes du monde entier se firent un honneur de s'associer Jenner. L'Institut de France le nomma membre correspondant en 1808. En ce temps de guerre universelle, alors que l'Angleterre nouait contre la France de Napoléon les coalitions successives, la signature de Jenner sur un passe-port était considérée comme une garantie suffisante : on lui en fit signer beaucoup. Une lettre de lui suffit, deux fois, pour obtenir de l'Empereur la mise en liberté de quelques Anglais retenus sur le continent, — et il n'eut pas le même crédit auprès de son gouvernement lorsqu'il sollicita la même faveur pour des Français retenus en Angleterre. C'est Corvisart qui se chargeait de présenter les requêtes à l'Empereur. La première, en 1805, allait être rejetée, lorsque l'impératrice Joséphine dit : « C'est de Jenner ». — Napoléon se tut un moment et décida : « Jenner! Ah! nous ne pouvons rien refuser à cet homme ». Voici en quels termes Jenner priait l'Institut de France d'intercéder en faveur de lord Yarmouth, retenu en France avec sa famille : « Pardonnez-moi, messieurs, de m'adresser à vous en cette circonstance. Les sciences ne sont jamais en état de guerre. La paix doit toujours habiter le cœur de ceux qui ont pour tâche d'accroître le bonheur de l'humanité... » Les souverains alliés, qui visitèrent Londres après la fin de la guerre, en 1814, portèrent leurs hommages à Jenner.

Il y a dans cet Anglais l'étoffe d'un Grec de Plutarque. Son excellent biographe Baron [1], qui le vit pour la première fois

1. *The life of Edward Jenner, with illustrations of his doctrines and selections from his correspondence*, by John Baron. London, 1827; 2 volumes.

en 1808, loue la simplicité de ses manières, le ton familier et sincère de son entretien :

Je me rappelle très exactement cette entrevue. Il avait un habit bleu, une veste blanche, des chausses de nankin et des bas blancs. Sa table était toute couverte de papiers. Il me parla avec bonne humeur des antivaccinistes et me donna quelques-uns de leurs pamphlets. Quand je le vis pour la seconde fois, son fils Édouard était mourant de phtisie pulmonaire; et des années après il pleurait en me parlant de ce fils.

Lorsqu'on le voyait pour la première fois, rien ne frappait; mais on trouvait de plus en plus, et tous ceux qui l'ont fréquenté sont unanimes à le reconnaître, qu'il y avait en lui quelque chose qu'ils n'avaient jamais vu chez aucun autre. Ce qu'on remarquait au premier abord, c'était la politesse, la simplicité, la bonne grâce, l'absence complète d'ostentation et de mise en scène, d'arrière-pensée et d'artifice. Jamais homme ne trouva plus insupportables la pompe et les cérémonies, qui font la félicité de tant d'autres. Dans son esprit, dans son cœur, chacun pouvait lire; il n'avait pas de secrets; bien qu'il eût une longue expérience du monde, il en usait avec tous comme si tous eussent été aussi honnêtes, aussi peu égoïstes que lui-même. Il avait une tête toujours en travail, accumulant un trésor immense d'observations, dont il faisait part généreusement. Son plus grand plaisir était de faire profiter ses amis des richesses de son esprit. Il amusa ses dernières années en retournant aux études et aux projets de sa jeunesse : il s'intéressa jusqu'au bout à la géologie et aux fossiles [1].

Sa simplicité n'excluait pas la fierté. Un jour de réception à Saint-James, il entend un lord répéter certaines calomnies que l'on avait répandues sur lui. Il va droit au personnage, qui ne le connaissait pas, le regarde dans les yeux et lui dit d'un ton très calme : « Je suis le Dr Jenner ». Le noble lord s'esquiva et lui laissa la place.

Ce n'est pas toujours de ses confrères que lui vinrent le plus d'encouragements. Il eut plus d'une fois à en souffrir. A l'époque de la lutte et de la propagande, il préféra souvent l'aide des profanes à celle des médecins, parce que les uns suivaient docilement ses instructions, tandis que les autres voulaient toujours introduire quelque chose de leur cru.

On cite de lui de jolis mots. Charles Fox, en vacances à

1. Pasteur regretta toujours de ne pas trouver le temps de reprendre ses premières études sur la cristallographie.

Cheltenham, aimait à s'entretenir avec Jenner. « Le cow-pox, dont on nous parle tant, à quoi cela ressemble-t-il? — Cela ressemble, dit Jenner, à une moitié de perle posée sur un pétale de rose. »

Jenner eut une légère attaque d'apoplexie en août 1820. Il se remit, son intelligence resta intacte. Ses pensées demeuraient fixées sur son œuvre. « Mon opinion sur la vaccination, écrit-il le 14 janvier 1823, est la même que le jour où j'ai publié ma découverte. » Une seconde attaque l'emporta le 25 janvier du même mois, à soixante-quatorze ans. Il fut question de lui donner la sépulture de Westminster. On l'enterra à Berkeley, très simplement.

***

Médecin de campagne et partisan fervent de l'inoculation, Jenner observa qu'il ne réussissait pas à communiquer à certaines paysannes la petite vérole artificielle, « quelques précautions qu'il prît pour cela ». — Je découvris, dit-il, qu'elles avaient eu une maladie qu'elles appelaient la petite vérole des vaches, dont elles avaient été atteintes en trayant des vaches affectées d'une éruption particulière sur les mamelles.

Cette maladie éruptive paraissait avoir été connue de tout temps dans les fermes de ce pays, et il existait une opinion assez vague sur ses effets préservateurs de la petite vérole; mais je m'aperçus aussi que cette opinion était nouvelle : car tous les fermiers âgés déclaraient que dans leur enfance on n'en avait jamais eu l'idée : circonstance dont je me rendis raison très facilement, sachant qu'autrefois les gens du peuple étaient rarement inoculés de la petite vérole. (*Origine de l'inoculation de la vaccine*, 1801.)

Le cow-pox se manifeste sur les mamelles de la vache sous la forme de pustules irrégulières qui, dès leur première apparence, sont d'un bleu pâle ou plutôt un peu livide et environnées d'une inflammation érysipélateuse. Ces pustules, à moins qu'on n'y porte un prompt remède, dégénèrent fréquemment en ulcères phagédéniques qui deviennent extrêmement incommodes et guérissent avec difficulté. Si les remèdes convenables ne sont pas employés à temps, les vaches sont souffrantes et la sécrétion du lait diminue beaucoup. — Bientôt alors se manifestent, sur les mains et parfois sur les poignets

de ceux qui sont chargés de les traire, des taches enflammées qui ressemblent aux petites ampoules que soulève une brûlure; de cet état elles arrivent promptement à la suppuration. — Excepté une seule fois, je n'ai jamais vu que le déclin des symptômes fébriles fût suivi d'une éruption sur le bras ou ailleurs. (*Recherches sur les causes et les effets de la petite vérole des vaches*, 1798.)

Jenner se heurtait dès le premier pas à l'objection qui paraissait décisive à ses collègues du Glocestershire : des personnes qui avaient eu la petite vérole des vaches prenaient, plus tard, la petite vérole humaine. Jenner continua ses observations et découvrit que, dans ces cas négatifs, les sujets avaient été atteints, non du vrai cow-pox, mais d'autres affections qui lui ressemblaient de si près que les gens du peuple ne l'en distinguaient pas : *il y avait une vraie et une fausse vaccine*[1].

L'objection se présenta à nouveau sous une forme plus embarrassante : des sujets qui ont pris *la vraie vaccine* prennent plus tard la petite vérole[2]. C'est, découvre Jenner, que les sujets ont été infectés par une pustule trop vieille; le « levain » y était affaibli ou mort. Pourquoi ces vieilles pustules étaient-elles cependant infectantes? Nous l'avons su plus tard; elles renferment les microbes ordinaires de la suppu-

1. « Cette circonstance m'engagea à demander aux praticiens de mon voisinage quel était leur sentiment sur ce point : *ils furent tous d'accord que la vaccine ne pouvait nullement être considérée comme un préservatif certain de la variole.* Cette décision tempéra quelque temps l'ardeur de mes recherches, mais ne l'éteignit pas. J'eus la satisfaction de découvrir que les vaches étaient sujettes à plusieurs espèces d'éruptions, qu'elles étaient toutes contagieuses et pouvaient se communiquer aux mains des personnes employées à les traire; et que, quelle que fût la nature de l'inflammation ainsi reçue, on lui donnait toujours dans les fermes le nom de petite vérole des vaches. Je surmontai ainsi un grand obstacle; je conclus qu'il fallait établir une distinction entre les maladies éruptives; je donnai à l'une le nom de vraie vaccine, et celle de fausse vaccine à toutes les autres, parce qu'elles n'ont aucune propriété préservative. » (*Origine de l'inoculation de la vaccine.*)

2. « Ce fait donna encore un échec pénible à mes espérances les plus flatteuses et les plus chères. Mais je découvris que le virus vaccin était sujet à subir des modifications, des changements progressifs, par les mêmes causes précisément qui en font subir au virus variolique; et que, quand il était appliqué sur la peau humaine dans son état dégénéré, il pouvait produire des ulcérations autant et plus considérables que quand il n'avait subi aucune décomposition, mais qu'ayant perdu ses *propriétés spécifiques*, il était incapable de produire sur le corps humain ce changement qui est nécessaire pour le mettre à l'abri de la contagion variolique. » (*Ibid.*)

ration, des furoncles, des phlegmons et de l'érysipèle. Le staphylocoque et le streptocoque de Pasteur expliquent les pustules non vaccinantes de Jenner.

« Je fus frappé de l'idée qu'il était peut-être possible de propager cette maladie par inoculation, d'après les procédés en usage pour la petite vérole, en tirant d'abord le virus d'un ulcère de la vache, en l'inoculant sur un sujet et en continuant ensuite de le faire passer d'un individu à un autre ». Ce qui fut fait. En langage moderne, c'était la transmission expérimentale de la vaccine de la vache à l'homme, et la transmission en série d'homme à homme.

Ces expériences étaient inspirées par une intuition originale. Penser que nos maladies peuvent venir de nos frères inférieurs, des hôtes de la maison et de la basse-cour; qu'un virus peut passer de la vache à l'homme; qu'au cours des âges les virus ou « levains » ont pu accomplir des migrations d'une race à l'autre, s'adapter à des races diverses et réaliser des espèces virulentes diverses, telle est la grande trouvaille de Jenner. Son idée dépasse son temps et son œuvre même; nous n'en avons compris toute la grandeur qu'à l'époque pastorienne. C'est parce que — seul aussi de son temps — Pasteur l'a reprise, qu'il a créé la « vaccination » du choléra des poules et du charbon. Lorsque Villemin et R. Koch ont expliqué l'étiologie de la tuberculose, ils ont répété sur la tuberculose les expériences de Jenner sur la vaccine.

Nous retenons avec piété les noms du petit Meister et du petit berger Jupille, les premiers enfants que Pasteur traita contre la rage. Rappelons-nous aussi les noms des premiers sujets de Jenner. Une servante de ferme, Sarah Nelmes, atteinte du cow-pox en mai 1796, fournit le virus que Jenner inocula sur le bras d'un garçon de huit ans, James Philipps. Le 1er juillet de l'année suivante, James Philipps fut inoculé avec du virus varioleux. « J'avais de la peine à me persuader qu'il fût à l'abri, — il résista complètement à l'épreuve. Ce fait me donna plus de confiance; et aussitôt que je pus m'approvisionner de virus vaccin, je fis des arrangements pour une série de vaccinations. Nombre d'enfants furent successivement vaccinés de bras à bras; et plusieurs mois après ils furent tous exposés, sans effet, à l'infection de la petite vérole, les

uns par inoculation et les autres par la contagion de l'air. La défiance et le scepticisme qui s'élevèrent naturellement dans l'esprit des gens de l'art, lorsque j'annonçai une découverte aussi peu attendue, ont maintenant presque entièrement cessé. » (*Origine de l'inoculation de la vaccine*, 1801).

Il ne faut pas oublier qu'alors la variolisation rendait de grands services. L'avantage immense de la vaccination, c'est qu'il n'y a jamais d'accident, jamais de généralisation, jamais d'éruption secondaire, aucun risque. « C'est principalement le nombre excessif de pustules que nous redoutons dans la petite vérole ; dans la vaccine, il n'en apparaît jamais plus qu'il n'y a eu de piqûres. »

On citait encore contre Jenner les cas où les pustules vaccinales s'accompagnaient de fièvre élevée et de symptômes graves. Nous savons aujourd'hui que, dans ces cas, les pustules avaient été produites par un vaccin trop impur, renfermant en trop grande quantité les microorganismes des suppurations. Jenner ne connaissait pas ces microbes, mais il pressentait l'explication : « Ce qu'il y a de plus sévère et de plus douloureux dans la vaccination ne dérive pas de la première action de la vaccine sur la constitution, mais plutôt de cette indisposition secondaire provenant de ce que la pustule a été abandonnée au hasard, sans traitement particulier. Plus les faits de vaccination se multiplient, plus je suis convaincu de l'extrême bénignité des symptômes qui tirent leur origine de cette action primitive du virus vaccin sur l'espèce humaine, et que ceux qui affectent sévèrement le malade sont entièrement secondaires, *excités par les processus irritants de l'inflammation et de l'ulcération.* »

Plus tard on s'est préoccupé d'avoir du virus aussi pur que possible. Le grand perfectionnement fut l'asepsie, et le problème ne fut complètement résolu que le jour où l'on sut cultiver dans nos bouillons le virus vaccinal. D'instinct, Jenner recommandait l'asepsie. Il blâmait les médecins qui, pour *inoculer*, employaient un virus conservé sans précaution dans une fiole. « Un médecin portait cette fiole dans une poche où elle était tenue chaudement, *circonstance très propre à établir la putréfaction.* Il inoculait ensuite avec cette matière : l'inflammation s'établissait sur les parties incisées.

Mais qu'était-ce que cette maladie? Ce n'était certainement pas la petite vérole. »

Jenner avait encore l'intuition des « virus purs » lorsqu'il expliquait les accidents survenus au *Small-pox Hospital* de Londres, dans le service de Woodville (1799) : un grand nombre d'enfants vaccinés eurent une éruption grave, plusieurs moururent. Variole et vaccine s'étaient tout simplement associées dans le service. Singulières conditions pour vacciner, que de vacciner dans un hôpital de varioleux! Nous savons que la grande difficulté des expériences sur ces deux virus est de les maintenir purs l'un de l'autre. En ce temps où la variolisation était en usage, où la vaccination faisait ses débuts, on se trompait quelquefois de virus en chargeant les lancettes. On livrait aussi les virus sur des fils desséchés, que facilement on insérait ensuite sur une petite incision cutanée : un apothicaire s'aperçut un jour que son aide avait chargé tout un lot de bouts de fil avec de la variole au lieu de vaccine. Jenner s'en irritait : « Ils ne connaissent pas plus les lois de la nature que les lois de Lycurgue! » Il n'avait plus qu'une idée : faire interdire la variolisation. Il le demanda au Parlement; le *bill* d'interdiction fut deux fois repoussé, en 1807 et en 1813. On continua longtemps de varioliser au *Small-pox Hospital* de Londres.

En 1811, dix ans après une vaccination heureuse, Robert Grosvenor fut atteint d'une variole grave : grande émotion dans le public et chez les médecins. Ce fut d'ailleurs grâce à la vaccination antérieure que le malade guérit. On ne tira pas encore de ce fait la conclusion qu'il comportait : la nécessité des *revaccinations*.

Les progrès de la vaccination furent rapides. En 1800, est fondé à Londres le premier institut vaccinal, sous le patronage du duc d'York; en 1803, la *Royal Jennerian Society*. 13 stations de vaccination sont ouvertes dans la capitale. 12 288 personnes sont vaccinées en 8 mois, et 19 352 doses de vaccin expédiées en province et à l'étranger. Les chiffres des décès par variole diminuent : 2 018 par an, en moyenne, pour les années précédentes; 2 409 en 1800; 1 173 en 1803; 622 en 1804.

Jenner, à Cheltenham, vaccinait gratuitement, à jours fixes, tous ceux qui voulaient venir. On accourait des villages d'alen-

tour, sauf d'une paroisse qui jusqu'en 1800 demeura réfractaire. Les gens finirent par venir. Jenner s'enquit des causes de cette conversion. Ce n'étaient ni les exemples des villages voisins, ni les deuils des années précédentes qui les avaient décidés; mais ils avaient trouvé que les cercueils coûtaient très cher et que cela ne pouvait durer; leur indifférence avait été vaincue par cette avarice paysanne[1].

Au *Royal military Asylum*, où étaient entretenus en permanence 1100 enfants de militaires, il n'y eut de 1803 à 1811 qu'*un* décès par variole et pas un seul au *Foundling Hospital*. Malheureusement, les Anglais ne tardèrent pas à négliger la vaccination. L'année 1825 fut une des plus meurtrières, elle n'eut d'égales que les années 1779 et 1781. Cependant on estime que, sans la vaccination, il y aurait eu, en 1825, 4000 victimes au lieu de 1289.

Les préoccupations de Jenner n'étaient pas seulement d'ordre pratique. Il s'était demandé d'où venait le virus de la vache. Or la maladie originelle est une maladie du cheval, le *grease*, qui porte en français les noms populaires de *javart* ou d'*eaux aux jambes*. Si, le plus souvent, l'homme s'infecte au contact de la vache; il s'infecte aussi au contact du cheval et même, soutient Jenner, c'est l'homme qui transporte le virus du cheval à la vache. En somme, nous connaissons trois virus vaccinaux, le *horse-pox* ou virus du cheval, le *cow-pox* ou vaccine de la vache, le *man-pox* qui est le même virus implanté sur l'homme. Celui de l'homme vient du cheval ou de la vache; celui de la vache vient du cheval. Mais la transmission paraissant se faire plus facilement de vache à homme que de cheval à homme, Jenner pensait que le *passage* du virus par la vache est un intermédiaire indispensable pour l'adaptation à notre

1. Les résistances à une innovation n'étonnent pas. Mais Jenner reçut un bon coup de dent de la calomnie. On répandit que devant un danger de variole, il avait, non pas vacciné, mais variolisé son fils Robert. Il avait donc bien maigre confiance en *sa* vaccine! La vérité était autre. Un collègue vient chez Jenner, prend l'enfant dans ses bras, et là-dessus, raconte qu'il vient de passer chez une famille de varioleux. « Vous ne savez pas ce que vous êtes en train de faire, s'écria Jenner; cet enfant a été vacciné, mais le vaccin n'a pas pris, il n'est pas préservé. » Il n'y avait qu'à le vacciner sur-le-champ : le vaccin manquait. Jenner se résigna au pis-aller, et pratiqua l'*inoculation*.

espèce de virus originel du cheval[1]. Des observations postérieures ont vérifié cette idée de l'origine équine du vaccin, à laquelle Jenner tenait beaucoup et qui fut vivement combattue par les contemporains. Dans l'esprit de Jenner, tous ces virus, et le virus varioleux lui-même, sont au fond le même virus, et c'est pourquoi l'un immunise contre l'autre. Le premier, il a énoncé l'idée de la variabilité des virus, de l'influence des espèces animales sur lesquelles ils vivent, des modifications créées par les *passages* sur telle ou telle espèce. Il lui plaisait de constater que les voies de la nature sont simples :

Dans mon premier ouvrage sur la vaccine, j'ai avancé l'opinion que la petite vérole (de l'homme) et le cow-pox *sont les mêmes maladies sous différentes modifications*.

Le principe de l'infection vaccinale est une matière morbifique qui tire son origine du cheval. Ne pourrait-on donc pas raisonnablement conjecturer que la source de la petite vérole est dans cette matière morbifique, d'un genre particulier, procréée par une maladie du cheval, *que des circonstances accidentelles ont pu aggraver de plus en plus* et qui, en s'éloignant de son origine, a fini par *acquérir ces facultés contagieuses et dévastatrices* (variole) dont nous ressentons tous les jours les funestes effets? *On peut se poser la même question relativement à l'origine d'un grand nombre de maladies contagieuses qui ont entre elles de fortes analogies.*

Aujourd'hui, nous considérons qu'il n'y a pas de plus forte preuve de la parenté ou identité de deux virus, que leur propriété d'immuniser l'un contre l'autre.

*
* *

Les premiers promoteurs de la vaccination en Europe furent de Carro à Vienne (1798) et Sacco en Italie. La Suède, le Danemark, les États allemands, l'Autriche (1809) établirent légalement la vaccination obligatoire[2]. La vaccination pénétra

1. « Il faut que la qualité active du virus du javart, pris au talon d'un cheval, s'accroisse de beaucoup après avoir agi sur les mamelles de la vache, puisqu'il arrive rarement que le cheval communique son mal à celui qui le panse, et qu'il arrive aussi rarement que les domestiques échappent à l'infection lorsqu'ils trayent des vaches atteintes de cow-pox. »

2. Dans le district d'Anspach (300 000 hab.) il n'y eut que 4 décès par

dès les premières années du XIXe siècle dans le Vénézuéla et les colonies espagnoles d'Amérique. L'introduction en France fut retardée par les guerres. Le 11 mai 1800 fut fondé, par l'Institut et l'École de médecine, un *Comité central* pour l'étude de la vaccine [1]. Avec du virus fraîchement apporté d'Angleterre, les premiers essais furent faits à la Salpêtrière dans le service de Pinel. La Rochefoucauld-Liancourt ouvrit une souscription pour fonder à Paris un institut vaccinal.

Des sociétés similaires furent fondées à Reims, Amiens, Rouen, Marseille, Bruxelles, Bordeaux. Le comte de La Roque traduisit en 1800 l'*Inquiry* de Jenner. L'Académie royale de médecine, fondée sous Louis XVIII (ordonn. du 20 déc. 1820) recueillit l'héritage du Comité central. Bousquet fut le premier directeur du service vaccinal de l'Académie. « Outre les enfants de la ville, je reçois les enfants des hôpitaux qui, par un de ces retours sans lesquels la société ne saurait subsister, conservent indéfiniment le fluide vaccin. »

On pratiquait la vaccination de bras à bras. On eut au bout de plusieurs années un vaccin « humanisé », un virus originaire de la vache, mais entretenu sur l'espèce humaine. Dès 1801, on avait l'impression que son efficacité antivariolique était atténuée. Vers 1815, il parut nécessaire en tous pays de renouveler le vaccin et de puiser à la source naturelle, la mamelle de la vache. Le vaccin nouveau donna de belles pustules, pareilles à celles qu'avait décrites Jenner, après le même temps d'incubation; les pustules de virus humanisé apparaissaient après une incubation plus courte, duraient plus longtemps, restaient plus petites. Partout on chercha et on utilisa les cas de horse-pox et de cow-pox.

On s'aperçut que l'immunité vaccinale peut ne pas durer indéfiniment; que dix ans environ après la première vaccina-

variole en 1809 et pas un seul de 1809 à 1818. Or, de 1814 à 1818, il y eut de très graves épidémies dans le voisinage, en Wurtemberg. De 1777 à 1799 il y avait eu en moyenne 500 décès par an à Anspach, et 1 609 en 1800. En Prusse, malgré une extension de territoire et un accroissement de population, la mortalité variolique tomba de 40 000 en moyenne à 3 000 (1817). Vers 1817, le mortalité fut en Prusse de 1 pour 7 204 habitants, en France de 1 pour 4 518.

1. Pinel, Thouret, Leroux, Parfait, Monjenot, Guillotin, Doussin-Dubreuil, Marin et Salmade.

tion, une revaccination était souvent suivie d'effets; qu'il était nécessaire, surtout sous la menace d'une épidémie, de revacciner vers la trentième et vers la quarantième année. La revaccination n'a été rendue obligatoire en France que par la loi sanitaire de 1902.

D'une part, le vaccin humanisé allait s'affaiblissant; et, d'autre part, les sujets à revacciner étaient moins sensibles à l'action du vaccin. On disposait d'un virus moins efficace et les organismes étaient plus résistants. Ce n'était pas le seul inconvénient des vaccinations de bras à bras. Le vaccin transportait souvent d'un sujet à l'autre les maladies infectieuses de l'homme : les annales médicales en ont rapporté de tristes exemples. En 1865, le vaccin de l'Académie avaria onze personnes, et il y eut d'autres « épidémies » de syphilis vaccinale. On accusa la vaccination de répandre la scrofule et le rachitisme, et de débiliter la race.

Il fallait donc vacciner avec du virus de vache : mais les cas de cow-pox naturel sont rares. Transmettre la vaccine de vache à vache, de mamelle à mamelle, en n'utilisant que les mamelles, c'était peu compatible avec l'industrie laitière. La fortune de la *vaccination animale*, — c'est-à-dire la vaccination avec du vaccin n'ayant pas passé sur l'homme, — fut faite le jour où l'on eut l'idée de produire des pustules par centaines sur les flancs d'une génisse. La méthode était employée à Naples dès le début du siècle dernier.

Lanoix et Chambon l'introduisirent en France. La génisse porte-vaccin ou vaccinifère est devenue populaire. On la voit, pour les vaccinations et revaccinations, dans les maternités, dans les écoles, dans les casernes, voire sur les places publiques.

On prend un veau sevré depuis quelques semaines, sain, reconnu — par les procédés d'examen scientifiques — indemne de tuberculose et de morve. On le met en observation pendant deux semaines; on l'installe dans un box à sol et parois cimentés, avec litière de choix, souvent renouvelée. Quelques heures avant l'inoculation, l'animal est tondu, rasé, savonné sur les flancs. On épargne l'abdomen et la croupe, plus exposés aux souillures. Avec une lancette à grain d'orge, on pratique dans l'épiderme des incisions ou scarifications verticales, lon-

gues d'un centimètre et demi environ, espacées de trois à quatre centimètres, et disposées en quinconces. Le sang ne doit pas couler des plaies, à peine doit-il en sourdre quelques fines gouttes. On passe sur chaque incision le pinceau imprégné de vaccin. L'animal est remis dans son box ; on le gratifie d'un collier qui l'empêche de plier le cou pour se lécher. Sur chacune des incisions se développe une pustule, — en tout 150 environ.

Le cinquième jour, la récolte est faite. Chaque pustule est saisie entre les longs mors d'une pince stérilisée. Avec un bistouri à large lame, on gratte longuement le derme mis à vif par l'ablation de la croûte, laquelle est rejetée. On laisse de côté les pustules qui ne paraissent pas pures. Le produit du grattage est recueilli dans un vase stérilisé : c'est la pulpe vaccinale fraîche. La génisse ne sert qu'une fois : elle est dûment vaccinée et immunisée. Comme c'est une bête de choix, on la livre à la boucherie.

La meilleure vaccination se fait par insertion immédiate dans la peau humaine du vaccin pris sur la génisse. Elle n'est pas praticable partout. Il faut qu'on puisse envoyer dans les campagnes, dans les colonies, des provisions de virus. Le vaccin frais perd très rapidement son activité : il a fallu chercher les moyens de le conserver : on le conserva semi-fluide entre plaques de verre, en tubes capillaires, ou, desséché, sur des fils, sur des linges, sur des plaques de verre, sur des lancettes, sur des lamelles d'ivoire, sur des plumes d'oie, sur de fortes épines comme celles du rosier ou du figuier d'Inde : le virus desséché se conserve plus longtemps que le virus humide. Mais le temps, la lumière et surtout la chaleur finissent par avoir raison de tout vaccin.

Le virus que l'on conserve fluide se peuple de microbes. L'inoculation à la génisse est une culture sur l'animal, une culture qu'on peut, à force de précautions, rendre propre, mais non une culture pure. Les germes recueillis avec le grattage sur les pustules de la génisse ne sont presque jamais pathogènes ; mais il suffit de quelques germes virulents pour produire un abcès ou un phlegmon. La pulpe fraîche est pauvre en microbes pathogènes ; mais ils poussent dans la pulpe conservée. Comment la purifier ?

On l'additionne de corps qui empêchent le développement des microbes sans détruire le virus vaccinal : on a essayé, entre autres, le chloroforme et le toluène. Leoni a rendu un grand service à la vaccination lorsqu'il a eu l'idée d'employer la glycérine, qui a pour double fonction de purifier et de conserver le vaccin. La pulpe fraîche recueillie sur la génisse est broyée le plus finement possible et additionnée, à poids égal, de glycérine neutre : c'est la lymphe glycérinée, livrée aux vaccinateurs dans des tubes très fins, scellés à la lampe, conservés à basse température et à l'obscurité. Dans la lymphe glycérinée, les microbes étrangers à la vaccine sont tués au bout de 40 à 50 jours sans que l'efficacité du vaccin soit détruite.

Le moment le plus propice pour l'inoculation est celui où la lymphe est le plus stérile et la plus fraîche possible : ce moment varie avec la saison, avec le climat, avec les conditions de température et de lumière. Un tube de vaccin n'est pas mis en usage sans que l'activité du lot dont il fait partie ait été éprouvée par inoculation à un organisme sensible : souris, cobaye ou lapin. Le réactif le plus délicat est l'œil du lapin : sur le tégument transparent de la cornée, un vaccin actif détermine une opacité qui correspond à une fine pustule vaccinale.

En pays chauds, dans les colonies d'Asie et d'Afrique, c'est un difficile problème que la production et la conservation du vaccin.

On utilise le buffle, la chèvre, le lapin : ils ne fournissent, à cause de la température, que de maigres pustules. La lymphe glycérinée expédiée de la métropole devient bientôt inactive : pour la conserver à basse température, on essaye aujourd'hui ces flacons à double paroi, comprenant un espace où est fait le vide, qui servent pour le transport de l'air liquide. Les petits tubes de vaccin sont immergés dans un mélange réfrigérant qu'on peut renouveler. L'immunité vaccinale paraît être, sous les tropiques, moins forte et moins durable : cinq ou six mois seulement chez les Annamites, d'après le Dr Vassal, qui pratique les vaccinations à l'Institut Pasteur de Nha-Trang (Annam).

La pustule vaccinale se développe normalement chez l'homme à partir du quatrième jour après l'inoculation; la croûte ne

tombe que vers le vingtième jour. Lorsque le vaccin « ne prend pas », la réaction, démangeaisons et rougeur, est presque immédiate. Est-ce une réaction vaccinale? On pensait jadis que l'organisme ne répond à la vaccination que par oui ou par non : tout ou rien. Nous croyons aujourd'hui qu'il y a tous les les degrés dans l'activité et l'efficacité de la pustule : le sujet réagit plus ou moins. Une vaccination avec demi-succès serait capable de fortifier une immunité affaiblie par le temps. Ces faits étaient déjà connus de Jenner : « Le corps humain est toujours plus ou moins susceptible de recevoir l'infection de la petite vérole des vaches; mais une seconde atteinte est communément fort légère. »

III

L'histoire de la vaccine offre un contraste unique dans les sciences médicales : en pratique, c'est une question tranchée; en théorie, c'est une question toujours ouverte et pleine de mystères. Il n'y a pas, il n'y aura sans doute plus jamais une trouvaille aussi merveilleuse : simplicité des moyens, certitude du résultat, universalité du succès, c'est le type de la médecine préventive. On comprend que Pasteur, après trente années de recherches expérimentales et de découvertes conscientes, ait été fasciné par cet exemple d'empirisme génial, par cette sorte d'anticipation de la pratique sur la théorie. Pourtant, la vaccine offre encore un terrain d'étude pour une foule de questions qui, en microbiologie, attendent leur solution.

Variole et vaccine sont des maladies virulentes, contagieuses, sans aucun doute microbiennes. Or nous ne connaissons le microbe ni de la variole ni de la vaccine. Ceux que l'on a cru voir sont des microbes de fantaisie. Le prétendu protozoaire, au cycle de développement si compliqué, décrit par Calkins, ne correspond pas à un microorganisme vivant. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que le microbe de la vaccine est très petit : il peut passer à travers les pores de certaines bougies filtrantes, analogues à celles où filtre notre eau de boisson, Il est très abondant dans la pulpe vaccinale, qui, étendue cinquante ou cent fois de son volume d'eau, est encore très active. Il appar-

tient à cette classe de virus que l'on a désignés sous le nom de « microbes invisibles », plus exactement « microbes filtrants », dont l'étude est partout à l'ordre du jour. La vaccination rappelle un autre triomphe de la science expérimentale, la prévention d'une autre maladie infectieuse dont le microbe, inconnu, est aussi un organisme infiniment petit qui passe à travers les filtres : le traitement pastorien de la rage.

Nous ne savons pas cultiver le virus de la vaccine : problème d'un immense intérêt, dont la solution fournirait peut-être une méthode générale de culture pour d'autres virus aujourd'hui non cultivables. Si nous possédions des cultures pures de vaccin, nous pourrions peut-être nous passer de la culture, propre, mais microbiologiquement impure, sur le flanc de la génisse.

Le fluide ou *levain* vaccinal, comme disait Jenner, provient des cellules de la peau attaquée par le virus. Jenner savait bien que ce n'est pas du pus ; il l'assimilait à une sécrétion glandulaire. Nous savons que ce n'est pas une sécrétion ; c'est le produit de la désintégration et de la fonte des cellules qui occupent le centre de la pustule ; et tout porte à croire que le microbe inconnu provient des cellules malades. Le virus vaccinal serait un microbe intracellulaire. L'étude anatomique des tumeurs cancéreuses conduit à une hypothèse analogue. Les maladies cancéreuses ne doivent certes pas être assimilées aux maladies varioliques. Mais il existe entre ces deux types quelques affinités. Ce qu'on découvrira sur l'un instruira sur l'autre.

Jenner pensa que le virus varioleux et le virus vaccinal sont au fond le même virus, modifié par les espèces animales sur lesquelles il passe. Le vaccin serait un virus varioleux, atténué par passage sur la vache, ou la variole un vaccin exalté pour l'homme par passage sur l'homme. On a soumis ces idées à l'expérimentation ; on a essayé de produire du vaccin en inoculant la variole aux animaux : c'est la question de la variolovaccine. D'après les expériences célèbres de la Commission lyonnaise (1863-1865), il est impossible de réaliser sur la vache la transformation de la variole en vaccine. D'autres prétendent y avoir réussi : Fischer (de Carlsruhe) en 1890, Eternod et Haccius en 1892. Quoique la démonstration ne soit pas acquise, les faits les mieux établis confirment l'intui-

tion de Jenner. Mais il est difficile de réussir en une génération ce que la nature a peut-être accompli en des siècles.

La variolisation était l'inoculation du virus même contre lequel on voulait défendre l'homme : on provoquait une variole artificielle, le plus souvent bénigne, pour préserver contre la variole naturelle, souvent fatale. — La vaccination de Jenner est l'inoculation d'un virus différent du virus varioleux ; c'est un virus animal qui est employé comme préventif d'un virus humain. — Les « vaccinations » pastoriennes diffèrent à la fois de la variolisation et de la vaccination : de la vaccination jennérienne, parce que le virus préservateur est le même que le virus contre lequel on préserve : les vaccins anticharbonneux sont des microbes du charbon ; — et de la variolisation, parce que le variolisateur employait le virus varioleux tel quel, prélevé sur une pustule humaine, tandis que les vaccins pastoriens sont des microbes atténués. L'atténuation que la nature a accomplie par le parasitisme du virus sur la vache, Pasteur a su la réaliser au laboratoire, dans l'étuve et dans des ballons à culture, par l'action de la chaleur ou de substances chimiques.

Lorsque Behring cherchait la vaccination antituberculeuse des bovidés, sa tentative était calquée sur la vaccination jennérienne ; il espérait que la tuberculose humaine servirait de vaccin contre la tuberculose bovine ; il pensait tirer ensuite des bovidés immunisés un remède efficace pour l'homme ; il croyait que la tuberculose humaine et la tuberculose bovine sont causées par le même virus adapté à deux espèces animales différentes. Il appelait sa méthode la *jennérisation* des bovidés.

Du mot prononcé par une servante de ferme devant l'apprenti médecin de Sodbury, d'une observation populaire mûrie par une pensée hardie, est sorti un monde d'expériences et d'idées. Un concours de circonstances favorables, un esprit doué d'une clairvoyance supérieure, et une énergie opiniâtre pour enfoncer l'idée dans les esprits, ce sont les éléments éternels du génie : patience, chance, clairvoyance et volonté.

Dr ÉTIENNE BURNET

DANS L'OMBRE

DE LA CATHÉDRALE[1]

IV

Chaque matin, lorsque Gabriel sortait du Cloître peu après le point du jour, la première personne qu'il rencontrait était Don Antolin, surnommé « Verge-d'Argent ». Ce prêtre était en quelque façon le gouverneur de la cathédrale, puisque tous les serviteurs laïques lui étaient surbordonnés et que tous les travaux de médiocre importance s'exécutaient sous sa direction. En bas, dans la cathédrale, c'était lui qui surveillait les sacristains et les acolytes, pour que les chanoines et les bénéficiers n'eussent pas à se plaindre de négligences commises dans le service. En haut, dans les *Claverias*, c'était lui qui assurait le bon ordre et les bonnes mœurs. Bref, par la grâce du cardinal-archevêque, il était pour cette petite population une sorte d'alcade.

Don Antolin occupait le meilleur logement du Cloître haut. Les jours de fêtes solennelles, il marchait en tête du chapitre, vêtu d'un pluvial et tenant un bâton d'argent, aussi haut que lui, avec lequel il frappait en cadence les dalles sonores. Pendant la grand'messe et les vêpres, il faisait sa ronde, dans tous les recoins des nefs, afin de prévenir les irrévérences des fidèles

1. Voir la *Revue* du 1er mai.

et les distractions des bedeaux. A huit heures du soir, en hiver, et à neuf heures, en été, il fermait l'escalier du Cloître haut et mettait la clef dans sa poche, si bien que toute la population des *Claverias* demeurait isolée du reste de la ville. S'il arrivait alors que quelqu'un fût malade, il fallait réveiller Don Antolin qui, après avoir plongé les mains dans les profondeurs de sa soutane, daignait rétablir, par un tour de clef, la communication avec le monde extérieur.

C'était un homme approchant de la soixantaine, petit et sec; il avait les cheveux coupés ras et à peine grisonnants, le front large et carré, sans la plus légère courbure, uni comme une plaque d'os, avec des arêtes faisant saillie de chaque côté, sous la calotte de soie qu'il portait en hiver; sa face longue, sans rides, était impassible; son menton étroit était pointu comme un fer de lance; ses yeux inexpressifs avaient une fixité froide et déconcertante. Il était, selon sa propre expression, un simple soldat qui, devenu sergent à l'ancienneté, ne monterait pas plus haut en grade.

A l'époque où Gabriel entra au séminaire, Don Antolin, après avoir passé toute sa jeunesse dans la sacristie de la Primatiale, où il avait débuté comme *monaguillo*[1], venait d'être ordonné prêtre. En considération de sa foi aussi absolue qu'irraisonnée, de sa soumission inébranlable à l'Église, ces messieurs du séminaire l'avaient poussé en avant malgré son défaut de culture. Il était enfant du terroir, natif d'un village de la montagne, aux environs de Tolède. Pour lui, la Primatiale était le premier domicile de Dieu, après Saint-Pierre de Rome; et les sciences religieuses lui semblaient être un rayonnement de la divine sagesse, rayonnement qui, à vrai dire, l'aveuglait, mais qu'il adorait avec le respect profond de celui qui ne comprend pas.

Il avait la pieuse et ferme ignorance, tant appréciée autrefois par l'Église. Si Verge-d'Argent avait vécu aux bons temps du catholicisme, il serait arrivé à la canonisation en se consacrant à la vie spirituelle, ou bien il aurait rempli supérieurement le rôle d'inquisiteur. Mais, venu au monde dans un siècle malheureux, où la foi est vacillante et où l'Église ne peut s'imposer par

1. *Monaguillo*, — étymologiquement « petit moine », — enfant de chœur.

la force, le bon Antolin avait obscurément végété dans la basse administration de la cathédrale, adjoint au chanoine fabricien pour procéder à la répartition et à la distribution des *pesetas* [1] que l'État allouait à la Primatiale, réfléchissant longuement avant de lâcher une poignée d'*ochavos* [2], s'ingéniant pour faire que la sainte maison, telle une famille ruinée, conservât au moins d'honnêtes apparences qui dissimuleraient sa misère.

On lui avait maintes fois promis de lui donner une place d'aumônier dans un couvent de religieuses; mais il était trop attaché à la cathédrale, il aimait trop cette grande solitaire. Il s'enorgueillissait de la confiance que lui témoignait monseigneur l'archevêque, de l'amicale familiarité des chanoines, de ses conciliabules administratifs avec le fabricien et le trésorier. Aussi ne pouvait-il réprimer certains gestes de supériorité dédaigneuse, lorsque, revêtu de la chape, la verge d'argent au poing, il voyait s'approcher de lui, souriants et obséquieux, les curés de campagne qui, de passage à Tolède, visitaient la cathédrale.

Il n'avait que les vices de sa profession. Il thésaurisait en secret, avec cette avarice froide et dure que l'on remarque souvent chez les gens d'Église. Son bonnet crasseux lui venait de quelque chanoine qui, le trouvant hors d'usage, l'avait jeté là; sa soutane, d'un noir verdâtre, lui venait de quelque bénéficier, qui ne la jugeait plus mettable. Dans les *Claverias*, on parlait à voix basse de l'argent accumulé par Don Antolin, des économies qu'il employait à l'usure; mais les prêts de Don Antolin ne dépassaient jamais deux ou trois *douros* [3], avancés par lui aux plus pauvres serviteurs du temple, et il les recouvrait, avec la bonification, au commencement de chaque mois, quand le fabricien faisait la paye. Chez lui, l'avarice et l'usure s'unissaient à la plus parfaite probité en tout ce qui concernait les intérêts de l'Église; il poursuivait avec acharnement le plus léger larcin fait à la sacristie, et il rendait ses comptes au chapitre avec une minutie telle que le fabricien en était impatienté. Mais l'Église était pauvre : par conséquent, c'eût été un crime damnable de la priver d'un *ochavo*. Et lui aussi, en bon serviteur de Dieu, il était pauvre : il se croyait donc

1. La *peseta* vaut un franc.
2. L'*ochavo* vaut un liard.
3. Le *douro* vaut cinq francs.

permis de faire fructifier l'argent qu'il avait pu mettre de côté à force d'épargne et de privations.

Sa nièce Mariquita vivait avec lui. Laide, hommasse et rougeaude, elle était venue de la montagne pour soigner son oncle, dont on vantait, au village, la richesse et le pouvoir. Dans les *Claverias*, elle abusait de l'autorité souveraine de Don Antolin pour tourmenter toutes les femmes. Les plus timides formaient autour d'elle une sorte de cour adulatrice, et, pour s'attirer sa protection, lui balayaient son logis, lui faisaient sa cuisine, tandis qu'elle-même, coquettement habillée, peignée avec soin (c'était le seul luxe que lui permît son oncle), se promenait dans les galeries du Cloître, avec l'espérance de rencontrer quelque cadet rôdant par là [1] ou d'attirer les regards des étrangers qui montaient à la Tour et à la salle des Géants. Cette fille faisait les yeux doux à tous les hommes; elle, si âpre et si impérieuse avec les femmes, souriait à tous les célibataires qui habitaient les *Claverias*. Le *Tato* était son grand ami : elle allait le trouver, quand Don Antolin était absent, et elle prenait grand plaisir à ses gentillesses d'apprenti *torero*. Gabriel, avec son aspect maladif, avec son air absorbé, avec l'histoire confuse de ses grands voyages à travers le monde, ne lui inspirait pas moins de sympathie. Elle parlait même sur un ton aimable au vieux Verge-de-Bois, parce qu'il était veuf. Comme disait le *Tato*, la vue d'une culotte la rendait folle, cette pauvre fille qui vivait dans un lieu où presque tous les hommes portent des robes.

Don Antolin, qui avait connu Gabriel enfant, continuait à le tutoyer. Ce prêtre ignare n'avait pas oublié les brillants succès du séminariste; et, quoiqu'il le vît aujourd'hui pauvre et malade, recueilli dans la cathédrale par charité ou peu s'en fallait, ce tutoiement de supérieur à inférieur n'était pas exempt d'une certaine admiration. Gabriel, de son côté, craignait Verge-d'Argent, dont il connaissait le fanatisme et l'intolérance. Aussi se bornait-il presque toujours à l'écouter, prenant soin de ne laisser échapper aucune parole compromettante : car il savait bien que Don Antolin eût été le premier à demander l'expulsion de l'intrus.

1. Les « cadets » sont les élèves de l'Académie militaire.

Lorsque les deux hommes s'abordaient, le matin, dans le Cloître, Don Antolin adressait invariablement à Gabriel la même question :

— Comment va cette santé?

Gabriel montrait de l'optimisme. Il n'ignorait pas que son mal était sans remède ; mais cette existence paisible, sans émotions, et les soins assidus de son frère semblaient avoir enrayé le progrès de la maladie : la mort était arrêtée momentanément par ces obstacles.

— Je me sens mieux, Don Antolin... Et hier, la journée a-t-elle été bonne?

Verge-d'Argent plongeait ses mains sales et osseuses dans les profondeurs de sa soutane et en tirait trois carnets à souche, un rouge, un vert et un blanc. Il tournait les feuillets, comptait ceux qui n'avaient plus que le talon. Ses mains avaient de respectueuses caresses pour ces petits livres, comme s'ils importaient plus au culte que les in-folio du chœur.

— Mauvaise journée, Gabriel! Nous sommes en hiver, et on voyage peu. La bonne saison, c'est au printemps, lorsque les Anglais arrivent par Gibraltar. Ils vont aux fêtes de Séville, et, de là, ils font une pointe jusqu'à Tolède, pour visiter notre cathédrale... Et puis, il y a aussi les gens de Madrid, qui se décident à sortir quand il fait beau et qui, tout en maugréant, lâchent leurs sous pour voir les Géants et la grosse cloche. Alors, c'est plaisir de débiter les billets. Un certain jour, Gabriel, j'ai ramassé quatre-vingts *douros*! Je m'en souviens : c'était à la dernière Fête-Dieu. Mariquita dut recoudre les poches de ma soutane, déchirées sous le poids de toutes ces *pesetas*. Une bénédiction du Seigneur!

Et il regardait avec tristesse les carnets à souche, navré d'avoir à en détacher si peu de feuillets, pendant ces jours d'hiver. Tout son souci était de vendre beaucoup de ces petits papiers, nécessaires pour voir ce qu'il y a de plus riche et de plus curieux. Ça, c'était le salut de la cathédrale, le procédé moderne qui pourvoyait à ses besoins ; et il était fier de remplir cette fonction de distributeur, qui faisait de lui un organe vital de l'église.

— Tu vois ces billets verts? — disait-il à Gabriel. — Ce sont les plus coûteux : ils valent deux *pesetas* chacun. Mais

ils permettent de visiter le plus important : le Trésor, la chapelle de la Vierge, l'*Ochavo*[1] et ses reliques, sans pareilles dans le monde. Celles des autres cathédrales ne sont que de la gnognote, en comparaison des nôtres... Et ces billets rouges? Ils coûtent six réaux[2], et ils permettent de visiter les sacristies, le vestiaire, les chapelles de Don Alvaro de Luna et du cardinal Albornoz, la salle capitulaire avec ses portraits d'archevêques disposés sur deux rangs, une merveille!.. Comment ne mettrait-on pas la main à la poche, pour voir tant de belles choses?

Puis, montrant le dernier carnet, non sans une nuance de dédain :

— Ces blancs-là — continuait-il — ne valent que deux réaux et servent pour visiter les Géants et les cloches. On en vend beaucoup au menu peuple, qui afflue les jours de fête. Croirais-tu qu'il y a des Juifs qui se fâchent, prétendant que c'est un véritable vol? L'autre jour, trois garnements de l'Académie, venus en compagnie de donzelles, voulaient voir les Géants, et ils ont fait du scandale, parce qu'on ne les laissait pas entrer pour deux sous. S'imaginent-ils que nous demandons l'aumône?... Et nombre de visiteurs s'en vont en disant pis que pendre de la cathédrale, tout comme s'ils étaient des hérétiques, et en charbonnant sur les murs de l'escalier des dessins abominables et des propos obscènes. Quel temps, Gabriel! Ah! quel temps!

Gabriel souriait sans répondre, et Verge-d'Argent, encouragé par ce mutisme qu'il prenait pour une approbation, poursuivait ses confidences.

— Et ne va pas croire, Gabriel, que je m'acquitte sans nécessité de mes pénibles fonctions. Le cardinal a confiance en moi, j'ai l'affection du chapitre, et le fabricien reconnaît les services que je lui rends. Grâce à mes petits billets, la cathédrale peut vivre et conserver son ancienne apparence de grandeur. Mais, en réalité, nous sommes plus pauvres que des rats... Ce qu'il y a de bon, c'est qu'il nous reste encore quelques miettes de l'opulence passée. Si le vent ou la grêle brise

1. Littéralement, l'*Octogone*, — salle voisine de la sacristie, et qui renferme la collection des reliques.

2. Le *real* vaut vingt-cinq centimes.

une verrière, nous avons sous la main l'approvisionnement de vitraux que nous ont laissé les époques précédentes... Ah! quand je songe qu'il y eût un temps où le chapitre entretenait à ses frais, dans l'enceinte de la cathédrale, des ateliers de peintres, de plombiers et d'autres artisans, si bien qu'on pouvait entreprendre de grands travaux sans recourir à la main-d'œuvre étrangère!... Lorsqu'une chasuble se déchire, nous avons en réserve, pour la réparer, des coupons d'étoffes merveilleuses, où sont brodés des saints et des fleurs. Mais tout cela s'épuisera. Quand le dernier vitrail de rechange se sera cassé, quand le vestiaire aura employé le dernier de ses coupons de soie, comment fera-t-on? Il faudra garnir les fenêtres avec des vitres blanches, pour empêcher le vent et la pluie d'y pénétrer; la cathédrale (Dieu me pardonne la comparaison!) ressemblera à une auberge, et les prêtres y loueront le Seigneur dans l'accoutrement d'un chapelain de village.

Sur quoi, Don Antolin riait ironiquement, comme si l'avenir auquel il venait de faire allusion était une absurdité contraire à toutes les lois providentielles.

— Pourtant, — reprenait-il, — ce n'est pas qu'il y ait ici du gaspillage ou qu'on néglige de faire argent de tout. Le jardin, qui fut si longtemps confié aux soins de ta famille, a été loué par le chapitre après la mort de ton frère, et ta tante Tomasa paie vingt *douros* pour que son fils l'exploite; ce qui ne laisse pas d'être une faveur, et la vieille ne l'a obtenue que parce qu'elle est, comme tu sais, grande amie de Son Éminence... Moi, je trime pis qu'un forçat, dans l'église et dans les Cloîtres, pour avoir l'œil à tout et rendre impossibles les filouteries : car il y a ici une jeunesse légère, à laquelle il ne faudrait pas se fier. Je cours à l'*Ochavo*, pour m'assurer que ton neveu, le *Tato*, a réclamé les billets aux visiteurs, attendu que le gredin serait bien capable de laisser les gens entrer gratis, afin d'obtenir un meilleur pourboire. Puis, quatre à quatre, je grimpe aux *Claverias*, pour surveiller le cordonnier, qui montre les Géants... Moi, on ne me refait pas : personne ne s'esquive sans payer... Mais, hélas! il y a longtemps que je ne célèbre plus la messe. A midi, quand on ferme la cathédrale, tu me vois lire mon bréviaire tambour battant, dans le Cloître, les yeux sur l'horloge, prêt à redescendre aussitôt

qu'on rouvrira l'église et que les étrangers arriveront pour visiter le Trésor.... Ce n'est pas une vie de chrétien; et si Dieu ne me tenait pas compte de ce que je fais tout cela pour la gloire de son Église, je crois bien que je finirais par perdre mon âme!

Chaque fois que Don Antolin parlait des finances de la Primatiale, il était inépuisable.

— Ah! Gabriel, — ajoutait-il d'une voix plaintive, — quand on compare ce que nous avons été et ce que nous sommes! Toi et la plupart de ceux qui logent ici, vous n'avez pas idée de la richesse que possédait cette église. Aussi riche qu'un roi, et même davantage, à certaines époques. Dès ton enfance, tu connaissais mieux que personne l'histoire de nos illustres archevêques; mais la fortune qu'ils avaient amassée pour Dieu, tu n'en connaissais pas le premier mot. Vous autres savants, vous dédaignez ces détails matériels. Es-tu instruit des donations que les rois et les princes ont faites, de leur vivant, à notre cathédrale, et des héritages qu'ils lui ont légués, à l'article de la mort? Mais comment saurais-tu cela? Moi, je le sais; je me suis renseigné à la fabrique, aux archives, à la bibliothèque. Chacun prend son plaisir où il le trouve; et, de même que j'ai souvent pleuré de rage, avec monsieur le fabricien, en constatant notre misère, de même je me suis consolé par le souvenir du passé. L'archevêque de Tolède aurait pu placer sur sa mitre une couronne ou deux; et, si je ne dis pas trois, c'est par égard pour le Souverain Pontife...

» D'abord, l'acte de la dotation assignée par le roi Alfonso VI, dès qu'il eut reconquis Tolède. Cet acte a été fait dans un ermitage, après l'élection de l'évêque Don Bernardo, et je l'ai vu de mes yeux pécheurs : un parchemin écrit en caractères gothiques, et qui figure en tête des *Privilèges de la sainte église primatiale*. Le bon roi nous donne neuf domaines dont je pourrais te citer les noms, plusieurs moulins, quantité de vignes, des immeubles et des boutiques dans la ville; et il termine en disant, avec sa générosité de chevalier chrétien : « Toutes lesquelles choses j'octroie et concède à cette sainte église et à toi, Bernardo, archevêque, en libre et pur don, qui jamais, ni pour homicide, ni pour autre imputation quelconque, ne pourra vous être enlevé. Amen ».

» Plus tard, Don Alfonso VII nous donne huit villages sis de l'autre côté du Guadalquivir, des fours, deux châteaux, les salines de Belinchon et la dîme de la monnaie qui sera désormais frappée à Tolède, le tout pour l'habillement des prébendiers. Puis c'est Alfonso VIII qui fait pleuvoir sur la cathédrale d'autres donations, qui nous gratifie de fermes, de villages et de villes : Illescas est à nous, avec la majeure partie d'Esquivias et avec le cellier de Talavera... Puis c'est le belliqueux prélat Don Rodrigo, qui reprend aux Maures d'immenses territoires; et la cathédrale acquiert une principauté, le gouvernement de Cazorla, avec les populations de Baza, de Niebla et d'Alcaraz...

» Mais laissons les rois; il y aurait encore beaucoup à dire sur les grands seigneurs qui ont fait preuve de libéralité envers la Primatiale. Don Lope de Haro, seigneur de Biscaye, non content de payer la construction de l'église depuis la porte des Notaires jusqu'au chœur, nous fait cadeau du domaine d'Alcubilete, avec ses moulins et ses pêcheries, et lègue une rente pour qu'on brûle dans le chœur, à complies, ce cierge appelé « le précieux », qui se place au grand lutrin sur l'aigle de bronze. Don Alfonso Tello de Meneses nous donne quatre châteaux bâtis sur les rives du Guadiana; et, à son exemple, divers seigneurs nous donnent des dîmes, des droits de péage et une infinité d'autres richesses...

» Oui, Gabriel, nous avons été puissants! La superficie de ce diocèse était plus vaste qu'une province; la cathédrale avait des possessions sur terre, sur mer et dans les airs; nos biens s'étendaient d'un bout à l'autre du royaume, et il n'y avait pas de région où quelque chose ne nous appartînt... Tout contribuait à la gloire de Dieu, à la considération et au bien-être de ses ministres; tout payait redevance à la cathédrale : le pain, quand on le cuisait dans le four; le poisson, quand on le prenait dans le filet; le blé, quand il passait sous la meule; la monnaie, quand elle sortait du coin; le voyageur, quand il poursuivait sa route. Les paysans, qui n'étaient chargés alors ni de contributions ni d'impôts, servaient fidèlement leur roi; et ils sauvaient leurs âmes en nous donnant la dixième gerbe, la plus belle, de sorte que les greniers de la Primatiale étaient trop étroits pour contenir une telle abondance. Quels temps!

Alors il y avait de la foi; et la foi est le principal, dans la vie. Sans la foi, il n'y a ni vertu, ni honnêteté, ni rien!

Vers huit heures, on voyait descendre Don Luis, le maître de chapelle, avec son manteau croisé théâtralement, avec son chapeau rejeté en arrière comme une auréole, sur sa tête énorme. Dans une perpétuelle agitation nerveuse, il fredonnait d'un air distrait. Il demandait avec inquiétude si l'on avait déjà sonné l'office : car il avait été menacé de l'amende, à cause de ses fréquents retards. Gabriel se sentait attiré vers ce prêtre à l'âme d'artiste, qui végétait, méprisé, dans un des plus infimes emplois de la Primatiale, et qui se souciait beaucoup moins du dogme que de la musique.

La chambre du maître de chapelle était une mansarde, située au-dessus du logement qu'occupait le frère de Gabriel. Toute la fortune de l'artiste était là : un lit de fer qui venait du séminaire, un harmonium, deux bustes en plâtre, l'un de Beethoven, l'autre de Mozart, et une montagne de papier à musique, de partitions reliées, de partitions brochées, de feuilles volantes, mais si haute, si confuse et si mal en équilibre, que souvent elle s'écroulait et que les feuilles, tels des oiseaux effarouchés, se dispersaient aux quatre coins de la chambre.

Les après-midi d'hiver, quand l'office était achevé, Don Luis et Gabriel se réfugiaient dans cette mansarde. La pluie battait les vitres, et, dans le jour gris et triste, le maître de chapelle tournait les pages des partitions ou faisait courir ses doigts sur l'harmonium, tout en causant avec Gabriel, à qui le lit servait de siège.

Le musicien s'enflammait, à parler de ses adorations artistiques. Au beau milieu d'une tirade enthousiaste, il se taisait tout à coup, se penchait sur l'harmonium : et les mélodies emplissaient la chambre, descendaient par l'escalier jusqu'au Cloître, s'y répandaient comme un écho lointain. Puis, dans le passage le plus pathétique, il interrompait son jeu et reprenait brusquement son discours, comme s'il craignait de perdre le fil de ses idées.

Le silencieux Gabriel était l'unique auditeur que Don Luis eût rencontré parmi les habitants de la cathédrale, ou du moins il était le premier qui l'écoutât de longues heures, sans se

moquer de lui et sans le croire fou. La conversation se terminait régulièrement par l'éloge du grand Beethoven.

— Je l'ai aimé toute ma vie! — déclarait le maître de chapelle. — J'ai été élevé par un frère hiéronymite qui, après avoir quitté le couvent, se mit à courir le monde en donnant des leçons de violoncelle... Les hiéronymites ont été les grands musiciens de l'Église. Vous ne le savez probablement pas, et je l'ignorerais comme vous, si ce saint homme ne m'avait pris sous sa protection et n'avait été pour moi comme un père... Donc, il paraît qu'autrefois chaque ordre religieux se consacrait à une spécialité : les uns, qui sont, ce me semble, les bénédictins, annotaient de vieux livres; d'autres fabriquaient des liqueurs; d'autres construisaient des cages d'oiseaux. Les hiéronymites, eux, étudiaient pendant sept ans la musique, et chacun s'exerçait sur l'instrument de son choix. C'est grâce à eux qu'il s'est conservé dans les églises d'Espagne un peu, mais seulement un peu de bon goût musical. Et quels orchestres ils formaient dans leurs couvents, ces hiéronymites! C'était pour les dames, un ravissement, le dimanche, dans l'après-midi, d'aller à leur parloir, où elles trouvaient ces bons pères, qui tous étaient des virtuoses. A cette époque-là, il n'y avait pas d'autres concerts. Ayant la pitance assurée, sans préoccupation du vivre et du couvert, avec un amour de l'art qui, au surplus, était pour eux une pieuse obligation, figurez-vous les musiciens qu'ils pouvaient devenir! Aussi, lorsqu'on expulsa les moines des couvents, les hiéronymites ne furent pas embarrassés, n'eurent pas besoin de mendier des messes ou de vivre aux dépens des familles dévotes. Pour gagner leur pain, ils avaient un art étudié consciencieusement, qui leur permit de trouver tout de suite dans les cathédrales des places d'organistes ou de maîtres de chapelle. Les chapitres se les disputaient. Quelques-uns, plus hardis, et désirant voir de près ce monde musical qui, du fond des monastères, leur apparaissait comme un paradis fantastique, s'engagèrent dans des orchestres de théâtre, voyagèrent, allèrent jusqu'en Italie faire leurs fredaines; et ils se transformèrent si bien que jamais leur prieur n'aurait pu les reconnaître.

» C'est un de ceux-là qui fit mon éducation. Quel homme! Il était bon chrétien; mais il s'était épris d'une telle

passion pour la musique qu'il ne subsistait en lui presque rien de l'ancien moine. Quand on lui annonçait que les couvents seraient bientôt rétablis, il haussait les épaules avec indifférence : une sonate nouvelle l'intéressait davantage... Eh bien! Gabriel, cet homme avait des mots qui se sont gravés pour toujours dans ma mémoire. Une fois, à Madrid, lorsque j'étais tout enfant, il m'emmena chez des musiciens de ses amis, qui exécutaient pour eux seuls le fameux *Septuor*... L'avez-vous entendue cette œuvre, la plus fraîche et la plus gracieuse de Beethoven?... Je vois encore mon bon maître, au moment où il sortait de cette audition, tout absorbé, la tête baissée, me tirant par la main : car je pouvais à peine suivre les pas de ses longues jambes. Quand nous fûmes rentrés à la maison, il me regarda fixement et me dit, comme si j'avais été une grande personne : « Écoute, Luis, et souviens-toi bien de mes paroles. Il n'y a dans le monde qu'un Dieu, qui est Notre Seigneur Jésus-Christ, et deux demi-dieux, qui sont Galilée et Beethoven.... »

Sur quoi, Don Luis jetait un regard de pieux amour vers le buste de plâtre qui, d'un coin de la chambre, contemplait les causeurs, avec ses yeux tristes de sourd. Puis il reprenait :

— Je ne connais pas Galilée; je sais seulement que c'était un savant de génie. Moi, je ne suis qu'un musicien et je ne comprends pas grand'chose à la science. Mais, pour ce qui est de Beethoven, ah! mon maître est demeuré en deçà de la vérité : Beethoven est un Dieu!

Et le musicien, les nerfs vibrants d'émotion, se levait et se promenait de long en large sur les papiers épars.

— Comme je vous envie, Gabriel, d'avoir ainsi roulé par le monde et d'avoir entendu de si belles choses! L'autre nuit, je n'ai pas fermé l'œil, tant j'avais la tête pleine de ce que vous m'aviez conté sur votre séjour à Paris... Ah! ces après-midi du dimanche, ces splendides après-midi que vous passiez aux concerts Lamoureux, aux concerts Colonne, où vous pouviez vous rassasier à votre aise de sublimité!... Et moi, toujours claquemuré dans cette cathédrale, sans autre espérance que de diriger une méchante messe de Rossini, aux grandes fêtes!... Ma seule consolation est de lire de la musique ou de déchiffrer ces œuvres admirables que, dans les villes,

tant de sots écouteront en bâillant d'ennui. J'ai ici, dans ce tas de musique, les neuf symphonies du maître incomparable, ses sonates, sa messe; j'ai Haydn, Mozart, Mendelssohn; j'ai même Wagner. Je les lis, je les interprète sur l'harmonium, autant que cela est possible; mais, hélas! c'est à peu près comme si l'on voulait révéler à un aveugle, par des paroles éloquentes, le dessin et les couleurs d'un tableau...

Le maître de chapelle gardait de l'année précédente le souvenir d'un bonheur, et il en parlait avec enthousiasme. Le cardinal-archevêque l'avait envoyé à Madrid pour faire partie d'un jury, dans un concours d'organistes.

— Ce fut la plus belle semaine de ma vie! — disait-il à Gabriel. — Un soir, sous les habits d'un violoniste que je connais, parce qu'il joue quelquefois à Tolède, les jours de fête, j'ai entendu *la Walkyrie*, au poulailler du *Real*. Un autre soir, j'ai assisté à un concert. Quelle extase! On jouait la *Neuvième Symphonie* de ce sourd qui nous écoute... Vous savez ce qu'elle est, n'est-ce pas, cette *Neuvième Symphonie*! Quelle impression en avez-vous reçue? A moi, la musique me donne des sensations rares. Je ferme les yeux, et je vois des paysages inconnus, des figures étranges; et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, toutes les fois que j'entends les mêmes œuvres, les mêmes visions se représentent. Quant je parle de cela aux gens de la cathédrale, ils me traitent de fou. Mais vous êtes artiste, et je n'ai pas peur que vous ne vous moquiez de moi. Certains passages musicaux me font voir la mer, toute bleue, immense, avec des vagues d'argent. Or notez bien que je n'ai jamais vu la mer!... D'autres passages font apparaître devant moi des forêts, des châteaux, des groupes de bergers et des brebis blanches. Avec Schubert, ce que je vois toujours, ce sont des duos d'amoureux qui soupirent au pied d'un tilleul; et certains musiciens français font défiler dans mon imagination de majestueuses dames qui se promènent parmi des parterres de rosiers, en robes violettes, toujours violettes... Et vous, Gabriel, est-ce que la musique vous fait voir des choses?

L'anarchiste répondait par un geste d'assentiment. Oui, en lui aussi la musique évoquait un monde de visions plus belles que la réalité.

— Voulez-vous que je vous dise, — continuait le prêtre —

ce que me fait voir la *Neuvième Symphonie*? Ah! ce *scherzo* si gracieux, avec ses singuliers trémolos de timbale! Quand je l'entends, il me semble que Dieu et sa cour sont sortis du ciel pour aller à la promenade et qu'ils ont laissé les petits anges maîtres de la maison. Liberté complète! récréation générale! Sans la moindre vergogne, la céleste marmaille saute de nuage en nuage, et s'amuse à effeuiller sur la terre les couronnes de fleurs oubliées par les saints. L'un d'eux ouvre le réservoir de la pluie, qu'il fait tomber sur le monde ; un autre tourne la clef du tonnerre, dont les grondements épouvantables interrompent cette partie de plaisir et mettent les polissons en fuite... Et l'*adagio*, qu'est-ce que vous en pensez? Moi, je ne sais rien de plus doux, de plus amoureux, d'aussi divinement serein. Jamais des êtres humains n'arriveront à s'exprimer ainsi, quelques progrès que réalise notre espèce. Tous les amants fameux, réunis ensemble, ne trouveraient pas les modulations si tendres de ces instruments qui semblent se caresser... En écoutant l'*adagio*, je me représente des plafonds peints à fresque, avec des personnages mythologiques; je vois des chairs blondes, aux courbes suaves, Vénus courtisée par Apollon sur des nuées roses, dans la lumière dorée du matin...

— Attention! — s'écriait Gabriel. — Ce que vous dites là n'est pas très catholique.

— Mais c'est artistique, — répliquait le musicien avec ingénuité. — Moi, je m'occupe peu de religion : je crois les choses que l'on m'a enseignées, et ce n'est pas mon affaire d'en rechercher les preuves. Je m'adonne tout entier à la musique, dont on a dit qu'elle est la plus pure manifestation de l'idéal et « la religion de l'avenir ». Tout ce qui est beau me plaît, et j'y ai foi comme dans une œuvre de Dieu...

Ces après-midi de communion spirituelle, dans ce coin de la cathédrale endormie, liaient les deux hommes d'une affection croissante. Le musicien discourait, feuilletait ses partitions ou faisait chanter l'harmonium; le révolutionnaire l'écoutait en silence, ne l'interrompant que par des accès de toux. C'étaient des heures de douce tristesse où leurs esprits se pénétraient réciproquement, tandis que l'un rêvait de quitter sa prison de la cathédrale pour voir le monde, et que l'autre, revenu du monde avec un organisme défait et une âme fourbue, jouissait

de l'obscur repos trouvé à l'abri de cette ruine magnifique et gardait avec une prudente discrétion le secret de son passé.

Pendant les offices, Gabriel se promenait dans le Cloître. Tous les hommes étaient à la cathédrale, sauf le cordonnier, celui qui faisait voir les Géants. Puis, lorsqu'il était las d'entendre les femmes bavarder sur les portes des *Claverias*, il montait au logis du sonneur, son ancien compagnon d'armes, ou il descendait au jardin, soit par le monumental escalier de Tenorio, si la porte était ouverte, soit par l'arche qui relie le Cloître à l'archevêché.

C'était pour lui un plaisir d'être au milieu de ces arbres où il retrouvait, non moins que là-haut, des souvenirs de sa famille; et, d'autre part, le mouvement des plantes caressées par la brise lui donnait l'illusion de la vie libre, en pleine campagne.

Sous le berceau où venait s'asseoir autrefois son père à demi paralysé par la vieillesse, il rencontrait maintenant la tante Tomasa qui tricotait des chaussettes, tout en surveillant d'un regard attentif le travail d'un robuste garçon qu'elle avait pris à son service.

Cette tante Tomasa était le personnage le plus important des *Claverias*. Ses paroles avaient autant de poids que celles de Don Antolin. Verge-d'Argent la craignait, à cause de la puissante protection dont jouissait la vieille femme. A l'époque où le père de Tomasa était sacristain de la cathédrale, il y avait parmi les enfants de chœur un petit galopin, neveu d'un bénéficier, que son oncle finit par mettre au séminaire. Or ce galopin de jadis était maintenant prince de l'Église et cardinal-archevêque de Tolède. Tomasa et lui s'étaient connus tout jeunes, s'étaient plus d'une fois battus dans le Cloître haut, pour la possession d'une image, ou avaient joué ensemble de mauvais tours aux mendiants, sous le portail du *Mollete*. Voilà pourquoi cet imposant Don Sebastián, qui, d'un regard, faisait trembler le chapitre et les curés du diocèse, ne dédaignait pas de se montrer gai, confiant et quasi-fraternel, lorsque, de temps à autre, il venait voir la vieille Tomasa : elle était l'unique souvenir vivant qui lui restât de sa jeunesse. La bonne femme baisait l'anneau pastoral avec une profonde révérence; puis elle se mettait à causer avec le cardinal comme avec un parent, et

peu s'en fallait qu'elle ne le tutoyât. Le cardinal, sans cesse environné par la crainte et par l'adulation, avait parfois besoin de ce franc-parler et de cette familiarité un peu rude. Selon les gens de la cathédrale, Tomasa était la seule personne qui pût dire en face toutes les vérités à Son Éminence. Et les habitants des *Claverias* sentaient leur amour-propre flatté, lorsqu'ils voyaient l'archevêque traîner sa soutane rouge dans les allées du jardin et s'asseoir sous le berceau, pour causer une grande heure avec la vieille, tandis que les prêtres de sa suite attendaient, debout, à la porte de la grille.

Tomasa, elle, n'en concevait aucun orgueil. A ses yeux, le cardinal n'était qu'un camarade d'enfance, qui avait bien réussi. Pour elle, il était « Don Sebastián » tout court, sans autre formule de respect. Mais la famille de la vieille femme savait mettre à profit cette amitié, spécialement son gendre, l'*Azul* de la Vierge : — un cafard, disait Tomasa, qui savait faire argent de tout, même des toiles d'araignée ; un quémandeur insatiable qui, exploitant cette princière bienveillance, trouvait moyen d'acquérir toujours de nouveaux privilèges, sans que le clergé et les sacristains osassent faire la moindre protestation.

Gabriel se plaisait à s'entretenir avec sa tante. De toutes les personnes nées dans le Cloître, il n'y avait qu'elle qui se fût soustraite à l'influence anémiante de la cathédrale. Elle aimait cette église comme on aime la maison paternelle ; mais ni les saints des chapelles ni les dignitaires installés dans le chœur ne lui imposaient beaucoup. Elle avait le rire allègre d'une vieillesse placide et saine ; ses soixante-dix ans, affirmait-elle, n'avaient pas à craindre qu'on leur reprochât d'avoir jamais causé le moindre tort à autrui. Son langage était un peu libre et sans gêne, comme il convient à une femme qui a vu bien des choses et qui ne croit guère ni aux majestés humaines ni aux vertus inexpugnables. Le fond de son caractère était la tolérance, une indulgente pitié pour toutes les faiblesses ; mais elle s'indignait contre l'hypocrisie, qui cherche à les dissimuler.

— Ce ne sont que des hommes, Gabriel ! — disait-elle à son neveu, en parlant des messieurs de la cathédrale. Don Sebastián comme les autres ! Tous des pécheurs, et qui en ont lourd sur la conscience !... Je les excuse, puisqu'ils ne peuvent être autrement qu'ils ne sont. Mais, tu sais, j'ai eu maintes fois

envie de rire, quand je voyais les gens s'agenouiller devant eux. Moi, je crois à la Vierge du Sanctuaire, et aussi au bon Dieu. Mais à ces messieurs-là!... Si on les connaissait comme je les connais... Somme toute, c'est la vie; et le mal est, non d'avoir des défauts, mais de les cacher et de jouer la comédie, comme fait mon gredin de gendre, cet hypocrite qui, tel que tu le vois, haut comme une maison, se donne des coups dans la poitrine et baise le sol, à la façon des bigotes, mais qui me souhaite la mort, persuadé que je garde un magot dans ma commode, et qui dérobe tout ce qu'il peut dans le tronc de la Vierge, et qui vole les bougies, et qui filoute l'argent des messes. Il y a beau temps qu'on l'aurait mis à la porte, si je ne m'en étais mêlée : car je pense à ma fille, toujours malade, et à mes pauvres petits-enfants.

Lorsque Gabriel lui faisait visite au jardin, elle l'accueillait toujours par le même salut :

— Eh bien, revenant, tu as meilleure mine, tu te remplumes! Ton frère te remettra sur pied, à force de petits soins.

Puis c'était l'inévitable comparaison entre sa vieillesse bien portante, vigoureuse, et cette jeunesse délabrée qui se défendait obstinément contre la mort.

— Tu vois mes soixante-dix ans : pas une maladie, depuis que je suis au monde! En été comme en hiver, à quatre heures du matin je suis debout; j'ai toutes mes dents, comme à l'époque où Don Sebastián venait, en robe rouge d'enfant de chœur, me prendre de force une partie de mon déjeuner. Mais, dans la famille des Luna, on a toujours été chétif; ton père, avant d'avoir mon âge, était perclus de rhumatismes et se plaignait sans cesse de l'humidité du jardin. Moi, j'y passe ma vie, et je suis toujours ingambe. Nous autres, les Villalpando, nous sommes de fer : ce n'est pas pour rien que nous descendons de ce fameux Villalpando, qui fit la grille du maître autel, le tabernacle et cent autres merveilles. Ce devait être un géant, à en juger par la facilité avec laquelle il tordait et modelait toutes sortes de métaux.

La mauvaise santé de Gabriel éveillait chez Tomasa une pitié profonde, ce qui d'ailleurs n'empêchait pas la vieille tante de risquer à ce sujet des explications malicieuses.

— Eh! eh! mon neveu, j'imagine que tu t'es beaucoup amusé, pendant tes voyages? C'est la guerre qui t'a perdu. Sans elle, tu te pavanerais aujourd'hui dans une stalle du chœur; et peut-être serais-tu en passe de devenir un autre Don Sebastián?... Le fait est que, dans sa jeunesse, Don Sebastián avait moins bonne réputation que toi, au séminaire, et qu'il n'était pas un prodige de science... Mais tu as vu le monde, tu as pris goût à ces pays où, d'après ce qu'on rapporte, il y a des dames si élégantes, coiffées de chapeaux grands comme des parasols... Tu as maintenant une mine de vilain magot; mais, autrefois, tu étais joli garçon : c'est moi, ta tante, qui te le dis. Que diable as-tu donc fait, pour nous revenir dans cet état? Tu as vécu trop vite, mauvais sujet!... Et ta pauvre mère, qui prétendait que tu serais un saint! Un joli saint que le bon Dieu nous a donné là!... Ne dis pas non, ne prends pas un air de sainte nitouche : les menteries me fâchent. Oui, tu t'es amusé, et même plus que de raison, puisque ta santé en a souffert... Je ne sais ce qu'ont les gens d'Église et quel démon les excite; mais, quand ils se mettent à faire la vie, ils ne savent plus s'arrêter...

Un matin, Gabriel adressa à l'excellente femme une question qu'il avait depuis longtemps sur les lèvres. Il voulait savoir ce qu'était devenue sa nièce Sagrario et ce qui s'était passé dans la famille de son frère.

— Vous qui êtes si bonne, ma tante, vous consentirez à me le dire. Il semble que tout le monde craint d'en parler. Mon neveu même, le *Tato*, qui est si bavard et qui déshabille si bien les gens, se tait comme les autres, quand on l'interroge là-dessus. Vous, ma tante, dites-moi, je vous prie, ce qui est arrivé.

Le visage de Tomasa s'assombrit :

— Un grand malheur, mon enfant; une chose que l'on n'avait jamais vue dans le Cloître. Les folies du monde sont entrées à la cathédrale, et elles y ont justement fait leur nid dans la maison la plus honnête, la plus ancienne, la plus respectable des *Claverias*. Ici, nous sommes tous de braves gens; mais vous, les Luna, vous avez été ce qu'il y avait de meilleur, soit dit sans rabaisser les Villalpando, qui viennent tout de suite après vous... Ah! si ta mère pouvait relever la tête! Si

ton père vivait!... Celui à qui j'attribue le premier tort, c'est Esteban, le bonasse, le nigaud qui, par une fatale manie, commune à tous les pères, a bravé le péril, dans l'espoir de bien établir sa fille...

— Mais enfin qu'est-il arrivé?

— Il est arrivé qu'un cadet de l'Académie s'est amouraché d'elle, et que ton frère a permis au godelureau de lui faire la cour... J'ai mille fois sermonné Esteban : « Sache bien, lui disais-je, qu'un monsieur comme celui-là n'est pas pour ta fille... » Sympathique, jovial, portant mieux que pas un l'uniforme de l'École militaire, il était le chef du groupe le plus endiablé des cadets, toujours au premier rang dans toutes les folles équipées; de plus, c'était un fils de famille, et ses parents, des richards, ne lui laissaient jamais la bourse vide. Quant à la pauvre Sagrario, éperdue d'amour, embobinée par son cadet, elle était fière de se promener, le dimanche, au Zocodover ou au Miradero, entre sa mère et ce prétendant galonné, que lui enviaient les demoiselles les mieux loties de la ville. On ne parlait dans Tolède que de la beauté de ta nièce; au collège des Demoiselles nobles, on l'avait surnommée « la sacristine de la cathédrale ». Mais elle, la pauvrette, elle ne vivait que pour son cadet, et elle le dévorait de ses grands yeux bleus. Ton imbécile de frère avait accordé au jeune homme l'entrée de la maison, très flatté de l'honneur que cela faisait à la famille. Tu sais, Gabriel, à quel point sont aveugles certains Tolédans de modeste condition, qui acceptent comme une gloire que des cadets courtisent leurs filles, quoique ces amourettes-là se terminent rarement par des mariages. Les sacripants de cadets ont tous des cousines ou des fiancées, là-bas, dans leur pays, et, dès qu'ils sont sortis de l'École, ils vont bien vite les rejoindre.

— Qu'est-il donc résulté de cette aventure?

— Lorsque le cadet eut obtenu le grade de lieutenant, sa famille le fit nommer à Madrid. Les adieux furent tragiques. Ton jocrisse de frère et sa bécasse de femme (qu'elle repose en paix!) pleuraient comme des veaux. Quant aux jeunes gens, ils se serraient les mains et demeuraient des heures entières à se regarder dans le fond des yeux. C'était lui le plus calme; il promettait de revenir tous les dimanches, d'écrire tous les

jours... Et d'abord il n'y manqua pas; mais ensuite des semaines se passèrent sans qu'on le revît; et, finalement, on ne le vit plus du tout. Ta pauvre nièce crut mourir de chagrin; ses couleurs s'effacèrent; ses joues ne furent plus cet abricot à peau fine, où l'on avait envie de mordre. Elle se cachait dans les coins, pour pleurer comme une Madeleine... Et, un beau jour, elle a pris son vol pour Madrid...

— N'a-t-on pas essayé de la retrouver, de la ramener ici?

— Ton frère ne savait plus où donner de la tête. Ce pauvre Esteban! Maintes fois, la nuit, nous l'avons surpris en chemise, dans le Cloître haut, raide comme un piquet, tournant vers le ciel des yeux qui brillaient comme du verre... Tous, aux *Claverias*, pendant plus d'un an, nous avons été atterrés par cette catastrophe. C'était un deuil général.

— Mais, depuis, n'a-t-on pas eu des nouvelles de Sagrario? N'a-t-on pas appris ce qu'elle était devenue?

— Oui, au début, on a su beaucoup de choses. Ils vivaient ensemble, à Madrid, sagement, comme mari et femme; et je commençais presque à me reprocher mes mauvaises idées, à croire que ce gredin finirait par être un honnête homme et par épouser Sagrario. Mais, au bout d'un an, tout a été rompu : il en avait par-dessus la tête, et sa famille s'est entremise pour éviter que cette incartade ne nuisît à l'avenir du jeune homme. On a même eu recours à la police, qui s'est chargée d'épargner au lieutenant les récriminations et les plaintes de la délaissée... A partir de ce moment-là, je ne sais plus rien de certain. De loin en loin, j'ai bien entendu dire quelque chose par des gens d'ici, qui avaient été à Madrid. On l'avait vue; mais, hélas, il aurait mieux valu qu'on ne la vît pas! Une honte, Gabriel, un déshonneur pour la famille! Cette malheureuse était devenue la dernière des dernières... On m'a conté aussi qu'elle avait été très malade, et je crois même qu'elle l'est encore. Figure-toi! Une pareille vie, pendant cinq ans!... Et penser qu'elle est la fille de ma sœur!...

Tomasa parlait d'une voix émue.

— Ce qui est arrivé ici un peu plus tard, tu le sais déjà! Ta pauvre belle-sœur est morte, nous ne savons de quel mal. Ç'a

été l'affaire de quelques jours... Peut-être est-elle morte de honte : car, à ses derniers moments, elle nous disait qu'elle était coupable de tout...

— Tante, vous qui êtes si bonne, — s'écria Gabriel, — vous auriez dû vous occuper davantage de cette malheureuse. Il fallait la recueillir, la sauver, la ramener ici...

— Ah! mon enfant, à qui le dis-tu? J'y ai songé mille fois, la nuit, tandis que je rêvassais, au lieu de dormir; mais ton frère me fait peur. Il est bon comme le bon pain; mais, dès qu'on lui parle de sa fille, il devient pareil à une bête enragée... Il considérerait comme un sacrilège la présence d'une fille perdue sous le toit de la Primatiale et dans le logis qu'ont habité vos parents. Au surplus, quoiqu'il n'en souffle mot, il craint de causer du scandale dans les *Claverias*, où tout le monde connaît l'histoire. Mais ça, c'est pourtant la moindre difficulté : personne n'ouvrira la bouche, si je m'en mêle. Ce qui me fait peur, c'est ton frère...

— Je vous aiderai, ma tante! déclara Gabriel avec force. Quand nous aurons retrouvé Sagrario, je me charge d'Esteban... Mais les chanoines? mais le cardinal? Ne s'opposeront-ils pas au retour de la pauvre fille?

— Bah! c'est de l'histoire ancienne, et le souvenir en est presque effacé... D'ailleurs, nous pourrions mettre Sagrario dans un couvent, où elle vivrait tranquille et ne scandaliserait personne.

— Non, ma tante, pas cela!... Le remède serait trop cruel. Nous n'avons pas le droit de sauver la malheureuse aux dépens de sa liberté.

— Tu as raison, — approuva la vieille, après quelques instants de réflexion. — Les prises de voile ne me disent rien qui vaille. Où pourrait-elle, mieux que dans sa famille, trouver le bon exemple qui la convertira? Nous la ramènerons donc ici, à condition qu'elle se repente et désire vivre honnêtement. Pour ce qui est de Don Sebastián, ne t'inquiète point, Gabriel. Si nous réussissons à ramener la petite, il s'abstiendra de toute critique. Et qu'aurait-il à dire? Il faut être charitable envers son prochain, et ces messieurs y sont obligés plus que personne... Crois-moi, Gabriel : dans le fond, ce sont des hommes, rien que des hommes!

V

Les habitants du Cloître haut accueillaient toujours avec un silence obstiné les moindres allusions au prélat régnant. C'était une coutume traditionnelle aux *Claverias*, et, dès son enfance, Gabriel en avait fait la remarque.

Si l'on parlait du précédent archevêque, ils avaient la langue bien pendue, et, accoutumés qu'ils étaient à médire, ils mettaient volontiers sur le tapis tous ses petits travers : un prélat enterré n'est plus redoutable, et le dénigrement du défunt était même une louange indirecte pour le titulaire vivant et pour ses favoris. Mais, si l'on venait à prononcer le nom de l'Éminence régnante, ils étaient tous frappés de mutisme et portaient la main à leur bonnet, comme si, de son palais voisin, le prince de l'Église avait pu les voir.

Les plus hardis se bornaient à commenter les brouilles des chanoines, à citer ceux qui se saluaient dans le chœur et ceux qui, entre le verset et le répons, se regardaient comme des chiens furieux, prêts à se mordre. Ou encore on parlait avec admiration d'une certaine polémique que le doctoral [1] et le fabricien soutenaient depuis trois ans dans les feuilles religieuses de Madrid, sur la question de savoir si le déluge avait été universel ou partiel, se réfutant l'un l'autre par des articles qui se succédaient de quatre mois en quatre mois.

Un cercle d'amis s'était formé autour de Gabriel. On le recherchait, on avait besoin de sa présence; il exerçait cette sorte d'attraction qu'exercent, même lorsqu'ils ne disent rien, les hommes nés pour conduire les autres hommes. Le soir, ces amis se réunissaient chez le sonneur; ou, s'il faisait beau, le petit comité se tenait en plein air, dans la galerie qui surmonte la porte du Pardon. Le matin, on s'assemblait chez le cordonnier : — un petit homme jaune et maladif, avec d'éternelles migraines qui l'obligeaient à mettre autour de sa tête plusieurs mouchoirs enroulés à la façon d'un turban.

Ce cordonnier était le plus pauvre habitant des *Claverias*.

1. Le *doctoral* est un dignitaire des églises cathédrales d'Espagne.

Il n'avait aucun emploi dans l'église, et montrait les Géants au public sans rétribution, dans l'espoir d'obtenir la première place vacante, s'estimant déjà fort heureux que le chapitre voulût bien le loger gratis, par considération pour sa femme, qui était fille d'un vieux serviteur de la cathédrale. Une puanteur de colle et de cuir mouillé infectait son taudis et se mêlait à un relent de misère. Une désastreuse fécondité aggravait son indigence : sa femme, triste et décharnée, avec de grands yeux jaunâtres, avait tous les ans un nouveau marmot pendu à ses flasques mamelles, tandis que les aînés se traînaient par terre, faméliques, scrofuleux, la tête énorme, le cou mince, la face couverte de croûtes.

Il travaillait pour les magasins de la ville et ne faisait que de maigres profits. Dès le point du jour, son marteau résonnait dans le silence du Cloître. Cette unique manifestation du travail profane attirait vers son logis nauséabond tous les désœuvrés. Mariano, le *Tato*, un bedeau qui habitait aussi dans le Cloître, étaient ceux que Gabriel y rencontrait le plus fréquemment, assis sur des chaises défoncées, si basses qu'ils pouvaient toucher avec leurs mains le poussiéreux carrelage de briques rouges.

Souvent le sonneur était obligé de retourner à la Tour pour les sonneries ordinaires; et alors sa place était prise par un vieux souffleur d'orgue et par des sacristains qu'attiraient les discours de Gabriel. On ne venait que pour l'écouter. Le révolutionnaire aurait mieux aimé ne rien dire; mais ses amis, curieux comme le sont les individus isolés du monde, insistaient pour qu'il leur racontât ses voyages ; et, lorsqu'ils l'entendaient décrire la beauté de Paris ou la grandeur de Londres, ils ouvraient de larges yeux, comme des enfants ébahis par un conte fantastique.

Le cordonnier, la tête penchée, suivait attentivement, sans interrompre son travail, le récit de ces merveilles. Tous, quand Gabriel avait fini, s'accordaient à déclarer la même chose : « Ces villes-là sont plus belles que Madrid... Vous entendez bien : plus belles que Madrid !... » Il n'était pas jusqu'à la femme du cordonnier qui, debout dans un coin, n'oubliât sa chétive progéniture pour écouter Gabriel avec admiration; et, chez cette bête de somme résignée à la misère, l'instinct de la

fille d'Ève se réveillait et un pâle sourire effaçait pour un instant l'habituelle expression de tristesse, lorsque Gabriel décrivait la luxueuse toilette dont se parent les grandes dames dans les pays étrangers.

Devant ces évocations d'un monde lointain qu'ils ne verraient jamais, tous les serviteurs de la cathédrale sentaient s'émouvoir leurs esprits endurcis et insensibles comme la pierre des murailles. Les splendeurs de la civilisation moderne les touchaient plus que les magnificences du paradis décrites dans les sermons. Parmi cette atmosphère âcre et poussiéreuse, leur imagination voyait surgir des cités fantastiques; et ils posaient une infinité de questions naïves sur les mœurs et même sur l'alimentation de ces peuples-là, comme s'il se fût agi d'êtres d'une espèce différente.

L'après-midi, à l'heure des offices, quand le cordonnier travaillait seul, Gabriel, las de la monotonie silencieuse des *Claverias*, descendait à la cathédrale.

Esteban, avec son manteau de laine, sa *golilla*[1] blanche et sa longue verge d'alguazil, faisait sentinelle dans le transept, pour interdire aux curieux de passer entre le chœur et le maître autel.

Deux pancartes vieil or, couvertes de caractères gothiques et accrochées aux pilastres, fulminaient une excommunication contre ceux qui oseraient parler à haute voix ou faire des signes dans la cathédrale. Mais cette menace surannée n'intimidait plus les rares fidèles qui avaient encore coutume d'assister aux vêpres et qui bavardaient avec les sacristains, derrière une colonne. La lumière, filtrée par les vitraux, étalait sur le pavement un bariolage de couleurs, et les prêtres apparaissaient verts ou rouges, lorsqu'ils traversaient ce tapis chatoyant. Au fond du chœur, les chanoines chantaient pour eux-mêmes, dans la morne solitude du temple. Les contre-portes claquaient comme des coups de canon, se refermant sur quelques ecclésiastiques arrivés en retard. Là-haut, de temps à autre, dans les intervalles du plain-chant, l'orgue nasillait avec paresse, comme par pure obligation, et semblait se plaindre de sa peine, dans l'ombre déserte.

1. Collet à l'usage des gens de robe.

Gabriel ne venait guère à la cathédrale sans y rencontrer son neveu le *perrero*, qui, pour lui tenir compagnie, plantait là les enfants de chœur et le petit clerc attaché à la secrétairerie du chapitre.

Les espièglerie du *Tato* réjouissaient Gabriel, et aussi le sans-gêne avec lequel ce garçon circulait dans le temple, sans le moindre respect, en homme qui, né là, se sent chez lui et se met à son aise. L'entrée d'un chien dans les nefs mettait le garnement en joie.

— Mon oncle, — disait-il à Gabriel, — vous allez voir comme je lui présente la cape!

Et, tirant les coins de sa veste, il s'avançait vers l'animal avec des dandinements et des sauts de toréador. Le chien, qui le connaissait d'ancienne date, cherchait à s'échapper par la porte la plus proche; mais le *Tato* lui barrait le passage, et. sous prétexte de le poursuivre, le forçait à rentrer dans la nef, le chassait de chapelle en chapelle et le combattait comme un taureau, jusqu'à ce qu'enfin il l'eût acculé dans un angle et pût lui allonger quelques bons coups de pied. Les abois désespérés de la bête troublaient le chant des chanoines, et le *Tato* riait d'allégresse, tandis que, près de la grille du chœur, le pauvre Esteban lui faisait les gros yeux et le menaçait de sa verge.

Après divers exercices de cette sorte, l'oncle et le neveu commençaient à causer, et leur conversation roulait d'ordinaire sur les cancans de la cathédrale. Au rebours des autres habitants des *Claverias*, qui, par crainte d'être dénoncés au cardinal ou au chapitre, observaient un silence timide, le *Tato*, lui, répétait à qui les voulait entendre toutes les médisances et toutes les calomnies que sa curiosité maligne allait recueillir dans le voisinage. Le pis qui pouvait en résulter pour lui, c'était qu'on le jetât dehors; mais la perspective d'un tel accident ne l'effrayait pas le moins du monde : car alors il se serait livré sans entrave à sa passion favorite et aurait abandonné l'église pour la *plaza de toros*.

Le *perrero* connaissait sur le bout du doigt tous les potins de la Primatiale. Ce que les chanoines disaient à la sacristie contre leur archevêque, ce que l'archevêque disait dans son palais contre les chanoines, les âpres rancunes et les sourdes

manœuvres de ces célibataires aigris, qui n'avaient pas oublié le temps où le chapitre élisait les prélats, les colères de ce prince de l'Église, qui prétendait imposer à son clergé la soumission passive et qui s'irritait de la moindre résistance comme d'une criminelle révolte; — tout cela, il le savait par le menu, avec les détails les plus pittoresques.

Mais ce qu'il aimait surtout à raconter, c'était la chronique scandaleuse ou malicieuse. Il connaissait la maison où chaque prébendier allait achever l'après-midi, au sortir de l'office, le nom des dames et des nonnes qui lui tuyautaient son surplis, les féroces rivalités de ces femmes engouées de la soutane, qui s'efforçaient de se supplanter l'une l'autre en blanchissant la batiste canoniale.

Au moment où les chanoines quittaient le chœur, il montrait à Gabriel un groupe de jeunes prêtres, soigneusement rasés, aux joues bleues et fraîches, aux manteaux de soie dont les plis exhalaient une forte odeur de musc. C'étaient les galantins du chapitre, ceux qui faisaient de fréquents voyages à Madrid pour confesser leurs protectrices, de vieilles marquises qui, à force d'influence, leur avaient conquis une stalle dans le chœur. Ils s'arrêtaient un instant à la porte du *Mollete* et arrangeaient coquettement les plis de leurs manteaux, avant de s'engager dans la rue.

— Ils vont chez leurs bonnes amies! — disait le *Tato*, en ricanant. — Holà! faites place à Don Juan Tenorio!

Lorsque le dernier chanoine était parti, le *perrero* se mettait à gloser sur le cardinal.

— Ces jours-ci, il est d'une humeur massacrante. Dans le palais, tout le monde a peur de lui. Sa fameuse fistule le rend fou.

— Mais est-il vrai qu'il soit atteint de cette infirmité?

— Pour sûr!... Demandez-le à tante Tomasa. On dit même que, s'il a tant d'affection pour elle, c'est parce qu'elle lui prépare un certain onguent qui semble fabriqué par la main des anges... Au fond, l'archevêque est un brave homme; mais, quand son mal le harcèle, tout le palais et tout le diocèse tremblent, et il n'y a plus qu'à se sauver. Je l'ai vu, moi qui vous parle, en habits pontificaux, la mitre sur la tête, nous regarder tous d'un air si furieux qu'il paraissait sur le

point de lâcher sa crosse et de nous gifler... C'est bien ce que dit ma tante : s'il ne buvait pas!...

— S'enivrerait-il, comme l'en accuse le chapitre?

— Non, il ne s'enivre pas : il faut rendre justice à tout le monde. Mais un petit verre, puis un autre, et encore un troisième, lorsqu'il veut faire une politesse à un ami qui vient le voir... Une habitude qu'il a rapportée d'Andalousie, où il a été évêque... Et le vin est de première qualité, à cinquante *douros* l'*arrobe* : un sirop qui réchauffe l'estomac et qui le tonifie! Seulement, une fois que ce sirop est dans l'intestin de Son Éminence, le pauvre diable souffre comme un damné. C'est bien ce que dit tante Tomasa : les médecins le rafistolent; mais lui, il se détraque de nouveau, avec ce petit vin du paradis.

Le *Tato*, malgré son cynisme, témoignait une certaine sympathie pour le prélat.

— N'allez pas vous imaginer, mon oncle, que ce soit le premier venu : à part son mauvais caractère, le cardinal est vraiment un homme! Tel que vous le voyez, avec sa tête blanche et rose comme celle d'un poupon, et qui semble trop petite pour son corps énorme, il n'a pas la caboche vide! C'est un gaillard qui porte toujours le front haut et qui ne fait pas l'hypocrite. On s'aperçoit qu'il a été soldat, dans son jeune temps. Il n'a peur de rien, ne se scandalise de rien, ne lève pas les bras au ciel. Je l'aime, parce qu'il a de la poigne. Ce n'est pas comme son prédécesseur, cette « panade » qui ne savait que prier et qui tremblait devant le plus piètre des chanoines. Ah! non, il ne faut pas que le chapitre ose lui tenir tête! Il serait capable de se précipiter dans le chœur, au beau milieu des vêpres, et de faire évacuer la place à coups de crosse... Voilà plus de deux mois qu'il n'est pas descendu à la cathédrale et que les chanoines ne l'ont pas vu. Ce qui l'a fâché contre eux, c'est qu'ils lui avaient envoyé au palais une délégation, pour obtenir de lui je ne sais quelles réformes. Le chef des délégués commença en ces termes : « Monseigneur, le chapitre est d'avis... » Mais Don Sebastián, furieux, lui coupa la parole : « Le chapitre n'a pas d'avis à émettre! Le chapitre n'a pas le sens commun! » Et, leur tournant le dos, il les planta là, pétrifiés d'étonnement... Il a bien raison de les traiter de cette manière : pourquoi ces messieurs vont-ils fourrer le nez dans

sa vie privée et s'occuper de ses petites histoires? Ne les laisse-t-il pas libres d'agir à leur guise? Les semonce-t-il pour certaines peccadilles qui font jaser tout Tolède?

— Et qu'est-ce que les chanoines disent du cardinal?

— Ils lui reprochent d'avoir fait venir au palais Doña Visitacion.

— Qui est Doña Visitacion?

— Quoi? vous ne la connaissez pas encore? On ne parle que d'elle à la cathédrale et en ville. C'est la nièce de Son Éminence... Quand sa maudite infirmité le torture, il crie, rage, mord presque; mais, sitôt que Doña Visitacion paraît, il devient doux comme un agneau, cesse de geindre, souffre en silence; il suffit qu'elle lui dise une gentillesse pour qu'il en bave de plaisir... Ah! il l'aime beaucoup!

— Serait-elle donc...? — demanda Gabriel, intrigué.

— Tout juste! — comment voulez-vous que ce ne soit pas ça?... Elle était depuis son enfance au collège des Demoiselles nobles; et Don Sebastián, dès qu'il est arrivé à Tolède, l'a fait sortir de pension et l'a installée au palais... Pourtant le morceau n'en vaut guère la peine: une grande fille maigre, pâlotte; de beaux yeux et de beaux cheveux, mais c'est tout... On dit qu'elle chante, qu'elle joue du piano, qu'elle lit quantité de livres et qu'elle sait tout ce qu'on enseigne dans ce collège de gens riches. Bref, elle a le talent d'enjôler notre archevêque.

— Peut-être n'est-elle pas ce que tu supposes...

— Allons donc! Tout le chapitre l'affirme, et les chanoines les plus sérieux le soutiennent mordicus. Il n'est pas jusqu'aux favoris de Son Éminence, les mouchards habitués à lui rapporter tous les cancans de la cathédrale, qui ne donnent à entendre que c'est la vérité, par la mollesse même avec laquelle ils le nient. Don Sebastián s'indigne et entre en fureur, chaque fois que ce bruit-là parvient à ses oreilles...

Le *perrero* se tut, un instant, et se gratta la tempe, comme s'il hésitait à lâcher quelque chose de grave.

— Ce que Doña Visitacion est pour le cardinal, reprit-il, je le sais du reste. J'ai des faits, mon oncle. Je connais de bonne source la façon dont ils vivent. Une personne de la maison les a vus maintes fois s'embrasser... Ou plutôt, non,

c'est elle qui l'embrasse; et Don Sebastián accueille avec un sourire de gros ange béat les câlineries de cette chatte... Le pauvre homme! Il est si vieux!

Et le *Tato* concluait ses confidences par quelques plaisanteries lubriques.

De temps à autre, Gabriel rencontrait aussi Don Luis, près de la grande fresque de saint Christophe. Il y avait là une petite porte qui, par un escalier en limaçon, conduisait aux archives de la musique. Presque toujours le maître de chapelle avait sous le bras quelque gros volume à couverture poudreuse, qu'il montrait à Gabriel.

— Je l'emporte au Cloître, — disait-il. — Je veux vous régaler d'un morceau qui en vaut la peine.

Et les deux amis causaient musique. Don Luis, indiquant du regard la petite porte, s'écriait :

— Ah! ces archives me fendent le cœur! Chaque fois que je les visite, j'en sors navré. Les barbares ont passé par là. Tous les volumes de musique ont des pages arrachées ou rognées, aux endroits où il y avait une lettre peinte, une vignette, un ornement gracieux. La vieille musique reste à l'abandon. Les chanoines ne l'aiment pas, ne la comprennent pas; ils regretteraient de dépenser quatre *pesetas* pour la faire entendre, aux grandes fêtes. Ils se contentent alors de quelques morceaux de Rossini. Quant à l'orgue, tout ce qu'ils désirent, c'est qu'on le joue très lentement. Plus la musique est lente et plus elle leur paraît religieuse, quand bien même l'organiste aurait la fantaisie d'exécuter une contredanse...

Et peu s'en fallait que les yeux de l'artiste ne se mouillassent de larmes.

— Sachez, Gabriel, qu'il y a aux archives des œuvres de premier ordre, qui devraient vivre aussi longtemps que l'art même. Nous autres Espagnols, nous ne valons pas grand'chose pour la musique profane; mais, croyez-moi, nous ne sommes pas à dédaigner pour la musique religieuse..., si tant est qu'il y ait une musique profane et une musique religieuse, ce dont je doute fort, pour ma part. Selon moi, il n'y a que de la musique, et bien malin serait celui qui pourrait indiquer la limite où la profane finit et où la religieuse commence!...

» Derrière cette muraille dorment, mutilés, sous un linceul de poussière, les plus grands musiciens de notre pays. Et mieux vaut pour eux dormir : car, s'ils entendaient ce qu'on chante aujourd'hui dans le chœur!... Là est Cristobal Morales, qui fut maître de chapelle en cette cathédrale, il y a trois siècles, vingt ans avant que Palestrina eût inauguré la réforme de la musique. A Rome, Cristobal a partagé la gloire du maître illustre; son portrait est au Vatican, et ses *Lamentations*, ses motets, son *Magnificat* reposent ici dans l'oubli, depuis des siècles... Là est Victoria, un autre de la même époque, surnommé par ses contemporains envieux « le singe de Palestrina », parce que ceux-ci prenaient pour des imitations les œuvres composées par ce maître depuis le long séjour qu'il fit à Rome; mais, loin d'être le plagiaire de l'Italien, Victoria l'a souvent surpassé... Là est Rivera, un maestro tolédan dont personne ne se souvient aujourd'hui, mais dont nos archives conservent un volume de messes; et Romero d'Avila, celui qui a le mieux étudié le chant mozarabe; et Ramos de Pareja, ce musicien du xve siècle, qui écrivit à Bologne son *De musica tractatus* et qui renversa le système vieilli de Guido d'Arezzo, en découvrant « le tempérament des sons »; et le moine Ureña, qui ajouta la note *si* à la gamme; et Javier Garcia, qui, au siècle dernier, réforma la musique et, l'acheminant (Dieu lui pardonne!) vers le goût italien, la jeta dans une ornière dont elle n'a pas encore pu sortir.

» Nous avons aussi Nebra, l'organiste de Carlos III, un artiste qui, un siècle avant la naissance de Wagner, employait chez nous les dissonances musicales. Lorsqu'il écrivait son *Requiem* pour les funérailles de Doña Barbara de Braganza, il pressentit la surprise que causerait aux instrumentistes et aux chanteurs sa musique révolutionnaire, et il nota en marge de chaque partie : « Faire attention que cette partie est transcrite sans erreur. » Ses *Litanies* furent si célèbres qu'il était défendu d'en prendre copie sous peine d'excommunication. Menace inutile : car, aujourd'hui, on excommunierait le musicien qui oserait s'en souvenir... Ah! Gabriel, nos archives sont un panthéon de grands hommes, mais un panthéon où personne ne ressuscite!

Et il poursuivit, baissant la voix :

— L'Église n'a jamais beaucoup aimé la musique. Pour la comprendre et la sentir, il faut être artiste; et vous savez ce que sont ces messieurs qu'on paie pour chanter dans le chœur et qui n'ont pas la moindre instruction musicale... Quand je vous vois, Gabriel, sourire devant les choses religieuses, je devine tout ce que vous vous abstenez d'exprimer, et je vous donne raison. J'ai eu la curiosité d'étudier l'histoire de la musique d'église; j'ai suivi pas à pas le long chemin de croix où ce malheureux art s'est traîné au cours des siècles. Or, vous avez sans doute entendu répéter souvent que la musique religieuse a été une création de l'Église : eh bien! c'est un mensonge, puisque il n'existe pas de musique religieuse!

Don Luis et Gabriel se promenaient en devisant ainsi, dans les nefs silencieuses. On ne voyait plus qu'un groupe de bedeaux, à la porte de la sacristie, et deux femmes agenouillées, devant la grille du maître autel. Déjà se propageait dans la cathédrale la demi-obscurité des soirs d'hiver; et les premières chauves-souris descendaient des voûtes, voltigeant çà et là entre les fûts des colonnes.

— Non, la musique religieuse n'existe pas! Quant à la musique d'église, elle est dans un état de complète anarchie. Le christianisme, lorsqu'il s'est constitué en tant que religion, n'a pas même inventé une méchante mélopée; il a pris aux Juifs leurs cantiques et la façon de les dire : c'était une musique primitive et barbare qui, si nous la connaissions encore, nous écorcherait les oreilles. Hors de la Palestine, là où il n'y avait pas de Juifs, les premiers poètes chrétiens, saint Ambroise, Prudence et d'autres, adaptèrent les nouvelles hymnes et les psaumes aux airs populaires qui étaient alors en vogue dans le monde romain, ou à la musique grecque... Ces mots : « la musique grecque », évoquent l'idée d'une noble chose, n'est-ce pas? Car les Grecs ont été si admirables dans les arts plastiques et dans la poésie que tout ce qui porte leur nom apparaît avec une indiscutable auréole de beauté. Pourtant cette musique grecque ne devait être qu'une espèce de charivari. Les différents arts ne se sont pas développés parallèlement dans la vie de l'humanité. Alors que la sculpture avec Phidias, était déjà parvenue à son apogée, la peinture gardait encore ce je ne sais quoi de rudimentaire qu'on observe à Pompéi, et la

musique n'était à coup sûr qu'un balbutiement puéril. Comme les Grecs n'avaient pas inventé un système de notation assez complet pour exprimer et fixer tous les éléments de la musique, il y avait autant de « modes » musicaux que de peuples, et presque tout était laissé à l'arbitraire de l'exécutant. L'impossibilité de traduire avec exactitude sur le papyrus ce que chantaient les voix et les instruments, était un insurmontable obstacle à tout progrès...

Gabriel approuvait de la tête les discours du maître de chapelle.

— Voilà ce que fut la primitive musique des chrétiens, — reprenait Don Luis. — Confiés d'abord à la tradition, transmis de bouche en bouche, les chants religieux se défiguraient et se corrompaient. Chaque église les répétait à sa façon, et la musique religieuse n'était qu'une pétaudière. Les mystiques aspiraient à l'unité d'un art rigide, hiératique ; et saint Grégoire publia au VIe siècle son *Antiphonaire* : un centon de toutes les mélodies liturgiques, épurées selon les principes du compilateur. Ce fut un mélange de deux éléments : du romain, grave et rude, et du grec, mais surchargé d'enjolivements orientaux et un peu semblable à la *malagueña*[1] de nos jours. On représentait les notes par des lettres ; on suivait les modes phrygien, lydien, etc. ; et c'était toujours l'inextricable confusion de la musique grecque, exécutée d'ailleurs avec beaucoup de mouvement, avec des fioritures, des soupirs et des silences. Le centon ne nous est point parvenu tout entier, au grand désespoir de ceux qui voudraient revenir à l'antique ; mais, si l'on en juge par les fragments qui nous restent, cette musique-là, exécutée aujourd'hui, ne serait rien moins que religieuse au sens où nous entendons maintenant la religion dans les arts : ce serait un chant analogue à celui des Maures, des Chinois ou de quelques Grecs schismatiques qui ont conservé les anciennes liturgies...

» La harpe était alors l'instrument d'église, et elle le fut jusqu'au Xe siècle, où fut inventé l'orgue, instrument grossier, barbare, qu'il fallait toucher à coups de poing, et auquel on fournissait l'air par des outres gonflées.

1. Air de danse particulier à la province de Malaga.

» Guido d'Arezzo établit une échelle musicale en prenant pour base le centon; et cela suffit pour qu'on attribuât à ce bénédictin l'invention de la portée. Il se servait encore des lettres de saint Grégoire comme de notes, et il ne fit que les placer sur deux lignes, avec trois couleurs distinctes. Le gâchis continuait. Il fallait dix ans pour apprendre tant bien que mal la musique, et encore les chanteurs de différentes villes ne réussissaient-ils pas à lire aisément une même notation.

» Saint Bernard, raide et austère comme son époque, fut choqué de ce chant qu'il estimait trop peu grave. C'était un homme réfractaire à l'art. Il voulait les églises nues, sans ornements d'architecture, et, en fait de musique, la plus lente lui paraissait la meilleure. C'est lui qui inventa le plain-chant.

» Mais, au XIIIe siècle, les chrétiens trouvèrent le plain-chant fort ennuyeux. Les cathédrales étaient alors le lieu de distraction, le théâtre, le centre de l'activité sociale; on y allait un peu pour prier Dieu, mais surtout pour se divertir, pour oublier les guerres, les violences et les abominations du dehors. La musique populaire y entra de nouveau, et l'on y entonna les chansons en vogue, qui presque toujours étaient des chansons grivoises. Le peuple prit part à ces sortes de concerts, et, comme chacun chantait selon sa voix et de la manière qui lui semblait préférable, il en résulta un premier essai de chant polyphone. La religion se faisait joyeuse et démocratique, comme vous diriez, Gabriel : il n'y avait ni inquisition ni suspicions d'hérésie, pour troubler les âmes par le fanatisme et par la crainte. Les vulgaires instruments à vent et à cordes, qui amusaient les ouvriers dans les villes et les laboureurs pendant la moisson, s'introduisirent dans l'église, et l'orgue fut accompagné par les violes, les violons, les trompettes, les cornemuses, les flûtes, les guitares et les théorbes. Dans presque toute l'Europe, le plain-chant seul était liturgique; mais les fidèles le méprisaient comme incompréhensible et le faisaient alterner avec des airs familiers. Aux grandes fêtes, on entonnait les hymnes en les adaptant à des mélodies bien connues, comme : *la Chanson de l'homme d'armes; Morenica, donne-moi un baiser; Je ne sais ce qui me tourmente; Ayez pitié de moi, madame; Malheur à qui vous a mariés!* et autres du même style. — Mais direz-vous, est-ce que Rome ne

protestait pas? Est-ce que l'Église ne s'opposait pas à un tel désordre? — Non : car l'Église n'a jamais eu de principes artistiques. Elle n'a été capable de créer, comme l'ont fait d'autres religions, ni une architecture qui lui appartînt en propre, ni une peinture, ni une sculpture essentiellement chrétiennes, et moins encore une musique à elle. Donc, elle s'adapta au milieu; elle accepta et s'appropria, avec une banale facilité, ce qui était, non son œuvre, mais l'œuvre du progrès humain. Le style gréco-romain, le byzantin, le gothique, celui de la Renaissance, tous les styles entrèrent dans ses constructions; mais un art chrétien, pur et original, il n'en existe pas et il n'en a jamais existé.

» En musique, on parle beaucoup de « gravité », d'« onction », de « traditions grégoriennes »; mais ce sont là des mots creux, qui n'ont aucun sens précis. Où est la ligne de démarcation qui sépare le religieux et le profane? Du XVIe au XVIIIe siècle, les critiques ont agité ce problème, et l'Église les a laissés discourir, acceptant tout sans discernement. De temps à autre, Rome lançait une bulle dont personne ne se souciait : car le Souverain Pontife était incapable de dire : « Voilà ce qui est profane et voici ce qui est religieux. »

» Palestrina fut chargé de réformer la musique d'église : le pape se montrait alors enclin à ne conserver que le plain-chant, ou même à le supprimer aussi, dans le cas où cela paraîtrait nécessaire. La messe du pape Marcel et quelques autres mélodies furent le résultat de cette orientation; mais on ne s'en trouva guère plus avancé. Pour épurer la musique religieuse, il fallut que l'initiative du grand mouvement musical vînt du monde profane, avec l'Italien Monteverde, avec le Français Rameau, avec les Allemands Sébastien Bach et Haendel. Quelle époque admirable, mon cher Gabriel! Et quels hommes que ceux qui apparurent ensuite : Gluck, Haydn, Mozart, Méhul, Boieldieu et, par-dessus tous les autres, notre divin Beethoven!...

Le maître de chapelle se taisait un instant, comme si le nom de son idole lui avait imposé un pieux silence; puis il ajoutait :

— Toute cette avalanche d'art a passé par l'Église, et, suivant sa coutume, l'Église a pris pour elle ce qui était de son goût. Dans chaque région, le culte catholique adopta la musique

la plus en harmonie avec ses traditions. En Espagne, depuis Palestrina, nous étions saturés de mélodies italiennes; mais la musique allemande et la française ne sont pas arrivées jusqu'à nous. D'abord, nous avons cultivé la fugue et le contrepoint, et, après le *Stabat mater* de Rossini, nous nous sommes donné une telle indigestion de mélodies théâtrales qu'ensuite nous n'avons pas eu envie de goûter à un autre plat. En Espagne, la musique religieuse et l'opéra italien ont marché parallèlement, particularité qu'ignorent messieurs nos chanoines, et ils s'indigneraient si, dans une messe, on leur jouait un morceau de Beethoven, parce qu'ils le considèrent comme un auteur profane, mais ils écoutent avec une béatitude mystique des morceaux qui ont traîné autrefois sur toutes les scènes d'Italie. — Et le plain-chant? demanderez-vous. — Le plain-chant était chez lui dans notre Primatiale. Il s'y est conservé pendant des siècles. Ce qu'il avait de meilleur, Tolède l'a recueilli; et c'est des livres de nos archives musicales que sont sortis les chants liturgiques de toutes les églises d'Espagne et d'Amérique. Pauvre plain-chant! Voilà beau temps qu'il est mort... Vous voyez, Gabriel : à matines, à vêpres, il ne vient plus personne pour l'entendre...

» Les fidèles ne connaissent plus la liturgie, ne la goûtent plus, l'ont oubliée; ce qui les attire, ce sont les neuvaines, les triduums, les exercices extra-liturgiques. Le vieux catholicisme espagnol, sain, honnête et sérieux, a cédé la place à un catholicisme de pacotille, qui cherche à allécher le public par de jolis chants en langue vulgaire. Les jésuites, avec leur finesse, ont deviné qu'il fallait donner au culte un attrait mondain, amalgamer l'opérette et la liturgie; c'est pourquoi leurs églises dorées, pourvues de tapis et fleuries comme des boudoirs, sont toujours pleines, tandis que les vieilles cathédrales sonnent le creux, comme des tombes. Ils n'ont pas proclamé à haute voix la nécessité d'une réforme; mais ils l'ont mise en pratique, abolissant dans les chants l'usage du latin, qui agrée peu à la foule, et le remplaçant par toute sorte de romances et de poésies douceâtres. Cela, c'est une abdication de l'Église, un aveu d'impuissance. Excepté le *Tantum ergo*, on ne chante plus rien en latin : c'est à se croire dans un temple protestant... Mais allons-nous-en, Gabriel : on ferme.

Déjà le sonneur courait dans les nefs, agitant son trousseau de clefs qui effrayait les chauves-souris, de plus en plus nombreuses. Les deux dévotes avaient disparu. Il ne restait dans la cathédrale que le maître de la chapelle et le révolutionnaire. Les gardiens de nuit, précédés par le dogue, se rendaient à leur poste, où on les enfermerait jusqu'au lendemain.

Une après-midi, comme Gabriel sortait du cloître, Tomasa l'arrêta près de la grille du jardin.

— Tu sais, — lui dit-elle, — j'ai une nouvelle à t'apprendre. Je crois avoir découvert le lieu où se cache la pauvre Sagrario. Prépare-toi donc à m'aider, pour obtenir de ton frère qu'il consente à la recevoir. Je ne t'en dis pas davantage; mais il est probable qu'un de ces quatre matins tu la reverras dans le Cloître.

Et le fait est que, quelques jours plus tard, au crépuscule, la jardinière le tira par la manche et l'amena, sans explication préalable, en présence d'une femme adossée contre un des piliers qui bordaient le jardin. Cette femme se tenait là, ramassée sur elle-même, enveloppée dans une mante déteinte, avec un foulard de tête baissé jusque sur les yeux.

— La voici, — dit Tomasa.

Jamais Gabriel n'aurait reconnu sa nièce. Ce que sa mémoire lui rappelait, c'était une jeune fille gracieuse, au teint rose, à la bouche souriante; et ce qu'il avait devant lui, c'était un visage fané, osseux, aux pommettes saillantes, aux orbites creuses, aux sourcils rares, avec une navrante expression de lassitude et de souffrance.

— Salue ton oncle Gabriel, ma fille, — dit la vieille. — C'est un ange du bon Dieu, malgré ses frasques. Si je t'ai ramenée ici, c'est à lui que tu le dois.

Et Tomasa voulut pousser Sagrario vers son oncle. Mais la pauvre femme détournait la tête et courbait les épaules, reculant comme si elle ne pouvait supporter les regards d'une personne de sa famille; et elle cachait son visage avec un coin de sa mante, pour dissimuler ses larmes.

— Allons à la maison, ma tante, — conseilla Gabriel. — Cette malheureuse n'est pas bien ici.

Dans l'escalier du Cloître, ils firent passer Sagrario la première. Elle montait, le visage toujours caché, sans voir devant

elle, comme si ses pieds retrouvaient instinctivement les marches.

— Nous sommes arrivées ce matin de Madrid, — expliqua la jardinière, tout en montant. — Mais je l'ai fait attendre jusqu'à cette heure dans une auberge, parce que je ne voulais pas qu'elle rentrât ici avant le soir. C'est le meilleur moment : Esteban est au chœur, et tu auras le loisir d'arranger l'affaire... J'ai passé trois jours là-bas. Ah! mon enfant, quelles choses j'ai vues! Dans quel enfer elle était, la pauvre petite!... Et on dit que nous sommes des chrétiens? Ah, des démons, voilà ce qu'on devrait dire!... Heureusement, j'ai mes connaissances à Madrid : de gros bonnets, qui ont été autrefois à la cathédrale et qui se souviennent de Tomasa... J'ai eu besoin de toute leur protection et j'ai dû encore verser de l'argent, pour tirer cette malheureuse des griffes du diable.

Le Cloître haut était désert. Devant la porte du logis paternel, Sagrario parut sortir brusquement de sa torpeur; elle se rejeta en arrière et se mit à pleurer, comme si un grand péril l'attendait dans cette maison.

— Mais entre donc! — lui dit Tomasa. — Ici, tu es chez toi; un jour ou l'autre, tu ne pouvais manquer d'y revenir.

Et, de force, elle lui fit franchir la porte. Dans le vestibule, les pleurs de Sagrario cessèrent. Elle promena ses regards autour d'elle avec effarement, confuse de s'être avancée jusque-là. Ses yeux examinaient tout avec stupeur, étonnés de retrouver chaque objet à la place où il était cinq ans auparavant, comme si depuis lors le temps avait interrompu son cours. Rien, en effet, n'avait changé dans ce petit monde, qui semblait pétrifié à l'ombre de la cathédrale; mais ce qui avait changé, c'était elle-même, partie en pleine jeunesse, revenant vieillie et malade.

Il y eut un long silence.

— Ta chambre est telle que tu l'as laissée, Sagrario, — lui dit enfin Gabriel avec douceur. — Entres-y, et attends que je t'appelle. Sois calme et ne pleure pas. Aie confiance en moi. Tu ne me connais guère; mais notre tante t'a dit sans doute que je m'intéresse à ton sort... Ton père va rentrer. Cache-toi et ne fais pas de bruit. Je te le répète, ne sors pas avant que je t'appelle.

Demeurés seuls, la jardinière et son neveu entendirent à travers la porte les sanglots étouffés de la jeune femme, qui s'était affalée sur le lit et qui tâchait en vain de retenir ses larmes.

— La pauvrette! — dit Tomasa, près de pleurer aussi. — C'est une bonne fille, qui se repent de ses péchés. Si son père était allé la reprendre, lorsque ce gredin de cadet l'a laissée en plan, elle aurait enduré moins de hontes et de misères... Et sa santé? Je crois, Gabriel, qu'elle est encore plus mauvaise que la tienne... Ah! les hommes, avec leur honneur et autres mensonges du même acabit! Le véritable honneur, c'est d'avoir de la charité et de la pitié pour son prochain, et de ne faire de mal à personne. C'est ce que j'ai dit, l'autre jour, à mon gredin de gendre... Le monsieur s'est fâché, quand il a su que j'allais à Madrid chercher la petite; il a protesté que, si Sagrario rentrait ici, les honnêtes gens ne pourraient plus sortir dans le Cloître et que, pour son compte, il interdirait à sa fille de se montrer sur le seuil de sa porte. Et lui, le maître filou, il vole tous les jours de la cire à la Vierge et il escroque de l'argent aux dévotes pour des messes qui ne se disent jamais!

Puis, après un court silence :

— Eh bien, — reprit-elle, — faut-il que j'aille appeler Esteban?

— Oui, appelez-le.

— Bien! je vais te l'envoyer. Mais quant à moi, je n'assisterai pas à votre entretien. Tu me connais et tu connais ton frère : ou je me mettrais à pleurnicher, ou je finirais par lui donner des gifles, à cause de son entêtement. Seul, tu viendras plus aisément à bout de le convaincre.

Gabriel attendit une grande demi-heure, un peu perplexe, regardant par les vitres d'une fenêtre le Cloître désert. La cathédrale était plus silencieuse que d'habitude, et aucun enfant ne jouait dans les *Claverias*. Enfin Esteban parut sur le seuil de la porte.

— Qu'est-ce que tu as, Gabriel? La tante m'a dit que tu me demandes. J'espère que tu ne te sens pas indisposé?

— Non. Assieds-toi. Il faut que je te parle.

Verge-de-Bois s'assit, observant son frère d'un œil inquiet. Ce qui l'effrayait, c'était l'air sérieux de celui-ci, qui d'abord garda le silence, comme s'il voulait coordonner ses pensées.

— Parle donc! Dis-moi la chose tout de suite! Tu me fais peur.

— Mon frère, — commença Gabriel, très grave, — tu sais si, depuis mon retour, j'ai respecté le mystère qui pèse sur ta vie. Tu m'as dit : « Ma fille est morte », et tu as manifesté le désir de ne m'entendre jamais te parler d'elle. Jusqu'à cette heure, n'ai-je pas évité scrupuleusement d'irriter ta blessure par la moindre allusion?

— Oui. Mais où veux-tu en venir? Pourquoi commences-tu aujourd'hui à me parler de choses qui me font tant de mal?

— Ne prends pas cette mine sombre, Esteban; écoute-moi avec calme, et ne t'obstine pas dans tes préjugés. Sois homme et consens à suivre les conseils de la sagesse... Toi et moi, nous avons des croyances différentes; et il ne s'agit pas des croyances religieuses, que je laisse de côté; je ne parle que des principes sociaux. Tu crois, toi, que la famille est l'œuvre de Dieu, qu'elle a une origine surnaturelle; et moi, je crois que c'est une institution humaine, fondée sur les besoins de l'espèce. L'individu qui manque aux lois de la famille et qui déserte son poste, tu le condamnes sans rémission; moi, je compatis à sa faiblesse et je lui pardonne. Nous n'entendons pas l'honneur de la même manière. Ton honneur, à toi, c'est l'honneur castillan : un honneur barbare, plus cruel et plus funeste que la honte même; un honneur théâtral, dont les impulsions ne procèdent jamais du cœur et qui se règle seulement sur la crainte du qu'en-dira-t-on, sur le désir de paraître magnanime et noble aux autres plutôt que de le paraître à soi-même. Pour l'épouse adultère, la mort, l'assassinat vengeur; pour la fille fugitive, le mépris et l'oubli : tel est votre évangile. Moi, j'en ai un autre : à l'épouse qui a violé ses devoirs, le mépris et l'oubli; à la fille de nos entrailles qui a pris la fuite, l'indulgence, l'aide, la douceur, la tendresse, pour obtenir qu'elle nous revienne... Oui, Esteban, nous sommes séparés par nos croyances; un monceau de siècles s'élève entre nous; mais tu es mon frère; tu m'aimes et je t'aime; tu sais que je désire ton bien, que je porte, comme toi, ce nom de famille si estimé, que j'ai aimé nos pauvres parents comme tu les as aimés toi-même. Eh bien, au nom de tout cela, je te déclare que cette situation ne peut se prolonger davantage, que tu ne dois pas

vivre endurci dans ce que tu appelles ta dignité, insensible au souvenir de ta fille devenue une pauvre loque humaine. Toi, si bon, qui m'as recueilli aux heures les plus difficiles de ma vie, comment peux-tu dormir, sans que la pensée de ta fille trouble ton sommeil? Sais-tu si elle ne meurt pas de faim, pendant que tu manges? Sais-tu si elle n'est pas à l'hôpital, pendant que tu jouis de la maison où ont vécu tes parents?

— Tous tes efforts sont inutiles, Gabriel, — répondit Esteban, d'un air farouche. — Tu n'obtiendras rien de moi. Ne me parle plus de cette créature... Elle m'a fait trop de mal; elle a brisé mon existence... As-tu songé que la famille des Luna fut pendant des siècles un modèle de vertu, un objet de respect pour tout le monde, y compris les archevêques? Et, tout d'un coup, nous sommes tombés au plus bas degré, en butte à la risée de tous. Ah! combien j'ai souffert! combien de fois j'ai pleuré de rage, seul dans ce logis, après avoir entendu ce qu'on chuchotait derrière mon dos!... Et, au surplus,... il y a ma femme, cette martyre qui est morte de honte! La pauvre! elle s'en est allée de ce monde pour ne pas être témoin de mon chagrin et pour n'avoir plus à subir le mépris d'autrui. Et tu veux que j'oublie tout cela?... Et puis, Gabriel, tu as beau dire, l'honneur est l'honneur. Je ne peux pas supporter qu'on pense : « Les Luna sont des gens sans vergogne! »; et on le penserait à juste titre, si je recevais sous mon toit une fille perdue. Par conséquent, je t'en supplie au nom de notre mutuelle tendresse, n'insiste pas, mon frère: tu me ferais beaucoup de peine et tu n'obtiendrais pas ce que tu désires...

— Pourtant, — reprit Gabriel, — votre religion vous enseigne que les enfants sont un don de Dieu. Où prenez-vous le droit de les repousser et de les maudire, sitôt qu'ils donnent quelque ennui?... Non, Esteban! L'amour paternel doit être plus fort que les préjugés sociaux. Ce sont nos enfants qui nous perpétuent à travers les siècles; ce sont nos enfants qui nous font immortels. Se désintéresser de ces êtres qui sont notre œuvre et leur refuser notre assistance dans leur détresse, c'est une sorte de suicide.

— Tu ne réussiras pas à me convaincre! — s'écria Esteban avec véhémence. — Non, je ne veux pas!... je ne veux pas!

— Eh bien, permets-moi de te le dire, ta conduite est lâche!... Puisque tu tiens si fort à l'honneur, à cet honneur démodé qui met fin aux conflits par l'effusion du sang, pourquoi n'as-tu pas été à la recherche du ravisseur qui te volait ta fille? Pourquoi ne l'as-tu pas tué, comme font les pères dans les vieux mélodrames?... Tu es un homme paisible, tu n'as pas appris l'art d'assassiner ton prochain; et cet individu a la pratique des armes. D'autre part, si, te fondant sur ce que tu nommes ton droit, tu t'étais vengé autrement que par un duel en règle, sa puissante famille se serait acharnée contre toi. Tu n'as donc renoncé à la vengeance que par instinct de conservation, par crainte du bagne; tu as eu peur du fort, malgré ta colère, et tu as été impitoyable pour le faible. Tu épargnes le criminel et tu accables la victime. Oui, je te le répète, c'est une lâcheté!

Verge-de-Bois secouait la tête avec obstination.

— Non, tu ne me convaincras pas! tu ne me convaincras pas!... Elle m'a abandonné : je l'abandonne, à mon tour!

— Si elle t'avait abandonné après avoir reçu la bénédiction d'un prêtre devant l'autel, tu te montrerais satisfait et tu la recevrais à bras ouverts, toutes les fois qu'elle viendrait te voir. Mais elle t'a abandonné pour être trompée odieusement, pour choir dans la misère et dans la honte. Est-ce que l'infortunée ne mérite pas ta tendresse compatissante mieux que si tu la savais heureuse? Réfléchis, Esteban, à la façon dont ta pauvre fille est tombée. Que lui avais-tu appris pour la préparer à se défendre contre la malice des hommes? Ta femme et toi, vous lui donniez l'exemple d'un extravagant respect pour la richesse et pour la naissance, lorsque vous autorisiez à venir chez vous ce blanc-bec et que vous étiez glorieux de l'attention accordée par lui à votre fille. Faut-il s'étonner qu'elle l'ait aimé, croyant trouver en lui un abrégé de toutes les perfections humaines? Plus tard, quand se sont produites les inévitables conséquences de l'inégalité sociale, elle n'a pas voulu renoncer à son amour : c'était une de ces natures généreuses qui s'insurgent contre la tyrannie des préjugés, au risque de subir toutes les humiliations. Finalement elle a succombé, vaincue. A qui la faute? A vous surtout, qui ne l'aviez pas avertie; à vous qui la laissiez rêver auprès du précipice, parce que l'ambition vous aveuglait.

La malheureuse! elle a payé assez cher son imprudence et votre aveuglement; elle est par terre. Mais il s'agit de la relever; et c'est toi, Esteban, qui dois être le premier à entreprendre cette œuvre de justice.

Esteban, la tête penchée, faisait toujours des gestes de dénégation.

— Mon frère, — dit alors Gabriel, avec solennité, — puisque tu persistes dans ton refus, il ne me reste qu'une chose à te dire. Je m'en vais de chez toi. Chacun a ses scrupules : toi, tu redoutes les propos du monde; moi, je redoute ma propre conscience. Je serais un voleur, si je mangeais ton pain, quand ta fille n'a peut-être rien à manger; si je me laissais dorloter, quand elle est peut-être plus malade que moi et ne trouve aucune main secourable. Si elle ne rentre pas ici, je suis chez son père un intrus, qui usurpe la part de tendresse et de bien-être à laquelle elle a droit. Mon frère, chacun a sa morale : la tienne, tu l'as reçue toute faite; la mienne, je me la suis faite à moi-même, et, moins prétentieuse, elle est cependant plus sévère. C'est au nom de ma morale que je te dis : « Esteban, reprends ta fille, ou je pars! » Oui, je retournerai dans le monde, qui me poursuivra comme une bête enragée; je retournerai à l'hôpital ou à la prison; j'irai mourir comme un chien dans un fossé, au bord d'une route. Ce qu'il adviendra de moi, je l'ignore; mais il y a une chose certaine, c'est que je partirai aujourd'hui même...

Esteban se leva en faisant un geste de désespoir.

— Es-tu fou, Gabriel! Tu veux me quitter, et tu dis cela d'un air tranquille? Mais ta présence dans ma maison, c'est la seule joie de ma vie, après tant de malheurs! Je suis habitué à te voir, j'ai besoin de te soigner, tu es toute ma famille! Avant ton retour, je n'aspirais plus à rien, je vivais sans aucune espérance; maintenant, j'ai une espérance, qui est de te rendre la santé et la force.... Non, non, tu ne t'en iras pas! Si tu t'en allais, il ne me resterait plus qu'à mourir!

— Calme-toi, Esteban! Raisonnons comme des hommes, sans cris et sans larmes. Regarde : j'ai tout mon sang-froid. Eh bien, je te le répète : si tu ne cèdes pas à ma prière, je te quitte à l'instant même.

— Mais où donc est-elle, pour que tu plaides sa cause avec

tant de chaleur?... Est-ce que tu l'as vue? Est-ce que tu lui as parlé? Est-ce qu'elle est à Tolède?...

Et, tandis que le pauvre père posait ces questions, ses yeux se remplissaient de larmes. Gabriel comprit que la sauvage obstination de cet homme commençait à céder, et il jugea le moment venu de porter le coup décisif. Brusquement, il ouvrit toute grande la porte de la chambre où était Sagrario.

— Sors, ma nièce, — dit-il. — Demande pardon à ton père.

Verge-de-Bois, apercevant au milieu de la chambre une femme à genoux, sembla d'abord frappé de stupeur. Puis ses yeux se fixèrent sur Gabriel, comme pour lui demander qui était cette femme. Elle était si changée qu'il ne la reconnaissait pas. Cependant Sagrario gémissait :

— Pardon!... pardon!

Et la voix désolée de la fille réveilla enfin dans le cœur du père les attendrissants souvenirs et l'involontaire compassion; et, en présence de cette ruine humaine, l'homme n'eut plus le courage d'être impitoyable.

— C'est bon, — prononça-t-il, accablé. — Tu l'emportes, Gabriel. Que ta volonté s'accomplisse! Elle restera ici, puisque tu l'exiges... Mais je ne veux pas la voir! Vous lui tiendrez compagnie... Celui qui s'en ira, c'est moi.

V. BLASCO-IBAÑEZ

Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.

(A suivre.)

LE DÉSASTRE DE L' « IÉNA »

C'est bien le mot de « désastre » qu'il faut employer en parlant de la catastrophe : l'explosion de l'*Iéna* n'a pas eu pour seule conséquence la mort de plus de cent officiers et matelots ; elle a posé, de la façon la plus aiguë, la question de la valeur de notre flotte et de la confiance que les officiers et les équipages peuvent avoir en elle. Elle a, chose particulièrement grave, porté atteinte à la force morale de notre Marine. Sans doute l'oubli se fera vite — peut-être s'est-il déjà fait — et nos équipages reprendront leurs exercices sans plus de souci de la valeur de leurs munitions et des dangers que celles-ci leur font courir, que les mineurs de Courrières de la ventilation de leurs galeries grisouteuses. En même temps, les commissions d'enquête entasseront des rapports si complets, si pourvus de documents que personne ne les lira, et de l'émotion soulevée dans le monde entier, il ne restera plus dans quelques mois qu'un faible souvenir. Doit-il en être ainsi? La catastrophe de l'*Iéna* est-elle un accident ou comporte-t-elle des enseignements qu'il serait coupable d'oublier?

*
* *

Avant même que les explosions successives des soutes fussent terminées et que l'on ait pu se rendre compte, non de la cause, mais de l'étendue du désastre, la presque unanimité des officiers de l'escadre se rallia à l'accusation que le lieutenant

de vaisseau Thiercelin, officier canonnier de l'*Iéna*, criait pendant qu'on le transportait à l'hôpital : la poudre B était la seule coupable. Depuis longtemps, tout le monde s'attendait à une catastrophe, et c'était miracle qu'une situation dangereuse eût duré si longtemps. Comme il faut toujours, en France, trouver des boucs émissaires, on vit s'étaler dans la presse des accusations personnelles, en même temps que les vieilles discussions entre officiers de marine, ingénieurs et artilleurs trouvaient dans cette circonstance l'occasion d'un renouveau.

L'enquête n'a établi et ne pourra établir aucune certitude sur l'origine de l'accident, et toutes les hypothèses trouveront des partisans. Des présomptions peuvent permettre à certains de croire que la cause ne doit pas en être imputée aux poudres B. Mais si, dans la vérité absolue, l'explosion *n'a* pas été causée par la poudre B, elle *pouvait* être causée par cette poudre, et, en vérité, cette constatation importe seule. La poudre B, en effet, a deux défauts qui doivent faire hésiter devant son emploi à bord : elle n'est ni stable, ni homogène.

Son défaut de stabilité tient à sa composition même : sous l'influence de la température, une partie des éléments qui la composent s'évapore et la qualité de la poudre se modifie; lorsque cet élément volatil est partiellement évaporé, il se produit des réactions chimiques qui entraînent une élévation de température susceptible d'enflammer la poudre. La poudre a ainsi « fusé », sur de nombreux bâtiments, le *Duperré*, le *Forbin*, le *Descartes*, le *Charlemagne*, etc.

Dans tous les cas antérieurs à l'*Iéna*, quelques gargousses seules fusèrent : on intervint immédiatement et on put noyer les soutes. Mais il paraît vraisemblable que la catastrophe fut évitée, uniquement parce que la gargousse avariée ne mit pas, en fusant, le feu aux autres gargousses. Si les dispositions locales sont telles que le feu est communiqué à plusieurs gargousses à la fois, on doit se douter de l'effet produit par tout un approvisionnement de poudre B fusant à peu d'intervalles, dans un local de faible dimension et soigneusement clos. D'énormes températures sont développées; les cloisons s'effondrent sous la poussée des gaz; les étagères s'écroulent et les projectiles à la mélinite tombent les uns sur les autres. Telle est, peut-être, l'origine de l'explosion de l'*Iéna*.

En d'autres cas, l'altération des poudres se produit par le dégagement de l'éther ; l'air et l'éther à proportions déterminées constituent des mélanges détonants. Des précautions sont réglementairement prises sur nos navires de façon à chasser l'éther par une ventilation énergique qui doit être exécutée plusieurs fois par jour[1] : ces dangers de mélange explosif sont plutôt théoriques ; néanmoins, on doit les constater et les mettre au passif des poudres B.

L'altération des poudres se produit sous l'influence de la chaleur, ou plutôt, elle est d'autant plus grande que les températures sont plus élevées. Les règlements actuels prescrivent d'éviter dans les soutes une température supérieure à 35° et stipulent que chaque fois que cette température est dépassée, l'état des munitions sera vérifié par le service compétent. Mais à toute température, les poudres B s'altèrent, aussi bien à 20° qu'à 35°. Elles s'altèrent bien plus à 50° qu'à 20°, et leur altération, *en moyenne*, croît avec le temps. Mais telles poudres supporteront des températures de 45° sans être avariées, telles autres maintenues au-dessous de 20° seront rapidement disqualifiées. De même, tel lot fabriqué il y a deux ans sera en moins bon état que tel autre lot sorti depuis dix ans des usines. Le règlement, d'après lequel les munitions, vieilles de plus de cinq ans, sont débarquées, n'avait pas plus de fondement théorique que celui concernant la température de 35° ; il ne correspondait qu'à la moyenne.

Ces graves défauts ont leur origine dans ce fait que la poudre B n'est pas homogène : non seulement en des lots différents, mais dans un même lot, les éléments n'en sont pas identiques ; les lots, qui sont l'objet des essais réglementaires, ne sont pas nécessairement soumis aux mêmes températures que *toutes* les poudres du même lot. Dans une même soute, les munitions, placées plus près des chaudières et plus loin de la porte, ne sont pas dans les mêmes conditions que celles de l'autre extrémité. De tout cela, il résulte que la garantie donnée par l'observation des règlements est illusoire : les précautions prises, c'est-à-dire le maintien des soutes à une température

1. A la vérité, toutes ces mesures sont plus ou moins appliquées. Notamment beaucoup de soutes sont traversées par des fils électriques et contiennent des monte-charges.

inférieure à 35°, et l'essai fréquent des poudres sur échantillons, portant sur la *moyenne*, donnent satisfaction à des circulaires ministérielles; elles couvrent la responsabilité des commandants, des officiers et des directeurs d'artillerie; mais il suffit de lire entre les lignes du rapport de la commission d'enquête dont le ministre a donné communication au Sénat (séance du 20 mars) pour constater que la Marine ne s'y trompe plus : ces précautions n'empêchent pas les soutes de sauter, « mais on saute réglementairement ».

Cette absence d'homogénéité est un défaut d'une extrême gravité. Certaines munitions deviennent tellement brisantes que des surpressions se produisent au tir, qui forcent les culasses et sont de nature à immobiliser les pièces.

D'autre part, aucune constance n'existe dans le pouvoir balistique des munitions : les tables de tir, établies pour la poudre normale, perdent toute précision à mesure que les altérations de cette poudre se produisent. Le réglage du tir devient plus difficile, et une fois obtenu, on n'a aucune certitude qu'il se maintiendra, puisque non seulement d'un lot à l'autre, mais d'une cartouche à l'autre, le pouvoir balistique est variable. A l'heure où le réglage rapide et la précision du tir deviennent les facteurs principaux des guerres maritimes, on voit à quel point une poudre sans homogénéité est condamnable. Nous croyons inutile d'insister plus longtemps : si le désastre de l'*Iéna* nous vaut le remplacement des poudres B par des poudres homogènes et stables, le commandant Adigard, ses officiers et ses matelots n'auront pas péri sans rendre service à leur pays.

*
* *

Nos munitions constituaient, dès le temps de paix, un danger permanent; pour le temps de guerre, elles risquaient de nous donner les plus graves mécomptes. Il n'est pas exagéré de dire que nos équipages vivaient sur un volcan, et que le monstre, mal domestiqué, devait trahir le jour où on exigerait de lui les services pour lesquels on le supportait.

S'il en est ainsi, bien lourde paraît être la responsabilité de ceux qui ont pris l'initiative d'employer la poudre B à bord, et

de ceux qui, depuis de longues années, malgré les avertissements donnés par les accidents, ont maintenu cet emploi. A la vérité, jusqu'à la catastrophe de l'*Iéna*, aucun accident grave ne s'était produit; il y avait pourtant des raisons sérieuses d'inquiétude tant au point de vue militaire qu'au point de vue sécurité.

Beaucoup de commandants et d'officiers s'en étaient fait l'écho et l'on trouverait dans les archives du Ministère et des escadres nombre de documents manifestant ces inquiétudes. Mais on s'efforçait d'améliorer la qualité des poudres B; de grands progrès avaient été faits; les soutes des nouveaux bâtiments réalisaient des conditions de température et de ventilation suffisantes; à comparer depuis la mise en service des poudres B le nombre des victimes qu'elles ont faites, à celui dû aux explosions de vapeur ou aux incidents de navigation, on constaterait que, malgré le nombre des victimes de l'*Iéna* la statistique est en leur faveur. Aussi les inquiétudes et les craintes étaient beaucoup moins nettement formulées par la majorité des officiers qu'elles ne l'ont été depuis la catastrophe : celle-ci a « cristallisé » pour ainsi dire les présomptions de chacun.

S'il en était autrement, comment expliquer que d'anciens chefs d'escadre et d'anciens chefs d'état major général se soient faits ardemment l'écho dans les discussions récentes des récriminations au sujet de la poudre B? Comment expliquer qu'ils n'aient pas, lorsqu'ils avaient auprès de leur ministre toute l'autorité que leur donnait leur fonction, fait valoir les raisons de supprimer l'emploi de cette poudre. Aucun ministre n'aurait résisté à leurs objurgations, et ils n'auraient certes pas eu besoin de recourir à la menace d'une démission motivée.

En réalité, la situation était telle que tout le monde était plus ou moins complice pour essayer de maintenir le *statu quo* et il était difficile qu'il en fût autrement. Il y a vingt ans que la Marine, en adoptant la poudre B, marchait vers la catastrophe : elle n'avait connu que peu à peu, et trop tard pour revenir en arrière, les dangers de cette poudre, en même temps qu'elle en apprenait les rares qualités.

Lorsque le ministère de la Guerre, après de longues expérences, eût adopté la poudre B pour les munitions de l'artil-

lerie et de l'infanterie, on ne fut pas long à reconnaître que la Marine réaliserait un immense progrès en recourant à ce même explosif : sur mer comme sur terre, l'absence de fumée constitue pour une poudre de guerre un réel avantage; elle seule permet de pratiquer le tir rapide. Le nuage produit par la poudre ordinaire est une gêne pour la rapidité des tirs : il faut que, d'un coup à l'autre, le vent ou la marche du navire l'ait dissipé; l'intervalle est nécessairement considérable. En outre, la fumée, dans certains cas, empêche d'observer les points de chute et gêne le réglage des tirs. On ne peut méconnaître à la poudre B des propriétés balistiques très remarquables ainsi que l'avantage de corroder très peu l'âme des canons.

Il ne faut donc pas s'étonner que la Marine ait, par imitation de la Guerre, adopté la poudre sans fumée. S'est-elle rendu compte, à cette époque, des défauts de cette poudre, de son instabilité et de son absence d'homogénéité? A-t-elle seulement exposé à l'inventeur de la poudre, M. Vielle, les conditions d'emmagasinement à bord? Il paraît certain que personne ne s'en est préoccupé. Doit-on en faire un crime à la direction d'artillerie de l'époque? Nous ne le pensons pas. Depuis longtemps, on était habitué à la poudre noire et aucune précaution de température n'était prise pour les soutes. L'attention de la Guerre, dans les essais, n'avait pas été appelée sur ce point, ses poudrières étant généralement fraîches, par la nature même des choses. La Marine adopta donc, les yeux fermés, la nouvelle poudre, et il faut insister sur ce fait : la responsabilité de cette adoption incombe au moins autant à l'État Major de la Marine qu'à l'Artillerie. Car les marins qui connaissaient la poudre de la Guerre étaient les premiers à réclamer son introduction à bord. Remarquons d'ailleurs qu'à cette date, la France était seule à posséder une poudre sans fumée. La Marine, dans son ensemble, crut donc réaliser un progrès indéniable en adoptant des munitions dont elle reconnaissait toutes les qualités, mais dont elle ignorait les défauts.

*
* *

Malheureusement, cette innovation tombait aussi mal que possible, pour une triple raison.

A la même époque commençait cette transformation de la flotte qui, aux bâtiments à 12 et 15 nœuds de vitesse, a substitué les bâtiments à grande vitesse. L'appareil moteur et évaporatoire devint prépondérant et occupa presque tous les fonds des bâtiments : la pression aux chaudières fut portée de 6^{kg} à 18^{kg}.

En même temps, la transformation de l'artillerie lente en artillerie à tir rapide nécessitait l'installation des munitions à l'aplomb des pièces de canon, de façon à desservir ces pièces par des monte-charges aboutissant directement dans les soutes. D'où nécessité de placer ces soutes dans le voisinage immédiat des chaudières et des machines, au lieu de les installer, comme jadis, à l'avant et à l'arrière du bâtiment.

Enfin, une réorganisation des services du ministère eut pour effet d'engager de plus en plus la Marine dans l'impasse dangereuse, en dissimulant aux yeux de chacun les dangers de la situation et en faisant évanouir les responsabilités. Auparavant, les services de l'artillerie et des constructions navales étaient réunis sous l'autorité d'un chef unique, immédiatement sous les ordres du Ministre et qui était qualifié de Directeur du matériel. Ces fonctions étaient généralement remplies par un ingénieur. Dupuy de Lôme fut l'un d'eux. Un bâtiment de guerre n'est pas, comme trop de gens le pensent, une coque où un service vient placer un appareil moteur, et un autre service une batterie d'artillerie sans s'inquiéter des répercussions que l'installation de l'un a sur l'installation de l'autre : c'est un tout complexe dont la conception et la construction exigent une complète unité de vues. Or, à l'époque même de l'apparition de la poudre sans fumée, la direction de l'Artillerie devint tout à fait indépendante de la direction des Constructions navales : elle manœuvra dès lors, pour la question canon, comme s'il s'agissait d'armer des batteries de terre ou de forteresse, sans tenir compte des conditions spéciales de la vie à bord. A mesure que les incidents se multipliant attiraient l'attention sur les défauts de la poudre B, la direction de l'Artillerie se contentait d'avertir la direction des Constructions navales que la température des soutes ne devait pas dépasser 40°, puis, quelques années plus tard 35°. Cet avis donné, elle considérait sa responsabilité comme dégagée.

La direction des Constructions navales, de son côté, n'avait qu'à s'incliner : la question des poudres ne la regardait pas. Ainsi tout contribuait à obscurcir la vue claire des réelles nécessités, et la Marine s'engageait de plus en plus dans la voie funeste qui devait aboutir à la catastrophe d'aujourd'hui. Rien n'est plus suggestif que la lettre publiée, dans l'*Éclair* du 20 mars, par le directeur de l'Artillerie de l'époque. Il fait entendre de vives protestations sur la température trop élevée des soutes à munitions : il n'est plus question des poudres B, seules les soutes sont en cause.

Or, deux questions se posaient : il y avait certes à examiner la possibilité de réduire la température des soutes, mais il y avait à se demander également si des poudres aussi susceptibles étaient acceptables à bord des bâtiments. Cette dernière question ne fut même pas posée : chacun des services, Constructions navales et Artillerie, travailla dès lors de son côté, l'un s'occupant de refroidir les soutes, l'autre étudiant toutes les précautions qu'il était nécessaire de prendre pour conserver les poudres B.

Refroidir les soutes était pour les bâtiments en service plus facile à demander qu'à obtenir : abaisser à 35° une soute entourée de tous côtés de sources de chaleur, alors qu'on ne dispose ni de place, ni de poids pour installer des isolants, des ventilateurs et des appareils frigorifiques, est un problème pratiquement insoluble. Il ne faut pas oublier en effet qu'il s'agit de maintenir ces températures basses, quelles que soient les circonstances, c'est-à-dire, en été dans la mer Rouge. Sur les bâtiments neufs, les dispositions, prises dès l'étude des plans, permettent de satisfaire à peu près aux prescriptions réglementaires : mais cela ne va pas toujours sans difficultés. Il nous suffit de rappeler l'incident qui fit du bruit, en son temps, de la commande des chaudières des cuirassés type *Patrie*. L'auteur des plans avait prévu l'emploi de chaudières à tirage actif, et d'un emcombrement relativement faible : il avait ménagé ainsi des circulations d'air entre les chaudières et les parois des soutes à munitions voisines. M. Pelletan décida, — « pour ménager la fatigue des chauffeurs [1], » —

1. Nous n'avons pas encore compris comment le même nombre de chauffeurs est moins fatigué en envoyant dans le même temps la même quantité de

d'augmenter la surface des grilles, et, à cet effet, les constructeurs supprimèrent la circulation d'air prévue. Les services techniques protestèrent contre ces dispositions en indiquant le danger que courraient les munitions. On se rappelle que le Ministre ne vit dans ces objections que des marques d'indiscipline et donna l'ordre de passer outre.

En fait, au moins pour les mers métropolitaines, le problème des soutes fut peu à peu résolu et on a pu constater, le mois dernier, que, sur la plupart de nos bâtiments de combat, les températures réglementaires ne sont pas dépassées. Pendant ce temps, l'artillerie se préoccupait des conditions théoriques du bon entretien des poudres B : elle multipliait les prescriptions et les circulaires. Les poudres peu à peu avaient fini par être suivies, lot par lot; des échantillons prélevés à intervalle fixe permettaient des essais de résistance à la chaleur; les températures relevées trois fois par jour étaient envoyées aux Directions compétentes et, dans certains cas, au ministre; les soutes étaient ventilées trois fois par jour pour chasser les vapeurs d'éther. Lorsque les essais sur échantillons indiquaient une résistance à la chaleur devenue, non pas insuffisante, mais au-dessous d'un certain chiffre réglementaire, les poudres étaient débarquées et radoubées; des enquêtes étaient faites chaque fois que les températures des soutes avaient dépassé 35° et les échantillons étaient essayés. Nous avons vu que toutes ces précautions, par suite de l'absence d'homogénéité, étaient illusoires; néanmoins elles donnaient confiance et on avait, pour les prendre, créé tant d'états et rédigé tant de circulaires, on noircissait tant de papier à leur sujet que les besoins administratifs étaient pleinement satisfaits.

En réalité, on s'engageait de plus en plus dans une impasse. Le navire de guerre n'est pas un laboratoire de chimie, et si, en temps de paix, avec le peu d'activité des navires, on parvient à donner satisfaction au règlement, en sera-t-il de même en temps de guerre? Aujourd'hui, si des navires de l'escadre, par suite des températures de la canicule, ou après une avarie

charbon sur une surface de grille plus large : la fatigue est proportionnelle au poids de charbon manipulé et non à la surface sur laquelle on étend ce charbon.

de ventilateurs ou d'appareils frigorifiques, constatent dans certaines soutes des températures trop élevées, ils reviennent à Toulon et changent leurs munitions. Mais en temps de guerre, nos escadres vont-elles être suivies de laboratoires d'essai et d'ateliers de pyrotechnie? Si les nécessités politiques ou militaires imposent à nos navires un stationnement prolongé en été, en Orient, à Tanger, ou même sur les côtes d'Algérie, comment se résoudra le problème de l'entretien des poudres? Et s'il s'agit d'opérations en Extrême-Orient? Imitera-t-on tel de nos navires qui, ayant traversé la mer Rouge en été et ayant eu plusieurs incidents avant d'arriver à Saïgon, débarqua toutes ses poudres et termina sa campagne sans munitions à bord?

Est-il nécessaire d'insister plus longtemps pour constater à quel point les précautions réglementaires, les échantillons d'essai, les radoubages, etc., sont des conceptions artificielles et radicalement fausses au point de vue militaire?

Ces constatations sur lesquelles tout le monde est d'accord dans la Marine et que le désastre de l'*Iéna* a mises en lumière aux yeux de chacun, n'auraient-elles pas triomphé plus tôt si, comme jadis, les études concernant le canon et les munitions eussent été sous la dépendance d'un seul et même officier général ayant la responsabilité du bâtiment entier. Sans doute, il aurait renversé le problème et aurait exigé non pas que le bâtiment fût fait à la convenance de la poudre, mais que la poudre fût faite à la convenance du bâtiment, ou, du moins, il aurait cherché le compromis qui, suivant une règle générale dans l'art de la construction navale, aurait concilié les exigences de la poudre et les nécessités du navire de guerre.

Nous avons ici même[1] traité d'une façon générale cette question de l'organisation du ministère de la Marine et montré la nécessité de réunir dans les mêmes mains la direction de tous les services techniques et industriels. A dire vrai, l'accord est complet dans la Marine sur cette question et le désastre de l'*Iéna* n'est pas le premier incident grave ayant donné l'occasion de formuler cette conclusion. A plusieurs reprises, des tentatives furent faites pour réaliser cette réforme : elles

1. Notre Marine de guerre en 1899, par *** *Revue de Paris*. (Berger-Levrault, éditeur).

échouèrent toujours. Peut-être faute de l'homme à qui l'on puisse conférer une telle charge; peut-être aussi l'émiettement des responsabilités correspond-il mieux aux habitudes de l'heure présente que la responsabilité réelle et l'autorité considérable d'un seul chef de service.

*
* *

Tout ce que nous avons exposé au sujet de la poudre B conduit à cette nécessaire conclusion que, telle qu'elle est, elle doit cesser d'être employée sur nos bâtiments. Malheureusement, cette solution, toute négative, ne résout pas le problème : possède-t-on, à l'heure actuelle une poudre susceptible de la remplacer et exempte des défauts primordiaux que nous avons signalés?

C'est, en vérité, une question qu'il est difficile de résoudre par l'affirmative. La France fut la première à posséder une poudre sans fumée, mais maintenant toutes les puissances en font usage : on connaît plus ou moins la composition des poudres anglaises, allemandes, italiennes, etc. Ces poudres sont-elles exemptes des défauts des poudres françaises? Nous ne pouvons connaître à ce sujet rien de précis : l'esprit français est généralement porté soit à un pessimisme, soit à un optimisme exagéré. Des accidents survenus dans toutes les marines étrangères permettent aux uns d'affirmer que nos poudres sont équivalentes aux poudres étrangères; d'autres, au contraire, sont entièrement convaincus que l'Allemagne a adopté des poudres supérieures aux nôtres. Entre des affirmations contradictoires qu'il serait trop long de discuter, nous ne nous prononcerons pas. C'est d'ailleurs une discussion purement théorique. Car il ne saurait être question de décider le remplacement immédiat des poudres B par des poudres allemandes. Nous devons rechercher une solution pratique à la situation d'aujourd'hui et ce n'est pas une discussion sur le mérite comparatif des poudres qui y conduira. Que la poudre idéale existe, ou qu'elle n'existe pas, il convient de chercher si les procédés usités en France sont les meilleurs pour parvenir à la connaître ou à la découvrir. On sait que les poudres de guerre

et de chasse sont en France l'objet d'un monopole. Personne moins que nous n'aura l'idée d'accuser de la situation actuelle le service des poudres et salpêtres : il suffirait d'ailleurs, pour le défendre de constater que c'est à lui que nous devons cette poudre sans fumée qui donna, à un certain moment, à notre armée de terre, une incontestable supériorité sur les armées étrangères; grâce à lui, la France, en cette matière comme en bien d'autres indiqua la voie que tout le monde suivit. D'ailleurs une personnalité aussi éminente que celle de l'inventeur de cette poudre, M. Vielle, n'a pas besoin d'être défendue.

On ne saurait donc accuser le service des poudres et salpêtres de routine et d'ignorance. Mais, par le fait seul du monopole, la recherche des progrès est entre les mains d'un très petit nombre de savants, assujettis aux obligations des fonctionnaires, peu libres dans leurs recherches et disposant de moyens de travail relativement limités. En est-il de même à l'étranger, en Allemagne, aux États-Unis, en Angleterre, où l'industrie de la poudre est libre et où l'organisation générale de la science industrielle met au service du progrès les concours réunis d'une armée de savants et d'industriels. Est-il besoin de développer ici cette idée que l'État avec son personnel hiérarchisé et ses ressources financières, limitées budgétairement, n'a pas la souplesse qui est devenue la condition absolue du progrès de toute industrie?

En même temps l'évolution de la grande industrie a eu pour résultat dans ces dernières années d'associer, non seulement les mêmes usines d'un pays, mais les mêmes usines du monde entier, si bien que tout progrès fait dans un pays est immédiatement communiqué aux autres. Pour ne citer que deux industries, la fabrication de la dynamite et la fabrication des plaques de blindage harvegées constituent des trusts mondiaux : combien ces trusts, avec les moyens puissants, financiers et techniques, dont ils disposent, sont-ils plus en état de réaliser des progrès que quelques ingénieurs travaillant en secret, dans des laboratoires mal dotés, avec un personnel restreint et des ressources fixées par les allocations budgétaires! Si la Marine avait conservé le monopole de la fabrication des plaques de blindage, nous en serions sans doute encore aux plaques de fer supérieur, que l'on nous démontrerait être les

meilleures de toutes. La Marine donne elle-même en ce moment l'exemple le plus probant de l'incapacité de l'État en matière industrielle : elle n'a pu adopter des turbines sur le nouveau cuirassé que parce qu'il s'est trouvé des constructeurs, tels que la Société des Forges et chantiers de la Méditerranée ou les Chantiers de l'Atlantique, capables de dépenser chacun trois millions pour l'outillage nécessaire à la fabrication des turbines. La Marine ne peut pas faire les frais nécessaires pour doter de cet outillage son établissement d'Indret qui est condamné à périr faute d'aliments.

Faut-il ajouter qu'en matière industrielle les trusts universels présentent l'immense avantage de nous tenir ouvertement au courant des progrès de chacun? Sans doute, il y a quelque étrangeté à voir fabriquer par les mêmes trusts les plaques de blindage[1] ou les poudres de guerre des diverses puissances militaires; mais, au moins, par ce procédé, on est protégé de toute surprise et on sait, sans espionnage, ce qui se passe chez les voisins : ce n'est pas un avantage à dédaigner. D'ailleurs il est encore plus étrange de défendre un monopole si pauvrement outillé qu'il fait faillite au moment du besoin : chacun sait que l'an dernier, au moment des incidents d'Algésiras, il ne s'est pas trouvé en France les quantités de fulmi-coton nécessaires à la réfection de nos approvisionnements, et il fallut recourir au trust anglo-allemand, c'est-à-dire qu'en réalité le monopole de l'État français a dû acheter en Allemagne les produits nécessaires à la fabrication de la poudre.

Nous n'ignorons pas que réclamer aujourd'hui la suppression du monopole des poudres et salpêtres, c'est aller à l'encontre de toutes les idées reçues et propagées par les soi-disant représentants des idées de progrès : l'insuffisance du service des postes et télégraphes et l'incapacité des téléphones sont des arguments négligeables aux yeux des partisans du rachat des chemins de fer. Peut-on supposer que les enquêtes parlementaires osent, même si telle est la conviction de chacun des membres isolés des commissions, conclure à la suppression du monopole? Nous voudrions pouvoir l'espérer.

1. On sait que les brevets Herwey pour les plaques de blindage sont l'objet d'un trust englobant tous les fabricants d'Europe et d'Amérique. Une des clauses du traité oblige chaque usine à communiquer aux autres usines tous les procédés qu'elle imagine.

Si le monopole, ainsi que nous venons de l'exposer, est sujet à discussion, combien plus encore est inadmissible l'absence absolue de contrôle sur les munitions livrées par le Service des poudres et salpêtres. Lorsqu'il s'agit d'un objet, même sans importance, fourni par un industriel, la Marine, comme la Guerre et les autres administrations, impose un cahier des charges, surveille la fabrication dans les usines, examine la qualités des matières premières, soumet enfin le produit terminé à une série d'essais de nature à établir sa parfaite qualité. Mais l'État, lorsqu'il devient fournisseur, n'admet aucun contrôle : les allumettes qu'il fabrique prennent feu, par définition; le téléphone est irréprochable : la Guerre, ni la Marine n'ont le droit d'élever aucun soupçon sur la bonne qualité des poudres[1]. Sans doute, nous n'accusons pas le Service des poudres et salpêtres de profiter de cette absence de contrôle pour employer des matières de médiocre qualité ou pour négliger quelques précautions. Mais on ne saurait nier que la contradiction et le contrôle sont les meilleurs stimulants du progrès : tous les métallurgistes sont d'accord pour reconnaître qu'ils doivent à l'ingérence, souvent gênante et toujours coûteuse, des officiers contrôleurs de la Guerre et de la Marine, la plupart des progrès réalisés depuis vingt ans. Il en serait de même si la fabrication des poudres était contrôlée. Si l'on ne se décide pas à supprimer le monopole, au moins que l'on traite celui-ci comme un industriel et que les services consommateurs aient le droit d'imposer un cahier des charges et de surveiller la fabrication.

***

Nous avons exposé ici même[2] à quel point la situation industrielle et technique de nos arsenaux laisse à désirer : nous avons notamment insisté sur l'incapacité où se trouverait le port de Toulon, en temps de guerre, de réparer, après un combat, nos bâtiments avariés. Nous ne pouvions espérer que nos

1. Bien plus, pendant longtemps, les officiers d'artillerie de marine chargés de la préparation des munitions furent conservés dans l'ignorance de la composition de la poudre B.

2. « La Crise des Arsenaux », *Revue de Paris*, 1er juillet 1906.

fâcheux pronostics auraient si promptement une aussi tragique confirmation.

L'*Iéna* a reçu sans doute, du fait de l'explosion de sa soute, des avaries d'une importance très considérable; mais sa réparation doit être envisagée comme possible. Le port de Toulon constate néanmoins à quel point ses moyens d'action rendront ce travail long et difficile : il n'y a en tout que trois bassins où puissent entrer nos bâtiments d'escadre, par conséquent l'*Iéna* immobilisera à lui tout seul, pendant de longs mois, le tiers des moyens d'entretien et de réparation de Toulon. Peut-on imaginer une constatation plus grave de l'imprévoyance et de l'incapacité de notre Marine? Dans le port servant de base à notre principale escadre métropolitaine, deux bassins seuls sont en mesure de recevoir les cuirassés type Suffren, les nouveaux cuirassés type Patrie, et les grands croiseurs cuirassés. Depuis quatre ans, on parle de creuser un quatrième bassin : on ne peut se mettre d'accord sur son emplacement. Ce n'est pas d'ailleurs quatre bassins qui suffiraient : c'est six ou huit qui seraient nécessaires pour que Toulon, centre de notre action maritime, fût aussi bien outillé que Gibraltar qui n'est qu'un point d'appui.

Seconde constatation non moins regrettable : l'atelier qui a pour mission de réparer l'*Iéna* est à 1 500 mètres du bassin. Nous signalions cet état de choses l'an dernier en disant : Que penserait-on d'un entrepreneur dont les ateliers seraient situés à l'Opéra pour desservir un travail exécuté sur le quai des Tuileries? Telle est la situation de Toulon. Et cependant, les initiatives n'ont pas manqué pour transporter près des bassins de radoub les ateliers les desservant : des études ont été demandées, des propositions ont été faites. Mais, soit désir de maintenir de vieilles habitudes, soit difficultés budgétaires, soit impossibilité de mettre d'accord les divers services, le *statu quo*, reconnu déplorable depuis quinze ans, demeure et l'atelier de réparation continue à être un vieux bâtiment presque tout en bois, destiné à brûler au premier jour et désastreux au point de vue du rendement de la main-d'œuvre.

On ne saurait trop méditer cette double constatation que nous venons de faire : la capacité industrielle de Toulon avec ses cinq mille ouvriers est réduite à presque rien, et de cette

incapacité il faut accuser l'imprévoyance générale beaucoup plus encore que la médiocrité de la main-d'œuvre.

Résumons. L'expérience de vingt ans, terminée par le désastre de l'*Iéna*, permet de conclure que la poudre B n'est pas en état d'être employée sans danger sur nos bâtiments de guerre, tant au point de vue de son emmagasinement que de ses qualités balistiques. On ne fait pas la guerre avec des engins trop délicats, non plus qu'avec des soldats poitrinaires. On doit abandonner la poudre B en principe, — y renoncer pratiquement, jusqu'à ce qu'on ait trouvé mieux. Pour trouver mieux, il faut faire appel à toutes les compétences et, dans ce but, renoncer au monopole des poudres et salpêtres.

Les défauts de la poudre B auraient été mis en lumière et le désastre de l'*Iéna* eût été peut-être évité si l'organisation du ministère de la Marine n'avait fait perdre aux services compétents la vue simple et nette des conditions à remplir par une poudre de bord. Il faut faire cesser au plus tôt cette organisation anarchique grâce à laquelle les services « travaillent à la part », s'ignorent les uns les autres et font évanouir toute responsabilité. Enfin, l'incapacité où se trouve le port de Toulon de réparer l'*Iéna* montre une fois de plus à quel point nos arsenaux sont hors d'état de faire face aux obligations du temps de guerre : une refonte profonde de notre organisation générale s'impose; souhaitons qu'il ne soit pas trop tard pour l'exécuter en temps utile.

Iéna a représenté longtemps pour l'Allemagne le souvenir d'un désastre sans précédents qui fut aussi une leçon telle que jamais peuple n'en reçut de plus efficace. Après *Iéna*, toutes les forces morales, intellectuelles et matérielles de la Prusse furent tendues vers une réorganisation qui, après soixante ans, aboutit à Sadowa et à Sedan et eut pour couronnement le traité de Francfort. Puissions-nous, à propos de ce nom de l'*Iéna* qui fut pour nous une victoire et qui nous rappelle maintenant un désastre, méditer les grands souvenirs qui font la gloire de la Prusse contemporaine et dater du 12 mars 1907 le renouveau de nos institutions maritimes!

CHARLES FERRAND

LA COULEUR VÉNITIENNE

Quand on passe d'une salle de peinture florentine dans une salle vénitienne, on a le sentiment brusque d'un changement d'atmosphère. Tout à l'heure, chez les Florentins, des figures agiles faisaient des mines, des gestes, pour être gracieuses ou expressives. Dans les scènes les plus simples, dans l'*Adoration*, bergers ou mages, impatients, trépidants, se contournaient pour mettre plus de ferveur dans leur prosternement, et l'Ange de l'*Annonciation*, arrêté en plein vol, apparaissait brusquement, enveloppé de draperies claquantes aux plis menus et tourmentés; chez les derniers venus, Michel-Ange et ses élèves, la vivacité nerveuse s'était développée en une robustesse surhumaine, et depuis lors, dans les tableaux florentins, de redoutables muscles s'exerçaient à vide sans se lasser. Voici que, chez les Vénitiens, cette activité inquiète s'est changée en une sérénité paresseuse et sensuelle. Femmes et hommes sont graves, indifférents, ardents et contenus, et comme plongés en un bain perpétuel de volupté. Les seigneurs, bruns et velus comme leur saint Marc, ont le regard farouche et absent de passionnés au repos. Leurs femmes, majestueuses et indolentes, élargissent jusqu'au cadre leur chair heureuse. Devant la *Joconde* florentine, l'intelligence était soudain en éveil comme devant une personne très spirituelle; la splendeur vénitienne émeut à la manière d'un parfum pénétrant et notre contemplation se concilie fort bien avec le sommeil de la pensée.

La curiosité intellectuelle des Florentins, constamment tendue, explore la réalité pour la refaire. Ils s'adressent avant tout à notre intelligence, nous offrant un drame à comprendre, des attitudes et des formes dont nous devons analyser l'élégance ou simplement la correction. A ce jeu de la raison les Vénitiens du XVIe siècle ont substitué la passivité sensuelle de leur tempérament: ils n'étudient pas la nature pour la connaître; ils semblent l'absorber pour en jouir.

Faut-il rappeler l'extraordinaire beauté du milieu dans lequel s'est développée l'École vénitienne? Aujourd'hui encore c'est le rendez-vous favori des amoureux d'harmonie tendre, des coloristes en débauche, des écrivains désireux d'essayer leur faculté descriptive; il est utile de noter qu'au XVIe siècle la robuste sensibilité des hommes de la Renaissance en fut émue; dès lors on trouve à Venise cette chose rare avant le XIXe siècle, un homme qui s'attarde à savourer les spectacles de la nature. L'Arétin fut l'écrivain qui sut le mieux parler de Titien son ami, parce qu'il avait l'œil voluptueux. Un soir de mai 1544, il a suivi avec ravissement les reflets du soleil couchant : « les nuages les plus proches brûlaient des flammes du foyer solaire, les plus éloignés rougissaient d'un éclat de vermillon moins ardent... l'admiration continua à me troubler... je m'en repus longtemps l'âme, longtemps après même qu'avait cessé le merveilleux spectacle ». Et quand Véronèse nous montrera les patriciens nonchalants qui promènent leur oisiveté fastueuse sous les portiques de marbre, ce n'est pas simple habitude de peintre. Pour ces hommes raffinés, sensibles aux joies les plus délicates, c'était une occupation suffisante que de contempler, entre les colonnes roses, le ciel profond, traversé par le vol des grands nuages.

Un trait commun aux peintres de Venise : tous furent de fervents musiciens. Giorgione, « passionné pour la musique, était pour ses chants et son luth recherché dans les concerts ». Quant à Sebastiano del Piombo, « la musique fut sa première occupation; chanteur et instrumentiste habile, ses talents lui attirèrent les bonnes grâces des gentilshommes vénitiens ». Titien était amateur de musique. La correspondance de l'Arétin montre que la musique était parmi ses distractions favorites et qu'il avait un orgue dans son atelier. Pour Tintoret il a « cul-

tivé tous les arts et particulièrement la musique ». Si ces artistes mettent volontiers des musiciens dans leurs réunions de jeunes hommes et de jeunes femmes, c'est parce qu'ils associent naturellement à leur joie les violons et les luths. Dans les paysages de Giorgione et de Titien, les gentilshommes ajoutent à la splendeur de leur Vénus les symphonies de l'orgue et des violons pour exalter l'une par l'autre la jouissance des yeux et celle de l'ouïe.

Aussi n'est-il pas possible d'expliquer l'école vénitienne comme l'école florentine par le récit de son développement. A Florence la peinture suivit un chemin rectiligne, comme les progrès de la connaissance; les acquisitions techniques s'additionnèrent comme des découvertes. A Venise l'art évolua sans logique, un peu au hasard des personnalités, et il faut attendre le commencement du XVIe siècle pour que l'école vénitienne se montre consciente de son originalité. A ce moment les autres groupes italiens étaient déjà bien près de leur décadence; l'école de Venise, plus tardive que les autres, leur survécut jusqu'à la fin du XVIe siècle : Véronèse meurt en 1588 et Tintoret en 1594.

Sans doute Venise a vu naître des peintres avant le XVIe siècle et il semble même que l'on puisse déjà trouver, chez ses primitifs, l'absence de pensée et d'action dramatique. Leur thème favori, c'est une sainte famille : à droite et à gauche de la Vierge, en des niches gothiques de style fleuri, des saints se tiennent enchâssés, le visage maussade, astreints à la même symétrie inactive. Mais ces mannequins sont déjà somptueusement chamarrés ; les draperies ont des couleurs vives et sont rehaussées de pierreries. Dans le dernier tiers du XVe siècle, l'art puissant des Mantegna impose à ces brillants enlumineurs son dessin buriné, ses perspectives savantes, sa curiosité archéologique et parfois aussi ce pathétique violent dont il avait trouvé le modèle dans les bas-reliefs de Donatello. Cette précision du dessin, cette superstition de l'archéologie, cette recherche du pathétique, ce sont justement les qualités qui seront le plus étrangères aux Vénitiens du XVIe siècle. Aussi, dès le début du siècle, voit-on les peintres échapper à cet art savant et dur, dérivé de Florence, et qui contrarie la mollesse voluptueuse de leur tempérament.

C'est à ce moment que se place la révolution dont Vasari attribue l'honneur à Giorgione : Vasari, en bon florentin, fait naître du *sfumato* de Vinci la *morbidezza* de Giorgione. Les deux procédés pourtant révèlent des intentions absolument différentes. Vinci ne dessine avec des ombres estompées que pour montrer les formes avec plus d'exactitude; Giorgione sacrifie la finesse du dessin et les délicatesses du modelé pour mieux voir les masses générales de couleurs et de lumière. Comparez un feuillage de Vinci et un de Giorgione: chez le Florentin tous les détails sont précisés; le peintre reconstitue ce qu'il ne voit pas plutôt que de le passer sous silence; le Vénitien ne cherche pas au delà des apparences sensibles et, dans une large tache de vert sombre, quelques feuilles seulement indiquées suggèrent la masse de celles qui ne sont pas expressément montrées. Cette méthode toute nouvelle de peindre, ce fut vraiment un coup d'audace qui la créa; le coup d'audace d'un artiste, non pas tendu par le désir de bien faire, mais tout entier abandonné à sa sensualité qui façonne son métier de peintre. La mollesse de Giorgione n'est pas comme le *sfumato* de Vinci un prodige de science et de précision calculée; son pinceau se fait caressant et sa couleur savoureuse comme une voix qui devient plus vibrante et plus grave sous l'influence de la tendresse et de la volupté.

« Il peignait, dit Vasari, du premier coup ce qu'il voyait, sans faire de dessins préparatoires; selon lui, il n'y avait point de meilleure méthode que celle-là. Il ne s'apercevait pas que, pour ordonner une composition, en saisir l'ensemble et en juger parfaitement, il faut d'abord crayonner sur le papier ses pensées de diverses manières. » Le Florentin, idéaliste et dessinateur, ne comprend pas que si Giorgione se place devant la nature, ce n'est pas tant par scrupule réaliste que parce qu'il en attend l'inspiration. Le tableau vénitien n'est pas méthodiquement composé, ni sa couleur composée froidement en vue d'un effet voulu; il est l'expression directe de ce que le peintre a ressenti, de ses joies délicates devant un paysage, des draperies ou des nudités; les sens de l'artiste sont imprégnés de l'univers, et la beauté de son œuvre est comme la confidence de ses émerveillements.

Ainsi naquit le lyrisme coloré de Giorgione et de Titien; ils

peignent non par piété, ni pour essayer leur science, mais pour fixer leur jouissance; de leur sensibilité s'élève un cantique passionné d'amour et de beauté. Un résultat immédiat fut cette peinture sans sujet qui parfois encore nous étonne; les peintures attribuées à Giorgione représentent des figures inactives en des paysages harmonieux, et de riches costumes et de radieuses nudités. Quand ces tableaux ne sont pas seulement des *nude* ou des *saintes conversations*, la raison qui a pu rassembler les personnages ne se comprend guère. Une des premières œuvres de Titien, *l'Amour sacré et l'Amour profane*, montre deux jeunes femmes, l'une vêtue, l'autre entièrement nue, assises sur la margelle d'une fontaine; et l'absence d'action a donné bien de l'inquiétude à ceux qui, au lieu de se laisser aller au charme de ces idylles pittoresques, ont été curieux de pénétrer les intentions d'un peintre qui n'en avait pas. Vasari était fort gêné devant les décorations aujourd'hui disparues que Giorgione avait exécutées au *Fondaco dei Tedeschi* :

On ne trouve en cette peinture aucun sujet qui soit sagement ordonné, ou qui retrace les faits historiques de quelques personnages anciens ou modernes. Quant à moi je n'ai jamais rien compris à ces compositions, ni rencontré personne qui pût me les expliquer. Ici un homme a près de lui une tête de lion; là, auprès d'une femme, on voit un ange ou un amour. C'est un inexplicable pêle-mêle.

Cette disposition explique comment à Venise la couleur l'emporta toujours sur le dessin. Celui qui voit avant tout les formes est celui qui mêle le plus d'intelligence dans son observation. Dessiner, c'est avant tout montrer les corps dans l'espace; notre œil ne nous fait voir que deux dimensions, il faut un travail intellectuel pour nous faire comprendre la troisième dimension, la profondeur. Dessiner, ce n'est pas copier la réalité, c'est la transcrire dans une langue savante, lente création du génie florentin. Celui au contraire qui est surtout sensible aux effets de couleurs répète plus immédiatement les impressions qu'il a reçues. Et de même qu'il voit dans la nature des effets de couleurs et de lumière, c'est sous forme lumineuse et colorée qu'il conçoit ses tableaux. Andrea del Sarto ou Fra Bartolomeo précisaient leurs savantes draperies sans savoir si elles seraient jaunes ou violettes. L'imagination de

Giorgione évoque d'abord une verdure chaude sous un ciel sombre, lamé d'or à l'horizon, et s'il ne sait pas au juste quelles attitudes prendront ses personnages, il voit d'avance les chevelures rousses, les pourpoints de rouge cramoisi et la lumière ambrée des chairs nues : cette harmonie éclatante est l'effet qui commande l'œuvre entière ; lorsqu'elle est obtenue, qu'importe si les plis des draperies sont empâtés et si le modelé des figures semble d'une main négligente ou ingénue.

*
* *

Avant d'étudier les transformations de la couleur suivant la sensibilité propre à chacun des grands peintres de cette école, il faut analyser ce coloris, explorer comme d'un regard général, une œuvre de Venise.

Dans cette couleur il y a d'abord un effet de lumière, un jeu de clarté et d'ombre. C'est par ces oppositions que les Florentins donnaient à leurs figures l'apparence du relief ; mais cette lumière, ils la concevaient abstraite et incolore, ne lui demandant que de savantes dégradations pour modeler correctement les surfaces. Ils ne tenaient guère compte des différences de lumière inhérentes aux différences de couleur ; ils ne savaient pas que, sous un même éclairage, les couleurs ne sont pas également éclairées ; qu'il en est d'obscures, comme le rouge, sur lesquelles les rayons semblent s'éteindre tandis que d'autres, comme le jaune, réfléchissent les rayons reçus. Aussi quand Michel-Ange ou Andrea del Sarto veut éclairer fortement un relief, il blanchit tellement la draperie qu'il la décolore ; les teintes semblent passées et comme « mangées » par le soleil. Les Vénitiens, au contraire, ne conçoivent pas la lumière abstraitement ; ils la voient non sur des bas-reliefs, mais dans la nature, mêlée à des couleurs qui l'éteignent ou l'exaltent et ils savent que, quel que soit le relief d'une figure, celle-ci sera moins lumineuse qu'une autre, si la draperie qui l'enveloppe est sombre par nature. C'est au peintre à choisir les couleurs favorables à son effet. Le Vénitien ne délaye pas une belle couleur avec du blanc ni ne la salit de noir ; mise à sa place dans la composition lumineuse, elle ne perd pas sa qualité ;

comme une voix qui ne sort pas de son registre, elle donne sa note éclatante et bien timbrée.

Les Vénitiens, surtout avant Véronèse, ménagent beaucoup la lumière franche ; leurs peintures sont en grande partie noyées dans l'ombre ; seules les figures qui doivent retenir notre attention sont éclairées fortement. Il y a là une manière, détournée et peut-être à peine consciente, de se conformer aux nécessités de notre vision. Devant un spectacle naturel, nous ne percevons distinctement que l'objet fixé ; tout autour les choses s'estompent dans le vague, jusqu'à disparaître aux confins de notre champ visuel. Il serait peu compréhensible d'imiter cette précision et cette imprécision par un dessin accentué ou nébuleux puisque notre regard doit pouvoir se promener sans ennui sur toutes les parties du tableau. Le clair-obscur qui voile les choses, mais les laisse deviner dans la transparence de ses ombres, concilie ces deux nécessités : ramasser la lumière pour donner de l'unité et concentrer l'intérêt ; éviter l'aspect indigent d'une composition réduite au strict nécessaire. C'est en ménageant la clarté que Giorgione et Titien font rayonner leurs *nude* dans les ombres chaudes de soirs d'été, et quand nous contemplons la pureté chantante de cette lumière, nous la sentons accompagnée des vibrations plus sourdes d'harmonies contenues.

Dans la composition lumineuse s'emmêle une composition colorée. Les Vénitiens ont la vision trop voluptueuse pour n'avoir pas senti combien les couleurs gagnent à certains voisinages. Longtemps plus tard, des physiciens diront comment les couleurs complémentaires, violet-jaune, vert-rouge, oranger-bleu, s'exaltent mutuellement. S'ils n'ont pas connu cette loi, les Vénitiens ont pourtant senti fortement ces effets, car l'azur verdissant du ciel et l'horizon de montagnes bleues sont toujours séparés par des schistes d'or, et un pourpoint grenat ne jette jamais sa flamme sombre que sur la verdure profonde d'une prairie ou d'un feuillage massif. Mais ces jeux des complémentaires ne sont pas les seules harmonies de la peinture. Chaque peintre s'habitue aux effets qui s'accordent le mieux avec son tempérament.

Ici encore l'opposition est flagrante entre le procédé florentin et le procédé vénitien. Le fresquiste de Florence compose un

carton, c'est-à-dire un dessin très fini qu'il décalquera ensuite sur le mur. Sur ce carton il a pu, le crayon à la main, étudier des poses savantes, accumuler les nuances de son art expressif; il fait ce carton définitif parce qu'il ne croit pas possible d'improviser un modelé parfait; lorsque le carton est achevé, il juge son œuvre presque terminée et abandonne très souvent à ses élèves la transcription en couleur. En tout cas cette couleur il l'improvise, l'étend rapidement suivant les nécessités d'un procédé qui ne permet ni les hésitations, ni les retouches et qui même, selon l'expression de Vasari, exige « un jugement ferme et absolu », puisque le peintre doit, en la posant, tenir compte des transformations après séchage. D'où la nécessité d'harmonies très simples; ou même il faut se résigner à l'absence de toute harmonie autre que celle donnée par un dessous crayeux apparent sous la polychromie. Le Vénitien au contraire, qui peint à l'huile, n'obtient que progressivement et par retouches continuelles l'accord des couleurs. Son tableau se forme, se précise et se complète peu à peu par des essais successifs, des tâtonnements, des touches d'attente, les effets s'appelant et s'aidant les uns les autres jusqu'au moment où l'harmonie est obtenue.

Une troisième composition colorée est celle qui, par des différences de teintes, fait sentir l'éloignement des choses et le contact de l'air; l'espace du peintre n'est pas l'espace abstrait du géomètre; l'air le remplit et participe à toutes les apparences; la perspective linéaire doit être complétée par la perspective aérienne.

Car en s'éloignant, les formes non seulement diminuent et s'effacent mais encore leurs teintes se transforment de façon fort variable. Giorgione et Titien ont observé dans la nature ces jeux délicats de l'air et de la lumière; dans leurs paysages, l'air circule caressant et limpide parmi les combinaisons imprévues de la lumière, de la couleur et de la distance. A l'horizon, maisons ou rochers pointent dans le ciel clair des arêtes nettes, tandis que leur base s'estompe en une brume bleutée. Dans l'énigmatique tableau de Giorgione, dit « la famille du peintre », la ville de Castelfranco semble pâlie sous les sombres nuages qui montent derrière elle; le vent qui les amoncelle traverse tout le paysage; feuillages et hautes herbes frissonnent dans l'attente inquiète de l'orage.

Il y a une anatomie et une perspective pour dessiner correctement sans modèle; pour appliquer la perspective aérienne, point d'autre méthode que peindre d'après nature, comme faisait Giorgione. Aussi entre une figure florentine et une figure vénitienne y a-t-il toujours cette différence que la seconde vit et respire dans son milieu, tandis que, chez le Florentin, le paysage de fond — souvent une architecture — pourrait être remplacé. La *Joconde* se dresse sur un très beau lointain de roches bleues; mais aucune des valeurs de ce visage ne serait faussée si la figure se détachait comme le *Saint-Jean-Baptiste*, sur un fond de laque sombre. Le milieu dans lequel vivent les figures compte si peu que Michel-Ange ne choquera personne en le supprimant tout à fait. Au contraire, les personnages du *Concert champêtre* de Giorgione ne sauraient se concevoir en un autre milieu; couchés dans une prairie moins verte, sous un ciel moins profond, les pourpoints seraient de couleurs lourdes et les chairs manqueraient quelque peu de finesse. Le tableau vénitien, après Giorgione, reste à base de paysage.

Et les objets ne sont pas seulement des apparences visuelles; ils suggèrent au regard des sensations tactiles et nous renseignent sur la matière qui les composent. La couleur à l'huile est une substance dont on transforme la qualité, que l'on fait liquide et transparente, épaisse et granuleuse, et qui donne aussi la sensation matérielle des choses. Ce rouge cramoisi n'est pas seulement une tache, c'est une étoffe veloutée, au contact caressant; cette blancheur satinée est froide et lisse sous les doigts; sous l'émail du vernis, la couleur agatisée imite les sombres reflets de la laque ou du métal. Mais c'est surtout pour rendre la tiédeur molle d'une chair mate que les Vénitiens se sont évertués; dans un corps féminin peint par Titien ou Giorgione, un rayonnement de lumière et de chaleur subtile révèle le sourd travail de la vie organique. Le Florentin, qui rectifie et complète ses sensations par son intelligence et son savoir, dégage de tout corps humain l'écorché, la musculature que voile la peau. Le Vénitien ne cherche pas par delà ses sensations et il conçoit les choses comme il les voit. La *Flora* de Titien est, dans toute sa chair, blonde et chaude comme l'épiderme de sa gorge, et la prairie où s'enfoncent les figures de Giorgione est tout entière ce vert onctueux et

profond où les barbes du pinceau se sont mollement promenées.

Enfin cette couleur à l'huile posée d'une certaine façon conserve l'élan de la main : les mouvements de la brosse, bien choisis, l'enrichissent encore d'expressions nouvelles. Avant les Vénitiens, les peintres n'avaient point tiré d'effets de la *touche*, les fresquistes florentins, parce qu'ils usaient d'une couleur sans corps, les primitifs flamands parce que l'imitation scrupuleuse de la nature leur imposait une manière impersonnelle. Quand, à Venise, on couvrit pour la première fois de vastes surfaces avec la peinture à l'huile, le travail de la brosse ne pouvait plus se dissimuler sous le fini de l'exécution; chez Titien, les touches sont robustes, mais se fondent en un enduit moelleux et généreux; la brosse de Véronèse se promène posément sur les plis des étoffes, traverse de larges espaces sans impatience ni lenteur; Tintoret et Tiepolo surtout comprirent le maniement du pinceau parmi leurs meilleurs moyens d'expression; Tintoret sabre en quelques coups une silhouette, et la violence de sa main suggère des gestes véhéments; chez Tiepolo la main nerveuse s'amuse aux caprices froufroutants des robes de soie.

Et combien d'impressions encore que les mots ne peuvent même suggérer! Le peintre doit arriver à ce résultat qu'une touche exprime en même temps toutes ces qualités, lumière, couleur, substance, distance et même mouvement; le meilleur est celui qui condense le plus de sensations dans un hachure colorée. Devant un Titien ou un Véronèse, à la vue d'un effet même très humble, une écharpe de soie pervenche sur une gorge pâle, des perles laiteuses dans une chevelure blonde, nous sentons soudain, à notre plaisir plus vif, que le peintre a touché juste. C'est la sensation de toutes ces harmonies savantes qui est au fond de notre volupté.

*
* *

Giorgione, mort en 1510 à trente-deux ans, n'avait pu pratiquer longtemps cette *maniera moderna*, comme l'appelle Vasari. A Titien, son ami et sans doute son élève, il fut donné d'en développer toutes les conséquences. Comme Giorgione,

Titien, dès ses premières œuvres, aime à placer ses figures en de beaux paysages; comme chez Giorgione, le sujet du tableau est avant tout une chair splendidement illuminée, un visage clair sur un fond obscur, un beau corps dans la pénombre d'un crépuscule. Si Titien réchauffe la verdure de rousseurs étouffées, s'il assombrit l'émeraude du ciel sans en troubler pourtant la transparence, c'est que cette atmosphère et cette nature ne sont pas seulement un décor inerte pour envelopper un corps lumineux et en affiner la morbidesse; le peintre n'a pas disposé un savant repoussoir pour relever l'éclat des nudités ou des draperies; il a demandé à ce paysage d'expliquer le bien-être physique de ses figures. Comme dans les tableaux de Giorgione, une même volupté s'épanouit dans les feuillages opaques, alanguit la chair robuste des Vénus et des Nymphes, comme si la sensualité du peintre, se propageant dans toute la nature, faisait palpiter hommes et choses dans une ivresse commune.

La Vénus de Botticelli a quinze ans, et le charme aigrelet d'une adolescente; la Flora de Titien en a trente et la saveur pleine d'un fruit mûr; chez la *Laura de Dianti*, la *Bella*, cette beauté en pleine éclosion réside-t-elle dans la pureté des traits? Le dessin en est assez banal. Mais la couleur est animée et tiède comme une chair. Aussi nulle affectation d'élégance ou de gracilité; ces merveilleuses patriciennes fatiguent la soie du corsage par la plénitude de leurs formes généreuses. Palma le vieux, lui aussi, admira cette opulence, mais il ne sut pas toujours lui conserver la gentillesse, la légèreté de la jeunesse. Plus tard Titien multiplia ces *nudes* qui donnent comme la note de son génie intime; les Vénus ou Danaé, qu'il a étalées sur des lits, sommeillantes ou alanguies, sont de merveilleux corps auxquels Michel-Ange devait trouver une rondeur de formes très banale car ces figures féminines ne sont pas comme celles de Florence, alertes et agissantes; le mécanisme interne n'en est pas apparent, qui chez les Florentins dessinait l'effort; elles sont de chair inactive et sensuelle. Dans ces figures, nul mouvement, nul sentiment; le mouvement dérangerait leur harmonie indolente, les passions ternniraient cette beauté sereine qui semble un rayonnement de la santé. L'œil de ces majestueuses créatures se pose direct et placide, il est

vide ; le regard noyé de langueur est ingénu ou plutôt absent, car le regard parle de l'âme, et ces figures jouissent de leur corps. La couleur fine et robuste dont elles sont pétries, c'est la substance la plus précieuse que jamais peintre ait su créer, c'est de la chaleur et de la lumière, de la vie et de la volupté. Arétin adressant à un ami une petite toile de Titien lui écrit : « Regardez la charmante jeunesse de saint Jean ; regardez ses chairs si bien peintes qui, dans leur fraîcheur, ressemblent à la neige teintée de vermeil, mais émue par les battements et réchauffée par les haleines de la vie. »

Un tel art devait naturellement modifier la signification des sujets religieux. Car attendre d'un peintre qu'il transforme sa manière quand il change de sujet, il n'y faut pas songer. Avant Titien, d'ailleurs, les Vénitiens avaient marqué leur préférence pour les motifs sans action dramatique, ces *saintes conversations* où, sous le regard affectueux de la Vierge, se groupent de religieuses figures, merveilleuses de visage, et de costume somptueux ; en de telles peintures, l'action est immobile et silencieuse ; si les figures sont émouvantes, c'est par leur seule beauté ; il suffit alors de les bien grouper pour nous intéresser et nous attendrir. La plus extraordinaire de ces compositions est certainement la Vierge au donateur que Titien a placée dans l'église des Frari pour la famille des Pesaro ; gracieuse divinement, la Vierge s'est posée sur le seuil d'un palais ; au-dessus, de massives colonnes vont se perdre dans les nuées peuplées d'anges ; en dessous, sur les marches de marbre, des Vénitiens altiers et pieux ; les accessoires, les personnages, la composition entière ont pris une extraordinaire majesté, grandissant cette sainte famille à la taille d'une décoration épique ; les rouges ardents des dalmatiques et des oriflammes ont de tels éclats qu'ils sembleraient des morceaux de bravoure si l'œuvre entière n'était d'une gravité solennelle et radieuse.

Dans la *Mise au tombeau* du Louvre les gestes tendres des porteurs, leurs visages bruns penchés vers le précieux cadavre, les figures douloureuses sur le ciel assombri, les chevelures rousses, diffuses dans l'or des derniers rayons, les tuniques grenat et les robes vertes, flamboyantes ou étouffées dans l'ombre du crépuscule, toute cette splendeur assoupie dans

l'agonie du jour enveloppe comme d'une caresse la pâleur affinée du corps divin ; le spectacle de la douleur se pare d'une telle beauté que la volupté toute sensuelle de cet art s'ennoblit jusqu'à la pureté d'une émotion religieuse. C'est là peut-être le seul art religieux capable de nous attendrir aux larmes, le seul qui sans doute soit encore permis aux modernes depuis que trop de sensations et trop de science interdisent aux peintres chrétiens l'expression ingénue.

Titien, dont la peinture peut rendre la vie dans son caractère physique, nous donne de l'humanité d'alors des portraits plus matériels, et par suite plus complets que ceux des meilleurs Florentins, Vinci, Bronzino, dont le dessin pourtant subtil, raffiné, vibrant, d'un modelé particulier dégage, toujours une figure généralisée. Ce que Titien traduit, c'est l'animation obscure et profonde de la chair. Ce qu'il va donc naturellement surprendre, ce sont les signes expressifs de la vie organique, un jeune visage ardent et pâle, des lèvres rouges comme une blessure, dans une barbe noire, la chair sèche d'un visage osseux, tous ces signes d'un tempérament physique, plus révélateurs que toutes les grimaces physionomiques parce qu'ils nous font pénétrer jusqu'à l'origine animale des passions, surtout dans une humanité où elles paraissent avoir été brutales. Mais cette vie individuelle, l'art de Titien lui donne une intensité qui dépasse les limites d'un être particulier, comme s'il ramassait en une puissante image tous ces traits flottants par lesquels la légende amplifie les lointaines figures de l'histoire. Ces Charles-Quint, ces Philippe II, ces Paul III et tous ces Farnèse parmi lesquels il y avait des fauves féroces et des félins rusés, ces doges altiers et chenus dans leur simarre de pourpre, ces patriciens en pourpoint noir sur le visage desquels plusieurs siècles de domination ont imprimé la fierté, ces rudes cavaliers bardés d'acier dont la prunelle sous le noir sourcil a l'éclat sombre et menaçant de leur armure, et tous ces farouches inconnus disséminés dans les musées d'Europe, bien qu'ils soient comme nous des êtres de chair et de sang, se dressent dans la mémoire, impérieux, ineffaçables, avec l'ampleur de personnalités exceptionnelles.

Telle que l'avait pratiquée Giorgione, la peinture à l'huile convenait à des tableaux de dimensions généralement médiocres.

Titien transforma cet art pour l'adapter à des décorations plus vastes, pour décorer les grandes surfaces jusqu'à ce jour réservées à la fresque. Le premier, il a donné de vastes dimensions à ces paysages que Giorgione et lui-même enfermaient en de petits cadres pour mieux concentrer les fortes harmonies du ciel et des plantes autour d'un beau visage ou d'un beau corps. Il fit plusieurs tentatives pour développer cette peinture sans en diminuer la forte saveur, et pour délayer la couleur sans lui ôter de sa densité.

Dans le *Martyre de saint Pierre*, par-dessus le groupe violent du martyr et de ses assassins, de grands arbres dressaient leurs futaies hautes comme les colonnes de la Vierge des Pesaro. De la *Bataille de Cadore*, disparue, il subsiste une esquisse ardente, éclatante, d'après laquelle la coloration générale trop intense devait, semble-t-il, donner à l'ensemble un aspect compact. Seule la *Présentation de la Vierge au temple* nous reste pour juger cette décoration nouvelle; les figures et les choses, les architectures et le paysage semblent plus solides que la réalité, tant la couleur en est puissante et concentrée. A droite la ligne oblique de l'escalier sur une masse d'architecture, à gauche une foule entassée qui regarde la petite Vierge montant les degrés. Et par-dessus les têtes, un lointain merveilleux; un grand roc raviné et bleui, dressé sur un ciel nuageux. L'ensemble, fortement lié par de larges ombres, est pourtant aussi articulé que possible; les nuages blancs, quelques costumes clairs et les plants nets de l'architecture dégagent avec fermeté les membres de cette masse. Aucune prouesse de réaliste ne nous a depuis, comme Titien ce jour-là, mis en contact immédiat avec une foule, en pleine réalité, tout en conservant à son œuvre harmonie et splendeur. Mais de tels tours de force font trop sentir la difficulté vaincue. Titien a été si puissant et si dense que son œuvre est comme appesantie par sa propre solidité. Il faut à cette décoration, pour la porter, un encadrement d'or et de boiseries sculptées. L'innovation de Véronèse sera d'alléger ces grandes masses, d'ouvrir dans cette architecture de larges baies sur le ciel, de supprimer le paysage pour dresser les figures au-dessus de l'horizon, en plein azur, et de répandre la lumière du grand jour dans tous les recoins de son tableau. Mais il faudra faire bien des sacrifices, éteindre le coloris

éclatant, dissoudre, volatiliser ce clair-obscur qui donne à ce panorama son étonnante cohésion.

« Titien esquissait hardiment par des coups résolus et par des couches épaisses »; après quoi, il laissait reposer sa peinture, puis la reprenait, la corrigeait et « la poussait à la plus parfaite harmonie qui pût rendre la beauté de la nature et la beauté de l'art ». Il n'abandonne l'œuvre, comme l'arbre son fruit, que lorsqu'elle refuse la sève et que la saveur est pleine. Plus tard, à la fin de sa vie, il se détendra de cette exécution sévère. Influencé peut-être par les hardiesses de Tintoret, il peindra par balafres, sabrures; mais malgré la rudesse de sa pâte, la couleur conservera sa tonalité harmonieuse. Du tableau tumultueux, se dégage une grande douceur; les pires violences semblent cadencées. Dans son œuvre dernière, une *Pieta* inachevée, lourde, emphatique et poignante, tout est simple, violent; les attitudes sont raides et véhémentes; la Mère douloureuse tenant le cadavre sur ses genoux, une Madeleine hurlante sont exécutées de cette manière spéciale à sa vieillesse, grasse et lâchée, écrasée et grumeleuse. Cette brutalité grandiose est d'un homme qui ne cherche pas à plaire, et l'on dirait que l'âme est plus emportée à mesure que la main s'alourdit.

Nul avant lui n'avait uni tant de robustesse à tant de volupté, tant de mollesse à une énergie aussi pleine, tant de jeunesse et de fraîcheur à une maturité aussi épanouie. Cet art tendre et violent, caressant et robuste, est d'une puissance irrésistible; une même sensualité grave donne aux bacchanales une sorte de dignité religieuse et fait rayonner la vie charnelle d'une telle beauté que la splendeur morale des figures sacrées n'apparut jamais plus émouvante; il n'y a point d'autre œuvre pour propager comme celle-là les frissons de la tendresse et de l'enthousiasme : on dirait que toutes les forces de la nature sont passées dans ce mâle génie pour se muer par le miracle de l'art en volupté et en harmonie.

***

Tintoret dans l'atelier de Titien avait appris ce coloris inventé pour servir de langage à la volupté. Il en comprit la

puissance et rêva de l'employer au pathétique. De tous les peintres vénitiens il est peut-être le seul qui ait pris au sérieux les sentiments dramatiques et se soit proposé d'émouvoir par le spectacle d'un martyre ou d'un miracle, plutôt que par la beauté des figures. Mais s'il conçoit une action, ce n'est pas à la manière intellectuelle des Florentins, Vinci ou même Raphaël, qui composent une attitude et une physionomie pour nous faire comprendre des mouvements psychologiques; il procède lyriquement, comme le peut faire un Vénitien qui pense avec sa sensibilité, ne comprend que les sentiments qu'il partage, et attend de sa prodigieuse imagination les trouvailles de lumière et de gestes qui suggéreront la terreur ou la pitié : art analogue à celui de nos romantiques dont l'âme est secouée par les passions qui agitent leurs personnages. Un tableau de Tintoret nous fait toujours prendre contact et souvent sympathiser avec l'âme fiévreuse du peintre. Sa forte sensibilité, un peu populaire, partage les souffrances qu'il montre; une imagination très prompte lui fait trouver sur-le-champ le motif expressif. Dans un tel art il faut une rapidité d'exécution qui obéisse au sentiment instantané : Tintoret sent, imagine et peint avec une verve intrépide qui ne laisse pas à l'inspiration le temps de s'éteindre. Qu'allait devenir, avec cette nouvelle poétique, le coloris de Giorgione et de Titien?

La rupture se produira très vite entre le maître et le disciple; dans les premières œuvres, dans le fameux *Miracle de Saint Marc*, le coloris de Tintoret a l'éclat puissant des plus belles œuvres de Titien; des robes carmin et grenat, un ciel d'émeraude; mais très vite le rouge s'éteint qui flambe dans Titien et semble toujours réchauffer en dessous sa couleur d'or et ses ombres fauves; les teintes enflammées font place à un coloris brûlé; les chairs pâlissent; les étoffes autrefois cramoisies ont perdu leur éclat, pris des teintes vineuses; tout est plus amorti et plus sourd. L'harmonie de Titien est le résultat d'une maturation lente dont ne saurait s'accommoder un improvisateur rapide. Son coloris si plein, si fortement lié, donne à toute chose une cohésion et aussi un aspect presque paisible, tant la violence même y est rythmée. Or, Tintoret a besoin du désordre, pour suggérer une puissante gesticulation : ses moyens

se simplifient de plus en plus, ses couleurs se réduisent bientôt à une gamme très sommaire qui, sans beaucoup d'intermédiaires, va brusquement du brun opaque aux clartés livides. Bientôt les corps apparaissent comme des lueurs blafardes en des ombres violacées. Aussi ce Vénitien finira-t-il par dire : « les plus belles couleurs sont le noir et le blanc », parce qu'elles donnent le relief aux figures par la lumière et l'ombre. Il renie presque la tradition vénitienne, il devient Florentin : « dessiner, dessiner encore et toujours ».

Malgré tout, ni ce noir ni ce blanc ne sont de la clarté et de l'ombre abstraites : ils conservent toujours un souvenir de l'incandescence éteinte. Cette lumière, c'est l'or en fusion d'une vision céleste, la fulguration de l'orage, la flamme tremblante des torches fumeuses, le rayon blafard de la lune dans un paysage de nuit, et toutes sortes de lumières livides, de simples balafres blanches qui jettent une clarté soudaine sur un beau geste, sur l'échine souple d'un corps féminin. Le pinceau se promenant sur les ombres y laisse des étincelles bleuissantes et, dans cet air épaissi, de fugitives lueurs semblent se mouvoir comme de souples écharpes d'argent. Même quand, de la matière précieuse que fut la couleur vénitienne, il ne reste qu'une boue inanimée, Tintoret en sait utiliser le coloris brûlé pour ses drames ténébreux. D'ailleurs ce coloris n'est jamais vulgaire; un homme qui a aimé Giorgione et Titien ne saurait perdre complètement toutes les qualités vénitiennes; l'amalgame épaissi reste veiné de métal rare, et sur les ombres opaques flamboie parfois le plumage chatoyant d'une gorge de faisan.

De plus, Tintoret a dû, pour ses vastes décorations, simplifier la technique, en rendre le maniement aussi facile et aussi rapide que celui de la fresque. Aussi a-t-il volontiers employé une couleur très diluée qui laisse sur la toile un mince glacis et permet d'inonder rapidement de grandes surfaces. Cette exécution de premier jet suit l'inspiration fougueuse sans la ralentir; le travail reste léger, la touche brusque : aucune retouche ne contrarie cette verve spontanée. Promenée rapidement par une brosse qui dessine toujours, comme dessine un pinceau, avec de la lumière; cette couleur fluide étendue brutalement suggère merveilleusement la violence des mouvements, et c'est encore une raison pour laquelle

Tintoret aima cette peinture *strapassée*. Mais c'était une raison nouvelle pour que fussent sacrifiées les colorations cohérentes et pleines de Titien.

Sa recherche de la violence et du pathétique avait rapproché Tintoret de Michel-Ange, mais les deux arts étaient de nature trop dissemblables pour s'amalgamer. Les divinités au corps d'ivoire que Tintoret a peintes au palais des Doges, à l'Anticollège, sont sœurs de l'Aurore et de la Nuit qui dorment sur le tombeau des Médicis; elles en ont les formes longues, la souplesse et la plénitude élastique. Mais Tintoret, en Vénitien, voit des corps de chair qui évoluent dans une atmosphère où ils respirent, avec une lumière, un horizon, un paysage. Les savantes anatomies que Michel-Ange a peintes au fond de la Sixtine sont un peu des formes sans matière, et nous ne sommes pas autrement surpris de voir dans le vide ces abstractions qui échappent aux servitudes de notre univers. Chez Tintoret au contraire, quand les Vénus et les saint Marc, les Archanges, les Dieux et les hommes nous apparaissent nageant dans l'espace, jamais la pensée de leur pesanteur ne nous quitte. Le peintre, qui reste, comme tout Vénitien, réaliste et sensualiste, semble plus audacieux encore que Michel-Ange, car il viole les lois physiques de notre monde, tandis que le Florentin concevait de toute pièce un univers qui n'est pas le nôtre. Et de même quand il emprunte à Michel-Ange ses brusques raccourcis, sa témérité à lancer un corps en avant ou en profondeur dépasse celle de son modèle parce que son savoir est moindre. Il n'a pas la science d'un Florentin, il n'est pas choqué par la brutalité de son modelé, et il déforme sans scrupule les corps quand la vivacité de leur mouvement doit en être accentuée; car il songe moins aux formes qu'à leur déplacement dans l'espace et son dessin suit le geste sans souci des subtilités anatomiques. Il préfère même envelopper les corps de draperies, non seulement pour la ressource de leur couleur, mais parce que les plis brusques d'une robe, mieux qu'un muscle roidi, amplifient, accélèrent l'élan d'un corps. S'il allonge démesurément ses figures, et si la lourde silhouette s'appointe par des plis obliques qui plantent une pesante figure sur de fines extrémités, c'est parce que ces lourdes masses s'élancent avec d'autant plus de violence qu'elles semblent plus oscillantes sur leurs points d'appui.

Tintoret s'est créé un monde à lui où s'agitent furieusement des hommes aux barbes farouches et des femmes au visage gracieux. Deux fois au moins il trouva une tâche égale à ses forces. Dans le *Calvaire* de l'école Saint-Roch, il a remué autour du Crucifié toute une population, amoncelé des attitudes cruelles ou lamentables ; partout, dans cet immense paysage de cauchemar, aux teintes illuminées de foudre, une lumière pauvre et brutale, blanchissant ici et là des figures de spectres, fait surgir de l'ombre d'étranges silhouettes, ajoutant le pathétique poignant d'un spectacle vrai aux fantasmagories d'une vision infernale. Et la félicité céleste, telle que la conçoit Tintoret, n'est pas très différente de l'horreur du calvaire. Au palais ducal, dans la plus vaste peinture du monde, il a accumulé des mouvements véhéments et des oppositions violentes de ténèbres et de lividités ; dans ce *Paradis*, il ne reste rien des séraphiques images de Fra Angelico ni de leur timide béatitude ; les fraîches couleurs de l'arc-en-ciel n'ont pas résisté ; des bleus pervenche, des roses passés, des lilas fanés ont pris des pâleurs spectrales, et les innombrables figures qui nagent dans l'atmosphère se mêlent intimement aux ombres fuligineuses et aux lumières éteintes. Ces figures, il les a peut-être crues paisibles, ferventes d'amour divin ; en réalité une tourmente les emporte et tandis que les innombrables visages sont tendus vers le globe de lumière où le Christ couronne sa mère, ce chaos de corps, de têtes, de fumée et de flammes obscures tournoie dans un tourbillon vertigineux autour de l'image divine, comme autour d'une félicité inaccessible : dans ce furieux Paradis les élus eux-mêmes conservent l'inquiétude orageuse de son âme.

Tintoret, bien qu'il soit par sa naissance le seul Vénitien de Venise parmi les grands peintres du XVIe siècle, est pourtant comme un étranger dans l'École, ou tout au moins comme un transfuge. Parmi ces poètes sensuels, il fut un peintre dramatique. Sur la porte de son atelier, il avait, dit-on, résumé ainsi son enseignement : « le coloris de Titien et le dessin de Michel-Ange ». Cette épigraphe expliquerait assez bien l'œuvre de Tintoret ; elle dit comment, pour avoir voulu concilier les inconciliables, il a décoloré Titien et raidi la souplesse nuancée du dessin florentin. Cette langue composite et vigoureuse

avait pu exprimer une âme véhémente, mais après Tintoret elle ne pouvait plus servir ; cet art frappe si fort qu'il stupéfie ; après de tels orages, fatigué des violences, insensible à la douceur, notre goût reste atone.

***

Un jeune peintre vint s'installer à Venise et fut salué par Titien vieilli comme son vrai successeur. Véronèse, élevé à Padoue, ville universitaire où l'on enseignait beaucoup de sciences, savait plus de perspective, d'archéologie, de mythologie que les élèves de Jean Bellin. D'où l'ampleur plus grande des compositions, le choix plus varié des sujets ; pour s'épanouir, son art n'avait d'abord qu'à s'infuser le coloris harmonieux des Vénitiens.

Mais de Titien à Véronèse, quel appauvrissement de la sensibilité ! le spectacle sera plus splendide et moins émouvant. Lorsqu'ils donnaient la vie à Vénus ou lorsqu'ils évoquaient le drame pathétique du Golgotha, Titien et Tintoret étaient jusqu'au fond de l'être frissonnants de tendresse ou de terreur ; de leurs paysages et de leurs figures émanent des sensations profondes qui dépassent infiniment le plaisir des yeux. La sensibilité de Véronèse reste plus extérieure ; un magnifique décor d'architecture remplace les paysages ; les étoffes ont plus d'éclat et de lumière que les chairs ; dans le jeu bigarré des figurants et des accessoires, on oublie les acteurs et l'action ; au milieu des seigneurs fastueux, des patriciennes chamarrées de brocart, ce sont personnages bien modestes que Jésus et la Vierge ; la beauté du décor ne s'ajoute pas à l'intérêt du drame ; elle le remplace. De plus, ce peintre, qui est avant tout un décorateur, a pratiqué la fresque comme la peinture à l'huile, et certainement une part de son originalité vient de ce qu'il a su transposer le coloris vénitien dans une gamme conciliable avec la peinture murale ; les tonalités ardentes de Giorgione et de Titien, leurs couleurs intenses reliées par un robuste clair obscur forment chez leur successeur une harmonie moins compacte ; les taches, plus dispersées, aux colorations plus rompues et aux clartés plus fraîches s'accordent mieux avec l'improvisation de la fresque et le travail nécessairement rapide

du peintre qui doit couvrir de vastes espaces. Les tableaux inachevés de Véronèse montrent non pas les dessous profonds d'un Giorgione, mais les tonalités blanches qui sous la couleur conserveront leur clarté comme le plâtre du mur.

Au moment donc où Tintoret assombrissait de plus en plus le coloris de Titien, Véronèse va l'éclaircir et comme le délayer dans la lumière. Il a complètement supprimé les teintes brunes et les couleurs de terre brûlée; les bruns, les rouges, les jaunes deviennent plus pâles et plus froids. L'or devient soufre, le cramoisi tourne au violet; au lieu de velours grenat, des roses pâlis et satinés; au lieu des ombres rousses, des gris teintés légèrement d'une clarté verte. Titien composait ses tableaux avec des couleurs concentrées et une lumière intense. Tintoret, qui sacrifie la couleur, voit des lumières qui surgissent brusquement de l'ombre. Véronèse montre des taches de couleur se mouvant en pleine clarté. Comme il n'y a plus d'ombres fortes pour éteindre certaines parties du tableau au profit des autres, la lumière généreuse laisse voir dans toute leur pureté les modulations de la couleur; le peintre ne semble pas — quoi qu'on en dise souvent — rechercher avant tout l'éclat ; il emploie volontiers des teintes rompues et mêlées, des violets, des verts et des gris, et parfois ses effets semblent un peu ténus quand on vient de goûter aux couleurs concentrées de Titien.

Et pourtant la trame de ces immenses compositions est d'une richesse soutenue, les teintes locales des étoffes sont toujours de matières rares, et si la lumière est égale, la couleur est toujours changeante ; la soie joue sur elle-même en reflets bigarrés, car il aime les satins cassants dont les plis ne sont pas tant modelés par les ombres que colorés par des reflets ; à la souplesse du lin, à la mollesse lourde de la laine, qui ont des teintes plus neutres, mais dont les sinuosités enchantent les dessinateurs, il substitue les tissus soyeux, veloutés ou à ramages. Et lorsqu'il n'y a ni plissement, ni reflets pour varier une teinte plate, des broderies et des brocarts fleurissent en raies, taches et arabesques ; cette diversité du coloris, qui amuse le regard, se neutralise un peu par elle-même dans l'ensemble; mais lorsqu'ils s'arrêtent sur un épisode de l'immense peinture, nos yeux trouvent toujours à savourer quelque effet subtil, d'exquises préciosités de colorations.

C'est pour baigner ses vastes décorations dans une clarté plus fraîche et pour faire circuler l'air dans ses blanches architectures que Véronèse donne tant de place au ciel. Il dresse en pleine atmosphère ses palais merveilleux ; c'est comme un Olympe où se mêlent les blancheurs des nuages et du marbre, où l'on respire l'air vif des hautes altitudes, et parfois, quand il peint un plafond, il supprime tout à fait le sol et les architectures ; les figures alors planent dans l'azur parmi les nuées blanches. La *Chute des vices foudroyés par Jupiter* montre des géants puissants et des femmes aux couleurs perlées qui nagent dans une atmosphère pure et comme lavée par une ondée d'avril. Chez Titien, le fond sur lequel jouent les figures est l'horizon bleu et or d'un crépuscule incandescent ; chez Véronèse s'élèvent des palais de marbre aux ombres roses, et tout au loin des campaniles apparaissent, pâlis dans l'atmosphère liquide comme les cailloux que l'on voit blanchissants sous l'eau verte des glaciers. Sur ce fond lumineux le peintre promène des figures plongées en des ombres légères ; pour la première fois, on trouve chez lui ce procédé si décoratif qui consiste à découper les personnages du premier plan en silhouettes assombries sur un ciel clair. Rien ne fait mieux circuler l'air entre les colonnades, autour des corps, que cette lumière qui les détache du fond et les allège.

Aussi, lorsqu'il accumule ses fastueux figurants, Véronèse doit-il mettre dans les attitudes cette variété qu'il ne recherche pas dans de vives oppositions de lumière. Or ses personnages, à l'encontre de ceux du Tintoret, n'agissent pas ; ils se contentent de poser avec noblesse et mettent quelque ostentation à montrer le magnifique costume dont ils sont chamarrés. Déesses étendues sur des nuages, patriciens attablés à un banquet ou debout autour d'un martyr, tous dressent ou inclinent leur haute taille avec la même indolence majestueuse. Véronèse sait fort ingénieusement varier ces gestes sans utilité ; il renverse les corps, fait cambrer les torses, détourner les têtes ; dans les perspectives fuyantes de ses plafonds il garnit un coin avec de grandes figures qui paraissent chanceler ; si l'action est incompréhensible ou nulle, au moins la pose est-elle toujours libre et aisée.

Dans l'*Apothéose de Venise*, au palais des Doges, un portique

d'une merveilleuse richesse lance ses colonnes torses au travers des nuages. Tout en haut, sur une couronne de blanches vapeurs, autour de Venise, la blonde reine parée comme une fée, des divinités splendidement vêtues et des nudités nacrées plus belles encore se groupent respectueusement; au-dessous se continue la triomphale vision; des patriciennes rieuses, le visage et la gorge baignés de cette ombre perlée où brille une lumière trouble, se renversent pour voir, comme si, du balcon de leur palais, elles suivaient les régates du Grand Canal; et tout en bas, une foule désordonnée où le peintre a mêlé le peuple de Venise aux lansquenets et aux reîtres qui vont au loin faire peser la volonté de la République. Immense et sublime apothéose qui ne symbolise pas seulement le faste oriental et l'élégance latine de cette Venise qu'enveloppe toujours la pure clarté du plein ciel; elle résume l'imagination du peintre qui sut le mieux concilier le charme robuste de la réalité avec les rêves féeriques.

Ces éblouissantes décorations restaient dans les églises, les monastères et les palais de Venise comme un enseignement. Aussi lorsque, au XVIIIe siècle, la peinture vénitienne eut un renouveau d'énergie, c'est à l'imitation de Véronèse que revinrent les décorateurs. G.-B. Tiepolo « aima et copia passionnément les peintures du grand Paolo ». Dans son œuvre le coloris vénitien continua son évolution par delà le terme où Véronèse s'était arrêté. Véronèse avait éclairci le clair-obscur et donné plus de liberté aux éléments de la décoration; Tiepolo fait jouer des formes élégantes, des draperies claires et des vapeurs neigeuses dans un azur pâli; l'architecture s'allège encore, disparaît souvent pour un cadre moins régulier; le peintre aime à faire plafonner des figures volantes dans un ciel traversé de nuages. A la fresque comme à l'huile, la trame générale de son coloris est d'une blancheur qui fait sentir un dessous de plâtre, donne à l'ensemble une élégance un peu fardée. Dans cette clarté générale, les taches de couleur apparaissent éparses, capricieuses, sans rien qui les rassemble, comme si les corps se dispersaient en reflets fantasques. Plus de clair-obscur; comme dans les peintures du XVe siècle, les choses se détachent et s'opposent par les seuls contrastes de

couleurs; pour rester léger, il suffit de les choisir tendres et Tiepolo n'y manque pas. Toutes ces parties neutres du tableau que les peintres noyaient d'ombre, Tiepolo les pâlit, les blanchit, les illumine; le fond, c'est un ciel, un nuage, des marches de marbre, des tentures claires; sur cette lumière les couleurs peuvent être ténues et délicates; sur un fond obscur elles seraient creuses et inconsistantes.

En reprenant cette tonalité lumineuse des primitifs inhabiles aux effets de clair obscur, Tiepolo ne leur emprunte pas leur naïveté; il conserve les conquêtes de la perspective aérienne et ne donne pas aux lointains un coloris aussi intense qu'aux premiers plans; seulement, au lieu de les enfumer, il adoucit les teintes, éloigne les objets dans des tonalités passées et savonneuses; coloration d'une distinction un peu fade qui plut au goût élégant et fatigué du XVIIIe siècle. Une couleur surtout devait prendre une importance qu'elle n'avait jamais eue à Venise : le bleu, un outremer pâli et comme diaphane. Les autres couleurs doivent se subtiliser, se dépouiller de matière, se laisser pénétrer de clarté. Point de rouge, mais du rose; le vert est atténué en teinte mousse, l'oranger décoloré en teinte paille et ces couleurs légères ne sont ni ennuyeuses ni pénibles parce que leur désordre bigarré ne semble pas tant un fouillis de choses solides qu'un caprice de la lumière.

Tiepolo accentue donc encore le caractère décoratif, dominant dans l'art de Véronèse. Chez celui-ci les accessoires et les figurants dissimulaient quelque peu les acteurs; chez l'élève, les figurants eux-mêmes perdent leur personnalité dans un papillotage décousu de satin et de brocart. Quelle action se joue devant nous? on ne songe pas à se le demander, tant l'œil, amusé par le bariolage délicat, aurait de peine à s'y retrouver. Un reflet sur un pli d'étoffe saisit l'attention; composition, personnages se brisent, se dispersent en taches de couleurs tendres, appliquées d'une main nerveuse; dans la clarté diffuse de sa décoration Tiepolo modèle par méplats, évite les rondeurs trop estompées qui s'alourdissent toujours de teintes neutres et d'ombres sales; ces facettes opposent des taches franches, vivement contrastées. Ces caprices d'un art fringant, voilà le terme dernier de l'évolution vénitienne. De Titien à Tiepolo, le chemin parcouru mène des colorations exaltées et vibrantes

au miroitement d'une aquarelle brillamment lavée, d'un siècle de volupté profonde et de passions ardentes au temps du caprice et du plaisir à fleur de nerfs.

***

Ainsi ces peintres de Venise pratiquèrent un art qui n'était celui d'aucun de leurs devanciers, pas plus le réalisme méticuleux des peintres du nord que l'art savant des Florentins. Ils n'avaient guère vu et retenu de la peinture que ce qui flattait leur tempérament, quelquefois la beauté des figures et le rythme des compositions, mais surtout la couleur harmonieuse, éclatante ou adoucie et toujours savoureuse; leur art est fondé sur la volupté des couleurs et cela était nouveau. Non que personne n'eût avant eux, sur les murs de Toscane ou les panneaux flamands, amusé les yeux par la beauté des teintes. Les fresquistes du XIVe siècle, Giotto tout le premier, avait aimé ces tendres tonalités qui donnent aux églises et aux monastères d'Ombrie et de Toscane une lumière égale et blonde, rayonnement apaisé du soleil qui flamboie au dehors. A Gand comme à Bruges, les peintres à l'huile trouvèrent vite aussi l'art d'harmoniser les couleurs, de faire chanter les étoffes rares, scintiller les pierreries. Mais, ni les plus raffinés des Giottesques, Fra Angelico ou Benozzo Gozzoli, ni les plus savants peintres du nord, van Eyck ou Memlinc, n'ont jamais cru que leur art pût, sans devenir le plus futile des amusements, se réduire à la volupté des yeux. Les Vénitiens, au contraire, eurent assez peu de curiosité intellectuelle et de gravité religieuse pour s'en tenir au monde des apparences, au jeu des couleurs, pour ne voir dans Jésus qu'un homme très beau, dans la Madone un merveilleux visage, dans un miracle ou dans la mise au tombeau qu'une belle fête, un glorieux cortège, le soir d'un beau jour. Le seul peut-être qui ait cherché dans les motifs religieux autre chose que de simples prétextes pour faire jouer ses harmonies favorites, Tintoret, est aussi celui qui a le plus compromis le coloris vénitien. Les autres inclinèrent l'histoire et la religion sous les exigences de leur art. Titien condense la même volupté dans

ses bacchanales et ses saintes familles ; Véronèse mêle l'Évangile à l'opulence majestueuse de Venise, et ses martyrs, somptueux comme des patriciens et des dogaresses, vont au supplice, au milieu d'un cortège triomphal, dans un décor magnifique de marbre et de ciel. Quand la ville héroïque n'est plus qu'une ville de plaisir, la peinture religieuse de Tiepolo se fait mondaine, élégante, capricieuse comme un carnaval de Venise. Jamais encore peintres n'avaient aussi hardiment suppléé au manque de sentiment chrétien par une sensualité, profonde et grave chez les premiers, superficielle et volage chez les derniers venus.

Florence, la ville curieuse et active, avait refait l'éducation des Latins et rattaché au classicisme des anciens un classicisme moderne ; quand son énergie fut épuisée, la tradition était si bien renouée que les monuments antiques continuèrent sans rupture l'enseignement florentin. Tandis que cet idéalisme antique et moderne submergeait peu à peu l'Europe, Venise se conservait intacte et, résistant à ce rationalisme latin, qui parfois passe sur notre art comme un souffle pur et sec, sauvegardait par son exemple les droits de la sensibilité. La nature et l'histoire l'avaient prédestinée pour ce rôle. Suspendue comme par miracle dans la lumière entre le ciel et le miroir des lagunes ; prodigieuse cristallisation de pierreries, de mosaïques et de marbres amassée lentement au fond de l'Adriatique par les courants qui reviennent d'Orient chargés de débris précieux, cette ville dissimule partout l'effort et la lutte sous l'opulence et la volupté. Parmi les hommes du Nord, Flamands, Allemands et Français, accourus pour visiter le sol classique de Rome, beaucoup se laissent entraîner vers Venise comme les fleuves qu'ils suivent en descendant des Alpes. Les idéalistes les mieux assurés dans leur doctrine, les réalistes rudes, aux énergies un peu âpres, en reviennent comme trempés de tendresse ; dans cette atmosphère Dürer s'est détendu, Rubens s'est épanoui, Poussin lui-même s'est laissé séduire par les Bacchanales de Titien ; tous ces pèlerins de Venise restent pour un temps illuminés d'amour et de joie.

LOUIS HOURTICQ

L'ŒUVRE

DE

M. FRANCIS JAMMES

J'ignorais jusqu'au nom de M. Francis Jammes, lorsqu'il y a deux ou trois ans le hasard mit sous mes yeux son *Roman du lièvre*, qui venait de paraître. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il me devînt cher. Je me suis familiarisé depuis avec celles de ses œuvres qui avaient précédé ou qui ont suivi, et je voudrais essayer de définir le charme que j'y trouve.

Non que j'entende donner M. Francis Jammes pour un auteur sans défauts. Il a des défauts, il en a de très visibles, qui ne m'empêchent pas de le lire avec délices, mais qui l'ont empêché jusqu'ici et peut-être l'empêcheront toujours d'être goûté du grand public.

Ses premiers vers datent de 1888, c'est-à-dire qu'il a débuté au moment où les décadents, symbolistes, préraphaélites et autres mystiques ou mystificateurs de cabarets littéraires faisaient encore parler d'eux. Il a fréquenté presque enfant chez des esthètes du Quartier latin ou de « la Butte » qui récitaient l'Évangile selon Verlaine et l'Art poétique selon Stéphane Mallarmé. Il a appris d'eux la prosodie nouvelle, celle du vers faux, du vers sans césure et sans rime qui a tantôt onze et tantôt quatorze pieds, et dont l'hiatus est l'indispen-

sable ornement. A la première page d'un de ses petits recueils, il écrit avec gravité : « Certains critiques pourraient croire que je leur fais des concessions dans *le Deuil des primevères*. Il n'en est rien. » — En effet, et je me demande quels critiques verraient des concessions dans des vers tels que ceux-ci :

Viens encore. C'est Orthez où tu es ; Bonheur est là.
Pose donc ton chapeau sur la chaise qui est là.
Tu as soif? Voici de l'eau de puits bleue et du vin.

. . . . . .

Sur le sable des allées
Elles s'en sont allées, désolées.

Elles avaient de grands chapeaux tremblants
Et des robes aux blancs rubans, sur les bancs.

Elles avaient des âmes de rossignol
Qui chante des choses qui volent, folles...

M. Francis Jammes voudra-t-il s'amender, un jour ou l'autre? Voudra-t-il se rendre compte que de telles recherches d'harmonie et de tels défis à la prosodie n'ajoutent rien à son mérite? Je le souhaite et l'espère un peu. Car je le sais dès à présent capable d'écrire, quand il lui plaît, des vers qui soient des vers et d'admirables vers. Il y en a d'épars dans son œuvre, beaux cygnes qui nagent au milieu d'étranges invertébrés. J'en citerai quelques-uns tout à l'heure.

Il aura plus de peine à se guérir d'un autre défaut, — celui-là, semble-t-il, inhérent à sa nature, quoique les mêmes influences aient contribué à le développer. M. Francis Jammes est fils de Béarnais, mais de Béarnais transplantés depuis deux générations aux Antilles. Il passe dans ses songes des petites cousines martiniquaises vêtues de mousseline blanche ; son imagination est comme sa maison pleine de souvenirs des Iles, et il a en lui toutes les langueurs, toutes les grâces mièvres et un peu puériles de l'âme créole. Encouragé par l'exemple de nos « déliquescents », au lieu de réagir contre sa tendance naturelle, il s'y est abandonné. Qu'on se figure un Parny élevé et façonné par Verlaine. Il s'est complu dans sa mièvrerie ; il s'est fait un devoir d'être précieux, d'être maniéré ; il a mis son point d'honneur à dire de façon très compliquée

des choses excessivement simples, tant et si bien que certaines de ses poésies ou de ses « proses » semblent une parodie « chatnoiresque », à la Mac-Nab, de la littérature décadente.

Exemple : *la Pipe.*

Il y avait un jeune homme qui avait une pipe neuve. Il la fumait doucement à l'ombre d'une treille où étaient des grappes bleues. Sa femme était jeune et jolie, retroussait ses manches jusqu'au coude, et puisait de l'eau au puits. Le seau en bois rebondissait contre la margelle et pleurait comme de l'arc-en-ciel. Ce jeune homme, en fumant sa pipe, était heureux, parce qu'il voyait çà et là voler des oiseaux, parce que sa vieille mère était vivante, que son vieux père se portait bien, et qu'il aimait beaucoup sa jeune épouse, à cause de sa gentillesse et de sa gorge dure et lisse comme deux pommes fraîches.

J'ai dit que ce jeune homme fumait une pipe neuve.

Sa mère fut prise d'un grand mal. On lui fit une opération qui la fit beaucoup crier, et elle mourut après trente-quatre jours d'horribles souffrances. Le père, qui se portait bien, causait un jour avec un ouvrier sous le porche de la petite église villageoise en réparation, lorsqu'une pierre qui se détacha de la voûte lui écrasa la tête. Le bon fils pleura ses bons vieux amis et, le soir, il sanglotait dans les bras de sa jolie femme.

J'ai dit que ce jeune homme fumait une pipe neuve...

Et cela continue : après avoir perdu ses vieux parents, le jeune homme perd sa femme que lui enlève un beau monsieur « décoré et distingué », ensuite son chien Thomas qui meurt de vieillesse. Et, dans l'intervalle, le jeune homme est devenu un vieil homme et la pipe neuve une vieille pipe, et il reste seul avec sa vieille pipe, et, un jour, après l'avoir enterrée sous une touffe de fleurs, il expire. — Et cela signifie, je crois, que les seuls amis qui nous suivent jusqu'à la fin de la vie, ce sont les objets inanimés, les choses. « Quels amis que les choses ! » s'écriait Balzac dans une lettre à madame Hanska. L'auteur de *la Pipe* le dit aussi, mais moins simplement.

Autre exemple : *le Mal de vivre.*

Un poète qui se nommait Laurent Laurini avait le mal de vivre. C'est un mal horrible, et qui fait que celui qui l'a ne peut voir les hommes, les animaux et les choses sans horriblement souffrir. Puis, c'est encore de grands scrupules qui empoisonnent le cœur.

Le poète quitta la ville... Il arriva dans un village...

Soudain, il vit auprès de lui une jeune paysanne ramenant des oies sous les étoiles. Elle lui dit :

— Pourquoi pleures-tu?

Il répondit :

— Mon âme, en tombant sur la Terre, s'est fait mal. Je ne peux pas guérir, car mon cœur me pèse trop.

— Veux-tu le mien? dit-elle. Il est léger. Moi, je prendrai le tien et le porterai facilement. Ne suis-je pas habituée aux fardeaux?

Il lui donna son cœur et prit le sien. Et aussitôt ils sourirent, et s'en furent la main dans la main, par les sentiers.

Les oies allaient devant eux comme des morceaux de lune.

L'histoire, du reste, finit le mieux du monde : auprès de sa naïve bergère, Laurent Laurini guérit vite, et il lui naît un beau petit garçon qui achève de le réconcilier avec l'existence.

J'ai vu des lecteurs qui après *la Pipe* ou *le Mal de vivre* jetaient le livre, moitié raillant, moitié se fâchant, et ne voulaient plus entendre parler de M. Francis Jammes. Il devra, évidemment, se résigner à des « concessions » et à des sacrifices, s'il veut que le grand public vienne à lui. Il a, en attendant, la sympathie de plus d'un lettré, de plus d'un même de ces « critiques » qu'il traite avec tant de dédain. Ceux-ci ne se scandalisent ni de *la Pipe* ni du *Mal de vivre* ni de mainte autre chose semblable ; ils s'en amusent, et y découvrent toujours quelque beauté d'expression, quelque spirituelle trouvaille de style, dont ils se délectent, ne serait-ce que les oies qui vont « comme des morceaux de lune ». Ils voient, certes, ce qu'il y a d'artificiel dans l'art de M. Francis Jammes, mais ils voient en même temps ce que son art a de tout à fait exquis, et volontiers ils lui pardonnent des affectations qui ne sont, après tout, que la rançon et peut-être la condition même de ses délicatesses et de ses raffinements.

C'est ainsi qu'il faut le lire. Il faut le lire sans esprit d'ironie, comme un écrivain qui se livre à nous, sinon avec simplicité, du moins avec bonne foi. *Deuil des primevères* ou *Roman du lièvre*, *Église habillée de feuilles*, *Clairières dans le ciel* ou *Pensée des jardins*, tous ses écrits sont des aveux. Il n'est et ne prétend être ni un romancier de grande imagination ni un lyrique au grand souffle. Il est un sensitif qui se confesse à mi-voix, qui note au jour le jour et en peu de mots ses impres-

sions ou ses rêveries; et qu'il parle de l'amour, de la nature ou de Dieu, le charme est dans la rare finesse de ses sens et de sa sensibilité.

***

Il a commencé comme la plupart des hommes et comme tous les poètes. Il était jeune, confiant, il était à l'âge où, selon un de ses plus gracieux vers,

Le cœur chante à la femme un Angelus sans fin.

Il a aimé, et l'amour l'a déçu. Ce que fut pour lui l'inévitable épreuve, il ne l'a pas dit ou ne l'a dit que très discrètement; il suffit que la blessure se voie, et on lui sait gré de sa discrétion.

Au premier rendez-vous que me donna une amie, j'avais emporté un rameau de glaïeul dont les gorges étaient d'un rose d'abricot. Nous le mîmes sur la fenêtre durant la nuit, où je l'oubliai pour ne me souvenir que de l'amie. Aujourd'hui, je voudrais oublier l'amie pour ne me rappeler que le glaïeul.

A travers le symbolisme et les afféteries du *Deuil des primevères*, voici, ce me semble, ce qui se devine de la crise par laquelle il a passé. Il avait le goût de l'analyse, il en a connu les supplices. Il a connu le tourment d'aimer, d'être aimé peut-être, et de ne pouvoir lire avec certitude dans le cœur chéri qui s'est donné, de ne jamais savoir ce qu'il y a derrière un regard ou un sourire, de ne jamais savoir ce qu'est au fond celle qu'on aime, ni si celle qu'on aime existe réellement, ni si en elle ce n'est pas un idéal qu'on aime.

Et il a connu aussi le supplice, ayant aimé, de vouloir aimer encore, de vouloir recommencer ce passé qui ne se recommence pas.

Qu'on ne croie pas qu'après la mort de Manon le chevalier Des Grieux n'ait plus aimé. Plus tard, oui, beaucoup plus tard, je sais qu'il s'est fait prêtre, qu'il s'est appelé l'abbé Jocelyn et qu'il habitait le presbytère de Valneige. Mais d'abord, peu de temps après son retour d'Amérique, peu de temps après

avoir enseveli sa « chère reine », il avait essayé de la retrouver, il avait cru la retrouver en une femme qui lui ressemblait un peu. Et bientôt, s'apercevant qu'en celle-ci il n'aimait qu'un souvenir, il lui avait dit sans doute ce que, dans *le Deuil des primevères,* le poète dit à sa nouvelle maîtresse :

Éloigne-toi. J'entends au travers de ton âme
Battre le cœur amer et doux d'une autre femme.

Las du réel qui l'avait meurtri, M. Francis Jammes s'en est un moment détourné. Il s'est épris des filles de son rêve, de gentilles couventines comme sa Clara d'Ellébeuse; d'ingénues passionnées comme son Almaïde d'Étremont; il s'est complu à dessiner leur figure virginale et un peu farouche. Ou bien il s'est épris des dames du temps jadis, des mortes éternellement jeunes. Quelques pages sur madame de Warens sont parmi les plus douces qu'il ait écrites. Il avait le droit de parler d'elle, étant de ceux qui savent tout le prix de la bonté. Je ne transcris que les dernières lignes de ces notes, prises pendant une visite aux Charmettes et à la maison où elle mourut :

Dans la misérable chambre qui fut la sienne, j'évoque l'étouffant soir de juillet où elle agonisa. Ce dut être un de ces jours d'orage où les hirondelles volent bas. De la puante ruelle où je me trouvais tout à l'heure, des germes putrides devaient s'exhaler comme aujourd'hui. Y avait-il de blondes enfants, assises sur une poutre, comme celles qui causent là?

Quelles furent ses rêveries lorsque, la nuit étant tombée, le prêtre eut procédé aux fades rites funèbres? Retrouva-t-elle en cet instant cette folie d'exaltation qui, à Évian, en 1726, l'avait prosternée aux genoux de M. de Bernex, quand elle s'écria :

In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum?

Revit-elle l'escorte royale qui accompagna en pompe, à Annecy, une si belle convertie que l'on se méfiait d'une amoureuse? Entendit-elle la voix d'un adolescent fatigué, penché sur elle, et de sa lèvre, comme d'une rose, effleurant ses cheveux, — ou n'entendit-elle que les dix heures qui sonnaient à jamais pour elle à la paroisse de Lémenc?

***

Après quelques années de vie errante, M. Francis Jammes est rentré à Orthez, dans la vieille maison où il était né. Il s'y

est établi à demeure, et une seconde phase de sa vie morale s'est ouverte :

Je te bénis, ô pauvre ville où je suis incompris, où j'abrite mon orgueil, ma souffrance et ma joie, où je n'ai guère d'autres distractions que d'entendre japper ma vieille chienne et que d'apercevoir de pauvres visages. Mais je gagne les coteaux où l'ajonc épineux s'étend, et j'éprouve, à méditer sur mes chagrins, une douceur bienfaisante; et c'est la résignation. Ce n'est plus aujourd'hui le rire grossier et dédaigneux du public, ni le doute terrible de tout qui m'inquiète. Le rire de mes détracteurs s'est lassé, et je deviens indifférent à ce que je suis. Cependant, je suis devenu grave envers moi-même et les autres. C'est avec une joie craintive que je considère l'insouciance des heureux. J'ai compris quelle douleur peut éclore de l'amour, et quel aveuglement naître d'un regard. Et c'est à cause de ce que j'ai souffert que je voudrais donner une triste et lente caresse à ceux qui n'ont encore que du bonheur.

Le refuge que cherchait son inquiétude était là, dans le calme d'une existence provinciale et à demi rustique, dans la nature, et, bien que ses premiers essais ne fussent pas sans valeur, il n'a été vraiment lui qu'à dater de ce jour : la nature l'a fait vraiment poète.

Poète de terroir, et ceci n'est pas un médiocre éloge, poète d'une petite patrie dont tous les horizons lui sont familiers et chers. Cette terre béarnaise, en bordure du pays basque et que limitent au sud les sommets neigeux des Pyrénées, il la connaît comme Du Bellay connaissait son Anjou. Si souvent il s'est rendu d'Orthez à sa métairie et s'en est revenu, quand le soleil d'été faisait chanter les cigales, ou quand « les étoiles d'hiver poudroyaient dans le ciel couleur d'ardoise »! Si souvent il a flâné au bord du gave qui « creuse les rocs, luit, tourne et file »!... Avait-il le cœur lourd? sentait-il se rouvrir l'ancienne blessure? il prenait son sac et son bâton, il s'en allait vers la côte espagnole, vers Irun et Fontarabie, sur les routes où cheminent « des filles en mantilles, aux cheveux en cédilles, huilés, bleus et plaqués sur le front ». Ou bien il poussait à l'est jusqu'à la vallée d'Ossau, et là, « au milieu de la coupe d'émeraude taillée dans les montagnes de Laruns », il regardait les bergers guêtrés de laine blanche et les bergères en capulet

rouge et long châle multicolore danser le branle au son du flageolet et du tambourin.

Mais, plus que tout le reste, ce qu'il regarde, ce qu'il observe, ce sont les bêtes et les fleurs.

On le louerait mal en le louant trop, et il n'est pas question de l'égaler aux maîtres qui, depuis Virgile, ont chanté l'innocence et la beauté de la fleur ou de la bête. Il y a loin, et cela va sans dire, de son *Roman du lièvre* ou de sa *Pensée des jardins* à une fable de La Fontaine ou à une *Rêverie* de Rousseau; il y a loin de ses carnets d'impressionniste à une poésie de Vigny, de Lamartine ou de Hugo, à un récit de Michelet ou de Tolstoï. J'imagine toutefois que La Fontaine l'eût invité à suivre avec lui l'enterrement de sa fourmi, et que Jean-Jacques eût eu plaisir à lui montrer son herbier. Et si, en somme, c'est toujours un peu procéder de Virgile que de parler des animaux ou des plantes avec bienveillance et précision, pourquoi ne pas dire que dans le talent de M. Francis Jammes il y a quelque chose de virgilien?

Il est précis, il l'est à ravir, lorsqu'il s'agit de noter la forme, la couleur ou le parfum d'une plante, les habitudes, les mouvements ou le cri d'un animal. Vous verrez chez lui des pâquerettes de janvier, d'une blancheur un peu violette, dont « les racines boueuses sentent la campagne labourée », — des mousserons qui « portent en eux la tremblante buée des nuits », — de longues files d'hirondelles qui grelottent, un matin d'automne, sur un fil télégraphique, « perchées, pointues », et qui s'élancent, puis reviennent, « faisant l'étude de l'air », prêtes à partir pour le grand voyage, — un scarabée empêtré de pollen qui

Sur son ventre en feu vert tricote avec ses pattes,

— des piverts, « semblables à des fuseaux », qui « trament des courbes dans le ciel », — trois papillons qui « tressent leurs vols » au-dessus d'un arbuste en fleur, — une chatte qui « lèche sa petite patte comme un pinceau et se peigne les poils courts du crâne »; vous entendrez les oies « siffler du nez », et le rossignol lancer dans le silence de la nuit

Ses trois appels, suivis d'un rire en pleurs de source.

Ces traits d'une si minutieuse et si amusante vérité abondent chez lui. Et ils ne sont pas si faciles à trouver qu'ils en ont l'air. Pour les trouver, il ne lui eût pas suffi d'avoir des qualités de styliste; il a fallu qu'il vécût aux champs et qu'il eût des sens subtils, qu'il observât curieusement tout ce qui pousse et tout ce qui respire dans le taillis ou dans la plaine; il a fallu qu'il aimât jusqu'aux plus humbles fleurettes et jusqu'aux plus chétives bestioles. Il les aime, on ne peut s'y tromper, et aucun de ceux qui les aiment comme lui ne s'y trompera. Et qu'importe qu'il ne soit pas une des voix sonores qui chantèrent le chien de Jocelyn, la mort du loup, ou l'agonie du crapaud? Qu'importe que sa tendresse, au lieu de déborder en flots d'harmonie, se concentre en quelques phrases brèves? Sa tendresse est vraie, son émotion sincère; il n'en faut pas plus pour nous toucher.

J'ai eu la cruauté de cueillir ces fleurs, et elles sont lamentables à présent, aussi blessées que des bêtes le pourraient être, et voici que, lentement, et comme si elles étaient mues par une crainte terrible, les feuilles des capitules se recourbent au dedans pour recouvrir et protéger les robes des corolles minuscules que je ne puis plus voir... Imbécile! Est-ce que je n'aurais pu laisser vivre ces fleurs au bord de leur fossé? Là, elles eussent senti le grésillement frais du sol imbibé, un oiseau les aurait effleurées, la trompe des moustiques aurait pompé leur pollen, et elles seraient mortes doucement, à côté de leurs amies...

Il y a dans le regard des bêtes une lumière profonde et doucement triste qui m'inspire une telle sympathie que mon âme s'ouvre comme un hospice à toutes les douleurs animales...

O mes pauvres chiens aux yeux tristes, sentez-vous, lorsque je caresse lentement vos crânes bas, toute l'effusion de mon cœur? O bonté que vous êtes, doux êtres de Dieu qui n'avez d'autre défaut que de lécher le fond d'un plat, craintifs, la queue au ventre, et craignant que l'on ne vous batte...

Je voudrais qu'il me fût possible de citer tout ce qu'il a dit des pâquerettes, des belles-de-nuit ou des lys, tout ce qu'il a dit du chien, du cheval ou de l'âne, toute sa flore et toute sa faune de poète. En général, un vers, une ligne de prose, un seul mot lui suffit à rendre exactement sa sensation, et le

mot est si juste, si bien choisi, que, pour peu qu'on ait l'âme campagnarde, il cause un plaisir extrême. Parfois aussi, plus rarement, les sensations s'accumulent, les traits se groupent, le tableau se compose. Dans la page sur « les êtres de la nuit », il y a tous les bruits du soir, faibles voix qui chantent ou sanglotent dans le gazon, trottinements de pattes légères sur les feuilles sèches, frissons d'ailes invisibles au-dessus de nos têtes, « crissements fins » de la chauve-souris qui nous frôle dans l'ombre. Ne lisez pas cela si vous êtes un mondain, un citadin impénitent. Et, par exemple, si vous n'avez jamais suivi la lisière des bois et battu le fourré, le fusil en main, par une grise après-midi de novembre, ne lisez pas la *Méditation sur une bécasse*. Mais si vous êtes chasseur, si, à travers les feuillages roux, vous avez vu le vol lourd de la bécasse, son vol de mystérieux papillon de nuit, si même, un jour, saisissant votre chien par son collier, retenant votre souffle, vous avez eu la chance de la surprendre tandis qu'elle allait et venait en quête d'un vermisseau, et tour à tour relevait son grand bec ou le fichait dans la vase, vous savourerez le morceau qui commence ainsi :

Je suis une bécasse... J'habite ici entre un jonc et une flaque dans le terre à terre de chaque jour. Ce vallon s'ouvre du nord au sud. Il est marécageux, boisé, triste. Mais il s'harmonise avec ma robe teinte de feuille morte, et l'on me prendrait pour une dame lorsque je m'y promène avec ma canne, qui est mon bec...

Le *Roman du lièvre* donne son titre à tout un recueil dont il ne remplit que les soixante premières pages. Soixante pages qui m'ont tout l'air d'être le chef-d'œuvre de M. Francis Jammes. Puisque aussi bien, c'est en les lisant que j'ai appris à l'aimer, qu'on me permette de m'y arrêter un peu plus longuement. Et qu'il me pardonne lui-même si, en les résumant, je les gâte : il n'est pas facile de résumer sans le gâter ce qui vaut surtout par le détail. Je ne m'en tirerai qu'en citant beaucoup.

Parmi le thym et la rosée de Jean de La Fontaine, Lièvre écouta la chasse, et grimpa au sentier de molle argile, et il avait peur de son ombre, et les bruyères fuyaient derrière sa course, et des clochers bleus surgissaient de vallon en vallon, et il redescendait, et il

remontait, et ses sauts courbaient les herbes où s'alignaient des gouttes, et il devenait le frère des alouettes dans ce vol rapide, et il traversait les routes départementales, et il hésitait au poteau indicateur avant de suivre le chemin vicinal qui, blême de soleil et sonore au carrefour, se perd dans la masse obscure et muette.

Ce jour-là, il manqua se butter à la douzième borne kilométrique, entre Castétis et Balansun, à cause que ses yeux ahuris sont placés de côté. Net, il s'arrêta ; sa gencive, naturellement fendue, eut un imperceptible tremblement qui découvrit ses incisives. Puis, ses guêtres de routier, couleur de chaume, se détendirent ainsi que ses ongles usés et rognés. Et il bondit par la haie, boulé, les oreilles à son derrière...

Enfin, il se tapit dans un chaume, non loin d'une caille qui sommeillait à la façon des poules, le ventre dans la poussière, abrutie de chaleur, suant sa graisse à travers ses plumes...

Lièvre sommeille aussi jusqu'au soir. A la tombée de la nuit, au lever de la lune, il s'achemine vers la rivière :

Lièvre s'assit au milieu du foin fleuri, heureux qu'à cette heure les sons ne fussent qu'harmonieux, et que l'on doutât si l'appel des cailles n'était pas celui des fontaines.

Les hommes étaient-ils morts? Un seul veillait au loin, faisant des gestes sur les eaux et retirant sans bruit son épervier ruisselant de rayons.. Mais le cœur de ces eaux en était seul troublé, celui de Lièvre restait calme.

Et voici qu'entre les angéliques apparaissait peu à peu une boule. C'était la bien-aimée qui s'avançait. Et Lièvre alla vers elle jusqu'à ce qu'il l'eût rejointe au centre du regain bleu. Leurs petits museaux se touchaient. Et, un instant, au milieu des oseilles sauvages, ils se broutèrent des baisers. Ils jouèrent. Puis, lentement, côte à côte, ils s'en furent, guidés par la faim, vers une métairie prosternée dans l'ombre. Dans le misérable potager où ils pénétrèrent, les choux étaient croquants, les thyms amers. L'étable voisine respirait, et, sous la porte, le cochon passa son groin mobile et renifla.

Ainsi la nuit se passa à manger et à aimer...

Tout le premier tiers de l'histoire est écrit avec le même art. Et c'est, si l'on veut, du Virgile retouché par un Alexandrin. Mais enfin cet art, cet art fait de réalisme et de poésie, cette peinture si exacte, si scrupuleuse, des attitudes ou des mœurs d'une bête, cette manière de nous présenter « l'oreillard », « le patte-usée », dans son cadre de nature agreste, parmi l'odeur des choux et la chanson des cailles, cette sympathie

qui permet au poète de deviner et de si joliment traduire l'âme de la bête innocente et peureuse, est-ce que tout cela n'est pas un peu du Virgile?

Le récit réaliste se change bientôt en un conte d'un tout autre caractère. Lièvre voit passer, un matin, le candide ascète, le Sauveur des animaux, saint François d'Assise, qu'accompagnent des loups, des chiens, des brebis et des colombes. Il se joint à eux, il trotte derrière sa robe de bure, il le suit jusque dans le Paradis. Mais ce Paradis est trop céleste, et ne lui rappelle rien de ce qu'il voyait ou faisait ici-bas. Il n'y est pas heureux; il dit à son guide :

— O François, ô mon ami, ô toi seul en qui j'ai foi, rends-moi ma terre. Je sens que je ne suis pas ici chez moi. Rends-moi mes sillons pleins de boue, rends-moi mes sentes argileuses. Rends-moi la vallée natale où les cors des chasseurs font remuer les brumes... Rends-moi ma peur. Rends-moi l'effroi... Et va dire à Dieu que je ne puis plus vivre chez lui.

N'est-ce pas là une idée de poète?

D'autres, avant M. Francis Jammes, avaient pensé que nous ne pouvons concevoir l'autre vie que comme un prolongement et un éternel recommencement de la vie, et qu'elle nous semblerait peu désirable si nous n'y devions retrouver les êtres ou les choses que nous aimions et tels que nous les aimions. L'ancien Paradis, celui qui est décrit dans les *Martyrs* et dans *Séraphita*, ne nous paraît plus extrêmement tentant, et il est aujourd'hui assez peu demandé. Déjà Lamartine en avait entrevu un autre, lorsque, à soixante-sept ans, obligé de vendre Milly, il écrivait ses strophes de *la Vigne et la maison*, et suppliait Dieu de rebâtir pour lui, « dans un pan de ses globes sans nombre », le cher vieux toit, le doux nid de son enfance,

Non plus grand, non plus beau, mais pareil, mais le même!

Et M. Sully Prudhomme avait dit à son tour, dans des vers qui pourraient être de Lamartine, dans *Mon Ciel* :

Non, le vrai paradis ressemble à la patrie :
Mon père en m'embrassant m'y viendra recevoir;
J'y foulerai la terre, et ma maison chérie
Réunira tous ceux qui m'ont dit : Au revoir.

M. Francis Jammes reprend le même thème, mais en le modifiant un peu. Il croit et n'a sans doute pas tort de croire qu'il ne suffirait point de retrouver dans l'autre vie sa patrie et sa maison, ses affections et ses joies, qu'il faut que Lièvre y retrouve « sa peur », que nous y retrouvions nos travaux, nos désirs, nos regrets : — qui ne sait que parmi nos regrets il en est qui nous sont plus chers que toutes nos joies, et que le bonheur sans le désir s'appelle l'ennui? Il n'a pas tort non plus de rêver d'un paradis qui ne soit pas seulement à la mesure de l'homme et de présenter à Dieu la réclamation des bêtes. Ici encore, à vrai dire, Lamartine l'avait devancé. Mais probablement il lui a paru que l'immortalité promise au chien de Jocelyn était un peu vague, et il a craint que le bon Dieu ne comprît pas bien ce que les bêtes attendaient de lui. C'est pourquoi il lui a tracé le plan de ce nouveau Ciel où chacune d'elles revivrait sa vie ordinaire, conformément à son instinct, où Lièvre continuerait à fuir devant la meute, une oreille dressée, l'autre rabattue, à la dépister, et à goûter furtivement auprès de « la bien-aimée » des voluptés avivées par la menace du péril...

Je reconnais dans le *Roman du lièvre* le poète qui, à la mort de son chien, jetait ce cri si touchant :

Ah! faites, mon Dieu, si vous me donnez la grâce
De vous voir face à face aux jours d'éternité,
Faites qu'un humble chien contemple face à face
Celui qui fut son Dieu parmi l'humanité.

*
* *

Il n'est pas étonnant qu'après avoir aimé et souffert en aimant, après avoir ensuite vécu dans un quotidien tête-à-tête avec la nature, M. Francis Jammes soit devenu une âme pieuse. Toute âme aimante passe par ces trois étapes.

L'Église habillée de feuilles est un mince recueil de vers où le sentiment de la nature et le sentiment religieux s'unissent et se confondent. Négligeons les fadeurs et les incorrections voulues, systématiques, que j'ai déjà reprochées à l'auteur, ne

retenons que les beaux vers, ne prenons que le meilleur. Le meilleur ici est de l'excellent.

Son « église habillée de feuilles » est une chapelle de village entourée de verdure, et dont l'étroit clocher veille sur le travail du laboureur ou du vigneron, asile de paix où il se rend dès le matin :

Chapelle, sois bénie à l'ombre de ton bois!

Il entre, il prie. Il pense à ses morts, au grand-père et à la grand'mère qui reposent au loin, au delà de l'Océan, « dans les Antilles bleues », — ombres heureuses qu'il croit voir s'élever dans le ciel :

Toutes deux souriaient à leur douleur passée....

Autour de la chapelle, les champs de blé vert frissonnent. Ses yeux et sa rêverie vont alternativement de la maison de Dieu aux travaux de l'homme. Tout lui devient symbole, les choses prennent pour lui une signification nouvelle. Il sent la main toute-puissante qui leur donne la vie et leur donne leur forme. Il songe que l'épi qui va naître du grain

Aura la forme d'un clocher dans une aurore,

et que l'homme lui-même n'est qu'un grain de blé jeté au vent par le semeur, un grain qui ne peut germer qu'en se brisant et en souffrant :

Si le grain de froment dont parle l'Évangile
Ne meurt pas sur la terre, il demeure stérile.
Seul, le grain dont le cœur souffre, porte un épi.

Pendant qu'il médite ainsi, la cloche sonne. Elle sonne pour un baptême, pour un enterrement : car la chapelle accueille toute joie et toute douleur, toute la vie paysanne vient aboutir là. Et dans ce décor champêtre, en présence de Dieu, toute la vie apparaît au rêveur comme une chose très peu compliquée. Il n'en aperçoit plus que les aspects immuables; il n'aperçoit plus dans le présent que le reflet du passé. Devant la noce villageoise, dont le cortège se déroule au sortir de l'église entre les maïs et les seigles, il se souvient des temps bibliques et des noces de Rébecca :

Les temps n'ont point changé pour ceux qui croient au Père.

Le soir venu, il referme la grille de la chapelle et s'éloigne à pas lents. Tout se tait; au-dessus de lui, la lune arrondit son disque « en métal bosselé » :

La lune, dans la nuit, fait songer à la Terre.
Le Silence, fermant les yeux, entre en prière.

Plus d'amertume en lui, plus d'angoisse :

Il est bon, lorsque les hommes vous ont trahi,
De retrouver toujours la famille divine.

Il s'en revient au logis, consolé, apaisé, rêvant de Bethléem, de Jésus dans ses langes, de la Vierge, jeune et penchée vers le rire de son enfant, ou vieille et défaillante au pied de la croix, et il lui récite ce *Rosaire* :

Par l'âne et par le bœuf, par l'ombre et par la paille,
Par la pauvresse à qui l'on dit qu'elle s'en aille,
Par les nativités qui n'eurent sur leur tombe
Que les bouquets du givre aux plumes de colombe,
Par la vertu qui lutte et celle qui succombe,
Je vous salue, Marie...

Par le petit garçon qui meurt près de sa mère
Tandis que des enfants s'amusent au parterre,
Et par l'oiseau blessé qui ne sait pas comment
Son aile tout à coup s'ensanglante et descend,
Par la soif et la faim et le délire ardent,
Je vous salue, Marie...

A maintes reprises, M. Francis Jammes a demandé à Dieu de lui donner la foi de l'ignorant, du rustre. Il comprend bien, et il dit avec son ordinaire ingéniosité de style,

Que c'est dans cette foi pauvre, nue et robuste,
Qu'entre, pour l'habiter comme une crèche, Dieu.

On peut douter que son vœu ait été exaucé : non, sa foi n'est pas celle du rustre, sa piété n'est pas celle des anciens croyants. Elle subtilise, elle raffine; elle est toute pleine de coquetterie dans sa candeur et de grâce savante dans son humilité. Il serait amusant d'opposer la page des *Pensées* où Pascal dialoguait

avec le Rédempteur aux vers où nous l'entendons, lui aussi, converser avec Jésus et où Jésus a tant d'esprit. Je soupçonne que c'eût été beau scandale à Port-Royal des Champs si quelque petit Racine s'y était fait prendre lisant *l'Église habillée de feuilles*. A moins pourtant que M. Hamon, en qui revivait l'évangélisme fleuri de saint François de Sales, n'eût plaidé l'indulgence! Il était homme à faire bon accueil aux cantiques de M. Francis Jammes et à répéter après lui le mot charmant que Jésus dit ici au poète :

J'ai besoin d'un oiseau qui chante sur la croix...

Pour nous, en tout cas, qui naguère avons tant goûté *la Samaritaine*, comment ne goûterions-nous pas le chant de cet oiseau? Nous, les chrétiens de désir, comment ne nous reconnaîtrions-nous pas en M. Francis Jammes? Comment pourrions-nous ne pas voir qu'il est sincère dans son effort pour croire, pour réapprendre la prière, et qu'en priant si spirituellement il prie cependant de tout son cœur? Il ne s'est pas contenté de « chanter sur la croix », il a cherché à se pénétrer de la leçon d'amour qui se dégage de l'Évangile; il s'est intéressé aux humbles, aux pauvres gens de même qu'aux pauvres bêtes. Il a traduit dans sa jolie langue apprêtée la souffrance de ceux qui ne savent pas se plaindre. Il y aurait à rapprocher de son *Rosaire*, où il implore la Vierge au nom du bœuf et de l'âne, au nom de l'enfant malade et de la pauvresse rudoyée, plusieurs contes publiés dans le même volume que *le Roman du lièvre* : *les Deux grandes actrices*, *la Bonté du bon Dieu*, *les Enfants assistés*, *De la charité envers les bêtes*. On y verrait avec quelle pitié, quel respect, il s'incline vers toute misère et toute détresse. On y verrait que ce raffiné, ce précieux, a d'autres soucis que de ciseler sa phrase ou d'analyser son « moi ».

*
* *

Et c'est pourquoi je ne me suis pas fait scrupule de laisser le plus possible dans l'ombre ses préjugés d'école et ses défauts originels. C'est pourquoi je le préfère tel qu'il est, ce petit Jean-Jacques créole, ce petit Virgile de décadence, à beaucoup

de nos habiles gens, grands marchands de confections littéraires qui nous offrent des assortiments complets de romans, de comédies ou de poèmes à la mode du jour.

Oui, celui à qui nous devons *le Roman du lièvre* et tant de vers admirables épars dans *l'Église habillée de feuilles* :

> Seul, le grain dont le cœur souffre, porte un épi...

— celui-là est un poète.

Il est maniéré; mais il y a dans sa prose — et dans ses vers, quand il daigne les soumettre aux lois de la métrique — une grâce, une douceur, un charme à lui. Il ne nous apporte que de l'observation de détail; mais elle est merveilleusement fine. Il a le souffle court; mais si musicale et si tendre est sa plainte! Un chant plus puissant exprimerait-il aussi bien les morbides délicatesses de l'âme contemporaine? Le temps est passé pour nous des sublimes enthousiasmes et des ivresses lyriques.

Quand M. Francis Jammes nous parle des voix du soir, des faibles voix qu'on entend au crépuscule, tantôt chevrotantes et cassées, tantôt pures comme le cristal, c'est à lui que je pense : il est une de ces voix.

ANDRÉ LE BRETON

LE CARREFOUR

D'où elle venait, et qui elle était, on ne l'a pas su.

La gendarmerie du canton ne l'avait jamais vue; on ne jugea pas utile de pousser bien loin à son sujet des recherches qui n'eussent pas abouti. On écrivit au registre des décès :

Inconnue. Age présumé : soixante ans.

Non pas même une de ces mendiantes périodiques, désignées dans les bourgades d'une région au moins par quelque sobriquet populaire, et dont les brigades cantonales pourraient préciser l'état civil, mais une bohémienne, une « rouleuse », vivant sur les routes de menus larcins autant que d'aumônes, quelque épave d'une tribu de loqueteux, empêchée un jour de suivre la bande par la misère physiologique... ou par l'ivresse.

La mort, c'était l'important, était naturelle, et le permis d'inhumer s'imposait. Le maire de la Maladrerie donna des ordres pour que la vagabonde fût enterrée, ainsi que la loi l'a voulu, par les soins et aux frais de la commune, — sur le territoire de laquelle avait été constaté le décès...

La mort de la pauvre femme était en effet la plus naturelle du monde, et une quinzaine de personnes en témoignèrent. Elle était morte vers onze heures du soir, près de la barrière d'un herbage, au bord d'une route, sous le regard des étoiles d'une nuit d'été.

Si elle était alcoolique, — ce qui n'était ni impossible ni invraisemblable, — elle n'était pas ivre ce soir-là : ceux qui

l'ont vue, et même, disaient-ils, bien examinée, l'ont déclaré catégoriquement, — et l'on peut en croire des buveurs d'eau-de-vie de cidre. — Malade? Sûrement, puisqu'elle était morte. Mais, de l'avis unanime, sa maladie était l'épuisement. Quel âge pouvait-elle bien avoir, cette femme-là? Cinquante ans... soixante ans, qui l'aurait pu dire? « On n'en avait pas tiré un mot d'ailleurs », tant elle était déjà bas, lorsqu'on s'était occupé de la secourir. Elle avait eu quelques gestes vagues; elle avait balbutié quelques syllabes incohérentes : c'était tout.

***

Elle était arrivée vers neuf heures et demie au hameau du Carrefour de la Forge.

Dans le même moment la Clouet, femme du forgeron-maréchal ferrant, sortit pour fermer les volets de ses fenêtres. Elle aperçut cette grande pauvresse, piquée toute droite au milieu du carrefour, et qui ne bougeait pas, mais semblait se raidir de toutes ses forces sur un long bâton noueux.

Voyant une voiture qui venait au trot, elle cria à la pauvresse de se ranger. Mais celle-ci n'essaya même pas de remuer, et la voiture, pour l'éviter, dut opérer un écart brusque.

La Clouet héla son mari, à l'intérieur de la maison :

— *Vi*-t'en *veir*, Philippe... Il faudrait peut-être *li* demander qu'est-ce qu'elle a, à cette femme-là?

Philippe Clouet parut sur le pas de la porte, et, avec sa femme, il regarda de loin d'abord, — tous deux instinctivement en garde, à cette heure tardive, contre l'engeance d'ivrognes et de rôdeurs qui se traîne la nuit sur les routes.

Comme l'inconnue, évidemment peu d'aplomb, demeurait immobile, mais faisait entendre quelques sons inintelligibles, il s'avança, et décrivit lentement un cercle autour d'elle.

La Clouet parlait d'aller réveiller les mioches, déjà couchés et endormis, pour savoir si ce n'était pas la même femme que, sur le tantôt, en allant rentrer les moutons, ils avaient vue assise, les pieds dans le fossé, sur la berge d'un chemin, à quelques centaines de pas du village. Mais, judicieusement, elle avouait aussi que cela ne servirait pas à grand'chose.

Finalement le maréchal ferrant s'approcha de la femme, et, sans doute à peu près rassuré sur le danger d'entamer un colloque, il demanda d'une voix gouailleuse, qu'il s'appliquait à rendre cordiale en même temps :

— Hé!... la mère... On dirait que tout ne marche pas aussi bien qu'il faudrait?

Point de réponse. Enhardie, la Clouet, à son tour, s'approcha, et le mari et la femme examinèrent la vagabonde. Elle était « à faire peur », certes, mais de misère et de détresse.

— Elle est « mortuaire », cette malheureuse-là! — prononça la Clouet.

Ils ne savaient que faire. Les Clouet sont de bonnes gens, serviables avec les voisins, comme on l'est à la campagne. Mais ils ne sont pas riches, après tout, et ils ne font pas l'aumône. Surtout ils ne se reconnaissent point d'obligation envers les étrangers et les vagabonds, à qui la gendarmerie réclame d'un air soupçonneux leurs papiers, et contre lesquels se débattent parfois les hospices, bureaux de bienfaisance et maires des communes : la mendicité a des mystères redoutés.

Or cette grande mendiante, — car c'en était une, — dans le carrefour enténébré, « marquait mal ». Mais, s'il ne pouvait être question de lui donner asile, on lui devait une bonne parole pour le moins, peut-être même un peu plus, en pareille urgence.

— Êtes-vous malade, ma pauvre femme? — questionna la Clouet.

Ce n'était pas douteux. La pauvresse hocha péniblement la tête, et, cherchant son souffle, essaya d'ouvrir la bouche.

— *Hélo*, mon Dieu! s'écria, de saisissement, la paysanne.

Et, brave cœur, elle se porta vivement au secours d'une semblable, qui défaillait. Elle passa la main sous un de ces bras qui se raidissaient au long bâton noueux.

— On ne peut pourtant pas la laisser là! — dit-elle.

— Bien sûr, pardi! — acquiesça le forgeron.

Mais c'était plus fort que lui : un sentiment obscur, qu'il était incapable de se définir à lui-même — si vite! — l'engonçait, et il n'acquiesçait que des lèvres.

— Rentrez toujours un moment à la maison... vous reposer! reprit la Clouet.

La pauvresse voulut se mettre en marche; mais ses pieds restèrent rivés au sol, et le bâton, à peine soulevé, retomba durement.

— Philippe! — appela la maréchale.

Clouet obéit, et prit la mendiante par l'autre bras. Toutefois, tandis que, la soutenant ainsi tous les deux, ils la portaient plutôt qu'ils ne la conduisaient vers leur maison, il suggéra :

— Si on l'asseyait dehors sur une chaise?

La Clouet n'entendit pas ou ne comprit pas : la pauvresse fut introduite dans la maison, et installée dans le grand fauteuil de paille, à têtière rembourrée, au coin de la cheminée.

— Tu vois bien qu'elle est mourante, c'te femme-là! — dit alors nettement le maréchal ferrant.

— Dame! elle en a bien l'air.

— Tâche de la réchauffer... qu'elle puisse s'en aller.

Sa parole avait l'intonation du reproche, et le ton signifiait qu'on ne sait pas toujours bien dans quelles affaires l'on s'embarque, en retenant les gens qui passent.

— Tout de même, je n'faisons point le mal, que j'imagine! objecta la Clouet.

— Je n'faisons point le mal, j'veux le *creire*! — répondit-il. Où qu'i' serait le mal... d'abord? Mais, *mé*, je te le répète, tâche de la réchauffer.

Et lui-même aussitôt se baissa devant l'âtre, et, avec une poignée de copeaux, il ranima les braises cachées sous la cendre, pendant que la Clouet, empressée, atteignait l'eau-de-vie au fond du buffet.

Dans le fauteuil, au bras duquel ses maigres mains s'étaient collées, la pauvresse, sa tête hâve, osseuse et cadavérique renversée sur le dossier, haletait. Son bâton avait roulé à ses pieds; et de l'épaule avait glissé sur l'aire un méchant sac de toile troué et terreux, dont la corde s'était accrochée au dossier du fauteuil.

Le feu flamba. Une chaufferette remplie de braise fut placée sous les pieds de la mendiante. La Clouet, en lui tenant le verre aux lèvres, parvint à lui faire avaler les trois quarts d'un verre d'eau-de-vie de cidre.

— *Mé*, je serai f..., — dit Clouet, — quand cette médecine-là ne me fera pas revenir!

La pauvre femme sembla quelques instants ressusciter. Elle put redresser la tête, émettre quelques sons, ébaucher quelques gestes avec les mains.

*
* *

Cependant des quatre ou cinq maisons bâties en bordure des routes, et qui constituent le hameau du Carrefour, on venait voir à la fin ce qui se passait d'insolite à la forge.

On contemplait la mourante. La compassion de tous ces paysans et paysannes demeurait hésitante et gênée devant ces loques lamentables et cette figure d'hébétement d'une vagabonde, ravagée par la misère et les vices d'une vie sans feu ni lieu. Elle était hideuse. Maintenant qu'elle reprenait ses sens, elle tournait des yeux hagards dans une face stupide. Une broussaille de cheveux gris s'échappait d'un bonnet sale, dont les brides étaient semblables à des cordonnets.

Pourtant il s'agissait de secourir une moribonde, et le devoir était si clair qu'il n'échappait à personne de paroles inhospitalières. Tout au plus chacun se félicitait-il intérieurement que la corvée fût échue aux Clouet plutôt qu'à soi-même, et on louait abondamment de leur mouvement charitable le maréchal ferrant et sa femme.

— J'avais-t'i' pas raison, Philippe? — fit observer celle-ci, qui ne déclinait pas ces éloges.

Pendant quelque temps on put croire la situation moins grave qu'on ne l'avait jugée d'abord. La Fillotte, une des voisines, était allée chez elle querir une bouteille en grossière et mirifique verroterie, dont le contenu — un élixir — parut avoir un effet souverain. La mendiante regarda tout autour d'elle dans la pièce, et dévisagea quelques-uns des assistants.

L'espoir qu'elle allait se relever, reprendre son sac et son bâton, recommencer son voyage à la belle étoile, revint à tout le monde. On plaisanta. On philosopha : « Ça a le corps si dur, ces gueux-là! Ils semblent mourants : un verre d'eau-de-vie, et les voilà remontés... Ils sont intuables... Drôle d'existence, malgré tout! »

Le père Durand, jardinier, un des plus optimistes, alla

dehors consulter l'état du ciel. Belle nuit : si elle devenait fraîche, ce serait seulement vers le matin. C'était une chance! Donc, pour la malheureuse femme, mais aussi pour les Clouet, qui n'avaient pas besoin de ces ennuis-là, ce n'aurait été qu'une alerte. Et, dans la maison du forgeron, les voix bourdonnèrent.

Mais le mieux ne dura guère, et bientôt il devint évident de nouveau que la pauvresse trépasserait. La gêne aussitôt recommença de peser. Sous divers prétextes, plusieurs des curieux disparurent, sur la pointe des pieds. Comme les derniers restés paraissaient vouloir en faire autant :

— J'allons pourtant pas la mettre dehors? — demanda le maréchal ferrant.

Il n'affirmait pas, il interrogeait : il désirait que la conscience publique lui indiquât son devoir, et sans doute aussi qu'elle s'associât au parti qu'il conviendrait d'adopter.

— On est chrétien, pardi! — répondit le père Durand.

Cela dit, et tout chrétien qu'il fût, le jardinier n'en sortit pas moins. Toutefois, ajouta-t-il, pour le cas où il pourrait rendre service à ses voisins, il n'allait pas se coucher encore tout de suite.

— Ma *fé! nennin*, j'allons pas la mettre dehors, cette femme-là, — déclara la Clouet avec plus de fermeté. — On verra demain...

Le feu de l'âtre eût réchauffé toute autre qu'une agonisante, car la soirée était très douce, et la pièce très chaude. Mais il n'y avait plus rien à faire : sur l'oreiller, que la Clouet avait glissé au-dessous de la tête embroussaillée et livide, la mendiante se mourait, et son souffle était rauque.

Environ un quart d'heure s'écoula. Le maréchal ferrant proposa à sa femme d'aller chercher le médecin... ou le curé. Tous deux habitaient assez loin; mais, comme il désirait surtout se dérober à ce spectacle lugubre, cela faisait précisément son affaire. La Clouet se garda bien d'avouer qu'il lui déplaisait de rester seule. Mais elle prétendit que cela revenait plutôt à quelqu'un de ces voisins officieux et conseilleurs, de se charger de l'une ou de l'autre de ces deux commissions. Le mari en convint, et il sortit pour aller causer de la chose avec le père Durand.

Celui-ci ne s'était pas couché. De l'autre côté de la grand'route,

il conversait avec une personne dont le cabriolet était arrêté à sa porte.

— Hé! Clouet, — cria du plus loin le jardinier, — entends-tu bien ce que dit M. Vassort? Il dit que, si c'te femme-là meurt dans ta maison, c'est à la commune de Blosseville, puisque ta maison est sur Blosseville, de faire les frais de l'enterrement.

— Dame! c'est la loi, — affirma le monsieur au cabriolet, en se retournant vers Clouet. — Et je me figure, — ajouta-t-il en ricanant, — que le maire de Blosseville ne sera pas trop content!

Mais, d'ailleurs, médiocrement intéressé par cette histoire, M. Vassort fouetta son cheval, qui partit à bonne allure.

Abasourdi, le maréchal ferrant ne pensa plus ni à curé ni à médecin. Il ne vit plus que le terrible maire de sa commune, le grand, vieux et rude maître Pierre Desfossés, dont personne n'aimait à provoquer la colère. Et puis, quoi? La justice et les gendarmes peut-être? Point d'affaire... Une force majeure le débarrassait de la corvée funèbre qu'il avait imprudemment acceptée; il prit tout de suite son parti, et dit :

— Dans ces conditions-là, je ne peux pas la garder... Il faut que vous veniez voir, père Durand, dans quel état qu'elle est... J'peux pas la garder.

— Je le sais, pardi! comment qu'elle est, — répondit évasivement le voisin.

Mais Clouet insista. Il tenait à faire dûment constater qu'il n'expulsait la misérable qu'agonisante, et quand personnellement il n'avait plus rien à faire pour elle. Mais il voyait plus loin encore : il voulait surtout avoir un aide ou plutôt un associé pour une besogne délicate et pénible. Le père Durand, très ennuyé d'avoir en quelque sorte suggéré l'idée de mettre la mendiante dehors, le suivit à regret.

Le maréchal ferrant rentra chez lui d'un pas résolu.

— Je ne pouvons pas la garder, — déclara-t-il.

Et, poussant le battant ouvert de la porte, qui se fermait de lui-même à demi, il posa une pierre au bas, pour le maintenir.

En deux mots il eut informé la Clouet. Celle-ci, sans fausse sentimentalité, abonda dans le même sens, et, d'instinct, la fine commère remercia l'excellent père Durand d'avoir donné ce conseil à son mari.

— On ne ferait pas ces choses-là tout seul, — remarqua-t-elle innocemment.

Mais il fallait se hâter, car la pauvre femme pourrait bien « ne plus durer mais longtemps ».

— Va chercher la brouette au père Durand, — commanda-t-elle ; — elle est bien meilleure que la nôtre... Vous ne pouvez pas la porter, c'te malheureuse : vous l'étoufferiez!

*
* *

Comme s'il importait avant tout, pour ce qu'ils entreprenaient, que la mendiante fût vivante, ils s'empressèrent. Non par scrupule religieux, ni même par peur superstitieuse, mais par respect étroit de la législation mystérieuse qui réglemente ces morts irrégulières, les trois paysans n'eussent pas voulu toucher à un cadavre.

La brouette fut amenée, et la porte de la maison ouverte à deux battants sur la nuit.

La moribonde fut installée par les trois complices sur son singulier corbillard, la tête sur l'oreiller que n'osa lui refuser la pitié de la maréchale, les deux jambes relevées par-dessus un des bras de la brouette, les yeux déjà perdus, inerte, râlant doucement.

La porte franchie, le cortège s'arrêta net dans le carrefour obscur. Où déposer le funèbre colis, vivant sans doute, mais qui ne pouvait être utilement consulté? Le cas était très épineux.

Quatre communes sont précisément limitrophes en ce croisement de quatre routes : Bonnebosq, la Maladrerie, Blosseville et Bretteville. Les deux premières ne sont représentées par aucun feu dans ce hameau du Carrefour. Le père Durand seul est Brettevillais. Les autres maisons sont blossevillaises.

A qui appartenait la pauvresse? Elle était arrêtée en territoire brettevillais, sur la grand'route, quand les Clouet l'avaient recueillie, et elle était devenue Blossevillaise chez le maréchal ferrant.

Le père Durand accordait sans difficulté que Blosseville, tant qu'elle n'était pas morte, avait le droit de s'en débarrasser :

cela allait de soi. Mais il n'admettait point qu'elle retombât à la charge de sa commune.

Les maisons voisines n'ouvrirent pas leurs portes; mais des fenêtres on prit part à la délibération.

— L'affaire est pourtant bien comprenable, — argumentait avec placidité le père Durand, — et pardi! tu la comprends bien itou, *té*, Clouet. D'où qu'elle venait, cette femme-là? De Bretteville, c'est vrai. Mais où qu'elle allait? à la Maladrerie? à Bonnebosq? comment le savoir?... C'est pas un reproche, bien entendu; mais on aurait peut-être aussi bien fait de la laisser suivre son chemin.

La population blossevillaise du Carrefour tout entière approuva chaudement ces sages paroles. C'était un Blossevillais qui avait commis une imprudence, et le Brettevillais se montrait bon voisin, ne demandant qu'à tirer des amis d'un mauvais pas.

— Il n'y a — dit une voix — qu'à la porter à cinquante mètres d'ici, sur Bonnebosq ou sur la Maladrerie.

Les Clouet hésitèrent entre les deux communes. La Clouet se montra en fin de compte plus affirmative pour la première, parce qu'il lui semblait que « la pauvresse était plutôt tournée vers Bonnebosq », quand elle l'avait aperçue. Cette argumentation ayant paru concluante, ce fut donc Bonnebosq qui l'emporta.

Alors ils se hâtèrent. Le maréchal ferrant poussa la brouette; sa femme et le père Durand suivirent. A cinquante mètres du carrefour, ils soulevèrent avec précaution l'agonisante, et, le plus décemment qu'ils purent, l'accotèrent contre une borne kilométrique, puis s'en retournèrent, la Clouet remportant son oreiller sous son bras. Au bout de quelques pas, dans la paix et le silence de la nuit, ils entendirent encore un râle.

— C'est *li*, dit la Clouet.

— C'est bien possible! — dit le père Durand.

— Elle en a pas pour longtemps, — opina le forgeron.

Et ils se remirent en marche.

Arrivés au carrefour :

— Avec tout ça, il est onze heures passées, je parierais bien! dit la femme.

Au même instant, une voiture, venue à grande allure du fond des ténèbres, traversa le Carrefour. Le cheval dut être

retenu, pour qu'il ne se jetât pas dans la brouette. Le conducteur de la voiture jura. On le salua. C'était maître Michel Leloup, maire de Bonnebosq,

Quand il fut passé, le forgeron rit de la grimace que maître Michel ferait le lendemain, en apprenant qu'une rouleuse était décédée sur sa commune. Mais il riait sans conviction : maître Michel Leloup, maire de Bonnebosq, était, aussi bien que son collègue Pierre Desfossés, de Blosseville, un de ces gros paysans dont le coup de boutoir est dangereux.

*
* *

Un bruit, aussitôt compris de tous, les arrêta court : le cheval de maître Michel, piétinait violemment sur la chaussée. Malheur! il avait pris peur, et il refusait d'avancer et de passer devant la borne kilométrique au pied de laquelle râlait la pauvresse.

Bientôt une tempête de jurons éclata dans l'obscurité, et, quelques minutes après, maître Michel, tirant par la bride son cheval, qui avait failli le précipiter dans un fossé, venait savoir ce que signifiait la présence d'une femme morte, ou mourante, étendue sur la route, à cinquante pas de drôles de chrétiens qui poussaient une brouette à pareille heure!... Ce fut un beau tapage.

Ils auraient pu mentir, dire qu'ils ne savaient rien, affirmer qu'ils avaient laissé cette mendiante à la place où ils l'avaient trouvée. Mais Clouet était gêné par la brouette révélatrice, dont il n'avait pas lâché les bras. Et, surtout, tous les trois étaient dominés par le ton impérieux du redoutable paysan qui les interpellait. Ils se trahirent bien vite dans le récit embrouillé et contradictoire qu'ils firent de l'incident.

Maître Michel Leloup n'était ni plus ni moins sentimental que les habitants du Carrefour : ce qui causait sa fureur, c'était le mauvais tour qu'on essayait de lui jouer. Il demanda pourtant s'ils étaient bien sûrs que la pauvresse était fichue. Ils répondirent qu'elle l'était.

— Alors, vous allez me la f... n'importe où il vous plaira, mais ça vous regarde, n... d... D...!

— Faut pas vous mettre en colère comme ça, maître Michel! dit la Clouet. Y a-t-il du bon sens! On va la « renlever », pour vous faire plaisir, maître Michel... on va la « renlever ». Viens avec la brouette, Philippe. Venez, père Durand.

Pendant que la conversation se poursuivait entre le maire de Bonnebosq et les autres gens du Carrefour apparus aux fenêtres, Clouet, accompagné de sa femme et du père Durand, s'éloignait avec la brouette.

— Elle n'est pas morte, — dit le maréchal ferrant, quand ils furent près de la pierre kilométrique.

En effet, elle gémissait toujours, à longs intervalles.

Cette fois, agacés, ils la chargèrent sur la brouette comme un paquet, et la Clouet, qui portait toujours son oreiller sous le bras, ne le plaça point sous la tête de la pauvresse : c'étaient trop d'histoires, à la fin! Le forgeron cracha dans ses mains, et, soulevant les bras de la brouette, mena le convoi rondement.

Maître Michel, remonté dans sa voiture, attendit que le convoi fût au centre du Carrefour.

— Allons! — dit-il tranquillement, — bonsoir la compagnie!

Et, sans plus de cérémonie, il excita son cheval d'un claquement de langue, et disparut.

La mendiante était de nouveau à l'endroit même où les forces lui avaient manqué, et nos trois porteurs de nouveau très embarrassés. Mais le Carrefour tout entier était passionné par ce litige.

— Elle ne va pas mieux? — demanda hypocritement un des voisins qui s'étaient dérobés le plus tôt.

— Elle va « passer », pardi! — répondit la Clouet, en haussant les épaules.

— Si vous la laissiez là, au mitan de la route? — proposa une femme, qui n'avait rien compris à tout ce grabuge.

— Le mitan du Carrefour appartient à Bretteville, — riposta nettement le père Durand, Brettevillais.

La mendiante, abandonnée dans sa brouette pendant cette consultation, continuait à râler doucement, tas informe dans la demi-obscurité de la nuit étoilée.

Personne ne sortait des maisons : à ces Clouet, qui avaient eu la fâcheuse idée de se mêler de ce qui ne les regardait pas,

et au vieux Durand, qui n'avait pas su se retirer à temps, d'achever la besogne où ils avaient mis la main! Mais d'une fenêtre à l'autre s'échangeaient des questions, des réponses, des interjections, des dénégations ·

— On ne l'entend plus...

— Si, on l'entend...

— C'est bien de la misère..

— Dites : de la paresse...

— Elle était soûle...

— La Clouet dit que non.

— Où qu'ils vont la mettre?.

— Bon! j'avais cru entendre des pas de chevaux : si c'étaient les gendarmes?... C'est l'affaire des gendarmes, ces machines-là.

Et l'on commentait cette loi, de laquelle on avait vaguement ouï parler. Les uns la proclamaient inique; d'autres, sage. On convint généralement qu'il appartenait au gouvernement d'enterrer ces gens-là, et, au reste, de faire plus exactement la police des routes.

Mais on riait aussi de l'épouvantable colère de maître Michel, et de la façon dont il défendait sa commune. On l'approuvait : c'était un bon maire.

Cela eût sans doute tourné à la farce, entre ces paysans encore éveillés à une heure indue, n'eût été ce râle obstiné, qui s'élevait dans le noir carrefour.

— Son sac... qu'on avait oublié à la maison, — dit la Clouet, qui était rentrée un moment chez elle.

Et elle lança le sac dans la brouette, sur la pauvresse.

— Dites donc, bonnes gens, dites donc, — reprit-elle, — il est temps de décider ce qu'on va en faire. Pour le quart d'heure, père Durand, elle est sur Bretteville. Elle va être « finie » avant cinq minutes, aussi sûr que je vous le dis.

Le père Durand souleva sa casquette, et se gratta, un instant, la tête.

— Savez-vous bien — dit-il enfin — ce que je sis d'avis de faire... vous tous? C'est de la bailler à la municipalité de la Maladrerie. La commune de la Maladrerie est assez riche, pardi! Et pis, vas vous dire : s'ils ne sont pas contents, ils se débrouilleront comme ils pourront, tiens!

La Maladrerie n'avait aucun avocat dans le hameau, pour combattre ce raisonnement captieux, qui ne rencontra aucune objection.

Clouet entra tout de suite dans l'idée du père Durand, et même il précisa :

— Il faut la déposer à la barrière du clos de M. Petitjean : c'est là qu'elle sera le mieux.

Il n'expliqua point, d'ailleurs, pourquoi elle serait mieux là qu'en tout autre endroit; mais on ne s'enquit pas de la raison.

— Ouste! — fit le père Durand.

A son tour, il cracha dans ses mains et enleva la brouette d'un mouvement décidé. Mais, croyant reconnaître, d'un regard jeté en arrière, qu'on ne s'apprêtait pas à le suivre :

— Ah mais, « comme par exemple »! — grogna-t-il, — viens avec moi, Clouet.

— Bien sûr! — répondit, sans enthousiasme, le forgeron.

C'était juste : le pacte tacitement conclu entre Bretteville et Blosseville exigeait, dans cet acte de défense communale, la solidarité jusqu'au bout. Les deux Clouet se rangèrent derrière la brouette.

— Est-elle encore vivante? — demanda quelqu'un.

— Ah! dame, oui! déclara avec fermeté le père Durand. — « Raide sûr » qu'elle est vivante, et bien vivante!

Et pour que la vérité de son affirmation fût contrôlée par tout le monde, il immobilisa la brouette. On entendit l'éternelle plainte sourde, étouffée.

Puis la brouette recommença de grincer, et, tournant au Carrefour, s'enfonça dans la nuit d'une route bordée d'épaisses haies d'épines. Elle grinça, s'éloignant, pendant quelques minutes, puis se tut un assez long moment, puis grinça de nouveau; puis on l'entendit, plus sonore, qui dansait à vide sur les cailloux de la route...

*
* *

Le père Durand et les Clouet rentrèrent tout droit chez eux. Quand, avec sa brouette, il franchit la barrière de sa cour, le père Durand, sans d'ailleurs s'arrêter, se borna à dire, pour

les habitants du Carrefour, qui attendaient cela avant de se coucher :

— Ma *fé! nennin*, je ne sais pas si elle est morte. Mais elle ne se plaint du moins plus.

Les fenêtres se fermèrent, et Brettevillais et Blossevillais se couchèrent et s'endormirent, tandis qu'à la barrière du clos de M. Petitjean, en terre de la Maladrerie, adossé à un pilier, le cadavre de la pauvresse venue on ne sait d'où, de ses yeux grands ouverts, regardait éperdument les étoiles.

MARC LE GOUPILS

L'ENFANCE

ET LA

JEUNESSE DE NIETZSCHE[1]

II

A la mi-octobre de 1862, Nietzsche quitte Naumburg pour se rendre à l'Université de Bonn. Paul Deussen, son camarade, et un cousin de celui-ci, l'accompagnent. Les jeunes gens cheminent sans hâte. Ils s'arrêtent aux bords du Rhin. Ils sont gais, et même un peu fous de l'entière liberté dont ils jouissent soudain. Paul Deussen, aujourd'hui professeur à l'Université de Kiel, nous raconte, avec la satisfaction d'un bourgeois allemand qui s'anime au souvenir de ses frasques lointaines, ces journées de rires exubérants.

Les trois amis montent à cheval et parcourent la campagne. Nietzsche — n'a-t-il pas trop apprécié la bière qu'on versait à l'auberge? — s'intéresse moins à la beauté du paysage qu'aux longues oreilles de sa monture. Il les mesure avec soin. « C'est un âne, affirme-t-il. — Non, répliquent Deussen et l'autre ami, c'est un cheval. » Nietzsche mesure à nouveau, et maintient avec une fermeté louable : « C'est un âne. » Ils revien-

1. Voir la *Revue* du 1er mai.

nent à la tombée du jour. Ils crient, pérorent, scandalisent la petite ville. Nietzsche roucoule des chants d'amour, et les jeunes filles, attirées par le vacarme aux fenêtres, à demi cachées derrière les rideaux, observent cette cavalcade. Enfin, un honnête citadin, exprès sorti de sa maison, fait honte aux tapageurs, et les remet, non sans menaces, sur le chemin de l'auberge.

Les trois amis s'installent à Bonn. Leur émotion est vive. Les Universités avaient alors un singulier prestige. Seules demeurées libres, elles maintenaient dans l'Allemagne divisée une vie puissante dans un corps débile. Elles avaient leur histoire, qui était glorieuse, et leur légende, plus glorieuse encore. Le peuple savait que les jeunes savants de Leipzig, de Berlin, d'Iéna, de Heidelberg ou de Bonn, enflammés par leurs maîtres, s'étaient armés contre Napoléon pour le salut de la race allemande ; il savait aussi que ces vaillants avaient lutté, luttaient encore, contre les despotes et les prêtres pour fonder la liberté allemande; et il aimait ces professeurs graves, ces adolescents tumultueux qui représentaient la patrie en son plus noble aspect, la patrie libre et studieuse. Il n'était si petit garçon qui ne rêvât à ses années d'études comme au plus beau temps de sa vie; il n'était si paisible jeune fille qui ne rêvât d'un pur étudiant; et la rêveuse Allemagne tout entière n'avait pas de rêve plus beau : elle était infiniment fière de ses Universités, illustres écoles de savoir, de bravoure, de vertu et de joie : « J'arrivai à Bonn, — écrit Nietzsche dans un de ces nombreux essais où il se raconte à lui-même sa vie, — avec l'orgueilleux sentiment d'un avenir inépuisable et riche. » Il n'ignorait pas sa puissance et désirait impatiemment connaître ses contemporains, avec et sur lesquels travailleraient ses pensées.

La plupart des étudiants de Bonn vivaient groupés en associations. Nietzsche hésita un peu avant de suivre cet usage. Mais, craignant une trop sauvage retraite s'il ne s'imposait quelque obligation de camaraderie, il se fit recevoir dans l'un de ces *Vereine*. « J'ai mûrement réfléchi avant de franchir ce pas qui, étant donné mon caractère, m'a paru presque nécessaire », écrit-il à son ami Gersdorff.

Pendant quelques semaines, il se laissa distraire par le train de cette existence nouvelle. Sans doute, il ne goûta jamais la

bière ni le tabac. Mais les discussions érudites; les promenades en bateau sur le fleuve; les heures de folie dans les auberges riveraines, et le soir, au retour, les chœurs improvisés, Nietzsche accepta ces plaisirs simples. Il voulut même se battre en duel, pour être un étudiant « fini », et, ne se connaissant aucun ennemi, choisit pour adversaire un agréable camarade. « Je suis nouveau de cette année, dit-il, et je veux me battre. J'ai de la sympathie pour vous. Battons-nous. — Volontiers », fit l'autre. Et Nietzsche reçut un coup de rapière.

Il était impossible qu'une telle vie le contentât longtemps. Cette humeur d'enfantine gaieté est courte. Dès les premiers jours de décembre, il se retire un peu, et sent renaître en lui l'inquiétude. Les fêtes de Noël et du nouvel an, passées loin des siens, l'attristent. Une lettre à sa mère laisse deviner son émoi :

J'aime les anniversaires, saint Sylvestre ou jours de naissance, écrit-il. Nous leur devons des heures où l'âme, suspendue, découvre un fragment de sa propre existence. Sans doute, il ne tiendrait qu'à nous de connaître plus souvent des heures semblables : mais nous le faisons trop peu. Elles favorisent la naissance des résolutions décisives. J'ai coutume, en de tels instants, de reprendre les manuscrits, les lettres de l'année écoulée, et d'écrire, pour moi seul, les réflexions qui me viennent. Durant une heure ou deux, on est comme enlevé au-dessus du temps, tiré de sa propre existence. On acquiert une vue sûre et courte du passé, on se résoud d'un cœur plus vaillant et plus ferme à repartir en avant sur la route. Et quand les vœux, les bénédictions familiales, tombent comme une pluie douce sur les desseins de l'âme, — cela est beau...

Ces réflexions, que le jeune homme écrit « pour lui seul », nous en possédons quelques traces. Il se reproche les heures gaspillées, il se décide à une vie plus austère et plus concentrée. Il n'a pas le cœur de tourner le dos à des compagnons un peu grossiers, mais braves et jeunes comme lui-même. Restera-t-il avec eux? Une crainte délicate l'agite; il pourrait, par l'effet d'une longue indulgence, s'habituer à leurs manières, et en ressentir moins vivement la bassesse. « L'accoutumance est une force redoutable, écrit-il à son ami Gersdorff. On a déjà beaucoup perdu quand on a perdu la méfiance instinctive vis-à-vis des choses mauvaises qui se présentent dans la vie quotidienne. » Il adopte un tiers parti, fort difficile, et décide

qu'il parlera franchement à ses amis, qu'il tâchera d'exercer sur eux une influence, d'ennoblir leurs vies et de commencer ainsi l'apostolat qu'il rêve d'étendre un jour à l'Allemagne entière. Il propose donc une réforme de l'association. Il veut qu'on supprime, tout au moins qu'on réduise, les tabagies et beuveries qui provoquent son dégoût.

La proposition n'eut aucun succès : on fit taire le prêcheur, on l'écarta. Nietzsche, prompt au sarcasme, se vengea par des mots qui ne le firent pas aimer davantage. Alors il connut la plus mauvaise des solitudes, la solitude des vaincus. Il ne s'était pas retiré du monde : on l'avait prié d'en sortir. Le séjour de Bonn lui devint douloureux.

Il travailla énergiquement, et sans joie. Il étudiait la philologie qui ne l'intéressait pas. C'était un exercice qu'il avait adopté pour discipliner son esprit, pour corriger ses tendances au mysticisme vague, à la dispersion. Mais il ne lui plaisait aucunement d'analyser avec minutie les textes grecs dont il sentait d'instinct la beauté rapide. Ritschl, son maître en théologie, le dissuadait de toute autre étude. « Si vous voulez devenir un homme fort, lui disait-il, acquérez une spécialité. » Nietzsche obéissait. Il renonçait à la théologie, qu'il avait eu dessein d'approfondir. En décembre, il avait composé quelques mélodies : il décida qu'il ne s'accorderait plus, d'une année entière, la jouissance d'un plaisir si vain. Il voulait se soumettre, et se rompre à l'ennui. Sa peine fut récompensée : il put écrire un travail dont Ritschl apprécia la rigueur et la sagacité.

Faible joie ! C'est de pensée que Nietzsche avait besoin. Il écoutait causer les étudiants entre eux. Les uns répétaient sans ardeur les formules de Hegel, de Fichte ou de Schelling : ces grands systèmes avaient perdu toute vertu stimulante. — Les autres, préférant les sciences positives, lisaient les traités matérialistes de Vogt ou Büchner ; Nietzsche lut ces traités, mais ne les relut pas. Il était poète ; il avait besoin d'éclat, de mystère, et ne pouvait se contenter du monde clair et froid de la science. Ces mêmes jeunes gens, qui se disaient matérialistes, se disaient aussi démocrates ; ils vantaient la philosophie humanitaire de Feuerbach ; mais Nietzsche était trop poète encore, et, par éducation ou par tempérament, trop aristocrate

pour s'intéresser à la politique des masses. Il concevait la beauté, la vertu, la force, l'héroïsme, comme des fins désirables, et les désirait pour lui-même. Mais il n'avait jamais désiré une vie heureuse, au sens matériel du mot, une vie égale et commode : il ne pouvait donc pas s'intéresser à la vie heureuse des hommes, au pauvre idéal d'une joie moyenne et d'une moindre souffrance.

Mal satisfait par toutes les tendances de ses contemporains, quelle joie pouvait-il éprouver? Rebuté par la politique basse, la métaphysique débile, la science bornée, en quel sens pouvait-il diriger son esprit? Certes, il avait des préférences vives et tranchées. Il était sûr de ses goûts. Il aimait les poètes grecs, Bach, Beethoven, Gœthe et Byron. Mais quelles étaient enfin ses pensées? Il ne savait quelle réponse donner aux problèmes de la pensée ou de la vie, et, préférant toujours le silence aux paroles incertaines, à vingt ans comme à dix-sept, il s'imposait l'abstention.

Dans ses écrits, lettres ou propos, il se réserve constamment : son ami Deussen émet l'idée que la prière est sans vertu réelle et procure à l'esprit une confiance illusoire. « Voilà une de ces âneries à la Feuerbach », réplique Nietzsche avec âpreté. Le même Deussen, un autre jour, parle de la *Vie de Jésus* dont Strauss venait de publier une nouvelle édition, et approuve le sens du livre. Nietzsche refuse de se prononcer : « La question est importante, dit-il, si tu sacrifies Jésus, tu dois aussi sacrifier Dieu. » Ces mots donneraient à croire que Nietzsche restait attaché au christianisme. Une lettre adressée à sa sœur ôte cette impression. La jeune fille, demeurée croyante, lui écrit : « Il faut toujours chercher la vérité du côté des choses les plus pénibles. Or on ne croit pas sans peine aux mystères du christianisme. Donc les mystères du christianisme sont vrais. » Elle reçoit aussitôt la réponse du frère qui trahit par la dureté de son langage l'état malheureux de son âme.

Crois-tu qu'il nous soit réellement si difficile de recevoir et d'accepter toutes les croyances où nous avons été élevés, qui peu à peu ont jeté en nous des racines profondes, que tous les nôtres, qu'une multitude d'hommes excellents, tiennent pour vraies, et qui, vraies ou non, consolent assurément et élèvent l'humanité? Crois-tu cette acceptation plus difficile que de lutter contre ces habitudes, dans le

doute et l'isolement, soumis à toutes les dépressions de l'âme, je dis plus : aux remords; souvent désespéré, mais toujours attaché au but éternel, la découverte des voies nouvelles menant au vrai, au beau, au bien?

Qu'arrivera-t-il enfin? Retrouverons-nous ces idées sur Dieu, le monde et la rédemption qui nous sont si familières? Pour un véritable chercheur, le résultat de la recherche n'est-il pas quelque chose de tout à fait indifférent? Dans notre effort que cherchons-nous? Le repos, la paix, le bonheur? Non, rien que la vérité, toute effrayante et mauvaise qu'elle puisse être.

... Voilà donc comme se partagent les voies des hommes : si tu veux le repos de l'âme et le bonheur, crois; si tu veux être un disciple de la vérité, alors, cherche...

Nietzsche essayait d'endurer cette vie pénible. Il marchait dans la campagne. Seul dans sa chambre, il étudiait l'histoire de l'art et la vie de Beethoven. Vains efforts : il ne pouvait oublier les gens de Bonn. A deux reprises, il alla entendre des festivals musicaux à Cologne. Mais chaque retour lui causait un plus pesant malaise. Il partit enfin.

Je quittai Bonn comme un fugitif. A minuit, j'étais sur le quai du Rhin, accompagné par mon ami M....e. J'attendais le vapeur qui vient de Cologne, et je n'éprouvai pas la plus légère impression de peine au moment de laisser un endroit si beau, une campagne si florissante, et une bande de jeunes camarades. Bien au contraire ; je fuyais devant eux. Je ne veux pas recommencer à porter sur eux des jugements injustes, comme il m'est souvent arrivé. Mais ma nature ne trouvait parmi eux aucune satisfaction. J'étais encore trop timidement recueilli en moi-même, et je n'avais pas la force de tenir mon rôle parmi tant d'influences qui s'exerçaient sur moi. Tout s'imposait à moi, et je ne parvenais pas à dominer ce qui m'entourait... Je sentais d'une manière oppressante que je n'avais rien fait pour la science, peu pour la vie, que je n'avais su que me charger de fautes. Le vapeur vint et m'emporta. Je restai sur le pont, dans la nuit humide et mouillée, et tandis que je regardais s'éteindre lentement les petites lumières qui marquaient la rive de Bonn, tout conspirait à me donner une impression de fuite.

Il va passer quinze jours à Berlin chez un camarade dont le père est un riche bourgeois, prompt aux blâmes et regrets. « La Prusse est perdue, affirme ce vieil homme; les libéraux et les Juifs ont tout abîmé avec leurs bavardages... ils ont

détruit la tradition, la confiance, la pensée... » Le pauvre Nietzsche accueille ces paroles amères. Il juge l'Allemagne d'après les étudiants de Bonn, et retrouve en tous lieux son malaise. Au concert, il souffre d'être en communautés d'impressions avec un public bas. Dans les brasseries, où ses hôtes le mènent, il reste sans boire ni fumer, sans adresser la parole aux gens qui lui sont présentés.

Il ne veut pas revoir Bonn, et décide d'aller à Leipzig achever ses études. Il arrive dans la ville inconnue et s'inscrit aussitôt à l'Université : c'est jour de fête. Un recteur harangue les étudiants et leur dit qu'à cette même date, cent années auparavant, Gœthe était venu s'inscrire parmi leurs aînés. « Le génie a ses voies, ajoute très vite le prudent fonctionnaire, et il est dangereux de les suivre. Gœthe n'a pas été un bon étudiant; ne vous modelez pas sur lui durant vos années d'études... — *Hou, hou!* » grondent les jeunes gens rieurs; et Frédéric Nietzsche, perdu dans cette foule, est heureux du hasard qui l'amène à l'instant d'un tel anniversaire.

Il se remet au travail, brûle des vers demeurés parmi ses papiers, et s'exerce aux plus rigoureuses méthodes de la philologie. Hélas! l'ennui le reprend aussitôt. Il redoute une année pareille à celle de Bonn, une longue plainte emplit ses lettres, ses cahiers. Elle s'arrête bientôt, et voici l'événement qui délivre son âme : il feuillette, à quelque devanture, un ouvrage dont l'auteur lui est inconnu : c'est le *Monde comme Volonté et comme Représentation,* d'Arthur Schopenhauer. La vigueur d'une phrase, l'éclat précis d'un mot, le frappent. « Je ne sais, écrit-il, quel démon me souffla : Rentre chez toi avec ce livre... A peine dans ma chambre, j'ouvris le trésor que je m'étais acquis, et commençai à laisser agir sur moi cet énergique et sombre génie... »

L'entrée est grandiose : c'est la suite des trois préfaces que l'auteur méconnu écrit à longs intervalles, à chaque édition nouvelle, en 1818, 1844, 1859. Elles sont hautaines, amères, mais nullement inquiètes; riches en profondes pensées, en sarcasmes aigus; le lyrisme d'un Schiller s'y marie à l'esprit coupant d'un Bismarck. Elles sont belles, de cette beauté classique et mesurée qui est rare dans la littérature allemande. Frédéric Nietzsche fut conquis par cette hauteur, ce goût et cette liberté.

« J'estime, écrit Schopenhauer, que la vérité qu'un homme a découverte, ou la lumière qu'il a projetée sur quelque point obscur, peut un jour frapper un autre être pensant, l'émouvoir, le réjouir et le consoler; c'est à lui qu'on parle comme nous ont parlé d'autres esprits semblables à nous et qui nous ont consolés nous-mêmes dans ce désert de la vie... » Nietzsche fut ému : il lui semblait qu'un génie douloureux, venu avec mystère, s'adressait à lui seul.

Le monde que décrit Schopenhauer est redoutable. Aucune Providence ne l'oriente; aucun Dieu ne l'habite; des lois inflexibles l'enchaînent à travers le temps et l'espace; mais son essence éternelle est indifférente aux lois, étrangère à la raison : c'est l'aveugle Volonté qui nous presse dans la vie. Tous les phénomènes de l'univers sont les rayonnements de cette Volonté, de même que tous les jours des ans rayonnent d'un même soleil. Elle est invariable; elle est infinie : divisée, resserrée dans l'espace, « elle se nourrit d'elle-même, puisque, hors d'elle il n'y a rien, et qu'elle est une volonté affamée ». Donc, elle se déchire et souffre. La vie est un désir, le désir un tourment sans fin.

Les bonnes âmes du XIXe siècle croient à la dignité de l'homme, au Progrès : une superstition les dupe. La Volonté ignore les hommes « derniers venus sur la Terre et qui vivent en moyenne trente ans ». Le Progrès est la sotte invention des philosophes inspirés par les foules : la Volonté, scandale pour la raison, n'a point d'origine, point de fin; elle est absurde, et l'univers qu'elle anime est dénué de sens...

Frédéric Nietzsche lit avec avidité les deux mille pages de ce pamphlet métaphysique dont le choc formidable frappe le XIXe siècle benêt et découronne de tous ses rêves la puérile humanité. Il éprouve une émotion étrange, et presque de la joie. Schopenhauer condamne la vie : mais une si véhémente énergie est en lui que, dans son œuvre accusatrice, c'est encore la vie qu'on trouve et qu'on admire. Pendant quatorze jours, Nietzsche dort à peine, se couche à deux heures, se lève à six heures du matin, passe ses journées entre son livre et son piano ouverts, médite, et, dans l'intervalle de ses méditations, compose un *Kyrie*. Son âme est comblée : elle a trouvé sa vérité. Cette vérité est dure : qu'importe? Dès longtemps son instinct

l'a prévenu et préparé. « Que cherchons-nous? avait-il écrit à sa sœur; le repos, le bonheur? Non, rien que la vérité, toute effrayante et mauvaise qu'elle puisse être... » Il reconnaît le sombre univers schopenhauérien. Il l'a pressenti dans ses rêveries juvéniles, ses lectures d'Eschyle, de Byron et de Gœthe; il l'a entrevu à travers les symboles chrétiens : cette Volonté mauvaise, esclave de ses désirs, n'est-ce pas, sous un nom différent, la nature déchue que l'Apôtre a montrée, plus tragique encore, privée du rayonnement divin qu'un Rédempteur y a laissé? Le jeune homme, craignant son inexpérience et sa témérité, avait reculé devant une vision si redoutable. Il ose maintenant la regarder en face. Il ne craint plus, n'étant plus seul. Il se fie à la sagesse de Schopenhauer et satisfait enfin un de ses plus profonds désirs : il suit un maître. Même il prononce un mot plus grave. Il donne à Schopenhauer le nom suprême où son enfance orpheline a placé tout un mystère de force et de tendresse : il l'appelle « son père ». Il s'exalte. Un regret le désole soudain : six années auparavant, Schopenhauer vivait encore; il aurait pu l'approcher, l'entendre, lui dire sa vénération. Le destin les avait séparés! sa joie et sa tristesse se mêlent. Une fièvre nerveuse le brise. Il s'effraie, se ressaisit au prix d'un énergique effort et revient à la vie humaine, au travail des jours, au sommeil des nuits.

Les jeunes gens ont besoin d'admirer : c'est une forme de l'amour; quand ils admirent, quand ils aiment, toutes les servitudes de la vie leur deviennent légères. Frédéric Nietzsche, disciple de Schopenhauer, connaît ses premiers bonheurs. La philologie lui cause un moindre ennui. Les élèves de Ritschl, ses camarades, fondent une société d'études. Il se joint à eux, et, le 18 janvier 1866, quelques semaines après sa grande lecture de Schopenhauer, il leur expose le résultat de ses recherches sur les manuscrits et variantes de Théognis. Il parle avec abondance et vigueur : on l'applaudit. Nietzsche aimait le succès et le goûtait avec une vanité simple qu'il avoua toujours : il fut heureux. Il porta son mémoire à Ritschl qui le félicita très vivement : il fut plus heureux encore. Il voulut devenir et devint en effet l'élève préféré du savant.

Sans doute il n'avait pas cessé de considérer la philologie comme une besogne inférieure, exercice intellectuel et gagne-

pain, et son âme était peu satisfaite; mais quelle âme vaste est jamais satisfaite? Souvent, après une journée de labeur desséchant, il était mélancolique; mais quelle âme jeune et désireuse ignore la mélancolie? Du moins sa tristesse a cessé d'être morne, et tel fragment de lettre, qui s'ouvre par une plainte et s'achève par une émotion enthousiaste, dénonce moins la souffrance qu'une plénitude excessive.

Trois choses sont mes consolations, écrit-il en avril 1866; rares consolations! mon Schopenhauer, la musique de Schumann, enfin les promenades solitaires. Hier, un lourd orage s'amoncelait au ciel; je me hâte vers une colline voisine (on l'appelle *Leusch*, pourrais-tu m'expliquer ce mot?), je la gravis : au sommet, je trouve une hutte et un homme, qui, regardé par ses enfants, égorge deux agneaux. L'orage éclate dans toute sa puissance, déchargeant la foudre et la grêle, et je me sens inexprimablement bien, plein de force et d'élan, et je comprends avec une clarté souveraine que, pour comprendre la nature, il faut, comme je viens de faire, s'être sauvé vers elle, loin des soucis, des contraintes pressantes. Que m'importait alors l'homme et sa volonté trouble! Que m'importait l'éternel *Tu dois*, *Tu ne dois pas*! Combien différents l'éclair, l'orage, la grêle : libres puissances, sans éthiques! qu'elles sont heureuses, qu'elles sont fortes, ces volontés pures, que l'esprit n'a pas troublées!

Aux approches de l'été 1866, Nietzsche passait toutes ses journées à la bibliothèque de Leipzig où il déchiffrait de difficiles manuscrits byzantins; soudain il se laissa distraire par un spectacle grandiose : la Prusse, discrètement active depuis cinquante années, reparaît sur les champs de bataille. Le royaume de Frédéric le Grand a retrouvé un chef : Bismarck, l'aristocrate passionné, irascible et rusé, qui veut réaliser enfin le rêve de tous les Allemands et fonder un Empire au-dessus des petits États. Il rompt avec l'Autriche, que Moltke humilie après vingt jours de lutte. — « J'achève mes *Theognidea* pour le *Rheinisches Museum* pendant la semaine de Sadowa », lisons-nous sur un mémorandum tenu par Nietzsche. Il n'arrête pas son travail, mais les préoccupations politiques entrent dans sa pensée. Il éprouve la fierté d'une victoire nationale. Il se reconnaît patriote prussien et un peu d'étonnement se mêle à son plaisir. « C'est pour moi une jouissance toute nouvelle et rare... », écrit-il. Puis, réfléchissant sur cette victoire, il en

discerne les conséquences et les énonce avec lucidité : « Nous tenons le succès. il est là ; [mais] tant que Paris demeurera le centre de l'Europe, les choses resteront en l'état ancien. Il est inévitable que nous fassions effort pour renverser cet équilibre, du moins pour essayer de le renverser. Si nous échouons, alors nous pouvons espérer que nous tomberons l'un et l'autre sur un champ de bataille, frappés par quelque obus français. »

Il n'est pas troublé par cette vue d'avenir, qui satisfait son goût du sombre et du pathétique. Au contraire, il s'anime, il admire : « A de certains moments, écrit-il, je fais effort pour affranchir mes opinions du tour que leur donnent mes passions momentanées, mes sympathies naturelles pour la Prusse ; et alors je vois ceci : une action conduite avec grandeur par un État, par un chef, une action taillée dans la substance vraie dont enfin l'histoire est faite ; point morale assurément ; mais pour celui qui la contemple suffisamment édifiante et belle. »

***

La deuxième année qu'il passe à Leipzig est peut-être la plus heureuse de sa vie. Il jouit pleinement de la sécurité intellectuelle que la maîtrise de Schopenhauer lui assure. « Tu me demandes une apologie de Schopenhauer? écrit-il à son ami Deussen ; je te dirai simplement ceci : je regarde la vie en face, avec courage et liberté, depuis que mes pieds ont trouvé un sol. « Les eaux du trouble », pour m'exprimer par images, ne me détournent pas de mon chemin, parce qu'elles ne me viennent pas plus haut que la tête ; je suis chez moi dans ces régions obscures. »

C'est une année de recueillement et de camaraderie. Il ne s'inquiète plus des affaires publiques. La Prusse, dès le lendemain de sa victoire, est retombée au bas niveau de la vie quotidienne. Les bavardages de tribune et de presse ont succédé à l'action des grands hommes : il se détourne. « Qu'une multitude de têtes médiocres s'occupent de choses dont l'importance et les suites sont réelles, écrit-il en 1867, c'est une effrayante pensée... » Peut-être a-t-il quelque regret de s'être laissé séduire par une péripétie dramatique. Il savait pourtant —

Schopenhauer l'enseigne — que l'histoire et la politique sont des jeux illusoires. L'avait-il oublié? Il écrit, pour affermir sa pensée, et chercher à définir le sens et la valeur médiocres des agitations humaines :

L'histoire est-elle autre chose que le combat sans fin d'intérêts innombrables et divers, qui luttent pour l'existence? Les grandes « idées », où bien des gens croient découvrir les forces directrices de ce combat, ne sont que des reflets qui passent à la surface de la mer houleuse. Elles n'ont aucune action sur la mer : mais il arrive souvent qu'elles embellissent les vagues et trompent ainsi celui qui les contemple. Peu importe que cette lumière émane d'une lune, d'un soleil ou d'un phare : les vagues seront un peu plus, un peu moins éclairées; voilà tout.

Son enthousiasme n'a plus d'autres objets que l'art et la pensée, l'étude du génie antique. Il se prend de passion pour son maître Ritschl : « Cet homme est ma conscience scientifique », dit-il. Il assiste aux soirées musicales du *Verein*, parle et discute. Il conçoit plus de travaux qu'il n'en peut entreprendre, les propose à ses amis ; il choisit d'étudier les sources de Diogène Laërte, ce compilateur qui nous a conservé de si précieux renseignements sur les philosophes de la Grèce. Il rêve de composer un mémoire qui soit sagace, rigoureux, mais aussi qui soit beau : « Tout travail important, écrit-il à Deussen, tu as dû l'éprouver toi-même, exerce une influence morale. L'effort pour concentrer une matière donnée et lui trouver une forme harmonieuse, je le compare à une pierre jetée dans notre vie intérieure : le premier cercle est étroit, mais il se multiplie, et d'autres cercles plus amples s'en dégagent. »

En avril, Nietzsche rassemble et rédige ses notes : un souci de beauté l'occupe entièrement. Il ne veut pas écrire à la manière des érudits, qui méconnaissent la saveur des mots, l'équilibre des phrases. Il veut *écrire*, au sens classique du mot.

Les écailles me tombent des yeux, écrit-il. J'ai trop longtemps vécu dans un état d'innocence stylistique. L'Impératif catégorique « Tu dois écrire, il est nécessaire que tu écrives, » m'a réveillé. J'ai essayé de bien écrire. C'est un travail que j'avais oublié depuis ma sortie de Pforta, et tout de suite la plume m'a gauchi dans les doigts. J'étais impuissant, irrité. J'entendais gronder à mes oreilles les principes de bon langage donnés par Lessing, Lichtenberger,

Schopenhauer. Du moins je me souvenais, et c'était ma consolasion, que ces trois autorités disent d'accord qu'il est difficile de bien écrire, qu'aucun homme n'écrit naturellement bien, et qu'il faut, pour acquérir un style, travailler et percer un bois dur.... Avant tout je veux emprisonner dans mon style quelques esprits joyeux; je m'y appliquerai comme je m'applique sur mon clavier. et je veux jouer enfin, non seulement des morceaux appris, mais de libres fantaisies, libres autant qu'il est possible, quoique toujours logiques et belles.

Une joie sentimentale achève son bonheur : il trouve un ami. Nietzsche avait été longtemps fidèle aux camarades de sa petite enfance : l'un était mort, et l'autre, après dix années de séparation, lui devenait étranger. A Pforta, il avait aimé le studieux Deussen, le fidèle Gersdorff : l'un étudiait à Tübingue, l'autre à Berlin. Il leur écrivait avec beaucoup de zèle, mais un échange de lettres ne pouvait satisfaire ce besoin d'amitié qui était l'instinct de son cœur. Enfin il connaît Erwin Rohde, esprit honnête et vigoureux : il l'aime aussitôt; il l'admire, car il est incapable d'aimer sans admirer; il le pare des qualités sublimes dont son âme déborde. Chaque soir, après les heures laborieuses, les jeunes gens se retrouvent. Ils se promènent à pied ou à cheval, et toujours ils causent. « J'éprouve pour la première fois, écrit Nietzsche, le plaisir d'une amitié qui s'élève sur un arrière-fond moral et philosophique. D'ordinaire, nous disputons ferme, car nous sommes en désaccord sur une multitude de points. Mais il suffit que notre causerie prenne un tour plus profond; aussitôt les pensées dissonantes s'éteignent, et rien ne résonne entre nous qu'un paisible et total accord. »

Ils s'étaient promis de passer ensemble leurs premières semaines de vacances. Au commencement d'août, libres tous deux, il quittent Leipzig et vont s'isoler dans la forêt bohémienne : c'est un pays de hauteurs boisées, modérées et charmantes, qui rappelle, avec moins de grandeur, les Vosges. Nietzsche et Rohde mènent une vie de philosophes errants. Leur bagage est léger, ils n'ont point de livres, ils cheminent d'auberge en auberge, et, tout au long des jours qu'aucun souci ne gâte, ils s'entretiennent de Schopenhauer, de Beethoven, de l'Allemagne et de la Grèce. Ils jugent et condamnent avec une promptitude juvénile. Ils ne sont jamais las de diffa-

mer leur science. O puérilité de l'érudition! C'est un poète, c'est Gœthe, qui a découvert le génie de la Grèce. Il l'a montré aux Allemands, toujours absorbés sur les confins d'un rêve, comme un exemple de beauté riche et claire, un modèle de forme parfaite. Les professeurs sont venus après lui. Ils ont revendiqué le monde antique, et, sous leurs yeux myopes, cette merveilleuse œuvre d'art est devenue l'objet d'une science. Que n'ont-ils pas étudié? — L'ablatif chez Tacite, l'évolution du gérondif chez les auteurs latins d'Afrique. Ils ont analysé jusqu'au dernier détail la langue de l'*Iliade*, déterminé quel rapport la relie à tel ou tel autre langage aryen : qu'importe? La beauté de l'*Iliade* est unique; elle était sentie par Gœthe, et ils l'ignorent. — « Nous arrêterons ce jeu, pensaient Nietzsche et Rohde; nous reviendrons à la tradition gœthéenne; nous ne disséquerons pas le génie grec, nous le ranimerons, nous voudrons qu'on le sente. Depuis assez longtemps les érudits ont mené leur enquête minutieuse. Il est temps de conclure. La tâche de notre génération sera définitive : elle entrera en possession du grand legs transmis par le passé. La science, elle aussi, doit servir au progrès. »

Après un mois de conversation, les jeunes gens sortent de la forêt et vont à Meiningen, petite ville où les musiciens de l'école pessimiste donnent une série de concerts. Une lettre de Frédéric Nietzsche en a conservé la chronique. « L'abbé Liszt présidait, écrit-il. On a joué un poème symphonique de Hans de Bulow, *Nirwana*, dont l'explication était donnée au programme par des maximes schopenhauériennes. Mais la musique était effroyable. Liszt, au contraire, a su trouver, d'une manière remarquable, le caractère de ce *Nirwana* indien dans quelques-unes de ses compositions religieuses, par exemple, dans ses *Béatitudes*. » Nietzsche et Rohde se séparent au lendemain de ces fêtes, et retournent dans leurs familles.

Seul à Naumburg, Nietzsche entreprend beaucoup de travaux et de lectures. Il étudie les œuvres des jeunes philosophes allemands, Hartmann, Dühring, Lange, Bahnsen; il les admire tous, avec l'indulgence d'un frère d'armes, et rêve de les connaître, de collaborer avec eux, dans une *Revue* qu'ils eussent fondée ensemble. Il conçut un essai, peut-être une sorte de manifeste, sur l'homme qu'il voulait donner pour maître à ses

contemporains, Schopenhauer. « De tous les philosophes, écrit-il, c'est le plus vrai. » Aucune sensiblerie n'entrave son esprit. Il est brave : c'est la première qualité d'un chef. Frédéric Nietzsche note rapidement : « Voici l'âge de Schopenhauer : un pessimisme sain, fondé sur l'idéal ; le sérieux de la force virile, le goût de ce qui est simple et sain... Schopenhauer est le philosophe d'un classicisme ranimé, d'un hellénisme germanique... »

Il travaillait fougueusement : sa vie fut soudain bouleversée. Il avait été exempté du service militaire à cause de sa courte vue. Mais l'armée prussienne avait grand besoin d'hommes, en 1867 : il fut incorporé dans un régiment d'artillerie caserné à Naumburg.

Nietzsche accepta cet ennui. Il suivait toujours la maxime, qu'un homme doit savoir utiliser les hasards de sa vie, et en extraire, comme un artiste, les éléments d'une destinée plus riche. Donc, il résolut, puisqu'il devait être soldat, de s'instruire à ce nouveau métier. L'obligation militaire avait, en ce temps de guerres, une solennité qui lui manque aujourd'hui : Nietzsche trouva salubre et beau de fermer ses dictionnaires et de monter à cheval, d'être un artilleur et un bon artilleur, une sorte d'ascète au service de la patrie, *etwas ἄσκησις zu treiben*, écrit-il en son allemand bigarré de mots grecs :

Cette vie est incommode, dit-il encore, mais, goûtée à la manière d'un entremets, je la trouve tout à fait profitable. C'est un constant appel à l'énergie de l'homme qui vaut, surtout, comme antidote contre ce scepticisme paralysant dont nous avons ensemble observé les effets. A la caserne, on apprend à connaître sa nature, à savoir ce qu'elle donne parmi des hommes étrangers, la plupart très rudes... Jusqu'à présent, il m'a paru qu'on avait de la bienveillance pour moi, le capitaine comme les simples soldats ; d'ailleurs, tout ce que je dois faire, je le fais avec zèle et intérêt. N'a-t-on pas sujet d'être fier, si l'on est noté, parmi trente recrues, comme le meilleur cavalier? En vérité, cela vaut mieux qu'un diplôme philologique...

Sur quoi, il cite tout au long la belle phrase latine et cicéronienne écrite par le vieux Ritschl à la louange de son mémoire, *de fontibus Laertii Diogenii*. Il est heureux du succès et ne cache pas son plaisir. Il s'en amuse. « Nous sommes ainsi faits,

écrit-il ; nous savons ce que vaut un tel éloge, et, malgré tout, un ricanement agréable fait grimacer notre visage. »

Cette humeur vaillante dure peu : il avoue bientôt qu'un artilleur à cheval est un animal très malheureux, quand il a des goûts littéraires, et réfléchit dans la chambrée sur les problèmes de Démocrite...

Il déplore son esclavage : un hasard l'affranchit. Il tombe de cheval, s'abîme une côte. Il souffre : mais il étudie et médite à loisir ; c'est la bonne part de sa vie. Toutefois, étendu depuis un long mois, quand arrivent les journées exquises de mai, il s'impatiente et regrette les heures d'exercice. « Moi qui montais les bêtes les plus difficiles ! » écrit-il à Gersdorff. Il entreprend, pour se distraire, un court travail sur un poème de Simonide, *La plainte de Danaë*. Il corrige les mots douteux du texte, et annonce à Ritschl un nouveau mémoire. « Depuis mes jours d'école, écrit-il, ce beau chant de Danaë m'est resté dans la mémoire comme une inoubliable mélodie ; en ce temps de mai, peut-on mieux faire que devenir soi-même un peu lyrique ? Pourvu que cette fois, du moins, vous n'alliez pas trouver dans mon mémoire une conjecture trop « lyrique ».

Danaë l'occupe, et les plaintes de la déesse, abandonnée avec son enfant aux caprices des flots malveillants, s'entremêlent dans ses lettres avec ses propres plaintes. Car il souffre : sa plaie demeure ouverte, et une esquille d'os paraît un jour avec le pus. « Je ressentis une impression bizarre à cette vue, écrit-il ; et peu à peu il devint clair pour moi que mes plans d'examen, de voyage à Paris, pourraient fort bien être contrariés. La caducité de l'être n'apparaît jamais si nettement *ad oculos* qu'au moment où l'on vient à voir un petit morceau de son squelette. »

Ce voyage à Paris, dont Nietzsche a dit un mot, est le dernier conçu, le plus cher de ses rêves. Il en caresse l'idée, et, ne pouvant jamais garder une joie pour lui seul, il écrit à Rohde, puis à Gersdorff, et à deux autres camarades, Kleinpaul et Romundt : « Après notre dernière année d'études, leur dit-il, allons ensemble passer un hiver à Paris ; oublions notre savoir ; *dépédantisons-nous* ; connaissons le *divin cancan*, l'absinthe verte : nous en boirons ; allons à Paris vivre en camarades, et représentons là-bas, en flânant sur les boulevards, le germa-

nisme et Schopenhauer; nous ne serons pas tout à fait paresseux : de temps à autre, nous enverrons aux journaux un peu de copie, pour lancer à travers le monde des anecdotes parisiennes; après un an et demi, deux ans (il ne cesse d'allonger ce temps imaginaire), nous reviendrons passer nos examens, nous reprendrons nos tares professionnelles. » Rohde ayant promis sa compagnie, Nietzsche supporta moins impatiemment l'ennui d'une convalescence qui dura jusqu'à l'été.

Il guérit enfin. Dès les premiers jours d'octobre, sentant un vif besoin des plaisirs que Naumburg n'offre pas : musique, monde, conversation, théâtre, il se réinstalle à Leipzig. Maîtres et camarades lui font un chaleureux accueil. Sa rentrée est heureuse : il achève à peine sa vingt-troisième année, et une aube glorieuse le précède déjà. On lui demande, pour une revue importante de Berlin, des études historiques : il les donne. A Leipzig même, on lui propose de rédiger une critique musicale : il la refuse, quoiqu'on insiste, « *Nego ac pernego,* » écrit-il à Rohde, maintenant établi dans une autre ville universitaire.

Il s'intéresse à tout, sauf à la politique. Le bruit confus et trouble que font les hommes assemblés lui est insupportable. Décidément, dit-il, « je ne suis pas un ζῶον πολιτικόν ». Et il écrit à son ami Gersdorff, qui le renseigne sur les intrigues parlementaires de Berlin : « Les événements m'étonnent; mais je ne puis les bien comprendre, les faire entrer dans mon esprit, que si je tire hors du flot, et considère à part, l'activité d'un homme déterminé. Bismarck me donne des satisfactions immenses. Je lis ses discours comme si je buvais un vin fort : je retiens ma langue, pour qu'elle n'avale pas trop vite, et que la jouissance me dure. Les machinations de ses adversaires, telles que tu me les contes, je les conçois sans peine; car c'est une nécessité, que tout ce qui est petit, étroit, sectaire, borné, se cabre contre de telles natures et prépare une guerre éternelle. »

A tant de satisfactions qu'il trouve ou retrouve s'ajoute le plus grand des bonheurs : il découvre un nouveau génie, Richard Wagner. Toute l'Allemagne fit vers ce même temps la même découverte. Elle connaissait, elle admirait déjà cet homme tumultueux, poète, compositeur, publiciste et philosophe, révolutionnaire à Dresde, auteur sifflé à Paris, favori

de cour à Munich; elle avait discuté ses œuvres et ri de ses dettes, de ses robes écarlates. Il était mal commode de porter un jugement clair sur cette existence mêlée de foi et d'insincérité, de mesquinerie et de grandeur; sur cette pensée parfois si forte, et souvent si verbeuse. Quel homme était Richard Wagner? Un agité, un génie? On ne savait trop, et Nietzsche était longtemps resté dans l'indécision. *Tristan et Iseult* l'émouvait infiniment; d'autres œuvres le déconcertaient. « Je viens de lire *la Walkyrie*, écrivait-il à Gersdorff en octobre 1866, et je me trouve impressionné d'une manière si confuse que je n'aboutis à aucun jugement. Les grandes beautés et *virtutes* sont compensées par des laideurs, des défectuosités aussi grandes, $+a+(-a)$, donne, tout compte fait, o. » — « Wagner est un problème insoluble », dit-il une autre fois; et le musicien qu'il préfère alors, c'est Schumann.

Wagner sut imposer sa gloire. En juillet 1868, il fit jouer à Dresde ses *Maîtres chanteurs*, noble et familier poème où le peuple allemand, héros de l'action, occupe la scène avec ses disputes, ses jeux, ses travaux, ses amours, et glorifie lui-même son art, la musique. L'Allemagne éprouvait alors un orgueilleux désir de grandeur. Elle avait la confiance et l'élan qu'il faut pour oser reconnaître le génie d'un artiste. Wagner fut acclamé; il franchit, durant les derniers mois de 1868, ce degré invisible qui transfigure un homme et l'élève, au-dessus de la gloire même, dans une lumière d'immortalité.

Frédéric Nietzsche entendit les *Maîtres chanteurs*. Il fut touché par cette beauté merveilleuse, et ses velléités critiques disparurent : « Pour être juste envers un tel homme, écrit-il à Rohde, il faut un peu d'enthousiasme... J'essaye en vain d'écouter sa musique dans une disposition froide et réservée; chaque fibre, chaque nerf vibre en moi... » Cet art mystérieux l'a pris : il veut que ses amis partagent sa passion nouvelle. Il leur confie ses impressions wagnériennes, ses désirs. « Hier soir, au concert, écrit-il, l'ouverture des *Maîtres chanteurs* m'a causé un si durable saisissement que je n'avais depuis longtemps rien éprouvé de pareil... » La sœur de Wagner, madame Brockaus, habite Leipzig. C'est une femme supérieure; ses amis affirment qu'on reconnaît en elle un peu du génie de son frère. Nietzsche voudrait l'approcher. Ce vœu modeste est bientôt satisfait :

L'autre soir, écrit-il à Rohde, je rentre à la maison, j'y trouve un billet à moi adressé, et fort court : « Si tu veux connaître Richard Wagner, viens au Café du Théâtre, à quatre heures moins le quart. WINDISCH. » Cette nouvelle me tourna la tête, excuse-moi! et me voilà comme emporté dans un tourbillon. Naturellement, je repars et trouve cet excellent Windisch, qui me renseigne un peu mieux. Il m'apprend que Wagner est à Leipzig, chez sa sœur, dans l'incognito le plus strict; que la presse n'en sait rien, et que tous les domestiques de la famille Brockhaus sont muets comme des fossoyeurs en livrée. Madame Brockhaus, la sœur de Wagner, lui a présenté une seule personne, madame Ritschl, cette femme si pénétrante et si judicieuse, s'offrant ainsi la joie d'être fière de son amie devant son frère, et de son frère devant son amie, l'heureuse créature! Madame Ritschl étant là, Wagner joue le *Lied* des *Maîtres chanteurs*, que tu connais bien; et l'excellente femme lui dit que ce lied lui est familier, *mea opera*. Joie, surprise de Wagner; il exprime un très vif désir de me connaître incognito. On décide de m'inviter pour vendredi soir. Windisch explique que je serais empêché par mes fonctions, mon travail, mes promesses : on propose dimanche après-midi. Nous voilà partis, Windisch et moi, nous trouvons la famille du professeur, mais Richard, non; il était sorti, son grand crâne caché sous une coiffure prodigieuse. Je fis connaissance avec cette famille très distinguée; on m'invita le plus aimablement du monde pour dimanche soir. J'acceptai.

Pendant les jours qui suivirent, mon humeur, je t'assure, était à peu près romanesque; avoue que ce début, cette présentation, ce héros que nul n'approche, il y a là dedans quelque chose qui frise la légende.

En prévision d'une soirée importante, je décide de revêtir mes beaux habits. Justement mon tailleur m'avait promis pour ce dimanche un habit noir : tout allait bien. Dimanche : c'était un jour affreux de neige et de pluie. On frissonnait à l'idée de sortir. Aussi, je ne fus pas fâché de recevoir dans l'après-midi la visite de R...r qui bavarda sur les Éléates et la nature de Dieu dans leur philosophie — car il va traiter, comme *candidandus*, le sujet donné par Ahrens, *Développement de l'idée de Dieu jusqu'à Aristote*, tandis que R...t a la prétention de résoudre le problème *de la volonté*, ce qui lui vaudrait le prix de l'Université. — Le jour tombe, le tailleur ne vient pas, et R...r s'en va. Je l'accompagne, monte chez mon tailleur, dont je trouve les esclaves très empressées sur mon vêtement; on me promet que dans trois heures il sera déposé chez moi. Je m'en vais, plus satisfait du cours des choses; chemin faisant, je croise Kintschy, je lis le *Kladderadatsch*, et trouve avec contentement cette information de presse que Wagner est en Suisse, mais qu'on lui bâtit

une belle maison à Munich : moi je savais bien que tout à l'heure j'allais le voir, et qu'hier une lettre du petit roi était arrivée pour lui, avec l'adresse : *Au grand compositeur allemand, Richard Wagner.*

Je rentre : pas de tailleur. Je lis très confortablement une dissertation sur l'*Eudocia*, de temps en temps un peu distrait par un bruit ennuyeux, mais lointain. Enfin je me rends compte qu'on sonne à la vieille grille de fer, qui est fermée.

C'était le tailleur : Nietzsche essaye l'habit, qui va bien; il remercie l'ouvrier tailleur, qui pourtant reste là, et veut qu'on le paye; Nietzsche est d'un autre avis; l'ouvrier tailleur répète sa demande, Nietzsche réitère son refus; l'ouvrier tailleur ne cède pas davantage, repart avec l'habit, et Nietzsche, demeuré penaud dans sa chambre, considère avec trouble une redingote noire, et doute fort « qu'elle suffise pour Richard ». Il la revêt enfin :

Dehors la pluie tombe à torrents. Huit heures un quart; à la demie, Windisch m'attend au Café du Théâtre. Je me précipite dans la nuit pluvieuse, obscure, moi aussi un pauvre homme tout noir, sans frac, mais de la plus romanesque humeur. La fortune m'est favorable; l'aspect neigeux des rues a quelque chose de mystérieux et d'inusuel.

Nous entrons dans le très confortable salon des Brockhaus : il n'y a personne, que la famille la plus intime, et nous deux. On me présente à Richard, auquel j'exprime en quelques mots ma vénération; il me demande très minutieusement comment je suis devenu un fidèle de sa musique, éclate en invectives sur toutes les représentations de ses œuvres, celles de Munich, admirables, exceptées; et puis il daube sur les chefs d'orchestre, qui, paternellement, conseillent : « Maintenant, s'il vous plaît, un peu de passion, messieurs, encore un petit peu plus de passion, mes amis ! » Wagner imite très bien l'accent de Leipzig.

Maintenant, je voudrais te donner une idée des plaisirs de cette soirée, de nos jouissances, qui ont été si vives, si particulières, qu'aujourd'hui même je n'ai pas retrouvé mon vieil équilibre, et ne puis mieux faire, cher ami, que te raconter en causant un « conte merveilleux ». Après, avant dîner, Wagner nous a joué les principaux passages des *Maîtres chanteurs*; lui-même imitait toutes les voix : je te laisse à penser qu'il en manquait beaucoup. C'est un homme fabuleusement vif et pétulant, qui parle très vite, avec beaucoup d'esprit, et qui suffit à rendre toute gaie une réunion intime comme était la nôtre. Entre temps, j'ai eu avec lui un long entretien sur Schopenhauer. Ah, tu le comprends, quelle joie ce fut pour

moi, de l'entendre parler avec une indescriptible chaleur, et dire ce qu'il doit à Schopenhauer, et expliquer que, seul d'entre les philosophes, le nôtre a connu l'essence de la musique : ensuite il a voulu savoir quelle est l'attitude actuelle des philosophes vis-à-vis de Schopenhauer; il rit très fort du congrès des philosophes à Prague et parla de la *domesticité* philosophique. Puis il nous lut un fragment de ses *Mémoires* qu'il est en train d'écrire, une scène de sa vie d'étudiant à Leipzig, d'une extraordinaire drôlerie, à laquelle maintenant encore je ne puis penser sans rire. Il est d'ailleurs extraordinairement souple et spirituel.

Enfin, comme nous nous préparions à partir, Windisch et moi, il me donna une poignée de main très chaude et m'invita très amicalement à lui rendre visite, pour causer de musique et de philosophie. Il me confia aussi la mission de faire connaître sa musique à sa sœur et à ses parents : ce dont je m'acquitte avec enthousiasme. Tu en sauras plus long quand cette soirée m'apparaîtra d'un peu plus loin et plus objectivement. Aujourd'hui, un cordial bonjour et pour ta santé mes vœux les meilleurs.

Ce jour d'appréciation calme, que Nietzsche attendait, ne vint pas. Il avait approché un homme divin. Il avait senti la force d'un génie, et son âme restait ébranlée. Il étudia les écrits théoriques de Wagner, qu'il avait jusqu'alors négligés et considéra sérieusement l'idée de l'œuvre d'art unique, rassemblant les beautés éparses de la poésie, de la plastique et de l'harmonie. Il entrevit une rénovation de l'esprit allemand par l'idéal wagnérien, et son esprit rapide alla de ce côté.

Ritschl lui dit un jour : « Je vais vous surprendre. Voulez-vous être nommé professeur à l'Université de Bâle? » La surprise de Nietzsche fut extrême. Il était dans sa vingt-quatrième année, et n'avait pas encore acquis ses derniers grades. Il se fit répéter l'étonnante proposition. Ritschl expliqua : il avait reçu une lettre de Bâle; on lui demandait quel homme était M. Frédéric Nietzsche, auteur des beaux mémoires publiés par le *Rheinisches Museum*; pouvait-on lui confier une chaire de philologie? Ritschl avait répondu : M. Frédéric Nietzsche est un jeune homme qui peut faire tout ce qu'il voudra. Même il avait osé écrire : M. Frédéric Nietzsche a du génie. L'affaire en était là, suspendue, mais très bien engagée.

Nietzsche écoutait ce récit avec un trouble infini. Il était fier, et pourtant désolé. L'entière année de liberté, qu'il pensait

posséder encore, s'évanouissait soudain. Projets d'études, de vastes lectures, de voyages ! Il perdait une vie heureuse, gonflée de rêves. Pouvait-il refuser une offre si belle ? Il en eut, semble-t-il, contre toute raison, quelque velléité. Ritschl combattit cette hésitation. Le vieux savant éprouvait une tendresse véritable pour cet élève singulier, philologue, sagace, métaphysicien, poète ; il l'aimait et croyait en lui. Mais il avait une inquiétude : il redoutait que Nietzsche, sollicité sans cesse, par des instincts presque trop nombreux et trop beaux, ne dispersât sur trop d'objets son énergie et n'égarât ses dons. Il lui donnait depuis quatre ans un même conseil : *restreignez-vous pour devenir fort* ; il le répéta d'une manière pressante. Nietzsche comprit et s'inclina. Il écrivit aussitôt à Erwin Rohde : « Notre voyage parisien, n'y songe plus ; je vais sans doute être nommé professeur à Bâle ; moi qui voulais étudier la chimie ! Il faut que dès à présent j'apprenne à renoncer. Là-bas, que je vais être seul — point d'ami dont la pensée résonne avec la mienne comme de belles tierces, inférieures ou supérieures ! »

Il obtint son dernier diplôme sans être examiné, en considération de ses travaux passés et de la circonstance unique : les professeurs de Leipzig ne trouvèrent pas convenable d'interroger leur collègue de Bâle.

Frédéric Nietzsche resta quelques semaines à Naumburg, auprès des siens. Toute la famille était réjouie et glorieuse : si jeune, et professeur d'Université ! « Quel événement est-ce donc ? rétorquait Nietzsche impatienté. Il y a un pion de plus dans le monde, voilà tout ! » Le 13 avril au soir, il écrit à son ami Gersdorff.

Voici venu le dernier terme, le dernier soir que je passe à mon foyer : demain matin, je m'en irai vers le vaste, vaste monde ; j'entrerai dans un métier nouveau pour moi, dans une lourde et pesante atmosphère d'obligation et de devoirs. Encore une fois, il faut dire adieu : le temps doré où l'activité est libre, illimitée ; où chaque minute est souveraine ; où l'art et l'univers s'offrent à nos regards comme un pur spectacle auquel nous nous mêlons à peine ; — ce temps est irrévocablement passé : maintenant règne la dure déesse, l'obligation quotidienne. *Bemooster Bursche Zieh ich aus...* Tu connais cette émouvante chanson d'étudiant. Oui, oui ! à mon tour maintenant d'être un philistin !

Un jour ou l'autre, ici ou là, le dicton se vérifie toujours. Les

fonctions et les dignités sont choses qu'on n'accepte jamais impunément. Toute la question est de savoir si les chaînes qu'on porte sont de fer ou de fil. Et j'ai encore assez de vaillance pour rompre, à l'occasion, quelque anneau, et risquer, d'une autre manière ou d'un autre côté, quelque essai de vie périlleuse. De la gibbosité obligatoire du professeur, je ne reconnais pas encore une trace en moi. Devenir philistin, ἄνθρωπος ἄμουσος, homme de troupeau, — Zeus et les Muses m'en préservent! D'ailleurs, je vois mal comment il pourrait arriver que je devienne ce que je ne suis pas. Je me sens plus menacé par une autre espèce de philistinerie, la *species* professionnelle. Il n'est que trop naturel qu'une occupation journalière, une concentration incessante de la pensée sur certaines connaissances et certains problèmes, alourdissent un peu la libre sensibilité de l'esprit, et attaquent aux racines le sens philosophique. Mais j'imagine que je puis encourir ce péril d'un front plus tranquille que la plupart des philologues : le sérieux philosophique s'est trop profondément enraciné en moi; les vrais et essentiels problèmes de la vie et de la pensée m'ont été trop clairement montrés par le grand mystagogue Schopenhauer, pour que je doive jamais redouter une défection honteuse devant l' « Idée ». Pénétrer ma science de ce sang nouveau; communiquer à mes auditeurs ce sérieux schopenhauerien qui étincelle sur le front de l'homme sublime — tel est mon vœu, mon audacieuse espérance : je voudrais être plus qu'un pédagogue d'honnêtes savants : je pense aux devoirs des maîtres d'aujourd'hui; j'ai souci de la génération qui monte derrière nous; tout cela occupe mon esprit. Puisque nous devons endurer notre vie, tâchons au moins d'en faire tel emploi qui la fasse estimer par d'autres, quand nous en serons heureusement sauvés.

Les inquiétudes de Frédéric Nietzsche sont vaines : s'il pouvait deviner son avenir prochain, sa joie serait immense.

En 1869, Richard Wagner habite avec sa femme et ses enfants une villa solitaire sur les bords d'un lac suisse. Le jeune professeur va frapper à sa porte. Il est reçu, apprécié, très vite et très instamment rappelé. Dès lors, Bâle n'est plus cette prison professionnelle qu'il redoutait. Quelle aventure dans sa vie! Il pénètre dans l'intimité d'un grand homme et reçoit avec enthousiasme la vivante leçon du génie.

DANIEL HALÉVY

CRAYONS

LES PORTRAITS DU XVIE SIÈCLE A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

M. Henry Marcel s'entend comme personne à faire les honneurs de sa Bibliothèque. Il nous révèle, chaque année, un peu de ses trésors, qui sont aussi les nôtres. Il invite le public à venir prendre sa part de ce qui est au public, et non pas seulement à quelques érudits. C'est un petit Salon intime et recueilli, le Salon du passé, à côté des Salons plus mêlés et bruyants du jour. Il est délicieux. On est sûr d'y trouver, avec une élite de pièces rares, triées sur le volet dans les fonds nationaux, un choix d'œuvres de même famille prêtées par des amateurs de bonne grâce, et groupées avec les premières de façon à former un chapitre d'histoire et d'art. L'année dernière, c'était le XVIIIe siècle qui nous revenait ainsi dans le cadre des mezzotintes et dans le cercle d'or des boîtes à miniatures. Cette fois, c'est la Renaissance, le monde des Valois, qui reparaît dans ses « crayons » de héros « scalabreux » et de dames galantes : c'est Brantôme qui ressuscite, illustré par Clouet.

Rien n'est plus émouvant que cette galerie de portraits. Il y a là un siècle peint sur deux cents visages. C'est toute la comédie humaine jouée par une troupe brillante, sanguinaire et voluptueuse. C'est la France des équipées et des rodomon-

tades, des meurtres et des derniers tournois, la France de Marignan et de la guerre des Amoureux ; c'est le temps de Fœneste et de Montluc, du massacre de Vassy et des ballets de Beaujoyeux ; c'est la cour de Fontainebleau, de Blois et de Chambord, le règne de la « petite bande » et des grandes favorites, de la duchesse d'Étampes et de Diane de Poitiers ; les originaux du drame romantique et du conte populaire, de *Don Carlos* et de la *Reine Margot*, ceux de la *Chronique de Charles IX*, ceux de *Saint-Cendre* ; et c'est enfin l'histoire, telle qu'elle nous plaît aujourd'hui, l'histoire saisie sur le vif, à mesure qu'elle se fait, celle des riens et celle de tout, l'histoire universelle des détails de costume et des caprices des modes, l'histoire à l'état de roman, celle qui se passe sur les lèvres et dans les regards des portraits, — la seule sérieuse au fond, puisque c'est l'éternelle et changeante histoire de l'homme.

***

On peut se le demander : l'art se propose souvent des ambitions plus difficiles, mais son plus haut objet, et le plus pieux emploi du talent d'un grand maître, ne serait-ce pas peut-être, tout simplement, un beau portrait? Beaucoup, parmi les peintres, s'en vont chercher bien loin de quoi nous divertir ou nous émerveiller. Ils prennent une peine infinie, explorent l'antiquité, s'entourent de documents, en quête d'actions et de personnages célèbres. Et, au bout du compte, qu'ont-ils fait? Le portrait de leurs rêves. Ils se peignent eux-mêmes. Leurs œuvres n'ont d'intérêt que ce qu'ils en ont personnellement. Un portrait, au contraire, a toujours chance de plaire : il a le mérite d'être « vécu ». Combien, parmi les tableaux d'Ingres, valent ses charmants crayons? Eux aussi, peu à peu, ils deviennent de l' « histoire ». Et nous serons nous-mêmes des figures du passé. Sommes-nous sûrs d'avoir, aux yeux de l'avenir, un défenseur ou un témoin tel qu'Ingres ou Clouet? Qui nous rendra le même service que ceux-là ont rendu à leurs contemporains? Qui fera comprendre à nos peintres la grave parole de Dürer : « L'art de peindre s'emploie au service de l'Église ; il expose les souffrances du Christ

et les exemples de ses saints. Il conserve encore les traits des hommes après leur mort ».

Et pourtant cette pensée si naturelle, si humaine, on pourrait dire si chrétienne, est une pensée presque récente. Elle est étrangère au moyen âge. M. Henry Marcel fait précéder l'Exposition d'une sorte de préface en images, où l'on assiste à l'éclosion et aux origines du portrait. Le genre apparaît tout à coup vers le milieu du XIVe siècle. En forçant quelque peu les chiffres, on pourrait lui assigner une date de naissance. Saint Louis ne le connaît pas : il lui manque un Joinville peintre. Le réaliste Philippe le Bel n'est pas lui-même plus avancé. Jean le Bon est le premier prince dont nous ayons gardé un portrait authentique; il y avait quelques années que Dante, encore vivant, était entré dans le *Paradis* de son ami Giotto, au Bargello de Florence. Des deux côtés des Alpes, l'avènement est simultané. Mais il ne devient définitif que sous le règne de Charles V. Alors les portraits se multiplient. On reconnaît, sur vingt manuscrits de l'Exposition, le long nez tortueux et spirituel du roi, le profil camus et replet de son frère de Berry. Ces deux princes, les plus passionnés bibliophiles du royaume, se font infatigablement « pourtraire » sur leurs manuscrits en guise d'*ex-libris*. Et là, presque du premier coup, l'art du portrait obtient des résultats exquis. Il n'y a ni tâtonnement ni hésitation. On ne fera pas mieux que le Jean de Berry des *Grandes Heures*, dans ses microscopiques dimensions de lentille, ou que le Louis d'Anjou des *Heures de Sicile*. A cet égard, le XVe siècle, même dans les pages les plus célèbres, est un temps de recul : Fouquet paraît vulgaire; Bourdichon, froid et compassé; aucun n'égale en distinction et en puissance de vie les œuvres accomplies de l'âge précédent. Le genre, dès ses débuts, semble avoir dit son dernier mot. Et l'on ne sait qu'admirer davantage, ou de sa longue absence, ou de sa subite perfection.

Il y aurait là un point curieux à éclaircir. On est d'abord tenté de mettre cette abstention des peintres sur le compte des idées religieuses. On croit surprendre ici la trace du bain de byzantinisme subi, après la chute de Rome, par la théologie chrétienne. On y retrouve une influence lointaine de l'Orient, avec son ciel stérile, son aride sophistique, son horreur maniaque

de toute chose vivante, et cette orthodoxie défiante et tatillonne qui fait des couvents de l'Athos le plus surprenant des mondes fossiles. Mais peut-être s'agit-il en réalité de tout autre chose. Nous attribuons souvent à des préjugés religieux ce qui n'est que l'effet d'une différence de goûts. S'il est, dans l'art du moyen âge, un trait qui semble s'expliquer par un scrupule moral, c'est le petit nombre des nudités qu'on y trouve; et pourtant ce n'est là que l'expression d'une esthétique particulière : on évitait le nu, non point comme impur, mais comme laid. C'était chose pourtant bien plus commune que de nos jours : la moitié de la vie se passait en cet état, puisqu'on ne portait point de linge; on dormait nu entre ses draps. La nudité ne pouvait donc paraître scandaleuse; on la jugeait peu agréable. Cennino Cennini, l'auteur d'un traité de peinture, ne trouve dans le corps de la femme « aucune proportion parfaite ». Et le Pygmalion du *Roman de la Rose*, devant sa statue divinement animée, n'éprouve qu'une surprise, c'est de la voir également belle sous ses parures, et sans voiles :

Quanqu'il puet[1] la pere [2] et aorne [3],
Car tous à li servir s'atorne [4].
N'el' n'apert [5] pas, quant ele est nue,
Mains [6] bele que s'ele ert [7] vestue.

Qui sait s'il n'en est pas de même du portrait? Le XIIIe siècle est celui des idées générales. C'est le siècle des universaux. Aucun temps n'attacha moins de prix à un fait. Même dans les scènes de l'Évangile, et jusque dans le drame du Calvaire, il ne cherchait que des symboles. Il ne devait professer pour les individus que la sereine indifférence de tous les arts idéalistes. Il n'a fait d'exception que pour un seul personnage, saint François : encore est-ce à cause des stigmates, qui permettaient de voir en lui une figure moderne du Christ. Alors même qu'il retrace, en témoin oculaire, des actions contemporaines, l'artiste du moyen âge s'en tient aux généralités. Une miniature de l'Exposition représente les débats du procès de Robert d'Artois. L'auteur a mis tout son effort à faire comprendre schématiquement l'idée d'une cour d'assises; il nous

1. « Tant qu'il peut ». — 2. « Pare ». — 3. « Orne ». 4. « S'adonne ». — 5. « Apparaît ». — 6. « Moins ». — 7. « Était ».

montre des juges, des greffiers; d'un côté, l'accusé; ailleurs, les avocats, les témoins, l'auditoire : il n'a pas songé, une seconde, aux physionomies. Cette affaire déterminée devient l'affaire « en soi ». Joinville nous raconte qu'il fit peindre dans sa chapelle un miracle auquel il avait assisté. Pendant sa traversée, au retour de l'Égypte, un homme était tombé à la mer; la Vierge l'avait préservé dans sa chute, et soutenu par les épaules à la surface des vagues. Le peintre chargé de cet ouvrage n'avait pas vu le fait. Joinville, au fond, ne lui demandait qu'une image exprimant, en signes généralisés, la toute-puissante bienfaisance de la Vierge Marie.

Du reste, l'art du moyen âge consiste, presque toujours, dans la reproduction invariable de certains « patrons ». Le tempérament des artistes y est fort peu sensible. Les modèles sont partout les mêmes, fixés dans les grands traits par des traditions antiques et inflexibles : l'éducation ne comprend que la somme d'exercices manuels qui permettra de répéter, avec la correction et l'habileté voulues, des motifs séculaires. L'originalité est le dernier souci de ces charmants copistes. Toute leur âme, ils la mettent dans le soin, la beauté de la calligraphie. Enfin ils n'ont à peindre, à peu près exclusivement, que des sujets sacrés, où toute altération risquerait l'hérésie. « Voici comme Orgueil doit tomber, voici comme Vertu doit se tenir », lisons-nous au-dessous de deux figures de l'album de Villard de Honnecourt : il n'a garde d'y rien changer. Cet art du XIIIe siècle n'est guère qu'un formulaire vénérable, une écriture dont le texte doit se transmettre intact, et le style même demeurer imperturbablement impersonnel et pur. On s'étonne, dans ces conditions, qu'il ait échappé à l'engourdissement et aux misères de la routine. Mais le plaisir d'exécuter est tel, chez le vrai artiste, qu'il suffit à le satisfaire, à défaut de toute liberté. Le céramiste grec, le dessinateur du Japon ne sont guère plus indépendants que nos enlumineurs. La grâce de leurs œuvres est faite de la simplicité de leur cœur, qui les rendait assez heureux de pouvoir seulement conduire sur le papier ou sur la terre noire un trait élégant et délié de leur pinceau de poil.

Comment se « désenchanta » cet art supérieur? Comment ces virginales abstractions gothiques en vinrent-elles à se rappro-

cher peu à peu de la vie? Les progrès du naturalisme, au XIVe siècle, résultent de mille circonstances infiniment complexes, et dont le tableau, même après Renan, est encore loin d'être achevé. C'est toute une société dont il faudrait ici esquisser la peinture. Déjà paraissent les premières lueurs et l'aube de la Renaissance. Un des signes les plus certains du nouveau tour des esprits, c'est précisément le portrait. Le jour où un artiste se proposa de rendre une ressemblance exacte, s'accomplit une grave révolution morale. Le mot « vérité » change de sens. Du monde de l'absolu, on passe au relatif. On oublie l'idéal et l'on songe au réel. On laisse là les entités, les nobles catégories, l'être pur, l'idée pure, on abandonne ce qui est « un » pour le multiple, le divers, l'accidentel et l'éphémère. C'est une conception toute nouvelle de la vie. Une brèche s'ouvre, par où vont passer toutes nos idées modernes, l'art d'abord, plus tard la science.

***

L'évolution sera lente. Du moment où se montrent les plus anciens portraits à celui où le genre, absolument constitué, se détache de l'art religieux et devient autonome, il se passera près de deux siècles. Jusqu'à François Ier il n'y a peut-être pas d'exemple d'un portrait qui ne soit une peinture votive, ou qui ne fasse partie d'un « morceau de présentation » (sorte de dédicace peinte où un auteur se montre faisant hommage de son livre à son protecteur). S'il en est venu jusqu'à nous quelques-uns d'isolés, on peut presque sans exception les prendre pour les feuillets de diptyques dont le second feuillet s'est perdu. Un portrait complet de cette époque se composera toujours de la figure du « donateur » et de celle du « donataire », le premier (son patron est souvent debout derrière lui) en oraison devant la Vierge, mains jointes si les mains sont visibles, et à genoux si la figure est représentée entière. Le XVe siècle ne se départ pas de ces quelques formules. Le portrait le plus réaliste demeure article de dévotion. Il arrive, sans doute, que les saints personnages, les patrons, et jusqu'à la Madone, soient eux-mêmes des portraits. On connaît le

tableau de Fouquet, autrefois à Melun, où le riche financier Étienne Chevalier se fit peindre en prières aux pieds d'une sainte Vierge qui a les traits d'Agnès Sorel. Telles sont les exigences d'un principe. On eût trouvé impie une image humaine et profane de la maîtresse royale, — et le sein découvert, encore! — La même image paraissait toute naturelle sous le pieux déguisement et le manteau d'azur de la mère de Dieu. C'étaient alors les convenances...

Une fois là, il est clair que le portrait n'a plus qu'à se laïciser. Il faut qu'il sorte de l'oratoire et des chapelles. L'Église, au besoin, l'en chasserait; et Savonarole, à Florence, s'y emploie de toute sa fougueuse et brûlante honnêteté. Le grand réformateur aidait, sans le savoir, au mouvement qui précipitait la ruine de l'art chrétien. Consommer, fût-ce au nom de l'intégrité religieuse, le divorce du naturalisme moderne et de l'esprit de foi, c'était achever de ses mains la sécularisation du Beau.

D'ailleurs, un fait immense, fatal, et que nulle résistance ne pouvait empêcher, se produisait à la même heure et dans le même sens. L'humanisme, jusqu'alors flottant dans quelques têtes éparses, contenu à l'état latent dans un petit nombre de cervelles, devient subitement le *Credo* du monde pensant. Ce fut une révélation. Préparée, ménagée depuis plus de cent ans, la Renaissance éclate au seuil du nouveau siècle, avec une merveilleuse grandeur. La découverte de l'antiquité fut, en somme, une seconde découverte de la nature humaine. L'art antique n'offrait pas seulement une masse infinie de documents nouveaux pour la science de l'homme; il présentait surtout l'exemple d'une vie entièrement conçue selon le caractère humain, dénuée de tout surnaturel, une philosophie complète de la raison. Dès lors, un certain paganisme, au moins intellectuel, devient la forme souveraine et le *nec plus ultra* de la culture humaine. On assiste à une sorte de Pentecôte classique. Avec une ardeur de catéchumène, toute l'Europe artiste et savante fait ses humanités. Tout autre objet d'étude s'efface devant cet objet unique. On ne se lasse pas d'une science qui vous montre les choses d'un point de vue si nouveau, et qui fait de l'être humain le centre de l'univers. Tout s'évanouit autour de cette absorbante majesté. *Homo homini deus*. Jamais l'homme ne parut plus admirable à

l'homme. Il advient dans tous les arts du siècle ce qu'on observe dans sa musique : musique singulière qui remplace tous les instruments par les combinaisons de la polyphonie vocale. Raphaël, dans sa *Sainte Cécile* de Bologne, exprime avec génie ce triomphe des voix sur l'orchestre, et de l'homme sur la nature.

Aucun genre, plus que le portrait, ne devait subir ou trahir ces souveraines influences. La curiosité du phénomène humain passe, en effet, au premier plan des préoccupations. L'histoire naturelle, anecdotique, morale des grands individus, le double sentiment de l'originalité de chaque mécanisme mental, et de notre identité profonde avec tous nos semblables, voilà ce qui passionne, divertit, et intéresse sans fin l'homme du XVIe siècle. Aucun temps n'a laissé un plus vaste répertoire de monographies. C'est le fond de son « information » et la matière de sa pensée. Plutarque, Suétone, Cornelius Nepos, deviennent les livres de chevet de toute personne instruite. C'est le siècle des « Vies » d'hommes ou de dames célèbres, reines ou courtisanes, princes ou capitaines, artistes ou poètes. C'est le siècle de Paul Jove, de Vasari, d'Amyot. Le monde prend l'apparence d'un vague *De viris*. Figurer, n'importe à quel titre, dans ce Panthéon idéal, sortir à tout prix du commun, se distinguer, fût-ce par des crimes, devient toute l'ambition d'une âme « vertueuse ». La passion de la gloire, la fièvre de l'honneur, de la fortune, du succès, le « machiavélisme », en un mot, voilà désormais la morale. Le « moi » perd toute mesure, et s'érige en mesure suprême de toutes choses. L'égotisme le plus aigu s'installe en tyran dans les âmes. La société fourmille de surhommes. L'espèce des Cellini et des César Borgia pullule. L'essentiel, pour ces fanatiques, tourmentés d'une *héroïte* aiguë, n'est que de s'illustrer. Jarnac se rend fameux par un seul coup d'épée; Poltrot, par un assassinat. Ce petit drôle de Bussy, l'amant de madame de Montsoreau, se nourrit de Plutarque. Et quand il lisait quelque trait insigne d'un de ces grands modèles : « Il n'est rien de tout cela, s'écriait-il, que je n'exécutasse aussi bravement qu'eux à la nécessité. » Et il aimait à répéter qu'il n'était né que gentilhomme, mais qu' « il portait dans l'estomac une âme d'empereur ».

*
* *

Telles sont les raisons qui vont déterminer chez nous, pendant cinquante ou soixante ans, la merveilleuse école des portraitistes du XVIe siècle. Cette école est connue en gros sous le nom de Clouet. Pendant longtemps toute figure dessinée ou peinte de cette époque fut classée sans distinction sous ce vocable générique, ou plutôt sous le sobriquet plus usité de « Janet ». Ainsi le maître serait mort plus que centenaire. En réalité, il y a deux générations. Jean Clouet, dit « Janet », passe sa vie au service du roi François : il y entre dès 1516, et il meurt en 1540. Son fils, François Clouet, surnommé comme lui Janet, hérite de sa charge et l'exerce jusqu'à sa fin, en 1572. La critique a même réussi à discerner de leurs ouvrages quelques « mains » différentes, celle de Benjamin Foulon, le gendre de François Clouet (talent des plus médiocres), celles des Quesnel père et fils, et surtout celle de Jean Decourt, qui est un artiste délicieux. C'est à peu près la somme de notions positives où se réduisent nos connaissances.

C'est un lieu commun de regarder ces maîtres et quelques autres, tels que Corneille de Lyon, comme les héritiers fidèles de l'art du XVe siècle. On les loue d'être des « primitifs ». Ils passent pour avoir sauvé de la contagion italienne, apportée par Rosso et par Primatice, l'esprit d'observation et le parler français. C'est prendre la question par le petit côté; l'amour-propre n'a que faire ici. Les Clouet ne sont nullement en dehors de leur temps. Bouder le siècle n'est point le fait d'un portraitiste, et surtout à la cour! Si l'on pouvait douter que l'ancien Janet lui-même fût imbu de l'humanisme, on serait détrompé par un regard jeté sur sa première œuvre connue : quelques miniatures du manuscrit de la *Guerre gallique*. Ce livre exquis fut exécuté en 1519, en l'honneur de François Ier. Le sujet est un entretien du vainqueur d'Italie avec Jules César. L'auteur n'a rien omis de ce qui peut flatter l'orgueil de son héros : il fait peindre, comme une cour de rois autour du jeune prince, les médaillons des douze Césars en camaïeux d'or magnifiques. Sept autres médaillons — du

vieux Clouet, ceux-ci — représentent, sous des noms de généraux romains, des bustes en tuniques noires et en barrettes du XVIe siècle. Un contemporain a écrit dans la marge les vrais noms de ces personnages : ce sont les « preux » de Marignan, les frères d'armes du roi, Bonnivet, Lautrec, La Palice, Montmorency, La Marck. Est-ce que la réunion et le sens de ces images, les réminiscences classiques, l'idée de gloire enfin ne font pas de ces menues figures un manifeste de la Renaissance?

Le genre n'en demeure pas moins indubitablement français. Il ne contredit pas les tendances du siècle. Il s'y encadre, mais il s'en distingue. Il ne s'y oppose pas, mais il reste bien original. Pour tout dire, le portrait chez nous est un art de société. On peut déduire de là ses caractères, ses conventions, sa valeur et ses lois. Tout d'abord, sa clientèle, son public sont par essence des gens du monde. Il ne touche, d'aventure, au peuple que par quelque favorite intronisée sultane. L'art italien ne s'interdit pas tout point de contact avec la roture : — témoin le merveilleux *Tailleur* de Morone; — l'art allemand s'y complaît : voyez, à l'Exposition même, les magnifiques *Bourgmestres* d'Albert Dürer. Chez nous, pour une *Madame Lyebault* (une inconnue, qui est charmante), pour une *Marie Touchet*, une des mignonnes de Charles IX, ou une *Élisabeth Duval*, qui est la fille d'un peintre, combien de princes et de princesses, de maréchaux, de financiers, de beaux messieurs et de belles dames? On n'a ses entrées dans cet art que si l'on est du « tout-Paris » de ce temps-là, c'est-à-dire de la « Cour », — laquelle vient de naître, dans son acception nouvelle, autour d'Anne de Bretagne. — C'est un art au service et à l'usage des aristocrates. Il ne nous offre donc du monde qu'une vue assez réduite : l'univers aperçu du Louvre ou de Chambord, comme Saint-Simon plus tard le verra de Versailles.

Un second trait de cet art social ou sociable, c'est d'être à peine un « art ». La sensibilité du peintre n'y compte qu'en dernière ligne : c'est bien de cela qu'il s'agit! On ne lui demande que des notes véridiques et impassibles, quelque chose comme un procès-verbal ou un bulletin de la Cour. C'est une besogne de journaliste ou d'historiographe. Catherine de Médicis, dans un de ses voyages, écrit qu'on lui envoie en

guise de nouvelles, des portraits de ses enfants : « Et que ce soient des crayons, ajoute-t-elle, pour être plus tôt fait. » L'artiste joue ici le rôle du photographe. Son premier devoir est d'avoir vite fini. C'est lui, d'abord, qui doit se transporter à domicile. On ne lui donne que le temps d'enlever une esquisse, en quelques traits frottés d'estompe; il achève le travail chez lui, de mémoire, et, pour les vêtements, on lui confie la garde-robe du modèle. Ces remuants personnages sont toujours pris à la volée. Ils en sont quittes pour un quart d'heure. Aussi, ils n'y regardent pas à se faire « tirer en portrait » bien plus souvent que nous. Ingres exigeait de M. Bertin quatre-vingts séances de pose : après une pareille épreuve, le patient n'y revient plus. Il y a, au contraire, à l'Exposition, quatre ou cinq « crayons » de Charles IX, faits à différents âges, et pour lesquels il n'a peut-être pas posé en tout deux heures.

Il s'ensuit que le tableau, l'œuvre définitive, peinte à loisir d'après l'esquisse, est ordinairement beaucoup moins bonne que le « crayon ». Il y manque presque toujours l'accent de nature, l'air d'une personne saisie au vif; le faire est émaillé, le teint conventionnel. Le plus précieux, sans contredit, est toujours le dessin. L'artiste lui-même s'en doutait : bien que beaucoup de figures portent des indications écrites en vue du tableau, il semble que le tableau ait rarement suivi. Le maître se bornait à terminer, à son gré, son croquis. Le public, pour sa part, le préférait à la peinture. Il y trouvait ce qu'il aimait : un document humain. Ce fut, de bonne heure, une mode d'en faire des recueils. C'est une des formes les plus anciennes du goût des collections. Le sentiment de l'art en était à peu près absent : les feuilles qu'on rassemblait ainsi sont des répétitions, des copies faites par des manœuvres dont c'était l'industrie; les visages sont cernés d'un trait de plomb, les ombres sont formées de hachures grossières. Cela suffisait toutefois à porter jusqu'au fond des châteaux de province quelque idée des heureux et des illustres de la cour. Il est vrai qu'on ne les connaissait que par de vraies caricatures, mais on s'en contentait. On faisait relier ces portraits en albums. Le roi François, dit-on, en ayant vu un semblable chez son ancien précepteur, le grand-maître de Boisy, fit quelques remarques

plaisantes sur chacune des figures, mais, voyant celle d'Agnès Sorel, il écrivit au bas le célèbre quatrain :

Gentille Agnès, plus de los tu mérites,
La cause étant de France recouvrer,
Que tout cela qu'en cloître peut ouvrer
Close nonnain ou bien dévot hermite.

Il préparait habilement une place d'honneur et une auréole de légende à la première en date des grandes favorites : il songeait à l'avenir des siennes. — On voit, dans les vitrines de l'Exposition, plusieurs de ces albums. La belle Agnès y est assez maltraitée. Mais, en dépit de l'injure du dessin, on doit regarder avec piété ces pages d'un art inférieur : ce sont les monuments des premiers essais faits chez nous de la vie de société.

Voilà les conditions qui étaient imposées à François Clouet. C'est dans ces limites étroites qu'il dut déployer son talent. Mais de toutes ces contraintes il a su dégager un grand art. Cet art est fait, en premier lieu, d'une objectivité parfaite. On sent un homme d'une éducation accomplie, toujours maître de ses émotions, et d'un sang-froid imperturbable en présence de modèles qui ne sont pas tous rassurants. Il avait néanmoins une sensibilité très fine, il la montre rarement. Que, par exception, il se laisse toucher, que son œil se fasse tendre et sa main caressante pour quelque figure de jeune reine, rien n'égale le charme des fantômes ravissants qui naissent alors sous son crayon : c'est une spiritualisation complète des apparences, une espèce de buée subtile et cependant vivante, une haleine à forme de femme. Ses deux *Marie Stuart*, ses deux *Élisabeth d'Autriche* sont ce qu'on peut rêver de plus poétiquement pâle. Disons le mot : ce sont des âmes.

Une autre particularité de ces dessins, c'est l'entier dédain de l'effet. Rien qui, de près ou de loin, révèle un artifice ou trahisse une recherche. Pas d'attitudes, on ne voit jamais que le buste; pas un geste, les bras et les mains ne sont jamais visibles; pas un sourire, pas une expression déterminée et passagère de tristesse ou de joie. La tête régulièrement nue, ou coiffée de chapeaux étroits, pour éviter les noirs, est uniformément droite, haut placée dans la page, et tournée de trois quarts, dans un jour calme et clair. Nulle ombre, que celles qui

résultent des accidents particuliers d'une tête en pleine lumière : elle semble se modeler et se décrire d'elle-même, tant l'artiste s'oublie et se fait oublier, se refuse toute intervention, et s'interdit toute ingérence dans l'arrangement et la mise en scène. Une seule formule, d'une simplicité désarmante, pas un « truc », un escamotage, aucun soupçon de pittoresque, pas un souci d'auteur. Les admirables portraits de Dürer, à deux pas de là, ont un air de lyrisme, un « panache », un mouvement dans le costume, un romantisme dans la coiffure, des exagérations de verve dans la physionomie, qu'on ne remarquerait pas ailleurs, mais qui sautent aux yeux dès qu'on les compare à la sobriété laconique du Français. Regardez bien : le trait animal, la ressemblance comique avec une expression de bête, voilà ce qui donne tant de vie à ces morceaux superbes. Le reste n'est que métaphores, luxe et tour oratoire autour de cette idée première. Holbein, qui n'est qu'à peine représenté ici, aime à multiplier aux alentours du modèle les accessoires familiers et les instruments de sa vie; il se plaît, comme Balzac, aux inventaires mobiliers. Il complète la figure par l'atmosphère et le décor. Léonard, enfin, fait flotter vaguement derrière la *Joconde* des horizons indéfinis; et le mystère inénarrable de ces lèvres, l'impénétrable énigme de ces yeux souriants ne sont peut-être, en somme, que la forme féminine du grand mystère de la Nature.

Clouet écarte d'emblée cette merveilleuse rhétorique. Son affaire est de définir l'homme du monde, sans autre profession ni enseigne que celle d' « honnête homme ». Sa langue, par conséquent, est celle des gens du monde. Autour du mondain, ce chef-d'œuvre tout artificiel, obtenu par une culture exquise, arbitraire et impersonnelle, le décor est à supprimer. Le costume sera, au contraire, spécifié avec rigueur. Toute l'histoire des modes, sous les règnes des Valois, tout ce qui s'écrit, pour qui sait lire, dans le chiffonnage d'une fraise, la broderie d'une collerette, dans la forme des crevés ou l'entrelacs des brandebourgs; toutes les confessions et toutes les réticences qu'on devine parmi les caprices des robes montantes ou échancrées, dans la façon des décolletages, dans les tailles pincées, les gorges comprimées ou libres, ou cachées sous la fausse pudeur des tulles et des mousselines; toutes les

fantaisies qu'on suit dans les coiffures, les escoffions de perles, les voiles sur la nuque, les bouffants, les torsades, les bouillons de la chevelure, et jusqu'à ces hauts cônes en obus qui paraissent à la fin du siècle, — voilà un domaine où personne n'égale François Clouet. Il traite les joyaux en orfèvre, les dentelles en passementier, les corsages en tailleur ; pour chaque partie du costume, la mine du plomb se transforme, s'assouplit, insiste ou se volatilise, coud ou cisèle, burine, brode, tuyaute, et vous déconcerte à la fois par la propriété de l'expression et les incroyables métamorphoses de l'instrument. Pour employer le langage des ouvrages de dames, c'est proprement un crayon « fée ».

Tout y est, tout est dit dans le dernier détail ; et, cependant, il faut, pour s'en apercevoir, le faire absolument exprès. Au premier regard, il est impossible de voir autre chose que le visage. Il est fait, j'ai tâché de dire avec quelle simplicité. Le seul stratagème du maître est qu'il mêle, cette fois, au crayon noir une pointe plus ou moins appuyée de sanguine orangée. Ce procédé à deux teintes suffit à distinguer ce qui est animé de ce qui ne l'est pas. La plus légère touche du crayon coloré réchauffe les tons neutres, et produit presque sans effort l'illusion de la vie. Il faut pourtant qu'il y ait, là encore, quelque magie, car personne n'a pris son secret à Clouet. A cela près, aucun mystère, aucune cachotterie. Vous verriez le maître travailler devant vous, sans en apprendre davantage. Tout réside ici dans la qualité supérieure de l'observation, la pénétration et la certitude infaillible du regard, dans cette puissance d'analyse et de clarté qu'exprime le mot *dessin*, quand le dessin est assez sûr de son idée et de son fait pour se faire sentir partout, et ne se montrer nulle part. La pointe ne se noie jamais, ne s'embarrasse jamais, mais ne s'arrête jamais. La plus haute vertu de cet art, après la probité, c'en est l'intelligence. Quant à la force des résultats, à leur valeur de jugements, on pourra peut-être les pressentir en opposant cette méthode tout intellectuelle à la méthode impressionniste du XVIIIe siècle, ou en comparant les outils, le « crayon » au « pastel ». Tout l'esprit du maître s'emploie à des définitions. Chacun de ses morceaux ressemble à un arrêt. La tête se construit fermement dans ses plans, se modèle dans ses saillies, s'affirme dans ses accents.

Tout est de premier choix, bien que rien ne paraisse choisi. Un médecin pourrait, sur de tels documents, établir un diagnostic de santé ou de maladie; le moraliste y trouverait la plus ample galerie de renseignements sur l'homme. Derrière ces visages polis, glacés par les manières mondaines et l'habitude d'une surveillance continue, sont embusquées des âmes de proie. L'artiste les exprime, comme elles le veulent, à demi-mot. Mais il vous oblige à darder vos regards dans ces yeux fixes qui vous observent. Et l'on comprend alors pourquoi le XVIe siècle s'est passé de tragédie : il avait assez du drame quotidien qui se jouait sur les visages.

*
* *

Au bout de quelques instants passés au milieu d'eux, on croit voir revivre ce siècle magnifique, immoral et sanglant. Voici, au loin, le père de la race, l'hercule jovial et fastueux, léger, dissipateur et brave, grand danseur, grand chasseur, grand suborneur de filles, et qui se fait tout pardonner pour sa belle santé et pour sa belle humeur; puis, son fils, taciturne, égoïste sans l'exubérance généreuse du père, avec le même nez, mais morne, le même œil, mais éteint, les mêmes vices, mais sans joie; et puis le triste trio de frères, petits-fils qui portent dans le sang la peine et l'aiguillon des plaisirs de l'aïeul, tarés en naissant, voués à la phtisie précoce, et à qui leur mère n'a légué, pour tout palliatif, que le métissage suspect des Médicis. C'est l'histoire naturelle d'une agonie de race : François II, un pâlot joufflu, un roi de quinze ans, mort à dix-sept, de l'abus du lit de sa femme; Charles IX, un prince détraqué, avec de splendides élans et la volonté nulle, un malade à ressorts d'acier, miné par les excès de sa vigueur trompeuse, et tué par l'horreur du crime maternel; Henri III, le mieux doué et le plus déséquilibré de tous, un impulsif et un casuiste, face flétrie et fine, la physionomie morte à force de s'user par le passage des émotions contradictoires, les moelles gâtées, un androgyne à bout de dépravations, et que le couteau de Clément sauve à temps de la décomposition sur pied. On reconnaît la face fourbe et venimeuse d'Alençon, le quatrième

frère. Et c'est un soulagement de voir, au bout de cette famille épuisée, gasconner le visage espiègle et juvénile du roi de Navarre, un roi Henri tout neuf, avant la barbe et la légende, une tête de jeune chamois aux aguets et effarouchée.

Ensuite, le groupe des reines : Catherine de Médicis à vingt ans, insignifiante et ronde, puis à cinquante, en veuve bourgeoise, grasse et rangée, une matrone à cerveau étroit et à décisions vacillantes, despote épouvantable à la tête du royaume. Et puis les délicates ombres dont j'ai déjà parlé, les « reines blanches », Marie, la « petite sauvage d'Écosse », veuve du petit roi François, surtout Élisabeth, la pieuse enfant d'Allemagne, amoureuse comme une Perdita et si touchante ensuite lorsqu'elle essuie les sueurs d'angoisse de son mari et chasse de son front les spectres de la Saint-Barthélemy, et qu'elle berce, avec des chansons de son pays, le misérable roi de France. Autre reine, autre sacrifiée : Louise de Vaudémont, la maigre et timide Lorraine, qui ne comprendra pas pourquoi le ciel l'a condamnée au mélancolique destin de femme de Henri III. Un peu à l'écart, je mettrais les sœurs royales, à commencer par Marguerite, la première reine de Navarre, bas bleu à l'air vieille fille, bien que deux fois mariée, ayant mis toutes ses affections dans son « gros gars » de frère, frileuse, parcheminée et fine, avec son bichon sur les bras; puis les filles de Catherine, la pauvre Élisabeth, morte d'ennui là-bas sur le trône d'Espagne, et dont Schiller, on ne sait pourquoi, a fait une seconde Phèdre; et celle dont il n'y a plus rien à dire, ayant eu le malheur de venir au monde en jupons, avec le tempérament inextinguible de son grand-père, cette coureuse, cette dessalée, cette gaillarde et cette paillarde, qui s'appelait la « grosse Margot ».

Ici se placerait le chapitre des reines de la main gauche : la belle Agnès ouvrant la marche, avec sa réputation si bien volée de Jeanne d'Arc, et précédant de peu madame de Chateaubriand, que suivent à la file la placide Diane de Poitiers, toujours plus jeune que son âge, puis la friande Touchet, un vrai « morceau de roi », la Blaisoise qui, rendant à Charles IX le portrait de la future reine, donnait son permis de mariage en ces termes : « L'Allemagne ne me fait pas peur »; et Renée de Rieux, une luronne qui n'avait pas non plus « froid aux

yeux », et dont voici l'histoire en deux mots. Abandonnée par Henri III, elle se vendit de dépit à un financier florentin, nommé Antinotti; puis, ayant trouvé son mari avec une donzelle, elle l'égorgea, dit l'Estoile, « bravement et virilement de sa main »; sur quoi elle fut épousée, tant ce trait lui faisait d'honneur, par un second Italien, baron de Castellane. Avec cela, le plus ravissant visage et un air de candeur. « Bienheureux, comme dit Brantôme, qui pouvoit être touché de l'amour de telles dames, et bienheureux aussi qui en pouvoit *escapar!* »

Et je ne parle pas de l' « escadron volant », des rouées mûres et engageantes, qui font à la sueur de leur corps la politique de la reine-mère : madame de Retz, prête à haranguer en latin les envoyés de Pologne, aussi bien qu'à faire demi-nue, dans un parc, les cheveux dénoués comme une mariée de village, le service du fameux banquet de Chenonceaux; madame de Sauves qui n'a pas sa pareille pour conserver sa tête à l'heure où l'usage est de la perdre, confesser les gens à la minute où les secrets deviennent une offense; et la sèche Limeuil, dont le roman est trop connu. Jeune fille, elle avait eu un enfant du prince de Condé, qui l'abandonna. Sur ce scandale, elle fut enfermée. Elle réussit pourtant à se faire épouser par un nabab italien, Sardini. Mais elle n'avait rien oublié de ses misères ni de son amour. Elle ne rencontra son ancien amant qu'une fois. Un jour, en voyage, elle vint à traverser les avant-postes du duc d'Anjou, le soir du combat de Moncontour. Des soldats menaient un cadavre jeté en travers sur un âne. Ils ne pouvaient le reconnaître, parce qu'il avait la tête fracassée par une balle et un œil pendant hors de l'orbite. Madame Sardini s'arrêta et se mit à genoux. Un des hommes releva vers elle la tête du mort par ses cheveux poissés de sang. Elle se tut un instant, et ne dit que ce mot : « Enfin! » C'était Condé.

Les hommes ne fourniraient pas moins d'étoffe que ces dames : il y a d'abord toutes leurs intrigues avec elles! Et puis, il y a leurs crimes : lequel d'entre eux n'a pas sur la conscience la petite « jeunesse » d'un meurtre? C'est d'Alègre, face louche de souteneur, qui en a, pour sa part, une demi-douzaine, et finit massacré, comme un chien, à côté de sa « chienne » (la mère de Gabrielle d'Estrées), par ses paysans révoltés : c'est

Bussy, poète à ses heures, qui a, jusque dans ses vers d'amour, des cauchemars rouges, et qui, crie-t-il à sa maîtresse, voudrait

> Sortir, blesser, tuer, *se* ruer au danger,
> *Lui* reporter *sa* main de pourpre toute teinte.

C'est Vitteaux, qui poignarde du Gast à la diète dans son lit; Strozzi, le maréchal de France, auteur d'une version grecque des *Commentaires* de César, et qui, voyant son armée encombrée de ribaudes, en fait froidement noyer huit cents d'un coup, au Pont-de-Cé...

***

L'Exposition ne finit pas là. Les « crayons » se survivent encore jusqu'au temps de Mazarin. On en verra ici plus de cent qui sont du XVIIe siècle. Une famille, celle des Dumonstier, en conserva la tradition. Mais le goût n'y est plus : les formats s'agrandissent, la facture s'alourdit, elle perd ses vrais moyens, et n'en acquiert pas de nouveaux. Le genre, devenu vulgaire, tombe peu à peu en désuétude. Une nouvelle société se forme, plus sage et mieux réglée, qui va trouver à point, pour la représenter, de nouveaux portraitistes, comme Philippe de Champaigne.

Peu d'arts, plus que cet art des « crayons », correspondent aux besoins d'un temps, à une forme momentanée de la société. De là son prix, son charme uniques : il évoque tout un monde. Les meilleures œuvres de l'autre siècle sont des œuvres « vieux jeu ». Même à distance, on les sent démodées. Elles manquent de jeunesse, de fraîcheur, de velouté. Après un coup d'œil donné à ces pages retardataires, on en reviendra toujours à celles du beau moment. Chaque chose a sa fleur et elle ne dure qu'un instant.

Chaque homme aussi, pourrait-on dire! Dans tout ce peuple de Clouet, dans cette foule de visages virils, on ne trouve pas un vieillard. Tous meurent avant trente ans, presque tous de mort violente : leur épée tue, l'épée d'un autre les dévore. Tous les jours, à chaque pas, ils risquent leur peau. Ils aiment

l'aventure, la fortune, l'audace. C'est ici qu'il faut voir ces périlleux héros. Tout ce qui, dans Brantôme, n'est que polissonnerie ou gravelure prend alors son vrai sens. On comprend la beauté, on subit l'attrait singulier de cet enfer d'assassinats et de voluptés. On s'explique pourquoi nous l'aimons. Clouet nous le dit, à peu près comme Perdican : « Ces hommes furent cruels, cyniques, parjures, souillés de vols, de duels, de rapts et de massacres, mais ils furent jeunes; ces femmes furent fausses, impures et ambitieuses, avares de leur cœur et folles de leur corps, mais elles étaient belles. Et surtout ils eurent cette force à laquelle les hommes passent tout : ils aimèrent furieusement la vie. »

LOUIS GILLET

QUESTIONS EXTÉRIEURES

VERS BAGDAD[1]

En octobre 1898, tandis que les amiraux français, anglais et italiens arrachaient la Crète aux derniers soldats d'Abd-ul-Hamid, Guillaume II allait à Constantinople exiger la promesse du *Koniah-Bagdad*. En novembre 1899, tandis que la Jeune Turquie tâchait enfin de secouer la lèpre d'Yildiz et que le succès des Crétois réveillait en Macédoine et en Arménie les désirs de révolte, la Porte confirmait officiellement à la *Deutsche Bank* la promesse de concession.

En février-mars 1903, tandis que la Russie et l'Autriche parlaient d'imposer au Sultan leur plan de réformes macédoniennes, le ministre turc du Commerce et des Travaux publics, Zihni-pacha, agissant au nom du gouvernement, signait avec MM. A. Gwinner, K. Zander et E. Huguenin, agissant au nom de la *Société du Chemin de fer d'Anatolie*, une convention qui concédait aux *Anatoliens* « la construction et l'exploitation du prolongement de la ligne de Koniah jusqu'à Bagdad et Bassorah » (20 février-5 mars 1903).

En juillet 1903, tandis que la Macédoine révoltée semblait à la veille de conquérir son autonomie et que les consuls d'Autriche et de Russie parcouraient la province pour recueillir les plaintes des paysans chrétiens et des soldats turcs, Abd-ul-Hamid signait le firman définitif (17-30 juillet). Puis, l'entérinement à la Porte, qui d'ordinaire prend plusieurs mois, était

1. Voir la *Revue* du 1er mai et la carte à la fin du présent article.

hâté par l'assassinat du consul russe à Monastir (7 août); ce même jour, le *bouyroultou* grand-viziriel était publié, daté de la veille. Enfin, de nouvelles facilités financières étaient accordées en octobre-novembre, quand les ambassadeurs autrichien et russe présentaient le programme de Mürzsteg.

Convention de mars, firman de juillet, bouyroultou d'août, rectification de novembre 1903 : tels sont les titres sur lesquels les Allemands fondent leurs droits au *Koniah-Bagdad*; ouvrons ces papiers avec précaution, de peur de nous salir les doigts au sang macédonien, qui en macule toutes les pages.

*
* *

Mon plus grand désir Impérial étant d'établir et de construire une ligne de chemin de fer entre la Capitale de Mon Empire et le vilayet de Bagdad, à l'effet de contribuer au développement de la prospérité et au progrès de la richesse et du commerce de l'Anatolie et des régions de l'Irak, — comme début de la réalisation de cette heureuse entreprise, la ligne entre Haïdar-Pacha et Ismidt avait été, avec l'aide et l'assistance du Tout Puissant, prolongée par Eskicheir jusqu'à Angora et Koniah....

Mais Ma principale intention Impériale était, comme il a été dit plus haut, de prolonger la ligne précitée jusqu'à Bagdad, MM. A. Gwinner, K. Zander et E. Huguenin, au nom de la *Société du Chemin de fer d'Anatolie*, ont sollicité la concession de la construction et de l'exploitation, pour un terme de quatre-vingt-dix-neuf années, du prolongement de Koniah jusqu'à Bagdad et Bassorah en passant par ou aussi près que possible des villes d'Eregli, Adana, Bagtsche, Killis, Harran, Mossoul, Bagdad, Kerbela, Nedjef et Bassorah.

Ainsi débute le firman de juillet 1903. Je n'ai copié les noms que des stations principales; d'autres, moins importantes, précisent le parcours.

On voit que, dans l'ensemble, la ligne glissera du plateau anatolien vers la plaine cilicienne, de Koniah vers Adana, contournera par l'intérieur le golfe d'Alexandrette, atteindra le moyen Euphrate aux parages d'Hiérapolis et, franchissant ce fleuve, courra tout droit vers le Tigre, à travers la haute Mésopotamie, qu'elle coupera en sa plus grande largeur; puis, ayant

rejoint le Tigre à Mossoul, elle en descendra la rive droite jusqu'à Bagdad, recoupera la basse Mésopotamie en sa largeur *minima* pour regagner l'Euphrate, traversera ce fleuve à nouveau vers Kerbela et, se tenant hors des marais, longera la rive droite jusqu'à Bassorah.

Ce tracé n'est pas le plus court : il développe quelque 2 800 kilomètres de rail en décrivant une gigantesque spirale. d'Hiérapolis à Mossoul, de Mossoul à Kerbela, de Kerbela au terminus. La ligne directe d'Hiérapolis à Bassorah par Bagdad eût épargné cinq cents kilomètres. On nous dit qu'empruntant la seule vallée déshabitée de l'Euphrate, ce tracé plus court eût été d'un moindre rendement et que le détour vers le Tigre était imposé par les conditions économiques du pays. Mais, derrière cette raison présente, que l'on invoque, il semble que l'on réserve des projets d'avenir que l'on ne juge pas encore utile d'avouer.

Jusqu'ici, les ingénieurs et les financiers discutaient deux routes possibles entre le fond de la Méditerranée et le rivage du Golfe : l'une, la plus directe, par la vallée de l'Euphrate, l'autre, la plus productive, par la vallée du Tigre. Grâce à leurs détours ingénieux, les Allemands étendent leur prise sur l'une et sur l'autre. Bien que le firman de 1903 ne leur concède qu'un parcours, moitié au long du Tigre, moitié au long de l'Euphrate, il est visible qu'ils seront les seuls dans l'avenir à pouvoir compléter les deux tracés. Pour transformer leur spirale en une sorte de 8 dont Bagdad sera le nœud, il leur suffira de rejoindre leur pont d'Hiérapolis à leur centre de Bagdad, par un embranchement qui longera le moyen Euphrate, puis leur centre de Bagdad à leur terminus de Bassorah, par un autre embranchement qui longera le bas Tigre. Dans ces deux boucles de leurs rails, tout le pays des Deux Fleuves sera enclos.

Dès maintenant, certains embranchements sont concédés ou promis, qui complètent encore le domaine allemand : nous les examinerons par la suite; il en est un seulement qu'il faut tout de suite indiquer. Le firman semble dire que la ligne doit s'arrêter à Bassorah : c'est pur escamotage. Le seul point du Golfe où le Turc pourrait offrir un embarcadère, Koweit, est revendiqué par l'Angleterre pour le compte d'un cheikh local;

le firman n'ose donc pas désigner Koweit comme terminus du *Petit Transasiatique*. Mais de Zobeïr, la dernière station avant Bassorah, il est stipulé qu'un embranchement partira vers « un point du golfe Persique à déterminer d'un commun accord entre le gouvernement impérial et le concessionnaire » : la ligne poursuivra donc sa descente au delà de Bassorah, jusqu'au rivage du Golfe.

Pour parler clair, c'est toute la plaine des Fleuves, la double vallée de l'Euphrate et du Tigre, depuis les pentes du Taurus jusqu'aux boues du delta, que le Sultan livre ou promet à l'exploitation allemande, et les embranchements prévus auront, en outre, le résultat de mettre sous le contrôle du *Koniah-Bagdad* les amorces de deux routes syriennes vers les ports de la Méditerranée chypriote et vers les vallées du Liban (embranchement d'Alep), de trois routes arméniennes vers la Cappadoce, vers le fond de la mer Noire et vers la Transcaucasie (embranchements de Marach, d'Ourfa et de Mardin), de deux routes persanes vers Tauris et vers Téhéran (embranchements d'Erbil et de Khanikin), et la route du Golfe (embranchement de Zobeïr).

Sans discuter la façon dont les Allemands ont acquis leurs titres, sans même nier le droit théorique du Sultan à disposer du commerce et des revenus de son empire au bénéfice exclusif d'un privilégié, faut-il s'étonner de l'émoi produit dans l'Europe entière par de telles concessions? et les puissances peuvent-elles être soupçonnées d'intentions hostiles, quand elles veulent rappeler Berlin à la modération des désirs? Les Allemands ont besoin de débouchés pour leurs rails, fers, machines et manufactures; mais leurs concurrents de toute l'Europe ont les mêmes besoins. Les Allemands veulent exploiter et développer l'Asie ottomane; mais d'autres ont la même ambition et, depuis des siècles, ils y ont consacré une bonne part de leurs efforts diplomatiques, financiers et militaires.

En regard des titres que Berlin vient d'acquérir sur le papier, il est, sur le terrain, des droits qu'un long usage, sanctionné par des traités avec la Porte, reconnu par les autres puissances, ratifié par les populations, invoqué souvent par le

Turc lui-même pour le profit ou le salut de son empire, a donnés à la France, à l'Angleterre et à la Russie. Quand Berlin pêche la concession de son « Bagdad allemand » dans le sang des Arméniens, des Macédoniens et des Crétois, la France et l'Angleterre surtout peuvent bien revendiquer le « Liban français » ou le « Golfe anglais ». Le Liban, depuis des siècles, a été protégé par nos consuls, pacifié par nos soldats, civilisé par nos missions, exploité et développé par nos rails. Le Golfe, depuis trois cents ans, n'a connu la paix que sous la surveillance des flottes britanniques : aujourd'hui encore, les seuls pirates en seraient les maîtres, si le gendarme anglais n'y assurait la liberté de la navigation et du commerce à toutes les nations civilisées. L'œuvre anglo-russe en Perse fut plus égoïste : elle n'en reste pas moins considérable; elle n'en a pas moins coûté des travaux et des capitaux dont Pétersbourg et Londres peuvent exiger le salaire. Et ce n'est pas seulement une question de bénéfices : la Perse, aux mains d'une puissance étrangère, est un danger permanent sur les frontières asiatiques des Russes et des Anglais; la conquête persane a souvent débordé vers l'est jusqu'à l'Indus et jusqu'au Gange, vers le nord jusqu'à Bokkara et jusqu'à Tachkent; Darius et Alexandre, dans l'antiquité, Nadir-shah et Ahmed-Abdallah, au XVIIIe siècle, sont tombés de la forteresse iranienne sur les plaines fluviales des Turcomans et des Hindous.

Les rivalités anglo-russes nous ont habitués à ne voir dans la Perse qu'un bastion qui surgit entre les flots de l'océan Indien et les sables ou les flots du Turkestan et de la Caspienne et qu'assiègent les convoitises du nord et du midi. La Perse est bien plutôt une large chaussée entre l'Asie levantine et l'Extrême-Orient. Sur ce remblai isthmique, d'est en ouest et réciproquement, les courants des émigrations et les cyclones des armées ont toujours passé des millions de blancs, qui grouillent dans les plaines de l'Indus et du Gange, aux millions de blancs congénères, qui ont défriché les vaux et les monts de notre Europe : la Perse aryenne a toujours été l'un des anneaux importants dans cette chaîne de peuplades blanches, qui parlent des langues apparentées et que nous appelons races indo-européennes, parce qu'elles s'étendent des limites orientales de l'Inde au bout le plus occidental de notre Europe.

Les embranchements du *Koniah-Bagdad* pourraient livrer un jour aux exploitants de l'Asie ottomane ce contrôle sur l'Arménie, la Syrie et la Perse dont les empereurs de Babylone, de Ninive, de Séleucie ou de Bagdad jouirent si longtemps. L'émoi des puissances est donc justifié. Que ce *Koniah-Bagdad* une fois terminé soit « allemand » : c'est peut-être ce que verront nos neveux ou petits-neveux. Pour le moment, Berlin n'a encore que des titres — sujets à chicanes, — tandis que le Liban est d'ores et déjà « français », le Golfe « anglais » et la Perse « anglo-russe » : Quand donc les Allemands, sur le terrain qu'ils viennent d'acquérir, dressent le plan de leur propriété future, ils doivent admettre à tout le moins qu'ils ne sauraient prendre leurs entrées, leurs sorties et leurs jours au seul gré de leurs caprices. Dans toute propriété, il faut compter avec les droits et aisances des mitoyens : le *Koniah-Bagdad* même « allemand » et « rien qu'allemand » sera toujours dans la mitoyenneté de la Syrie, de la Perse et du Golfe : dès aujourd'hui, Londres, Paris et Pétersbourg ont le droit, sans que l'on puisse les accuser de mauvais voisinage, de rappeler à Berlin que les seuls règlements équitables de bornage diminuent les chances de querelles entre les voisins les plus pacifiques.

Mais s'il est quelques Allemands pour contester ce droit du voisin français, anglais ou russe à n'être pas lésé, il est, par contre, beaucoup d'Anglais pour contester à l'Allemagne le droit d'user, au mieux de ses intérêts, du privilège que lui a concédé le Turc.

Parce que les Allemands sont les derniers venus en cette Asie antérieure et parce qu'à cette table où la finance internationale dévore l'empire turc, leurs appétits un peu goinfres menacent la part des vieux habitués, la presse et la diplomatie anglaises sont trop disposées à laisser entendre que les projets de Berlin ne méritent ni la même considération ni le même respect que les usances de Paris, de Pétersbourg et de Londres : certains vont jusqu'à nier toute légitimité aux ambitions germaniques.

Assurément, si la morale et la justice absolue présidaient aux relations des peuples, tous les titres acquis par Guil-

laume II aux bienfaits de la Porte devraient être caducs, et les droits qui en découlent, d'avance disqualifiés : on ne saurait gagner un salaire légitime à flatter les phobies sanguinaires d'un maniaque-persécuté ni à servir les exploits d'un meurtrier, fût-il sur le trône et fût-on son collègue en empire. Mais, à cette aune, quels droits internationaux ne seraient un peu sujets à conteste? Dans le Liban, peut-être, nous pourrions, nous autres Français, revendiquer toute notre œuvre, — en voilant seulement les procédés de notre diplomatie durant ces années dernières, où la faiblesse de nos politiciens livra notre ambassade aux fantaisies de M. Constans. Dans le Golfe pareillement, les Anglais pourraient dire qu'ils furent presque toujours les serviteurs de la paix et de la vertu, — s'ils pouvaient oublier comment ils firent alliance jadis avec la barbarie indigène pour ruiner la florissante et civilisatrice Ormuz des Portugais, et comment à trois ou quatre reprises ils abusèrent de leur force contre la sénilité de la malheureuse Perse.

Dans cette Perse même, l'œuvre anglo-russe fut-elle si différente de l'œuvre allemande en Turquie? Et si le Kaiser a maintenu la Macédoine sous le couteau hamidien, qu'a fait le Tsar pour la Grande et la Petite Arménie? Européens, mes frères, gardons-nous du pharisaïsme : quand l'histoire établira le bilan de chacun de nous dans cette agonie ottomane, qui fera la honte de notre génération, on verra, je crois, que l'Allemand fut plus cynique, les autres, plus lâches, mais que tous se prêtèrent à ces étranglements de peuples levantins.

Laissons donc l'irrémédiable passé et regardons vers l'avenir : les projets allemands sont-ils conformes aux seuls intérêts de l'Allemagne, contraires aux intérêts de toutes les autres puissances, au bonheur des peuples ottomans, aux progrès de l'humanité, à l'avenir de la civilisation? Vont-ils forcément, pour servir la politique khalifale d'Abd-ul-Hamid, à l'encontre des efforts européens au Liban, dans le Golfe et en Perse? ou pourraient-ils s'adapter à cette œuvre européenne? Il semble qu'un accord, intervenu déjà entre Berlin et Pétersbourg, donne toute sécurité au présent et à l'avenir des Russes en Asie ottomane, toute liberté au *Drang* des Allemands vers les Fleuves : pareils accords sont-ils impossibles entre Berlin, Paris et Londres? Étape par étape, suivons le

tracé du *Koniah-Bagdad* et voyons en quels points il menace de couper ou d'amoindrir quelque propriété voisine.

*
* *

De Koniah, le firman stipulait que la ligne devait poursuivre son contour du désert anatolien par le sud, en laissant à gauche les steppes et lacs salés, à droite les premières pentes du Taurus : par le pays de Karaman, elle devait atteindre Eregli où elle entrerait dans les montagnes et tenterait la grande percée vers la plaine cilicienne; les articles III et IV de la convention ajoutaient :

Les lignes (Koniah-Bagdad et embranchements), prises dans leur ensemble, sont partagées en sections de 200 kilomètres de longueur pour ce qui concerne la présentation des plans et projets définitifs. Le concessionnaire, dans un délai de trois mois à partir de la remise du Firman, devra présenter les plans complets de la première section partant de Koniah et passant par, ou aussi près que possible, Karaman et Eregli.

Le concessionnaire s'engage à commencer les travaux de cette première section dans un délai de trois mois à partir de l'approbation des plans et projets et à terminer dans un délai de deux ans au plus tard.

Pour la construction de toute la ligne et de ses embranchements, la Porte avait exigé le délai de huit années « à partir de la remise du firman et de l'échange de la présente convention ». La convention ayant été échangée en mars 1903 et le firman accordé en juillet, il faudrait, semble-t-il, que le Bagdad allemand fût terminé en juillet 1911. Mais la convention prévoyait des cas de force majeure, tels qu' « une guerre entre puissances européennes ou un changement capital dans la situation financière de l'Allemagne, de l'Angleterre ou de la France » (art. IV). Et la convention obligeait la Porte à des emprunts, versements et autres opérations financières qu'elle n'est point en état d'effectuer. Pour la première section, seulement, les Allemands acceptèrent de réduire le délai à deux années, et la Porte assura aussitôt la garantie kilométrique.

Cette première section, Koniah-Boulgourlou, fut construite dans le délai : tout entière en plaine, elle n'offrait aucune difficulté. Mais, après Boulgourlou, la seconde section, devant franchir le Taurus et glisser vers Adana, imposait de coûteux et difficiles travaux.

A travers ce Taurus, les Portes Ciliciennes ont toujours été l'une des grandes routes de l'Asie et l'une des plus célèbres dans l'histoire de la guerre et du brigandage : route des Dix Mille et d'Alexandre, route des Romains et des Croisés, route des Seldjoucides et de Soliman, route des Égyptiens de Sésostris et de Méhémet-Ali, route du *hadj*. Les armées et les caravanes jadis ne s'engageaient pas sans précaution dans ce couloir de vingt ou trente kilomètres qui, par endroits, n'a pas dix mètres de large, au fond de torrents que surplombent deux cents mètres de roches. Les Allemands pensèrent d'abord élargir le passage que les Romains s'étaient frayé et accrocher aux murailles de ces gorges un long ruban de tranchées, de ponts et de courts tunnels. Mais outre que les dépenses de construction semblaient énormes, les frais et risques d'entretien presque incalculables, on avait encore à résoudre le problème de la descente, le terminus sur le plateau étant à la cote 1100 et le sommet du col à 1450, tandis qu'Adana sous le pied des monts est presque au niveau de la mer : le pays d'Adana, l'ancienne Cilicie, est la première des plaines de l'Asie que les Anciens nommaient *transtaurique*.

Avec une vision un peu simplifiée, mais assez juste de l'ensemble, les Anciens avaient l'habitude de dessiner en travers de l'Asie une longue chaîne de montagnes qu'ils étiraient, ardue et continue, depuis les promontoires de Carie ou de Lycie en face de Rhodes, jusqu'aux bouches de l'Indus et, même au delà, jusqu'aux bouches du Gange. Cette chaîne n'existe pas; mais des bouches du Gange aux promontoires de Rhodes, les caravanes maritimes et terrestres gardent toujours sur leur droite le haut revers des plateaux tibétains, iraniens, arméniens, anatoliens, dont elles longent le pied et dont les plaines de la mer ou de la terre — plaine du Gange, golfe Persique, plaine de Mésopotamie, mer de Chypre — viennent

lécher les dernières pentes. Dès les débuts de l'histoire écrite, les caravanes des Sémites se relayaient entre les ports et les bazars de cette voie mondiale et elles donnaient le nom générique de *taur* (mont, roche) à cette suite de hautes terres : les Hellènes en firent la *Chaîne du Taureau*, *Tauros*; les Sémites du haut Tigre parlent encore aujourd'hui du *Tour Abdin*, la *Montagne des Moines*.

Au nord des monts, en deçà du Taurus pour eux, les Hellènes connaissaient et exploitaient une Asie toute proche, familière, reliée à leur Hellade par les mille sentiers de l'Archipel, par la similitude du climat, des langues et de la vie, une terre de vaux et de monts, de golfes et de promontoires, l'Asie grecque; au sud des monts, au delà du Taurus, ils rêvaient d'un continent merveilleux aux plaines et aux multitudes infinies, aux richesses inouïes, aux fleuves toujours débordants, aux mers sans rivages, aux empires gigantesques, l'Asie barbare.... Il faut revenir à cette conception des Hellènes, chaque fois que l'on veut comprendre les problèmes politiques et économiques de l'Asie antérieure.

C'est l'œuvre artificielle des guerres qui a supprimé parfois la frontière naturelle du Taurus. De l'Archipel au Golfe, si la force turque impose la souveraineté de Stamboul aux deux Asies cistaurique et transtaurique, il ne faut pas oublier que, de 1830 à 1840, les armées de Méhemet-Ali plantaient encore sur ce faîte les bornes de l'empire albano-égyptien. Aujourd'hui, sous la loi de la Porte, la différence subsiste dans les races, les langues, les productions, les pays mêmes; au nord du Taurus, l'Asie des Indo-Européens purs ou métissés (Hellènes, Arméniens, Kurdes, etc.) et des Jaunes (Turcs, Turcomans et Yourouks); au sud, l'Asie des Sémites (Syriens, Arabes, Chaldéens, etc.) et des Nègres; au nord, l'Asie tempérée des plateaux et des vergers; au sud, l'Asie semi-tropicale des deltas et des palmes.

La Cilicie Plane, comme disaient les Anciens, le Piémont de Tarse et d'Adana est le premier de ces deltas qui mangent peu à peu le fond des golfes et augmentent les terres de l'Asie aux dépens des mers tropicales. Comparé aux mangeries du Mékong ou du Gange, de l'Indus ou du Chatt-el-Arab, le marécage cilicien est tout petit. Trois ou quatre rivières le construi-

sent lentement; le Seïhoun et le Djihoun (Saros et Pyramos des Grecs) sont les plus importantes. Malgré les milliards de mètres cubes qu'elles ont descendus des monts, le temps est encore loin que l'oracle antique annonçait : « le Pyramos un jour atteindra Chypre ». L'œuvre est pourtant considérable déjà. Jadis — il y a quelque dix mille ans — la mer de Chypre poussait vers l'hinterland deux golfes allongés entre le pied du Taurus et les plissements parallèles du Djebel-Nour et de l'Alma-Dagh (Amanus des Grecs). L'un de ces golfes, protégé des boues par l'écran du Djebel Nour, baigne toujours le pied de l'Alma-Dagh : c'est notre golfe d'Alexandrette. Mais l'autre n'est plus qu'un marais fleuri où le Seïhoun et le Djihoun mêlent leurs vases et, de conserve, tendent vers Chypre.

La seconde section du *Koniah-Bagdad* comportait la traversée du Taurus, puis la descente au bord de ce marécage marin. On étudia tous les passages et les plus lointains détours : il fallut se résigner à un long tunnel en hélice, dont les dix ou douze kilomètres de développement permettraient une glissade continue, avec une pente abordable aux trains rapides; sur leur futur Transasiatique, en effet, les Allemands ont promis à la Porte — et l'engagement est inclus dans la concession — de lancer des rapides à 75 kilomètres à l'heure.

Dix ou douze kilomètres de tunnel en hélice sont en pleine Europe d'une entreprise coûteuse et risquée, même au voisinage de districts industriels, qui fournissent main-d'œuvre, matériel, machines et toutes ressources, même à portée de charbonnages ou de glaciers et de réservoirs naturels, qui assurent le concours de leur houille blanche ou noire. Au fond de l'Asie-Mineure, au bout de sept ou huit cents kilomètres de rails qui, seuls, pouvaient unir le chantier d'attaque, Boulgourlou, aux ports de ravitaillement, Haïdar-pacha sur le Bosphore ou Smyrne sur l'Archipel, on ne pouvait songer à une telle équipée. Mais sur le revers du Taurus, la mer de Chypre et son port de Mersina sont proches : de Mersina à Adana, soixante ou soixante-dix kilomètres en plaine conduiraient à pied d'œuvre. Prise de ce bout, la percée du tunnel devenait possible et même beaucoup plus facile et plus économique que les grands travaux similaires des Alpes suisses et autri-

chiennes. Grâce aux wharfs de Mersina, fers, charbon, main-d'œuvre et machines débarqueraient tout près des chantiers; il n'y avait qu'un obstacle : une compagnie anglo-française avait construit et exploitait une courte ligne ferrée entre le rivage et le pied des monts, de Mersina à Adana (67 kilomètres).

Concédée en 1883 à des sujets ottomans, reprise aussitôt par la société anglo-française, qui l'avait ouverte en 1886, cette ligne de *Mersina-Adana* n'avait durant quatre années connu que déficits et coupons impayés. Puis quatre ou cinq années de prospérité (1891-1896) avaient été suivies d'une période encore fructueuse; mais l'avenir devenait plus aléatoire à mesure que les rails anatoliens, approchant du Taurus, détournaient vers le Bosphore ou l'Archipel une partie du trafic de l'Anatolie orientale, dont tous les convois descendaient auparavant à la côte cilicienne. Au début, le *Mersina-Adana* avait espéré gravir la pente du Taurus, atteindre le plateau, — projet coûteux et peu rémunérateur, — ou, mieux, remonter lentement le cours du Djihoun (Pyramos). Cette vallée serpente entre les murailles tauriques, qui font le revers du plateau anatolien, et les crêtes moins hautes, moins continues de l'Alma-Dagh, du Daz-Dagh, etc., etc., qui, par de multiples défilés, conduisent vers les vaux et mamelons du moyen Euphrate. Menant aux bazars de la Petite et de la Grande Arménie, vers Albistan, Divrigh et Erzingian; poussant un jour — qui sait? — jusqu'à Trébizonde; ou se détournant par Marach et Aïntab vers Biredjik, vers l'Euphrate et peut-être — qui sait encore? — poussant jusqu'à Bassorah : ces prolongements eussent donné à la compagnie le transit de la mer de Chypre à la mer Noire et aux Fleuves....

Mais du jour où les Allemands, perçaient le Taurus, descendaient vers Adana, puis enfilaient vers l'Euphrate la vallée du Djihoun, le court tronçon du *Mersina-Adana*, coupé de tout avenir, ne pouvait plus avoir de rôle que dans l'orbite de leur *Koniah-Bagdad* : si les Allemands avaient besoin de cette ligne côtière pour l'attaque de leur tunnel, tous les intérêts du *Mersina-Adana* allaient aussi vers une entente. En juillet 1906, achetant la majorité des actions, la finance allemande devenait maîtresse de cette ligne.

Pour le maintien de l'influence anglo-française en ces abords de Chypre et de la Syrie, on doit regretter que cette opération ait pu se produire. Elle était pourtant inévitable : les Allemands, qui tenaient l'hinterland par leur *Koniah-Bagdad*, avaient en mains trop de facilités pour affamer la petite compagnie côtière. Si elle eût refusé toute transaction, ils eussent sans peine obtenu de la Porte un court embranchement vers le golfe d'Alexandrette, et un embarcadère en quelque point de ce golfe, abrité, rocheux, « net », comme disent les marins, bien plus favorable à la navigation que la plage ouverte, boueuse et incertaine de Mersina : il était question depuis longtemps de construire un port à Kastaboul ou dans la bonne rade de Yourmoutalik qui, sur la rive occidentale du golfe, fait pendant aux mauvaises relâches de la côte orientale, Pajas et Alexandrette. A supposer même que la compagnie *Mersina-Adana* eût affronté et soutenu quelque temps cette concurrence désastreuse, les Allemands avaient un projet plus menaçant encore pour la fortune de Mersina.

Les trois petits fleuves de ce marais cilicien ont jadis porté les flottes jusqu'aux trois villes, qui se disputèrent la domination économique de cette plaine et des montagnes environnantes : sur le Cydnus, les galères remontaient jusqu'à Tarse; Adana, sur le Seïhoun, et Missis, sur le Djihoun, furent aussi des escales du commerce maritime. Un facile travail de nettoyage à la barre des rivières, puis quelques dragages dans leurs boues et quelques enrochements sur leurs parcours ramèneraient bien vite vers les marchés de l'hinterland, sinon les grands paquebots, du moins le va-et-vient des caboteurs qui s'en iraient charger ou vider leurs frets aux ports plus profonds et aux quais mieux outilllés de Beyrout, Alexandrie et Smyrne. Les *Instructions nautiques* nous disent :

L'embouchure de la rivière Djihoun est facilement reconnaissable aux roseaux élevés de ses rives et au ressac qui brise ordinairement sur la barre de son embouchure. La profondeur varie sur cette barre, que les embarcations ne peuvent franchir quelquefois, mais en dedans de laquelle on trouve de 3 m. 5 à 5 mètres d'eau. La rivière est navigable jusqu'à Missis, à trente-trois kilomètres de son embouchure.

Missis est juste sur le tracé du *Koniah-Bagdad* : c'est en ce point que probablement la ligne franchira le Djihoun. En rectifiant et creusant un peu le fleuve dans les trente-trois kilomètres qui séparent Missis de la côte ; en rouvrant tout près de l'embouchure, dans la rade de Youmourtalik, l'admirable port d'Aegae, dont les jetées gréco-romaines enferment encore un bassin de sable, avec deux ou trois mètres d'eau ; en lançant, d'autre part, une voie de fortune de Missis vers Adana et vers le pied du Taurus : les Allemands pouvaient attaquer leur tunnel sans s'occuper des wharfs et rails de Mersina. Pareil dragage du Seïhoun pouvait rejoindre Adana à la mer libre : la besogne risquait ici d'être plus pénible et plus coûteuse, mais elle serait amplement payée par les terres conquises sur les lagunes et sur les oiseaux marins. Les *Instructions nautiques* nous disent :

A partir de la rivière Seïhoun, une plage s'étend en droite ligne sur une longueur de 24 milles au Sud-Est, jusqu'au *Kara-Tasch-Bournou* (cap de la Pierre Noire). La plaine que borde cette plage est, sur un espace de plusieurs milles, un vrai désert ; inondée en plusieurs endroits, elle ne présente dans les autres que des collines de sables surmontées de quelques broussailles éparses. Un lac salé, d'une longueur de 12 milles environ, communique avec la mer sur le côté ouest du Kara-Tasch-Bournou. Des sables arides l'entourent de toutes parts et, sur ses rives, on trouve des cygnes, des pélicans, des cigognes qui, avec les tortues et les poissons, semblent en avoir la possession tranquille.

Dans l'intérieur, jusqu'aux pentes asséchées des monts, plusieurs centaines de milliers d'hectares sont ainsi abandonnés aux plantes d'eau et aux tribus d'animaux aquatiques. Tant que les puissances européennes, tournant le dos à la Méditerranée, ont couru le monde atlantique ou pacifique, elles n'ont pas daigné voir que sous la latitude de la Virginie, cette plaine, abritée des froids du nord par l'écran du Taurus, abreuvée et facilement recouverte par les eaux cascadantes ou bouillonnantes des sources et des fleuves, leur réservait la plus belle des rizières et des cotonnières : ce delta cilicien a la même valeur, sinon la même étendue, que la Basse-Égypte ; pour toutes les cultures semi-tropicales, c'est comme un paradis,

tandis qu'étagés sur les pentes du Taurus, depuis les orangers de la base jusqu'aux sapins et aux pâturages du faîte, tous les arbres, toutes les récoltes, tous les fruits de nos climats tempérés peuvent faire à cette plantation côtière la plus belle et la plus riche des toiles de fond.

De nos jours seulement, l'Europe, retrouvant les éternelles, les inépuisables ressources des pays méditerranéens, et la cotonnière américaine cessant de fournir à toutes les demandes de nos usines pour satisfaire d'abord aux besoins croissants des filateurs yankees, nos agronomes découvrent la Cilicie. Le consul anglais à Adana écrivait en 1901 [1] :

L'irrigation de cette plaine sur 100 milles de long et 50 milles de large [2] est facile : trois belles rivières la traversent, qui en outre feraient tourner des moulins et dont l'une, au moins, le Saros, qui passe à Adana, pourrait être rendue navigable entre cette ville et la mer. Ce plan, mis à exécution, décuplerait le rendement des moissons, que trop souvent la sécheresse appauvrit ou consume. L'asséchement des terrains marécageux et la culture des terrains abandonnés donneraient de beaux profits. Le gouvernement turc faciliterait les concessions pour de telles entreprises, à cause de l'énorme bénéfice qu'en retireraient ses propres finances. Je prépare là-dessus un rapport très détaillé.

Le même consul promettait d'autres rapports détaillés sur les forêts d'oliviers sauvages, qui bordent tout le pied des monts et dont il suffirait de greffer les plants avec des rejets de Crête ou de Chypre pour avoir en quelques années les plus belles récoltes; sur les plantations de mûriers et sur l'industrie séricicole dont les premiers résultats étaient déjà pleins de promesses; sur d'autres richesses encore. Il aurait voulu tourner l'attention de ses compatriotes vers la culture et la fabrication sucrières, canne et betterave, également faciles en ces terrains; sur la commodité que donneraient les moulins à eau pour égrainer, nettoyer, au besoin filer sur place les cotons qui ne demandent qu'à pousser. Mais en 1901 les Anglais et le *Foreign Office* n'avaient d'yeux que pour l'Afrique : ces rapports détaillés ne furent pas publiés (pas même lus peut-être); les

1. *Diplomatic and consular Reports*, n° 2785.
2. Huit ou neuf cent mille hectares.

appels de ce consul anglais ne furent pas entendus. Il devait, en 1905, dans le *Geographical Journal*, communiquer au public ses expériences de sept années de consulat[1], — trop tard. En avril 1905, son successeur écrivait :

On met sur pied un plan complet pour l'irrigation de la plaine d'Adana et il a toute chance, semble-t-il, d'être réalisé. L'œuvre ne présente aucune difficulté, vu la présence des trois fleuves, sans compter les multiples ruisseaux et courants qui tombent des montagnes. On croit qu'une *Banque agricole* allemande va se fonder. Depuis quelques années, les Allemands semblent avoir fait de grands efforts pour étendre leur commerce en cette région et plusieurs commissionnaires allemands ont ouvert des bureaux à Mersina.

La même année, le consul de France écrivait[2] :

Quoiqu'il soit impossible de faire le partage exact des importations par pays, on peut cependant assurer que 50 p. 100 des marchandises introduites à Mersina sont allemandes. Les efforts persévérants que font les Allemands pour accaparer tout le commerce d'importation en Turquie, ainsi qu'ils sont parvenus à le faire en Égypte, sont inouïs. Les négociants du pays ne doutent pas que bientôt ils achèteront tout à l'Allemagne, excepté ce que son sol ne produit pas et qu'elle ne peut pas créer. Les Allemands sont manufacturiers et industriels, en même temps qu'ils connaissent à fond le métier de commerçants. Non seulement ils font tout leur possible pour exécuter avec soin les commandes, mais, en traitant les affaires, ils s'arrangent de façon à contenter le client en portant un réel intérêt à son commerce; entre autres avantages, ils présentent celui de livrer promptement et directement, sans transbordement. A l'encontre des fabricants français, anglais, belges et autres, qui croient qu'une fois la marchandise sortie de leurs fabriques, leur devoir est accompli, les Allemands disent à leur acheteur : « Vous recevrez votre commande à telle date, par tel bateau (*Deutsche Levante Linie* par Hambourg, ou *Lloyd* autrichien par Trieste) et sans transbordement ».

Contre ces « efforts inouïs » des Allemands, que pouvait la compagnie *Mersina-Adana*? Notre consul en 1905 concluait :

1. P.-H. Massy, *Exploration in asiatic Turkey* (1896-1903), *Geographical Journal*, XXVI, p. 272.

2. *Rapports commerciaux*, n° 466.

En somme, les fabricants, les industriels allemands, les établissements financiers, les compagnies de navigation et de transport, sont organisés comme une formidable armée conquérante; on dirait que toutes ces diverses branches sont administrées par un seul homme, tant leur organisation est uniforme.

A Mersina, il y a dix ou douze ans à peine, les seuls produits français étaient connus; en 1903 nos importations n'atteignaient que le 7e rang, et en 1904 elles descendaient au 8e avec le modeste total d'un demi-million de francs.

En juillet 1906, quand la compagnie franco-britannique eut à traiter avec les Allemands, fut-elle du moins soutenue par la diplomatie de Paris et de Londres? ou sûmes-nous dire à Berlin que nous faisions volontiers la part aux commodités d'autrui?... En juillet 1906, nous rentrions d'Algésiras. Après la chute de M. Delcassé et les cascades du ministère Rouvier, notre Quai d'Orsay avait retrouvé le calme des eaux dormantes.

*
* *

Grâce au port de Mersina, où la *Deutsche Levante Linie* débarquera les chargements de Hambourg, et grâce aux rails du *Mersina-Adana*, qui assureront aux chantiers des monts un rapide et peu coûteux ravitaillement, les Allemands semblent donc en état de percer le Taurus et de construire leur seconde section : ils en ont terminé les études; il ne leur manque plus que les machines et les capitaux.

Mais dix ou douze kilomètres de tunnel en hélice; cent ou cent cinquante kilomètres de montées et de descentes pour accéder à ce tunnel, avec les tranchées, remblais, ponceaux, travaux d'approche et de raccordement; enfin quelque cinquante ou soixante kilomètres de pilotis, de remblais et de ponts pour sortir des marécages du Séïhoun et du Djihoun : entre Boulgourlou et Missis, cette seconde section du *Koniah-Bagdad* n'ira pas sans coûter de nombreuses vingtaines de millions, dont les banques allemandes ne semblent pas avoir le premier sou.

Une fois engagé dans la construction et grevé des frais d'exploitation qui seront lourds, — on ne monte pas sans

dépenses de charbon de la cote 20 ou 30 (Adana) à la cote 1100 (Boulgourlou) — ce capital restera des années sans produire. Ce n'est pas la garantie kilométrique de 15500 francs — trois millions pour ces deux cents kilomètres — qui couvrira les intérêts. Le trafic, loin de donner un nouveau bénéfice à la compagnie, sera tout au contraire une source de pertes durant les premières années : ce qui descendra du plateau vers Mersina, par ce raccourci, sera enlevé à la descente bien plus longue vers Haïdar-pacha et Smyrne. Le chameau d'ailleurs continuera ici, comme dans le Liban, de faire à la locomotive une concurrence triomphante. Une seule chance favorable est à escompter; il n'est pas douteux que tout ce Taurus soit un pays minier, avec des gisements très variés et très riches.

Déjà, dans la région de Mersina, on exploite le chrome et le cuivre : 600 tonnes de chrome ont été exportées en 1904 et 1905. Jusqu'au haut de la chaîne, les Arabes avaient leurs *madens* (mines) : à Bireketli-maden et Bulgar-maden, le gouvernement turc exploitait, récemment encore, de la galène argentifère. Il semble que le district de Zeïtoun, où vont se fournir tous les forgerons du pays d'Alep et du moyen Euphrate, ait en abondance ces minerais de fer que les Allemands recherchent sur tout le pourtour de la Méditerranée et que notre Algérie-Tunisie aurait dû leur fournir, si le district de l'Ouenza avait été mis en exploitation.

A descendre les blés du plateau, les bois, les pierres et les minerais de la chaîne, à remonter le charbon et les fers ouvrés, la ligne couvrira une partie de ses frais; mais les bénéfices ne pourront venir que d'un autre côté, — de la renaissance arménienne.

Tombée du Taurus, la ligne longera les terres basses d'Adana vers Missis, puis remontera le Djihoun pour contourner dans l'hinterland le golfe d'Alexandrette et gagner le pied des monts de l'Euphrate. Ce bas pays est aujourd'hui déshabité, livré aux nomades. En quelques années, en quelques mois peut-être, la locomotive rétablira sur la côte la vie sédentaire et, dans la vallée du Djihoun, le courant de peuples et de marchandises qui, depuis la première antiquité jusqu'à nous, avec des intermittences et des reprises, a toujours existé : durant les dix années dernières seulement, les massacres

d'Abd-ul-Hamid et les révoltes ou le brigandage qui suivirent l'ont presque interrompu. Vienne, avec le commerce et la présence des Européens, un peu de sécurité, et cette vallée du Djihoun reprendra son rôle : entre le revers du Taurus et les monts de l'Euphrate, c'est une glissière rapide qui fait couler à la mer de Chypre les montagnards de la Cappadoce, de l'Arménie et même du Caucase. Hittites durant l'antiquité pharaonique, Arméniens durant l'antiquité gréco-romaine, Arméniens encore et Seldjoucides durant le moyen âge, Arméniens toujours et Kurdes et Turcomans et Tcherkesses de nos jours : tous les royaumes et peuples d'en haut ont par ce couloir atteint et submergé la plaine d'en bas.

Sur le fond des indigènes (100 000 environ) que les conquêtes arabes et turques forcèrent à l'islam et que les métissages du commerce, du *hadj* et de l'esclavage façonnèrent en Syro-Arabes, se sont superposés une quarantaine de mille Turcomans et Kurdes, quinze mille Tcherkesses, et une centaine de mille Arméniens. Dans cette plaine du bas, qui fut la proie de l'arménien Tigrane et le royaume arménien des Roupens et des Lusignans, Tarse, Missis et Adana sont encore des bazars arméniens. Tout au long du Djihoun, chaque piton est couronné d'une forteresse, d'une église ou d'une ruine arméniennes : Sis, longtemps imprenable, — notre latin d'Église compare la Vierge à ce rempart des chrétiens, *Sis christianorum*, — Sis, dernier refuge des *takavors* (rois) de la Petite Arménie et siège encore d'un patriarche arménien; Pardzerbet, trésor des princes; Anazarbe, palais désert; Zeitoun, Montenegro ou Magne arménien qui, jusqu'à nous, conserva son autonomie, et dont un ambassadeur de France écrivait en 1865 que l'Europe avait toujours connu les Zeitouniotes indépendants; Zeitoun, terre des « quatre barons[1] », qui dans la dernière crise sauvèrent le renom de la bravoure arménienne et que les Turcs après deux mois de siège ne purent soumettre que sous la médiation des consuls européens et la garantie des anciens privilèges... Si les Anglais — ils avaient d'avance touché le salaire de Chypre — avaient fait en 1896

1. Les quatre familles zeitouniotes des Sourenian, Yaghoubian, Yenidounia et Chorvoian se partagent encore le contrôle de l'administration locale sous la souveraineté turque.

pour cette Petite Arménie le quart de ce que nous fîmes au Liban trente ans plus tôt, leurs affaires dans ce fond de la Méditerranée seraient en meilleure passe aujourd'hui...

Aujourd'hui, à nos amis de Londres, toujours séduits par le profit sonnant et la question du jour, nous devons dire et répéter que le gain immédiat est parfois le plus incertain et qu'il faut tendre au royaume de Dieu — nous disons maintenant : au service de l'humanité — pour rencontrer les durables et véritables bénéfices. Par le rail allemand demain, plus lentement, mais plus sûrement qu'hier par la force ou par la diplomatie anglaises, cette Petite Arménie revivifiée et enrichie redeviendra un marché florissant : quelques millions de clients pourront d'abord se laisser prendre à la camelote germanique, mais ils reviendront aux fournisseurs de France et d'Angleterre dès que, la civilisation les reprenant, ils auront de quoi payer nos bonnes manufactures.

A ce réveil de la Petite Arménie, les amis du peuple arménien, la France et l'Angleterre, doivent applaudir, et ce sont eux et non les bourreaux de ce peuple, l'homme de Stamboul et le complice de Berlin, qui ont tout à y gagner. L'Angleterre surtout, maîtresse de Chypre, est en situation de tirer bon parti — si elle veut et si elle sait — de cette route qui doit rouvrir à ses cotonnades les bazars de l'hinterland. Chypre et la côte cilicienne sont liées par les chemins du détroit : toujours le maître de Chypre disposa des embarcadères d'en face; les colonies des Phéniciens, puis des Hellènes, se correspondirent longtemps d'une rive à l'autre ; les Lusignans, rois de Chypre, devinrent aussi les rois de la Petite Arménie. Londres, qui, si longtemps, revendiqua la mission d'améliorer le sort « des peuples chrétiens et autres » relevant de la Porte en Asie Mineure, ne saurait aujourd'hui entraver cette délivrance économique des Arméniens que, tôt ou tard, sous une forme ou sous une autre, — autonomie, tutelle internationale ou simple contrôle des puissances sur l'administration ottomane, — la libération politique suivra.

Chez les mangeurs de roastbeefs et côtelettes, en Chypre et en Égypte, le bouvier et le berger arméniens trouvent déjà leurs habituels acheteurs. Du jour où l'Angleterre prendra enfin le souci d'outiller cette île de Chypre, dont voici

trente ans qu'elle n'a rien fait, elle pourra organiser en cet angle de la Syrie et de l'Anatolie un grand dépôt de manufactures, une sorte de bazar franc, où les indigènes des rivages voisins viendront faire leur choix et leurs commandes, et les paquebots des Anglais ou les caïques de leurs sujets grecs feront les livraisons sur la côte en face. Mersina et Alexandrette sont déjà des ports grecs; plus de 50 000 Grecs sont répandus dans le vilayet d'Adana; de l'autre côté du Taurus, les districts de Nigdeh et de Kaisarieh ont une population grecque assez dense. Par l'hellénisme de Chypre, dont les Anglais ont la tutelle, par l'entrepôt de Chypre, dont ils pourraient avoir le monopole, le commerce britannique, s'il veut s'en donner la peine, doit conquérir tout ce coin de l'Asie ottomane, et c'est aux usines anglaises que devrait, en fin de compte, profiter dans cette région le « Bagdad allemand ».

M. Clemenceau, dont l'attachement à l'amitié anglaise ne saurait être mis en doute et qui figure, d'autre part, parmi les fondateurs du journal *Pro Armenia*, se trouve aujourd'hui en situation de rendre un service signalé aux Anglais et aux Arméniens, en expliquant à ceux-là, qui semblent ne pas le voir, tout ce qu'ils peuvent attendre du bonheur de ceux-ci.

Avec le mystère, qui convient aux choses stratégiques, on parle des dangers qui assiégeraient les Anglais à Chypre ou les empêcheraient de dormir à Port-Saïd, si Turcs et Allemands transformaient en un Sébastopol ou un Port-Arthur cette rade de Youmourtalik dont les flottes anglaises se sont accoutumées à user librement comme d'une carrière à exercices. Sans être stratège, on peut voir par les deux exemples de Sébastopol et de Port-Arthur ce que vaut contre les maîtres de la mer une place, même admirablement pourvue et défendue, mais perdue aux extrémités d'une presqu'île. Tant que les Anglais auront la maîtrise de la Méditerranée, ils pourront empêcher Turcs et Allemands de transformer Youmourtalik en un arsenal menaçant, ou bien, Turcs et Allemands ayant fait cette besogne, c'est la flotte anglaise qui enlèvera, puis utilisera ce nouveau Gibraltar, au bout de cette péninsule du Djebel-Nour qui trempe à droite dans le golfe d'Alexandrette, à gauche dans les boues du Djihoun. Quand les Anglais ne seront plus maîtres de la mer, ce n'est pas du

canon de Youmourtalik que dépendra le salut de Chypre et de l'Égypte.

*
* *

Troisième section : du Djihoun à l'Euphrate.

Percé le Taurus, franchi le marais cilicien, remonté le Djihoun et quelque affluent de sa rive droite, contourné par l'hinterland le golfe d'Alexandrette, les rails allemands iront butter au pied de l'Amanus des Anciens, de l'Alma-dagh des Turcs, de l'abrupte falaise qui fait le revers occidental du pays euphratéen. Là ils auront à forcer une autre « porte » : en ce fond du golfe chypriote, les Anciens connaissaient les Portes Amaniennes et les Portes Syriennes qui, faciles à obstruer, défendaient les unes la Syrie de l'Oronte, les autres la Commagène de l'Euphrate. Alexandre, marchant à la conquête de l'Asie antérieure, gagna l'Anatolie par sa victoire du Granique au bord de la Marmara, puis la Mésopotamie et la Syrie par sa victoire d'Issus, juste au devant de ces « portes » de l'Amanus, enfin la Perse et l'Iran par sa victoire d'Arbèles au delà du Tigre, dans les « portes » du Kurdistan. Les Allemands auront à gagner aussi leur victoire d'Issus, moins sur les obstacles naturels que sur les défiances de la diplomatie européenne.

Ce sont les Portes Amaniennes qu'ils comptent franchir : bien qu'ils aient à faire ici tunnels et travaux d'art, bien que le col soit à l'altitude de six cents mètres et que, derrière le faîte, un pays bosselé d'assez hauts massifs, creusé de vallons marécageux et, pour tout dire, assez mal connu, offre peut-être plus de difficultés au passage que la chaîne principale, cette trouée de l'Amanus n'est rien en comparaison de la percée taurique. Du Djihoun à l'Euphrate, on compte deux cents kilomètres en ligne droite, suivant la route des caravanes qui vont de Missis à Biredjik, par Yarpout et Aïntab. La voie ferrée devra adopter un parcours beaucoup plus long et décrire une spirale qui, laissant Yarpout sur la droite, Aïntab sur la gauche, passera par Killis pour aboutir à Hiérapolis, en aval de Biredjik.

Ce parcours est imposé par la nature des lieux et par les conditions de la vie nouvelle. Jusqu'à nous, cet isthme syrien

entre le golfe d'Alexandrette et l'Euphrate fut le confluent de toutes les races, de tous les guerriers et de tous les brigands. Du sud, de l'est, du nord et du couchant, les armées ou les bandes jaunes, blanches, nègres, sémitiques, aryennes, métisses, des Fleuves, du Liban, de l'Iran, de l'Anatolie, du Caucase et même de l'Europe et de l'Égypte s'y donnaient comme rendez-vous pour s'arracher l'empire ou le pillage de l'Asie antérieure.

Les armées égyptiennes des Séti et des Rhamsès (XVIe siècle avant Jésus-Christ) ou de Méhémet Ali et de son fils Ibrahim (XIXe siècle après Jésus-Christ) y montèrent à travers les vallées du Liban. Les armées chaldéennes, assyriennes, mèdes, perses, arabes, etc., de Sargon (XLe siècle avant Jésus-Christ), de Tiglatphalasar (XIIIe siècle avant Jésus-Christ), de Cyrus et de Xerxès (VIe et Ve siècles avant notre ère), des Chosroès et d'Haroun-ar-Raschid (VIe-VIIIe siècles de notre ère) y montèrent aussi en contournant les steppes de l'Euphrate, et le désert de Syrie amena toujours jusqu'au pays d'Alep les troupeaux et les razzias des Bédouins. Du nord, les Scythes, Mongols et Turcs de Sémiramis, de Timour-Leng, de Bibars, de Seldjouk et de Soliman alternèrent, de siècle en siècle, avec les Grecs des Dix Mille et d'Alexandre, les légionnaires de Rome, les mercenaires de Byzance, les Français de Godefroy de Bouillon, les Italiens de Bohémond, les Allemands de Barberousse. Il n'est pas un coin du monde, peut-être, qui ait vu tant de furieuses rencontres entre des races si diverses, des peuples si lointains, et des langues et des religions et des civilisations qui venaient se choquer ici des quatre coins de l'ancien monde : il y a soixante-dix ans, les troupes soudanaises d'Ibrahim livraient encore bataille, sur le champ de Nézib, à l'armée turque où de Moltke faisait ses premières armes. Cinq ou six langues, turque, arabe, arménienne, grecque, kurde, tcherkesse — sans compter les langues de la religion, syriaque, chaldéenne, et les langues du commerce, anglaise et française surtout, — se disputent toujours les peuples de ces cantons.

Dans l'intervalle des grandes guerres, les pasteurs ou paysans des montagnes, Arméniens, Kurdes et Tcherkesses, se battaient et se battent encore contre les nomades du bas pays pour la jouissance des pâturages d'hiver. Aussi les bourgs et

les villes, fuyant le coupe-gorge des vallées et la trompeuse sécurité des plaines ouvertes, se sont enfuis au sommet de pitons ou de rocs isolés : Yarpout à 1 000 mètres d'altitude, Aïntab à 940 mètres, Marach et Killis à 700 mètres. Le rail ne saurait aujourd'hui relier ces villes ; il a dû chercher, au pied ou au loin, des passages plus longs et plus déserts. Sur les 250 ou 300 kilomètres de la spirale entre le Djihoun et l'Euphrate, la seule station de Killis desservira une assez grosse agglomération (20 000 habitants). Mais les autres gares, Osmanieh, Hasanbeh, Tell-Habesch, verront bientôt accourir les populations avoisinantes. L'établissement de cette troisième section, puis l'exploitation des premières années ne semblent promettre à l'entreprise que lourdes dépenses et maigres recettes : pour la construction, en comptant 300000 francs par kilomètre, on est au-dessous de la vérité ; en ajoutant à l'intérêt de ce capital les frais de l'exploitation, il est certain qu'ici encore la garantie kilométrique de 15 500 francs ne couvrira pas les débours de la compagnie. Mais quelques années de police et de commerce rendront toute leur valeur aux pâturages et aux forêts d'Yarpout, aux anciennes olivettes de l'Amanus qui, retournées à l'état sauvage, couvrent des milliers d'hectares, aux terres à blé qui déjà font la prospérité de Killis et d'Aïntab.

Bref, pour cette troisième section comme pour la seconde, il faudrait aux Allemands quelques vingtaines de millions qu'ils n'ont pas et qu'ils ne sauraient emprunter sur le seul gage de la garantie kilométrique. Mais ici, bien plus sûrement que dans le Taurus, un avenir tout prochain rembourserait facilement les intérêts arriérés de ce capital. Réduite à ses propres moyens, la finance allemande mettrait des années à résoudre ce problème d'argent, dont l'aide anglo-française viendrait à bout tout de suite, pour le profit, semble-t-il, de tous les contractants..., si l'on résolvait d'abord quelques problèmes politiques, dont les Allemands ne peuvent méconnaître l'importance. Leur ligne principale, coupant l'isthme d'ouest en est, ne fait que réunir la Cilicie et la Mésopotamie ; mais les embranchements, concédés ou prévus, auraient pour conséquence de mettre sous le contrôle germanique toutes les routes de commerce et de guerre qui, du Liban et de l'Arménie, de

la mer de Chypre et du golfe Persique, de l'Iran et de l'Europe, du Caucase et de l'Égypte, viennent confluer en ce champ de bataille où les rivalités des commerçants prennent aujourd'hui la suite des anciens chocs d'armées. Ni la Russie, ni la France, ni l'Angleterre ne peut se désintéresser de l'avenir que ces embranchements réserveraient à leurs projets.

Dès maintenant, le firman concède l'embranchement de Tell-Habesch vers Alep; la convention prévoit trois autres embranchements vers Marach, Aïntab et Biredjik; et la même convention ajoute en son article XII :

Dans le cas où le gouvernement impérial déciderait l'exécution d'embranchements reliant le [*Koniah-Bagdad*] à la mer en un point situé entre Mersina et Tripoli de Syrie, il ne pourra accorder la concession desdits embranchements qu'exclusivement au concessionnaire, sous réserve toutefois de sauvegarder les droits déjà accordés à la *Société Damas-Hamah et prolongements.*

De ces embranchements concédés ou précoces, il en est deux, vers Aïntab et vers Biredjik, qui, ne pouvant avoir qu'un rôle local, n'intéressent aussi que les concessionnaires du *Koniah-Bagdad.*

Aïntab est une ville de quarante ou cinquante mille âmes, au centre d'un pays agricole, bien arrosé et bien peuplé : de Killis à Aïntab, des milliers d'hectares pourraient encore être ajoutés au grand champ de céréales que les émigrés tcherkesses ont défriché depuis trente ans, et des milliers de têtes au troupeau de gros et petit bétail, qui, depuis ces dernières années surtout, alimente les Anglais de Chypre et d'Égypte; les raisins, les figues et les pistaches, les cuirs et les peaux d'Aïntab sont célèbres dans tout le Levant. Biredjik est aussi le centre d'un pays planté, dont les huiles, les raisins, les olives et les fruits descendent vers Alep ou vers Alexandrette. Biredjik est, de plus, un rendez-vous de caravanes et un marché de bestiaux pour toute la région du haut Euphrate :

Biredjik, l'ancienne Birtha, fondée par les Arsacides et ruinée par Timour-Leng, a dû de tout temps son importance au passage de l'Euphrate, qui lui donne une grande animation. D'innombrables troupeaux y affluent de toutes parts et effectuent ce passage sur des bateaux construits spécialement pour faciliter l'entrée et la sortie des

bestiaux et laisser passer les bêtes de somme sans les décharger. Ce passage a lieu tous les jours de l'année avec le même encombrement, à partir du lever du soleil jusqu'à dix heures *à la turque* (deux heures avant le coucher du soleil), excepté les jours où le courant est trop fort. A Biredjik, la largeur moyenne de l'Euphrate est de 120 mètres, mais les pluies hivernales la portent en peu de temps à 1 000 et même 2 000 mètres [1].

Dès les successeurs d'Alexandre, le « Passage », le *Zeugma* de l'Euphrate était en ce point. Mais durant la première antiquité, il était un peu plus bas, en cette ville de Gargamich où les Pharaons du XVIIe siècle avant notre ère dressaient déjà leurs stèles de victoire, après avoir conquis toute la Syrie et le pays entre l'Euphrate et la mer : Gargamich, durant sept ou huit siècles, fut la capitale de ce pays de Naharanna. Les rails allemands vont en ranimer les ruines, car c'est tout près de cette ancienne ville sainte, — *Hiérapolis*, dirent les Grecs, *Djerabulus* ou *Djerabis*, disent les Arabes et les Turcs, — à quarante kilomètres en aval de Biredjik, qu'ils franchiront le fleuve. A ce nouveau pont, le marché se transportera quelque jour. En attendant que diminue ou disparaisse l'importance de l'ancien Passage, il est rationnel et logique que les Allemands tiennent à atteindre Biredjik.

A ces deux lignes vers Aïntab et vers Biredjik, on ne voit pas quelle objection pourrait être faite : elles rendront à tout ce pays fertile, à ses vergers, ses vignobles, ses pâturages, ses champs réduits en guérets, une valeur dont profiteront tous les navigateurs et commissionnaires des Échelles syriennes. Pour les embranchements vers Marach et vers Alep, il en va tout autrement.

*
* *

Marach est, au nord du *Koniah-Bagdad*, sur le revers des chaînes tauriques, le centre d'un pays riche en forêts, en olivettes, en vignes, en troupeaux et mines : la ligne ferrée serait, ici encore, d'une incontestable et générale utilité. Mais le *sandjak* (préfecture) de Marach, qui relève du *vilayet* (province)

1. Vital Cuinet, *Turquie d'Asie*, II, p. 267, 268.

syrien d'Alep, occupe la vallée du haut Djihoun, le couloir historique par où les peuples du plateau glissent à la côte, quand les armées d'en bas ne leur en ferment pas l'accès. Les *cazas* (arrondissements) d'Andérin, de Zeïtoun et d'Albistan, occupent cette Petite Arménie, où les Roupens et les Lusignans défendirent leur souveraineté jusqu'à la fin du XVIe siècle, où les Zeïtouniotes gardent encore leur semi-autonomie. Par ces *cazas*, ce *sandjak* du *vilayet* syrien s'enfonce en pleine Anatolie et touche aux limites du *vilayet* de Siwas. On sait que Pétersbourg considère les Grande et Petite Arménies comme une sphère d'influence réservée à la pénétration russe. De 1890 à 1895, avant l'équipée mandchourienne, quand Pétersbourg hésitait en sa marche vers la mer libre, il put sembler que le choix russe porterait sur le golfe d'Alexandrette et que cette Petite Arménie servirait à la descente vers Pajas.

Il n'est pas dans les habitudes moscovites de renoncer aux anciens projets ni de barrer le plus lointain avenir. On n'imagine pas la diplomatie russe abandonnant aux monopole et contrôle allemands, sans garantie pour elle, sans réserves écrites ou mentales, « sa » porte de Marach et « son » chemin de la Syrie et de la Méditerranée. A cette prétention des Russes, Berlin serait la seule à ne pouvoir pas contredire. Car jamais les Arménies ni les puissances occidentales n'ont mis en Pétersbourg leurs espoirs d'indépendance, de régénération ou de réformes arméniennes. Tous les Arméniens, instruits du passé et du présent de leur peuple, et tous les amis désintéressés et sincères de l'Arménie redoutent pour ces provinces la tyrannie moscovite plus même que la persécution hamidienne... Mais en 1900-1901, quand M. Zinovief réclamait du Sultan la reconnaissance publique des ambitions russes, ce furent les Allemands qui se joignirent à l'ambassadeur du Tsar et qui décidèrent Abd-ul-Hamid à donner une promesse : grâce à Berlin, le Turc réservait aux seuls Russes les lignes futures des *vilayets* d'Erzeroum et de Trébizonde, et aux seuls Ottomans les lignes du vilayet de Siwas.

On dit que Berlin et Pétersbourg ont amicalement étudié les futurs raccordements de ce réseau arménien avec le *Koniah-Bagdad* : une entente serait signée déjà, qui laisserait aux Russes le libre usage et, peut-être, la surveillance de

« leur » porte de Marach. J'ai toutes raisons de croire que cette nouvelle est fondée : ne le fût-elle pas aujourd'hui, elle a toutes chances de l'être demain, et cet accord russo-allemand sur la route de Marach devrait servir de modèle à d'autres accords sur d'autres embranchements, en particulier sur la ligne de Tell-Habesch vers Alep.

A soixante-dix kilomètres au sud du *Koniah-Bagdad*, Alep est pour la Syrie ce que Marach est à soixante-dix kilomètres au nord pour l'Arménie : Alep est la « porte » des vallées libanaises et palestiniennes qui, vers l'ouest, par Antioche, descendent au golfe de Chypre, et, vers le sud, par Hamah, Homs, Damas, etc., à la mer Morte et à la mer Rouge, aux abords du canal de Suez. Si les Russes ont proclamé leurs ambitions sur l'Arménie et si Berlin a reconnu leurs prétentions sur la route de Marach, les Anglais ont toujours émis de pareilles prétentions sur les routes entre Alep et les eaux de Chypre, et les Français ont établi leurs droits sur le pays entre Alep et Damas.

*
* *

Alep est aujourd'hui le terminus vers le nord de nos lignes libanaises. Parties de Beyrout, ces lignes ont gravi par une crémaillère l'abrupte muraille du Liban, atteint la *Bekaa*, la « Syrie Creuse », le long et fertile couloir de plaine haute qui sépare le Liban de l'Anti-Liban. A Rayak, dans la Bekaa, elles ont bifurqué : tandis que la ligne du sud franchissait l'Anti-Liban, gagnait Damas, poussait vers le Hauran et devait quelque jour gagner le pays transjordanien et le golfe du Sinaï (je ne reviendrai pas à cette affaire, que j'ai longuement traitée ici même en étudiant *l'Incident de Tabah*, puis la marche des Turcs *Vers la Mecque*[1]), la ligne du nord enfilait la Bekaa : par Homs, Hamah, Alep, elle devait gagner à Biredjik le pont et marché de l'Euphrate.

Dès 1890, les Français étudiaient ce tronçon du nord. En 1893, ils obtenaient un iradé de concession avec promesse

1. Voir les *Revues* du 1er juillet, des 1er et 15 août et du 1er septembre 1906.

de garantie kilométrique. De Rayak à Biredjik, la ligne devait être tracée, puis construite en quatre tronçons : Rayak-Homs, Homs-Hamah, Hamah-Alep, Alep-Biredjik. Sur les trois premiers tronçons, le parcours était imposé par la nature des lieux et le tracé ne pouvait avoir que des incertitudes de détail [1].

La ligne remontait d'abord la vallée du Litani dont les eaux coulent vers le sud, par la plaine de la Bekaa et les gorges du Liban, puis cascadent vers le rivage de Tyr. La ligne, franchissant ensuite un seuil sans raideur, gagnait la vallée de l'Oronte (Nahr-el-Asi). L'Oronte coule vers le nord et longe durant quatre cents kilomètres le revers intérieur du Liban pour atteindre la plaine basse d'Antioche et brusquement tourner vers le golfe de Chypre. La ligne empruntait cette admirable vallée de l'Oronte jusqu'à Hamah. Dans ce large couloir de terres fertiles et irriguées, que la paix romaine et byzantine avait surpeuplées, que la razzia et la pâture bédouines et druzes ont rendues presque désertes, Homs et Hamah offraient deux étapes avec deux bazars florissants. Les auteurs arabes, les chants populaires et le *Livre du Pèlerinage* vantent les verdures, les fruits et les fleurs, les melons, les grenadiers et les raisins de ces villes auréolées de *noriahs*, dont les roues craquantes et gémissantes déversent nuit et jour l'eau du fleuve sur les jardins de la banlieue.

Au delà d'Hamah, l'intérêt de la compagnie française était de continuer à suivre l'Oronte jusqu'à l'antique emporium d'Antioche, jusqu'à la plage de Suédiah, toute voisine de l'antique Séleucie, en desservant le riche territoire de l'ancienne Apamée. Mais l'intérêt stratégique du Sultan et les ambitions religieuses du Khalife imposèrent le détour vers Alep et vers l'Euphrate, à travers les cent cinquante kilomètres de steppes désertiques qui, d'Hamah vers Alep, n'offrent que la seule étape de Maaret-en-Noman.

Au delà d'Alep, pour le quatrième tronçon, deux ou trois itinéraires étaient possibles, suivant que l'on voudrait tirer tout droit vers Biredjik, ou faire au contraire un grand détour par les riches districts de Killis et d'Aïntab ou que, prenant un tiers et moyen parti, on se tiendrait à mi-distance de la route

1. Je répète que le lecteur trouvera tous les détails financiers et techniques dans le livre de N. Verney et G. Daubmann, *Les Puissances au Levant*.

la plus longue et du chemin direct. En 1893, la Porte admettait toutes ces possibilités. Au delà même de Biredjik, elle accordait aux Français le droit de prolongement durant deux cents kilomètres vers le nord, jusqu'à la rencontre de l'*Angora-Bagdad* : les Allemands et les Turcs ne parlaient alors que des tracés du nord et du centre, Angora-Siwas-Kharpout, Angora-Kaisarieh-Kharpout; à plus de deux cents kilomètres au nord de Biredjik, le *Bagdad* allemand et les *Syriens* français se seraient rencontrés au croisement de Telek.

La Porte compensait en outre les risques et « manques à gagner » qu'entre Hamah et Alep les calculs stratégiques et religieux du Turc imposaient aux Français; l'article xxxv de la concession reconnaissait à notre compagnie « un droit de préférence à conditions égales sur tous les embranchements partant de la ligne principale et se dirigeant vers la côte » de la Méditerranée. A interpréter cet article au pied de la lettre, les Français avaient la préférence « à conditions égales » pour toutes les concessions futures entre les échelles et l'intérieur, sur tout le parcours de Rayak à Biredjik et même à Telek. Tenant déjà Mersina et Beyrout, les Français pouvaient, s'ils y voyaient leur avantage, accaparer toutes les lignes qui monteraient de la côte cilicienne ou syrienne, dans l'intervalle de ces deux ports, sur un ruban de sept ou huit cents kilomètres.

En 1893, au lendemain de l'alliance franco-russe, à la veille des massacres arméniens, le Sultan semblait vouloir tenir la balance égale entre Berlin et Paris, gagner contre l'Angleterre, détentrice de l'Égypte, l'amitié de la Triplice et de la Duplice : livrant aux Allemands l'exploitation de l'Anatolie par les concessions *Angora-Kaisarieh* et *Eskicheïr-Koniah*, ils réservaient aux Français l'exploitation de la Syrie entière. L'Angleterre faisait les frais de cette combinaison; on fermait à ses compagnies de Smyrne l'hinterland anatolien; on interdisait à ses espoirs la pénétration vers l'Euphrate. Depuis les jours lointains de Chesney, Londres n'avait pas renoncé à cette jonction de la Méditerranée et des Fleuves par la vallée ou le voisinage de l'Oronte : Alep était le nœud de tous ces projets.

Alexandrette-Alep avait des partisans, malgré l'insécurité, l'insalubrité et la petitesse du port d'Alexandrette, malgré la chaîne de l'Amanus qui se dresse derrière et qu'il faut franchir

soit par le col de Beïlan à l'altitude de 600 mètres, soit par un tunnel long d'une lieue; au delà, en 150 ou 160 kilomètres, la ligne n'aurait à gravir lentement que 300 ou 400 mètres; quelques remblais dans la plaine inondée, quelques ponts sur la rivière Afrin et sur des affluents de l'Oronte seraient les seuls travaux d'art. Souvent réclamée par des Anglais ou des indigènes, la concession avait toujours été refusée par la Porte, qui voyait déjà la prise de l'Angleterre étendue sur cette route terrestre des Indes comme sur la route maritime de Suez.

Suédiah-Alep — 275 kilomètres — n'aurait pas à franchir l'Amanus; mais, partant d'une plage boueuse que balaie souvent une mer démontée, il faudrait remonter le bas Oronte, en couper les innombrables méandres par une trentaine de ponts, en fuir les inondations et les marécages sur de longues et solides levées. La Porte, vers 1880, au temps où la garantie anglaise lui semblait la meilleure défense de l'Asie ottomane, avait accordé cette concession; mais alors les préoccupations de Londres étaient tournées vers l'Égypte et les financiers manquèrent l'occasion qui ne s'offrit plus.

Les projets *Lattakieh-Alep*, soit directement par Djisr-Chor, soit par le détour d'Hamah, semblent n'avoir jamais été très sérieusement étudiés. Les escarpements du Djebel Darious ou les causses du Djebel-Ansarieh interposent une barrière, moins abrupte sur le rivage que le Liban ou l'Amanus, mais bien plus large et compliquée; ajoutez que, dans l'état actuel des marines et du commerce, Lattakieh ne saurait être une rivale pour Alexandrette ou Beyrout.

Par contre, un peu plus au sud, entre le Liban et le Djebel Ansarieh, le Nahr el Kebir ouvre un passage continu et facile à élargir, qui, de l'échelle de Tarabolous (ou Tripoli de Syrie), conduirait au bazar de Homs sur l'Oronte : 100 ou 120 kilomètres, du niveau de la mer à l'altitude de 400 mètres environ, en passant par la cote 5 ou 600. Une route empierrée a remplacé sur ce parcours la piste des caravanes, qui empruntèrent toujours cette descente la plus courte, et relie à la côte les fertiles districts de l'Oronte moyen : cette route, concédée à une société indigène, donne aujourd'hui les mêmes bénéfices que la route de Beyrout à Damas, antérieurement au chemin de fer.

Tels étaient les parcours sur lesquels, en 1893, le Sultan donnait aux Français un droit de préemption. En 1898-1899, quand les Allemands, abandonnant les tracés du nord et du centre, obtenaient la promesse du tracé méridional, on put croire que leur *Koniah-Bagdad* pourrait ne pas aller à l'encontre de ce droit. Du Taurus à l'Euphrate, on pensait que le rail suivrait la piste des caravanes par Adana, Aïntab et Biredjik. Au sud de cette ligne, les Français pourraient conserver toutes leurs concessions syriennes, sauf l'extrême tronçon Biredjik-Telek, qui devenait inutile et même ruineux, puisque, *Koniah-Bagdad* remplaçant *Angora-Bagdad*, c'était, non plus à Telek, mais à Biredjik que le rail allemand rencontrait le rail franco-syrien.

Le firman de 1903 menaça la moitié du privilège français. Le rail allemand se détournait de la route directe Aïntab-Biredjik et faisait un grand coude dans la direction d'Alep ; la tête du *Damas-Hamah et prolongements* (c'est le nom officiel de ce réseau franco-syrien) était coupée ; les fertiles districts de Killis, d'Aïntab et de Biredjik, situés au nord ou sur le parcours du *Koniah-Bagdad*, échappaient à l'influence française ; au sud, il ne restait que cinquante kilomètres de terres déshabitées entre Alep et Tell-Habesch, la station de raccordement, et le firman concédait aux Allemands cet embranchement de Tell-Habesch vers Alep, et l'article XII de la convention, que j'ai cité plus haut, faisait mieux encore.

Du jour où les Allemands obtiendraient « entre Mersina et Tripoli » l'un des embranchements côtiers, soit *Alexandrette-Alep*, soit *Suédiah-Alep*, soit *Lattakieh* ou *Tripoli-Homs*, le *Damas-Hamah et prolongements* n'aurait qu'à renoncer à sa ligne au delà d'Hamah. D'après la concession de 1893, les plans auraient dû être déposés dans un an pour le tronçon Damas-Homs, et dans deux ans pour le tronçon Homs-Biredjik ; ces travaux, commencés dans deux ans, auraient dû être achevés en huit années ; ainsi le rail franco-syrien aurait dû atteindre Biredjik en 1903 ou 1905 au plus tard.

Ces promesses n'avaient pas été tenues ; mais la faute n'en était pas aux Français. La Porte aurait dû fournir une garantie kilométrique de 12 500 francs ; elle avait d'abord subi (1893-1896) les intrigues des gens du Palais, d'Izzet-bey, en particu-

lier, qui voulaient imposer un parcours désavantageux, dans un pays désert, mais leur appartenant; elle avait ensuite jeté son argent aux opérations crétoises, thessaliennes ou macédoniennes et aux entreprises allemandes (1896-1899). Il avait fallu la pression de notre diplomatie et les besoins urgents que le Trésor impérial avait de nos prêts, pour qu'en 1900 la garantie fût enfin assurée au premier tronçon Rayak-Hamah : 190 kilomètres, qui furent construits en deux ans et inaugurés le 17 août 1902. En 1905, il fallut une seconde intervention, brutale cette fois, de notre ambassadeur pour arracher au Sultan la garantie du second tronçon Hamah-Alep : 190 kilomètres encore qui vont être achevés. Mais cette extension de son réseau mit la compagnie dans un grand embarras.

Du nord et du sud, les deux embranchements *Rayak-Alep* et *Rayak-Hauran* jettent au confluent de Rayak une telle quantité de céréales que la crémaillère entre Rayak et Beyrout n'est plus capable de les écouler vers la mer : d'où engorgement à Rayak, pertes de temps et de marchandises, nécessité de refuser des chargements sur le parcours. Le chameau continuant de descendre des quantités notables vers Beyrout et vers Khaïfa; la route entre Homs et Tripoli offrant un transit plus rapide et moins coûteux : la compagnie du chemin de fer est peu à peu acculée vers une réfection de sa ligne qui l'engagera en d'énormes frais. On pense à remplacer la crémaillère par un tunnel sous le Liban. Il est probable que cette rectification dépassera tous les devis que jadis l'on avait esquissés, et ne fera encore que déplacer la difficulté : sur les quais de Beyrout, dont le port n'a pas été calculé pour un tel trafic, les marchandises viendront tout pareillement s'accumuler et pourrir.

Tôt ou tard, une solution plus radicale s'imposera, qui, dès maintenant, doit être réservée. Au nord de Beyrout, la fixation des nomades, la prospérité des sédentaires et la remise en culture de millions d'hectares sur les deux faces du Liban et de l'Anti-Liban rendront nécessaire l'ouverture d'une ou de plusieurs lignes entre les échelles de la côte, Tripoli, Suédiah ou Alexandrette, et les grandes stations du haut pays, Homs ou Alep. Concédées à des Allemands ou à d'autres rivaux, ces lignes côtières enlèveraient au réseau de l'intérieur, non seule-

ment toute indépendance, mais toutes chances de vivre. De même, au sud de Beyrout, j'ai signalé le problème que posent à la France et à l'Angleterre le chemin de fer sacré vers la Mecque et ses deux embranchements, *Deraa-Khaïfa* vers la Méditerranée, *Maan-Akabah* vers la mer Rouge[1]. Ni l'entreprise française en Syrie, ni la tutelle anglaise en Égypte ne pourra escompter un sûr lendemain, et les chances de très graves conflits resteront ouvertes, tant que ces voies de pénétration entre Khaïfa et Damas et de transit entre les plages du Carmel et le golfe du Sinaï risqueront de tomber en des mains allemandes.

Le chemin de fer sacré est construit, pour le compte du Khalife, par des ingénieurs allemands et des administrateurs français : achevé ou interrompu, si l'on veut qu'il couvre ses frais ou, moyennant garantie kilométrique, parvienne seulement à vivre, il faudra tôt ou tard en confier l'exploitation à une société européenne. Le Turc verrait à coup sûr d'un mauvais œil cette clef de l'Arabie livrée aux maîtres de l'Égypte qu'il soupçonne de garder sur le Hedjaz et l'Yémen les desseins de Mehemet-Ali et qu'il accuse parfois de soudoyer la rébellion dans ses provinces arabes. Par contre, l'incident de Tabah a montré aux Anglais ce que risqueraient le Canal et l'Égypte à la main-mise des Allemands sur cette ligne dont les officiers de Guillaume II, pour la mobilisation de leurs soldats turcs, sauraient tirer les mêmes services qu'ils ont tirés du réseau Constantinople-Salonique-Karaféria contre la malheureuse Grèce. C'est encore une exploitation française qui donnerait aux uns et aux autres le maximum de sécurité.

*
* *

Demander à Berlin qu'en cette troisième section du *Koniah-Bagdad* entre le Djihoun et l'Euphrate, ses ingénieurs et ses financiers renoncent, dans le présent et dans l'avenir, à quelques superfluités qui, pour d'autres, sont le nécessaire : cette suggestion n'a rien, semble-t-il, qui puisse blesser ni les intérêts allemands ni la susceptibilité la plus chatouilleuse. Ramener à

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 août et 1er septembre 1906.

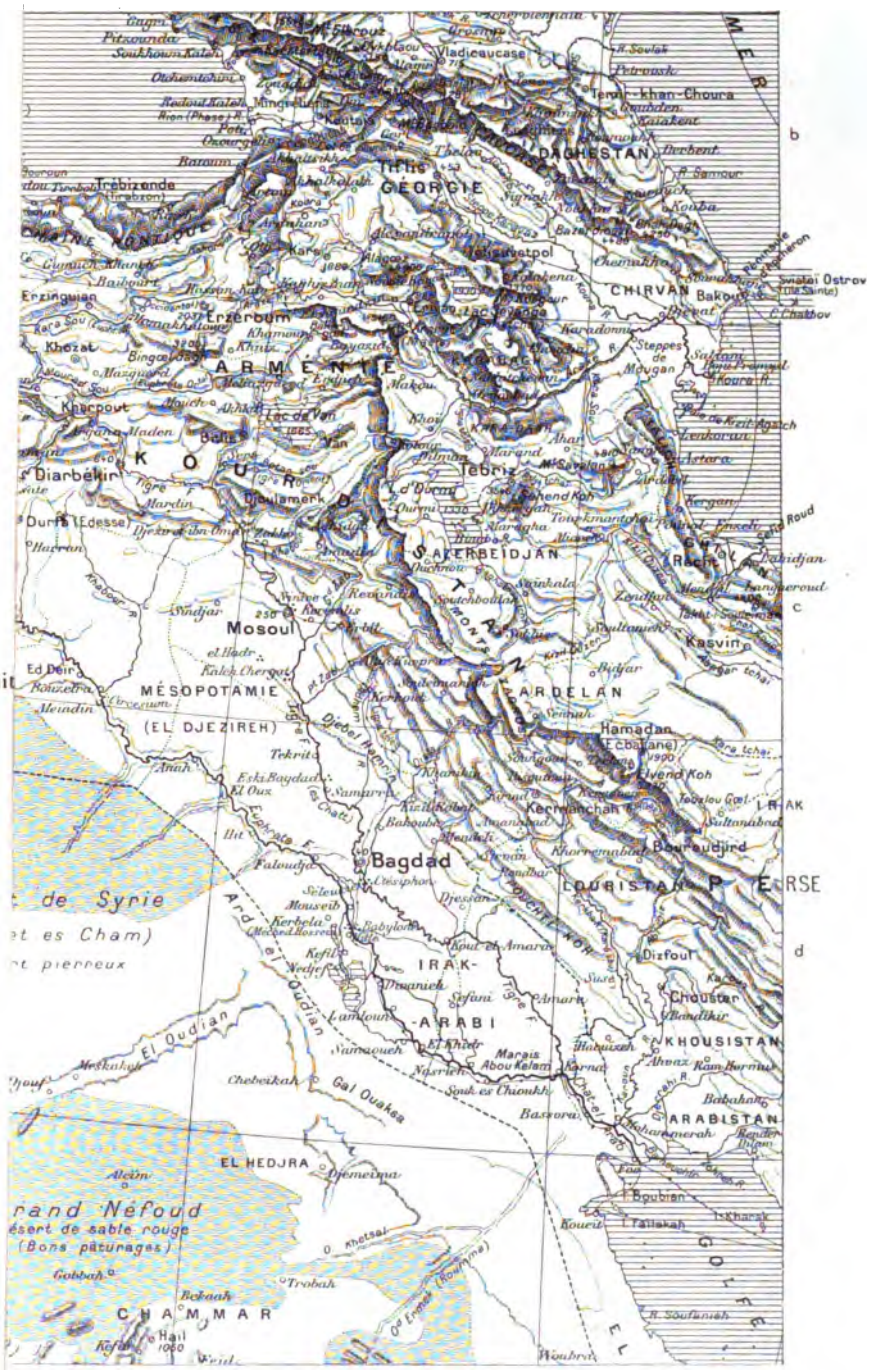
Tell-Habesch, sur la ligne même du *Koniah-Bagdad*, le raccord du rail franco-syrien avec le rail germanique ; reconnaître aux Français leurs anciens droits de préemption sur toute ligne qui monterait des Échelles vers l'hinterland entre Mersina et Beyrout ; étendre ces droits au sud de Beyrout jusqu'à la frontière du Sinaï ; les stipuler particulièrement sur le chemin de fer sacré : ces mesures de sauvegarde pour le « Liban français » et « l'Égypte anglaise » (quitte aux Français à régler ensuite avec les Anglais l'exercice de ce privilège afin de donner toute garantie et toute satisfaction aux besoins de l'Angleterre) ne sauraient causer le moindre préjudice au « Bagdad allemand », puisque le port de Mersina et l'embranchement *Mersina-Adana* lui fournissent déjà la sortie la plus commode sur la Méditerranée.

En cette solution amiable, qui écarte toutes chances de conflit entre les puissances, les populations indigènes trouveraient le maximum de bénéfices, puisque, dans le minimum de temps, par l'émulation de toutes les finances européennes, le rail transformerait cette Asie taurique et libanaise, lui rendrait la richesse et la paix. Mais c'est le Turc qui aurait encore le plus à gagner à cette collaboration financière de toute l'Europe. Autrefois il cherchait le salut et l'intégrité de son empire dans une perpétuelle opposition des diplomaties chrétiennes : il évitait avec le plus grand soin de se livrer entièrement à l'une d'elles. Dans la politique d'aujourd'hui, l' « économique » a remplacé la « diplomatique » d'antan ; au « Bagdad allemand » l'intérêt vital du Turc est de chercher des contrepoids ; le « Liban français » en est un ; le « Golfe anglais » en est un autre.

VICTOR BÉRARD

(*A suivre.*)

L'administrateur-Gérant : H. CASSARD.


Tiflis
GÉORGIE
DAGHESTAN
Derbent
Trébizonde
Erzeroum
ARMÉNIE
Bakou
CHIRVAN
Khozat
Khorpout
Diarbékir
Djoulamerk
Tebriz
SAKERBEIDJAN
Mosoul
MÉSOPOTAMIE
(EL DJEZIREH)
Kasvin
ARDELAN
Hamadan
(Ecbatane)
Kermanchah
Bagdad
LOURISTAN
PERSE
IRAK-ARABI
Dizfoul
Chouster
KHOUSISTAN
ARABISTAN
EL HEDJRA
CHAMMAR
Hail
Bassora
Mohammerah
Bouchir
Koweit
GOLFE
Vladicaucase
Tervi-khan-Choura
Kouba
Erzinguian
Mardin
Djezirah ibn Omar
Zakho
Sindjar
Ed Deir
Anah
Tekrit
Samarra
Falloudja
Kerbela
Kefil
Hillah
Amarah
Amarah
Suse
Ahvaz
Ram Hormuz
Bandar Bouchir
Fallakah
Khoreimah
Gal Ouaksa
Chebeikah
Djemeidja
Trobah
Bekkah
Gobbah
Alcein
Rand Néfoud
Désert de sable rouge
(Bons pâturages)
Khotsai
Weibrit
Kefar
Weid
Mer Caspienne
Mer Noire
Mer Morte
Mer Rouge
Golfe Persique
Lac de Van
Lac d'Urmia
Lac Sevan
Lac Tibériade
Lac Hamoun
Lac Razazah
Lac Tharthar
Lac Habbaniyeh
Lac Hindiyeh
Lac Hammar
Lac Amarah
Lac Hawizeh
Lac Bakhtegan
Lac Tchamchir
Lac Ourmiah

ROBERT MARIE[1]

I

La blancheur, le froid léger qui annoncent l'aube, émeuvent le sommeil de l'adolescent...

Courbaturé par l'insomnie, l'angoisse, les larmes, Robert ne s'éveille pas tout à fait, et tourne seulement la tête, fuyant le jour triste qui vient. Son bras replié protège ses yeux, froisse les boucles sombres et rebellées de ses tempes... Et, dans sa conscience engourdie, il y a un vague sentiment de choses insolites, pénibles, à demi oubliées depuis la veille... La face enfouie dans l'oreiller, il se rendort...

Six heures tintent à la cathédrale de Beaugency : la cloche d'un couvent répond; puis, au rez-de-chaussée, le coucou de l'étude interrompt ses pulsations lentes et sonne, d'un timbre sourd et prolongé... Des pas trotte-menu descendent l'escalier... La servante, levée la première, va tirer les verrous de la porte, et ceux de la grille, au bout du jardin... Me Lebon — le tuteur de Robert — et madame Isabelle Lebon reposent encore.

Au bout de la chambre étroite, les rideaux de mousseline deviennent un rectangle pâlissant, et voici que les meubles surgissent des ténèbres... Robert ouvre les yeux, bat des cils, et regarde, effaré, cette chambre de son enfance, les roses

1. *Published, June first, nineteen hundred and seven. Privilege of copyright in the United States reserved, under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* Calmann-Lévy.

vertes du mur, les panoplies de cannes à pêche et de filets à papillons, les deux portraits qui font deux taches indistinctes dans leurs cadres où luit un reflet... Ses vêtements de lycéen gisent, en désordre, sur une chaise... Il ne sait plus très bien pourquoi il est revenu chez son tuteur... Comme sa tête est lourde et brûlante!... Un tic tac — trop proche! — retentit douloureusement dans son cerveau : il étend la main puis saisit sa montre, sur la table de nuit, et touche un papier demeuré là... Une dépêche!...

Robert tressaille, sous l'agression brutale du souvenir :

Pars immédiatement. Parrain mort. Madame Cheverny arrive demain.

LEBON

Ces quelques mots frappent la mémoire de Robert, et mille pensées fulgurantes jaillissent.

Son visage, puéril dans le sommeil, semble virilisé tout à coup, par la volonté qui l'anime, — volonté qui ne connaît pas encore sa force et ses limites, mais qui s'est longuement, secrètement préparée pour toutes les résistances et tous les assauts. La ligne du nez charnu et sensuel, l'arc des sourcils proéminents, les coins de la bouche qu'embellirait le sourire, deviennent plus nets et plus durs. Et, sous le voile penché des cils, les yeux verdâtres s'assombrissent.

***

Robert Marie a dix-sept ans.

Les jeunes gens de son âge vivent dans le présent et regardent l'avenir. Robert a vécu tourné vers le passé, et cette attitude morale lui a fait une âme singulière, un peu déviée, non point sournoise, mais secrète.

Jusqu'à treize ans, il a été un petit garçon robuste et joyeux, chéri par son tuteur, — Me Lebon, — qu'il appelle tendrement « oncle Bon », — par madame Isabelle Lebon, — « tante Belle », — par M. et madame Cheverny, ses parrain et marraine, qui représentent ses parents morts...

A l'arrière-plan de sa mémoire persistent pourtant des

images confuses, dans une pâleur de limbes... C'est une bastide blanche, parmi des arbres qui sentent fort et ne donnent presque pas d'ombre... une femme, — sa nourrice, — coiffée d'un foulard rouge... un puits sous un grand figuier, parmi les bourraches bleues...

Dans ce temps-là, — plus lointain que l'aube du monde, — il n'y avait point d'oncle Bon ni de tante Belle, mais les Cheverny existaient.

Robert les revoyait chez sa nourrice, assis dans la cuisine fraîche et, une autre fois, debout contre la barrière du jardin... Madame Cheverny pleurait... Sa voilette relevée barrait son front... Les figues mûres s'écrasaient dans l'herbe, autour d'elle...

Souvenirs épars, comme des gravures déchirées d'un livre...

Puis, sans aucune transition, c'était Beaugency, la maison notariale, la chambre à roses vertes... Et les années d'enfance se suivaient, toutes pareilles.

L'oncle Bon, la tante Belle, remplissaient l'univers, effaçaient ou reculaient les images de la vie antérieure. Pourtant, à longs intervalles, les Cheverny reparaissaient. Ils apportaient des jouets et des friandises et Robert les aimait bien... tant qu'ils étaient là... mais il les oubliait très vite. Au premier jour de l'an, madame Lebon lui dictait une lettre sentimentale, qu'il écrivait sans la comprendre, sur du papier à filet d'or, timbré d'une fleur ou d'une hirondelle.

Plus tard, les Cheverny réclamèrent des lettres plus fréquentes, et surtout plus simples... Ils disaient à Robert :

— Raconte-nous n'importe quoi, tout bonnement, comme si tu parlais...

Le gamin n'avait rien à leur dire. Son affection pour eux était forcément conventionnelle, et madame Cheverny s'en plaignait quelquefois, un peu jalouse des Lebon.

Un jour, elle était assise dans le salon du notaire, seule avec l'enfant, qu'elle tenait sur ses genoux. C'était en juin. Elle avait une robe de mousseline et un chapeau de paille rude où tremblaient de petits bouquets rouges et noirs, — grappes de groseilles et de cassis. — Ses cheveux châtains, qui avaient dû être blonds, naguère, frisaient et se doraient, quand elle

tournait la tête et que le rayon vaporeux, glissant entre les volets mi-clos, l'effleurait.

Les iris larges de ses yeux bruns, dans l'ombre, prenaient aussi une couleur d'or. Des bagues brillaient à ses doigts... Elle avait l'air d'une grande petite fille, et elle était pourtant quelque chose de lointain, de supérieur, de mystérieux, — une espèce de reine... L'enfant, qui l'avait vue tant de fois, découvrait en elle un charme que les autres dames et même la tante chérie ne possédaient point... un charme qu'on respirait sur elle, comme le parfum de sa robe, comme le parfum de sa peau... Et, parce qu'elle avait ce charme, que les hommes subissent et que pressentent même les tout petits garçons, Robert éprouva une émotion tendre, adorante, craintive.

— Pourquoi me fais-tu ces yeux-là? — dit-elle. — Tu me trouves laide?

— Oh! non!...

— Jolie, alors?

— La plus jolie...

— Plus jolie que tante Belle?

Il rougit, n'osant déprécier la tante au profit de la marraine... Madame Cheverny devina le scrupule naïf de son cœur.

— Tante Belle est jolie aussi... autrement. Il faut l'aimer... Et il faut m'aimer aussi, si tu peux... Moi, je t'aime... Je te donnerai ma photographie, pour que tu n'oublies plus ma figure... Et tu la regarderas en pensant à moi... et à ta pauvre maman... Elle me ressemblait un peu... Et toi, mon trésor, tu ressembles...

— A qui, marraine?

— A un petit garçon que j'ai perdu... C'est pour ça que... Oh! non!... parlons d'autre chose... C'est trop triste, mon chéri... Ça me ferait pleurer...

— Si tante Belle veut..., — dit l'enfant, dont le visage brûlait de rougeur ardente.

— Quoi?

— Je serai votre petit garçon, moitié à vous, moitié à tante Belle. J'irai un jour ici, et puis un jour chez vous...

— Plus tard... quand tu seras grand, — répondit la marraine avec une voix toute changée, comme si elle allait pleurer...

... Dès ce jour, Robert fut conquis. Il avait senti la chaleur du sein de la femme, le prestige physique de l'être caressant, gracieux et doux... Tante Belle, qui avait cinquante ans, des robes noires, une figure de vieille demoiselle mariée trop tard, ne fut pas moins aimée qu'auparavant. Mais son amour était le pain quotidien et nécessaire... L'amour de la marraine, c'était un fruit parfumé...

Comme M. Cheverny, malgré sa bonté, restait plus loin du cœur de Robert! L'enfant le trouvait vieux, parce qu'il avait quelques mèches grises sur les tempes, quelques fils argentés dans sa fine moustache militaire. Vraiment, on eût dit un officier en civil... Le notaire racontait que son ami Cheverny était un artiste, un architecte célèbre; qu'il avait habité Rome dans sa jeunesse, et qu'il avait construit beaucoup de maisons, de gares, de casernes, de palais. Parce qu'il portait une rosette rouge à la boutonnière de son veston, Robert le croyait très puissant et riche...

*
* *

Robert ne souffrait pas d'être orphelin. Il ne pensait jamais à son père et à sa mère.

Cependant, vers la douzième année, sa curiosité s'éveilla. Il interrogea, tour à tour, les quatre personnes qui composaient sa famille artificielle, et toutes quatre lui répondirent à peu près dans les mêmes termes :

« Tes parents sont morts. Prie pour eux, ce qui est la meilleure façon de penser à eux, et suis leur volonté, en aimant ceux qui les remplacent auprès de toi. Quand tu seras majeur, l'oncle Bon t'expliquera ce qu'ils ont fait pour toi, et te remettra la petite fortune qu'ils t'ont laissée. Tu sauras toute leur histoire, qui est très triste... Mais ne t'en préoccupe pas maintenant. S'ils le savaient, dans l'autre monde, ils en auraient de la peine... »

« Ne t'en préoccupe pas! » C'était vite dit... Robert n'était pas d'un caractère à se résigner facilement. Il fit encore des tentatives infructueuses... Son tuteur le gronda. Madame Cheverny lui fit des reproches... Alors il feignit l'indifférence.

Mais, dès ce moment, sa vie intérieure fut changée.

Cet enfant qui paraissait docile avait une imagination effrénée, une énergie sourde, et la faculté, si rare à cet âge, du silence et du secret.

Les mystères qu'on lui faisait de son origine l'étonnèrent d'abord, puis l'irritèrent comme une offense à son droit. Triste ou pas triste, l'histoire de son père et de sa mère lui appartenait, et les Lebon, et les Cheverny, en se taisant, lui volaient quelque chose.

L'idée de la peine qu'éprouveraient ses parents « dans l'autre monde » ne l'arrêta pas une minute. Son éducation n'avait pas été assez religieuse pour qu'il prît cette idée au sérieux... Autant le menacer de Croquemitaine!...

Il commença d'écouter, d'observer, de comparer tels faits, telles réflexions auxquels son tuteur n'attachait pas d'importance. Et voici qu'une inquiétude l'effleura :

« Je ne suis donc pas comme les autres?... »

« Les autres », c'étaient les orphelins qu'il rencontrait à l'école, ou chez les amis de madame Lebon. Ceux-là connaissaient l'histoire de leur père et de leur mère; ils en conservaient des reliques; ils priaient, le soir, devant des portraits... Tous avaient des tuteurs, mais ils avaient un débris de famille, — aïeule, tante, cousins, — des êtres de leur race et de leur nom...

Qu'étaient monsieur et madame Marie?... Et la famille Marie, était-elle détruite, ou dispersée?... Pas même un pauvre arrière-cousin!... Et l'oncle Bon n'était pas un oncle « pour de vrai »... Cela devait être rare, d'être orphelin à ce point-là!

Pourquoi les Cheverny, les Lebon, n'avaient-ils gardé aucun bibelot, aucun portrait des défunts?... Pourquoi n'en parlaient-ils jamais? Seule, la marraine avait dit, une fois : « Ta mère me ressemblait... » Étaient-elles sœurs, ou parentes?

Peut-être les vivants, qui aimaient Robert, étaient-ils jaloux des morts, que Robert eût aimés?... Ou bien ces morts étaient-ils de ceux qu'on rougit d'avouer pour siens, qu'on renie?...

L'enfant orgueilleux se cabrait : « Non! » Il ne pouvait pas être fils de voleurs ou de forçats... Il repoussait en tremblant le soupçon sacrilège, il demandait pardon aux morts inconnus...

Et peu à peu, à force d'y songer, le Père, la Mère, qui étaient

des mots, hier, — pas même des noms, — devenaient des êtres ranimés et recréés par l'imagination de leur fils... Robert leur prêtait des visages, des vêtements, un son de voix, des affections même et des désirs... Ces fantômes rôdaient autour de sa vie, et jalousement il les gardait pour lui tout seul... La nuit, il les appelait... Et, qu'il jouât ou étudiât, il les sentait proches...

Il eut eut treize ans, quatorze ans... Il fut le gamin dégingandé, aux bras trop longs, aux gestes gauches, qui se passionne pour la bicyclette et le *foot-ball*, lit les journaux de sport, et rêve de posséder une automobile. L'effervescence physique apaisa l'inquiétude de l'esprit. Robert crut en force et en beauté, comme ces jeunes peupliers des rives de Loire qui ont leurs racines dans le sol fécond et leurs têtes dans la lumière.

Vers cette époque, il entra au lycée de Blois. Madame Lebon obtint du proviseur l'autorisation de le recevoir à Beaugency tous les dimanches. L'internat, ainsi mitigé, ne distendrait pas trop les liens de famille. Mais Robert ressentit un peu de chagrin et de rancune, parce que sa marraine négligea toujours de l'aller voir au lycée. Il l'aimait avec la même ferveur inavouée, la même admiration câline; elle était, à ses yeux, la plus jolie, la plus élégante, la plus délicate des femmes... Cependant le prestige de M. Cheverny augmentait. Robert touchait à l'âge où l'on rêve de conquérir le monde, et le savoir, la force, l'influence, les nobles vertus viriles qu'il attribuait à son parrain lui semblaient un très bel exemple... Madame Lebon, témoin de cet enthousiasme, ne le décourageait pas.

Aux secondes grandes vacances, Robert avait seize ans. L'été torride rendait les sports plus pénibles. Il prit le goût de la lecture, et dévora, en deux mois, toute la bibliothèque de son tuteur, Chateaubriand, Sand, Balzac, Musset, et quelques volumes dépareillés de Maupassant et de France.

Les livres enflammèrent son imagination, émurent sa sensibilité, et les notions déformées et incomplètes qu'il avait reçues, au hasard de conversations entre camarades, se précisèrent... Il apprit, ou devina, la plus haute poésie de l'amour et ses plus basses réalités. Ce fut un trouble profond, violent, et qui n'était

pas toujours sans douceur... Mais ces lumières diverses et douteuses jetèrent un reflet sur la vie même... Robert comprit les histoires que racontent à demi-mot les grandes personnes, les scandales qui éclatent, de temps à autre, dans les petites villes bavardes et hypocrites. Il sut que la bonne des voisins était enceinte par le fait du « patron » sexagénaire, que la pharmacienne s'était fait avorter, que la femme du premier clerc avait suivi un amant...

Ces révélations ne salissaient pas l'idée romantique et naïve qu'il s'était composée de l'amour, — l'amour sublime et fatal, qui fait pleurer la Muse de Musset, qui joint les mains de madame de Mortsauf et du jeune Vandenesse... Mais Robert devinait que ni la pharmacienne, ni la servante, ni la femme du premier clerc n'avaient connu cet amour-là...

Et une crainte nouvelle pénétra l'âme ombrageuse de l'adolescent. Ses parents!... ses parents dont il ne devait pas parler!... Si les histoires qu'on lit dans les romans sont imaginées à plaisir, celles qu'on lit dans les journaux sont véritables... L'adultère, le viol, l'inceste, sont des crimes quotidiens et féconds!

L'obsession reparut, terrible... Robert lutta contre elle, près d'un an. Parfois, il faisait le sceptique et le bravache: il se disait : « Après tout, je m'en fiche! Je n'ai rien fait de mal, moi... » Puis, il se sentait cruellement solidaire de cet homme et de cette femme qui l'avaient créé, dont le sang brûlait ses veines, dont les passions fermentaient peut-être en son âme.

Puis, à mesure qu'il découvrait les traditions et les harmonies sociales, quelle sensation bizarre d'être seul, sans attaches dans le passé, à côté des groupes familiaux! Une vague malédiction pesait sur lui, comme sur le sauvage qui a perdu les ossements de ses ancêtres et ne peut plus les honorer...

Il songeait :

« Il n'y a pas de famille Marie... Robert Marie, ce n'est pas un vrai nom, c'est le nom que mes parrain et marraine m'ont fabriqué, en accolant leurs prénoms, quand ils déclarèrent ma naissance, parce que tout enfant nouveau-né doit avoir un état civil... Ce mystère-là, du moins, est facile à pénétrer... Je sais que des enfants trouvés, ou non reconnus, portent des noms plus bizarres, que la fantaisie d'un commissaire de police

ou d'un employé de mairie leur impose... « Robert Marie », cela n'est point déplaisant : ce nom est le symbole de la parenté volontaire qu'acceptèrent les Cheverny en m'acceptant... Leur bonté, leur sollicitude ne sont pas allées jusqu'à l'adoption... Ils m'aimaient bien, à cause des... des autres... mes vrais parents, mais ils étaient jeunes ; ils avaient perdu un fils ; ils pouvaient en avoir un second... Ma chétive personne ne devait pas encombrer leur vie...

» Je suis donc un enfant illégitime, un bâtard... Ce n'est plus une honte, aujourd'hui... Les livres le disent... Chaque homme vaut par lui-même, et non par ses ancêtres... Je suis bâtard, soit, et m'en consolerais fort bien, puisque les secours et les affections ne m'ont pas manqué et qu'à tout prendre je n'ai pas été malheureux. Mes parents ont assuré mon éducation, et, même, ils m'ont laissé une petite fortune... Mais pourquoi me cacherait-on la vérité, avec tant de soin, s'il n'y avait pas, dans toute cette aventure, quelque abominable complication, quelque histoire de viol... de crime?... »

Et il pensait en frémissant à sa mère dont madame Cheverny avait dit un jour : « Elle me ressemblait un peu... »

« Et moi, — se disait-il, — est-ce que je lui ressemble? Mes camarades prétendent que j'ai des yeux de femme... à cause des cils... Ces yeux bleu vert, ombragés, très féminins, ce sont peut-être les yeux de ma mère... »

Et il pensait encore :

« M'a-t-elle connu, m'a-t-elle aimé?... Elle est morte tout de suite après ma naissance. Était-elle heureuse ou malheureuse, quand elle m'attendait?... Malheureuse, sans doute... Oui, trompée, abandonnée... Il y a des femmes qui meurent de l'abandon... »

Une colère généreuse gonflait son cœur. Il invoquait la morte :

« Oh! si c'était vrai!... Si c'était là le grand secret, la « triste histoire » qu'on me cache!... Il fallait vivre, malgré tout! Je t'aurais chérie, moi, je t'aurais vengée! Nous nous serions bien aimés tous deux, ma pauvre maman... »

Son imagination, lancée sur cette piste, ne s'arrêtait plus. Il voyait, il vivait mille drames... et il pleurait d'horreur et de pitié.

*
* *

Un soir de septembre, il était avec son parrain et sa marraine, sur le pont de Beaugency. Tous trois revenaient d'une promenade, et les Cheverny allaient repartir.

L'eau d'argent sous le ciel d'argent reflétait les îles sablonneuses avec leurs peupliers blanchâtres et la ville aux toits étagés que dominent le petit clocheton de la cathédrale et le carré massif de la tour romaine.

L'automne était si précoce que des triangles d'oiseaux migrateurs filaient déjà vers le sud. Leurs cris, tombant de si haut, accroissaient la grise mélancolie du paysage et de l'heure. Madame Cheverny, appuyée au parapet, suivait le vol inégal des bergeronnettes qui nichent dans les roseaux et les saules, contre les arches du port. M. Cheverny s'était éloigné de quelques pas, avec Robert.

Et, brusquement, comme un soldat fonce sur l'ennemi, le jeune homme avait parlé :

— Mon parrain, je suis très malheureux. J'ai un poids sur le cœur, une idée fixe dans la cervelle. Je ne dors plus. Je ne pourrai plus travailler... Il faut que ce supplice prenne fin... car il dure depuis des années et des années... Oh! j'ai bien caché mon angoisse, allez! Personne n'a rien su... Mais je suis à bout...

— Que veux-tu dire?

— Je veux... je veux savoir qui je suis, d'où je viens, et ce qu'étaient mes parents... Je le veux, vous entendez, et je suis capable de tout faire, pour le savoir... d'espionner... de fracturer un secrétaire... de rompre un cachet... de commettre une action déshonorante dont j'aurai honte, après, toute ma vie... J'en suis là...

Le beau visage de M. Cheverny s'était durci — de souffrance et de colère, sans doute :

— Tu es trop jeune...

— Je ne suis pas trop jeune. J'aurai dix-huit ans dans quelques jours. Regardez-moi donc... Vous ne sentez pas que j'ai une volonté d'homme? Je peux tout entendre, allez...

Quoi qu'*ils* aient fait, ça ne sera pas plus atroce que ce que j'ai imaginé parfois...

— Robert!...

— Et puis, quoi?... Je n'ai pas envie de juger et de condamner mes parents... mais j'ai le droit de les connaître... Mon tuteur m'a dit qu'il ne devait pas parler... Alors, c'est à vous... vous qui *les* remplacez... vous qui m'aimez... Ah! comme vous m'aimeriez mal, si vous refusiez encore!...

M. Cheverny, bouleversé, prit le bras de Robert :

— Tu as raison... Tu sauras... Mais pas ici... pas maintenant... Il faut ménager ta marraine... Je préfère te parler seul à seul...

— Où?... quand?

M. Cheverny réfléchissait. D'un geste coutumier, il roulait sa moustache entre ses doigts, et Robert voyait trembler sa main.

— Écoute, — dit-il enfin, d'un ton résolu, — je me rendrai libre pour les vacances de la Toussaint, et j'irai te chercher au lycée. Nous ferons ensemble un court voyage, et, tête à tête, tu verras comme il nous sera plus facile de nous comprendre... Nous avons... par la force des choses... vécu trop séparés, et, pour que je te fasse certaines... confidences..., pour que je te donne certaines... explications..., il faut que j'aie ta confiance entière, que je te sente cœur à cœur avec moi, mon petit Robert.

Le jeune homme eut un élan de reconnaissance.

— Oh! parrain, n'en doutez pas!

— Tu me connais si peu! — dit tristement M. Cheverny...

— Vous êtes mon plus ancien souvenir, — répliqua Robert doucement. — Quand je me rappelle ma nourrice..., la maison près de la forêt..., je vous revois, vous et votre femme... Allez, je comprends bien que vous avez veillé sur moi, de loin, avec une bonté sage, infatigable... J'aime tendrement mon oncle et ma tante, je les ai aimés plus que vous, et c'était tout naturel, autrefois... Mais qui me les a donnés, qui m'a donné à eux?... Vous... Quel est le lien unique, entre les morts et moi?... Vous... Et tout à l'heure, quand j'ai dû ouvrir mon cœur, crier mon angoisse et ma peine, vers qui suis-je allé?... Vers vous... N'est-ce pas une preuve de con-

fiance?... J'aurais pu m'adresser à mon tuteur!... Et mon instinct, ma raison m'ont dit que vous seul étiez maître de me satisfaire, que le secret de mon passé et de mon avenir était en vos mains...

Il parlait bas, sans gestes, très pâle, avec une véhémence persuasive.

— Marchons! — fit M. Cheverny. — Ta marraine pourrait s'inquiéter.

— Vous êtes surpris? — dit Robert. — Vous me trouviez distant, fermé... Je n'étais que très fier et très timide. Je souffrais en dedans...

— Hélas! je l'ai senti, mon pauvre enfant... j'ai deviné ce reploiement de ton âme, et combien de fois j'aurais voulu t'interroger!... Mais nous étions si loin l'un de l'autre!... Mes visites étaient si rares!... Et je n'étais pas d'accord avec ta marraine sur l'opportunité d'une explication...

— Pourquoi?... Elle m'aime...

— Eh oui!... elle t'aime... Et elle a peur de te troubler...

— C'est le doute qui trouble, parrain. Je crois que la vérité est toujours saine, pour une âme saine... J'étouffe dans l'équivoque où l'on m'a fait vivre... J'en ai horreur...

M. Cheverny soupira :

— Oui... tu as une âme saine... la vie ne t'a pas forcé aux compromissions... Et tu seras un juge sévère pour ceux qui craignirent la vérité... avec les désastres qui la suivent...

— Je vous répète que je ne jugerai pas mes parents, — dit Robert.

Madame Cheverny se rapprochait. Tous deux la regardèrent venir, frêle et petite. Le vent froid qui souffle, dès le soleil couché, agitait son voile, son boa de fourrure fauve, sa jupe de drap. Elle avait peine à marcher.

Le ciel d'argent devenait un ciel d'étain, et le fleuve obscurci miroitait encore entre ses îles. La cité, la tour, les charmilles du Mail, formaient avec le coteau une seule masse grise, compacte, aux crénelures sombres sur l'horizon. Pas un feu aux fenêtres. Pas un bruit. En bas, sur la berge caillouteuse, un vieil homme, barbu comme le Temps, jetait du sable dans un crible, avec un geste de fossoyeur...

*
* *

« Il y a cinq semaines!... — gémit Robert en lui-même. — Je me rappelle les moindres détails de cette scène, les moindres mots de mon parrain... Je le revois, un peu las tout à coup, et vieilli, la main posée sur mon épaule... Pourquoi me suis-je senti plus seul et plus triste, après?... Il me semblait que les choses avaient un air méchant, menaçant... Ah! mon Dieu! ce retour au lycée, cette attente!... Quelles heures j'ai vécues, là-bas! Et maintenant, c'est fini : mon parrain est mort, sans m'avoir revu, sans m'avoir parlé... »

Un flot de larmes monte à ses yeux. Mais, malgré lui, l'inquiétude personnelle, l'égoïste regret dominent son deuil.

Il se demande :

« Comment saurai-je, maintenant? »

Le secret de sa vie appartient à trois personnes : l'oncle Bon, la tante Belle et madame Cheverny. Les deux premières ont le devoir de se taire, mais l'autre a le devoir de parler. La veuve hérite des droits, des charges, des responsabilités qu'assumait le couple. Ne serait-elle pas obligée, en conscience, de payer une dette consentie par le mari mort?... De même, elle doit accomplir la promesse qu'il a faite.

Mais Robert pressent qu'elle aura de la répugnance à dévoiler, devant lui, presque enfant, la faute maternelle... Bien plus que M. Cheverny, elle redoutait toute allusion, tout éclaircissement involontaire, et, si elle avait parlé, un jour, d'une ressemblance, ç'avait été par surprise, et, depuis, elle en avait eu du regret.

Elle allait venir, douloureuse et brisée, réclamant des consolations, de tendres paroles, des larmes mêlées à ses larmes. Elle allait venir pour parler de *lui*, et de *lui* seul, pour mesurer, avec un plaisir amer, le vide qu'*il* laissait dans le cœur des autres... Ces fleurs funèbres des regrets qu'elle voulait cueillir autour d'elle, elle en ferait hommage au mort.

Elle se dirait :

« Comme on l'aimait!... Et moi, je l'aimais mille fois davantage... »

Alors, au moment même de la détente et du soulagement, quand, appuyée sur l'épaule de Robert, elle sentirait que l'enfant, devenu homme, l'entourait de tendresse protectrice, il profiterait de cette faiblesse pour imposer son angoisse, à lui, sa douleur, à lui, sa plainte et sa requête importune?

Ne serait-ce pas bien cruel? M. Cheverny eût redouté cette épreuve; il l'eût blâmée... Sa femme était si nerveuse et si frêle! Il l'aimait si passionnément! Qu'elle eût mal, qu'elle pleurât, c'était, pour lui, le pire chagrin.

Il craignait le vent frais du soir pour sa gorge délicate, les cailloux des chemins pour ses jolis pieds, les menues contrariétés pour son caractère instable de femme, toujours indignée ou ravie, et qui passait du rire aux pleurs.

Elle aussi, chérissait ce compagnon de son existence, ce grand ami, cet époux-amant. Jamais Robert ne les avait vus l'un sans l'autre. Dès que M. Cheverny s'écartait, sa femme le cherchait des yeux. Si elle parlait de lui, sa voix avait des nuances singulières, douces, et un peu hésitantes, qui révélaient l'émotion amoureuse, comme chez les récentes mariées.

Certes l'oncle Bon et tante Belle, les ménages bourgeois qu'ils recevaient, pratiquaient les vertus conjugales et domestiques. Ils s'aimaient bien... Mais Robert savait, par instinct, que leur affection réciproque et fidèle n'était pas l'amour. Et lorsqu'il rêvait au mystérieux et magnifique amour qui élit un homme et une femme dans la foule humaine, et les attire invinciblement l'un vers l'autre, malgré tout, à travers tout, au-dessus du bien et du mal, — Robert évoquait M. Cheverny et la femme toujours appuyée à son bras, toujours aimée, toujours amoureuse, et qu'il ne voyait pas vieillir.

II

Sept heures.

Robert se leva. L'eau glacée de la douche fouetta son sang et calma sa fièvre. A peine vêtu, il descendit, but un bol de lait et s'en alla au jardin.

Le matin, humide et bleu, naissait de la nuit pluvieuse. Entre la maison de brique à coins de pierre, à long toit d'ar-

doise, et la grille basse ornée de panonceaux, le jardin automnal disposait ses rectangles de fleurs pourpres. Au bout, c'étaient les charmilles roussies et trouées du Mail. Les allées, sablées en sable de Loire, étaient molles, imprégnées d'eau. L'odeur de la Toussaint montait des buis et des chrysanthèmes.

Entre les volets d'une fenêtre, au premier étage, parut tout à coup la tête franche et fine, au crâne rose, aux blancs favoris, de M. Lebon.

— Robert!... Déjà levé!... Moi, je n'ai guère dormi, et tante Belle non plus... Veux-tu que nous sortions ensemble?

— Oui, mon oncle.

Le notaire descendit.

— Voilà, — fit-il, en boutonnant son pardessus, — nous avons passé une triste soirée, mon pauvre enfant, et la journée qui commence nous réserve d'autres émotions... Alors, il faut marcher, respirer, user notre fièvre, calmer nos nerfs... Viens, mon petit!

Comme il ouvrait la grille, le facteur parut. M. Lebon prit le courrier, le regarda et le mit dans sa poche.

— Il n'y a rien pour moi? — demanda Robert.

— Pour toi?... Non... Tu attendais une lettre?

— Pas précisément. Mais... ma marraine aurait pu m'écrire...

— Puisqu'elle vient!...

Robert hocha la tête.

— Tout de même...

— Quoi?

— C'est singulier...

— Qu'est-ce qui est singulier?

— Tout... On aurait pu m'aviser directement... Je serais allé à Paris, pour les obsèques... J'y serais allé avec vous... et même tout seul... Je ne suis pas un gosse.

M. Lebon ne répondit pas.

— Et puis... on aurait pu vous donner des détails sur cette mort si rapide... Vous ne savez rien, ou presque rien!... J'admets que ma pauvre marraine ait perdu la tête,... mais n'avait-elle personne auprès d'elle?... pas une parente?... pas une amie?...

— Ne t'excite pas! dit le notaire d'un ton ferme et doux. L'attitude de madame Cheverny ne m'a point surpris ni

blessé... Abstiens-toi de commentaires, et ne sois pas plus susceptible que moi. Ta marraine est très malheureuse. Au lieu de tant penser à toi, pense à elle.

Robert accepta le reproche et la leçon.

— Dites, oncle Bon, — fit-il, après un silence — qu'est-ce qu'elle va devenir?

— Madame Cheverny?

— Oui... Je ne connais rien de ses affaires, de sa situation matérielle... Mon parrain était riche, je crois?... Elle pourra vivre sans embarras d'argent?...

— Oh! ce n'est pas sa situation matérielle qui sera changée, répondit M. Lebon.

Ils marchaient, côte à côte, sous les charmilles du Mail. Le soleil, doux et dédoré, filtra, par les déchirures des nuages, et toucha les rameaux crucifiés des tilleuls dans l'épaisseur des frondaisons. La lumière et l'ombre jouèrent sur les troncs rugueux, sur le sol verdi où persistaient des flaques brillantes.

Déserte à cette heure matinale, la noble avenue allongeait ses quatre murs de feuillage fauve dont la perspective se rétrécissait jusqu'à l'ogive azurée et vaporeuse qui était un lointain paysage de plaine, de fleuve et de ciel.

Il y avait, sur la droite, une échappée entre les maisons, puis le grand mur du cimetière de Beaugency. Robert apercevait le haut des chapelles, les croix de pierre, les fuseaux sombres des cyprès. Une vieille femme en deuil, serrée dans son châle, son crêpe fripé découvrant un visage de momie, tourna l'angle de la ruelle qui conduit à la grande porte. M. Lebon et Robert la saluèrent...

Le notaire expliqua :

— C'est la veuve Ricot, tu sais bien... Son mari est mort l'hiver dernier, et, depuis, chaque matin, après la messe, elle va faire le ménage de son mort, laver la tombe, soigner les fleurs, astiquer la grille... Ça la distrait... et ça la console...

— Je ne vois pas ma pauvre marraine se distrayant et se consolant ainsi!... Quand j'irai à Paris, je l'accompagnerai au cimetière... Mais, à propos, mon oncle, j'aurais voulu porter le deuil... Qu'en pensez-vous?... Par égard pour madame Cheverny...

— Va! la couleur des habits n'a pas d'importance, —

répondit M. Lebon. — Madame Cheverny ne remarquera même pas ton costume...

— C'est que... cela m'attriste tant de paraître... ce que je suis... un étranger!... Elle est en deuil, elle... ne serait-elle pas touchée de me voir en deuil, moi aussi?...

— Madame Cheverny sera plus touchée par tes sentiments que par les marques extérieures du deuil... A ce propos, Robert, je te supplie de mesurer tes paroles, de ne faire aucune allusion à... aux autres chagrins qu'elle a eus... C'est un devoir de conscience...

— Je vous comprends.

Ils descendaient les rampes du mail vers le fleuve, puis ils suivirent un chemin de halage qui doublait la berge. Le ciel s'éclairait au loin, sur l'immense Sologne plate, d'un vert vif et marécageux.

Robert songeait...

*
* *

Maintenant, Robert est seul dans le salon. Il attend, la gorge serrée, les mains tremblantes, les jambes molles... Ses yeux ne quittent pas la pendule de marbre où un Socrate en bronze boit la cigüe. Un rayon frileux touche les franges des rideaux compliqués, les rosaces rougeâtres du tapis. Le jeune homme va de la fenêtre à la cheminée, de la cheminée au canapé de velours grenat. Il s'assied, se lève, marche, et, par moments, s'arrête, debout, le regard perdu, l'âme absente.

Madame Cheverny est arrivée.

Entre l'oncle Bon et la tante Belle qui ont voulu l'accueillir, seuls, à la gare, et la ramener, elle refait le chemin qu'elle faisait avec son mari, naguère... Robert la voit, en esprit, telle qu'elle sera, tout à l'heure, dans le cadre de la porte ouverte : une ombre noire, rétrécie, rapetissée, disparue dans le grand châle et sous le grand voile des veuves... Elle approche... Dans cinq minutes, elle sera là... dans trois minutes... Oh!... la grille a grincé... Des pas dans le jardin... des voix...

C'est tante Belle qui entre, d'abord :

— Venez, Marie... Il vous attend...

Elle, c'est elle!... si différente de l'image qu'il s'était faite!... Pas de châle, pas de crêpes noirs... La robe du dernier voyage, la toque de taffetas plissé... Mais elle relève sa longue voilette aux dessins brouillés, — et Robert voit le deuil sur son visage...

Elle est méconnaissable, vieillie de vingt ans, les joues cireuses tirées vers le menton, les yeux cernés de violet, deux rides verticales aux coins de la bouche. Elle ressemble à ces malades dont on dit : « Ils ont vu la mort de près... », qui restent figés de stupeur, comme en attente...

Elle s'est arrêtée, la bouche entr'ouverte, les mains tendues... Robert s'avance. Alors elle tombe sur sa poitrine, l'étreint farouchement, sans un mot, et il sent le frisson affreux de ce pauvre corps, la joue humide et fiévreuse contre sa joue.

Parler?... Il ne peut pas... Pleurer?... Il ne peut pas... Une plainte sourde monte, une espèce de râle, plus déchirant que les sanglots; et l'adolescent s'émeut de compassion, de respect, d'horreur sacrée... Il voit, face à face, la douleur des douleurs, celle qu'on ne décrit pas, celle qu'on n'imagine pas, celle qui dépasse toutes les consolations, celle qui crie, éternellement, à travers les temps, à travers le monde, par les millions de voix de l'humanité...

Et voici qu'à soutenir le corps épuisé de la veuve, à baiser sa joue moite et ses cheveux gris, Robert tressaille de tendresse désespérée... Sa marraine, sa bonne fée, son cher idéal enfantin, il la tient donc, toute à lui, et c'est elle qui a besoin de lui, c'est elle qui réclame de lui l'affection consolante et protectrice!... Les « autres » — s'il en est — ne lui suffisent donc pas, puisqu'elle est venue souffrir et pleurer loin d'eux? On ne pleure bien qu'auprès des êtres qu'on aime... Cette douleur qu'elle apporte, qu'elle étale, sans retenue et sans honte, aucune joie ne serait plus précieuse à partager.

Tante Belle s'est retirée. La pendule bat, dans le silence. Robert entraîne madame Cheverny sur le canapé de velours grenat. Et, pendant qu'elle pleure, doucement, il parle d'une voix qui tremble :

— Marraine! marraine chérie!... pleurez!... pleurez!... Je souffre avec vous... Je l'aimais bien... Vous ne savez pas combien je l'aimais, et à lui non plus, je n'osais pas le dire...

Quel affreux malheur pour nous, marraine!... Hier, quand j'ai appris... cette chose... d'abord, je suis resté stupide, assommé... Maintenant encore, je ne peux pas croire... Oh! marraine, ne sentez-vous pas que je suis digne de vous comprendre, que mon cœur est tout près, tout près de votre cœur?... J'ai tant de reconnaissance, d'affection pour vous!... Je voudrais vous rendre tout le bien que vous m'avez fait, être votre ami, votre grand fils... Oh! ne sanglotez pas ainsi, ma pauvre marraine! ça me déchire le cœur... je vous en supplie...

— Robert! mon cher petit!...

— Dites... sa fin a été douce?... Il n'a pas su qu'il mourait, n'est-ce pas?... Il n'a rien dit?... Vous étiez près de lui, seule?

Elle cache sa figure entre ses mains.

— Tais-toi!... tu ne sais pas... Oh!... comment ne suis-je pas morte?

— Pourquoi ne m'avez-vous pas averti, tout de suite? Est-ce que je n'aurais pas dû vous aider, vous réconforter, dans ces horribles moments?... Et puis... je l'aurais revu...

— Non...

— Pourquoi, marraine?

— Non, tu ne l'aurais pas vu... Et moi... moi... je ne l'ai pas vu... moi!...

Elle pousse un cri où il y a plus que de la douleur : une rage haineuse, féroce, presque animale... Robert pense qu'on a dû l'éloigner du lit funèbre, pour ménager ses forces et sa raison, et il ne s'étonne plus qu'elle l'ait oublié, lui, et les Lebon.

Soudain, elle le regarde avec des yeux secs et brillants, des yeux avides dont il sent le regard, comme un contact matériel, sur son visage.

— C'est vrai, Robert, tu l'aimais? Tu le regrettes?... Ce n'est pas mon immense douleur qui t'attendrit?... Tu ne l'oublieras pas?... Je pourrai te parler de lui, toujours, toujours, sans que ça t'importune?... Oh! que tu le pleures, toi, que tu l'aies aimé, toi... toi, si jeune!... qui l'as si mal connu!... oh! cela me console un peu, dans ma misère... Je n'aurais pas cru que ce fût possible!... Et pourtant, toi... toi... tu ne savais pas... tu n'avais que l'instinct du cœur... et les *autres*... là-bas... ils se consoleront vite...

— Les *autres*?... Les gens de votre famille?...

La veuve hausse les épaules... Une onde nerveuse passe sur son visage meurtri... Quel sentiment de rancune, de mépris, d'inimitié inavouable, se mêle, âcrement, à sa douleur?... Le jeune homme n'ose l'interroger.

Comment, sans expérience, sans autorité, par le seul droit de la tendresse, toucher aux plaies vives et secrètes de ce cœur féminin, de ce cœur mûr et meurtri?... Il pressent un désastre intime que des circonstances ignorées, des influences étrangères, compliquent en l'aggravant... Et la vie lui apparaît tout à coup si sombre et si dure à tous qu'il s'effraie.... Sa jeune volonté fléchit... Tout est trop triste, trop laid, trop bête, trop injuste!... Le dégoût de vivre lui monte à l'âme.

— Robert, tu pleures?... Je t'ai fait de la peine, mon petit, mon petit Robert?... Oh! mon Dieu!...

Madame Cheverny s'oublie elle-même, devant ces larmes. Elle devine le trouble de son filleul. Qu'a-t-il?... Au nom du ciel, qu'il parle, mais qu'il ne pleure pas!...

— Dis, mon enfant, qu'as-tu?... Je te supplie, à mon tour... vois... vois... je redeviens calme... je t'écoute... moi... ta marraine... Regarde-moi, mon cher enfant... Je veux, tu entends... je veux!...

Il cède... Son âme est trop pesante pour sa jeunesse, trop gonflée et chargée de secrets, d'angoisses, de soupçons. Il se laisse glisser sur le tapis, comme autrefois; il met, comme autrefois, ses bras, son front sur les genoux de sa marraine. Et, comme autrefois, — quand elle était jeune et aimée, quand il était petit et confiant, — elle se penche, caressant la tête brune...

... Et quand il a tout dit, elle reste muette, figée, ne respirant plus. Sa main, sur la tempe de Robert, devient toute froide...

— Marraine... (Il se redresse à demi, enlaçant la taille de la femme, cherchant ses yeux.) Marraine, je ne vous demande rien... mais... puisqu'il m'avait promis... vous accompliriez sa volonté... et moi, je vous aimerais mille fois davantage... Je sais que je ravive quelque grand chagrin... Vous fûtes mêlés à... cette histoire... ma mère... vous tenait de près... Oh! je devine...

— Qu'est-ce que tu devines ?

Elle pâlit... Comment peut-elle pâlir encore?... On dirait qu'elle n'a plus de sang.

— Je ne veux pas juger mes parents! — s'écrie Robert, — je veux les connaître... Ah! je n'ai pas peur de la vérité, marraine! j'ai trop souffert du doute!... Allez, ne me ménagez pas!... Je suis calme. Je suis fort. Je suis prêt à tout... Je n'aurai pas une parole amère, contre eux... pas même une pensée... Non! ne secouez pas la tête!... Ne cherchez pas des phrases prudentes!... Nous avons pleuré ensemble, marraine chérie : notre deuil nous a rapprochés... Et c'est un moment unique, où vous pouvez tout dire, où je peux tout écouter... Et tenez... je sais... oui... des choses... parce que j'ai réfléchi, tout seul... je sais... que mes parents...

— Tes parents?....

Elle lui serre le poignet, à lui faire mal...

— Ils... ils n'étaient pas mariés... n'est-ce pas?... Et alors... ma mère...

— Ta...

— On l'a abandonnée... quand j'ai dû naître... et elle en est morte... C'est cela!... c'est bien cela!... Pourquoi?... comment?... Les détails, les circonstances, le drame, je l'ignore... mais je sais que ma mère a été la victime...

Madame Cheverny proteste violemment :

— Non!

— Mais...

— Non!... ne dis pas ça!... ce n'est pas vrai!... Ton père...

Il s'est redressé sur un genou; il regarde la veuve, comme elle le regardait tout à l'heure, jusqu'au fond des yeux, jusqu'à l'âme.

— Ton père...

Elle répète ce mot, comme pour elle-même, et elle en garde, sur sa bouche flétrie, une sorte de tendre douceur, presque un sourire... le sourire pâle et fugitif d'une femme qui va pleurer... Mais elle ne pleure pas...

Robert contemple sur cette bouche la forme évanouie du mot sacré... Il lui semble qu'il est enveloppé de voiles innombrables qui se défont et qui tombent, un à un... qui tombent...

— Robert... il n'était pas libre... et elle non plus... c'est-à-dire... elle était veuve, mais elle avait deux enfants... et lui était marié. Sa femme vit encore. Deux familles... des devoirs contraires... Ah! tu sauras, plus tard, quel bagne peut être le mariage!.... On voudrait s'évader... on ne peut pas... les chaînes sont rivées... si lourdes!... Le divorce même ne les romprait pas... Alors on est faible... on accepte des compromis... C'est la faute, cela, vois-tu, la vraie faute!... Mais la faute n'est pas dans l'amour... Je ne peux pas... je devrais peut-être!... mais je ne peux pas te dire que la faute est dans l'amour... Quand une femme rencontre un homme tel que ton père, et qu'elle en est aimée, eh bien! elle a beau raisonner, lutter, se rattacher à ses enfants, elle ne peut pas s'empêcher d'aimer... Et quand un fils naît, de cet amour, elle ne peut pas regretter sa naissance... Souffrir... soit!... elle accepte... C'est la rançon... Elle paie cet immense bonheur d'aimer, que le monde déteste, condamne, insulte... parce qu'il l'envie... Elle est torturée dans ses autres tendresses, torturée dans son enfant qu'elle cache, comme une honte... Ah! quel martyre!... Vivre pendant des mois, avec son secret palpitant, avec mille malaises, avec mille angoisses, sans soins... sans confidents... loin de ce qu'on aime... sous les yeux hostiles d'une famille qu'on a dû épouser en épousant l'autre... le mari... sous les yeux inquiets des enfants qui, d'instinct, sont jaloux... Être veuve, pourtant! libre devant la loi!... et demeurer prisonnière, parce que l'homme qu'on adore est prisonnier, parce qu'il ne peut pas se libérer!... Et puis... quand le temps est venu, s'en aller, sous des prétextes vagues, à la recherche d'un asile, compter les jours... et, toute déchirée encore, partir, en laissant un malheureux être, qu'on adore et qu'on doit renier...

— C'était moi! — dit Robert, — c'était moi! Oh! je n'aurais pas dû naître! J'ai été cause de trop de mal et de douleur!...

— Non! — reprend madame Cheverny, — ta mère t'aimait... Elle n'a jamais pleuré ta naissance. Elle n'a pleuré que ton absence et ce demi-abandon... Et pourtant! elle... et lui... ils te chérissaient, Robert... ils ont essayé d'arranger ta vie... pour que tu sois aimé... par d'autres... Et ce ne fut pas

leur moindre supplice!... S'ils ont été coupables envers toi... tu peux leur pardonner, va! ils ont souffert...

Elle eut un sanglot :

— Ne pas t'élever, ne pas te caresser, ne pas t'instruire, ne pas jouir de ta gentillesse, de ta gaîté, de ton affection!... Ne pas être aimé de toi!... ne pas t'entendre dire : « Père... mère... » ... Être loin... penser : « Que fait-il? comment va-t-il?... » Et, ensemble, dans les heures courtes et disputées de la solitude à deux, verser des larmes inutiles, parce qu'on a été lâche, et dire : « Il saura, plus tard... Il nous jugera... »

Robert cria :

— Non!... non!... puisqu'ils m'ont aimé, puisqu'ils ont été malheureux!... Je les plains, je les aime... Et tout le reste m'est bien égal!

— Et puis les années s'en vont... avec la jeunesse... L'amour demeure; l'obstacle aussi demeure... Et l'enfant grandit, là-bas... loin... Il s'étonne... il interroge... Que lui dire?... La mère, surtout, s'effraie.... Elle a peur de n'avoir pas mérité assez la tendresse du pauvre petit... elle se rejette vers le compagnon de sa vie secrète, son unique ami, son unique amour... Elle le dispute à la famille, aux besognes professionnelles, aux corvées mondaines; elle se dispute elle-même au fils, à la fille, qui sont mariés, aux petits-enfants qui naissent... Sa tâche, auprès d'eux, est finie... Elle leur a fait assez de sacrifices, vraiment!... Et elle voit venir l'âge sans crainte, parce que la grande flamme qui a éclairé sa vie brûle encore, plus haute, plus pure... Elle rêve... elle ose rêver à des temps presque heureux, dans une liberté enfin conquise; elle voit l'enfant de son amour, près d'elle, près du père, dans une maison qui est leur maison... Et, un jour...

Elle ne peut achever... Un spasme secoue sa poitrine...

— Mort!... Il est mort!... Je ne l'ai pas revu!... On l'a emporté sans que je le voie... Sa femme, ses filles m'ont volé son dernier regard, son dernier soupir... M'a-t-il appelée pour que je meure avec lui?... A-t-il eu un mot pour toi, un éclair de souvenir? Je ne sais rien ; je ne saurai rien, jamais : la maison m'est fermée, à présent... Les autres triomphent... Elles ont ses vêtements, ses meubles, ses papiers... mon portrait, le tien, qu'il gardait toujours sur son cœur... Elles ont pris la bague

que je lui avais donnée... Elles ont coupé ses cheveux... Et moi, moi, qu'il aima plus qu'elles, moi, son amie, sa compagne de vingt ans, sa vraie femme, je ne sais même pas ce que la mort a fait de lui, et quel était son visage dans le cercueil... Tout m'est odieux maintenant, Paris, ma maison..., mes enfants mêmes qui ne l'aimaient pas, qui ne peuvent pas le regretter, qui se réjouissent de sa mort... Je me suis sauvée ; je me suis traînée ici... Je ferai n'importe quoi! il arrivera n'importe quoi! mais je ne m'en irai plus... Je ne te quitterai plus, ô mon petit! parce que, parce que...

Elle a jeté l'aveu, dans un demi-délire... Le son de sa voix l'éveille tout à coup... Mais Robert l'a saisie. Il la tient. Il la gardera. Elle est à lui. Elle est tout son héritage.

Il veut parler. Il sanglote :

— Maman...

MARCELLE TINAYRE

L'ÉDUCATION NOUVELLE EN CHINE

I

Après les avoir longtemps méprisées et repoussées, la Chine, depuis quelques années déjà, étudie avec ardeur la civilisation, les idées et les sciences de l'Occident. A force de constater, à ses dépens, la puissance que confèrent ces sciences et leurs applications, elle a désiré les connaître, autrement que par leurs effets. L'exemple du Japon surtout a eu sur la Chine une influence décisive et la propagande des Japonais est venue accélérer ce mouvement vers une éducation nouvelle [1].

L'opposition de la Chine aux sciences occidentales, son immobilité et ce que l'on a pu appeler son inintelligence paraissent bien n'avoir été, pour une bonne part, qu'un état d'esprit soigneusement entretenu dans la masse du peuple, par la classe des lettrés, qui n'entendait pas être dépouillée de ses privilèges. Dans les hautes classes, on ne méconnaissait pas la valeur de nos sciences. L'empereur Kang-hi les avait accueillies et encouragées, dans la personne des missionnaires du XVIIIe siècle. Plus près de nous, on avait fondé à Pékin

1. Sur ce mouvement voir *le Japon et l'Extrême-Orient* (*Revue de Paris*, 1er mars 1905).

en 1860 le *Tong-wen-kouang*, collège des interprètes, plusieurs fois réformé et développé depuis, à Canton et Nankin des écoles militaires, des arsenaux, enfin, à Fou-cheou et à Tiensin. Des étudiants vivaient à l'étranger. En Chine, dans des écoles, comme le St-John's College, fondé à Changhay en 1879; à l'école municipale française de la même ville, depuis 1886; au collège de Zikawei, tenu par les Jésuites, et encore dans les écoles de Fou-cheou, d'Amoy, etc., depuis des années, d'authentiques Chinois étudient la civilisation occidentale.

Il ne dépendait que des circonstances que ce mouvement s'étendît à la masse entière, masse studieuse, ayant de tout temps estimé et recherché le savoir. La circonstance favorable qui détermina l'intérêt général pour le nouveau savoir fut la guerre sino-japonaise. Le coup d'État de 1898 et l'effort insensé des Boxers purent faire illusion un moment sur les dispositions de l'esprit public en Chine; mais la guerre russo-japonaise a précipité le mouvement : à l'heure actuelle, il est d'une puissance, d'une rapidité et d'une ampleur que l'on n'avait pas prévues.

Le nombre des étudiants chinois à l'étranger est de 15 000 environ, 13 000 au Japon, et 2 000 tant en Europe qu'en Amérique. Il y a deux ans, au Japon, ils n'étaient guère plus de 4 000. Remarquons, du reste, que beaucoup de ces étudiants ne font à Tôkyô qu'un séjour assez court, qui ne dépasse pas généralement deux ans. Il s'ensuit qu'on peut évaluer à cinq ou six mille environ le nombre des jeunes gens, pour la plupart déjà pourvus de grades, qui s'expatrient chaque année, afin d'acquérir une connaissance directe de la civilisation occidentale. Pour moitié environ, ils sont envoyés à l'étranger aux frais de l'État ou des provinces; il faut admirer également l'effort du gouvernement pour se procurer des fonctionnaires d'esprit moderne et l'ardeur à s'instruire des étudiants qui voyagent à leurs frais [1]. Au Japon non seulement ils remplissent les écoles créées expressément pour eux, mais on les trouve dans tous les grands établissements d'instruction, universités, écoles supérieures, normales, militaires, indus-

1. Un certain nombre, parmi ces derniers, n'ont pas, je le sais, tout le sérieux désirable, et les études leur sont surtout un prétexte à distractions; mais ce n'est qu'une minorité.

trielles, écoles de droit, de médecine, de chemins de fer, etc. Des inspecteurs envoyés par le gouvernement chinois les visitent, surveillent leurs études, récompensent les uns, punissent ou renvoient les autres. Un tel phénomène est unique au monde et mérite de retenir l'attention. D'où sortent ces nuées d'étudiants? et que se passe-t-il donc en Chine?

*
* *

La Chine se couvre d'écoles avec une rapidité prodigieuse. Leur nombre, qui se chiffre par dizaines de mille, s'accroît tous les jours; on en crée de nouvelles, on développe celles qui existent, on multiplie les cours. Partout on se plaint de manquer de professeurs et partout on constate la hâte, l'empressement à s'instruire. On vise surtout à aller vite, à avancer dans le moins de temps possible. Les étudiants accourent aux endroits où on leur promet le succès le plus rapide. On a conscience d'être en retard, et on enrage, semble-t-il, de sentir le temps passer. De là, à l'origine surtout, et sur plusieurs points encore, de la confusion, des erreurs, des insuccès.

Bien des gens occupent des chaires, dont les connaissances ne sont pas suffisantes; on se sert de ce qu'on a. Il serait étonnant qu'il en fût autrement, et je n'arrive pas à comprendre le scepticisme qu'affectent certaines gens à l'égard des écoles chinoises, sous prétexte qu'elles sont imparfaites et qu'elles n'ont souvent encore que des professeurs médiocres. Il n'est pas rare d'entendre dire que l'organisation en est nulle, que la tête manque à ce corps, et qu'en somme, on ne sait ce qu'on veut faire.

Dans le fonctionnement de la machine universitaire en Chine, il y aura, quelque temps encore, des frottements et des rebroussements; mais il est déjà remarquable que, dès aujourd'hui, un plan d'ensemble existe, qui se perfectionne d'ailleurs et se développe tous les jours. Un ministère spécial de l'Instruction publique a été créé. Il envoie fréquemment de hauts fonctionnaires à l'étranger, pour y étudier l'organisation de l'enseignement; les connaissances qu'ils rapportent sont soi-

gneusement mises à profit. Un plan[1] a été établi par divers décrets impériaux, repris et complétés par le Règlement pour les écoles, *Tseou-ting hio-tang tchang-tcheng*, approuvé par l'empereur et l'impératrice le 13 janvier 1904. Depuis, ce Règlement, sur bien des points de détail, a déjà été modifié et perfectionné[2]. Il traite en vingt chapitres, des différentes écoles, depuis les asiles et écoles maternelles jusqu'à l'Université et au Collège des docteurs ou Académie, de la direction des écoles, des examens, grades, etc.

L'enseignement est à trois degrés, chacun d'eux partagé en deux divisions. L'instruction primaire est donnée dans les écoles primaires inférieures et supérieures. Les premières doivent être établies partout, en aussi grand nombre que possible : les cours y durent cinq années. L'insuffisance des écoles actuellement existantes n'a pas permis encore d'imposer l'obligation[3]. En principe, ces écoles sont gratuites; mais afin qu'elles se développent plus rapidement, un décret récent autorise l'adjonction de classes payantes[4]. Les écoles primaires supérieures, dont les cours sont de quatre ans, doivent être ouvertes dans toutes les sous-préfectures au moins. Elles ne sont pas gratuites.

L'enseignement secondaire se donne dans les écoles

1. La plupart des détails qui suivent sont tirés de la *Géographie de l'Empire de Chine*, par L. Richard (Changhay, 1905), et surtout de la collection du journal l'*Écho de Chine*, années 1904-1905-1906. J'ai souvent mis à contribution les traductions de journaux chinois qu'il donne chaque jour.

2. « Un premier plan général d'instruction publique prescrivait (décret du 14 septembre 1901) d'ouvrir une université (école supérieure) par province, un collège par préfecture; dans ces établissements, les sciences occidentales devaient être enseignées. » (M. Courant, *Écho de Chine*, 31 octobre 1903.) Ces réformes commençaient à peine d'être appliquées, lorsque, en août 1903, l'empereur fit préparer un projet plus étendu par le chancelier de l'université de Pékin, Tchang-pé-hi. Il fut approuvé et publié l'année suivante. Mais, dès le 27 juin 1903, un décret chargeait Tchang-pé-hi d'étudier les nouveaux perfectionnements à y introduire, d'accord avec Yong-King, du ministère de la Justice, sous la direction du vice-roi Tchang-tche-tong. Le nouveau règlement est le résultat de cette collaboration.

3. Règlement pour les écoles, livre VI, chapitre I, article 2 et chapitre III, article 3. Le Règlement indique que l'obligation sera imposée, dès que les ressources le permettront. A titre d'indication, on résume en dix articles ce qui a trait à l'obligation dans les règlements des pays où elle est en vigueur.

4. Décret impérial du 23 novembre 1906.

moyennes, — comme au Japon, dont tout ce Règlement est manifestement inspiré, — et dans les écoles supérieures. Les cours durent cinq ans dans les premières, qui doivent être ouvertes dans toutes les préfectures, et trois ans seulement dans les secondes, réservées aux capitales de province, et dont l'objet principal est la préparation aux Universités.

Enfin, l'enseignement supérieur est représenté par les Universités et l'école des Hautes-Études. Il n'existe encore d'Universités qu'à Pékin, à Nankin et au Chensi. Un décret du 6 janvier 1907 parle d'une nouvelle Université qu'il convient de fonder à Kiao-Veou, pays d'origine de Confucius, dans la province du Chantong. L'Université type est celle de Pékin. Les commencements en furent modestes, voire difficiles. Créée en 1898 par l'empereur, dont les tentatives de réformes portaient, dès cette époque, sur l'instruction et le système d'examens, elle ne compta d'abord que des cours de langues étrangères et de médecine, réunissant 160 élèves, sous la direction de 8 professeurs. Elle survécut péniblement au coup d'État de l'impératrice : on lui témoigna de l'hostilité et l'on réduisit son budget. En 1902, elle fut réunie au vieux *Tong-wen-kouang*, avec lequel elle faisait à peu près double emploi. Mais son chancelier, en même temps ministre, obtint, quelques mois après, sa réouverture sur un plan plus large. D'après le Règlement des écoles, les cours y sont de trois ou quatre ans. Elle se compose de huit facultés, comprenant quarante-six spécialités [1]. Les autres Universités, dont le Règlement prévoit la fondation dans les provinces, seront naturellement conçues sur le même plan. Quant à l'école des Hautes-Études, à Pékin, elle permet aux élèves sortis de l'Université de se perfectionner encore pendant cinq ans.

1. On les dénomme parfois carrières; ce dernier mot me paraît plus littéral que compréhensible. Voici l'énumération et la division des facultés : Faculté des canoniques : 10 spécialités, suivant les principaux livres, et une pour la philosophie; — faculté de droit : administration et législation; — faculté des lettres : 9 spécialités : histoire, géographie, littératures diverses; — faculté de médecine : médecine et pharmacie; — faculté des sciences : 6 spécialités : mathématiques, astronomie, physique, chimie, histoire naturelle et géologie; — faculté d'agronomie : agriculture, chimie agricole, forêts, art vétérinaire; — faculté de génie civil : 9 spécialités : mécanique appliquée, architecture navale, arsenaux, électricité, architecture, chimie industrielle, poudres, mines, forges; — faculté du commerce; banques et sociétés, commerce et transports, douanes.

Toutes ces écoles, à l'exception des écoles primaires inférieures, confèrent des grades, à la suite des examens qui clôturent et sanctionnent leurs cours. Ces grades sont au nombre de cinq, qu'on dénomme généralement : bachelier, bachelier distingué, licencié, docteur et docteur d'Académie. L'enseignement des langues étrangères commence à partir des écoles secondaires. Une seule est obligatoire : les élèves peuvent choisir entre l'anglais et le japonais. Le français, l'allemand et le russe sont facultatifs à partir des écoles supérieures. Enfin, voici une décision de tout point excellente, et qui, du reste, s'imposait : quel que soit le dialecte local, et on sait qu'ils sont nombreux en Chine, la langue mandarine sera enseignée partout, au moins à partir des écoles primaires supérieures, et peu à peu dans les écoles primaires inférieures elles-mêmes, « afin d'arriver à l'unité de langage dans l'empire », dit le Règlement[1].

La base de l'enseignement de la littérature chinoise étant les livres dits canoniques, cet enseignement est nécessairement confucianiste. Élèves et professeurs doivent certains jours prendre part à une cérémonie en l'honneur du grand sage chinois. Elle ne consiste qu'en salutations et génuflexions, et ne semble avoir aucun caractère religieux; car les mêmes signes de respect sont prescrits envers l'empereur et l'impératrice, au jour de leur fête, et même, quoique en nombre moindre, envers les directeurs d'écoles, les préfets des études, lorqu'un élève leur est présenté[2]. Par ailleurs l'école est neutre, et aucune propagande n'y est autorisée[3].

Les écoles normales, destinées à former les innombrables professeurs dont la Chine nouvelle a un si pressant besoin, méritent une attention spéciale. De bonne heure, et bien avant la publication du Règlement des écoles, des essais très sérieux ont été faits pour les organiser[4]. Ce Règlement les établit à deux

1. Livre V, chapitre II, article 3. Même note au livre IX, des écoles normales ordinaires, chapitre II, article 5.

2. Livre XVI, chapitre VI, articles 2 à 5.

3. Livre XVI, chapitre I, article 9.

4. Cf. *Le Japon et l'Extrême-Orient* (*Revue de Paris*, 1er mars 1905). L'école normale établie à Nankin par Tchang-che-tong comptait, en 1903, cinquante professeurs chinois et douze japonais.

degrés, écoles normales ordinaires, dans chaque préfecture autant que faire se pourra, et écoles normales supérieures dans les capitales de province. Nulle part plus clairement que dans les prescriptions si minutieuses du livre IX, consacré aux écoles normales ordinaires, ne se manifeste la hâte de répandre l'instruction aussi vite que possible. Non seulement, à côté des cours réguliers, durant cinq ans, on a prévu un cours abrégé de trois ans, mais encore on y adjoint un cours préparatoire, facilitant l'entrée de l'école normale proprement dite à ceux dont les connaissances antérieures seraient insuffisantes, et un cours appelé supplétif, ou de repasse, destiné aux anciens élèves qui, expérience faite, voudraient compléter leurs études.

On admet à tous les cours des *auditeurs* libres, lettrés pauvres ou âgés, désireux de se consacrer, vaille que vaille, à l'enseignement. Enfin, à défaut d'écoles normales régulières, on préconise l'ouverture d'écoles normales dites pratiques, ne donnant qu'une sorte de formation empirique, suffisante à la rigueur pour des sous-maîtres et pour des écoles de campagne, où temporairement on ne peut avoir mieux. Les élèves des écoles normales sont généralement défrayés de tout, mais contractent l'engagement d'enseigner dans les établissements officiels, pendant dix ans, s'ils ont suivi les cours complets, pendant trois ans seulement, s'ils ont suivi les cours abrégés. On ne saurait concevoir une organisation répondant mieux aux nécessités du moment, plus souple et dont les parties adventices, expressément temporaires[1], puissent disparaître, plus aisément, à mesure des progrès, sans amener aucune modification de l'ensemble[2].

Je laisse de côté les écoles militaires provinciales, de différents degrés, qui relèvent d'une autre idée et qui en général furent les premières que l'on créa : jointes aux écoles navales, il doit en exister, pour le moins, une vingtaine. Mais il faut mentionner les écoles spéciales qui sont en grand

1. Plusieurs autres prescriptions du Règlement sont indiquées « pour un temps seulement ».

2. Ajoutons que, parfois, des cours pratiques spéciaux sont imposés aux instituteurs insuffisamment instruits, pendant une durée variable selon les lieux et les circonstances.

nombre : écoles de médecine, écoles industrielles, commerciales, d'agriculture, de sériciculture, des mines, des chemins de fer, de police, des douanes, etc., et enfin une école d'interprètes, pour la traduction d'ouvrages étrangers.

Rien n'est oublié dans ce Règlement, ni les attributions du personnel enseignant, ni le nombre des élèves à admettre dans chaque classe, ni les prescriptions hygiéniques, ni le mobilier scolaire, ni l'organisation des dortoirs, et la recommandation d'exciter le patriotisme chez les élèves y revient souvent. Les programmes des cours sont nettement fixés; un horaire détaillé indique le temps à consacrer chaque semaine aux différentes matières. Le seul reproche à lui adresser serait d'être par trop minutieux. Appliqué dans son intégrité, il permettra au ministre de l'Instruction publique de dire exactement ce que font, à telle heure, tous les élèves de toutes les écoles du Céleste Empire.

Il n'est pas hors de propos d'insister, car il semblerait parfois que les gens les mieux placés pour être renseignés ignorent complètement ce règlement. Il y a peu de temps encore un journal, jouissant à Changhaï de la plus grande autorité, écrivait : « Il semble que le *Hsiopou* (ministère de l'instruction publique à Pékin) n'a pas encore réussi à formuler un plan défini d'éducation pour le pays, peut-être pense-t-il que ses fonctions se bornent à ordonner la construction des écoles [1]. »

L'éducation des filles, si négligée et si méprisée par les anciens Chinois, a sa part dans le mouvement général. Naturellement elle est moins avancée que celle des garçons, mais le seul fait qu'on en reconnaît les avantages et la nécessité est d'une portée considérable. Il y a deux ans à peine, un des nombreux décrets impériaux sur l'éducation disait encore que « les mœurs chinoises ne permettaient pas pour le moment d'ouvrir des écoles de filles [2] ». Sans doute la question n'était pas encore assez étudiée pour qu'on jugeât possible alors de présenter un décret à la sanction impériale. C'est évidemment

1. *North China Daily News*, 29 novembre 1906.
2. *Écho de Chine*, Bibliographie, 30 mars 1905.

en ce sens qu'il faut entendre cette phrase; car, dès cette époque, des écoles de filles, autres que celles des missions, existaient en Chine, à Canton notamment, à Changhay et au Chantong [1]. L'année précédente, la princesse Yong-tcheou avait obtenu de l'impératrice l'autorisation d'en ouvrir une à Pékin même avec le concours de maîtresses étrangères [2]. Ces écoles se sont fort multipliées depuis et beaucoup de maîtresses japonaises y sont fréquemment appelées. Des cours spéciaux se sont ouverts à Tôkyô, l'année dernière, sous le patronage de grandes dames japonaises, pour former des maîtresses destinées aux écoles chinoises. Un certain nombre de Chinoises étudient aussi au Japon pour se préparer à l'enseignement. Enfin une école normale de jeunes filles vient d'être ouverte pour les provinces du nord [3]. Les provinces du sud ne resteront pas longtemps en arrière, on peut le croire.

En attendant, on rappelle un certain nombre de jeunes filles étudiant au Japon pour enseigner dans les écoles de Pékin et du Chély. Tout dernièrement, madame Tchou, veuve d'un réformiste célèbre de la grande ville de Son-Kiang, non loin de Changhay, revenait aussi du Japon, où elle était allée étudier, après la mort de son mari, et les écoles de filles de la ville lui faisaient une réception triomphale. Touan-fang, le nouveau vice-roi des deux Kiang, apprenant à son arrivée, qu'il n'y avait encore qu'une quarantaine d'écoles de filles dans le Kiang-sou, ordonne d'en aménager quarante autres et se propose, dit-on, d'envoyer quelques jeunes filles à l'étranger, pour qu'elles se préparent à l'enseignement [4]. Il y a peu de temps, à Pékin, on inaugurait solennellement, devant deux cents invités, une école industrielle de filles, où 120 élèves s'étaient déjà fait inscrire, pour y recevoir l'enseignement de 8 maîtresses japonaises et de 2 maîtresses chinoises. A cette occasion, le même Touan-fang entretenait pendant une heure l'assistance de ce qu'il avait vu et appris en Europe au sujet de l'éducation des

1. *Écho de Chine*, Nouvelles chinoises, 25 février 1903.

2. *Id.*, *ibid.*, 23 avril 1903.

3. Les règlements et programmes de cette école ont fait l'objet d'une étude détaillée, parue en octobre dernier, dans la principale revue de Changhay, la *Tong-fang tsa-tche*.

4. *North China Daily News*, 3 novembre 1906.

filles. Au reste, diverses notes, parues récemment dans la presse, nous informent qu'on étudie au ministère un Règlement pour les écoles de filles et que sa publication ne se fera pas attendre.

Le Règlement pour les écoles, tout en déterminant l'autorité administrative à qui incombe la charge d'établir les différentes écoles, fait appel à la générosité privée pour aider la diffusion rapide de l'instruction, et promet des récompenses à ceux qui y contribueront de leurs deniers [1]. Il est significatif que cet appel ait été entendu et continue de l'être. L'exemple est venu de haut : la presse a publié les dons faits en faveur des écoles par l'impératrice [2] et différents vice-rois. Au hasard des journaux, je relève un don de 20 000 taels fait par un bonze, un autre de 3 000 taels fait par les comédiens de la ville chinoise de Changhay pour l'ouverture d'une école destinée à recevoir 120 enfants pauvres. Dans la province du Ngan-hoei, Vou-tse-yn, conformément au vœu exprimé par sa mère mourante, donne 10 000 taels pour une école de filles. Une jeune fille du Honan, Siu-peng-sie, héritière d'une grande fortune, donne 200 000 taels pour fonder des écoles de filles dans cette province, et 50 000 taels pour en établir dans sa ville natale; elle-même part pour le Japon. Dans le Kouang-tong, Yu-kiei-yao donne 200 000 taels pour bâtir des écoles. Un simple ouvrier enrichi, Yang-se-tchœng, en donne 140 000 pour ouvrir des écoles dans le district de Poutong (près Changhay) son pays natal. Tchang-tse-van est récompensé pour avoir bâti une école à Sieou-soei-hien, dans le Tché-kiang ; la famille Ye est félicitée, pour la grande école qu'elle a fait ouvrir à Hong-kew (Changhay); et Lou-hong-tsan reçoit le grade de tao-tai pour avoir fondé une grande école à Ning-po.

La liste des donateurs serait interminable; et nous ne sommes qu'au début du mouvement. Dans l'éloge funèbre des grands fonctionnaires, la Cour Suprême mentionne leur zèle à ouvrir

1. Règlement des écoles, livre V, chapitre 1, article 5, et livre VI, chapitre 1, article 10.

2. Notamment un don de 100 000 taels, pour la grande école de filles de Pékin. Même si le fait est controuvé, sa publication autorisée est un encouragement pour la masse.

des écoles[1]; le Règlement des écoles spécifie que les fonctionnaires et les notables, auxquels incombe le devoir d'ouvrir des écoles, devront être punis s'ils ne le font pas ou ne le font que pour la forme[2].

Les journaux mentionnent quelques punitions ou destitutions de mandarins, avec des motifs comme ceux-ci : néglige les affaires de l'éducation[3]; a volé l'argent des écoles[4]. A Tong-tchen (Kouang-tong) deux notables, pour s'être opposés à l'établissement d'une école, sont condamnés chacun à une amende de 100 taels que l'on versera à cette école. Tout n'est donc pas lettre morte dans les prescriptions du Règlement.

Pour hâter et faciliter l'ouverture des écoles, le Règlement autorise les fonctionnaires à y affecter au besoin les temples, les pagodes et les bâtiments des anciens collèges de lettrés[5], aussi bien que les biens ou revenus destinés aux « dépenses inutiles des processions ou des comédies[6] ».

De plus, à côté des établissements officiels des provinces, des districts ou des communes, on autorise, moyennant certaines formalités, l'ouverture d'écoles libres par des particuliers ou des associations. Leurs élèves sont assimilés à ceux des écoles publiques pour l'obtention des grades. La grande école libre de Tang-shung, au Setchoan, engageait dernièrement quatre professeurs japonais, deux femmes et deux hommes, — l'un d'eux ayant été directeur de l'école normale du Hokkaidô.

Les missions chrétiennes, qui, sur beaucoup de points, avaient devancé le mouvement, profitent de cette liberté, et le *Tou-wen-hou-pao*, journal chinois de Changhay, compte en Chine 824 écoles dirigées par des étrangers et recevant environ 150 000 élèves.

1. Par exemple, Yong-long, maréchal tartare de Kiang-ning. Journaux du 26 mars 1906.

2. Règlement des écoles, livre V, chapitre I, article 6 et livre VI, chapitre I, article 11.

3. Vang-tchoan-y, sous-préfet de Tsiuen-hou.

4. Hoang-tcheou-koen, sous-préfet de Ou-tsin.

5. Règlement des écoles, livre V, chapitre V, article 10, livre VI, chapitre V, article 11, et livre IX, chapitre I, article 5.

6. Règlement des écoles, livre V, chapitre I, article 4, et livre VI, chapitre I, article 4.

Le *Che-pao* du 6 octobre dernier parlait d'instructions spéciales en vertu desquelles les écoles dirigées par des missionnaires ne pourraient plus être autorisées et leurs élèves seraient privés de l'accès aux grades et aux emplois publics. Depuis lors, à plusieurs reprises, des notes dans le même sens ont paru dans divers journaux. Le 3 novembre dernier, la presse de Canton fait mention d'un ordre donné au vice-roi de la province par le ministère de l'instruction publique, de ne conserver aux archives aucun document ayant trait à la fondation des écoles tenues par des étrangers et de n'accorder aucun diplôme aux élèves de ces écoles. Il est possible que la nouvelle soit prématurée; l'indication est à retenir. La proposition aurait été faite d'imposer à ces élèves un séjour de deux ans dans une école officielle, avant de les admettre aux examens; mais on ignore quel en a été ou en sera le sort. Il est clair que la Chine entend ne laisser à l'influence étrangère que ce qu'elle ne pourra absolument pas lui enlever. L'université du Chensi, créée par le Rev. Timothy Richard, va être placée sous la seule direction des autorités chinoises. Pourtant le Rev. Timothy Richard jouit plus que personne de la confiance du gouvernement qui l'emploie comme conseiller pour l'élaboration de nouveaux règlements concernant la propagande religieuse en Chine. Et le vice-roi du Chély, Yuan-chi-kai a envoyé aux magistrats de districts et aux directeurs de l'éducation dans sa province la circulaire suivante : « Je vous recommande de noter la différence des coutumes entre l'Orient et l'Occident. En raison de cette différence, vous ne devez pas dorénavant permettre aux étrangers d'établir à l'intérieur de la Chine des écoles ou des collèges pour l'éducation de jeunes Chinois, comme il a été stipulé dans les règlements sanctionnés il y a quelque temps par Leurs Majestés Impériales. Si des sujets étrangers ou des missionnaires sollicitent la permission d'ouvrir des écoles dans l'intérieur, vous ne les reconnaîtrez pas officiellement et vous n'accorderez ni récompenses ni faveurs gouvernementales à leurs élèves, même après qu'ils auront terminé leurs études. Cela pour sauvegarder les droits de la Chine en matière d'éducation [1] ».

1. Cité par *The World's Chinese Students' Journal*, n° 3, novembre-décembre 1906. Changhay.

A défaut de documents plus complets n'existant pas encore, voici quelques statistiques régionales. Celle des écoles du Chély d'abord[1] :

Université dite du Nord	1
École supérieure (à Pao-ting-fu)	1
École de médecine dite du Nord (à Tiensin)	1
École industrielle supérieure	1
École supérieure d'agriculture	1
Écoles d'industrie et d'agriculture ordinaires	20
École normale supérieure	1
Écoles normales ordinaires et écoles pratiques	88
Écoles secondaires	27
Écoles primaires supérieures	182
Écoles primaires inférieures	4 163
École normale de filles, dite du Nord	1
Écoles de filles	40
Écoles de police, d'employés de tribunaux, etc.	18
École de dessin et de mathématique	1
École de télégraphie	1
École d'interprètes	1

Il faudrait peut-être mettre à part l'école des Hautes-Études, et l'école des nobles. Cette dernière, ouverte au mois de juin 1906, en présence de vingt princes et des ministres, doit recevoir 120 élèves, fils de princes ou de hauts fonctionnaires : 40 Mandchoux, 40 Chinois et 40 Mongols[2].

Le total de la population scolaire dépasse 80 000 ; il approcherait de 100 000, si on comptait les élèves des cours de demi-journée et du soir, et ceux des écoles militaires. Toutes ces écoles n'ont pas la même valeur, quelques-unes sont fort imparfaites encore ; et le Chély, avec ses 20 millions d'habi-

1. *The World's Chinese Students Journal*, n° 2, septembre 1906.

2. La Chine s'intéresse beaucoup aux affaires de Mongolie. Le prince Cheou, à la suite d'un grand voyage qu'il vient d'y faire, a présenté à la cour un long rapport, dont elle a adopté les conclusions. On se montre jaloux de toute concession à des étrangers et de toute concurrence commerciale ; on envoie en Mongolie des troupes ; on y remanie et fortifie l'administration. Les fils des princes et chefs de tribus sont appelés à Pékin pour étudier. On s'efforce de créer en Mongolie des écoles. En quelques endroits, il y a des professeurs chinois, hommes et femmes, et même quelques Japonais, dont au reste on semble se défier. Le prince Tourough (Mongolie occidentale) et la princesse poursuivent actuellement leurs études à Tôkyô.

tants, est l'une des provinces les plus avancées, sinon la plus avancée, pour le développement des écoles.

Au Setchoan on comptait à la fin de l'année 1905 :

Écoles primaires inférieures	4 005
Écoles primaires supérieures	410
Écoles secondaires	21
Écoles industrielles et diverses	70

Dès le mois de février 1903, on trouvait dans la presse chinoise des félicitations et des éloges à l'adresse du vice-roi de cette province, pour son zèle à promouvoir l'éducation et à établir des écoles. Il venait de développer largement son école militaire provinciale et y avait appelé trois professeurs japonais. « Tchengtou (la capitale) devient un grand centre d'éducation, écrit le correspondant du *North China Daily News*; à peu près chaque préfecture y a son école secondaire spéciale... Les étudiants y trouvent l'avantage d'être dans un grand centre. » « Inutile d'aller jusqu'à Canton, écrivait, le 4 juin dernier, le correspondant de l'*Écho de Chine* à Tongtchan, pour rencontrer les nouvelles écoles. Les villes, les marchés, les bourgs les plus éloignés de ce centre des lumières prétendent ne pas rester étrangers au mouvement. Des écoles, on en trouve partout et de toutes les sortes. »

Certains grands centres sont particulièrement favorisés. Ainsi, d'après le *Chinese Students' Journal*, Changhay à lui seul compte :

Écoles primaires	27	avec	1 912	élèves.
Écoles secondaires	8	—	1 078	—
Écoles de filles	17	—	585	—
Écoles normales, pratiques, etc.	11	—	750	—
Écoles commerciales, militaires, de police.	5	—	690	—

Soit plus de 4 000 élèves, auxquels il faut ajouter plus de 2 000 élèves qui fréquentent les diverses écoles ouvertes par les missions. A Nankin, où s'est exercée l'influence d'un grand réformateur, le vice-roi Tchang-tche-tong, le nombre des élèves atteint 10 000, et 12 000 à Wou-chang qui actuellement a la plus nombreuse population scolaire dans le Céleste-Empire[1].

1. *Nineteenth annual report of the Christian literary society for China*, 1906. Changhay.

Le 16 avril 1903, les journaux publient un décret concernant les étudiants chinois à l'étranger, et qui les répartit en élèves princiers, élèves officiels ou boursiers et élèves libres. A la même époque, on nomme un inspecteur spécial pour ceux qui sont au Japon; et — preuve évidente de l'importance qu'on attache à leurs études — les décrets impériaux répètent que les étudiants doivent devenir capables de travailler à la puissance et à la prospérité du pays. On ne néglige pas non plus les écoles établies à l'étranger par l'initiative privée : le 15 mars 1906, les journaux de Canton annonçaient le prochain départ d'un inspecteur, Lieou-che-ki[1], chargé de visiter les écoles chinoises « dans les îles du Sud », à Singapore, Batavia[2] et autres lieux.

*
* *

Il ne faut plus parler seulement d'une tendance de la Chine à réformer son éducation dans un sens moderne et occidental. On le pouvait encore, il y a dix ans, il y a cinq ans même; aujourd'hui, c'est plus qu'une tendance. L'éducation nouvelle n'est ni l'œuvre de quelques esprits aventureux ou turbulents, sous des influences étrangères, ni même l'œuvre d'un parti; c'est tout un système nouveau et complet qu'a conçu et qu'applique méthodiquement le gouvernement, représenté par le ministère de l'instruction publique, les bureaux provinciaux, les inspecteurs, examinateurs, etc. Les anciens examens, qui consacraient les anciennes méthodes et l'enseignement traditionnel, n'existent plus; non pas seulement que l'esprit public les ait peu à peu délaissés, mais leur suppression a été décidée et aussi leur remplacement par des examens à programmes modernes. Des décrets impériaux ont ordonné de diminuer progressivement le nombre des candidats admis à les

1. Précédemment récompensé par la cour, sur la demande du vice-roi de Canton, pour son zèle en faveur des écoles.

2. L'intéressante histoire des écoles chinoises de Batavia a été racontée dans un discours prononcé à la Société Orientale à Tôkyô, par un grand commerçant chinois de ce pays, promoteur du mouvement. Ce discours a été publié dans le Bulletin de la Société, *Tôhô-kyôkwai-kwaihô*, dans les premiers mois de l'année 1905.

subir. Aujourd'hui, ils ont définitivement disparu et le Règlement des écoles a déterminé ce que devaient être à l'avenir les épreuves conférant les grades et donnant accès aux emplois. Dès l'année 1904, un changement radical s'opérait; les examens bisannuels, abandonnant les commentaires et les amplifications littéraires sur des passages des anciens livres classiques, portaient sur des questions comme celles-ci :

1° Avantages des écoles, reconnus en Asie et en Occident.

Avantages de l'étude des formes de gouvernement, de l'économie politique et des arts libéraux.

Avantages de l'agriculture, de l'exploitation des mines et de l'industrie en général.

Quels sont les plus importants de ces avantages?

2° Des moyens d'améliorer notre agriculture; comparaison avec les progrès réalisés en Europe.

3° Les négociations internationales en Extrême-Orient ont pour objet la protection des colonies. Citer des faits d'histoire moderne qui le prouvent.

4° Le Japon est devenu puissant par l'imitation de l'Europe; mais l'Égypte, en imitant aussi l'Europe, a perdu son administration financière. Quelle est la cause de cette différence?

5° Indiquer les moyens à prendre, en s'appuyant sur le traité sino-américain, pour obtenir des États-Unis la suppression des lois contre les émigrants chinois.

C'est parmi ceux qui subissent victorieusement ces examens que se recrute toute l'administration chinoise, de l'humble sous-préfet jusqu'au ministre. Or il est assez clair, par le seul énoncé de ces questions, que les mandarins de demain seront tout autres que ceux d'hier. Et le mandarin, c'est la Chine : il en fait ce qu'il veut. Longtemps il l'a tenue dans l'ignorance; aujourd'hui il s'instruit et l'instruit en même temps.

Au premier concours impérial ouvert en 1906 à Pékin, sous les auspices du comité de l'éducation, pour les étudiants qui revenaient de faire leurs études en Europe, en Amérique et au Japon, on s'est aperçu d'un manque d'examinateurs compétents pour toutes les disciplines, droit, médecine, art de l'ingénieur que représentaient les candidats, aussi s'est-on basé pour leur classement moins sur les résultats mêmes du concours que sur leurs diplômes, leur style, leur compétence en

chaque ordre d'études. La seconde difficulté a tenu à la langue adoptée pour le concours. On n'a pu imposer à ces étudiants, qui revenaient d'un long séjour en Europe ou en Amérique, l'emploi du chinois dont ils avaient perdu l'usage et qui ne se plie pas spontanément à l'expression de toutes les idées et découvertes occidentales. On les laissa libres d'employer la langue qui leur serait la plus familière. Tous les étudiants qui avaient été au Japon ont écrit leurs compositions en chinois; tous les autres ont choisi l'anglais, sauf un qui l'a écrite en allemand.

Imposer à tous au prochain concours le chinois, ce serait favoriser les étudiants qui ont été au Japon; or, à ce concours, ces étudiants se sont classés après ceux qui revenaient d'Europe et d'Amérique. Néanmoins on se propose de réagir en faveur de la langue et de la littérature chinoises trop complètement sacrifiées à la nécessité pressante de trouver des jeunes gens au courant des idées occidentales. A la demande de Touan-fang et de Tai-hung-chi, il a été décidé qu'on exigerait une composition en chinois sur quelque sujet de littérature ou d'histoire chinoise [1].

Diplomates et gens bien informés s'en vont répétant que la cour, l'impératrice douairière et son gouvernement sont opposés à ce mouvement d'éducation et à la transformation de la Chine. Peut-être que ces officiels chinois le disent ou le laissent entendre par intérêt, mais opposés vraiment à ce mouvement eux qui le décrètent et l'organisent, eux qui dépensent chaque année des sommes considérables pour des écoles de toute sorte, écoles gratuites, écoles normales, et pour des bourses d'étude à l'étranger! — C'est par impuissance, répondra-t-on, qu'ils cèdent au courant. — Mais alors pratiquement il n'y aurait aucun compte à tenir de cette soi-disant opposition. Qu'il y ait des opposants parmi les Mandchoux c'est sûr, et l'on peut relever dans la presse réformiste des attaques ou des critiques contre eux [2]; mais que la cour et le gouvernement s'efforcent d'enrayer toutà fait le mouvement, cela me paraît improbable.

M. Playfair, consul de Grande-Bretagne à Fou-chéou,

1. Cf. *The World's Chinese Students' Journal*, n° 3, Décembre, 1906.

2. Le *Sin-wan-pao* du 18 février 1903 dénonçait notamment les grands mandarins mandchoux Na-tong et Ti-liang, comme opposés à l'université de Pékin et aux réformes.

écrivait récemment[1] : « Les décrets de réformes de l'empereur furent publiés au mois d'août 1898 ; ils furent suivis en septembre par le coup d'État de l'impératrice douairière. Néanmoins, celle-ci semble être arrivée à la conclusion qu'après tout il y avait quelque sens dans le projet de l'empereur. Mais comme l'empereur n'avait pas demandé la permission de l'impératrice avant de lancer ses décrets, ils devaient donc naturellement être rapportés, afin de montrer à la Chine et au monde qui était maître à Pékin. Toutefois leur suppression complète était peut-être une faute, au moins jusqu'à un certain point. Aussi, en 1904, après un intervalle suffisant, plusieurs des changements promulgués par l'empereur, puis annulés par l'impératrice douairière, furent prescrits à nouveau et réalisés ». Ainsi, la transformation du système d'éducation, condition de toutes les autres réformes, commencée bien avant 1904, fut à peine retardée par le coup d'État.

La cour, l'impératrice elle-même, ont toujours été convaincues de la nécessité des réformes, aussi bien pour le développement de la Chine que pour leur propre conservation et la durée de la dynastie. Elles n'étaient, et ne sont encore opposées qu'à la direction et à l'accaparement du mouvement par le parti ultra-réformiste ou révolutionnaire, parti qui traite les Mandchoux en étrangers, et qui les menace de son programme « la Chine aux Chinois ».

N'est-il pas d'une bonne politique de la part de l'impératrice et de la cour de chercher à rassurer les étrangers en affectant l'indifférence ou une opposition aux réformes tandis que par ailleurs on essaye de garder la direction du mouvement? Contre les indiscrétions et les curiosités des étrangers les intentions du gouvernement sont protégées par les difficultés de la langue chinoise et aussi par la conviction où se complaisent souvent ces étrangers que la presse chinoise, livres, journaux ou revues, n'a rien à leur apprendre. Néanmoins la position de la dynastie mandchoue est extrêmement difficile à tenir et le docteur Tomizu, de l'université de Tôkyô, l'a remarqué depuis longtemps : si la dynastie actuelle veut s'opposer au mouvement réformiste, elle sera emportée ; d'autre

1. *China for the Chinese*, dans *The Review of the Far-East*, novembre 1906, Hong-Kong.

part, si elle aide le mouvement réformiste, elle travaille à se détruire [1]. Elle a pensé que la seconde alternative était moins immédiatement périlleuse, et sans doute elle a eu raison. Il n'en est pas moins vrai que la Chine se réveille et qu'il s'y développe un nationalisme absolu et intransigeant. C'est évidemment contre la partie avancée, anti-dynastique [2] de ce nationalisme que l'impératrice et la cour cherchent à réagir, mais contre elle uniquement. Elle se prépare à lutter, lorsqu'elle rend à des Mandchoux [3] de hauts emplois précédemment

1. Cf. *Le Japon et la paix*. Revue de Paris, 1er février 1905.

2. Depuis quelques mois l'esprit révolutionnaire et anti-dynastique semble faire de grands progrès. En décembre dernier c'étaient les troubles de Pingsiang; depuis, la grande famine du nord du Kiangsi entretient l'agitation. Le mouvement est dirigé surtout dans le Hounan et le Houpé par des sociétés secrètes. La dynastie et ses partisans s'affolent; on punit à tort et à travers. Il n'est guère de jours où ne soit signalée l'arrestation, comme révolutionnaires, d'étudiants qui reviennent du Japon où vit l'agitateur Soun Yat-Sen, de fonctionnaires suspects, et aussi d'émissaires qui du Yang-tsé et des provinces du Sud vont exciter la rébellion dans les provinces du Nord. On ferme des librairies; on suspend des journaux; on ne ménage pas les avertissements aux étudiants. Ces efforts ne paraissent pas avoir grand résultat car le zèle réformiste est de plus en plus vif. Récemment un nouveau journal ridiculisait les cérémonies familiales du jour de l'an chinois, les saluts et génuflexions aux parents et aux maîtres. Un haut personnage du ministère de l'instruction publique nous laissait prévoir qu'on ne tarderait pas à rappeler la majeure partie des étudiants du Japon. C'est parmi eux surtout que se développent les idées révolutionnaires. En Chine, on les surveillera de plus près; mais réussira-t-on à détruire les idées réformistes, ou aboutira-t-on seulement à les comprimer?

3. L'opposition des deux partis, réformiste et anti-réformiste, se résume dans la rivalité de Yuan-chi-kai, Chinois, partisan des réformes et de Tiei-liang, Mandchou, qui pense qu'un gouvernement constitutionnel profiterait seulement aux Chinois. Actuellement, le second semble l'emporter et avec lui le principe de la centralisation. Lors des récentes nominations à Pékin, quatre conseillers de l'Empire ont été remplacés par des Mandchoux. Sur onze ministres désignés, six sont Mandchoux. De plus, le ministre de la Guerre et les deux vice-ministres, le ministre des Finances et les vice-ministres sont aussi des Mandchoux. « On commente beaucoup cela à Pékin en ce moment. Les Chinois de haut rang s'en étonnent; quelques-uns se laissent aller à un jugement sévère et murmurent » (*Écho de Chine*, 15 novembre 1906). Yuan-chi-kaï abandonne la direction des chemins de fer et mines du Nord et aussi le commandement suprême de la 1re, 3e et 6e divisions du Luchun (forces de terres) qui passent sous l'autorité du *Luchunpu* ou ministère de la guerre; temporairement il garde le commandement de la 2e et 4e divisions dans le Chély où résident des troupes étrangères, mais pour ce commandement même il est sous le contrôle du Luchunpu, et ne peut prendre de mesures sans consulter son rival et son ancien subordonné Tiei-liang. Au surplus, les protégés du grand vice-roi sont inquiétés et dénoncés par les adversaires des réformes.

occupés par des Chinois. La tentative est-elle heureuse? Ne risque-t-elle pas, au contraire, de rendre plus populaire la formule « la Chine aux Chinois »? Un avenir très prochain le dira. Mais il est bien sûr que la réaction n'est pas dirigée contre l'éducation moderne; le fût-elle, elle serait d'avance condamnée à l'impuissance. La Chine, « la jeune Chine », a goûté au fruit de l'arbre de science.

Cette « jeune Chine » a déjà les allures d'une puissance : C'est que l'importance qu'elle s'attribue, au nom de l'éducation nouvelle qu'elle reçoit, lui est reconnue par l'esprit public. Elle s'ingère dans la politique, surtout dans les questions qui touchent aux relations de la Chine avec les étrangers; elle fait connaître son sentiment à qui de droit, et la presse le publie. On dirait que le seul titre d'étudiants confère la capacité ou le droit de guider le pays et de donner des conseils. Sur le bruit que la ligne de chemin de fer Setchoan-Hankéou serait concédée à une nation étrangère, les étudiants chinois au Japon demandent que la Chine se la réserve et prétendent disposer déjà de 300 000 taels (novembre 1904). Le 8 décembre suivant, le *Che-pao* publie une lettre que les étudiants du Setchoan à Tôkyô adressent à leurs compatriotes sur le même sujet. « Hélas! voici que les étrangers vont encore envahir notre province! Le savez-vous?... Heureusement notre bon vice-roi L. E. Tiei-liang est résolu à faire appel aux Setchoanais, pour que nous construisions notre ligne nous-mêmes. » Les étudiants du Chansi télégraphient de Tôkyô, en février 1905, au sujet d'une ligne de chemin de fer qu'il faut construire au plus vite pour éviter que les Russes n'en demandent la concession; puis en mars et de nouveau en avril, cette fois unis à leurs camarades du Chensi et du Honan, ils demandent à la cour de n'accorder aucune concession minière dans leur province. De Belgique, à propos de chemins de fer, des États-Unis, à propos du boycottage des marchandises américaines et du traité sino-américain, de Pétersbourg, à propos du commerce en Mongolie et sur l'Amour, arrivent des câblogrammes que publient les journaux. Le vice-roi du Chantong est prié de s'opposer aux empiétements des Allemands (mars 1905) et l'on demande à la cour le changement d'un gouverneur trop ami de l'Allemagne (mai 1905). Pendant les négociations qui sui-

vent le traité de Portsmouth, les étudiants chinois télégraphient de Tôkyô aux plénipotentiaires de ne rien accorder au Japon, de peur que d'autres puissances ne réclament quelque chose à leur tour. Enfin, il faut citer les demandes qu'ils prient la cour de présenter à l'impératrice (18 février 1905). La presse les a résumées ainsi :

1° Nous vous prions de rendre à notre empereur toute son autorité.

2° Nous vous prions d'établir de nouvelles lois (c'est-à-dire une constitution).

3° Nous vous prions de rappeler tous les bons fonctionnaires qui se sont enfuis pour éviter des punitions (lisez : les réformateurs de 1898).

4° Nous vous prions de donner un emploi aux bons fonctionnaires qui ont été destitués.

5° Nous vous prions d'appeler quelques élèves instruits, ayant étudié à l'étranger, et de leur donner des emplois spéciaux.

6° Nous vous prions d'organiser le plus vite possible les armées de terre et de mer.

Ce sont là, dira-t-on, manifestations de jeunes écervelés ou audaces de quelques révolutionnaires; on n'en saurait rien conclure pour la généralité des étudiants. Alors je citerai encore la pétition adressée à la fin du mois d'août 1906, par les étudiants du Chély, à Touan-fang, qui demande la mise en vigueur à bref délai d'une constitution, la réforme de l'administration, des lois pénales, des modifications au Règlement des écoles, etc. Cette pétition était présentée au nom de 86 000 étudiants. Signalons encore la campagne poursuivie à propos du Yunnan. Le *Che-pao* du 13 juillet 1906 publie un placet, présenté à la cour au nom des élèves Yunnanais alors au Japon, demandant que la Chine construise elle-même les chemins de fer du Yunnan, « sinon la France et l'Angleterre occuperont tout le pays ». Les efforts tentés auprès du vice-roi Ting-tcheng-tou ne donnant pas les résultats espérés, on l'accuse de trahison. Les élèves du Yunnan prient le vice-roi du Setchoan de faire une enquête sur le vice-roi de leur province qui n'a pas su sauvegarder les droits de la Chine et a laissé occuper une partie du pays par la France et l'Angleterre. Ils demandent au ministère des Affaires étrangères de régler la question des frontières du

Yunnan et de la Birmanie [1]. Le *Touwen-hou-pao*, à la date du 14 septembre, rapporte que les étudiants yunannais en Annam ont demandé à la cour d'envoyer des troupes dans leur province pour la protéger contre les ambitions françaises. Finalement le vice-roi est déplacé; on l'envoie au Fokien. Mais alors du Fokien lettrés et étudiants protestent auprès du prince Kin et du ministre des Affaires étrangères contre « celui qui a mal gouverné le Yunnan ». Son successeur, Tcheng-tchœng-hien, invoque des raisons de santé pour ne pas se rendre à son poste. Les termes de la dépêche par laquelle on lui répond valent d'être rapportés. « La cour, sachant que la province du Yunnan est fort menacée par les plans des Français, vous la confie, etc » [2].

Le Règlement des écoles défend pourtant aux élèves de se mêler de politique ou d'administration. De nouveaux décrets ont confirmé cette défense; les inspecteurs la rappellent à chaque instant dans les écoles et jusqu'au Japon. Tout récemment encore, le ministère de l'Instruction publique interdisait aux étudiants de communiquer directement leurs pétitions, lettres, rapports, à la Cour suprême ou aux autorités locales [3]. Mais on ne peut espérer que ces ordres soient jamais mieux obéis que maintenant. Toute opposition un peu sérieuse aux caprices de la « Jeune Chine », toute mesure énergique pour la tenir en bride renforcerait d'autant le parti révolutionnaire. Le dilemme du docteur Tomizu devient chaque jour plus vrai.

NOËL PÉRI

(A suivre.)

1. *Écho de Chine*, 2 août 1906.
2. *Id.*, 11 octobre 1906.
3. *Id.*, 14 novembre 1906.

PSYCHONÉVROSES

ET PSYCHOTHÉRAPIE

Sous le nom générique d'hystérie, des états morbides très complexes ont, depuis plus d'un siècle, attiré toujours davantage l'attention des médecins, des psychologues et même du grand public. Les symptômes multiples, baroques, paradoxaux et incohérents des affections dites hystériques, plaisaient dans la mesure même où ils étaient polymorphes et baroques. On en accueillait avec joie toute manifestation nouvelle : les médecins les étudiaient avec complaisance et les psychologues les invoquaient à tout propos. Tel malade guérissait d'une paralysie pour avoir subi le contact de l'argent ou du cuivre, qui était demeuré insensible au contact plus séduisant de l'or. Tel autre, au moyen d'un aimant, voyait sa paralysie ou sa contracture passer du bras droit au bras gauche.

De grands esprits, comme Charcot, qui le premier cependant et par une prévoyance admirable a dit que l'hystérie était la maladie psychique par excellence, acceptaient ainsi avec une extrême confiance les symptômes les plus singuliers et fondaient sur eux les thérapeutiques les plus rares. Ces recherches ont conduit à des résultats utiles : Charcot, en attribuant la genèse des phénomènes hystériques, tant psychiques que corporels, à la persistance mentale d'une idée fixe, a ouvert la

voie aux théories médico-psychologiques contemporaines; la recherche des symptômes hystériques a permis d'affirmer l'extrême fréquence de l'hystérie masculine et ainsi sont tombés le vieux dogme de l'hystérie, maladie féminine, et la vieille théorie de l'hystérie, maladie sexuelle.

Actuellement la majorité des observateurs s'accorde à tenir la recherche des symptômes nouveaux pour moins intéressante que la vérification et la critique des symptômes connus. Voici un malade qui est insensible de toute une partie du corps et nous le disons hystérique; en voici un autre qui présente des paralysies ou des contractures, et nous incriminons encore l'hystérie. On est hystérique pour avoir des attaques de nerfs ou pour partir en voyage sans savoir pourquoi; si vous ne savez plus comment on marche ni comment on se tient debout, vous courez risque d'être traité d'hystérique. Hystériques encore, certains tremblements, certains mutismes et certaines aphonies; perdre la mémoire, aboyer, glousser, bâiller, rire, sangloter, avoir le hoquet ou tousser, autant de symptômes à propos desquels l'hystérie peut se trouver encore invoquée. Quelles raisons avons-nous d'imposer ce seul et même nom à des manifestations aussi disparates? Notre ignorance est-elle seule en cause et est-ce faute de les pouvoir interpréter autrement que nous disons de ces phénomènes qu'ils sont hystériques? Est-ce au contraire que dans leur mode d'apparition, de développement et de disparition, ils présentent certains caractères communs qui légitiment une dénomination univoque?

Quand une lésion organique détermine des troubles de la sensibilité, ces troubles sont immédiatement révélés au malade par toute une série de symptômes : il se plaint spontanément au médecin de la maladresse et de l'incertitude croissante de ses mouvements. L'anesthésie hystérique, au contraire, reste ignorée du malade, tant qu'elle n'a pas été décelée par le médecin, et, une fois découverte, ne le gêne pas davantage : jamais hystérique, du fait de son anesthésie, ne s'est fait de brûlures ou de coupures profondes; l'habileté aux travaux manuels ne subit aucune modification et le malade reste, après comme avant l'apparition de son anesthésie, en état de se servir de ses mains comme si elles n'avaient rien perdu de leur finesse tactile.

On ne peut pas ne pas être frappé de ce fait que des anesthésies aussi intenses ne sont révélées au malade que par l'interrogatoire : il ne va pas sur ce point au-devant des questions et des explorations et il attend l'intervention du médecin pour apprendre qu'il est insensible au contact ou à la douleur. Or, pour en venir à étudier l'état de la sensibilité, il faut que le médecin ait pensé à l'hystérie, dont les troubles de la sensibilité sont un des stigmates. Il opère ainsi ses investigations en vertu d'une idée préconçue qui se trahira dans ses gestes, ses attitudes, ses paroles, son intonation et les plus fins détails de sa manière d'être avec le malade. Tout interrogatoire ouvre un certain horizon à notre esprit. La question si simple : sentez-vous la même chose des deux côtés? évoque l'idée qu'il est possible que nous sentions moins bien ici que là; et la question : est-ce que vous sentez moins bien à gauche qu'à droite? peut apporter avec elle la conviction que nous sentons moins bien d'un côté que de l'autre, et nous propose cette solution que c'est du côté gauche que nous sentons le moins bien. Quand le geste se joint à la parole et la piqûre à la question : sentez-vous bien quand on vous pique? la réponse se trouve à la fois influencée et par la question et par le problème inquiétant de savoir si en effet nous avons senti la piqûre aussi bien que nous devions la sentir. Toute exploration physique, tout interrogatoire sont donc tendancieux. L'individu normal résiste à l'impulsion non sans quelque malaise. L'hystérique y cède. Le médecin ne décèle pas l'anesthésie, il la crée, et, à bien considérer les choses, il découvre, non pas que le malade est anesthésique, mais bien qu'il est éminemment suggestible. L'anesthésie n'est qu'une forme particulière d'hypersuggestibilité.

De même, l'amnésie hystérique est le plus souvent ignorée du malade et ne lui est révélée que par l'interrogatoire, au contraire des autres amnésies qui sont en général plus ou moins conscientes. L'hystérique semble tenir compte dans ses actes et dans sa conduite de ce qu'il manifeste autrement avoir oublié, tout comme, malgré son anesthésie, il ne se brûle pas. Il suffit d'avoir été professeur ou candidat pour se rendre compte ici encore du caractère tendancieux de l'interrogatoire. L'interrogé, à une question à laquelle il peut répondre, sup-

pose des intentions auxquelles il ne peut satisfaire, et il se tait ou dit ne pas savoir. Il sait, mais il ne croit pas savoir, parce qu'on lui a demandé s'il savait. L'hystérique oublierait ainsi parce qu'il se demanderait ou qu'on lui demanderait de se souvenir : amnésie serait encore fonction d'hypersuggestibilité.

Les paralysies et les contractures hystériques sont du même ordre. L'expression populaire : « les bras m'en tombent » traduit une impression passagère que toute violente émotion, toute nouvelle surprenante et inattendue, joyeuse ou triste, est capable de produire chez l'homme normal. L'hystérique, lui, reste sous l'impression durable de cette modification passagère et se convainc qu'il n'est en effet plus maître des mouvements de son bras et de sa jambe. Quand le membre est paralysé dans tous ses modes de mouvement, il peut y avoir besoin de quelque examen pour distinguer l'hystérie d'une affection organique; il peut arriver au contraire que les symptômes paralytiques prennent une allure paradoxale qui traduit le caractère tout psychique de l'affection : tel malade, qui ne peut marcher ni se tenir debout, est capable de danser, de courir ou de sauter. C'est que l'hypersuggestibilité du sujet se subordonne étroitement aux circonstances : elle n'agit que dans les directions qui lui sont indiquées.

Il serait ainsi possible, examinant la majorité des symptômes connus de l'hystérie, de montrer que tous sont en effet des manifestations particulières de l'hypersuggestibilité. Certains caractères étranges et saisissants des phénomènes hystériques deviennent par là explicables. L'apparition et la disparition souvent rapides et même soudaines des accidents hystériques sont incompréhensibles si l'on fait intervenir autre chose que des conditions psychiques : elles deviennent pleinement intelligibles si elles sont toutes deux fonctions de l'hypersuggestibilité.

Toutes les causes qui provoquent les accidents particuliers de l'hystérie, qu'il s'agisse de maladies infectieuses, de traumatismes ou d'émotions, augmentent l'impressionnabilité du sujet, soit directement en provoquant des crises affectives, soit indirectement en diminuant la résistance physique, condition non négligeable de la résistance morale : par là toutes agissent sur l'hypersuggestibilité, l'exagèrent et l'aiguillent dans une

certaine direction. Cette notion si évidente fut partiellement aperçue dans quelques-unes de ses conséquences par les premiers observateurs. Mais ce que nous savons de plus maintenant, c'est le mécanisme général par lequel les causes particulières engendrent les symptômes hystériques chez les prédisposés. En présence d'une affection organique, le médecin est impuissant à faire naître de nouveaux symptômes comme à modifier les symptômes existants; tout au contraire dans l'hystérie, les symptômes croissent en nombre et en intensité à mesure que le médecin se préoccupe de les chercher. Les grandes attaques, si bien décrites par l'école de la Salpêtrière, sont exceptionnelles au début des accidents et avant toute intervention médicale. Il reste encore dans les services de la Salpêtrière, comme témoins des exercices passés, de ces femmes dressées à répondre par les symptômes les plus complexes aux incitations les plus légères et à tomber en catalepsie pour une pression du petit doigt. Chez ces hystériques d'hôpital, la majorité des symptômes sont postérieurs à leur admission : ils se sont greffés sur l'hypersuggestibilité essentielle par l'intervention plus ou moins consciente du médecin et du service. La malléabilité extrême, avec laquelle l'hystérique répond positivement à toutes les expériences, même les plus saugrenues, n'est-elle pas une manifestation évidente d'hypersuggestibilité? Enfin la théorie reçoit de certaines thérapeutiques et de certaines expériences une nouvelle confirmation : d'une part les accidents hystériques peuvent guérir par l'effet de l'affirmation directe, immédiate et sans preuves : le malade accepte la suggestion curative de la même manière dont il a accepté la suggestion pathogène; d'autre part les accidents hystériques peuvent être reproduits à volonté par la suggestion dans l'état hypnotique et à l'état de veille : l'identité de l'effet suppose une fois de plus l'identité de la cause.

La grande majorité des symptômes hystériques sont donc des manifestations de l'hypersuggestibilité : par quelques symptômes, nombreux ou discrets, vulgaires ou rares, que son mal se manifeste, un hystérique est toujours un hypersuggestible. Dire simplement que l'hystérique est suggestible, serait insinuer que la suggestibilité, comme l'hystérie, est

morbide. Or rien n'est plus loin de notre pensée. Il y a une suggestibilité normale dont on peut dire que sans elle la vie serait impossible. Toute affirmation proposée sans preuve est suggestion; toute acceptation sans contrôle est fait de suggestibilité : peu importe que l'affirmation soit vraie ou fausse, l'acceptation légitime ou non. Si on crie au feu dans un théâtre, si je perds la tête et que je coure éperdument et sans réflexion vers la porte, je n'en aurai pas moins obéi à la suggestion, qu'il y ait véritablement le feu ou non : mon acte n'en sera pas plus réfléchi ni ma croyance plus contrôlée, parce qu'il y aura réellement le feu. Or tout fait de connaissance, toute sensation est une affirmation commençante. La critique de tout ce qui est proposé à notre croyance serait pratiquement impossible et demanderait un temps que nous n'avons pas. Mais l'homme normal tient sa suggestibilité sous une tutelle dont elle ne s'échappe que momentanément, dans les mouvements collectifs par exemple. L'hypersuggestibilité suppose au contraire l'effacement ou la disparition de ce pouvoir régulateur. Dès lors l'individu est à la merci des affirmations qui lui viennent du dehors et du dedans, qui valent et vivent désormais pour elles-mêmes et par elles-mêmes, échappant à tout contrôle pratique : l'état hystérique est constitué par cet éparpillement de la personnalité, ce défaut d'attention, cette absence de volonté.

Dès lors on se rend aisément compte combien dangereuses et inutiles sont les recherches minutieuses, opérées chez les hystériques. Les malades s'en portent plus mal et la science n'en va pas mieux. L'hypersuggestibilité des hystériques est d'une bonne volonté à toute épreuve. Elle satisfait à toutes les exigences et opère, au gré de l'observateur, toutes les dissociations physiologiques. sensitives, sensorielles et intellectuelles.

***

Au contraire de l'hystérie dont la connaissance clinique est relativement ancienne, la neurasthénie n'a été définitivement isolée que vers 1880. Beard, le premier, attira l'attention sur les phénomènes qui la caractérisent et la constitua en type mor-

bide. C'est pourquoi elle est quelquefois désignée sous le nom de maladie de Beard. A peine eut-elle été ainsi isolée qu'on s'étonna de son extrême fréquence et la question se posa de savoir si le nombre des neurasthéniques n'allait pas toujours croissant. Mais toute maladie nouvelle existait avant d'être signalée : les cas qui s'en présentaient étaient alors éparpillés sous des rubriques différentes. On ne peut donc juger de la fréquence d'une maladie avant d'avoir appris à la reconnaître. Dire qu'il y avait moins de neurasthéniques avant Beard, c'est un peu dire qu'il y avait moins de microbes avant Davaine ou Pasteur. Cependant il n'est que juste d'ajouter que, la neurasthénie résultant de la rencontre fortuite d'aptitudes constitutionnelles et de certaines causes provocatrices, les conditions actuelles de la vie, l'accroissement des besoins et des désirs, le supplément d'efforts que leur satisfaction impose, le « travail doublé d'inquiétude » auquel se condamne la masse toujours croissante de ceux qui ne peuvent ni ne veulent renoncer à rien, toutes les conditions enfin des civilisations avancées et des sociétés comme les nôtres, où l'individu est isolé, multiplient les chances de rencontre. Mais les causes provocatrices ne sont le plus souvent ici que des causes occasionnelles qui manifestent, mais ne créent pas l'état psychopathique, tantôt héréditaire, tantôt acquis, à l'existence duquel leur action est subordonnée.

A n'écouter que superficiellement les neurasthéniques, on est avant tout frappé de ce que leurs douleurs offrent de particulier, et leur mal de rare et d'individuel. Ils le disent volontiers et, à les entendre, nul n'a jamais éprouvé ce qu'ils éprouvent. C'est une idée qui les flatte et qu'ils caressent avec complaisance. Mais, à un examen plus approfondi, il apparaît qu'ils sont tous en réalité de la même famille. Si tel organe attire surtout leur attention, ce n'est pas que les autres les laissent sans inquiétude : on peut avec eux faire le tour de leur corps sans rencontrer une partie dont ils soient parfaitement satisfaits. Cette hiérarchie savante de douleurs les entretient dans le souci de n'en omettre aucune et le neurasthénique s'arme souvent d'un petit papier ou même d'un carnet où il a noté, pour vous en faire part, toutes les précieuses singularités de son affection. Quand ce memento existe, le diagnostic pour

ainsi dire est fait. Enfin, chez tous les neurasthéniques la note dominante est un état de dépression cérébrale, de tristesse, de découragement, de méfiance de soi, d'aboulie, d'inquiétude : ils se sentent diminués et amoindris, incapables et impuissants, fatigués avant d'avoir agi et à la seule idée d'agir; de tout ce qui leur arrive, ils ne saisissent avec empressement que les circonstances qui peuvent être envisagées défavorablement, ils guettent toutes les occasions de se déprimer et les font naître même quand elles ne se présentent pas. A ces constantes s'ajoutent certaines variables : le neurasthénique en général dort mal, digère mal, s'amaigrit, a mal à la tête, se lève plus fatigué qu'il ne s'était couché, a des vertiges et frise la syncope. Déjà cette description clinique attire l'attention sur le caractère psychique de l'affection.

On ne peut pas n'être pas frappé, aux récits que font les neurasthéniques, du nombre et de l'intensité des émotions qu'ils éprouvent. Ils tressaillent au moindre bruit, s'inquiètent au moindre événement, s'exaltent ou surtout se dépriment à la moindre occasion. Tandis que les circonstances communes de la vie nous laissent en général assez indifférents, l'affectivité du neurasthénique ne connaît point de repos : il est un « écorché moral ». Or nos facultés de résistance à l'émotion sont limitées et l'homme normal ne résiste aux émotions fortes que parcequ'il n'a pas gaspillé son émotivité dans les petites émotions journalières. Le neurasthénique, au contraire, s'épuise en ses émotions, vaines dans leurs causes, malheureusement trop actives dans leurs effets. Sur le qui-vive, il est toujours dans l'attente des circonstances qui heurteront sa sensibilité. A force de vivre dans l'émotion, son émotivité finit par anticiper sur les causes.

L'état d'inquiétude morale devient une habitude qui trouve dans tous les événements de la vie matière à s'alimenter. Cette hyperémotivité du neurasthénique suppose un esprit déréglé, incapable de résistance critique aux multiples occasions que nous offre la vie de perdre notre équilibre moral; elle traduit la perpétuelle influence des moindres événements extérieurs sur la mentalité du sujet; d'un mot elle est hypersuggestibilité. D'autre part il n'est pas de travail psychique plus épuisant que l'émotion : des heures de travail physique et intellectuel ne

sont rien auprès de quelques minutes d'émotion ; l'hyperémotivité du sujet est donc cause de son état de fatigue.

A cette hyperémotivité correspond une hypersensibilité. De nos différents organes, partent des sensations incessantes qui passent pour la plupart inaperçues. L'homme normal ne se rend pas compte qu'il a un estomac, un intestin, un cœur, tant qu'ils fonctionnent bien, et cependant nous sommes, à tout instant, avertis de leur existence. Notre vie est une suite de petites douleurs organiques auxquelles nous avons le bon sens de ne pas prêter attention. Dans les maladies organiques mêmes, quand la douleur est médiocre, les malades se laissent distraire de leur mal. Les neurasthéniques ont, à l'égard des multiples sensations qui nous viennent de nos organes, la même sensibilité raffinée qu'à l'égard des événements de la vie. Elles s'imposent à leur esprit, s'y installent, l'occupent et l'obsèdent ; elles provoquent tout un long travail d'interprétations ou de remarques fondées sur de pseudo-expériences. Ils éprouvent un jour telle douleur, lui attribuent telle cause, et la réapparition de la cause, souvent absurde et étrange, provoque la réapparition ou la recrudescence de la douleur. Ils apportent à constater en quelles diverses conditions leurs malaises commencent et se développent, une minutie aussi ingénieuse que décevante. De là la constitution de systèmes baroques où les causes alignées et les douleurs suggérées se confirment réciproquement. Tel ne peut sans angoisse cardiaque ou respiratoire supporter les moindres variations atmosphériques, qui en réalité a besoin du baromètre pour s'apercevoir que le temps est à l'orage ; tel ne peut avaler les moindres miettes d'aliments, qui avale, sans y penser, des cachets larges comme une pièce de deux sous. Cette hypersensibilité n'est comme l'hyperémotivité qu'un mode d'hypersuggestibilité. De même cette hypersensibilité en entretenant le malade dans un mauvais état moral, par les inquiétudes qu'elle provoque, et dans un mauvais état physique, par les régimes paradoxaux auxquels elle entraîne, est un facteur de la fatigue neurasthénique.

Mais, en cette fatigue neurasthénique, le professeur Dubois, de Berne, a justement distingué deux éléments différents dont la coexistence explique les efforts qu'on peut encore obtenir d'hommes se disant épuisés, efforts qui seraient impossibles

en cas d'épuisement réel. Dans toute fatigue, il y a une fatigue vraie, résultant de la dépense musculaire et nerveuse, mais la fatigue se double d'une conviction de fatigue. Quand nous sommes fatigués, nous croyons toujours l'être plus que nous ne le sommes. D'où l'effet heureux d'un encouragement et d'une bonne parole. Chez l'homme normal, la conviction de fatigue succède à la fatigue. Le neurasthénique, sous l'influence déprimante de ses auto-observations, est convaincu de sa fatigue avant de s'être fatigué, avant d'agir.

Ainsi la faiblesse irritable du neurasthénique, cette dépréciation de soi, ce découragement, fondés sur des motifs insuffisants et futiles, cette auto-observation, cette concentration égoïste à tendances perpétuellement déprimantes ont leur origine essentielle dans une suggestibilité morbide. Il en est donc, dans son fondement essentiel, de la neurasthénie comme de l'hystérie. Mais tandis que l'hystérique accepte d'emblée la suggestion qui lui est offerte sans l'interpréter, sans la critiquer, sans la relier à ses autres états, il y a au contraire chez le neurasthénique un effort de synthèse, un usage défectueux, mais réel de la logique et de la raison : il n'accepte pas, les yeux fermés, toutes les affirmations ; il les analyse, les coordonne, les systématise selon les ressources de son intelligence. Hystérique et neurasthénique se ressemblent en ce que, ni l'hystérique qui assiste à son mal sans le juger, ni le neurasthénique, qui ne le juge que trop ne se rendent compte de l'origine autogène de leur mal ; mais l'hystérique ne se pose aucune question ; le neurasthénique s'efforce de satisfaire aux problèmes que ses malaises incessants lui posent, concentre sur l'interprétation de son mal toute son énergie psychique, au grand dommage de sa santé morale.

***

Des autres psychonévroses, nous ne retiendrons ici que les fausses gastropathies que les études cliniques du professeur Déjerine et de son élève, le docteur Gauckler, ont récemment définies et dont la découverte ouvre de nouvelles perspectives sur ce domaine immense et encore mal connu des troubles viscéraux d'origine nerveuse.

Nombre de neurasthéniques se préoccupent et se plaignent de leur estomac : nombre de fausses gastropathies sont donc de nature neurasthénique. Mais il est des névropathies qui se signalent uniquement aux médecins par l'existence de troubles gastriques, et l'intensité des symptômes peut être telle qu'en présence d'un individu dont l'estomac est normal, son état de dénutrition profonde, son extrême amaigrissement, son excessive faiblesse peuvent faire songer à un cancer. Le neurasthénique résiste naturellement beaucoup mieux que le cancéreux et lutte pendant des années, là où le cancéreux mourrait en quelques mois ou quelques semaines.

Le plus souvent, pour ne pas dire toujours, à l'origine il y a une émotion, une cause morale. Quelquefois des troubles organiques ont préludé, mais, malgré toutes les thérapeutiques, ils ont persisté en apparence plus que de raison. La multiplicité des traitements essayés n'a eu d'égale que leur inutilité et souvent même ils ont amené une recrudescence du mal; en tout cas ils n'ont fait que l'entretenir. Les contrariétés redoublent les symptômes, qui, eux-mêmes, trop soigneusement étudiés, trop minutieusement décrits, sont pour ainsi dire trop riches et le plus souvent incohérents : ils évoquent successivement les diagnostics les plus contradictoires. Le malade, qui en donne une interprétation aussi nette dans son esprit que peu satisfaisante dans le fait, suit des régimes paradoxaux : les bons vivants, et ils sont rares, supportent tout ce qu'ils aiment; les scrupuleux, au contraire, se permettent surtout ce qu'ils n'aiment pas. Ces régimes, fondés sur une observation inquiète, capricieuse et toujours plus restrictive, trahissent l'état mental, au même degré que la nature émotive de la cause et le polymorphisme des symptômes. Ce sont autant de manifestations de l'hypersuggestibilité.

Que l'estomac soit un des lieux d'élection des préoccupations névropathiques, cela n'a rien en soi d'étonnant : l'importance de cet organe est de notion populaire; les réclames, qui encombrent les journaux, révèlent les symptômes capitaux des principales gastropathies et les moyens infaillibles de les guérir; les conversations portent volontiers sur les matières alimentaires et sur leurs propriétés curatives et digestives. Tout homme pense donc plusieurs fois par jour à son estomac du

fait qu'il mange, qu'il lit les journaux et qu'il cause avec ses voisins. Que chez le névropathe ainsi cultivé survienne une émotion triste, on sait assez par Paulow les effets momentanés sur le dynamisme gastrique des phénomènes affectifs pour prévoir que ses fonctions digestives comme celles de tout autre, seront momentanément troublées. Mais il est préparé à s'inquiéter de ces troubles. Il consulte, reçoit un traitement, le suit et ses malaises se prolongent avec le traitement, car se soigner c'est penser à son mal, c'est donc l'éterniser, quand il est tout mental. L'auto-observation du névropathe, une fois fixée sur son estomac, ne le quitte pour ainsi dire plus : les symptômes dont il a entendu parler ou dont il a eu la description, il craint de les éprouver et, en craignant de les éprouver, il les provoque; il se lève tous les jours de table en ayant peur d'avoir des aigreurs; il a donc toutes les chances du monde d'en avoir, d'abord un jour, puis tous les jours. Et ainsi de tous les symptômes. Des différents aliments certains effets sont attendus, qui naturellement ne manquent pas de se réaliser, et voilà les opérations de discrimination et de retranchement qui commencent, jusqu'au jour où, à force de se restreindre, le faux gastropathe finit par ne plus se nourrir. Il maigrit, il s'affaiblit, nouveau symptôme effroyable, nouvelle preuve de la gravité de son état, et ainsi la mauvaise digestion d'un jour, prise trop au sérieux et évocatrice de craintes, d'inquiétudes et d'hypothèses, aboutit à la ruine de toute une vie.

A l'origine de tout cela qu'y a-t-il une fois encore? L'hypersuggestibilité, qui, dans le cas particulier, se concentre sur un seul organe. Le malade, croyant à la nature organique de ses troubles gastriques, fait de son estomac le centre de son moi. De tels états ne sont pas rares : les neurologues, auxquels les malades viennent s'adresser en désespoir de cause, savent combien sont nombreuses les gastropathies anciennes qui ne sont que des névropathies localisées et déguisées.

*
* *

A l'origine donc de toutes les psychonévroses, toujours et partout, l'état mental du sujet est en cause et, en fin de compte,

les psychonévroses se caractérisent, non par la particularité des symptômes, mais par l'hypersuggestibilité fondamentale dont les symptômes ne sont que des manifestations occasionnelles.

Mais tout ce qui vient par la suggestibilité peut s'en aller par la suggestion. Toute thérapeutique est en quelque partie suggestive. Toute thérapeutique pourra donc triompher des symptômes névropathiques; en un autre cas cette même thérapeutique pourra au contraire les aggraver. Toute prescription, en effet, développe chez le malade la conviction que les troubles éprouvés ont un fondement et que le remède est de nature à les faire disparaître. Deux suggestions inverses sont ainsi proposées en même temps au malade, entre lesquelles il ne dépend pas du médecin qu'il choisisse l'une plutôt que l'autre. En général, l'hystérique choisira la suggestion de guérison plus volontiers que le neurasthénique. A feuilleter les vieilles revues de médecine, et même les nouvelles, on voit qu'il n'y a pas de remèdes ni de pratiques qui n'aient guéri fréquemment des symptômes hystériques : nouvelle preuve de leur nature psychique et de la bonne volonté inépuisable des malades.

Au contraire le neurasthénique trouve dans les remèdes qu'on lui administre la démonstration du bien-fondé de ses plaintes : il faut bien qu'il ait quelque chose, puisque le médecin multiplie ses prescriptions. De même et surtout le gastropathe nerveux : les remèdes lui fixent toujours davantage l'estomac dans l'esprit; plus il se drogue, plus il souffre, car plus il pense à son mal et plus il le juge légitime. Il y aurait ici beaucoup à dire sur les méfaits des spécialistes et des thérapeutes, sur le nombre des existences gâchées pendant de longues années par l'impitoyable administration des remèdes symptomatiques et que quelques semaines de traitement rationnel suffisent à rendre à la vie normale. En tout cas, la thérapeutique médicamenteuse en matière de psychonévroses est toujours inutile et souvent nuisible : toujours inutile, car les guérisons qu'elle obtient, quand elle en obtient, sont dues non aux propriétés des remèdes, mais à la suggestion de qui les a ordonnés; souvent nuisible, car innombrables sont les cas où, loin d'amener une amélioration, les remèdes n'ont fait que redoubler le mal et en exaspérer les symptômes.

Deux méthodes thérapeutiques utilisent plus ou moins

ouvertement l'hypersuggestibilité des malades : ce sont l'hypnotisme et la suggestion dite à l'état de veille. L'une et l'autre soulèvent une même objection fondamentale sur laquelle nous reviendrons. L'hypnotisme mérite à lui seul une critique particulière. D'abord la question reste encore pendante de savoir si l'hypnose est ou non un état pathologique, et il est au moins paradoxal de recourir contre des symptômes morbides à des procédés suspects eux-mêmes de nuire au bon fonctionnement des facultés mentales. Mais il y a plus : l'hypnotisme n'est qu'un moyen plus ou moins théâtral d'engager la suggestibilité des sujets. La multiplicité même des moyens employés pour endormir le malade est une preuve qu'ils n'ont en eux-mêmes rien de spécifique et supposent tous un élément mental commun : la conviction, la décision, la crainte d'être endormi. Si l'on est bien sûr que, si l'on ne veut pas être endormi, on ne le sera jamais, jamais on ne sera hypnotisé.

La suggestion à l'état de veille ne présente pas ces inconvénients : directement, sincèrement, elle s'adresse par la simple affirmation à la suggestibilité du sujet. Aussi active et efficace que l'hypnotisme, elle est en ce sens moins répréhensible et moins exposée à fausser l'esprit des malades. Mais la suggestion et l'hypnotisme, du fait qu'ils recourent l'un et l'autre à la suggestibilité, appellent une même critique. Voilà un malade qui présente des symptômes morbides, dus à sa seule hypersuggestibilité : pour le guérir, vous vous adressez à cette hypersuggestibilité même, vous utilisez contre ce mal la cause du mal. Si le malade a obéi à des suggestions morbides, c'est que ses facultés supérieures ne sont pas intervenues, c'est que sa personnalité consciente et volontaire s'est laissé dominer par l'automatisme psychique : la méthode thérapeutique de l'hypnotisme et de la suggestion se ramène malheureusement à ne pas tenir compte des facultés supérieures du malade, de sa personnalité, de son sens critique, à les annihiler au contraire devant une simple affirmation, à transformer en un mot le sujet en un véritable automate. Le mieux qui puisse arriver, c'est que le malade guérisse des symptômes particuliers que son hypersuggestibilité, les circonstances aidant, avait provoqués; mais il est loin d'être guéri de son hypersuggestibilité même; elle sort en effet ren-

forcée du traitement, puisque c'est à elle seule que le traitement a fait appel. Le malade est guéri pour le moment, mais le traitement n'a fait que le préparer mieux à de nouveaux symptômes et à de nouveaux états psychopathiques.

En un mot, toutes ces méthodes thérapeutiques, médicamenteuse, hypnotique ou suggestive, ne traitent que le symptôme. Or, en matière de psychonévroses, le symptôme, pour singulier soit-il, n'est rien, l'état mental est tout. On n'est pas hystérique pour avoir une paralysie, ni neurasthénique pour avoir des insomnies, on est hystérique ou neurasthénique pour être hypersuggestible. C'est cette hypersuggestibilité à laquelle il faut s'attaquer et qu'il faut atteindre. A maladie psychique, il faut traitement psychique : de même que l'éducation rationnelle consiste à dégager peu à peu l'esprit de l'enfant des limbes de la suggestibilité primitive et à le former au sens critique, de même toute bonne thérapeutique mentale fera effort contre l'hypersuggestibilité et s'attachera à la culture de la sensibilité, de la raison et de la volonté, à la « psychothérapie ».

*
* *

En ces quelques dernières années, ces idées ont reçu à l'étranger, grâce au professeur Dubois, de Berne [1], et en France grâce au professeur Déjerine [2], une si heureuse application que, si la psychothérapie n'a pas vaincu toutes les hostilités, elle a du moins rallié toutes les indifférences. Les pages qui vont suivre s'inspireront largement de la longue expérience de ces deux maîtres. Cependant s'ils s'accordent sur les caractères essentiels de la méthode, ils diffèrent d'opinion sur l'importance relative des moyens qu'elle est en droit d'utiliser : M. Déjerine tient que la psychothérapie peut et doit faire largement appel au sentiment, tandis que M. Dubois veut qu'elle soit avant tout rationnelle.

En tout cas, tous deux s'accordent pour affirmer que le traitement moral est l'unique moyen d'obtenir, en matière de

1. Dubois, *Les Psychonévroses et leur traitement moral*, 1905.

2. Déjerine, *Traitement des Psychonévroses à l'hôpital par l'isolement*, dans *Revue neurologique*, 1902. — Camus et Pagniez, *Isolement et psychothérapie*, préface du professeur Déjerine, 1904.

psychonévroses, des guérisons sérieuses et durables. Ce n'est donc pas seulement les symptômes que le malade signale et que son examen révèle chez le névropathe, qui doivent appeler l'attention du thérapeute : c'est sa mentalité tout entière. L'acuité maladive de ses émotions, la fausseté morbide de ses interprétations et de ses raisonnements, l'influence pathologique qu'acquièrent sur son intelligence et sur sa volonté les moindres pensées et les événements les plus futiles, tout trahit en lui le déséquilibre d'une personnalité qui s'en va pour ainsi dire par morceaux, mais qu'il est possible de restaurer, si les morceaux en sont encore bons, et c'est le cas général. S'attaquer aux sources mêmes du mal, à cette hypersuggestibilité morbide, rappeler le malade au sens critique, à la maîtrise de soi, intéresser sa raison et sa volonté à recouvrer enfin leur autonomie chancelante et leur pouvoir compromis, l'engager en un mot et l'aider à se faire une personnalité nouvelle qui, prévenue par le passé, saura se défendre de l'avenir, telle est l'œuvre du psychothérapeute. La psychothérapie ainsi comprise mérite bien d'être dite une véritable rééducation morale.

La psychothérapie, à l'inverse de la suggestion à l'état de veille et de l'hypnotisme, ne se permet jamais de ces affirmations brutales et impératives qui pénètrent la conscience sans intéresser la raison : elle les tient pour inutiles, malsaines et contraires à son but. Le principe fondamental de toute rééducation morale est de considérer le malade comme un être raisonnable auquel nous devons les motifs de nos paroles et de nos actions. Il faut le mettre à même de juger du bien fondé de nos affirmations en lui en fournissant toujours la preuve; rien ne lui doit être dit, qui ne lui puisse être justifié. Or les causes, qui nous paraissent bonnes, sont celles que nous plaidons le mieux; pour pouvoir toucher autrui, nos arguments doivent d'abord nous toucher nous-mêmes; à n'être jamais convaincu, on ne convaincrait jamais personne; pour s'être permis seulement une fois d'altérer sciemment la vérité ou simplement de ne pas dire ce que l'on pensait, on peut perdre en un moment tout crédit. Pour faire donc appel utilement à la raison de ses malades, il est au moins de bonne politique de ne leur jamais rien proposer que de vrai. La psychothérapie se trouve ainsi, par sa nature et son principe même, supposer

l'absolue sincérité du psychothérapeute, dont l'essentiel devoir est de se prendre à ses propres raisonnements.

La première démarche doit être un examen clinique attentif et sérieux, nécessaire pour assurer le diagnostic, indispensable pour convaincre le malade qu'on ne lui parle de son état qu'en connaissance de cause. Des précautions sont à prendre, étant données l'extrême susceptibilité des névropathes et leur promptitude à interpréter en faveur de leurs convictions pathologiques les moindres faits et propos. C'est ainsi qu'à l'hôpital il faut toujours éviter d'entamer en leur présence et à leur sujet une discussion didactique; de même il faut absolument laisser de côté tous les procédés diagnostiques, repas d'épreuve ou ponction lombaire, qui confirment les malades dans leurs convictions morbides. L'interrogatoire des névropathes est du reste de lui-même suffisamment significatif pour qu'il ne soit besoin, afin d'en vérifier les données, que d'un examen rapide des principaux organes. Lorsque le médecin s'est convaincu de la nature psychique du processus morbide, il fait part aussitôt de son opinion et de sa conviction au malade, le renseigne exactement sur son état en quelques phrases brèves et claires qui doivent à la fois expliquer et affirmer. Si le malade n'a rien, le médecin n'hésitera pas à lui affirmer qu'il n'a rien. Si les symptômes névropathiques se sont pour ainsi dire cristallisés autour d'un noyau organique et en ont, comme il arrive, considérablement enrichi les manifestations morbides, le médecin, dès le premier jour, expliquera au malade non seulement ce qu'il a réellement, mais aussi comment ce qu'il a n'est rien auprès de ce qu'il éprouve et comment ce qu'il éprouve a, dans ce qu'il a, son prétexte et non sa cause. Fort enfin de ce qu'il a observé et de sa propre conviction, le médecin conclut en affirmant solennellement au malade la guérison : il peut, il doit guérir, son salut est entre ses mains, il dépend de lui de redevenir comme tout le monde; le médecin peut l'aider de ses conseils et de son expérience, mais non de ses remèdes, car il n'y a d'autres remèdes contre son mal que la confiance, le bon sens et la bonne volonté.

Dans les hôpitaux, ces affirmations du médecin produisent en général une bien plus grande impression que dans la clientèle privée, car elles sont faites en présence d'une nombreuse

assistance de docteurs et d'élèves, et les malades comprennent fort bien que, même dans un but thérapeutique, le médecin d'hôpital ne se risquerait pas à compromettre publiquement sa réputation de clinicien : puisqu'il déclare leur guérison assurée, c'est qu'il en est absolument certain, et ce raisonnement leur donne la conviction qu'on ne songe pas à les tromper, mais que réellement ils peuvent guérir.

Ailleurs le médecin devra trouver, dans la seule confiance, qu'il saura dès l'abord inspirer au malade, le succès de ses explications et de ses affirmations. Sans confiance inspirée par le médecin au malade, il n'y a pas de psychothérapie possible. Par là, la psychothérapie est un art et le psychothérapeute un artiste. Car, s'il y a des moyens d'attirer la confiance, ils ne sont pas toujours efficaces et sont quelquefois inutiles ; ils ne constituent donc pas une méthode rigoureuse, nécessaire et suffisante. Il y a en effet des gens qui inspirent la confiance, sans la mériter; il est au contraire des physionomies ingrates, des voix désagréables, des esprits anguleux qui, par l'excellence des intentions, méritent la confiance sans l'inspirer; il est des rudesses qui sont sympathiques et des bonhomies qui ne le sont pas. Aussi peut-on naître psychothérapeute; mais, quand on ne l'est pas naturellement, on n'est jamais sûr de le devenir.

Dès le premier entretien le médecin doit, par tous les moyens, s'attacher à mériter la confiance du malade : une sincérité scrupuleuse, une fermeté bienveillante, une sympathie sans faiblesse y suffisent en général. Quand la confiance ne naît pas du premier jour, il faut s'efforcer de vaincre les résistances. Il n'y a pas en effet de psychothérapie sans confidences. La confiance gagnée, la cure proprement dite commence. Il importe essentiellement de faire raconter toute sa vie au malade et de signaler à son attention tous les indices qu'il a déjà donnés d'une nervosité excessive, pour lui faire convenir qu'une sensibilité mieux réglée, une raison mieux disciplinée, une volonté mieux assise n'auraient jamais porté à de semblables écarts : le malade est ainsi amené par l'examen réfléchi de son passé à mieux comprendre son état présent.

Quand on en arrive aux accidents qui ont provoqué l'intervention médicale, l'interrogatoire doit se faire plus minutieux

encore et plus précis : presque toujours, pour ne pas dire toujours on trouve à leur origine une cause morale, peines de cœur, soucis matériels, événements et sentiments douloureux sur lesquels le malade éprouve souvent une espèce de pudeur à s'expliquer nettement. C'est alors que le médecin doit recourir à toutes les ressources d'une sympathie éclairée pour se faire dire ce qu'il a besoin de savoir : la nature et l'importance du malheur éprouvé, les lointains retentissements qu'il a eus sur l'existence du malade, l'acuité émotive que peut encore en conserver le seul souvenir, la manière dont les conséquences en sont actuellement acceptées. S'informant ensuite de l'apparition des symptômes morbides, le médecin remarque avec le malade qu'elle s'est produite après le choc moral et il se demande dès lors avec lui s'il n'y a pas là plus qu'une coïncidence. Poussant plus loin l'interrogatoire, il voit les troubles éprouvés par le malade suivre dans leurs oscillations mêmes la courbe de ses états émotifs. Quand le moral est meilleur, l'état physique s'améliore pour retomber, au contraire, dès que le moral est de nouveau compromis. Le malade, aidé du médecin, ne manque pas d'être frappé de ce parallélisme. Il sent, il comprend maintenant, sur ses propres aveux éclairés des explications médicales, où est l'origine de tout le mal : c'est lui-même qui, amoindri dans sa raison et sa volonté par des émotions plus ou moins légitimes, a laissé se fixer en lui des sensations naturellement éphémères, se constituer entre elles des associations morbides, s'échafauder dans son esprit des interprétations désastreuses; c'est lui-même qui, faute de résistance morale, faute de savoir accepter courageusement les épreuves, aidé trop souvent des malencontreuses interventions de son entourage, mal compris et mal conseillé, a fini par gâcher sa vie.

Le médecin découvre alors au malade le côté consolant de ces constatations : si le mal est tout moral, il est donc réparable, car, pour le guérir, il suffira alors de le vouloir; la guérison est certaine, si le malade sait la vouloir. Cette guérison, il peut, il doit la vouloir : la société, sa famille et lui-même y sont directement intéressés; c'est son bonheur, celui de tous les siens qu'il a aujourd'hui entre les mains; ira-t-il le compromettre par sa veulerie et son impuissance? Il n'en a pas le droit. Par cet appel aux sentiments les plus légitimes et les

plus sains, le médecin éveille dans l'esprit du malade un désir ardent de guérir, une émotion naturelle et salutaire, sans laquelle les plus raisonnables propos, vides de toute tendance à l'acte, demeurent à l'état de projets. Cette dialectique sentimentale, quoi qu'on en puisse d'abord penser, est bien souvent nécessaire; car nombre de névropathes finissent par se complaire maladivement dans leur mal, ils se plaisent à être plaints, ils aiment les soins qu'on leur donne et leurs lèvres seules parlent d'une guérison qu'en leur cœur ils ne souhaitent plus.

C'est un état de nonchalance et d'apathie morales contre lequel le médecin doit lutter inlassablement, car seuls guérissent les névropathes qui ont le ferme désir de la guérison. Puis, sans subtilités philosophiques, utilisant largement et simplement les habitudes et les convictions morales, quelles qu'elles soient, que l'éducation ou la réflexion ont fait naître chez le malade, le médecin l'invite à se reprendre : jusqu'ici le malade s'est laissé aller à tous les caprices de sa sensibilité morale et physique; maintenant il sait où et comment ils l'ont conduit, il doit désormais résister à ces suggestions malsaines; l'ignorance ne peut plus être son excuse, les symptômes qu'il éprouve n'ont que l'importance que ses inquiétudes leur donnent, ils disparaîtront graduellement du jour où il ne s'en inquiétera plus : il faut qu'aux conceptions malsaines, aux inquiétudes morbides, il substitue volontairement une intelligence claire de son affection et une sécurité réfléchie.

Voilà pour faire disparaître jusqu'au souvenir du passé; mais ce passé même doit pour l'avenir être une leçon : il faut désormais embrasser une saine et simple conception de la vie, apprendre à dominer ses émotions, dresser sa raison et sa volonté à surmonter les épreuves ou à les accepter, ne rien sacrifier des sentiments légitimes, mais ne se plus laisser absorber par eux au point de ne pouvoir se ressaisir. Ainsi le médecin trace dans ses grandes lignes tout un programme de régénération morale.

Une fois le malade pleinement convaincu de la vérité et de l'utilité pratique des conseils qui lui sont donnés, le médecin n'a plus qu'à le guider dans ce retour à la vie normale, qui ne se fait ni sans difficultés ni sans luttes, si bien raisonné que soit le malade, tant il est vrai que le raisonnement pur ne

suffit pas à faire toute la besogne et qu'il lui faut l'appui du sentiment et de l'expérience. Le médecin écoute patiemment toutes les doléances et répète avec une inlassable obstination les arguments de tout ordre qui y répondent. Il ne se départit pas d'une discipline bienveillante et ferme, et n'épargne pas plus les reproches, quand ils sont dus, que les encouragements. Souvent même il lui faut savoir prendre un ton d'autorité et ne pas ménager les paroles sévères, car certains névropathes, surtout parmi les hystériques, ont plus besoin encore d'être secoués que d'être raisonnés. Il constate et fait constater par le malade, toujours trop porté à les méconnaître, la réalité et l'importance des progrès accomplis, le rassure si ses efforts sont une fois demeurés vains, en lui rappelant qu'il ne peut songer à recouvrer en un jour ce qu'il a mis des mois et quelquefois des années à perdre ; il doit à tous les petits incidents qui peuvent agiter le malade trouver l'explication qui satisfera sa raison sans décourager sa bonne volonté.

Il invite le malade à exercer graduellement son activité, à entreprendre des travaux d'une longueur et d'une difficulté croissantes, à fixer ainsi en des résultats matériels et indiscutables les résultats de ses efforts. Il lui impose, comme un exercice salutaire, de repasser fréquemment dans son esprit leurs multiples conversations et d'en mettre l'essentiel par écrit : l'obligation, en effet, de trouver à nos idées une forme convenable, qui est inséparable de l'obligation de les écrire, y introduit une précision, une netteté et une force nouvelles; écrire après avoir réfléchi, c'est réfléchir une seconde fois. Jamais en toutes ses démarches le médecin ne laisse perdre de vue au malade que sa guérison est certaine et que le bonheur des siens, comme son propre bonheur, en dépend; les efforts du malade ont donc toujours un but vers lequel il se sent attiré par toutes les forces de son âme, par les sentiments les plus naturels et les plus puissants comme par les raisons les plus convaincantes et les plus hautes.

Ainsi le malade s'achemine plus ou moins vite, suivant la gravité de son état, suivant surtout sa bonne volonté, vers la guérison souhaitée. Quand il l'a obtenue, il reconnaît qu'il est guéri et qu'il s'est guéri. Sa reconnaissance pour son médecin est celle d'un disciple pour son maître. Car les rai-

sonnements qui l'ont guéri ne l'ont guéri que parce qu'il les a fait siens; seules sa volonté, sa raison et sa sensibilité, remises sur la bonne route, ont accompli l'œuvre libératrice. Il sait maintenant pourquoi et comment on devient ce qu'il était, et il sait aussi comment, s'il le veut, il ne pourra plus retomber. Il a repris foi en lui-même. Il est apte à recommencer sa vie sous de plus heureux auspices.

*
* *

Cette méthode de rééducation morale, dont le principe est d'en appeler contre les méfaits du psychisme inférieur aux facultés supérieures de l'individu, à la personne contre l'automate, a mérité à bon droit d'être dite psychothérapie par persuasion : elle s'oppose essentiellement par tous ses caractères aux psychothérapies fondées sur l'hypnotisme et la suggestion. Avoir perfectionné l'automatisme mental ne peut signifier en bonne logique que l'on a traité l'esprit; la persuasion est le contraire de la suggestion; l'une interdit, l'autre provoque la discussion.

Aux affirmations sans contrôle de la suggestion, la persuasion oppose la séduction de sa dialectique, elle invite les esprits à la suivre, et revient en arrière, quand ils se sont arrêtés, car elle se refuse à leur faire faire un seul pas, qu'ils n'aient au préalable consenti à le faire. Si, à force d'avoir vérifié la véracité de ses dires, le malade finit par croire le médecin sur parole, ce n'est pas suggestibilité, mais confiance légitime : des expériences répétées lui ont fourni la preuve que son interlocuteur ne lui proposait jamais rien que de raisonnable; même quand les raisons y deviennent inutiles, c'est la raison même qui en justifie l'inutilité. A aucun moment donc de sa pratique la psychothérapie par persuasion ne cesse de faire appel aux facultés supérieures de l'esprit : à la foi aveugle et dangereuse qui veut le mal comme le bien, elle substitue une confiance motivée et réfléchie, capable de résister le cas échéant aux influences malsaines; elle reste ainsi, d'un bout à l'autre de son application, fidèle à son principe essentiel et en prouve tous les jours la fécondité par le nombre et la persistance de ses succès.

D'accord avec M. Déjerine, nous estimons que la psychothérapie doit faire au sentiment sa part. Jamais psychothérapie n'est arrivée à guérir un névropathe sans intéresser sa sensibilité morale. Tout le monde s'accorde à reconnaître dans la confiance inspirée par le médecin au malade une des conditions essentielles du succès. Or, raisonnable ou non, la confiance est toujours un sentiment. Au seuil même de la cure psychothérapique nous rencontrons donc un élément émotif qui seul rend le traitement possible. Au cours de ses raisonnements, le médecin ne peut, vu l'ignorance du malade, donner à ses déductions toute leur rigueur scientifique et par conséquent toute leur évidence : il faut que le malade se sente attiré vers elles par autre chose que par leur valeur logique; que le médecin le veuille ou non, c'est la confiance qu'il inspire, c'est le devoir de guérir qu'il a réveillé chez le malade, qui achèvent ce que ses raisonnements ont commencé. Ni les raisonnements ni les syllogismes ne suffisent à guérir les psychonévroses. Souvent les mêmes raisonnements qui vont aujourd'hui produire impression sur le malade lui ont déjà été maintes et maintes fois tenus : ils n'ont avec le temps rien gagné ni perdu en rigueur logique, mais jusqu'à présent le malade avait refusé sa confiance, cette fois il l'a donnée et le raisonnement va triompher pour des raisons que la raison ne connaît pas.

Entre l'échec et le succès, c'est donc l'état émotif qui fait toute la différence et c'est le sentiment qui engendre la conviction et entraîne la guérison après elle : « Aussitôt, dit Pascal, qu'on fait apercevoir à l'âme qu'une chose peut la conduire à ce qu'elle aime souverainement, il est inévitable qu'elle ne s'y porte avec joie ». Et il ajoute : « L'art de persuader consiste autant en celui d'agir (c'est-à-dire d'intéresser le cœur à ce que les choses proposées soient vraies) qu'en celui de convaincre ». Les éléments émotifs sont donc aussi indispensables à la persuasion que les éléments rationnels. Entendre ainsi la persuasion, ce n'est pas rouvrir la porte à cette suggestibilité morbide que toute la psychothérapie a pour but de combattre, c'est tenir compte à l'homme de toute son humanité et se souvenir que nous ne sommes pas de pures intelligences. Au-dessous de la logique des signes, au-dessous

de la logique des images, « il y a, dit M. Lévy-Bruhl[1], une logique des sentiments, vieille sans doute comme l'espèce elle-même, qui ne s'exprime ni par des concepts définis, ni par des signes conscients, mais qui est une source spontanée et incoercible de l'action ». Et M. Ribot conclut son beau livre sur *La Logique des Sentiments* en disant de cette logique qu'elle est éternelle, car elle est l'œuvre spontanée de notre nature non intellectuelle. Que fait d'autre le médecin que d'en appeler à cette logique éternelle quand il s'attache à exciter chez le malade le désir de la guérison, quand il échauffe pour ainsi dire tous ses raisonnements au foyer de ce désir, en leur marquant la guérison pour unique but, quand il invoque pour réveiller la sensibilité normale du malade tous les sentiments familiaux et sociaux sans lesquels l'homme cesse d'être un homme, quand il emprunte, pour fondements à une personnalité nouvelle et plus résistante, les convictions et les habitudes morales, quelles qu'elles soient, que le malade a héritées de son éducation et de son milieu?

Si toute la force de la méthode tenait dans l'idée pure, le médecin n'aurait pas ainsi le droit de faire bon marché de ses propres convictions et de prêter bénévolement son appui à tous les dogmes; mais le névropathe est assez incertain et chancelant de sa nature, sans qu'on vienne, par des dialectiques inutiles qui bouleverseraient son esprit, redoubler les hésitations de sa conscience. L'idée pure, à laquelle un certain attrait ne s'attache pas qui nous la fasse discerner vraie, est impuissante à satisfaire notre intelligence et à diriger notre action : pour rendre à un névropathe la pleine maîtrise de soi, ne lui proposons pas de systèmes pour lesquels il ne soit pas préparé, mais choisissons les idées qui conviennent à sa culture et adaptons-les à ses sentiments de manière qu'ils exercent normalement leur office et prêtent à notre œuvre de régénération leur légitime concours. Ainsi nous aurons tendu à réaliser une individualité autonome, construite par une réflexion personnelle sur des éléments originaux et nous n'aurons pas refusé à la vie humaine la part de sentiments auxquels elle a droit.

1. *La Morale et la Science des Mœurs.*

*
* *

Telle est en ses principes et en ses applications la méthode psychothérapique de rééducation morale, dont tous les névropathes tirent actuellement de si grands bénéfices. Les moyens adjuvants, qui n'ont du reste en eux-mêmes aucune valeur thérapeutique, tirent de cette psychothérapie, sans laquelle ils ne sont rien, tout leur sens et toute leur valeur. Isolement, repos au lit, suralimentation doivent donc toujours demeurer uniquement des moyens.

Le milieu familial et social, dans lequel se sont développées leurs psychonévroses, est en général déplorable aux névropathes. Pour les traiter utilement, il est le plus souvent indispensable de les en sortir. On comprend en effet sans peine, qu'impressionnable comme il l'est, le névropathe emprunte tous les jours aux incidents de la vie courante et aux réactions de ses proches de nouvelles raisons de se fixer dans ses suggestions et interprétations morbides. L'isolement a toujours été facile aux riches, auxquels les maisons de santé sont ouvertes; il est possible maintenant aux pauvres, du moins aux femmes, depuis qu'à la Salpêtrière le professeur Déjerine a pris l'heureuse initiative de leur affecter spécialement une des salles de son service. Cet isolement est d'abord absolu; le malade ne reçoit ni lettres, ni visites. Suivant les indications du traitement et au mieux des intérêts du malade, le médecin, qui doit exiger que tout se passe sous son contrôle, autorise graduellement lettres et visites. L'attrait ainsi exercé sur l'esprit du malade par l'espoir de revoir ses parents et amis est souvent utile à exciter et à réveiller son énergie.

Les neurasthéniques sont le plus souvent des fatigués, parfois même des épuisés, dont les restes d'activité se dépensent en une agitation inutile. L'alitement les repose et les calme sous tous les rapports. Il favorise l'assimilation en diminuant les dépenses organiques. Associé à l'isolement, il impose aux malades les retours sur eux-mêmes.

Les névropathes sont le plus souvent des dénourris. Les gens inquiets digèrent mal, assimilent mal et s'amaigrissent. Il

est donc nécessaire de les alimenter sérieusement. Le régime lacté, d'abord absolu et intensif, cède peu à peu la place à une alimentation aussi abondante et plus variée, jusqu'au jour où le névropathe, quel qu'il soit, est invité à manger de tout comme tout le monde. Grandes alors sont en particulier les terreurs, les hésitations et les résistances des gastropathes, habitués à des régimes restreints : leurs scrupules alimentaires se révoltent à l'idée de manger comme et autant que les autres. C'est alors que le médecin doit user de toute sa patience et de toute sa fermeté. L'épreuve faite, le gastropathe constate qu'il a digéré sans incidents son rôti ou son bifteck : il cesse sa résistance que lui-même juge désormais absurde et mal fondée. Les malades sont pesés toutes les semaines. L'augmentation graduelle de leur poids, due à leur régime alimentaire, à la régularité paisible de leur vie, à l'influence bienveillante et rassurante des conseils psychothérapiques, les tranquillise sur leur état et les confirme dans leur confiance.

La méthode psychothérapique ainsi appliquée a obtenu les plus heureux et les plus incontestables succès. Ces succès avec les années se sont multipliés au point que seuls maintenant les insuccès se peuvent compter. Ainsi les théories, justifiées en leurs principes par la pathogénie même des psychonévroses, ont reçu de la pratique, depuis une quinzaine d'années à peine qu'elles sont systématiquement appliquées, la plus éclatante confirmation. Répondant à toutes les exigences de la raison et de l'expérience, hautement morale en son esprit et en son but, organisant en méthode scientifique les procédés empiriques que la seule connaissance du cœur humain avait fournis aux grands directeurs de conscience de l'antiquité et des temps modernes, la psychothérapie par persuasion apparaît comme le seul traitement légitime des psychonévroses.

Dr CHARLES BLONDEL

DANS L'OMBRE

DE LA CATHÉDRALE[1]

VI

Le tic tac de la machine à coudre s'entendait depuis le matin jusqu'au soir, chez les Luna. Désormais ce bruit métallique s'ajoutait au martelage du savetier pour troubler par les profanes manifestations du travail le pieux silence du Cloître haut.

Lorsque Gabriel quittait le lit, au lever du soleil, après une nuit de toux pénible, il trouvait dans la salle d'entrée Sagrario déjà occupée à préparer la machine pour la besogne quotidienne. Dès le lendemain de son retour à la cathédrale, elle avait retiré la housse de cette machine; et elle s'appliquait à son labeur avec une obstination taciturne, espérant ainsi rester inaperçue dans les *Claverias* et se faire pardonner son passé. La vieille jardinière lui procurait de l'ouvrage, et le petit grincement de la couture crépitait dans cette antique demeure, souvent mêlé aux accords de l'harmonium que touchait le maître de chapelle.

Verge-de-Bois ne s'en était point allé; mais il traversait le logis comme une ombre, descendait à la cathédrale ou dans le

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mai.

Cloître bas, s'y attardait le plus longtemps possible et ne remontait chez lui qu'en cas de nécessité. Aux repas, il baissait la tête pour ne pas voir sa fille, qui était assise à l'autre extrémité de la table et qui, en face de son père, semblait toujours près d'éclater en sanglots. Un pénible silence enveloppait la famille. Don Luis était le seul qui, avec son inconscience d'homme distrait, ne s'apercevait pas de la situation : il parlait gaiement à Gabriel de ses espérances et de ses enthousiasmes musicaux. L'artiste ne s'étonnait de rien, trouvait tout naturel; et le retour de Sagrario sous le toit paternel ne lui avait pas causé la moindre surprise.

Sitôt le déjeuner fini, Esteban sortait à la hâte, ne rentrait plus avant le soir. Après le dîner, il s'enfermait dans sa chambre, laissant sa fille et son frère dans la salle; et, de nouveau, la machine se mettait en mouvement. Quant à Don Luis, il jouait de l'harmonium jusqu'à ce que l'horloge sonnât neuf heures et que Don Antolin vînt fermer l'escalier de la Tour, en agitant son trousseau de clefs avec un cliquetis qui remplaçait l'ancien tintement du couvre-feu.

Gabriel s'indignait contre l'entêtement de son frère :

— Tu vas tuer cette petite! — lui disait-il. — Un père ne fait pas ce que tu fais!

— Que veux-tu? c'est plus fort que moi! il m'est impossible de la regarder... C'est déjà bien assez que je la tolère dans ma maison... Ah! si tu savais comme les regards des gens me font souffrir!...

En réalité, le scandale produit aux *Claverias* par le retour de Sagrario avait été moindre qu'Esteban ne l'imaginait. D'abord, l'énergique protection de tante Tomasa imposait; et puis ces femmes simples, aux passions instinctives, ne pouvaient ressentir devant la laideur de la fille abandonnée l'hostile envie qu'inspiraient autrefois sa beauté et ses prétendues fiançailles. Mariquita elle-même, la nièce de Verge-d'Argent, trouvait une satisfaction d'amour-propre à épargner, par une tolérance dédaigneuse, celle qui naguère attirait l'attention de tous les hommes venus pour visiter le Cloître haut. Durant la première semaine, la curiosité troubla bien un peu le calme des *Claverias*. Mais ensuite les femmes cessèrent peu à peu de venir jusqu'à la porte des Luna pour guigner Sagrario inclinée

sur sa machine; et la jeune femme put continuer en paix son existence laborieuse et triste.

Gabriel quittait peu le logis. Il passait des après-midi entiers à côté de la jeune ouvrière, tâchant de compenser par son assiduité l'hostile éloignement de Verge-de-Bois. Il constatait avec peine que cette pauvre fille, dans son propre foyer, était aussi méprisée et aussi seule qu'elle l'avait été dans le monde. Quelquefois, tante Tomasa venait la voir et, avec son optimisme de vieille femme joviale, elle tâchait de l'encourager. La conduite de sa nièce lui plaisait. « Travailler beaucoup, afin de ne pas être une charge pour son têtu de père, et aider à l'entretien du ménage, qui en avait grand besoin! Mais ce n'était pas une raison pour s'éreinter de fatigue. Du calme, de la bonne humeur! Après ces mauvais jours, des jours meilleurs viendraient. La tante et Gabriel étaient là, qui mettraient ordre à tout... » Et elle égayait la sombre habitation par ses éclats de rire et par ses propos hardis de septuagénaire bien portante.

D'autres fois, c'étaient les amis de Gabriel, qui, désertant le taudis du cordonnier, envahissaient le logis des Luna. Ils ne pouvaient se passer de lui; ils avaient sans cesse envie de l'entendre, de le consulter. Il n'était pas jusqu'au cordonnier lui-même qui, lorsqu'il n'avait pas de besogne urgente, n'abandonnât sa petite table et, fleurant l'empois, le coin du tablier relevé dans la ceinture et la tête enturbannée de foulards, ne vînt s'asseoir près de la machine de Sagrario.

La jeune femme fixait avec admiration ses yeux tristes sur son oncle. Lorsqu'elle n'était encore qu'une fillette, elle avait ouï son père et sa mère parler, toujours avec une réserve quasi respectueuse, de ce parent étrange qui voyageait en de lointains pays. Et maintenant qu'il était là, vieilli avant l'âge, malade comme elle-même, elle subissait la mystérieuse influence de ses discours qui, pour ces gens à l'esprit obtus, était un peu semblable à une musique surnaturelle. De même que ces hommes simples, dans leur impatience d'apprendre des choses nouvelles, négligeaient fréquemment leurs occupations pour aller à la recherche du maître, de même, elle aussi, au milieu de sa tristesse, avait pour seul plaisir d'écouter Gabriel. Gabriel, c'était le monde moderne qui, après avoir si longtemps poursuivi son cours loin de la cathédrale, sans même l'effleurer, y péné-

trait enfin, au grand étonnement et au grand émoi de cette poignée de pauvres diables vivant encore de la vie du XVIe siècle.

La présence de Sagrario avait amené quelques changements dans l'existence de Gabriel. Il était plus communicatif; il oubliait souvent la prudente retenue dont il s'était fait une règle, au moment où il était venu se réfugier dans cet asile de pierre; il ne se contraignait plus à garder le silence et à dissimuler ses pensées. La vue d'une femme l'animait et réveillait son ancienne ardeur de prosélytisme. Ses auditeurs trouvaient en lui un causeur mieux disposé à leur communiquer ces « principes nouveaux » qui bouleversaient l'ordre traditionnel de leurs opinions et qui, la nuit, agitaient souvent leur sommeil.

Ils interrogeaient, discutaient, et, pour éclaircir leurs idées confuses, consultaient Gabriel, tandis que, par-dessus la voix de ces hommes, résonnait le tic tac incessant de la machine à coudre. Tous, habitués aux besognes de l'église, si lentes, si régulières, si paisibles, avec de larges intervalles de loisir, admiraient la nerveuse activité de Sagrario.

— Vous allez vous exténuer, mon enfant, — lui disait le vieux souffleur d'orgue. — Je sais ce que c'est. A moi aussi, il m'arrive quelque chose de pareil : souffler, toujours souffler! Et, quand c'est une messe où il y a beaucoup de musique, une de celles qu'aime Don Luis, je finis par maudire l'orgue et son inventeur, parce que j'en ai les bras rompus.

— Ah! le travail! — s'écriait le sonneur avec emphase. — Le travail est un châtiment de Dieu. Vous en connaissez l'origine : c'est la punition que le Seigneur a infligée pour toujours à la descendance de nos premiers parents, lorsqu'il les a chassés du paradis... Cette chaîne-là, nous la traînerons éternellement!

— Mais non! — ripostait le cordonnier. — Le travail, d'après ce que j'ai lu dans les journaux, est la plus excellente des vertus. Ce n'est en aucune façon un châtiment. L'oisiveté est la mère du vice, et le travail engendre l'honnêteté. N'est-il pas vrai, Don Gabriel?

Et le petit cordonnier regardait le maître, dont il attendait les paroles comme un homme altéré désire l'eau.

— Pas du tout! — déclarait Gabriel. — Le travail n'est ni un châtiment ni une vertu ; il est une dure loi, à laquelle nous

sommes astreints pour notre conservation personnelle et pour la conservation de notre espèce. Sans le travail, il n'y a plus de vie possible.

Et, avec la même intonation chaleureuse par laquelle, en d'autres temps, il avait ému les foules, il décrivait à cette demi-douzaine d'hommes et à cette pauvre couturière, qui arrêtait sa machine pour l'écouter, la grandeur du travail universel qui, chaque jour, fatigue la terre, afin de la dompter et de l'obliger à nourrir les hommes.

L'armée du travail s'étendait sur tout le globe; elle écorchait les continents, sillonnait les mers, s'enfonçait dans les entrailles du sol. A peine le soleil avait-il paru sur l'horizon, la cheminée d'usine exhalait sa fumée, le marteau brisait la pierre, la lime rongeait le métal, la charrue déchirait la glèbe, le four s'allumait, la pompe hâtait son piston, la hache résonnait dans la forêt, la locomotive s'élançait parmi des jets de vapeur, le cabestan grinçait dans le port, le navire fendait les écumes et, sur son sillage, son remous secouait la barque de pêche qui traînait ses filets. Le carrier brisait la pierre avec sa masse, et, triomphant d'elle, il s'empoisonnait par les particules invisibles de la poussière avalée : chaque coup donné lui enlevait un fragment de sa vie. Le mineur descendait à l'enfer des temps modernes, sans autre guide que la petite flamme de sa lampe, et il arrachait aux couches géologiques des premiers âges ces arbres carbonisés qui ont fourni leur ombre aux bêtes monstrueuses des temps préhistoriques. Loin du soleil, au fond du puits sinistre, il défiait la mort, comme la défiait aussi le maçon qui, sans se soucier du vertige, travaillait dans les airs, les pieds soutenus par une planche fragile, admiré des oiseaux qui s'étonnaient de voir là cet animal sans ailes. L'ouvrier des fabriques, fatalement devenu, par un progrès dévoyé, l'esclave de la machine, fonctionnait à côté d'elle comme un rouage de plus, comme un ressort de chair; sa fatigue physique avait à lutter contre une musculature de fer qui ne se lassait jamais, et il s'abrutissait chaque jour davantage par l'assourdissante cadence des pistons et des rouages, afin de nous procurer ces innombrables produits de l'industrie qui sont indispensables à la civilisation. Et ces millions d'hommes, qui faisaient vivre la société, qui combattaient pour elle contre les

forces aveugles et cruelles de la nature, qui, tous les matins, revenaient à la lutte, voyant dans ce monotone et continuel sacrifice l'unique mission de leur existence, formaient l'immense famille des salariés qui vivent des reliefs d'une minorité jalouse de ses privilèges.

— Cette minorité égoïste, — disait Gabriel, — a faussé la vérité, en persuadant à la foule des exploités que le travail est une vertu et que la seule fonction de l'homme sur la terre est de travailler jusqu'à la mort. Cette morale, inventée par les grands capitalistes, abuse de la science, en affirmant que les corps, pour se conserver en santé, doivent se livrer au travail, et que l'inaction est funeste; mais on se garde bien d'ajouter cette autre vérité scientifique, à savoir : qu'un travail excessif détruit les hommes beaucoup plus vite encore que l'oisiveté. Si l'on dit que le travail est une nécessité douloureuse, à la bonne heure! Mais il ne faut pas dire qu'il est une vertu.

Les serviteurs de la cathédrale hochaient la tête en signe d'assentiment. Les discours de Gabriel faisaient germer dans leurs cerveaux une mousse d'idées semblable aux microscopiques végétations dont les pluies tapissaient les contreforts granitiques de la cathédrale. Jusqu'alors, ils s'étaient résignés à leur existence, se mouvant comme des somnambules sur la frontière indécise qui sépare l'intelligence de l'instinct; et la parole inattendue de ce vaincu des batailles sociales était le heurt qui les jetait en pleine pensée, cheminant à tâtons, n'ayant pour toute lumière que celle du maître.

— Vous autres, — ajoutait Gabriel, — vous ne souffrez pas de l'esclavage du travail comme font ceux qui vivent en pleine exploitation moderne. L'Église n'exige pas de vous de grands efforts, le service de Dieu ne vous donne pas de courbature; mais il vous laisse mourir de faim. Il y a une monstrueuse inégalité entre ce que gagnent ces messieurs qui chantent, assis dans les stalles du chœur, et vous, qui prêtez au culte le secours de vos bras. Vous ne périrez pas d'épuisement, à coup sûr; n'importe quel ouvrier des villes rirait de vos besognes si peu fatigantes; mais vous languissez de misère. Dans ce cloître, les enfants sont anémiques aussi bien que dans les faubourgs ouvriers. Je sais ce que vous mangez et le salaire que vous

touchez. L'Église paie ses serviteurs comme aux siècles de la foi ; elle croit qu'elle est encore à l'époque où des populations entières s'élançaient au travail avec l'espoir d'obtenir le ciel et construisaient des cathédrales sans autre récompense tangible que la soupe mangée à la gamelle et les bénédictions de l'évêque. Et, tandis que vous, êtres de chair, qui ne pouvez vous passer de vous nourrir, vous trompez votre estomac et celui de vos femmes et de vos enfants avec des pommes de terre et du pain, en bas, les statues de bois se couvrent de perles et d'or, par un luxe stupide, sans qu'il vous arrive jamais de vous demander pourquoi telle image, qui n'éprouve pas de besoins, est riche, au lieu que vous, qui avez des besoins impérieux, vous vivez dans l'indigence et manquez du nécessaire.

Les auditeurs se regardaient avec surprise, comme si ces propos leur avaient dessillé les yeux. Après un moment d'incertitude et presque d'effroi, leurs visages s'illuminaient de la foi du croyant.

— C'est pourtant vrai ! — disait le sonneur, d'une voix sombre.

— Oui, c'est vrai, — répétait le cordonnier, mettant dans ses paroles toute l'amertume de la vie besogneuse qu'il traînait si péniblement, avec cette famille qui s'accroissait chaque année, sans autre ressource qu'un travail insuffisant pour la nourrir.

Sagrario se taisait, ne comprenant pas toujours les affirmations de son oncle ; mais elle ne les en accueillait pas moins comme de salutaires vérités, parce qu'elles venaient de lui et qu'elles étaient pour ses oreilles une musique délicieuse.

La renommée de Gabriel se répandait parmi le personnel inférieur de l'église. Les employés de la Primatiale ne tarissaient pas d'éloges sur sa sagesse. Les prêtres le regardaient curieusement, et, plus d'une fois, le chanoine bibliothécaire, en prenant l'air dans le Cloître haut, pendant les après-midi pluvieux, avait essayé de le faire parler. Mais le réfugié, par un reste de prudence, se montrait froidement courtois et très réservé avec ceux qu'il appelait « les soutanes » : car il craignait que, s'il leur découvrait sa pensée, on ne l'expulsât de la cathédrale.

Un seul prêtre, parmi ceux qu'il rencontrait dans le Cloître haut, lui avait inspiré confiance. C'était un jeune homme

d'aspect misérable, aux vêtements râpés, qui était aumônier d'un des innombrables couvents de religieuses dont Tolède est plein. Il avait pour unique moyen d'existence un salaire de sept *douros*[1] par mois, et avec cela il lui fallait encore entretenir sa vieille mère, naïve paysanne qui s'était ôté le pain de la bouche pour pousser son fils dans cette profession.

— Voyez, Gabriel ! — disait le pauvre petit abbé. — Tant de sacrifices pour que j'arrive à gagner moins que ne gagne un garçon de ferme dans mon village !... Est-ce donc pour cela qu'on m'a ordonné prêtre avec tant de faste ? Est-ce pour cela que j'ai chanté la messe en grande pompe, comme si, le jour où j'ai épousé l'Église, je m'unissais à la Richesse ?

Son indigence l'asservissait à Don Antolin. Durant le troisième tiers du mois, il se présentait presque tous les jours dans le Cloître pour attendrir par ses prières Verge-d'Argent et pour obtenir de lui un prêt de quelques *pesetas*. Il flattait Mariquita, qui n'avait pas la force de se montrer dédaigneuse avec l'abbé, malgré la robe qu'il portait.

— Il a très bon air, — disait-elle aux femmes des *Claverias*, avec cet enthousiasme que lui inspiraient tous les hommes. — C'est plaisir de le voir au flanc de Don Gabriel et de les entendre, lorsqu'ils causent en se promenant dans le Cloître. Ils ont l'allure de grands seigneurs. Sa mère l'a nommé Martin, sans doute parce qu'il ressemble au saint Martin de ce peintre appelé le Greco, dont le tableau est je ne sais plus dans quelle paroisse.

Mais séduire Don Antolin était une entreprise plus difficile, et l'emprunteur se donnait beaucoup de peine pour amadouer l'avare, qui se fâchait lorsqu'on ne lui rendait pas à temps les petites sommes prêtées. Avec ses prétentions autoritaires, Verge-d'Argent se faisait un plaisir de soumettre à sa volonté cet homme qui était prêtre comme lui-même, pour qu'on vît bien, aux *Claverias*, qu'il ne commandait pas seulement à la racaille. Don Martin n'était à ses yeux qu'un domestique en soutane, qu'il faisait comparaître devant lui tous les après-midi, sous divers prétextes ; et il éprouvait une intime satisfaction à le retenir des heures entières, allant et venant avec

1. Le *douro* vaut cinq francs.

l'abbé devant son propre logis, et le forçant à écouter et à approuver toutes ses paroles.

Parfois Gabriel, pris de compassion pour la servitude morale où vivait ce pauvre jeune homme, quittait sa nièce et les rejoignait dans la galerie du Cloître. Les amis ne tardaient pas à s'approcher d'eux; et d'abord le sonneur, puis le souffleur d'orgue, puis le bedeau, le *perrero* ou le cordonnier, venaient élargir le cercle dont Verge-d'Argent était le centre. Il ne déplaisait pas à Don Antolin de voir autour de lui tout ce monde : car il se figurait que c'était, non Gabriel, mais lui-même qui les attirait ainsi, mus par la crainte et par le respect. Ne reconnaissant là d'égal que le seul Gabriel, il n'adressait jamais la parole qu'à celui-ci, comme si les autres avaient eu seulement le devoir d'écouter en silence. Lorsque l'un d'eux ouvrait la bouche, il feignait de ne pas l'entendre et poursuivait sa conversation avec Gabriel.

Mariquita, sur la porte du logis, enveloppée dans sa mante, les couvait des yeux, fière pour son oncle de voir toute cette société groupée autour de lui et l'escortant dans sa promenade.

— Mon oncle! Don Gabriel! — disait-elle d'une voix minaudière. — Entrez donc! Vous serez mieux à la maison. N'oubliez pas que, malgré le soleil, l'après-midi est frais.

Mais l'oncle ne prêtait aucune attention aux paroles de sa nièce et continuait à se promener dans la galerie que baignait le soleil, discourant avec emphase sur son sujet favori, c'est-à-dire sur la pauvreté actuelle de la cathédrale et sur son ancienne opulence.

— Ce cloître où nous sommes, — expliquait-il, — ne vous imaginez pas qu'on l'a construit pour servir de refuge aux humbles séculiers qui l'habitent à présent. Non, certes! L'Église, quoique généreuse, n'aurait pas élevé ces habitations, avec leurs cours intérieures et leurs colonnades, pour les Verge-de-Bois, pour le bedeau et autres gens de cette espèce. Le Cloître haut, qui devait être aussi magnifique et aussi somptueux que l'autre, c'est l'illustre cardinal Cisneros (et Don Antolin portait la main à son bonnet) qui l'a commencé, dans l'intention d'y faire habiter et d'y soumettre à des règles conventuelles les chanoines de la cathédrale. Mais les chanoines d'alors avaient beaucoup d'argent; c'étaient de grands seigneurs, et ils ne

pouvaient vivre casernés ici. Tous protestèrent. Le cardinal, qui n'était pas endurant, voulut les contraindre à y résider; mais ils dépêchèrent l'un d'eux à Rome, pour y porter la plainte du chapitre. Comme Cisneros était gouverneur du royaume, il plaça des gardes dans tous les ports, et le chanoine émissaire fut fait prisonnier au moment où il allait s'embarquer à Valence... Bref, ces messieurs du chapitre, après un long procès, s'en tirèrent à leur avantage et continuèrent à vivre hors de la Primatiale : si bien que les *Claverias* demeurèrent inachevées, avec cette toiture basse et cette méchante barrière. Tout ça, c'était du provisoire... Et néanmoins, dans ce Cloître tel qu'il est, des rois ont logé! Le grand monarque Felipe II y a passé plusieurs jours... Quel temps que ce temps-là! Ayant des palais à leur disposition, les rois préféraient se confiner dans ces modestes chambres, pour être à la cathédrale, près de Dieu!... Tels monarques, tels peuples... Voilà pourquoi l'Espagne fut alors plus glorieuse que jamais : à cette époque-là, nous étions les maîtres du monde; il y avait de l'argent, de la puissance, et on vivait heureux sur la terre, avec la certitude d'aller en paradis après sa mort.

— C'est bien la vérité! — disait le sonneur. — Ce temps-là était le bon temps; et c'est pour le ramener que plusieurs d'entre nous sont allés faire le coup de feu dans les montagnes. Ah! si Don Carlos avait vaincu! s'il n'y avait pas eu des traîtres!... Ai-je raison, Gabriel? Toi qui, comme moi, as fait la guerre, tu peux dire si je me trompe.

— Tais-toi donc, Mariano! — répondait Gabriel en souriant avec tristesse. — Tu ne sais pas ce que tu dis. Tu t'es battu et tu as donné ton sang pour une cause qu'à cette heure tu ne connais pas encore. A la guerre, tu as été aussi aveugle que moi... Ne prends pas cette mine effarée, ne proteste pas. Que voulais-tu, en te battant pour Don Carlos?

— Moi? Tout d'abord, que l'on rendît à chacun ce qui lui est dû. La couronne appartient à la famille de Don Carlos, n'est-ce pas? Eh bien, qu'on la lui donne!

— Et c'est tout? — demandait Gabriel, froidement.

— Non, c'est la moindre des choses. Ce que je voulais et ce que je veux encore, c'est que la nation ait un bon maître, un souverain juste, excellent catholique, qui, sans s'embarrasser

de lois ni de Cortès, nous gouverne tous avec le pain dans une main et la trique dans l'autre. Au coquin, le garrot; et à l'honnête homme : « Touche là, camarade!... » Un roi qui ne permettrait pas au riche de bousculer le pauvre et de le berner, qui ne souffrirait pas qu'un homme, quand il a envie de travailler, pût mourir de faim... Il me semble que je m'explique clairement.

— Et tu crois que cela existait à une autre époque, et que ton roi va le rétablir? Ces siècles, que l'on nous décrit comme des siècles de grandeur et de bien-être, sont précisément les pires de notre histoire, la cause première de la décadence de l'Espagne, le principe de tous les maux qui nous affligent aujourd'hui!

— Halte-là, mon cher Gabriel! intervenait Verge-d'Argent. J'admets que tu saches beaucoup de choses : tu as lu et voyagé plus que moi; mais pourtant je t'arrête ici. Je connais un peu cette question, et je ne tolérerai pas que tu abuses de l'ignorance de Mariano et des autres... Comment peux-tu dire que ces siècles ont été mauvais et qu'ils sont le principe des maux qui nous affligent? Le vrai coupable, c'est le libéralisme, c'est l'incrédulité de notre époque, c'est le démon qui s'est introduit à notre foyer. L'Espagne, quand elle doute de ses rois et n'a plus foi au catholicisme, est comme un boiteux qui lâche ses béquilles et qui tombe par terre. Sans le trône et sans l'autel, nous ne sommes plus rien; et la preuve, tu la trouves dans ce qui se passe chez nous, depuis que nous avons eu des révolutions. On nous prend nos îles; nous avons cessé de faire figure parmi les peuples; les Espagnols, qui sont les hommes les plus vaillants du monde, ont l'humiliation d'être défaits; il n'y a plus une *peseta*; tous ces messieurs qui bavardent à Madrid votent des impôts nouveaux, et nous sommes perdus de dettes. En d'autres temps, a-t-on jamais vu cela? Cite-moi une époque...

— On a vu des choses plus honteuses, — répliquait Gabriel.

— Tu es fou, mon garçon. Les voyages t'ont corrompu, et je crois même qu'en toi il ne reste plus rien d'espagnol! Tu nies ce que tout le monde sait, ce que l'on enseigne dans les écoles primaires!... Mais les Rois Catholiques[1], n'était-ce rien?

1. Nom que l'on donne spécialement à Ferdinand le Catholique et à Isabelle de Castille.

Pour t'en instruire, tu n'as pas besoin de pâlir sur les livres. Entre seulement dans le chœur, et tu verras, sur la rangée inférieure des stalles, toutes les victoires qu'avec l'aide de Dieu ces pieux monarques ont remportées contre les Maures. Ils ont conquis Grenade et chassé les infidèles qui nous avaient tenus six siècles dans la barbarie. Ensuite est venue la découverte de l'Amérique. Qui était capable de faire cela? Nous, et personne autre que nous! Cette bonne reine engageait ses joyaux pour que le brave Christophe Colomb pût effectuer son voyage! Voilà des faits que tu ne contesteras pas, je suppose!... Et l'empereur Charles-Quint! Qu'as-tu à dire contre lui? Connais-tu un homme plus extraordinaire? Il a battu tous les rois de l'Europe; la moitié du monde lui appartenait; « le soleil ne se couchait jamais sur son empire »; alors les Espagnols étaient les maîtres de la terre. Cela non plus, tu ne peux pas le nier... J'omets Don Felipe II, ce monarque si sage, si subtil, qui faisait danser à sa fantaisie les souverains étrangers, comme des marionnettes mues par un fil : le tout, pour la plus grande gloire de l'Espagne et pour le triomphe de la religion... Je n'insiste pas sur ses victoires et sur sa puissance... Si, à Pavie, son père fut vainqueur, il écrasa, lui, les ennemis à Saint-Quentin... Et que dis-tu de Lépante? En bas, dans la sacristie, on conserve les pavillons du navire que montait Don Juan d'Autriche : tu les as vus; l'un d'eux porte l'image de Jésus crucifié; et ils sont si grands, si grands que, lorsqu'on les suspend au triforium, il faut en relever les pointes pour qu'elles ne touchent pas le sol. Ce fut quelque chose, je crois, cette bataille de Lépante!...

» Allons, Gabriel : il faut que tu aies perdu la tête, pour nier certaines vérités. Quand on dut massacrer les Maures, afin d'empêcher qu'ils ne s'emparassent de l'Europe et ne missent en danger la foi chrétienne, qu'est-ce qui a fait cela? Ce sont les Espagnols!... Quand les Turcs menacèrent de se rendre maîtres des mers, qui les arrêta au passage? Encore l'Espagne, avec son Don Juan!... Pour découvrir un nouveau monde, les barques d'Espagne; pour faire le tour de la terre, des Espagnols conduits par Magellan; pour toutes les grandes entreprises, nous, toujours nous, à cette époque de religion et de prospérité!

» Et la science, en parlerai-je?... Ces siècles ont produit les hommes les plus fameux de l'Espagne, grands poètes, éminentissimes théologiens. Personne ne les a égalés depuis. Et, pour mieux montrer que la religion est la source de toute grandeur, les plus illustres écrivains d'alors portaient la robe du prêtre...

» Je devine ce que tu pourras m'objecter : après des monarques si glorieux, il en est venu d'autres moins grands, et la décadence a commencé. Moi non plus, je ne l'ignore pas; j'ai entendu disserter sur ce sujet le bibliothécaire de la cathédrale et d'autres personnes d'un profond savoir. Mais cela ne prouve rien. Quant à moi, je n'y reconnais qu'un dessein de Dieu, qui met à l'épreuve les peuples comme les individus, et qui les abaisse pour les exalter de nouveau, quand il les voit persévérer dans le bon chemin... D'ailleurs, laissons cela. S'il y a eu décadence, nous voulons l'oublier. Nous regrettons le passé glorieux, la brillante époque des Rois Catholiques, de Charles-Quint et des deux Felipe; et c'est eux que nous avons en vue, quand nous souhaitons que l'Espagne revienne au bon temps.

— Il n'en est pas moins vrai, Don Antolin, — reprenait Gabriel avec calme, — que les siècles dont vous parlez sont ceux de la décadence espagnole et qu'ils ont préparé notre ruine. Votre indignation ne m'étonne pas : vous répétez ce que l'on vous a enseigné. D'autres, plus instruits que vous, ne s'irritent pas moins, lorsqu'on touche à ce qu'ils appellent nos siècles d'or. C'est la faute de l'éducation qui se donne dans notre pays. L'histoire y est un mensonge. et, plutôt que de la connaître si mal, mieux vaudrait l'ignorer entièrement. Dans les écoles, on enseigne le passé de l'Espagne selon une méthode semblable à celle du sauvage, qui apprécie les objets d'après leur éclat, et non d'après leur valeur et leur utilité...

» Oui, l'Espagne a été grande, et elle était en voie de devenir la première nation du monde, par des qualités positives que n'auraient pu abolir les hasards de la guerre et de la politique; mais ce fut avant les siècles que vous vantez; ce fut au moyen âge, où il était permis de concevoir pour nous maintes espérances qui ne se sont pas réalisées après la consolidation de l'unité nationale. Notre moyen âge a produit une population

experte, industrieuse et policée comme ne l'était alors aucune autre nation. Il s'y amassa les matériaux nécessaires pour édifier un grand peuple; mais ce sont des architectes du dehors qui bâtirent cet édifice dont la splendeur vous étonne au temps de sa nouveauté, et dont nous foulons aujourd'hui les ruines.

Dans l'ardeur de la discussion, le maître oubliait toute prudence. Verge-d'Argent, avec ses façons d'inquisiteur incapable de raisonner, ne l'intimidait pas; tout au contraire, Gabriel aurait voulu le convaincre, et, pour y parvenir, il retrouvait cet emportement de prosélytisme qu'il avait eu jadis, parlait sans dissimuler ses opinions, sans chercher à les déguiser d'aucune manière. Don Antolin l'écoutait avec surprise, en fixant sur lui ses regards froids. Les autres prêtaient l'oreille, avec le sentiment confus de ce qu'avaient d'extraordinaire de telles idées énoncées dans le cloître d'une cathédrale. Don Martin, l'aumônier des religieuses, derrière le dos de son avare protecteur, laissait paraître dans ses yeux l'avidité sympathique avec laquelle il accueillait les discours de l'ancien compagnon.

Gabriel décrivait ce peuple hispano-romain, sur lequel avait passé l'invasion des Goths sans exercer sur lui beaucoup d'influence : car, auparavant, le conquérant s'était imprégné des vices du bas-empire latin, si bien qu'il avait perdu ses forces et s'était abâtardi dans des disputes théologiques et dans des intrigues dynastiques, semblables à celles de Byzance. En Espagne, la régénération n'était pas venue du nord, avec les hordes barbares; elle était venue du midi, avec les Arabes conquérants. Au commencement, ceux-ci étaient fort peu nombreux; et néanmoins ils réussirent à vaincre Roderic et son aristocratie corrompue... L'instinct de la nationalité chrétienne se retournant contre les envahisseurs, l'énergie de l'âme espagnole se repliant toute vers les rochers de Covadonga, pour se ruer ensuite sur les intrus, tout cela, ce n'était que des mensonges.

— En réalité, l'Espagne d'alors fit bon accueil aux gens qui arrivaient d'Afrique : les bourgs se rendaient à eux sans résistance; un peloton de cavaliers arabes suffisait pour que les portes d'une ville s'ouvrissent. C'était une expédition civilisatrice beaucoup plutôt qu'une conquête; et un courant inin-

terrompu d'immigration s'établit dans le détroit. Par là s'introduisait chez nous cette culture jeune, vigoureuse, d'un progrès singulièrement rapide, qui, à peine née, triomphait; cette civilisation qui, créée par l'enthousiasme religieux du Prophète, s'était assimilé le meilleur du judaïsme et de la science byzantine, et qui, au surplus, apportait avec elle la grande tradition hindoue, les reliques de la Perse et beaucoup de choses empruntées à la mystérieuse Chine. C'était l'Orient qui entrait en Europe, non, comme les Darius et les Xerxès, par la Grèce qui les repoussait, voyant ses libertés en péril, mais par l'extrémité opposée, par l'Espagne qui, esclave de rois théologiens et d'évêques belliqueux, recevait à bras ouverts ses envahisseurs.

» En deux années, ceux-ci s'emparèrent de ce que l'on mit sept siècles à leur reprendre. Ce n'était pas une invasion qui s'imposait par les armes; c'était une civilisation luxuriante qui poussait de tous côtés ses racines. Le principe de la liberté religieuse, pierre angulaire sur laquelle repose la vraie grandeur des nations, leur était cher. Dans les villes où ils étaient les maîtres, ils acceptaient l'église du chrétien et la synagogue du juif. La mosquée ne redoutait pas les temples consacrés à des cultes différents, qu'elle trouvait dans le pays; en s'installant auprès d'eux, elle les respectait, sans jalousie et sans désir de domination. Du VIIIe au XVe siècle se constitua et se développa la plus noble et la plus opulente société qu'il y ait eu en Europe durant le moyen âge. Tandis que les peuples du Nord se décimaient par des guerres religieuses et se comportaient en tribus barbares, la population de l'Espagne s'élevait à plus de trente millions d'habitants, et dans cette multitude d'hommes se confondaient et s'agitaient toutes les races et toutes les croyances, avec une variété infinie d'où résultaient de puissantes pulsations sociales, et le tout ressemblait un peu à ce que sont aujourd'hui les États-Unis d'Amérique. Pêle-mêle vivaient chrétiens et musulmans, Arabes proprement dits, Syriens, Égyptiens, Mauritaniens, Juifs de tradition hispanique et Juifs d'Orient; et ce sont ces croisements et ces métissages qui ont donné les Mozarabes, les Mudejars, les Muladies et les Hébraïsants.

» Dans ce fécond amalgame de peuples et de races coexis-

taient toutes les idées, toutes les coutumes, toutes les découvertes accomplies jusqu'alors sur la terre; tous les arts, toutes les sciences, toutes les industries, toutes les inventions, toutes les civilisations anciennes; et du choc de ces éléments divers jaillissaient de nouvelles découvertes et des énergies créatrices. La soie, le coton, le café, le papier, le citron, l'orange, la grenade, le sucre arrivaient de l'Orient avec ces étrangers, comme aussi les tapis, les tissus, les tulles, les métaux damasquinés et la poudre. Avec eux aussi, la numération décimale, l'algèbre, l'alchimie, la chimie, la médecine, la cosmologie et la poésie rimée. Les philosophes grecs, près de disparaître dans l'oubli, trouvaient leur salut en suivant l'Arabe dans ses conquêtes. Aristote régnait à la fameuse université de Cordoue. C'est parmi les Arabes espagnols que naissait l'esprit chevaleresque, cet esprit que se sont approprié plus tard les guerriers du Nord, comme s'il était une qualité des nations chrétiennes.

» Tandis que, dans la barbare Europe des Francs, des Anglo-Normands et des Germains, le peuple habitait des chaumières, et que les rois et leurs barons perchaient dans des châteaux, au sommet des rochers, dévorés par les parasites, vêtus d'étamine et nourris comme les hommes préhistoriques, les Arabes espagnols bâtissaient leurs merveilleux alcazars et, comme les raffinés de la Rome antique, se réunissaient aux bains pour s'entretenir de questions scientifiques ou littéraires. Si quelque moine du Nord éprouvait la démangeaison de s'instruire, il venait dans les universités arabes ou dans les synagogues juives de l'Espagne; et les rois de l'Europe se croyaient guéris de leurs maladies, quand, à force d'or, ils réussissaient à se procurer un médecin espagnol.

» Ensuite, lorsque, peu à peu, l'élément autochtone se fut séparé des envahisseurs et que se formèrent les petites nationalités chrétiennes, les Arabes et les vieux Espagnols, si tant est qu'après tous ces mélanges de sang il fût encore possible de tracer une limite entre les deux races, combattirent chevaleresquement, sans s'exterminer après la victoire, se témoignant une estime réciproque, s'accordant de longues périodes de paix, comme s'ils voulaient retarder l'instant de la séparation définitive, et s'alliant même en maintes circonstances pour de communes entreprises.

» Un régime de liberté régnait alors dans les États chrétiens de l'Espagne, qui eurent leurs Cortès bien avant les pays septentrionaux de l'Europe; et les villes espagnoles se gouvernaient et réglaient elles-mêmes leur budget, sans voir dans le roi autre chose qu'un chef militaire. Les municipes étaient de petites républiques ayant leurs magistrats électifs. Les milices des cités réalisaient l'idéal de l'armée démocratique. L'Église chrétienne, mêlée au peuple, vivait en paix avec les autres religions du pays. Une bourgeoisie intelligente créait à l'intérieur de puissantes industries, équipait sur les côtes la plus forte marine de l'époque; et les produits espagnols étaient les plus appréciés dans tous les ports de l'Europe. Il y avait des villes aussi peuplées que les modernes capitales; des bourgades entières étaient d'immenses fabriques de tissus; tout le sol de la péninsule était mis en culture.

» Les Rois Catholiques sont venus au moment où les forces nationales étaient à leur apogée, et c'est avec eux qu'a commencé la décadence. Si leur règne fut grand, c'est parce que l'impulsion des énergies emmagasinées par le moyen âge se prolongea jusqu'à eux; mais ce règne fut exécrable, parce que leur politique, en détournant l'Espagne de sa voie, nous a poussés au fanatisme religieux et nous a inspiré les ambitions d'un césarisme universel. En avance de deux ou trois siècles sur le reste de l'Europe, l'Espagne était pour le monde d'alors ce qu'est l'Angleterre pour le monde d'aujourd'hui. Si l'on avait continué la politique de tolérance religieuse, de fusion des races, de travail industriel et agricole, au lieu de se jeter dans les entreprises militaires, où ne serions-nous pas arrivés aujourd'hui?

» La Renaissance a été plus espagnole qu'italienne. Ce qui a ressuscité en Italie, ce sont les belles-lettres de l'antiquité, l'art gréco-romain; mais la Renaissance n'a pas été seulement littéraire : elle marque l'avènement à la vie d'une société nouvelle, avec ses mœurs, ses industries, ses armées, ses connaissances scientifiques, etc. Or tout cela, qui l'a fait, sinon cette Espagne arabe, juive et chrétienne des Rois Catholiques? Le Grand Capitaine[1] a enseigné au monde la stratégie

1. Gonsalve de Cordoue, qui reprit Grenade en 1492.

moderne; Pedro Navarro fut un ingénieur incomparable; les troupes espagnoles se servirent les premières des armes à feu, dont l'usage créa l'infanterie et démocratisa la guerre en donnant au peuple la supériorité sur les chevaliers bardés de fer. Et ce fut l'Espagne qui découvrit l'Amérique...

— Eh bien, est-ce que tout cela te semble peu? — interrompit Don Antolin. — Ne confirmes-tu pas ce que je disais? Jamais on n'a vu en Espagne autant de grandeur qu'à l'époque de ces souverains qui ne sont pas appelés pour rien « catholiques »?

— Je conviens que leur temps fut une grande époque de notre histoire, la dernière qui ait été vraiment glorieuse, le suprême rayon que jeta, avant de s'éteindre, la seule Espagne qui ait suivi la bonne voie. Mais, dès avant la mort des Rois Catholiques, la maladie attaqua le corps jeune et robuste de cette Espagne arabe, juive et chrétienne. Vous avez raison, Don Antolin : ce n'est pas pour rien que ces Rois ont été appelés « catholiques ». Doña Isabel, avec son fanatisme de femme, se hâte d'établir l'Inquisition. La science souffle sa lampe dans la mosquée et dans la synagogue, relègue les livres dans un coin oublié du couvent chrétien : car l'heure est venue de prier au lieu de lire. La pensée espagnole se blottit dans l'ombre, tremble de froid, de solitude, et finit par mourir. Le peu qui survit d'elle se consacre à la poésie, à la comédie, aux joutes théologiques. Désormais, l'instruction est un chemin qui mène au bûcher.

» Puis vient une nouvelle calamité, l'expulsion des Juifs espagnols, si imbus de l'esprit de notre pays, si amoureux de notre terre qu'aujourd'hui encore, après quatre siècles, dispersés sur les rives du Danube ou du Bosphore, ils sont demeurés Espagnols et pleurent en vieux castillan la patrie perdue :

Perdimos la bella Sión;
Perdimos también España,
Nido de consolación[1].

» Ce peuple qui avait donné à la science du moyen âge un

1. « Nous avons perdu la belle Sion; — nous avons perdu aussi l'Espagne, — nid de consolation. »

Maimonide et qui était le soutien de l'industrie et du commerce de l'Espagne sortit en masse de notre pays. L'Espagne, abusée par sa prodigieuse vitalité, s'imaginait qu'elle pourrait sans danger supporter ce dommage, et elle s'ouvrait les veines pour satisfaire le naissant fanatisme...

» Ensuite, il y a ce qu'un auteur moderne appelle « le corps étranger », s'introduisant dans notre vie nationale : les Autrichiens règnent, et l'Espagne, perdant pour toujours son caractère propre, commence à mourir.

— Gabriel, — protesta le vieux prêtre, — ce que tu dis est absurde. La véritable Espagne commence avec l'Empereur-roi et demeure glorieuse sous Felipe II. La voilà, cette pure Espagne qui doit nous servir d'exemple et dont nous souhaitons le retour!

— Non; la pure Espagne, l'Espagne espagnole, sans mélange d'influences étrangères, est celle où les chrétiens étaient mêlés aux Arabes, aux Maures et aux Juifs, celle de la tolérance religieuse, celle du développement industriel et agricole, celle des municipalités libres; et cette Espagne-là est morte sous les Rois Catholiques. Ce qui lui a succédé, c'est l'Espagne teutonique et flamande, devenue une colonie de l'Allemagne, enrôlée comme un soldat mercenaire sous des drapeaux étrangers, s'épuisant dans des entreprises qui n'avaient pour elle aucun intérêt, prodiguant le sang et l'or pour les affaires du saint-empire romain-germanique...

» Je comprends le charme qu'exerce l'Empereur sur les esprits stationnaires, adorateurs du passé. Un si grand homme, ce Charles-Quint! Valeureux au combat, habile dans la politique, gai et bon vivant comme un bourgmestre de son pays, fort mangeur, fort buveur et aimant à prendre les filles par la taille. Mais il n'y avait en lui rien d'espagnol. L'héritage de sa mère, il ne l'appréciait que comme un fonds à exploiter. Désormais l'Espagne ne sera plus qu'une servante du germanisme, prête à donner tous les hommes qu'on lui demandera, à couvrir des emprunts et à payer des impôts.

» En moins de cent ans, le Nord absorbe cette vie exubérante qu'avait incorporée dans notre sol, durant des siècles, la culture hispano-arabe. La liberté municipale disparaît; et ceux qui veulent la défendre, en Castille et à Valence, montent sur

l'échafaud; l'Espagnol abandonne la charrue et le métier à tisser, pour courir le monde, l'arquebuse sur l'épaule; les milices communales se transforment en régiments qui vont se battre par toute l'Europe, sans savoir ni pour qui ni pour quoi; les villes industrielles deviennent de simples villages; les églises se changent en couvents; le prêtre populaire et tolérant se métamorphose en moine qui, avec une imitation servile, copie le fanatisme germain; les campagnes restent en friche, faute de bras; les pauvres rêvent de s'enrichir par le pillage d'une ville ennemie et délaissent le travail; la bourgeoisie laborieuse se convertit en pépinière d'employés de bureau, de gens de robe, et renonce au commerce comme à une occupation vile qui ne saurait convenir qu'à des hérétiques; et les armées mercenaires de l'Espagne, aussi invaincues et glorieuses qu'elles sont déguenillées, sans autre paye que le butin, et continuellement en révolte contre leurs chefs, infestent notre pays comme une dangereuse *hampa*[1] d'où sortent le spadassin, le mendiant armé du tromblon, l'hidalgo famélique, le voleur de grand chemin, le quêteur errant et tous les personnages qui, par la suite, ont été dépeints par le roman picaresque.

» Charles-Quint et son fils furent de grands rois, je le reconnais; mais n'empêche qu'ils ont tué le génie de l'Espagne. Et ces deux Allemands ne nous ont pas volé seulement notre nationalité; ils nous ont volé aussi notre esprit religieux, qu'un perpétuel frottement avec le mahométisme et avec le judaïsme avait rendu tolérant et policé. Aux mœurs faciles de l'ancienne Église d'Espagne, où le prêtre vivait en paix avec l'alfaqui[2] et le rabbin, et où l'on châtiait de peines morales ceux qui, par excès de zèle, troublaient le culte des infidèles, succéda l'intolérance religieuse, que les historiens étrangers considèrent comme un produit spontané de notre sol, mais qui, en fait, a été importée chez nous par le césarisme germanique. Le moine allemand, dont la brutalité dévote et la folie théologique venaient de provoquer la Réforme dans les pays du Nord et qui s'en était fait expulser, se réfugia dans notre pays, où le

1. Association de vagabonds, vivant de rapines et parlant un argot spécial, qui existait autrefois en Espagne, surtout en Andalousie.

2. Docteur de la loi chez les mahométans.

terrain était bien préparé pour le recevoir. Cette semence étrangère produisit en peu de temps une immense forêt, la forêt de l'Inquisition et du fanatisme, qui subsiste encore aujourd'hui. Les bûcherons modernes ont beau y pratiquer des coupes, ils ne sont pas assez nombreux et succombent à la tâche : les bras d'un homme sont trop faibles contre des troncs vieux de quatre siècles. C'est le feu, le feu seul qui pourra venir à bout de cette végétation maudite...

Don Antolin ouvrait des yeux ébahis ; il ne s'indignait plus : les propos de Gabriel semblaient l'atterrer.

— Oh ! mon enfant, — s'écria-t-il, — tu es plus « vert » que je ne croyais ! Songe au lieu où tu es et fais attention à ce que tu dis. Nous sommes dans l'église primatiale des Espagnes...

Mais l'effarement du vieux prêtre ne faisait qu'exciter davantage Gabriel.

— Oui, — reprenait-il, — Felipe II était Allemand jusqu'aux os. Sa gravité taciturne, son intelligence lente, pénétrante, n'étaient pas espagnoles : elles venaient de Flandre. L'impassibilité avec laquelle il accueillait les revers les plus désastreux pour le pays était celle d'un étranger, que nulle affection n'attachait à cette terre. « J'aime mieux régner sur des cadavres que sur des hérétiques », disait-il. Et, réellement, les Espagnols n'étaient alors que des cadavres condamnés à ne plus penser, ou à mentir pour cacher leur pensée. Les anciennes professions avaient disparu ; hors de l'Église, le seul moyen, pour réussir, était, soit de se faire aventurier et de s'en aller dans cette Amérique, — parfaitement inutile à la nation, puisqu'on en avait fait une caisse dont les capitaux étaient à l'entière disposition du roi, — soit de servir comme soldat en Europe et de se battre pour la reconstitution du saint-empire germanique, pour l'assujettissement du Pape à l'Empereur, ou pour l'anéantissement du protestantisme, toutes entreprises qui n'intéressaient en rien l'Espagne. Les artisans, absorbés par les armées, faisaient défaut, et les villes s'emplissaient d'invalides et de vétérans qui traînaient leurs flamberges rouillées, unique preuve du mérite personnel. Les corporations et la classe moyenne disparurent ; il n'y eut plus que des nobles, qui s'enorgueillissaient d'être les valets des rois, et une populace qui demandait du pain et des spectacles, comme

jadis à Rome, contente de la soupe distribuée par les couvents et des autodafés organisés par l'Inquisition.

» Bientôt après vint la ruine. Aux grands Césars, pernicieux pour l'Espagne, succédèrent les petits : le fanatique Felipe III, qui donna au pays le coup de grâce en expulsant les Mauresques[1]; Felipe IV, un dégénéré qui avait des goûts littéraires, écrivait des poésies et courtisait des nonnes; enfin le criminel Carlos II. Alors l'Église fut maîtresse de tout. Les tribunaux ecclésiastiques jugeaient le roi lui-même; mais la justice séculière n'osait pas toucher au dernier des bedeaux, eût-il commis les plus grands forfaits en pleine rue.

» L'Espagne avait onze mille couvents, avec plus de cent mille moines et quarante mille religieuses; à quoi il fallait ajouter encore cent soixante-huit mille prêtres et les innombrables serviteurs dépendant de l'Église, tels qu'alguazils, familiers, geôliers et greffiers du saint-office, sacristains, majordomes, *buleros*[2], quêteurs, ermites, convers, enfants de chœur, chantres, frères lais, novices et je ne sais combien d'autres encore. Mais, par contre, la population était descendue de trente millions à sept millions d'habitants, en un peu moins de deux siècles. Les expulsions de Juifs et de Mauresques par l'intolérance religieuse, l'Inquisition avec la crainte qu'elle inspirait, les guerres continuelles à l'extérieur, l'émigration vers l'Amérique dans l'espérance de s'enrichir sans travail, la faim, l'absence d'hygiène, l'abandon des campagnes, avaient produit ce rapide dépeuplement... Un joli temps, n'est-ce pas, Don Antolin?

Verge-d'Argent écoutait froidement, comme si, dès lors, il s'était formé de Gabriel une idée définitive et n'attachait plus aucune importance à ce que disait celui-ci.

— Quelque mauvais que ce temps-là pût être, — répliqua-t-il avec lenteur, — il n'était pas plus mauvais que le temps présent. Alors, au moins, personne ne volait l'Église. Chacun se contentait de sa pauvreté en pensant au ciel, qui est la seule chose importante; et l'on accordait au culte de Dieu ce qui lui est dû... Est-ce que, par hasard, tu ne croirais pas en Dieu?...

1. Les Mauresques sont les Maures à qui les rois catholiques accordèrent la résidence en Espagne après la prise de Grenade.

2. Percepteurs du denier de la bulle pour la sainte croisade.

Gabriel éluda la question et poursuivit son réquisitoire :

— Ce fut pour nous une époque de barbarie et de stagnation, au lieu que l'Europe se développait et progressait. Notre peuple, qui auparavant marchait à la tête des nations civilisées, se trouva parmi les dernières. Les rois, stimulés par l'orgueil espagnol et par les prétentions héritées des Césars germaniques, entreprirent la folle aventure de dominer l'Europe, sans autres moyens pour y parvenir qu'un peuple de sept millions d'habitants et quelques régiments mal payés et mal nourris. L'or de l'Amérique allait emplir les poches des Hollandais et, dans cette équipée digne de Don Quijote, nous recevions coups sur coups. L'Espagne était de plus en plus catholique, de plus en plus pauvre et de plus en plus barbare. Elle aspirait à conquérir le monde, et elle avait chez elle de vastes régions dépeuplées. Nombre de villes anciennes avaient disparu ; les chemins s'effaçaient. Personne, en Espagne, ne savait plus avec certitude la géographie du pays ; mais on était fort bien renseigné sur l'emplacement du ciel, du purgatoire et de l'enfer. Les contrées un peu fertiles étaient occupées, non par des fermes, mais par des abbayes ; et, sur le bord des routes, trop rares, bivouaquaient des bandes de voleurs, qui, si l'on venait à les poursuivre, trouvaient un refuge assuré dans les monastères. L'ignorance était inimaginable, la misère était horrible. Lorsque la domination des Autrichiens cessa, l'Espagne était si complètement ruinée, si exsangue, qu'elle fut bien près d'être partagée entre les puissances de l'Europe, comme la Pologne, autre peuple catholique. La discorde des rois fit seule notre salut.

— Mais, — objecta Verge-d'Argent, — si cette époque était à ce point mauvaise, pourquoi les Espagnols s'en accommodaient-ils avec tant d'aisance ? Pourquoi ne faisaient-ils ni *pronunciamientos* ni émeutes, comme ils en font aujourd'hui ?

— Comment leur aurait-il été possible d'en faire ? Le despotisme des deux Césars leur avait imposé une aveugle obéissance aux rois, considérés comme des représentants de Dieu. Le clergé les élevait dans cette croyance, parce que les intérêts de l'autel et ceux du trône étaient communs. Pour eux, au surplus, la religion était tout : ne pensant qu'au ciel, ils finissaient par prendre leur parti des misères terrestres. Ne doutez pas que

l'excès du sentiment religieux nous a ruinés et a failli détruire notre nationalité. Aujourd'hui encore, nous subissons les conséquences de cette maladie, qui a duré des siècles. Pour sauver ce pays de la mort, à quoi dut-on avoir recours? On appela l'étranger; et ceux qui vinrent, ce furent les Bourbons. Dans le marasme où nous étions, nous n'avions plus de militaires. Pendant la guerre de la Succession, il fallut employer des généraux et même des officiers anglais et français : car il n'y avait plus un Espagnol qui sût pointer un canon et commander une compagnie. Aucun d'eux n'était capable d'être ministre, et tous ceux qui gouvernèrent sous Felipe V et Ferdinando VI furent des étrangers. Ce furent aussi des étrangers qui restaurèrent les industries perdues, défrichèrent les terres laissées à l'abandon, rétablirent les anciens canaux d'irrigation et fondèrent des colonies dans les déserts fréquentés par les bêtes sauvages et par les brigands. L'Espagne, qui avait colonisé à sa mode la moitié du monde, était à son tour colonisée par les Européens.

» Pour remédier à tant de maux, il n'y avait qu'un remède, l'anticléricalisme : eh bien! l'esprit anticlérical nous a été apporté aussi par les étrangers! Felipe V voulut supprimer l'Inquisition et mettre fin à la guerre navale engagée contre les nations musulmanes, guerre qui durait depuis mille ans et qui dépeuplait les côtes méditerranéennes. Mais les Espagnols s'opposaient à toutes les réformes des colonisateurs, et le premier Bourbon dut renoncer à cette entreprise, lorsqu'il vit que sa couronne serait en danger. Plus tard, ses successeurs immédiats, ayant de plus profondes racines dans le pays, se risquèrent à continuer son œuvre. Carlos III, pour civiliser l'Espagne, n'eut qu'à porter la main sur l'Église, limitant ses privilèges et ses revenus, donnant ses soins aux choses de la terre et oubliant celles du ciel. Et on vit alors le même spectacle qu'on a vu en notre siècle, lorsque les gouvernements touchent aux intérêts ecclésiastiques. Les évêques protestèrent, parlant, dans leurs pastorales et dans leurs lettres, des « persécutions que souffrait la pauvre Église dépouillée de ses biens, outragée dans ses ministres, violée dans ses immunités ». Mais le pays se réveilla et jouit de la seule période prospère que l'on ait connue dans les temps modernes avant le désamortissement.

L'Europe était gouvernée alors par des rois philosophes, et Carlos III en était un. L'écho de la Révolution anglaise vibrait encore dans le monde. Les monarques voulaient être, non craints, mais aimés; et presque partout ils luttaient contre l'abrutissement des masses en imposant les réformes par décret royal et presque de force.

» Toutefois le grand vice du système monarchique est l'hérédité : un homme de bon sens et de bonnes intentions peut engendrer un imbécile. Après Carlos III régna Carlos IV; et, comme si ce n'était pas assez, l'année où ce monarque mourut, la Révolution française éclata, avec ses audaces qui affolèrent tous les rois de l'Europe. Les Bourbons d'Espagne perdirent la tête, et ils ne l'ont jamais retrouvée. Devant le péril démagogique, ils s'attachèrent de nouveau à l'Église comme à l'unique moyen de salut. Jésuites, moines et évêques redevinrent les conseillers du palais; ils le sont encore aujourd'hui.

» Nous avons eu des révolutions menteuses, qui ont renversé les personnes, mais non les idées. Nous avons bien fait quelques progrès, mais par petits sauts, timidement, avec des retours désordonnés en arrière, comme un homme qui avance avec appréhension et qui, tout à coup, au plus léger bruit, revient en courant vers son point de départ. La transformation a été plus extérieure qu'intérieure. Nous avons encore l'âme du XVIIe siècle. Ce n'est pas impunément que l'on a subi trois cents ans de servitude ecclésiastique. Les Espagnols font des révolutions; ils sont capables de se rebeller; mais ils s'arrêteront toujours au seuil de l'Église. On n'a pas à craindre qu'ils n'entrent ici, Don Antolin, vous pouvez être tranquille! Pourquoi? Est-ce parce qu'ils sont religieux comme autrefois? Vous savez bien que non, et vous avez raison quand vous vous lamentez sur l'indifférence avec laquelle le peuple se désintéresse des anciennes grandeurs de l'Église.

— C'est la vérité, — dit Verge-d'Argent. — Il n'y a plus de foi : personne n'est plus capable de faire un sacrifice pour la maison de Dieu. C'est seulement à l'heure de la mort, quand la peur arrive, que quelques-uns songent à nous venir en aide.

— Il n'y a plus de foi. L'Espagnol, depuis cette maladie

religieuse dont il faillit mourir, a vécu dans l'indifférence morale, non par conviction philosophique, mais par débilité de pensée. Il tient pour certain qu'il ira au ciel ou en enfer; il le croit, parce qu'on le lui a enseigné; mais d'ailleurs il se laisse aller au cours de la vie, sans aucun effort pour s'assurer l'une ou l'autre place. Il est l'homme qui pratique le plus la religion et y réfléchit le moins. Il n'est ni incrédule ni croyant : il accepte ce qui est établi et vit dans une sorte de somnambulisme intellectuel. Si parfois sa raison s'éclaire, un instant, et lui suggère une critique, il étouffe aussitôt cette critique, par couardise. L'Inquisition existe encore, parmi nous : si nous ne craignons plus le bûcher, nous avons la terreur du « qu'en-dira-t-on ». La société, réfractaire à tout ce qui est nouveau, constitue le saint office moderne. Dès qu'un individu détonne et sort de la commune banalité, il attire sur lui les colères sourdes de la masse et il est cruellement puni. S'il est pauvre, on le condamne au supplice de la faim, en lui coupant les moyens d'existence; s'il a une situation indépendante, on crée le vide autour de lui, ce qui est une manière de le brûler en effigie. Il faut à toute force être correct, respecter ce qui est consacré par l'usage; et de là vient qu'il ne naît chez nous aucune idée originale, qu'il ne se forme aucune intelligence libre, et que les savants eux-mêmes gardent pour eux les conclusions qu'ils tirent de leurs études, se soumettant d'ailleurs, dans la vie journalière, aux mêmes coutumes et aux mêmes préjugés que les imbéciles.

» Tant que cela continuera, le travail des révolutionnaires demeurera inutile dans ce pays. Au fond, le caractère national n'a pas changé, lorsque la nation a perdu la croyance religieuse. La foi est morte, mais il en reste le cadavre qui, avec des apparences de vie, continue à obstruer le passage. Il n'est pas jusqu'aux révolutionnaires eux-mêmes qui n'affectent le respect pour ce qui est établi et la tolérance envers les choses du passé. Oui, Don Antolin, l'Église est pauvre et délaissée, si on la compare à ce qu'elle fut en d'autres siècles; mais vous n'avez pas à redouter que sa situation ne s'aggrave. Tant que, chez nous, les gens auront peur de dire ce qu'ils pensent et se scandaliseront devant une idée neuve et trembleront de ce que dira le voisin, vous pouvez vous moquer des révolutions :

quels que soient leurs débordements, jamais l'eau ne vous montera jusqu'à la bouche.

Don Antolin riait :

— Mais, mon cher Gabriel, je ne te comprends plus du tout! Je m'indignais, au début, parce que je te croyais du nombre de ceux qui souhaitent une révolution pour nous enlever le peu qui nous reste, proclamer cette gueuse de République et supprimer le budget des cultes. Mais je vois que tu dépasses encore ce que j'imaginais : rien ne te contente : tout te paraît exécrable... Je t'avoue que cela me fait plaisir. Tu n'es pas un ennemi bien redoutable : tu tires de trop loin... Mais, franchement, te semble-t-il que l'Espagne soit aussi sauvage que dans ces siècles que tu as dépeints à ta manière? Quant à moi, j'entends parler souvent des progrès réalisés dans notre pays, des chemins de fer qui le sillonnent, des cheminées d'usines qui peuplent les alentours de nos villes et qui, comparées aux clochers, font même la joie des impies.

— Bah! — répondait Gabriel avec une expression dédaigneuse, — il y a bien eu, en effet, quelques progrès. Les révolutions politiques ont mis l'Espagne en contact avec l'Europe, et le courant nous a pris et nous a entraînés, comme il a entraîné les peuples de l'Asie et de l'Océanie. A présent, nul n'y échappe. Mais nous suivons le fil de l'eau, inertes et sans initiative; nous avançons, non par notre vigueur propre, mais par l'impulsion du fleuve, tandis que d'autres, plus forts, nagent et prennent sans cesse de l'avance sur nous.

» En quoi avons-nous contribué à notre progrès? Nos chemins de fer, peu nombreux et mal construits, sont l'œuvre des étrangers, leur appartiennent; et l'herbe croît entre les rails, ce qui prouve que nous en sommes toujours à la sainte quiétude du temps où l'on ne connaissait que les charrettes et les diligences. Les industries les plus importantes, la métallurgie et les mines, sont aussi entre les mains des étrangers, ou, du moins, ce sont des étrangers qui les commanditent et qui les font vivre par la grâce de leur protection financière. La fabrication nationale végète à l'ombre d'un protectionnisme barbare qui enchérit les produits, qui entretient la malfaçon; et, même ainsi, elle ne trouve pas de capitaux. A la campagne, on conserve toujours l'argent sous forme de trésor, dans le

fond d'une cruche, ou l'on s'en sert pour l'usure, comme aux siècles passés. Les plus audacieux se risquent à acheter des valeurs publiques, et les gouvernements continuent à gaspiller, certains qu'ils trouveront toujours des prêteurs et fiers de leur crédit comme d'une manifestation de la prospérité nationale.

» Il y a en Espagne deux millions d'hectares de terres incultes, vingt-six millions d'hectares de terres arides et seulement un million d'hectares de terres irriguées. La culture des terres arides, qui sera bientôt notre seule agriculture, est une perpétuelle démonstration de ce fanatisme qui a plus de confiance dans les prières et dans la pluie du ciel que dans les efforts des hommes. Les fleuves roulent jusqu'à la mer entre des rives brûlées; et, en hiver, lorsqu'ils débordent, ce n'est pas pour féconder le sol, c'est pour tout ravager par l'impétuosité de l'inondation. Il y a de la pierre pour construire des églises et des couvents, et il n'y en a pas pour construire des digues et créer des réservoirs. On érige des clochers, et on abat les arbres, qui attireraient la pluie.

» Mais ce qui, pour notre agriculture, est pire encore que la sécheresse, c'est l'impéritie et la routine des cultivateurs. Ils repoussent avec défiance toute invention, toute application scientifique : « Le temps passé a été le bon temps; mes ancêtres cultivaient de cette façon, et je dois faire comme eux. » L'ignorance s'est convertie en gloire nationale, et, pour le moment, il n'y a pas de remède à espérer. En d'autres pays, les universités et les écoles supérieures produisent des réformistes, des champions du progrès; mais ici les centres enseignants ne produisent qu'un prolétariat en redingote, préoccupé seulement de gagner sa vie, et qui se rue sur les professions et sur les postes publics sans autre désir que de se faire une place et de prolonger le *statu quo*. On étudie, — si tant est que l'on étudie, — pendant quelques années, non pour s'instruire, mais pour acquérir un diplôme, un morceau de papier qui permettra d'avoir le pain quotidien. On apprend ce que débite le professeur, mais sans la moindre curiosité d'aller au delà. Presque tous les membres du corps enseignant sont des médecins et des avocats qui exercent leur profession : ils vont s'asseoir une heure par jour dans leurs chaires et ils répètent comme des phonographes ce qu'ils ont déjà dit l'année précédente; puis ils s'en

retournent à leurs procès et à leurs malades, sans se tenir au courant de ce qui s'est dit et s'est écrit dans le monde à partir du jour où ils ont obtenu leur place.

» Le savoir espagnol est de seconde main, tout extérieur, *traduit du français*; et encore, sous cette forme, ne s'adresse-t-il qu'à la petite minorité qui lit : car le reste de ceux que l'on nomme « savants » ne possèdent pas d'autres livres que ceux où ils ont étudié dans leur enfance et ne connaissent les conquêtes de la pensée européenne que par les journaux. Les parents, pressés d'assurer le plus vite possible l'avenir de leurs fils, les envoient dans les écoles dès que ceux-ci savent parler. L'étudiant-homme des autres pays, l'étudiant arrivé à la plénitude de son développement intellectuel, n'existe pas chez nous : les universités s'emplissent de jouvenceaux; dans les collèges, on ne voit que des pantalons courts. Lorsque l'Espagnol se rase pour la première fois, il est déjà licencié et il va être docteur. Et ces enfants, qui reçoivent le baptême de la science à un âge où, en d'autres pays, on joue encore à la toupie, cessent ensuite d'étudier et deviennent les « intellectuels » à qui incombera le soin de nous diriger et de nous sauver, ceux qui demain seront nos législateurs et nos ministres. N'y a-t-il pas là de quoi rire?

Gabriel ne riait pas. Verge-d'Argent et les autres applaudissaient à ses paroles : toute critique du temps présent mettait en joie le vieux prêtre.

— Quel diable d'homme tu es! — disait-il à Gabriel. — Dans ta folie, tu en as contre tout le monde.

— Notre pays est exténué, Don Antolin. Ici, rien ne subsiste. Le nombre de villes qui ont disparu depuis le commencement de notre décadence est incalculable. Ailleurs, on garde avec soin les ruines du passé, comme autant de pages où l'histoire est écrite sur la pierre; on les nettoie, on les préserve, on les étaie, on ouvre des chemins d'accès pour que tout le monde puisse en approcher et les contempler. Mais, en notre pays où ont fleuri tous les arts de l'Europe, le romain, le byzantin, l'arabe, le mudejar, le gothique et celui de la Renaissance, les herbes sauvages et les broussailles recouvrent les ruines dans les champs, les masquent et les défigurent, et, dans les villes, le vandalisme des habitants leur inflige d'ineptes

mutilations. On pense continuellement au passé, et on en méprise les reliques! Quel pays de rêve et d'abandon! L'Espagne n'est pas un peuple, c'est un musée poudreux et incohérent, où les vieilleries n'attirent que les curieux du reste de l'Europe. Ici, les ruines mêmes sont ruinées.

Les yeux de Don Martin, le jeune prêtre, se fixaient sur Gabriel, et leur langage muet disait assez l'enthousiasme avec lequel il accueillait ces discours. Les autres auditeurs, silencieux et la tête basse, ne subissaient pas moins le charme de ces affirmations qui semblaient si audacieuses, proférées dans ce cloître moisi! Don Antolin seul souriait, trouvant très amusantes, par leur absurdité même, les idées de Gabriel. Déjà le soir tombait; le soleil s'était caché derrière les toits de la cathédrale; la nièce Verge-d'Argent, sur la porte de son logis, recommençait à les appeler.

— Oui, ma fille, nous venons, — répondait Don Antolin. — Mais, auparavant, il faut que je dise deux mots à ce monsieur-là.

Et, s'adressant à Gabriel :

— Mais, homme de Dieu... et je ne devrais pas t'appeler ainsi, puisque tu es en plein dans le péché!... tu trouves que tout est mal. L'Église espagnole, cette Église moisie, à ce que tu prétends, est devenue pauvre, et cela te paraît une révolution insignifiante. Qu'est-ce que tu veux donc? Que faudrait-il, à ton gré, pour que tout s'arrangeât? Confie-nous ton secret, et ensuite nous rentrerons : car le froid commence à piquer.

— Mon secret? — s'écriait l'autre. — Je n'en ai aucun. C'est la marche de l'humanité qui le fournira. Tous les peuples de la terre ont passé par les mêmes étapes. Ils ont été d'abord gouvernés par l'épée, puis par la foi, et enfin par la science. Nous aussi, nous avons été régis par des guerriers et par des prêtres; mais nous nous sommes arrêtés au seuil de la vie moderne, sans force et sans désir pour prendre la main de la science, qui seule était capable de nous guider. De là notre triste situation. Aujourd'hui la science est partout, dans l'agriculture, dans l'industrie, dans les arts, dans les métiers, dans l'administration, dans l'enseignement, dans le bien-être des peuples et jusque dans la guerre. Or l'Espagne ne jouit pas du soleil de la science, et c'est à peine si elle en reçoit un reflet pâle, froid et affaibli, qui lui arrive de

l'étranger. La fièvre de la foi nous a laissés sans forces. Nous sommes comme ces individus qui, ayant été atteints d'une maladie grave dans leur adolescence, restent pour toujours anémiques, incapables de recouvrer la vigueur, condamnés à une vieillesse prématurée.

— Oh! la science! — dit Verge-d'Argent, en se dirigeant vers son logis. — Je connais ça. C'est elle que chantent perpétuellement les ennemis de la religion... La meilleure de toutes les sciences, c'est d'aimer Dieu et ses œuvres. Bonsoir!

— Bonsoir, Don Antolin!

VII

A dater de ce jour-là, Gabriel évita les réunions du Cloître : il se repentait de son audace et ne voulait plus discuter avec Verge-d'Argent. Il avait réfléchi aux périls auxquels l'exposait la libre expression de ses idées. Il redoutait d'être expulsé de la cathédrale et d'être obligé de courir encore une fois le monde, à l'aventure. Il se reprochait sa manie d'attaquer toujours les préjugés anciens. A quoi bon bouleverser les idées de ces pauvres gens? Que pèserait, pour l'émancipation de l'humanité, la conversion de ces quelques hommes attachés au passé comme des mollusques à la roche?

Au surplus, son frère Esteban, sortant du mutisme glacial dans lequel il s'était renfermé depuis le retour de Sagrario, lui conseillait la prudence. Don Antolin avait mandé Verge-de-Bois et lui avait rapporté, à sa manière, les discours de Gabriel.

— Il a des idées diaboliques, — avait dit le vieux prêtre, — et il les émet imperturbablement, dans cette sainte maison, comme s'il était dans un de ces clubs infernaux qui existent à l'étranger. Où ton frère a-t-il bien pu aller, pour apprendre de pareilles choses? Jamais je n'ai entendu énoncer des hérésies aussi énormes... Dis-lui que j'oublie tout cela, parce que je l'ai connu dès son enfance, parce qu'il a été la gloire de notre séminaire, et surtout parce que, dans l'état de santé où il se trouve, ce serait inhumain de le faire chasser de la cathédrale. Mais il ne faut plus que ce scandale se répète... Qu'il garde ces monstruosités dans sa caboche, s'il tient à perdre son âme;

mais ici, et surtout devant le personnel, plus un mot, tu m'entends? Des *meetings* dans la Primatiale, ce serait un peu trop fort!... D'ailleurs, ton frère devrait songer qu'en somme il mange le pain de l'Église, puisque c'est elle qui te fait vivre; et, dans ces conditions, il n'est pas très digne de parler de l'œuvre la plus sage que Dieu ait accomplie, en s'efforçant de la déprécier.

Gabriel fit donc en sorte de ne plus se rencontrer avec ses amis et admirateurs des *Claverias*. Il ne vint plus chez le cordonnier; et, quand il apercevait ses camarades rôdant sous les galeries, il quittait Sagrario et montait au galetas du maître de chapelle. Celui-ci était aux anges. Il révélait à Gabriel une infinité de morceaux nouveaux. Quand le malade toussait beaucoup, l'autre cessait de toucher l'harmonium et s'engageait en de longues conversations, toujours sur le même sujet : l'art musical.

— Gabriel, — lui dit-il, un après-midi, — vous qui êtes si bon observateur et qui savez tant de choses, avez-vous remarqué que l'Espagne est triste et que sa tristesse n'est pas la mélancolie des tendres émotions et de la poésie véritable?... Non, l'Espagne n'est pas mélancolique; elle est triste, d'une tristesse misanthropique et brutale. Ou elle rit aux éclats, ou elle pleure en hurlant. Elle ne connaît pas le sourire doux, la gaieté intelligente qui distingue l'homme de la bête. Lorsqu'elle rit, c'est en montrant les dents; son âme est toujours sombre, d'une obscurité de caverne où les passions s'agitent comme des bêtes en cage qui cherchent à s'évader.

— Oui, vous dites bien : l'Espagne est triste, — répondit Gabriel. — Si elle n'est pas vêtue de noir, avec le rosaire noué à la garde de l'épée, comme en d'autres temps, elle n'en porte pas moins un deuil intérieur, et son âme est morose et farouche. Elle a passé trois siècles dans les affres de l'Inquisition, hantée par l'horrible préoccupation de brûler ou d'être brûlée; et l'angoisse de cette affreuse existence dure encore pour elle. Non, il n'y a pas ici de gaieté véritable.

— Cela se remarque dans la musique — répliqua Don Martin — mieux que partout ailleurs. Les Allemands dansent la valse voluptueuse et folâtre, ou, le bock en main, entonnent le *Gaudeamus igitur*, cet hymne des étudiants qui célèbre la

gloire de la vie matérielle, exempte de soucis. Les Français braillent avec des éclats de rire, dansent avec des entrechats désordonnés, et ils sont les premiers à se moquer de leurs poses simiesques. Les Anglais convertissent la gymnastique en ballet, par l'allégresse de leur corps sain et conscient de sa force. Et tous ces peuples, lorsqu'ils éprouvent la douce tristesse de la poésie, chantent le *Lied*, la romance, la ballade, quelque chose de suave qui endort l'âme et parle à l'imagination. Mais, chez nous, les danses populaires ont je ne sais quoi de sacerdotal; elles rappellent la violence hiératique des danseurs sacrés, la frénésie vertigineuse de la prêtresse qui finit par choir devant l'autel, les yeux hagards, la bouche écumante. Et nos chants? Ils sont très beaux, en tant que produits par des civilisations diverses; mais comme ils sont navrants et désespérés, comme ils révèlent l'âme d'un peuple malade, dont le plus cher divertissement est de voir couler le sang humain et panteler les chevaux moribonds sur l'arène d'un cirque!...

» La gaieté espagnole! l'allégresse andalouse! Ah! laissez-moi rire!... Une nuit, à Madrid, j'ai assisté à une fête andalouse, c'est-à-dire à la plus typique, à la plus espagnole des fêtes. Nous voulions nous amuser beaucoup. Du vin, encore du vin! Et, à mesure que les verres circulaient, les sourcils devenaient plus contractés, les visages plus mausades, les gestes plus rudes : « *Olé! olé!* A nous toute l'allégresse du monde! » Mais de l'allégresse, il n'y en avait nulle part. Les hommes s'observaient d'un air méchant; les femmes frappaient des pieds, battaient des mains, le regard stupide et perdu dans le vague, comme si la musique leur vidait le crâne. Les ballerines ondulaient comme des serpents qui se dressent, les lèvres serrées, les yeux durs, hautaines, graves et inabordables comme des bayadères dans l'exercice d'un rite religieux. De temps à autre, sur le rythme monotone et somnolent, un chant s'élevait, âpre, aigu comme le cri de l'homme qui tombe, le ventre ouvert. Et les paroles? Lugubres comme une cellule de prison; belles parfois, mais de la beauté que peuvent avoir les plaintes d'un prisonnier chantant à la grille de son cachot. Coups de poignard donnés à la femme traîtresse, offenses faites à la mère et lavées dans le sang, imprécations contre le juge qui envoie au bagne les *caballeros de calañés y*

faja[1], adieux du condamné, qui mis en chapelle, voit se lever l'aube de son dernier matin ; — toute une poésie funèbre et patibulaire, qui serre le cœur et qui effarouche la joie. Il n'est pas jusqu'aux hymnes à la beauté de la femme, où il n'y ait du sang et des bravades... Et voilà la musique qui divertit le peuple, à ses moments d'expansion, celle qui l'*égaiera* peut-être encore pendant des siècles!... Oui, nous sommes un peuple triste. La tristesse, nous l'avons dans les moelles. Nous ne savons pas chanter, si ce n'est en menaçant et en pleurant; et la chanson nous paraît d'autant plus belle qu'il s'y trouve plus de soupirs, de hoquets douloureux et de râles d'agonie.

— C'est vrai, — repartit Gabriel, — et il ne saurait en être autrement. Le peuple espagnol a cru, les yeux fermés, en ses rois et en ses prêtres comme en les seuls représentants de Dieu, et il s'est façonné à leur image et ressemblance... Sa gaieté est celle du moine : nos romans picaresques sont des contes de réfectoire, inventés à l'heure de la digestion. Notre rire a toujours les mêmes objets : l'indigence grotesque, les poux, le bassin vernissé que l'hidalgo a pour unique meuble; les ruses de la faim qui s'ingénie pour voler à un compagnon sa provision de croûtes; l'adresse à couper la bourse de ces dames voilées qui exerçaient la galanterie dans les églises et qui ont servi de modèle aux poètes du siècle d'or pour peindre un monde où régnait le faux honneur; la femme esclave qui, derrière ses grilles et jalousement surveillée, était plus vicieuse que celle d'aujourd'hui avec sa liberté entière... La tristesse espagnole est l'œuvre de nos rois, de ces sinistres malades qui rêvaient l'empire du monde, tandis que leur peuple mourait de faim. Voyant que les faits ne répondaient pas à leurs espérances, ils devenaient hypocondres et fanatiques, attribuaient leurs échecs à un châtiment de Dieu, et, pour apaiser la divinité, s'adonnaient à une dévotion cruelle. Quand Felipe II apprit le naufrage de « l'invincible *Armada* » et la mort de tant de milliers d'hommes, qui mettait la moitié de l'Espagne en deuil, il ne sourcilla pas : « Je les avais envoyés

1. Le *calañés* est le chapeau andalous, rond et à bords retroussés; la *faja* est cette large ceinture de couleur que les gens du peuple enroulent autour de leurs reins. Les « chevaliers à *calañés* et à *faja* » sont les individus dangereux qui pullulent dans le Sud de l'Espagne.

combattre contre les hommes, non contre les éléments », dit-il. Et il continua sa prière, dans la chapelle de l'Escurial. La tristesse impassible et féroce de ces monarques pèse encore sur notre nation. Ce n'est pas sans motif que, durant des siècles, le noir fut la couleur favorite à la cour d'Espagne. Les bois sombres des résidences royales, les allées obscures et froides ont été et sont encore leurs promenades de prédilection. Leurs palais de campagne ont des toitures brunes, des tours plates surmontées de girouettes, des cloîtres lugubres comme ceux des monastères.

Dans cette petite chambre, sans autre auditeur que le maître de chapelle, Gabriel oubliait la discrétion qu'il s'était imposée pour la sauvegarde de son repos : là, il pouvait parler sans crainte.

— L'humeur chagrine — reprit-il — était le châtiment infligé par la nature aux despotes espagnols. Lorsqu'un roi était né avec un certain goût artistique, comme Fernando VI, ce roi, au lieu de goûter la joie de vivre, mourait de langueur à écouter les airs de *soprano* que lui roucoulait la voix féminine de Farinelli. Ceux qui étaient nés trop obtus pour sentir le beau passaient leur existence dans les forêts voisines de Madrid, à courre le cerf, fusil en main ; et on les voyait bâiller d'ennui pendant les haltes !... La tristesse du catholicisme a pénétré nos rois jusqu'aux moelles. Tandis que l'humanité, enhardie par le souffle sensuel de la Renaissance, admirait l'Apollon et rendait un culte aux Vénus que la charrue exhumait d'entre les ruines, le type de la beauté suprême, pour la monarchie espagnole, était le Christ poudreux et noirâtre des vieilles cathédrales, avec sa bouche livide, son corps contracté et squelettique, ses pieds osseux d'où le sang ruisselait : ce sang qu'aiment les religions, lorsque le doute commence à poindre, que la foi chancelle, et que, pour imposer le dogme, on met la main à l'épée... Tandis qu'à Versailles les fontaines chantaient entre des nymphes de marbre, et que les courtisans de Louis XIV, en habits multicolores, papillonnaient, impudiques comme des païens, autour d'aimables dames, prodigues de leurs corps, la cour d'Espagne, vêtue de noir, le chapelet à la ceinture, assistait à un autodafé et portait le ruban vert du saint-office : car on s'honorait d'être l'alguazil des brûleurs d'hérétiques.

» Oui, nous sommes un peuple gouverné par la tristesse. La morne tristesse de ces siècles noirs dure encore chez nous. J'ai songé souvent combien l'existence devait être alors difficile, pour un esprit éveillé. L'Inquisition, toujours épiant les paroles et tâchant de deviner les pensées; la conquête du ciel considérée comme l'unique idéal de la vie, et cette conquête de jour en jour plus ardue. Pour se sauver, il fallait donner son argent à l'Église; et l'état parfait, c'était la pauvreté. Outre le sacrifice du bien-être, il y avait l'oraison à toute heure, la visite quotidienne de l'église, la vie de confrérie, les coups de discipline dans la crypte, la voix du « Frère du Péché mortel » interrompant le sommeil pour rappeler que la mort est proche; et, ajoutées à cette existence d'éternel effroi, l'incertitude du salut, l'appréhension d'aller en enfer pour une peccadille, l'impossibilité d'apaiser jamais complètement ce Dieu rancunier et vindicatif; et encore la menace de la souffrance physique, la terreur du bûcher, cette terreur qui rendait lâches même les hommes intelligents.

» Ainsi s'explique la cynique confession du chanoine Llorente, disant pourquoi il avait été secrétaire du saint-office : « Il était question de rôtir des gens; et, pour ne pas être rôti, je me suis mis du côté des rôtisseurs. » Les esprits éclairés n'avaient pas d'autre ressource. Comment résister et se rebeller? Le roi, maître des vies et des biens, n'était lui-même qu'un serviteur des évêques, des moines et des familiers du saint-office. Les monarques d'Espagne, à l'exception des premiers Bourbons, furent les valets de l'Église. Nulle part on n'a vu comme chez nous la solidarité qu'il y a entre le trône et l'autel. La religion peut bien vivre sans les rois, mais la monarchie ne peut subsister sans la religion. Le guerrier heureux, le *conquistador* qui se crée un empire, n'a pas d'abord besoin du prêtre : son épée et le prestige de ses hauts faits lui suffisent. Mais, à l'approche de la mort, il pense à ses héritiers, qui ne disposeront pas, comme lui-même, de la gloire pour se faire admirer et de la crainte pour se faire respecter; et alors, par l'intermédiaire du prêtre, il prend Dieu comme un mystérieux allié qui veillera à la conservation de sa couronne. Les fondateurs de dynastie règnent « par la grâce de la force », et leurs descendants règnent « par la grâce de Dieu... »

Gabriel se tut, quelques instants : il étouffait; sa poitrine était secouée par les quintes d'une toux caverneuse. Le maître de chapelle en fut alarmé.

— Ne vous effrayez pas, Don Luis, — dit-il, remis de cette crise. — Cela m'arrive tous les jours. Je suis malade, et je ne devrais pas tant parler. Mais c'est plus fort que moi : je m'irrite devant ce qu'ont d'absurde la monarchie et la religion, non seulement dans mon pays, mais dans le monde entier...

— Moi, — dit le maître de chapelle, — la politique ne m'intéresse pas. Royautés et républiques, c'est pour moi la même chose : ma seule patrie, c'est l'art. J'ignore ce que peut être la monarchie dans ces autres pays que vous avez visités; mais, en Espagne, je vois qu'elle est morte. On l'y tolère, comme tant d'autres débris du passé; mais elle n'inspire aucun enthousiasme, et personne n'est disposé à se sacrifier pour elle. J'imagine que les gens mêmes qui vivent à son ombre, et dont les intérêts particuliers se confondent avec ceux du trône, sont plus fervents de bouche que de cœur.

— Oui, c'est ainsi, — répondit Gabriel. — Le dernier souverain aimé et populaire fut Fernando VII. A tel peuple, tel monarque!... Depuis, la nation, plus instruite, s'est quelque peu émancipée; mais, pour nos rois, il n'y a pas eu de progrès : au contraire, ils semblent avoir reculé, avoir renoncé toujours davantage aux tendances réformatrices et anticléricales des premiers Bourbons. Aujourd'hui, si les maîtres qui élèvent un jeune prince disaient : « Nous voulons faire de lui un Carlos III », les pierres mêmes du palais en seraient scandalisées. La politique autrichienne a ressuscité, semblable à ces plantes parasites qu'on arrache vainement et qui reparaissent un peu plus tard. Si, dans la demeure de nos rois, quelqu'un veut rapporter des exemples du passé, ce sont les Césars d'Autriche qu'il évoque. Mais on y a totalement oublié les princes qui tuèrent moralement l'Inquisition, expulsèrent les jésuites et développèrent la prospérité matérielle du royaume. On renie la mémoire de ces ministres étrangers qui sont venus civiliser l'Espagne et qui ont été les maîtres d'Aranda et de Florida-Blanca. Jésuites, moines et curés ordonnent et dirigent tout, comme aux pires temps de Carlos II... Oui,

Don Luis, vous dites bien : la monarchie est morte. Entre le pays et elle, il y a le même rapport qu'entre un vivant et un cadavre. La séculaire paresse des Espagnols, leur apathique immobilité, cette crainte de l'inconnu qu'éprouvent les peuples stationnaires, font durer une institution qui, pour justifier son existence, n'a pas même, chez nous, comme elle l'a chez d'autres nations, le succès militaire et l'agrandissement territorial.

Presque toujours, dans la matinée, Gabriel tenait compagnie à sa nièce, bercé par le tic tac de la machine à coudre, tandis qu'il regardait passer sous l'aiguille, à petits sauts, la toile qui répandait l'odeur spéciale des tissus neufs.

Il contemplait Sagrario toujours triste, taciturne, acharnée au travail. Si, de temps à autre, elle relevait la tête, pour arranger le fil, et que son regard rencontrât celui de Gabriel, son visage s'animait d'un faible sourire. Dans l'isolement où les avait laissés l'indignation du père, ils sentaient le besoin de se rapprocher, comme s'ils étaient menacés d'un péril. La maladie les unissait. Il avait pitié de la malheureuse, en voyant dans quel état le monde l'avait rendue à ce foyer d'où elle s'était enfuie. Quelquefois elle souffrait cruellement; son sourire découvrait des dents gâtées; sa peau, naguère si blanche et si douce, avait maintenant des taches rougeâtres. Mais, malgré tout, la jeunesse, avec sa force printanière, continuait à fleurir parmi ce ravage et donnait de l'éclat à ces yeux, de la grâce à ce sourire.

Quelquefois Gabriel, pendant ses nuits d'insomnie, secoué par les quintes de toux, la poitrine et la tête baignées d'une sueur froide, entendait de son lit les plaintes que sa nièce essayait d'étouffer : car elle aurait voulu que personne, à la maison, ne s'aperçût de son martyre.

— Qu'est-ce que tu avais, hier soir? — lui demandait-il, le lendemain matin. — Pourquoi te plaignais-tu?

Et Sagrario, d'abord hésitante, finissait par avouer ses tortures.

— C'est dans les os que je souffre : une horrible douleur qui me tenaille, dès que j'entre au lit... Il me semble qu'on me déchire par morceaux... Et vous, comment allez-vous? Toute

la nuit, je vous ai entendu tousser. Il semblait que vous aviez des suffocations...

Ces deux invalides oubliaient chacun sa propre misère pour ne penser qu'à celle de l'autre. Un courant de commisération tendre s'établissait entre leurs âmes; et ce qu'ils éprouvaient, c'était, non l'attraction du sexe, mais une sympathie fraternelle inspirée par le malheur.

Souvent aussi Sagrario renvoyait son oncle. Elle se chagrinait de le voir immobile près d'elle, toussant douloureusement et la contemplant comme un objet d'adoration.

— Mais allez-vous-en donc! — disait-elle, affectant la gaieté. — Cela me donne sur les nerfs, de vous voir toujours là, tranquille, sage comme une image, à me tenir compagnie, quand vous auriez si grand besoin d'action et de mouvement! Allez rejoindre vos amis : ils sont en train de médire de moi, parce qu'ils se figurent que c'est moi qui vous retiens... Promenez-vous, mon oncle! Parlez de ces choses qui vous animent si fort et que ces pauvres gens écoutent bouche béante! Mais prenez garde au froid, et ne vous fatiguez pas trop...

Ces conseils, fréquemment répétés, firent que Gabriel oublia peu à peu sa résolution d'être prudent. Du reste, ses admirateurs des *Claverias* le guettaient et saisissaient avec empressement toutes les occasions de causer avec lui. Mais le lieu des entretiens fut changé.

— Réunissons-nous dans la Tour! — dit, un jour, le sonneur. — Verge-d'Argent est furieux contre nous, et il a même menacé le cordonnier de le mettre à la porte du Cloître, si on continuait de s'assembler chez lui. Mais, avec moi, il ne fera pas le méchant : il connaît mon caractère. Au surplus, s'il commande dans le Cloître haut, moi, je commande dans mon clocher; et, s'il y vient pour nous épier et nous molester, je suis homme à le jeter en bas de l'escalier, ce diable d'avare!...

Gabriel prit donc l'habitude de se rendre chez le sonneur. Les murs du logement, blanchis autrefois à la chaux, étaient ornés de gravures jaunies qui représentaient des épisodes de la guerre carliste, — souvenirs de cette campagne de *guerrillas* qui enorgueillissait naguère Mariano, mais dont il s'abstenait maintenant de parler. — Là, le révolutionnaire retrouvait tous ses anciens auditeurs, y compris Don Martin, l'aumônier des reli-

gieuses, qui montait en cachette pour n'être pas surpris par Verge-d'Argent, et le cordonnier, qui rattrapait en travaillant la nuit le temps perdu à écouter Gabriel. Le cordonnier, plus sauvage et moins expansif que les autres, était cependant le plus hardi de tous, lorsqu'il parlait : il avançait par bonds dans les idées nouvelles et acceptait du premier coup le plus lointain idéal.

— Je suis tout ce que tu es, Gabriel! — disait-il avec véhémence. — Tu es anarchiste? Eh bien, je le suis aussi! Tu veux que le pauvre vive, que le riche travaille, que chacun possède ce qu'il gagne, et que tous les hommes s'entr'aident? C'est précisément ça que je me disais, à ma manière, lorsque nous courions le monde armés du fusil et coiffés de la *boina*... Quant à la religion, qui jadis nous rendait fous, je ne m'en soucie plus. En t'écoutant, je me persuade que ce sont des balivernes inventées par les habiles, pour faire que les malheureux se résignent aux douleurs de la terre, dans l'espoir du ciel. Ce n'est pas mal calculé : car enfin, ceux qui, après leur mort, ne trouvent pas de ciel, seraient fort embarrassés pour venir s'en plaindre...

Un jour, Gabriel voulut visiter la cage des cloches. C'était au printemps, il faisait chaud, et le ciel était d'un azur limpide.

— Je n'ai pas vu la *Gorda*[1] depuis mon enfance, — dit-il. — Montons : je contemplerai Tolède pour la dernière fois.

Suivi de ses disciples, il monta lentement la spirale de l'étroit escalier. Là-haut, le vent tiède murmurait à travers les grilles énormes qui emprisonnent les cloches. Au centre de la voûte était suspendue cette fameuse *Gorda*, dont la gigantesque panse de bronze a tout un côté fêlé. Le battant qui a fait cette crevasse, couvert de ciselures, énorme comme un fût de colonne, était couché dessous, et un autre battant, moins lourd, occupait la cavité. Les toitures de la cathédrale, noires, vulgaires, s'étendaient aux pieds de Gabriel. Vis-à-vis, sur une colline, s'élevait l'Alcazar, plus haut et plus vaste que le monument religieux, comme s'il gardait l'esprit de l'empereur qui l'a édifié, de ce César du catholicisme, de ce champion de la foi, mais qui prétendait tenir l'Église assujettie.

1. La grosse cloche, qui pèse 17 800 kilog.

La ville éparpillait ses bâtisses autour de la cathédrale. Les maisons disparaissaient parmi une houle de tours, de coupoles et d'absides. On ne pouvait tourner les yeux nulle part sans rencontrer des églises, des chapelles, des couvents, d'anciens hôpitaux. La religion avait submergé le Tolède industriel d'autrefois et opprimait maintenant sous sa carapace de pierre la cité défunte. Sur quelques clochers ondoyait un petit drapeau rouge orné d'un calice blanc : cela signifiait qu'un nouveau prêtre avait chanté sa première messe.

— Jamais je ne suis monté ici sans apercevoir ces drapeaux! fit Don Martin, en s'asseyant près de Gabriel, sur une poutre. Le recrutement du clergé ne s'interrompt jamais; et la plupart des recrues choisissent la carrière ecclésiastique parce qu'ils voient l'Église encore triomphante et espèrent y avoir un brillant avenir. Les pauvres gens! Moi aussi, j'ai été conduit à l'autel parmi les chants et les discours, comme si je marchais au triomphe. L'encens se répandait en nuages devant mes yeux; ma famille pleurait d'émotion, en me voyant ministre de la divinité. Mais, le lendemain de la fête, quand les cierges et l'encensoir s'éteignent et que l'église reprend son aspect habituel, commencent la vie de misère et l'intrigue pour gagner son pain : sept *douros* par mois!...

Gabriel approuvait de la tête :

— Oui, — répondit-il, — vous êtes les premières victimes. L'heure des grandes fortunes ecclésiastiques est passée désormais. Les malheureux garçons qui endossent la soutane en rêvant à la mitre me font l'effet de ces émigrants qui vont en de lointains pays, fameux parce qu'on les exploite depuis de longs siècles, et qui les trouvent encore plus épuisés que le leur.

— Vous avez raison, Gabriel. Et pourtant l'Église aurait encore dans ses mamelles assez de lait pour tous les siens; mais quelques-uns seulement s'y cramponnent et boivent à en crever, tandis que les autres meurent d'inanition... Il y a de quoi rire, quand on entend affirmer que l'égalité et l'esprit démocratique règnent dans l'Église : nulle part ailleurs ne sévit un despotisme aussi impitoyable. Dans les premiers temps, les papes et les évêques étaient élus par les fidèles, et, s'ils usaient mal du pouvoir, on les déposait. Mais, aujourd'hui, il existe dans l'Église une aristocratie qui commence au chanoine; et

celui qui peut attraper une mitre n'a jamais de comptes à rendre. Dans le monde laïque, on révoque les employés, on force les ministres à donner leur démission, on dégrade les militaires, on détrône même les rois. Mais quelle responsabilité y a-t-il pour le pape et pour les évêques, une fois qu'ils sont sacrés et mis en correspondance avec le Saint-Esprit? Si vous réclamez justice, on vous renvoie devant des tribunaux où les juges appartiennent aussi à l'aristocratie du clergé...

Don Martin resta quelques instants silencieux, comme s'il recueillait ses souvenirs; puis il ajouta :

— Et la pauvreté actuelle de l'Église d'Espagne, quelle plaisanterie! Cette pauvreté n'est que relative. Sans doute, le clergé espagnol ne possède plus, comme autrefois, la moitié de la richesse totale de la nation; mais c'est encore chez nous que l'Église est le mieux traitée et que l'État lui fait la plus grosse part. Elle prélève sur notre budget quarante et un millions; et ce chiffre, qui lui paraît trop faible, est énorme dans un pays où l'on n'alloue que neuf millions à l'instruction publique et un million à l'assistance publique. Pour se maintenir en rapports avec Dieu, les Espagnols dépensent cinq fois plus que pour apprendre à lire... Mais ce chiffre de quarante et un millions n'est qu'un trompe-l'œil : on doit faire entrer aussi en ligne de compte les subventions et les pensions. L'Église émarge au ministère d'État pour les missions étrangères; au ministère de la guerre et de la marine, pour les aumôniers militaires; au ministère de l'instruction publique et à celui de la justice. Elle émarge pour soutenir le faste du Pontife romain, et c'est nous qui entretenons son ambassadeur; elle émarge pour la réparation des églises, pour les bibliothèques épiscopales, pour la colonisation de Fernando-Poo, pour les cas imprévus et pour je ne sais combien d'autres chapitres additionnels... En outre, il faut faire état des sommes que le peuple espagnol paie volontairement à l'Église : la Bulle de la sainte croisade produit plus de deux millions et demi chaque année; et les secours accordés individuellement par les fidèles aux fabriques, les revenus que les ordres religieux tirent de leur saint ministère, et c'est un gros morceau, — les subventions allouées par les conseils municipaux et généraux se chiffrent par des totaux considérables... Bref, l'Église, qui

parle sans cesse de sa pauvreté, touche de l'État et de la nation plus de trois cents millions par an, presque le double de ce que coûte l'armée; et cela n'empêche pas qu'on gémit, dans les sacristies, sur la dureté des temps!...

» Oui, trois cents millions! J'en ai fait le calcul. Et moi, membre du clergé, je gagne par mois sept *douros*; et la plupart des vicaires sont moins payés qu'un gabelou; et des milliers de prêtres besogneux sont réduits à courir de sacristie en sacristie pour attraper une messe qui fera bouillir leur marmite!... Où va donc tout cet argent? A l'aristocratie de l'Église : car, nous autres, nous n'en sommes que la valetaille. Quelle duperie, Gabriel! Renoncer à l'amour et à la famille, fuir les plaisirs profanes, s'affubler d'une robe de deuil, et, après tous ces sacrifices, gagner moins que les casseurs de cailloux!... Nous ne nous fatiguons pas, c'est vrai; nous sommes sûrs de ne pas tomber d'un échafaudage; mais notre misère est pire que celle de beaucoup d'ouvriers, et nous ne pouvons ni l'avouer ni solliciter l'aumône, à cause de notre habit dont il faut sauvegarder le prestige! Lorsque la domination de l'Église a pris fin en Espagne, nous avons été les seuls à en supporter les conséquences, nous, les petits. Le prêtre est pauvre; la cathédrale aussi est pauvre; mais le prince de l'Église conserve ses milliers de *douros* annuels, et l'état-major ecclésiastique débite tranquillement ses antiennes, sans avoir à s'inquiéter de la pitance...

Il était midi. Le sonneur venait de disparaître. On entendit grincer des chaînes, des poulies, et un sourd tonnerre fit trembler toute la Tour. Le métal et la pierre vibraient, l'éther même semblait s'ébranler dans l'espace. La *Gorda*, frappée par le battant, assourdissait ceux qui étaient à côté d'elle. Une minute après, dans l'Alcazar voisin, un fracas martial de tambours et de trompettes retentit.

— Toujours la même histoire! — fit observer Gabriel avec un sourire. — Beaucoup de bruit, peu de besogne!

La fête du *Corpus* approchait. La vie paisible de la cathédrale se poursuivait sans le moindre incident. Quelquefois, dans le Cloître haut, on causait de la santé de Son Éminence. Les graves ennuis que le cardinal avait eus avec le

chapitre l'avaient rendu malade et l'obligeaient à garder la chambre. On prétendait même qu'il venait d'avoir une attaque et que sa vie était en danger.

— C'est le cœur qui est malade, — affirmait le *Tato*, toujours bien renseigné sur les faits et gestes du prélat. — Doña Visitacion, voyant Don Sebastián si mal en point, pleure comme une Madeleine et maudit les chanoines.

Un matin, Verge-de-Bois, en s'asseyant à table, se mit à parler de la décadence de cette fête, fameuse dans le Tolède d'autrefois; et ses lamentations étaient si passionnées qu'il en oublia ce morne silence dont il se faisait un devoir, lorsqu'il était en présence de sa fille.

— Tu ne connaîtras pas notre véritable *Corpus*! — disait-il à Gabriel. — Tout ce qu'il en reste, ce sont les splendides tapisseries qu'on pose à l'extérieur de la cathédrale. Quant aux Géants, on ne les aligne plus devant la porte du Pardon, et la procession est une procession quelconque.

Le maître de chapelle reprenait, à l'unisson :

— Et la messe, monsieur Estaban!... Une jolie messe, pour une fête si solennelle! Quatre instruments loués au dehors, et quelques morceaux de Rossini, pas trop longs, afin de ne pas avoir à les payer trop cher. Dans de pareilles conditions, il vaudrait mieux se contenter de l'orgue...

Une vieille coutume exige que, la veille de la fête, la musique de l'Académie d'infanterie vienne jouer, le soir, devant la cathédrale. Tout Tolède accourt à cette sérénade, qui est un événement dans la vie monotone de la cité. En outre, il arrive des étrangers de Madrid et de la province, pour assister à la course de taureaux qui se donne le lendemain.

Le sonneur invita donc ses amis à entendre la musique dans la galerie gréco-romaine de la façade principale. A l'heure où l'on éteignait les lumières dans les *Claverias* et où Don Antolin fermait la porte de la rue, Gabriel et les autres se glissèrent avec précaution chez Mariano; et Sagrario elle-même, sur les instances de son oncle, les accompagna. La femme du savetier avait également suivi son mari, avec un marmot suspendu, comme toujours, à sa flasque mamelle. Ils s'assirent tous devant la balustrade de pierre, et ils regardèrent en bas, sur la place.

L'Hôtel de Ville était orné de rampes de lumière qui se reflétaient sur la cathédrale et prêtaient au granit un éclat d'incendie. Entre les petits arbres se promenaient des groupes de jeunes filles, en robes blanches, avec des fleurs. Les cadets marchaient derrière elles, la main sur la poignée du sabre, sveltes et souples dans le large pantalon à la turque. Le palais archiépiscopal était clos. Par-dessus la rougeoyante splendeur de la place, le regard se perdait dans la profondeur immense d'un ciel d'été, sombre, limpide, parsemé d'une poussière d'astres.

Quand la musique cessa, quand les illuminations s'éteignirent, les habitants de la cathédrale n'eurent pas le courage de s'en retourner chez eux : ils étaient si bien là! Ces gens, habitués à la réclusion et au silence des *Claverias*, jouissaient d'avoir devant eux cet espace libre et Tolède à leurs pieds.

Sagrario, qui n'était pas sortie du Cloître haut depuis son retour, contemplait le firmament avec extase.

— Que d'étoiles! — murmurait-elle, rêveuse.

— Le ciel est comme un champ, — répondit le sonneur; — avec le beau temps, les étoiles y poussent plus drues.

Après quoi, il y eut un long silence, qu'enfin le sonneur rompit en demandant :

— Qu'est-ce que c'est que le ciel? Qu'est-ce qu'il y a, plus loin que ce bleu?

A cette heure, la place était déserte et obscure, sans autre lumière que la clarté diffuse des étoiles. De l'immense voûte azurée descendait un calme religieux, une majesté qui pénétrait ces âmes simples. Le vertige de l'infini les gagnait insensiblement.

— Vous autres, — commença Gabriel, — vous êtes incapables de vous faire une idée de l'immensité. On vous a enseigné une rudimentaire création du monde : selon la pieuse légende, le monde est l'œuvre d'un Dieu personnel, semblable à l'homme; et ce gigantesque ouvrier l'a fabriqué en six jours. Combien la réalité est plus admirable!

» Cette terre, si grande à nos yeux, et peuplée par nous de religions, d'empires et de volontés divines, n'est qu'un atome dans l'univers. Le soleil même, qui nous paraît énorme quand nous le comparons à notre globe, n'est qu'un grain de pous-

sière dans l'infini. Ce que nous appelons les étoiles, ce sont des soleils comme le nôtre, entourés de planètes pareilles à notre terre, mais que leur petitesse rend invisibles. Combien y en a-t-il? A mesure que l'homme perfectionne les instruments d'optique et pénètre plus avant dans les abîmes du ciel, il en découvre davantage, et derrière les mondes connus apparaissent, au fond de la nuit, des mondes nouveaux... Les astres sont innombrables, plus pressés que les molécules de la fumée ou des nuages, et séparés néanmoins par de colossales distances. Les uns sont des mondes habités, comme celui-ci; d'autres le furent, mais ne le sont plus, et ils roulent, solitaires, dans l'immensité, en attendant une nouvelle évolution de la vie; d'autres enfin commencent à naître. La voie lactée est une poussière d'astres qui, pour nos yeux, ne forment qu'une masse; et cependant ils sont séparés par des distances où pourraient se mouvoir à l'aise trois mille soleils comme le nôtre, avec toute leur escorte de planètes...

— Alors, — demanda timidement le vieil organiste, en montrant la cathédrale, — qu'est-ce qu'on nous enseigne là dedans?

— Rien, — répondit Gabriel.

— Et nous, les hommes, que sommes-nous? — demanda le *perrero*.

— Rien.

— Et le gouvernement, les lois, les mœurs de la société? demanda le sonneur.

— Rien, toujours rien!

Sagrario fixa sur son oncle des yeux agrandis par la contemplation du ciel.

— Et Dieu? — demanda-t-elle, d'une voix douce. — Où est-il, Dieu?

Gabriel se tenait debout, appuyé à la balustrade de la galerie. Sa silhouette se découpait, noire et vigoureuse, sur le ciel étoilé.

— Dieu, — dit-il, — c'est nous-même et tout ce qui nous entoure; c'est la vie, qui, avec ses prodigieuses transformations, paraît toujours en train de mourir et toujours en train de renaître; c'est cette immensité qui nous effraie et qui dépasse notre intelligence; c'est la matière qui s'anime par la force

inhérente à sa substance et inséparable d'elle. En un mot, Dieu, c'est le monde!

VIII

Le matin de la fête du *Corpus*, la première personne que rencontra Gabriel, en sortant dans le Cloître, fut Don Antolin, qui avait aligné ses carnets à souche sur le rebord de la balustrade et qui les vérifiait.

— Voici un grand jour, — dit Gabriel, qui voulait flatter Verge-d'Argent. — Vous allez faire bonne recette : il viendra des étrangers.

Don Antolin regardait fixement Gabriel, peu convaincu de sa sincérité. Puis, lorsqu'il se fut assuré que celui-ci ne se moquait pas, il répondit avec satisfaction :

— Oui, la fête s'annonce bien. Il y aura beaucoup de personnes qui désireront visiter nos trésors... Ah! mon enfant, nous en avons grand besoin! Toi qui te réjouis de notre mal, tu peux être content! Nous vivons dans une telle indigence que nous avons toutes les peines du monde à payer les quatre sous que coûte cette dépense extraordinaire.

Et Don Antolin se tut, les yeux toujours fixés sur Gabriel. Sa physionomie se livrait à des jeux étranges, comme si une idée singulière lui passait par l'esprit et qu'il se demandât avec inquiétude s'il devait l'accueillir ou la repousser. Enfin, peu à peu, son visage s'éclaira d'un sourire narquois.

— A propos, Gabriel, — reprit-il avec un accent doucereux, qui n'en avait pas moins quelque chose d'agressif, — tu disais, l'autre jour, que tu voudrais gagner un peu d'argent, pour soulager ton frère. Eh bien, l'occasion s'en présente aujourd'hui. Te plairait-il d'être de ceux qui pousseront le char du saint sacrement?

Gabriel fut sur le point de répondre avec hauteur au malicieux abbé, dont l'intention ironique était évidente. Mais aussitôt le désir lui vint de triompher de Verge-d'Argent en acceptant la proposition. D'ailleurs il aurait été heureux de rapporter quelques sous à la maison, où sa présence avait causé une gêne manifeste. Le maigre salaire de son frère et la petite

pension payée par le maître de chapelle ne suffisaient plus, depuis que l'on avait à nourrir ce malade qui consommait, à lui seul, autant que tout le reste de la famille : car Esteban savait que l'unique espoir de guérison était dans la suralimentation, et, avec sa tendresse ingénue, il ne s'approchait jamais de Gabriel sans lui offrir quelque chose à manger ou à boire. Aussi, lorsque arrivaient les derniers jours du mois, il était obligé de recourir à Verge-d'Argent et de subir les exigences usuraires du vieux prêtre. Les scrupules de l'amour-propre s'évanouirent donc devant l'espoir de gagner une paire de *pesetas*.

— Mais non, tu ne voudrais pas! — reprit Verge-d'Argent, sur un ton sarcastique. — Tu es trop « vert », et ta dignité souffrirait, s'il te fallait promener le Seigneur dans les rues de Tolède.

— Vous vous trompez, — repartit Gabriel. — S'il ne s'agit que de vouloir, eh bien, je veux. Mais un malade peut-il fournir ce travail?

— Ne t'inquiète pas de ça, — répondit Don Antolin avec conviction. — Il y aura une dizaine d'hommes sous le char, et ce seront des hommes solides. Tu ne seras là que pour faire nombre. Et puis, je recommanderai que l'on te traite avec certains égards.

— Alors, c'est entendu, Don Antolin : vous pouvez compter sur moi. Je suis toujours prêt à gagner une journée, le cas échéant. Je descendrai tout à l'heure à la cathédrale.

Ce qui avait fini de le décider, c'était l'envie qu'il avait de sortir en ville, de se promener, sans que personne le vît, à travers ces rues de Tolède où il n'était pas retourné depuis le jour où il s'était enfermé dans la cathédrale. Au surplus, sa vanité était chatouillée par ce qu'il y avait de paradoxal dans cette situation : un incrédule, niant catégoriquement tout ce que la religion affirme, qui promènerait devant la foule dévote le Dieu du catholicisme. Cette idée le faisait sourire. N'y avait-il pas là une sorte de symbole? Sans doute, Verge-d'Argent se réjouissait aussi, parce qu'il voyait là une petite victoire de la religion obligeant ses ennemis mêmes à exhiber Dieu sur leurs épaules; mais lui, Gabriel, considérait la chose d'une autre manière : sous le char eucharistique, il représenterait le

doute et la négation cachés sous les dehors d'un culte encore splendide par la pompe extérieure, mais vide de foi et ne répondant plus à aucune croyance idéale...

Lorsque Gabriel entra dans la cathédrale, l'office du chapitre était achevé, la messe commençait. Le menu peuple, à la porte de la sacristie, commentait le grave incident qui troublait la fête : Son Éminence n'était pas descendue au chœur et n'assisterait pas à la procession. On disait que le prélat était malade; mais le personnel de la cathédrale souriait en se rappelant que, la veille au soir, ce malade était allé se promener jusqu'à l'ermitage de la Vierge de la Vega. La vérité, c'était que le cardinal ne voulait pas voir les chanoines : il était furieux contre eux, et il leur témoignait son mépris par ce refus de paraître à leur tête dans cette solennité.

Gabriel parcourut les nefs. L'affluence des fidèles y était plus grande que les autres jours, et néanmoins la cathédrale semblait encore déserte. Au transept, on voyait, agenouillées entre le chœur et le maître autel, des religieuses aux béguins amidonnés, pointus, qui surveillaient des groupes de petites filles habillées en noir et parées de rubans rouges ou bleus, selon la pension à laquelle elles appartenaient. Plusieurs officiers de l'Académie d'infanterie, ventrus et chauves, entendaient la messe debout, le képi appuyé contre le plastron de la tunique. Parmi cette affluence de gens épars et distraits par la musique, on remarquait les élèves du Collège des Demoiselles nobles, jouvencelles à peine pubères ou superbes femmes qui, dans toute l'ampleur de leur développement, regardaient autour d'elles avec des yeux de braise : toutes en robes noires, avec des mantilles de dentelle relevées par le peigne du chignon, la face avivée de vigoureuses touches de fard, comme il convient à d'aristocratiques personnes, si bien que leur grâce avait quelque chose de provocant et qu'elles semblaient échappées d'un cadre de Goya.

L'oncle vit son neveu le *Tato* vêtu d'une robe d'écarlate, comme un seigneur florentin, et occupé à frapper le pavé de sa verge pour effrayer les chiens. La *Tato* discutait avec un groupe de bergers : des hommes noirs et tordus comme des sarments, qui avaient des vestons bruns, des sandales et des guêtres; des femmes aux foulards rouges, dont les jupons

crasseux et raccommodés avaient servi à plusieurs générations. Ces gens étaient descendus de leur montagne pour voir la fête du *Corpus*, et ils marchaient le long des nefs, ayant de l'étonnement dans les pupilles, effrayés du bruit de leurs propres pas, tressaillant chaque fois que l'orgue rugissait, comme s'ils eussent craint d'être expulsés de ce palais magique, aussi beau que ceux des contes. Les femmes indiquaient du doigt les verrières de couleur, les rosaces des portails, les guerriers dorés de l'horloge, les tuyaux des orgues, et elles restaient immobiles, la bouche ouverte, dans une stupide contemplation. Le *perrero*, avec son costume rouge, faisait à ces paysans l'effet d'un prince, et, troublés par le respect, ils n'arrivaient pas à comprendre ce qu'il leur disait. Lorsqu'il menaça de sa verge le chien collé aux jambes de ses maîtres, ils se décidèrent à sortir de la cathédrale plutôt que d'abandonner ce fidèle compagnon de leur sauvage existence.

Gabriel vint regarder à travers la grille du chœur. Les stalles hautes et basses étaient occupées; et non seulement les chanoines et les bénéficiers étaient à leurs places, mais il y avait aussi les prêtres de la chapelle des Rois et les prébendés de la chapelle mozarabe, ces deux petites églises qui vivent à part, dans une traditionnelle autonomie, à l'intérieur de la cathédrale.

Il aperçut au milieu du chœur son ami le maître de chapelle, qui, en surplis godronné, battait la mesure avec un petit bâton d'ébène. Autour de lui étaient groupés une douzaine de musiciens et de chantres, dont les instruments et les voix étaient étouffés par l'avalanche des sons, chaque fois que, de là-haut, l'orgue les accompagnait. Le prêtre les dirigeait, avec un air de résignation, tandis que la musique allait se perdre, faible et mourante, dans le vide des nefs gigantesques.

Au maître autel, sur un char de forme carrée, se dressait la fameuse *custodia*, œuvre de maître Villalpando : — une petite chapelle gothique dont l'or brillait, à la lueur tremblante des cierges; — et cette œuvre était d'un travail si fin, si aérien, qu'au moindre mouvement les parties supérieures frissonnaient comme des épis sous la brise.

Peu à peu arrivaient les personnages invités à suivre la procession : des messieurs de la ville, en habit noir; des professeurs de l'Académie, en costume de gala, avec toutes leurs décorations;

des officiers de la Garde civile, dont l'uniforme rappelait celui qu'avait porté l'armée au commencement du XIXe siècle. Dans les nefs s'avançaient, en se dandinant et en sautillant, les bambins costumés en anges : — des anges à la Pompadour, avec des casaques de brocart, des souliers à talons rouges, des jabots de dentelle, des ailes de laiton attachées aux omoplates et une mitre ornée de plumes sur une perruque blanche. — En l'honneur de la fête, la Primatiale exhibait ses costumes traditionnels. Les livrées de gala endossées par les serviteurs du temple étaient toutes du XVIIIe siècle. Les deux hommes qui devaient guider le char avaient les cheveux frisés, poudrés, portaient la culotte et l'habit noir, comme les abbés d'autrefois. Les bedeaux et les sacristains étaient parés de *golillas* amidonnées et de perruques; le brocart et le velours habillaient tous ces pauvres diables des *Claverias*, qui avaient à peine de quoi manger. Les acolytes eux-mêmes éblouissaient, vêtus de dalmatiques d'or.

Le maître autel était paré des tapisseries du *Tanto monta*, — ces fameuses hautes lices des Rois Catholiques, chargées d'emblèmes et d'armoiries, don fait par Cisneros à la cathédrale. L'évêque coadjuteur, qui disait la messe, et les diacres qui l'assistaient, suaient sous les chasubles et les chapes anciennes, rehaussées d'épaisses et splendides broderies en relief, aussi lourdes et incommodes que des armures.

L'heure de la procession approchait, et la cathédrale commençait à s'animer. Les portes des sacristies s'ouvraient et se refermaient avec un bruit sourd; des gens affairés s'empressaient çà et là. Dans leur existence lente, monotone, l'événement annuel d'une procession qui devait parcourir plusieurs rues leur donnait autant de souci et d'émoi qu'une expédition aventureuse en de lointains parages.

Quand la messe fut finie, l'orgue se mit à rugir une marche désordonnée, quelque chose comme une danse sauvage, tandis que se préparait la procession. Les cloches carillonnaient. La musique de l'Académie avait cessé de jouer un pas redoublé, au seuil de la Porte Plane; et l'on entendait les commandements des officiers et le bruit sec des crosses de fusil, lorsque les compagnies de cadets reposaient les armes.

Don Antolin, avec sa verge d'argent et un pluvial de brocart,

courait, de-ci, de-là, pour réunir les serviteurs de la cathédrale. Tout en nage et congestionné, il s'approcha de Gabriel :

— A ton poste! le moment est venu!

Et il l'emmena vers le maître autel, près de la *custodia*.

Gabriel et huit ou neuf hommes s'introduisirent dans l'appareil, en soulevant une des tentures qui garnissaient les côtés. A l'intérieur de cette sorte de cage, ils étaient obligés de courber la tête. Leur fonction consistait à pousser le véhicule, qui roulait sur des roues cachées par les tentures. Ils n'avaient qu'à donner l'impulsion; hors de l'appareil, deux serviteurs, en perruque blanche et en habit noir, étaient chargés de tenir le timon de l'avant et le timon de l'arrière, et de guider ainsi le char eucharistique dans les rues tortueuses. Gabriel fut placé par ses compagnons au milieu d'eux, sur le premier rang : ce serait lui qui avertirait, lorsqu'il faudrait s'arrêter ou se remettre en marche. La *custodia* monumentale se dressait sur une plate-forme, et, entre la plate-forme et le char, on avait ménagé un petit espace libre par où Gabriel regardait, transmettant ensuite à ses camarades les indications du timonier de l'avant.

— Attention!... Marchez! — dit Gabriel, obéissant au signal donné de l'extérieur.

Et le char sacré se mit en marche avec lenteur, sur le plan incliné, fait avec des planches, qui recouvrait les degrés du maître autel. Hors de la grille, on dut faire halte. La foule était tombée à genoux. Don Antolin et les bedeaux ouvrirent un passage par où s'avancèrent les chanoines, dans leurs longs vêtements rouges, l'évêque coadjuteur avec sa mitre d'or, les dignitaires avec des mitres de lin, toutes blanches, sans le moindre ornement. Ils s'agenouillèrent aussi devant la *custodia*; l'orgue se tut, et, accompagnés par les sons enroués d'un trombone, ils entonnèrent un cantique d'adoration en l'honneur du saint sacrement. L'encens montait en petits nuages bleuâtres autour de la *custodia* et voilait l'éclat de l'or. Après que le cantique fut terminé, l'orgue joua de nouveau et le char se remit en marche. La *custodia* tremblait depuis la base jusqu'au faîte, et le mouvement faisait sonner comme des grelots d'argent les clochettes suspendues à ses ornements gothiques.

Gabriel cheminait, cramponné à une traverse du char, les yeux fixés sur le timonier de l'avant, les jambes frôlées par celles des hommes qui poussaient cet appareil, assez semblable aux chars des idoles de l'Indoustan.

Quand on fut sorti de la cathédrale par la Porte Plane, — la seule qui soit de niveau avec la rue, — Gabriel put embrasser du regard toute la procession. Il voyait les cavaliers de la Garde civile, qui ouvraient la marche; les timbaliers de la ville, vêtus de rouge; les croix paroissiales, groupées sans ordre autour de la croix de la cathédrale, énorme, très pesante; puis, tout le milieu de la rue libre, tandis que deux files de clercs et de soldats, à droite et à gauche, portaient des cierges; les diacres avec leurs encensoirs, assistés par les anges rococo, qui portaient les navettes pleines de la résine odorante; et les chanoines avec leurs précieuses chapes historiques. Derrière le saint sacrement étaient groupées les autorités; et le bataillon des cadets fermait la marche, l'arme au bras, les crânes au grand air, se balançant en mesure.

Les balcons étaient tendus de vieilles tapisseries et d'étoffes de Manille; les rues étaient abritées par des bannes; le pavé était recouvert d'une couche de sable, pour que le char eucharistique pût glisser aisément sur les cailloux pointus. Aux endroits où la rue montait, la *custodia* n'avançait que péniblement. Les hommes cachés à l'intérieur suaient, essoufflés. Et la solennité de la marche était troublée par les commandements du fabricien qui, en vêtements rouges, une verge à la main, dirigeait la procession, réprimandant sans cesse, pour le désaccord de leurs mouvements, les timoniers et ceux qui poussaient le char.

Quant à Gabriel, il toussait, l'échine endolorie par l'emprisonnement dans ce cachot mobile; mais il n'en était pas moins heureux de son escapade. Il lui semblait délicieux d'être sur la voie publique. Lui qui avait vu les plus grandes capitales de l'Europe, il admirait les rues étroites de cette vieille ville; et il éprouvait même l'espèce d'étourdissement que l'agitation moderne cause aux personnes habituées à une vie sédentaire. Et il riait en pensant à ce qu'aurait dit la foule, agenouillée avec dévotion, si elle avait su quel était cet homme qui ne montrait que ses yeux en dessous de la *custodia*. Ces officiers, en culotte

blanche à passepoil rouge, qui, l'épée au côté et le bicorne sur la hanche, faisaient escorte à Dieu, n'ignoraient pas, sans doute, l'existence de Gabriel; plusieurs d'entre eux avaient entendu parler de lui et gardaient probablement son nom dans leur mémoire comme celui d'un ennemi de la société. Et le réprouvé, celui que tout le monde repoussait, celui qui s'était réfugié dans un trou de la cathédrale comme les oiseaux errants nichent dans ses voûtes, c'était celui-là qui dirigeait la promenade de Dieu le long des rues de la pieuse ville!

Il était plus de midi quand la *custodia* revint à la Primatiale. Dès que les derniers cantiques furent récités, les prêtres se dépouillèrent à la hâte de leurs ornements et gagnèrent la sortie en débandade, sans même se saluer les uns les autres. Ils allaient déjeuner plus tard que d'habitude, et cette solennité extraordinaire dérangeait leur existence. L'église, si bruyante et resplendissante le matin, se dépeuplait rapidement, retombait dans l'ombre et le silence.

Lorsque Esteban vit Gabriel sortir de dessous le char eucharistique, il se fâcha :

— Tu vas te tuer! Un pareil travail n'est pas fait pour toi! Quel caprice t'a passé par la tête?

Gabriel souriait. Oui, c'était un caprice, mais il ne s'en repentait pas : il s'était promené en ville sans être vu, et son frère aurait de quoi faire bouillir la marmite pendant deux jours.

Verge-de-Bois s'attendrit :

— Mais, mon agneau, est-ce que je te demande quelque chose? Tout ce que je désire, c'est que tu vives tranquille et que tu te portes mieux.

Et, comme s'il voulait répondre à ce sacrifice par un autre qui réjouit Gabriel, il fit bonne figure à sa fille, quand ils furent remontés aux *Claverias*, et il causa avec elle pendant le déjeuner.

V. BLASCO IBÁÑEZ

Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.

(La fin au prochain numéro.)

PROMENADE AUX SALONS

DE 1907

— LETTRE TROP LONGUE —

La critique est aisée et l'art est difficile.
BOILEAU

Cher ami,

Vous m'avez dit : « J'ai la goutte. Je n'irai donc pas aux Salons. Voulez-vous aller vous promener pour moi au Grand Palais et me parler ensuite un peu des tableaux? »

J'ai répondu « oui ». Mais vous le saviez, n'est-ce pas? que je ne m'y connais pas du tout, du tout, ni en peinture, ni en sculpture, et que, si je regarde un tableau ou une statue, c'est à peu près sans savoir pourquoi il ou elle me plaît. Mes impressions seront donc irréfléchies, ignorantes et, le plus souvent, je le crains, saugrenues. Je ne serai même pas capable de vous dire si une toile est « largement brossée » ou si une autre est « d'une bonne pâte ». Je ne vous vanterai pas « la riche palette de M. X... » et je ne conseillerai pas à M. Y... « de se méfier un peu des noirs ». Je ne m'écrierai pas : « Quel puissant modelé! » ou : « Quelle délicatesse de touche! » Je ne

me mêlerai pas de bougonner : « Fichue peinture! sale dessin! » Je ne mettrai pas ma main en abat-jour sur mon nez pour prononcer ensuite, en me reculant et en inclinant la tête sur l'épaule d'un air prétentieux et connaisseur, un œil cligné : « Oh! la passion de cette tête!... l'intensité de ce paysage! » — ou *vice versâ*.

Car on ne s'improvise pas critique d'art; et je ne le suis pas pour un sou; je ne suis même pas « critiquette » pour une monnaie du pape! En vous écrivant cette lettre, cher ami, j'ai le sentiment de me mêler de ce qui ne me regarde en aucune façon. Les femmes, il est vrai, même quand elles ne s'affublent pas d'un nom d'homme, pour mieux conserver leur sérieux, ont toujours eu un peu l'habitude de s'occuper de ce qui ne les concerne point. Je m'enhardis en me souvenant que les peintres se mêlent quelquefois de littérature ou de musique.

Donc, ce ne sera pas la première fois qu'on oubliera le sage avis de Florian : « Chacun son métier, les vaches seront bien gardées », ni que le danseur tiendra la place du calculateur, comme l'a déploré Beaumarchais.

Allons, commençons avec courage le rôle ingrat de ce danseur! Il me semble que je suis tout à fait comme la petite dame du gentil tableautin d'Albert Guillaume intitulé *les Philistins*. Je ne m'y connais pas, j'ai un face-à-main comme elle et, comme elle, ignare et attentive, je regarde paysages, bustes et portraits. Si, après avoir dit quelques bêtises, la petite dame pouvait se retourner pour sourire malicieusement de la bouche et de l'œil aux gens intelligents qui peut-être l'entourent, ne se sentiraient-ils pas pénétrés d'indulgence à son égard parce qu'elle n'est encore ni trop vieille ni trop laide? Messieurs les peintres et les sculpteurs puissent-ils m'en accorder autant! Et d'abord, avant de m'en vouloir de mes injustices involontaires ou de mes stupidités encore moins conscientes, qu'ils songent au silence patient et résigné que les vagues, les nuées, les bois, les jardins et les plages, les animaux, et même les humains, qui savent pourtant parler, ont toujours observé à l'égard des mauvais peintres qui ont osé fixer, et comment! quelque aspect de leur grâce éphémère ou de leur durable beauté.

*
* *

D'abord, visite à la Société Nationale des Beaux-Arts. Quel froid, cher ami! Un froid à congeler les plus brûlants enthousiasmes, à vêtir de rhumatismes et à gratifier de catarrhes les infortunés qui viennent errer au Salon de 1907 et auxquels les artistes, ces ingrats, ne sauront pas le moindre gré de leur bronchite contractée pour l'amour de l'art. Aussi, l'aspect seul de la sculpture peut épouvanter. On a le sentiment, et on en grelotte, qu'on ne se réchauffera ni ne s'en ira plus jamais, qu'on sera numérotée comme les parapluies et installée définitivement, après avoir été déshabillée, sur un socle ou un piédestal tout prêt pour notre glaciale pétrification. Mais on est tout de suite en face de l'*Homme qui marche*. Et on ne pense même pas qu'il marche pour se réchauffer. Car, en contemplant les jambes admirables, en s'émerveillant du mouvement si vrai, si prodigieux, qu'il semble que cette statue mutilée doive en effet passer enfin « par-dessus son propre piédestal » comme le coureur du sonnet de Heredia, on oublie qu'on est transi et que dehors il pleut. C'est une magnifique étude que cette statue antique signée Rodin. Et même cela n'étonne guère si ce personnage symbolique est sans tête et sans bras : il avance aveuglément comme une force, inévitablement comme le destin; chacun de ses pas formidables écrasera, sans doute, des milliers de petites vies; il n'a pas d'yeux pour les voir, pas d'oreilles pour les entendre, et pas de mains pour les sauver.

M. Rodin expose encore trois bustes, dont l'un, celui de droite, me plaît par je ne sais quelle grâce ambiguë faite de robustesse et de langueur.

L'immense voile de pierre sous lequel trébuche l'allégorie de M. de Saint-Marceaux, *Sur le chemin de la vie*, est d'un très beau déploiement. Les *Aveugles* de M. Charlier nous font comprendre par l'expression de tout leur corps, autant que par leurs paupières baissées, que leurs yeux sont encore moins clairvoyants que ceux des autres statues. La *Naïade* de M. Halou s'étire, fluide et froide. La *Folle danse* de M. Jef Lambeaux est tournoyante et essoufflée. La *Femme sortant du bain*, de M. Bartholomé, a une superbe ligne de dos et ses cheveux

sont lourds et comme toujours mouillés. Mais je ne puis m'empêcher de regretter que la pierre où elle est sculptée soit de ce ton brun : il semble trop que cette baigneuse se soit plongée dans un étang vaseux et qu'elle soit teinte par les eaux jaunâtres.

Le *Buste de jeune fille* de madame Charlotte Besnard est délicieux : les belles paupières paraissent baissées sur les grands yeux pleins de secrets et la bouche est à la fois docte et ingénue. Le *Buste d'enfant* par la princesse Hélène de Caraman-Chimay est charmant : cette tête de gentil gosse en bronze vert, avec sa mèche, son col évasé, son étroite cravate, c'est petit garçon au possible et tout à fait vrai. Voici les nobles bustes de M. Dampt, les plâtres patinés de M. Tombay, — une *Fillette* et un *Enfant* qui ont l'air de deux fruits joufflus, jaunes et rouges; une jolie *Femme riant*, de M. Toussaint, une petite tête d'enfant, de madame Antoinette Vallgren; la *Jeunesse*, de M. Wittig, qui, jeune femme aux jambes croisées, semble à la fois rêver à des joies irréalisables et s'ennuyer... plus qu'un peu, — ce qui est très jeunesse.

Voyons encore le svelte *Adolescent* de M. L. Schnegg, deux bronzes à cire perdue, très expressifs de M. d'Aulnay; une délicate tête de M. Michel Cazin, d'après mademoiselle de N...; une *Ève* de M. Buchs, qui cache son visage de son bras haut, par un geste de pudeur triste; un *Endymion* de madame Cadwalader-Guild : les bras levés, il invoque, sans doute, la lune mystérieuse dont la lueur a pâli son marbre; n'est-il pas un peu las d'être l'amant d'une déesse encore plus capricieuse et pas beaucoup plus sage qu'une femme?... Les bustes de madame Bernières-Henraux sont jolis; les deux statuettes de M. Blanchot sont élégantes, ainsi que celles de M. Gruberski. La silhouette de femme dans le vent, de M. Jungbluth, est amusante. Le fragment de panneau appelé *Souffrance*, de M. Maillols-Laspeyres, est d'une touchante expression.

Je vois encore, au hasard de ma promenade, des bronzes de M. Olson, une vitrine de plaquettes-portraits de M. Paul Paulin; des masques de M. A.-C. Séraphin; *la Floraison*, bas-relief de M. Dejean, d'une charmante composition, et de remarquables *Études algériennes* de M. A. Mulot.

Jolie, la *Fillette* de M. E.-M. Sandoz! Toute nue, elle est

assise, et lit un très grand livre qu'elle appuie sur son genou replié. Son petit corps frêle est fait d'un marbre rose. Bien coiffée, l'air raisonnable, la bouche en moue, elle lit le livre trop lourd pour elle. — Si c'est le livre de la vie, mademoiselle, qui est ainsi étalé sur vos genoux, si imprudemment, refermez-le, voulez-vous? bien vite, car on y trouve beaucoup d'histoires trop tristes pour les petites filles de votre âge, même quand elles ont un gentil corps insensible et rose, en marbre doux. — *La Coupe des dieux païens*, de M. J.-A. Injalbert, est d'un marbre doré; on se plaît à la regarder longtemps. Le Silène qui la soutient à grand'peine semble danser, ivre, sur ses pieds de bouc. Après avoir bu dans l'immense coupe, à pleines lèvres, le Silène divinement aviné a dû renverser tout le reste du breuvage, et voilà pourquoi la coupe creuse est vide. Cette composition est d'un charmant effet décoratif et je la préfère à la *Terre cuite du général X...*, signée du même auteur.

Est-ce que c'est très divertissant, des statuettes ou des bustes d'homme? Quel plaisir peut bien éprouver l'artiste à modeler un faux col, un revers de redingote et une décoration, à parachever une calvitie ou à hérisser une brosse rude? Je ne juge pas cela séduisant et j'aime mieux la brave *Tête de chien* (*plâtre*) de M. Ingels. Cela nous change un peu des ennuyeux masques humains que les expositions de sculpture nous admettent à contempler. Il y a toujours trop de vilaines figures d'hommes et de femmes, présentées sur des socles à notre attention découragée : on est très content de regarder plutôt l'*Éléphant* et les *Tigres* de M. Clavelin, les *Ours, lion et panthère* de M. Nicoloff, les vigoureux chevaux de M. Cedercreutz, les chats et les chiens si familiers de M. Perrat et les *Anon et chats* si gentils de mademoiselle Jane Poupelet.

*
* *

Dès l'entrée de la première salle de peinture, on est frappé par les deux grandes toiles de M. Albert Besnard, *la Pensée* et *la Matière*. La Pensée, sous ses voiles sombres, ressemble à la Mort et montre à deux adolescents le gouffre insondable où elle pourrait les précipiter. — Sans doute est-ce pour échapper au danger du vertige et de la chute dans l'abîme que tant de

gens, à commencer par moi, ne pensent jamais à rien! — Il y a des nuages très beaux qui dessinent presque des formes vivantes, et sur la terre vague et lointaine est assis un être qui, je le suppose, est l'orgueil humain, fils de cette noire pensée.

Il y a dans la même salle une fillette qui, elle, ne songe à rien, sauf à se regarder dans un miroir, toute joyeuse de s'être déguisée en grande personne avec une jupe longue et un châle à pointes... Amusez-vous bien, petite fille, et dépêchez-vous, car le temps aura tôt fait de vous déguiser en vieille et cela ne vous divertira plus du tout.

Par le même auteur, M. E.-P. Ullman : *le Modèle attardé*. Dans un atelier, avec le peintre et ses amis, une jeune femme, n'ayant pour tout vêtement que ses pantoufles, joue du violoncelle. Heureusement que ce n'est pas du violon : cela aurait été trop irrespectueux pour monsieur Ingres.

Il faut que je vous avertisse, cher ami, que la promenade que vous allez refaire avec moi sera un peu capricieuse. Je ne vous conduirai pas méthodiquement de salle en salle. Mes souvenirs sont mal guidés par le catalogue, qui suit l'ordre alphabétique. Mais cela vous est égal, en somme? Regardons, en passant, la *Fête travestie* de M. H. de Beaumont, bigarrée, cocasse, avec ses costumes mélangés. Si nous y réfléchissons, tout est beaucoup ainsi dans la vie, qui ne se pique pourtant pas d'être travestie et n'est presque jamais une fête, — même au Salon de 1907!

Les gens réunis par M. Bellery-Desfontaines, *Entre amis*, ne sont pas costumés, mais ils ont l'air assez contents tout de même. Dans la chaude lumière voilée que la lampe rose répand sur tout le tableau, ils brodent, ou feuillettent des images. Je ne crois pas qu'ils parlent... Mais, n'est-ce pas, entre amis, c'est une joie de n'avoir plus rien à se dire!

La *Jeune fille* nue de mademoiselle Bermond est charmante de naturel et de distraction : — une distraction si parfaite que, sans aucun doute, elle oubliera de s'habiller pour sortir!

La jeune fille que M. J.-E. Blanche incline sur un miroir est vêtue d'une jupe en gaze d'or. Cette jupe est légère, fragile; ses plis sont d'une transparence cassante. Ronde et lumineusement dorée comme la bulle d'un vase, elle paraît due, cette étoffe de verre, à la canne magique du verrier. La jeune fille ainsi

parée interroge son sourire avec une attention un peu anxieuse. — J'ai souvent songé entre deux miroirs, voyant mon apparence multipliée par tous ces reflets de plus en plus vagues, au mystère de tous ces nous-mêmes qui ne nous ressemblent pas tous *de la même façon*. Notre image, au lieu de s'y multiplier, s'y divise-t-elle, au contraire, pour essayer de nous faire connaître, par nos aspects divers, des sentiments cachés au plus profond de nous et que nous ignorons? Est-ce que bien souvent dans la glace nous ne nous considérons pas avec étonnement ainsi qu'une étrangère fraternelle? Et, lorsque nous nous éloignons, tous ces reflets semblent peu à peu se réunir en un seul, comme des fleurs du même nom, à la fois pareilles et différentes, pour recomposer le bouquet de notre être réel.

Mais, dans son miroir clair, la jeune fille en corsage noir et jupe d'or contemple simplement avec coquetterie sa grâce encore plus fragile que *le Verre de Venise*.

Avec cette toile, M. J.-E. Blanche expose une intéressante esquisse et un portrait du célèbre auteur de *Jude l'Obscur*, Thomas Hardy, et une élégante pêcheuse en robe et bas d'un rouge grenat très chaud.

Encore une *Femme au miroir*, de M. R. Bunny; et une « *psyché* », de M. Armand Berton. Je crois bien qu'il y a aussi un miroir derrière l'*Herminie* de M. Caro-Delaville, — dont les trois toiles font penser à des scènes naturalistes de la *Nana* de Zola. — Moins plantureuse et très gentille est la gosse aux petits seins que M. Pierre Carrier-Belleuse appelle *Jeunesse*. — Encore un *Nu*, agréablement embrumé, de madame S. Daynes-Grassot. — Une sérieuse *Fantaisie* de M. Agache, pour nous distraire d'une très sombre *Année terrible* M. Pierre Lagarde.

De M. Maurice Denis deux scènes mythologiques, *Ariane* et *Polyphème*. Degas et Forain, ces grands artistes, se plaisent à répéter cette admirable phrase de M. Ingres : « Jupiter est dans la rue, et c'est à vous de le rencontrer. » Ce n'est donc pas impossible qu'Ariane et Polyphème aient été vus par M. Denis au bord de la mer, en Bretagne, l'été. Mais je suis persuadée que ce n'était pas une dame en capeline verte des Galeries Lafayette qui dansait ainsi aux sons de la flûte du géant et que, pour rien au monde Ariane n'aurait mis, au sortir du bain, ce vilain peignoir à raies blanches et rouges afin de plaire

à ce jeune Bacchus couronné de pampres. Ce peignoir me choque et j'aime mieux voir galoper les deux chevaux couleur de bronze bleuâtre qu'un triton souffleur de conque entraîne dans la vague, au fond du tableau. — La *Nativité*, par le même auteur, est d'une naïveté rude et d'une obscurité illuminée que je préfère beaucoup aux deux scènes mythologico-balnéaires.

Il est assez curieux que M. Willette soit avec M. Maurice Denis le seul peintre qui ait traité, cette année, le si vieux et si éternellement beau sujet de la Vierge et de l'enfant Jésus. Inutile d'ajouter qu'ils ont compris ce sujet tout à fait différemment. M. Denis fait régner et planer dans l'étable natale je ne sais quelle misère divine et quelle majesté familière. Le Jésus de Willette danse, lui, joyeusement, sur les genoux d'une accorte Vierge Marie; l'atelier du charpentier est fort plaisant à habiter : les outils gisent à terre en désordre, mais la mère ne regarde pas encore les marteaux et les clous. Tout est paisible. Un lis a fleuri la quenouille inactive au rouet délaissé. N'est-ce pas un charmant et subtil symbole prouvant que la paresse même des êtres privilégiés est féconde? Et si la Vierge continue à jouer ainsi avec son fils, elle trouvera bientôt, au lieu d'une laine blanchement filée, toute une quenouille en soie d'argent, long bouquet de lis réunis. La jolie Vierge a un minois fort montmartrois : c'est tout à fait un tableau de piété pour le Sacré-Cœur.

La *Nursery* de madame Dubufe-Wehrlé nous ramène à l'âge des contes de fées. La petite fille, assise sur son petit fauteuil, au pied de son petit lit, tient dans ses petits bras sa grande poupée et semble pensive. C'est que bientôt va sonner l'heure où les jouets parlent aux gentils enfants intelligents, et leur disent des choses merveilleuses, comme dans l'inoubliable histoire de *Casse-Noisette* d'Alexandre Dumas.

L'*Enchanteresse Zeinel*, de M. A. E. Dinet, porte à ses chevilles d'or de lourds anneaux de fer, qu'elle devrait plutôt faire porter à ses amants réduits en esclavage. Elle forme, avec le jeune homme qu'elle aimait le jour où je suis allée la voir, un groupe d'une très troublante et sauvage beauté. Près d'elle, est, par le même peintre, le portrait de M. C..., qui est un monsieur très bien avec des favoris blancs. Le voisinage de l'enchanteresse me paraît fort dangereux pour lui et j'ai peur que

d'ici peu cette tête si distinguée, qui nous est présentée de face, ne soit tournée de profil, vers la belle *Zeinel*. — Toujours de M. Dinet, un autre très beau tableau. J'ai vu en Orient des enfants tout pareils à ceux qui précèdent sa vieille *Aveugle*. L'un d'eux tient un petit oiseau vivant prêt à s'envoler de nouveau, tel qu'un joyeux espoir, cependant que la vieille aux yeux clos porte sur son épaule, dans un ébouriffement de plumes colorées, un grand oiseau lourd et mort. — Le vieux pauvre de M. Engel (*la Descente*) se trouve placé par le sort à côté d'une Vénus de M. Gervex : peut-être regrette-t-il que son âge vénérable et sa pitoyable condition l'empêchent de convoiter cette rousse déesse. La *Convalescente* de madame Galtier-Boissière reprend goût à l'existence dans une chambre naïve et campagnarde, et la *Jeune fille au châle rose* de M. Gumery ne semble pas avoir jamais perdu le goût de la vie à laquelle elle prête sans doute la couleur de son châle.

Délicieuses, les jeunes femmes de M. Jeanniot, — celle-ci rêvant sur le pont du bateau qui la balance, et celle-là, dans un jardin d'automne où tous les feuillages sont incarnats, dorés ou pourpres, et où sa robe seule est restée d'un vert neuf et printanier.

Les tableaux de M. Albert Guillaume sont amusants. Avec *les Philistins*, dont j'ai parlé plus haut, il nous offre encore une *Pudeur* qui ne sera pas de longue durée, une *Consultation* qui va mal (ou bien) finir et une jeune dame nue qui fume une cigarette, la tête en bas et les pieds en l'air : on envie sa posture de loisir, alors qu'on a déjà piétiné soi-même de salle en salle pendant deux heures.

Les panneaux de M. La Touche, dans les tons chauds, rouge, orange et jaune, sont bien séduisants. Dans le *Désir de plaire*, combien est gentil le jeune singe qui tient avec préciosité un œillet et qui mire dans l'eau, pour imiter la belle dame coquette, ses petites grâces grimaçantes ! Il est partout, ce joli singe : dans les autres panneaux, tour à tour, il aide à panser le satyre rustique que l'automobile de la belle a blessé, il veille sur les petits enfants après avoir partagé leurs ébats, et il se sent un cœur très tendre de macaque sentimental tout en balançant la lanterne pour éclairer les deux amoureux.

Je suis sûre que, sans pouvoir parler, il devine les sentiments

de sa chère maîtresse, tandis que le perroquet du tableau de M. Ethel Mars ne sait, je le crains, que répéter aujourd'hui à la sienne, sans les comprendre, les propos galants ou passionnés tenus hier par quelque jeune homme, qui, lui, ne les pensait pas.

La dame que M. Lerolle nous montre deux fois de dos, d'abord peignant ses longs cheveux et ensuite toute coiffée, mais toujours nue, parachevant sa toilette, est d'une souplesse onduleuse et vivante. Je lui souhaite de mordre tout à l'heure dans quelques-uns des fruits si savoureux que le même peintre a répandus hors d'un panier avec une profusion si tentante.

Les tableaux de M. Raffaëlli, la *Vieille femme dans la neige* et l'*Automne de la vie*, sont d'une tristesse très résignée, pénétrante, et son *Boulevard des Capucines* vu par un jour de spleen et de morne ennui est très vrai. La *Femme étendue* de M. Éd. Saglio est renversée sur un canapé gris : ce gris, cette jupe, ces bas, les cheveux, le corsage, combinent très subtilement leurs couleurs à la fois différentes et fondues.

La Sieste de M. Spiro est fort galante : une jeune personne, sur un lit, nous montre les fruits de ses seins à demi-voilés; ils rappellent les pêches, dont une jatte, sur une chaise, est à moitié pleine. Ne manquons pas de regarder le *Coin de Music-hall* de M. Thomas, le personnel *Coussin jaune* de mademoiselle Langweil, le gracieux *Après le bain* de M. Tournès et les quatre intéressantes toiles de M. Roll. N'oublions pas une charmante *Femme à sa toilette* de M. Rosset-Granger.

On rit devant les tableaux de M. Jean Veber. *La Modiste* qui s'apprête à orner un chapeau d'un kilomètre de ruban est ironiquement divertissante; dans *le Ménage à la Mode*, devant la petite femme qui caquette entre un gros satisfait et un maigre abruti (lequel est l'amant?) un petit chien philosophe, assis sur son derrière et sur un tapis d'Orient semble dire : « Un seul de ces deux imbéciles ne pouvait donc pas suffire à t'empoisonner l'existence? »

Quant à la *Jeune Hébé* de M. Béraud, elle nous sourit, telle une affriolante affiche pour le champagne de l'Olympe.

***

Changeons tout à fait de genre en nous arrêtant devant la *Grand'Messe dans le Finistère*, de Lucien Simon. Cette belle

œuvre m'a rappelé les messes bretonnes auxquelles j'ai jadis assisté. Ce sont bien là les rudes visages des Bigouden et leurs types asiatiques. Leur entêtement pieux et l'atmosphère de siècles lointains qui flotte entre les vieux piliers de granit gris, tout cela est exprimé par M. Simon avec une absolue et suggestive vérité. D'ailleurs j'aime tout ce qui m'évoque cette Bretagne à la fois mélancolique, âpre et délicieuse. — Aussi je salue en passant les paysages bretons de M. Chabanian, de M. Damoye; j'admire les marines de M. Le Gout-Gérard, et, parmi elles, surtout : *Les bateaux pêcheurs au mouillage, le soir*... En face de cette toile, j'ai songé au port de Douarnenez, aux vieux marins et à leurs pipes dont la fumée va rejoindre les filets qui sèchent et ondulent au vent ainsi qu'une autre fumée; aux enfants guenillards, beaux et turbulents, qui lancent des galets dans l'eau tranquille où tremble le reflet serpentin des mâts, et aux barques profondes et sombres que cette mer paisible fait osciller comme de noirs berceaux. M. Maufra expose de sauvages effets de mer et de rochers et un *Quai du Croisic* d'une exactitude parfaite. Je goûte aussi le *Crépuscule breton* de M. Alfred Smith.

D'ailleurs, à la Société Nationale des Beaux Arts, il y a beaucoup d'excellents paysages. Citons : tous ceux de M. Billotte, *la Brume* de M. Cailliot, le *Ciel d'orage* de M. Chevalier, de *Vieilles maisons au bord de l'eau* de M. Dagnac-Rivière, des aspects d'automne de M. Dagnaux, d'éblouissants et roses coins de *Capri* de M. Guillaume Dubufe; un effet de flot moiré signé Henri Duhem, une *Rade de Toulon*, par M. Dumoulin; un long rayon jaune mourant dans une mer plate, par M. Hagborg; une plage de M. Dauphin, un *Soir à Dordrecht* de M. Iwill, une *Terrasse à Mayorque* de M. Rusinol, un *Cloître* paisible et frais de M. de Moncourt, de très jolis effets de M. Michel-Marius, — d'une eau qui s'épanouit en jet, bouillonne, tombe en cascatelles, ou s'endort dans un bassin. — Sur une belle voile couleur de soleil couchant se dessine le mousse de M. Montenard. Le *Jubé de Saint-Étienne-du-Mont* et la *Vieille fontaine en Bavière* de M. Eugène Morand ont bien les tons si chauds de la pierre vétuste toute rongée de mousses, imprégnée de rêves séculaires. Parmi les envois tous très intéressants de M. Etienne Moreau-Nélaton, ma préférence va à ce

tremblant, à ce fragile *Prunier en fleurs*, si vrai dans son irréalité, et qui semble n'avoir fleuri que pour un instant, pour la minute rapide pendant laquelle il abritera le Printemps, quand le Printemps passera et se reposera sur cette route.

M. de La Gandara nous offre encore de nostalgiques jardins du *Luxembourg*; M. Aublet, des paysages tunisiens; M. Guignard, une *Marche de nuit dans la pampa*; M. Lhermitte, un *Vieux moulin* très rustique et très mystérieux. M. Souillet a peint une *Notre-Dame* d'été qui surgit de la brume matinale avec laquelle elle paraît construite. M. Prunier fait glisser un bateau-mouche illuminé sur une Seine nocturne et pleine de feux.

Le vigoureux *Haleur* de M. Verstraete retient notre attention par la continuité de son effort. *La place du marché à Tanger*, de M. Lavery, est d'un Orient véridique et coloré. Parmi les toiles de Frits Thaulow un très joli et bizarre éclairage de fête de nuit miré dans la mer ténébreuse : — le *14 juillet à Dieppe*.

Dans les tableaux de M. René Ménard, toujours d'une distinction classique, mes sympathies sont pour *la Forêt*, le *Marais*, les *Pins*. *Les grands pins* de M. Dauchez, à travers lesquels on voit couler un sinueux fleuve d'argent, me semblent tout à fait beaux et j'aime aussi beaucoup *la Flaque*, où, protégée par un cirque de rochers bruns, va se plonger une femme blanche et nue. Les amants du *Pays bleu*, de M. M. Eliot, paraissent bien contents d'y être; nous retrouvons la même douceur, la même mélancolie, dans *la Fin du jour* et le *Coucher du soleil sur le Lac*, du même auteur.

Les paysages provençaux de M. Costeau me ravissent par le ton de miel roux des pierres, la limpidité de l'air où se dressent les nobles, les noirs cyprès, par son *Printemps* où le petit arbre en fleurs est touchant comme un enfant grêle, par les lointains si doux. Tous ces tableaux sont hantés d'une tendre songerie, — celle-là même qui, sans doute, ainsi qu'une jeune et un peu triste promeneuse, passe invisiblement sous l'arche de *la Vieille Porte* pour arriver jusqu'à nous.

Les Venises de M. Le Sidaner sont faites pour plaire infiniment à tous ceux que Venise enchante. *La Sérénade*!... On se revoit en gondole, écoutant les chansons, dans l'ombre liquide où quelques lanternes sont des fruits brillants offerts par la

nuit d'été. On ressent les impressions passées; elles se ravivent peu à peu. Et devant ces tableaux on rêve. N'est-ce pas sous le pont en croissant de lune de ce petit canal que par une soirée de septembre, M. R. H..., musicien charmant et plein de fantaisie, nous chanta non seulement ses adorables *Chansons vénitiennes*, mais des airs de Gluck et de Lulli? L'humide silence n'était troublé que par le bruit des socques dont le rare claquement frappait les dalles. Attirées par la musique, des femmes, malgré l'heure tardive, levées en hâte, drapées dans leurs longs châles noirs à franges, venaient s'accouder, un peu spectrales, au parapet du pont arqué, et, penchées, écoutaient. A peine quelque lumière, sur un radeau, pour éclairer le piano du compositeur qui nous donnait cette fête unique. L'obscurité enveloppait sous le même *felze* les gondoles découvertes, serrées les unes contre les autres dans le canal étroit dont elles heurtaient les murs avec un bruit clapotant. Alors, avec leurs gestes d'Arlequin de comédie, masqués par la nuit, les gondoliers s'aidaient de leur rame en forme de batte pour éloigner un peu les barques des murailles. Et l'on ne savait plus si ces barques berçaient des vivants ou ceux qui sont morts et qui autrefois ont aimé Venise comme nous l'aimons... Pouvons-nous affirmer que là, à droite, ce n'est pas le fantôme du grand Wagner chuchotant avec celui de lord Byron? Cette dame brune peut-être est George Sand, qui dans *Consuelo* a décrit de semblables nuits musicales. Le jeune homme au profil indécis qui se détourne de la dame brune est, sans doute, le divin Alfred de Musset... Oh! comme j'aurais eu envie de lui dire bonsoir! Mais je n'étais pas assez sûre ni que ce fût son ombre, ni que cette ombre ne fût pas encore trop profondément dégoûtée des femmes qui gribouillent pour qu'elle daignât répondre à mon salut...

Oui, quand la voix se taisait, c'était bien une Venise funéraire et que baignait le Styx. Les toiles de M. Le Sidaner, le *Petit canal*, *Sérénade*, m'ont replongée pour un instant dans ses transparentes ténèbres. Son *Palais au clair de lune* est éclairé d'une lueur magique et son *Palais rouge* prolonge dans l'onde un reflet couleur de feu, — ce feu d'où naissent les verreries aussi limpides que cette eau.

*
* *

Beaucoup de portraits signés : Dagnan-Bouveret, Carolus Duran, Aman-Jean, La Gandara, Pierre Bracquemond, Armand Point, Raymond Woog, Glazebrook, Lucien Daudet, L. Bouwens van der Boijen, J. Brissaud, B. Boutet de Monvel, Friand, J. Gounod, Mathey, Anquetin. Deux très beaux portraits de femme, par M. Lavery; un très vivant *Portrait de M. et madame B. et de leurs enfants*, par M. Lucien Simon; un très ressemblant portrait de M. Maurice Donnay, par M. Abel Faivre. De M. Jacques Baugnies, une fine harmonie en gris et noir; de M. Charles Cottet, un portrait de M. Lucien Simon, très vivant, très expressif, dans sa tristesse un peu sèche.

*
* *

Je ne puis regarder l'étonnant *Escalier du Petit Trianon*, de M. Lobre, sans songer aux millions de pas, glorieux ou humbles, hâtifs ou traînants, pompeux, cérémonieux ou précipités, qui ont foulé ces marches royales. Et devant la *Porte de la chapelle Saint-Piat* (*cathédrale de Chartres*), on est ébloui par le vitrail bleu, — d'un « bleu mystique » aurait dit Baudelaire, — qui paraît s'être azuré de siècle en siècle grâce à l'âme et à l'encens de millions de prières.

Les tableaux dits « d'intérieur » contiennent avec le portrait des choses, meubles, étoffes où bibelots, — l'évocation mystérieuse des êtres qui ont vécu dans ces chambres ou qui y ont passé. Aussi y a-t-il je ne sais quelle suggestion galante, tendre et triste dans ce lit de la *Chambre verte*, par M. Walter Gay. On y rêve des sommeils de dame pomponnée ou des amours mélancoliquement infidèles. Un instant, je galope de l'œil dans le *Corridor du château de Courances*, qui se prolonge avec, dans sa profondeur, tout l'attrait secret et un peu inquiétant des très vieilles et très vastes demeures. Citons encore deux agréables « intérieurs », un de M. Pierre Bracquemond où rougeoie un rideau cramoisi (ô Barbey !) et l'autre de M. Léopold Stevens.

*
* *

M. Zakarian m'a donné vraiment soif avec son étonnante *Tranche de melon d'Espagne*, d'un vert si frais, et qui doit être si désaltérant, si fondant : — c'est avec ces tranches de melons là, que les pauvres gens des pays chauds disent que pour deux sous « ils mangent, boivent et se lavent la figure ». — Ses *Raisins* sont succulents et ses *Prunes* semblent, dans l'ombre où il les a peintes, encore toutes chaudes du verger ensoleillé où on les a cueillies. Quant à ses *Instruments de musique*, ils sont absolument incomparables. Ce ne sont point seulement des objets aux beaux contours et aux formes bien groupées; ils sont encore hantés par l'âme des chants lointains et des vieux airs évanouis. Ils sont restés vibrants d'une harmonie intérieure. Ils se taisent, mais ils ont une voix. Ils ont soupiré, ils ont sangloté. Cette flûte allongée a modulé tour à tour des mélodies douces ou suraiguës; ce violon, ainsi que dans le vers de Baudelaire, a « frémi comme un cœur qu'on afflige », et son bois est d'un brun doré d'insecte luisant. Ces instruments de musique sont *vrais* non seulement par leur apparence exacte, mais par ce que le peintre nous laisse deviner en eux de musicalement secret et de profondément sonore.

M. Anquetin fait miroiter l'écailleux argent d'un splendide poisson; mademoiselle Chapman entr'ouvre un sucrier; voici des verveines de mademoiselle Breslau. Les verveines sont des fleurs si délicieuses et si compliquées! Chacune d'elle est déjà une couronne composée de plus petites fleurettes. Mademoiselle Breslau en a peint un bouquet sombre.

M. F. Carme pose sur un meuble de marqueterie, devant un miroir qui le reflète, un admirable *Vase de Rouen* bleu; la dentelle ténue qui se déroule au pied de ce vase, sur le marbre du meuble et sur le ton ambré de son bois, est d'un réseau si fin, si vrai, que les doigts désirent le toucher. Madame M. Cornélius a mis dans un grès gris des lunelles : — *Monnaie du pape*, dit-on, mais plutôt monnaie pour habitants de la lune, sur laquelle ne nous surprendrait pas l'effigie de Pierrot. — Voici des *Roses* de M. Macpherson, d'un or rosé de ciel matinal ou de corolles épanouies à l'aurore; et de madame Perman des

Pois de senteur aux ailes fleuries, embaumées, qui se pressent sur un fond noir, essaim de petits papillons diurnes qui va rentrer dans la nuit.

M. H.-J. Dumont suspend des *Glycines* ravissantes, lourdes et mauves, et groupe des *Roses* de toutes sortes et de toutes teintes. Sa touffe d'*Œillets* dans un petit vase bleu paon est si jolie qu'on regrette de ne point l'avoir pour éclairer un coin de table, par un jour pluvieux. On sent que M. Karbowsky aime les fleurs comme des personnes. Il doit les soigner, s'attrister quand elles se flétrissent, épuiser avec ivresse le plaisir frais et vivant du bouquet nouveau. Il sait comment les tulipes ouvrent ou balancent leurs cloches de soie; il les a réunies, légèrement nuancées de rose, dans un vieux pot de pharmacie vénitien, et la faïence est d'un blanc rude et les pétales sont d'un blanc fin. Il sait comment les *Petits soleils* et les *Roses d'Inde* tiennent leurs têtes rondes et lourdes. Auprès de son vase bis où s'égrènent des *Mimosas* jaunes, il a mis une boîte de laque rouge et, à côté de ses *Roses d'Inde*, il a posé un livre dont l'ancienne reliure fauve va bien avec le ton du grès où trempent les fleurs... Les livres! les fleurs! ne sont-ils pas nos amis les plus fidèles, les uns presque immortels, les autres à peine périssables, puisque toutes pareilles elles renaissent de saison en saison? Ne nous ont-ils point donné nos heures de plus heureuse sagesse et de plus paisible joie? Aussi madame Delvolvé-Carrière veut-elle nous faire espérer que nous retrouverons nos fleurs après notre mort : car celles qu'elle peint sont presque irréelles, d'une grâce étrange, et n'appartiennent déjà plus à la terre. Peut-être furent-elles respirées par les ombres que son père dessina jadis?... Mais, cueillies au jardin du songe, elles évoquent pour nous ces pâles asphodèles que doivent cueillir, dans l'Hadès ténébreux, les mortes qui ont, par-dessus toutes choses, pendant leur vie, aimé les fleurs éphémères et cependant éternelles.

*
* *

En passant trop rapidement aux *Dessins*, *Aquarelles*, *Pastels*, etc., j'ai remarqué l'*Attente*, aquarelle de M. Arcos; une *Église Saint-Marc*, un *Palais des Doges au crépuscule*, de

M. Guillaume-Roger; des *Pivoines* de mademoiselle Claire Lemaître, des perroquets de madame Odile Olivier, — qui semblent s'être envolés d'une vieille tapisserie; — un *Quai d'Austerlitz, l'hiver*, très vrai, froid et gris, par M. P.-J. Pelletier, et des effets de neige de M. Prunier, des *Pivoines et iris* de mademoiselle Villedieu, des *Anémones* de mademoiselle Madeleine Duglé. De M. des Lierres, que son nom prédispose sans doute à aimer les feuillages, une très ingénieuse *Étude de feuilles mortes* : rousses, dorées, roses, cramoisies, sanglantes, corail, brunes, luisantes, en laque vernie, racornies et sèches, intactes ou ajourées par les insectes, elles rappellent des plumes arrachées à l'aile blessée d'un oiseau qui symboliserait l'automne.

Parmi les estampes en couleur, une *Église de la Salute*, eau-forte de M. Maurice Bompard, une *Chasse* de M. Bernard Boutet de Mouvel, très amusante de tons; des Versailles tout à fait jolis, — dont un sous la neige, — de M. G. de Latenay.

Une grande salle du rez-de-chaussée réunit les œuvres de M. Félix Bracquemond, toutes déjà trop justement célèbres pour que j'aie à les louer ici.

*
* *

A la « section d'Art décoratif et Arts appliqués », je regarde, dans une *Vitrine fer et bronze* de M. Bigaux, des garnitures de portes et de fenêtres fort bien sculptées et ciselées. J'espère qu'elles serviront à ouvrir des fenêtres claires sur de beaux horizons et des ciels limpides, et à refermer les portes d'une maison heureuse sur une bienvenue perpétuelle.

Les émaux de la princesse Marie Ténicheff (coffrets, baguier, glace, plat et cadre), sont extrêmement remarquables. Voici, de mademoiselle O'Kin, de charmantes épingles; de mademoiselle M. de Félice, des cuirs repoussés; de madame M. Fontaine, des broderies ingénieuses; de madame Gautier, des poissons, crabes, algues, méduses, étonnants d'exactitude et d'un ton qui rappelle certaines estampes japonaises. Un miroir de mademoiselle S. Lemaire. D'originaux et artistiques bijoux de M. B. Karageorgevitch — et de nombreux colliers, pen-

dentifs, bagues, de divers auteurs... Nombreux aussi les grès et les poteries. Signalons une chaise d'enfant, en frêne, sur laquelle s'assoiera sûrement, tant elle est dure, le petit Spartiate, pour que le renard lui mange le ventre.

De M. Mezzara, un merveilleux napperon qui représente *les Légendes de la Forêt*. La dentelle à l'aiguille et aux fuseaux a figuré les feuillages, les ramures, les branches de cette blanche forêt qui semble être sous le givre et la neige. Les broderies dessinent les princesses des contes, la belle au bois dormant et celle qui courait transformée en biche errante et que le prince chassait, comme la jeunesse poursuit l'amour. Et puis voici tous les animaux prisonniers dans la petite cage des carrés de filet : les oiseaux, et le lièvre au pelage doux et le lapin au sympathique derrière blanc et le loup terrible et le noble cerf et le sanglier sauvage et bien d'autres... Dans les fils de ce napperon se sont entrecroisés beaucoup de poétiques et jolis rêves.

***

A la Société des Artistes français, il y a un effroyable encombrement de tableaux et l'exposition a un triste aspect de « foire aux couleurs ». Avouons que, dans les quelque deux mille toiles qui couvrent les murs de quarante-trois salles, il y en a vraiment peu qui arrêtent l'attention. Faut-il le dire? Nous pouvons croire que l'on a accepté n'importe quoi pour remplir les panneaux, et nous n'avons aucunement l'impression d'un choix, fût-il même plus qu'indulgent. Les nombreuses visites que nécessitent ces longues galeries de peintures ne contentent guère et l'on en revient fatigué et mal satisfait.

La sculpture est un chaos de blancheurs mornes et de monuments immenses : on songe à un cimetière lamentablement livré aux artistes, à un Père-La Chaise qui serait devenu un Père-Le Socle, et ça n'est pas gai du tout, du tout!

Comme on serait heureux de voir ailleurs, dans quelque parc, quelque vaste jardin, au rond-point de régulières allées, la très belle fontaine de M. V. Vallgren, dont le bronze semble luire déjà du ruissellement de l'eau future! M. Harry Perrault expose un remarquable haut-relief de plâtre : *Passage de*

bédouins. Pour qui a vu, en Orient, ces files de chameaux séparés par des ânes et conduits par ces Bédouins aux types si caractéristiques, aux costumes loqueteux, qu'ils portent avec une noblesse sauvage; pour qui a rêvé que cette caravane était peut-être envoyée par quelque mystérieuse reine de Saba à quelque Salomon inconnu, et que, sur ces bosses aussi pelées que les montagnes et couleur des sables, se balançaient, dans des coffres, des joyaux étranges et de très longs flacons pleins de parfums encore ignorés, pour celui-là le haut-relief de M. Perrault est d'une vérité à la fois saisissante et suggestive. — Du même sculpteur, deux statuettes de Tunisiennes aux grâces exotiques.

Le buste de mademoiselle P..., par M. Legastelois, est joli; remarquons aussi des bustes par M. Puech et par M. Marqueste. *Fleur des prés*, statue en bronze de M. Larche, est d'une gentille naïveté. *Vocation*, de M. Lorieux, témoigne une intention ingénieuse : c'est un enfant qui modèle une petite chèvre. — De M. Merculiano, un beau tigre à cire perdue; de M. P. Tourgueneff, une élégante *Jument* de bronze. Regardons les *Exilés* de lady Aline Sassoon et le groupe de M. Mérite, une *Alerte*, l'*Ève* de M. Sicard, l'*Age d'or* de mademoiselle L. Heuvelmans. Madame H. Dohlmann expose une *Douleur* d'un sentiment sincère et d'un mouvement harmonieux : une jeune femme est étendue, presque écrasée sur un tombeau, et son attitude, ses bras allongés, où elle cache son visage, sont très désespérés.

Signalons une *Jeune Faunesse* dansante, par M. Piron; trois têtes de *Petites Sœurs* joufflues, par M. Rigolage; les *Ricochets* de M. Saïn. Un *Silène surpris par les bergers*, motif d'une fontaine, par M. J.-G.-P. Achard, d'une agréable composition, et un groupe : *Trésor maternel*, de M. Vital-Cornu.

La *Pensée*, de M. Alfred Boucher, est vraiment belle. La *Douleur* (encore une *Douleur!*) de M. Peter est debout contre une stèle qui semble une porte infranchissable et close; elle la heurte de ses mains levées. La draperie tombante, qui enroule le dos et les jambes en les précisant, est très souple et très gracieuse. Et puis, au moins, cette femme douloureuse tourne le dos aux autres statues et elle ne peut plus rien voir. Elle ne manque pas de goût! Car, en réalité, on se demande avec un

peu d'effroi où iront tous ces marbres, plâtres et bronzes... Sans parler de ceux qui sont hideux, mais de dimensions ordinaires, où pourra-t-on placer, par exemple, ces paysans et ces paysannes gigantesques? Dans un champ labouré? à l'entrée d'un village? en guise de bornes sur une route?... Et tous ces monuments! Vont-ils donc enlaidir quelque tranquille mail de province, encombrer nos carrefours parisiens? Cette vieille dame emmitouflée qui descend des marches colossales, où va-t-il la mettre, l'État, qui se l'est imprudemment offerte? Quel que soit l'endroit qu'on lui assigne, je supplie qu'on l'en enlève trois saisons sur quatre, puisqu'elle s'appelle l'*Hiver*! Et si je ne vois pas d'inconvénient à ce que la Morgue soit ornée par ce cadavre raidi sous une neige de plâtre, chaud-froid lugubre que dévorent des corbeaux de bronze, je forme des vœux pour que le jeune homme en frac qui chante de toute sa pierre (si j'ose dire!) ne se dresse pas, un jour, au seuil d'un théâtre subventionné!

***

Les premières salles de peinture, avant qu'on s'accoutume à leur aspect, semblent un immense kiosque où les journaux illustrés étalent leurs images patriotiquement ou molédramatiquement populaires. Nous ne suivrons pas ici, une à une, les quarante-quatre salles, mais nous interrogerons mes souvenirs un peu au hasard.

Et d'abord, beaucoup de portraits. Et quels portraits! Pour rien au monde, on ne voudrait connaître les dames qui y nagent dans le bleu, ou y sont vêtues de crème fouettée; pour rien au monde on ne voudrait que vous fussent présentés les messieurs prétentieux, hagards ou somnolents, que les peintres ont dessinés sur ces toiles! Il n'est guère possible que tous les gens qui ont posé pour ces portraits soient aussi ridicules; en tout cas, beaucoup d'entre eux ne doivent pas être contents de leurs effigies.

De M. Marcel Baschet, deux excellents portraits : son père et *M. Tony Robert-Fleury*; de M. da Costa, qui semble imiter extrêmement M. Sargent, bien qu'il se dise élève de Doucet,

de Boulanger, de MM. Cormon et Lefebvre, un très joli groupe de jeunes filles ; une *Dame en bleu*, gracieuse, par M. É. Fuchs ; un portrait de jeune fille à la bouche séduisante et charnue, par M. Ernest Hébert ; un sévère et respectueux portrait de vieille dame, par M. Mengin ; le portrait de madame *E. K...*, par M. Ivanowitch ; l'original petit *Portrait de madame D...*, par M. L. Stoltz ; un portrait de jeune et jolie femme brune en rouge et noir, à la fois vif et fondu de ton, par M. Miller ; le *Portrait de mademoiselle L. de L...*, par M. Frédéric Lauth, — auquel je préfère la *Rêverie* drapée par le même peintre dans un châle tabac clair qui s'harmonise délicatement avec la soie rose du fauteuil. — M. E.-J. Laurent a peint avec intimité le *Portrait de monsieur et madame P. J...*

M. Bonnat nous montre un M. Fallières empreint d'une urbanité présidentielle et auquel il a réussi à donner quelque autorité dans le ventre. — Autres portraits signés Flameng, Chartran, F. Bouchor, Dawant, F. Humbert, G. Popelin, Schommer, Wencker.

M. Bonnefoy a fait le portrait saugrenu d'une vache : *la Favorite*, que pare un bouquet de fleurs des champs entre les cornes.

De M. Aimé Morot, avec les délicats et enfantins *Portraits de mesdemoiselles X...*, le majestueux portrait, en queue et crinière, d'un lion.

*
* *

Arrêtons-nous devant la tout à fait belle marine de M. Matisse-Auguste : *Au large*, où une grande vague verdâtre s'enfle avec toute sa force liquide, écumeuse et profonde.

Le *Pont Saint-Michel*, de M. Boggs, est un effet de neige tout à fait exact. Cet Américain a fort bien senti ce coin de Paris, l'hiver... Et puis il me plaît qu'on sache comprendre Paris !

M. Maurice Bompard a peint, avec le *Pont de marbre*, un peu d'une Venise très bleue, très lumineuse, très véridiquement estivale, avec son eau plate et luisante et traversée de moirures azurées comme une soie au soleil. M. H. d'Estienne a fort

bien rendu le poli des marbres de l'*Intérieur de l'église Saint-Marc*, — cet extraordinaire poli de galet et de coquillage qui a l'air dû à la caresse de la mer. M. Franc de Lamy expose deux vues de *Venise* qui ont tout à fait cet aspect fardé et cassant qu'elle a aux heures très claires : — une vue rose et rouge, où se dresse Saint-Georges-Majeur, et *le Pont dei Tolentini*, amusant et vrai avec sa jaune maison d'angle, branlante et penchée. — De M. Saint-Germier d'autres « vénitienneries ».

Le *Lever de lune* couleur d'ambre, de M. Dougherty, a je ne sais quoi de calme et de reposant. M. C. Dufour a peint une très belle vue d'Avignon (le palais des papes et l'île de la Bartelasse), noyée dans une atmosphère nacrée. M. René Fath essaie de nous émouvoir un peu par la tristesse et l'abandon de sa *Maison du proscrit*, aux volets fermés, au jardin solitaire. De M. H. Grosjean, un très fin paysage, *la Côte*, sobre et juste avec son ciel nuageux et les verts différents de ses arbres et de ses champs. Citons encore un *Soleil d'octobre*, de M. Michie ; un *Matin*, de M. Pointelin, et les *Feuilles tombantes* de M. Quittner, d'un joli sentiment ; un petit cerisier du Japon qui s'épanouit comme un frais arbuste de corail dans les *Fleurs de Printemps* de M. Quost.

MM. Barillot, P.-E. Berton, Brispot, A.-L. Demont exposent des paysages.

M. A. de Richemont, des *Prisonniers arabes* ; M. Clairin, une *Fantasia au Maroc* ; M. H. Tenré, un *Château de Courances* ; M. J. Lefebvre, une *Marguerite* ; M. Louis Tinayre, *la Mission Isachsen à l'intérieur du Spitzberg*.

Dans le *Coin de lingerie chez les Dames hospitalières de Beaune*, par M. Joseph Bail, deux sœurs en cornette blanche, aux visages paisibles, rangent des piles de linge. Certes ce linge n'a jamais, même en séchant à midi, en août, sur des prés brûlés de soleil, été pénétré par une lumière aussi ardemment jaune que celle qui colore tout ce tableau !

M. Avy nous suggère de galantes aventures, avec son souper qu'on abandonne : — car les fruits sont bien intacts auprès des fleurs lasses, sous la lueur finissante des bougies et celle, pâle, dont l'aube bleuit la vitre. Il vaut mieux lire des *Contes de fées* comme font les trois petites filles en blanc

groupées sur un grand canapé par M. Bacon, que de jouer au vampire comme dans le tableau à faire peur de M. Csok.

Madame Demont-Breton nous montre des gosses qui se baignent, gentils avec leurs joues saines et dures et qui sont sûrement salées par la vague où ils s'ébattent. M. Destrem incline sous le reflet d'une lampe une jeune *Femme lisant*; M. Raymond Glaize fait voguer sur une eau vert *liberty* des *Ondines* lunaires à l'allemande. M. Gueldry, avec la *Mise à l'eau d'un outrigger à huit*, nous amuse, un instant : car les huit maillots et les seize bras levés ont le même mouvement et les mêmes raies. M. Hoffbauer nous montre un restaurant de nuit londonien où l'on ne paraît pas beaucoup plus guilleret que dans les lieux, dits de plaisirs, parisiens.

M. Hubbell penche une belle dame à la pose gracieuse sur un bocal de *Poissons rouges*. Ces poissons nagent dans l'eau tels que des feuilles or et rose et la dame semble attendre que la réunion de leurs flottantes arabesques se combine pour former une lettre : la première lettre d'un nom préféré, sans doute. Bref, elle regarde ses poissons aussi attentivement que si ce bocal était une marmite de sorcière où bout le secret de l'avenir.

Mademoiselle Mary Kindon expose certainement un des plus jolis tableaux de genre de cette année. C'est une toute petite toile intitulée : *l'Enfant qui dort*. C'est délicieux d'abandon naïf, de grâce. La mignonne tête rousse s'incline; charmante, parmi les blancheurs des draps; à travers les rideaux transparaît à peine le vert d'un jardin.

M. Kortright nous arrête au *Mur du fossé*, gentille illustration à la Kate Greenaway. M. Lorimer, dans le *Jardin de Cupidon*, fait tourner éperdument la ronde amoureuse de jeunes personnes excitées, autour de la statue de l'Amour. Celui-ci, tout seul, tout nu, tout malingre, sur un grand piédestal, voudrait bien leur dire, je pense : « Mesdemoiselles, du calme! voyez-moi : c'est impossible!... » L'exécution de ce sujet symbolique et cocasse n'est pas moins cocasse que le sujet même.

Dans le charmant tableau de M. W. Mac-Ewen : *Un ancêtre*, une jeune femme, de dos, vêtue d'un satin blanc peint avec une extrême souplesse, contemple un portrait d'homme d'au-

trefois... Êtes-vous un peu amoureuse de lui, madame? Comme vous auriez raison! Car, si la mystérieuse cendre des jours couvre ses cheveux poudrés, ses yeux sont encore fort tendres... Et puis les vivants sont si insupportables!

Devant un tableau de M. Henri Martin, je note cette réflexion d'un spectateur pensif : « Ça ne doit pas être commode à faire, des tableaux comme ça... » Il est vrai (n'oubliez pas que c'est une Philistine qui parle!) que les touches de couleur ont un peu l'air étalées avec l'orteil, et tout le monde sait qu'il est très difficile de peindre avec le pied.

Il règne une bonhomie familiale dans *la Visite* de M. R. Miller. La petite fille ne veut pour rien au monde embrasser la vieille dame. Certaines vieilles dames moustachues piquent en embrassant beaucoup plus que certains vieillards qui, eux, se rasent soigneusement. On demande un vieux monsieur rasé pour cette petite fille! — Le *Bain interrompu*, de M. Ridel, n'est pas convenable du tout. Figurez-vous une belle dame toute nue qui donne à manger aux canards et aux cygnes, et, à côté d'elle, une dame très chic, en toilette de ville... Cette dame habillée est d'une indécence!...

Très douce, en effet, et délicate, la *Douce pensée* de M. Tony Robert-Fleury. Le public curieusement groupé devant *la Chambre des Députés*, de M. Rousseau-Decelle, me dispense de regarder ce tableau. Plus loin M. G. Scott a déjà représenté avec empressement les funérailles du grand Berthelot au Panthéon. De M. Synave, un *Enfant*. — M. Synave doit admirer beaucoup Renoir! — *Jeannette*, de M. A. Vollon, est tout à fait gentille et ingénue; elle a un ruban bleu à son bonnet et, sage, elle tricote... Dans le *Marché à Moret*, de M. Mulhaupt, il y a une bien belle citrouille! Que ne puis-je m'en faire un carrosse, comme Cendrillon, afin de quitter ces lieux, rapidement et sans fatigue!

Aux *Dessins, cartons*, etc., des tulipes « perroquet » de M. Cesbron, bien déchiquetées et enluminées; un très agréable pastel de M. H. Grosjean, *la Terrasse, à Saint-Cloud*, jonchée de feuilles roses.

***

A la section « d'Art décoratif », il faut, cher ami, que vous vous penchiez avec moi sur la vitrine où mademoiselle Y.-M.-E. Anglade expose ses algues marines naturelles, appliquées sur tissus. C'est tout simplement ravissant, toutes ces algues de roses variés. Les unes imitent, avec une finesse extrême les floraisons ajourées des coraux; les autres, plates, lisses et allongées, incrustent le linon couleur d'écume : on ferait des volants, des écharpes, et même des tentures de yacht d'un goût très original avec ces étoffes marines.

Dans la vitrine de M. E.-H. Becker, il y a un « thé » de vermeil, s'inspirant des formes des fruits, et un joli coffret. Voyons un vase de M. E.-W. Brandt, et, de mademoiselle N. Burlet, un « cuir d'art » représentant une branche de marronnier fleurie sur fond gris, d'un ton très doux. Dans les grès de M. Decœur, un tout particulièrement élancé, d'un vert exquis; des mosaïques en cuir, de M. R. Kieffer, parmi lesquelles je remarque une petite reliure grise avec des ornements verts d'un goût parfait. Des orfévreries de M. André Falize; des objets d'art de madame Marguerite Godillot.

M. G. Bastard expose des éventails de nacre qui sont tous plus charmants les uns que les autres. Pourtant je préfère l'éventail de nacre foncée à reflets verts et violets, qui ressemble aux plumes nuancées du pigeon le plus chatoyant.

Quant aux papillons d'émail translucide de M. André Keim, ils sont plus beaux, plus attrayants que n'importe quelles pierreries. Le papillon noir et bleu surtout, couleur de nuit claire, est merveilleux. Le lumineux émail imite magiquement les couleurs que portent sur leurs ailes diaprées ces princes en manteaux de fête qui jouent un rôle éblouissant et rapide dans la féerie de l'été.

***

Je suis contente d'avoir, pour finir, la vision de ces papillons. Car, après avoir vu tant de tableaux, tant de statues, on sort de

cette exposition las, découragé, anéanti, et l'on ne peut plus s'empêcher de murmurer qu'il y a trop d'artistes.

Oui! trop de peintres! trop de sculpteurs! de même qu'il y a (hélas!) trop de littérateurs, trop de musiciens... Est-ce que le bois sacré planté d'amers lauriers et de cyprès funéraires ne va pas bientôt ressembler à ces bois des banlieues parisiennes par les lendemains de fêtes! Est-ce que la colline sublime sur laquelle huit Muses, pensives, belles et graves, sont assises autour de Terpsichore qui danse avec le rythme même de la vie, est-ce que la colline jadis environnée de silence ne va pas être assaillie par une foule qui toujours s'augmente et qui convoite ce sommet comme celui d'une montagne suisse? Y bâtira-t-on, dans un âge futur que j'espère ne point connaître, l'usine de l'art démocratisé?

Apollon! vous qui par jalousie avez fait écorcher Marsyas, parce qu'il jouait de la flûte mieux que vous, faites-vous pardonner, implacable Apollon, la mort de l'harmonieux satyre en écorchant à présent tous ceux qui malgré leur maladresse s'emparent de vos roseaux! Où sont les jours anciens où les Muses, quelquefois familières, mais toujours divines, souriaient de loin en loin à quelque mortel vraiment digne de leurs sourires? Est-ce que l'heure ne viendra pas où les neuf sœurs, voyant définitivement menacée la solitude de leur cime, épouvantées, petites et nues, se presseront entre les larges ailes d'un Pégase géant, pour que, d'un seul bond, quittant le faîte envahi du mont désormais sans mystère, il puisse les emporter, du dernier élan de son vol fabuleux, vers l'inaccessible soleil?...

Et en attendant, cher ami, que les Muses abandonnent la terre, laissez-moi vous dire adieu, non parce qu'elles m'emmènent avec elles, mais parce que je suis bien fatiguée par mes promenades aux Salons de 1907!

GÉRARD D'HOUVILLE

UN MESSIE AU XVIIE SIÈCLE

Le monde juif a été fortement troublé dans la seconde moitié du XVIIe siècle. De Hambourg à Constantinople, de Livourne à Jérusalem, et au Caire, partout où il existait des israélites, on ne parlait que de la venue d'un nouveau Messie.

Dans une lettre datée du 25 mai 1667 et adressée à *l'honorable comité de messieurs les directeurs du commerce du Levant et de la navigation dans la Méditerranée, ayant leur siège à Amsterdam, et aux vénérables frères députés de la vénérable classe de la dite ville pour les affaires de l'église néerlandaise à Smyrne*, Thomas Coenen, pasteur du Saint Évangile à Smyrne, fait connaître qu'un faux messie a surgi dans cette ville en la personne de Sabbathaï Zévi [1].

Thomas Coenen dit qu'il a existé plusieurs autres faux messies avant Sabbathaï Zevi. Ce furent : Jésus Barcocheba qui, sous le règne de l'empereur Trajan, a, pendant quelques années, agité Jérusalem; puis Rabbi Aliiba qui, sous Adrien, avait choisi la ville de Béther en Palestine comme centre de ses exploits; puis Moïse de Crète qui, sous Théodose le jeune, se donna pour le Messie et pour Moïse, et parvint à décider beaucoup de ses malheureux coreligionnaires de l'île de Crète à le suivre par mer en Canaan. Ils périrent noyés. Puis David el David qui, en Perse, du temps du célèbre Rabbi

1. Son récit est contenu dans un opuscule de 140 pages imprimé à Amsterdam en 1669 chez Joannes von der Bergh, marchand de livres proche l'hôtel de ville. L'éditeur a enrichi la plaquette du portrait dudit messie et de son prophète Nathan de Gaza.

Maimonides, fut tué par le glaive; enfin ce dernier imposteur de 1666, Sabbathaï Zévi, né à Smyrne, fils de Mardochai Zévi, juif originaire de la Morée, établi en ce temps-là à Smyrne et y exerçant la profession de marchand de poulets et d'œufs.

Thomas Coenen fut l'un des témoins de l'apparition et des entreprises de Sabbathaï Zévi; mais il y eut, en ce temps-là, trois autres personnes qui, se trouvant en Turquie, s'intéressèrent également à ce faux Messie. Ce furent Sir Paul Rycault, secrétaire de l'Ambassade d'Angleterre à Constantinople; le sieur de La Croix, secrétaire de l'Ambassade de France, également à Constantinople, et enfin Antoine Galland, l'orientaliste et numismate français qui avait accompagné l'Ambassadeur de France M. de Nointel et qui s'est fait universellement connaître par sa traduction des *Mille et une Nuits*. Hammer, le grand historien de l'Empire ottoman, a consacré quelques lignes à Sabbathaï. Zinkeisen[1], qui a complété Hammer, ne mentionne pas ce fait divers. D'autres écrivains ont, dans les trois derniers siècles, publié de nombreuses monographies sur le faux Messie. H. Graetz, dans son histoire des Juifs lui a consacré un chapitre.

Il résulte de tous les témoignages que Sabbathaï Sévi, ou Zévi[2], est né à Smyrne en 1626 de Mardochée Zévi. Ses deux frères cadets travaillaient avec leur père. Leur petit commerce avait pris de l'essor par la venue à Smyrne de plusieurs marchands francs, qui à la guerre turco-vénitienne de 1645 avaient dû quitter Constantinople. Sabbathaï s'était consacré à Dieu. Il étudiait sans cesse et la confiance qu'avait sa famille en l'élévation de son âme lui inspirait déjà la fatuité dont il donnera bientôt maintes preuves. De La Croix nous apprend, en effet, que, « se croyant un saint, il ne voulut plus aller au bain avec les autres, il se lavait à la mer, à la manière que pratiquait autrefois le grand Prestre, que les juifs appellent Tevila ».

Ici se place son premier mariage, bientôt suivi de l'abandon de sa femme, qui ne pouvait supporter son indifférence. Il

1. *Geschichte des Osmanischen Reicher in Europa*, 7 vol. in-18, Gotha, Perthes.

2. A l'encontre de Coenen, certains auteurs écrivent le nom de Sévi avec un S et non avec un Z.

s'accommoda fort bien de ce veuvage et, poursuivant ses études théologiques, il ne tarda pas à entrer en controverse avec les rabbins de Smyrne, qui exigèrent son départ pour Constantinople afin d'y répondre devant le Tribunal suprême. Sabbathaï, prudent, se retira plutôt à Salonique, où résidaient alors comme aujourd'hui un grand nombre de ses coreligionnaires.

On l'y reçut, paraît-il, avec une bienveillante curiosité ; mais il ne tarda pas à s'y rendre odieux par ses extravagances et force lui fut de quitter aussi cette ville pour retourner à Smyrne et se rendre plus tard à Constantinople où « il ne fréquentoit que des hommes de bien et des sçavans ». Là encore son crédit ne fut pas de longue durée : des menées cabalistiques, avec un nommé Elie Carcadchioné et David Capio, venu de Jérusalem, lui attirèrent la haine des rabbins qui le forcèrent à s'en retourner à Smyrne. Il passa à Smyrne trois années qu'il consacra à l'étude. Puis il décida de se rendre à Jérusalem. Ses frères lui procurèrent le nécessaire et lui remirent même beaucoup d'argent, en reconnaissance des biens qu'ils avaient acquis par son mérite. Il partit en 1662. Jérusalem le reçut avec beaucoup d'honneur. Il y vécut trois ans dans l'estime de tout le monde.

Selon une coutume ancienne, Jérusalem envoyait tous les trois ans, des rabbins distingués à Constantinople et en Égypte, à l'effet d'y recueillir des aumônes. On leur donnait des lettres de recommandation où l'on faisait ressortir les qualités qui distinguaient ces envoyés. Sabbathaï fut destiné à l'Égypte ; en traversant Gaza, il rencontra le nommé Nathan, juif d'Allemagne, qui avait fait ses études à Jérusalem et qui avait épousé la fille borgne d'un marchand fort riche de Gaza. Nathan reçut Sabbathaï avec beaucoup d'empressement, le logea dans sa propre maison, lui rendit de grands honneurs et annonça à tous qu'il était le Messie, mais que des considérations particulières devaient ajourner à l'année 1666 la déclaration publique de son apostolat. Nathan voulut même devancer son arrivée en Égypte par une lettre adressée à Raphaël Tchélébi [1], chef des Juifs en ce pays.

Voici cette lettre telle qu'elle est donnée dans les Mémoires de De La Croix :

1. Titre turc correspondant aux mots : *Maître*, *Seigneur*, etc.

Celuy que l'on vous envoye de Jérusalem est le premier homme du monde, je ne puis pas vous en dire davantage, recevez-le donc, honorez-le, et le respectez suivant son mérite, vous en aurez une grande récompense dans son temps, où vous verrez des miracles incroyables. Ouvrez les yeux pour l'amour de Dieu, et quelque chose que vous puissiez voir qui vous semble extraordinaire, gardez-vous bien d'en témoigner de la surprise, ce sont des mystères divins. Lorsque le temps sera venu j'abandonneray tout pour le servir, je voudrois qu'il me fût permis dès à présent de le suivre, mais il faut que le temps soit accompli. Ajoutez foy à tout ce que je vous dis, c'est une vérité constante, dont je vous donneray des preuves et des marques très véritables.

Raphaël Tchélébi et les autres Juifs auxquels il s'empressa de donner lecture de cette lettre, étaient donc disposés à bien recevoir Sabbathaï. Or, il advint en ce temps qu'une jeune orpheline du nom de Meriam fut envoyée d'Allemagne à Livourne et de cette ville au Caire, où elle fut reçue et recueillie par Raphaël Tchélébi qui lui servit de père et voulut unir cette pauvre orpheline à un jeune et riche israélite de ses amis; mais Mériam lui déclara que l'époux qui lui était destiné, elle l'avait vu en songe, qu'il naviguait en ce moment et ne tarderait pas à arriver. Raphaël voulut bien attendre l'accomplissement de cette prédiction; onze jours après, arrivait à Alexandrie un vaisseau sur lequel se trouvaient quatre Juifs, dont Sabbathaï.

Raphaël Tchélébi, fidèle à ses habitudes d'hospitalité, ne manqua pas d'offrir sa maison et sa table à ces nouveaux venus, et, à l'heure du repas, où l'on cause volontiers, il leur demanda s'il ne leur était arrivé aucune aventure pendant le voyage. Sabbathaï ne répondit point; mais ses compagnons ne ménagèrent pas sa modestie en faisant le récit d'une fâcheuse rencontre de deux bâtiments corsaires dont les intentions hostiles ne faisaient pas de doute. Le capitaine de leur bord avait décidé de fuir devant ces pirates, mais Sabbathaï sans s'émouvoir était monté sur le pont, avait levé ses bras au ciel et fait une courte prière. Elle n'était pas achevée que les deux bateaux viraient de bord et s'en allaient, sans plus les poursuivre! Ils ajoutèrent qu'ils pourraient invoquer le témoignage du patron et des matelots qui les avaient conduits à Alexandrie.

Ce récit fit soudain songer Raphaël Tchélébi à ce que

Mériam, l'orpheline, lui avait prédit; sans plus tarder, il lui demanda si elle consentait à devenir l'épouse du rabbin étranger. Mériam accepta sur-le-champ et promit d'être la compagne et l'esclave de ce seigneur et de le suivre en tous lieux. Le mariage fut célébré incontinent et Raphaël en fit la dépense, tout comme un père adoptif.

Lorsque Sabbathaï eut recueilli les aumônes qu'il devait rapporter, il demanda à retourner avec sa femme à Jérusalem; mais ses amis le retinrent encore plus de deux mois, alléguant l'insécurité des routes, et le forcèrent même à résider quarante jours à Damiette où les Juifs le reçurent à bras ouverts en considération de Raphaël Tchélébi qui l'avait recommandé. Il partit enfin escorté par un chef arabe qui répondait de sa vie.

A Jérusalem on projetait, selon le vœu de Nathan, de recevoir Sabbathaï aux cris de : « Vive le roi Sévi! » Mais ce projet n'avait point réuni les suffrages de tous les Juifs qualifiés de la ville. D'aucuns, bien avisés, redoutaient la colère éventuelle des gouvernants turcs. Sabbathaï lui-même, sincère ou dissimulé, refusait cet honneur. Mais le peuple, qui aime la nouveauté, criait sans crainte : « Vive Sabbathaï Sévi notre roi! » et sa témérité alla jusqu'à substituer dans la prière du samedi à la synagogue le nom de Sévi à celui du sultan régnant. C'en était trop : les Turcs finirent par se fâcher, et l'on prétend que bien des gens auraient gémi dans les prisons de Jérusalem, si la générosité intarissable de Raphaël Tchélébi n'avait accommodé les choses moyennant cinq mille écus qu'il envoya du Caire.

Mais l'exemple était détestable, et les rabbins ne tardèrent pas à comprendre que cette aventure pourrait facilement se renouveler et que Raphaël Tchélébi ne serait pas toujours là pour les tirer d'embarras. Ils jugèrent donc que Sabbathaï ne devait plus résider à Jérusalem. Défense fut faite aussi à Nathan d'exciter, par ses écrits ou par la parole, la crédulité d'un peuple destiné fatalement aux plus cruels mécomptes.

Sabbathaï quitta enfin Jérusalem pour se rendre à Alep. Une lettre de Nathan, qui jouait de plus en plus son rôle de précurseur, avertit les Juifs Alépins de la venue prochaine de « leur roi » chassé de Jérusalem « par l'ignorance et la lâcheté de ses détracteurs ». Les Alépins israélites firent à Sabba-

thaï une réception enthousiaste aux cris de : « Vive le roi Sévi ! » Mais là aussi la discorde ne tarda pas à diviser les Juifs : les incrédules, par peur de la répression turque, manquèrent de faire un mauvais parti à Nathan. Ils projetaient de l'assommer, lorsque, fort habilement, il découvrit, sous leurs yeux ébahis, un parchemin renfermé dans un pot de terre, lequel se trouvait enseveli dans une vieille sépulture. Ce document disait « *qu'il devait naistre un enfant de Mardochée Sévi qui seroit Messie des Juifs* ». « Cette ruse, dit de La Croix, délivra Nathan de la mort dont on le menaçoit, mit les rabbins en confusion, et confirma le peuple dans l'espérance qu'il avoit conservé d'une liberté prochaine par son nouveau Messie. »

La nouvelle ne manqua pas de raviver les disputes. Aux récits fantastiques et imaginaires des partisans de Sévi, les gens raisonnables et éclairés opposaient la haute autorité du rabbin Moïse d'Égypte qui, s'appuyant sur l'Écriture sainte et citant Isaïe et Malachie, Jérémie et Ezéchiel, proclamait l'impossibilité de la mission divine de Sabbathaï. Mais en ce temps-là parut une comète qui fut interprétée par les croyants comme un signe précurseur de la délivrance du peuple. Et Sabbathaï continuait sa route vers Smyrne où il arriva au mois de mars 1665, accompagné de deux rabbins distingués qui avaient, pour le suivre, abandonné leurs familles. Il fut reçu avec beaucoup d'honneur; mais il fit défendre au peuple de Smyrne de l'appeler *Messie* jusqu'au jour où il le leur permettrait : il put vivre pendant six mois sans être molesté.

Un message de Nathan précipita les choses. Nathan écrivait à Sabbathaï que l'heure avait sonné, que sa gloire allait être proclamée partout, et il le conjurait de ne plus tarder à se révéler à son peuple : le 1er septembre 1666, qui était le premier jour de l'année des Juifs, le Messie prit ses habits royaux de satin blanc, fit assembler ses sujets et alla à la synagogue, escorté de plus de cinq cents hommes. Il entra dans le temple et cria à haute voix : « Le nom de Dieu soit béni, le temps est arrivé de la domination de Sabbathaï Sévi, oint par la divine Majesté pour Messie. » L'assemblée entière se prosterna, baisa la terre et l'arrosa de ses larmes, persuadée d'être en présence du Messie, rejeton de la lignée de David, promis par les prophètes.

Après la prière, il se retira chez lui; les Juifs vinrent en foule lui présenter leurs hommages, le proclamant leur roi et le sauveur du peuple d'Israël. Il avait presque une cour, et, lorsqu'il sortait, ses courtisans marchaient devant lui deux à deux comme une garde. Les rues qu'il traversait étaient ornées de riches tapis, suspendus aux fenêtres des maisons, et l'on vit venir de tous les pays habités par des Juifs des députations et de riches présents.

L'année 1666 devait, selon les prédictions de plusieurs auteurs chrétiens, être une année de miracles et d'étranges révolutions. Elle devait, en particulier, être une année de joie pour les Juifs dont elle promettait ou la conversion à la fois chrétienne, ou le rétablissement dans la Palestine. Des fanatiques et des enthousiastes ne parlaient que d'une cinquième monarchie, de la destruction de l'Antechrist et de la grandeur prochaine du peuple d'Israël. Les Juifs, convaincus ou non, crurent le moment opportun pour un soulèvement. Ce fut l'origine de certains bruits étranges qui coururent en beaucoup de lieux.

On parlait de la marche d'un nombre prodigieux de gens qui venaient, disait-on, des parties les moins connues et les plus éloignées de l'Arabie, et que l'on supposait être les dix tribus et demie d'Israël perdues depuis tant de siècles. En Angleterre le bruit courut que l'on avait vu aborder sur les côtes les plus septentrionales de l'Écosse un vaisseau dont les voiles et les cordages étaient de soie, où l'équipage ne parlait qu'hébreu et dont les pavillons portaient l'inscription : *Les douze tribus d'Israël.* Enfin les faits et gestes de Sabbathaï, ses prétendus miracles volaient de bouche en bouche. Un vrai délire s'était emparé des Israélites, surtout de la classe pauvre, que l'espoir de jours heureux affolait grandement. On ne travaillait plus : le bien-être devait venir sans peine, grâce au Messie. Les Juifs riches, au contraire, se méfiaient des biens qu'on leur promettait en Terre Sainte et pensaient avec tristesse aux biens réels qu'ils allaient laisser derrière eux. A Francfort, où l'on recevait les nouvelles les plus absurdes de Vienne, de Prague, de Pologne et d'Amsterdam, les esprits s'échauffaient à l'idée que la fin des misères juives allait enfin arrriver et les têtes commençaient à se relever presque insolemment.

A Vienne, où résidait le principal chef d'État de la chrétienté, l'audace était arrivée à ce point que les Juifs se permettaient de railler les chrétiens et, cessant tout commerce, ils ne songeaient plus qu'à se réunir pour prier et jeûner. En Moravie, le prince Dietrichstein dut faire une ordonnance pour rappeler les sujets au calme. De Hongrie, on mandait que les Juifs ne se tenaient plus de joie. A Avignon, déjà au mois de mars, ils se préparaient à se rendre auprès de leur roi. A Londres, ils pariaient 100 contre 10 que leur roi serait sacré à Jérusalem avant deux ans. A Amsterdam, par des actions de grâces, des illuminations, des cantiques chantés en présence de centaines de chrétiens, ils fêtaient ouvertement la prochaine délivrance du peuple d'Israël.

*
* *

Tout cela avait fait trop de bruit pour qu'enfin les Turcs de Smyrne ne se demandassent pas si cette comédie allait durer, et s'il ne fallait pas répondre au cri ridicule de : *Vive sultan Sévi !* par le cri autrement légitime de : *Vive sultan Méhémet !* D'aucuns estimaient même que l'occasion était propice pour courir sus à ces séditieux, mettre à mort leur prétendu roi et se partager leurs dépouilles.

Les conciliabules des Turcs étaient arrivés aux oreilles d'un marchand juif de Livourne, nommé Joseph Pynas, qui, se trouvant à Smyrne et étant habillé à la française, n'avait point attiré la méfiance. Il crut bien faire en allant en référer à quelques marchands qui lui devaient de l'argent : il espérait qu'en échange de ce bon procédé, ses débiteurs ne manqueraient pas de le rembourser. Mais ceux-ci, bien loin de s'en montrer reconnaissants, allèrent chez Sabbathaï et lui répétèrent ce que Joseph Pynas prétendait avoir entendu. Sabbathaï, à ce récit, se mit dans une violente colère et ordonna à ces hommes d'aller incontinent donner la bastonnade à ce faquin. Ils reçurent cet ordre avec joie et se portèrent en masse vers la demeure dudit Pynas. A l'attitude menaçante de ces hommes, le Livournais comprit qu'il était perdu. Aussi, lorsque les assaillants entrèrent chez lui, ils le trou-

vèrent par terre et ne respirant plus. Ils crièrent au miracle! Le ciel avait puni le blasphémateur en le tuant!

Sabbathaï, prévenu sans doute du fait, accourut sur les lieux, et, devinant le jeu de l'astucieux Italien, ne manqua pas de mettre à profit le facile miracle que le hasard lui procurait. Le Messie regarda l'homme mort et, de sa main, éventa la tête de ce fripon qui bientôt ouvrit les yeux. Pynas n'avait plus qu'une chose à faire : crier bien haut que le Messie l'avait rappelé à la vie. C'est ce qu'il fit, et c'est Sabbathaï lui-même qui, cette fois, intervint en faveur du créancier italien : remboursé entièrement, Pynas repartit peu après pour son pays, non sans rire un peu avec ses amis du prétendu miracle qui l'avait fait rentrer dans ses fonds.

Cette supercherie n'en passa pas moins pour un vrai miracle dans le quartier juif. Les Turcs, de plus en plus agacés de ces criailleries, finirent par porter plainte au Sêrdar, chef des Janissaires, qui jugea prudent d'en référer au Cadi, chef de la justice pour le châtiment que Sabbathaï et ses adhérents avaient mérité. Le Sêrdar et quelques musulmans de qualité s'en furent donc malgré l'heure avancée dans la nuit, trouver le Cadi pour le mettre au courant de ce qui se passait chez les Juifs, et attirer enfin son attention sur la grave responsabilité que le chef de la justice encourait, au cas où le Grand Seigneur viendrait à être informé de ces agissements restés impunis. Le Cadi, fort surpris de ce qu'on lui apprenait, promit d'agir dès le lendemain, et, en effet, il convoqua pour le jour suivant le chef des Juifs et les rabbins de Smyrne, qui accoururent au palais du grand juge pour recevoir ses commandements.

L'audience fut courte, mais la réprimande sévère. Le Cadi, dans un discours menaçant et emporté, dit aux Juifs à quelle félonie leur prétendu Messie les poussait et quel châtiment les attendait. Il leur ordonna, non sans ironie, de lui amener ce Messie afin qu'il pût se rendre compte par lui-même de ses vertus et de sa puissance.

Les Juifs consternés s'en furent chez Sévi. Ils lui exposèrent la situation et les dangers qu'elle présentait. Un rassemblement tumultueux devant la maison rendait la position critique. L'astucieux homme se montra à sa fenêtre et, de sa voix la plus douce, il les exhorta au calme et à la patience. Il leur parla des

secrets desseins de la Providence ; des moyens détournés que l'on doit quelquefois employer pour mieux arriver à ses fins ; de la confiance qu'on doit avoir en ses chefs ; des sacrifices enfin qu'il y aurait lieu de faire pour calmer la colère du Cadi. Le peuple se laissa séduire une fois de plus et les présents se mirent à pleuvoir, dit de La Croix, dans l'escarcelle du juge. Celui-ci se montra bon prince, à condition toutefois qu'on n'entendrait plus parler du prétendu messie.

Mais les Turcs de Smyrne, qui avaient poussé le Cadi à agir et qui apprirent pour quel motif son courroux s'était apaisé, lui firent connaître l'indignation qu'ils en éprouvaient. Le juge confessa qu'il avait, en effet, accepté quelques cadeaux, mais que ce fait ne provenait que de son extrême prudence. Il avait pensé que les Juifs étant fort nombreux à Smyrne et fort excités présentement, il importait de calmer leur effervescence et d'éviter tout mouvement populaire et toute effusion de sang. Mais cette prudence ne l'empêcherait point d'adresser au Grand Vézir une requête, tendant à l'envoi à Smyrne d'un personnage, qui serait chargé d'informer contre les Juifs et d'emmener Sabbathaï. L'excuse du Cadi calma les clameurs, et un courrier partit pour Constantinople, porteur de ladite requête signée par le Cadi et les principaux musulmans de Smyrne.

L'alerte avait été vive dans le quartier juif. On craignait une nouvelle querelle du Cadi. On s'assembla donc chez le premier rabbin, Aaron de Papa, homme sage et d'expérience, qui jouissait de l'estime de tous et n'était point un partisan du Messie.

Aaron dit avec franchise tout le mal qu'il pensait de Sabbathaï. Il ajouta même, avec l'ironie que lui inspirait sa sagesse, que ses conseils ne seraient sans doute pas écoutés ; que l'on aurait vite fait d'informer l'imposteur du discours qu'il tenait sur son compte et que, bien probablement, les partisans de Sabbathaï chercheraient à le perdre.

Il avait dit vrai : de faux frères s'empressèrent de mettre Sabbathaï au courant du discours d'Aaron. Le Messie demandait la révocation immédiate du grand rabbin et il l'obtint. Aaron résigné, mais non surpris, se retira à Magnésie, sa ville natale, non loin de Smyrne, d'où il continuait à exhorter les Juifs à ne point prêter foi aux mensonges de Sabbathaï.

De La Croix prétend que Sévi tomba grossièrement dans un

piège que lui aurait tendu Aaron. Quelques jeunes gens conseillés et stipendiés par ce dernier se seraient rendus à Smyrne pour simuler des scènes d'épilepsie où, écumant et se roulant par terre, ils proféraient des paroles qui proclamaient Sévi sauveur de la nation juive. Ils le voyaient couronné dans le ciel : les anges chantaient qu'il était le Messie et qu'il devait aller à Constantinople ceindre la couronne et se faire reconnaître comme le Seigneur de tous. Cette supercherie enfantine, dit de La Croix, eut raison de l'astuce de Sabbathaï. Comme les autres, il y vit un miracle et décida son prochain départ pour Constantinople avec les deux rabbins de Jérusalem qui l'avaient accompagné, et plusieurs autres personnes qui abandonnèrent tout pour le suivre. Ils firent voile le 1er janvier 1667.

Entre temps la lettre et le courrier du Cadi arrivaient à Constantinople. Le Grand Vézir, mis au courant ainsi de ce qui se passait, ordonna à deux tchaouches[1] d'aller à Smyrne avec l'envoyé du Grand Juge et de ramener Sévi enchaîné à Constantinople. Ils s'embarquèrent immédiatement avec un homme du Grand Douanier, à bord d'un brigantin.

Pendant qu'ils étaient en route, le bruit se répandit à Constantinople que Sabbathaï Sévi était parti de Smyrne pour se rendre dans la capitale. Une explosion de joie accueillit cette nouvelle dans le monde israélite. Venir à Constantinople, de lui-même, dans un moment où l'on songeait à le poursuivre, parut aux Juifs de la capitale un acte héroïque qui ne pouvait que confirmer leur croyance en lui. Aussi est-ce par des prières et des jeûnes qu'on se prépara à le recevoir. On consultait l'horizon, et dès qu'un navire entrait dans le port, on se précipitait pour voir si le Messie n'allait pas en débarquer. Les jours se passèrent ainsi dans un énervement progressif et l'on ne se montrait guère incrédule aux prétendus miracles du Messie. Ici, c'était une ville ou une église chrétienne que Sabbathaï avait réduite en cendres en levant un doigt en l'air; là, une tempête qu'il apaisait soudain, en récitant quelques versets des psaumes de David.

Le Messie arriva enfin aux Dardanelles, où les vents avaient retenu les tchaouches de Constantinople. Ceux-ci, informés

1. Sergent.

de l'arrivée de l'homme qu'ils avaient mission d'arrêter et de conduire à la capitale, se présentèrent et lui montrèrent le mandat qu'ils avaient en mains. Sabbathaï ne fit pas de résistance et ne montra aucune contrariété devant ce coup du sort. Il dit aux siens de ne point se troubler, mais de songer que Joseph avait été esclave avant de gouverner l'Égypte; qu'ils le verraient donc couronné, comme ils le voyaient enchaîné présentement.

Des chevaux furent réquisitionnés parmi les Juifs des Dardanelles et le cortège se mit en route pour aller par terre à Constantinople. On arriva un vendredi soir à Kutchuk-Tchekmédjé, à trois lieues de la capitale. Déjà un messager venu le jeudi avait annoncé que le Messie coucherait le lendemain dans ladite localité. Il y eut une affluence énorme de Juifs, partis de Constantinople à sa rencontre par mer et par terre, d'aucuns à pied afin d'avoir plus de mérite, et, comme le village ne pouvait point loger tout ce monde, beaucoup de ces malheureux durent rester dans la rue en attendant l'heureux moment de voir le Seigneur : quelle ne fût pas leur stupeur lorsqu'ils virent Sabbathaï monté sur un méchant cheval, les fers aux pieds et entouré de gardiens qui empêchaient de l'approcher!

On l'enferma dans un khan [1] dont l'accès et la sortie étaient également surveillés par une garde : « Comment, disaient les Juifs en pleurant, comment se pourra-t-il que celui qui est dans les fers puisse nous en délivrer? »

Sabbathaï alla au devant des interrogations. Il dit à ces hommes affolés qu'ils ne connaissaient pas les secrets de Dieu; qu'il fallait que les choses se passassent ainsi; qu'ils ne pourraient le voir glorieux s'ils ne l'avaient vu souffrir. « Je suis comme la femme qui enfante; le redoublement des douleurs marque la délivrance prochaine. »

Ce discours calma les alarmes et fit revenir l'espérance qui fuyait déjà. Un Juif riche donna une somme considérable pour qu'on lui enlevât les fers; d'autres obtinrent, par le même moyen, la grâce de lui parler. Les pauvres seuls ne jouirent pas du bonheur d'approcher leurs joues de la poussière de ses pieds. L'extase dura vingt-quatre heures. Nul n'avait songé à manger ni à dormir.

1. Hôtellerie ou caravan-séraï où on loge à pied et à cheval.

A Constantinople, le bruit de l'arrivée prochaine de l'imposteur avait mal disposé la population turque qui ne parlait que d'aller à sa rencontre et de lui faire un mauvais parti. Mais un puissant Israélite avait su conjurer ce péril en obtenant du Kaïmakam[1] que Sévi vînt par mer. Lui-même se rendit de suite à Kutchuk-Tchekmédjé pour s'entretenir avec Sévi : il fut décidé que tous les Juifs se mettraient en route la nuit afin de rentrer à Constantinople avant le lever du soleil et d'éviter une rencontre possible avec les Turcs.

Sévi débarqua à la Douane et fut mis en sûreté dans la maison du Douanier. Mais la nouvelle de son arrivée ne put rester cachée et l'on vit incontinent les rues adjacentes de la Douane envahies par des Turcs et des chrétiens. Le Douanier, craignant le désordre, fit fermer la Douane et alla prier le Kaïmakam de faire cesser le tumulte. Celui-ci envoya sur les lieux le Soubachi (lieutenant de police) avec une bonne garde, pour transférer Sévi dans son palais et veiller à ce que ce prétendu messie ne lui échappât point par quelque miracle.

Le Soubachi arriva à la Douane, fit évacuer la place et les rues voisines, et, s'étant introduit près de Sévi : « Lève-toi, traître, lui dit-il, il est temps que tu viennes recevoir la récompense de tes trahisons et recueillir le fruit de tes folies. » Et en même temps il lui donnait un soufflet. Sévi, « fourbe et adroit, dit de La Croix, tendit l'autre joue, et on le conduisit par des chemins détournés au palais du Kaïmakam pour éviter la confusion du peuple qui suivoit de loin ».

Lorsque Sévi comparut devant le Pacha, ce ministre lui demanda s'il était cet homme que le peuple juif disait avoir fait des miracles à Symrne ; que s'il en était ainsi, il l'engageait fortement à en faire un autre maintenant afin de se délivrer de ses mains. Sabbathaï répondit « qu'il n'en étoit rien ; qu'il étoit venu de Jérusalem recueillir des aumosnes pour faire subsister les pauvres qui y sont, et que les Juifs de Constantinople s'estoient persuadez que sa bénédiction pourroit leur estre utile, et leur attirer la grâce de Dieu, ils s'estoient empressez pour le recevoir ». A ce discours prudent, le Soubachi ajouta, de son côté, qu'il avait, au risque de perdre la main, donné

1. Lieutenant, le dignitaire qui remplaçait le Grand Vézir, lorsque celui-ci était hors de la capitale.

un soufflet à ce messie, mais que sa dextre n'en était restée que plus ferme : cet homme n'était donc qu'un imposteur. Le Kaïmakam envoya Sévi en prison. On le mit avec un certain nombre d'autres Juifs détenus pour dette, qui lui firent un accueil enthousiaste et s'empressèrent de le servir.

Dans la ville, les Juifs, épeurés de toute cette agitation, n'osaient plus quitter leurs maisons. Ils laissèrent passer l'orage et ce n'est que bien des jours après qu'ils s'aventurèrent à se rendre à la prison auprès de Sévi. Celui-ci, toujours impassible, consolait leur tristesse, en leur insinuant que le règne du Messie devait commencer par les chaînes et la prison ; qu'il en sortirait glorieux et triomphant, à l'exemple de Joseph, premier rédempteur des Juifs, qui, selon la Genèse, fut rasé, vêtu de haillons et conduit du cachot au trône de Pharaon, lequel lui donna un pouvoir souverain dans ses États.

Bientôt l'affluence des Juifs dans cette prison devint considérable et ce fut à son grand chagrin que, deux mois après, le geôlier vit partir son prisonnier, attendu qu'il s'était constitué un véritable revenu en percevant de chaque visiteur de Sabbathaï un écu, au lieu de cinq aspres qu'il prenait jadis. D'autre part, les dons en nature, les victuailles de toutes sortes que les fidèles apportaient avaient fait de ce cachot un lieu de réunion où l'on faisait bombance. La chose fut rapportée au Kaïmakam, qui expédia Sévi dans le nouveau château des Dardanelles. Mais là aussi l'argent eut raison des scrupules des geôliers. Les visiteurs affluaient de tous côtés. On permit même à Mériam, femme de Sévi, de demeurer avec lui. Les navires qui faisaient le voyage entre Constantinople et les Dardanelles suffisaient à peine au transport de la multitude qui venait voir le Messie. Ceux qui n'avaient pas de moyens, vendaient leurs vêtements et leurs meubles pour se procurer les frais du voyage.

En ce temps-là Sabbathaï reçut une lettre de son prophète Nathan l'assurant qu'il serait couronné avant la fin de l'année et que son peuple serait délivré. Les prodiges des possédés continuaient leur jeu et ceux-ci n'ouvraient plus la bouche que pour annoncer la venue des jours désirés et exhorter le peuple à s'en rendre digne par les jeûnes et les aumônes.

Cette année-là, le grand jeûne des Juifs coïncidait avec la

date de naissance de Sabbathaï, le 9 août. Le Messie estima qu'il n'était plus temps de pleurer la destruction du Temple puisque son restaurateur était né le même jour que cette destruction avait eu lieu. Il ordonna donc de remplacer par des réjouissances publiques les jeûnes et les pleurs. Ses adhérents saluèrent avec enthousiasme cet ordre du maître, qu'on justifia, d'ailleurs, par des textes tirés de Zacharie, de Jérémie et d'autres prophètes. La joie fut générale. On ferma les boutiques; on se vêtit d'habits neufs; les maisons retentirent du son des instruments et des cris de joie répétés sans cesse : « *Vive notre messie Sabbathaï Sévi de la lignée de David!* »

Les Juifs d'Andrinople, où résidait alors le Grand Seigneur, voulurent imiter ceux de la capitale de l'Empire. Ils firent de grandes réjouissances au lieu des pénitences habituelles. La chose fut rapportée au Sultan, qui voulut naturellement savoir ce que cela signifiait. On lui apprit que les Israélites fêtaient la naissance de leur Messie. Mahomet IV entra dans une violente colère et fit venir de Constantinople le Kaïmakam, Moustapha-Pacha, auquel Sa Hautesse fit de véhéments reproches d'avoir négligé une aussi importante affaire. Le Pacha répondit qu'il avait déjà pris des dispositions pour mettre un terme à cette folie des Juifs de l'Empire; qu'il avait même fait arrêter le prétendu Messie et l'avait emprisonné aux Dardanelles, Le Sultan ordonna qu'on fît venir cet homme. Il voulait le voir et le punir comme il le méritait.

***

Sabbathaï Sévi fut conduit à Andrinople, le 14 septembre 1666. Le Kaïmakam, prévenu de son arrivée, voulut que Sabbathaï vît d'abord le premier médecin de Sa Majesté, nommé Didon, qui était un Juif converti à l'islamisme et qui, en sa qualité d'ancien coreligionnaire du faux Messie, saurait, plus facilement qu'un autre, pénétrer le secret de cet aventurier. Lorsque, donc, le Hékim-Bachi[1] entra dans la chambre où l'on avait conduit Sabbathaï Sévi, celui-ci, sans autre préambule, lui demanda de quelle manière il convenait d'abor-

1. Premier médecin en turc.

der le Grand Seigneur et quelles étaient les révérences qu'on avait coutume de faire en pareille occasion. « Il ne s'agit point de révérences, lui dit le premier médecin. Si vous êtes vraiment celui que vous prétendez être, celui qu'on annonce partout comme devant bientôt prouver son pouvoir, il n'est que temps de faire un miracle pour vous sauver de la mort et sauver aussi ceux que vous avez enveloppés dans votre propre malheur. Vous êtes au dernier acte de la comédie. Il faut en venir au dénouement. Si vous êtes le Messie, la couronne est à vous, sinon une mort terrible et honteuse vous attend. »

Sabbathaï fut épouvanté des paroles du Hékim-Bachi. Il perdit son assurance et ne put retenir ses larmes. Il supplia le premier médecin de le prendre sous sa protection et de lui donner des conseils. Celui-ci lui dit alors qu'il n'avait qu'une chose à faire pour sauver sa tête : c'était d'embrasser sans délai l'islamisme, ce à quoi Sabbathaï consentit tout de suite. On le mena au Palais où, dès l'entrée, Sabbathaï jeta à terre son bonnet juif qu'il foula aux pieds. On le coiffa d'un turban et on remplaça sa veste noire de Juif par une autre et, ainsi attifé, on l'introduisit auprès du Souverain. Sa Majesté lui donna le nom de Hadji [1] Méhémet Effendi, le fit Capigi-Bachi [2] et lui donna cinquante écus de pension par mois.

Cette scène de la conversion est racontée par Rycaut d'une manière un peu différente. D'après l'auteur anglais, le Sultan fit venir l'imposteur et lui adressa plusieurs questions en turc auxquelles Sabbathaï ne répondit point, feignant de ne pas entendre cette langue et demandant un interprète. C'est alors qu'on aurait introduit le médecin juif converti, non sans relever ce fait que Sabbathaï, qui se disait le Messie et le fils de Dieu, devrait entendre toutes les langues et posséder même une éloquence surnaturelle. Le Sultan voulut mettre à

1. *Hadji* étant le titre que prennent les musulmans après avoir accompli le pèlerinage de la Mecque, il est évident que De La Croix se trompe lorsqu'il prétend que le sultan l'appella *Hadji* Méhémet Effendi. Il est donc à présumer que c'est Galland qui est dans le vrai en le désignant comme *Aziz* Méhémet Effendi.

2. Exactement *Capidji* qui signifie « portier », et *Capidji-Bachi*, « portier en chef », était un emploi et un grade correspondant à celui de chambellan en Occident. Aujourd'hui, en Turquie, il équivaut au grade de *Salissé*, fonctionnaire de 3e classe.

l'épreuve la prétendue divinité de cet homme. Il lui dit qu'on allait l'exposer aux flèches de quelques tireurs d'arc de la Cour, et que, si sa peau et sa chair résistaient, il le reconnaîtrait comme le Messie destiné par Dieu à la possession des États qu'il convoitait. Sabbathaï se récusa, déclara qu'il n'était qu'un simple Khakham[1], qu'un Juif ordinaire, n'ayant aucune vertu surnaturelle; mais Mahomet IV ne se contenta pas de cette rétractation et lui fit entendre que le scandale qu'il avait occasionné dans le pays réclamait une réparation solennelle; qu'il ne lui restait dès lors qu'un seul moyen d'expier son crime, celui d'embrasser la vraie foi qu'il avait offensée ou de subir le supplice du pal. Sabbathaï répondit que déjà depuis longtemps il ambitionnait la faveur de se faire musulman et que l'occasion ne pouvait se présenter plus agréable, puisqu'elle lui procurait le bonheur d'accomplir ce vœu en présence du souverain.

La conversion de Sévi plongea ses partisans dans la douleur. Ils n'y comprenaient rien et ils étaient encore dans la torpeur du cauchemar lorsque Sabbathaï vint une fois de plus abuser de leur naïveté en leur faisant entendre que rien n'était changé et que tout allait s'accomplir tel qu'il l'avait prédit.

Réunis chez lui, la nuit, les fidèles étaient suspendus à ses lèvres menteuses qui ressassaient sans cesse la servitude en Égypte, l'enfant né Juif et élevé à la cour du Pharaon par sa propre fille, observant en apparence, la loi égyptienne et devenant le rédempteur du peuple d'Israël, Moïse, enfin, auquel il n'hésitait pas à se comparer. Et puis le soleil ne se dérobait-il pas parfois à notre vue pour luire avec plus de splendeur après? Certes, il vivait à présent de la table de Pharaon, mais le jour où il le précipiterait dans les flots avec son armée n'était pas loin. « Prenez patience, disait-il, c'est un mystère qui vous est inconnu. J'attends la venue du prophète Nathan qui doit m'apporter le bâton de Moïse; mais d'ici là je dois me tenir caché. » Les malheureux séduits par les discours de Sévi promirent de lui rester fidèles. On fit revenir sa femme, Mériam, qui était restée au château des Dardanelles avec tout son bagage.

Sabbathaï, avec les Turcs, faisait le néophyte zélé. Il procla-

1. Rabbin.

mait l'excellence de la foi musulmane et se faisait fort de convaincre les Juifs par leur propre Écriture d'embrasser l'islamisme. Quand Mériam accoucha d'un fils, Sévi lui donna le nom de Ismaïl-Mardochée « pour marquer, disait-il, le mahométisme apparent par le nom d'Ismaïl, dont les Turcs prétendent descendre, et la sincérité de son cœur par celui de Mardochée, qui, quoique ayant vécu à la Cour d'Assuérus, conserva toujours la force de sa religion, malgré les divers changements de sa fortune et se gouverna si bien qu'il vit couronner sa patience et exalter sa nation. »

Mais les incrédules veillaient. Ils surent faire connaître en haut lieu le double jeu de Sabbathaï. Le Sultan, fort irrité, le fit venir et, après une sérieuse réprimande, ordonna à Vani Effendi, son prédicateur ordinaire, de lui enseigner la foi musulmane. Le nouveau converti, qui savait bien quelle influence Vani Effendi exerçait à la Cour et sur l'esprit du grand Seigneur, ne manqua pas de suivre partout ce haut dignitaire et de se montrer attentif à ses leçons, mais il continuait à voir secrètement ses anciens sectateurs, si bien que le Sultan en fut informé de nouveau et décida de le punir. Vani fut chargé de l'interroger et de lui faire connaître où le conduisait sa fourberie.

Sabbathaï n'eut pas de peine à convaincre son maître que, s'il réunissait ses anciens coreligionnaires, c'était pour leur apprendre l'excellence de la foi musulmane et les amener à se convertir comme lui. Cette fois encore, il lui fut pardonné, et, comme il importait de prouver son dire, il décida plusieurs de ses fidèles à feindre comme lui, dans l'intérêt de leur but secret : dès le lendemain, en plein Divan, ceux-ci abjurèrent le mosaïsme.

Le Grand Seigneur, qui assistait, selon la coutume d'alors, à cette cérémonie dans sa tribune, derrière une jalousie, ouvrit la petite fenêtre donnant sur la salle et demanda à ces néophytes s'ils n'avaient pas besoin de quelques secours; mais ceux-ci, instruits sans doute par leur adroit patron, répondirent qu'ils n'avaient aucun besoin et que c'était la conviction seule qui les avait poussés à cette conversion.

Sabbathaï, *alias* Aziz Méhémet Effendi, se fit ainsi en peu de temps un cortège de Juifs islamisés, qui l'accompagnaient

partout et le suivaient dans les synagogues où il prêchait hautement et avec succès le mahométisme. De La Croix ajoute qu'il l'a vu prêcher plusieurs fois et obtenir que des Juifs jetassent à terre leurs bonnets pour recevoir de ses mains le turban musulman.

Sabbathaï continua pendant cinq ans à tromper également les Turcs et les Juifs. Entre temps, il fit venir de Smyrne à Andrinople un de ses frères avec son fils, auxquels il fit embrasser aussi l'islamisme. Enfin beaucoup de Juifs, qu'il n'avait pu convaincre et qu'il finit par accuser de blasphémer contre la foi mahométane, se virent forcés de se convertir pour échapper aux poursuites exercées contre eux.

Sabbathaï s'aperçut néanmoins un jour que les tourments qu'il avait infligés à ses ex-coreligionnaires d'Andrinople n'avaient pas accru, comme il l'espérait, son crédit auprès du Sultan. Sa Hautesse finit même par se convaincre de sa parfaite mauvaise foi et lui retira sa pension. C'est dans ces conditions que notre imposteur partit en 1672 pour Constantinople où sa renommée l'avait précédée, au grand désespoir des Juifs de la capitale. Ils lui firent bon accueil, de crainte d'avoir à subir ses méchantes persécutions. On lit dans le *Journal d'Antoine Galland*[1] :

Mardi, 23 août 1674.

Le sieur Roboly estant venu voir M. l'Ambassadeur avec le sieur Fontaine, il informa Son Excellence de l'arrivée de Sabbathaï Sévi où Azis Méhémet Efendi à Constantinople; et qu'en arrivant, il fit prier le soragi (Tchorbadgi)[2] du quartier où il s'estoit retiré de luy envoyer deux Janissaires pour empêcher que les Juifs ne le vinssent importuner par leurs visites, et qu'il le luy accorda; qu'on l'avoit veu marcher dans les rues au milieu d'une troupe de trente Turcs de ceux à qui il avoit fait prendre le turban pour abandonner le judaïsme, dont la moitié marchoit devant luy, et l'autre derrière luy; et, qu'en cet estat, tous les Turcs qui se rencontroient devant luy, luy rendoient de grands honneurs; qu'il avait écrit à un chascun et aux synagogues de Galata, de Scudaret (Scutari) et de Balata de ne le point venir voir, ne voulant point estre importuné de leurs visites. On adjouta qu'il faisoit premièrement ses prières en hébreu avec sa

1. Publié et annoté par Ch. Scheffer, 2 vol. in-8, Paris, 1881.

2. Littéralement : *marchand de soupe, préposé à la soupe*, notable du quartier, maire.

troupe et ensuite à la turque et que quoyque les Turcs le sceussent fort bien, ils ne se soucioient pas de l'en empêcher.

Nous trouvons à la date du lundi 12 septembre 1672 :

Sabbathaï Sevi, estant entré dans une synagogue des Juifs avec quelques Turcs[1] de ses sectateurs, y fit sa prière comme les Juifs. Le Janissaire Aga, en ayant esté adverty, le fit prendre, lier et conduire à Andrinople avec quelques Turcs qu'il avoit fait faire Juifs.

Galland nous apprend encore (15 décembre 1672), que le sieur Mosé, Juif parlant français, lui a fait connaître que l'on avait emmené depuis peu à Andrinople trois personnes liées et garrottées, lesquelles se portaient comme témoins à charge contre Sabbathaï Sévi au sujet du crime qui lui était imputé et pour lequel il était encore en prison dans la susdite ville. Selon la déposition de ces individus, Sabbathaï aurait été trouvé porteur de tephillines[2], coiffé du bonnet à la juive, avec des femmes et du vin, chez lui. D'autre part son frère avait présenté une requête au Grand Seigneur, sollicitant la délivrance de Sabbathaï. C'est, paraît-il, à la suite de cette requête que l'on avait reçu l'ordre d'envoyer les témoins à Andrinople.

De La Croix, de son côté, raconte que le Bostandji-Bachi[3], faisant sa ronde une nuit au village de Courou-Tchechmé, sur le Bosphore, fut attiré par les chants et le bruit qui venaient d'une maison où Sabbathaï et les siens s'étaient réunis. Il y pénétra et trouva Sabbathaï à table. Il lui fit des reproches de sa conduite et alla en rendre compte au Grand-Vizir qui le fit prendre et conduire au château de Dulcigno. Il ajoute que sa femme obtint quelque temps après, la faveur d'aller retrouver l'imposteur dans sa prison perpétuelle, où il mourut le 10 septembre 1676.

H. MISSAK

1. Le mot *turc* est employé ici par Galland au lieu de *musulman*.

2. « Teffilin, en chaldéen ou en hébreu de rabbin, est comme qui dirait en latin *Precatoria*, parce que les Juifs se servent de cela dans leurs prières. »

3. *Le jardinier en chef*, grande charge de Cour qui exerçait aussi une surveillance policière dans la banlieue de Constantinople.

« ARIANE ET BARBE-BLEUE »

La représentation du drame lyrique de M. Paul Dukas était attendue par les musiciens avec d'autant plus d'impatience que l'artiste produit peu, lentement, et que ses ouvrages témoignent d'une conscience sévère.

En 1895, à l'âge de trente ans, il pénétrait à l'Opéra, mais c'était avec la *Frédégonde* inachevée de son maître Ernest Guiraud, dont l'instrumentation lui avait été confiée. Si, dans l'intervalle, il a songé à écrire des drames lyriques, il en a tout au plus ébauché le plan. Le théâtre semble d'ailleurs l'avoir modérément tenté. La musique pure l'attirait davantage, et particulièrement la symphonie. On lui doit une Ouverture de *Polyeucte* qui a été exécutée en 1892 aux concerts Lamoureux, une symphonie dont la première audition fut donnée en 1897 aux concerts de l'Opéra, un *Scherzo* pour orchestre : l'*Apprenti sorcier*, dont la verve instrumentale a séduit les publics d'Europe et d'Amérique. Avec une *Villanelle* pour cor, destinée à un concours du Conservatoire, deux compositions très importantes pour piano, la Sonate en *mi* bémol mineur et les *Variations, interlude et finale sur un thème de Rameau*, complètent le catalogue, très court, de ses œuvres publiées.

Esprit réfléchi, musicien érudit, qui a travaillé à l'édition modèle des œuvres de Rameau, M. Paul Dukas a longtemps collaboré à des revues comme critique musical. Ses articles décelaient une entente absolue des sujets qu'il traitait, un sens philosophique supérieur. Par un phénomène assez rare, ses

sort un chant lointain qui semble venir de dessous terre, une naïve cantilène : *Les cinq filles d'Orlamonde*, qui révèle l'existence des captives.

A ce moment, paraît Barbe-Bleue. Il reproche à Ariane sa curiosité. Il est temps encore pour elle d'échapper au sort des autres femmes, pourvu qu'elle renonce à savoir. Ariane refuse. Il veut l'entraîner, elle pousse un cri. Les paysans, qui guettaient au dehors, envahissent la salle, menaçant de mort leur terrible seigneur. Il tire son épée pour se défendre. Ariane s'interpose : « Que voulez-vous? Il ne m'a fait aucun mal! » Subjugué par cette volonté ferme, ce calme souriant, Barbe-Bleue laisse Ariane libre de franchir le seuil de la septième porte.

Le second acte nous montre le souterrain où Ariane va retrouver ses devancières. Elles vivent, toutes les cinq, dans l'obscurité d'un caveau. Ariane les interroge; elles disent leurs noms : Sélysette, Mélisande, Bellangère, Ygraine, Alladine. La nouvelle venue les console, ranime leur courage, leur parle de délivrance, leur promet la clarté du jour. Ariane découvre, au fond de l'oubliette, un grand vitrail fermé : elle ouvre les volets de fer, brise le verre, fraie aux captives un passage et les mène au dehors, dans la campagne, parmi les fleurs, en vue de la mer, tandis que la cloche du village sonne midi, que les oiseaux chantent et que resplendit le soleil. Et la cantilène plaintive du premier acte prend des accents de triomphe : *Les cinq filles d'Orlamonde ont trouvé les portes!*

Dans la salle du château, les captives, belles, parfumées, magnifiquement vêtues, se parent des pierres précieuses que leur a distribuées Ariane. Mais elles n'ont pu sortir de l'enceinte : les ponts se relevaient d'eux-mêmes devant elles. Seulement Barbe-Bleue n'est plus là pour les frapper de terreur. On croit qu'il est allé chercher du secours. Pendant qu'elles goûtent les plaisirs de la coquetterie, la nourrice arrive, épouvantée : Barbe-Bleue, escorté de ses gardes et de ses nègres, revient. Une rumeur se fait entendre : les paysans, résolus à protéger Ariane et ses compagnes, livrent bataille aux soldats, les mettent en fuite, s'emparent de leur seigneur, le garrottent et vont le jeter dans le

fossé, quand les femmes, par les fenêtres, interviennent. Alors les paysans consentent à faire grâce au prisonnier, l'apportent dans la salle et le livrent à la vengeance de ses victimes... Barbe-Bleue a la main traversée, son cou saigne. La compassion de ses femmes s'émeut. Elles le pansent et le raniment. A leur prière, Ariane coupe les liens qui le garrottent. Après l'avoir délivré, elle lui met un baiser sur le front et lui dit adieu. Les autres cherchent à la retenir, mais nulle ne consent à la suivre, bien que cette fois la porte soit ouverte et le passage libre. Ariane s'en ira donc seule.

Dans l'édition du théâtre complet de M. Mæterlinck, *Ariane et Barbe-Bleue* a comme sous-titre : *ou la Délivrance inutile*. Explication superflue d'une donnée très simple et très claire par elle-même, ce sous-titre, qui donne à l'œuvre un air de conte philosophique, a disparu. Vous avez compris néanmoins que ce petit drame symbolise l'ingratitude des opprimés envers leurs libérateurs, l'effort stérile de l'apôtre désintéressé vers l'affranchissement de l'humanité, accoutumée à ses chaînes, — ou toute autre idée analogue.

*
* *

Quel que soit le symbole inhérent à une donnée dramatique, celle-ci pour être intelligible au théâtre doit se présenter comme un conflit de sentiments humains.

Ici, pour prendre la pièce au sérieux, il faudrait que le spectateur eût de véritables inquiétudes sur le sort des cinq femmes disparues. Or il ne peut s'attacher à elles, puisqu'il ne les connaît pas; Barbe-Bleue ne lui est pas connu davantage. Les atrocités qu'on lui prête sont racontées, dans la coulisse, par un chœur de paysans duquel on ne distingue pas une parole. Ce personnage n'est donc effrayant que par le souvenir que nous avons de la légende; rien, dans son dialogue avec Ariane, n'inspire l'effroi.

Les victimes nous étant indifférentes, peu nous importe que Sélysette et les autres soient retrouvées vivantes ou mortes. L'exploration tentée par l'intrépide Ariane n'éveille donc que

la curiosité du spectateur. Une fois dans le souterrain, il serait essentiel, au point de vue dramatique, que l'entretien d'Ariane avec les femmes nous exposât les tourments que chacune d'elles a subis. Nous éprouverions au moins une compassion rétrospective pour leurs malheurs. Mais elles n'ont pas d'histoire : elles ont désobéi, voilà tout. Comparez leur situation avec celle de Florestan que son ennemi Pizarre fait mourir de faim dans sa prison. Malgré la pauvreté d'invention de l'enfantine pièce de Bouilly dont Beethoven a fait l'immortel *Fidelio*, l'arrivée de Léonore dans le cachot et sa résolution d'arracher son mari à une mort horrible nous tiennent haletants; le sentiment qui guide Ariane nous laisse froids. Elle s'extasie sur des bouches, des nuques, des gorges, des chevelures qu'elle distingue à peine dans l'obscurité et que nous, spectateurs, ne voyons nullement. De plus, aucune de ces captives n'est différente des autres, sauf Mélisande, — le musicien ayant rappelé à l'orchestre le *Leitmotiv* de la Mélisande de M. Debussy, — et « la pauvre Alladine », qui ne parle pas la même langue qu'elles et ne peut s'exprimer que par gestes.

Admettons qu'Ariane traite ces inconnues comme des sœurs et n'en soit pas plus jalouse qu'une Turque ne l'est d'une compagne de harem. Le seul élément d'intérêt est de savoir si les captives reverront la lumière. Or leur évasion, au lieu d'être ardue, pénible, tient de la féerie, car, le vitrail une fois cassé par Ariane, la muraille dans laquelle il s'ouvre disparaît tout entière, — par un artifice qui rappelle la mise en scène de la *Walkyrie*, à l'Opéra, où le souffle du printemps renverse tout le fond de la maison de Hunding.

Enfin, au troisième acte, nous pourrions trembler pour les prisonnières si Barbe-Bleue ne revenait blessé, garrotté, vaincu. Cet acharnement des paysans contre un homme qui n'est terrible que dans la coulisse le rend presque intéressant, et la pitié que témoignent ses femmes nous semble naturelle; puisqu'elles sont heureuses de vivre encore avec lui, nous comprenons mal qu'il laisse partir Ariane qui l'a délivré de ses liens et sauvé de la fureur populaire.

Si ce drame de M. Mæterlinck est d'essence plus claire que ceux de Wagner, il leur est très inférieur pour ce qui est de l'intérêt humain. L'action de *Lohengrin* est mythique, mais

elle est humaine aussi : Elsa retiendra-t-elle le héros divin, son époux, ou sa curiosité la perdra-t-elle, comme sa devancière Psyché? Dans la *Walkyrie*, Wotan abandonne sur le roc ardent Brunnhilde, c'est-à-dire abdique son vouloir; mais l'auteur nous le montre sous les traits d'un père contraint par la fatalité à se séparer d'une fille adorée. Sa douleur est un sentiment instinctif, qui remue la fibre de tous les spectateurs. De même, Orphée descendu aux enfers pour reconquérir Eurydice nous touche par son désespoir, l'épreuve imposée à son amour nous émeut. Prenons, si vous voulez, un autre exemple dans l'œuvre même de M. Mæterlinck : *Pelléas* est en soi un drame humain, conduit avec un véritable sens du théâtre et qui tient l'assistance angoissée jusqu'à la fin. Golaud a-t-il été trompé par Mélisande et la mourante avouera-t-elle sa faute incertaine? Cette énigme torturante est pour beaucoup dans le succès, au moins autant que l'ensorcelante musique de M. Debussy. Peu de personnes suivent, les yeux secs, la représentation de *Pelléas et Mélisande*. Et puis en l'atmosphère de cette légende d'amour flotte un peu de l'âme mystique du moyen âge, ainsi que dans les peintures des Van Eyck ou du suave Memlinck. Dans *Ariane et Barbe-Bleue*, on aperçoit tout au plus l'exposition d'une idée philosophique. Enfin, si la prose scénique de M. Mæterlinck est toujours poétique, élégante, harmonieuse, *Ariane et Barbe-Bleue* ne renferme pas de ces phrases exquises et profondes qui charment dans *Pelléas*, telles que le soupir de tendresse : « Et je n'ai pas encor regardé son regard », ou le cri miséricordieux du vieil Arkel : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes! »

***

A la lecture, ce petit poème de M. Mæterlinck plaît par sa grâce légère, sa conclusion ironique. On n'en remarque pas les défauts scéniques, le manque d'action, l'absence d'émotion. Au théâtre, ces défauts apparaissent choquants. On conçoit que, par sa simplicité même, son symbolisme, ses épisodes pittoresques favorables aux jeux prestigieux de la symphonie, ce poème ait plu à M. Dukas; mais, quand on le voit représenter, on admire

que le compositeur ait pu triompher d'un sujet aussi ingrat : point de scène d'amour, un personnage d'homme qui dit à peine quelques mots au premier acte, ne paraît pas au second, joue au troisième un rôle muet et piteux ; une héroïne qui occupe la scène presque tout le temps, débite un monologue pour ainsi dire continu, — car les autres femmes sont là juste pour lui donner la réplique. — L'uniformité du registre vocal féminin, les voix d'hommes ne se faisant entendre que dans les chœurs et ceux-ci seulement dans la coulisse, cause une impression de monotonie qui se double, au moins durant une moitié du second acte, de celle que produit fatalement au théâtre l'obscurité.

Dirai-je que la déclamation de M. Dukas, pour influencée qu'elle soit par celle de M. Debussy, n'imprègne pas cette prose de ce sens profond, lointain, mystérieux, que lui prêtent les inflexions vocales des récits de *Pelléas* ? Je ne puis rien citer de la partition qui égale en suavité et en tendresse le : « Je te voyais ailleurs » de Mélisande, ou : « On dirait que ta voix a passé sur la mer au printemps ! » Aussi bien le talent de M. Paul Dukas est-il plus mâle que féminin. D'autre part, on ne connaissait rien de lui dans la musique de chant : ni mélodies, ni *Lieder*, ni chœurs, ni cantates. La curiosité des artistes était donc grande de le voir pratiquer l'écriture vocale, pour ses débuts, dans le drame lyrique. Son dialogue est généralement d'une expression juste et concise, surtout au troisième acte, et la chanson des *Cinq filles d'Orlamonde* est heureusement imaginée.

Elle émeut quand elle sort du souterrain, au premier acte. Il y a peu d'effusions lyriques vocales dans la partition de M. Dukas ; ce n'est pas la faute du compositeur si celles qui s'y manifestent ont été compromises par l'organe défectueux d'une interprète, intelligente d'ailleurs et pleine d'un pieux respect pour l'œuvre de M. Mæterlinck et de son collaborateur.

C'est surtout grâce à la participitation du chœur au drame que cette partition est intéressante. A l'introduction du premier acte se mêle la rumeur des paysans qui décrivent l'arrivée du carrosse nuptial, s'apitoient sur le sort de la nouvelle mariée, plaignent les précédentes, menacent l'insatiable bourreau. En cette forme d'exposition très neuve et très hardie, mais qui parvient mal à l'auditeur, le compositeur a fait preuve

d'une habileté contrapuntique qui se déclarera de nouveau, avec une expression plus énergique et plus violente, au troisième acte, dans la description de la révolte. La progression du combat, la fureur croissante de la foule y sont dépeintes avec une fougue dramatique; une rafale de rébellion anarchique y soulève tout l'orchestre dans un mouvement ardent de *finale* de symphonie.

Aux personnes qu'a charmées la verve de l'*Apprenti sorcier* il n'est pas besoin de dire que ces dons d'invention rythmique, cette instrumentation légère et pittoresque, cette diversité de coloris se retrouvent dans les merveilleuses variations symphoniques sur le thème d'Ariane, relatives à l'apparition des joyaux. Ces étincelants *scherzi*, qu'a mis en valeur l'excellent orchestre de M. Ruhlmann, illumineront au troisième acte de leurs chatoyantes richesses instrumentales la scène où les pierreries servent à parer les captives délivrées. A la première partie du second acte, sombre, angoissante, où rôdent des thèmes ténébreux, tâtonnants et plaintifs, succède une progression construite sur un dérivé plus expressif du thème de la Délivrance, qui semble émouvoir enfin les âmes inertes des prisonnières. Puis une incandescente péroraison symphonique fond pêle-mêle, au feu de la lumière retrouvée, tous les thèmes, hostiles ou favorables, en un hymne à la nature en fête. Il y a là une efflorescence de joie et de jeunesse qui fait penser à la Traversée du Feu de *Siegfried* ou à l'allégresse du Voyage au Rhin de la *Gœtterdæmmerung*. Encore la comparaison avec ces pages instrumentales de Wagner n'est-elle pas très juste, car la manière dont M. Dukas traite les *Leitmotive* participe bien plus des procédés de la symphonie pure.

Ceux qui connaissent le brillant *intermezzo* de la Sonate de piano et le prestigieux *finale* des *Variations sur un thème de Rameau* savent la merveilleuse adresse de M. Dukas dans la déduction thématique. Mais ce qu'*Ariane et Barbe-Bleue* offre peut-être de plus remarquable, c'est la clarté parfaite du plan, la noble architecture de l'ensemble, la logique dans l'emploi des *Leitmotive*, dont la succession, les contrastes et les accents transformés engendrent par eux-mêmes le drame musical. A ce titre, le premier acte est un véritable modèle de proportion et d'harmonie, en sa tonalité fondamentale de *fa* dièze mineur, qui

reviendra à la fin de l'œuvre comme un symbole de la porte refermée sur les captives, tandis que l'essor vers la liberté et la lumière aura imposé, à la fin du second acte, le ton brillant de *si* majeur, duquel on connaît la relation avec le premier. La conception musicale du dénouement est émouvante comme une démonstration sonore de l'idée philosophique du drame : *la Délivrance inutile*. Et cette conclusion, dont l'ironie peut faire sourire le lecteur de la pièce, laisse l'auditeur angoissé, tant la musique y introduit, par les altérations des principaux thèmes, de solennité pathétique. L'humanité n'a pas voulu répondre à l'appel de la libératrice ; les âmes passives se complaisent dans les geôles, sinon dans les ténèbres.

« Il faut d'abord se délivrer soi-même! » dit Ariane. M. Dukas a compris cette haute leçon : le compositeur s'est dégagé des influences qu'il a subies naguère, ou du moins il s'en est assimilé si habilement la substance qu'elle est aujourd'hui absorbée par sa personnalité artistique. Il allie à la verve rythmique et à la clarté de Saint-Saëns l'élévation de pensée d'un Vincent d'Indy et parfois l'émotion d'un César Franck. Avec un dessein ferme et sûr, une complète possession des moyens, une exécution irréprochable, il a restitué à la musique les qualités françaises de précision, de franchise, d'esprit et de crânerie que la tendance moderne à la complication harmonique, la recherche puérile et décadente de la *curiosité*, menaçaient de lui faire perdre. Il a créé une œuvre où « tout est ordre et beauté » et qui fera réfléchir ses rivaux comme ses aînés. M. Paul Dukas a mérité dès à présent d'être inscrit au rang des maîtres.

GEORGES SERVIÈRES

LE

NAUFRAGE DE LA « MÉDUSE[1] »

I

25 mai 1816.

Départ de Paris la veille à huit heures du soir; arrivée à Chartres à huit heures du matin. J'y ai revu ma bonne Areta, que je vais quitter pour si longtemps, le grand Horace et le gros Émile; j'aurais goûté bien délicieusement le plaisir d'être tous quatre réunis, si nous avions dû l'être pour un temps plus long. Nous sommes convenus de tout relativement à Areta; nous pensons qu'elle doit rester à Chartres jusqu'à nouvel ordre.

Je lui ai laissé 600 francs pour ses dépenses jusqu'au 1er octobre et payer ce qu'elle doit. Elle aidera Philadelphe à sa sortie de l'École d'Alfort; Horace aura besoin d'être aussi

1. Les récents échouages du *Jean-Bart* et du *Sully*, il y a quelques semaines, du *Chanzy*, il y a quelques jours à peine, ont montré que tous les perfectionnements apportés à la confection des cartes marines ne sont pas encore suffisants, pas plus que les progrès accomplis dans l'art de la navigation, pour empêcher les accidents de cette nature. On en a pris prétexte pour demander, ces jours derniers, s'il n'y aurait pas lieu, dès lors, de reviser — au moins devant le tribunal de l'Histoire — le procès du vicomte Duroy de Chaumareyx qui commandait la *Méduse* et qui passe pour l'auteur responsable de la perte de cette frégate.

On ne connaît guère, en effet, les circonstances de ce naufrage célèbre que par le récit qu'en firent deux « rescapés » du fameux radeau, — J.-B. Henri Savigny, ex-chirurgien de la marime, et Alexandre Corréard, ingénieur-hydrographe, — qui publièrent, en 1818, chez l'éditeur Émery, un ouvrage portant ce titre : *Naufrage de la frégate* « la Méduse », *faisant partie de*

aidé. Elle économisera ce qui sera possible d'économiser; joint à ce que je pourrai envoyer du Sénégal, j'espère payer dans peu de temps la dette de Grandin.

26 mai.

Je pris une place dans la voiture qui passe pour aller à Tours, à dix heures. Il fallut se séparer de ma chère Areta, de mon frère et de tous mes bons parents de Chartres. J'arrivai à Châteaudun à cinq heures du soir. Je parcourus de suite cette petite ville que j'avais quittée depuis seize à dix-sept ans, après l'avoir habitée pendant sept; j'entrai dans notre ancienne habitation à laquelle on était en train de faire de grands changements. Je reconnus néanmoins le tout; les plus petits coins furent visités. Je n'oubliai pas le jardin.

J'aurais résisté difficilement au désir de voir ces lieux remplis de mon enfance. Les sensations que j'éprouvais étaient-elles agréables? oh non! mon cœur battait, mais ce n'était pas de plaisir. Des souvenirs trop tristes se mêlaient à ceux qui auraient pu m'être doux...

J'avais le temps; je suivis plusieurs sociétés de Châteaudun qui allaient au bois de La Varenne, lieu ordinaire des promenades du dimanche (car c'était un dimanche). Ce bois éloigné d'un quart de lieue est d'une charmante position. J'aurais pu voir avec plaisir, dans une autre circonstance, le prytanée danser sur l'herbe; j'éprouvais cependant quelque douceur à promener ma tristesse dans ce charmant petit endroit, qui n'était pas resté dans ma mémoire.

Sur le chemin du bois, j'ai vu une excavation souterraine d'où on exploite une pierre à chaux à grain terreux. Elle était en bancs horizontaux et renfermait des noyaux ou rognons de silex, disséminés dans les bancs assez au hasard, mais dont

l'expédition du Sénégal en 1816, relation complète du naufrage et de la captivité, contenant les événements qui ont eu lieu sur le radeau, dans le désert du Sahara, à Saint-Louis et au camp de Dakkar, avec le plan du radeau et le portrait en couleur du roi Zaïdé.

Voici, sur cet événement, un nouveau témoignage, celui d'un officier de la *Méduse*. Nous devons à l'obligeance de l'arrière-petit-neveu du capitaine de corvette Brédif, qui voyait alors la mer pour la première fois, ce journal inédit, écrit au jour le jour « pour lui et les siens » sur un petit carnet de poche qu'il avait intitulé lui-même : « Mon voyage au Sénégal ».

quelques-uns cependant étaient suivant des bancs très interrompus. J'écris ces mots au milieu du bois, assis sur le bord d'un très joli chemin.

Je suis rentré dans la ville par la basse ville; avant de remonter dans la haute, j'ai visité les escarpements qui existent au-dessous du Mail et sur lesquels est bâti en partie le château. Ces escarpements sont tous de ce calcaire grossier et tendre, renfermant des bancs assez formés et même de petites couches de silex. Les escarpements m'ont paru bien moins élevés que je le pensais; ils peuvent avoir cent pieds. Le château présente une belle masse très imposante de maçonnerie. La vallée est très agréable et présente des sites petits, mais doux. Je compare la ville à certains villages de la Suisse : elle est aussi propre, mais moins bien pavée qu'eux.

27 mai.

Départ de Châteaudun à trois heures du matin. Le jour commençait à paraître. Arrivée à Vendôme à huit heures. Le pays entre ces deux petites villes est plat. Près de Vendôme, la vallée est jolie. La ville est fort vilaine. Nous avons passé à Château-Renault à midi, vilaine petite ville; mais elle est située sur une une colline qui domine un vallon fort joli et d'une fraîcheur délicieuse. La campagne de Château-Renault à Tours est assez boisée, surtout vers cette dernière ville. La route tourne, et par une pente douce on arrive au beau pont qui traverse la Loire. A travers la rue Royale, on découvre la campagne de l'autre côté de la ville; ce point de vue est beau. Du pont, le fleuve est animé par la vue de plusieurs bateaux à voile.

Nous sommes arrivés à Tours à cinq heures. J'ai dîné et après j'ai parcouru la ville et les agréables promenades; c'est sur une d'elles que j'écris ces notes. Je reconnais ces jardins délicieux, dominés par des espèces de remparts d'où l'on découvre aussi une belle campagne. Il y a vingt ans environ que j'ai été à Tours.

J'ai vu les registres des voyageurs au poste, à l'entrée de la ville; je n'y ai vu aucune des personnes destinées au Sénégal; j'aurai donc le temps de passer quelque temps à Châtellerault. Si la voiture de Paris à la Rochelle peut me donner une place, je partirai à minuit pour aller embrasser Alphonse et sa femme

que je désire bien connaître. J'ai encore parcouru toute la ville ; la rue Royale est très belle ; le reste est médiocre ou vilain.

J'ai cherché sur les enseignes mon nom et n'ai pu le trouver. Je croyais qu'il était assez répandu dans la classe des *artistes* pour le trouver. Je me couche à huit heures et demie pour partir à minuit par la voiture de la Rochelle. Je serai pour déjeuner à Châtellerault.

28 mai.

Départ de Tours à minuit. Je suis enfermé dans la diligence, au milieu d'un banc. Je n'ai pu jouir de la campagne au lever du soleil. Nous avons passé la Creuse, qui se jette dans la Vienne un peu plus bas. On aperçoit, du chemin, des voiles sur la Vienne. Arrivée à un petit endroit nommé Dangé à huit heures.

Les maisons sont bâties d'une pierre blanche et tendre ; elle est calcaire à cassure terreuse. Les tailleurs l'appellent tuf ; je crois que c'en est un effectivement. Quelques terres et coteaux sont blancs et rappellent un peu la Champagne, mais seulement les parties les plus fertiles, car cette partie de la Touraine est bien cultivée. Outre la pierre blanche dont je viens de parler, on bâtit avec une autre pierre un peu plus dure et jaunâtre ; c'est évidemment un tuf à grain beaucoup plus gros.

Les cailloux de silex pyromaque ne se montrent plus ; ils avaient cessé avant Tours. Mais les pierres apportées pour l'entretien de la route sont d'un autre quartz de diverses couleurs, rouge, jaune et noire. Ce quartz passe au jaspe ; il est sans transparence. On trouve aussi des cailloux roulés de roches primitives, comme du granit, du gneiss à feldspath, quartz et mica.

Je me suis promené seul à pied, hors de Dangé, en attendant la diligence ; la route suit la Vienne. Sur le bord de cette rivière paraissent des bancs horizontaux de la pierre blanche dont on bâtit les maisons. Je ne crois pas maintenant que ce soit un tuf ; c'est un calcaire tendre, argileux et à grains terreux. Ne serait-ce pas une craie argileuse ?

A un quart de lieue de Dangé, j'ai vu sur le bord de la Vienne une petite tuilerie ; on y emploie une argile blanche très bonne et une autre noirâtre qui est plutôt de la terre grasse

qu'une véritable argile. J'écris ces dernières notes sur le bord de la grande route, exposé à une bise assez fraîche. La campagne est unie et les bords de la rivière sont un peu tristes; à droite et à gauche, s'élèvent de petits coteaux assez verts.

Je suis arrivé à Châtellerault à onze heures : de suite j'ai cherché la rue de la Porte Saint-Jacques, n° 6; je monte au premier; je vois une jeune femme au milieu d'une trentaine de petits enfants; je lui demande M. Brédif; sans me répondre elle me saute au col en disant : c'est mon frère. Mes cheveux blancs dont on lui avait parlé me valurent le plaisir d'être reconnu sans avoir jamais été vu.

Alphonse rentra un quart d'heure après. Sa charmante petite femme me donna toutes les marques possibles d'amitié. Nous sommes de suite comme deux véritables frère et sœur. Elle m'a montré une lettre d'Areta qui lui demandait de la tutoyer; je fis la même demande et il fut convenu de nous tutoyer.

29 mai (Châtellerault).

Je me levai à neuf heures, après avoir passé une nuit qui répara toutes mes fatigues. Je couchais sur un lit de sangle dans la chambre d'Alphonse et de sa femme; je fus agréablement réveillé par leur babillage.

Nous allâmes voir le sous-préfet, qui nous reçut très bien. Nous fîmes visite aussi chez la mère de notre nouvelle sœur Louise. Nous allâmes acheter quelques couteaux pour moi et un chapeau pour la bonne Louise qu'elle voulut bien me faire l'amitié d'accepter. Châtellerault, ni beau, ni vilain; les nouvelles maisons sont jolies; les anciennes sont très vilaines, mais seront remplacées peu à peu par d'autres : une assez jolie promenade à l'intérieur de la ville. La population est d'environ 10 000 âmes.

30 et 31 mai.

Je suis resté à Châtellerault, après m'être assuré que M. Schmaltz[1] ni Dechatelus n'étaient pas encore passés. J'ai

1. Le futur gouverneur du Sénégal : la *Méduse* allait recevoir des Anglais, qui l'avaient occupée durant les guerres de l'Empire, cette ancienne colonie française.

été un peu incommodé le 31, le soir en me couchant; je craignais de tomber malade.

1er juin.

Je me lève bien portant et disposé à partir par la diligence de la Rochelle lors même qu'il faudrait me mettre sur l'impériale. J'ai quitté Alphonse et sa petite femme à onze heures : la diligence n'est partie qu'à midi.

J'ai retrouvé M. Dechatelus dans la diligence. Nous sommes arrivés à Poitiers à quatre heures; à six heures, dîner; à sept heures, nous avons été voir M. Schmaltz qui était arrivé à l'auberge de Champagne, avec sa femme et sa demoiselle. Nous nous couchons à neuf heures et quart.

Poitiers est très vilain; il y a une promenade fort belle. Avant de me coucher, je n'ai pu résister au désir de m'assurer si le baromètre de Fortin, dont M. Dechatelus s'était chargé jusqu'à Châtellerault, était en état : ô douleur et désespoir, il était cassé! C'est bien mal commencer notre voyage. Le chronomètre était aussi dérangé. Nous conservons un peu l'espoir de pouvoir tout réparer à Rochefort; mais y aura-t-il un chronomètre et un faiseur de baromètres et serai-je assez heureux ou assez adroit pour réparer le mal?

2 juin.

Départ de Poitiers à six heures du matin. Arrivée à Niort, chef-lieu des Deux-Sèvres, à six heures et demie du soir. Je fais un petit tour dans la ville qui est propre, assez bien bâtie, mais mal pavée. Au bas, coule une petite rivière dont les bords sont pittoresques. Au-dessus, sont des bastions et des jardins ou promenades agréables. Les femmes à Niort sont jolies; une jolie demoiselle vient dans un petit jardin où j'écris ces notes; elle sonne la cloche du dîner, il est sept heures; je me rends à une si douce invitation.

3 juin.

Départ de Niort à quatre heures; déjeuner à Mauzé à sept. La campagne entre ces deux endroits est riche et quelquefois présente des beaux points de vue. Arrivé à la Rochelle à midi et demi. J'ai été de suite à la jetée et pour la première fois j'ai vu la mer...

Nous revenons dîner et, après, M. Dechatelus et moi avons été promener sur la côte à une lieue de la Rochelle. A un endroit où est un corps de garde, défendu par un petit fort, on découvre à droite l'île de Ré qui n'est qu'à deux heures, en face, l'île d'Oléron et, à gauche, l'île d'Aix où nous devons nous embarquer. A la pointe était un vaisseau de ligne qu'on apercevait fort bien. Nous rentrâmes entre sept et huit heures. Un assez grand nombre de bateaux de pêcheurs rentraient dans la rade, un vent frais les poussait à pleines voiles.

Nous n'avons pu trouver de voiture pour Rochefort; nous avons pris une place pour demain dans une voiture qui part à six heures du matin.

Les bords de la mer sont presque tous escarpés et présentent des couches horizontales de calcaire blanc, tendre et à grain terreux. En revenant de notre promenade, nous remontâmes avec la marée dont les progrès sont presque insensibles; à notre retour à la Rochelle, le port, qui était presque à sec, était plein. Il y a en outre un bassin fermé par une porte pour retenir toujours à flot les bâtiments marchands qu'il reçoit à haute marée; ils entrent; la porte se ferme avant que la marée se retire et l'eau reste au niveau de la haute marée.

4 juin.

Départ de la Rochelle à six heures du matin; arrivée à Rochefort à neuf heures et demie. M. Schmaltz y arriva un instant après nous. Nous logeâmes comme lui *à la Coquille d'Or*. Nous vîmes le commandant de la Marine. Nous allâmes chez l'intendant de la Marine; il n'était pas chez lui. Nous allâmes chercher une permission pour voir le port maritime; nous montâmes à bord d'un vaisseau de ligne, le *Patriote*, de soixante-quinze canons. Je le trouvai beau; je n'avais pas l'idée exacte d'un tel bâtiment. Rochefort est une assez jolie petite ville, située sur la rive droite de la Charente, qui porte les plus gros bâtiments. La mer en est encore à quatre heures; on ne la voit pas.

Le jardin de l'hôtel du commandant de la Marine est très joli; il est ouvert au public. Le port marchand est vilain. Le port de l'État ne m'a présenté rien de bien frappant, si ce n'est le bassin recouvert servant à la construction des bâtiments de

l'État. Plusieurs gros vaisseaux étaient sur le chantier, assez avancés dans leur construction. Demain, nous verrons l'intendant; il nous indiquera si nous pouvons porter remède au malheur du baromètre cassé; je lui demanderai la caisse renfermant les tubes de rechange pour l'essayer.

5 juin.

M. Dechatelus a porté son chronomètre à l'école de la Marine; on le réglera au moyen de deux autres qui existent. Après avoir bien couru, j'apprends qu'on pourrait raccommoder le baromètre à l'atelier des boussoles, au port de l'État; je le porte avec un des deux tubes de rechange que m'a donnés Fortin. M. Schmaltz a été à la Rochelle pour les troupes; il est revenu à deux heures et a annoncé l'embarquement pour vendredi. Nous avons reçu une invitation pour aller dîner chez M. l'intendant; elle m'obligera à défaire mes malles, ce à quoi je n'ai pu encore me décider. Nous avons rencontré plusieurs anciens élèves de l'École [polytechnique].

6 juin.

J'achète un cadre, matelas, draps, couvert d'argent et mille autres petites choses. Dîner chez M. l'Intendant.

7 juin.

J'ai encore acheté divers objets. Mon baromètre est raccommodé très bien; mais le mercure se salit un peu et obscurcit le verre, ce qui tient, je le crains, à ce que le mercure n'est pas pur. J'en ai pris un peu pour comparer sa pesanteur spécifique à celle du mercure pur. Je n'ai pu sortir le baromètre du port, parce que l'ordre de le réparer n'était pas encore arrivé. Demain j'irai au port avec M. Moudot, ingénieur des Ponts et Chaussées et ancien élève du lycée du Panthéon. Nous ferons ensemble une observation du baromètre au niveau moyen des hautes et basses marées.

Nous avons passé une partie de la journée avec une douzaine d'anciens élèves de l'École; ils sont dans divers services dont les travaux demandent leur présence à Rochefort.

9 juin.

Nous fermons nos malles et porte-manteaux. Le temps est pluvieux et venteux, il tombe de la pluie de temps en temps. Le ciel est couvert de nuages peu épais.

Nous nous embarquons à trois heures et demie par un vent contraire et un temps qui paraissait devoir devenir très mauvais. La marée haute nous portait vers la mer éloignée de quatre à cinq heures. Après une heure d'embarquement, la pluie tomba à force et nous fûmes tous obligés de nous retirer de dessus le pont pour nous entasser dans la chambre des matelots ou dans la cale. Bientôt le patron peu habile nous fait toucher près d'un endroit appelé la Maison du Diable; ce sont des rochers calcaires contre lesquels est bâti un four à chaux. Il fallut près d'une heure pour remettre le bâtiment à flot; pendant ce temps la marée baissait et il était plus difficile de ne pas toucher. Effectivement nous touchâmes une seconde fois. Il fut impossible de retirer le bâtiment de la vase; il fallut se résoudre à passer la nuit dans la barque sans avoir dîné. Je demandai un peu de pain au patron et je cherchai inutilement le sommeil, entassé avec d'autres passagers sur les lits sales et dégoûtants des matelots. Les puces nous dévoraient; ce sera heureux si nous ne gagnons pas quelque chose de plus vilain. On a rendu le chronomètre réglé; on l'a trouvé fort bon.

10 juin.

Le jour désiré parut enfin. Le temps était affreux et très froid. La marée nous avait mis à flot. Vers sept heures, nous descendons au village de Verjou où nous déjeunâmes bien tristement après une si triste nuit. Nous y prîmes un grand nombre de passagers pour le Sénégal, entre autres M. Picard, sa femme et ses nombreuses demoiselles.

Le vent est toujours contraire; nous faisons très peu de chemin. Je monte à la vergue; un jeune homme monte aussi de l'autre côté. Deux matelots montent rapidement vers nous pour nous attacher ou payer la bouteille suivant l'usage; ils me tenaient quitte pour huit francs, mais furent bien contents de recevoir deux francs.

Verjou n'est éloigné de Rochefort que d'une demi-lieue;

ainsi nous fûmes dix-huit heures à la faire. Nous allons vers le port des barques d'où nous gagnerons la rade quand nous pourrons. Des marins nous font craindre d'être huit grands jours sans pouvoir le faire. Nous voudrions gagner le rivage et aller à pied jusqu'aux barques; mais les bords vaseux de la Charente ne nous le permettent pas. Nous touchons à la côte deux fois de suite. Nous nous décidons à la deuxième fois à gagner le rivage. Un matelot y mène quelques passagers dans la barque et sur son dos les porte jusqu'à l'endroit où on n'enfonce plus. J'étais du nombre. Notre bâtiment attend la marée pour être remis à flot.

Vers les midi, nous arrivons à pied au village du port des barques et nous dînons de bon appétit avec une soupe au lait, une omelette et un fromage mou. Le vent augmente; la mer devient agitée; à trois heures et demie, la haute marée vient se briser avec force contre quelques rochers calcaires qui s'avancent vers la mer. Je fais une petite promenade au bout de la langue de terre qui s'avance en cet endroit. Le vent devient de plus en plus fort; la mer est très houleuse.

Le temps se couvre : à cinq heures, arrive un grain (pluie forte et vent) qui fait changer le vent de manière qu'il pourrait nous porter en rade. Presque tous les passagers se sont rendus à l'auberge du port des barques et nous attendons notre petit bâtiment. Il est cinq heures et demie et il n'est pas encore arrivé; ce changement de vent va accélérer sans doute sa marche.

Il y a de quoi se désespérer à mourir d'ennui; il n'y a pas deux minutes que j'ai écrit ce qui précède; le grain est à peu près passé; mais le vent a repris sa direction primitive, c'est-à-dire justement opposée à celle que nous devons prendre. Nous soupons avec des petits pois et d'excellentes petites sardines fraîches, frites dans la poêle. J'ai soupé avec grand plaisir. A neuf heures nous nous couchons.

11 juin.

A quatre heures, on vint nous éveiller pour aller à bord de notre bâtiment, qui hier au soir avait mouillé en face du port des barques. A six heures, nous mettons à la voile par un vent qui n'était plus aussi contraire qu'hier; on louvoie ou bien on

tire des bordées. Le temps est beau, l'air très frais. Notre patron n'a pas l'air habile; il hésite et change à chaque instant dans ses manœuvres. Nous sortons enfin de la Charente pour entrer en pleine mer; le vent est bon, nous marchons assez bien; l'île d'Aix et les vaisseaux en rade s'aperçoivent très bien. Nous distinguons entre tous la *Méduse*, frégate qui nous porte au Sénégal.

A neuf heures, nous l'abordions; ce ne fut qu'à midi que tous nos effets furent à bord de la frégate. Nous y trouvons tout en désordre; le mauvais temps avait empêché de prévenir de notre arrivée; une vingtaine de passagers ne laissent pas que de donner de l'embarras quand ils ne sont pas attendus. Nos postes ne sont pas déterminés. On nous donne à déjeuner pour attendre le dîner.

Le temps est assez beau, le vent, assez fort et la mer, agitée; le mouvement de la frégate est néanmoins presque insensible, au lieu que celui du petit bâtiment qui nous avait amenés était très fort. Aussi plusieurs passagers furent atteints du mal de mer; ils paraissaient souffrir beaucoup; heureusement qu'il n'est point dangereux. Il faudra bien que je paye mon tribut tôt ou tard; je n'ai rien éprouvé dans la traversée de Rochefort à la rade de l'île d'Aix.

12 juin.

J'ai passé une fort bonne nuit dans mon cadre. Levé à cinq heures, je me suis promené sur le pont; j'ai admiré la mer calme, le temps était beau et l'air tempéré. On nous arrange des chambres en toile; nous y coucherons ce soir.

A midi, je me baignais dans la mer. Je fis le tour du vaisseau. J'en avais bien besoin, car je n'avais pu me laver le matin.

13 juin.

On annonce le matin l'arrivée de M. le Gouverneur, cela donne du mouvement. On déjeune tard ; l'officier qui devait nous mener à l'île d'Aix se trouve mal; nous ne pouvons y aller. M. Schmaltz arrive à dix heures; nous le recevons en grand uniforme. Grande manœuvre pour lever une ancre et préparer la seconde à être levée demain matin pour mettre à la voile.

14 juin.

Divers objets qui manquaient ont empêché de mettre à la voile. Vers les dix heures, une occasion d'aller à l'île d'Aix se présenta, j'en profitai. M. Dechatelus y observa le soleil avec son cercle répétiteur; j'y portai mon baromètre. Vers midi, le baromètre placé à la plus basse marée a donné, pour la colonne de mercure, 0 m. 76305 et, pour la température de l'instrument, 17°.

Le temps était beau, il faisait soleil, des nuages existaient vers l'horizon, une brise de mer peu forte se faisait sentir. L'instrument fut mis à l'ombre d'un parasol; ces observations me paraissent faites dans de bonnes circonstances pour être comparées à celles de l'Observatoire de Paris à midi.

Il existe à l'île d'Aix de fort jolies maisons; elle est fortifiée; Bonaparte y avait commencé de nouvelles fortifications à la fin de sa carrière politique. Nous y restâmes jusqu'à trois heures. Nous étions dans une yole, petit canot de bord, avec quatre rameurs seulement. Ils ne purent gagner sur le courant qui nous entraînait. Nous arrivâmes vers le brick stationnaire qui nous accueillit et nous prêta son grand canot pour revenir à bord de la *Méduse*.

Vers sept heures, je retournai à l'île d'Aix dans un plus grand canot. La mer était moutonneuse. J'aime beaucoup le balancement des vagues. C'est pour moi un plaisir malgré les lames d'eau qui vous mouillent de temps en temps. On voit la mort à deux doigts et des personnes timides peuvent s'effrayer : il semble que cette frêle barque doit tourner à tout moment. En revenant nous prîmes des voiles qui nous portèrent rapidement vers la frégate.

15 juin.

On devait mettre à la voile à trois heures; les vents contraires s'y opposent. Pour calmer l'ennui ou plutôt mon impatience de ne pas partir, je vais faire un petit tour à l'île d'Aix. J'y allai prendre mon café avec des personnes de la frégate et y faire ma partie de billard.

Le temps a été mauvais la nuit; ce matin, on craignait qu'il ne devînt tel qu'on fût obligé de rejeter l'ancre qu'on avait levée avant-hier. Cependant il est maintenant (trois heures du soir)

assez beau; peut-être pourra-t-on partir cette nuit. Dieu le veuille!

16 juin.

Les vents contraires nous empêchent d'appareiller.

17 juin.

Les vents ont passé au Nord-Est : on se dispose à lever l'ancre, on hisse les haussières, on va partir dans la soirée.

A huit heures, on appareille et l'on part. Le vent d'abord était bon, mais bientôt il devient mauvais comme les jours précédents, on louvoie et l'on avance très lentement. On ne met pas toutes les voiles pour ne pas laisser trop en arrière l'*Argus*, l'*Écho* et surtout la *Loire* qui est une très mauvaise voilière.

Vers les trois heures la *Loire* fait des signaux pour demander à mouiller; elle dérive trop. Le commandant donne l'ordre de jeter l'ancre et de baisser les voiles; on partira cette nuit. Les autres vaisseaux viennent mouiller près de nous.

On repart à huit heures du soir; on donne l'ordre aux autres vaisseaux d'appareiller. On marche toute la nuit. La frégate ne met que peu de voiles pour ne pas prendre par trop d'avance.

18 juin.

Les autres vaisseaux sont en vue de la *Méduse*. La *Loire* en est même rapprochée beaucoup; mais le brick est de deux à trois lieues sous le vent. Le vent cesse, il y a des moments de calme; le peu de vent, qui souffle de temps à autre est contraire; on avance très lentement. La mer est extrêmement calme; sa teinte est d'un bleu indigo. Je suis frappé de ne voir que de l'eau autour de moi; cet aspect a quelque chose de majestueux.

A une heure, le temps s'obscurcit; un nuage général couvre le ciel; il tombe de l'eau; le calme continue. Vers quatre heures je descends dans le canot qui est à la proue du vaisseau; je puise un seau d'eau; elle est à la température de 15° centigrades. Nous sommes par la latitude de 46° et la longitude de Paris de 4° 20′. Nous sommes toujours dans le golfe de Gascogne, au moins à dix heures des côtes.

19 juin.

Le vent est fort, on file trois nœuds, c'est-à-dire trois milles à l'heure. Cette nuit on filait sept nœuds ; le vaisseau a été agité et nous dansions dans nos lits. Il y a de grandes vagues qui font disparaître de temps en temps la corvette qui nous suit. La *Loire* est en vue, le brick a disparu. Le temps est beau; il fait soleil. La mer est toujours bleue; c'est le bleu de la tranche des glaciers quand le temps est mou, ou celui d'un trou fait dans la neige ou enfin celui du Rhône à Genève.

Le calme revient à midi, mais la mer a des vagues grandes et profondes, appelées vagues de fond. Il en résulte un balancement très grand, d'autant plus que le vent n'est pas assez fort pour soutenir les voiles qui retombent sur les mâts. Beaucoup de passagers ont le mal de mer; j'en ressens quelques légères atteintes. Le déjeuner m'a fait passer celles du matin. Je suis invité à dîner chez le commandant. Si je puis dîner, cela me fera du bien; je crains de ne le pouvoir. Le brick *Argus* est en vue, il semble se rapprocher de nous; l'*Écho* et la *Loire* nous suivent d'assez près, parce que nous ménageons de voiles.

Je dînai chez le commandant, incertain si je pourrais garder mon dîner. Le mouvement du vaisseau est beaucoup plus grand chez lui; il me rendait plus malade. Après dîner, la promenade, que nous fîmes avec ces dames sur le pont, me rétablit et je me couchai beaucoup mieux.

20 juin.

Le temps est superbe; nos trois vaisseaux sont en vue. Je n'ai pas, une heure après mon lever, le cœur très rassuré. Le mouvement du vaisseau est cependant moins fort qu'hier. La latitude du lieu où nous étions à midi est 45°,5; la longitude, 7°,25. La mer est belle, toujours bleue, brise faible, vent du Nord-Nord-Est. On file deux nœuds et demi. Nous avons une frégate en vue, on suppose que c'est l'*Aréthuse*.

21 juin.

Le temps est beau, le vent, arrière, ce qui fait que le bâtiment n'est plus sujet qu'au roulis qui incommode beaucoup moins que le tangage; aussi suis-je bien portant. A onze heures,

on aperçoit deux ou trois souffleurs à demi-portée de fusil du bâtiment; ce sont des poissons fort gros ayant vingt pieds de longueur environ. Les trois autres vaisseaux nous suivent, la frégate l'*Aréthuse* est près de nous.

Je suis monté à sept heures à la hune du mât d'artimon. Des matelots sont montés suivant l'usage pour m'amarrer, j'en ai été quitte pour trois francs. Le roulis très fort m'a donné un peu de mal pour monter. Nous avons vu trois ou quatre gros poissons appelés souffleurs; ils lancent, en soufflant, de l'eau par les narines en faisant un bruit qu'on entend de loin.

L'*Écho* a laissé tomber un homme à la mer, il signale cet accident et met en panne; on pense qu'on n'a pas pu sauver le malheureux qui s'est noyé. Le temps est doux, le vent bon; le ciel se brouille un peu; on a fait un ris aux voiles; c'est une mesure de précaution en cas que le vent ne devînt trop fort cette nuit; alors on ferait un ris de plus et les voiles seraient diminuées de beaucoup.

COMMANDANT BRÉDIF

(A suivre.)

QUESTIONS EXTÉRIEURES

VERS BAGDAD[1]

III

Dans les conventions et contrats officiels, la future ligne du *Koniah-Bagdad* est divisée en sections de 200 kilomètres « pour ce qui concerne la présentation des plans et projets définitifs ». Mais la construction et l'exploitation ne sauraient se prêter à des divisions aussi artificielles : les nécessités du parcours et les intérêts du commerce imposeront sûrement une avance moins règulière et plus rapide.

En pratique, il s'est trouvé que la première section, tout entière allongée sur le plateau de Karamanie, a couvert presque exactement deux cents kilomètres, de Koniah à Boulgourlou. La seconde section, de Boulgourlou à Missis ou Adana, devra dépasser ou ne pas atteindre ce chiffre, suivant que l'on considèrera les difficultés du tracé ou les profits du service. Après la percée du Taurus et la glissade au ras des eaux chypriotes, il ferait bon sans doute se reposer quelques semestres, quelques années, au terminus d'Adana, en cette riche et tiède capitale du Piémont cilicien, à cette jonction de l'embranchement venu du débarcadère de Mersina; mais on apercevra tout aussitôt l'avantage de poursuivre jusqu'à Missis, bazar de la Petite Arménie, pont du Djihoun, port fluvial à trente kilomètres de cette rade de Yourmoutalik et de cette échelle d'Ayas, dont

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mai.

la renommée fut grande parmi les marchands de l'antiquité et du moyen âge.

180 kilomètres de Boulgourlou à Adana ou 220 kilomètres jusqu'à Missis : la seconde section restera encore dans les alentours du chiffre théorique. La troisième, tant pour ménager les frais généraux durant la construction que pour assurer à l'exploitation quelques chances de fret, devra courir du Seïhoun ou du Djihoun jusqu'à l'Euphrate, d'Adana ou Missis jusqu'à Djerabolous : 300 ou 340 kilomètres. Tout autre sectionnement aurait pour premier résultat de laisser aux chameaux le transit entre les échelles de la côte et les marchés de l'intérieur. Les rails pourraient stationner quelque temps, juste au bout de 200 à 220 kilomètres, au carrefour de Tell Habech où les embranchements d'Aïntab et d'Alep viendraient rabattre sur la ligne principale les marchandises du nord et du sud. Mais cet arrêt ne donnant à cette troisième section que la garantie de ces 200 ou 220 kilomètres, — soit trois millions à trois millions et demi de francs, — le capital engagé dans la construction ne saurait y trouver son intérêt : à travers montagnes, collines et marais, ce ruban tourmenté coûtera très cher; durant les premières années, l'exploitation ne couvrira pas même ses frais; le pays est déshabité, et le chameau ne coûte presque rien. Au delà de Tell-Habech, s'ouvrent les plaines unies : jusqu'au bord de l'Euphrate, une piste de cent kilomètres s'offre aux rails, toute prête, sans obstacles, sans travaux coûteux, et dont la garantie kilométrique rétablirait pour toute la section une moyenne très avantageuse. Il est probable que, d'un effort, les Allemands voudront aller du pont du Djihoun au bord de l'Euphrate.

Mais que cette troisième section s'arrête à Tell-Habech ou qu'elle pousse jusqu'à l'Euphrate, la quatrième devra dépasser du double ou du triple le chiffre prévu. Par-dessus la Mésopotamie, elle devra faire un saut énorme, des parages de l'Euphrate aux parages ou même aux rives du Tigre : quatre ou six cents kilomètres. Tous les calculs économiques obligent à ne point s'arrêter en chemin : si la Porte veut y consentir, — elle aura à trouver la garantie kilométrique de ces cent ou cent cinquante lieues, — c'est de Djerabolous à Nisibe ou même à Mossoul que la construction devra être entreprise,

tant pour donner aux actionnaires le maximum de profits que pour rendre au pays le maximum de services. Une fois l'Euphrate passé, ni montagnes, ni fleuves, ni marécages : cette quatrième section ne réserve aucune difficulté, aucune surprise aux ingénieurs. Elle reviendrait donc à un prix très bas, et la garantie de six à neuf millions lui vaudrait de beaux dividendes, n'étaient les fantaisies des nomades qui se disputent ce champ de razzias et qui peut-être ne laisseront pas le Turc disposer à son caprice de cette « marche » dévastée par vingt-deux siècles de guerres. Avec cette quatrième section, on entre en pays nouveau, dans la plaine des Fleuves, dans le domaine des Kurdes et des Arabes.

***

Un immense golfe d'eaux douces et de terres découvertes, qui s'enfonce dans l'Asie antérieure, entre les collines de l'Arabie et les sierras de l'Iran, comme pour prolonger jusqu'à l'Anatolie les plaines salées de l'océan Indien et du golfe Persique; une longue et large arène de pays bas qu'encercle, sur les trois mille kilomètres du pourtour, un fer à cheval de *djabals*, de *taurs*, d'*hammadas* et de *nedjeds*, de chaînes, de monts, de plateaux et de hauts pays, Djabals persan, loure et kurde, Taurus arménien, Djabal libanais, Hammada hauranais, Nedjed arabique : telle apparaît sur la carte cette plaine des Fleuves qui a son entrée de Bassorah tournée vers le levant et le midi, toute grande offerte aux arrivants du Golfe, et sa porte de sortie, plus étroite, vers le couchant du nord, vers la Méditerranée chypriote, dans le couloir de l'Oronte que tiennent les guichets d'Alep et d'Antioche.

A vol d'oiseau, du sud au nord, des Bouches au Taurus, le grand axe de cette plaine a près de trois cents lieues, — la distance aérienne de Marseille à Brême; de l'est à l'ouest, du Djabal persan au Djabal syrien, le petit axe en a près de deux cent cinquante, — la distance aérienne de Munich au Havre. La cuve entière aurait quelque soixante-dix millions d'hectares : une fois et demie la superficie de la France. Les terres fertiles vont à l'est et au nord jusqu'au pied des monts; mais vers

le sud et vers l'ouest, les sables et les pierrailles, dévalant du Nedjed, ont étendu leur chaos désolé jusqu'à la rive droite de l'Euphrate et jusqu'aux portes d'Alep. Tout le pays d'Alep à Bassorah, entre l'Euphrate et le revers des monts syriens ou des plateaux arabiques, n'est qu'une suite de *badiés*, de déserts, Badiet-al-Irak, *désert de l'Irak*, Badiet-es-Cham, *désert de Syrie*, Badiet-el-Djeziré, *désert de Mésopotamie* : trente millions d'hectares impropres à toute culture et dont les oasis ne peuvent fournir que maigres pâturages aux troupeaux de nomades, transhumant suivant les saisons, ou mauvais reposoirs aux caravanes qui couraient jadis du Caire à Bagdad, par Maan et El-Djouf, ou de la Syrie à l'Euphrate par Tadmor, l'ancienne Palmyre.

En ces *badiés* de sables et de pierres, quelque cent mille Bédouins — on disait autrefois : *Sarrasins* — trouvent difficilement leur vie [1]. Mais, ôtés ces trente millions d'hectares, il en reste encore une quarantaine de millions, où, la terre, les eaux et le ciel prodiguant leurs bienfaits, plantes, bêtes et peuples devraient pulluler; une plaine fluviale de quarante millions d'hectares! la France, eaux, montagnes et îles comprises, n'en a pas cinquante-quatre millions; la rocailleuse Grande-Bretagne et la marécageuse Irlande n'en ont pas trente-deux millions.

Cette plaine unie que nulle montagne ne divise, les hommes l'ont toujours partagée en deux provinces : les Anciens y avaient leur Assyrie et leur Chaldée, leur Mésopotamie et leur Babylonie; les Arabes y ont encore leur El Djezireh (*l'Ile*) et leur Irak. C'est le climat et le sol qui créent vraiment ces deux régions naturelles.

Allongée du 30e au 38e degré de latitude (dans l'Ancien Monde, c'est l'intervalle entre Suez et Smyrne, entre Ghadamès et Palerme; dans le Nouveau, c'est l'intervalle entre la Nouvelle-Orléans et Saint-Louis); inclinée de la cote moyenne 650 ou 700 à la cote zéro (c'est l'écart entre Gérardmer et Mar-

1. Cf. Aboul-Féda, trad. Reinaud, II, p. 106, note du traducteur : « Le mot *badye* se dit en arabe de toute chose qui reste au grand air. Appliqué à un pays, il indique un sol libre de culture et d'habitations permanentes; c'est du même radical que dérive le mot *bedouy*, *bedouyn*, dont la signification propre est *celui qui vit au grand air*. »

seille), cette plaine tient par le nord à nos terres tempérées; par le sud, elle est un delta tropical. Sagement exploitée, elle devrait être au nord un verger, un vignoble et un champ de céréales, une Sicile et une Andalousie, au sud, une rizière, une cotonnière et une palmeraie, un Bengale et une Basse-Égypte. La forêt de dattiers, qui monte du Golfe jusqu'à Bagdad et qui va s'éclaircissant pour finir brusquement entre Tekrit et Samara, traduit aux yeux la différence; ses derniers bouquets indiquent la frontière de « l'Ile » mésopotanienne et de l'Irak chadéen, aux approches du 34e degré. « Les pieds dans l'eau, la tête dans le feu » — disent les Arabes, — nulle part au monde le dattier n'a trouvé terrain plus favorable qu'en cet Irak; « l'Ile » est le paradis du pistachier, de l'oranger et de la vigne.

Dans leur cours supérieur, du 38e au 34e degré, les Deux Fleuves séparés par un très large espace, encaissés entre de hautes rives, descendent à la rencontre l'un de l'autre, mais laissent toujours entre eux un vaste territoire qui émerge de tous leurs débordements et que des chaînes de collines ou des pitons isolés bossellent; une petite sierra, le Taurus des Moines, *Et Tor Abdin*, sépare même des vallons du haut Tigre les champs du moyen Euphrate. Ce grand triangle de terres asséchées, qu'enferment le Taurus et les Deux Fleuves, c'est « l'Ile » des Arabes, *El Djezireh*, « l'Entre Fleuves » des Grecs, *Mésopotamie*. Sur le Tigre, la Ninive des Assyriens, la Mossoul des Arabes en furent longtemps la capitale et le marché; car ces parages du Tigre, plus éloignés des *badiets* syrien et arabe, moins desséchés par le simoun, moins ravagés par les nomades, furent toujours le côté de « l'Ile » le plus riche et le plus peuplé :

Mossoul est une ville sise sur la rive occidentale du Tigre dans un terrain fertile et sous un climat tempéré. Les habitants boivent les eaux du fleuve. Les jardins sont peu nombreux; mais les villages et les champs cultivés aux environs sont considérables. Son territoire et ses dépendances sont très vastes. On y remarque entre autres Niniva, ville antique où l'on voit des vestiges d'anciens monuments et où fut envoyé le prophète Jonas, ainsi que le rapportent les Écritures[1].

1. Edrisi, II, trad. Jaubert, p. 148.

Dans les parages de l'Euphrate cependant, Édesse et Gargamich eurent aussi leurs jours de gloire.

Au-dessous du 34° degré, les Deux Fleuves ne mélangent pas encore leurs eaux; mais en ce pays de Bagdad, ils ne coulent plus qu'à dix lieues l'un de l'autre et de nombreux canaux les unissent, dont le plus célèbre parmi les géographes arabes était le fameux Nahr-Iesa, *le Fleuve de Jésus* :

Dans les temps anciens, les eaux de l'Euphrate ne parvenaient point du tout aux eaux du Tigre; elles se perdaient entièrement dans les marais [de l'Irak]. A l'époque de l'islam, on creusa le canal d'Isa, afin de pouvoir arriver à Bagdad; maintenant c'est une rivière considérable, sur laquelle des navires flottent jusqu'à Bagdad... De ce canal, dérive un embranchement moins considérable, le Nahr-es-Serra, dont les eaux arrosent les jardins et les villages et sur lequel il existe beaucoup d'écluses et de moulins [1].

Un peu au nord de ces canaux et de leurs marais, le Badiet-es-Cham, franchissant l'Euphrate, pousse une pointe jusqu'aux rives du Tigre, et les nomades établissent une marche-frontière entre « l'Ile » et l'Irak.

Au-dessous de Bagdad, les Deux Fleuves s'éloignant de nouveau, leur écartement symétrique dessine comme un œuf, long de quatre cents kilomètres, large de cent cinquante. Mais d'innombrables canaux ont toujours couru de l'un à l'autre ou, de boucles en boucles, tout le long de leurs rives, et des bras morts, des saignées d'irrigation, des nappes d'infiltration ou d'inondation, des fossés de défense, des mares, des réservoirs, de grands lacs, des jungles et des roselières font de cet Irak chaldéen un gigantesque marécage d'où n'émergent que les colonnades des palmeraies et les *tells* (collines de ruines) de Babylone, de Nippour, d'Ourouk, de Séleucie, de Ktésiphon, de dix autres villes mortes, ou les minarets de Bagdad, de Kerbela, de Koufa (Nedjef), de quatre ou cinq villes khalifales :

Le pays entre Bagdad et Koufa est couvert d'une infinité de villages et de campagnes arrosées par des cours d'eau dérivés de l'Euphrate, notamment par le Sar-sar, qui est navigable.

Le Nahr-el-Malik est [un autre canal] très considérable sur les bords duquel est une jolie ville bien peuplée, dont les environs sont

1. Edrisi, trad. Jaubert, II, p. 144 et 157.

couverts de palmiers et d'autres arbres. Les eaux de l'Euphrate se répandent dans la contrée de Koufa et vont se perdre dans les marais... L'excédent des eaux forme de nombreuses flaques, auprès desquelles sont des villages et des domaines[1].

Après le confluent de Korna, aux environs du 31e degré, les Deux Fleuves, unis dans le Chatt-el-Arab, traînent vers le Golfe leur masse d'eaux vaseuses et continuent d'étendre vers le sud ce pays amphibie de Bassorah que, depuis la période historique, ils ont conquis aux dépens des flots :

Bassorah n'existait pas du temps des anciens Persans. Le plan fut tracé sous le khalifat d'Omar. La ville est bâtie sur terrain plat; il n'y a ni montagne ni rien qui intercepte la vue... A l'ouest elle est bornée par le désert; à l'est par un grand nombre (plus de cent mille) de canaux, sur chacun desquels flottent des nacelles... Les palmiers sont tellement semblables les uns aux autres sous le rapport de la hauteur et par la beauté de la végétation qu'on les croirait tous coulés dans le même moule ou plantés à la même époque.

Tous les cours d'eau communiquent les uns avec les autres et se subdivisent en divers canaux, dans la plupart desquels le flux et le reflux de la mer se font sentir. A la marée montante, les eaux douces des canaux sont refoulées sur les vergers et les champs cultivés et les arrosent. A la marée descendante, ces eaux reprennent leur cours naturel. Entre les villages et lieux cultivés, on voit beaucoup de roseaux, et de marais habités, au milieu desquels les bateaux et les nacelles naviguent au moyen de perches, à cause du peu de profondeur des eaux et parce que leur cours est obstrué par la fange. Quelquefois, lorsque le Tigre et l'Euphrate grossissent excessivement par suite des pluies d'hiver et versent leurs eaux par torrents dans ces marais, divers lieux se trouvent creusés, et d'autres bouchés par la vase[2].

***

Avec le flux et le reflux, les navires du Golfe ont toujours pénétré dans les Fleuves et la batellerie fluviale est toujours descendue jusqu'aux ports de la mer. Il est probable que dès la plus haute antiquité, ces deux navigations mettaient les villes chaldéennes au contact des marines de l'Extrême-Orient : c'est par cette route peut-être que la civilisation vint des Indes ou

1. Edrisi, trad. Jaubert, II, p. 157 et 158.
2. *Id.*, *ibid.*, I, p. 368-370.

de la Chine. Les anciens Chaldéens racontaient dans leurs mythes que les hommes vécurent sans règle, à la manière des bêtes, jusqu'aux temps où sortant de la mer Érythrée, à l'endroit où elle confine à la Babylonie, apparut un monstre doué de raison, qui s'appelait Oanès, *Éa le Poisson* :

Il avait tout le corps d'un poisson, mais, par-dessus sa tête de poisson, une autre tête qui était celle d'un homme, et des pieds d'homme se dégageaient de sa queue de poisson; il avait la voix humaine. Il passait la journée au milieu des hommes, sans prendre aucune nourriture; il leur enseignait la pratique des lettres, des sciences et des arts de toutes sortes, les règles de la fondation des villes et de la construction des temples, les principes des lois et la géométrie; il leur montrait les semailles et les moissons; en un mot, il leur donnait tout ce qui contribue à la douceur de la vie; depuis ce temps, rien d'excellent n'a été inventé. Au coucher du soleil, ce monstrueux Oannès se replongeait dans la mer et demeurait la nuit entière sous les flots, car il était amphibie. Il écrivit sur l'origine des choses et de la civilisation un livre qu'il remit aux hommes[1].

A l'époque historique, les marchands de la mer ont toujours remonté jusqu'à Babylone ou jusqu'à Bagdad. Aujourd'hui encore, ce sont les maîtres du Golfe, les Anglais, qui, par les bateaux de leur compagnie Lynch, détiennent presque tout le commerce. La grande porte de Bassorah fait de ce delta une dépendance de l'océan Indien : la richesse de ce pays, aux siècles de civilisation et de paix, est liée à la prospérité de l'Inde. Aux siècles de guerre et de décadence, la misère et les razzias lui tombent des montagnes de la Perse ou des déserts de l'Arabie, et, sous les coups du montagnard et du bédouin, cette Chaldée savante et pacifique devient un Irak dévasté, tiraillé entre les deux barbaries arabe et persane, tout grouillant de pirates et de brigands, de bandes terrestres et aquatiques.

Aujourd'hui, des gouverneurs et des préfets turcs, les deux *valis* de Bagdad et de Bassorah et leurs cinq ou six *moutessarifs*, président à ce gâchage de la terre et des eaux, des peuples et des plantes : ils ont l'appui de garnisons dont la bravoure est incontestable, dont la discipline et l'armement ont été réformés par les officiers de Guillaume II; mais que peuvent ces gros

1. Bérose, fragment IX; cf. G. Maspero, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*, I, p. 546.

Turcs en bottes, ces lourds fantassins et artilleurs, contre les barques ou les chevaux du désert et du fleuve? Après quatre cents ans de conquête (Soliman le Magnifique entra à Bagdad en 1535), cette province ottomane est aussi rebelle qu'au premier jour : quelques années de navigation anglaise y mettraient l'ordre avec la fortune, si les gens de la mer avaient la liberté de reprendre la tâche du vieil Oannès.

Déjà, sur le Chatt-el-Arab et sur le Tigre jusqu'à Bagdad, les va-et-vient de l'*Euphrates and Tigris steam navigation* ont établi une paix intermittente, que troublent souvent les coups de fusil et les embuscades des riverains, que maintiennent, malgré tout, la menace ou l'irruption des canonnières britanniques : les voyageurs les moins anglophiles reconnaissent que, seul, le contrôle des Anglais force le Turc à un minimum de police. M. Denis de Rivoyre remonte vers Bagdad à bord du vapeur anglais *Bloss Lynch* :

Nous sommes précédés, à une centaine de mètres tout au plus, d'un tout petit vapeur portant pavillon ottoman et battant la flamme des navires de guerre. C'est une mesure de sécurité qu'a cru devoir prendre le gouvernement turc pour protéger la navigation. Quelques semaines auparavant, l'un de ces bateaux Lynch, le *Khalifat*, a été victime d'un guet-apens. Au moment où, porté par le courant, il se rapprochait de la berge, une fusillade bien nourrie éclata tout à coup et, pendant un quart d'heure, il eut à continuer sa course sous les coups de fusil. L'homme à la barre fut tué, le capitaine grièvement blessé. C'était un chef indigène qui, depuis longtemps en hostilité avec l'administration ottomane, n'avait pas trouvé de meilleur moyen de s'en venger. Sûr d'une impunité que lui garantissaient à la fois et la disposition des lieux et l'impuissance de la répression, il se flattait par cette agression de compromettre vis-à-vis de l'Angleterre, le Sultan, suzerain nominal de toutes ces terres... A défaut d'une action plus efficace, les Anglais voulurent bien se contenter de l'éclaireur en question, destiné à recevoir à leur place les premiers coups, sinon à les prévenir désormais [1].

Chaque année, pareilles comi-tragédies se renouvellent. On lit dans le *Bulletin du Comité de l'Asie française* de juillet 1906 (p. 291) ce que le *Times* du 20 mai 1907 répète :

1. Denis de Rivoyre, *les Vrais Arabes*, Plon, Paris, 1884, p. 12-13. Cf. M. von Oppenheim, *Vom Mittelmeer zum Persischen Golf*, II, p. 288 et suivantes.

Les autorités turques n'arrivent pas à mettre fin à la révolte des tribus arabes, riveraines du Tigre, Au milieu de juillet, on annonçait que la navigation sur le fleuve était impossible en raison des coups de feu que les Arabes tiraient sur les bateaux.

Dans le bas Euphrate, les vapeurs ne sauraient pénétrer : saigné par les innombrables canaux d'irrigation, écartelé en quatre ou cinq lits, épandu en flaques et mers intérieures, le fleuve n'a plus la profondeur suffisante. Mais tout ce marais est un guêpier de barques pillardes, et les trafiquants n'osent y pénétrer que sous la sauvegarde des cheikhs indigènes :

Aussi loin que la vue peut s'étendre, de toutes parts une plaine immense, uniforme, de roseaux élevés, à travers laquelle le fleuve dessine un large sillon. Par intervalles, une échancrure nous montre les eaux pénétrant la masse épaisse pour y tracer des canaux et y ménager des refuges. Ce sont là les repaires des pirates. Derrière le rempart de cette végétation puissante, l'oreille tendue, l'œil aux aguets, ils surveillent le cours, interrogent l'horizon, âpres, calmes et patients. Des heures, des journées, des nuits s'écoulent ainsi, car ils n'opèrent qu'à coup sûr. De grandes barques, dont un trop nombreux équipage rendrait l'attaque périlleuse, passent sans soupçon du danger qu'elles frôlent. Mais en voici d'autres plus petites, bien que la démarche alourdie en révèle l'importance de la charge; personne en avant, personne en arrière; elles voguent isolées; la capture est assurée : vite les uns aux armes, les autres aux avirons, et la pirogue, aussi effilée et légère que l'oiseau de proie, glisse au milieu des tiges flexibles jusqu'au lit du fleuve où elle fond sur les bateliers sans défiance.

Ce fragile esquif, dont on retrouve le modèle sur les bas-reliefs de Ninive et de Babylone, semble taillé pour ce genre d'industrie : des nattes de roseaux, reliées par une membrure de roseaux, le tout recouvert d'un enduit de bitume... Le plus difficile est d'y prendre place; mais une fois assis et un pagayeur aux deux extrémités, on file comme une flèche. Cela s'appelle un *machkouff* : pour les riverains de l'Euphrate, c'est le cheval des autres tribus arabes.

Chaque famille a le sien. Les pauvres s'associent pour en posséder un. N'est-ce pas l'instrument indispensable à l'existence journalière? Quelles voies suivre pour sortir de chez soi, si ce n'est le fleuve et ses milliers de bras qui se perdent sous les joncs, et ses marécages auxquels se dispute le coin de terre assez solide pour y construire une cabane [1]?

1. Denis de Rivoyre, *les Vrais Arabes*, p. 122-123.

Autant que de céréales, de riz, de viandes ou de lait, ces nomades de la terre et des eaux vivent de poissons, crus ou cuits, frais ou séchés, d'oiseaux et de bêtes aquatiques : on ramasse dans ces canaux étroits des « poissons de Tobie » qui pèsent 50 et 60 kilogrammes, et les requins du Golfe, remontant aussi haut qu'ils peuvent, viennent prendre leur part de cette pêche.

« L'Ile » des Arabes, la Mésopotamie des Grecs, est au contraire une terre continentale, qui vit de ses troupeaux, de ses moissons et de ses routes terrestres.

Les Fleuves lui donnent quelques relations avec l'Irak et les marines du midi; mais leur cours impétueux, qui permet la descente rapide des radeaux et des barques, s'oppose à toute navigation de retour, et leurs courbes perfides, leurs îlots, leurs berges accores, leurs défilés propices aux embuscades, en font moins des voies de commerce que des sentiers de piraterie et des causes de guerre incessante. Le moyen Euphrate a toujours été sous le caprice du Bédouin, qui pâturait dans les solitudes de la rive droite et qui, depuis vingt siècles, a franchi le fleuve et transformé en *badié* tout le sud de « l'Ile » : entre les garnisons turques d'Alep et de Bagdad, le préfet turc de Deir-ed-Zor, est noyé dans ce tourbillon de nomades. Sur le Tigre moyen, Bédouins, Kurdes et Hamavands règnent entre les deux *valis* turcs de Mossoul et de Bagdad, et les *keleks* (radeaux montés sur des outres) des marchands, qui parfois leur échappent, ne doivent leur salut qu'à la vitesse de cette « Flèche », — Arabes aujourd'hui, Mèdes autrefois nommèrent *Tig*, *Djidjle*, *la Flèche*, ce fleuve qu'un beau calembour grec affubla du nom de *Tigris*.

Entre la Mésopotamie et la Chaldée, entre « l'Ile » et l'Irak, jamais cette batellerie intermittente n'a pu établir la communauté d'intérêts; presque toujours les nomades ont interposé un ruban de steppe déshabitée; les empires chaldéens, assy-

1. Sur cette descente et cette remontée des fleuves, il faut lire, parmi les témoignages les plus récents, le récit du capitaine de Cholet, *Arménie, Kurdistan, Mésopotamie* (Paris, Plon, 1892), pp. 269-296 et 319-350. Cf. M. von Oppenheim, *op. laud.*, p. 202-235 : l'auteur reproduit les bas-reliefs assyriens, qui montrent la circulation des *keleks* et des outres toute pareille autrefois et aujourd'hui.

riens, arabes ou turcs ont souvent réalisé l'unité politique; mais de cette Haute à cette Basse Plaine, la division restait aussi profonde que de la Haute à la Basse Allemagne au long du Rhin, ou de l'Autriche à la Hongrie sur le Danube, de la Russie à l'Ukraine sur le Dniéper. C'est par les routes terrestres du levant, du nord et du couchant, — non par la voie fluviale et maritime du sud, — que « l'Ile » a toujours eu ses rapports essentiels avec le reste du monde; surtout les routes du levant et du couchant ont toujours attiré ses marchands et ses soldats, déterminé sa vie.

Vers le nord, la barrière du Taurus arménien pourrait offrir quelques « portes » assez commodes pour gagner les rivages de la mer Noire, les défilés du Caucase, les immensités russes. Mais derrière une muraille abrupte, le double et triple fossé du haut Euphrate, et les vallées remplies de lacs durant l'été, de neiges pendant l'hiver, et la masse de cette Grande Arménie dont les pics pointent à trois mille ou quatre mille mètres, dont les plainettes s'échelonnent de quatorze cents à dix-huit cents, tout ce bastion compact et compliqué est au pouvoir de montagnards, mi-nomades, mi-sédentaires, mi-pâtres, mi-laboureurs, qui toujours s'opposèrent à la montée des gens du bas et firent peser sur la plaine leurs pillages ou leurs rançonnements.

Ce Taurus est une limite de races, de langues et d'empires. Même aux jours les plus florissants des armées pharaoniques et assyriennes, les conquérants du bas n'osaient y risquer que de brusques apparitions. Même aux premiers temps de la Foi, quand l'ardeur musulmane lançait les Arabes à travers tout l'Ancien Monde, jusqu'aux frontières de la Chine et jusqu'aux champs de Poitiers, les Khalifes avaient ici leurs *thaghr*, leurs « marches ». Les seuls Perses et Romains, ayant d'abord soumis par d'autres routes le haut pays arménien, franchirent la barrière et firent osciller leurs troupes entre la Cappadoce et les Fleuves, sur cette voie Siwas-Kharpout-Diarbékir, dont les Allemands songèrent un instant à faire leur « tracé du centre ». A travers cette Mélitène et cette Commagène, vingt fois prises et reprises durant trente siècles, les campagnes des armées assyriennes, perses, romaines, bysantines et turques ont fait une trouée de ravages et d'incendies; cette trouée sépare

encore les grands bois du Djihoun, qui descendent à la mer de Chypre, et les denses forêts de la sierra pontique qui borde la mer Noire.

Vers le levant, au contraire, les caravanes de « l'Ile » ont toujours fréquenté les nombreuses passes du Djabal kurde. Ces cluses repliées ne sont pas sans embûches; elles amènent aux Fleuves plus de guerriers et de brigands que de clients ou de fournisseurs : les vanteries grecques ont rendu célèbre l'un des combats qui se livrèrent en ces « portes » d'Arbèles; cent autres exploits des Scythes, des Mèdes, des Parthes, des Seldjoucides et des Mongols soutiendraient la comparaison avec les batailles d'Alexandre. Mais, par ces routes kurdes, les échanges ont toujours uni les Sémites du Tigre aux Aryens du plateau ou, par delà, aux Extrêmes-Orientaux du nord et du sud, aux Turcs, aux Mongols et aux Chinois ou aux Hindous et aux Malais.

Vers le couchant, c'est entre le Liban et l'Amanus, la droite, plate et large descente de l'Oronte ou, dans l'Amanus même, les défilés ardus des Portes Syriennes et Amaniennes, qui unissent les riverains de l'Euphrate aux riverains de la Méditerranée chypriote, aux insulaires et aux marins de la Mer Intérieure, aux marchés de l'Extrême-Occident, à Marseille, à Paris, à Londres, à New-York (Aïntab au coin de cette trouée est un centre de missions américaines). De ce côté, la route d'Alep amena toujours à l'Euphrate le commerce ou la croisade des Occidentaux; ici encore, la gloire d'Alexandre et la renommée d'Issus ne doivent pas éclipser les noms de vingt autres conquérants, des Séti, des Ramsès, des Antiochus, des Crassus, des Antoine, des Trajan, des Aurélien, des Julien, des Héraklius, des Bohémond, des Soliman, des Mehemet, qui par cette trouée de l'Oronte lancèrent aussi vers les Fleuves les armées de l'Occident.

***

De cette disposition des routes, il résulta presque toujours que, du Tigre à l'Euphrate, la plaine d'Entre-Fleuves fut tiraillée entre l'Occident et l'Orient et devint le plus beau champ de rivalités et de batailles. Les ingénieurs allemands, qui veulent

aujourd'hui pousser de l'Euphrate au Tigre leurs exploitations occidentales, ne font au bout de soixante siècles que prendre une revanche pacifique de la première poussée orientale dont l'histoire nous ait gardé le souvenir : au XLe siècle avant notre ère, Sargon Ier, parti du Tigre, s'abattait sur la Syrie et la Cilicie, mettait la main sur Chypre. De Sargon Ier à Guillaume II, durant six mille années, quels beaux quadrilles de guerriers et de chevaux, de chars et de canons, de Blancs, de Jaunes et de Nègres, quels chocs d'armures et quelles tueries, quelles fuites et quels retours firent résonner cette terre poudreuse!

D'abord Sargon Ier, Naramsin, Khoudourlagamer, durant deux mille ans peut-être (XLe-XIXe siècles avant notre ère), les héros du bas Tigre et de la Chaldée l'emportent par le nombre de leurs multitudes et par la supériorité de leurs armes de bronze. Puis, trois ou quatre siècles durant (XVIIIe-XIVe siècles avant notre ère), tandis que les montagnards de l'Iran menacent ou ravagent la Chaldée, l'Occident trouve ses champions dans les Égyptiens des Sétis et des Ramsès : Pharaon a su domestiquer la férocité des Nègres, mettre au pas et dans le rang Fellahs, Soudanais, Berbères et Bédouins, et réunir la plus forte « charrerie » (c'était l'artillerie du temps) que le monde eût encore vue. Ensuite, un mélange de Kurdes, d'Iraniens, d'Arabes et de Scythes, groupés sous une théocratie et une langue sémitiques, autour du dieu Assour et d'une dynastie de prêtres-guerriers, fonde dans les parages de Mossoul la puissance assyrienne et répand la gloire de Ninive aux quatre coins de l'Asie antérieure : les Sémiramis, Tougoultouninips et Teglatphalasars, du XIVe au XIIe siècle avant notre ère, puis les Naboukoudouroussours, les Salmanazars, les Sargons, les Assourbanapals et les Sennacheribs, du Xe au VIIe siècle, tiennent sous le couteau notre Levant méditerranéen, assaillant les villes, éventrant les femmes, empalant les hommes et tapissant les murailles crénelées de la peau des rois.

Une seconde fois (VIIe siècle), sous le nom de Mèdes et de Perses, les montagnards de l'Iran culbutent cet empire assyrien, mais pour en prendre la suite et, derrière leurs Cyrus, leurs Cambyses, leurs Darius et leurs Xerxès, pousser leurs millions de soldats jusqu'au Nil et jusqu'aux champs de

Platées : vers l'an 500 avant notre ère, cette inondation perse entreprenait sur le pourtour nord de la Méditerranée, jusqu'aux rivages de l'Océan occidental, — le Roi des Rois méditait ce projet, — ce que, onze siècles plus tard, sur le pourtour du sud, l'invasion arabe devait réussir. Mais sur son chemin Xerxès rencontra l'hoplite grec.

Alors en deux siècles de ripostes ou de revanche (480-260 avant notre ère), l'hoplite, champion de l'Occident, dispute au Roi des Rois les provinces de son empire. Riposte des Dix Mille (401) : l'Anatolie traversée, franchies les Portes Syriennes, ils descendent l'Euphrate vers Babylone et Suse, vers les fabuleux « paradis », — toutes nos langues ont appris des Grecs ce mot dont les Perses désignaient les verdoyants palais de leur monarque, ses Versailles d'Asie aux parcs somptueux, aux jardins d'arbres rares, de bêtes et de fleurs. — Revanche d'Alexandre (330) : de l'Hellespont au Golfe, il lance son *Koniah-Bagdad*, qui se nomme alors *Gordium-Suse*, mais dont toutes les stations vont resservir demain aux ingénieurs de Guillaume II, — *Auf Alexanders des Grossen Pfaden*[1], disent ses officiers-topographes : « sur les traces d'Alexandre », les Allemands comptent-ils pousser jusqu'à l'Indus?

Deux siècles d'expéditions, de guerres civiles et de philosophies ont vite usé la vaillance de l'hoplite ; les fleuves restent à peine quatre-vingts ans dans sa domination (330-256 avant notre ère) ; tombés de l'Iran caspien, les Parthes lui reprennent le Tigre et la Chaldée ; il se maintient pourtant sur l'Euphrate et bâtit dans le couloir de l'Oronte cette ville d'Antioche qui, neuf siècles encore (256 avant J.-C.-634 après), sera le boulevard de l'Occident. Durant ces neuf siècles, Grecs, Romains ou Byzantins sur l'Euphrate, Iraniens du nord (Parthes) ou Iraniens du sud (Sassanides) sur le Tigre : l'Entre-Fleuves revoit les belles tueries d'Assour, les avancées et les retraites qui mènent les Césars jusqu'aux murailles de Ctésiphon ou les Chosroès jusqu'aux bouches de l'Oronte, et qui transforment « l'Ile » entière en une *badié* dont le Sarrasin prend possession. Dans la zone militaire qui sépare les forteresses chrétiennes de l'Euphrate et les forteresses païennes du Tigre, cet

1. Titre d'un livre du capitaine A. Janke.

homme du désert, du *sahra*, ce Bédouin pousse ses *diyars* ou *douars* jusqu'au pied du Taurus : *diyars* de Rabiah, *diyars* de Modar, *diyars* de Bakhr, longtemps avant l'islam, ces trois tribus ont amené l'avant-garde des Arabes dans tout le pays mésopotamien; sur le haut Tigre, l'ancienne Amida devient notre Diarbékir.

Aussi l'islam n'a qu'à paraître (632) : en moins de dix ans, la cuve est submergée, les chrétiens rejetés à la mer d'Occident ou dans le Djabal syrien, les païens enrôlés dans l'islam ou assiégés dans leur Djabal loure et kurde, les *thaghr*, « marches », du Taurus battues de razzias et d'incendies. De la mer Rouge à ce Taurus, quatre siècles durant (VII-XIe siècles de notre ère), la vague arabe roule, tourbillonne et mugit sous les deux phares khalifaux de Damas de Bagdad : une perpétuelle tempête secoue cette mer de nomades, où, des quatre points de l'horizon, des fleuves de mercenaires, d'esclaves et de nouveaux fidèles viennent se jeter. Puis renverse de la mousson : cinq siècles durant (XI-XVIe siècles), c'est du nord que d'autres nomades se précipitent à travers toutes les fissures de la muraille montagneuse, Turcs, Tartares, Seldjoucides, Kharezmiens, Mongols, Turcomans; le cirque retentit de batailles entre Jaunes et Sémites, atabeghs et émirs, lanciers et arbalétriers, et des pyramides de têtes coupées marquent la place de ces rencontres, au milieu de solitudes où rien ne subsiste que les villes ceintes de tours, fleuronnées de minarets, et les jardins de leurs banlieues.

L'Occident a vainement tenté sa revanche : du XIe au XIVe siècle, ses Croisés ont reparu sur l'Euphrate, fondé même au delà leur principauté d'Édesse; mais ils ont perdu la partie dans ce même champ de Charres (Harran), qui, deux fois déjà, a vu la défaite des Romains. Au XVIe siècle seulement, la discipline et la science occidentales se remettent en campagne et l'emportent, car en 1515, sous le drapeau turc et sous la conduite de l'Osmanli, c'est l'Occident, ses chrétiens renégats ou convertis de force et ses armes à feu qui triomphent dans la personne du janissaire[1] : Sélim prend Alep et Diarbékir

1. J'ai souvent dit à mes lecteurs le bien que je pensais des ouvrages de Léon Cahun : son *Hassan le Janissaire* mérite d'être vanté comme l'un des romans historiques les plus exacts et les plus divertissants.

(1515-1517), Soliman prend Bagdad (1535); jusqu'au pied de l'Iran et jusqu'aux eaux du Golfe, le janissaire recommence ce que l'hoplite avait fait, et trois siècles durant (1516-1826), il se maintient contre tous les retours de l'Orient coalisé. A deux reprises pourtant, les héros de la Perse, Schah-Abbas (1586-1628) et Nadir-Schah (1730-1747), jettent sur les Fleuves leurs cohues d'Iraniens, de Nègres, de Tartares, de Loures et de Kurdes. Un instant, Schah-Abbas, que des instructeurs anglais ont pourvu de soldats réguliers, de mousquets et d'artillerie, occupe même la vallée du Tigre, de Diarbékir à Bassorah : entre le Tigre persan et l'Euphrate turc, il semble que « l'Ile » va retrouver encore les joies assyriennes. Mais le janissaire, après quinze ans de défaillances et de batteries (1623-1638), reconquiert la frontière des monts ; puis, durant les deux siècles encore de son existence (1638-1826), tantôt pénétrant jusqu'aux forteresses du plateau, tantôt reculant jusqu'aux rives du fleuve, il reçoit sans trop lâcher pied les milliers de bombes de Nadir-Schah (1733) et garde au Grand Seigneur les villes et marchés du Tigre.

La vertu militaire de l'hoplite avait duré deux ou trois cents ans : après deux ou trois siècles aussi, celle du janissaire disparaît. La vénalité stambouliote a peu à peu transformé cette soldatesque brutale, criarde, rétive, souvent rebelle, mais ardente à la guerre, en une garde nationale, mélangée de gros bourgeois et de populace, qui ne vit plus que pour les voleries de la douane, les tricheries du bazar ou le divan des fonctions officielles. Niebuhr écrivait en 1765 :

> Les Janissaires ont à Basra, de même que dans toutes les villes turques, de fort grands privilèges, entre autres celui de ne pouvoir être arrêtés ou punis que par ceux de leur propre corps, même lorsqu'ils ont commis quelque crime. Mais à Basra, il n'y a pas d'*orta* (régiment) complet; il n'y a que de bas officiers, qui prennent dans leur corps toute sorte de mauvais sujets et de bandits : celui que l'on a recruté ou plutôt inscrit n'en est pas plus soldat qu'il ne l'était auparavant; un aga, un marchand, un portefaix, un matelot, etc., en un mot chacun reste de son métier et non seulement ne reçoit pas de gages, mais encore doit en payer pour la sauvegarde[1].

1. Niebuhr, *Voyage en Arabie*, trad. d'Amsterdam (1780), II, p. 177.

Dès le milieu du XVIIIe siècle, dans tout le royaume arabe de l'Osmanli, dans le Taurus et le Liban, dans « l'Ile » et l'Irak, dans l'Yémen et le Hedjaz, à Misr (le Caire) et dans l'Habech (mer Rouge), il en était ainsi. En deçà du Taurus, les deux royaumes proprement turcs d'Anatolie et de Roumélie restaient plus étroitement liés au Sérail par la proximité des lieux, la communauté de la langue, la parenté du sang et, surtout, par les intérêts du commerce que les caravanes des deux péninsules asiatique et européenne amenaient au Bazar de Stamboul. Mais au delà du Taurus, l'Osmanli se trouvait fort en peine pour défendre, sinon ses peuples dont il n'avait cure, du moins ses revenus dont il avait grand besoin, contre les montagnards chrétiens, païens ou mi-convertis qui redescendent vers les campagnes du bas, contre le Bédouin qui assiège les villes et pille les caravanes, contre tous les coupeurs de bourses et de routes, les écumeurs de déserts et de fleuves. Le seigneur janissaire ne veut plus se commettre avec cette racaille, qui presque toujours achète sa protection; il ne marche que derrière le sultan, contre les ennemis du dehors; les voleurs et rebelles du dedans, c'est l'affaire des pachas-préfets et de leur police :

Le pacha de Bagdad a une armée, qui est entièrement sous ses ordres et qui est très bien exercée à la manière turque, d'au moins 3 500 hommes. Outre cela, il y a à Bagdad une forte garnison de Janissaires; mais ce sont des troupes du sultan, auxquels le pacha ne peut pas donner ordre d'aller en campagne contre des Curdes et des Arabes rebelles. Ils pensent en faire assez, s'ils défendent seulement la ville et la citadelle contre tous les ennemis du sultan, et contre le pacha lui-même[1].

Pour tirer du moins quelque argent de ce royaume arabe, le Sultan en afferme les provinces à ces pachas-condottières, qui, possédant une armée, flattant chez leurs peuples les souvenirs d'indépendance, liant partie avec les chefs héréditaires de bandes, de tribus ou de nations, n'attendent que l'heure de la rébellion. L'histoire connaît seulement les succès d'un Fakhr-ed-Din au Liban, d'un Mehemet-Ali en Égypte : mais combien d'autres révoltes les voyageurs du XVIIe et du XVIIIe siècles nous racontent! A Bagdad, durant près de

1. Niebuhr, *Voyage en Arabie*, II, p. 266.

quatre-vingts ans, une famille se transmet le pachalik. Niebuhr en 1765 a vu comment se maintenait depuis onze ans Omar-pacha, beau-frère de Soleiman, qui avait gouverné treize ans après son beau-père Achmet, lequel avait gouverné vingt-trois ans, après les vingt-deux années de son père Hassan :

On prétend que Nadir-Schah avait dit qu'Achmed était plus fin que le Sultan et lui-même, car dès qu'on voulait l'éloigner de Bagdad, il déterminait les Perses à assiéger Basra et alors non seulement il était de nouveau confirmé dans sa charge, mais il recevait encore de l'argent, des canons et d'autres articles de Constantinople, tant qu'il en demandait pour pouvoir défendre la province. On dit que le Sultan aurait envoyé plusieurs fois un *Capidji-bachi* à Bagdad pour chercher sa tête; mais Achmet avait auprès du Vizir des amis qui l'instruisaient de tout, et sur la route d'autres amis qui firent souvent massacrer et piller les *Capidjis-bachis* [1].

L'un de ces *capidjis* parvint jusqu'à Bagdad : Achmet le convia à une partie de *djerid* (jeu du javelot à cheval), le tua comme par mégarde et, sans les ouvrir, renvoya à Constantinople ses lettres de dégradation... A Diarbékir, jusqu'au milieu du XIXe siècle, le pachalik fut presque héréditaire dans la famille kurde de ce Bederkhan qui se disait l'héritier légitime des khalifes abbassides et que le massacre des Yézidis en 1845 rendit célèbre : son descendant, Omer-pacha, vient de s'enfuir de Constantinople pour regagner, dit-on, les montagnes ancestrales.

Dans tous ces pachaliks d'Asie, combien d'intrigues ou de rébellions sont restées inconnues, qui, par une trahison de la dernière minute, échouèrent ou dont un cordon de soie, une tasse de café prévint l'événement!

***

Chaque année, ce système des pachaliks donnait une nouvelle preuve de son inutilité ou de sa nuisance. Dès le milieu du XVIIIe siècle, l'Osmanli se tournait vers l'Occident pour découvrir quelque nouveau moyen de garder son pouvoir.

1. Niebuhr, *Voyage en Arabie*, II, p. 254-260.

Les rebouteurs et faiseurs de miracles lui promettaient de rajeunir en un tourne-main son janissaire décrépit ou de lui créer un soldat à la mode d'Europe. Mais, en Europe, budget régulier et armée permanente devenaient termes inséparables : à Stamboul, dans cette capitale de la « mangerie », où trouver l'argent d'une solde régulière? Ni les réformes françaises de Bonneval, ni les réformes allemandes de Tott ne purent s'adapter aux prodigalités du Maître, aux concussions des vizirs, aux chapardages de quiconque approchait les caisses de l'État.

Parfois, les menaces toujours plus proches de la Russie et de l'Autriche obligeaient ces voleurs à quelques sacrifices pour le salut de la Roumélie et de Stamboul même. Mais quand les Russes, pilotés par les Anglais, venaient brûler la flotte du Kapoudan-pacha dans le canal de Chios, ou, soutenus par l'Autriche, assiégeaient Routschouk et Silistrie (1770-1771), qui pensait aux garnisons de l' « Ile », aux frontières de l'Irak? Si la Perse de Nadir-Schah n'était pas tombée dans la sénile imbécillité où nous la voyons, il est probable que, depuis longtemps, le Schah des Schahs aurait récupéré les domaines du Roi des Rois. Il est encore plus vraisemblable que les rébellions indigènes eussent jeté hors des terres arabes, syriennes, kurdes et arméniennes, le janissaire et le pacha, si, dans son vieux fonds de férocité mongole, l'Osmanli n'eût retrouvé un moyen de salut et de gouvernement : le massacre.

M. L. de Contenson arrive à Orfa, l'ancienne Édesse, en l'année du Christ 1900. Avant 1895, écrit-il, des relations amicales existaient entre les chrétiens et les musulmans de cette ville turco-arménienne :

Leurs boutiques étaient mélangées au bazar et fréquentées indifféremment par les uns et par les autres. Il arrivait souvent que des musulmans fussent reçus dans des familles chrétiennes... De ce bonheur relatif, il ne reste plus qu'un souvenir. A seize mois du dernier massacre, une poignante détresse pèse encore sur la ville. Les Arméniens n'osent s'aventurer à cinq cents mètres du rempart, de peur d'être maltraités et dévalisés; leurs champs des environs sont devenus, avec leur bétail, la propriété des musulmans... La misère est aussi noire chez les musulmans que chez les chrétiens. Les premiers ont vendu ce qu'ils avaient volé aux seconds; ils demeurent les bras croisés en achevant de dépenser ce qui leur reste. Les Armé-

niens ne quittent même pas leur quartier. Tout ce monde reste effrayé, hébété des horreurs dont il a été témoin[1].

La cause de ces horreurs? un ordre venu de Constantinople.

Le premier des deux massacres d'Orfa eut lieu le 28 octobre 1895. Sorte de répétition manquée d'un drame qui devait être joué deux mois après avec une complète maëstria, la pièce fut alors représentée par des doublures qui ne connaissaient pas leur rôle et qui furent promptement renvoyées chez elles par une direction soucieuse d'une exécution impeccable.

A cette époque, des Kurdes et des Arabes, ayant reçu des nouvelles des diverses parties de l'empire où les massacres étaient commencés, s'étaient peu à peu rapprochés de la ville, attirés surtout par l'espoir du butin. Au bout de trois semaines, las d'attendre, ils se décidèrent à entrer comme une véritable avalanche et marchèrent droit sur le bazar. Ayant commencé par piller les boutiques des Arméniens, dont ils tuèrent une soixantaine, ils ne firent bientôt plus de distinction avec les magasins musulmans, qui renfermaient, eux aussi, des objets bons à prendre. Gouvernement et notables, voyant la façon dont dégénérait la fête, surent promptement aviser. La troupe fut mise sur pied : Turcs et Arméniens, montés sur les terrasses, accablèrent de pierres les nomades, qui durent reprendre le chemin du désert.

Les Arméniens s'enfermèrent chez eux pour n'en plus sortir, quelques-uns résolus du moins à se défendre en cas d'attaque. La diplomatie turque agit alors avec son habileté ordinaire. Promettant solennellement aux Arméniens qu'ils ne seraient pas inquiétés, le gouvernement y mettait une petite condition, c'est que ceux-ci livreraient leurs armes : et voilà aussitôt l'évêque et son clergé passant dans les maisons, recueillant les armes et les faisant porter au gouverneur. Rendus inquiets malgré tout par les menaces qu'ils entendaient proférer, par les nouvelles qu'ils recevaient de Diarbékir, de Kharpout, d'Aïntab, de Marache, les Arméniens continuaient à rester enfermés chez eux. Le gouvernement, toujours débonnaire, leur fait comprendre que c'est folie de demeurer ainsi dans l'inquiétude. Il leur rend l'eau, dont on avait arrêté la distribution, et les convie à vaquer en toute sécurité à leurs occupations. Pour montrer son souci du bon ordre, il annonce la prochaine arrivée d'un bataillon de rédifs d'Alep. Vers la fin de décembre, les Arméniens se décident à entr'ouvrir leurs portes, et les femmes à aller sans précaution à la fontaine.

1. L. de Contenson, *Chrétiens et Musulmans*, p. 52-54.

Le 28 décembre dans la matinée, sans que rien de nouveau eût fait prévoir une telle mesure, le bataillon de rédifs d'Alep, récemment arrivé, cerne le quartier arménien du côté de la campagne et ferme les issues du côté de la ville, avec défense de laisser sortir personne. Le bataillon des rédifs d'Orfa, seul capable de se diriger dans le dédale des rues de la ville, dont il est originaire, est partagé en escouades, chacune chargée d'un secteur déterminé.

A midi, à l'heure où les muezzins montent sur les minarets pour appeler les fidèles à la prière, les soldats entrent dans le quartier arménien, suivis des seuls habitants qui portent avec eux des armes et qui peuvent les aider dans leur besogne. Les ordres sont formels. On doit tuer et faire vite. Les officiers le répètent sans se lasser. On pillera et on violera ensuite. Pour le moment il s'agit de massacrer tous les hommes valides. Les prescriptions sont exécutées méthodiquement et avec une discipline toute militaire. Les soldats enfoncent les portes des maisons, fusillent, égorgent ou assomment tous les hommes qu'ils rencontrent chez eux, dans la rue ou fuyant sur les toits. Ainsi se passe l'après-midi du 28. Au coucher du soleil une sonnerie de clairon retentit. Le cordon de surveillance reste à son poste autour du quartier arménien; les massacreurs vont se reposer.

Le lendemain matin, au lever du soleil, les trompettes résonnent de nouveau. Chez les chrétiens on a fait courir le bruit que l'église arménienne, située au centre du quartier, sera respectée et doit servir de refuge : on s'y précipite en masse. Plus de deux mille personnes, pressées les unes contre les autres, garnissent le chœur, les nefs, la tribune et les galeries circulaires.

Je l'ai visitée, cette église. Elle mesure quarante-cinq pas de long, de la porte au fond de l'abside, et trente-deux pas de large. Quand les Turcs y pénétrèrent, les uns voulaient enlever les femmes et les jeunes filles, d'autres piller les bijoux et les trésors qu'on y avait apportés, d'autres continuaient à massacrer, et un derviche, célèbre par son fanatisme, avait établi une sorte de billot où il coupait les têtes sans se lasser. Mais les musulmans montèrent dans la tribune des bidons de pétrole dont ils arrosèrent les réfugiés. On y mit le feu et bientôt il n'y eut plus qu'un immense brasier de chair humaine sur lequel s'effondraient de temps à autre les galeries chargées d'Arméniens.

En même temps que ce massacre, les enlèvements de femmes et le pillage avaient pris la plus large extension dans le quartier arménien. Aux soldats agissant par ordre, s'étaient joints les habitants qui tenaient à profiter de la permission de tuer donnée par le Sultan et aussi à avoir leur part de butin. Enfin le soir, au coucher du soleil, quatrième et dernière sonnerie de clairon. La tragédie touchait à

sa fin; le rideau se baissait. Des patrouilles se mirent à parcourir la ville et chacun dut rentrer chez soi[1].

En frimaire de l'an IV de la République une et indivisible, le citoyen A.-G. Olivier arrive dans la bonne ville d'Alep :

Les terres incultes, désertes, qui s'étendent à l'Orient et dans le midi d'Alep, sont fréquentées par deux hordes nombreuses d'Arabes bédouins, qui se disputent le titre d'*émir* que [le pacha de] cette ville est dans l'usage d'accorder à l'un des deux chefs. Ce titre est accompagné d'un présent annuel et de privilèges pour la vente des denrées. Moyennant ces concessions, la ville et son territoire doivent être à l'abri de tout pillage, et les caravanes, exemptes de toute insulte. Lorsque nous arrivâmes à Alep, ces deux hordes se faisaient la guerre pour décider à qui des deux chefs resterait le titre d'émir... La belle plaine d'Antioche est occupée chaque année par une horde de Turcomans, qui viennent dès le mois d'octobre de l'Asie Mineure... Un troisième fléau vient se joindre à ces deux premiers : les montagnes entre Alep et Alexandrette sont occupées pas des Kurdes qui ne manquent jamais de dévaliser les voyayeurs.

Malgré tous ces inconvénients qui mettent des entraves au commerce, Alep peut être regardée comme la troisième ville de l'Empire [après Constantinople et le Caire]. Elle est entourée d'un mur épais, fort haut, solidement construit, flanquée de tours très rapprochées. Elle a un gouverneur (pacha) dont la garde est nombreuse; elle a dans ses murs sept à huit mille janissaires, cinq à six mille schérifs ou gens portant le bonnet vert en qualité de parents du Prophète, et une population de cent cinquante mille individus.

L'avantage d'être parents du Prophète attirait autrefois aux schérifs un très grand respect et leur procurait aussi des privilèges. Il y a une vingtaine d'années, le pacha d'Alep ayant été chassé par eux, le Sultan se crut obligé d'envoyer un homme qui fût en état de les punir : il jeta les yeux sur un simple aga, nommé Abdéraman, qui résidait à Beylan et possédait ce village ainsi que ceux d'Alexandrette et d'Arsous. Abdéraman était regardé comme un homme de bien : il passait pour courageux et capable d'exécuter un coup de main avec autant de célébrité que d'intelligence. La Porte, en lui envoyant les deux queues et le firman de son élévation, lui avait donné l'ordre secret d'agir comme il le jugerait à propos pour réduire à l'obéissance les schérifs et leur ôter les moyens de se révolter une autre fois.

Abdéraman marcha vers Alep avec soixante hommes seulement. Arrivé aux portes de la ville, il s'arrête et fait signifier aux notables

1. L. de Contenson, *Chrétiens et Musulmans*, p. 57-61.

assemblés le firman du Grand Seigneur. Le ton qu'il prend est plutôt celui d'un suppliant. Il fait observer que la garde qu'il a avec lui ne peut en imposer à personne; il offre un pardon général, un oubli du passé. [Néanmoins], les schérifs tinrent pendant huit jours les portes de la ville fermées. Abdéraman se montra si doux, si bon, si généreux, il promit tant aux schérifs de fermer les yeux sur leur conduite; il leur fit surtout tellement sentir l'avantage d'avoir un pacha faible et dans l'impuissance d'agir, au lieu d'un autre que le Sultan pourrait envoyer avec des forces considérables que les schérifs ouvrirent les portes et lui permirent de se faire reconnaître en sa qualité de pacha avec tous les honneurs dus à son titre.

Abdéraman continua quelque temps à caresser les schérifs et à fermer entièrement les yeux sur leurs brigandages. Mais il ne négligeait rien pour se faire un parti dans la ville. Il n'eut pas de peine à attirer à lui un grand nombre de mécontents et à se concilier les janissaires; il fit venir secrètement un grand nombre d'habitants de ses trois villages et, lorsqu'il se crut assez fort, il fit courir tout à coup sur les schérifs qui vaquaient isolément à leurs affaires : on en tua en un jour plus de huit cents et on en saisit presque autant.

Les jours suivants, comme les autres restaient cachés et qu'une perquisition générale dans les maisons est contraire aux mœurs et aux lois turques, Abdéraman fit proclamer un pardon général à condition qu'ils s'éloigneraient pour quelque temps de la ville, ajoutant que tous ceux qui seraient trouvés le lendemain dans Alep seraient punis de mort. Les schérifs s'empressèrent de profiter de cette offre. Ils sortirent presque tous de leur retraite et gagnèrent les portes de la ville, où le perfide pacha les fit arrêter et conduire dans les prisons : on en arrêta par ce moyen environ quinze cents.

Le citoyen A.-G. Olivier, qui connaît les errements de la Convention et du tribunal révolutionnaire et qui n'a point de sentimentalité vaine, ajoute :

Abdéraman, qui voyait son pouvoir affermi pour toujours, aurait pu se contenter de les faire mourir de la mort la plus prompte et la moins cruelle, leur faire trancher la tête ou les faire étrangler dans leur prison, ce qui eût été pourtant d'une excessive rigueur. Mais il crut nécessaire, par un supplice aussi horrible qu'inusité, d'imprimer à tous une terreur salutaire [pour] empêcher à jamais les révoltes. Il fit en conséquence garnir de longs crampons de fer les murs extérieurs d'une tour de la citadelle et fit précipiter chaque jour, du haut de cette tour, plusieurs de ces victimes : on ne les retirait que lorsqu'il n'y avait plus de doute sur leur mort[1].

1. G.-A. Olivier, *Voyage dans l'Empire Othoman*, IV, p. 169 et suivantes.

La conclusion, c'est qu'Alep « jouit, après ces exécutions, de la plus grande tranquillité, et qu'Abdéraman s'acquit le plus grand crédit auprès de la Porte ». Mais quelques années plus tard, comme la Porte voulait envoyer ce brave « contre un bey du Caire qui menaçait Damas, Abdéraman eut l'air d'obéir avec zèle, fit avec célérité ses préparatifs, exigea à cet effet tout l'argent nécessaire; après quoi, au lieu d'aller combattre le bey, il reprit la route de Beylan où il a vécu tranquille depuis lors. Après sa retraite, les janissaires se sont emparés du pouvoir et ont commis les mêmes excès que l'on reprochait aux schérifs. Comme eux, ils ont mis à contribution les particuliers, accaparé les denrées, soutenu en place les hommes qui les favorisaient » et renversé les pachas qui leur déplaisaient.

***

Ni cette « course aux chérifs » d'Alep ne fut la première application de la méthode du massacre, ni la boucherie arménienne d'Orfa ne sera probablement la dernière : trente ans avant la course des chérifs, on s'était servi des Arabes pour massacrer les Nestoriens; trente ans après, c'était le tour du janissaire (1826); douze ans après la boucherie arménienne, il semble que le tour du Kurde soit venu. Quand le Turc s'est servi d'un bourreau, il prend vite ombrage de cette brute déchaînée et, le lendemain de l'une de ces opérations de police, il suscite un vengeur contre ses meilleurs ouvriers de la veille : en 1896, il enchaînait, déportait et fusillait ces familles de beys druzes, dont il s'était servi durant un demi-siècle pour l'extermination des Maronites. C'est ainsi que, depuis un siècle et demi, ce Tarquin mongol a successivement abattu toutes les têtes dans son jardin des Fleuves.

Musulmans contre Giaours, Sunnites contre Chiites, Turcs contre Arabes, Turcomans contre Ansariehs Tcherkesses contre Metualis, Druzes contre Maronites, Kurdes contre Arméniens et Yézidis, nomades contre sédentaires, campagnards contre citadins, montagnards contre bédouins, soldats contre civils, voleurs contre gendarmes, tour à tour il a su « caresser » tous les fanatismes et toutes les convoitises, exas-

pérer toutes les haines : aux récits de M. de Contenson et du citoyen Olivier, on pourrait ajouter vingt autres témoignages, où les mêmes phrases reviendraient, avec le changement des seuls noms propres.

Sans compter les tueries de quartiers et les exécutions de districts, — Acre, monts des Nestoriens, Zeïtoun, Sassoun, Zeïtoun de nouveau, Hauran, — les historiens, depuis un siècle et demi, ont décrit les sept ou huit grands massacres d'Alep, du Hedjaz, du Liban, du Kurdistan, du Sindjiar, du Liban encore, de l'Arménie et, pour compléter le tableau de ces chasses, les égorgements de Chios, de Crète, de Bulgarie et de Macédoine.

En octobre 1895, les trois ambassadeurs de France, de Russie et d'Angleterre, après l'enquête de leurs consuls sur les atrocités du Sassoun, ne voyaient de remède que dans « l'affermissement du pouvoir central sur les vilayets d'Asie; le développement de la vie communale; la simplification de la justice et des finances; l'admission des chrétiens aux hautes fontions civiles, ainsi que dans la gendarmerie et dans la police; la protection des chrétiens contre les Kurdes ».

Beau plan de réformes! mais douze ans d'expériences ont prouvé qu'il reste inexécutable tant que cette lointaine Turquie d'Asie est hors de notre atteinte, tant que l'influence civilisatrice de l'Europe, le contrôle ou la menace des Puissances ne peuvent pas en dépasser les rivages.

En mai 1907, les deux ambassadeurs de Russie et d'Angleterre [1] font officiellement des représentations nouvelles; notre ambassadeur, cette fois, s'abstient. Après douze ans, le sort des Arméniens n'est que plus affreux; il suffit de lire, dans le *Pro Armenia* les poignantes chroniques où, depuis sept ans, Pierre Quillard enregistre au jour le jour cet anéantissement de tout un peuple. Et voici que la Porte accuse les Kurdes de velléités révolutionnaires : ces soldats irréguliers que le Maître s'est attachés depuis douze ans par une solde et des fournitures d'armes, auxquels il a voulu donner son propre nom, ces *hamidiés* seraient aujourd'hui de complicité avec les agitateurs arméniens! le bourreau du Sassoun, Zékhi-pacha, chef des *hamidiés*, voudrait se faire roi du Kurdistan et de l'Arménie!

1. *The weekly Times*, 24 mai, p. 324.

Dans les plaines de l'Euphrate et de l'Anatolie, va-t-on lever une armée de Bédouins ou de Bachi-bouzouks que l'on jettera sur les montagnards?

Certains n'aperçoivent dans le *Koniah-Bagdad* qu'une affaire de financiers[1]. Je vois bien quels louches bénéfices en peut espérer la finance internationale; mais je vois plus nettement encore le grand profit qu'en doit tirer l'humanité. Si le pays des Fleuves, ouvert et pacifié, pourvu d'une police et d'une administration que pourraient contrôler les Puissances, repeuplé de villes et de villages devant lesquels la vie pillarde reculerait aux monts et au désert, si cette renaissance à la paix et au travail d'une terre, qui jadis nourrit des vingtaines de millions d'hommes, doit être, comme je le crois, le résultat le plus certain de cette entreprise, peu m'importe que monsieur C., monsieur R., ou monsieur X., tel boursier de Paris, de Berlin ou de Londres, tels pirates de la banque ou de la politique y trouvent leur pot-de-vin; c'est affaire à leurs gouvernements, à leurs électeurs ou à leurs actionnaires de les juger et de les récompenser suivant leurs mérites,

Mais, si depuis douze ans les massacres n'ont pas cessé, c'est que, dans l'Europe divisée, le Sultan avait toujours un bon ami, un défenseur : derrière la folie de Stamboul, comme derrière l'impuissance de Fez, « l'Allemagne se tient encore avec toutes ses forces ». Les massacres continueront, tant que l'homme d'Yildiz pourra compter sur Berlin, et Berlin, satisfait du pourboire que lui vaudront les commandes militaires d'Yildiz, persistera dans sa politique, tant que des intérêts plus forts ne lui promettront pas un pourboire plus grand. Mais que les Allemands construisent leur *Koniah-Bagdad* : ils verront si la prospérité du pays traversé n'est pas la première condition de leurs propres bénéfices! Quand la finance de Francfort aura son profit du côté des peuples, Berlin passera forcément du même côté : relisez l'histoire de l'indépendance grecque et voyez le revirement tout pareil de Londres entre 1825 et 1830.

VICTOR BÉRARD

(La fin prochainement.)

1. F. Delaisi, *Pages libres*, numéro du 18 mai 1907.

L'administrateur-Gérant : H. CASSARD.

Vladicaucase
Temir-khan-Choura
DAGHESTAN
Derbent
R. Samour
Tiflis
GÉORGIE
Kouba
Swiatoi Ostrov
CHIRVAN
Bakou
Erzeroum
ARMÉNIE
Lac de Van
Van
Tebriz
Sehend Koh
Kergan
Kasvin
Mosoul
MÉSOPOTAMIE
(EL DJEZIREH)
ARDELAN
Hamadan
Kermanchah
Bagdad
LOURISTAN
Dizfoul
Chouster
IRAK-ARABI
KHOUSISTAN
ARABISTAN
Marais Abou Kelam
Bassora
Gal Ouaksa
EL HEDJRA
Trobah
Bekaah
CHAMMAR
Hail
Woubra

duite de

MATERNITÉ[1]

I

La vieille Maternité de l'Akersgade[2] est un bâtiment à deux étages, d'apparence quelconque, situé au milieu d'un jardin sans arbres. C'est pourtant une maison respectable, qui compte, au bas mot, ses cent cinquante ans; et depuis si longtemps que des femmes, l'âme pleine de joie ou de tristesse, sont venues chercher un refuge sous son toit, ce serait certes plus d'une merveilleuse histoire si la vieille maison pouvait raconter ses souvenirs.

Par une journée ensoleillée de mars 1878, un monsieur et une dame s'arrêtèrent devant cette Maternité, et tirèrent l'anneau rouillé de la sonnette. La porte s'ouvrit : ils trouvèrent le jardin vide et pénétrèrent bientôt dans la cour même, où la neige et la boue fumant au soleil mêlaient leurs vapeurs à l'atmosphère d'hôpital et répandaient une désagréable odeur.

Le concierge reçut les visiteurs, la pelle à la main. Comme ils demandaient à voir le professeur il leur dit, en leur indiquant une porte de l'aile gauche du bâtiment, une porte peinte en jaune :

1. L'original a paru sous ce titre : *Een Pilgrimsgang* (Un Pèlerinage).
2. Rue de Christiania. (*Note du traducteur.*)

— A cette heure-ci, il est d'habitude chez l'économe, là-bas.

Le mari, laissant sa femme dans la cour, se dépêcha de gravir le perron qui menait au bureau de l'économe. Mais il en ressortit aussitôt. Le professeur, lui avait-on dit, était allé voir l'interne de garde. Le concierge s'appuya sur sa pelle et, désignant de la main une petite maison rouge isolée, près de l'aile droite de l'hôpital :

— L'interne de garde? C'est là-bas.

Et le monsieur se dirigea en hâte vers cet endroit. Mais il reparut bientôt, de fort méchante humeur.

— Mais non! le professeur n'est pas là, non plus. Il fait justement sa ronde dans les salles avec les étudiants!

— En ce cas, il faut que vous l'attendiez là-haut, à son bureau, — dit le concierge en se redressant et en montrant du doigt un escalier du bâtiment, tout en pierres grises, qui s'élevait à droite.

Avec un soupir, le monsieur se remit en marche, tandis que sa femme préférait encore rester là, dans la cour.

Cette fois, il fut longtemps absent, et la dame commença de se promener impatiemment de long en large. L'attente lui semblait interminable, dans son anxieuse impatience d'apprendre le succès de cette démarche.

Elle avait quarante ans passés et il lui avait fallu renoncer à l'espoir d'être mère; mais, d'accord avec son mari, elle avait formé le projet d'adopter un nourrisson étranger pris parmi ceux de la Maternité. De cette façon, ils auraient le choix entre beaucoup d'enfants, et ils pourraient accomplir, du même coup, une bonne action. Depuis plus d'une année, le professeur était chargé d'arranger la chose qui, à l'épreuve, n'était pas aussi facile qu'on aurait pu le croire. D'abord, naturellement, l'enfant devait être sain et bien constitué; ensuite, la mère devait satisfaire aux mêmes desiderata physiques; enfin, cette mère devait consentir aux conditions qu'on lui voulait imposer.

La veille seulement, le professeur avait fait signe aux deux époux, estimant avoir trouvé ce qu'ils cherchaient.

Maintenant le petit était là, derrière ces fenêtres. Comment était-il? Dans un moment, elle allait le voir; elle l'emporterait, peut-être, tout de suite... Ne risquait-il pas d'avoir dans son

ascendance quelque tare morale héréditaire?... Pourrait-il devenir vraiment son fils, à elle?

Tant de choses sont possibles, quand il s'agit ainsi d'un enfant inconnu qu'il faut, d'un seul coup, prendre contre son cœur!

Elle allait et venait dans la boue glacée, se retournait pour regarder la porte par laquelle son mari avait disparu. Plus le soleil montait, plus l'air devenait irrespirable dans cette cour. On emportait des couvertures et des matelas qu'on allait battre au fond du jardin. Et, persistante, traînait cette mélancolique odeur d'hôpital, qui filtre à travers les murs des grandes bâtisses silencieuses, comme une voix qui conterait de sinistres événements en train de s'accomplir derrière ces lugubres fenêtres.

Un cri déchirant sort tout à coup d'une salle, au second, et se répète, se répète encore. La dame va vers le concierge, occupé à briser la glace d'un ruisseau gelé :

— Qui est-ce donc qui crie là-haut?

Le concierge s'appuie sur sa pelle, considère le soleil en clignant des yeux et sourit d'une question si naïve :

— Qui?... Ma foi, ce n'est pas très facile à dire : ici, vous savez, on entend crier nuit et jour, tout le long de l'année.

Mais voici que le mari revient appeler sa femme : le professeur les attend dans son bureau.

La cour reste déserte quelques instants. Le concierge est parti; la pelle est demeurée là, contre le mur; les toits dégouttent; un sansonnet se balance sur la gouttière et chante, son bec jaune droit vers le soleil... Puis arrive une élève sage-femme, une jeune fille aux manches retroussées, qui traverse la cour en courant :

— Concierge! concierge!

Et, peu après, la tête grise du concierge apparaît à une porte; il mâche une bouchée de pain, et, sur un ton de mauvaise humeur :

— Eh bien, qu'est-ce que c'est?

La jeune fille s'arrête, baisse involontairement la voix :

— L'interne vous prie de monter à la salle 10.

— Bon! bon! mais est-ce que je ne peux pas casser une croûte d'abord? Qu'est-ce qu'il me veut donc?

— C'est pour descendre un cadavre.

— Bon ! j'arrive.

La tête du concierge disparaît ; la porte se referme.

Enfin sur un perron se montre le professeur, tout gris, suivi des deux époux ; ils s'entretiennent ensemble avec animation. Le professeur s'arrête :

— Mais, puisque vous voulez absolument voir l'enfant tout de suite, madame, nous allons procéder diplomatiquement... Vous tenez bien toujours, n'est-ce pas, à ce que la mère ignore qui vous êtes ?

— Certainement ! — répliquent-ils tous les deux à la fois.

Et la dame ajoute avec vivacité :

— En faisant mien cet enfant, je veux avoir la certitude que nous pourrons le garder tout à fait à nous. Si sa mère allait s'aviser de le rechercher, plus tard ?... Vous figurez-vous le petit, là, entre deux mères ?... Et qui sait si elle n'a pas aussi une famille qui voudrait s'en mêler, et... Non, merci, nous ne voulons pas de ça !

— Eh bien, il va falloir alors que vous jouiez une petite comédie, tout à l'heure, — dit le professeur, approuvant de la tête. — Mais, faites attention, madame, à ne pas sortir du rôle en apercevant notre chérubin.

Il leur fit traverser la cour et monter un escalier. Tout à coup la dame posa sa main sur le bras du médecin, et, à voix basse :

— Vous ne nous avez pas dit encore qui est la mère ?

Le professeur continua de monter, puis, faisant halte après quelques marches, il répondit en baissant le ton :

— Jusqu'à présent elle s'est refusée à donner son nom et son adresse. Nous l'appelons « le 47 ».

— Mais, puisqu'il en est ainsi, est-il bien sûr qu'elle soit consentante ?

Le professeur eut un sourire satisfait :

— Je crois — répondit-il — avoir acquis une certaine aptitude à comprendre ces gens-là ; et, — ajouta-t-il avec un nouveau signe de tête par lequel il semblait approuver, cette fois, ses propres paroles, — si je ne me trompe point, il n'y a pas ici de femme plus malheureuse que celle-là... Enfin nous allons voir...

Il se remit à marcher, fit entrer les deux personnes qui

l'accompagnaient dans un corridor sombre, bordé de portes numérotées. Puis, s'arrêtant pour ouvrir l'une de ces portes, il dit, plus haut qu'il n'était nécessaire :

— Si vous voulez, nous pourrons jeter un coup d'œil ici?

Il laissa passer devant lui les deux visiteurs. Une odeur particulière, écœurante et fade vint à leur rencontre. La salle était obscure : les fenêtres donnaient au nord. On distinguait d'abord deux rangées de lits, le chevet à la muraille, en long, puis aussi deux rangées d'yeux et de visages qui se tournaient vers les arrivants.

Trois enfants se mirent à crier en même temps, que leurs mères tâchaient d'apaiser. On pouvait voir maintenant que quelques-unes étaient assises dans leur lit, que d'autres donnaient le sein, tandis que d'autres encore étaient étendues dans un demi-assoupissement, pâles et exténuées après les souffrances qu'elles venaient de subir.

Sur le lit le plus rapproché de la porte, une femme était couchée, tout habillée, qui se leva en apercevant les visiteurs. Le professeur s'arrêta, et, s'adressant à elle :

— Eh bien? et votre enfant, où est-il?

La femme, dont la face pleine et large avait un teint jaunâtre, répondit tranquillement :

— Mon enfant? Mais il est mort, il y a trois jours.

— Ah oui! Je me rappelle maintenant... C'était le vôtre, en effet...

Et le professeur allait passer, s'en aller, lorsque la dame, s'adressant, à son tour, à l'accouchée, lui demanda avec intérêt :

— Et vous ne pensez pas à regretter la mort de cet enfant?

— C'était bien ce qui pouvait lui arriver de mieux, — répondit l'interrogée en baissant les paupières.

Et le professeur, interrompant sans façon :

— Vous en avez déjà eu trois, n'est-ce pas?

La fille regarda la dame, comme si c'était elle qui l'avait questionnée, et répondit sans embarras :

— Oui, trois.

— Êtes-vous domestique? — dit encore la dame avec un soupir.

— Non, je suis brocheuse.

Et ils se remirent à marcher, tandis que la fille s'allongeait de nouveau sur le lit, les paumes croisées derrière la nuque.

Toutes les figures s'étaient dirigées vers les étrangers et les considéraient avec ce mélange particulier d'envie et d'admiration qu'éprouvent les habitants d'un hôpital lorsqu'ils regardent un visiteur : — ces deux-là venaient du soleil, de l'air pur; ils apportaient avec eux quelque reflet de ce soleil, quelques parcelles de cet air pur; et, dans quelques instants, ils allaient ressortir, retourner là d'où ils venaient et ils pourraient y rester aussi longtemps que bon leur semblerait.

Le professeur s'était arrêté près d'un autre lit et la dame se dit : « Est-ce celle-là? » Mais, quand elle se fut approchée, elle fut désappointée d'apercevoir sur les oreillers une vieille tête à cheveux gris.

— Celle-là a eu des couches très laborieuses, — expliqua le professeur sur un ton de métier; — c'est une primipare de quarante-cinq ans.

La dame, voyant que la femme s'était endormie, demanda en chuchotant :

— Ce n'est pas elle, n'est-ce pas?... Celle-ci est mariée, naturellement?

Le professeur secoua la tête.

— Non, elle n'est pas mariée, — dit-il en souriant encore de son particulier sourire.

Mais, devinant que l'aventure de cette vieille fille à cheveux gris séduite et rendue mère affectait péniblement la dame, il lui saisit le bras et lui dit :

— Venez donc par ici; je vais vous raconter quelque chose de tout aussi curieux.

Il la conduisit vers l'autre rangée de lits, de l'autre côté de la pièce, et fit halte au milieu. Une femme pâle, aux traits tordus et déformés, étendue parmi les oreillers, riait, riait sans s'arrêter et serrait en même temps son enfant contre son sein.

Dès qu'elle aperçut le docteur, elle se mit à prononcer un flot de paroles incompréhensibles, tandis qu'une frange d'écume lui montait aux lèvres. Mais une joie étrange, extraordinaire, illuminait ses grands yeux étincelants.

— Elle n'est pas seulement anormale au point de vue

mental, — murmura le professeur, — mais aussi au point de vue physique. Elle a les genoux remontés sous la poitrine et elle a toujours été ainsi depuis son enfance. Et cependant vous le voyez, elle est mère... Il arrive bien des choses, dans nos pays chrétiens, que ne soupçonnent pas les bonnes dames qui tricotent des bas pour les païens [1] !

La dame dut s'appuyer sur le bras de son mari : on eût dit qu'elle allait s'évanouir. Et elle chuchota :

— Mais ce n'est pas celle-là, c'est impossible!

Elle ne pensait qu'à la seule chose pour laquelle elle était venue.

Le professeur reprit son bras et, avec son sourire satisfait :

— Et maintenant, venez par ici. Je veux vous montrer aussi quelque chose de beau... Je vois qu'elle dort...

La dame comprit qu'il s'agissait de la personne en question et, d'émotion, son cœur se mit à battre avec violence.

Le professeur la conduisit vers un lit proche d'une fenêtre. La lumière, traversant le rideau baissé, rougissait l'oreiller où les visiteurs aperçurent la tête belle et régulière d'une jeune femme assoupie. La chevelure, abondante et noire, était dénouée, couvrait l'oreiller et disparaissait sous les épaules; et la tête de la femme endormie se penchait légèrement vers l'enfant qui reposait sur son bras.

Il semblait que le sommeil l'avait surprise en train de donner le sein. La chemise était entr'ouverte, montrant un cou blanc et plein et une poitrine gonflée de lait. Elle paraissait âgée de vingt-cinq ans environ; et le visage aux traits bien dessinés eût été charmant, s'il n'avait pas été si tiré, si fatigué.

Mais la dame n'avait d'yeux que pour l'enfant. D'abord elle l'avait regardé avec un certain sens critique, comme s'il s'agissait de quelque marchandise qu'elle allait acquérir. Le petit dormait comme sa mère. La tête, assez grande, couverte d'un fin duvet, était à la fois fine et robuste.

La petite main potelée était tendue vers le sein de la mère et la petite bouche remuait, de temps à autre, comme si elle eût tété en rêve. Les joues étaient rondes et fraîches comme deux

1. Allusion aux sociétés féminines scandinaves qui fournissent aux missions de l'Inde et de la Chine des subsides tant en nature qu'en espèces. (*Note du traducteur.*)

petites pommes. En vérité, c'était bien un petit chérubin, un petit morceau de roi qu'on était tenté de prendre contre son visage et de caresser. La dame commença à sourire malgré elle.

Ainsi cet enfant allait devenir sien, bien qu'il semblât, en ce moment, reposer avec tant de sécurité auprès de sa vraie mère. Les langes qui l'enveloppaient étaient grossiers et reprisés : — les ordinaires guenilles dont la Maternité affuble les enfants pauvres ; — et ils ne paraissaient même pas très propres.

La bonne dame fut mordue du désir d'emporter l'enfant tout de suite, et de le laver à fond et de l'habiller aussitôt avec les petites pièces de la délicieuse layette qu'elle avait de ses mains cousue et brodée, tous ces derniers temps.

Cependant il fallut aussi qu'elle regardât la mère, qui dormait là son heureux sommeil, son petit contre son épaule, sans soupçonner auprès d'elle la présence d'une autre femme venue là pour lui ravir son enfant. Un moment, dans le cœur de la bonne dame, il s'éleva une petite vague de pitié : n'y avait-il pas quelque cruauté à séparer l'un de l'autre cet enfant et cette mère ?

Ce ne fut qu'un moment. Bien vite, elle se raidit, se rappela son raisonnement habituel : quoi qu'il arrivât, il faudrait bien que cette fille se séparât de son enfant, qui serait la honte de toute sa vie, si elle le gardait. De même que la brocheuse, elle considérerait la mort du petit comme un bonheur, le premier chagrin passé. Ne valait-il donc pas mieux pour elle céder son fils à une autre qui lui serait une tendre mère, le lui céder et l'enterrer, elle, dans son cœur comme s'il n'était plus ?

Tout à coup la dormeuse ouvrit les yeux, et les deux femmes, quelques secondes, se regardèrent. Puis la dame, comme malgré elle, recula de deux pas et se mit à examiner un autre lit.

Le professeur, lui, ne perdit pas contenance, et, sur un ton de belle humeur :

— Ah ! vous étiez assoupie, je vois !... Eh bien ! comment va notre poussin ?

Sans répondre, l'accouchée ramena sa couverture jusqu'au menton et se détourna ; l'enfant, réveillé, poussa de petits cris et elle s'efforça, tête baissée, de le faire taire. Mais elle ne

parvint pas à cacher la vive rougeur de honte qui lui était montée au visage.

Lorsque les visiteurs furent sur le point de partir, la dame s'arrêta près de la porte et jeta un long regard au lit proche de la fenêtre. Il lui semblait déjà qu'elle allait quitter son propre enfant.

Dans la cour, elle dit au professeur :

— Pensez-vous qu'il y ait quelque chose de mal à laisser ignorer à la mère ce que deviendra son enfant?

— Elle choisira dans sa pleine liberté, — répondit le professeur. — Elle aura tout le temps de réfléchir, et, de ma part, elle n'aura à subir ni menaces ni promesses. Nous verrons bien ce qu'elle décidera.

Et tous trois ils franchirent le vieux portail, tandis que la dame annonçait son intention de venir en aide, par l'intermédiaire du professeur, à la malheureuse fille.

II

Il y a beaucoup de manières d'être fatigué. Chez les gens heureux, la fatigue se dissipe doucement, doucement, dans le sommeil; mais la fatigue peut aussi être si grande qu'elle se fasse sentir comme un mauvais rêve qui vous éveille. Il en était ainsi pour le 47, la jeune fille couchée près de la fenêtre. Elle s'était endormie de nouveau pour un instant, mais, quand elle revint à elle, elle se sentit plus lasse que jamais.

Dans une salle comme celle-là, avec ces nombreux nourrissons, il n'était pas facile d'avoir la tranquillité nécessaire. Si son enfant ne criait pas, c'en était un autre, ou même plusieurs autres qui se mettaient à brailler ensemble. Et, plus elle était épuisée par le manque de sommeil, moins elle pouvait supporter de bruit et plus elle éprouvait d'agacement à être incessamment dérangée.

Si c'était son petit à elle qui la réveillait, il lui arrivait d'être saisie comme par un accès de désespoir; si c'était un des autres, c'était alors un accès de rage qui lui faisait serrer les dents. Depuis sept jours et sept nuits qu'elle était là, elle avait à

peine pu dormir une demi-heure de suite. Elle commençait maintenant à ressentir une pesanteur étrange à l'occiput, ses yeux ne supportaient pas la lumière, et le matelas, dur et inégal, lui semblait un chevalet de torture, tant son pauvre dos la faisait souffrir sans relâche. Depuis deux ou trois jours, la moindre émotion survenant à l'improviste la faisait fondre en larmes, bien qu'elle fît tout son possible pour surmonter cette faiblesse.

Elle se redressa sur un coude, glissa un regard par la fente des rideaux, et vit que le soleil ne luisait plus si aveuglant sur les toits d'en face. Aussi elle écarta la toile et resta étendue dans la morne contemplation du ciel doré qui rougeoyait à l'occident au-dessus des collines boisées, au delà de la ville. Cela valait toujours mieux que de voir ce qui l'entourait, bien qu'elle désirât maintenant pouvoir regarder par une autre fenêtre : il lui semblait qu'ainsi ses yeux lui feraient moins mal. Ici, c'étaient toujours les mêmes murs, les mêmes cheminées, les mêmes vilaines cours, les mêmes excroissances de pierres ou de briques sur les toits, qui faisaient parfois songer à un chat à l'affût. Hier il y avait un peu de neige sur le toit du Palais de justice; aujourd'hui il n'y en avait plus. Bien loin dans la ville, on élevait un clocher; et souvent la pensée qu'un ouvrier pouvait tomber de là-haut lui donnait le vertige. Enfin il y avait cette grande annonce prétentieuse qui se dressait fièrement en lettres dorées, au-dessus d'une maison, sur un support de fer : *L. B. Hansen, graveur sur bois*. Il était là hier, il était encore là aujourd'hui, ce nom qui la poursuivait et qu'elle ne pouvait s'empêcher cependant de tâcher d'épeler à l'envers, quand elle l'avait regardé assez longtemps, Peut-être se passait-il quelque chose dans les lits qui entouraient le sien; mais cela ne l'intéressait pas. Elle connaissait bien l'aspect de la salle, à cette heure, tous les yeux dirigés vers la porte dans l'attente du repas du soir que l'on espérait secrètement devoir être un peu meilleur que celui de la veille.

Soudain, quelqu'un la saisit par le bras : elle se retourna. C'était une élève sage-femme, qui lui glissa un petit porte-monnaie dans la main. Le 47 regarda anxieusement la jeune fille, qui se pencha vers elle et chuchota :

— Dix couronnes[1] ! Ils n'ont pas voulu donner davantage.

1. Une couronne vaut 1 franc 39 centimes environ. (*Note du traducteur.*)

Le 47 contempla le porte-monnaie comme si la chose lui paraissait à peine croyable, murmurant :

— C'était bien une montre en or, pourtant.

— Ils ont dit qu'elle était vieille.

Et le 47 mit le porte-monnaie sur le rebord de la fenêtre, en poussant un soupir.

— Eh bien, soit! Merci, et pardon du dérangement!

Seule, elle resta un instant sans bouger, à regarder droit devant elle; puis elle glissa la main sous son oreiller, en sortit un mouchoir plié et se mit à compter ce qu'il contenait. Huit couronnes seulement! Dix-huit avec les dix qu'on venait de lui apporter. Mais il fallait estimer que sa note se monterait au moins à vingt-cinq couronnes[1]; et l'inquiétude qui l'avait tourmentée, jour et nuit, depuis quelque temps, la reprit à la gorge. Si la maison, pour se faire payer, allait exiger d'elle son nom et son adresse!... Elle remit les pièces d'argent dans son porte-monnaie, qu'elle plaça sous l'oreiller, et resta là, ses mains pâles à plat sur la couverture, à contempler le plafond.

« Eh bien, — se dit-elle enfin, — ton manteau d'hiver est encore très convenable : tu pourrais bien en tirer dix couronnes aussi, puisque voici venir le printemps. Qu'importe ce qui arrivera, plus tard, pourvu que tu sortes d'ici sans histoires! »

Ces réflexions la tranquillisèrent beaucoup et ses paupières se baissèrent de nouveau. Il était si fatigant de rouler toujours les mêmes lourdes et tristes idées! Elle ne pouvait plus, non, elle ne voulait plus penser.

Mais voici que la porte s'ouvre : ce sont deux élèves sages-femmes qui apparaissent, chacune un plateau à la main. C'est le repas du soir : toujours la même bouillie, le même lait bleuâtre, et tous les visages pleins d'attente et d'espérance se détournent instinctivement...

On distribua assiettes et tasses. Quelques mères étaient encore si faibles qu'il fallait les alimenter à la cuiller; d'autres s'étaient assises dans leur lit et accueillaient leurs portions avec le bon appétit habituel à la femme en couches.

1. En Norvège, les soins d'hôpital ne sont jamais gratuits. Pour les indigents, la commune dont ils sont originaires prend à sa charge, après enquête, les frais du traitement. L'anonymat que veut garder la jeune femme l'oblige donc à solder sa note par ses propres moyens. (*Note du traducteur.*)

Le 47 laissait errer ses regards d'un lit à l'autre. Qui aurait pu prévoir, un an seulement auparavant, qu'elle serait aujourd'hui étendue ici, dans cette salle commune, l'égale de toutes ces femmes dont la plupart venaient du ruisseau?

Le soleil couchant, dont les derniers rayons, rouges et obliques, pénétraient à travers les vitres, faisait une large tache de lumière sur le papier de la muraille, en face d'elle. Tout le reste de la grande salle était plongé dans l'ombre, et l'on ne distinguait qu'à peine les silhouettes alitées.

Dans le fond de la pièce, dans un coin, une fille de dix-huit ans réclamait déjà du supplément.

— Ah! mon Dieu! — criait-elle avec gaieté, — il n'y a donc personne qui veuille me vendre sa portion? J'en donnerais bien une couronne!

Elle était vêtue du linge grossier et blanc jaunâtre de la maison, mais sur ses épaules s'écoulait une magnifique chevelure d'un blond ardent, où le soleil venait jouer chaque fois qu'elle se penchait en avant pour tendre son assiette.

Un des plateaux s'était arrêté au pied d'un lit. La femme qui l'occupait sanglotait et refusait de manger. C'était une simple fille publique, dont l'enfant était mort, la veille, d'une maladie congénitale et qui, à l'étonnement de tout le monde, se montrait inconsolable.

— Mangez donc votre bouillie! — lui disait l'élève sage-femme. — Vous verrez que tout finira par s'arranger.

Mais la fille, pour toute réponse, tira la couverture par-dessus sa tête et sanglota de plus belle.

— Passez-moi donc son assiette, — dit la fille du coin. — Il me semble vraiment qu'on devrait pouvoir manger à sa faim ici autant que dans les asiles et les établissements de bienfaisance!

Maintenant, le long des deux rangées de lits, ce n'était qu'un cliquetis de cuillers et de tasses, et l'habituel mécontentement commençait à se manifester. Une paysanne, entrée et accouchée de la veille, mais qui aujourd'hui déjà se sentait tout à fait remise, fourra sa tasse sous le nez de l'élève qui la lui présentait.

— Du lait, ça?... A la campagne, nous appelons ça du bleu pour la lessive!

Elle prit une cuillerée du liquide, qu'elle jeta à terre, puis tourna brusquement la tête de côté.

— Qu'est-ce que c'est que ces manières-là? — dit l'élève sage-femme, les mains aux hanches. — Faudra-t-il donc que j'aille me plaindre à monsieur le professeur?

— Allez donc le chercher, votre professeur! Je veux lui demander, moi, si c'est de l'eau qu'on trait du pis des vaches dans ce pays-ci.

Une ouvrière à la langue bien pendue se mêla au débat, à son tour :

— Comme si nous pouvions nous attendre à mieux, nous autres! Ne sommes-nous point des pas grand'chose, des femmes de rien? Qu'est-ce que ça peut bien faire que nos enfants crèvent? Pour les belles dames qui ont leur chambre, c'est bien une autre affaire! Il leur faut, sans doute, de la soie, des édredons; on écrème notre lait à leur intention. Ah! tout le monde n'est pas traité de la même manière ici-bas!

Les lits approuvèrent à la ronde. La fille du coin, à qui l'on n'avait pas donné de supplément, dit son mot, elle aussi :

— C'est pourtant vrai, ça! Il en est de la nourriture comme du professeur. Il nous traite comme des chiennes, nous. Mais il tombe aux genoux des belles dames, il leur baise les doigts. Il leur donne des fortifiants au dedans comme au dehors. Ah! c'est la vérité!

Et la brocheuse aux traits jaunis :

— Je ne mettrais pas ma main au feu, moi, que ces belles dames-là n'attrapent pas leurs gosses tout à fait de la même façon que nous!

Cette observation eut du succès. Beaucoup s'esclaffèrent. Et au milieu de ces rires durs, on distinguait encore les sanglots assourdis de la fille publique, la tête toujours cachée sous sa couverture.

Il y avait encore dans la salle une femme mariée, une forte ménagère d'une vingtaine d'années. C'était la seule qui parût satisfaite de son sort. Sur la table de nuit, s'étalaient toutes sortes de bonnes choses que son mari lui apportait tous les jours : des pommes, des oranges, des tablettes de chocolat, des petits pains. Chaque fois qu'elle se disposait à y toucher, elle sentait si bien tous les yeux sur elle que les friandises lui en restaient

littéralement dans la gorge. Mais ses compagnes de salle étaient trop, vraiment, pour qu'elle pût partager avec elles.

A ce moment, l'attention générale se porta sur l'estropiée.

On profitait de l'instant où on lui faisait avaler sa bouillie pour lui enlever discrètement son nourrisson. Mais, dès qu'elle se fut aperçue de la chose, elle en oublia tout de suite la mangeaille, tendit les bras en avant et poussa de petits grognements; et l'émotion qu'elle éprouvait amenait de nouveau l'écume à ses lèvres.

La brocheuse, que cette scène faisait rire, s'approcha du lit de l'infirme, et, ironique :

— Tu t'imagines, toi, qu'on va te débarrasser comme ça de ton gosse, que tu échapperas aussi facilement à la honte et aux tracas? Hein?... Sois tranquille, tu le garderas ton môme. Sois bien tranquille! Ha! ha!

Mais la pauvre créature ne s'apercevait pas qu'on riait d'elle. Elle continuait à lever les bras et à gémir. Cette femme, qui avait été folle toute sa vie, qui souvent se mordait la bouche jusqu'au sang, était devenue tout à coup une mère tendre et attentive.

Et l'on sentait que, dans cette raison naissante, éveillée par l'amour maternel, il commençait à pénétrer d'inquiètes préoccupations d'avenir. Qui savait, en effet, si elle ne serait pas séparée de son petit, quand l'inspecteur de l'Assistance publique — à la charge de laquelle son infirmité l'avait mise — les ferait sortir tous les deux?

Enfin l'élève revint et lui rendit l'enfant; et de nouveau elle le serra contre elle, avec tendresse et précaution, et demeura là étendue, riant, riant d'un rire qui ne s'arrêtait pas, comme si sa poitrine devait éclater au cas où elle se tairait.

Le 47, dans son lit, près de la fenêtre, s'était forcée à manger la moitié de sa part et avait fait porter le reste à la fille du coin. Puis, les assiettes et les tasses ramassées, les plateaux enlevés, les deux élèves retroussèrent leurs manches et commencèrent à faire la toilette des enfants pour la nuit. Une troisième entra avec un panier plein de langes fraîchement lavés qu'elle disposa autour du poêle, car le linge n'était pas sec. Comme le poêle était chauffé à blanc, les langes se mirent tout de suite à fumer et bientôt la salle s'emplit d'une odeur

asphyxiante de savon noir et de lessive. L'atmosphère ne s'améliorait pas, bien au contraire, à mesure que l'on déshabillait les sept nourrissons, leurs linges sales jetés en tas devant le feu. Les unes se bouchaient le nez, d'autres toussaient; et, pendant ce temps, les enfants qui s'agitaient entre les mains des élèves, d'une professionnelle dextérité, faisaient entendre des hurlements épouvantables.

On eût dit que cet air empesté avivait dans tous les cœurs une rage impuissante, muette, jusqu'au moment où, les enfants ayant été rendus à leurs mères, elle éclata brusquement. L'ouvrière à la langue bien pendue posa son petit devant elle, sur sa couverture, et s'écria :

— Non, ça, c'est trop fort, par exemple!... C'est propre, ça?... Venez ici, vous!

Elle désignait du doigt une des élèves, qui s'approcha machinalement. Et ce fut une explosion de reproches au sujet de ces langes qui avaient la prétention d'être lavés, mais qui, en réalité, n'étaient que plongés dans l'eau, enduits de savon noir et séchés au poêle. Devait-on s'étonner de voir tant d'enfants mourir de maladies contagieuses?

Dans les autres lits aussi, dans toute la salle, on flairait le linge des bébés, et bientôt le mécontentement alla jusqu'à l'injure. Les élèves sages-femmes s'entre-regardèrent, d'abord, puis elles se mirent à épousseter çà et là pour se donner une contenance, alléguant d'ailleurs qu'elles n'avaient lavé, ce jour-là, ni l'une ni l'autre. C'étaient d'autres élèves, quelques-unes de ces délicates demoiselles de la ville, qui jusque-là n'avaient jamais trempé leurs mains dans l'eau... Mais qu'importait à ces femmes furieuses? Les élèves elles-mêmes reconnaissaient donc qu'elles avaient raison! Et maintenant leur colère se déchaînait tout de bon : quelques-unes, dans leurs lits, esquissaient des gestes de menace vers le plafond, criaient et juraient. Et la puanteur ambiante les faisait tousser sans cesse. Le 47 se bouchait les oreilles : c'était un effroyable tapage. Lorsqu'il se fut enfin apaisé, on présenta leurs enfants aux mères qui nourrissaient elles-mêmes. Et tandis que, pâles et penchées, elles regardaient les petits téter, la conversation reprit encore à propos de ces belles dames de la première division qu'on se gardait bien de traiter de la même

manière.... S'il est vrai qu'on suce les premières convictions en même temps que le lait maternel, ces nouveau-nés étaient sûrement de futurs anarchistes.

La plupart des enfants, d'ailleurs, étaient nourris au biberon. Pour ceux-là, on apporta une marmite de lait bouilli et fumant, qu'on plaça au milieu de la salle.

Une élève vint au lit du 47 et lui demanda :

— Votre petit prend-il du lait, ce soir?

— Oui, — répondit-elle avec un geste las, — je ne me sens pas en état de lui donner encore le sein aujourd'hui.

L'élève prit l'enfant, et bientôt les trois futures sages-femmes étaient assises autour de la marmite, distribuant le lait avec une cuiller aux marmots qui glapissaient et finissaient souvent par avaler de travers.

Lorsqu'on rapporta le nouveau-né au 47, la jeune femme saisit l'élève par le poignet, et, très effrayée :

— Mais vous êtes folle!... Savez-vous bien ce que vous venez de faire?

— Quoi?... J'ai peut-être mal fait en donnant à manger à votre enfant?

— Vous vous êtes d'abord servi de la cuiller pour le petit qui a une vilaine maladie et ensuite pour le mien, sans la laver auparavant. Vous êtes folle, je crois!

La jeune fille se mit à rire :

— Bah! ce n'est pas si dangereux que ça!

Puis elle se dégagea, et s'enfuit.

Le 47 prit son mouchoir et essuya soigneusement l'intérieur de la bouche de son enfant. Mais, encore une fois, des sanglots lui montaient à la gorge et elle dut se détourner pour que personne ne s'en aperçût.

Peu après, elle était de nouveau étendue, le petit dormant sur son épaule, à contempler avec lassitude le ciel jauni par le couchant. Le soleil avait disparu et l'obscurité envahissait la ville, noircissait les toits des maisons. Exténuée comme elle l'était, l'approche de cette nouvelle nuit qui descendait emplissait la jeune mère d'une crainte anxieuse.

L'atmosphère dans la salle devenait de plus en plus irrespirable : la pauvre femme avait la gorge étrangement sèche. Elle voulut boire à sa carafe, mais l'eau en était tout à fait chaude

et avait un goût de savon qui faillit la faire vomir. Les élèves rassemblèrent les langes sales, s'en allèrent sans renouveler l'air, oublieuses ou indifférentes ; et, le poêle continuant à chauffer de façon tout à fait intolérable, chacune suait à grosses gouttes dans son lit.

Maintenant qu'il n'y avait plus là de témoin appartenant au personnel de la maison, le colloque habituel s'engagea de lit à lit. La brocheuse raconta des souvenirs de ses précédentes visites à la Maternité. Un jour, une élève avait négligé de panser convenablement une femme qui venait d'accoucher : elle eut une hémorragie, la nuit, et on la retrouva morte le lendemain matin. Une autre fois, deux femmes accouchaient en même temps, on déposait à la hâte les deux bébés dans le même lit. Mais, lorsqu'il s'agit de les reprendre, impossible de les distinguer, et l'on donna à chacune des mères un des enfants, tout à fait au hasard. Trois ans plus tard, elles tombèrent d'accord pour faire l'échange. — C'était encore un jeune interne examinant une femme au sortir d'une autopsie : la femme fut contaminée, mourut...

Et, tandis que la brocheuse narrait ses histoires, plus affreuses les unes que les autres, dans l'inquiétante salle l'obscurité devenait de plus en plus profonde. Le 47 se cacha la tête dans sa couverture pour ne pas en entendre davantage.

III

« Dors, dors ! Il ne faut plus penser à tout cela maintenant. A quoi bon ?... Dors, dors ! »

Et le 47 pressait ses paupières l'une contre l'autre ; mais elle ne faisait que se tourner et se retourner sans cesse. Il était plus de minuit. Un peu de bruit dans un lit, par ci, par là ; un ronflement, un enfant qui s'éveille et pleure. La rue est silencieuse. Tout dit la pleine nuit.

C'est justement lorsqu'on est trop las pour pouvoir dormir que l'on ne peut s'empêcher de penser, et de penser aux choses les plus sinistres. Et, comme la nuit dernière, comme

toutes les nuits précédentes, voici que d'étranges visions commencent à défiler devant ses yeux, dans les ténèbres.

On est tombée bien bas, dans le ruisseau, à présent. Mais il est quelque part dans l'espace un petit pays ensoleillé où l'on vécut autrefois, et dans une bien autre condition. Voici que surgissent d'autres souvenirs, de nouveaux petits îlots tout dorés. Ils surgissent et s'effacent. Chaque souvenir a son propre paysage et l'on est placé soi-même au milieu de chaque tableau, comme point central d'une vaste composition aux mille couleurs.

C'est d'abord la petite île entourée de récifs et la maisonnette de son père, le gardien du phare. Puis elle se trouve en Ostland [1], dans une contrée belle et féconde, et il lui arrive tant de choses! Et puis encore, c'est une sombre mansarde de la capitale, où, pendant des mois, elle reste enfermée comme dans un cachot... Mais ce n'est pas fini : voici que des visages commencent à se dessiner devant ses yeux, — des visages d'hommes ou de femmes, des figures d'amis, et quelques autres aussi qui remplissent encore son cœur de haine.

Tout à coup elle se dresse dans son lit, saisit la montre de sa voisine et la tient sous la veilleuse. Il n'est que deux heures, hélas! Cette nuit ne s'achèvera donc jamais ?

Elle se recouche, tire la couverture par-dessus sa tête, ferme les paupières de toutes ses forces. Dormir, dormir !..

Mais, un peu après, elle était de nouveau là-bas, dans la petite île, elle songeait à ses vieux parents qui habitaient toujours la maison proche du phare et qui ne savaient, ne soupçonnaient rien.

Elle se jette sur le côté, gémit tout haut... Mais, un peu après, voici qu'elle a quatorze ans. Elle est à jouer, dans l'île, avec les enfants des pêcheurs. Autour d'eux la mer mugit et, à l'ouest, se confond avec le ciel ; à l'est, la terre ferme, une ligne noire entre ciel et eau. Dans tous les ravins, les oiseaux de mer ont leurs nids ; ce sont ses bons amis. Souvent elle va passer la main sur le dos d'un eider, sans que l'oiseau s'envole...

1. L'Ostland est le nom de la partie sud-est de la Norvège, à l'est de Langfjeld et au sud des Dofrines. C'est la partie la plus prospère et la plus féconde du pays. (*Note du traducteur.*)

Elle accompagne sa mère à l'église par le chemin qui serpente à travers de petites tourbières, sur les collines.... Dans toute l'île, pas un abri, sauf un bouleau chétif et rabougri, au milieu de leur jardin...

En même temps que ses deux frères, elle travaillait avec son père. Il avait une grande bibliothèque et elle apprit bientôt à lire des livres en langues étrangères. Mais quelle différence entre ses parents! La mère, d'une religiosité concentrée et sombre; le père, lui, restait debout bien avant dans la nuit, avec une bouteille devant lui. Il avait été officier de marine, et un accident dont la responsabilité lui incombait l'avait fait mettre à la retraite. Il ne parvenait pas à oublier ce malheur.

Puis de nouvelles infortunes frappent leur maison : des deux frères de la jeune fille, l'aîné est arrêté, emprisonné pour faux, l'autre quitte une bonne place à Christiania pour s'enfuir avec une écuyère... La mère accepta tout comme une croix que le Seigneur lui imposait; le père, lui, blanchit en quelques jours. Désormais la pauvre enfant restait seule avec ses parents, pareils maintenant à deux malades qui attendaient tout d'elle. Il lui semblait à elle-même que c'était la chose la plus naturelle du monde : ne devait-elle pas leur procurer autant de joie que ses frères leur avaient causé de tristesse?

Le seul inconvénient de cette existence fut qu'à vingt-deux ans elle était encore là, avec ses vieux parents et sans aucun plan d'avenir. Il ne venait jamais de visites, il n'y avait aucun moyen de sortir un peu : aussi cet isolement auquel elle était astreinte lui donnait, chaque jour davantage, l'illusion d'une captivité perpétuelle.

Il arriva alors qu'une tante riche, qui résidait près du Mjös[1], dans une grande propriété, l'invita à venir y passer un été. Le père, quand il apprit la chose, mordit le bout de sa pipe et grommela :

— Ah! ah! on tient donc encore à nous, tout de même!

Mais c'était là pour la jeune fille une occasion de sortir un peu de la cage et il finit par accorder son autorisation. C'était l'été dernier que cet événement s'était produit. Un an, oui, un an seulement...

1. Le plus grand lac de la Norvège. (*Note du traducteur.*)

Mais voilà qu'elle tressaille de nouveau, s'assied dans son lit et se presse la tête entre ses deux mains.

— Mon Dieu, pourquoi, pourquoi ne puis-je pas dormir?

Peu après, elle s'allonge de nouveau, les yeux entr'ouverts... Elle arrive à la grande ferme, après quelques jours passés dans la capitale, tout étourdie par tant d'impressions nouvelles.

La maison d'habitation était située sur une colline et se reflétait dans le vaste lac que bordaient de riches pâturages et de profondes forêts de sapins. On était en juin; le verger regorgeait de pommiers en fleur, les prairies ondulaient sous la brise d'été.

Maintenant les parfums secs de l'herbe, des feuillages et des floraisons de toutes sortes remplaçaient l'air âpre et frais de la mer auquel elle était faite. Dans sa petite chambre, il lui arrivait de passer des heures entières penchée à mi-corps au dehors de la fenêtre pour se baigner parmi la chaude atmosphère nocturne.

Au-dessus du lac une lune jaune planait sans donner de lumière, si claire était la nuit.

Comment s'était-il fait que dès les premiers jours elle avait commencé à sentir une certaine antipathie envers sa tante et ses deux cousines? Était-ce qu'elle craignait de se voir regardée de haut en bas, à cause des fautes que son père et ses deux frères avaient commises jadis? Sans doute, car le souvenir de ces événements était toujours en elle comme un morceau à vif de sa chair; elle avait peur qu'on y touchât.

Et le moment vint où elle eut la certitude qu'on la prenait en pitié : coup sur coup, des regards, des intonations de voix, des allusions la frappèrent à l'endroit de la plaie toujours ouverte; elle pensait que peut-être la méprisait-on, elle aussi, pour la façon dont elle s'habillait, pour ses manières.

Mais elle ravala sa fureur. Elle ne voulait pas encore revenir chez elle. Et sa colère, parce qu'il fallait qu'elle la dissimulât, se changea vite en un sentiment plus durable. Goutte à goutte, de la haine s'amassa dans son cœur. Mais cette haine, il fallait la cacher aussi : c'est ainsi qu'elle devint hypocrite. Et, comme elle ne voulait à aucun prix blesser ses parents, elle ne leur écrivait que des lettres joyeuses : c'est ainsi qu'elle apprit à mentir.

Il venait souvent du monde dans cette maison et elle

s'aperçut bientôt qu'on la trouvait belle, plus belle que ses deux cousines de son âge.

Un riche fermier la demanda en mariage, un vétérinaire aussi : elle les refusa tous deux. Elle faisait des rêves d'avenir; elle voulait aller haut et loin, et cela non seulement pour rendre ses père et mère heureux, mais pour dépasser ses cousines et en tirer vengeance, un jour.

Ce fut alors qu'il parut... C'était un parent du défunt mari de sa tante. Il venait d'être reçu docteur en médecine et passait pour être riche, très riche. Lorsqu'elle crut observer qu'il portait à une de ses cousines un particulier intérêt, elle commença de faire attention à lui : « Je le lui prendrai », se dit-elle. Mais il fallait agir adroitement.

Quel entrain endiablé il avait apporté avec lui! Ce n'était qu'excursions dans la montagne, feux allumés le soir dans la forêt, tintements de verres, ce n'étaient que rires et brûlants regards. Quel été! Jusqu'alors elle avait fait sa prière tous les soirs; elle l'oubliait maintenant.

Il remarqua, sans doute, qu'elle était d'une essence plus commune que les jeunes filles de l'entourage : autrement, il n'eût point osé pénétrer chez elle, comme il le fit, cette nuit où ils étaient restés tous deux seuls à la maison.

Le jour suivant, il lui semblait, à elle, qu'ils étaient plus que fiancés, presque époux déjà. Désormais elle pouvait regarder ses cousines sans haine; elle n'aspirait plus à la vengeance, il lui suffisait de triompher.

Les deux amants se rencontraient dans la forêt; des semaines de bonheur s'écoulèrent ainsi. Elle avait chaud au cœur, elle était ravie, radieuse.

Et, lorsque sa pensée allait vers ses parents, ce n'était plus que doux rêves lumineux où elle les voyait d'avance auprès d'elle, si bien soignés, si tranquilles enfin!

Un beau matin, il part subitement. Elle n'avait pas pu lui parler avant son départ : elle demeura inquiète. Elle attendit une lettre qui ne vint pas, finit par écrire. Pas de réponse.

Et puis, peu après, elle apprenait, par une conversation de table, que le docteur Folden, fiancé depuis longtemps à une jeune fille de Christiania, allait se marier très prochainement. Ah! cette journée! l'horreur de cette journée!...

La jeune femme se dresse encore sur son lit, tout à coup; elle se passe les doigts sur le front :

— Je deviens folle, je deviens folle, si je ne m'endors pas tout de suite!

Et sa voisine, la fille aux cheveux déjà gris, qui est éveillée, elle aussi, lui riposte à voix basse :

— Croyez-vous donc que vous êtes la seule?

Elle ne réplique pas. Et, tandis qu'elle reste là, la tête entre ses mains, elle revit ces heures passées à errer à travers champs, à travers bois... Les nuits sombres d'août avaient déjà commencé; l'herbe humide mouillait sa robe et ses pieds. Elle avait conçu un soupçon terrible. S'il allait se réaliser, mon Dieu, s'il se réalisait!...

A l'aube, elle rentra à la maison, se traînant à peine. Et, le matin, elle descendit comme chaque jour s'acquitter de sa besogne habituelle, en chantonnant et plaisantant. Il ne fallait pas qu'ils s'aperçussent de quelque chose : pour rien au monde, elle ne leur donnerait cette occasion de triompher.

Enfin elle comprit que l'hypothèse affreuse était vraie : elle était enceinte. Mais elle n'en continua pas moins à aller et venir comme de coutume, des chansons à la bouche : il fallait que personne n'eût seulement l'ombre d'un doute... Et cette nécessité lui enseigna à rire au lieu de pleurer, lui donna de l'ingéniosité et du sang-froid. Il devait y avoir un moyen de se tirer de là; s'il n'y en avait point, eh bien, elle en créérait un elle-même...

Mais où se réfugier, à présent? Retourner chez elle? Oui, n'est-ce pas! porter un nouveau coup à ses parents, après tout ce qu'ils avaient souffert!

Un jour, elle écrivit chez elle une lettre qui rayonnait de joie; elle demandait de l'argent pour suivre des cours destinés à compléter l'éducation ménagère des jeunes filles, à Christiania. L'argent vint, quoique le père grondât bien un peu. Alors, pour que sa tante et ses cousines ne vinssent pas la relancer, elle se brouilla franchement avec elles, peu avant son départ; et elles se quittèrent ennemies.

Elle se cacha dans la grande ville comme un animal blessé. Elle suivit ses cours pendant près d'un mois, puis elle n'osa plus venir, de peur que les gens ne fissent des remarques.

Alors elle entra chez une couturière qui habitait sous les toits, dans un faubourg éloigné de la ville. Elle y faisait, tout le long du jour, de pénibles travaux d'aiguille, gagnant à peine de quoi se loger et se nourrir. La petite somme qu'elle avait reçue fondait rapidement. Elle n'osait sortir, craignant toujours de rencontrer quelque figure de connaissance. Mais elle écrivait toujours chez elle des pages ravies et pleines d'entrain, où un mensonge en entraînait un autre... Un long hiver qu'elle passa là !

Et le jour arriva où elle se rendit à la Maternité en se glissant au ras des murs. Tandis que les premières douleurs la secouaient, elle dut soutenir une discussion, dans un bureau, avec un médecin qui l'interrogeait; mais elle refusa opiniâtrément de faire savoir son nom et sa profession.

On la força de prendre un bain, puis on la fit coucher dans un lit dur et puant de la salle des naissances... Mon Dieu! jamais elle n'avait cru qu'un être humain pût être si seul et misérable!

Il y eut pire encore pour elle. Deux internes vinrent l'examiner. Elle crut d'abord qu'elle allait mourir de honte. Puis la colère la saisit et elle leur jeta :

— N'est-ce point assez qu'un de vous s'occupe de moi?

Et l'un des étudiants lui répondit, presque sur un ton de raillerie :

— Vous nous excuserez, mademoiselle, mais nous sommes ici pour apprendre notre métier.

Et elle se dit : « Tu vas voir qu'on va te prendre pour une fille! »

Pendant quinze heures, les douleurs de l'enfantement la torturèrent. Et, chaque fois qu'un élancement la traversait, elle ne pouvait s'empêcher de crier un seul mot, toujours le même :

— Maman, maman!

Entre deux crises, chaque fois, elle regardait fixement au-dessus d'elle le plafond peint, taché par les clartés des becs de gaz qui empestaient la salle.

Vers le soir, survinrent deux élèves sages-femmes, qui devaient faire la garde de nuit. Elles aussi l'examinèrent pour leur instruction personnelle. Puis elles appelèrent d'autres

jeunes filles qui s'approchèrent, à leur tour. Et d'autres encore se joignirent à eux, étudiants et élèves.

Elle n'était plus un être humain, mais une chose quelconque, un objet dont chacun se servait comme il lui convenait, sans se préoccuper de ses plus intimes souffrances. Et elle restait là, ne pouvant rien, même pas protester. C'était horrible. Au cours de la nuit, il arriva encore une femme en couches; une autre encore, une heure plus tard.

Elles étaient trois maintenant à crier, séparées seulement par un paravent : et les cris des deux autres la faisaient frissonner jusqu'aux moelles.

Le chef de clinique lui-même fut mandé; il vint l'examiner, avant le matin, entouré des internes de garde, auxquels il expliquait ce cas exceptionnel. Il alla chercher des instruments, revint, et lui dit avec un sourire :

— Maintenant il est temps, je pense, de vous débarrasser de ceci!

Et l'opération commença. Les élèves sages-femmes regardaient avec curiosité, le poing sur la hanche... Bientôt elle perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, elle s'étonna de vivre encore. Les deux autres continuaient à crier. Mais voici qu'elle entendit le faible vagissement d'un enfant, et aussitôt elle crut se sentir enlevée par des anges, bercée par une musique céleste.

— Montrez-le moi! — s'écria-t-elle. — Comment est-il? est-il bien conformé? Montrez-le moi, je vous en prie!

— C'est un fils, madame; toutes mes félicitations, — lui dit l'interne qui était en train d'achever le pansement.

Et lorsque le petit être, lavé et habillé, reposa enfin sur son bras, elle éclata en larmes de bonheur.

Mais quand on la transporta dans la salle où elle était couchée pour l'instant, elle dut envisager nettement la triste réalité. D'abord il s'agissait d'allaiter le nouveau-né. Sans doute, elle ne parvenait pas, dans les circonstances où elle se trouvait, à se nourrir convenablement, mais elle était bien portante et saine et la nature fit en sorte qu'elle eût assez de lait pour son enfant. Malheureusement, cela n'alla pas sans diminution de ses propres forces : chaque fois que le petit avait fini de téter, il semblait à la mère que son dos allait se briser, comme

si le nourrisson avait épuisé sa moelle même. Elle dut céder, et se résigner à déshabituer son enfant du sein.

Et depuis... longues nuits sans sommeil, inquiétude pour l'avenir, sombres souvenirs, voilà ce dont sa vie était faite. Peu à peu toutes ces préoccupations avaient mis en terre la première joie de sa maternité. Son lit devint pour elle un lit de torture, qu'elle tremblait pourtant de quitter. Car où irait-elle, après?...

De nouveau elle se rejette sur l'oreiller en gémissant :

— Encore une nuit comme celle-ci, et je deviendrai folle, mon Dieu!

Au-dessus de la ville, une raie jaune dans le ciel annonçait le jour.

IV

— Eh bien, ma très chère dame, avons-nous bien dormi?

Le professeur faisait sa ronde du matin, suivi du chef de clinique, de l'interne de garde, de la sage-femme en chef, des étudiants et des élèves.

— Merci, pas trop mal! — répondit le 47, en essayant de sourire.

Le professeur était aujourd'hui d'une amabilité dont il n'était pas coutumier.

Il eut l'air un peu sceptique et il lui tâta le poignet, les yeux sur sa montre.

— Peuh! — dit-il après un court silence, — ça ne va pas très fort.

Et, se tournant vers la sage-femme :

— Tenez, nous avons justement une chambre libre à côté, une chambre à un lit : on pourra l'y transporter ce matin, n'est-ce pas?

La sage-femme parut un peu étonnée, mais approuva aussitôt.

Et le professeur sourit au 47, lui dit gentiment au revoir et s'éloigna avec sa suite.

Il y eut une grande agitation dans la salle, quand on vint

préparer le transfert de la jeune femme, une heure plus tard. Et, tandis qu'elle franchissait la porte, appuyée sur le bras d'une garde, après avoir fait ses adieux à celles qui restaient, elle sentait peser sur elle les regards curieux et envieux des autres, qui se demandaient pourquoi, tout à coup, on s'avisait d'améliorer son sort, et le sien seulement.

On l'installa dans une chambre claire, orientée vers le midi. Tout y était très propre. L'air avait une agréable fraîcheur; le lit, des draps tout blancs et de belles couvertures rouges. Une fois couchée, elle se sentit remplie de bien-être. On mit son enfant dans un berceau à côté d'elle, et, peu après, on lui apporta, à elle, une grande tasse de chocolat. — N'y avait-il pas de méprise?

Au moment du dîner on frappa à la porte et le professeur entra seul. Une atmosphère de bonne humeur l'accompagnait, semblait-il; et elle lui était si reconnaissante de ce qu'il avait fait pour elle qu'elle lui sourit instinctivement, comme il s'approchait de son lit.

Il s'assit auprès d'elle, croisa les bras, et, les yeux fixés sur la fenêtre, il se mit à lui parler.

— Je viens pour causer avec vous d'une chose sur laquelle vous n'avez pas besoin de me répondre aujourd'hui... Que pensez-vous que ce soit?

Là, il sourit et secoua la tête, comme s'il se fût parlé à lui-même. Puis il continua.

— Jusqu'à présent, je ne sais pas qui vous êtes. Mais je suis un vieux praticien et je crois avoir un certain flair. Voilà : sans doute, vous êtes de bonne famille; peut-être êtes-vous mariée, peut-être non... Je ne tiens pas à le savoir... Mais que diriez-vous si votre fils allait devenir prince héritier dans quelque petit royaume? hein?... Je veux dire si une bonne famille, aisée, sans enfant, demandait à adopter votre enfant?... Serait-ce pour beaucoup vous déplaire?

De nouveau il sourit et secoua la tête, comme pour lui seul, puis ses yeux se fixèrent sur ceux de la jeune femme. Elle avait accoutumé de se composer une figure quand elle se trouvait en sa présence, de ne jamais montrer aucune émotion. Elle ne put cependant s'empêcher de rougir. Elle croyait qu'il plaisantait.

Le professeur continua :

— Parlons un peu de vous, maintenant. Ça ne vous ferait pas de mal de passer quelque temps à la campagne, pour vous repeindre un peu les joues en rose, n'est-ce pas? Et s'il se trouvait, par hasard, que vous eussiez besoin de quelque argent — c'est une chose qui peut arriver — pour entreprendre quoi que ce soit, eh bien, ça pourrait facilement s'arranger, cela aussi. La famille dont je vous parle est riche; je puis vous assurer que le gosse sera un véritable prince héritier!... Qu'en dites-vous?

Il se tourna sur sa chaise, les bras toujours croisés, et la considéra d'un air interrogatif.

Non, ce n'était pas une plaisanterie. Tout à coup les yeux de la jeune femme s'emplirent de larmes. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait entendu une parole de sympathie! Tout cela était si imprévu, si surprenant! N'était-ce pas comme un secours qui lui venait du ciel? Et elle se mit à sangloter tout haut.

Le professeur lui promena la main sur les cheveux :

— Allons, allons, calmez-vous! Vous verrez, tout finira par bien aller... vous verrez... Et réfléchissez à ce que je vous ai dit, pensez-y jusqu'à demain.

Puis il se leva et sortit.

Ce n'est que lorsque la lumière s'allume que l'on comprend combien les ténèbres qui vous environnaient étaient profondes; ce n'est que lorsqu'on voit se tendre vers soi une main secourable qu'on prend une pleine conscience de sa misère. Quoi! elle qui, la veille, s'abandonnait à la tristesse la plus désespérée, qui ne savait même pas comment elle pourrait arriver à acquitter sa note d'hôpital pour retourner à la rue, elle... Non, ce n'était qu'un songe... Malgré elle, elle se frottait les paupières : « Qu'as-tu à sangloter comme ça, — se disait-elle, — tu vois bien que tu as rêvé. Est-ce que ta tête commencerait à se détraquer, par hasard?... »

En tout cas, si rêve il y avait, le rêve continuait. Car, peu après, une garde-malade vint lui demander ce qu'elle désirait boire à son repas, vin ou bière. Certes elle devait se trouver maintenant dans cette première division dont il était si souvent question dans la salle commune.

Quand le déjeuner fut servi, à la vue de la nappe blanche,

de la serviette, des plats délicats, elle se sentit subitement le désir de manger, de revenir bien vite à la jeunesse, à la santé. Le soleil éclairait la chambre d'une douce lumière amicale, et une sensation de bonheur trop forte pour ses nerfs la faisait rire et pleurer tout à la fois : quand on a vécu longtemps dans une cave, il ne faut qu'un seul rayon de soleil pour vous aveugler.

Après qu'elle eut fini de manger, elle voulut s'efforcer de peser les propositions du professeur. Mais qu'avait-elle à peser, somme toute? Elle était dans le ruisseau et on s'efforçait de la relever. Par instants, elle avait pensé, dans des heures de fièvre, à la possibilité de faire disparaître son enfant, une fois sortie de la Maternité; et voici qu'on venait lui dire maintenant : « Ton fils, nous en ferons un petit prince. Et toi-même, tu as pu te tromper, faire un faux pas; mais nous sommes-là pour te remettre sur pied, vois-tu!... » Et elle irait refuser ces offres-là!

Quand le professeur revint la visiter, le jour suivant, elle ne trouva qu'une restriction à faire : la famille dont il s'agissait ne devait pas chercher à savoir qui elle était.

Le docteur, qui déjà avait croisé les bras, se passa la main sur ses favoris gris, se caressa le menton et, se souriant à lui-même :

— Voilà qui est bien, — dit-il. — Justement, les nouveaux parents du petit ne veulent pas non plus que vous sachiez qui ils sont...

Et il se mit à rire, comme si la chose n'avait aucune espèce d'importance.

Elle ressentit une espèce de coup de couteau au cœur, et elle s'en demanda tout de suite la raison. Mais elle s'était tellement habituée à l'idée que cette adoption était un bien, et pour son enfant et pour elle, qu'elle ne voulait point se scruter, de peur de découvrir quelque chose qui n'irait pas. Elle voulait se relever; elle voulait le salut qui lui était offert, et, pour cela, elle consentirait à tout.

— Eh bien! voilà une affaire conclue, — dit-il. — Je pense qu'on viendra chercher le petit prince dès demain... En même temps, il sera mis à votre disposition une certaine somme, dont vous n'aurez à rendre compte à personne!

Il se reprit à rire, et elle dut faire comme lui. Il lui parla ensuite du sevrage du bébé, examina ses seins, dont il trouva l'état satisfaisant, puis s'en alla.

Elle resta couchée, les mains jointes, souriant à ses pensées où de beaux mots ailés : « argent », « liberté », « salut », passaient et repassaient comme de lumineux papillons. Il y avait donc un Dieu, malgré tout!

Et, dans son bonheur, il lui sembla qu'elle pouvait maintenant s'accorder le droit de jouir de son enfant, pendant le peu d'heures qu'il lui restait encore. Elle le prit dans son lit, l'endormit entre ses bras et, tout le long de ce bel après-midi ensoleillé de printemps, elle demeura étendue, à examiner, souriante et la tête inclinée, la petite figure de son fils... Au fond, il ressemblait au père.

Le soir, quand la garde-malade vint pour faire la toilette du petit, elle put l'avoir, un instant, à côté d'elle, dans son lit, tout nu. Ce fut toute une joie. Le sentiment maternel que les circonstances avaient un instant assoupi en elle s'éveillait, prompt comme un jet de flamme : ce furent larmes sur larmes, — larmes de mélancolique joie, sans doute, à la pensée que son enfant serait un jour parmi les heureux de ce monde!...

Le lendemain, l'heure arriva où l'on vint chercher le nouveau-né. On lui enleva les langes dont il était revêtu pour lui mettre de délicieuses petites affaires brodées. Puis on le donna à sa mère, afin qu'elle lui dît adieu. Elle le prit dans ses bras, ce petit être qui de pauvre bébé pauvrement habillé se trouvait transformé maintenant en enfant de riche qui n'était plus le sien. Elle jeta un regard sur la chemisette qu'il portait : — elle était cousue à la main, par la nouvelle mère de l'enfant, sans doute, cette nouvelle mère qui, à l'avenir, devait, pour le petit, tout coudre et veiller à tout.

Elle embrassa le bébé et tâcha de plaisanter :

— Adieu donc, petit gars! — dit-elle, — sois bien gentil avec tes parents d'adoption. Sans doute ne nous reverrons-nous plus, nous deux... Tu ne veux donc pas sourire une seule fois, petite peste?... Allons, adieu, adieu!

Lorsqu'on eut emporté l'enfant, la jeune femme, étendue dans son lit, tint longtemps les yeux fixés sur la porte qui s'était

refermée. Puis elle cacha sa tête sous les couvertures et se mit à sangloter.

Le professeur apparut à ce moment, comme s'il avait prévu cela, cette péripétie même. Il tira de sa poche une liasse de billets de banque qu'il glissa sous l'oreiller de l'accouchée, avec un air de fine malice, puis il s'assit auprès d'elle avec un bon sourire.

— Toutes mes félicitations, — dit-il en lui passant doucement la main sur le front. — Il faut avouer que vous avez une rude chance, vous et votre enfant, lui surtout!

Et il continua sur ce ton de gaîté, déclarant à la jeune mère que la plupart des enfants qui naissaient à la Maternité débutaient dans la vie sous des auspices autrement fâcheux que le sien ne paraissait le faire.

Puis il lui demanda si elle consentait à ce que les nouveaux parents du petit donnassent à l'enfant le nom qu'ils auraient choisi eux-mêmes. En général, on baptisait les nouveau-nés sur place, presque tout de suite; mais la famille qui avait adopté le bébé désirait beaucoup que cette cérémonie eût lieu chez elle : on ne pouvait guère leur refuser ça, en somme... Elle répondit, comme le professeur le désirait, qu'elle laissait les nouveaux parents entièrement libres d'agir comme ils l'entendraient. Le docteur approuva ses paroles de la tête, en se caressant le menton avec satisfaction.

Ce point élucidé, il demanda à la jeune femme :

— Et vous-même? Que comptez-vous faire en partant d'ici?

— Je n'en sais rien, — répondit-elle en s'essuyant les yeux.

— Je vous comprends, — répliqua-t-il en secouant de nouveau la tête. — Vous ne voulez pas recommencer tout de suite à vous promener, à vous montrer dans les rues. Vous avez besoin d'une année de tranquillité, pour oublier.

Elle sourit à son interlocuteur avec confiance. Ce diable d'homme devinait donc toutes ses pensées?

— Que diriez-vous si l'on vous procurait une bonne place, pas fatigante, une place de femme de charge, par exemple, dans la maison d'un Norvégien veuf et riche, sans enfants, qui habiterait une ville de province, en Suède? Accepteriez-vous?

« Tu ne pourras pas rentrer chez toi de longtemps, — se dit-elle. — Pourquoi ne pas faire cette tentative? »

Et elle remercia le professeur avec reconnaissance, sentant bien qu'elle ne saurait faire mieux que de suivre les conseils de cet homme avisé.

Il s'en alla là-dessus, après avoir passé encore une fois les doigts sur les cheveux de la jeune femme, comme un père tendre aurait pu en avoir l'idée.

Deux ou trois jours plus tard, au crépuscule, mince et pâle, elle montait dans la voiture qui l'attendait à la porte de l'hôpital. Au moment où le cheval démarrait, elle jeta un dernier regard sur les bâtiments gris et bas qu'on apercevait à travers le jardin vide. Il lui semblait qu'elle était restée là toute une année ; derrière ces murs, d'autres jeunes femmes étaient encore prisonnières ; l'heure approchait de leur maigre repas du soir... L'infirme, la fille aux cheveux gris !... pourrait-elle jamais oublier tout cela?

La voiture roulait à travers les rues pleines de bruit. La jeune femme avait voulu tout d'abord aller prendre ses affaires qu'elle avait laissées chez la couturière, dans le faubourg. Elle comptait aussi retourner, pour la nuit, dans son ancienne chambre...

Ce soir-là, tard, dans sa mansarde, elle écrivit à ses parents une lettre qu'elle s'efforça de remplir d'allégresse :

Chère maman, j'ai fini maintenant de suivre le cours d'instruction ménagère; mais écoute un peu ce qui m'arrive : la directrice avait été sollicitée par un veuf riche et sans enfants, qui habite la Suède, de lui choisir une femme de charge parmi ses meilleures élèves, et c'est moi qu'elle a désignée. Il ne me déplait point de gagner quelque argent; et puis c'est un honneur que l'on me fait. J'ai donc accepté. Ne sois pas fâchée : je reviendrai à la maison dans un an et je serai bien gentille pour vous deux, père et toi. Je joins à ma lettre une petite somme pour toi, mère : j'ai touché une avance sur mes gages...

Et la lettre continuait sur le même ton.

Mais, l'enveloppe fermée, la jeune femme resta immobile, les yeux fixes. Il lui faudrait donc toujours entasser mensonge sur mensonge !... Cela lui déchirait le cœur, chaque fois, et pourtant il le fallait : elle ne pouvait pas assassiner ses parents.

Elle descendit, jeta le pli à la boîte, acheta un litre de lait et des biscuits. Elle voulait dîner dans son lit. Quel bonheur de s'étendre dans des draps qui ne sentiraient point l'hôpital et la femme en couches !

Mais, quand elle fut allongée dans son ancien lit aux vieux rideaux de coton sales, elle oublia de manger, ses yeux se fermèrent. Elle s'enfonça peu à peu dans un néant vaste et vide, délicieusement.

Le matin, elle s'éveilla, se dressa sur un coude, grignota quelques biscuits, puis se laissa retomber et s'endormit. Vers le soir, elle songea à se lever : ses seins étaient gonflés et lui faisaient mal. Mais, quand elle eut bu un peu de lait, avant qu'elle pût s'en défendre elle était de nouveau étendue parmi les oreillers et le sommeil la reprenait toute. Enfin, enfin elle pouvait dormir tranquille.

V

C'était un jour d'avril; elle était assise près d'une fenêtre, dans un des wagons de l'express qui l'emmenait à toute vapeur vers la frontière suédoise. Des fermes, des terres brunes encore sillonnées de neige par endroits, défilaient rapidement devant les yeux de la jeune femme ; de temps à autre, le train s'engageait dans une forêt de pins rabougris qui se perdait à l'horizon dans le ciel pluvieux, gris et sombre.

Les dernières journées avaient été consacrées à faire quelques achats nécessaires. Les cinq cents couronnes qu'elle avait reçues avaient été sérieusement entamées, mais elle pouvait maintenant se présenter d'une façon convenable. Les forces et la santé lui étaient revenues rapidement : elle avait suivi les recommandations du docteur qui lui avait prescrit l'extrait de malt, la bière double et le lait nouvellement trait, et elle s'en était trouvée à merveille.

Et puis, voici qu'elle s'éloignait enfin de cette ville où elle s'était terrée avec la frayeur continuelle d'être reconnue, découverte, et où elle avait tant souffert! Depuis qu'elle avait quitté

l'hôpital, les lourds souvenirs des jours qu'elle y avait vécus l'avaient poursuivie comme un angoissant cauchemar qu'elle ne parvenait pas à chasser : il lui arrivait, la nuit, de s'éveiller en sursaut s'imaginant qu'elle était encore couchée là-bas, dans la grande salle. Et si elle ne s'apercevait pas tout de suite que ce n'était qu'un rêve, son corps se couvrait d'une sueur de détresse.... Maintenant le train l'emmenait, l'arrachait à son malheur, à tous ses mauvais souvenirs. Lorsque, enfin, la langue suédoise sonna à ses oreilles, elle se sentit comme libérée et respira plus largement. Ici personne ne savait son histoire; ici elle allait pouvoir sans crainte regarder tout le monde en face; pour elle commençait une nouvelle existence, dans un pays nouveau.

Et, tandis que le train franchissait à toute vitesse les plaines suédoises, elle se laissa aller en arrière, les yeux clos, contre le capitonnage du wagon. La sensation d'aller de l'obscurité vers plus de clarté l'emplissait continuellement de bonheur. Sans doute, des pensées d'inquiétude étaient encore en elle; mais ces pensées n'arrivaient pas à l'attrister. Elle n'avait point reçu de nouvelles de ses parents depuis tout un mois; mais ce n'était peut-être que l'effet du hasard. Maintenant elle voulait avoir de la joie. Elle avait été sauvée comme par miracle de la perdition totale : ne devait-elle pas se sentir heureuse? Ici, en Suède, tous la respecteraient, les conditions matérielles de l'existence seraient bonnes pour elle; tous les soirs, elle allait pouvoir écrire à ses parents de longues lettres, des paroles de vérité et d'amour seulement : cela n'équivalait-il pas à peu près à une vie en commun avec eux? Quelle consolation pour elle!

Elle se mit à contempler le paysage où le soleil, perçant à travers les nuages, commençait à éclairer les champs humides et les arbres. Et, comme toujours depuis quelque temps, la sensation d'allégement qu'elle éprouvait l'amena à penser à son enfant. Elle se dit qu'elle aurait dû, pourtant, lui donner un nom elle-même : Charles, Herman, Olaf, ou bien encore... Et sa rêverie s'égara parmi les prénoms qui lui paraissaient les plus beaux.

Pour qu'il soit possible de songer sans cesse à un objet, il lui faut un cadre : aussi, peu à peu, elle se dit que l'enfant devait

se trouver maintenant à Christiansand... Sans doute, le père adoptif y était préfet; elle se le figurait de belle taille, élégant, avec des favoris blancs et des lunettes d'or... Quant à sa femme, elle la voyait lourde, avec un air de sévérité, vêtue de soie... Un jour viendrait où ces deux époux auraient un grand fils, qu'elle avait mis au monde pour eux...

Et, tandis qu'elle continuait à imaginer l'avenir de cet enfant, un bien-être merveilleux naissait en elle et elle souriait, à son insu.

Elle arriva à destination vers minuit. C'était une ville de peu d'importance, dont les lumières étaient déjà éteintes et dont elle apercevait vaguement, à la clarté de la lune, les petites maisons de bois. Une voiture attelée de deux chevaux l'attendait à la gare; bientôt elle y fut installée avec ses bagages et le cocher s'engagea sur une large route.

Cette route traversait une vallée boisée au fond de laquelle on entendait couler un ruisseau. Les roues de la voiture criaient sur le sol gelé; la glace craquait sous les sabots des chevaux, qui allaient bon train. Après deux heures environ, la jeune femme aperçut les bâtiments de l'usine, dont les sombres cheminées se dressaient vers le ciel. Ce fut ensuite toute une petite ville composée de maisons ouvrières et, enfin, la voiture pénétra dans une vaste allée à l'extrémité de laquelle s'élevait la grande demeure du maître, du propriétaire-directeur de l'usine, chez qui la voyageuse se rendait.

Son cœur se resserra par un mouvement d'anxiété involontaire. Comment pourrait-elle jamais arriver à tout faire marcher à souhait dans cette immense maison? Dans quelle sotte et présomptueuse entreprise ne s'était-elle pas fourvoyée?

Il n'y avait de lumière qu'à une seule fenêtre, presque cachée par les arbres du jardin. Mais, quand la voiture s'arrêta devant le perron, un homme sortit de la maison et se présenta lui-même : c'était le directeur Flaten, qui, s'inclinant galamment, offrit son bras à la jeune femme pour la faire entrer. La salle à manger était éclairée et la table était servie : il la conduisit à sa place et se mit à souper en même temps qu'elle.

Après quelques instants, interrompant tout à coup l'entretien qui roulait sur le voyage de la nouvelle arrivée, l'industriel dit en souriant :

— Excusez-moi, mademoiselle, mais on ne m'a pas encore fait connaître votre nom. Seriez-vous assez aimable pour me le dire ?

Elle sentit qu'elle rougissait et elle répondit, penchée sur son assiette :

— Je m'appelle Aas... Régina Aas.

Il y avait bien longtemps que ce nom n'avait franchi ses lèvres. C'était un événement pour elle. Le directeur leva son verre et trinqua avec Régina, puis il s'informa de ce qui se passait à Christiania.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, gros et chauve, la moustache grise sous un nez busqué. Ses yeux reflétaient beaucoup de bonté et il paraissait très simple, très bon enfant. Il raconta qu'il était né à Hamar[1], qu'à vingt ans il avait trouvé une place en Espagne, chez un commerçant, et qu'il avait bien réussi dans ses affaires. Il avait acheté sa propriété actuelle, il y avait quelques années, à cause des grandes forêts qui régnaient tout autour. Mais, depuis un an qu'il était devenu veuf, il ne s'y sentait plus à son aise; il songeait même à tout vendre et à rentrer définitivement en Norvège...

Régina oubliait qu'elle avait un étranger devant elle, tant la bonhomie cordiale de son interlocuteur lui donnait de confiance : il la traitait en égale, sans réticence d'aucune sorte, et cela aussi semblait nouveau à la jeune femme et lui faisait du bien. Mais alors il se produisit quelque chose à quoi elle ne s'attendait pas.

Ils venaient de se lever de table, lorsqu'il se passa la main sur le front et lui dit, avec l'air de quelqu'un qui fait un effort de mémoire :

— Aas ?... Mais ne seriez-vous pas la fille du lieutenant de vaisseau Aas, avec qui j'ai lié connaissance dans le temps à Barcelone, où son bâtiment avait fait relâche ?

Et il fixa ses regards sur la jeune femme.

En une seconde, elle s'était dit : « Il ne faut pas qu'il le sache. Peut-être a-t-il eu quelques renseignements sur moi par le professeur, et qui sait ce qui peut arriver ?... » Elle se tenait sur la défensive de nouveau. Et, comme elle avait l'habitude de

1. Petite ville de Norvège. (*Note du traducteur.*)

la dissimulation maintenant, elle répondit tout naturellement :

— Non. Mon père était fermier.

— Ah ! bien...

Il commença à fourrager parmi ses pipes et, le dos tourné, il continua, comme s'il se parlait à lui-même :

— Au fond, ma demande ne rimait à rien... Dans les journaux norvégiens d'hier, on annonçait justement que le lieutenant Aas, dont je vous parlais, était mort gardien de phare quelque part du côté de la province de Skœrsgaard. Si vous étiez sa fille, vous ne seriez sans doute pas ici !

Régina s'appuya au rebord de la table : « Prends garde de ne pas t'évanouir ! »

L'industriel alluma une pipe et, heureusement, il souleva le rideau et regarda, un moment, par la fenêtre.

— Eh bien ! — ajouta-t-il, — j'espère que vous ne vous ennuierez pas trop ici, mademoiselle Aas... Mais, pour en revenir au lieutenant de vaisseau en question, c'était un brave et joyeux compagnon, vous pouvez m'en croire ; et, à l'occasion, je vous raconterai sur lui d'amusantes histoires.

Il se retourna vers elle, et, surpris par l'altération de ses traits :

— Ah ! il vaut mieux, je crois, que vous alliez vous reposer, mademoiselle. Le voyage vous a fatiguée, sans doute... La bonne vous indiquera où se trouve votre chambre.

Et il lui tendit la main en lui souhaitant le bonsoir.

VI

Le mineur est heureux tant qu'il monte vers le jour. Il va vers la lumière et les ténèbres s'enfoncent de plus en plus profondément au-dessous du panier où il est accroupi. Mais quand il se retrouve à la lumière, quand il est sur le point de se mêler aux enfants de la libre terre, alors il s'aperçoit que tous le montrent du doigt et se disent : « C'est un mineur ! » Il a beau mettre d'autres vêtements, se nettoyer à fond : les marques de son infernal et souterrain séjour persistent, stigmates qu'il ne parvient pas à effacer.

Le matin suivant, Régina pensa : « Il est impossible de garder le lit aujourd'hui : cela pourrait faire naître des soupçons. Il est nécessaire que tu descendes, que tu te conduises comme si ce nouveau malheur ne t'avait pas frappée. »

Elle était assise dans sa chambre, ses affaires déballées autour d'elle. A plusieurs reprises, elle se leva ; mais elle retombait toujours sur sa chaise, les mains jointes sur ses genoux.

Tant qu'elle avait été en chemin, remontant du noir abîme de misère où elle avait été plongée, elle avait été remplie d'allégresse à l'idée qu'elle était sauvée. Mais maintenant, debout, libre, elle était redevenue un être comme tous les autres : aussi comprenait-elle d'autant mieux ce qui s'était passé. Pourquoi défaisait-elle ses bagages ? Pourquoi ne retournait-elle pas chez elle pour assister à l'enterrement de son père et demeurer auprès de sa mère ? Elle sentait bien que c'était impossible, et pourtant elle restait à se frotter les yeux, incertaine d'être bien éveillée, tant tout cela lui paraissait incroyable... Que lui était-il donc arrivé ? Comment se trouvait-elle ici ? Pourquoi était-elle exilée de son pays et de sa maison ? N'était-elle plus l'ancienne Régina Aas ?... Elle avait traversé comme une obscure vallée ; elle se retrouvait maintenant en haut, dans la lumière, ainsi qu'autrefois. Mais pourquoi avait-elle changé ? Pourquoi était-elle devenue une tout autre personne ?

Tout à l'heure elle allait descendre, faire la jeune fille innocente, rire comme jadis, être joyeuse et insouciante en apparence. C'était le rôle qu'il lui fallait jouer ; elle saurait s'en tirer. Mais où était-il question de bonheur dans tout cela ? Elle avait rêvé qu'elle allait commencer à être heureuse, ici ; et voici que se présentait à elle une nouvelle lutte de tous les jours pour cacher son secret, comme lorsqu'elle habitait chez sa tante, l'année dernière. Sa mère resterait seule, là-bas ; elle-même elle devait agir comme si de rien n'était, feindre la tranquillité et la joie. C'était là le bonheur qui lui était réservé, son bonheur !

Elle se leva et termina sa toilette. Au moment de quitter sa chambre, elle se regarda une dernière fois dans la glace. Son visage était toujours gonflé, bien qu'elle se fût lavée avec le plus grand soin. Elle trempa sa serviette dans l'eau froide et la pressa contre ses yeux brûlants : puis elle les essuya con-

sciencieusement. C'était un peu mieux comme cela. Elle sourit au miroir : oui, ça pouvait aller. Personne, à la voir, ne se douterait que son père, à cette heure, gisait sur la couche funèbre, et que peut-être il avait appris la vérité avant de mourir...

Elle descend. L'industriel est parti pour son bureau. Dans la cuisine, très grande, très claire, deux bonnes sont en pleine activité; l'une d'elles, une vieille femme déjà, est Norvégienne. Les fourneaux sont rouges, des ustensiles reluisants sont suspendus au mur, le tout a un aspect neuf et propre, vraiment plaisant. La femme de charge qui s'en va déjeune avec Régina; ensuite elle lui fait faire le tour de la maison et lui donne toutes les indications nécessaires. Puis elle part, avant l'heure du dîner.

Au dîner[1], Régina se trouve seule avec Flaten dans la vaste salle à manger. Il ne dit pas grand'chose, mange vite, puis se retire dans une pièce voisine pour y faire la sieste. Et la journée se passe. Elle va à la fenêtre, contemple la vallée obscure et boisée, où, par endroits, des fermes isolées laissent monter de minces fumées vers le ciel... Oui, la chose était bien certaine : son père avait été informé de tout et il en était mort de honte. Il avait déjà trop souffert du fait de ses enfants.

D'autres jours arrivent, s'en vont... Il faut bien, de toute nécessité, qu'elle ne se laisse pas tomber à terre, tandis qu'elle vaque à ses occupations dans la maison. Il faut bien aussi qu'elle soit souriante et joyeuse : c'est de son âge. Ces yeux d'étrangers lui semblent remplis de soupçons; il importe de ne rien laisser voir, si l'on ne veut pas qu'ils vous devinent tout entière.

Aussi elle plaisantait et riait avec les domestiques ; elle montrait à Flaten un visage de gaîté.

Il rentrait le soir à huit heures, fatigué et silencieux. Après le repas il s'enfermait dans le boudoir de sa défunte femme avec une pipe, un livre et un verre. Régina comprenait que cet homme vivait encore avec le souvenir toujours présent de la

1. En Suède et en Norvège, on dîne à 3 heures de l'après-midi. (*Note du traducteur.*)

morte et que ce boudoir était pour lui comme un petit temple où il se réfugiait pour évoquer sa mémoire...

C'était une maison paisible. De temps à autre, un ami d'affaires venait dîner; et il n'était alors question que de bois, de forêts et de marchés étrangers. Flaten lui-même ne sortait que rarement. Régina lui était reconnaissante de ce qu'il ne l'interrogeait jamais sur elle ni sur sa famille. Elle avait toute latitude pour diriger la maison comme elle le voulait; et peu à peu tout se mit à bien marcher.

Un soir, à table, Flaten leva les yeux au-dessus de son assiette et la regarda, un moment.

— Vous ne vous portez pas bien, mademoiselle Aas. Vous devenez plus pâle chaque semaine, je le vois bien. Je vais faire quelques visites demain; venez avec moi, si vous voulez : ça vous fera quelques relations.

Mais Régina prétendait qu'elle allait très bien et que, pour l'instant, elle ne pouvait pas songer à s'éloigner de son poste. Cela fut dit un peu gauchement et la jeune femme remarqua, à partir de ce jour-là, que Flaten l'observait parfois : elle avait l'impression d'être épiée, surveillée : il lui semblait qu'on voulait lui arracher son secret...

Enfin elle reçut une lettre de sa mère. Elle comprit, en la lisant, qu'une première avait dû se perdre en route. Sa mère lui donnait des détails sur l'enterrement et lui reprochait de n'être point venue. Mais, dans cette lettre, absolument rien ne permettait à Régina de croire que l'on eût appris quelque chose sur son compte. Ce n'était pas elle qui avait tué son père : elle put s'abandonner à son chagrin comme à une douleur heureuse, puisque aucune mauvaise conscience n'y mêlait son amertume.

La chambre de la jeune femme était située au troisième étage de la maison. Elle était garnie d'un papier bleu et ornée seulement d'une gravure unique : Napoléon contemplant l'incendie de Moscou. Par les claires soirées de printemps, elle se plaisait à rester assise, dans un petit fauteuil à bascule, devant la fenêtre; elle laissait errer ses regards sur les collines couvertes de sapins doucement agités, qui s'étageaient l'une au-dessus de l'autre, de plus en plus loin, jusqu'à la dernière qui bleuissait contre le fond doré du couchant. De temps à

autre, Régina appuyait son coude au rebord de la croisée, le menton dans sa main. Le fauteuil cessait de remuer, puis il se remettait en mouvement... Puis il s'arrêtait encore et elle se penchait derechef à la fenêtre. Un captif regarde ainsi hors de sa prison. Le ruisseau chantait dans le silence sa chanson monotone, les fabriques s'étaient tues et, des énormes cheminées, il ne sortait plus qu'une petite fumée mourante.

« Qu'est-il donc survenu dans ma vie? Ne pourrai-je jamais plus me faire belle pour un jeune homme? Il ne m'arrive plus, maintenant, de rêver au jour de mes noces. Que s'est-il donc passé? Toutes ces choses reviendront-elles pour moi, jamais?... »

Les jours s'écoulent. Tout en continuant à porter le masque du bonheur, Régina se tient toujours sur ses gardes : il faut qu'elle se surveille elle-même, d'abord, pour ne point oublier son rôle; il faut qu'elle prenne garde aux autres aussi.

Celui qui dissimule quelque lourd secret est toujours soupçonneux. Quelquefois, elle croyait découvrir chez Flaten un indice montrant qu'il n'ignorait rien. Ce lui était une terreur cachée de toutes les minutes. Elle restait aux aguets, pesait et repesait sans cesse le moindre mot qu'il lâchait. Que de méditations, de perplexités!

Pourquoi le médecin, cet apôtre pleurard, l'avait-il choisie, elle, pour lui venir en aide? Avait-il agi de concert avec sa famille, à elle, qui, peut-être, avait tout appris? S'était-il joué là une comédie dont elle ne réussissait pas à percer le mystère?

N'était-ce pas quelque parent ou quelque parente qui avait adopté son enfant? Elle avait une tante qui vivait seule dans le Nordland[1]. Cette tante avait-elle pris le nouveau-né chez elle? Était-ce pour cela que Régina ne devait pas savoir ce que le petit était devenu?

Chaque idée, chaque hypothèse en amenait d'autres, qui la poursuivaient, tout le jour, pendant son travail, la tenaient éveillée, la nuit, mettaient en mouvement son fauteuil à bascule, puis l'arrêtaient brusquement.

Pourquoi le docteur l'avait-il envoyée ici, en Suède, auprès de ce Norvégien veuf? Était-ce pour l'éloigner de son pays?

1. Province septentrionale de la Norvège. (*Note du traducteur.*)

S'était-on dit : « Elle restera là-bas, elle oubliera tout, jusqu'à son enfant, et ne reviendra jamais... » ? Avait-on songé à se débarrasser ainsi d'elle ?

Et elle, laisserait-elle leur plan s'accomplir, se résignerait-elle à cela ?

Plus elle y réfléchissait, plus le secours qu'elle avait reçu lui pesait et l'humiliait. Elle avait beau travailler, faire de son mieux : il n'en était pas moins vrai qu'elle devait sa place uniquement à ceux qui la lui avaient procurée. Elle n'était qu'une fille tombée et qui devait tout supporter, pourvu qu'elle gagnât son pain quotidien. En était-elle arrivée si bas ? Parfois, à cette pensée, elle se sentait rougir de colère et de honte ; elle se levait brusquement de son fauteuil, les poings contractés... Puis elle se rasseyait. Que pouvait-elle faire, au moins pour l'instant ?

Pourquoi était-elle donc condamnée à subir tout cela ? Pourquoi, pourquoi ? Était-ce un arrêt irrévocable de sa triste destinée ?...

Le printemps s'avançait. Les hirondelles construisaient leurs nids sous ses fenêtres. Les fleurs faisaient un tapis bigarré aux terres qui avoisinaient la rivière. Le soleil chauffait chaque jour davantage.

Parfois, la nuit, elle se dressait dans son lit, et, à demi-voix : « Non, c'est assez, c'est assez ! Maintenant il faut que tu dormes, Régina ! Écoute-moi, mon Dieu !... Je ne veux pas penser ! je veux dormir ! »

Les lèvres serrées, elle s'appliquait à fixer son esprit sur une chose insignifiante, quelconque... Et elle s'éveillait, le matin, après quelques heures d'assoupissement, avec le sentiment réconfortant d'une victoire remportée sur elle-même. Ainsi qu'elle se forçait à prendre du repos, de même elle commença de se forcer à manger. Sa jeunesse se débattait contre le malheur comme un organisme robuste qui triomphe d'une maladie...

L'été succéda au printemps. A ses moments de liberté, Régina se mit à descendre au jardin, à s'y occuper un peu. Une forte senteur d'herbe et de feuillage embaumait l'air. Parfois le calme était si profond dans ce jardin qu'elle oubliait où elle se trouvait ; elle avait l'impression de vivre dans un petit

royaume à elle, à elle seule, hors du monde. Des oiseaux voltigeaient au-dessus de sa tête, d'autres faisaient leurs nids là-bas, sous le toit. Les arbustes, autour d'elle, formaient comme une tenture; elle s'asseyait dans l'herbe; partout, rien que la verdure et le ciel bleu, le chant des oiseaux et le murmure indistinct de la rivière. Et l'univers entier et les mauvais souvenirs, tout s'effaçait, tout disparaissait loin, bien loin.

Un dimanche après-midi, elle se promenait dans le jardin; mais quelqu'un l'observait, de la véranda : c'était Flaten. Elle ne le voyait pas et continuait d'aller et venir tranquillement, un râteau à la main. Elle était vêtue d'une robe claire, non ajustée, et elle portait un large chapeau de paille sur la masse sombre de ses cheveux.

« Mâtin! — pensa-t-il, — c'est une fille superbe! »

Il avait remarqué que la mine de la jeune femme était devenue de plus en plus florissante dans ces derniers temps; les couleurs lui revenaient aux joues. Et, sans bien se rendre compte des motifs qui le poussaient, il commençait maintenant à faire durer les repas. Quand elle était là, son humeur s'éclaircissait et il arrivait à oublier ses ennuis d'affaires et sa douloureuse obsession.

— Mademoiselle Aas! — cria-t-il à la jeune fille.

Elle leva la tête, effarée presque. Elle ne le croyait pas encore rentré, et elle se sentait comme prise en faute. Lorsqu'il vint vers elle à travers l'herbe, elle rougit sous son chapeau de paille et elle sourit avec embarras.

— Excusez-moi, — dit-elle.

Et elle resta là, debout, attendant, au pied du perron, appuyée sur le râteau. Comme il l'avait appelée à tout hasard, il ne sut d'abord trop quoi lui dire.

Mais, à la considérer ainsi, comme elle se tenait là, il vit qu'elle était belle. La main qui avait saisi le râteau était brune et bien faite; la manche était relevée et découvrait un bras blanc et rond, légèrement ombré d'un fin duvet blond. Régina avait le teint éblouissant des jeunes femmes qui viennent d'accoucher, et le soleil d'été, le grand air y avaient ajouté toute la fraîcheur de la santé. Ses traits bien marqués avaient perdu leur dureté, et les souffrances secrètes donnaient à son visage éner-

gique une spiritualité qui ne lui était pas habituelle. Elle se tenait là, debout sur un fond de verdure, dans sa robe claire et non ajustée, et elle attendait, ses longs cils baissés, fouillant le sable de la pointe de son soulier.

Il dut se décider enfin à dire quelque chose :

— Mademoiselle, — fit-il, — j'ai peur que vous ne vous ennuyiez mortellement ici. Je pars demain pour faire un petit tour à Göteborg : venez avec moi. Cela me fera une agréable compagnie de voyage et vous fournira, en même temps, l'occasion de prendre un peu l'air... Qu'en dites-vous?

Elle regarda son pied et réfléchit, un instant. Puis elle releva ses longs cils, sourit et répondit en rougissant un peu, malgré elle :

— J'accepte très volontiers votre aimable proposition...

Mais, le lendemain, alors qu'elle parcourait avec lui les rues de la grande ville, elle se sentit reprise par son ancienne angoisse, cette crainte maladive de rencontrer, à chaque carrefour, quelqu'un qui la connût. Elle se sentait ridicule, elle riait d'elle-même; mais elle n'arrivait pas à se débarrasser de sa peur, qui la suivait comme son ombre.

Quand ils revinrent à la maison, elle se rendit compte qu'elle n'avait pu se distraire vraiment, un seul instant, au cours de ce petit voyage. Ici, au milieu de ses occupations de tous les jours, de belles heures illuminaient parfois sa vie, comme à l'improviste. Mais il lui était tout à fait impossible de s'amuser de son plein gré, quand elle le voulait, comme n'importe qui. Car alors les souvenirs mauvais se dressaient en elle, l'empêchaient d'être heureuse. Elle aurait beau s'en aller au bout du monde : elle comprenait bien qu'il en serait toujours ainsi, toujours.

Lorsqu'elle en arrivait là dans ses réflexions, le fauteuil à bascule s'arrêtait brusquement. « Oui, Régina : c'est comme ça! — pensait-elle. — Et cependant tu vas mentant plus de cent fois par jour pour tenir ces choses cachées... Si tu jetais le masque, crois-tu que tu t'en trouverais plus mal? »

Mais alors elle se levait tout à coup, rouge d'émotion : « Ça, jamais! Il faut que tu supportes la situation comme elle est. Voudrais-tu peut-être causer un tel chagrin à ta mère?... Et toi-même, est-ce que tu n'es pas assez humiliée sans cela?... »

La conduite de Flaten à l'égard de Régina devenait, chaque jour, plus significative. Elle distinguait parfois dans les yeux de l'industriel des lueurs qui l'inquiétaient. Il avait pour elle des attentions presque ridicules. Il lui apportait des cadeaux, chaque fois qu'il rentrait de voyage, comme si elle eût été sa femme.

Tout cela détermina chez Régina des pensées de mauvais augure. Elle se disait : « Ces manières-là, c'est un procédé comme un autre pour entrer dans tes bonnes grâces. Un beau soir, il viendra sur la pointe du pied frapper à ta porte, tu verras. Tous les hommes sont pareils. Qui sait si on ne m'a pas attirée ici dans cette seule intention ? »

Elle continua de se comporter comme auparavant, mais, quand elle le regardait, elle murmurait en son for intérieur : « Oui, tu peux venir : je t'attends... Tu verras comme tu redescendras l'escalier, la tête la première !... »

Dans une des pièces il y avait, accroché au mur, un grand portrait de madame Flaten, entouré de crêpe. L'industriel se surprenait de plus en plus fréquemment arrêté devant cette image, absorbé dans sa contemplation, comme s'il avait voulu évoquer plus distinctement les traits de sa défunte épouse. Souvent il s'étendait sur une chaise longue, devant le portrait : il semblait demander à la morte de le protéger contre lui-même, de ne pas l'abandonner. Le pauvre veuf combattait à sa façon, et luttait de son mieux contre sa destinée.

VII

« Combien de temps resteras-tu ici ? » se disait Régina. « Où iras-tu, après ? Pourras-tu revoir ta mère, l'année prochaine ? Ton cœur recommence-t-il à goûter la douceur de l'attente ? est-il un jour, une semaine, un mois prochain dont ton espoir guette la venue ? Non, non. Si tu réussissais jamais à regarder ta mère dans les yeux et à faire comme si de rien n'était, ce jour-là tu n'aurais rien à envier à la fille perdue et à sa triste impudence. Mais si, au contraire, tu révélais la vérité, si tu dévoilais tous tes mensonges, ne serait-ce point là tuer ta

mère de tes propres mains? Il n'y a pas de moyen d'échapper à cette alternative. Si, un seul : ne la revoir de ta vie! »

Régina avait la sensation qu'elle était condamnée à quelque lourde peine à perpétuité. Quand l'horreur de sa situation lui apparaissait tout entière, il lui arrivait de laisser choir à terre les assiettes qu'elle tenait à la main. De quel secours l'estime des gens qui l'entouraient pouvait-elle bien lui être, puisque personne ne pouvait lire ce qui se passait dans son âme? L'idée maladive qu'une amie met en fuite rien qu'en éclatant de rire, chez elle il fallait qu'elle se dissimulât sous un masque de feinte gaîté. Et cette idée se fixait, s'agriffait solidement en elle et en enfantait d'autres dans l'obscurité de son cœur.

Tous les soirs, tard, elle restait assise à regarder devant elle, les yeux fixés comme sur un damier, rejouant le jeu de sa vie. « Ah! si naguère chez ta tante, là-bas, tu avais agi de telle ou telle façon!... — se disait-elle. — Dans ce monde, il s'agit de jouer avec prudence et de ne point se tromper. Il ne fallait pas le laisser entrer dans ta chambre; tu aurais dû pousser le verrou : ça l'aurait excité, il t'en aurait estimé davantage... Quelques-unes ont tout pour elles : bons parents heureux, éducation soignée, frères dont elles peuvent être fières. Elles épousent l'homme qu'elles ont choisi; lorsqu'il leur naît un enfant, c'est une joie pour la maison tout entière; elles n'ont pas besoin, elles, de vendre leurs nouveau-nés pour de l'argent. Celles-là, elles ont reçu le don de jouer avec discernement, ou bien c'est Notre Seigneur qui joue à leur place. Mais il y en a d'autres qui font une faute dans leur partie, qui se trompent sur un coup : et toute leur vie est perdue, perdue à jamais. »

Et elle continuait à jouer et à rejouer encore, s'efforçant de trouver ce qu'il aurait fallu faire. Si seulement elle avait agi de telle ou telle manière!...

Les lettres de sa mère lui faisaient l'effet de petits souffles chauds qui lui passaient sur le cœur. Et, comme nul clair espoir ne se dressait devant elle, dans l'avenir, elle se mit alors à se réfugier dans ses chers souvenirs, à se représenter par la pensée sa mère, la petite maison dans l'île, les oiseaux sur la plage et la vaste étendue des flots.

Elle recommença à faire sa prière, le soir: il lui en coûtait,

mais c'était comme un sacrifice qu'elle faisait à sa mère, car c'était un moyen pour elle de se sentir près, tout près de la chère absente : elle avait presque parfois l'illusion de lui parler. Elle se mit aussi à fréquenter le temple; elle y retrouvait sa candeur et son innocence d'enfant : il lui semblait être encore assise entre ses parents, comme autrefois.

C'était un pauvre petit temple; les fidèles, pour la plupart, étaient des ouvriers travaillant aux fabriques. Bientôt ils s'habituèrent à voir, tous les dimanches, cette jeune femme vêtue de noir arriver, son livre de cantiques à la main, et s'asseoir dans un coin retiré. La musique de l'orgue, le chant étaient ce qui la touchait le plus. Quel baume délicieux pour son cœur misérable!

Sa douleur s'épanouissait dans le cantique en gerbe de voix harmonieuses; l'orgue la chantait en amples et profondes résonnances. Et elle, elle mêlait ses accents à ceux qui emplissaient la nef avec la sensation de tout crier, de tout avouer devant tous, sans se trahir.

Mais le vieux pasteur, qui ne portait pas le même costume que les pasteurs de son pays, avec quelle sévérité lorsqu'il prêchait, il parlait, de la volonté de Dieu! « Si tu as l'intention de te convertir tout de bon, — se disait-elle, — il faudra que tu t'abandonnes entièrement, sans restriction. Mais suppose que Notre Seigneur veuille autre chose que ce que tu veux, toi; qu'il exige, par exemple, que tu rejettes ton masque et révèles la vérité!... Ça, jamais! Qu'il me punisse, s'il le trouve bon, mais jamais je ne me résignerai à cela! »

Et, lorsque le cantique reprenait, elle avait comme l'impression d'un accueil large, généreux, qui n'exigeait rien d'elle, qui la soulageait seulement, grande puissance indulgente qui écoutait monter ses aveux incompris de tous les autres.

Tous les dimanches, elle voyait entrer dans le temple le médecin de l'endroit, donnant le bras à une femme âgée qui n'avait cependant pas l'air d'être sa mère, car elle ressemblait à une ouvrière endimanchée. Pourtant ces deux-là étaient toujours ensemble, s'asseyaient côte à côte et suivaient le chant dans le même psautier.

Un jour, à table, Régina mit la conversation sur ce sujet.

Le médecin était connu pour sa bienfaisance : cette femme était-elle une de ses protégées?

Flaten s'essuya les lèvres avec sa serviette, puis il se mit à sourire de façon un peu bizarre.

— Mais non, — dit-il, — c'est sa propre mère. Il est vrai qu'elle n'a jamais été mariée, mais elle a élevé son enfant à force de travail et de courage. Après avoir été à la peine, elle est à l'honneur aujourd'hui.

— Ah! tiens, — dit Régina avec beaucoup d'intérêt.

— Mais oui! Son fils la mène partout avec lui et dit à tout venant : « C'est ma mère ». Il ne cache pas du tout que les choses ne se sont pas passées très régulièrement. La pauvre vieille aimerait autant se dérober à ces scènes qui la gênent bien un peu; mais son fils n'entend pas de cette oreille, loin de là! Ainsi, il est hors de doute que, s'il va au temple, ce n'est que pour faire plaisir à sa mère en montrant à tous qu'il est son fils. C'est devenu une espèce de manie chez lui...

En écoutant l'industriel, Régina pensa d'abord à son propre enfant : elle se mit à regarder fixement devant elle, oubliant sa cuiller dans son assiette. Mais, au bout d'un instant, elle jeta les yeux sur son interlocuteur et se dit : « M'aurait-il raconté cela dans une intention quelconque? Prends garde, prends bien garde à toi! Mange, ris et parle d'autre chose... » Et elle s'empressa d'agir de la sorte.

Mais, avant même la fin du repas, Régina, en y réfléchissant, avait décidé que Flaten n'avait rien voulu dire du tout. Et, brusquement, comme si l'idée lui traversait l'esprit, elle lui demanda :

— Mais les gens, que disent-ils à propos du médecin et de sa mère?

L'industriel se prit à rire :

— Les racontars?... Mais pensez-vous que le docteur Lindström s'occupe de ces bêtises-là?... Un jour, à un dîner où je me trouvais assis près de lui, à côté du pasteur, il a tenu le petit discours suivant : « Je remercie ma mère et je la félicite d'avoir été mise à mal et d'avoir conçu un enfant. Sans cela, je n'existerais point, et Dieu sait si j'attache du prix à la vie!... Écoutez, monsieur le pasteur, je bois à la santé des femmes qui, sans avoir été mariées, n'en ont pas moins accompli leur

destinée en mettant au monde un être de leur sang!... » Le pasteur fut si interloqué qu'il but, lui aussi. J'ai vu cette petite scène de mes propres yeux.

Régina partit d'un éclat de rire bizarre et se dépêcha d'aborder un autre sujet.

A partir de ce jour, elle s'assit toujours à l'église assez en arrière pour avoir devant elle le médecin et sa mère. Lui, c'était un homme robuste et fortement bâti, qui avait la barbe et les cheveux gris déjà; seuls, près de sa nuque rouge, restaient quelques mèches noires, frisées. La mère, elle, paraissait bien petite, bien mince et usée, auprès de lui.

Dès lors, il arriva parfois que Régina oubliât de chanter, tant ce couple qu'elle avait là, devant elle, lui donnait à songer. Cette femme lui inspirait du respect tout de bon : non seulement elle avait accepté le jugement du monde et le blâme de l'opinion publique, mais elle avait encore élevé son enfant et elle en avait fait ce qu'il était maintenant. Et elle était assise là, auprès de lui, comme auprès d'une grande œuvre accomplie.

« Et toi? — entendait-elle au dedans d'elle-même, — qu'as-tu fait? Sans doute, tu ne pouvais pas agir autrement, sans doute... Mais cette femme-là, pourtant?... Elle n'a pas vendu son enfant, elle n'a pas acheté de belles robes pour le prix qu'elle en aurait pu tirer... Et toi? Tu ne pouvais pas agir autrement, sans doute... Mais cette femme-là pourtant?... Que crois-tu qu'elle penserait de toi, si elle savait ce que tu as fait?... Mon Dieu! Cette robe, ce chapeau, ces gants, avec quel argent?... »

Ainsi, sous le masque souriant de son visage, de nouvelles méditations tissèrent en elle leurs tristes réseaux. Un beau jour, elle alla trouver Flaten, lui demanda une avance sur ses gages. Elle compléta ainsi la somme qu'elle envoya au professeur en le priant de remettre cet argent à qui de droit.

Mais cela ne rachetait point cependant l'action honteuse dont elle s'était rendue coupable. Cette action, elle restait toujours à, collée à son passé; il lui semblait qu'elle ne parviendrait jamais à la détacher de sa vie.

Elle commença de fuir le temple : elle ne pouvait supporter

la vue du médecin et de sa mère. Et pas une amie, pas une distraction! Rien qui pût balayer d'un souffle pur l'air irrespirable qui oppressait sa poitrine. Toujours, semaine sur semaine, le même travail, le même appartement, le même masque, la même peine souterraine...

L'enfant, où se trouvait-il maintenant? Était-ce si sûr que ça qu'il fût bien soigné?... Ah! Si elle avait eu, seulement, le même courage que cette femme!... L'instant d'après, cette pensée la faisait rire, tant elle lui semblait impossible, invraisemblable... Mais, si elle était partie pour l'Amérique?... Ah! c'était une autre affaire!...

Maintenant le fauteuil à bascule se balançait tard, bien avant dans la nuit. Régina demeurait à sa fenêtre, le regard perdu sur les collines bleuâtres, vers l'ouest, comme si de là pouvait lui venir quelque secours.

Mais l'enfant, envers qui elle avait si gravement péché, voici qu'il commençait à vivre en elle d'une façon surprenante. Et, comme son image ne la quittait plus, toutes les réflexions de la jeune femme tendirent dès lors à savoir où il pouvait bien être maintenant. C'était comme si, dans cet avenir qui lui avait paru si désespérement sombre jusqu'alors, une petite étincelle s'allumait, dont ses yeux n'arrivaient plus à se détourner. Et cette étincelle, elle prenait de plus en plus de vie, elle projetait de la lumière sur de petits rêves heureux; elle grandissait, éclairait chaque jour davantage les ténèbres du futur.

JOHAN BOJER

(Traduit du norvégien par GUY-CHARLES CROS)

(A suivre.)

LA

NOUVELLE CONFÉRENCE

DE LA HAYE

Comment naquit la première Conférence de la Haye? C'était vers Pâques, en 1898; il s'agissait de renouveler l'artillerie russe. Le général Kouropatkine, alors ministre de la guerre, observa que, si l'Autriche s'abstenait de refaire son matériel, la Russie pourrait économiser la dépense du sien; il fit au tsar la proposition d'une entente avec l'Autriche pour le maintien du *statu quo*. Mais ses collègues des affaires étrangères et des finances estimèrent qu'ainsi réduite la mesure aurait plus d'inconvénients que d'avantages : elle ferait douter du crédit de la Russie, sans diminuer vraiment ses dépenses. Pour la rendre acceptable, il fallait l'étendre à toutes les Puissances. A l'accord réduit avec l'Autriche, le comte Mouraview et M. Witte préféraient la mesure élargie d'une Conférence internationale, qui limiterait le fardeau des armements : grand projet qu'ils présentèrent au tsar comme digne de sa sagesse et de sa générosité. Alexandre Ier, dès 1816, et plus tard Alexandre III y avaient pensé. Maîtresse d'un vaste empire dont, en Asie, le cadre seul était tracé, la Russie manquait d'argent pour en organiser le développement : des canaux intérieurs et la construction du Transsibérien exigeaient un effort

financier qui lui faisait trouver de plus en plus lourdes les dépenses de guerre. Le tsar lança son message des 12-24 août 1898 sur la réduction des charges de la paix armée. « Il faut enseigner à nos gouvernements, disait Cobden en 1849, ce petit problème que, si deux nations en temps de paix ont un armement valant, par exemple, *six*, elles ne seraient pas relativement moins fortes en réduisant leur armement à *trois*. » En 1887, Rolin Jæquemyns saisissait de la question l'Institut de droit international, qui ne croyait pas la question assez juridique pour la discuter; mais un juriste écossais, Lorimer, s'enthousiasmait à l'idée d'une réforme qui lui paraissait urgente. De sa chaire de l'Université de Moscou, Kamarowsky répondait à Rolin : « Il est plus que temps de réfléchir au désarmement. C'est la question du *to be or not be* des États européens. » Appuyée sur la double autorité des économistes et des juristes, la proposition russe se présentait avec des considérants dont personne ne pouvait nier l'importance. Mais sous l'acte humanitaire, perçait trop nettement l'intérêt national.

Le budget russe de 1899 traitait le département du prince Hilkoff, ministre des communications, avec une générosité voisine de la prodigalité : 397 millions de roubles, dont 109 pour le développement des voies ferrées. Mais l'accomplissement du Transsibérien ou des chemins de fer vers l'Inde et le golfe Persique n'est pas une entreprise plus pacifique que le lancement d'un navire de guerre à Portsmouth ou la construction d'une forteresse sur le Rhin. La défiance anglaise et la mauvaise humeur allemande furent telles que, pour sauver la Conférence annoncée, il fallut en élargir le programme, du désarmement à l'arbitrage et jusqu'aux lois de la guerre, dans la seconde circulaire du 11 janvier 1899 qui servit de programme définitif.

L'idée première du tsar s'altérait, mais le risque d'un total échec était conjuré; la diplomatie russe diminuait sa proposition, la faisait plus modeste : « Il ne s'agit pas de conseiller un désarmement... ; pour le moment il suffit d'arrêter, sur une base à fixer, les effectifs et les budgets militaires » : pour les budgets de la guerre, le *statu quo*; pour ceux de la marine, un chiffre à déterminer, même au-dessus du *statu quo*. Mais comment fixer, par traité, pour plusieurs années, les budgets

de guerre et de marine sans troubler les habitudes parlementaires? Quelles communes mesures prendre pour les effectifs et les budgets des différents États : celles du territoire, de la population, de l'impôt? Quel contrôle exercer sur l'exécution des promesses faites? Quelles garanties donner? Pourquoi, d'ailleurs, une différence entre la guerre et la marine? La discussion allait se terminer sans résultat : « Mais la limitation des charges militaires qui pèsent sur le monde est-elle désirable? » demande M. L. Bourgeois; et la Conférence de répondre « que la limitation des charges militaires est grandement désirable pour l'accroissement du bien-être matériel et moral de l'humanité ».

Trois ans plus tard, deux États sud-américains donnaient à ce vœu une sanction précise. Après avoir confié leur grand litige territorial des Andes à l'arbitrage du roi d'Angleterre, la République Argentine et le Chili tombaient d'accord pour limiter leurs armements maritimes : ils renonçaient à prendre possession de leurs commandes et s'engageaient à réduire l'effectif de leur flotte en service. Mais c'était un acte exceptionnel, facilité par un grand arbitrage, aidé par la possibilité de confier à l'arbitre l'exécution de la convention, appuyé par la presque égalité des deux marines et surtout commandé par l'égale pénurie des deux finances. Émané de peuples absents de La Haye en 1899, il ne se rattache pas à la Conférence dont il dépasse les vues en réalisant la réduction des armements. et dont il renverse les termes en exécutant dans la marine une mesure que la Conférence de 1899 désirait d'abord appliquer dans l'armée.

Quand, en avril 1906, la Russie proposa le programme d'une seconde Conférence, elle écarta résolument la réforme qui lui paraissait fondamentale en 1898. La guerre russo-japonaise l'avait trop éprouvée pour lui permettre d'enrayer son relèvement; surtout elle avait compris, en 1899, tous les dangers d'une proposition qui ne cessait d'être utopique que pour paraître intéressée. Ce fut donc avec surprise qu'on vit l'Angleterre reprendre à son compte, pour la marine, la proposition qu'en 1899 la Russie faisait pour l'armée. Dès le 22 décembre 1905, le nouveau Premier, sir H. Campbell Bannerman, annonçait en termes un peu vagues qu'une « des tâches

les plus hautes qui incombent aux hommes d'État est de régler les armements d'après de nouvelles et plus heureuses conditions ». Le 9 mai 1906, sur la motion du député Vivian, la Chambre des Communes invitait le gouvernement « à mettre un terme au drainage militaire des revenus nationaux et à faire inscrire dans le programme de la prochaine Conférence la réduction des armements ». Le 25 mai 1906, à la Chambre des Lords, lord Avebury formule le même vœu : « si nos ouvertures étaient rejetées à la Conférence, nous n'en aurions pas moins tenu la branche d'olivier ». Mais ni la Russie, ni l'Allemagne, ni la France ne répondent à ces ouvertures. Au cours d'un voyage d'organisation, M. de Martens, chargé de préparer la nouvelle Conférence, recueille cette impression. Après sa visite à Londres, le bruit se répand que le gouvernement britannique abandonne la motion Vivian. Mais dans le premier numéro d'une nouvelle revue, *The Nation*, sir H. Campbell Bannerman, chef de gouvernement resté journaliste, affirme la fidélité du Cabinet libéral à la réduction des armements. Le budget anglais de la marine, pour 1907-1908, accuse cette tendance : un millier d'hommes en moins, une chute de 31 869 500 livres à 30 442 409. Le projet prévoit la construction de trois grands cuirassés; mais en cas d'entente internationale l'Angleterre n'en construirait que deux : le Cabinet libéral marque ainsi la position qu'il entend prendre à la prochaine Conférence de La Haye.

Position d'une nation? Non pas, mais d'un parti. Les conservateurs ici se dressent contre les libéraux. Et les objections se multiplient : la première Conférence, dit le *Times*, avait échoué sur la *limitation* des armements; comment la seconde aurait-elle l'ambition d'atteindre l'étape plus lointaine de la *réduction*? « Le gouvernement, dit lord Lansdowne, ne saurait par traité s'engager à restreindre ses armements. Les conditions politiques, navales et militaires des parties contractantes sont trop variables. Supposé même qu'un tel accord intervienne, qui décidera s'il est observé? S'il ne l'est pas, qui pourra le faire exécuter?... » Les Anglais souffrent mal déjà qu'une commission internationale des sucres contrôle leurs tarifs; à plus forte raison n'admettraient-ils pas le contrôle de leurs bataillons et de leurs navires.

Le 5 mars, M. Balfour intervient aux Communes :

Étant donné que la nature humaine est ce qu'elle est et les soupçons internationaux ce qu'ils sont, le danger, lorsque vous traitez ces questions d'armement, est que les nations étrangères suspectent vos motifs et pensent qu'en les induisant à diminuer leur budget, vous essayez d'amoindrir vos charges, sans cependant affaiblir votre puissance. Il est vrai que le budget de l'armée et celui de la marine présentent deux réductions, d'ailleurs légères. Mais, quand, avec elles, à la Conférence de La Haye, l'Angleterre viendra dire, comme sir H. Cambpell Bannerman à la fin de son article : « Voici le gage de notre sincérité », les nations étrangères pourront répondre : « Bien, mais devons-nous comprendre que votre marine ou votre armée sont pour l'agression plus faibles qu'avant? car la question n'est pas de savoir ce que vous coûte votre marine ou votre armée, mais quelle en est la force possible contre les autres nations? Le ministre de la guerre affirme que l'Angleterre va pouvoir disposer, pour le dehors, de 150 000 hommes et le représentant de l'Amirauté, qu'en dépit d'une petite réduction la marine, par sa distribution et sa construction, est aujourd'hui plus forte que jamais... Vous affirmez au peuple anglais qu'en effectuant des économies vous accroissez votre puissance militaire et navale, et vous demandez aux autres nations non seulement de diminuer leurs dépenses, mais d'amoindrir leurs forces; vous vous vantez de vous accroître et vous leur demandez de s'affaiblir. »

Impossible de mieux dire que la proposition britannique cache un piège. Inquiète de l'incessant progrès des dépenses navales de l'Allemagne, la Grande-Bretagne éprouve ou craint d'éprouver des difficultés de plus en plus grandes à maintenir la vieille règle des deux pouvoirs (*twopowers standard*), en vertu de laquelle la marine anglaise doit à tous égards l'emporter sur les deux premières marines étrangères réunies. Depuis la coûteuse guerre du Transvaal, la Grande-Bretagne a dû restreindre ses dépenses navales : en même temps, l'Allemagne de plus en plus augmentait les siennes. Avant la guerre du Transvaal, déclare M. Bellairs aux Communes, nous construisions seize fois plus de navires que l'Allemagne et la France réunies; maintenant nous en construisons neuf fois moins.

De 1897 à 1905, les dépenses navales allemandes progressent de plus de 165 p. 100. La Grande-Bretagne propose aujourd'hui de s'arrêter.

Elle vient de lancer, après une construction des plus secrètes, un nouveau type de navire : ce superbe et monstrueux *Dreadnought*, de 17,900 tonnes, qui, brûlant de l'huile et du charbon, peut faire d'un seul trait le voyage de Québec et retour, file 21 nœuds, et, formé de cinq puissantes forteresses circulaires, dressées du fond du navire jusqu'au pont supérieur, dispose de dix énormes canons de 12 pour le tir à longue distance et de vingt-quatre pièces à feu de moindre importance pour repousser les torpilleurs. Navire unique, dirent les Anglais au moment de son incorporation, mais navire unique que déjà d'autres vaisseaux reproduisent. L'*Invincible*, l'*Indomitable*, l'*Inflexible* sont en chantier dès 1906. En 1907, trois nouveaux *Dreadnought* sont mis en construction. Avec eux l'Angleterre est assurée d'une formidable avance. La France vient, il est vrai, de décider l'exécution de six grands navires du même type; mais ils ne seront terminés qu'en 1912-1913. L'Allemagne qui, depuis 1900, construit deux grands cuirassés chaque année, reste en retard.

Le moment pour les Anglais est donc bien choisi de venir à La Haye, la branche d'olivier à la main, déposer sur la table de la Conférence le dessin du troisième *Dreadnought* en sommant les puissances ou d'arrêter leurs armements ou de le laisser achever. Mais comment céderaient-elles à la demande de l'Angleterre? Si la Grande-Bretagne désire garder son écrasante supériorité maritime, n'est-il pas juste qu'elle l'achète?

En 1899, les Russes réservaient de la limitation les troupes coloniales ; de même les Anglais entendent qu'elle ne porte pas sur les troupes de l'Inde, comme l'affirmait, le 17 mars, lord Kitchener à Calcutta. Assurer la suprématie navale de l'Angleterre sans arrêter les progrès de sa défense militaire de l'Inde, quelle puissance ne flairerait quelque piège dans cette proposition douteuse?

Les pacifistes, en Amérique du moins, commencent à tenir le désarmement pour un article de propagande difficile et de placement suspect. A l'une de leurs dernières réunions, en mai 1906, l'un d'eux, pour mieux se faire comprendre, eut recours à l'anecdote : « C'était, dit-il au printemps, dans mon pays. John et Mary avaient à passer une rivière grossie par les pluies. Leur voiture était sur le point d'être submergée ; il y

avait d'un côté un cheval faible, de l'autre un cheval fort. John fouettait de toutes ses forces le cheval faible pour sortir du courant et passer la rivière. Mais Mary lui fit signe que non. « John, dit-elle, fouettez le cheval fort. » Il le fit et toucha la rive. La Conférence a deux chevaux au char de la Paix : l'un est l'arbitrage, l'autre le désarmement ; le premier est le fort, le second le faible. »

Le 24 mai 1907, la Société d'arbitrage américaine a catégoriquement refusé d'inscrire la limitation des armements au nombre des vœux qu'elle adresse à la Conférence. Les États-Unis s'étaient réservé de poser la question des armements ; mais la réserve était faite uniquement pour ménager le souhait traditionnel des pacifistes américains. Ceux-ci répondent de telle manière que la délégation américaine est dispensée d'insister.

Écarter la limitation des armements, et s'attacher exclusivement à la préparation de la paix, telle est l'indication même de l'expérience. Dès le début, la première Conférence le comprit. Ne pouvant instituer le désarmement, elle tourna son effort vers la solution pacifique des conflits. Trois manières de les terminer se présentaient : la médiation, c'est-à-dire la solution diplomatique par l'intervention amicale d'un tiers, qui cherche un terrain d'entente et propose une combinaison ; la commission internationale d'enquête, c'est-à-dire la vérification d'un fait, dont l'incertitude, en prêtant à l'équivoque, pourrait faire naître des difficultés ; enfin l'arbitrage, c'est-à-dire le jugement par le droit d'un litige précisé.

La médiation est le procédé le plus difficile à développer. La Conférence de 1899 put à peine en faire mention. Vainement la Russie tenta-t-elle de l'imposer nécessairement avant tout recours aux armes. La médiation obligatoire effraye les États qui craignent, les uns qu'elle retarde l'avance de leur mobilisation, les autres qu'elle favorise les interventions tyranniques des grandes puissances contre les petites. On convint que l'offre de médiation ne serait jamais un acte antiamical et que les puissances y auraient recours *si les circonstances le permettaient*. En outre l'américain Holls invita les puissances, qui ne peuvent s'entendre sur un médiateur commun, à dési-

gner chacune un second, les deux seconds étant plus aptes à s'entendre que leurs clients. Telle fut l'œuvre plutôt limitée de la première Conférence.

De 1899 à 1907, la médiation a fonctionné dans les mêmes conditions que par le passé, moins pour empêcher la guerre que pour mettre fin à des hostilités : l'intervention du président Roosevelt entre le Japon et la Russie en est la preuve. Le système de Holls demeure jusqu'à présent aussi fragile qu'ingénieux. La Conférence interparlementaire de Londres, en juillet 1906, après un éloquent discours de M. Bryan, demande qu'aucune hostilité ne soit entamée sans médiation préalable, et déjà le zèle des pacifistes esquisse toute une série de mesures — boycottage des produits commerciaux, refus des emprunts d'États, — qui serviraient de peines aux États réfractaires. Mais ces propositions sont vaines, car l'État prêt à la guerre ne saurait attendre la fin de la médiation pour profiter de son avance d'armement et de sa vitesse de mobilisation. La médiation est, pour le moment, en défaveur.

Bien plus intéressante est la commission internationale d'enquête, une des créations les plus neuves de la première Conférence. Un État arrête un fonctionnaire étranger aux confins de son territoire : de quel côté de la frontière l'arrestation est-elle intervenue ? Un navire saute ; quelle en est la cause : explosion de ses poudres ou mine sous-marine ? L'incident Schnæbelé, l'affaire du *Maine* à La Havane montrent que ces hypothèses ne sont pas vaines. Qu'un tel fait se produise et l'opinion s'échauffe d'autant plus qu'elle le connaît moins ; de part et d'autre les faits sont amplifiés, travestis ; des légendes se créent, les journaux les développent, les passions s'excitent, l'orage éclate : il faut dès le début, l'empêcher. La presse est parfois un danger pour la paix. C'est contre ce péril que les commissions d'enquête se dressent. Leur but est simple : à la légende, substituer la réalité ; à l'erreur, la vérité ; aux paroles d'exagération et de colère, le fait dans sa simplicité. D'ailleurs, rien de l'arbitrage : pas de jugement ; mais un simple rapport où les experts, nommés pour vérifier le fait, rendent compte de leur mission en laissant les parties libres d'en tirer à leur gré les conséquences.

Ce fut pour la Conférence de 1899 un bonheur, sinon de découvrir, tout au moins de retrouver la Commission d'enquête. Cinq ans plus tard, dans la nuit du 21 au 22 octobre 1904, la flotte de Rodjestventsky, traversant la mer du Nord, crut voir des torpilleurs dissimulés parmi les chalutiers de Hull. Ouvrant le feu sur l'ennemi supposé, l'escadre russe tue deux hommes, en blesse six, coule un bateau, cause des avaries à cinq autres, puis s'éloigne sans même porter secours. Depuis le début des hostilités russo-japonaises, les rapports étaient devenus si tendus entre l'Angleterre et la Russie que le conflit menaçait de s'étendre au moindre incident. L'indignation des pêcheurs anglais fut si vive, le ton des hommes d'État britanniques et celui de la presse furent si hauts qu'on croyait entendre déjà la voix du canon. Mais la France s'entremit; l'amiral avait-il eu devant lui des torpilleurs ennemis? ou même avait-il pu croire à leur présence? c'était un point de fait à vérifier. Le conflit s'apaisa, le 25 novembre 1904, par la nomination d'une commission d'enquête qui se tint à Paris, du 22 décembre 1904 au 25 février 1905 : elle constata que les bateaux anglais n'avaient commis aucun acte hostile, mais reconnut que dans l'état actuel des débats certains éléments d'appréciation manquaient et qu'aucune déconsidération tant militaire qu'humanitaire ne devait frapper l'escadre russe. Ainsi s'aplanit l'incident.

Est-ce à dire pourtant que la commission d'enquête de Paris n'eut pas ses défauts ni ses lacunes? Dès l'origine, l'Angleterre essaya de la faire dévier vers l'arbitrage. Désireuse de lui donner à prononcer un blâme contre l'amiral russe, elle fit d'une simple commission d'experts un tribunal déguisé. Des jurisconsultes assistèrent les amiraux de leurs conseils; des agents furent désignés, des témoins entendus, des interrogatoires poursuivis à la mode anglaise, de véritables réquisitoires faits par les agents sous forme d'exposés; et finalement un véritable jugement parut sous le nom de *rapport*. Au lieu d'une prompte vérification sur place, à Hull, ce fut ainsi, trop tard, à Paris, un véritable arbitrage pénal. Ce précédent, tout en profitant au renom de l'institution, risque d'en fausser l'esprit : aussi est-ce très justement qu'en avril 1906 la Russie faisait entrer la procédure des commissions internationales d'enquête au programme de la seconde Conférence de La Haye.

Médiation, commission d'enquête : ce sont là des procédés accessoires, auxiliaires de l'arbitrage, qui demeure la clé de voûte de l'édifice pacifique. L'idéal serait de transporter dans les relations internationales la justice avec ses tribunaux organisés, sa compétence obligatoire et ses sanctions. Mais les États sont souverains et les souverainetés, jalouses de leurs prérogatives, hésitent à se lier par des accords qui leur enlèveraient leur liberté : l'arbitrage obligatoire leur semble une déchéance. Vainement la Russie chercha-t-elle, en 1899, à faire accepter le principe de l'obligation dans un petit nombre de questions étroites, inoffensives et même insignifiantes. Les cas énumérés par le projet russe, tour à tour rayés, l'un par un État, l'autre par un autre, disparurent peu à peu : le projet dépouillé de ses principaux paragraphes parut bientôt si pauvre et si vide qu'un simple veto d'une puissance suffit à l'emporter : l'Allemagne écarta l'arbitrage obligatoire. Sept ans plus tard, lors de revision de la convention de Genève, en juin-juillet 1906, elle renouvela son opposition. M. de Martens avait demandé l'insertion, dans la convention nouvelle, d'une clause renvoyant à la Cour de La Haye toutes les difficultés d'interprétation et d'exécution. Jamais les circonstances n'avaient été plus favorables. Il s'agissait, au fond, d'une convention humanitaire; cependant, pour rendre sa proposition acceptable par les puissances — moins l'Angleterre, étonnamment hostile —, M. de Martens dut en faire disparaître presque immédiatement le caractère obligatoire.

L'arbitrage ne peut pas s'imposer dans une grande Conférence; il doit se propager de proche en proche et de gré à gré, dans l'intimité des traités internationaux. En 1899, la Russie pensait que l'arbitrage obligatoire, une fois admis dans quelques cas, se développerait insensiblement entre toutes les puissances, et dans tous les cas. Mais l'arbitrage est une question individuelle, toute de bons rapports et de confiance réciproque. Des puissances qui n'ont jamais souffert d'arbitrages malheureux, d'autres, que la neutralité, l'éloignement ou l'absence de ressources militaires prédisposent aux solutions pacifiques, ne manqueront pas d'y recourir; elles le feront, non par une vague obéissance au droit, mais par une marque précise et concrète d'estime et de sympathie. Convier les puis-

sances à des traités permanents et généraux d'arbitrage, telle fut la tactique de 1899. Depuis 1899 des traités particuliers n'ont cessé de tisser entre les États les multiples liens de l'arbitrage général et permanent. Les conventions dano-hollandaise du 12 février 1904 et dano-italienne du 16 décembre 1905 admettent l'arbitrage obligatoire pour tous différends et tous litiges, sans aucune exception. En 1904 et 1905, la Belgique avec la Suède et la Norvège, — la Suisse avec la Belgique, la Suède et la Norvège, — le Danemark avec la Belgique, l'Espagne et la Russie soumettent à l'arbitrage obligatoire tous leurs différends, sauf quand l'indépendance, les intérêts vitaux, moins encore, le simple exercice de la souveraineté sont en cause, mais en s'interdisant, en certains cas, plus ou moins étendus, l'usage, trop élastique de cette clause — clause de sûreté, mais non pas d'arbitraire. Enfin sous les mêmes réserves d'intérêts vitaux, d'indépendance et d'honneur, les nombreux traités passés par les grandes puissances, Allemagne, Autriche-Hongrie, France et Grande-Bretagne, sur le modèle du traité franco-anglais, du 14 octobre 1903, confient seulement à l'arbitrage les différends nettement juridiques et laissent aux parties la possibilité de s'évader de l'arbitrage en interprétant à leur gré l'exception inscrite au traité. Trois types de traités s'établissent ainsi, qui vont de l'obligation sans réserve à la réserve limitée, puis à la réserve sans limites.

Belle garantie, diront les sceptiques, que ces conventions qui, d'une part, donnent et, de l'autre, retiennent. Quel que soit le litige, il est trop souvent loisible à l'intéressé d'échapper à l'arbitrage, en prétendant que son intérêt, son indépendance, son honneur sont en jeu. — Ce n'est pas l'avis des amis de la paix. Pour eux, le moindre texte, même entravé par des réserves multiples, vaut encore mieux que l'absence de traité. L'État qui signe en multipliant les réserves espère qu'avec leur aide, il pourra toujours reprendre sa liberté. Rien n'est moins sûr. De proche en proche, des précédents se créent. Certaines réserves prêtent mal à l'équivoque : les intérêts vitaux et l'indépendance sont des exceptions trop fortes pour n'être pas précises ; l'exception de l'honneur est plus arbitraire, car le point d'honneur peut se mettre partout, mais l'État qui l'invoquerait hors de propos y risquerait sa dignité. Cette exception artifi-

cielle de l'honneur, bannie d'un certain nombre de traités, disparaîtra de tous; l'exception naturelle, issue des intérêts vitaux et de l'indépendance, se restreindra, comme dans les traités de la Belgique, de la Suisse, du Danemark, puis trouvera des juges impartiaux dans les arbitres eux-mêmes automatiquement désignés, suivant le bel exemple du traité suédo-norvégien de 1905.

Ainsi, de proche en proche, les nations affermies dans la pratique de l'arbitrage le rendront insensiblement de plus en plus obligatoire. Mais le succès même de l'arbitrage facultatif doit rendre la nouvelle Conférence prudente. Vainement, la Conférence interparlementaire et les Congrès de la Paix proposent-ils un projet modèle d'arbitrage. Une grande Conférence qui ne peut aboutir que par des concessions mutuelles ne saurait s'engager dans cette voie.

Toute l'attention de la seconde Conférence se tournera donc vers l'institution dans laquelle la première avait mis le meilleur de son effort: la Cour permanente d'arbitrage. Cette Cour n'a de fixe que son petit hôtel du *Prinzengracht*, de permanents que ses cadres, c'est-à-dire ses listes d'arbitres, — où chaque Etat choisit par traité ses juges, — son bureau, sorte de greffe, et son conseil administratif, sorte d'intendant qui veille aux intérêts matériels, sans s'immiscer jamais dans la solution des affaires; Cour toute facultative à laquelle les puissances sont libres de ne pas soumettre leurs litiges et que, tout d'abord, elles semblèrent mettre en quarantaine. C'est vers cette Cour que l'attention se porte : qu'a-t-elle fait ? que peut-elle faire?

Quatre fois elle s'est ouverte; quatre fois seulement depuis huit ans, mais devant les plaideurs les plus divers: plaideurs d'Amérique, — les États-Unis et le Mexique, — plaideurs d'Europe et d'Amérique, — Allemagne, Grande-Bretagne et Italie contre Belgique, Espagne et France, États-Unis, Vénézuéla, — plaideurs d'Europe et d'Asie, — Allemagne, Grande-Bretagne, France contre Japon, — enfin plaideurs d'Europe seulement : Grande-Bretagne et France. Et les affaires les plus variées portent tour à tour, dans l'étroite salle du *Prinzengracht*, les évocations les plus diverses. C'est l'évêque de San-Francisco, soutenu par les États-Unis, qui réclame au

Mexique les revenus d'une fondation pieuse, faite par une grande dame espagnole aux missions de Californie. C'est un État sud-américain, endetté par des révolutions chroniques, que trois grandes puissances forcent à concéder des avantages nouveaux, au risque de diminuer les droits des créanciers qui se sont abstenus de toute violence. C'est le Japon, devant qui, civilisé d'hier, les puissances abolissent toutes les mesures prises contre les nations inférieures ou rétrogrades, juridiction consulaire, quartiers nationaux des ports, etc., mais en stipulant que les baux perpétuels, en vertu desquels les étrangers possèdent dans ces quartiers, « seront confirmés, sans subir d'autres taxes ou charges que suivant la lettre expresse des baux en question », texte où l'habileté japonaise essaye de glisser une distinction des terrains, affranchis des taxes, et des constructions, soumises au droit commun. Enfin, le quatrième arbitrage évoque une trentaine de navires de faible tonnage ou boutres, montés par des Mascatais, qui naviguent dans l'océan Indien, sous le pavillon tricolore. Ont-ils droit à ce pavillon? Par des concessions multiples accordées à des indigènes, qui ne possèdent même pas d'immeubles en terre française, et par l'extension de la protection aux familles des boutriers à terre, la France ne porte-t-elle atteinte à l'indépendance de l'Iman de Mascate, que, vis-à-vis de l'Angleterre, elle a pris, le 10 mars 1862, l'engagement de respecter?

Fondation pieuse, traitement préférentiel, taxe sur les étrangers, concession de pavillon : les affaires les plus diverses se présentent, et progressivement le débat s'élève. Roulant d'abord sur des intérêts privés, il porte ensuite sur l'exercice des droits de la souveraineté, puis sur le développement du prestige, question plus politique que juridique, où le point d'honneur, ce grand ennemi de l'arbitrage, eût pu très aisément faire son apparition. En même temps, les puissances qui jadis étaient le plus hostiles à l'institution, se montrent des plus promptes à lui faire accueil. L'Allemagne, dont, en 1899, il fallut vaincre l'opposition par d'énergiques instances, est, par deux fois, au nombre des plaideurs. Même dans l'affaire du Vénézuéla, c'est elle qui prend, par une note officielle du 16 janvier 1901, l'initiative du recours au grand organe arbitral de La Haye.

Résultat appréciable, mais non encore complet. La Cour marche, il est vrai, mais lentement, et non sans accidents. La première de ces affaires n'était qu'une reprise : vieux litige, déjà tranché par un arbitrage, dont il s'agissait de mesurer la force et l'autorité; simple question de chose jugée, qui ne pouvait, en droit, faire difficulté. La troisième, embrouillée dans l'argumentation des parties, s'éclaircit dès que le tribunal la ramena au point de fait de l'interprétation des baux. La seconde et la quatrième laissèrent, après elles, des critiques nombreuses. Dans l'affaire du Vénézuéla, le tribunal se trompa au point de prêter au protocole qu'il appliquait des intentions qu'immédiatement après la sentence l'auteur même du protocole contesta. Surtout, il donnait raison aux puissances bloquantes, aux souverainetés de violence et de guerre, contre les nations d'arbitrage et de paix. Enfin, dans l'affaire des boutres, le tribunal s'écarta du texte même qu'il devait appliquer, par un jugement qui met, en fait, l'Iman à la discrétion de l'Angleterre. Sur quatre sentences, deux seulement donnent l'impression du bien jugé.

Mais les défauts de la procédure ne sont-ils pas responsables des imperfections du jugement? Le plus souvent, le tribunal jugea, sans désemparer, dans les délais variables de six à quinze jours. Une fois cependant, il mit trop d'intervalle entre la clôture des débats et le prononcé du jugement : plus de trois mois dans l'affaire du Vénézuéla, et c'est un tort. Il ne faut pas que le juge, qui n'est à La Haye qu'en passant, sorte, avant d'avoir jugé, du territoire de la Hollande et de l'ambiance même de l'affaire... Maintes fois, l'emploi de la langue a soulevé des difficultés. Dans cette Cour aux nombreux plaideurs, venus des régions les plus lointaines, les langues les plus diverses se mêlent, sans toujours être bien comprises des avocats, ni peut-être des juges. Le compromis devrait fixer la langue du tribunal, que la Conférence de 1899 laisse à la Cour elle-même le soin de régler; le principe devrait être, qu'à défaut de langue commune, la langue des plaideurs d'idiome différent devrait être la langue juridique universelle, celle de la Conférence de La Haye et de l'Institut de droit international : le français. Une fois la question des langues résolue, toutes les autres se régleraient sans peine : l'admission ou le rejet des

plaidoiries (la plus grande objection contre elles est que tous ne les comprennent pas); la question, très discutée, de la représentation des parties dans le tribunal, — si le plaideur se fait entendre et comprendre par un avocat, à quoi bon demander encore à parler par un juge? C'est à de menues questions de ce genre qu'en matière d'arbitrage la nouvelle Conférence devra se borner.

***

Ne pouvant aboutir sur le désarmement qu'à un vœu, sur l'arbitrage qu'à des encouragements, la Conférence de 1899 avait cherché dans la réglementation de la guerre, les textes précis, obligatoires qui se refusaient encore dans l'organisation de la paix.

En 1874, à Bruxelles, les Puissances avaient élaboré tout un code de la guerre terrestre, que certaines dispositions avaient ensuite privé des signatures nécessaires, mais qui demeurait un thème à discussion ultérieure. La Conférence de 1899 recueillit le projet de Bruxelles, qui, retouché, devint le règlement de La Haye sur les lois et coutumes de la guerre terrestre. Le 22 août 1864, la convention de Genève limitait sa prévoyance aux armées de terre. Malgré les résistances de la Suisse, peu favorables au transfert à La Haye des questions jusqu'alors traitées à Genève, la Conférence de 1899 étudia l'extension de la convention de Genève à la guerre maritime et, sur ce point, trouva son plus grand succès.

Cette Conférence de la paix traitait donc de la guerre. En apparence, c'était dévier de son but. En réalité, c'était trouver sa fin. Avant d'organiser l'état de paix entre les nations, il était nécessaire d'instituer un état de droit entre les belligérants. Œuvre délicate et qui, sur plus d'un point, ne devait pas aller sans résistance. En 1899, comme en 1874, impossible de s'entendre sur la légitimité de la levée en masse, tout au moins dans un territoire occupé par l'ennemi. Les États signataires de la convention relative aux guerres terrestres se sont obligés à la mettre en vigueur par voie de règlements internes dans

chacune de leurs armées. Ils s'exécutent lentement : la France, l'Angleterre, la Russie, le Japon sont jusqu'à présent les seuls à s'être acquittés de cette promesse formelle. Dans une publication, contraire non seulement à l'esprit, mais parfois à la lettre du règlement de La Haye, le grand état-major allemand indique de fâcheuses tendances à s'écarter des principes acceptés par la signature même de l'Allemagne. La Suisse réserve son adhésion au texte militaire de 1899. L'Angleterre fait tomber une disposition très utile de la convention maritime, relative à l'internement des blessés et naufragés dans les ports neutres. Malgré tout, les résultats de la Conférence de 1899 sont de plus en plus appréciés; la guerre russo-japonaise fait valoir l'utilité des bureaux de renseignements pour les prisonniers; les jurisconsultes allemands désavouent la publication du grand état-major. La Suisse, d'abord mécontente, revient sur son premier sentiment. L'impression, déjà bonne en 1899, devient de jour en jour meilleure, et si quelques lacunes apparaissent — notamment dans l'adaptation de la convention de Genève, que d'ailleurs les nations revisent en 1906, — il est aisé de les combler. C'est un des points sur lesquels il sera sans doute permis à la seconde Conférence de retrouver et de couronner le succès de la première.

Ces résultats sont encourageants.

Après avoir donné des lois à la guerre terrestre, les puissances envisagent la possibilité de donner des lois à la guerre maritime. Dès 1899, les États-Unis demandent à la Conférence d'aborder ce problème par son côté le plus délicat : le respect de la propriété privée de l'adversaire même sous son pavillon. Mais la Conférence accueille avec une grande réserve cette proposition, renvoyée simplement par un vœu à une Conférence ultérieure. A quoi servirait-il de proclamer l'immunité de la propriété privée ennemie, s'il était possible de reprendre cette concession en étendant la contrebande de guerre? Toutes ces questions sont solidaires. C'est ensemble, dans une même Conférence, qu'elles doivent se traiter; mais, cette Conférence, l'Angleterre la permettra-t-elle jamais? Toutes les fois qu'une occasion amenait incidemment la guerre maritime dans la discussion de la guerre terrestre, — atterrissage des câbles, bombardement des ports sans défense, pro-

priété privée, — l'Angleterre gardait, en 1899, une réserve hostile.

Mais, de cette législation qui semblait alors impossible, des guerres nouvelles devaient promptement démontrer la nécessité. Déjà l'exercice du droit de visite pendant la guerre du Transvaal avait fait dire à M. de Bulow que le droit maritime comptait trop de lacunes. Ce n'était qu'une impression : la guerre russo-japonaise en a fait une certitude. Depuis la Révolution et l'Empire, c'était la première fois qu'une grande lutte déployait parallèlement ses effets sur terre et sur mer ; mais des temps de Trafalgar à ceux de Tsou-shima, que de changements dont le droit n'avait encore pu mesurer les effets au laboratoire historique de la guerre!

Par la substitution de la vapeur à la voile, toutes les anciennes conditions de la guerre sont bouleversées. Le navire de commerce a plus de facilité pour échapper à la prise. Le navire de guerre a plus de difficultés pour l'opérer : il n'a plus la place de loger la réserve d'hommes nécessaire à former des équipages de prises qui conduiraient au port national le plus proche le navire capturé. Désormais, libre de sa route, sans souci des caprices du vent, le nouveau cuirassé est prisonnier de sa force; il ne peut naviguer qu'un temps mesuré par la capacité de ses soutes à charbon. Ajoutez que les anciens chargements de 200 à 300 tonnes, dont la visite était facile, font place à des cargaisons de 7000 à 10000 tonnes, dont la visite en cas de soupçon devient très longue, et dont la capture en cas de saisie est très sensible au commerce. La guerre est ainsi de plus en plus lourde aux neutres. En l'absence de règles précises, le belligérant étend à l'infini le catalogue des produits dont le transport est interdit aux neutres : le charbon, le coton, les vivres apparaissent sur la liste que la Russie dresse au début de la guerre. Les neutres protestent. Par une habile interprétation de sa proclamation de février 1904, la Russie s'efforce d'en atténuer la rigueur : le charbon et les vivres ne sont contrebande de guerre qu'à la condition d'être à destination d'une force militaire de l'ennemi. Mais les neutres restent sous le coup de l'alerte causée par la saisie de l'*Arabia*, navire allemand chargé de blé d'Amérique à la destination du Japon.

Les États-Unis réclament une définition précise, en un texte

commun, de la contrebande de guerre. Mais ceci même les entraîne plus loin. Quand, en 1899, ils demandaient l'immunité de la propriété ennemie, « à quoi bon, leur répondait-on, ce nouveau principe, tant que l'exception de la contrebande, qui le limite, n'est elle-même pas limitée? »

Mais, la contrebande définie, l'objection n'a plus de prise. Et du même coup, les États-Unis reprennent, en faveur du respect de la propriété privée, leur attitude traditionnelle. Le 28 avril 1904, le Congrès américain affirme son vœu. Dès qu'en juillet-août 1904, la question de la contrebande se pose, le *Département d'État* s'empresse d'y rattacher celle du respect de la propriété maritime, et liant les deux problèmes, il envisage la convocation d'une Conférence qui règlerait les droits du commerce et des neutres. L'Union Interparlementaire, réunie à Saint-Louis, en septembre 1904, réclame l'intervention du Président Roosevelt.

La télégraphie sans fil, les mines sous-marines multiplient les questions nouvelles. L'éloignement des ports force en maintes occasions les croiseurs russes à couler leurs prises, même neutres. La Russie donne commission de guerre à des navires sortis sous pavillon marchand de la mer Noire close aux navires de guerre. Les Russes doivent se ravitailler de charbon dans les ports neutres sous peine de ne pouvoir atteindre le théâtre des hostilités. Problèmes de second plan, qui, pour l'instant, demeurent enfermés dans la grande rubrique « droits et devoirs des neutres ». Mais toutes ces questions se lient dans la lettre du secrétaire américain John Hay, quand, le 21 octobre 1904, il soumet aux Puissances signataires de la première Conférence l'opportunité d'une seconde réunion.

Délicatement, les États-Unis, pour l'invitation, s'effacent ensuite devant la Russie; mais, bien que russe d'apparence, l'initiative est américaine de fond.

*
* *

Conçue par le Tsar sous le poids des armements excessifs, dans l'accablement de la paix armée, la Conférence de 1899

avait eu pour principal objet le désarmement et l'arbitrage. Conçue par les États-Unis après la saisie des blés d'Amérique à destination du Japon, la seconde Conférence aura pour objet principal la jurisprudence de la guerre maritime.

A lire l'invitation russe d'avril 1906, on croirait dépouiller la table des matières d'un traité de droit des gens. Du désarmement et de l'arbitrage, on retombe à des questions purement militaires, économiques et juridiques, — le bombardement des côtes, le commerce ennemi, les droits et devoirs des neutres; — n'est-ce pas montrer, des illusions passées, une sagesse trop repentie? Et n'y a-t-il pas trop de résignation dans ce programme?

N'en déplaise aux pacifistes déçus, il n'en est pas de plus vaste. La guerre maritime unit les problèmes du commerce à ceux du combat, et le choc des intérêts à celui des armes; destructive de vie et gaspilleuse de richesses, cette lutte, promptement détournée, frappe, non plus la nation, mais le particulier, et, non pas le seul adversaire, mais le neutre que la concurrence fait presque ennemi.

Les économistes, défenseurs nés de la richesse, veulent éloigner la guerre du trafic. Les marins se demandent si l'intérêt national n'exige pas que toutes leurs armes de guerre demeurent intactes. Comme Suffren, après l'attaque des Anglais dans les eaux neutres de la Praya, ils consentent à s'embarrasser du droit des gens, mais seulement à la condition de le trouver assez vague pour toujours le tourner du côté du fait accompli. Les juristes sont tour à tour attirés, retenus et déçus par des problèmes, auxquels ils s'attachent d'autant plus volontiers qu'ils en sentent davantage les complications.

Jamais Conférence n'aura eu devant elle de questions plus complexes et plus délicates. De toutes les parties du droit des gens, il n'en est pas de plus instable, de plus fuyante, de plus réfractaire à la codification que le droit maritime. Non seulement les nations, guidées par le souci de la sécurité nationale, s'efforcent chacune, belligérante ou neutre, de plier le droit à leur intérêt particulier; mais encore il arrive un moment où les États n'aperçoivent plus avec certitude leur intérêt propre. L'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne, en sont à ne plus savoir s'il est de leur intérêt d'admettre ou de repousser le

respect de la propriété privée ennemie dans la guerre maritime.

Longtemps favorable au droit de capture, l'Angleterre se demande avec inquiétude si, par suite de ce droit, qui développe la puissance agressive de sa marine, sa puissance défensive n'est pas ébranlée, sa vie même compromise, par l'arrêt des navires qui lui apportent sa nourriture et les matières premières, nécessaires à son travail. En vain, pour se renseigner, multiplie-t-elle les expériences : grande enquête de 1903 à 1905 sur l'approvisionnement de la Grande-Bretagne en temps de guerre; manœuvres navales de 1906 développées sur le thème d'une guerre au commerce britannique. Ces expériences successives ne font qu'apporter de nouveaux aliments à la controverse qui se perpétue dans les journaux, les revues et les livres.

L'Allemagne, que la protection de sa marine marchande pousserait au respect de la propriété privée, s'en écarte par la crainte de faire ainsi le jeu de l'Angleterre. Les États-Unis soutiennent officiellement la suppression du droit de capture; mais le premier de leurs écrivains maritimes, le célèbre capitaine Mahan, expose avec une grande force les nombreuses raisons qui lui font préférer l'opinion contraire. Partout, sur cette question fondamentale, c'est l'incertitude et dès lors il est à craindre que la seconde Conférence n'aboutisse pas plus, sur des questions purement juridiques, que la première sur des questions purement pacifiques. Déjà dans la *Review of Reviews*, M. Stead prévoit que les États-Unis pourraient retirer leur proposition fondamentale en faveur du respect de la propriété privée ennemie; et la Grande-Bretagne, se réserve, dans sa réponse à la Russie, de s'abstenir de toute discussion, qui ne lui paraîtrait pas susceptible d'aboutir.

Comme s'ils avaient le pressentiment des difficultés de la nouvelle Conférence, les États-Unis accueillent favorablement toutes les vues qui pourraient en élargir le programme et par suite en augmenter les chances de succès. Venus avec toute une clientèle d'États sud-américains, qui vont faire leur adhésion au protocole d'arbitrage de La Haye, ils sont prêts à discuter, selon le vœu du Congrès panaméricain de Rio (22 août 1906), la doctrine, trop favorable aux mauvais payeurs, par laquelle aucune intervention à main armée ne

pourrait forcer un État, quel qu'il soit, au paiement de sa dette publique, sa mauvaise foi fût-elle évidente. Et ce ne sera pas à ce moment seul que la nouvelle Conférence sera teintée d'américanisme. Dans la substance de son programme, c'est l'idéal juridique des États-Unis qui s'affirme. Depuis les temps lointains de l'Indépendance, ils ont toujours combattu pour la liberté du commerce et les droits des neutres. Quand il eut signé le traité d'acquisition de la Louisiane, le plénipotentiaire américain se retourna vers les ministres français : « C'est par les États-Unis, déclara-t-il, que seront rétablis les droits maritimes de tous les peuples de la terre, aujourd'hui usurpés par un seul. »

Le moment est-il venu pour eux de tenir leur promesse? Quoi qu'il en soit, c'est vers eux que dès à présent tous les regards se tournent. C'est de leur énergie à défendre la liberté du commerce et le droit des neutres que le succès de la Conférence dépend. C'est pour eux que sera sa réussite ou contre eux que sera son échec. En 1899, c'était la Russie qui apportait sa pensée, toujours mystique et rêveuse, dans un programme brodé des plus dangereuses chimères. En 1907, ce sont les États-Unis qui se présentent pour guider les nations vers un idéal plus accessible et plus pratique, quoique peut-être encore lointain. Et ce n'est pas une des moindres surprises que cette ouverture d'une grande Conférence européenne dont le *leader* nous arrive de l'autre côté de l'Atlantique.

A.-G. DE LAPRADELLE

SONNETS

I

LE DISCIPLE

Ainsi qu'Alphésibée imite dans Virgile
Les satyres dansants que surprend le matin,
O mon maître, j'essaie, à mon souffle incertain,
De retrouver ta voix sur ma flûte fragile.

Que la rose éphémère ou le lierre agile
A défaut du laurier me couronne au festin
Où, comme tu haussais de ton geste hautain
Ta coupe d'or, je lève une tasse d'argile!

Si de quelque beau chant résonne par ma bouche
La rumeur éclatante, héroïque et farouche,
Que la gloire l'ajoute à l'écho de ton nom,

Car la torche allumée à ton bûcher qui brûle
A fait seule, au galop sur la pente du mont,
Les Centaures s'enfuir devant l'ombre d'Hercule!

II

LE CAPTIF

C'est bien. Vos poings brutaux ont défoncé ma porte
Et vous avez pillé la grange et le cellier
Et tari la citerne et rompu l'escalier.
L'oreille n'entend plus quand la voix est trop forte.

Vous jouâtes mon or aux dés de la cohorte.
Ma vie et mon destin sont à vous. Au pilier,
Mon corps débile et nu fut facile à lier.
J'étais libre. Je suis esclave. Que m'importe!

Vous pouvez m'emmener, courbé sous le fouet dur,
Vers les mornes pays où l'aube est sans azur,
Rendre aveugles mes yeux qui virent ma ruine,

Mais m'empêcherez-vous d'avoir, et pour jamais,
— O jeune souvenir dont ma nuit s'illumine! —
Entre mes bras tenu la femme que j'aimais?

III

LE SOUVENIR

Laisse-moi. Tu sais bien que mon cœur est blessé,
O Souvenir! Pourquoi me parles-tu dans l'ombre,
A moi qui ne veux plus revoir sous un ciel sombre
Le chemin de l'amour où mes pas ont passé?

Pourquoi m'apportes-tu, du temple renversé,
Cette pierre choisie au monceau du décombre,
Et pourquoi donc choisir, seule parmi leur nombre,
Celle qui porte encore un nom presque effacé?

Ah! je n'ai pas besoin pour que je me souvienne
Que ta cruelle main s'empare de la mienne
Afin de la poser sur mon cœur palpitant!

Il me suffit que, tendre, odorante et farouche,
Fleurisse, toujours jeune en le jeune printemps,
La rose qui ressemble à ce que fut sa bouche!

IV

ÉPITAPHE

Je suis mort. J'ai fermé mes yeux à la clarté.
Celui qui fut hier Proklès de Clazomène
N'est plus qu'une ombre errante et qu'une cendre vaine,
Sans parents, sans amis, sans maison, sans cité.

Est-ce déjà mon tour de boire au froid Léthé?
Mais le sang ralenti s'est figé dans ma veine;
Fleur du sol d'Ionie, à quinze ans, c'est à peine
Si mon printemps trop bref devina son été.

Adieu, ville! Je pars pour le sombre voyage
Et j'emporte avec moi pour payer mon passage
La drachme que l'on doit au nocher souterrain,

Heureux à son métal de retrouver encore,
Sur le disque d'argent qui luira dans ma main,
Le beau cygne qui manque au fleuve sans aurore!

V

CYZIQUE

Un grand platane étend son ombre magnifique
Où chante une fontaine avec un clair bruit d'eau;
Un petit âne gris enjambe le ruisseau
Et trotte, qu'un vieux Turc menace de sa trique;

Une cigogne au ciel passe d'un vol oblique;
L'air est limpide, pur, odorant, calme, chaud,
Et l'éternelle mer étale un flot nouveau
Le long de la verte presqu'île où fut Cyzique.

En son orbe qui luit à l'horizon encor,
Le soleil fait songer à ces statères d'or
Qu'en un probe métal, sans mélange et sans tares,

Tu frappais autrefois de ton coin, ô cité,
Et qui portaient jadis jusqu'aux terres barbares
L'image à leur revers d'un lion irrité.

VI

AGRIGENTE

Sur la colline fauve où l'herbe fut brûlante
Le fronton grec s'appuie encore au chapiteau,
Mais plus d'une colonne a chu sous le fardeau
Et les temples, par blocs, jonchent la noble pente.

Le soir vient. L'olivier dont la feuille s'argente
Frissonne au bord poudreux de l'Acragas sans eau,
Et dans le sable sec piétine le troupeau
Des chèvres que mènent tes pâtres, Agrigente!

Tes médailles jadis, dans l'or et dans l'argent,
Montraient l'aigle céleste et le crabe nageant,
Quelque profil divin ou le quadrige agile,

Mais aujourd'hui sur toi, dans l'azur noir des cieux,
La lune arrondit seule en la nuit de Sicile
Son disque sans emblème et son orbe sans dieux.

VII

LE COPISTE

Incipit vita domni Karoli Imperatoris
Magni edita ab Alcuino magistro.
(*Manuscrit de Cluny.* Fol. 32r-41r.)

C'est l'été. Dans l'air vole un moucheron taquin
Qui se pose et s'acharne au rond de la tonsure
Et que le moine, en vain, de sa manche de bure
Chasse. Il fait chaud. Le froc sent la cire et le suint.

De celui qui vainquit l'Avare et l'Africain,
Du grand Charles, de qui la gloire toujours dure,
Il copie avec soin, sans surcharge et ratûre,
La vie, ainsi que l'écrivit maître Alcuin.

Il s'arrête parfois, tourne la tête, songe :
L'encre sèche, le soir vient et l'ombre s'allonge
Sur la dalle, et le moine a tressailli, croyant,

Dans la corne d'un pâtre, au fond de la campagne,
Là-bas, soudain entendre, au souffle de Roland,
Le cor à Roncevaux appeler Charlemagne!

VIII

LE LECTEUR

La Vita del gran Philosopho Apollonio Tianeo,
composita da Philostrato, scrittor greco, et tradotta
nella lingua volgare da M. Lodovico Dolce.
In Vinegia. Appresso Gabriel Giolitto de Ferrari, MDXLIX

C'est un de ces beaux fils comme les peint Titien.
Le soleil de Venise a bronzé sa peau mate;
Sous le *felze* bombé de sa gondole plate,
Il rêve d'un amour qui répondrait au sien.

Aussi feuillette-t-il, d'un doigt patricien,
Ce vieux livre, traduit du grec de Philostrate,
Qui d'Apollonius de Tyane relate
Les pouvoirs merveilleux et l'art magicien.

Connaîtra-t-il jamais la science suprême
Qui fait qu'on soit aimé de celle que l'on aime?
Il soupire : à quoi bon chercher le vain secret?

Mais un profil charmant s'évoque en sa mémoire
Et, tour à tour, avec espérance et regret,
Il contemple anxieux la page blanche et noire.

IX

SUR UN EXEMPLAIRE DES *DIALOGUES D'AMOUR*, DE LÉON L'HÉBREU

Prends cet Alde. Il est souple et poli sous ta main.
Le papier est de choix et la lettre est accorte,
Et la première page, au bas du titre, porte
La haute ancre marine où s'enroule un dauphin.

Pour le couvrir, on n'a voulu ni parchemin
Trop orné, ni velours trop éclatant, de sorte
Que son double plat noir, pour tout luxe, comporte
A chacun de ses coins un seul fleuron d'or fin.

En sa parure sobre et sombre autant que belle,
Il évoque un décor de gondole, comme elle,
Or sur noir, à la fois galant et ténébreux,

Car c'est ainsi jadis qu'un seigneur de Venise
Fit relier pour lui, sans chiffre ni devise,
Ce livre qui plaisait à son cœur amoureux.

X

LES JARDINS

Ne pensez pas, un jour, que mon cœur vous oublie
Et qu'il ne se souvienne plus d'avoir aimé
Vos ombrages souvent dont la paix m'a charmé,
Beaux promenoirs d'amour et de mélancolie,

Vous dont la pompe illustre à la grâce s'allie,
Qui mêlez l'un à l'autre en votre air embaumé
Et la rose odorante et le buis parfumé,
Jardins, ô chers jardins, de France et d'Italie!

Vous voici. Je revois vos marbres et vos eaux;
J'entends mon pas lointain au fond de vos échos,
Car les lieux, comme nous, ont aussi leur mémoire;

Et vous ne changez point et le temps passe en vain
Et l'ombre tourne encor, mouvante, aiguë et noire,
Autour de l'if français et du cyprès romain!

XI

SALOMÉ

Salomé, vous avez les parfums et les baumes
Et les jardins royaux dans la pourpre des soirs,
Les étoffes, les fards, les gemmes, les miroirs,
Et les citernes d'eau, sonores sous leurs dômes!

Salomé, vous avez les danses. A vos paumes
On a peint des signes magiques, verts et noirs;
Votre corps qui les guide à d'infâmes espoirs
Rend aux morts le désir et l'ardeur aux fantômes.

Alors pourquoi voulûtes-vous, ô Salomé,
Que, du tronc nu, roulât le chef inanimé?
Fut-ce afin que se tût la voix âpre et farouche?

Ou pour voir si, parjure à ses rêves divins,
Ne tressaillirait pas au feu de votre bouche
La tête aux yeux fermés qui saignait en vos mains?

XII

L'ACHILLEION

« J'ai consacré mon palais à Achille », dit l'Impératrice.
(MAURICE BARRÈS, *Amori et dolori sacrum.*)

La villa blanche est close, et le jardin désert
Jusqu'au golfe descend de terrasse en terrasse;
L'allée est sans empreinte où personne ne passe
Et nulle voix ne vibre au silence de l'air.

Près du rosier en fleurs et près du laurier vert,
Homérique et guerrier sous sa lourde cuirasse,
En son marbre succombe au mal qui le terrasse
Un Achille blessé qui meurt devant la mer.

Toi que l'odeur du vent et des roses enivre,
Va-t'en, et porte ailleurs le bruit qu'on fait à vivre,
Car une ombre tragique est errante en ces lieux,

Qui, comme le héros par la flèche ennemie,
Sous la pourpre royale et doublement rougie,
A connu plus que lui la colère des Dieux!

XIII

LÉPANTE

Sur le golfe, le port, la ville et le rempart,
Le soir est bleu. La mer en murmurant se brise
Où, jadis, dans un bruit d'abordage et de prise,
Retentit le pierrier et claqua l'étendard.

L'aigle à deux têtes et le lion de Saint-Marc
Ont guidé là, d'un vol que l'histoire éternise,
Les galères d'Espagne et celles de Venise
Que ruait sur le Turc l'impérial bâtard.

Salut, Juan! par qui la croix fut la plus forte!...
Aujourd'hui le silence endort la cité morte
Derrière ses vieux murs pleins d'échos glorieux;

Et j'ai vu, du château qui couronne sa pente,
Se lever, souvenir d'un soir injurieux,
Pâle encor, le croissant, en face de Lépante!

XIV

CROQUIS D'ORIENT

Le soleil, dans l'azur épais, luisant et gras,
Est comme un fruit obèse et dont l'écorce éclate,
Auquel ce bon vieux Turc compare sur sa natte
La citrouille turgide au milieu des cédrats.

Au seuil de sa boutique amoncellent leurs tas
L'aubergine vineuse et la rouge tomate,
Et son œil en extase aux couleurs se dilate.
Le turban rond s'enroule à son crâne au poil ras.

Dans l'ombre, il va bientôt s'étendre pour la sieste,
Tandis qu'une âcre odeur de miasme et de peste
S'exhale autour de lui de ce quai d'Orient,

Où, Sultane de rêve aux merveilleux royaumes,
Il sent venir, avec un frisson souriant,
La fièvre fabuleuse et diverse en fantômes.

XV

AU CHAMP DES MORTS

Ils ne sont de mon sang non plus que de ma race
Ceux qui dorment ici, dans le sol musulman,
Et nous n'avons vécu dans le temps et l'espace
Ni les mêmes espoirs ni le même tourment...

A Scutari la sainte, où pousse l'herbe grasse,
Sous les sombres cyprès d'Eyoub cher au croyant,
Ne reposera pas, en leur paix où je passe,
Mon sommeil étranger sous la stèle à turban.

Mais en ce jour où j'ai rêvé parmi leurs tombes
En regardant au loin bleuir la Corne-d'Or,
Là, je me suis senti fraternel à tes morts,

Stamboul, ayant comme eux vu voler tes colombes,
Aimé ton ciel, tes eaux, tes arbres, et, comme eux,
Le visage voilé de femmes aux beaux yeux!

XVI

RETOUR SUR L'EAU

Le jour décroît, Stamboul s'éloigne. Le caïque
Remonte le Bosphore en fendant le flot prompt
Et longe, sous l'effort qui pèse à l'aviron,
Silencieusement la rive asiatique.

Des villages. Maisons en bois. Platane. Crique.
Vieux yalis peints de rouge et d'ocre. Un doux vallon.
Un kiosque, une odeur de jasmin, et, le long
D'un quai de marbre où passe un Turc, un chien étique...

Quelques tombes parmi des cyprès... C'est le soir.
Je pense à cet habit de guerre qu'on fait voir
Au Trésor des Sultans, en sa vitrine close :

Au siège de Bagdad, Amurat l'a porté...
La gloire ne vaut pas le parfum d'une rose
Et le temps où l'on aime est seul l'éternité!

XVII

LES OSMANLIS

Ils sont là, tous, depuis celui des fils d'Osman
Qui, par la Porte d'Or, en un soir de conquête,
Sur Byzance planta l'étendard du Prophète,
Et qui soumit la croix au joug mahométan.

Tous : Sélim, Bayésid, Mourad, Suléïman,
Chacun, en son habit de victoire ou de fête,
N'est plus, sous le brocart, qu'un mannequin sans tête
Que d'une aigrette en feu coiffe le lourd turban.

Leur simulacre vide est une forme vaine.
Ils sont morts, et le sabre, en l'or clair de la gaine,
S'offre aux manches sans bras, sans poignet et sans main.

Mais, sur le Vieux Sérail qu'empourpre leur histoire,
Monte encor vers le ciel le cri du muezzin
Et, derrière eux, Stamboul est debout dans sa gloire!

XVIII

LE NOM

Vous ne fûtes longtemps, ô nom oriental,
Qu'un incertain écho de splendeur et de gloire
Où pour moi se mêlait, dans un bruit sans mémoire,
Le frisson de la soie à l'éclair du métal.

Vous étiez le marteau délicat et brutal
Sous qui le fer ardent bave à l'enclume noire,
Et l'aiguille qui fait, au tissu qui se moire,
Courir en arabesque un fil ornemental.

Maintenant, ô Damas, je sais votre beauté.
Je connais dans leur grâce et dans leur vérité
Le parfum de vos fleurs et l'eau de vos fontaines,

Car, devant le turbeh du sultan Saladin,
J'ai vu, par un beau soir, près d'une vasque pleine,
S'épanouir la rose à l'ombre du jasmin!

XIX

LES VILLES

Vous êtes à mon cœur plus douce que les villes
Que l'on voit apparaître à l'aurore et qui sont
Chères au souvenir par l'écho de leur nom,
Venises au beau ciel ou dansantes Sévilles.

Qu'elles dressent dans l'air dômes ou campaniles,
Flèches, clochers, tour à créneaux, porte à blason,
Et que leur fier passé domine, à l'horizon,
Plaines, forêts, lacs, ports ou golfes semés d'îles :

C'est en vous, pour jamais, que j'ai cherché l'abri;
Vous êtes le séjour où murmure sans bruit
Le peuple rouge et du chaud sang qui vous habite.

Tandis qu'à vos pieds nus coule, souple et joyeux,
Parmi les roseaux d'or où je chante sa fuite,
Le fleuve de mes jours qui reflète vos yeux.

HENRI DE RÉGNIER

MUSIQUES ÉTRANGÈRES

Depuis trois années, des fêtes nouvelles sont venues s'inscrire au calendrier des amateurs de musique; elles se célèbrent sur la fin du printemps, vers l'époque où les salons de peinture nous ouvrent leurs perspectives bariolées, où les grands virtuoses traversent Paris dans le fracas des applaudissements. C'est alors qu'on nous invite à de solennelles et somptueuses réceptions de musiques étrangères. Ce sont de fort belles salles, où le « tout-Paris » se rencontre, se reconnaît et se dévisage à coups de lorgnette, où les perles rivalisent avec les diamants.

Les Italiens furent conviés les premiers; ils nous donnèrent de mémorables représentations, où nous pûmes contempler de près les pauvretés musicales et le conventionnel réalisme d'un opéra dégénéré dont *Cavalleria rusticana* était bel et bien l'un des meilleurs ouvrages, et où *Paillasse* même tenait encore un rang fort honorable. Vint ensuite un honnête, pesant, sincère et fade oratorio anglais, qui pouvait se décorer de ce sous-titre : « hommage à Mendelssohn ». Cette année seulement, on a fait un choix plus heureux, en nous offrant, d'une part, la *Salomé* de M. Richard Strauss, dernier effort de la musique allemande contemporaine, et, d'autre part, en une série de cinq concerts, toute une anthologie de cette musique russe que les Allemands méprisent, et que depuis longtemps nous aimons sans la connaître autant que nous voudrions. Et, cette fois, le succès de l'une et l'autre entreprise a été réel; le prix élevé des

places, la mode, et le nom des interprètes, n'en ont pas été les seules causes : les œuvres ont eu leur part, la meilleure, et la seule qui nous intéresse ici.

I

L'accueil très favorable que le public parisien a fait à *Salomé* amènera-t-il un rapprochement entre les musiciens de France et d'Allemagne? Depuis bien des années, les relations manquent de cordialité : les déboires de Wagner n'ont pas encore été oubliés, et la critique allemande ne nous a jamais rendu l'estime que de fâcheuses manifestations l'avaient déterminée à nous retirer. Musique française est, de l'autre côté du Rhin, synonyme de musique légère ou facile : la *Carmen* de Bizet, dont Nietzsche opposait rageusement la chaleur « africaine » à la brumeuse métaphysique de Wagner, marquait jusqu'à ce jour le dernier terme où pouvait parvenir, du côté de la France, l'admiration germanique, la borne que le goût de nos voisins se refusait à franchir. Il me souvient d'avoir lu, voilà trois ans, un article d'un journal musical de Leipzig[1], où l'auteur faisait reproche à ses compatriotes de leur ignorance et leur signalait l'existence d'une école française moderne : elle se résumait en quelques noms inégalement connus, parmi lesquels dominaient ceux des faiseurs de romances; Claude Debussy n'était pas cité, et le titre de l'article trahissait le plus ingénu dédain pour un art qu'on n'estimait capable que de miniatures : *Über neue jungfranzösische Kleinkunst* (*les petites compositions de la jeune école française*).

De notre côté, si nous avions adopté Wagner au point de l'imposer à l'habituelle incurie de notre Opéra, nous ne pouvions goûter Brahms, malgré l'effort de M. Colonne pour nous intéresser à ses quatre symphonies, et ce crime effaçait tout le mérite du bon accueil réservé à l'agréable *Hänsel et Gretel* de Humperdinck, au *Till Eulenspiegel* ou au *Don Quichotte* de Richard Strauss. Cette situation si pénible s'améliore aujourd'hui : *Pelléas et Mélisande* a été joué à Francfort, le 19 avril dernier; et les gallophobes *Signale für die musikalische Welt*

1. *Neue Zeitschrift für Musik*, 24 février 1904.

ont jugé bon de rééditer à cette occasion[1] toutes les formules usées de la critique routinière : — musique sans mélodie ni tonalité, accords durs et discordants, galerie de monstres harmoniques (*Galerie harmonischer Missgeburten*); — mais l'honnête *Musikalisches Wochenblatt*[2] reconnaît le succès de l'œuvre et les qualités d'une musique « délicate et sensible » (*feinnervig, empfindsam*). Par un juste retour, on vient de voir, à la fin de chacune des six représentations de *Salomé*, M. Richard Strauss paraître sur la scène du Châtelet et répondre à l'ovation du public par des saluts nonchalants et las, où perçait la fatigue du chef d'orchestre plus que la satisfaction de l'auteur acclamé.

Et cependant *Salomé* est bien loin de nous, presque aussi surprenante, et, par endroits, choquante pour nos oreilles que peut l'être *Pelléas et Mélisande* pour un auditeur allemand. Peu d'œuvres portent un caractère national aussi marqué; et il est fort heureux que l'interprétation — pour ce qui est des acteurs au moins — ait été entièrement germanique : c'est bien ainsi qu'il faut entendre *Salomé*, en allemand, avec une héroïne qui gesticule et dont la voix claironne, un Hérode d'opéra-bouffe, un Iokanaan figé en la chaste immobilité des Lohengrin et des Parsifal. Les acteurs belges du théâtre de la Monnaie, dont le jeu plus discret était mieux fait pour nous plaire, ont cependant moins bien servi l'œuvre : en la francisant, ils en ont rendu les défauts plus sensibles.

*
* *

Le « poème » dont a fait choix M. Richard Strauss n'a rien de germanique pourtant : il serait plutôt cosmopolite. Écrit en français par l'Anglais Oscar Wilde pour madame Sarah Bernhardt, qui ne le joua pas, publié en 1893 à la librairie de l'Art Indépendant[3], il faut représenté, le 12 février 1896, au théâtre de l'Œuvre, et accueilli par des bravos

1. 24 avril 1907.

2. 2 mai 1907.

3. Cette édition est devenue rare. L'exemplaire de la Bibliothèque Nationale a déjà disparu.

consolateurs qu'on ne pouvait refuser à un écrivain célèbre et malheureux.

Directement inspirée de l'*Hérodias* de Flaubert, la *Salomé* d'Oscar Wilde n'use pas du même langage. « Étale-toi dans la poussière, fille de Babylone! — clamait le Iokanaan français. — Fais moudre la farine! Ote ta ceinture, détache ton soulier, trousse-toi, passe les fleuves! ta honte sera découverte, ton opprobre sera vu! tes sanglots te briseront les dents! L'Éternel exècre la puanteur de tes crimes! Maudite! maudite! Crève comme une chienne! » Le Iokanaan d'outre-Manche reprend sans vigueur : « Où est celle qui s'est abandonnée aux capitaines des Assyriens? où est celle qui s'est abandonnée aux jeunes hommes d'Égypte qui sont vêtus de lin et d'hyacinthe, et portent des boucliers d'or et d'argent, et qui ont de grands corps? Dites-lui de se lever de la couche de son impudicité, de sa couche incestueuse, afin qu'elle puisse entendre les paroles de celui qui prépare la voie du Seigneur; afin qu'elle se repente de ses péchés. Quoiqu'elle ne se repentira (*sic*) jamais, dites-lui de venir, car le Seigneur a son fléau dans la main. »

On trouve de tout dans cette prose de lettré étranger : des souvenirs de Flaubert, des imitations de Shakspeare, des réminiscences de Renan, des lambeaux d'Évangile, des restes de rhétorique anglicane, des incorrections, et surtout cette recherche soutenue, ce goût volontaire du factice et ce sens du détail inattendu qui caractérisent les esthètes anglais, — qu'ils se nomment Ruskin, Oscar Wilde, Rossetti, Max Beerbohm, Burne Jones ou Aubrey Beardsly, — et les apparente de fort près aux humoristes du même pays. Sans doute, l'esprit du public est tel en Angleterre que l'ironie est la seule attitude permise à un artiste raffiné. « Nous avons eu — écrit Oscar Wilde [1], — de la belle poésie en Angleterre, parce que le public ne l'a point lue et en conséquence ne l'a point influencée. Le public aime à outrager le poète, car celui-ci est un individuel, mais une fois qu'il l'a insulté, il le laisse en paix. Quant au roman et au drame, arts dans lesquels le public trouve plus d'intérêt, le résultat du pouvoir populaire a été absolument ridicule. Aucun pays ne produit de si mauvais romans, de si fastidieuses nouvelles, de

1. *L'Ame de l'homme*. Traduction de Paul Grosfils (Bruges, A. Herbert).

si imbéciles et vulgaires pièces de théâtre que l'Angleterre. » Et M. Wells nous déclare aussi [1] que « la plus grande quantité des livres anglais sont des romans adaptés à l'intellect des femmes, des enfants ou des commerçants retirés ». Si telles sont les exigences de la majorité des lecteurs anglais, on conçoit que la littérature artistique, celle qui n'est qu'un pur divertissement, une libre fantaisie, sera forcément une littérature de cénacle ; elle parlera un langage convenu, pour dérouter la foule. Une préciosité naîtra ainsi, un euphuisme d'esthètes, tout en malignité cachée, et dont le jeu favori sera de contredire au sérieux des pensées par l'étrangeté calculée de l'expression. Les romans d'Oscar Wilde (écrits, par bonheur, en anglais) sont peut-être les chefs-d'œuvre de cette littérature ésotérique, dont les dessins d'Aubrey Beardsly sont les plus exactes illustrations.

Car il ne faut pas oublier que *Salomé*, malgré les défauts de la langue, témoigne, comme les autres ouvrages de l'auteur, d'une haute et vive intelligence. Oscar Wilde a été séduit d'abord par un savoureux contraste : — la vierge Salomé, fille d'Hérodias et belle-fille d'Hérode, pareille, en sa blancheur équivoque, à la fleur pâle d'un sol empoisonné, et le prophète vêtu de peaux de bêtes, implacable, inaccessible, féroce. — Et il eut une idée qui me paraît fort belle, quoi qu'on ait pu dire, puisqu'elle donne une vie puissante au personnage de Salomé : au lieu de laisser à la jeune fille le rôle, que lui prête l'histoire, de simple instrument des vengeances maternelles, il l'a faite amoureuse du prophète, en raison même de sa dureté, de ses yeux ardents et de ses paroles cruelles, et aussi de son « corps blanc comme les neiges », de ses cheveux pareils à des « grappes de raisin », et de sa bouche « plus rouge que les pieds des colombes qui demeurent dans les temples ». Malgré les artificielles fleurs de littérature dont il se décore, ce sentiment ne manque ni d'intérêt ni de vérité. On sait la suite : la glaciale indifférence du Précurseur et ses malédictions, la danse de Salomé devant la convoitise d'Hérode, la tête promise, tranchée enfin, et le long baiser sur les lèvres froides...

Il y a certes dans ce dénouement du satanisme, mais non pas

1. *Anticipations*. Traduction de Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, p. 265 (Paris, *Mercure de France*).

à la façon de tel de nos romantiques qui prétendait boire du sang dans les crânes; nul emportement ici, nulle hâblerie; le style reste entièrement de sang-froid, clair, précis, ingénieux, il ne sacrifie aucune de ses métaphores : c'est un satanisme concerté, arrangé, réglé comme le cérémonial de quelque messe noire. D'ailleurs la présence d'Hérode, personnage un peu comique avec ses terreurs et les bourgeoises querelles qu'il cherche à sa femme (*Vous entendez comme elle me répond, votre fille... Voilà comme vous l'avez élevée, votre fille...*), suffit à nous avertir qu'il ne faut pas prendre trop au tragique ces jeux d'un prince des lettres. C'est ici une forme de littérature très spéciale et proprement anglaise, où l'art confine sans cesse à l'artifice, où l'auteur comme le lecteur sont toujours en pleine possession d'eux-mêmes, s'intéressent également à l'horreur du spectacle et aux détails du tableau, et goûtent en amateurs une émotion intellectuelle, soigneusement arrêtée au moment où elle risquerait de passer jusqu'au cœur. C'est ce qu'Aubrey Beardsly a fort bien compris, dans ces dessins de l'édition anglaise où nous voyons une Salomé à sa toilette, mince et impudique, devant une étagère où voisinent *la Terre* d'Émile Zola, *Manon Lescaut* et les œuvres du marquis de Sade.

*
* *

La musique de M. Richard Strauss est bien loin de ressembler aux compositions de Beardsly : elle rappellerait plutôt les couleurs crues et le dessin fougueux de Böcklin. Comme dans les tableaux de Böcklin aussi, la force et l'ardeur de l'artiste donnent à l'œuvre un mouvement général; mais il y a des détails qui nous choquent, des lignes dépourvues d'accent, des figures traitées sommairement, toutes de convention. Il faut obéir cependant, il faut baisser la tête et se laisser entraîner : car c'est là une musique impérieuse, s'il en fut jamais. Écoutez cette déclamation rude et heurtée, tout en sursauts et en éclats, en chutes brusques suivies de montées à donner le vertige, toute hérissée de pics et creusée de précipices. C'est là le procédé de Wagner, aussi opposé qu'il est possible au génie de notre langue et à notre goût du naturel : procédé de grossisse-

ment, qui exagère le relief d'une parole déjà violemment articulée. Mais M. Strauss va plus loin encore, et l'on a vraiment peine à croire qu'il ait écrit d'abord ces chants sur le texte français, tant les intervalles y sont énormes, et les accents explosifs. Écoutez cet orchestre qui ne nous épargne rien, suit le poème pas à pas, en éclaire crûment tous les bons et tous les mauvais côtés, nous assène ses motifs à grands coups de dissonances et les développe avec ténacité. Rien de plus étranger à un art pareil que la réserve, la discrétion ou la finesse. Il n'est pas question de suggérer, mais d'imposer; ni de plaire, mais d'ordonner; ni d'inviter, mais de contraindre. Il faut grossir, forcer, outrer, afin de plier devant soi la foule attentive, de la tenir sans résistance possible, sans discussion, sans haleine presque.

C'est pour la foule, en effet, pour la masse, pour le grand public anonyme, que l'œuvre a été écrite. Il ne s'agit plus ici de cénacle, ni d'initiés. La salle est vaste, ouverte à tout venant. Il importe que tous soient saisis. C'est pourquoi M. Strauss a laissé tomber tout ce que le subtil poème contenait d'ironie imperceptible, de savantes bigarrures et aussi de sensualité secrète et raffinée. Sa musique ne cherche en aucune manière à nous amuser par des détails ou des oppositions que les connaisseurs seuls seraient en état de savourer. Et elle a trop de vigueur pour être luxurieuse. Qu'est-ce que la fameuse danse des sept voiles? Une violence déchaînée, coupée d'une langueur factice, sans rien de troublant ni de tentateur. Qu'est-ce que le terrible baiser sur les lèvres du décapité et le long monologue qui le précède? Un triomphe désespéré, le cri de victoire et de douleur d'un être qui n'a su conquérir que par le meurtre; une horreur tragique, accrue par les ombres sinistres de la nuit, une angoisse mortelle : rien, ici encore, ne parle de plaisir. Il semble qu'en de telles âmes l'amour soit une ambition, le désir une énergie. Ou, du moins, ce qu'on nous montre du personnage, c'est la tension de ses nerfs, l'emportement de sa volonté, la soif de posséder qui le torture; ce n'est pas le charme qui le hante ou la volupté qu'il rêve. C'est encore bien moins l'émotion de son cœur. Il ne saurait être ici question de cœur. Nulle trace de sympathie, de tendresse humaine, de générosité. Nous voilà décidément bien loin de Wagner

qui, s'il nous entraînait avec une maîtrise égale, encore que plus persuasive, du moins nous portait vers les cimes blanches de l'héroïsme et du renoncement, ou nous faisait voguer à pleines voiles sur l'infini des océans d'amour. Rien de pareil ici : cet effort immense est sans but; nul idéal ne l'oriente; il n'aboutit qu'à nous tenir muets devant un spectacle atroce. Pourquoi? Pour le plaisir; parce que l'art n'est pas une morale, et qu'il importe peu que l'objet soit beau ou laid, pourvu que la représentation en soit fidèle, efficace, éloquente. Telle est la doctrine dont se réclame, évidemment, l'auteur de la musique de *Salomé*.

Oscar Wilde n'avait cure, lui non plus, de prêcher la vertu, ou d'inspirer tel sentiment ou tel autre à ceux qui le liraient. Comme M. Richard Strauss, il avait passé depuis longtemps les frontières de ce monde inférieur où le bien s'oppose au mal. Mais sa fantaisie restait confinée dans le cercle étroit des lettres. M. Richard Strauss la tire brutalement au dehors, la jette en pâture à la foule. Transposition imprévue, et dont l'art lui-même n'a pas trop à se féliciter : le charme subtil de l'œuvre disparaît; une force despotique le remplace; nous sommes subjugués, mais nous ne sommes pas gagnés. On sort de là brisé, anéanti, la tête et le cœur vides. Le torrent a passé; rien n'est resté derrière lui. Œuvre triste, que celle que l'on subit, et que l'on ne peut aimer.

Se faire aimer, tel n'est pas le souci de l'Allemagne d'aujourd'hui. Ils sont bien passés, les temps de l'ancien idéalisme humanitaire : l'ivresse de la victoire, l'orgueil de la prospérité ont dissipé ces rêveries. Ce qu'on veut aujourd'hui, c'est la domination. A la fin de la belle étude sur Richard Strauss parue ici-même [1], M. Romain Rolland signalait déjà ce délire de pouvoir qui s'empare de l'Allemagne. Le mal a fait des progrès. Aujourd'hui la moindre résistance irrite, le moindre geste d'indépendance exaspère. Il faut briser tous ceux qui ne s'inclineraient pas devant la suprématie germanique. De là une politique que nous connaissons, toute de menaces et de colères. De là aussi une musique de tyran. Aucune idée suivie, en tout cela : il faut simplement commander n'importe quoi

1. 15 juin 1899.

à n'importe qui. On sait qu'une auguste défaveur a longtemps signalé M. Richard Strauss à la méfiance du public et à l'adoration des cercles artistiques. On n'en saisit pas bien les motifs : car il semble que nulle musique mieux que celle de l'auteur de *Salomé* ne pouvait accompagner les parades guerrières de l'Allemagne impériale; à ceux qui rêvent de poudre sèche, de sabre aiguisé, de poings toujours tendus, il faut une musique despotique, agressive, implacable.

Donc l'anneau de la Toute-Puissance a été conquis, et Wagner avait bien raison: il porte malheur à qui le garde. Comment ne pas sentir l'amertume profonde d'une âme qui ne croit à rien, qui n'aime ni n'estime ceux à qui elle veut s'imposer, et ne sait elle-même où elle va? Les plus éloquents accents de *Salomé*, ceux qui seraient beaux et touchants, si l'on n'y devinait un tel mépris de l'univers entier, sont les accents de la désolation. Le ton général de l'œuvre est dur et sombre, sauf dans les endroits où il fallait parler de pureté, de charité: tout alors devient fade. Car il y a encore, en cette musique, cette dernière désillusion, qu'elle paraît indifférente aux idées qu'elle emploie. Peut-être M. Richard Strauss a-t-il ici compté sur le mauvais goût d'un peuple nourri de Brahms pour applaudir justement aux plus usées de ses formules mélodiques. Ou bien, virtuose de l'orchestre, se fait-il fort de donner, par la magie des timbres, un intérêt et une couleur aux thèmes les plus vulgaires? Je ne sais, mais il est des pages de *Salomé*, — à peu près tout le rôle de Iokanaan, — où il semble que M. Richard Strauss ait cessé de penser par lui-même.

Et avec cela, en son orgueil désabusé, en son despotisme sans joie, en son découragement terrible, cette musique a sa grandeur. Elle recèle en elle une force qui ne sait à quoi se prendre, mais qui par elle-même est admirable. Il n'est pas donné au premier venu de remuer sans effort de pareilles masses d'orchestre, ni de précipiter vers on ne sait quels abîmes une course aussi furieuse. Ce qui sauve l'œuvre et permet l'espoir, c'est son énormité même ; ce sont ses proportions cyclopéennes, c'est la sorte de rage impétueuse qui la soulève tout entière. Étourdi par la victoire, énervé par un luxe nouveau, le Barbare s'est amolli, s'est fait Byzantin. Il se consume en sports inutiles, qui ne l'amusent pas toujours. Mais il a gardé

intacte la puissance première de sa nature, ses bras robustes, son vaste front, sa stature de géant. Animé d'une foi nouvelle, il deviendra capable de construire un empire, qui ne sera plus un empire de fer, de feu et de sang.

II

La musique russe est née le 27 novembre (9 décembre) 1836, le soir où fut acclamé, au Grand-Théâtre de Saint-Pétersbourg, le premier opéra national : *la Vie pour le Tsar*, de Mikhaïl Ivanovitch Glinka. Depuis cent ans déjà, l'on jouait des opéras en Russie; Francesco Araja, de Naples, appelé à la Cour impériale en 1735, y avait introduit le genre, tel que les Italiens le colportaient alors à travers toute l'Europe : Sémiramis, Alexandre, Séleucus et Didon firent entendre, là comme ailleurs, leurs langoureuses mélodies et leurs vocalises de bravoure. Ce n'est qu'en 1751 que l'on osa chanter à la scène en langue nationale : Féodor Grigoriévitch Volkof fut le premier librettiste de l'Empire; mais son drame prudemment classique, *la Clémence de Titus*, fut mis en musique par l'inévitable Araja. En 1755, par la volonté de l'impératrice Élisabeth, ce furent des artistes russes qui interprétèrent *Céphale et Procris*, dont les paroles avaient été fournies par Soumaroukhof. Le goût italien domina sans mélange jusqu'au début du XIXe siècle, où Boïeldieu vint offrir à Saint-Pétersbourg les produits de sa facile veine : *Aline, reine de Golconde* (1804), le *Khalife de Bagdad* (1806), les *Voitures versées* (1808). Mais le succès, d'ailleurs passager, de ces œuvres, ne diminua en rien le prestige des Italiens : aujourd'hui encore ils passent, aux yeux de beaucoup de Russes, pour les rois de la musique; il n'y a pas si longtemps que l'Opéra italien de Saint-Pétersbourg était le seul que l'aristocratie daignât fréquenter.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que les premiers compositeurs russes aient à peine mérité ce nom, tant ils s'évertuent à copier avec exactitude leurs modèles italiens. Dimitri Stépanovitch Bortnianski (1751-1825) est le plus remarquable; ses compositions religieuses, écho fidèle des enseignements de son maître Galuppi, sont encore exécutées, tant à l'église que dans les

concerts, et trouvent de nombreux admirateurs. Glinka lui-même subit l'attrait de la musique italienne.

Il était né, le 20 mai 1804, à Novospasski, dans le gouvernement de Smolensk, d'une famille de petite noblesse. C'était un enfant intelligent et maladif, d'une sensibilité extrême. La vie seigneuriale de l'époque, toute de jeux et de fêtes, accordait une place importante à la musique en ses divertissements. Un oncle de Glinka, établi à huit verstes de là, possédait un orchestre renommé, que l'on faisait venir pour réjouir les hôtes de marque. Un jour, ces musiciens exécutèrent une composition du clarinettiste finlandais Crusell : un quatuor pour clarinette et instruments à cordes. Glinka avait alors dix ou onze ans : ces sonorités tendres le touchèrent au point qu'il passa la journée entière « dans une sorte de fièvre, perdu en une douce et mystérieuse mélancolie[1] ». C'est de ce jour que date son amour passionné pour la musique. Il passa le meilleur de son temps à écouter l'orchestre de l'oncle ; bientôt il s'essayait lui-même à la composition. Le 25 avril 1830, il commençait un voyage en Italie, — conseillé par les médecins, mais dont le musicien comptait bien tirer profit. — Donizetti et Bellini lui inspirèrent des transports que nous avons peine à comprendre aujourd'hui ; à une représentation de la *Somnambule*, à Milan, « les artistes eux-mêmes pleuraient et communiquaient au public leur émotion... Et nous, dans la loge de l'ambassadeur, Chteritchi et moi, nous tenant embrassés, nous répandions aussi un torrent de larmes d'enthousiasme et d'attendrissement[2]. » Mais peu à peu son ardeur se calma. Il y avait entre les Italiens et lui une profonde différence d'humeur et de tempérament : Glinka était faible, valétudinaire. Il n'était pas né pour ce *sentimento brillante*, où il reconnaissait « une impression de bien-être, propre à un organisme que met en joie le bienfaisant soleil du Midi ». Et il ajoutait, en exagérant un peu, à son image, la tristesse du caractère russe : « Nous autres gens du Nord, nous sentons autrement ; les émotions ou bien ne parviennent pas jusqu'à notre cœur, ou bien nous

1. Glinka, *Autobiographie*, — cité par Bazounof, *Glinka* (Saint-Pétersbourg, 1891). — Toutes les traductions du russe citées dans cet article sont nouvelles.

2. Glinka, *Autobiographie*, — cité par Bazounof.

secouent profondément... Pas de milieu pour nous entre la joie folle et les larmes amères... L'amour lui-même s'unit toujours, chez nous, à la mélancolie. » Lorsque, au début de 1834, il rentra à Saint-Pétersbourg, c'est une musique russe, et non plus italienne, qu'il voulait donner à ses compatriotes.

Les Russes reconnaissent, en effet, dans la *Vie pour le Tsar*, un caractère national marqué, qui s'accuse plus fortement encore dans le second opéra de Glinka, *Rousslan et Ludmilla*; c'est même pour ce motif que l'œuvre n'aurait eu aucun succès à son apparition (27 novembre 1842) : elle aurait surpris un public accoutumé aux facilités italiennes. Ce sont là des nuances que nous ne saisissons pas très nettement : notre impression, devant l'un et l'autre ouvrage, est à peu près pareille, et la scène de *Rousslan* par où débutaient les récents Concerts russes nous a seulement révélé un excellent musicien, dont l'inspiration abondante, l'harmonie délicate, l'orchestre clair et les chœurs animés ne manquent pas d'agrément, mais sont à coup sûr dépourvus de toute couleur slave. Il faut un effort pour se souvenir que Glinka fit entrer dans son œuvre quantité de thèmes empruntés au chant populaire des Russes, quelques mélodies orientales rapportées du Caucase, et même la chanson d'un postillon finlandais. Tous ces motifs sont traités de telle manière que nous avons peine à les discerner : le style reste toujours italien, brillant, superficiel, propre à détacher, à isoler en pleine lumière une mélodie agréable, une belle voix. Glinka avait trop aimé l'Italie, il s'était baigné avec trop de volupté dans ces eaux transparentes et chaudes, pour pouvoir renoncer à leur molle caresse. Plongés dans les mêmes flots, ses contemporains n'ont senti que la nouveauté des idées; nous sommes plus frappés, au contraire, de ce que la forme offre de conventionnel, de rudimentaire et de suranné : nous n'apprécions plus à sa valeur une musique expansive, fraîche, vivante, et souvent décorée de poétiques couleurs.

C'est donc sous les auspices de la musique italienne que la musique russe est née; elle s'est formée dans un milieu saturé d'italianisme. Il ne convient pas de s'en affliger. A la Russie sans art il fallait une école; tout eût été perdu si dès les pre-

miers jours l'Allemagne lui eût donné ses leçons. La musique allemande a les plus beaux titres de gloire, mais rien ne peut grandir à son ombre. Conquérante, elle traite tous les pays de l'Europe comme des colonies, où les races indigènes doivent être détruites au nom de la civilisation. Il faut voir avec quel négligent dédain le Dr Hugo Riemann[1] parle des efforts des Russes et des Tchèques pour se créer une musique nationale, fondée sur l'observation des mélodies et des rythmes populaires. Il ne reconnaît là que « barbarismes » dont la mode passera bientôt, « peintures fidèles d'un état du sentiment musical plus que naïf, dont la pauvreté est lamentable ». L'Italie ignore ce dogmatisme ; elle ignore aussi beaucoup d'autres choses qu'un musicien aurait intérêt à connaître ; mais du moins elle n'étouffe pas les instincts primitifs. C'est pourquoi son influence est souvent meilleure que sa musique. Il y a dans ce pays une source de mélodie où les plus grands musiciens du Nord, un Bach, un Beethoven, un Wagner, n'ont pas craint de puiser. L'homme des cieux mélancoliques va chercher là une joie insouciante dont il a le secret désir. Sans l'Italie, depuis longtemps, la musique aurait désappris de chanter.

Le sentiment de la mélodie, le respect de la voix humaine, voilà ce que la musique russe doit à l'Italie ; voilà du moins ce qu'elle n'a pas perdu à son contact. Toutes les œuvres de l'école nationale sont construites sur quelques motifs nets, qui s'enlèvent vigoureusement sur un fond d'orchestre ou d'harmonie. Et l'opéra russe n'a jamais craint de donner asile à ces airs, à ces romances et à ces chansons contre lesquels Wagner, et plus encore ses disciples, ont prononcé un arrêt de mort. Même un réaliste comme Dargomyjski, dans son *Convive de pierre* (1872), où il s'attache à suivre mot pour mot son texte, à traduire avec la plus scrupuleuse exactitude les nuances de déclamation, en se gardant d'inscrire sa mélodie en des formes musicales définies, réserve encore au chanteur la place privilégiée : il accompagne, à l'orchestre, les accents de la voix, sans jamais les noyer dans ces flots mouvants, déchaînés par Wagner, et dont on eut tant de peine ailleurs à arrêter l'inva-

1. *Histoire de la musique après Beethoven* (en allemand), page 521 (Berlin, Spemann).

sion. La musique russe a gardé toujours une clarté et une précision aussi opposées que possible au génie de l'Allemagne, mais dont le goût italien n'était pas l'ennemi.

***

Après Glinka, d'autres poursuivirent l'œuvre entreprise : son appel fut entendu. C'est l'exemple et le conseil de Glinka qui enlevèrent Dargomyjski à l'influence de Meyerbeer et d'Halévy, et le déterminèrent à chercher dans la *Roussalka* (1865) une couleur nationale, et, dans le *Convive de pierre*, une imitation rigoureuse de toutes les inflexions de la langue russe. Mais les vrais continuateurs de Glinka furent les fameux « cinq » : Mily Alexéiévitch Balakirev (né en 1836), Alexandre Porfiriévitch Borodine (1834-1887), César Antonovitch Cui (né en 1835), Modeste Pétrovitch Moussorgski (1839-1881), Nicolas Andréiévitch Rimski-Korsakov (né en 1844). Jeunes encore, ils se connurent, se confièrent leurs espérances, et une amitié fidèle se noua entre eux, ou plutôt une alliance inébranlable contre l'indifférence et l'hostilité du public. Car il faut bien dire que la musique russe a été imposée à la Russie. Ceux qui nous reprochent de nous dénigrer sans cesse nous-mêmes et de ne réserver un bon accueil qu'aux gloires étrangères feraient mieux, sans doute, d'aller porter leurs remontrances à l'autre extrémité de l'Europe. Rien n'égale le dédain avec lequel les hautes classes de la société accueillirent les efforts de ceux qui voulaient lui donner un art national. Délaissé de tous, Glinka ne dut un regain de gloire qu'à la visite de Liszt et à l'enthousiasme que ce généreux musicien manifesta pour *Rousslan*. De nos jours, Moussorgski n'a été, je ne dis pas fêté, mais connu du public russe qu'après avoir fait, grâce au zèle de M. et madame d'Alheim, un triomphal tour d'Europe. On peut en Russie être un amateur passionné de musique, assidu à tous les concerts de virtuoses, et ignorer les quatuors de Borodine.

L'existence des « cinq » fut donc une lutte; mais une ardeur généreuse était en eux, une foi les soutenait. Leur jeunesse se terminait dans les « années cinquante », à l'époque où une aurore de liberté semblait se lever sur la Russie, où un grand vent d'enthousiasme passait sur le pays et l'éveillait de

son sommeil séculaire. Comme les écrivains de ce temps, un Tourguéniev, un Dostoïevski, un Tolstoï, ils ont l'amour de la vie, le goût de tout ce qui est spontané, sincère, personnel. Balakirev, qui est leur instructeur à tous, ne leur enseigne pas les règles abstraites du contrepoint et de l'harmonie : il leur montre, par l'exemple de Beethoven, Schumann, Schubert, Glinka et des autres maîtres, de quelle manière les idées s'associent et se développent naturellement. La musique qu'ils rêvent est une musique émancipée du servage classique. « Quand donc — écrit Moussorgski[1] — remplacera-t-on les fugues et les trois actes obligés par la lecture des bons livres et la conversation des gens d'esprit que l'on y rencontre? Ce n'est pas là ce qu'il faut à un artiste d'aujourd'hui, ce n'est pas ainsi qu'il accomplira son œuvre. La vie, sous toutes ses formes, et la vérité, si forte qu'en soit la saveur; la franchise, la parole sincère, *à bout portant*[2], voilà mon ferment, à moi; voilà ce que je veux, ce dont je tremble de m'écarter. Voilà vers quoi je me sens poussé, et où je resterai. » Et c'est pour se tenir plus près de la vie, la peindre de couleurs plus vives et de traits plus fidèles, que les compositeurs de cette école préfèrent aux anciennes formes fixes, symphonies, sonates, trios et quatuors, les formes libres qui ne relèvent que de l'inspiration du musicien ou de sa fantaisie : poème symphonique, romance, musique de théâtre. Leurs symphonies même ou leur musique de chambre, lorsqu'il leur arrive d'en écrire, ont encore un caractère pittoresque ou dramatique; ce n'est pas pour le seul plaisir de la beauté, ou de la symétrie, que les motifs sont exposés ou rappelés : chacun d'eux a une signification, est attaché à un sentiment, ou à une impression, et le plan de l'œuvre est poétique, non musical au sens étroit de ce mot.

Il faut remarquer aussi que, des cinq, nul ne reçut l'éducation professionnelle du musicien : César Cui fit sa carrière dans le génie militaire; Borodine fut professeur de chimie à l'Académie de médecine de Saint-Pétersbourg; Moussorgski commença par être officier avant de passer dans différentes

1. Lettre à Stasov, du 7 août 1875, citée par Stasov : *Moussorgski* (en russe). *Œuvres complètes*, tome III, p. 796 (Saint-Pétersbourg, Skorokhodov).

2. En français dans le texte.

administrations; Rimski a servi dans la marine; le seul qui dès sa jeunesse ait fait de la musique l'occupation unique de sa vie est Balakirev; — encore avait-il d'abord terminé ses études de mathématiques à l'Université de Kazan. — De ce défaut d'apprentissage résulte souvent, dans les œuvres, une sorte de maladresse et une verdeur de style qui peut d'ailleurs être piquante. Lorsque Borodine eut avoué à Liszt qu'il n'avait passé par aucun Conservatoire : « C'est votre bonheur, mon cher monsieur! » lui fut-il répondu. Le bonheur n'est pas tant de n'avoir pas appris, dès le premier âge, le contrepoint et l'harmonie que d'avoir reçu une autre éducation, plus large et plus humaine. L'enseignement des Conservatoires, tel qu'il a été compris jusqu'à nos jours, n'a rien de ce qu'il faut pour former un esprit, car il est tout technique : c'est pourquoi tant de musiciens ont plus de talent que de culture, et en pâtissent. Les compositeurs de l'école russe furent des hommes, avant que d'être des musiciens; leur goût littéraire et leur finesse d'âme leur assuraient une supériorité, une distinction. On pouvait être certain que la musique ne serait jamais pour eux un métier, un *sport*, une virtuosité, mais un langage, une traduction nuancée de la vie de leur cœur ou de celle de leur esprit.

Pour que ce langage fût bien le leur, il fallait qu'il fût national. Comme Glinka, mais avec plus de confiance, de courage et de liberté, ils s'inspirèrent des chants de leur peuple. Lentement formés, au cours des siècles, mûris par le travail des générations, ces chants sont les plus sûrs témoins de l'histoire, les plus fidèles portraits de l'âme russe, les échos toujours vibrants de toutes les émotions qui l'ont touchée. Liés à toute la vie de l'homme, ils l'accompagnent depuis le berceau jusqu'à la tombe, consolent ses labeurs, charment ses ennuis, déchaînent la danse où tout s'oublie, disent les charmes de la fiancée, raillent les ridicules, plaignent l'infortune, évoquent les gloires du passé, règlent la démarche du laboureur, l'effort rythmé du haleur de bateaux, le choc du marteau du forgeron ou de la hache du charpentier : chansons de travail et chansons de fête, chansons de noces et chansons à danser, chansons comiques et chansons épiques, elles font à la réalité entière une auréole de musique, l'enveloppent de douceur, de tendresse et de poésie. Sans le chant

populaire, compagnon des heures mauvaises, ami qui embaume toute peine, comment comprendrait-on l'invincible résignation du peuple russe? Nul peuple au monde n'a tant souffert, et nul n'a tant ni mieux chanté.

*
* *

Aller au peuple, telle fut aussi la pensée de tous les hommes de lettres du temps : le peuple est de beaucoup le meilleur produit du sol russe, et le plus humble moujik nous donne des leçons de bonté, d'indulgence, de charité, d'ironie souriante, parfois de haute philosophie. Mais il y a deux manières, bien différentes, d'aller au peuple : on peut se pencher sur lui en observateur, ou vivre de sa vie, se rendre pareil à lui, se pénétrer de son âme. Un Tourguéniev ou un Tolstoï, peintres merveilleux des âmes aristocratiques, et d'ailleurs sincères amis du peuple, dessinent, plus qu'ils ne les font vivre, leurs personnages de paysans; ce sont les attitudes et les physionomies qu'ils fixent; les sentiments ne leur sont pas familiers; il y a des distances sociales que la plus vive sympathie ne parvient pas à effacer. Dostoïevski ou Gorki, au contraire, appartiennent au peuple : ils ont peiné de ses peines, ils comprennent son langage; l'âme d'un valet de ferme, d'un manœuvre ou d'un forçat est pour eux une âme fraternelle; en quelques mots ils nous la font comprendre, éclairent ses ténèbres mélancoliques ou farouches, et voilà le personnage debout, animé d'une vie que les plus artistiques descriptions ne pouvaient lui donner.

Ce n'est pas au rang d'un Tourguéniev ou d'un Tolstoï qu'il faut mettre Balakirev et Rimski-Korsakov : eux-mêmes, avec la modestie des vrais maîtres, protesteraient contre une pareille assimilation. Mais ce sont esprits de la même classe : leur art est aristocratique. Leur goût pour les mélodies populaires est un goût de seigneurs, épris de traditions et de fêtes, qui invitent à danser sur la pelouse les paysans en costume national; ils leur sourient avec une bienveillante curiosité, ils ne se mêlent pas à leurs groupes joyeux. Très studieux d'ailleurs l'un et l'autre, ils ont noté et publié eux-mêmes un grand nombre

de chansons populaires [1] : leurs recueils sont pareils à des herbiers où les fleurs sauvages, soigneusement étalées, ont perdu le moins possible de leur grâce. Et leurs œuvres sont des parterres où ces mêmes fleurs sont cultivées avec un art savant, qui souvent en augmente l'éclat, et parfois aussi en atténue le parfum. L'oncle de Glinka, qui, au témoignage de son neveu, faisait exécuter, à ses soupers, des « thèmes russes » par son orchestre d'instruments à vent (deux flûtes, deux clarinettes, deux cors et deux bassons), avait au fond le même goût que ces maîtres en l'art de sertir et d'assembler les précieuses mélodies ; mais il n'avait pas leur talent de mosaïstes.

Les thèmes russes ne sont pas les seuls conviés à ces réjouissances de l'oreille : les orientaux y ont leur place et apportent avec eux le souvenir d'un soleil plus ardent, d'une ombre plus fraîche, de couleurs plus tranchées, de rythmes plus entraînants. La Russie elle-même est à demi orientale, puisque les Slaves y sont mêlés, sur bien des points de l'Empire, aux restes des tribus tartares et mongoles. Et le Caucase, depuis qu'il est russe, est un pont jeté entre l'Europe et l'Asie, où toutes les races se croisent en un pittoresque désordre. Ce pays de montagnes, de lacs et de sources a été pour les Russes, au XIXe siècle, une sorte de terre promise et d'Eldorado poétique, d'où Pouchkine et Lermontov, pour ne citer que ceux-là, ont rapporté leurs chants les plus beaux : grâce géorgienne, douceur arménienne, fierté tcherkesse, sauvagerie tartare, finesse persane, tout est rassemblé là pour l'enchantement des yeux et de l'âme. Les musiciens russes ont, eux aussi, subi le charme ; ils ont senti la poésie du hautbois de buis, de la flûte de roseau, et du grave tambourin battu avec une obstination enragée. Ils ont mêlé à leur orchestre ces sonorités colorées et captivantes. Et il est résulté de cette alliance des œuvres chatoyantes et bigarrées comme des tapis d'Orient.

Plusieurs de ces œuvres nous étaient déjà connues, telles que la *Tamara* de Balakirev, poème symphonique, où est glorifiée la beauté cruelle d'une Loreley asiatique, qui charme ses amants par ses danses et les jette ensuite dans l'abîme où

1. Balakirev, *Recueil de chants populaires russes*, — en russe — (Moscou et Leipzig, Belaïew). — Rimski-Korsakov, *Chants nationaux russes*, — en russe — (Saint-Pétersbourg, Bessel).

gronde le Terek. D'autres, nous connaissions des fragments exécutés aux concerts Chevillard ou à ceux du Conservatoire : cette année même, *Sadko de Novgorod* et *Snegourotchka*, opéras de Rimski-Korsakof, étaient parvenus à notre connaissance. Les Concerts russes nous en ont donné une idée plus complète : je ne connaissais, en particulier, ni cette chanson de Lel, de *Snegourotchka*, mélodie flexible où la voix chaude de madame Zbrouéva sonnait avec tant d'ampleur, ni la *Nuit sur le mont Triglav*, troisième tableau de *Mlada*, ni la suite d'orchestre tirée par l'auteur lui-même du *Tsar Saltan*.

Comme il est naturel chez un musicien coloriste, l'opéra de M. Rimski-Korsakov est un opéra-ballet. Le mot est un peu discrédité depuis que la danse de théâtre est devenue chez nous une simple gymnastique. Mais ce sont des ballets à la mode du XVIIIe siècle français, mêlés de chants qui permettent une action suivie et intelligible, et où chaque épisode, chaque danse a son caractère propre. Il y a seulement cette différence que notre froide mythologie classique est remplacée ici par une mythologie nationale : — contes de fées, fantastiques récits d'aventures, aussi riches en incidents imprévus que les *Mille et une Nuits*, mais naïfs et sans luxure ; Snegourotchka, la fée des neiges, fille du roi Hiver et de la reine Printemps (ce nom en russe est féminin), aimée du berger Lel, victime elle-même de l'amour, et qui, au jour des noces, ne peut résister au soleil et s'évanouit comme fond la neige ; Mlada, âme errante au pays des fantômes ; Sadko de Novgorod, le Sindbad des pays slaves ; le tsar Saltan, dont le fils règne sur une île magique et possède un écureuil enchanté qui change les noix en émeraudes... Toutes ces légendes ressuscitent la splendeur et la pureté des anciens costumes russes et orientaux ; toutes se prêtent à des danses variées, à de pittoresques symphonies. J'ai sous les yeux une édition d'un vieux conte russe, *Vasilissa la belle*, ornée de compositions de Bilibine : on y voit chevauchant, l'un après l'autre, le cavalier blanc, le cavalier rouge et le cavalier noir ; la sorcière armée du pilon dans la forêt où s'arrondissent les oronges, le crâne aux yeux phosphorescents, et la maison portée sur une patte de poule. La musique de M. Rimski-Korsakov est pareille aux images de ce livre. Sans doute, on peut lui reprocher d'être purement

décorative et d'ignorer l'émotion profonde; mais les couleurs ont leur beauté, les sons ont leur magie. En un temps comme le nôtre, où l'art se débarrasse avec tant de peine des idées morales et philosophiques qui l'ont obscurci, une telle musique a le grand mérite de nous rappeler qu'il y a aussi une beauté dans le plaisir des sens.

Borodine est plus ému. Ce fils d'un vieux prince d'Imérétie et d'une jeune Russe de Narva fut un enfant nerveux. Il devint, par la suite, un chimiste de mérite, et un musicien élégiaque et tendre. Par malheur, une vie trop remplie ne lui laissait libres, pour l'art, que les journées de vacances ou de maladie. « Je suis, disait-il à Liszt, un musicien du dimanche. — Mais le dimanche est toujours un jour de fête! » répondit Liszt avec courtoisie. Sa musique est délicate et touchante; la douce chaleur de son cœur, dont témoignent des lettres exquises [1], se communique à tout ce qu'il touche, et même à tout ce qu'il emprunte, soit de la Russie, soit de l'Orient : car les mélodies orientales, elles aussi, sont de sa race. C'est pourquoi Stasov voit en lui « le compositeur chez qui se manifeste avec le plus de force et de talent le caractère russe et le caractère oriental qui en est inséparable ». Mais ses œuvres sont peu nombreuses, peu abondantes, et l'inspiration ne s'y soutient pas toujours. *Le Prince Igor*, en particulier, dont les concerts russes nous ont donné un air, un duo, et un tableau entier, est assez inégal, et renferme, à côté de gracieuses mélodies, des pages sur lesquelles le musicien, visiblement, a peiné. Borodine a d'ailleurs eu, semble-t-il, peu de goût pour cet ouvrage : Stasov lui avait, dès 1869, fourni son livret, tiré d'un des plus vieux chants épiques de la Russie, le *Dit de la bande d'Igor*. Sans cesse abandonné, puis repris, le travail du musicien n'était pas encore achevé quand il mourut, le 15 février 1887. Il fallut le dévouement amical de MM. Rimski-Korsakof et Glazounov pour terminer l'œuvre et la rendre susceptible d'exécution.

Plus inégal encore, plus capricieux surtout et plus décevant parfois, est Moussorgski, l'enfant perdu de la bande, le bohème

1. Publiées à la suite de la biographie de Borodine par Stasov, dans l'ouvrage intitulé *Borodine, sa vie, ses lettres et ses articles*, — en russe — (Saint-Pétersbourg, Souvorine, 1889).

incorrigible qui ne put jamais s'astreindre à nul travail suivi. C'est lui aussi qui, par instants, arriva jusqu'au génie, c'est en lui seul qu'a passé le grand souffle de l'inspiration populaire; et la musique russe honore aujourd'hui en lui son Gorki, un Gorki plus irrégulier encore, mais aussi plus cultivé, plus sincère et meilleur, sans « amertune » ni révolte.

Singulière existence que celle de Moussorgski! Né dans une famille de petite noblesse, il était, à dix-sept ans, officier au régiment Préobrajenski; Borodine le rencontra à l'hôpital militaire, un jour qu'ils étaient de service tous deux : « C'était un officier élégant comme une image : l'uniforme tiré à quatre épingles, bien ajusté, les pieds en dehors, les cheveux glacés de pommade, les ongles polis, les mains soignées, des mains de seigneur. Ses manières étaient d'une distinction aristocratique, comme aussi son langage, qui était du bout des lèvres, et coupé de phrases françaises légèrement prétentieuses. Quelques traces de fatuité, modérée d'ailleurs. Une politesse et une éducation extraordinaires. Les dames étaient folles de lui. Il s'asseyait au piano, et, avec un mouvement coquet de ses petites mains, il jouait de la manière la plus douce et gracieuse des fragments du *Trovatore*, de la *Traviata*, et autres; et un bourdonnement courait : Charmant! Délicieux!...[1] » Trois ans après, en 1859, il avait déjà quitté le service pour se consacrer entièrement à la musique; il avait « gardé son élégance de tenue et de manières, mais perdu toute trace de fatuité ». Vingt ans après, c'était un homme rougeaud et un peu hagard, qui vivait dans une misérable chambre; et lorsque son ami Borodine faisait exécuter quelqu'une de ses œuvres par le chœur des étudiantes en médecine [2], on le voyait s'avancer pour saluer les chanteuses, chancelant un peu et murmurant : « Je ne suis pas digne... pas digne... Vous êtes pures... innocentes... et moi, moi... » Dostoïevski aurait reconnu en lui un de ses héros favoris. L'admirable portrait de Répine nous le montre un peu bouffi, le nez allumé, la barbe en désordre sur une chemise molle; mais le regard clair, rêveur, tendre et croyant, semble chercher au ciel une lumière que les misères de la vie ont éteinte ici-bas. Il mourut, dix jours

1. Cité par Stasov, dans sa *Biographie de Borodine*, p. 14.
2. Je tiens ce détail d'un témoin.

après que ce portrait eut été terminé, le 16 mars 1881, à l'hôpital militaire Nicolas où ses amis l'avaient fait transporter. Nous songeons à Verlaine : c'est ici un Verlaine russe, capable, lui aussi, d'erreurs et de faiblesses, mais en qui dominent la bonté, la pitié, l'indulgence, l'amour de son peuple.

Moussorgski nous était cher déjà, mais nous ne le savions pas si grand. Ni le sentiment populaire de telle de ses romances, ni le désespoir, un peu romantique parfois, du recueil *Sans soleil*, ni même le sentiment délicat de la *Chambre d'enfants*, rien ne pouvait faire prévoir le sublime naturel de *Boris Godounov*. Jamais l'âme russe n'avait été évoquée par un musicien avec tant de vérité, d'ampleur et de piété; jamais non plus elle ne le fut depuis; Moussorgski lui-même ne retrouva jamais de tels accents : l'œuvre reste isolée, et montre la voie à ceux qui voudront être les musiciens du peuple russe.

Ce peuple est lui-même le héros du drame, qui est conçu d'après Pouchkine, à la manière d'une épopée : en une série de tableaux, on y voit l'histoire de tout un âge, et le sujet véritable en est la destinée de la Russie. C'est pourquoi il commence par une peinture de la foule amassée dans la cour d'un monastère, anxieuse, craintive, et tombant à genoux devant l'homme de police qui la menace; et il se termine, après la mort de Boris Godounov, par l'évocation du malheur des temps : — des brigands ont pris un seigneur et s'amusent férocement de lui; un innocent (*iourodivy*) survient, pourchassé par des gamins, et cet innocent est un prophète, dont les paroles insensées prédisent de pires misères encore[1]; il reste seul en scène, à chanter sa complainte, qui peu à peu s'éteint dans un silence de terreur. — L'action, c'est la lutte de Boris Godounov contre la sourde révolte du peuple, les complots des seigneurs, et surtout contre le fantôme, qui le poursuit, de l'héritier légitime du trône, Dimitri, l'enfant assassiné.

Deux fragments de l'œuvre nous ont été donnés. L'un est le récit du moine Pimène, qui vient conter à Boris épouvanté un miracle accompli sur la tombe de sa victime :

— Un humble solitaire, sans jugement dans les affaires de ce

1. Dans la revision de M. Rimski-Korsakov, ce tableau est l'avant-dernier, et non le dernier.

monde, ose aujourd'hui te faire entendre sa voix. Un jour, à l'heure du soir, vint à moi un berger, un très vieil homme, et il m'a révélé un grand mystère : « Tout jeune encore, — me dit-il, — j'ai perdu la vue, et depuis je n'ai plus su nuit ni jour, jusqu'à la vieillesse. En vain j'essayai les simples et les incantations, en vain j'aspergeai mes yeux de l'eau des puits sacrés, en vain! Et je me suis tant accoutumé à mes ténèbres que mes songes mêmes ne m'offraient plus aucune vision, mais seulement des sons qui s'élevaient. Et, une fois, dans le profond sommeil, j'entends tout à coup une voix d'enfant qui m'appelle, m'appelle, distinctement : « Lève-toi, grand-père[1], lève-toi, et va à la ville d'Ouglitch, en l'église de l'Ascension; là tu prieras sur mon tombeau. Sache-le, grand-père, je suis Dimitri le tsarévitch; le Seigneur m'a mis au nombre de ses anges, et c'est de moi que la Russie recevra ses miracles. » Je m'éveillai, et je pensai, et, prenant avec moi mon petit-fils, je me traînai sur la longue route. Et, à peine prosterné sur la tombe, voilà un grand bonheur, et les larmes coulent, coulent à flots silencieux, et j'ai vu la lumière de Dieu, et mon petit-fils, et le tombeau[2]. »

La traduction française ne donne qu'une bien faible idée de la douceur grave de ces paroles. Elles ont inspiré à Moussorgski une musique toute religieuse, pareille en ses modulations au chant de l'Église, — qui en Russie comme ailleurs est une forme ancienne et sereine du chant populaire; — elle saisit, dès les premières notes, prend à l'âme, prosterne et illumine à la fois : c'est la charité grave, la foi qui protège et l'espérance consolatrice du culte orthodoxe, plus tendre que le nôtre et plus mélancolique. Moussorgski a rouvert, en plein opéra moderne, cette source de bonnes larmes... Et M. Chaliapine a été ici Russe dans l'âme; il a dit ces paroles avec une conviction, une dignité et une émotion dont rien n'approche; par lui elles ont pris tout leur sens, et ceux qui ne l'ont pas entendu prononcer : « *Vstan', diédouchka*[3] », ou : « *Dimitri ia tsarévitch*[4] », ne savent pas combien des syllabes russes peuvent être imprégnées de sentiment.

L'autre fragment, c'était le deuxième acte tout entier. Fort bien construit, cet acte commence par une scène familière et se termine par les plus sombres terreurs. C'est dans la chambre

1. Nom d'affectueux respect que l'on donne aux vieillards.
2. Texte de Pouchkine, légèrement abrégé par Moussorgski.
3. « Lève-toi, grand-père ».
4. « Je suis Dimitri le tsarévitch ».

des enfants du tsar : sa fille, Xénia, toute jeune encore, pleure la mort d'un fiancé, en un chant d'une tristesse frêle. La nourrice la console, lui apprend de joyeuses chansons populaires, joue à un jeu enfantin avec le petit tsarévitch qui, à sa table de travail, étudie la géographie ; mais Boris survient : tout se tait sur un cri de terreur de la nourrice, dont il comprend trop le sens : « Quoi donc ! suis-je une bête sauvage, et toi une poule couveuse ?... » Le tsar tout-puissant est bien soucieux, en effet, et, après avoir congédié sa fille avec quelques paroles affectueuses, il dit sa peine, en un monologue aussi beau que celui d'Auguste dans *Cinna*, mais plus poétique et plus terrible : car le remords se traduit ici en une vision précise, inoubliable, — celle de l'enfant dont les yeux brillent d'effroi et dont les mains se joignent pour supplier. — Et Moussorgski a trouvé ici une mélodie si grave et si désolée que nul ne peut résister à une émotion profonde et majestueuse comme un fleuve. L'arrivée du prince Chouiski redouble l'anxiété, car Boris, hanté de l'image maudite, l'interroge : « Dimitri est-il bien mort ? En est-il sûr ? » Et le rusé Chouiski décrit le petit cadavre qui, après cinq jours, était pur et frais encore, avec les lèvres béantes de sa plaie. Alors Boris succombe à la démence, il croit voir, dans le coin sombre, le spectre qui le menace et qui pleure, et qui s'approche : « Arrière, arrière !... Ce n'est pas moi... pas moi, c'est la volonté du peuple... arrière, enfant !... » Puis, soudain calmé après la crise, épuisé, accablé, il murmure : « Seigneur ! tu ne veux pas la mort du pécheur ! Prends en pitié l'âme du criminel tsar Boris ! » — M. Chaliapine a rendu avec un art inspiré le contraste de ces cris de terreur et de ce tragique apaisement ; je m'en voudrais de ne pas rendre hommage aussi à M. Smirnov, qui dans le rôle du prince Chouiski a montré une rare intelligence, un style simple, et une voix de ténor d'une étendue, d'une égalité et d'une aisance que nous sommes bien loin de soupçonner en France... Heureuse Russie, fertile en belles voix, et aussi en chanteurs tout dévoués aux œuvres, et qui ne consument pas leur temps en rivalités tapageuses ! Rien n'était plus touchant à voir que la concorde qui régnait dans ce petit groupe d'artistes d'élite : Mesdames Zbrouéva, Petrenko, Tcherkaskaïa, MM. Kastorski, Smirnov, Filipov et Chaliapine.

Mais surtout il faut louer cette musique vraiment épique, en ce que l'auteur n'y paraît pas, en ce qu'elle chante l'âme de tout un peuple, en ce qu'elle unit les hommes au lieu de les isoler. Ceux d'entre nous qui professent les opinions les plus différentes et les soutiennent avec le plus d'intransigeance étaient également touchés, entraînés, transportés. Tous les goûts étaient satisfaits par une musique où les siècles passés ressuscitent, où se renoue, jusqu'aux raffinements modernes, la chaîne, ailleurs brisée, de la vivante tradition. Musique toute russe, et par là universelle, vraiment unique en son genre, et par là éternelle. Moussorgski fut, ce jour-là, le chanteur, l'aède, le *baïane* du peuple russe.

*
* *

Ce jour n'est jamais revenu. Le second opéra de Moussorgski, la *Khovanchtchina* (Conjuration du prince Khovanski) n'est certes pas sans beautés, et le dernier tableau, que les Concerts russes nous ont fait entendre, doit être d'un grand effet à la scène : on y voit les Vieux-Croyants dresser eux-mêmes le bûcher où ils mourront avant l'arrivée des soldats de Pierre-le-Grand; le vieux Dosithée les exhorte, Marfa y entraîne celui qu'elle aime et lui adresse un adieu mystique. La musique est éloquente, mais d'une éloquence dramatique et non plus épique; plusieurs phrases, dans le rôle de Dosithée, atteignent à la suprême grandeur de *Boris Godounov*; mais il n'y a plus cette inspiration soutenue, égale, instinctive comme une force de la nature; on sent la volonté, le calcul, l'intention : c'est une musique faite, ce qui, chez Moussorgski, ne signifie jamais une musique très bien faite [1]. La pure lumière qui s'était allumée au-dessus de la terre russe déjà pâlit et vacille.

Elle est bien éteinte aujourd'hui. Rien, dans les productions des musiciens russes de la génération actuelle, n'offre le moindre caractère national. Même le mieux doué d'entre eux, M. Glazounov, qui au début de sa carrière écrivait des poèmes colorés, tels que *Stenka Razine*, succombe à son tour à la

1. On sait que Moussorgski était loin de posséder une technique parfaite. C'est M. Rimski-Korsakov qui a orchestré la *Khovanchtchina*, et réorchestré *Boris Godounov*.

superstition de la « musique pure » : il ne veut plus écrire, dit-on, que des sonates et des symphonies de forme classique. Le péril allemand, que je signalais au début de cette étude, est devenu aujourd'hui une terrible réalité. Dès l'époque précédente d'ailleurs, l'Allemagne avait en Russie deux dangereux partisans : Tchaïkovski, émule de Brahms, et Antoine Rubinstein, qui est un Liszt dégénéré. Elle triomphe aujourd'hui, impose à tous les Conservatoires de Russie son harmonie intransigeante, ses prétentions à la profondeur des pensées, et l'épaisseur de l'orchestre wagnérien. Les œuvres récentes qu'on nous a présentées aux Concerts russes n'ont que trop justifié nos craintes : ce sont des ouvrages de fabrication courante, correcte et banale, qui dénotent souvent une disposition musicale assez heureuse, mais non une manière personnelle de sentir; la vie leur fait entièrement défaut, et combien l'on regrette, devant la froide perfection de ces travaux, la touchante inexpérience d'un Borodine, la vigoureuse maladresse d'un Moussorgski!

Il faut dire que l'heure, pour la Russie entière, est indécise. Un malaise inexprimable étreint, depuis bien des années déjà, un pays qui a grandi trop vite; il se prend à douter de lui-même, à oublier ce qui fut sa force et devrait être son espoir, et à jeter des regards anxieux vers l'étranger. Ne lui disons pas qu'il a tort de nous envier ce régime parlementaire dont nous connaissons l'intégrité, le sérieux et le désintéressement. Nous le lui dirions, d'ailleurs, que nous n'aurions aucune chance d'être écoutés. Mais tournons-nous au moins vers les musiciens et adjurons-les de ne plus se laisser gagner par les théories allemandes. La théorie est un poison pour le cerveau russe; l'instinct doit être son maître suprême. C'est nous, misérables Occidentaux, qui arrivons à un âge où l'on n'est plus guère capable que de raisonner, et qu'on peut appeler pour ce motif l'âge de la critique. Il appartient à la Russie de créer : la vie coule en ses veines, assez abondante et forte pour cela; qu'elle se garde de la mépriser, ou de l'embarrasser d'idées abstraites! Sa mission artistique est loin d'être accomplie : sa musique n'a jamais encore produit d'œuvres aussi pleines, aussi harmonieuses et équilibrées que les poèmes de Pouchkine, les romans de Tourguéniev et de Tolstoï. Elle nous

les doit, et il lui sera facile de nous les donner le jour où elle voudra.

J'ai essayé de montrer combien l'âme du peuple russe était nativement musicienne. Je dirai plus : c'est une âme musicale, parce qu'elle est plus libre que la nôtre, plus près de la nature, moins éduquée, dressée et refrénée par le contrôle assidu de la raison. Ouvrez un roman russe, et vous y reconnaîtrez que les sentiments s'enchaînent et s'appellent d'eux-mêmes, obéissent à leurs propres lois qu'au fond de nous ils ne demanderaient qu'à suivre également, si nous n'étions occupés sans cesse à nous surveiller : de là cette impression indicible de fraîcheur et de richesse, quand nous entrons dans cette littérature : c'est une forêt au sortir d'un jardin. Or les lois du sentiment sont celles même de la musique. Il n'est pas un chapitre de Tolstoï qui ne soit construit à la manière d'une symphonie, avec une première idée et d'autres idées qui se groupent naturellement autour d'elle, s'unissent et se répondent, jusqu'à la conclusion qui dégage le motif principal, et l'impose par une cadence définitive. Et M. E.-M. de Vogué[1], à la fin de son analyse du *Nid de seigneurs* de Tourguéniev, conclut en meilleurs termes que je ne saurais le faire :

« Tandis que la solitude et le chagrin de la vieillesse dévastent ce cœur mort, les mêmes mots reviennent peindre la même nature vivante, les joies nouvelles et toujours semblables de nouveaux enfants ; c'est le retour de la mélodie initiale dans le final d'une sonate de Chopin. »

Pour transposer en musique un art qui de lui-même en prend déjà les mouvements et les formes caractéristiques, il suffirait, semble-t-il, d'un très petit effort, si les actes d'indépendance n'étaient, de tous les actes humains, ceux qui demandent le plus d'héroïsme. C'est pourquoi il ne faut cesser de répéter aux musiciens russes ces paroles que prononçait déjà, en un autre sens et sans plus de succès, le comte Léon Tolstoï : « Le salut est en vous. »

LOUIS LALOY

1. *Le Roman russe*, p. 171. (Paris, Plon et Nourrit.)

LE

NAUFRAGE DE LA « MÉDUSE[1] »

II

22 juin.

Le temps est doux, le ciel un peu couvert, le soleil légèrement caché. La mer est un peu agitée, le roulis toujours assez fort, le vent arrière; la mer est toujours bleue. L'*Écho* est un peu en arrière. La *Loire* et l'*Argus* sont un peu loin dans nos eaux.

A midi, on aperçoit une douzaine de marsouins, qui arrivent lestement sur la frégate, passent dessous et reparaissent de l'autre côté; ils nagent extrêmement vite, en s'élançant de temps en temps hors de l'eau; leurs mouvements sont très prompts et pleins de vigueur. Nous avons doublé le Cap Finistère (Espagne) en longitude, mais pas encore en latitude, car il est à 43° latitude. On file six nœuds. L'*Écho* est en vue, les deux autres vaisseaux ont disparu.

A huit heures du soir, le soleil était sous l'horizon; la température de l'air est de 15°,8, celle de la mer 15°,9; la brise est fraîche, on file jusqu'à sept nœuds, puis huit. Au milieu de la nuit, on a filé jusqu'à onze nœuds et demi.

23 juin.

A sept heures du matin, la brise est toujours fraîche, le temps beau: soleil; on file dix nœuds, la frégate marche si vite

1. Voir la *Revue* du 1er juin.

que j'eus toutes les peines du monde à pouvoir puiser de l'eau avec le seau attaché à une corde; quand il était plongé, il fallait toute ma force pour ne pas le lâcher; en le retirant, il n'amenait presque pas d'eau.

La corvette l'*Écho* est toujours en vue, les deux autres vaisseaux sont toujours hors de vue. A huit heures, on se dirige sur Ouest-Sud-Ouest; cette direction est prise depuis hier au soir; à cinq et six heures, on file dix nœuds et demi. L'ordre arrive de se diriger au Sud-Ouest. Le temps est beau, il fait soleil; la brise est fraîche, la mer assez agitée; on se dirige toujours au Sud-Ouest. On a signalé à trois heures deux voiles.

Ce matin je suis monté sur le mât de beaupré, lorsque l'on filait dix nœuds; il est beau de voir le vaisseau repousser devant lui la mer écumante : l'écume est blanche et s'élève presque sur le vaisseau; la nuit, elle paraît lumineuse; au milieu on voit des étincelles paraître et disparaître surtout le long du vaisseau. Ces étincelles dans l'eau ressemblent assez aux insectes volants, lumineux, que j'ai vus dans les plaines du Piémont et dans les bois du pays de Sarrebrück.

A six heures, de petits souffleurs de la grosseur d'un mouton suivent la frégate; ils semblaient ne faire aucun effort pour aller aussi vite; cependant nous faisions plus de huit nœuds.

Vers les sept heures un mousse se laisse tomber à la mer par un des sabords de la cuisine; le cri *un homme à la mer!* se fait entendre dans tout le bâtiment. On crut ensuite qu'il s'était arrêté à une corde; ce qui fut cause qu'on ne fit d'abord aucune manœuvre pour ralentir la marche du vaisseau. Des matelots cherchent à tirer l'enfant, quelques-uns se font attacher à une corde et jeter à la mer; vains efforts; fatigué de s'être retenu quelques instants à quelque chose et ne pouvant résister à la force de la mer, qui s'opposait à ce qu'il allât aussi vite que nous, le malheureux se laisse aller. De suite on jette la bouée: l'enfant passe auprès et semble l'avoir vue; on met à la mer une yole; trois courageux matelots affrontent la mer qui était mauvaise; ils se dirigent avec des rames vers la bouée; ils disparaissent sous les flots et reparaissent sur la lame enflée; on les voit s'éloigner; bientôt à peine les aperçoit-on de temps

à autre. Pendant ce temps on a mis le bâtiment en travers, cargué les voiles et disposé les autres de manière à ce qu'elles ne nuisent : ce qui se nomme mettre en panne. On voit revenir la yole; elle joint le vaisseau sous le vent. on la hisse: elle n'avait pu retrouver ni la bouée, ni l'enfant : heureux si ce mousse n'a pas rencontré la bouée, car sa souffrance pourra être de plusieurs jours au lieu que sans elle elle n'aura été que de quelques instants! Le désordre dans la manœuvre fut très grand. Tous les passagers qui se précipitaient sur les bastingages gênaient les matelots; les voiles furent jetées sur les mâts et nous aurions été démâtés si la mâture eût été moins bonne. A huit heures, tout fut remis en ordre.

La corvette l'*Écho* nous rejoignit au milieu de ce triste événement; elle n'avait pas compris les signaux et ne fit rien pour tâcher de retrouver le malheureux mousse.

Cet événement est cause que je n'ai pas pris la température de la mer après le soleil couché.

24 juin.

Le temps est couvert; brise fraîche; on file dix nœuds. L'aréomètre de M. Kummer paraissait marquer plus de 4° de plus que précédemment. Je dis paraissait, parce que nous avons toujours placé l'instrument dans un seau : l'oscillation et la couche d'eau qui monte le long du tube rendent l'observation peu précise; alors il m'est venu dans l'idée de faire servir l'étui en fer-blanc qui sert à renfermer l'instrument (je crois en effet qu'il est fait pour cela). L'instrument était plongé dans l'eau de sorte que le liquide était au ras du cercle supérieur. Regardant de manière que ce cercle ne parût qu'une ligne droite, il correspondait sur la division à 4° et demi. Je regrette de n'avoir pas fait ainsi les autres expériences; je ne sais si j'eusse eu le même résultat.

On file à trois heures, neuf nœuds : à huit heures du soir le soleil étant sous l'horizon, la température de l'air était 16°.6, celle de la mer était 18.

25 juin.

Le temps est variable; il tombe une petite pluie. Au moment où j'ai terminé les expériences, à neuf heures, le soleil paraît

un instant. Sur les une heure, on signale un vaisseau à deux-mâts retournant en France. M. le commandant désire lui parler; on manœuvre en conséquence et bientôt les deux vaisseaux passent l'un près de l'autre. Les deux commandants se parlent avec un porte-voix. Le deux-mâts était un brick nommé l'*Amazone*; il revenait de la Martinique et allait à Nantes; il avait reconnu les Açores.

On prend trois ou quatre thons avec la ligne que les matelots tendent en divers endroits du vaisseau. Le temps est brumeux, il tombe une petite pluie fine; on file huit nœuds. L'approche des *Huit Roches* avant Madère augmente les inquiétudes. On doit passer ces roches dans la matinée de demain. On file huit nœuds.

26 juin.

A quatre heures du matin, je crois entendre *terre, terre*; je m'imagine qu'on descend une embarcation à la mer pour aller à Madère. Je me lève, espérant me glisser dans le bateau; je m'étais trompé; plusieurs passagers inquiets de ces roches étaient sur le pont. On était encore incertain d'avoir passé les *Huit Roches*. Cependant d'après les déterminations du point, on pense les avoir dépassées. Le temps est couvert; il reste ainsi jusqu'à onze heures du matin; le soleil se montre très faiblement. On a décidément passé les *Huit Roches*; on se dirige sur Porto-Santo, petite île à côté de Madère.

A onze heures on file neuf nœuds; on pense voir la terre : sur les une heure à deux heures, la température de l'air est de 19°,7 celle de la mer se trouve la même. Le temps est couvert, la brise fraîche. On file jusqu'à dix nœuds. On détermine le point et on voit qu'on ne se dirige pas sur Porto-Santo en suivant la direction Sud-Ouest qu'on suivait depuis ce matin. On a donné à midi la direction Ouest-demi-Nord; on cherche à apercevoir la terre. Ce n'est qu'à deux heures et demie qu'on l'aperçoit; on prend du moins pour elle un nuage plus net que les autres et qui règne au-dessous de l'horizon; je pense aussi que c'est la terre.

On s'était trompé; les nuages, que l'on prenait pour la terre, étaient de véritables nuages; il est plus de huit heures; on ne voit plus rien. On craint d'être plus dans l'erreur qu'on ne le

pensait; par prudence, on ploie les principales voiles pour attendre l'*Écho* qu'on aperçoit encore du haut des dunes.

Le temps couvert, brumeux; petits grains de temps à autre: on plie encore des voiles. On se dirige à l'Ouest depuis quelques heures; conséquemment, on a peu sensiblement changé de latitude. La nuit venait quand on aperçoit la terre; cette fois, la vigie du mât de misène ne se trompa point. Comme il était imprudent de se diriger sur terre pendant l'obscurité, à neuf heures et demie, on vira de bord pour retourner sur le chemin que nous venions de faire.

27 juin.

A cinq heures du matin, je me lève; on voyait à bas-bord les trois îles des côtes voisines de Madère, à tribord Porto-Santo: en face tout à fait, on distinguait à peine Madère qui se confondait encore avec les nuages. Le temps est couvert, la brise froide.

A onze heures, on a dépassé les îles désertes à gauche et Porto-Santo à droite. En face, on distingue parfaitement Madère. On découvre des maisons, des places jaunâtres qui indiquent sans doute les moissons. Cette île est très élevée au-dessus de la mer et, toujours en pente, ne présente point de plaine. Elle est un amas de roches, surtout vers la pointe la plus près de nous. Les nuages cachent sa sommité. Les îles désertes ne sont que des rochers élevés aussi au-dessus de l'Océan; il n'y pousse rien au moins que quelques broussailles. Elles paraissent d'ailleurs si escarpées qu'elles ne seraient pas habitables, lors même qu'elles présenteraient de la terre végétale. J'écris ces notes à onze heures, sur la grande hune du mât de misène, exposé à un vent très fort et d'où j'examine Madère.

Déjà nous laissons les amas de rochers de la pointe en avant derrière nous. Nous voguons vers la pointe où est située la ville de Sainte-Croix qu'on aperçoit au bas d'un fond. Sur les flancs de Madère et dans les petits vallons, on distingue des arbres verts; ce sont sans doute des orangers et citronniers. Ces montagnes me ramènent involontairement vers mes Alpes.

A midi, on est très près de l'île; on peut en admirer la culture et la richesse. De jolies maisons éparses embellissent ce tableau. De petits cubes gris en assez grand nombre sont autant

de cases. J'avais le plus vif désir d'aller à terre ; j'en avais sollicité vainement la permission près du commandant qui ne voulait laisser descendre aucun passager. J'aurais bien voulu y faire une observation barométrique au niveau de la mer ; il fallut renoncer à tout cela. Le commandant renonça aussi à envoyer une embarcation pour acheter des rafraîchissements. Les vents contraires nous empêchaient d'approcher de la ville de Funchal où on devait mettre un canot en mer ; il aurait fallu perdre trop de temps ; on prit le parti à une heure de continuer notre route en laissant Madère et tout son beau pays.

A six heures, petite brume et petite pluie. Les îles de Madère et des environs ont disparu dans les nuages. La brise est fraîche, on file huit, neuf et dix nœuds.

Il est sept heures environ et déjà le soleil se couche ; il paraît comme un globe de feu ; il va plonger dans la mer. Les jours ne peuvent avoir encore sensiblement diminué ; leur diminution ne provient que de ce que nous avançons vers l'équateur, où ils sont toujours égaux.

On n'a mis les huniers que pendant la nuit, parce que le temps ne paraissait pas sûr. Le roulis a été fort ; pendant la nuit, on est venu dans notre chambre fermer les sabords aux crochets.

28 juin.

Le soleil paraît de temps en temps ; il est déjà très chaud à huit heures du matin. Le ciel est couvert, on a filé pendant la nuit, huit, neuf, dix nœuds et demi. On se dirigeait au Sud-Sud-Ouest. A midi quelques personnes annoncent terre ; elles ne se trompaient pas. A deux heures on distingue assez clairement plusieurs îles ; ce sont les Canaries ; on ne voit pas le pic de Ténérife ; il est plus loin et les nuages s'y opposent. Nous n'arriverons pas à ces îles avant le soir ; nous les traverserons pendant la nuit ; c'est très ennuyeux de ne pouvoir se récréer par la vue de la terre.

Le ciel est un peu couvert, le soleil est assez permanent et devient déjà peu supportable. Le temps est bien lourd, j'ai mal à la tête et au cœur. En général ma santé est très bonne, j'ai bon appétit, je dors bien pour le bruit continuel qui existe dans le vaisseau. Mon mal au bras n'est pas passé ! la bosse ne

diminue pas, mais elle n'augmente pas non plus; le mouvement du bras n'est gêné que pour des efforts assez grands; je m'en dispense. Je continue tous les matins un petit verre de mon élixir amer. Rendu à Gorée, je prendrai des bains de boue avec de la soude du commerce, comme me l'a ordonné M. Richerand. Cette douleur, que j'avais entre le col et l'épaule droite et qui me rendait les mouvements de la tête pénibles, a disparu. On se dirige vers le Sud. Ce soir je n'ai pas pris la température de l'air et de la mer; au reste on va faire très peu de chemin pour ne pas dépasser l'île de Ténérife.

29 juin.

Je me lève à six heures du matin; nous étions près de l'île; on découvrait parfaitement le pic. Il ne paraît pas de ce côté isolé. Des montagnes assez hautes sont en avant et le masquent à l'exception du sommet. On dit que, de l'autre côté, il est plus isolé et paraît beaucoup mieux.

Bientôt nous dépassons la pointe le plus nord de l'île; je me mets sur les bastingages de tribord pour passer en revue les rochers, les ravins, enfin tout le pays. La frégate marche doucement parce que la proximité des montagnes la défend de la brise. D'abord l'île ne présente qu'un amas confus de rochers et de montagnes escarpées; les vallons et ravins ne sont cultivés que dans quelques parties, le reste est couvert de rocs ou de broussailles, entre autres d'une espèce à feuillage blanchâtre qu'on appelle cierge épineux. Quelques hameaux ou maisons sont isolés dans ces montagnes volcaniques.

Un plan incliné et moins hérissé se présente bientôt; il est plus cultivé et présente au bas, près de la mer, la ville de Santa Cruz. Elle est bâtie en jolies maisons. A huit heures, une embarcation est mise à la mer, les canotiers et deux ou trois officiers sont les seuls qui vont à terre; j'ai la douleur de les voir partir sans pouvoir les accompagner. L'embarcation va d'abord près du stationnaire pour s'annoncer. Un canot s'en détache et l'accompagne jusqu'à terre où nos gens sont quelque temps avant d'obtenir la permission de débarquer. Ils débarquent enfin à dix heures du matin. J'ai donné à M. Renaud une petite lettre pour ma chère Areta. J'ai fait mettre l'adresse en

espagnol. J'ai donné six francs à un canotier pour m'acheter des oranges, citrons, bananes, etc.

L'*Écho* nous rejoint et passe tout près de nous. Pour attendre l'embarcation, la frégate et l'*Écho* s'amusent à courir des bordées qui les approchent et les éloignent tour à tour de Santa Cruz. Il est trois heures et l'embarcation ne paraît pas encore; ces Messieurs se trouvent bien à terre. Nous continuons à courir des bordées après avoir mis en panne pendant quelque temps...

Le temps est très beau, il règne une brise très forte, surtout quand nous nous éloignons de terre; si ce temps continue, nous serons dans quatre jours en face du Sénégal. Je n'ai pas pris la température de l'air et de la mer puisque nous restons près de Ténérife.

Une bonne brise nous mène toute la journée, elle nous fait filer jusqu'à neuf nœuds et demi. On se dirige sur le Sud-Sud-Ouest de la boussole, car c'est de la boussole qu'il faut entendre la direction donnée dans ces notes.

30 juin.

Le vent pendant la nuit a été très fort, la mer très grosse; nos sabords sont fermés; cela n'empêche pas que la mer en se précipitant avec force contre eux n'entre par le joint et nous mouille dans nos cadres; en me réveillant, je trouve mon cadre, mes affaires, tout trempés.

A sept heures du matin, le vent est toujours fort, on a diminué beaucoup de voiles; on fait cependant toujours neuf nœuds au moins. La mer est grosse et très creuse. Le bâtiment penche fortement à tribord et d'avant. On descend les vergues des perroquets. L'*Écho* nous suit d'assez près, il balance très fortement sur les flots; on dirait qu'il va se coucher sur l'eau pour ne plus se relever, mais une autre vague le renvoie de l'autre côté. Le temps est couvert, le soleil ne paraît pas ou au moins que très pâle et très rarement. On va toujours au Sud-Sud-Ouest.

La nuit était à peu près venue, la lune seulement éclairait un peu; on commença les premières cérémonies du tropique qu'on doit passer demain matin. Un bruit de chaînes, un cor de chasse, des coups de fouet dans la grande hune annoncent l'arrivée du *Bonhomme tropique*; en même temps, de cette

même grande hune, on lance des fayots (haricots) sur les passagers. Après un quart d'heure de ce charivari, le Bonhomme arrive. Enfin on l'aperçoit descendre par la grosse corde qui va du mât de misène au grand mât; le charivari continue; arrivé au milieu de la corde, il adresse d'une voix cassée la parole au commandant qui répond à ces questions : *Où va la frégate? Son nom? celui du commandant? comment il se porte?* Le Bonhomme, après le dialogue, annonce qu'il viendra visiter le commandant demain à dix heures du matin; le commandant répond qu'il verra avec plaisir son vieil ami, que depuis longtemps il désire le voir, qu'il l'attend demain à dix heures. En attendant, le Bonhomme annonce qu'il va lui envoyer de suite son postillon avec un paquet.

Bientôt le postillon habillé avec des signaux arrive, monté sur un autre matelot qui fait le cheval et dont les harnais sont faits avec d'autres signaux. Il remet son paquet au commandant, fait quelques bêtises et cette première cérémonie se termine là. Demain se fera *le baptême* pour tous ceux qui n'ont pas encore passé le tropique. Si on devait passer la ligne, on ne ferait point de cérémonie pour le tropique, mais seulement quand on arriverait à l'équateur.

1er juillet.

Un officier vient me réveiller à deux heures du matin, pour voir la mer enflammée. Je fus très content d'être dérangé de mon sommeil pour jouir de ce beau spectacle; elle n'était pas entièrement lumineuse; les vagues brisées en écume présentaient de la lumière; le sillage du vaisseau était très lumineux: les voiles du vaisseau paraissaient éclairées comme si une douzaine de flambeaux avaient été allumés dessous. Au milieu des flots écumeux qui environnent le vaisseau, on distingue toujours ces petites flammes brillantes qui s'échappent de la mer. Elles doivent avoir une autre cause que la lumière générale précédente.

En me levant je trouvai notre petite chambre couverte de deux pouces d'eau qui entrait par les espèces d'égouts qui vident les eaux intérieures. Je fus d'abord étonné de me trouver au milieu de points lumineux; mais bientôt je pensai qu'ils étaient causés par l'eau de la mer entrée dans le vaisseau.

A dix heures, commença la cérémonie du Baptême. Je fus baptisé comme les autres. On fut très modéré et j'en fus quitte pour un peu d'eau dans la main.

La mer est toujours verte, mais d'un vert qui m'a paru plus intense et moins sale que ce matin : peut-être la mer était-elle un peu plus profonde et c'est la cause que la température de l'eau est plus forte que celle de ce matin.

Depuis midi on aperçoit les côtes d'Afrique, on a d'abord vu le cap Barbas. Ces côtes sont très peu élevées au dessus de la mer ; elles sont composées de parties noires, quelquefois assez continues, d'autres fois séparées, et de parties blanches. Les premières sont sans doute des falaises composées de roches volcaniques à pic dans la mer. Les deuxièmes sont des sables qui vont jusque dans la mer. Sur les premières, on distingue des brisants dont l'écume s'élance en l'air. En général, on est frappé de la sécheresse et de l'aridité de ces tristes côtes ; on n'y découvre aucun signe de végétation.

La température est agréable. On serait tenté de trouver la brise du soir plutôt froide que chaude.

2 juillet.

A huit heures du matin, la température de l'air est 20° ; celle de la mer, 17°,9. La mer est toujours verte, le soleil est pâle. A midi la latitude est 20° 10 ; longitude, 19° 45.

A trois heures, j'ai été refaire des expériences semblables. J'allais les transcrire quand nous touchâmes. Les résultats du thermomètre étaient : pour l'air, 23°;2 ; pour la mer, 22° ; soleil un peu pâle, temps gris, mer très verte. Cette augmentation de la chaleur de la mer me parut extraordinaire ; on venait de sonder ; on n'avait que six brasses ; deux minutes après, nous avons touché.

J'étais près de quelques aspirants sur le point d'écrire quelques notes lorsque ce malheur arriva. Je les vis tous pâlir. Je monte sur le pont : tous les officiers d'abord troublés donnent leurs ordres d'une voix émue, le commandant ne pouvait proférer aucune parole. Tout cela me fit d'abord penser que le danger était pressant. J'avoue que, nullement préparé, je fus très accessible au sentiment de la crainte. J'étais fort mécontent de moi. Je me remis cependant bientôt et je pris un courage et

un sang-froid qui ne m'a plus quitté dans les cruelles suites de ce malheur.

Tout le monde en jette la cause sur M. Richefort, passager. C'est une espèce d'aventurier qui prétend avoir été enseigne et connaître beaucoup les parages dans lesquels nous nous trouvions. Plusieurs officiers avaient prévu l'accident et, s'apercevant que les brasses diminuaient, ils en avaient prévenu le commandant M. Du Roi de La Chaumarey. Mais ce dernier, trop ignorant pour bien commander une frégate et trop sot pour s'en rapporter à ses officiers dont il ne voulait pas s'avouer la supériorité, ne les écouta pas et força de voiles. A deux heures, on n'avait que six brasses; avec de la promptitude il était peut-être encore temps; mais on hésita : deux minutes après, nous touchâmes; la frégate labourait un peu et faisait des petits bonds jusqu'à ce qu'on garguât toutes les voiles.

M. Richefort prétendait qu'on ne devait rien craindre du banc d'Arguin sur lequel nous étions si bien placés. Malgré tous les avertissements qu'on lui avait donnés, malgré qu'on lui dît que le banc avait une pointe très grande à l'Ouest qui n'était pas marquée sur les cartes, ce sot présomptueux n'écoutait personne, il levait les épaules et nous perdit.

3 juillet.

La frégate est toujours échouée. On commence des préparatifs pour se sauver. Mais tout se fait sans ordre et sans ensemble, comme il arrive toujours quand la tête ne peut conduire par elle-même.

On fait cependant un radeau; on a mis toutes les embarcations à la mer, une partie servant au radeau, tandis qu'avec la grande chaloupe on tâche de porter une ancre pour faire tourner la frégate qui talonne toujours beaucoup sur sa quille. On ne put en venir à bout. On avait déjà essayé cet effort la veille.

Aujourd'hui, on jeta une plus grosse ancre qu'on attacha à un gros câble. On vira au cabestan, mais on ne put obtenir aucun résultat. Tout le monde travaille. La frégate extrêmement bien construite résiste au choc que les flots lui font éprouver en la soulevant. Elle ne fait encore point d'eau. On pompe l'eau de la cale, on pompe celle d'un rang de tonneau, on jette quelques barils de poudre à la mer, on place les canons

du côté opposé à celui où la frégate penche un peu. On ne fait rien de décisif; on travaille lentement au radeau qui devrait être prêt et pourvu de tout ainsi que les embarcations.

On distribue tout le monde entre les embarcations et le radeau : je suis sur la chaloupe avec M. Espiaux.

4 juillet.

La frégate est toujours échouée. Grand espoir le soir; le beau temps a permis de la faire éviter de bord. Mais dans la nuit le temps devient mauvais, un vent fort secoue la frégate terriblement; les chocs contre le sable sont effroyables. Tout annonce notre désastre.

Cet espoir avait rétabli la gaieté dans toute la frégate. Ce fut cependant ce qui causait cet espoir qui fut cause de notre perte. Le bâtiment ne se trouvant plus en équilibre dans sa souille, les chocs qu'il éprouvait n'étaient plus que vers le derrière et beaucoup plus dangereux. Le temps, le soir, était beau; j'avais établi mon matelas sur le pont au clair de la lune, mais le temps se troubla vers minuit, le vent devint fort, la mer très grosse; je vis bien que cette nuit était la dernière que nous devions passer à bord de la *Méduse*. Je rentre dans l'entrepont, les chocs de la frégate augmentent, elle crie fortement, on entend un coup très fort : c'est le gouvernail qui vient de se rompre.

5 juillet.

A trois heures du matin, le maître calfat déclare au commandant que la frégate faisait beaucoup d'eau. Tout le monde est sur pied et travaille à pomper. Les mâts menacent de tomber et de nous écraser tous. L'état-major faisait ses derniers préparatifs pour se sauver. On abandonne tout travail. Je prépare un petit paquet composé de linge et de quelques petites choses que je voulais conserver. Toutes les malles sont au pillage; les matelots les pillent avec une ardeur incroyable pour un tel moment. Ils s'affublent de quatre, cinq et six chemises, de vestes et d'habits les uns sur les autres.

Au milieu de cet épouvantable désordre, l'embarquement des troupes sur le radeau commence. Bientôt il est plein et les hommes ont de l'eau jusqu'à la ceinture; les dames Schmaltz se rendent dans leur canot. Je ne pus retenir mes larmes en les

voyant; ce fut le seul moment de faiblesse. Mademoiselle Schmaltz avait une grande redingote pour la protéger du froid et de l'eau. On se précipite ensuite dans les embarcations; je recommande de ne point se presser, qu'il y a place pour tout le monde. Je donne l'exemple et j'en fus victime. Toutes les embarcations s'éloignent : nous étions encore une soixantaine sur la frégate qui penche de plus en plus et menace de tourner; la grande vergue touchant au fond, on pourra peut-être tenir en cet état pendant longtemps. Des matelots furieux veulent tirer sur le canot du commandant : je parviens à m'y opposer de force et par des raisons. Je les tranquillise en leur assurant qu'on va revenir. Effectivement la chaloupe commandée par M. Espiaux vient rechercher les hommes laissés sur le vaisseau. Elle était remorquée par deux autres embarcations. Elle nous jeta une amarre avec laquelle nous la faisons accoster la frégate.

Déjà nous avions fait une espèce d'arrangement, nous avions nommé le chef timonier pour notre commandant, je donnai l'exemple en commençant à travailler. On devait commencer par abattre le mât d'artimon pour soulager la frégate, nous aurions ensuite construit un radeau sur lequel nous nous serions tous mis quand la frégate aurait disparu. Du reste nous aurions attendu du secours jusqu'à la dernière extrémité. Les vivres ne nous manquaient pas.

De malheureux matelots s'occupent toujours de piller. Un vieux est trouvé dans l'entrepont, ivre-mort; la mer était déjà arrivée jusqu'à lui lorsqu'on l'en retira. Je propose de jurer sur l'honneur de nous sauver tous ou de rester tous. Tout le monde le jure. Quand M. Espiaux arriva, je le lui dis; il me répondit qu'il embarquerait tout le monde, qu'il donnerait quelques hommes à chaque embarcation et au radeau; il croyait au moins que ce serait faisable.

Tout le monde s'embarqua dans les chaloupes. Danglas qui était resté s'embarque et moi ensuite; quelques hommes restèrent et préférèrent rester à s'embarquer dans une chaloupe qui leur paraissait devoir couler de suite. M. Espiaux put les forcer à descendre. Effectivement nous étions quatre-vingt-dix hommes; l'eau était sur le point d'entrer dans le bateau; personne ne pouvait garder un paquet; nous les jetons tous à la mer, les matelots les cachent. Nous rejoignons bientôt toutes

les autres embarcations : nous arrivons sur elles pour leur donner du monde, elles s'y refusent toutes. Elles crurent même l'intention à M. Espiaux de les couler, lui qui avait mis si généreusement son salut personnel à part pour sauver le plus de monde possible : elles coupent leur amarre et s'éloignent de nous à toute voile. Eh bien! mes amis puisqu'il en est ainsi, confions-nous à la Providence : *Vive le Roi!* et ce cri est mille fois répété par les autres canots.

Nous vîmes bientôt qu'on avait abandonné le radeau : son amarre, dit-on, avait cassé! quel affreux moment que celui d'abandonner trois cents hommes à une mort certaine!

M. Espiaux fait des démonstrations pour retourner à lui afin d'engager les autres à l'imiter. Vains efforts! nous continuons notre route. A trois heures, tout va bien, bon temps, espoir de sauver notre vie. J'écris ces notes sur la chaloupe.

Vers le soir, on remonte du banc; un instant nous n'avons que trois pieds; nous touchâmes même une fois; on tâtonne, à chaque instant l'eau manque. Enfin nous prenons le large : on peut naviguer toute la nuit. Nuit de détresse et de crainte. Vingt fois nous fûmes sur le point d'être engloutis dans les eaux; j'attendais ce moment avec calme et résignation.

6 juillet.

Vers le matin, la brise augmente, les lames sont fortes, plusieurs embarquent dans la chaloupe, le danger est pressant, une lame un peu plus forte suffirait pour nous faire couler. La lame diminue, l'espoir revient un peu. Ce jour on voit la terre. On l'aborde; presque tout notre monde préfère débarquer. Nous remettons à la voile avec seulement vingt-sept hommes. MM. Leschenaux et Danglas ont débarqué.

Sables d'Afrique, montagnes, broussailles. Il y avait une heure que nous avions débarqué notre monde quand nous aperçûmes quatre de nos embarcations; M. Espiaux les attend, offre de leur prendre du monde. Grande défiance de leur part : la yole va se consulter de l'une à l'autre; enfin elles partent sans nous donner aucun homme parce qu'elles ne voulaient pas nous donner de l'eau. Bientôt mer très grosse, la yole paraît avoir besoin de secours, elle nous attend : il était temps, quinze hommes qu'elle avait s'élancent dans notre chaloupe. Decha-

telus s'élance vers moi, je l'aide, nous nous serrons la main, quel langage!...

Les autres embarcations ne nous attendent pas. La nuit vient, la mer horriblement grosse. Nouvelle nuit d'angoisse! Je suis assez tranquille et attends mon sort avec courage. Quelle Providence veillait à notre salut? M. Espiaux, ne s'occupant que du salut de tous, ne voulait débarquer personne sur les côtes d'Afrique. Il ne céda qu'à leurs pressantes sollicitations. S'il n'y avait pas cédé, nous n'aurions pu rien faire pour sauver la yole; j'aurais vu périr Dechatelus sous mes yeux.

L'eau va nous manquer. Nous sommes tous mis à une faible ration qui ne suffit pas pour éteindre notre soif ardente. Nous essayons de la diminuer en mettant un morceau de plomb dans la bouche.

Quelques instants avant de prendre les hommes de la yole, je me déshabillai, car j'avais été continuellement mouillé. Je touchai ma bourse de 400 francs avant d'ôter mon pantalon, un instant après je ne l'avais plus. Toutes les perquisitions furent inutiles. C'était un beau complément à mes pertes. Heureusement, à bord de la frégate, j'avais partagé entre Dechatelus et moi les 800 francs que je possédais.

Cette nuit fut remarquable pour moi par un rêve singulier. J'étais excédé de besoin, de fatigue, de sommeil. Malgré les vagues épouvantables qui devaient nous engloutir d'un moment à l'autre, je cède à mon accablement, ma tête se penche au-dessus de la mer, le bruit des flots contre notre frêle barque produit sur moi l'effet d'un torrent des Alpes, je crois être sur ses bords, j'allais m'y désaltérer, m'y plonger tout entier; mais cette douce illusion ne fut pas complète, je me réveillai de suite : quel réveil, grand Dieu! ma tête se relève douloureusement, je décolle mes lèvres et ma langue n'y trouve qu'une croûte amère de sel au lieu de cette eau que j'avais vue dans mon rêve. Ce moment fut affreux. Le désespoir fut sur le point de me faire jeter à la mer et de terminer d'un coup toutes mes souffrances, mais il fut court et je sentis qu'il y avait plus de courage à souffrir jusqu'au bout.

7 juillet.

Dans la nuit, on entend dans le lointain la mer qui se brise

avec force. On craignit que ce ne fût la barre du Sénégal; il faut dans tous les cas éviter ces brisants; on prend au large, quoique la mer fût toujours mauvaise. Craignant de dépasser le Sénégal, M. Espiaux fait mettre en panne.

Au petit jour, on baisse les voiles et, à force de rames, on va à l'Est. Nous voyons la terre, il est six heures, j'écris alors ces notes. Bientôt nous saurons si nous avons dépassé le Sénégal; nous pensons que non.

Nous nous étions trompés : ce bruit n'était que les brisants qui existent sur toutes les parties de la côte d'Afrique. Cette nuit nous fit perdre un temps précieux et fut cause des souffrances qui nous attendaient encore.

La chaleur à bord était très forte; le soleil à midi est insupportable et ne fait qu'augmenter notre soif ardente. Les matelots sont de plus en plus indisciplinés et paraissent vouloir se révolter. Ces misérables sont cause que nous allons peut-être mourir de soif. J'avais eu soin de pourvoir la chaloupe d'un certain nombre de bidons d'eau. J'avais envoyé un certain nombre de bouteilles de vin de Madère, mais les coquins avaient tout gardé pour eux et tout bu dans la première nuit; je ne vois rien au-dessous de l'atrocité de ces êtres-là. A huit heures, M. Espiaux me fait prendre les noms à mesure qu'il distribue de l'eau; les voici :

1. Moiseau.
2. Létoile.
3. Gigot.
4. Lefort.
5. Masset.
6. Hérault.
7. Kevelet.
8. Lajeunesse.
9. Pineau.
10. Charlot.
11. Dulac.
12. Lacroix.
13. Varache.
14. Laporte.
15. Reignier.
16. Auriac.
17. Massignac.
18. Antoine.
19. Viot (enfant).
20. Schmit (enfant).
21. Choselle.
22. Abdorm.
23. Joseph Ariette.
24. Thomas (François).
25. Lesage.
26. Placide.
27. Boyer.
28. Samson.
29. Chasseriot.
30. Mangeard.
31. Rabaroust.
32. Mademoiselle Sophie.
33. Mademoiselle Alexandrine (cinq ans).

34. Brédif.
35. Griffon.
36. Goyer.
37. Dechatelus.
38. Récald.
39. Borner.
40. Kumer.
41. Poutier (aspirant).
42. Espiaux (lieutenant).
43. Cresseau.

Ils se présentent les uns après les autres. Je place le dessus de ce registre au-dessous du verre, de manière à recevoir les gouttes qui s'échappent de la bouche du malheureux qui boit; elles me servent à humecter mes lèvres malades. Je conçois qu'on ne meurt pas de faim, mais de soif. Le biscuit ne nous manquait pas; mais ne pouvant boire nous ne pouvions manger; depuis que nous étions battus par la mer, je n'avais pas mangé gros comme un œuf de biscuit.

La seule eau que nous buvons est affreuse; elle pue horriblement et est chargée de toutes sortes de saletés; nous avalons néanmoins tout plutôt que de perdre un atome d'humidité. Quelques personnes se décident à boire un peu d'eau de mer. Je crois qu'elle doit plutôt hâter la mort que la retarder. Le seul et léger soulagement que l'eau de mer peut procurer est de se baigner les pieds dedans, d'en mouiller ses habits et de les laisser sécher.

Dans toute cette navigation, nous avons vu un grand nombre de ces animaux nommés Galères ou Frégates; ils ne sont qu'une espèce de vessie enflée, avec une raie rouge au-dessus de longs rameaux noirs qui plongent dans la mer. Quelques personnes prirent de ces animaux à la main et s'en repentirent; ils sentirent une piqûre analogue à celle de l'ortie; mais elle était assez forte pour faire enfler tout le bras et donner la fièvre. Nous avons vu des requins qui nous suivaient de près; ils m'empêchaient de mettre les pieds à l'eau aussi souvent que je l'aurais désiré.

8 juillet.

Nous étions dans l'erreur et encore très éloignés du Sénégal. On prit hauteur à midi; mais cette opération ne pouvait donner qu'une approximation très faible, vu le mouvement de la chaloupe et qu'on n'avait pas de connaissance des terres... Il se pouvait que nous fussions à plus de quarante lieues de Saint-Louis.

Le canot de M. Mandé nous avait rejoints la veille et faisait route avec nous. Vers le matin il s'éloigna et nous le voyons aller vers la côte pour faire eau; mais bientôt il fut dans les brisants et à pleine voile il alla échouer sur la côte. Tout le monde sauta dans l'eau, gagna le rivage et abandonna le canot. Nous continuons notre route, mais nos marins, désirant suivre l'exemple du canot, parlent fortement d'aller à terre où, disent-ils, nous trouverons de l'eau. M. Espiaux prend le parti de les conduire tous à la terre et de remettre à la mer avec les passagers. On jette le grappin et l'on file du bord doucement la corde. Mais bientôt les marins la lâchent ou veulent la couper.

Nous ne tardâmes pas à être dans un premier brisant qui manqua de nous emplir. Nous étions perdus si la chaloupe avait coulé. On lève promptement une voile pour porter rapidement à terre; d'autres lames nous inondent et enfin nous emplissent. Le danger était passé, car la chaloupe rencontra le fond. On se jette à l'eau, on sauve ce qu'on peut. Je perds ou on me vole un pantalon, mon épée... Je reviens trois, quatre fois à la chaloupe pour remplir mes poches de biscuit mouillé. Les matelots s'étaient jetés sur le seul petit baril d'eau qui restait. Je m'élance au milieu d'eux; à force de batailler, j'arrive au baril et parviens à appliquer ma bouche contre le bondon; je n'ai que le temps d'avaler deux gorgées d'eau, mais elles valaient deux pintes.

Nous nous mettons tous en route sur le bord de la mer avec l'équipage du canot qui vient d'échouer. Nous marchions depuis une demi-heure lorsque le canot de M. Lapeyrère nous imita. La famille Picard y était. Je me jetai à la mer pour aider à sauver les dames.

Nous continuons notre route; mais déjà la soif pressait plusieurs personnes. Quelques-unes, les yeux hagards et désespérées, n'attendaient plus que la mort. On creusa dans le sable; mais on n'en tirait qu'une eau plus salée que celle de la mer. On se décide enfin à passer les dunes de sable; après, on remonte une plaine basse; le sable présentait un peu de verdure: il s'en dégageait une odeur mauvaise. On creuse un premier trou. Bientôt on rencontre une eau blanche d'une odeur affreuse. Je la goûte; elle était douce; je m'écrie : « Nous sommes sauvés, arrivons tous ici! » Cinq ou six trous sont bien-

tôt faits et chacun se gonfle de cette eau si mauvaise, mais que nous trouvions si bonne. On y resta deux heures; on tâcha de manger un peu de biscuit.

On se décide ensuite à faire route; la nuit arrivait; on marche deux heures. Il fallait porter les enfants de M. Picard. J'en portai un pendant une demi-heure afin d'engager les matelots d'en faire autant. J'étais harassé. M. Picard parut même ne me savoir aucun gré. Sa position était affreuse; mais aussi il était trop exigeant. Il semblait que nous lui devions notre vie. Sa demoiselle et sa femme montrent un grand courage. Elles se mettent en hommes. Mademoiselle Toinette en officier est très bien. Après une demi-heure de marche, M. Picard demande impérieusement qu'on s'arrête. On dort sur le sable jusqu'à trois heures du matin.

9 juillet.

En route à trois heures du matin : on suit toujours le bord de la mer; le sable mouillé permet de mieux marcher. On se repose toutes les demi-heures. Sur les huit heures, on entre un peu dans les terres pour reconnaître quelques Maures qu'on avait aperçus. Nous rencontrons deux ou trois misérables tentes où il n'y avait que des femmes. Elles nous donnèrent de l'eau, du lait de chèvre et du millet, mais à des prix fous. Un verre de lait coûtait 5 à 6 francs.

On acheta deux chevreaux qu'on fit bouillir tour à tour dans une petite marmite de fonte que possédaient les Mauresses. Nous retirâmes les morceaux à moitié cuits pour les dévorer sans pain ni fourchettes, comme de véritables sauvages. Les matelots, ces hommes détestables pour lesquels nous avions acheté ces chevreaux, laissent à peine la part aux officiers, pillent ce qu'ils peuvent et encore se plaignent d'en avoir si peu. Si j'avais été leur officier, il n'y a pas de doute que j'en aurais tué un ou deux pour l'exemple ou que je me serais fait tuer. Je ne me cachai pas et ne pouvais m'empêcher de les traiter comme ils le méritaient. Aussi m'en voulaient-ils et fus-je menacé plus d'une fois.

Vers les quatre heures, on crie aux armes. Des nègres et des Maures s'élançaient vers nous, mais en petit nombre. Ils venaient en amis nous offrir de nous conduire au Sénégal.

Nous devons, disent-ils, avoir encore trois jours de marche. On se dépêche de manger les deux chevreaux à moitié cuits; cela me refait.

Nous partons avec les gens qui venaient nous chercher. A une heure de marche, se trouvent quelques huttes enfoncées derrière les petites montagnes de sable qui sont sur toute la côte. On hésite à y aller. Grande défiance; on finit par y aller; on y trouve d'assez bonne eau.

On dort jusqu'à minuit sur le sable. On prend des ânes pour la famille de M. Picard et quelques provisions d'eau et de poisson sec, ou mieux, pourri. J'en achète un pour six francs : il infectait. On marche toute la nuit en se reposant un quart d'heure toutes les heures. Ces dames souffrent, retardent la marche; on ne veut pas les abandonner, quoique tout retard puisse nous perdre tous.

Vers les deux ou trois heures, cette nuit comme toutes les nuits, je suis pris par un sommeil des plus accablants. Je dormais en marchant. Aussitôt qu'on criait halte, je me laissais tomber sur le sable et me trouvais de suite dans la plus profonde léthargie. Rien n'était plus pénible que d'entendre au bout d'un quart d'heure *debout! en route!* J'étais une fois tellement accablé que je n'entendis rien; je restai étendu par terre sans bouger. Tout le monde était déjà loin quand un homme arriéré m'aperçoit, me pousse et me réveille enfin. Sans lui, j'étais perdu. Mon sommeil aurait sans doute duré plusieurs heures. En me réveillant, je me serais trouvé seul, au milieu du désert où le désespoir aurait mis fin à mes tourments ou j'aurais été fait esclave par les Maures, ce que je n'aurais pu supporter. Je priai Dechatelus de se charger de moi et de me réveiller à chaque repos.

Cette époque de la nuit, de minuit à trois heures, était pour moi celle qui me faisait le plus souffrir. Plus d'une fois, j'eus envie de rester étendu sur le sable et d'attendre la fin de mes maux, mais le courage l'emporta toujours.

10 juillet, 1816.

A six heures nous marchions sur la côte de sable, quand les nègres et les Maures, nos conducteurs, nous disent de tirer nos armes. Moi qui n'ai qu'un gros couteau, je l'ouvre. La

cause de cette alarme est que le pays est un peu habité par des Maures pauvres et pillards. Il paraît qu'ils se contentent de détrousser les traînards; aussi on fait halte pour rallier tout le monde.

Nous sommes environ de soixante-dix à quatre-vingts; mais le tiers seulement est armé de mauvais sabres ou épées; on a un ou deux fusils, mais point de poudre.

En se reposant sur les sept heures, on aperçoit une voile: on reconnaît bientôt que c'est l'*Argus*. On met des mouchoirs au bout des épées, on agite les chapeaux. Enfin l'*Argus* répond qu'il nous a vus. Il plie ses voiles. On le voit descendre une embarcation à la mer; voilà un grand soulagement à nos maux.

Un Maure va à la nage, malgré les brisants et les requins, vers l'embarcation; il arrive heureusement, il remet un billet. De suite la chaloupe retourne à bord du brick avec la marée. Bientôt elle revient à pleine voile. Nous fûmes au moment d'être témoins d'un autre malheur et de voir toutes nos espérances détruites. La chaloupe s'approcha de trop près des brisants, elle fut prise de derrière par l'un d'eux. Nous la crûmes coulée à fond, elle reparut cependant, mais un second brisant pouvait la couler. Les matelots à force de rames luttèrent contre le danger. Nous voyons lancer un tonneau à la mer; nous le suivons avidement des yeux. D'abord il semble s'éloigner, on craint qu'un courant ne s'oppose à la lame qui le pousse au rivage. Pendant ce temps, notre Maure s'élance du canot, fend les ondes vigoureusement, plonge dessous les lames et brisants, reparaît de l'autre côté; il vient enfin avec une bouteille contenant une lettre de M. Renaud. M. le Gouverneur est arrivé heureusement avec sa famille.

Après un temps très orageux, le brick va à Portander en suivant la côte pour tâcher de rencontrer de nos camarades et de là à la frégate échouée; peut-être trouvera-t-il de nos compagnons d'infortune. Un second baril est lancé à la mer, on pense que c'est du vin, puis un troisième d'eau-de-vie. On distribue les vivres.

J'écris ces notes sur le sable mouillé de lames. Nous faisons, avec des biscuits et du fromage, un dîner des Dieux. Les Maures qui nous entourent en très grand nombre ne nous

font point de mal, mais ils sont très importuns par leur curiosité et leur rapacité. Ils nous demandent tout ce qu'ils voient et nous font payer ce qu'ils nous ont vendu au poids de l'or.

Ils nous vendent du lait de chameau excessivement cher, nous payons six et dix francs ce qui ne vaut pas deux francs, mais le plaisir de nous humecter les intestins nous le ferait payer de toute notre fortune. Pour dîner, nous marchons une demi-lieue plus loin pour nous délivrer des Maures. Les matelots se conduisent en général extrêmement mal; leur indiscipline a causé tous nos maux; elle pourra peut-être causer notre perte; ce sont de vrais animaux, brutes qu'il faut mener au bâton ou à la corde. Ils sont mille fois indignes des bontés, des soins que prennent d'eux leurs officiers qu'ils ne respectent pas. Si j'étais officier de marine, je voudrais faire fusiller plus de dix de ces coquins.

Nous partons avec la chaleur du jour. Le soleil darde ses rayons verticaux sur nos têtes. On se repose à toutes les demi-heures. La brise de mer nous rafraîchit un peu. Les vagues de la mer nous baignent les pieds et nous soulagent. Notre habillement à tous est des plus grotesques. Je porte un pantalon qui me tombe sur les hanches, faute de bretelles. J'ai mon habit d'uniforme tout couvert de sable, une chemise débraillée, horriblement sale, et un chapeau tout déformé achève le portrait. C'est tout ce que je possède au monde avec une montre, mon couvert, un porte-feuille et ce registre.

Vers la fin du jour, le pays change, les dunes de sable s'abaissent; on voit bientôt une rivière qui nous comble de joie; c'est le coude du Sénégal le plus près de la mer; de ce point, s'échappe le petit ruisseau appelé le Marigot des Maringouins. Nous quittons le bord de la mer pour passer ce ruisseau un peu au-dessus. Nous arrivons dans un endroit où il y avait un peu de verdure et de l'eau. On doit y passer la nuit jusqu'à minuit. A peine y étions-nous installés que nous voyons venir à nous un Anglais, trois ou quatre Marabouts et deux chameaux. Ils sont envoyés par le gouverneur anglais pour aller à la recherche des naufragés et les secourir. Un de ces chameaux, chargé de vivres, part de suite. Il ira jusqu'à Portander réclamer ou apprendre des nouvelles de nos compagnons d'infortune.

Je déteste les Anglais cordialement; mais je ne puis passer sous silence la belle conduite de ce gouverneur. Son envoyé a de l'argent pour nous acheter des vivres sur la route; nous avons encore pour deux jours de marche. On dort sur le sable couvert d'un peu d'herbe sèche et rude. Je dors assez bien, malgré les lions qui existent là. Nous ne vîmes point de maringouins cette nuit-là.

Tout cela n'est pas très sain; je devrais avoir l'estomac malade; je me porte cependant très bien. Je ne suis que fatigué. Notre position est bien plus belle que celle des jours précédents, car nous sommes hors de périls. J'ai oublié de dire que, lorsque à l'endroit où nous vîmes le brick, voyant les Maures paraître en nombre qui s'augmentait à chaque instant, nous nous mîmes en un seul rang pour faire paraître notre force, on élevait les sabres et les fourreaux en l'air pour leur faire croire que nous étions armés.

Des nègres et Maures qui nous escortaient marchèrent vers eux et revinrent ensuite, à l'exception d'un seul qui resta en place. Les autres en firent autant. Les deux parlementaires restés sur la plage s'approchèrent, s'expliquèrent; il en résulta un rapprochement intime et sans défiance comme je l'ai dit. Les dunes de cette côte sont habitées.

COMMANDANT BRÉDIF

(La fin prochainement.)

AUX ARTS DÉCORATIFS

AUGUSTE DELAHERCHE

C'est un lieu propre à la rêverie et à la réflexion que cet admirable Musée des Arts Décoratifs : un hall immense en profondeur avec, de chaque côté, deux étages de galeries découpées en compartiments; le plan même de l'édifice montre la richesse et la variété de l'art humain. En chacune des salles, les reliques d'un même temps et d'une même famille se sont retrouvées et les voilà qui recommencent à vivre leur existence ancienne. Habituellement dans les musées, le visiteur doit faire effort pour évoquer l'image de la société dont on lui montre quelques débris; ici, il comprend, s'amuse et s'émeut sans fatigue. Et lorsqu'on a pénétré ainsi dans l'intimité d'un coin du passé, on ne s'y trouve point enfermé; il suffit de se retourner vers la grande nef : des fenêtres laissent entrevoir d'autres siècles, d'autres styles, d'autres sociétés; de continuelles comparaisons font distinguer et comprendre. C'est une excellente manière d'assouplir son goût aux métamorphoses des styles que de cesser un instant de suivre les courbes tourmentées d'une grille gothique pour regarder les consoles et la rocaille d'un salon Louis XV.

Le mélange des arts n'est pas moins instructif que la réunion des époques. Dans cette variété, se découvrent toutes les

manières que l'homme a trouvées de modeler, tailler, transformer les matières dont il attendait du plaisir ou de l'utilité. Mais il est toujours facile de reconnaître, dans les œuvres les plus diverses d'un temps, un nombre très restreint de motifs : vers le milieu du XVIIIe siècle, la même rocaille se retrouve dans les boiseries des salons, sur les fers forgés des grilles et la porcelaine des assiettes. Rien n'est rare comme l'introduction de motifs vraiment nouveaux ; l'invention personnelle consiste surtout dans l'art d'accommoder, à une matière et à un usage, des formes habituelles ; les mêmes arabesques peuvent servir de modèle à la dentellière, au damasquineur, au potier, au forgeron, au sculpteur et au peintre : l'artiste se décèle par l'adresse avec laquelle il adapte cette même forme à des substances différentes.

Quand les exigences de sa matière ont été respectées et que la destination d'un objet en a vraiment dirigé la formation, l'œuvre est logique ; et c'est ce que nous sentons confusément quand nous la disons belle. Alors elle peut vieillir : les caprices du goût n'enlèvent ni n'ajoutent à son mérite ; le temps ne peut que l'embellir ; il étire les filets d'une dentelle pour en rendre la grâce plus frêle encore ; il rouille les grilles pour faire plus rude leur robustesse ; il craquèle l'émail des faïences pour mieux montrer leur grain serré ; il distend la trame des tapisseries et les fait gondoler pour rappeler à ceux qui veulent les métamorphoser en peintures plates qu'elles doivent être des tentures souples et même un peu flottantes ; il polit les vieux meubles de noyer et de chêne pour atténuer les angles menaçants et les sculptures trop accidentées ; il brise tout simplement les barreaux de chaise et les pieds de table taillés à contre-fil du bois.

Et pourtant ces objets « d'art décoratif » ne sont pas sortis mécaniquement de la triple combinaison d'un style, d'une matière et d'une utilité ; ils sont encore l'expression de personnalités ; le tempérament de l'ébéniste ou du forgeron importe lui aussi quand on veut expliquer un meuble ou une grille. On a coutume de distinguer les arts industriels et les beaux-arts. Depuis longtemps on a dénoncé l'inexactitude de cette distinction qui fait croire que d'un côté tout est mécanisme, de l'autre tout fantaisie et originalité. Trop d' « ouvriers d'art » n'ont

retenu de cette protestation que ce qui les flattait et au lieu d'exécuter une table et une chaise se sont exercés à de brillantes fantaisies sur le bois, sans réfléchir qu'une « chaise pour s'asseoir » doit d'abord se dépouiller de tout aspect agressif et fragile. Mais tandis que la majorité faisait fausse route, quelques artistes de bon sens trouvèrent qu'en respectant les conditions de leur art, on pouvait être personnel, original et même révolutionnaire. Parmi eux, le Musée des Arts Décoratifs a choisi Auguste Delaherche, le potier, et lui a offert une salle pour exposer ses œuvres; c'est que sa production de tantôt vingt ans est la plus forte, la plus saine leçon de bon sens et de beauté que l'on puisse aujourd'hui donner aux artistes et aux amateurs.

*
* *

Il suffit de traverser cette salle peuplée des pots de Delaherche pour sentir, malgré la prodigieuse variété de leurs formes et de leurs couleurs, que ce sont des êtres d'une même famille portant l'empreinte du potier qui les a façonnés robustes et somptueux.

Sans doute on ne peut se défendre d'opposer cet art du potier, où nous n'avons point l'habitude de chercher le tempérament d'un artiste, à d'autres arts qui, comme la peinture, font naturellement voir des sentiments et des idées. Dans une salle contiguë à l'exposition d'Auguste Delaherche, un grand panneau est occupé par une des peintures où Besnard a mis le plus de poésie ailée : l'*Ile Heureuse* baigne en son lac d'émeraude; là-haut, sur l'or du ciel, le vent chasse de grosses nuées; les montagnes enclosent un coin de joie dans la grande nature; des gondoles se détachent et filent vers la rive, si légères qu'elles semblent frôler à peine la nappe tranquille, mais leur sillage remue un liquide de feu, et tout au premier plan, sur l'herbe tendre, des satyres ironiques, de jeunes hommes, des femmes, des êtres félins, aux cheveux qui flambent.

Dans cette vision tout n'est que rêve et fantaisie; du lac d'Annecy, le peintre n'a retenu qu'un fugitif effet d'orage, la forme inconstante des nuées, les reflets de l'eau, des visions

légères, insaisissables. A ce langage léger, immatériel, de reflets et de mouvements, opposez l'art du potier. Delaherche pétrit et fait cuire une matière; il ne lui prête pas seulement une forme comme le sculpteur, des couleurs comme le peintre; il en métamorphose la substance, lui donne une composition aussi forte, aussi dure, aussi stable qu'aux minéraux de notre planète; car ici la couleur est non pas seulement un jeu d'apparences, mais une chose consistante et concrète. A cette matière, il impose une forme, qui n'est pas comme celle du sculpteur copiée sur la nature, mais originale, en dehors de toute imitation.

Y a-t-il un autre art qui soit autant que celui-là créateur, dans le sens presque absolu du terme? C'est l'art primitif, élémentaire, l'un des premiers apparus.

Par delà les siècles, le potier d'aujourd'hui recommence en tout point ce que faisaient cinquante siècles avant Jésus-Christ les céramistes chaldéens qui façonnaient de grosses jarres pour conserver leur huile et leur vin de palme. La poterie d'Auguste Delaherche ressemble aux vieilles céramiques : la peinture de Besnard n'a presque rien des vieilles fresques. Quoi d'étonnant si l'âme humaine s'exprime plus aisément en des arts plus souples, moins attachés à l'immuable matière? L'œuvre d'Albert Besnard se comprend tout de suite parce qu'elle réveille en nous des impressions ou des désirs de bonheur familier, grâce à un ensemble de couleurs et de lignes d'une signification aussi claire que des mots. Mais les œuvres d'Auguste Delaherche ne sont pas moins éloquentes et si leur langage est plus difficile à traduire, il n'est besoin de nul effort pour le comprendre. Une fois la visite terminée, quand les multiples impressions se sont coordonnées, l'œuvre de ce potier apparaît aussi expressive que celle d'un peintre ou d'un poète; une manière de penser et de sentir a pris forme et matière. Quand tous ces êtres de même famille sont dispersés, on risque de passer près d'eux sans les comprendre; ici, réunis, ils racontent clairement une vie morale.

Et d'abord les premiers essais : des pots et des plats en grès, exécutés en 1884, aux environs de Beauvais, à l'Italienne, dans la terre natale du potier. Aussitôt son instruction de décorateur achevée, Auguste Delaherche n'a point eu d'hésitation; dès

qu'il a trouvé un atelier où s'installer, il s'est mis à tourner l'argile et à la cuire. La matière qu'il choisit tout naturellement et qu'il ne cessera de pratiquer est le grès. Quand il en cherche une définition, il l'emprunte à Bernard Palissy : une terre qui « extrêmement cuite, prend un petit polissement vitrificatif, qui procède de son corps même ». Au moment où Delaherche se fait potier, la faïence ou terre cuite émaillée, qu'avaient illustrée les chefs-d'œuvre de Bernard Palissy et des Della Robbia, était peu à peu remplacée par la porcelaine : d'une pâte plus fine, plus diaphane, la porcelaine convenait merveilleusement à un goût raffiné jusqu'aux plus mièvres élégances ; elle se prête à toutes les adaptations sculptées ou peintes ; elle permet d'amuser avec de petits tableaux et des figurines modelées les amateurs de céramique qui n'ont jamais su voir un pot. A la pâleur froide de la porcelaine, Delaherche préfère le grès cérame, cette terre qui, vitrifiée par le feu à de très hautes températures, forme un tissu vigoureux et serré ; au lieu de créatures frêles et anémiques, il crée des êtres solides et râblés. La matière est robuste et, quand le potier la métamorphose et la revêt de splendeur, il lui conserve son aspect rude et compact ; avec le grès, point de vases ou de coupes, mais des pots, des écuelles, des cruches et des pichets.

Les moyens d'Auguste Delaherche, dès les premières œuvres, n'ont pas encore la richesse qu'ils prendront plus tard ; mais le potier se montre, le bon potier qui fait des pots commodes, que l'on a bien en main et qui donnent envie de s'en servir ; ses modèles ne ressemblent jamais à ces récipients de théâtre qui versent à sec. Urnes et amphores dégénérées, infatuées de leur antique noblesse ! à ces laborieuses reconstitutions d'espèces disparues, à ces revenants majestueux et inutiles, opposez cette cruche qui ne demande qu'à travailler, ce petit gobelet qui se joint gentiment à ce gros pichet pour nous prier à boire. La décoration même reste d'un goût rustique et ne suppose point de recette compliquée : le potier enduit de terre colorée, d'un engobe, le col ou le flanc de son pot, puis, par un dessin gravé, il fait reparaître le fond de terre ; le procédé n'est pas nouveau, c'est en somme celui des vases antiques à figures noires. Le tout est recouvert d'un vernis obtenu fort simplement en jetant du sel de cuisine dans la flamme du four.

Ces poteries vernissées, ceinturées de fleurettes, la collerette godronnée, ressemblent à de fraîches et jolies paysannes. Le dessin ornemental conservera chez Delaherche ce caractère de simplicité. A l'École des Arts Décoratifs, il a autant que personne appris toutes les combinaisons linéaires de géométrie et de nature; mais les motifs, qui lui sont chers et que l'on verra revenir sur les flancs de quelques vases, sur les plaques d'une frise décorative, ou sur la grille d'un poêle, ce sont des fleurs très modestes, qui recroquevillent leurs petits lobes arrondis. Les sinuosités du décor suivent fidèlement le renflement du flanc ou l'étranglement du col; ces grosses pièces sont ainsi décorées de choses menues. Point de hautes herbes qui enveloppent une panse, sans souci des rondeurs et des concavités. Un magnifique vase aux plumes de paon est presque une exception dans l'œuvre de Delaherche; mais ces grandes plumes ne peuvent se dresser toutes droites et nous regarder de leurs gros yeux hirsutes que parce qu'elles fusent sur un vase au flanc abrupt. Comparez une façade romane et une façade gothique. Sur la première, de menus motifs s'entassent sur les voussures du portail et les cintres des arcatures, sans jamais se détacher du champ de la façade; ils y sont adhérents comme une broderie massive et compliquée. Au contraire, dans les dernières églises gothiques, les gables se détachent du portail, les colonnettes, les nervures, les galeries s'isolent et forment un merveilleux filet de pierre qui dissimule presque le corps de l'édifice.

Dès cette époque, un instinct de plus en plus impérieux pousse Delaherche à bien mettre en valeur la forte individualité de ses robustes pots. Mais entre temps il va prodigieusement enrichir sa manière et ses moyens : sans les orner jamais de parures empruntées aux arts voisins, il va faire entrer dans ces organismes tout ce qui les peut rendre plus splendides. Ce fut depuis 1887 une période brillante, de conquêtes et de triomphes. Toutes les formes viables, Delaherche les réalise, et sa fantaisie s'amuse; il grave des fleurs, il détache des anses; il enserre la panse d'une bouteille dans un entrelac de lignes tressées. Voici un grand vase très long dont le tissu forme des imbrications serrées comme celles d'une pomme de pin ou d'un pignon roman. Sur le col

de celui-ci, un collier de boutons comme une ligne de perles sur une nuque trop haute. Ailleurs le potier s'est joué d'une panse molle et gonflée et il l'a défoncée comme un feutre. Sur le rebord de ce vase trop épanoui, il a donné des coups de pouce qui le font gondoler. Cette production est d'une prodigieuse variété; aucun vase n'est la réplique d'un autre vase; chaque forme est propre à un individu et ne convient qu'à une couleur et à une taille; celui-ci se suffit comme un beau torse, l'un a des anses qui lui sont aussi nécessaires qu'à une figure des oreilles.

La langue fait défaut pour nommer des êtres aussi variés; nous n'avons pas l'œil assez exercé pour distinguer toutes ces espèces. Le catalogue dit et répète : pot, cache-pot. Les Grecs avaient au contraire quantité de termes précis, de mots-définitions pour désigner, suivant leurs formes, les récipients qui leur servaient à contenir un liquide, à le verser ou à le boire; dans un banquet, ils dénombrèrent les diverses coupes en usage et l'on trouva plus de cent noms. Mais, un changement de courbe dans une panse, un rein plus droit ou plus cambré, autant de différences qui suffisent pour fixer dans notre esprit des physionomies distinctes et nous permettre de les reconnaître. Tel un enfant qui revient du Jardin d'Acclimatation où il a vu quantité de bêtes qu'il peut décrire, mais non pas nommer, je manque de mots pour énumérer les espèces et les individus nés sous la main de ce potier inventif.

Et tous ces corps viennent au monde, les membres couverts de la fourrure appropriée. En 1887, Auguste Delaherche s'est installé à Paris dans les ateliers d'Ernest Chaplet; il dispose maintenant d'instruments plus puissants; sous l'action du feu, il transforme le grès en matières rares et précieuses. A mesure que son art de potier se fait plus riche, il abandonne peu à peu les quelques emprunts qu'il faisait encore à la peinture : sa couleur, c'est l'inexplicable action du feu qui la produira en transformant la matière; au lieu que son pinceau dessine des fleurettes et des plumes de paon, c'est la flamme qui sur les flancs du vase fera couler l'émail. Tout sortira du travail de la main et de la magie du feu. Pourtant un des derniers vases modelés et peints est une chose exquise : des feuilles de pla-

tane sont tombées sur les épaules d'un campaniforme; feuilles d'automne que la pluie va pourrir après que le soleil les a brûlées; elles se détachent, brunes et mates, sur un émail foncé, saturé de bleu, où passent des lueurs céruléennes et des verts métalliques.

Quel travail dur et décevant que celui du feu! Les grès *dégourdis* sont enduits d'une pâte qui ne deviendra un émail colorant qu'à des températures de 1200 à 1400°; alors ce n'est plus seulement la pâte, mais le pot même qui est vitrifié; le support et son revêtement ne sont plus qu'une même substance, un même composé, aussi stable, aussi dur que les plus antiques formations géologiques; à de telles températures, peu d'oxydes colorants résistent; tandis que les poteries cuites *au petit feu* peuvent imiter toutes les couleurs des peintres et reproduire des tableaux, le *grand feu* ne semble admettre qu'un nombre restreint de tons. Delaherche ne monte pas une fournée sans essayer de nouveaux effets. Depuis ses premières œuvres jusqu'aux dernières, son jeu de couleurs s'enrichit en intensité et en profondeur.

Dans son *Journal*, Delacroix enregistrait les résultats des mélanges qu'il avait essayés sur sa palette; comme un violoniste qui s'amuse de sa virtuosité pour trouver des motifs qu'il utilisera ensuite dans les moments d'inspiration, il combinait au hasard de sa fantaisie. Mais Delacroix travaillait une matière souple, docile, facile à manier; aussi cette pâte colorée est-elle instable et fragile : toutes ces fêtes que le peintre se donnait ainsi dans la solitude de l'atelier sont maintenant à jamais évanouies, et même ce qui en est passé sur ses tableaux s'éteint tous les jours. Le potier, qui peint non pas avec de tendres pâtes, mais avec des substances vitrifiées, n'a point à sa disposition un instrument aussi prompt à obéir; mais les éblouissements de la flamme restent, au sortir du four, fixées dans un émail indestructible.

C'est à force de ténacité que Delaherche oblige à chaque fournée la matière indocile à produire de nouvelles richesses et soumet de plus en plus la flamme à ses volontés. Les déceptions des potiers sont illustres; un aède les a chantées. Dans le four, habitent quantité de démons taquins toujours prêts à gâter en quelques instants le travail de plusieurs mois :

Syntrips, qui fait tout éclater, Smaragos qui fendille l'émail, Asbetos qui brûle. Contre leurs maléfices, le pauvre potier n'a pour se défendre que la protection incertaine de Silène ou de Minerve, et son courage. Palissy a raconté de manière émouvante cette lutte de l'artiste qui cherche des effets nouveaux, « comme un homme qui taste en ténèbres ». Il voulait retrouver un émail blanc qu'il avait fort admiré sur une coupe italienne. Il se mit donc à composer des pâtes nouvelles, à enduire des pots et à les cuire; mais la fusion ne se produisait pas; une autre fois le combustible manquait; après les treillis de son jardin, les tables et les planches de sa maison, Palissy n'a plus de quoi entretenir le feu de son four : « J'estois en une telle angoisse que je ne sçaurois dire; car j'estois tout tari et desséché à cause du labeur et de la chaleur du fourneau; il y avoit plus d'un mois que ma chemise n'avoit seiché sur moy; encore pour me consoler on se moquoit de moy, et mesme ceux qui me devoient secourir alloient crier par la ville que je faisois brusler le plancher, et par tel moyen l'on me faisoit perdre mon crédit, et m'estimoit-on estre fol. »

Mais le valeureux potier se ressaisit et c'est dans cette âme tenace un dialogue stoïcien : « Quand je me fus reposé un peu de temps avec regrets de ce que nul n'avoit pitié de moy, je dis à mon âme : qu'est-ce qui te triste, puisque tu as trouvé ce que tu cherchois? (car Palissy croit posséder le secret de l'émail qu'il veut réaliser). Mais mon esprit disoit d'autre part : tu n'as rien de quoy poursuivre ton affaire; comment pourras-tu nourrir ta famille et acheter les choses requises pour passer le temps de quatre ou cinq mois qu'il faut auparavant que tu puisses jouir de ton labeur? » Et les déceptions succèdent aux déceptions. Un jour le four éclate; une autre fois, la flamme couvre les pots de cendre; une autre fournée est brûlée d'un côté et reste crue sur l'autre face : « Bref, j'ay ainsi bastelé l'espace de quinze ou seize ans; quand j'avois appris à me donner garde d'un danger, il m'en survenoit un autre lequel je n'eusse jamais pensé. » Cette histoire si triste et si glorieuse, c'est celle de tous les artistes qui doivent dompter une matière rebelle; Auguste Delaherche a traversé ces déceptions, avant de devenir maître de sa matière et de son feu, de se faire obéir de la flamme et d'en diriger presque

les fantaisies : aujourd'hui, il a domestiqué Asbetos, Syntrips et Smaragos.

Étrange entreprise que de fixer les reflets changeants que prennent les métaux en fusion! un peu d'oxygène sur un enduit de sel de cuivre et le vase devient d'un rouge intense; plus d'oxygène le transforme en un vert céladon, et si l'oxydation continue, le céladon se change en bleu céleste. Depuis longtemps déjà, les Chinois se transmettent des secrets de fabrication, qui obligent les flammes à estomper sur les parois d'un vase ces insaisissables transitions de couleurs vives que la nature met sur le derme des fruits mûrs : passages étonnants de pureté et d'éclat qui vont du rouge ardent au bleu le plus profond. Parfois la cuisson produit un effet inattendu que le potier retient pour le recommencer : les fonds craquelés par accident sont devenus un des motifs préférés des porcelaines chinoises. Delaherche ne laisse perdre aucune trouvaille de cet élément indocile. Est-ce le caprice de la flamme ou la volonté de l'artiste qui a si joliment déposé au cœur de cette corolle des irisations incandescentes, et reproduit dans ce godet les jaspures d'une agate éclatée? Un bouillonnement de l'émail a mis une fourrure bien épaisse et bien chaude autour du cou d'un petit pot frileux : l'effet est si joli que l'artiste maintenant le provoque à son gré. La flamme a des hardiesses heureuses qui rachètent bien des méfaits : « A quelque chose malheur est bon », a-t-il inscrit sur l'un de ses premiers gobelets. Ces heureux hasards arrivent à tous peut-être; mais il en est, comme Delaherche, qui obtiennent davantage de la matière, et mieux que d'autres savent recommencer par volonté ce qu'elle a réussi une fois par caprice.

Cette prodigieuse richesse de couleurs, comme tout à l'heure la variété des formes, dépasse notre vocabulaire. A qui voudrait en donner quelque idée, il faudrait ces innombrables qualificatifs qu'admet, dit-on, la langue chinoise et qui peuvent égaler l'opulence de la nature : bleu du ciel après la pluie, bleu d'oignon, bleu de prune,.. Mais ce serait faire croire que ces couleurs sont des couleurs de peintres qui reproduisent les apparences de la réalité : Delaherche use de la couleur non pas en peintre, mais en potier; sa matière est colorée comme l'est le minéral; elle est tout entière vert de bronze ou beige ligneux

et le vase semble vraiment tourné dans sa couleur. Est-ce cette impression de couleur profonde qui fait à tout instant croire que le grès est une pulpe molle, un métal froid ou une écorce sèche? Delaherche paraît avoir songé à ces imitations des choses naturelles : tel pot beige a la forme d'une calebasse ou d'une gourde qui sonnent sous le doigt ainsi que du bois sec, et voici à côté un large plat, d'un vert métallique, prêt au moindre contact à vibrer comme un gong. Et pourtant ces impressions ne font pas trompe-l'œil; une qualité reste commune à tous ces pots et rappelle qu'ils sont de terre vitrifiée; à la pureté éclatante de la pierre précieuse, l'émail joint le moelleux et le liant d'une matière qui fut liquide; d'un instant de fusion il gardera toujours une douceur onctueuse et caressante.

***

Plus il va au fond de son art, plus Delaherche semble chercher la force expressive dans le galbe des formes. Même dans la couverte de couleurs, n'y-a-t-il pas un moyen de révéler encore le relief? Ces coulées d'émail, le seul vêtement qu'il jette maintenant sur ces torses nus, comme elles adhèrent avec souplesse aux plus subtiles inflexions du modelé! Dans les porcelaines, l'émail moule la forme, inonde les bords supérieurs, glisse sur les pentes, hésite sur les renflements avec un ourlet gras, et quelques gouttes, atteignant l'autre versant, filent jusqu'au pied, à moins qu'un autre tournant les arrête en suspens. Ces souplesses du liquide dessinent sur ces corolles frêles des mouvements subtils et caressants. Sur cette chair laiteuse et diaphane, il ne fallait point une rugueuse carapace de pachyderme, mais la souple toison d'un félin. Le jaune de titane a coulé comme une huile, emportant et noyant dans sa fluidité des éclatements d'étincelles.

Delaherche en arrive à tourner lui-même ses vases. Jamais il n'a pensé que la forme fût un dessin abstrait qui se conçoit sur le papier pour s'imposer ensuite à n'importe quelle matière; ce n'est pas d'une spéculation sur des lignes droites et des lignes courbes, ce n'est même pas d'une copie de fleur ou de fruit que peut naître un pot bien bâti : à mesure qu'il en

créait, il a mieux senti la nécessité de les façonner lui-même et de les suivre depuis les premiers linéaments. C'est en tournant entre les deux mains du potier que la masse de terre prend conscience de ce qu'elle sera ; en voyant cet être germer, s'ouvrir, s'épanouir sous ses doigts, l'artiste instinctivement en dirige les inflexions et les renflements utiles et logiques; le pot se creuse, s'étale et voici une écuelle; sa panse s'élargit, se gonfle, un col se dresse, s'étire et voici une bouteille. Quand la main le quitte, le pot est venu : bien ou mal, il est vivant.

Le corps une fois bâti, il faut en détacher quelques organes. Un bec doit être dégagé pour diriger le liquide versé par un pichet : Le rebord tuyauté entre trois doigts s'étire et s'allonge. Lorsqu'une anse est nécessaire, la pression du pouce qui la fait adhérer reste visible ; solidifiées, les empreintes rappellent le modelage de la terre molle. Qu'importe après cela quelques irrégularités? Elles ne font que mieux sentir le travail de la main. Le pot est né viable parce qu'en lui deux volontés se sont accordées, celle de l'argile et celle du potier.

Ce que la terre impose au céramiste, ce sont des formes robustes, sans arêtes nerveuses; dans un pot de Delaherche, le grès n'imite point les corniches aiguës, coupantes, que le marbrier et le ciseleur donnent à la pierre ou au métal; ce pot est de terre et ne cherche point à s'en cacher.

Quelles formes, de son côté, le potier donne-t-il à sa matière? quel est son procédé habituel d'invention et la raison de ses choix? Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on se demande pourquoi certaines formes nous satisfont plus que d'autres : c'est depuis qu'il y a des esthéticiens qui commentent les œuvres d'art. L'explication classique, depuis Vitruve jusqu'à Charles Blanc, est que, en toutes choses, la beauté des formes vient de leur conformité avec les proportions et lignes générales du corps humain. On retrouvait couramment l'homme, la femme, et la jeune fille, dans l'ordre dorique, ionique et corinthien. Poussin, un jour qu'il passait à Nîmes, prit prétexte de cette théorie pour y faire une expérience d'esthétique comparée et admirer les belles filles autant que les colonnes de la Maison Carrée, « vu que celles-ci ne sont que de vieilles copies de celles-là ».

Plus que dans l'architecture, l'assimilation est facile pour

la poterie, et les plus anciens vases des humanités primitives gardent un souvenir de la beauté humaine. Comme le démiurge, ces vieux potiers façonnaient l'argile à leur image, — avec un succès douteux, car ce sont monstres un peu effrayants que ces vases, qui sous le rebord du col ont des verrues qui sont des yeux, et sur la panse, des mamelles. Même lorsqu'il ne copie pas littéralement la forme humaine, le potier bâtit un corps que porte un pied, dont les flancs s'arrondissent et dont les épaules se resserrent pour dessiner un col : dans les formes de tout vase, il reste toujours un souvenir atténué ou formel du corps humain; comment certains pots de Delaherche si logiques, si organiques, ne nous sembleraient-ils pas élancés ou trapus, élégants ou athlétiques?

C'est aussi parmi les plantes, dans les fleurs et dans les fruits que Delaherche semble avoir observé des formes; et je n'entends pas rappeler par là que quelques-uns de ses petits vases sont inspirés d'un bouton de pâquerette ou d'une capsule de pavot; un bourgeon de lilas pointe et va crever; une anémone s'étale au cœur de laquelle l'émail cristallisé scintille d'irisations plus éclatantes que la poussière d'un pistil. En réalité, au potier amoureux de beaux galbes, les fruits et les fleurs parlent moins qu'au peintre, ou bien ce qu'il retient du monde végétal ce sont les formes générales qui expriment la vie organique, le merveilleux déploiement de la corolle qui s'épanouit pour boire plus d'air et de lumière, les petites feuilles d'un calice qui se serrent pour retenir la fleur qui veut sortir; ailleurs c'est le derme tendu et la pulpe molle d'un fruit mûr. Il n'est pas besoin de subtiliser pour sentir que ce petit vase pansu s'effale sur sa base comme une poire blette; à côté, voici un vase rouge, semblable une courge; puis des cucurbitacées, potirons, giraumons, toutes les variétés de coloquinte, tous les monstres condamnés par leur masse à toujours dormir le ventre étalé dans la poussière, et que leur assiette inébranlable autant que leurs admirables flancs prédestinaient au rôle de cache-pots. Delaherche n'a ni copié ni même stylisé ces fleurs et ces fruits; mais il semble qu'à la recherche des formes les plus logiques; il a naturellement retrouvé les modèles que recréent à chaque saison les

végétaux. Est-ce que, beaucoup de ces cucurbitacées, vidées et desséchées, ne deviennent pas à leur tour de commodes récipients que l'on dénomme calebasses?

Et lorsque même son œuvre ne rappelle plus rien des formes végétales, Delaherche observe encore la logique, celle des bons architectes, qui est l'art de montrer par des formes l'équilibre des pesées et des résistances. Dans une cathédrale gothique, nervures et colonnettes à l'intérieur, arcs-boutants à l'extérieur en s'appuyant les uns sur les autres maintiennent l'édifice : les lignes qui le dessinent sont des directions de forces. Une colonne dorique est un organe plus simple qui laisse mieux voir encore combien le choix d'un contour peut animer même la pierre : le chapiteau, par son galbe plus ou moins écrasé, mesure pour notre œil la pesée de l'entablement; sans cette inflexion, nous n'aurions pas le sentiment d'une poussée et d'une contre-poussée équivalente; dans les chapiteaux doriques de Sicilie, le coussinet plus aplati révèle qu'il a dû céder d'abord et se ramasser sur lui-même pour résister au poids énorme de l'architrave; le fût même de la colonne ne supporte pas la toiture du temple sans céder légèrement; il est un peu plus renflé vers sa base qu'à son sommet, comme s'il se tassait un peu avant de résister; c'est qu'il n'est pas inerte, mais élastique, et qu'il répond à la charge qu'il reçoit par un effort mesuré exactement. Ces contours et ces « volumes » animent la matière et lui donnent la beauté d'une forme qui dessine une force.

Avec un sentiment très sûr, Delaherche ne manque jamais d'appliquer ces principes : dans ses pots, toujours les formes dessinent des forces et des pesées en équilibre. Dans tel grand vase, le col altier, pour s'étayer, jette quatre anses qui l'arc-boutent et dont la rondeur prolonge le galbe de la panse. Un cache-pot, au contraire, fait pour porter un arbre, avec ses racines et sa terre, est ceinturé, encerclé, capable de résister aux plus fortes pressions. Jamais le renflement qui se resserre vers la base n'est indifférent ou indécis; Delaherche inscrit dans une courbe juste la masse de son pot. Parfois, pour renforcer la carapace, les flancs sont à côtes. « Penses-tu (dit Bernard Palissy) que ces petites concavités et nervures qui sont à certaines coquilles, soyent faites seulement pour ornement de

beauté? Non, non : il y a quelque chose davantage : cela augmente en telle sorte la force de la dite forteresse, comme feroyent certains arcs boutans appuyez contre la muraille pour la consolider. » Et quand il a trouvé ce galbe qui est l'expression même d'un équilibre, le vase se trouve articulé nettement, bien pris dans sa taille, avec cette allure assurée, franche, qui est la vraie élégance, celle d'un corps robuste qui donne à chaque geste juste la somme d'effort qui convient. Dans une architecture, comme dans une figure, comme dans un vase, les formes doivent réveiller l'inertie de la matière. Si, en dehors des corps vivants, il est des lignes belles, ce sont celles qui donnent une âme aux lois mécaniques.

Enfin, les vases sont utiles : leur aspect général est déterminé par un usage; ils sont faits pour contenir, pour puiser, pour verser, ou pour boire : à chacune de ces destinations correspondent une capacité et une forme, une panse profonde ou un calice plat, un col resserré ou des rebords épanouis. Il en est qui doivent être saisis par un pied, d'autres par une anse latérale. De petits porte-bouquets attendent, le bec tendu, une tige mince et haute ; d'autres peuvent soutenir une grosse gerbe de fleurs. S'ils ne répondent pas nécessairement à un usage précis, les pots de Delaherche rappellent toujours une utilité ; dans leurs formes et leurs organes, subsiste le souvenir d'un emploi possible; ils doivent être maniables d'abord, se prendre et se poser facilement. Tout beau vase peut être l'occasion de gestes magnifiques ; s'il est de nobles attitudes, ce sont celles d'une robuste fille allant à la fontaine sa cruche sur la hanche, puis revenant le torse cambré, la tête haute, avec la majesté, en quelque sorte nécessaire, d'une canéphore. Alors même qu'il n'est plus qu'un joli bibelot inutile, le petit pot doit s'enchâsser gracieusement dans les cinq doigts de la main ; rien n'est élégant comme un vase qui se retourne sous des caresses délicates. C'est une pauvre manière de sentir que d'attendre de ces grès seulement une image pour les yeux ; le plaisir n'est complet que lorsque la main peut en palper les formes rondes, suivre l'attache d'un col svelte et goûter toutes les joies du toucher que le regard a par avance savourées.

*
* *

Il n'est pas besoin de rester longtemps devant ces pots de Delaherche pour les sentir doués d'un tempérament physique et d'un caractère moral. Les objets, aussi mêlés à notre existence que ceux de la céramique, prennent une signification et il n'y a qu'à se pencher vers eux avec affection pour les entendre parler. Xénophon admirait : « la belle chose que des plats et marmites rangés avec intelligence et symétrie ».

Les peintres hollandais ont su dégager cette petite âme des choses du ménage. Lorsque Chardin assemble une poire ventrue et grumeleuse, quelques petites pommes surettes et rougissantes, auprès d'un vieux broc de faïence fleuri et craquelé qui se tient un peu à l'écart, toutes ces choses ont bien une modeste individualité : personne ne se tromperait sur leur caractère, s'il fallait traduire tout haut les paroles silencieuses qu'elles peuvent échanger. Chez le paysan, dans la grande salle de terre battue, dans l'ombre fraîche, auprès du lit fermé, le seul luxe qui amuse le regard, c'est, étalée sur les étagères du bahut, une rangée de grosses assiettes, des saladiers et des pichets ; dans l'émail blanc qui recouvre coquelicots et bleuets, quelques ébréchures laissent paraître la terre grossière qui porte cette parure champêtre.

Ces pots attachés depuis des générations à l'existence d'une même famille, s'ils parlent, doivent répéter ces dictons simples et raisonnables que l'on retrouve depuis Hésiode jusque dans les almanachs d'aujourd'hui : « Il vaut mieux acheter l'héritage du voisin que de vendre le sien. » Il paraît que les Chinois de porcelaine, magots souriants et barbus, symbolisent à merveille la béatitude des bons disciples de Confucius et que les poussahs ne sont si gros et si pansus que pour mieux contenir toutes les félicités de la terre : quiconque en comprend les décorations savantes y lit des souhaits de bonheur et de longévité.

Parfois même ce que disent les pots est si clair que le potier n'a pu s'empêcher de l'écrire en devise : *bibe*, *reple*, *vivamus*, s'écrient de très vieilles poteries gallo-romaines. Au musée

de Cluny une honnête cruche germanique du XVIe siècle est plus sentimentale : « Douze mois se sont passés! eh bien! continuons, Gretchen, recommençons une année. » Il y a les poteries amoureuses : « Épilycos est beau », dit un vase attique, et les *coppe amatorie* italiennes, autour d'un profil de la fiancée ou de la maîtresse, font lire une inscription enthousiaste : « Camilla bella, Lucretia diva. » Les poteries révolutionnaires sont aussi batailleuses que les journaux; les bonnes vendéennes mettent des « Vive le Roy! » parmi des fleurs de lys; et les hébertistes, avec de très gros mots, promettent de suspendre beaucoup d'aristocrates à la lanterne : où la politique serait-elle ardente, grandiloquente et généreuse, sinon autour d'un pot vidé très fréquemment? Nous avons de nos jours vu des verreries exquises et défaillantes réciter des poésies déliquescentes.

Mais, en général, ces procédés trop simples ne conviennent qu'à des poteries populaires, et, comme dans les images populaires, les sentiments exprimés par eux sont occasionnels, épisodiques; il faut des légendes pour les comprendre, ainsi qu'en ces tapisseries et ces tableaux gothiques où les mots courent sur des banderoles entortillées autour des personnages. Les pots de Delaherche sont moins bavards : c'est par leur prestance même qu'ils ont un sens; dans leur manière d'être, il y a une esthétique et presque une morale.

Ces pots merveilleux de robustesse et de santé sont des êtres simples, des primitifs et qui auraient été tels qu'ils sont, même s'ils ne venaient pas après de longues périodes d'art. En eux, rien ne rappelle aucun des styles antérieurs; toute leur beauté est dans la logique et l'harmonie de leur organisme. Ces pots de terre cuite ne portent point de bracelets ni de colliers d'or; leur parure, c'est la couleur vitrifiée par la cuisson. Le potier recrée à sa guise la jade, la nacre, l'agate et toutes les merveilleuses matières que la nature elle-même ne réussit que rarement. Ces pots sont des masses tournées pour être bien en équilibre, massifs ou élancés, suivant le rôle qu'ils devront jouer; leur destination impose leur forme et leur taille; telle grande bouteille à quatre anses est un vase d'apparat qui devait naturellement avoir la prestance d'une amphore panathénaïque,

et cette petite, par contre, le col dressé pour soutenir une fleur, est à l'échelle d'une rose; plus grande, elle serait ridicule, comme un individu dégingandé, que gêne la longueur inutile de sa taille.

Ces pots, si simples et si fastueux, sont d'un artiste affranchi de la servitude sous laquelle les sculpteurs et les peintres tiennent les autres arts. On peut faire croire à une grande variété décorative en rapetissant sur les flancs d'un vase un grand tableau d'histoire, en tordant autour de sa panse des nymphes et des algues; ce sont là richesses d'emprunt; le potier démarque les effets du voisin pour dissimuler sa pauvreté d'imagination. Chez Delaherche, entre le tour et le four les pots ne sont pas passés chez le sculpteur et chez le peintre; mettez-les auprès de tel voisin gracieux sur lequel une naïade se replie complaisamment pour nous fournir une anse, et tout de suite nous sentirons quelque scrupule à faire porter un aussi gros poids à un corps aussi frêle! A qui se laisserait dire qu'on peut à la rigueur trouver plaisir en fignolant sur la porcelaine de jolies miniatures, cette rustique écuelle rappellerait qu'il n'y a nul à-propos à nous montrer nos gloires nationales ou bien un paysage suisse au fond de notre assiette. Ainsi que chez les êtres naturels la parure n'est dans les pots d'Auguste Delaherche que le dehors apparent d'organes utiles; couleur, forme et substance font un tout indissoluble et harmonieux; ils sont des êtres et non pas des décors. Le génie du potier consiste à pénétrer les volontés de la matière et à sentir fortement les besoins de l'homme, tout en gardant malgré cette servitude la force et la fécondité.

La puissance d'invention paraît mieux encore aujourd'hui, alors que Delaherche ébranche, dénude ses pots de tout appendice. Sans doute, il n'a jamais admis ces parures extérieures dont on attend comme d'un vêtement bien taillé qu'elles dissimulent un corps mal fait. Mais aujourd'hui, il va plus loin : pour laisser toute la force et toute la vie au tronc et à la panse de ses pots, les bras et les oreilles ont disparu; mais comme en ces torses mutilés de leurs membres, la vie qui se fait deviner par des renflements et des palpitations délicates paraît plus profonde! et comme elle pénètre mieux la matière, maintenant qu'il n'y a plus de gestes pour la

manifester! Delaherche, depuis qu'il modèle lui-même, donne à ses grès un aspect brutal et comme une vie barbare.

Leurs couleurs, grises et fauves, n'ont plus cet éclat miroitant, ces reflets métalliques qui s'allument et s'éteignent capricieusement; dans leur pelage rugueux, dans cette matière rare qui a bouillonné autour des cols, et bavé sur les panses, la flamme a pourtant enfermé la magique splendeur d'un incendie.

Au milieu de ses pots, Auguste Delaherche apparaît, comme eux, robuste de santé physique et morale. Il est l'ancêtre parmi les enfants de sa race. Parfois il s'approche d'un de ses préférés, un de ceux qui lui donnent le plus d'orgueil; il plonge le bras dans une vitrine et ramène l'un d'eux par l'oreille ou par le cou, et le pot brillant, comme un marron sorti tout frais de sa bogue, semble trouver plaisir aux contacts de ces mains fortes et adroites.

On imagine aisément ce potier dans son atelier d'Armentières, devant son tour, les yeux baissés, les bras puissants fermés sur le bloc qui germe et va s'épanouir en corolle ou se gonfler en cucurbite. Depuis plus de vingt ans qu'il pratique cet art de la poterie, n'empruntant pas à la nature ses apparences, mais recommençant ses procédés créateurs, Auguste Delaherche a pris l'assurance calme, l'aspect tranquille d'une force bien adaptée et dirigée. Son esthétique n'est pas de celles qui se discutent et peuvent donner de l'inquiétude; ses efforts ne se dispersent point à suivre les fantaisies du goût à la mode. Il se concentre sur lui-même, s'applique de tout son cœur à satisfaire son instinct, comme ces sculpteurs du XIIe siècle enfermés dans un monastère travaillaient soigneusement, lentement, sans préoccupation de succès, sans autre ambition que de bien faire un chapiteau.

*
* *

Sur une hydrie antique, une peinture montre le triomphe du bon potier. Tandis qu'il est fort attentif à peindre un gros canthare posé sur ses genoux, Athéna est entrée dans l'atelier, telle qu'on la voyait au Parthénon, avec son casque le plus

haut, sa lance et son égide; elle se hâte; ses pieds nus la portent vivement et les longs plis de la robe se gonflent au vent de la course; au front du céramiste penché sur son travail, elle va poser la couronne. Depuis longtemps Athéna ne fréquente plus nos villes. Mais elle règne encore dans les ateliers où l'on crée de la beauté en respectant le bon sens. A la santé intellectuelle qu'elle accordait à ses fidèles, elle reconnaîtrait Delaherche pour l'un des siens; elle lui donnerait la renommée qui domine les caprices de la mode. Pour le compte d'un potier, un aède homérique chantait : « Viens ici, Athéna, protège ce fourneau : que les gobelets, que tous les vases prennent une belle couleur; qu'ils cuisent bien à point; qu'ils soient d'un grand prix. » A défaut de la déesse, qui ne vient plus couronner les fronts des bons potiers, la Société des Arts Décoratifs a convié le public à saluer en Auguste Delaherche, un artisan qui n'a d'autre préoccupation que d'être un artiste probe et que, dès maintenant, on peut inscrire au rang des grands artistes.

LOUIS HOURTICQ

DANS L'OMBRE

DE LA CATHÉDRALE[1]

L'après-midi, le Cloître haut demeura presque désert. Don Antolin était descendu précipitamment avec ses carnets à souche, réjoui d'apprendre que beaucoup d'étrangers l'attendaient. Le *Tato* et le sonneur s'étaient esquivés par l'escalier de la Tour, vêtus de leurs meilleures nippes, pour aller aux courses de taureaux. Sagrario, obligée de chômer à cause de la fête, était chez le cordonnier; et, tandis que celui-ci montrait les Géants à des servantes, à des soldats de l'Académie [2] et à des gens de la campagne, la nièce de Gabriel aidait sa pauvre femme, épuisée par les couches fréquentes, à raccommoder les haillons d'une trop nombreuse famille.

Lorsque le maître de chapelle et Verge-de-Bois se rendirent au chœur, Gabriel sortit avec eux dans le Cloître haut pour prendre l'air. Tout à coup arriva Don Antolin, pâle d'émotion, tenant son trousseau de clefs à la main.

— Son Éminence va venir! — dit-il à Gabriel, d'une voix haletante. — Déjà Elle passe l'arche : Elle veut se reposer, cet après-midi, au jardin!... En voilà, une fantaisie!... On dit qu'aujourd'hui Elle est insupportable.

1. Voir la *Revue*, des 1er, 15 mai et 1er juin.

2. L'*Academia general militar* est à la fois une école d'infanterie et une caserne.

Et il courut ouvrir l'escalier de Tenorio[1], qui met en communication les *Claverias* et le Cloître bas.

Resté seul dans la galerie, Gabriel se dissimula derrière une colonne, afin d'observer de loin ce terrible prince de l'Église, qu'il voyait pour la première fois.

Le cardinal apparut, suivi de deux familiers. Il était énorme; mais, en dépit de l'âge, il était encore droit. Sur sa soutane noire, bordée de rouge, pendait la croix d'or. Il s'appuyait sur une canne de commandement[2], avec un certain air martial, et les glands d'or de son chapeau tombaient sur sa nuque grasse, à la peau rose couverte de mèches blanches. Ses yeux, petits, pénétrants, regardaient de tous côtés, comme s'il espérait surprendre une négligence, une infraction quelconque aux règles établies, pour éclater en vociférations et en menaces qui soulageraient sa mauvaise humeur et sa colère concentrée. Il disparut par l'escalier de Tenorio, précédé de Don Antolin, qui, après lui avoir ouvert la grille, s'était mis à ses ordres, tout tremblant de crainte. Après quoi, rien ne troubla plus la solitude et le silence des *Claverias*.

Gabriel, accoudé à la balustrade, vit le cardinal reparaître dans le Cloître bas et en parcourir deux galeries, pour atteindre la porte du jardin. Là, d'un geste, il arrêta ses deux familiers et il s'avança seul dans l'allée du milieu, se dirigeant vers le berceau où Tomasa sommeillait entre les murs de feuillage, avec son bas à demi tricoté sur les genoux. Au bruit des pas, la vieille femme se réveilla; et, quand elle aperçut le cardinal, elle poussa un petit cri de surprise.

— Don Sebastián! Vous ici?

— J'ai voulu te faire visite, — répondit le cardinal avec un sourire de bonté, en s'asseyant sur une chaise. — Il ne faut pas que ce soit toujours toi qui viennes me trouver. C'était mon tour, et je suis venu.

Il plongea une main dans les profondeurs de sa soutane, et il en tira un étui d'or où il prit une cigarette qu'il alluma. Il allongeait les jambes avec la satisfaction de celui qui, accoutumé à s'imposer constamment aux autres par la morgue et par

1. Ainsi nommé en souvenir de l'archevêque Don Pedro Tenorio, qui fit construire le Cloître dans la seconde moitié du XIVe siècle.

2. *Baston de mando*, que portent en Espagne les officiers supérieurs.

le froncement des sourcils, se voit enfin libre pour une heure.

— Vous n'étiez donc pas malade? interrogea la jardinière. J'avais envie de passer tout à l'heure au palais, pour demander de vos nouvelles à Doña Visitacion.

— Tais-toi, sotte que tu es! Jamais je ne me suis mieux porté que ce matin. Le soufflet que j'ai appliqué à ces gens-là en n'assistant pas à l'office, parce que je ne voulais pas être en contact avec eux, m'a mis d'excellente humeur. C'est pour manifester plus clairement mon intention que je suis venu te voir. On saura ainsi que je me porte bien, que le prétexte de la maladie est faux; tout le monde, à Tolède, sera certain que l'archevêque ne veut pas avoir de rapports avec ses chanoines, et qu'il s'y refuse, non par orgueil, mais par dignité, puisque, dans le même temps, il n'hésite pas à descendre pour faire visite à sa vieille amie la jardinière.

Et le terrible gros homme riait en imaginant le dépit que cette visite ne manquerait pas de causer au chapitre.

— Mais ne crois pas, Tomasa, — continua-t-il, — que je sois venu te voir pour cette seule raison. Ce soir, j'étais triste et je m'ennuyais. Visitacion est occupée avec des amies de Madrid; et moi, j'ai eu cet accès de colère que me donne parfois le souvenir du passé. J'avais besoin de te voir; et, au surplus, je me suis rappelé que le jardin de la cathédrale est toujours frais. Hors d'ici, il fait une chaleur de four... Ah! Tomasa, comme tu es robuste! Avec ta maigreur et ton agilité, tu te conserves mieux que moi. Tu n'es pas enveloppée dans ta graisse comme le pécheur qui te parle, et tu n'as pas de douleurs qui rendent tes nuits amères. Tes cheveux sont presque noirs, tes dents bien conservées; tu n'as pas besoin, comme ton cardinal, d'avoir un râtelier dans la bouche... Mais n'empêche, Tomasa, que, comme moi, tu es vieille. Quelle que puisse être pour nous la bonté du Seigneur, il nous reste peu d'années à vivre... Ah! s'il était possible de revenir au temps lointain où je montais chez toi avec ma petite soutane rouge, pour chercher ton père le sacristain, et où je te prenais de force ton déjeuner!... Te rappelles-tu, Tomasa?

Les deux vieillards oubliaient les différences sociales, et, avec cette fraternité résignée des êtres qui s'acheminent vers la mort, ils évoquaient les souvenirs de leur enfance. Autour d'eux,

rien n'avait changé, ni le jardin, ni le cloître, ni la cathédrale : le prélat, en promenant les yeux sur tous ces objets, pouvait se croire encore le *monaguillo* fripon qu'il avait été un demi-siècle auparavant; les spirales bleues faites par la fumée de la cigarette emportaient sa pensée dans les interminables détours du passé.

— Te rappelles-tu comme ton pauvre père se moquait de moi? « Qu'est-ce que tu veux être? » me demandait-on. Et moi, je répondais toujours : « Archevêque de Tolède! » Alors il se mettait à rire et il s'écriait : « Ce petit-là est un Sixte-Quint!... » Lorsqu'on m'a sacré évêque, je me suis souvenu de ses plaisanteries, et j'ai beaucoup regretté qu'il fût mort : j'aurais été heureux de le voir pleurer de joie, à l'aspect de l'ancien *monaguillo* coiffé de la mitre... J'ai toujours aimé ta famille : vous êtes de braves gens, et, plus d'une fois, c'est grâce à vous que j'ai pu assouvir ma faim...

— Taisez-vous, monseigneur, taisez-vous! Ne parlez pas de ces choses-là! C'est moi qui dois vous remercier d'être si bon, si simple, malgré votre rang qui fait que vous venez aussitôt après le Pape.

Et la vieille, avec l'aplomb de sa libre franchise, ajouta :

— D'ailleurs, vous ne perdez rien à être ainsi. Des amies telles que moi, vous n'en trouverez nulle part ailleurs. Ce qui vous entoure, ce n'est que flatteurs et coquins, ainsi qu'il arrive à tous les grands de la terre. Si vous étiez un pauvre curé de campagne qui dit sa messe et qui mange son pot-au-feu, personne ne vous regarderait; mais Tomasa n'en serait pas moins votre amie, toujours disposée à vous rendre service... Si je vous aime tant, c'est parce que vous êtes simple et affable. Mais, si vous étiez orgueilleux comme tant d'évêques, je baiserais votre anneau, et bonsoir : le cardinal dans son palais, la jardinière dans son jardin!

L'archevêque accueillait avec des sourires l'énergique franchise de cette excellente femme.

— Vous serez toujours Don Sebastián pour moi, — reprit-elle. — Quand vous m'avez dit de ne pas vous appeler Éminence, de ne pas vous traiter avec toutes les cérémonies dont usent les autres quand ils vous parlent, vous m'avez fait plus de plaisir que si vous m'aviez donné le manteau de la

Vierge du Sanctuaire. Ces grands compliments m'estomaquaient, me donnaient envie de crier : « Vous me la baillez belle avec Votre Éminence Illustrissime! Est-ce que nous ne nous sommes pas mille fois pris aux cheveux, quand nous étions petits, parce que vous étiez alors un fieffé voleur et que vous ne me voyiez pas entre les mains un croûton de pain ou un abricot sans vouloir l'agripper? » Mais, dès que vous avez eu un bénéfice à la cathédrale, je vous ai dit « vous », parce qu'il n'aurait pas été séant de tutoyer un prêtre comme on tutoie un enfant de chœur...

Les deux vieillards gardèrent quelques instants le silence. Leurs yeux erraient sur le jardin avec une sorte d'attendrissement, comme si chaque arbre et chaque arceau recélait pour eux un souvenir.

— Savez-vous ce qui me remonte à la mémoire? — dit ensuite Tomasa. — Je me rappelle une certaine fois où nous nous sommes vus ici même, dans ce jardin, il y a un joli bout de temps : quarante-huit ou cinquante ans, pour le moins! J'étais avec ma pauvre sœur aînée, qui venait d'épouser Luna, le jardinier. Celui qui fut plus tard mon mari rôdait autour de moi, dans le Cloître. Je vis entrer sous le berceau un beau militaire qui avait les galons de maréchal des logis et qui faisait grand bruit avec ses éperons, le sabre au bras, coiffé d'un casque à crinière comme celui que portent les Juifs du *Monumento*. C'était vous, Don Sebastián, qui étiez venu à Tolède pour voir votre oncle le bénéficier, et qui ne vouliez pas repartir sans avoir vu aussi votre amie la petite Tomasa. Quel beau garçon vous étiez alors!... C'est vrai, ça ; je ne le dis pas pour vous flatter!... Et comme vous aviez l'air d'un cajoleur de filles!... Je me rappelle même que vous m'avez dit quelque chose sur ma beauté et sur ma fraîcheur... Vous ne m'en voulez pas, de réveiller ces souvenirs, j'espère? C'étaient des galanteries de soldat... Ah! on ne m'en dirait plus autant, à cette heure!... Quand vous fûtes parti, mon beau-frère nous dit : « Il a quitté pour toujours la robe: son oncle le bénéficier ne fera jamais de lui un prêtre. »

Le cardinal souriait avec orgueil, au souvenir du pimpant sous-officier de dragons.

— Ce fut, — dit-il, — une folie de jeunesse. En Espagne,

il n'y a pour un homme que trois professions : l'épée, l'Église et la robe. Mon sang bouillait, et j'ai choisi l'épée ; mais j'ai eu la malchance d'être soldat en temps de paix. Mon avancement aurait été trop lent; et, pour ne pas attrister les dernières années de mon oncle, j'ai suivi ses conseils : j'ai repris mes études et je me suis retourné vers l'Église. Dans l'un et dans l'autre poste, on peut servir Dieu et la patrie. Mais crois-moi : souvent, avec ma pourpre de cardinal sur le dos, je repense avec envie au dragon que tu as vu. L'heureux temps! Le sabre m'attire toujours. Quand je vois passer les cadets, il me semble que je changerais volontiers de sort avec quelqu'un d'entre eux, que je troquerais ma barrette et ma crosse contre son képi et son épée. Et peut-être ferais-je un soldat meilleur qu'eux!... Ah! si nous revenions à l'époque de la Reconquête, où les prélats s'en allaient massacrer des Maures!... Quel grand archevêque de Tolède je serais!

Don Sébastián redressait son corps de vieil homme obèse et s'étirait les bras, fier des derniers restes de sa vigueur.

— Vous, — dit la jardinière, vous avez toujours été un homme. — Je l'ai répété bien souvent à certains prestolets qui bavardent sur votre compte, qui vous critiquent, et patati et patata : « Ne vous jouez pas de Son Éminence! Le cardinal serait capable d'entrer, un jour, dans le chœur et de vous mettre tous dehors, amis comme ennemis, à grand renfort de taloches!... »

— J'ai eu plus d'une fois la tentation de le faire, — avoua le cardinal, avec un éclair d'énergie dans les yeux. — Mais je me suis retenu, par respect pour mes fonctions et pour mon caractère sacerdotal. Je dois être le pasteur du troupeau, non le loup qui épouvante les brebis par sa férocité... Pourtant il y a des minutes où l'on est à bout, et, Dieu me pardonne, peu s'en est fallu que je ne levasse ma houlette pour cogner sur les ouailles rebelles qui ont leur bercail dans la cathédrale...

Don Sebastián s'animait, à parler de ses luttes avec le chapitre. L'apaisement qui lui était d'abord venu du calme de ce jardin se dissipait au souvenir des subordonnés hostiles. Il se soulageait en confiant ses peines à sa vieille amie, avec cette instinctive bienveillance qui pousse parfois les hauts personnages à prendre pour confidents les humbles.

— Tu ne sais pas, Tomasa, ce que ces gens me font souffrir! Je veux les soumettre à mon autorité, puisque je suis le maître, puisqu'ils me doivent obédience, en vertu de la discipline, sans laquelle il n'y aurait plus ni Église ni religion; et eux, ils me résistent, me désobéissent. Ils n'accomplissent mes ordres qu'en rechignant, et, quand je fais mine d'imposer ma volonté, le dernier des abbés met en avant ce qu'il appelle ses droits, m'intente un procès, recourt à la rote et au pape, s'il est nécessaire... Voyons, suis-je le maître, ou ne le suis-je pas? Est-ce que le pasteur discute avec ses brebis et les consulte pour les guider dans le bon chemin?... Ils m'agacent et m'étourdissent par leurs procès et leurs chicanes. Il n'y a pas seulement parmi eux une moitié d'homme : ce sont tous des brouillons et des couards. Devant moi, ils baissent le front, sourient, chantent les louanges de Son Éminence; et, dès que j'ai tourné le dos, ce sont des vipères qui essaient de mordre, des dards de scorpion qui s'attaquent à tout... Ah! Tomasa, aie pitié de moi! Quand je songe à leurs vilenies, j'en deviens malade...

— Ne vous tourmentez pas, — répondit la jardinière. — Vous êtes au-dessus d'eux, vous les materez.

— Sûrement, je les materai!... Eux me vaincre? Il ne manquerait plus que cela! Ce serait la première fois que j'aurais le dessous... Au fond, ces intrigues de commères m'inquiètent peu. Je sais bien que, finalement, j'aurai à mes pieds ces lâches ennemis. Mais leurs langues, Tomasa! Ce qu'ils disent de l'être que j'aime le plus sur cette terre! Voilà ce qui me blesse, ce qui m'assassine!

Et il se rapprocha de la jardinière pour lui parler à voix basse.

— Tu connais mon passé mieux que personne : je te l'ai raconté parce que tu m'inspirais confiance. D'ailleurs, tu n'es pas bête, et ce que tu ne sais pas, tu le devines... Je t'ai dit ce que Visitacion est pour moi; et tu as eu vent des propos que ces misérables tiennent sur elle... Ne fais pas la niaise : non, tu ne l'ignores pas, et tout le monde, non seulement à la cathédrale, mais même dans la ville, est au courant de leurs calomnies et beaucoup y ajoutent foi. Eh bien, la vérité, je ne puis pas la déclarer, hélas! je ne puis pas la crier sur les toits : cette robe me l'interdit...

Et il froissait sa soutane avec ses doigts crispés, comme s'il voulait la mettre en pièces. Il y eut un silence. Don Sebastián fixait à terre des yeux durs, et ses poings se contractaient comme pour saisir d'invisibles ennemis. De temps à autre, les douleurs lancinantes de son mal lui arrachaient des soupirs.

— Pourquoi pensez-vous à ces choses? — répondit la jardinière. — Vous vous rendez malade; et, si c'est pour cela que vous êtes venu me voir, vous auriez mieux fait de rester chez vous.

— Non : je me soulage en causant avec toi, je me console en te faisant part de mes peines. Seul dans mon palais, je me désespère : car il faut que je ravale ma rage. Je redoute que mes familiers ne s'en aperçoivent : ils seraient capables de rire! Je ne veux pas que ma pauvre Visitacion apprenne rien... Et moi, je suis malhabile à jouer la comédie; je n'arrive pas à feindre la bonne humeur, quand je suis en colère... Ce que je souffre est infernal! Ne pas pouvoir avouer que j'ai été homme, que j'ai été faible parce que je suis un être de chair, et que je garde près de moi le fruit de ma faute, sans consentir à m'en séparer, malgré les calomnies qui me poursuivent!... Chacun agit selon son caractère, et moi, je veux être honnête, en dépit de mes péchés. J'aurais pu délaisser ma fille, l'abandonner, comme tant d'autres ont abandonné leurs enfants pour conserver leur réputation de saints. Mais je suis un homme, et je m'enorgueillis de l'être : un homme qui a ses défauts et ses qualités, ni plus ni moins que le commun des hommes. Le sentiment de la paternité est si fort enraciné chez moi que je consentirais à perdre la mitre plutôt que d'abandonner ma fille. De mon passé déjà lointain, de ce temps qui fut le plus heureux de ma vie, il ne me reste que Visitacion. Elle est le vivant portrait de la chère morte... Je l'adore! Et ce chétif bonheur, les calomnies de ces gens-là viennent le troubler! Ne mériteraient-ils pas qu'on les étrangle?...

Et, cédant au charme du souvenir qu'il avait conservé de cette idylle, fleurie dans les premières années de son épiscopat, lorsqu'il était à la tête d'un diocèse andalous, il raconta encore une fois à Tomasa sa liaison avec une dame très sérieuse, qui, dès sa jeunesse, avait eu le monde en horreur. La dévotion les avait rapprochés; mais la nature n'avait pas tardé à reprendre

ses droits, et la tendresse mystique s'était transformée en passion charnelle. Ils avaient été fidèles l'un à l'autre, dans un profond mystère, s'aimant avec une prudence extrême, sans que le secret de leur amour transpirât; et enfin elle était morte en lui laissant une fille. Les calomnies que faisaient circuler les chanoines sur la présence de cette fille dans le palais épiscopal mettaient Don Sebastián hors de lui.

— Ils croient que c'est ma maîtresse! — disait-il avec un accent irrité. — Ma pauvre Visitacion, si pure, si affectueuse, si douce avec tout le monde, transformée par ces misérables en femme perdue!... Une maîtresse que, pour mon plaisir, j'aurais tirée du Collège des Demoiselles nobles!... Comme si, à mon âge, et, qui pis est, malade, j'étais encore capable de penser à de pareilles choses!... Ignobles gens! gredins!... On a commis des meurtres pour venger de moindres injures!

— Laissez-les gloser : Dieu est là-haut, et il nous voit tous.

— Je le sais, mais cela ne suffit pas à me rendre le calme... Toi qui as des enfants, Tomasa, tu peux comprendre ce qu'est l'amour paternel. Nous nous offensons, non seulement de ce que l'on fait, mais encore de ce que l'on dit contre eux... Ah! comme j'ai souffert! Dès mon enfance, tout mon rêve d'ambitieux était de devenir ce que je suis à présent. Je guignais le trône du chœur, et je songeais qu'il ferait si bon s'y asseoir dans la pourpre d'un prince de l'Église! Eh bien, j'y suis assis, sur ce trône; je suis archevêque, je suis cardinal, et il ne me reste plus rien à souhaiter. Mais, hélas! le bonheur fuit toujours devant nous, comme la colonne lumineuse fuyait devant les Hébreux : nous le voyons, il nous semble que nous allons l'atteindre, et jamais il n'est possible de le saisir. Je suis plus malheureux maintenant qu'à l'époque où je luttais pour devenir quelque chose et où je m'estimais le plus infortuné des hommes. Je n'ai plus la jeunesse; et cette élévation où je suis et qui attire sur moi tous les regards m'empêche de me défendre... Ah! Tomasa, aie pitié de moi! je suis digne de compassion. Être père et devoir le cacher comme si c'était un crime! Aimer ma fille d'un amour qui grandit de plus en plus, à mesure que la mort approche, et être contraint de supporter que l'on prenne cette pure tendresse pour une passion dégoûtante!

Les yeux terribles de Don Sebasti'n, ces yeux qui faisaient trembler tout le diocèse, se mouillèrent de larmes.

— Et j'ai encore d'autres soucis, — continua-t-il; — car je pressens et je redoute l'avenir... Quand je mourrai, ma fille aura tout ce que je possède : elle sera très riche. Mes ennemis me jettent à la tête ce qu'ils appellent mon avarice. Eh bien. non, je ne suis pas avare; mais j'ai de la prévoyance et je tâche d'assurer le bien-être de celle que je chéris. J'ai beaucoup amassé; j'ai des pâturages en Estramadure, des vignes dans la Manche, des immeubles et, surtout, des titres de rente, de nombreux titres de rente. En bon Espagnol, j'aime à aider de mon argent le gouvernement, à condition que cet argent prêté me rapporte de gros intérêts. Je ne sais pas au juste le chiffre de ma fortune, peut-être vingt millions de réaux [1], peut-être davantage. Tout cela, ce sont mes économies, accrues par de bonnes opérations. Je ne peux pas me plaindre du sort, et le Seigneur m'a protégé. Cette fortune appartiendra tout entière à ma pauvre Visitacion. Ma joie serait de la marier à un honnête homme; mais elle ne consent pas à se séparer de moi. L'église l'attire, et c'est ce qui me fait peur... N'en sois pas surprise, Tomasa : moi, prince de l'Église, je m'effraie de la voir se livrer ainsi à la dévotion, et je fais tout ce que je peux pour l'en détourner. J'aime qu'une femme soit pieuse, mais non qu'elle soit bigote et se déplaise partout ailleurs qu'à l'église... Il faut que la femme vive, jouisse de la vie et devienne mère. J'ai toujours eu mauvaise opinion des nonnes...

— Il n'est pas étonnant qu'elle ait du goût pour l'église, — dit la jardinière. — Étant donnée la manière dont elle vit, comment pourrait-elle avoir d'autres affections? Ne vous en inquiétez pas... Don Sebastián.

— Je ne suis pas inquiet pour l'heure présente : elle est auprès de moi, et je la protège. Mais je peux mourir demain; et elle sera si bonne à croquer, ma pauvre Visitacion, avec ses millions, seule, sans défense, et attirée comme elle l'est par la vie dévote!... Les malins sauront exploiter cela. J'ai beaucoup vu; je suis du métier, et j'en connais les secrètes pratiques. Il ne manque pas aujourd'hui de congrégations

1. Cinq millions de *pesetas*. — Les Espagnols chiffrent volontiers leur fortune en réaux.

religieuses dont la spécialité est la chasse aux héritages, pour la plus grande gloire du Seigneur, à ce qu'elles prétendent. Je frémis de penser que ma pauvre enfant pourrait tomber entre leurs griffes. Moi, je suis du catholicisme à l'ancienne mode, de ce vieux catholicisme castillan que ne souillait aucune des modernes importations étrangères. Il serait triste d'avoir passé sa vie à épargner, pour engraisser les jésuites ou certaines sœurs qui ne savent point parler espagnol. Je ne veux pas que mon argent ait le même sort que celui du sacristain du proverbe[1]. Voilà pourquoi aux dégoûts de ma lutte contre cette racaille ennemie s'ajoute la douleur que me cause le caractère faible de ma fille...

Absorbé dans ses noirs pressentiments, il se tut; puis, d'un ton impérieux :

— Mais nous verrons bien! — reprit-il. — Toi qui me connais, dis : est-ce que je suis aussi mauvais que mes ennemis le supposent? ai-je mérité que le Seigneur me châtie ainsi pour mes fautes? Tu es une âme du bon Dieu, candide et honnête, et, avec ton simple instinct, tu en sais plus long sur ces matières que tous les docteurs en théologie.

— Vous, mauvais, Don Sebastián? Grand Dieu, non!... Vous êtes un homme, comme les autres, ni plus ni moins; et vous valez peut-être mieux que beaucoup de nos semblables, parce que vous êtes droit, tout d'une pièce, sans rouerie et sans hypocrisie.

— Oui, tu l'as bien dit, je suis un homme! Je suis un homme pareil à tous les hommes... Ceux d'entre nous qui s'élèvent à une certaine hauteur sont comme les saints placés sur les façades des églises : vus de loin, ils excitent l'admiration par leur beauté; vus de près, ils deviennent hideux, parce qu'on distingue la laideur de la pierre rongée par le temps... Nous tâchons vainement de paraître des saints en nous tenant à distance : nous ne sommes que des hommes, et notre entourage n'aperçoit en nous que des êtres de chair. Ils se comptent, ceux qui, dans l'Église, ont réussi à s'affranchir des passions

1. *Los dineros del sacristán cantando se vienen y cantando se van*, c'est-à-dire : « L'argent du sacristain vient en chantant et s'en va en chantant. » — A peu près l'équivalent de notre proverbe : « Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour. »

humaines! Et encore, sait-on si ce petit nombre de privilégiés ne sont pas secrètement mordus par le démon de l'orgueil et s'ils ne rêvent pas d'acheter par cette vie d'ascétisme la gloire d'avoir des statues sur les autels? D'ailleurs, le prêtre qui parvient à dompter la concupiscence risque de tomber dans l'avarice... Quant à moi, je n'ai pas thésaurisé par vice : j'ai voulu enrichir ma fille...

Il y eut de nouveau une pause, pendant laquelle Don Sébastián s'absorba dans ses réflexions. Puis, comme s'il était heureux de se confesser à cette femme ingénue :

— J'espère, — ajouta-t-il, — que, quand mon heure aura sonné, Dieu ne me repoussera pas. Sa miséricorde infinie s'élève plus haut que toutes les petitesses de notre existence... L'approche de la mort me fait peur; souvent, la nuit, je doute et je tremble comme un enfant. Mais, en somme, j'ai servi Dieu à ma façon. En d'autres temps, je l'aurais défendu avec l'épée, j'aurais bataillé contre les hérétiques. Aujourd'hui, je suis prêtre et je bataille pour lui contre l'impiété du siècle. Oui, le Seigneur me pardonnera et me recevra dans son sein. Dis, Tomasa, toi qui, sous ta rude écorce, as un cœur d'ange, ne penses-tu pas qu'il en sera ainsi?

La jardinière sourit, et ses paroles traversèrent lentement le silence du crépuscule :

— Tranquillisez-vous, Don Sebastián. J'ai vu beaucoup de prétendus saints, en chair et en os, dans cette cathédrale, et ils ne vous valaient pas. Pour s'assurer le salut, ils auraient abandonné leur progéniture; pour sauvegarder ce qu'ils appelaient la pureté de leur âme, ils auraient sacrifié leur famille... Vous pouvez m'en croire : de vrais saints, il n'y en a pas ici; ce qu'il y a, ce sont des hommes, rien que des hommes... On ne doit pas se repentir d'avoir suivi l'impulsion de son cœur. Dieu nous a faits à son image et à sa ressemblance, et ce n'est pas pour rien qu'il a mis en nous le sentiment de la paternité! Tout le reste, chasteté, célibat et autres balivernes, c'est les prêtres qui l'ont inventé pour se distinguer du commun des gens... Vous, Don Sebastián, soyez un homme; et plus vous le serez, meilleur vous serez; et mieux aussi le Seigneur vous accueillera dans sa gloire!

IX

Quelques jours après la fête du *Corpus*, Don Antolin s'approcha de Gabriel, et, le sourire aux lèvres, l'entretint d'un air protecteur : « Il avait pensé à lui, toute la nuit. Il regrettait de le voir toujours désœuvré, à vaguer et à s'ennuyer dans le Cloître. Ce qui lui suggérait ses idées subversives, c'était, sans doute, de n'avoir jamais rien à faire... »

— Eh bien, voyons! — ajouta Verge-d'Argent. — Te plairait-il de descendre avec moi, tous les après-midi, à la cathédrale, pour montrer le Trésor et les autres curiosités? Il vient ici quantité d'étrangers que j'ai beaucoup de peine à comprendre, quand ils m'interrogent. Toi, tu connais leur langue : tu parles le français, l'anglais, je ne sais combien d'idiomes. Si ces étrangers apprenaient que nous avons un interprète à leur disposition, la cathédrale gagnerait beaucoup. Tu nous rendrais service, et tu n'y perdrais rien. Au surplus, ce serait toujours une distraction pour toi... Quant au salaire...

Don Antolin s'interrompit, pour se gratter la tête sous son bonnet : « Il tâcherait de grappiller quelque chose sur les fonds de la fabrique... Si ce n'était pas possible tout de suite, parce que les ressources de la Primatiale étaient trop maigres, on s'arrangerait plus tard... » Et, le regard anxieux, Don Antolin attendit la réponse de Gabriel. Celui-ci acquiesça : il était, après tout, un hôte de l'église, et il lui devait quelque reconnaissance.

A partir de ce jour, Gabriel ne manqua pas de descendre, à l'heure des vêpres, pour expliquer aux étrangers les richesses de la cathédrale. Il y avait toujours des touristes qui, munis des petits papiers blancs, rouges ou verts de Don Antolin, attendaient le moment d'admirer les joyaux. Verge-d'Argent prenait tous les visiteurs pour des lords ou des ducs, et, plus d'une fois, il s'était étonné de les voir si mal nippés. Selon lui, les grands de la terre pouvaient seuls se permettre l'agrément des voyages; et il ouvrait des yeux ébahis, incrédules, lorsque Gabriel lui affirmait que beaucoup de ces visiteurs étaient des cordonniers de Londres ou des boutiquiers de Paris, qui

s'offraient, pendant les vacances, le plaisir d'une excursion dons le vieux pays des Maures.

Cinq chanoines, en surplis de chœur, chacun avec une clef à la main, s'avançaient dans les nefs : c'étaient les gardiens du Trésor. Chacun d'eux ouvrait la serrure confiée à sa garde; la porte tournait lourdement sur ses gonds et la chapelle apparaissait, bourrée de ses richesses séculaires. D'immenses vitrines, semblables à celles d'un musée, exposaient aux yeux l'antique opulence de la cathédrale : des statues d'argent massif; des globes énormes, couronnés d'élégantes figurines, le tout en métal précieux ; des coffrets d'ivoire minutieusement ouvragés; des custodes et des monstrances d'or; de grands plats en vermeil repoussé, représentant des scènes mythologiques, où l'allégresse païenne ressuscitait dans ce coin obscur du temple chrétien. Sur les pectoraux, sur les mitres, sur les manteaux de la Vierge, les pierreries étalaient leurs scintillantes gammes de couleurs. Il y avait des diamants si gros que l'on en venait à douter de leur authenticité, des émeraudes larges comme des galets, des améthystes, des topazes et des perles, des perles surtout, par centaines, par milliers, tombées comme une grêle sur les vêtements de Notre-Dame.

Les étrangers s'émerveillaient devant cette opulence prodigieuse; mais Gabriel, habitué désormais à ce spectacle quotidien, regardait tout avec froideur. Ces richesses avaient vieilli comme la cathédrale elle-même, avaient perdu leur lustre d'autrefois. Les diamants n'avaient plus de feux, l'or était devenu mat et terne, l'argent noircissait, les perles étaient opaques, mortes. La fumée des cierges et l'atmosphère rance avaient mis sur toutes ces choses leur triste patine.

Après le Trésor, on allait visiter l'*Ochavo* : un panthéon de reliques où les dépouilles humaines les plus répugnantes, les têtes de mort à l'horrible rictus, les bras momifiés, les vertèbres cariées s'exhibaient dans des vases d'argent et d'or.

Gabriel traduisait fidèlement aux étrangers les explications données par Don Antolin, et il les répétait vingt fois de suite, avec une gravité ironique, tandis que les chanoines, qui escortaient la caravane des visiteurs, se tenaient un peu à l'écart, d'un air distrait, pour éviter les interrogations.

Un Anglais flegmatique interrompit, un jour, l'interprète :

— Vous n'avez pas aussi une plume des ailes de saint Michel archange?

— Non, monsieur, et c'est grand dommage! — répondit Gabriel, aussi sérieux que l'Anglais. — Mais cette relique-là, vous la trouverez dans une autre cathédrale. Nous ne pouvons pas tout avoir, ici.

Dans la Salle capitulaire, où se mêlent le style arabe et le style gothique, les visiteurs admiraient la double rangée des archevêques de Tolède, peints sur la muraille avec leurs mitres et leurs crosses d'or; et Gabriel faisait remarquer spécialement Don Cerebruno, prélat du moyen âge, ainsi dénommé à cause de son énorme tête.

Mais c'était le Vestiaire qui provoquait chez les étrangers le plus vif étonnement. Cette pièce était garnie de vastes montres et d'armoires en vieux bois, au-dessus desquelles les murailles étaient couvertes d'immenses tableaux poudreux et troués, copies d'œuvres flamandes, reléguées là par le chapitre. Dans les montres étaient alignés les anciens fauteuils de la cathédrale : les uns de style espagnol, austères, à angles droits, ornés de franges effilochées; les autres de style grec, aux pieds cintrés, avec des incrustations d'ivoire. Les chapes et les chasubles s'empilaient, classées d'après leurs teintes, le camail pendant hors du tas, pour que l'on pût en admirer les merveilleuses broderies. Par la puissance de la couleur, tout un monde de figures s'animait sur quelques aunes d'étoffes. L'art stupéfiant des brodeurs d'autrefois avait prêté à la soie les apparences vivantes de la peinture. Le camail et les bandes d'une chape suffisaient pour qu'on y figurât toutes les scènes de la création biblique ou de la passion de Jésus. Telle autre chape était un jardin d'œillets flamboyants; telle autre, une corbeille de roses ou de fleurs fantastiques, aux étamines recoquillées et aux pétales brillants comme l'émail. Les sacristains tiraient de la profondeur des casiers les fameux devants d'autel, rangés sur les tablettes comme s'ils étaient des livres de toile et de bois. Il y en avait pour toutes les fêtes de l'année : celui de la Saint-Jean était gai, riant comme un massif de verveine, avec des agneaux d'or et des grappes de raisin noir que les petits anges joufflus caressaient de leurs mains grassouillettes. Les plus anciens, aux tons doux et pâlis, représentaient des

jardins verdâtres, avec des fontaines bleues où buvaient des bêtes d'un rouge mourant.

Les visiteurs demeuraient ébahis, à voir déplier étoffes sur étoffes, tout le passé d'une cathédrale qui, possédant jadis des millions de revenus, employait pour sa propre parure des armées de brodeurs spécialement attachés à son service, et qui accaparait les plus fines toiles de Valence et de Séville, afin d'y reproduire par l'or et par les couleurs les scènes des livres saints et les supplices des martyrs. Toute la légende glorieuse de l'Église était là, éternisée par l'aiguille, à une époque où il n'était pas possible qu'elle le fût par l'imprimerie.

Tous les soirs, lorsque Gabriel regagnait le Cloître haut, il était harassé par cette fastidieuse promenade à travers la cathédrale. Les premiers jours, il avait pris plaisir à voir des figures étrangères, à se sentir en contact avec ce flot de curieux. Mais. au bout de quelque temps, il lui parut que ces gens-là se ressemblaient tous. C'étaient toujours les mêmes Anglaises au maintien compassé, à la physionomie dure, toujours les mêmes questions, toujours les mêmes *oooh!* d'admiration conventionnelle, la même manière de tourner le dos, avec une désinvolture hautaine, lorsqu'on n'avait plus rien à leur montrer.

Rentré dans le calme du Cloître haut, après cette quotidienne exhibition de richesses, Gabriel trouvait plus repoussante et plus intolérable la misère des *Claverias*. Le cordonnier lui semblait plus jaune et plus triste, ainsi plongé dans la rance atmosphère de son taudis, courbé devant sa petite table, battant son cuir; et la femme, cette pitoyable esclave de la maternité. lui semblait plus chétive, plus malingre, débilitée qu'elle était par la faim et offrant à son nourrisson de flasques mamelles d'où ne pouvait plus sourdre la vie.

Le bébé se mourait, au dire de Sagrario, qui maintenant abandonnait sa machine à coudre pour passer une grande partie de la journée chez le cordonnier. Cette bonne fille faisait les travaux du ménage, tandis que la mère, immobile sur une chaise, tenant l'enfant sur ses genoux, le regardait avec des yeux pleins de larmes. Quand le nourrisson s'éveillait de sa torpeur et relevait avec effort sa tête vacillante sur son cou

grêle, la mère, pour apaiser les faibles vagissements du malade, l'approchait de sa poitrine; mais bientôt le petit, constatant l'inutilité de ses efforts, se détournait de ces chairs flasques d'où il avait tiré à peine quelques gouttes d'un lait malsain.

Gabriel observait cet enfant, et il était frappé de sa maigreur squelettique et des taches étranges dont la scrofule couvrait sa peau couleur de paille. Il hochait la tête, d'un air mal convaincu, quand les voisines, groupées autour du bébé, lui supposaient tour à tour vingt maladies différentes et conseillaient des remèdes de bonne femme : infusions de plantes bizarres, emplâtres fétides, images miraculeuses appliquées sur la poitrine, sept signes de croix tracés au nombril et accompagnés d'autant de *Pater noster*.

— Sa maladie, c'est la faim, — disait Gabriel à sa nièce; — pas autre chose que la faim!

Et il se privait d'une partie de sa nourriture, portait chez le cordonnier le lait qu'on achetait pour lui. Mais l'estomac de l'enfant ne pouvait tolérer ce lait, trop substantiel pour sa faiblesse, et le rejetait à peine ingéré. Tomasa, toujours énergique, entreprenante, amena du dehors une femme qui donna le sein au petit; mais, au bout de deux jours, avant qu'aucune amélioration eût le temps de se manifester, cette femme cessa de venir, peut-être parce qu'il lui répugnait d'approcher de ses mamelles ce corps exsangue, qui ressemblait à un cadavre. La jardinière chercha vainement une autre nourrice : il n'était pas facile de trouver des poitrines généreuses qui fournissent leur lait à si bas prix.

Cependant le nourrisson agonisait. Toutes les femmes du Cloître haut entraient, en passant, chez le cordonnier; et, chaque matin, Don Antolin lui-même avançait le nez dans l'entre-bâillement de la porte.

— Eh bien, comment va-t-il, ce petit? Toujours de même?... A la volonté de Dieu!

Et il se retirait, après avoir fait au cordonnier la grande charité de ne pas remémorer la dette de celui-ci, par égard pour l'état de l'enfant.

L'*Azul* de la Vierge était indigné de cet accident qui troublait la quiétude du Cloître et ses agréables digestions d'homme d'Église. — « Quelle honte, d'avoir laissé ce savetier s'établir

aux *Claverias*, avec sa bande de marmots teigneux et sordides! Il en mourrait un par mois, et ils donneraient leurs maladies à tout le monde. Du reste, quel droit avaient ces gens-là d'habiter dans la cathédrale, puisqu'ils ne touchaient pas un sou de la fabrique? Ah! on aurait bien dû laisser une pareille vermine à la porte de la maison du bon Dieu! »

Mais Tomasa, la belle-mère de l'*Azul*, se fâchait :

— Tais-toi, voleur des saints! Tais-toi, ou je te lance une assiette à la tête!... Nous sommes tous enfants du Seigneur, et, si les choses étaient sagement ordonnées, c'est les pauvres qu'on logerait à la cathédrale... Au lieu de déblatérer de la sorte, tu ferais mieux de donner à cette pauvre famille quelque chose de ce que tu filoutes à la Vierge!

Sur quoi, le sacristain, dédaigneux, haussait les épaules :

— S'ils n'ont pas de quoi manger, eh bien! qu'ils ne fassent pas d'enfants.

Quant à lui, il n'avait qu'une fille, parce qu'il ne croyait pas avoir droit à davantage; et, de cette façon, avec la protection de Notre-Dame, il pourrait mettre de côté un morceau de pain pour ses vieux jours.

La charitable Tomasa parlait du petit à ces bons messieurs du chapitre, qui, après les offices, restaient quelques instants à se promener dans le jardin. Ils l'écoutaient d'un air distrait, les mains dans les poches de leur soutane.

— Il faut se soumettre à la volonté de Dieu!... Quelle misère!...

Et ils lui donnaient, les uns deux sous, d'autres un *real*. Il y en eut même un qui lâcha la *peseta*.

La jardinière alla aussi au palais archiépiscopal; mais Don Sebastián, qui avait sa crise, ne voulut pas la recevoir, et il se contenta de lui envoyer deux *pesetas* par un de ses familiers.

— Dans le fond, ils ne sont pas méchants, — disait la jardinière, en apportant sa collecte à la malheureuse mère. — Mais chacun vit pour soi, et que le prochain se débrouille! Personne ne partage plus son manteau avec autrui... « Prends ça, et tire-toi d'affaire!... »

Cependant on mangeait un peu mieux dans la maison du cordonnier. La marmaille scrofuleuse profitait de la maladie du nourrisson, qui devenait de plus en plus faible et qui, durant

des heures entières, gisait immobile dans le giron maternel, respirant d'une façon presque imperceptible.

Enfin le pauvre petit mourut. Tous les habitants du Cloître accoururent chez les parents. A l'intérieur du taudis, on entendait les lamentations de la mère, continues, stridentes comme le cri d'une bête blessée. Dehors, le père pleurait en silence, entouré des voisins.

— Il est mort comme un oiseau, — disait-il, avec de longues pauses pendant lesquelles il sanglotait. — Sa mère le tenait sur ses genoux; moi, je travaillais. « Antonio, Antonio! — me crie-t-elle soudain. — Vois donc ce qu'il a : sa bouche remue et il fait des grimaces! » J'accours. Il avait la figure toute noire, comme si elle avait été couverte d'un voile; et il ouvrait sa bouche mignonne... Il a fait encore deux grimaces; puis ses yeux se sont troublés, son cou s'est plié... Tout comme un petit oiseau!

Et il pleurait, s'entêtant à répéter cette comparaison de l'enfant et du petit oiseau qui meurt, tué par le froid de l'hiver. Le sonneur regardait Gabriel, d'un air sombre :

— Toi qui sais tout, est-ce vrai qu'il est mort de faim?

Le *Tato*, avec sa véhémence impudente, vociférait :

— Il n'y a pas de justice en ce monde! Il faudra qu'un jour tout ça se règle!... Dire qu'un enfant est mort de faim dans une maison où l'argent coule à flots et où tant de vilains bonshommes sont habillés d'or!

Quand on eut emporté le petit corps au cimetière, la pauvre mère s'affola de désespoir : elle voulait se briser la tête contre les murs.

— Ah!... mon enfant!... mon Antonito!

La nuit suivante, Sagrario et quelques voisines vinrent la veiller. La douleur l'avait rendue féroce; dans son égarement, elle prétendait à toute force rendre quelqu'un responsable de son malheur, et elle s'en prenait aux plus hauts personnages des *Claverias*.

— C'est la faute de Verge-d'Argent! — hurlait la malheureuse femme. — Le scélérat! Il exploite notre misère, avec ses manigances d'usurier! Il n'a pas donné un liard pour le petit!... Et Mariquita, cette mijaurée! Elle n'est pas entrée trois fois chez nous, pour le voir!... Une perdue, c'est moi qui

vous l'affirme! Elle ne pense qu'à s'attifer, afin que les cadets la reluquent!

— Tais-toi donc! on va t'entendre! — lui disaient des commères, suppliantes, effarées.

Mais d'autres s'indignaient de cette poltronnerie : « Tant mieux, si Don Antolin et sa nièce pouvaient entendre! Qu'est-ce que cela ferait, après tout? » On était exaspéré par la rapacité de ce monsieur, et aussi par les airs de grande dame que se donnait son laideron de nièce. On avait beau être pauvre, on ne passerait pas sa vie à trembler devant ce joli couple.

— Dieu sait ce que font l'oncle et la nièce, quand ils sont seuls chez eux!...

Un souffle de révolte passait sur ce monde somnolent, et c'était l'œuvre inconsciente de Gabriel. Ce qu'il disait dans ses conversations avec ses amis s'était insensiblement propagé à tous les hommes des *Claverias* et même aux femmes, éveillant en eux des idées fragmentaires, confuses, indistinctes, mais qui caressaient et stimulaient leurs esprits comme une brise fraîche et pure. Il suffisait à ces pauvres gens de savoir que le tranquille et humiliant esclavage où ils avaient vécu jusqu'alors ne serait pas éternel, qu'ils avaient droit à un sort meilleur, et que c'est un devoir pour l'homme de se révolter contre l'injustice et la tyrannie.

Don Antolin, qui connaissait bien le troupeau confié à sa garde, ne tarda pas à remarquer cette sourde agitation. Il sentait autour de sa personne l'hostilité et la révolte. Ses débiteurs lui répondaient avec arrogance et alléguaient leur misère comme un droit à s'affranchir de l'avarice du créancier. Ses ordres impérieux n'étaient plus exécutés à la minute, et il se doutait bien qu'on riait de lui derrière son dos ou qu'on lui faisait des gestes de menace. Un soir, comme il venait d'admonester le *perrero*, qui était rentré trop tard à la cathédrale et qui avait obligé le vieux prêtre à lui rouvrir la porte au moment où celui-ci se couchait, Don Antolin resta tout abasourdi, les jambes flageolantes et les yeux voilés d'un brouillard, lorsqu'il entendit le *Tato* répondre, d'un ton insolent, qu'il avait acheté une *navaja*, et qu'il se promettait de l'étrenner en la plantant dans la bedaine d'un curé exploiteur des pauvres.

D'autre part, Don Antolin avait à essuyer les plaintes de sa nièce : « On ne faisait plus cas d'elle, on la méprisait ! Aucune voisine ne venait plus lui donner bénévolement un coup de main, pour les travaux du ménage. On lui répondait grossièrement : Celle qui veut des servantes, qu'elle les paye!... Ah! il était grand temps que son oncle fît acte d'autorité et serrât la vis à cette canaille!... » Mais cette fille, si ferme, si résolue lorsqu'elle était chez elle, se voyait obligée de battre en retraite dès qu'elle franchissait sa porte. Toutes les femmes des *Claverias*, pour se venger de leur longue servitude, devenaient insultantes.

— Voyez-la ! — criait la cordonnière à ses voisines. — Toujours pomponnée, la guenon ! Son paillard d'oncle suce le sang des pauvres, afin de lui payer des falbalas !

La patience de Don Antolin ne put résister à ce soupçon injurieux, qui s'attaquait à sa chasteté d'avare. Il alla se plaindre au cardinal. Son Éminence, qui ne décolérait pas, entra en fureur pendant que l'autre parlait, et Elle faillit le battre. « Pourquoi venait-il lui raconter toutes ces histoires ? Que faisait-il de l'autorité dont il était revêtu ? Il n'avait donc plus rien d'un homme sous sa soutane ? Le premier qui enfreindrait la règle et qui troublerait le bon ordre... à la porte, et vivement! Ce qu'il fallait, c'était de la poigne... Et que Verge-d'Argent eût soin de ne plus ennuyer l'archevêque avec de pareilles billevesées : car alors ce serait lui qui passerait la porte !... »

Après cette entrevue, Don Antolin eut une recrudescence d'énergie ; mais d'ailleurs il jura bien qu'il n'irait plus se plaindre au terrible prélat. Il résolut d'imposer son autorité en s'attaquant au plus faible, à celui qu'il considérait comme la cause première du scandale : il expulserait le cordonnier, puisque le cordonnier n'avait aucun droit personnel d'être logé aux *Claverias*. Malheureusement, cette décision ne tarda pas à transpirer, sans doute parce que Mariquita, mise en belle humeur par la fermeté de son oncle, confia le secret à quelque voisine ; et la nouvelle excita une telle indignation que Don Antolin n'osa plus agir. Le *Tato* lui lançait des coups d'œil sarcastiques et menaçants, que le pauvre homme interprétait ainsi : « Souviens-toi de la *navaja* ! » Mais ce qui effrayait Don

Antolin plus que tout le reste, c'était le mutisme et les regards sinistres du sonneur. Il n'était pas jusqu'à ce brave Esteban qui ne protestât à sa manière, en disant avec placidité à Don Antolin :

— Est-il vrai que vous voulez renvoyer le cordonnier? Vous auriez tort, grand tort. Après tout, c'est un indigent, et sa femme est née dans le Cloître. Les mesures violentes ne portent jamais bonheur, Don Antolin !

Et le vieux prêtre, faute d'appui, effrayé de l'hostilité générale, remettait toujours au lendemain les actes de vigueur, sauf à se fâcher contre sa nièce, quand celle-ci lui reprochait d'avoir si peu de caractère.

Le chanoine fabricien, dont il sollicita l'aide, se souciait peu de troubler la paix béate de sa propre existence en se mêlant des mutineries de ce menu peuple. « Cela regardait Verge-d'Argent; il pouvait châtier et mettre dehors qui bon lui semblerait, sans la moindre crainte. » Finalement Don Antolin, épouvanté des responsabilités qu'il assumerait en prenant une décision rigoureuse, recourut à Gabriel et lui demanda d'intervenir.

— Soutiens-moi, mon cher Gabriel ! — lui dit le prêtre, avec une expression d'angoisse. — Si tu n'y mets pas ordre, tout ça finira mal. On se moque de moi, on va jusqu'à insulter ma nièce; et, un de ces jours, je jetterai dans la rue la moitié de ceux qui logent aux *Claverias* : car Son Éminence m'a donné carte blanche... Ah ! Seigneur ! Je ne sais quel vent a soufflé ici. C'est à croire que le démon déchaîné rôde dans le Cloître haut. Comme on m'a changé ces gens-là !...

Gabriel devinait bien l'arrière-pensée de Don Antolin : « le démon déchaîné, c'était lui, Gabriel !... » Et Verge-d'Argent avait raison. Sans le vouloir, l'ancien « compagnon » avait introduit le désarroi dans la cathédrale : tandis qu'il cherchait seulement le calme et l'oubli dans cette retraite, l'esprit de rébellion y était entré avec lui et y avait tout bouleversé. Comme ces voyageurs qui, en temps d'épidémie, franchissent le cordon sanitaire avec toutes les apparences de la santé, quoique des germes destructeurs se cachent dans leurs cheveux, dans les plis de leurs vêtements, et qu'à leur insu ils transportent et sèment la mort, ainsi Gabriel transportait et semait partout, non la mort, mais

la vie tumultueuse et révoltée. La protestation de la basse classe, cette protestation qui, depuis un siècle, hurle sur le monde et en modifie la surface au gré de la houle révolutionnaire, pénétrait avec lui, pour la première fois, dans ce reste du XVIe siècle qui avait survécu jusqu'à nos jours ; et ces hommes, semblables aux « dormants » de la légende, immobiles comme des statues au fond de la caverne, pendant que s'écoulaient les siècles et que se transfigurait la terre, commençaient à se réveiller. Et leur réveil était impétueux comme celui d'un peuple qui s'insurge. Ils rougissaient des vieilleries qu'ils avaient adorées jusque-là, et ce sentiment leur faisait accueillir comme indiscutable tout ce qui était nouveau, sans s'inquiéter des conséquences. C'était la foi du peuple qui, une fois lancé dans la voie du progrès, accepte tout, défend tout, à la seule condition que ce soit un changement, et méprise les principes traditionnels dont il vient de se défaire.

La lâche reculade de Verge-d'Argent était la première victoire des plus hardis d'entre ceux qui formaient l'entourage de Gabriel. Ils ne se cachaient plus pour tenir leurs conciliabules chez le sonneur. Les après-midi, ils se réunissaient en groupes dans le Cloître même et ils parlaient entre eux des doctrines audacieuses que leur enseignait Gabriel, sans que la sainteté du lieu les intimidât. Ils s'asseyaient d'un air grave autour du maître, tandis que, dans la galerie opposée, Verge-d'Argent se promenait comme un noir fantôme, lisant son bréviaire et jetant par intervalles un regard attristé vers le groupe. L'aumônier des nonnes lui-même, naguère son homme lige, osait maintenant le quitter pour venir entendre Gabriel.

Don Antolin, avec sa perspicacité de prêtre, entrevoyait bien la grandeur du mal fait par le frère d'Esteban. Mais l'égoïsme l'emportait sur la réflexion. « Ils bavardent? Et puis après?... Ils se montent un peu la tête; mais, en somme, ce ne sont que des mots, que de la fumée; et, tant qu'ils ne réclameront pas d'argent... »

Mais, plus que Don Antolin, Gabriel s'alarmait de l'effet produit par ses discours. Il regrettait le moment où il avait parlé pour la première fois de son passé et de son idéal. Tout ce qu'il avait désiré, lorsqu'il était venu se réfugier dans l'ombre de la cathédrale, c'était de s'effacer, de disparaître dans le

silence et dans l'oubli; et voilà qu'au fond de cette retraite le destin ironique ressuscitait l'agitateur, pour troubler la paix de ce débris du passé. L'enthousiasme des néophytes était un péril. Son frère, sans bien comprendre toute l'étendue du mal, l'en avait averti, avec son bon sens habituel :

— Tu tournes la tête à ces pauvres diables, par tes discours! Fais attention : ce sont de braves gens, mais ce sont des brutes. Lorsque des hommes ont croupi toute leur vie dans l'ignorance, il y a danger à vouloir en faire tout d'un coup des savants. C'est comme si moi, qui suis accoutumé au maigre pot-au-feu de ma table, on m'invitait au festin de l'archevêque. Je m'empiffrerais, je boirais sec; mais, la nuit suivante, j'aurais la colique, et peut-être en trépasserais-je...

Gabriel reconnaissait la sagesse de ces conseils; mais il lui était impossible de reculer : son ancienne ardeur de propagandiste l'avait ressaisi, et il goûtait un indicible plaisir à faire pénétrer brusquement ces esprits novices dans les lumineuses doctrines que l'intelligence humaine a édifiées au cours des siècles. Il leur décrivait avec enthousiasme l'humanité de l'avenir; il leur parlait du bonheur qui écherrait aux hommes après qu'une crise révolutionnaire aurait transformé l'organisation sociale, quand l'humanité emploierait tous ses efforts à rendre sa condition meilleure sur cette terre, quand la production s'accroîtrait par la liberté du travail, quand, sur les produits mis en commun, chacun recevrait la part nécessaire à la satisfaction de ses besoins et quand une abondante aisance serait ainsi assurée à tout le monde.

D'ailleurs Gabriel ne se faisait pas d'illusions sur le présent. L'humanité, pour l'heure, était semblable à une terre viciée, où les meilleures semences se corrompent et ne donnent que des fruits vénéneux. Il fallait attendre le moment où la révolution, commencée depuis un siècle à peine, aurait achevé de s'accomplir dans les consciences. Alors il serait possible et même facile de modifier les bases de l'ordre social. Il avait lui une foi entière dans l'avenir; mais les progrès de notre nature exigent des milliers d'années. Aux temps préhistoriques, l'homme n'était qu'un bipède qui portait les traces visibles de sa récente animalité; puis, peu à peu, l'être intelligent et moral s'était dégagé de la brute, mais non de façon si

parfaite qu'il ne restât encore en lui beaucoup des instincts et des passions de l'animal d'autrefois. Eh bien, l'homme d'aujourd'hui serait à l'homme de l'avenir ce que l'anthropopithèque avait été à la brute primitive : l'esprit s'éclairerait, les penchants se purifieraient, l'égoïsme disparaîtrait devant la raison, et au présent malaise succéderait le bien-être universel.

Mais, en dépit de l'enthousiasme avec lequel parlait Gabriel, il était visible que les auditeurs s'accommodaient mal de ces lointains mirages. Le bien-être promis par le rêveur à l'humanité future, ils le voulaient tout de suite et pour eux-mêmes, avec l'impatience de l'enfant à qui l'on montre des friandises tenues hors de sa portée. Le sacrifice, l'œuvre lente exécutée au profit de l'avenir, ne leur disait rien. Des enseignements de Gabriel, ils ne tiraient que la certitude de leur misère présente et la conviction d'avoir autant de droit au bonheur que ces privilégiés, entourés jusque-là de respect par leur ignorance. Du reste, ils ne faisaient pas d'objections, n'énonçaient pas leur secrète pensée; mais Gabriel devinait sous ce silence la même incrédulité, la même hostilité qu'autrefois, à Barcelone, les « compagnons » avaient traduites par des gestes ironiques, lorsqu'il leur exposait ses rêves et lançait l'anathème contre l'action violente. Ces ardents néophytes se séparaient peu à peu de l'initiateur; ils l'écoutaient encore avec respect, mais ils éprouvaient le besoin de se retirer à l'écart, pour commenter à leur façon ses enseignements. Le sonneur, le souffleur d'orgue, le cordonnier et le *Tato* montaient, la nuit, à la Tour, sans inviter le maître à les suivre; et, là, ils exhalaient leur haine contre le présent, devant les gravures jaunies qui reproduisaient les épisodes médiocrement glorieux de la guerre carliste.

C'étaient des récriminations sans fin contre l'iniquité sociale. Depuis qu'ils se faisaient une idée plus exacte de leur situation, ils se sentaient plus malheureux. Le cordonnier, les yeux humides de larmes, leur rappelait son enfant mort de faim, gémissait sur la détresse de sa famille, si nombreuse que cela rendait son labeur inutile. Le souffleur d'orgue geignait sur sa vieillesse nécessiteuse, sur les six réaux quotidiens qu'il avait gagnés toute sa vie, sans espoir d'arriver jamais à mieux. Le *Tato*, dans ses bravades de jeune coq fanfaron, proposait de couper le cou à tous les chanoines et de mettre le feu à la

cathédrale. Le sonneur, morne, les sourcils contractés, répétait à haute voix, poursuivant le cours de ses réflexions :

— Et dire qu'il y a dans l'église tant de richesses qui ne servent à rien, entassées là par pur orgueil!... Les voleurs! les brigands!...

Gabriel avait recommencé à passer ses journées auprès de Sagrario. Verge-d'Argent, le voyant presque toujours seul avec elle, était content de lui : il supposait que Gabriel s'était séparé de ses disciples. Un matin, il l'aborda avec un sourire protecteur :

— Mon cher Gabriel, tu vas avoir plus tôt que tu ne le croyais la récompense de ta bonne conduite. Ne t'ai-je pas dit que je chercherais quelque chose pour toi, si tu voulais m'aider à montrer le Trésor? Eh bien, j'ai trouvé! A partir de la semaine prochaine, il te tombera chaque jour dans la poche deux *pesetas* brillantes comme des soleils... Es-tu en état de passer la nuit dans la cathédrale?... Le gardien le plus vieux, un ancien gendarme, se sentant fatigué, retourne dans son pays. Depuis que le dogue est mort, il a pris le métier en dégoût. L'autre gardien n'est pas très solide et a besoin d'un camarade. Veux-tu être ce camarade?... Si nous étions en hiver, je ne t'en parlerais même pas : tu tousses trop. Mais, en été, la cathédrale est l'endroit le plus agréable de Tolède : les bonnes nuits que tu vas passer là! Plus tard, quand viendra la froidure, nous te chercherons un meilleur poste... Tu es un homme de confiance, quoiqu'un peu écervelé; tu appartiens à une famille honnête et connue : c'est ce qu'il nous faut. Tu acceptes, n'est-ce pas?

Gabriel accepta, malgré sa santé chancelante. Deux *pesetas* par jour! Son frère Esteban ne gagnait pas beaucoup plus. Les ressources du ménage seraient presque doublées, et il aurait été trop fâcheux de laisser perdre une si belle occasion...

Le lendemain soir, Sagrario, s'entretenant avec Gabriel, lui avoua son admiration pour cette force de caractère qui le poussait à accepter n'importe quelle besogne, afin de ne pas imposer une trop lourde charge à sa famille. La nuit tombait. La jeune femme et le révolutionnaire étaient dans le Cloître haut, appuyés

à la balustrade. Au-dessous d'eux s'étendait le jardin obscur, avec ses arbres aux cimes noires et ondulantes; sur leurs têtes pâlissait un ciel de juillet, estompé d'une brume chaude qui amortissait le scintillement des étoiles. Il n'y avait qu'eux dans les galeries. La fenêtre du galetas où habitait le maître de chapelle était éclairée et projetait un carré rouge sur les toits d'en face. L'harmonium résonnait avec une lenteur mélancolique, et, aux intervalles de silence, l'ombre du musicien passait et repassait sur ce carré, en faisant des gestes nerveux qu'amplifiait la distance et qui se transformaient en une grotesque mimique. La paix nocturne et les ténèbres enveloppaient comme une caresse Gabriel et Sagrario. Du firmament descendait cette fraîcheur mystérieuse qui ranime l'esprit et ennoblit les souvenirs.

Gabriel, pour convaincre la jeune femme du peu de mérite qu'il avait à faire quelque travail dans la cathédrale, lui parlait de son passé. Il avait tant souffert! Il avait eu faim si souvent! Le martyre enduré à Monjuich, dans le cul de basse-fosse, avait été moins atroce peut-être que le désespoir éprouvé dans les rues des grandes villes, lorsqu'il voyait derrière les glaces des étalages les appétissantes victuailles et les sébiles pleines d'or, lui qui n'avait pas un sou en poche et à qui l'inanition donnait le vertige. Toutefois il avait assez bien supporté sa misère, tant qu'il avait été seul; mais, à partir du jour où il eut associé à sa vie errante une femme chérie, la situation était devenue intolérable.

— Tu aurais aimé Lucy, — disait-il à Sagrario. — C'était la femme forte, la vaillante compagne, unie à moi par la communauté des pensées plus que par l'attrait de la chair. Moi, dès que je l'ai connue, je l'ai aimée... Mais ce que nous éprouvions l'un pour l'autre, était-ce vraiment de l'amour? Je l'ignore. Les poètes ont tant menti sur l'amour, en ont tellement faussé l'idée par leurs hyperboles, qu'on ne sait plus au juste ce que c'est...

» La pauvre Lucy n'était pas belle : c'était la femme du peuple, élevée dans les faubourgs ouvriers des grandes capitales, anémiée par l'air méphitique du bouge natal, par l'alimentation mauvaise, insuffisante, par le rude labeur subi dès la plus tendre jeunesse. Les lèvres, que les grandes dames

se peignent en rouge, elle les avait violettes. La seule chose vraiment belle qu'il y eût dans son visage, c'étaient les yeux, agrandis par les nuits froides qu'elle avait passées à courir les rues, par l'horreur des scènes auxquelles elle avait assisté, lorsque son père s'enivrait pour oublier son sort, comme tant de prolétaires qui, abrutis par cette avilissante passion, s'imaginent que le cabaret est un paradis, puis deviennent furieux en rentrant dans leur misérable gîte et maltraitent leur famille.

» Elle était comme vous toutes, filles de la basse classe. Votre beauté ne dure qu'un moment, à peine le temps d'éclore. La faim et la fatigue l'altèrent vite; la fraîcheur et la force se perdent par le harassement quotidien. La maternité en pleine indigence use la femme jusqu'aux moelles. Sais-tu pourquoi j'ai aimé Lucy? Par pitié pour sa détresse; parce qu'elle était la jeune ouvrière dans toute sa lamentable déchéance : née belle, mais enlaidie par l'injustice sociale...

Gabriel pleurait, en racontant les dernières entrevues qu'il avait eues avec elle dans un hôpital d'Italie, tout reluisant de propreté, mais où la bienfaisance avait un aspect si glacial!

— Comme je n'étais pas son mari, je ne pouvais la voir que deux fois par semaine. Je me présentais, en loques, la tête basse, et je la trouvais assise dans un fauteuil, de plus en plus défaite, la face couleur de cire, les yeux étrangement dilatés. Elle, qui savait un peu de tout, ne se dissimulait pas la gravité de son mal, et elle attendait tranquillement la mort. « Apporte-moi des roses », me disait-elle, souriante comme si elle avait voulu, à sa dernière heure, communier avec la beauté naturelle d'un monde perverti et assombri par les hommes. Quant à moi, je me nourrissais de pain sec, je dormais en plein air et j'acceptais le secours de compagnons moins pauvres que moi, pour apporter à la pauvre fille un bouquet de fleurs... Enfin elle mourut, et je ne sais pas où on l'enterra; peut-être son corps est-il allé à la salle de dissection. Mais je la vois toujours. Son image m'a tenu compagnie dans tous mes malheurs; et, à présent, il me semble que Lucy ressuscite en toi...

— Mais, mon oncle, — dit affectueusement Sagrario, émue de ce récit, — je ne pourrais pas, moi, faire ce qu'elle faisait : je suis une malheureuse, sans esprit et sans force.

— Appelle-moi Gabriel et tutoie-moi! — reprit-il avec

trouble. — Oui, tu es ma Lucy d'autrefois, reparue sur ma route. Sache-le bien : il y a longtemps que j'analyse mes sentiments, que j'interroge ma volonté... Eh bien, j'ai acquis une certitude : je t'aime, Sagrario !

La jeune femme eut un geste de surprise, et elle se recula un peu.

— Ne t'éloigne pas de moi ! Sois sans crainte !... Nous avons trop souffert l'un et l'autre pour songer aux joyeusetés de l'existence. Nous sommes deux victimes de la vie, destinées à mourir dans ce cloître qui nous sert de refuge; nous sommes deux haillons humains, déchirés par les engrenages d'une société absurde... C'est pour cela que je t'aime : tu es mon égale en misère ! Moi, on me déteste comme un être dangereux; toi, on te méprise comme un être impur. Une fatalité pèse sur nous; nos corps sont minés par le poison. Eh bien, avant de mourir, demandons à l'amour une félicité suprême, comme la pauvre Lucy demandait des roses !

Et il serrait les mains de la jeune femme qui, bouleversée par les paroles de Gabriel, ne savait quoi répondre et versait de douces larmes. En haut, dans les combles des *Claverias*, l'harmonium du maestro continuait de jouer, avec une tristesse qui donnait le frisson, la dernière lamentation de Beethoven, l'hymne chanté en présence de la mort par le génie.

— Je t'aime, Sagrario ! — poursuivit Gabriel. — Depuis le jour où je t'ai vue revenir à la maison, affrontant avec courage la maligne curiosité des gens, je me suis intéressé à toi. Pendant des semaines et des mois, près de ta machine à coudre, je t'ai bien observée : je t'étudiais, je lisais dans ton âme... Tu es un être simple; tu n'as aucun des replis, aucun des mystères que présentent certaines natures tortueuses, gâtées par la civilisation. Chaque jour, dans tes regards si tendres, dans la complaisance attentive avec laquelle tu accueillais mes paroles, je devinais ta gratitude pour les plus petits services que j'avais pu te rendre. Tu te rappelais la période la plus affreuse de ta vie, et, parce que tu me voyais toujours bon pour toi, toujours prêt à te défendre contre la rigueur de ton père, ta reconnaissance s'est accrue à tel point qu'aujourd'hui tu m'aimes, toi aussi, Sagrario !... Peut-être ne le sais-tu pas toi-même; mais il y a entre nous une affinité que tu éprouves

sans la comprendre... Dis : est-ce que je me trompe? ou m'aimes-tu réellement?

Sagrario pleurait sans répondre, les yeux baissés, comme si elle n'osait plus les lever sur Gabriel. Puis, l'autre insistant :

— C'est le bonheur qui me trouble, — murmura la jeune femme. — Qui suis-je, pour qu'on m'aime? Il y a longtemps que je ne me regarde plus dans le miroir, parce que le souvenir de ma jeunesse m'arracherait des larmes... Pouvais-je me figurer que vous... que tu lirais si clairement au fond de mon cœur? Vois comme je tremble! Je serais morte plutôt que de te révéler mon secret... Oui, je t'aime... Ah! Gabriel, tu es le plus grand, le meilleur des hommes!

Ensuite ils restèrent silencieux, les mains entrelacées, les regards errants sur le jardin noyé d'ombre et plein de rumeurs.

— Tu seras ma compagne, — reprit Gabriel, d'une voix mélancolique. — Nos vies demeureront embrassées jusqu'à ce que la mort dénoue cette étreinte; moi, je te défendrai, quoique le secours d'un malade persécuté par les hommes ne soit guère efficace; toi, tu adouciras mon existence par ta tendresse. Nous nous aimerons comme ces saints de l'Eglise, qui s'exaltaient par de douces paroles et par des transports extatiques, mais qui n'accordaient pas à la chair la moindre jouissance. Malades comme nous le sommes, nous ne pourrions engendrer que des enfants rachitiques et voués aux maladies héréditaires. N'augmentons pas, en donnant le jour à des dégénérés, la misère physique du peuple. Laissons aux privilégiés le soin de préparer la déchéance de leur caste par les rejetons de leurs vices.

Il entoura d'un bras la taille de la jeune femme, et, avec sa main libre, il lui releva le front. Les yeux de Sagrario brillaient, mouillés de larmes.

— Donne-moi un baiser, compagne de ma vie! — dit-il encore à voix basse.

Et, dans le silence du Cloître, ils se donnèrent un long et triste baiser. Au-dessus d'eux, la lamentation de Beethoven déroulait toujours ses rythmes funèbres.

X

Gabriel prit son service de nuit au commencement de juillet. Il descendait des *Claverias* vers six heures du soir et trouvait à la porte du *Mollete* l'autre gardien, Fidel, un vieil homme d'aspect malingre, qui toussait continuellement et qui ne quittait jamais son manteau, même en plein été.

— Allons, en cage ! — faisait le sonneur, en agitant son trousseau de clefs.

Les deux hommes entraient dans la cathédrale ; le sonneur refermait les portes en dehors et s'éloignait. Comme on était aux jours les plus longs, il restait encore deux heures de lumière.

— Maintenant, l'église est toute pour nous deux, camarade ! disait à Gabriel l'autre gardien.

Et, avec l'aisance que donne l'habitude, il s'installait dans la sacristie comme chez lui, posait son panier de provisions sur un coffre, entre les chandeliers et les crucifix.

Mais Gabriel, non accoutumé encore à la majesté de la cathédrale déserte, s'y promenait tout d'abord. Ses pas résonnaient sur le pavé, coupé çà et là par les tombes des archevêques et des grands seigneurs de jadis. Le lugubre silence du saint lieu était troublé par des bruits étranges, par de mystérieux frôlements. Le premier jour, Gabriel avait plus d'une fois retourné la tête avec frayeur, parce qu'il croyait entendre des pas derrière lui.

Dehors, le soleil se couchait. Au portail principal, les cercles de la rosace resplendissaient comme une gerbe de fleurs lumineuses. Plus bas, entre les piliers, la clarté s'empâtait d'ombre. Les chauves-souris descendaient de la voûte et sifflaient en rasant les colonnes, comme dans une forêt de pierre. Emportées par leur aveugle élan, elles se heurtaient contre les cordes des lampes ou faisaient osciller les chapeaux rouges, aux glands poudreux, qui pendaient à une grande hauteur sur les tombes des cardinaux.

Gabriel entreprenait sa ronde par toute l'église. Il secouait les grilles des autels, pour s'assurer qu'elles étaient bien fermées ;

il touchait les portes de la chapelle mozarabe et de celle des Rois; il donnait en passant un coup d'œil à la Salle capitulaire et s'arrêtait devant la Vierge du Sanctuaire. A travers les barreaux, on voyait briller les lampes, et, au sommet de l'autel, la statue scintillait, couverte de joyaux. Ensuite Gabriel allait retrouver son camarade, et ils s'asseyaient tous les deux dans le transept, sur les degrés du chœur ou du maître autel : de là, on parcourait facilement du regard l'ensemble de l'édifice. Alors les deux gardiens enfonçaient leurs casquettes jusqu'aux oreilles.

— On vous a sans doute recommandé, disait Fidel, d'avoir une attitude respectueuse, de manger à la sacristie, d'aller dans la galerie du *Locum*, si l'envie vous venait de griller une cigarette. On m'a tenu le même langage, lorsque je suis entré au service de la cathédrale... Tout ça, c'est facile à dire, quand on est de ceux qui dorment tranquillement dans leur lit. Mais, en réalité, la seule chose essentielle, c'est d'ouvrir l'œil; et, quant au reste, on s'arrange le mieux qu'on peut pour passer la nuit. Après avoir employé sa journée à entendre des invocations et des cantiques, à respirer les vapeurs de l'encens, c'est bien le moins qu'on s'accorde un peu de repos... A l'heure qu'il est, le bon Dieu et les saints dorment : notre métier, à nous, c'est de veiller sur leur sommeil; et, que diable! on ne leur manque pas de respect, parce qu'on se permet quelques petites libertés... Allons, camarade, la nuit est venue. Mettons en commun nos pitances.

Et ils vidaient sur les degrés de marbre le contenu de leurs paniers, dînaient ensemble dans le transept.

Pour unique arme, le compagnon de Gabriel portait à la ceinture un pistolet dont la fabrique lui avait fait cadeau : une antiquaille avec laquelle on n'avait jamais tiré. A Gabriel, Verge-d'Argent avait offert une carabine léguée à la sacristie par l'ancien gendarme, en souvenir de ses années de service; mais Gabriel n'avait pas voulu la prendre : « Elle était bien dans ce coin-là ! Il viendrait l'y chercher, s'il en avait besoin. » De sorte que la carabine demeura contre le mur, avec des paquets de cartouches rouillées par l'humidité et couvertes de toiles d'araignées.

Peu à peu les couleurs des vitraux s'étaient éteintes, et, dans la sombre profondeur des nefs, les flammes des lampes com-

mençaient à briller comme de chétives étoiles. Gabriel se serait presque imaginé qu'il était en rase campagne, par une nuit obscure. Seulement, dans ses allées et venues, aux reflets de la lanterne qu'il portait accrochée sur sa poitrine, les lignes de l'architecture réapparaissaient vaguement, plus grandes, quasi monstrueuses. Les piliers surgissaient devant lui, colossaux, jaillissant jusqu'aux voûtes ; et les carrés du dallage dansaient à chaque mouvement de la lumière. Toutes les demi-heures, le silence était interrompu par un grincement de ressorts qui jouaient, de roues qui tournaient ; puis on entendait le tintement argentin d'une cloche : c'étaient les guerriers dorés du portail de l'Horloge, qui annonçaient la fuite du temps à grands coups de marteau.

Le camarade de Gabriel se plaignait des innovations établies par le cardinal pour tourmenter les pauvres gens. Autrefois, l'ancien gendarme et lui, après qu'on les avait enfermés, pouvaient dormir tout leur saoul, sans avoir à craindre les semonces du chapitre. Mais Son Éminence, qui était sans cesse à chercher le moyen de vexer autrui, avait fait poser çà et là de petits appareils venus de l'étranger : il fallait aller les ouvrir, chaque demi-heure, pour y marquer son passage. Le lendemain, Verge-d'Argent vérifiait les marques et, à la moindre négligence, il imposait une amende.

— Une invention diabolique, vous dis-je ! Pour arriver à dormir un peu, il faut que les deux gardiens se concertent : pendant que l'un ferme l'œil, l'autre se charge du maudit appareil... Mais gare aux distractions, hein, le conscrit ! La paye est petite et la faim est grande. Il ne s'agit pas de se faire rogner encore son salaire !

Gabriel, toujours complaisant, était celui des deux qui se donnait le plus de peine, et c'était presque toujours lui qui faisait fonctionner les appareils enregistreurs. Aussi l'autre se louait-il de ce nouveau compagnon, avec lequel il était si facile de s'entendre : l'ancien gendarme, lui, avait l'humeur beaucoup moins accommodante, et il ergotait chaque fois qu'il devait se lever pour faire la ronde.

Ce pauvre Fidel toussait autant que Gabriel, et, dans le silence des nefs, l'écho amplifiait tellement le bruit de ses quintes qu'on croyait ouïr les abois d'une meute prodigieuse.

— Il y a je ne sais combien d'années que je traîne ce maudit catarrhe, — disait le vieux. — Un cadeau de la cathédrale ! Les médecins me conseillent d'abandonner mon emploi ; mais je leur réponds : « Qui me nourrirait?... » Vous, l'ami, vous êtes entré au bon moment, en plein été ; ce qui n'empêche pas que la fraîcheur finit tout de même par vous pénétrer jusqu'aux os. Mais c'est en hiver qu'il faut sentir ça ! En hiver, on est obligé de s'habiller comme pour une mascarade : on disparaît sous les bonnets, les foulards et les couvertures. La fabrique nous fait la charité de nous laisser un petit feu, à la sacristie ; mais, tout de même, il y a des matins où peu s'en faut qu'on ne nous trouve gelés. Ces messieurs du chapitre appellent le chœur « la mort aux chanoines ». S'ils se plaignent d'avoir à passer une heure dans cette glacière, eux qui sont bien repus et encore mieux abreuvés, figurez-vous ce que nous aurions à dire, nous autres ! C'est aux temps froids que vous connaîtrez tous les agréments du métier.

Par les nuits de lune, la cathédrale se transformait d'une manière fantastique. Les verrières se détachaient en tons pâles et laiteux sur les masses noires. Des coulées de lumière, glissant avec lenteur le long des piliers, semblaient être autant d'autres colonnes qui seraient descendues des voûtes, et elles s'allongeaient ensuite sur le pavé comme des fantômes rampants. Ces clartés froides, diffuses, faisaient paraître les ténèbres encore plus denses. Au fur et à mesure qu'elles se déplaçaient, elles tiraient de l'obscurité des objets nouveaux, ici une chapelle, là une pierre tombale ou le profil d'une colonne. Le grand Christ qui surmonte la grille du maître autel se détachait sur champ noir, avec un éclat de vieil or, telle une miraculeuse apparition qui flotterait dans l'espace, entourée d'un nimbe.

Quand les accès de toux empêchaient Fidel de dormir, il causait avec Gabriel des nombreuses années qu'il avait passées dans la Primatiale comme gardien de nuit. Ce métier-là, qui ressemblait un peu à celui d'un fossoyeur, puisqu'on y vivait au milieu des morts, dans la solitude, l'avait guéri de maintes frayeurs qu'il avait eues dans sa jeunesse. Autrefois, il croyait aux revenants, aux âmes qui sortent de leurs tombes, aux saints qui apparaissent ; mais aujourd'hui, tout ça le faisait rire. Il

avait passé tant de nuits sous ces voûtes sinistres, sans jamais rien voir de tel! S'il percevait quelque bruit, c'était le grignotement des rats, qui ne respectent ni autels ni statues miraculeuses : en fin de compte, ce n'était que du bois. La seule chose qu'il craignait, à cette heure, c'était les hommes en chair et en os, les voleurs, comme ceux qui, jadis, plus d'une fois, s'étaient introduits dans la cathédrale : aussi bien était-ce à cause d'eux que le chapitre avait institué la garde de nuit.

Sur quoi, il racontait les tentatives de vol faites depuis un siècle. Il y avait ici des richesses à tenter un saint, et le bonhomme redoutait fort l'habileté des voleurs. Mais il énumérait les précautions prises. Bien malin qui aurait pu les déjouer! Verge-d'Argent, le sonneur et le sacristain faisaient une première ronde, avant la clôture des portes, et Mariano conservait les clefs dans la Tour. Il ne fallait pas songer à briser les serrures, vieilles, mais solides; au surplus, ils étaient là, eux, les gardiens, pour donner l'alarme au moindre bruit. Naguère, avec l'aide du dogue, la surveillance était encore plus efficace : cet animal avait l'ouïe si fine que, sitôt qu'un passant s'approchait d'une porte extérieure, il s'élançait en aboyant. Mais le dogue était mort depuis peu! Le chanoine fabricien se proposait d'en acheter un autre.

— D'ailleurs, — ajoutait Fidel, — en cas de besoin, nous avons la ressource de la petite cloche qui appelle le chapitre aux offices. La corde est dans le chœur, et nous n'aurions qu'à la tirer. Voyez-vous d'ici le branle-bas, si elle se mettait à carillonner dans le silence de la nuit! Tout Tolède serait debout à la minute : car on comprendrait qu'il se passe quelque chose de grave à la cathédrale. Avec ça et ces maudits enregistreurs, qui ne nous permettent pas de fermer l'œil, on peut dire que, la nuit, le roi lui-même est moins bien gardé que notre église.

Le matin, au sortir de cette prison, Gabriel remontait chez lui, tout transi de froid, sans autre désir que de s'étendre sur sa couche. Dans la cuisine, Sagrario faisait chauffer le lait qu'il devait boire avant de s'endormir. Cette amie dévouée continuait à l'appeler « mon oncle » en présence des autres, et elle n'adoptait le tutoiement familier et tendre que lorsqu'ils étaient seuls. Après qu'il s'était mis au lit, elle s'approchait

avec la tasse de lait fumant, le faisait boire avec des caresses maternelles, bordait la couverture, fermait avec soin portes et fenêtres, pour qu'un rayon de soleil ne vînt pas le gêner.

— Ah! ces nuits dans la cathédrale! — s'écriait-elle d'un ton désolé. — Tu vas te tuer, Gabriel! Ce métier-là n'est pas fait pour toi. C'est ce que dit aussi mon père... Maintenant que nous nous connaissons et que je suis si heureuse, il me serait trop cruel de te perdre!

Pour la tranquilliser, Gabriel répondait qu'à l'automne on lui trouverait quelque chose de mieux.

Après le déjeuner, il sortait dans le Cloître, complètement reposé par le sommeil du matin. C'était le seul moment où il pouvait voir ses disciples. Ceux-ci lui disaient bonjour, prêtaient l'oreille à ses paroles avec la même attention qu'autrefois; mais pourtant il remarquait chez eux certains gestes d'indépendance un peu dédaigneuse, comme si, malgré leur admiration pour le maître, ils avaient eu pitié de son caractère trop doux, trop éloigné de la violence.

— Ce sont, — disait Gabriel à son frère, — des oiseaux qui maintenant volent de leurs propres ailes. Ils n'ont plus besoin de moi et ils préfèrent causer entre eux.

— Dieu veuille, Gabriel, — répondait Verge-de-Bois en hochant la tête, — que tu n'aies pas à te repentir de leur avoir parlé de choses auxquelles ils n'entendent rien! Il s'est produit en eux un changement extraordinaire. Notre neveu le *perrero* est devenu insupportable. Il dit que, puisqu'on ne l'a pas laissé s'enrichir en tuant des taureaux, il tuera des hommes, si cela est nécessaire, pour sortir de la pauvreté; qu'il a droit au bonheur comme n'importe quel bourgeois, et que tous les riches sont des exploiteurs... Est-il possible, ô sainte Vierge, que tu leur aies vraiment enseigné de si horribles choses?

— Ne t'occupe pas d'eux, — répliquait Gabriel avec un sourire. — Ils n'ont pas encore digéré les idées nouvelles, et ils dégoisent des sottises. Ça leur passera. Au fond, ce sont de braves gens.

La seule chose qui l'attristait, c'était l'attitude de Mariano : celui-ci l'évitait, comme s'il avait peur de lui, et semblait craindre que Gabriel ne lût dans le secret de sa pensée.

— Qu'y-a-t-il donc, Mariano? — lui disait Gabriel, quand il le rencontrait dans le Cloître.

— Il y a que tout va de travers! Quelle sale société! — grognait l'autre, d'un ton bourru.

— Tu as l'air de me fuir. Pourquoi?

— Moi, te fuir? Tu rêves!... Mais j'enrage, depuis que tu m'as ouvert les yeux et que je ne suis plus si bête. Crèverons-nous toujours de faim, au milieu de toutes ces richesses?

— Nous, c'est probable; mais, après nous, d'autres viendront, qui jouiront d'un meilleur sort.

— Eh bien, veux-tu que je te dise, Gabriel? Tu es trop savant... Tes idées sont bonnes, je ne dis pas non; mais, quand il s'agit de faire des choses... pratiques... eh bien, excuse-moi, tu n'es qu'un nigaud, comme tous ceux qui vivent dans les livres... Les ignorants comme moi y voient plus clair!

Depuis quelques semaines, Don Martin ne se montrait plus dans le Cloître, et Gabriel apprit par Verge-d'Argent que la mère de l'aumônier était morte. Un après-midi de la semaine suivante, le jeune abbé reparut aux *Claverias*. Il avait les yeux rouges, la face tirée, les paupières gonflées par les larmes.

— Je viens vous faire mes adieux, — dit-il à Gabriel. — J'ai passé au chevet de ma mère un mois de cruelles angoisses. La pauvre femme n'est plus. Elle seule m'attachait à cette Église, en laquelle j'ai cessé de croire... Pourquoi mentir, en affichant une foi que l'on n'a point? Je suis allé hier à l'archevêché, pour y faire savoir que l'on pouvait disposer de mes sept *douros* et donner aux nonnes un autre aumônier. Je pars, je m'exile de ma province natale : un prêtre renégat ne peut pas demeurer à Tolède... Je m'en irai loin, très loin, le plus loin que je pourrai, peut-être en Amérique... Je ne connais personne; je n'ai aucun appui; mais la misère ne me fait pas peur : le service de Dieu m'en a donné l'habitude. Je me ferai ouvrier; je travaillerai la terre, s'il le faut; et je reconquerrai ma dignité d'homme libre.

La disparition de l'aumônier s'effectua sans aucun scandale : Don Antolin et les autres prêtres crurent qu'il s'en était allé à Madrid par ambition, pour grossir le nombre des prêtres quémandeurs. Au surplus, l'attention fut détournée de lui par une

grosse nouvelle, qui éclata dans la cathédrale comme un coup de tonnerre et qui mit sens dessus dessous les prébendiers, le petit monde des sacristies et toute la population du Cloître haut. Les différends de l'archevêque et du chapitre venaient de prendre fin, et Rome avait approuvé toutes les décisions prises par le cardinal! Aussi Son Éminence rugissait-elle de jubilation, avec ce fougueux emportement qui était dans son caractère. Quant aux chanoines, ils courbaient la tête, honteux et consternés.

On se disposait, comme tous les ans, à célébrer la grande fête de la Vierge du Sanctuaire; et Son Éminence qui, pour ne pas voir les membres du chapitre, avait cessé depuis plusieurs mois de descendre à la cathédrale, avait annoncé qu'Elle présiderait la cérémonie. Tout le monde en parlait, soit avec mystère, soit avec crainte; et, à mesure qu'approchait la date du 15 août, plus d'un tremblait en songeant au regard dur et méprisant que fixerait sur eux l'irascible prélat.

Du reste, Gabriel s'intéressait peu à cet événement. Il menait une bizarre existence. Il dormait une grande partie du jour, pour se préparer à la fatigante garde de nuit. Maintenant il la faisait seul : son camarade Fidel était tombé malade, et, de peur que, par économie, la fabrique ne privât ce vieillard de son maigre salaire, Gabriel s'abstenait de demander un autre compagnon.

A la longue, il s'était habitué au silence nocturne de la cathédrale. Pour ne pas céder au sommeil, il lisait, à la lueur de sa lanterne, les livres qu'il pouvait trouver aux *Claverias* : d'ennuyeux traités d'histoire où la Providence jouait le premier rôle, des vies de saints qui l'amusaient par leur naïveté superstitieuse, et ce *Don Quijote* des Luna, qu'il avait tant de fois épelé dans son enfance.

La fête de la Vierge fut célébrée de la façon accoutumée. On retira la statue fameuse de sa chapelle et on l'installa sur le maître autel, parée du manteau précieux que l'on conserve, le reste de l'année, dans le Trésor, couverte de tous ses bijoux qui scintillaient à la flamme vacillante d'innombrables cierges.

Un peu avant l'office, les chanoines, vêtus de rouge, se réunirent près du petit escalier qu'éclairait « la pierre de lumière » : c'était par là que Son Éminence allait descendre.

Quelques curieux, affectant une indifférence distraite, se promenaient entre le chœur et la porte du Pardon.

Tout à coup, sur les dernières marches, le porte-croix apparut, tenant horizontalement devant lui l'emblème chrétien, pour le faire passer sous le cintre de la porte. Derrière le porte-croix, le cardinal, entouré de ses familiers et suivi de l'évêque coadjuteur, en soutane violette, s'avançait drapé d'écarlate, éclipsant par sa splendeur le rouge violacé des chanoines.

Le chapitre forma la haie, rendant ses humbles hommages à son chef. Oh! le regard de Don Sebastián! Les chanoines, qui baissaient le front, crurent le sentir sur leur nuque, froid comme l'acier. Le cardinal, cambré dans sa pourpre avec une hautaine arrogance, paraissait guéri du mal qui déchirait ses entrailles et des battements de cœur qui le rendaient poussif. Sa face bouffie tremblait de joie; les plis de son menton frissonnaient sur le rochet de dentelles; sa tête, petite, blanche et rosée, se dressait avec orgueil sous la barrette cardinalice. Jamais couronne royale n'avait été si fièrement portée que ce bonnet rouge.

Il allongea sa main gantée de pourpre, où brillait l'émeraude, et, d'un geste impérieux, il la fit baiser à tous les chanoines, l'un après l'autre. C'était la soumission des hommes d'Église, accoutumés dès le séminaire à cette humilité apparente sous laquelle se cachent des rancunes et des aversions d'une violence inconnue ailleurs. Le cardinal devinait la rage de la colère sous ces dehors modestes, et il savourait son triomphe. Plus d'une fois, il avait dit à la jardinière : « Tu n'imagines pas ce que sont les haines des gens d'Église. Chez les laïques, on ne meurt guère de dépit : quand on est furieux, on épanche sa bile et on retrouve le calme. Mais, chez nous, ils se comptent par centaines, ceux qui meurent de ne pas pouvoir se venger, d'être contraints à se taire et à courber la tête sous la discipline. Comme nous n'avons ni famille à soutenir ni pain à gagner, nous vivons d'amour-propre et d'orgueil. »

Le chapitre se forma en procession pour accompagner Son Éminence. La marche était ouverte par le *perrero*, en rouge, par les bedeaux, en noir, et par Verge-d'Argent, qui faisait résonner les dalles sous les coups de son bâton. Puis venait la

croix archiépiscopale; puis les chanoines, sur deux files; et enfin le prélat, avec sa traîne rouge déployée dans toute sa longueur et portée par deux acolytes. Don Sebastián bénissait à droite et à gauche, examinant de ses petits yeux perçants les ouailles prosternées. Quelle victoire! Désormais, la cathédrale était à lui; après une longue absence, il y rentrait avec la majesté d'un maître absolu, qui réduirait en poudre les esclaves assez hardis pour médire de lui et pour le contrecarrer.

Plus que jamais la grandeur de l'Église lui apparaissait triomphante. Admirable institution! Quand un homme fort était parvenu au faîte, il se transformait en un dieu omnipotent et formidable. On n'y connaissait point l'égalité révolutionnaire, si pernicieuse : les grands avaient toujours raison. On y prêchait l'humilité de tous devant Dieu; mais, dans la pratique, il n'y avait que des brebis dociles et des pasteurs chargés de les conduire. Or le pasteur, c'était lui, de par la volonté du Très-Haut. Malheur à qui tenterait de lui résister!

Dans le chœur, le cardinal éprouva plus vivement encore les joies de l'orgueil. Il était assis dans le trône des archevêques de Tolède, ce siège qui avait été le point de mire de sa jeunesse et dont le souvenir le troublait, au temps où, simple évêque, il promenait sa mitre dans les provinces, en attendant d'être appelé à la Primatiale. Il se carrait sous le relief magnifique du Mont Thabor [1], dans ce trône surélevé de quatre marches, pour qu'on le vît bien de tout le chœur et qu'on reconnût en lui le maître. Les fronts des dignitaires assis près de lui étaient presque au niveau de ses pieds. Il pouvait les écraser comme des vipères, s'ils osaient s'insurger de nouveau et le mordre dans ses affections les plus intimes.

Exalté par la conscience de sa supériorité et de son triomphe, il était le premier à se lever ou à s'asseoir, selon les règles du rituel; et il unissait sa voix à celle des chanoines, avec une si farouche énergie que tous les assistants en étaient stupéfaits. Les syllabes latines sortaient de sa bouche comme des fusillades dirigées contre cette gent odieuse; et ses regards se promenaient avec des airs de défi sur le double rang des têtes

1. Le dossier du trône archiépiscopal porte un haut relief d'albâtre qui représente la transfiguration de Jésus-Christ sur le mont Thabor.

inclinées. Ce favori de la fortune avait toujours marché de succès en succès ; et pourtant il n'avait jamais goûté une satisfaction si profonde, si complète que ce jour-là. C'était au point qu'il s'effrayait lui-même de son allégresse, de cette brutale explosion d'orgueil victorieux qui faisait taire ses habituelles souffrances.

A la fin de l'office, les chantres et le clergé subalterne du chœur (c'étaient les seuls qui avaient l'audace de le regarder) s'alarmèrent en le voyant tout à coup pâlir et se mettre debout, la face décomposée, les mains crispées sur la poitrine. A cet aspect, les chanoines se précipitèrent vers lui, entourèrent le trône d'une masse compacte de robes rouges. Il haletait, se débattait, dans ce cercle de mains tendues.

— De l'air, — criait-il, — de l'air!... Écartez-vous! Qu'on me ramène chez moi!

En pleine crise d'étouffement, il avait retrouvé le geste énergique du soldat qui repousse l'ennemi. Il ne pouvait plus respirer, mais il ne voulait pas que les chanoines s'en aperçussent. Il devinait la joie que plusieurs d'entre eux dissimulaient sous des mines apitoyées. « A bas les mains!... Il n'avait besoin de personne!... » Enfin, soutenu par deux familiers en qui il avait confiance, il se dirigea vers l'escalier archiépiscopal.

Le reste de l'office fut expédié à la hâte. Mille excuses à la Vierge! L'année prochaine, on la fêterait plus solennellement!...

L'après-midi, lorsque Gabriel s'éveilla, on ne parlait dans le Cloître haut que de l'accident survenu à Son Éminence.

— Il est à la mort, mes enfants! — disait Tomasa, qui avait été prendre de ses nouvelles au palais. — Il n'en réchappera pas, cette fois-ci. Sa poitrine râle comme un soufflet crevé. Les médecins disent qu'il n'ira pas jusqu'à demain matin... Quel malheur!... Et un pareil jour!...

Sur quoi, les femmes des *Claverias* prenaient des figures contrites et distribuaient à leurs marmots force taloches, pour leur imposer le silence et les contraindre à rentrer au logis.

Le maître de chapelle qui, d'ordinaire, demeurait si indifférent à tout ce qui se passait dans la cathédrale, semblait s'intéresser beaucoup à la santé de l'archevêque, et il s'en informait avec une curiosité inquiète : car il avait son projet, dont il toucha un mot, le soir, pendant le dîner. « Un cardinal

valait bien que, le jour de ses obsèques, on exécutât une messe à grand orchestre; et ce serait une excellente occasion pour jouer le *Requiem* de Mozart. »

Quant à Gabriel, il s'abandonnait au doux égoïsme qu'on éprouve à se sentir vivre lorsqu'on voit mourir les puissants de ce monde.

— Les Éminences illustrissimes succombent, Sagrario, — disait-il en regardant sa compagne. — Et nous, les misérables, les malades, nous avons encore un peu de vie devant nous!

Lorsque arriva l'heure de fermer les portes de la cathédrale, Gabriel descendit pour se rendre à son service nocturne, qu'il continuait à faire seul, Fidel étant toujours malade.

— Eh bien, et le cardinal? — interrogea-t-il, en abordant le sonneur qui l'attendait, son trousseau de clefs à la main.

— Peut-être qu'il meurt en ce moment même, si ce n'est déjà fait.

Et cet homme ajouta :

— Tu sais, Gabriel, cette nuit, il y a grande illumination dans la cathédrale : car la Vierge restera jusqu'à demain sur le maître autel, entourée de cierges...

Et il se tut quelques secondes, comme s'il hésitait à parler davantage. Puis il reprit :

— Seul, tu ne dois guère t'amuser... Il est possible que je vienne te tenir compagnie, une heure ou deux... Attends-moi.

Une fois enfermé dans l'église, Gabriel vit qu'en effet le maître autel était éblouissant de lumières. Il inspecta, comme d'habitude, les portes et les grilles, fit sa ronde dans tous les endroits où auraient pu se cacher des voleurs; et, quand il se fut bien convaincu qu'il n'y avait dans la cathédrale aucun être vivant que lui-même, il alla s'asseoir dans le transept, mit son manteau sur ses épaules et posa son panier de provisions devant lui.

Il contemplait, à travers la grille, la Vierge du Sanctuaire. Enfant de la cathédrale, accoutumé par sa mère, dès sa plus tendre jeunesse, à s'agenouiller, devant la sainte image, il avait jadis admiré cette statue comme le type de la perfection suprême. Mais aujourd'hui il la jugeait froidement, avec des yeux d'ar-

tiste. Elle était laide et grotesque, comme toutes les statues luxueusement parées. La piété opulente, en la chargeant de richesses, l'avait affublée d'un ridicule travestissement. Il n'y avait en elle rien de l'idéale beauté des Vierges peintes par les maîtres chrétiens. Elle ressemblait plutôt à une idole hindoue, chargée de joyaux. La robe et le manteau se gonflaient comme une crinoline, et, par-dessus la coiffure, une couronne aussi énorme qu'un morion rapetissait la tête. L'or, les perles, les diamants étincelaient sur les étoffes. Les pendants d'oreilles et les bracelets avaient une valeur prodigieuse... Et Gabriel souriait en pensant à la dévotion niaise qui attife les personnages célestes selon les modes d'ici-bas.

L'obscurité vint. Gabriel mangea un peu, et ensuite il prit dans son panier un volume qu'il se mit à lire. Les oiseaux nocturnes, attirés par l'illumination, tournoyaient près de lui. Les heures s'écoulaient lentement. De temps à autre, les guerriers de l'horloge troublaient le silence par des coups de marteau argentins; et alors Gabriel se levait pour faire sa ronde et marquer son passage aux appareils enregistreurs.

Dix coups venaient de sonner, lorsque le guichet du portail de Santa Catalina s'ouvrit silencieusement, sans effort, comme si l'on s'était servi d'une clef. Alors Gabriel se souvint de la promesse du sonneur; mais il n'en fut pas moins surpris d'entendre les pas de plusieurs personnes. Ces pas, multipliés par l'écho, donnaient l'idée d'un bataillon en marche.

— Qui va là? — cria-t-il.

— C'est nous! — répondit dans l'ombre la rude voix de Mariano. — Ne t'ai-je pas averti que nous viendrions?

Lorsque les arrivants pénétrèrent dans le transept, la lumière du maître autel les éclaira en plein, et Gabriel reconnut que le *Tato* et le cordonnier accompagnaient le sonneur. Ils apportaient une bouteille d'eau-de-vie, et ils lui offrirent aussitôt de boire.

— Vous savez bien que je ne bois pas! répondit Gabriel. Je n'ai jamais aimé l'alcool; et, quant au vin, il m'en faut si peu!... Mais où allez-vous donc, endimanchés de la sorte?

Le *Tato* se hâta de répondre : Verge-d'Argent avait fermé les *Claverias* à neuf heures, et ils se proposaient de passer la nuit

hors de chez eux. Ils avaient déjà fait une séance au café du Zocodover, où ils s'étaient régalés comme des princes. Une bombance, quoi!

Tous, la casquette enfoncée jusqu'aux oreilles, s'assirent sur les degrés du maître autel. Mariano déposa par terre son trousseau de clefs : une grappe de fer lourde comme une massue. Il y en avait de toutes les époques : les unes grossières, gardant les traces du marteau, sales de rouille, avec des armoiries gravées sur la poignée; d'autres plus modernes, polies, brillantes comme de l'argent; mais toutes énormes, ainsi qu'il convenait pour un si vaste édifice.

Les trois amis étaient animés d'une joie nerveuse très singulière : ils se poussaient, riaient; ils jetaient des coups d'œil obliques sur la Vierge, puis ils se regardaient entre eux, avec un air de mystère que Gabriel ne parvenait pas à comprendre.

— On voit que vous avez bu, — leur dit-il, en les morigénant avec douceur. — Vous avez eu tort : l'ivresse dégrade la pauvreté.

— Oh! pour une fois, mon oncle! — repartit le *perrero*. D'ailleurs, ce n'est pas un jour ordinaire. Ça fait tant de plaisir, quand on voit trépasser les grands! Vous savez que j'admirais Son Éminence; mais n'importe, je ne suis pas fâché qu'un cardinal aille manger les pissenlits par la racine. L'unique satisfaction des gueux, c'est de constater que les richards aussi ont leur tour!

— Bois donc à sa santé! — ricana le sonneur en lui tendant la bouteille. — Quelle chance nous avons, hein? d'être ici bien portants et en belle humeur! Lui, il sera demain entre quatre planches, et c'est moi qui le régalerai gaiement d'une magnifique sonnerie!

Le *Tato* but et passa la bouteille au cordonnier, qui paraissait être le plus ivre des trois et qui, les yeux en feu, taciturne, promenait autour de lui des regards farouches, sans répondre à ceux qui lui adressaient la parole. Le sonneur, au contraire, était plus loquace que de coutume. Il parlait de la fortune du cardinal, de Doña Visitacion qui allait rouler sur l'or, des chanoines qui, pour la plupart, devaient se frotter les mains. Il s'interrompait pour boire à même la bouteille; puis il la repas-

sait aux camarades. L'odeur de l'alcool se répandait dans cette atmosphère imprégnée d'encens.

Une heure environ s'écoula. Mariano avait plusieurs fois fait mine de couper la conversation, comme s'il voulait dire quelque chose de grave, mais n'avait pas le courage de s'expliquer. Enfin il se décida :

— Gabriel, — prononça-t-il d'une voix sourde, — le temps s'écoule, et nous avons beaucoup à faire... Il est un peu plus de onze heures. Ne tardons pas davantage...

— Que veux-tu dire? — interrogea Gabriel, surpris.

— Parlons peu, et parlons bien. Il s'agit, pour toi et pour nous, de devenir riches. Nous sommes fatigués de notre misère. Depuis quelque temps, tu t'es aperçu que nous t'évitions et qu'au lieu d'écouter tes discours nous préférions causer entre nous. Eh bien, veux-tu savoir pourquoi? C'est parce que, si tu es un savant, tu ne vaux pas une chique pour l'action. Les révolutions que tu nous annonces sont trop lointaines. A nous, qui ne sommes que des brutes, le présent seul importe... Ce matin, chez moi, l'idée nous est venue... Tu es maintenant le seul gardien de la cathérdrale. La Vierge est sur le maître autel, parée de ces joyaux qu'on tient serrés tout le reste de l'année dans le Trésor. Moi, j'ai les clefs... Rien de plus simple! Nous déshabillons la Vierge, et en route pour Madrid! Là, nous nous cachons quelque temps, ce qui est facile grâce aux connaissances qu'a le *Tato* dans le monde des toréadors; puis nous passons à l'étranger, où tu nous guides, toi qui as parcouru tout l'univers. Arrivés en Amérique, nous vendons les pierres précieuses et nous sommes riches... Debout, Gabriel! Allons dépouiller « l'idole », comme tu dis!

— Mais c'est un vol que vous me proposez! — s'écria Gabriel, confondu.

— Un vol? — répliqua le sonneur. — Appelle ça un vol, si tu veux. Et puis après?... Ce mot-là te fait peur?... Ne sommes-nous pas plutôt les volés, nous qui, en naissant, avions droit à notre petite part de bonheur, et qui, malgré tous nos efforts, ne pouvons jamais réussir à nous faire une place où nous vivions à notre aise?... D'ailleurs, à qui cela causera-t-il du préjudice? Est-ce que ce morceau de bois a besoin des bijoux qui le couvrent? Il ne mange pas, que je

sache, il n'a pas froid, l'hiver. Mais, nos enfants, à nous, crèvent de faim... Vite, Gabriel! Ne perdons pas de temps!

Gabriel n'écoutait plus. Frappé de stupéfaction, il mesurait avec épouvante l'étendue de son erreur : quel abîme entre lui et ceux qu'il croyait être ses disciples! Il n'avait pas prévu combien il était périlleux d'initier en quelques mois des ignorants à ce qui demande toute une vie de réflexion et d'étude pour être bien compris. Les idées les plus nobles se corrompaient, lorsqu'elles descendaient jusqu'à la populace; les mauvais conseils de la misère infectaient les aspirations les plus généreuses; les âmes, avilies par l'exploitation, ne cherchaient dans les doctrines libératrices qu'un prétexte pour tirer vengeance du passé et pour conquérir le bien-être individuel, fût-ce aux dépens du prochain. Il avait semé le germe révolutionnaire chez ces parias de l'Église, et il avait cru contribuer ainsi à la rénovation future en formant des hommes: quelle effroyable déception! Au sortir de son rêve, il se trouvait en face de vulgaires criminels. Son enseignement n'avait servi qu'à détruire. En ôtant à ces cerveaux engourdis les préjugés de l'ignorance, les superstitions de l'esclavage, il n'était arrivé qu'à les rendre audacieux pour le mal. En eux, l'égoïsme seul vibrait. Tout ce que ses leçons leur avaient appris, c'est qu'ils étaient malheureux et qu'ils ne devaient pas l'être. S'ils amélioraient, n'importe comment, leur propre situation, il leur était fort égal que la majeure partie de leurs semblables continuât à croupir dans la misère et dans l'abrutissement, que les larmes, la douleur et la faim continuassent à régner en bas, pour assurer en haut une vie de délices. Bref, le résultat de sa propagande avait été la décomposition morale. Ses prétendus disciples étaient des hommes comme tous les autres. Où trouver, hélas! l'homme supérieur, ennobli par le culte de la raison, accomplissant le bien sans espoir de récompense, disposé à faire tous les sacrifices par esprit de solidarité, cet homme-dieu qui embellirait l'avenir?...

— Ne perdons pas de temps, — répéta le sonneur. — Cinq minutes nous suffisent; et ensuite prenons le large!

— Non, non! — déclara Gabriel avec fermeté. — Non, vous ne ferez pas cela, et c'est pour moi une amère douleur de voir que vous m'espériez pour complice de votre crime!...

— Suffit, Gabriel! interrompit brutalement le sonneur. Nous sommes venus pour te proposer une bonne affaire, et tu nous réponds par des injures. Assez de discours comme ça! Tais-toi et suis-nous : nous te conduirons de force au bonheur... En avant, camarades!

Les trois hommes se levèrent et s'approchèrent de la grille. Le *Tato* donna une poussée à l'un des battants, qui s'entr'ouvrit.

— Arrêtez! — s'écria Gabriel avec résolution.

Et, comprenant qu'ils ne démordraient pas de leur abominable projet, il s'élança entre eux et le maître autel. Mais le sonneur, le bousculant :

— Débarrasse la place, mon petit! Puisque tu n'es bon à rien, laisse-nous faire... Tu as, sans doute, peur de la Vierge? Va, nous savons bien, nous, qu'elle ne fera pas de miracle!

— Si vous avancez d'un pas, je sonne la cloche du chapitre!

A cette menace, le cordonnier saisit le trousseau de clefs, le brandit en l'air, asséna un coup terrible. Gabriel, frappé au crâne, tomba sur le sol et perdit connaissance, tandis qu'un ruisseau de sang tiède inondait son visage.

Lorsqu'il revint à lui, il était dans une grande salle aux murs blancs, où le soleil entrait par une fenêtre à barreaux de fer, sur un lit où s'étalait une couverture de percale à ramages, très sale. Il avait les tempes serrées, et il lui semblait que toute la masse de l'énorme cathédrale pesait sur son crâne. Quelle effroyable souffrance! Il gisait, incapable de faire un mouvement, les oreilles bourdonnantes, la langue paralysée, la vue affaiblie et trouble, ne percevant les objets qu'à travers une brume rougeâtre.

Il entrevit une tête moustachue, coiffée d'un chapeau de garde civil. Maintenant qu'il avait les paupières ouvertes, on le soumettait à un interrogatoire. Un monsieur vêtu de noir s'avançait jusqu'à son lit, suivi de deux autres qui avaient des papiers sous le bras. Comme ce monsieur remuait les lèvres, le blessé devina qu'on lui disait quelque chose; mais il n'entendit pas les paroles. Ensuite ses yeux se refermèrent et il ne vit plus rien...

Lorsque ses paupières s'ouvrirent pour la seconde fois, il

crut reconnaître la figure de son frère Esteban, consterné d'épouvante, au milieu d'un groupe de gardes civils; et aussi, plus pâle, plus indécise, la figure de sa douce compagne, de Sagrario, qui, à travers ses larmes, le contemplait avec une douleur et avec un amour infinis, sans se laisser intimider par les hommes à bicorne et par les armes qu'ils portaient.

Ce fut la dernière vision de cet infortuné, dont les yeux se refermèrent pour toujours. Au moment où il rentrait dans l'éternelle obscurité, une voix résonna près de lui :

— Le coquin ! Nous étions sur sa piste. Cette fois, il faudra bien qu'il rende ses comptes.

Mais le terrible ennemi de Dieu et de l'ordre social n'eut pas de comptes à rendre. Le lendemain, porté sur les épaules des croque-morts, il quitta l'infirmerie de la prison pour disparaître dans la fosse commune ; — et le secret de sa fin demeura enfoui avec lui sous terre, là où vont pourrir ensemble grandeurs et ambitions, misères et folies, tandis que l'impassible nature continue à produire infatigablement la luxuriante végétation des vies nouvelles.

V. BLASCO IBÁÑEZ

Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.

L'ÉDUCATION NOUVELLE EN CHINE[1]

II

Qu'enseigne-t-on en Chine? En quoi consiste l'éducation donnée aux nouvelles générations? Quels sentiments s'efforce-t-on d'éveiller en elles? Que pensent-elles d'elles-mêmes et des autres? Il paraît malaisé de répondre. Sans doute, il existe des programmes d'instruction très complets; mais ils ne sont, et ne peuvent pas encore être appliqués dans leur intégrité; et si l'on travaille activement à ce qu'ils le soient, et s'ils le doivent être à bref délai, ils ne nous disent rien sur ce qu'il nous importerait le plus de connaître. Rien ne sert d'interroger un Chinois; ce que nous désirons savoir est justement ce qu'il veut nous taire. Heureusement que tant d'écoles et d'étudiants ne vont pas sans une littérature spéciale! Depuis longtemps elle existe dans les librairies du Japon et à Changhay on la trouve en abondance.

A peu près toutes les librairies chinoises de Changhay sont réunies dans Honan-road, l'une des grandes rues de la concession internationale. En territoire soustrait à la juridiction chinoise, elles échappent aux tracasseries d'une administration

1. Voir la *Revue* du 1er juin.

qui parfois pourrait être hostile[1]. Les boutiques sont généralement étroites et paraissent peu fournies; rien de l'étalage si commode des librairies de Tôkyô. Les quelques reliures qui présentent un titre imprimé sur le dos et de lecture facile sont presque toujours des ouvrages japonais, quelquefois anglais. Quant aux livres chinois, soigneusement empilés dans des casiers, ils ne présentent que leur tranche. Il faut, pour les découvrir aisément, avoir recours aux catalogues.

Laissons de côté les ouvrages purement scientifiques. Ils foisonnent pourtant, et ni l'algèbre, ni l'économie politique, ni la physiologie, ni l'électricité, ni la sociologie, ni le droit international ne sont ignorés en Chine. Il est des traités en langue chinoise sur les mines et sur l'origine des espèces, sur les prisons et sur l'évolution du mariage; des études sur l'état comparé des armées des divers pays, sur l'hygiène familiale, la pédagogie, les emprunts d'état, etc. On ne méconnaît pas l'histoire grecque et romaine; les grands hommes de tous pays et de tous temps ont leur biographie; et sous des mappemondes et des cartes murales, je découvre un dictionnaire de géographie. Nous ne sommes pas chez des barbares, ni chez un peuple ignorant du reste du monde ou sans curiosité d'esprit. Tous ces livres sont étudiés dans les écoles, lus et même très lus par le grand public. La principale maison d'édition de Changhay, la *Commercial Press*, *Chang-ou-in-Koang*, a pu, en 1906, distribuer à ses actionnaires un dividende de 30 p. 100.

*
* *

Arrivons aux livres classiques. Ils sont divisés en séries, correspondant aux programmes des écoles primaires inférieures

1. Au cas où des réclamations venant d'étrangers se produiraient contre des publications trop tendancieuses, le gouvernement chinois aurait un moyen de se disculper aisément : l'administration consulaire de la concession internationale de Changhay n'a-t-elle pas, en 1905, refusé au gouvernement chinois de lui livrer les rédacteurs révolutionnaires du journal le *Soupao*? Avec toute raison, le gouvernement peut dès lors se dire désarmé et impuissant. Il est vrai qu'à la fin de janvier 1907 deux révolutionnaires ou prétendus tels, Chang Pao chang et Huang Yi qui résidaient sur la concession étrangère de Changhay, ont été arrêtés, jugés par une cour mixte, puis livrés, après enquête et consultation du corps diplomatique de Pékin, aux autorités chinoises.

et supérieures, des écoles secondaires, et des écoles normales. Il faut y joindre toute la collection des grands tableaux muraux, destinés aux asiles. Comme les universités sont rares encore, ce n'est sans doute qu'à Pékin ou à Nankin qu'on trouverait les ouvrages qui leur sont spécialement destinés.

Il existe plusieurs séries de livres de lecture pour les écoles primaires inférieures et chaque maison d'édition a la sienne. De très nombreuses gravures aident l'enfant à comprendre le texte, et beaucoup d'ingéniosité est dépensée pour éveiller et retenir son attention [1]. En outre, chaque volume contient deux planches coloriées, exécutées avec soin et représentant les animaux domestiques et sauvages, les poissons, les oiseaux, les insectes, les essences d'arbres les plus communes, avec coupes du tronc des feuilles et des fleurs. Ces petits livres, au nombre de dix, composés en vue de l'étude progressive des caractères, sont en même temps une petite encyclopédie, — peut-être trop sérieuse pour les enfants auxquels elle s'adresse.

On parle souvent de l'infériorité qui résulte pour les Orientaux du retard qu'apporte à leurs études la nécessité d'apprendre des milliers de caractères, avant d'aborder d'autres matières. Il ne faut s'exagérer, je crois, ni ce retard, ni cette infériorité, qui en tout cas ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils ont pu être autrefois, car la nouvelle méthode d'enseignement, importée du Japon, simplifie et accélère singulièrement les études [2]. L'enfant fait ses études tout en apprenant les caractères. En même temps qu'ils se présentent à lui dans un ordre de difficulté croissante, ils lui parlent de tout ce dont il doit être instruit. Le problème consiste à concilier dans la pratique

1. Il y a là une influence évidente de sérieuses études de pédagogie et de psychologie sur l'enfance; on n'en est plus à l'empirisme.

2. Mettons les Japonais à part qui, en plus des caractères chinois, ont un syllabaire propre. Pour l'enfant chinois, il n'est pas prouvé que, dans les commencements, ses progrès ne soient pas plus rapides que ceux de l'enfant européen. Celui-ci, outre l'alphabet, doit apprendre des diphtongues, des consonnes doubles, des prononciations irrégulières etc., et au surplus épeler ses mots avant de pouvoir lire. S'il est des caractères chinois compliqués, et dont il faut aussi épeler, en quelque sorte, la composition, il en est de simples que l'enfant apprendra et lira du premier coup. Homme se rend par deux traits, bouche par trois, bienfaisance par quatre. Lequel des deux systèmes demandera le moins de temps et un moindre effort? Les caractères que nous citons ne sont pas des exceptions; il en est des centaines qui n'offrent qu'une difficulté médiocre.

les deux enseignements, et chaque série de livres est une nouvelle preuve que ce problème n'a rien d'insoluble.

A côté de préceptes moraux, de conseils d'hygiène, d'avis pratiques, donnés sous forme d'historiettes ou de récits traditionnels, l'enfant trouve dans ces livres des notions de géographie, d'histoire, de physique, de cosmographie, de botanique; il apprend ce que c'est que la machine à vapeur, le télégraphe, le téléphone, le bateau de guerre moderne, la nécessité des impôts et du service militaire. Des croyances et des préjugés populaires sont réfutés; on raconte aux enfants l'histoire de Confucius, de Napoléon Ier, de Christophe Colomb, de Pierre le Grand; on lui parle des mines, du microscope et de la grande muraille; on lui retrace à grands traits l'histoire de la Chine, sans lui cacher les revers qu'elle a éprouvés. Cet enseignement fait même l'objet de trois leçons [1] qui valent que nous les examinions.

La Chine, y est-il dit, se renferma longtemps chez elle, persuadée qu'elle était supérieure à ses voisins, ignorante de la grandeur de la terre. Cependant, au cours du dernier siècle, elle commença de conclure des traités avec les pays étrangers; mais ne connaissant pas ces pays et leur force, elle éprouva de graves mécomptes. Le passage des Portugais à Formose n'est que mentionné et il n'est pas même parlé de Macao, redevenu chinois en fait. Mais surviennent les Anglais et la guerre de l'opium; la leçon raconte comment la Chine, pour avoir voulu se défendre contre le poison importé de l'Inde, fut attaquée, battue, obligée de permettre le commerce de l'opium, de céder Hong-kong, de payer les frais de la guerre, et même de punir le vice-roi Lin coupable d'avoir essayé de protéger la santé publique [2] : « Ce fut le commencement de nos pertes de territoire, en la vingt-deuxième année de l'ère Tao-kouang » (1842).

1. *Chinese National Readers*, n° X, leçons 9, 10 et 11; 4e édition, 1906. Commercial Press, Changhay.

2. Une indemnité pécuniaire pour les 20 000 balles d'opium brûlées à Canton, après interdictions répétées de ce commerce, aurait dû être le maximum de ce qu'on pouvait exiger. L'Angleterre l'admet implicitement aujourd'hui, en s'abstenant de toute protestation contre les récents décrets impériaux (septembre 1906) qui prohibent l'opium, et tendent à en faire disparaître rapidement l'usage. Elle sacrifie ainsi à ses autres intérêts en Chine les 200 millions que ce commerce rapporte annuellement à l'Inde.

Un peu plus tard, à la suite de l'arrestation de brigands à bord d'un bateau anglais et du meurtre d'un missionnaire français, nouvelle guerre : « Les armées anglaise et française attaquent la capitale, et l'empereur doit se retirer à Jéhol. Finalement, la Russie s'entremet pour la conclusion de la paix; mais il faut céder Koulong à l'Angleterre; les Russes, pour prix de leurs bons offices, prennent les territoires au delà de l'Oussouri; la France ne prend rien. » Ne nous hâtons pas toutefois de triompher : « L'Annam, les Lyoukyou, la Corée sont des pays dépendants de la Chine [1]. » Et l'on conte l'envahissement de l'Annam par les Français, la défaite des Pavillons-Noirs, commandés par Liu-yong-fou [2], la conquête du Tonkin, et la défaite de Hong-tse-zé, l'attaque de Formose, du Fokien et la destruction de la flotte chinoise dans la rivière Min. « Alors l'Annam passe sous la domination de la France. »

Puis les coups se rapprochent et deviennent de plus en plus sensibles. « Il y a longtemps que le Japon nous a enlevé les Lyoukyou et qu'il guette la Corée. » Des troubles ayant éclaté dans ce pays, nos troupes y entrent; celles du Japon y arrivent aussitôt, et refusent de se retirer, les troubles une fois apaisés; c'est la guerre : « Notre armée est battue, notre flotte détruite; Port-Arthur et Wei-hai-wei sont pris. Nous sommes contraints de céder le Liao-tong et Formose pour obtenir la paix. »

Cependant, poursuit le texte, les Russes construisaient le Transsibérien, avec la pensée de s'emparer de la Mandchourie. Voyant le Japon prendre le Liao-tong, ils s'inquiétèrent, puis s'unirent à la France et à l'Allemagne pour ordonner au Japon de nous le rendre. Peu après, des missionnaires allemands ayant été tués au Chantong, l'Allemagne se saisit de Kiao-tchéou. Aussitôt, la Russie s'installe à Port-Arthur et à

1. L'Annam, après avoir été un moment sous la domination de la Chine, fut État tributaire et protégé. Les historiens japonais eux-mêmes reconnaissent que la Chine exerça autrefois la suzeraineté sur les îles Lyoukyou. Ce n'est guère qu'à partir de 1871 que le Japon manifeste ses prétentions sur ces îles; encore reconnut-il à la Chine une suzeraineté nominale. L'archipel fut annexé en 1879, après arbitrage du général Grant, ex-président des États-Unis. Sur tout ceci cf. H. Cordier, *Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales*, et Papinot, *Dictionnaire historique et géographique du Japon.*

2. Le même que les Annamites appelaient Liu-vinh-phuoc.

Talienwan, la France à Kouang-tchéou et l'Angleterre à Wei-hai-wei. « La puissance de notre pays décline de plus en plus. Notre empereur est humilié. Il voudrait réformer les lois et fortifier le pays; quelques-uns de ses ministres l'en empêchent. » Alors se forme la Société pour l'harmonie et la justice[1], qui se prétend capable de résister aux armes étrangères. Le prince Toan, Kong-zi-dong, et ceux qui les suivaient, voulurent chasser les étrangers. Les troubles durèrent longtemps; le ministre d'Allemagne, le secrétaire de la légation japonaise furent tués. Huit puissances envoyèrent des troupes qui s'emparèrent de Pékin. L'empereur et l'impératrice durent s'enfuir; peu s'en fallut que la Chine ne fût anéantie. Les troupes russes demeurèrent en Mandchourie et ne voulurent plus en sortir. Cela amena une guerre avec le Japon, et le peuple de Mandchourie eut à supporter de grandes calamités.

« Ah! conclut le texte, depuis la guerre de l'opium, en soixante ans, huit fois des lambeaux de notre territoire nous ont été enlevés; nous avons perdu trois des pays qui dépendaient de la Chine, nous avons payé 700 millions de taels en indemnités de guerre! N'y a-t-il pas de quoi souffrir? »

Et comme si ce résumé ne suffisait pas, la leçon se termine par un tableau synoptique de ces guerres avec leurs dates et leurs résultats.

Guerre de l'opium, cession de Hong-Kong.	21 millions	d'indemnité
Guerre franco-anglaise, cession de Koulong.	8	—
Guerre d'Annam.		
Guerre sino-japonaise, cession de Formose.	230	—
Guerre des huit puissances.	450	—

*
* *

Si j'ai traduit à peu près entièrement ces trois leçons, c'est que, depuis quelques années déjà, dans des milliers d'écoles, des dizaines, et peut-être des centaines de milliers d'enfants les lisent, les apprennent par cœur, comme le veut la méthode, et que les professeurs les expliquent et les commentent. Il s'agit

1. C'est le vrai nom de ceux que l'humour anglais a appelé *Boxers*.

ici non pas d'ouvrages spéciaux, destinés à un public restreint, mais de livres où l'enfance vient prendre ses premières et ses plus tenaces idées. S'il faut bien admettre que ces griefs de la Chine contre les étrangers sont en partie fondés, il est impossible de n'être pas frappé de la hâte extraordinaire qu'apportent à en instruire les nouvelles générations ceux qui ont la charge de les former. C'est à des enfants de douze à treize ans que s'adressent ces leçons et celles que nous verrons plus loin. Cette hâte nous fait comprendre quelle haine contre les diables étrangers s'est peu à peu amassée dans les esprits. De même ces lignes par lesquelles se termine le résumé de l'histoire de la Chine[1] après l'exposé de sa gloire et sa puissance dans l'antiquité, et jusqu'au milieu du XIXe siècle : « Depuis quelques dizaines d'années, l'Angleterre, la Russie, l'Allemagne, la France, le Japon, tous ont pris des lambeaux de notre territoire; on le diminue sans cesse. Ah! il y a 4398 ans que l'empereur Hoang-ti, victorieux des races qui occupaient ce territoire, a fait de ce pays des esprits[2] la terre où devaient vivre ses descendants! L'abandonnerons-nous à d'autres en nous croisant les bras? »

Les deux leçons spécialement consacrées à la France sont élogieuses; aucune allusion nouvelle n'y est faite à son action en Extrême-Orient. Il n'en va pas de même pour la Russie, que « la construction du Transsibérien a amenée aux portes de Fengtien[3] ». Elle a procédé par empiétements successifs, tous au détriment de la Chine, jusqu'au bail du Liao-tong et à l'occupation de la Mandchourie qui a amené la victoire du Japon. A propos du Japon, il est surtout question de sa rénovation, de la puissance qu'il en a tirée et qui lui a permis en triomphant de la Chine, de se dire le chef de l'Asie orientale. « Maintenant, le Japon vient d'écraser la Russie. Toute la terre en a tremblé. C'est l'effet de ses réformes. Ah! l'exemple du Japon montre que nous pouvons aussi nous relever! » La leçon sur la Corée est plus intéressante encore. On y rappelle d'abord qu'autrefois elle fut gouvernée par des Chinois et paya tribut.

1. *Chinese National Readers*, n° IX, 5e édition, 1906, leçon 44.

2. Les Japonais appliquent la même expression à leur pays; on la traduit alors *pays des dieux*, et on l'interprète dans un sens shintoïste.

3. Nom chinois de Moukden. Les Japonais prononcent Hôten.

Dans les temps modernes, pendant l'ère Kouang-tsiu, l'ère actuelle, l'ère maudite dans l'histoire de la Chine, elle commença de conclure des traités avec les autres puissances; mais c'était encore comme pays dépendant de la Chine. La guerre sino-japonaise la rendit indépendante et « elle ne rentra plus sous notre obéissance ». A la suite de la guerre russo-japonaise, le Japon y établit un résident général; « la Corée est sous le protectorat du Japon. Elle ne pourra plus se relever. Il faut la plaindre ».

L'Inde offre de grands enseignements. On remarque que « l'Angleterre savait que les Indiens ignoraient la force de l'union et n'avaient pas de patriotisme; elle les divisa et les fit battre les uns contre les autres; grâce à cela, elle s'empara de tout le pays. Elle lève des troupes indiennes, s'en sert pour châtier les rebelles, et la reine d'Angleterre s'est donné le titre d'Impératrice des Indes. Les soldats indiens sont commandés par des Anglais; les Indiens sont petits fonctionnaires sous la surveillance des Anglais; ils n'ont aucune part aux grands emplois civils et militaires. Ils avaient l'habitude de suspendre des sabres aux murs de leurs maisons; les Anglais, craignant une révolte, les ont fait enlever; tous ceux qui gardent des armes sont punis de mort; des impôts très lourds absorbent la moitié des ressources du peuple, et les Indiens ne peuvent que courber la tête humblement et obéir. Il y a de prétendus rois; mais ce sont des fonctionnaires anglais qui gouvernent, et les rois eux-mêmes doivent se prosterner devant eux, pour en recevoir quelque argent et de quoi subsister. Oh! état malheureux d'un pays tombé! voilà jusqu'où il atteint! N'y a-t-il pas de quoi trembler? » Quel exemple menaçant pour la Chine! Ces fonctionnaires étrangers, parfois rogues et méprisants, les Chinois n'ont-ils pas appris eux-mêmes à les connaître dans leurs douanes?

La Société pour l'harmonie et la justice va nous donner une leçon de patriotisme, non pas que ses excès soient approuvés, mais ils sont expliqués, par là même à demi excusés. Après quelques mots sur la personne du Christ et la religion chrétienne, sur sa propagation dans le monde et les premiers missionnaires en Chine, on arrive à l'époque des traités, au protectorat de la France sur les missions et l'on

énumère les recours de plus en plus fréquents des missionnaires et des chrétiens à la France. Les indemnités parfois excessives ainsi obtenues, la protection accordée à des gens peu recommandables qui, habilement mêlés aux néophytes, accroissent par degrés l'antipathie de la population et amènent la destruction de quelques églises, sont causes de mauvais traitements, de meurtres même, et du désir de se débarrasser de tous les étrangers qu'on confond avec les missionnaires.

« On craignait les armes de ces étrangers, et longtemps ce désir resta caché. » C'est de ce désir que naquit la Société pour l'harmonie et la justice, dont les membres se prétendaient invulnérables et assurés du secours des esprits. Ils détruisent tout ce qu'ils rencontrent, chemins de fer et églises, massacrent des étrangers, assiègent les légations, mais sont écrasés par les armées débarquées à Tiensin. « Alors, on comprend qu'on ne doit pas avoir confiance dans les esprits, et qu'il est impossible de tuer tous les étrangers. » Faut-il se résigner? Non. « Si l'on veut se venger de leurs insultes, il faut s'instruire, réformer le gouvernement, afin que notre pays devienne fort et dépasse les autres en puissance. Alors les étrangers ne pourront plus l'humilier, et la propagation de leur religion sera sans inconvénients pour le peuple. Ah! la Société pour l'harmonie et la justice! Ses membres disaient qu'ils aimaient leur pays; mais ils ignoraient la vraie façon de le faire. Ils ont attiré le malheur sur eux et sur leur pays. »

On ne peut exiger de la Chine qu'elle se donne tort devant ses enfants; toutefois cette explication du mouvement de 1900 est un peu simpliste. Il est certain qu'au moment des Boxers la Chine avait à se plaindre d'autres personnes que des missionnaires. Le ministre d'Allemagne avait accumulé sur sa personne tout le légitime ressentiment né de la violence allemande à Kiao-tchéou, et le secrétaire de la légation japonaise devait difficilement passer pour un missionnaire ou pour un protecteur des chrétiens. Mais ne discutons pas; constatons seulement la leçon qu'on tire de tous ces événements en faveur des études et des réformes, et le résultat qu'on en laisse espérer.

Aussi bien, voici des choses plus graves, et qui portent plus loin, à propos des traités de commerce, auxquels trois

leçons sont consacrées. Le premier, nous dit-on, fut conclu avec l'Angleterre, après qu'elle nous eut battus. Tout d'abord la Chine se ferma et refusa de recevoir les étrangers. Alors ceux-ci en appelèrent aux armes, et nous fûmes forcés de permettre le commerce et de conclure des traités, « toujours désavantageux pour nous ». Il arriva que l'on fit « quelques légères insultes aux étrangers ». Nouveau recours à la force, nouvelle obligation de se soumettre à ce qui était imposé, « et notre pays et notre peuple en reçurent de grands dommages ».

Dans les traités conclus entre les différentes nations, la réciprocité de traitement est de règle, pour les personnes comme pour les marchandises. « Ici, si un étranger n'obéit pas aux lois, c'est son consul qui le juge, et nous ne pouvons pas le punir. Mais nous, si nous allons en pays étranger, nous sommes soumis aux lois de ces pays. Les marchandises étrangères, venant en Chine, paient un droit de 5 p. 100; mais pour les marchandises que nous envoyons dans les autres pays, nous payons les impôts à la volonté de ces pays. Tout cela est inscrit dans les traités, et le gouvernement doit s'y conformer. Mais les Chinois au service des étrangers ou convertis, des marchands même se font inscrire chez les étrangers pour recevoir leur protection, et ils violent les lois de toutes manières. Par contre, on fait des lois spéciales pour créer des difficultés aux Chinois voyageant à l'étranger, parfois même on leur interdit l'accès des autres pays. Or cela n'est pas conforme aux traités. » Sans doute, à la fin, on dit en deux lignes que les étrangers ne sont peut-être pas seuls coupables de tous les malheurs que les traités de commerce ont attirés sur la Chine, et que l'administration de la Chine doit être réformée, que l'instruction doit y être répandue. Mais quelle force auront ces quelques mots de moralité après tout le long exposé des griefs?

Au reste, on ne fait pas toujours cette restriction, pourtant si faible. Il ne faudrait pas croire en effet que la série de livres de lecture dont je tire ces extraits soit unique en son genre. En parcourant deux petits volumes de lectures populaires, édités par une autre maison, bien compris d'ailleurs, et qui tout en effleurant aussi une grande quantité de sujets sont pourtant distribués par ordre logique de matières, je retrouve un chapitre sur les traités de commerce et la propagande reli-

gieuse[1], moins développé, mais de même esprit que celui que je viens de citer. Il y est encore question de la guerre de l'opium et des guerres qui l'ont suivie; toutes se terminant par des pertes de territoire et des indemnités. Et toujours la Chine est « forcée de permettre », « obligée de céder », « ne peut faire autrement que de céder ». Cette fois même, on ne se contente plus de raconter, on discute. Et à l'objection que ces malheurs sont arrivés non par la faute des traités de commerce, avantageux pour tout le monde, mais par la faute de ceux qui s'y sont opposés, que si le pays avait été fort et avait bien connu les étrangers, il n'en aurait pas reçu ces humiliations, la leçon répond ainsi : « Ne nous laissons pas tromper par une doctrine aussi fausse ». En effet la voici réfutée dans la leçon suivante qui est intitulée : *La Honte du pays*. On y montre la Chine entamée sur toutes ses frontières, en Sibérie, en Mandchourie, en Corée, aux Lyoukyou, à Formose, à Hong-kong, en Annam. « Les territoires cédés à bail sont passés sous le gouvernement des étrangers et ne diffèrent en rien des territoires perdus. » Les armées de la Chine ont été battues, ses bateaux coulés, ses forteresses détruites, les cadavres se sont entassés par milliers. Puis ce sont les concessions dans les ports ouverts, « territoires chinois gouvernés par des étrangers », puis encore les conventions au sujet des questions religieuses, d'après lesquelles « pour un homme tué on en punit dix, et l'on en rembourse cent[2] ».

« Depuis cinquante à soixante ans, nous sommes battus, nous sommes écrasés. On ne peut pas dire que nous n'ayons pas mis assez de temps à nous instruire, ni que nous n'y ayons pas consacré assez d'argent. Nous ne pouvons pas savoir encore, quand nous aurons terminé nos études; entre toutes les hontes, c'est la plus grande. » Après cela, il n'y a plus que « le malheur des pays incapables d'assurer leur indépendance », dont on nous parle dans la leçon suivante. Il faut être fort en ce monde où « les forts mangent les faibles ». La Chine a été, à plusieurs reprises, gouvernée par des étrangers; elle a pu se sauver; mais d'autres ont perdu leurs mœurs et leur langue. Voyez la Pologne, voyez l'Inde : « On les appelle pays détruits,

1. 15e leçon.

2. Le même sujet est repris et développé à part dans la 75e leçon.

et en réalité, cœur, pensée, sentiment, tout y est mort. Ah! que c'est digne de pitié! C'est le peuple fort qui fait le pays fort ». Suivent des leçons sur le patriotisme, le loyalisme qui doit faire accepter la mort pour le pays, sur l'indépendance nationale, sur le courage militaire, etc.

Cet ouvrage, paru en mars 1903 et qui a atteint sa quinzième édition, est du reste en règle avec les ordonnances sur la presse, et porte les noms des auteur, imprimeur et éditeur responsables. Il est vrai qu'ils ont peu de chose à craindre, étant sous la juridiction internationale.

*
* *

Le lecteur doit être édifié. Laissons donc de côté les simples livres de lecture, dont d'autres séries ne sont que des répliques de ceux que nous venons d'étudier. Voyons plutôt quelques ouvrages d'histoire. Ils sont très nombreux; il en existe pour tous les degrés de l'enseignement : histoires universelles, histoires de l'Europe, histoires de l'Orient, histoires de Chine. Dans toutes, nous retrouverons, mentionnés et parfois commentés, les faits, guerres ou traités, qu'on nous a déjà racontés avec tant d'insistance. Il importe de remarquer, — car ce n'est pas sans doute l'idée qui d'elle-même vient à l'esprit, — que parmi les livres que j'ai eus entre les mains, les plus modérés, ceux qui racontent les faits de la façon la plus impartiale et qui s'abstiennent le plus de commentaires sont signés de noms japonais [1] ou portent manifestement une trace d'influence, sinon de composition japonaise [2].

1. *Histoire de l'Europe*, ouvrage classique pour les écoles primaires supérieures, par M. Kidera Ryujiro.

2. Par exemple l'*Histoire universelle*, anonyme, éditée par la *Tso-tsin-tché*. Les noms étrangers sont donnés en notes avec le *Kana* japonais. Il ne faut ni exagérer ni dénaturer le rôle du Japon. En travaillant à la rénovation de la Chine, il veut évidemment s'y ménager, aux dépens de l'Europe, une prépondérance politique et commerciale. Mais il faut l'en croire, lorsqu'il proteste qu'il a voulu simplement éveiller la Chine et la mettre en état de se défendre contre ceux qui croyaient pouvoir la démembrer. Toutefois le Japon ne paraît pas satisfait de certains résultats qu'il n'avait pas prévus tels qu'ils se produisent. Il se demande si la Chine ne cherchera pas un jour à lui disputer la prépondérance en Extrême-Orient. En attendant, tandis que les Chinois qui les avaient bien accueillis d'abord, se plaignent

Une petite *Histoire de l'Europe*[1], destinée aux écoles primaires supérieures, publiée tout récemment (juin 1906) par un Chinois, montre déjà un tout autre esprit. Le chapitre XII de la cinquième partie, sur les rapports de la Chine avec l'Occident, parle encore de la guerre de l'opium, de Hongkong, de l'Amour et de l'Annam et conclut : « Toutes ces pertes n'ont pas eu pour unique cause la puissance des autres races, — sous-entendez : mais aussi la faiblesse relative de la nôtre. Chacun peut se fortifier, et rendre fort son propre pays. Le pays des esprits est riche; il pourra devenir comme un immense vase d'or. » Un exposé de l'état actuel du monde et des relations internationales termine l'ouvrage. La première partie n'est que l'histoire des pertes subies par la Chine, depuis la guerre de Corée; la seconde expose la doctrine de Monroe : les États-Unis, déclinant toute intervention étrangère dans l'hémisphère ouest, s'engagent à ne pas intervenir ailleurs, mais ils plantent le « drapeau étoilé » sur « des îles d'Asie ».

Dans une autre petite histoire de la Chine[2], destinée aux écoles primaires, rien n'est omis non plus de ses malheurs au XIXe siècle, et la façon dont ils sont présentés est digne d'attention : aucune allusion aux meurtres et aux massacres qui ont pu exciter l'indignation de l'Europe; on ne mentionne même plus les « quelques légères insultes » dont elle aurait tiré des vengeances disproportionnées. Non, il n'y a plus qu'une Chine paisible et douce, respectueuse de tous les droits, sans cesse attaquée sous les plus futiles prétextes, ou même sans aucune raison, sinon qu'elle excite des convoitises, dépouillée aussi brutalement qu'injustement. A la lecture de ces pages, aux termes bien choisis, et aux omissions habiles, la seule idée qui puisse venir est que les étrangers sont vraiment

que les Japonais se soient installés chez eux et cherchent à y élargir leur domaine et leur influence, les Japonais, de leur côté, qui croyaient pouvoir compter sur la reconnaissance de la Chine, trouvent — et leur presse s'en plaint souvent — qu'elle met décidément trop d'âpreté à revendiquer ou à maintenir ses droits. Moins de fièvre et plus de mesure conviendraient à ces Chinois, pensent les Japonais. Donc si le Japon a été pour quelque chose dans la naissance du mouvement actuel, on ne saurait le rendre tout à fait responsable de la forme que ce mouvement a prise.

1. Publiée par la *Tchen-tong-hsio-tché*, Changhay.

2. 8e édition, 1906. Publiée par la *Commercial Press*.

tous des barbares et des sauvages, un véritable fléau pour la Chine qu'ils ruinent et détruisent petit à petit. Nous apprenons que « depuis l'ouverture des ports au commerce, la plupart des révoltés chinois se disent au service des étrangers et évitent ainsi d'être arrêtés ». Aucune concession n'a pu satisfaire les convoitises de la Russie qui n'a cessé de s'appuyer sur un traité antérieur qu'elle violait, pour arracher un nouveau traité plus avantageux. Point de critique sur l'installation de la France à Saïgon; mais « elle en a fait un repaire d'où elle guettait l'Annam et le Tonkin », prête à profiter de toutes les occasions pour mettre la main sur ces pays dépendants de la Chine. Le Japon à cause des Lyoukiou, de Formose et de la Corée n'est pas mieux traité, et ses convoitises sont dénoncées.

On comprend dès lors d'où viennent les sentiments de défiance, d'inquiétude, d'animosité à l'égard des étrangers que partage la nouvelle génération lettrée de la « Jeune Chine ». Les dépêches, placets, mémoires, adressés par les étudiants aux autorités constituées et dont j'ai rapporté quelques exemples plus haut n'apparaissent plus simplement comme des témoignages d'une vanité juvénile et inconsidérée; pas davantage l'on ne peut supposer qu'ils aient été écrits à l'instigation du Japon puisque le Japon a des motifs de s'en plaindre autant que les autres puissances. Ils correspondent exactement au sentiment général, aux idées que la Chine inculque à ses enfants[1].

— « Plus d'étrangers en Chine! Il faut nous en débarrasser! — Sans doute vous avez eu à vous plaindre de quelques-uns, mais il en est pourtant qui... — Non, ils sont tous les mêmes. Nous n'en voulons plus! » Et ce sentiment anti-

1. Réformistes et conservateurs sont d'accord contre l'étranger européen. Le boycott des marchandises américaines recommence à Canton; le gouvernement et les vice-rois veulent empêcher les Chinois du sud d'émigrer à Panama et priver ainsi les Américains de main-d'œuvre pour le canal. D'autre part l'on résiste aux demandes des Russes en Mongolie; on crée des difficultés à la *British and Chinese Corporation* pour le chemin de fer de Changhay à Nankin; on ne se prête à aucun arrangement avec l'Angleterre pour la ligne Kao-loung-Canton. En dépit de ces résistances chinoises, l'Europe s'entête à solliciter de nouvelles concessions, et de part et d'autre les esprits s'aigrissent. Les Européens se plaignent d'un sentiment antiétranger en Chine et déclarent que c'est le Japon qui pousse à la révolution, sinon directement, au moins indirectement par les réformes qu'il a conseillées et mises en œuvre. La cour et le parti conservateur ne paraissent plus distinguer entre

étranger s'est développé dans les concessions étrangères des ports ouverts plus peut-être que partout ailleurs, à cause du traitement inférieur qu'y subissent les Chinois : interdiction à qui que ce soit, fût-ce à un taotai ou à un préfet, de pénétrer dans les jardins publics, obligation de céder le pas aux Européens, fût-ce au guichet encombré d'une administration chinoise, et des wagons spéciaux, des classes spéciales sur les bateaux, des brutalités, des mauvais traitements.

Ces concessions étrangères avec leur administration indépendante, quelle humiliation pour l'orgueil chinois! Souvent il y est fait allusion jusque dans les livres des écoles primaires. Les journaux et les revues s'en occupent et il semble que ce soit à leur sujet que doive s'engager un des premiers conflits diplomatiques entre la Chine et l'Europe. La grande revue *Tong-fang-tsa-tche* publiait, il y a quelques mois, un article sur « la contradiction qui existe entre les grands principes du droit international et l'exterritorialité ». De tous les pouvoirs essentiels d'un État, le pouvoir judiciaire est le plus important, remarque l'auteur : « Tout homme en pays étranger a le devoir de se soumettre aux lois de ce pays; pourtant en Chine les étrangers échappent aux lois chinoises. C'est là une violation du droit international qu'un pays civilisé ne peut permettre. » La Chine, tout en ayant la responsabilité de protéger la vie et les biens des étrangers, est sans autorité sur eux ; « or ceux qui jouissent des avantages que confèrent les lois d'un pays doivent être soumis à ces lois. Notre peuple s'irrite de voir ses magistrats impuissants à réprimer les délits des étrangers ». Et l'on cite l'exemple du Japon qui a repris aux

les réformes et la révolution; les Chinois réformistes eux-mêmes rejettent sur les Européens la responsabilité des incidents qui ont témoigné en ces derniers temps d'un sentiment antiétranger : le boycott des marchandises américaines, la bagarre de Lien-tchau, la bagarre de Changhay, l'affaire de Nan-tchang furent d'après eux, non pas des attentats spontanés contre les étrangers, mais des réactions défensives contre le zèle parfois imprudent des missionnaires, contre l'attitude des Européens dans les settlements. De même les protestations contre les concessions aux étrangers, contre leurs droits d'exterritorialité et la juridiction consulaire ne sont, d'après les Chinois éclairés, que les réflexes nécessaires d'un peuple qui maintenant a la conscience claire qu'on le maltraite. — Cf. sur ce sentiment un article *The Anti-foreign Feeling* par N.-L. Nien, dans *The World's Chinese Students' Journal*, 1906, n° 3.

étrangers ces droits d'exterritorialité. Même impatience dans une étude de la même revue sur « le développement récent de l'idée de droit, ou mieux des droits en Chine » : « Les revers se sont accumulés sur la Chine, tantôt trompée par d'artificieuses paroles, tantôt écrasée par les armes. Le matin on lui arrache un lambeau de territoire ; le soir on lui fait conclure un traité : de toutes façons, elle perd ses droits. » Mais « le développement de l'intelligence chez le peuple, l'excitation de ses sentiments sont comme l'eau qui sort d'un défilé, comme la flèche qui quitte la corde de l'arc ». La Chine doit revendiquer ses droits au plus vite.

Dans la même revue encore, un long article proteste contre l'établissement à Changhay d'une haute cour de justice américaine, sur le modèle de la *Suprême Cour* anglaise. La juridiction consulaire, particulièrement à Changhay, fait encore l'objet d'une longue étude, tenant plusieurs numéros d'une autre revue. *Sin-min-tsong-pao* : « En ces derniers temps l'idée des droits nationaux s'est beaucoup développée. Du haut en bas de la société, on a commencé à comprendre que la juridiction consulaire est une honte pour le pays. Et peu à peu l'idée vient de la supprimer » ; et l'on cite des faits qui, à tort ou à raison, ont excité l'esprit public contre elle.

Depuis longtemps déjà les étrangers font à Changhay de grands efforts pour développer la concession internationale et en obtenir l'agrandissement. Ils s'étonnent et sont près de s'indigner de l'opposition que rencontrent ces tentatives. Ignorent-ils donc si complètement ce que pensent, ce que veulent les Chinois au sujet de ces concessions? Cela n'a rien de secret pourtant ainsi qu'on le peut voir ; et l'opinion est la même chez les étudiants et dans les hautes classes ; elle ne s'exprime pas autrement dans les livres des écoles que dans les grands périodiques.

Une importante revue de droit, la *Fa-tcheng-tsa-tche* établit que « le plus pressant des devoirs qui s'imposent à la Chine, est de rentrer en possession des territoires cédés à bail... La Chine a commis beaucoup d'erreurs dans ses rapports avec l'étranger ; mais celle-là est la plus grande de toutes ». Du reste, ces territoires « ne servent pas aux travaux pacifiques du commerce et de l'industrie ; ce ne sont que des points

d'appui militaires ». On n'y voit que des forts et des bateaux de guerre. « Ce ne sont pas des maisons de commerce ou des banques, mais des casernes qu'on y construit. » Et à l'appui l'on cite les votes du Parlement allemand.

***

Au reste, les Chinois reconnaissent sans peine que la reprise de tous ces droits ne peut se faire que grâce à des réformes : réformes politiques, réformes dans les idées et les mœurs. De là le grand mouvement réformiste actuel. Sauf quelques Mandchoux, tout le monde est réformiste en Chine. Certaines gens affectent de rire et affirment qu'il ne sortira rien de tout ce mouvement, parce qu'il n'en est encore sorti que peu de chose ; ce sont les mêmes qui lèveront les bras au ciel et crieront à la fin du monde, lorsque des changements s'imposeront à eux bon gré mal gré. Souvenons-nous du Japon.

Réformes politiques : le décret impérial qui promet une constitution a été reçu avec des transports de joie. Deux mois à peine après sa publication, je trouvais chez les libraires un supplément gratuit aux livres de lecture classiques, intitulé *Souvenir de la Constitution*. Le texte est divisé en leçons, comme celui des livres de lecture eux-mêmes, et donne successivement le décret lui-même puis des explications très claires dans leur brièveté sur les différentes formes de gouvernement : absolutisme, démocratie et monarchie constitutionnelle, — forme dont la supériorité est proclamée. Sous une gravure qui représente une Chambre des députés avec le banc des ministres et la tribune dominés par la loge impériale, des explications sont fournies sur le fonctionnement du gouvernement représentatif, et même la dissolution du Parlement. De nombreuses notes éclaircissent tous les termes spéciaux dont il a été fait usage ; un petit chant scolaire est composé en l'honneur de la Constitution. Évidemment toutes ces explications doivent paraître vagues à des cerveaux de treize ou quatorze ans, en dépit de la simplicité et de la clarté de l'exposition ; mais peut-être compte-t-on, et non sans raison, sur l'attrait du mer-

veilleux et de l'inexpliqué pour influencer, à travers ces têtes enfantines, l'esprit public et les électeurs de demain.

Un nouveau périodique politique, la *Sin-tcheng-lou*, fait dater son apparition de l'époque de la Constitution, et toute la presse, journaux et revues, discute les mesures à prendre, les réformes à opérer, comme préparation à cette Constitution. On parle beaucoup d'administration municipale; déjà une municipalité fonctionne à Tiensin, et un décret tout récent prévoit l'extension de cette réforme à plusieurs autres villes. Il est vrai qu'il n'est pas rare de rencontrer des gens qui assurent que les Chinois sont indifférents à tous ces changements, et qu'ils tiennent par-dessus tout à l'immutabilité de leurs traditions.

Réformes des idées et des mœurs : ici le champ est immense. J'ai déjà dit quelles indications donnait sur ce point la nouvelle éducation des filles. Un petit livre classique pour les écoles de filles sur la *Condition indépendante des femmes* prêche en plusieurs leçons la possibilité pour la femme de vivre par elle-même, sans le secours de l'homme, la nécessité de l'instruction pour la femme, l'égalité des sexes, et ne craint pas d'enseigner aux petites filles, que le vieux principe de la supériorité de l'homme est « absolument faux ».

Pour l'interdiction progressive de l'opium, très sagement les décrets prévoient un délai de dix années. Il est des gens pour ne voir dans cette mesure qu'un bluff, parce qu'au bout de six mois on fume encore l'opium en Chine. Pourtant les journaux nous ont appris que maints officiels, civils ou militaires, avaient déjà été révoqués, que des étudiants avaient été renvoyés pour avoir désobéi à ces décrets. Dans leur trop grande hâte à obéir, — hâte sans doute inspirée par l'ambition, — des mandarins se sont rendus malades; dernièrement l'un d'eux mourait de cette hâte. De toutes parts les fumeries se ferment; si vite même que les marchands d'opium, des Juifs pour la plupart, s'inquiètent, gémissent, et réclament qu'on protège leur commerce.

Enfin, de plus en plus, on se remet à estimer le métier des armes, tenu autrefois pour très inférieur aux emplois civils. C'est qu'on veut la force matérielle et la puissance militaire. Pour cette réforme militaire surtout le Japon sert de modèle

et son exemple d'encouragement, encore qu'on n'hésite pas à se promettre de faire rapidement plus et mieux que lui. C'est un emprunt au Japon que cette *Voie des guerriers de l'Empire du Milieu* ou, pour employer le terme propre qui commence à n'être plus ignoré en Europe, ce *Bushidô* chinois. Le Japon se vantait d'être le seul à le posséder. « La Chine n'avait pas le mot, mais elle avait la chose », répond l'auteur, neveu du fameux réformateur de 1898, Kang-yu-wei. Mais tandis que cet esprit, toujours vivant au Japon, a été le facteur primordial de sa puissance et lui a donné la suprématie en Extrême-Orient, la Chine s'affaiblissait pour l'avoir perdu. « Cependant, dit l'auteur, nous sommes quatre cent millions, et notre race occupe le premier rang parmi celles qui peuplent la terre. Ne devrait-elle pas être la plus puissante du monde?... Les autres races gouvernent des territoires qui sont à nous; elles frappent sur notre peuple qui courbe humblement la tête... Notre intelligence semble ne pas dépasser celle des sauvages des îles de l'Océanie... Il faut développer la valeur guerrière de nos compatriotes, reprendre l'esprit et le courage de nos ancêtres. »

Il en est grand temps, en effet. Ce peuple de plus de 400 millions d'habitants, « a perdu, depuis cinquante ans, plus de 2 300 000 milles de superficie. Chaque année, il perd par ses exportations de numéraire la somme énorme de 140 millions de taels[1]. Toutes les nations rivalisent pour lui imposer leur commerce et leur industrie. Elles ont construit chez lui plus de 4 500 milles de chemins de fer; elles lui prennent ses mines, ses voies de navigation, ses douanes... Il y a lieu de craindre que, dans dix ans, il n'en vienne à ressembler au peuple de l'Inde ». Il faut ressusciter la Chine et pour cela y rallumer l'esprit guerrier qui « fera flotter glorieusement son drapeau au delà des mers ». Mais, lit-on plus loin, c'est un lieu commun que les Chinois « ne sont pas un peuple guerrier. Cette parole est une honte pour nous. Nous ne l'acceptons pas... Le courage militaire a été la première nature de la race chinoise; l'absence de ce courage n'est que seconde nature, un produit des circonstances ». D'autres circonstances doivent restaurer ce courage. « Tous les Chinois qui aiment leur pays savent

1. Je cite ces chiffres, sans les garantir.

que la chose la plus importante actuellement est de relever l'esprit militaire ». Et tout ce sermon se termine par cette adjuration : « Frères, levez-vous! levez-vous!! levez-vous!!![1] » Ce livre porte en sous-titre : *A l'usage des écoles primaires supérieures et secondaires*. En deux ans il a atteint sa quatrième édition.

Pareil est le succès de l'*Âme de la Chine*, simple transposition de cette *Âme du Japon*, *Yamato-damashii*, que connaissent bien tous les Japonisants, mais qui n'a jamais eu, jusqu'à présent, d'équivalent chinois. L'ouvrage traite aussi des causes de la faiblesse chinoise, de la lutte entre les nations, de l'avenir de la Chine, des réformes. La préface discute en un style éloquent, enthousiaste, la question de savoir si vraiment la Chine est une nation vieillie. Non, dit l'auteur, c'est une nation jeune au contraire. « Les vieillards pensent au passé, les jeunes gens à l'avenir », et les comparaisons s'accumulent, emplissent toute une page : « Les vieillards sont comme un dictionnaire, les jeunes gens comme un gai morceau de style; les vieillards sont comme le saule pleureur à l'automne, les jeunes gens comme l'herbe au printemps. » Quelques-unes des métaphores sont imprévues : « Les vieillards sont comme la tour aux caractères d'or dans les déserts de l'Égypte (?), les jeunes gens comme le chemin de fer de Sibérie. » Et la conclusion : « Il en est ainsi pour les hommes; il en est ainsi également pour les nations... La Chine est-elle vieille? c'est la question que le monde entier se pose. » Voici la réponse : « Les nations européennes sont dans la maturité, mais notre Chine est dans la jeunesse... Elle ne s'était pas encore montrée au monde; la voici qui pousse ses premiers bourgeons... On l'a traitée comme un buffle ou un cheval, comme un domestique ou un esclave; or elle dominera le monde. » Ce sont les jeunes gens qui la font : leur liberté est celle du pays, leur savoir, leurs richesses, leurs progrès sont ceux du pays; « leur triomphe sur l'Europe sera celui du pays; leur prépondérance dans le monde sera celle du pays... Comme elle est belle notre jeune Chine! comme elle est forte notre jeune Chine! »

Ne nous méprisons pas nous-mêmes. Sous ce titre de leçon, on

1. Les points d'exclamation sont dans le texte.

nous expose que si les Occidentaux sont forts, si leur civilisation est actuellement plus avancée que celle de la Chine, ils le doivent à leurs sciences, à leur commerce, à leur armement. Or la science et ses progrès sont en relation étroite avec la diffusion des livres, qui dépend elle-même de l'imprimerie; mais l'imprimerie, c'est la Chine qui l'a inventée. Le développement du commerce est lié à celui de la navigation, qui ne peut se faire que grâce à la boussole; mais la boussole, c'est la Chine qui l'a inventée. Les progrès de l'armement n'ont eu lieu que grâce à la poudre; mais la poudre, c'est la Chine qui l'a inventée. Sous les Tong, les Yuen et les Min, entre la Chine et l'Asie centrale, les communications étaient fréquentes et toutes ces inventions ont passé, peu à peu, de là en Europe. La civilisation actuelle en dérive; elle vient des Chinois. Pourquoi les regarder comme moins intelligents que les Européens? Ceux-ci ont battu les Chinois qui avaient été leurs maîtres; mais un petit effort rendra la supériorité aux seconds.

***

Telle est « l'âme de la Chine nouvelle ». Nous avons vu ses haines, ses espoirs, son élan, et, en dépit de ses erreurs et de sa précipitation, ce qu'il y a d'admirable dans son effort.

« Sir Thomas Wade, alors qu'il était ministre à Pékin, dit M. Playfair [1], avait coutume de conter cette histoire : comme il faisait quelques remontrances au Tsong-li-yamen sur la lenteur de la Chine à progresser, le grand secrétaire Weng-hsiang, lui répondit : « Le jour viendra où la Chine remuera peut-être plus vite qu'il ne vous plaira. » C'est bien ce que fait la jeune Chine.

La Chine commence à se mouvoir, mais beaucoup trop vite pour son propre bien, pour notre bien, pour celui du monde. « Le parti réformiste, continue M. Playfair, paraît oublier que le Japon, son grand modèle, n'a rien fait avec précipitation... Il s'est réformé lentement, graduellement, un peu ici et un peu là. Il n'eut pas de hâte inconsidérée. » On s'est assez récrié

1. China for the Chinese, *the Review of the For-East*, novembre 1906.

sur la rapidité des progrès du Japon, pour imaginer ce que peut être la transformation de la Chine, qui les fait paraître lents.

Le Japon avec méthode et grâce à une puissante centralisation a coordonné ses mouvements et ses efforts. Mais la Chine, qui dira ce qu'elle est, et où elle tend? Instruite par l'exemple du Japon, en fait plus riche que lui, elle pourrait marcher du même pas et même d'un pas plus rapide. Le Japon était un peuple uni, sincèrement dévoué et soumis à son empereur tandis que la Chine a les Mandchoux. Ils la dominent; mais ils la mécontentent souvent. Un parti existe contre eux, qui compte indubitablement beaucoup de partisans, déclarés ou secrets dans la nouvelle génération instruite. Dès à présent, les révoltes partielles, locales ne manquent pas. Qu'à la mort de l'Impératrice un choc quelconque, une modification grave de l'état de choses intérieur ou extérieur vienne à ébranler l'empire, qu'un homme se trouve — et de tels hommes souvent les circonstances les créent — pour rallier à sa suite les mécontents, les déclassés, les révolutionnaires, déchets de la nouvelle éducation, et sur le chemin de sa régénération, la Chine pourrait bien rencontrer la révolution. Une telle éventualité ne manquerait pas d'entraîner des démonstrations militaires de la part des puissances étrangères pour la protection de leurs nationaux et de leurs intérêts. Mais soutiendraient-elles encore, comme à l'époque des Taiping, les Mandchoux contre les Chinois?

NOËL PÉRI

L'administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI

		Pages.
V. BLASCO IBÁÑEZ	Dans l'Ombre de la Cathédrale (*1re partie*)	5
GASTON BOUNIOLS	Justice militaire	63
LOUIS AUBERT	Oudjda	89
DANIEL HALÉVY	L'Enfance et la Jeunesse de Nietzsche. — I	105
EMMANUEL DELBOUSQUET	Miguette de Cante-Cigale (*fin*)	121
MARQUIS DE PUIVERT	Livre de Raison. — II	158
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Vers Bagdad — I	195

LIVRAISON DU 15 MAI

Dr ÉTIENNE BURNET	Variole et Vaccine	225
V. BLASCO IBÁÑEZ	Dans l'Ombre de la Cathédrale (*2e partie*)	256
CHARLES FERRAND	Le Désastre de l' « Iéna »	299
LOUIS HOURTICQ	La Couleur vénitienne	315
ANDRÉ LE BRETON	L'Œuvre de M. Francis Jammes	341
MARC LE GOUPILS	Le Carrefour	358
DANIEL HALÉVY	L'Enfance et la Jeunesse de Nietzsche (*fin*)	372
LOUIS GILLET	Crayons : Portraits du XVIe siècle	395
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Vers Bagdad. — II	414

LIVRAISON DU 1er JUIN

Pages.

MARCELLE TINAYRE. . . . Robert Marie 449
NOËL PÉRI. . . . . L'Éducation nouvelle en Chine. — I. 473
Dr CHARLES BLONDEL. . . Psychonévroses et Psychothérapie. 495
V. BLASCO IBÁÑEZ. . . . . Dans l'Ombre de la Cathédrale (3e *partie*). 521
GÉRARD D'HOUVILLE. . . . Promenade aux Salons de 1907. 575
HENRI MISSAK. . . . . Un Messie au XVIIe siècle. 601
GEORGES SERVIÈRES. . . . « Ariane et Barbe-Bleue ». 621
COMMANDANT BRÉDIF. . . Le Naufrage de la « Méduse ». — I. 631
VICTOR BÉRARD. . . . . Questions extérieures. — Vers Bagdad. — III. . . . 648

LIVRAISON DU 15 JUIN

JOHAN BOJER. . . . . Maternité (1re *partie*). 673
A.-G. DE LAPRADELLE. . . La nouvelle Conférence de La Haye 722
HENRI DE RÉGNIER. . . . . Sonnets. 743
LOUIS LALOY. . . . . Musiques étrangères. 755
COMMANDANT BRÉDIF. . . Le Naufrage de la « Méduse ». — II. 782
LOUIS HOURTICQ. . . . . Aux Arts décoratifs : A. Delaherche 805
V. BLASCO IBÁÑEZ. . . . . Dans l'Ombre de la Cathédrale (*fin*). 825
NOËL PÉRI. . . . . L'Éducation nouvelle en Chine. — II. 873

JUL 8 19

14e Année. N° 12. 15 Juin 1907.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Johan Bojer.	*Maternité* (1re partie)	673
A.-G. de Lapradelle .	*La nouvelle Conférence de La Haye*.	722
Henri de Régnier. . .	*Sonnets*	743
Louis Laloy.	*Musiques étrangères*.	755
Commandant Brédif .	*Le Naufrage de la « Méduse »*. — II . . .	782
Louis Hourticq . . .	*Aux Arts Décoratifs : A. Delaherche* . . .	805
V. Blasco Ibáñez . .	*Dans l'Ombre de la Cathédrale* (fin). . . .	825
Noël Péri	*L'Éducation nouvelle en Chine*. — II. . . .	873

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1907

LIVRES NOUVEAUX

HERMINE GILQUIN, par **Gustave Geffroy**.

Ce livre est dédié « à celles qui n'ont eu que le malheur pour poésie de leur vie ». Comme tous les romans de M. Gustave Geffroy, celui-ci est à la fois sobre et minutieux : le récit est haché en menus chapitres, et ces menus chapitres, en menues phrases. Peu à peu nous voyons grandir Hermine, et sa vie se déroule, douloureuse, chaque jour plus misérable et plus déçue, jusqu'à ce qu'enfin, prise par le souvenir d'un pauvre garçon qui s'est tué pour elle, Hermine quitte ce monde où elle a tant souffert en laissant ce dernier et touchant adieu : « Je remercie le hasard, toutes les circonstances, bonnes ou mauvaises, qui m'ont fait assister au spectacle de la vie. Malgré les douleurs que j'y ai rencontrées, je suis fière de m'être assise au banquet de l'humanité. »

OU DIABLE A DIEU, par **Adolphe Retté**.

M. François Coppée a écrit une préface pour cette « histoire d'une conversion ». Après J.-K. Huysmans, Verlaine, Louis le Cardonnel, voici que M. Adolphe Retté a renoncé à Satan et à ses œuvres pour revenir à la vieille et simple religion. Mais ces pages sont encore d'un poète : elles toucheront ceux-là mêmes qui ne croient point, par l'accent de leur sincérité et aussi par les charmes d'un style plein et imagé.

LES TRAGIQUES TRAVESTIS, par **François de Nion**.

« Nous sommes ici, nous dit l'auteur, en pleine fantaisie et les quelques personnages réels introduits dans l'action sont crayonnés d'imagination... Que les lecteurs me permettent de les avertir que l'historiette du commencement, les mémoires cités, toute la partie soi-disant documentée est un pastiche dont l'auteur apprécie particulièrement les formes vieillies. » M. François de Nion a bien fait de nous prévenir : on aurait pu vraiment s'y tromper, et, sur les grâces élégantes et spirituelles du style, prendre ce délicieux pastiche pour un délicieux original.

LA BULGARIE, par **L. de Launay**.

L'auteur est depuis longtemps connu du grand public, autant que des spécialistes, par ses études géologiques et ethnographiques de la péninsule des Balkans. D'un nouveau voyage, il nous rapporte ce livre compact et pourtant lisible où, comme en un manuel complet, sont résumées toute l'histoire, toute la géographie et toute la politique de la principauté bulgare : « Il faut sympathiser pour comprendre », dit l'épigraphe du préambule. L'auteur a sûrement compris; il se trouvera, sans doute, des gens pour lui reprocher d'avoir trop sympathisé; mais l'opinion française a été si longtemps injuste envers les Slaves du Balkan qu'un peu trop d'admiration et d'amitié ne fait que rétablir la balance.

HISTOIRE DE L'ART *depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction de **M. André Michel**. Tome II, seconde partie.

Dans le second volume de ce tome II est traitée, après la formation et l'expansion de l'art gothique, son évolution jusqu'à la fin du XIVe siècle. Nous avons, à maintes reprises, signalé à nos lecteurs cette érudite et luxueuse publication. MM. Camille Enlard, Émile Bertaux, André Pératé, J.-J. Marquet de Vasselot et M. André Michel lui-même ont collaboré à ce volume. Nous sommes désormais assurés d'avoir enfin cette histoire générale de l'art, de tous les arts, qui manque aux artistes et aux amateurs.

THÉATRE DE POCHE, par **Jacques Normand**.

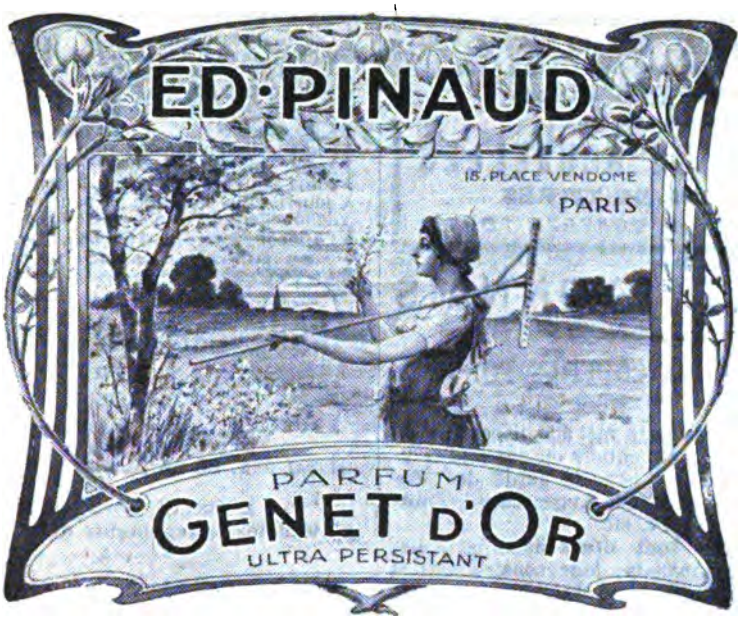
Une douzaine de petits actes charmants, dont la plupart peuvent être joués dans le monde, des gais monologues que l'auteur appelle des « Marseillades », enfin « les Commandements du bon ménage », série de préceptes ironiques et pratiques « pour le mari, pour la maîtresse de maison, pour le domestique, pour le cordon bleu », — on trouvera tout cela dans cet amusant recueil, où M. Jacques Normand, l'auteur de *l'Amiral*, le poète de *la Muse qui trotte*, a déployé ses plus aimables qualités d'inventeur ingénieux et de versificateur spirituel et délicat.

LETTRES A UNE AMIE (1880-1887), par **J. Barbey d'Aurevilly**.

Plutôt que des lettres, ce sont de courts billets, écrits en hâte, au courant de la plume, mais toujours intéressants, parce que la moindre ligne porte la griffe d'un extraordinaire écrivain. Quelle vie prodigieuse, quelle jeunesse de pensées et d'images dans cette correspondance d'un vieillard! Et aussi que de tendresse délicate et profonde! « Après celles de jeunesse et du milieu de la vie, ces lettres d'une si confiante intimité sont le *memorandum* des dernières heures. »

L'ARCHITRÉSORIER LEBRUN, GOUVERNEUR DE LA HOLLANDE, par le **marquis Caumont de la Force**.

Nos lecteurs n'ont pas oublié telles pages de ce livre sur la fin du régime napoléonien en Hollande. Ces trois années (1810-1813) méritaient vraiment une étude aussi complète et aussi érudite, tant par l'influence qu'elles eurent sur le développement ultérieur de ce pays que par les conséquences qu'elles eurent aussi dans la chute du premier Empire : « Grâce aux quinze cents lettres conservées aux Archives nationales, et dans lesquelles l'ex-troisième consul garde son franc parler avec l'Empereur, on a comme le journal d'un lieutenant-général de Napoléon à une époque tragique. Rien de plus curieux que les rapports du maître et du serviteur, de ces deux anciens collègues séparés désormais par un cérémonial hiératique. »



. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons

BORDEAUX

VINS

Eaux-de-Vie de Cognac

ur tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

PARIS. — M. J. VAGNAIR, 1, rue du Guet, Sèvres.

A HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE, 27, Hooge Nieuwstraat.

HAVRE. — M. G. DURAND-VIEL, 1, place Carnot.

ANVERS. — M. Aug. FIÉVÉ, 131, avenue des Arts.

BERLIN. — M. C.-A. MÜLLER junior, Nettelbeckstrasse, 24, Berlin W. 62.

FROID et GLACE

Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET

28, rue de Grammont, Paris

Appareils industriels à produire le FROID et la GLACE

PRODUCTION GARANTIE

Même dans les pays les plus chauds (Envoi France, du Prospectus)

HUILES FINES DE TABLE

Maison CHARLES

8, rue des Saussaies, PARIS, téléphone, 227.21

Fournisseur depuis 1890

du CERCLE DE L'UNION ARTISTIQUE

Huile fine de table, supérieure, le kilo. .	2.60
Huile fine de table, — . .	2.30
Huile pour la table, —	1.60 et 1.80
Savon noir supérieur, prix unique, le kilo	0.45

PRINCIA SAVON ✻ PARFUM ✻ EAU de TOILETTE ✻ POUDRE de RI

VIOLET, Parfumeur

29. Boulevard des Italiens, 29, PARIS.

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
Entièrement versés
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Crédit Lyonnais met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une Clé spéciale, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré. Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le Crédit Lyonnais accepte aussi en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles et autres objets.

***S'adresser :* Au Siège Central, 19, boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.**

BANQUE IMPÉRIALE OTTOMANE

Messieurs les Actionnaires de la Banque Impériale Ottomane sont prévenus que, conformément à l'article 29 des Statuts, la 44e Assemblée générale annuelle aura lieu le Mercredi 26 Juin 1907, à Londres, Winchester House, Old Broad Street, à une heure de l'après-midi, pour recevoir communication du rapport du Comité sur les comptes de l'exercice clos le 31 Décembre 1906, fixer le dividende et remplacer les membres sortants du Comité.

Aux termes de l'article 27 des statuts, l'Assemblée générale se compose des actionnaires possédant au moins 30 actions, lesquelles devront être déposées, au plus tard, dix jours avant le 26 Juin :

à Paris : à l'Agence de la Banque, 7, rue Meyerbeer;
à Londres : à l'Agence de la Banque, 26, Throgmorton Street, E. C.;
à Constantinople : au Siège de la Banque, ou dans les autres Succursales de la Banque.

Paris, 1er Juin 1907.

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Pharm.
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

BANQUE CANTONALE DE BERNE
(Suisse)

BANQUE D'ÉTAT
CAPITAL : FR. 20 millions ENTIÈREMENT VERSÉS

L'État de Berne garantit tous les engagements de la Banque.

Garde et gérance de titres, en dossiers simples et conjoints; achat et vente de toutes valeurs aux Bourses suisses et étrangères; comptes courants productifs d'intérêts, nets de commission.

Les valeurs déposées par des étrangers résidant hors de Suisse sont exemptes de tout impôt suisse.

Pour tous renseignements s'adresser à la Banque.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.
SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 300 MILLIONS

Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*
Succursale : *184, rue Réaumur (place de la Bourse),* } à Paris
— *6, rue de Sèvres,*

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 2 à 5 ans : 3 1/2 %, net d'impôt et de timbre); — **Ordres de Bourse** (France et Etranger); — **Souscriptions sans frais; Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); **Escompte et Encaissement de coupons français et étrangers; — Mise en règle de titres; — Avances sur titres; Escompte et Encaissement d'effets de commerce; — Garde de Titres; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages; — Virements et Chèques sur la France et l'Etranger; Lettres de crédit et Billets de crédit circulaires; — Change de monnaies étrangères; — Assurances (Vie, Incendie, Accidents), etc.**

LOCATION DE COFFRES-FORTS
Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.

86 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue; 523 agences en Province; 2 agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad Street, et St-Sébastien (Espagne); correspondants aux toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE :
Société Française de Banque et de Dépôts,
BRUXELLES, 70, Rue Royale; — ANVERS, 22, Place de Meir.

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER

DU

NORD DE L'ESPAGNE

Le rapport du Conseil d'administration de la Compagnie des Chemins de fer du Nord de l'Espagne à assemblée générale des Actionnaires tenue le 11 mai vient de nous être communiqué.
Il ressort de ce document qu'en 1906 l'ensemble des recettes a atteint 121.166.664 p. 34.
Soit une production de 32.916 p. 77 par kilomètre.
Les dépenses d'exploitation se sont élevées à 54.781.382 p. 56 soit 14.882 p. 20 par kilomètre.
Le produit liquide de l'exploitation présente donc une somme de 66.612.439 p. 49, en augmentation de 38.090 p. 69 sur l'exercice 1905.
Comme on le voit par les chiffres qui précèdent, le produit net de l'exploitation présente une augmenion de 4.057.009 p. 96, soit 3,55 p. 100 du chiffre de 1905.
L'augmentation des recettes voyageurs est due naturellement à un plus grand nombre de voyageurs, tis le produit moyen par voyageur et par kilomètre est en diminution constante depuis 1904 comme nséquence de la baisse de prix que représente la vente des billets kilométriques.
Le nombre de voyageurs transportés à un kilomètre a été en 1905 de 691.328.348 à raison de 0 p. 045, en 1906 de 719.633.916 à raison de 0 p. 044.
En résumé, les recettes d'exploitation et diverses présentent un total de 121.393.822 p. 05 et les dépenses 54.781.382 p. 56; il reste net 66.612.439 p. 49.
L'augmentation de 534.610 p. 75 que présente l'amortissement est justifiée par son accroissement naturel innée en année et par le premier amortissement correspondant à l'émission des obligations Huesca en ince.
Le paiement des indemnités dues pour les accidents du Pont de Montalvo et de Cercedilla est terminé cette affaire définitivement close.
Le matériel moteur et de transport a subi un amortissement 0,05 p. 100 de sa valeur.
La diminution si importante du compte Intérêts, Changes et Commissions est due à la baisse du taux change qui a été de 13,04 p. 100 ; mais comme il y avait des francs achetés en 1905 à 31,20 p. 100 il est résulté un change moyen de 16 p. 100.
L'abonnement du Timbre en France figure cette année comme charge de l'Exploitation pour une mme de 1.244.817 p. 06 qui au change de 116 p. 100 représente 1.443.987 p. 78.
En 1906, la caisse de prévoyance, pensions de retraite, secours, médicaments, soins médicaux et habilnent donne un total de 1.676.509 p. 67. Le personnel y a contribué pour 169.865 p. 84; il y a lieu d'en duire encore le montant de la vente des billets d'entrée dans les gares : 150.410 p. 81. Il reste une férence de 1.356.233 p. 02 que la Compagnie a prise à la charge de son compte d'exploitation.
D'autre part, en 1906, les impôts payés à l'État et frais de contrôle ont atteint 11.845.036 p. 56 et la mpagnie évalue à 5.607.686 p. 91 le montant des transports officiels.
Ces deux sommes réunies représenteraient un dividende de 33 p. 82, soit de 6,76 p. 100 par action.
Le nombre des actions émises le 1er juillet 1902 pour pouvoir échanger les actions à participations de Société des Chemins de fer et Mines de San Juan de las Abadesas a été de 26.000 titres. 25.188 titres t été échangés au 31 décembre 1906, il ne reste donc plus à échanger que 812 titres.
L'Assemblée générale approuve en toutes ses parties le rapport du Conseil d'administration ainsi que comptes de l'exercice 1906, nomme administrateur M. le comte de Serra en remplacement de M. Girona réélit pour cinq ans les membres sortants, à savoir : MM. Moreno Campo, Maycas, Barat, M. Péreire, Ellissen. Elle confirme toutes ses autorisations antérieures et le cas échéant autorise à nouveau le nseil d'administration à passer les contrats qu'il jugera nécessaires à l'amélioration du trafic, à obtenir concessions convenables pour parfaire et compléter le réseau actuel de la Compagnie. Le Conseil est torisé à se faire représenter à cet effet par un ou plusieurs de ses membres, chaque fois qu'il le jugera portun, conformément aux dispositions des statuts.
L'Assemblée générale, sur la proposition d'un actionnaire, M. Marsans, décide à l'unanimité, vu la uation prospère exposée dans le rapport dont il vient d'être donné lecture, de voter des remerciements au Conseil d'administration et à la Direction de la Compagnie pour leur sage gestion, ainsi qu'à ut le personnel pour le zèle avec lequel il les a secondés. H. C.

CANAL DE SUEZ

ASSEMBLÉE DU 4 JUIN 1907

Extrait du Rapport du Conseil d'Administration.

Le rapport entier est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie, rue Charras, à Paris.

Le trafic a quelque peu dépassé en 1906 le niveau atteint en 1904, le plus élevé auquel il fût jusqu'alors parvenu. Aussi, tandis que la détaxe appliquée à partir du 1er janvier de l'année dernière devait entraîner une diminution des produits du transit de près de 10 millions, la moins-value est restée inférieure à 6 millions, et les recettes totales de la compagnie se sont élevées à 111.989.122 fr. 98.

Afin de parfaire la somme nécessaire pour maintenir un dividende net de 141 fr., il est proposé de prélever 3.800.000 fr. sur la réserve extraordinaire qui avait été constituée à l'aide des bénéfices de 1904 et 1905. Le prélèvement ainsi opéré laisse intact plus de la moitié de cette réserve, tandis qu'une nouvelle dotation vient grossir la réserve statutaire qui dépasse aujourd'hui 25 millions et demi et dont l'excédent au delà de 5 millions peut être éventuellement utilisé pour augmenter la masse distribuable des bénéfices. Les actionnaires apprécieront comment cette situation est de nature à assurer la stabilité de leur dividende.

Après l'exécution des travaux d'entretien de 1907, la profondeur de 9m50 sera atteinte et dépassée sur toute la ligne du Canal. Aussi a-t-il été décidé de porter à 8m53 (28 pieds anglais) à partir du 1er janvier 1908, le tirant d'eau maximum des navires, actuellement fixé à 8m23 (27 pieds).

Les travaux d'amélioration sont poussés avec activité : élargissements, rectification de courbes, dans le Canal; creusement et création de bassins, réfection et prolongement de la jetée Est, dans le port de Port-Saïd. En dehors de ces travaux, compris dans le programme dont la réalisation se poursuit actuellement, la compagnie se propose d'aménager à Port-Saïd un bassin de navigation intérieure, destiné tant à favoriser la création d'établissements industriels qui dégager le port d'une partie des opérations des barques et chalands. En vue de faciliter l'établissement de ce bassin intérieur et d'autres semblables, s'il y a lieu, le Gouvernement Egyptien a consenti à augmenter d'une surface d'environ 145 hectares la concession de la compagnie à Port-Saïd; il a également ajouté 68 hectares à l'étendue de la zone franche du port.

Une modification a été récemment apportée au règlement concernant le transit par le Canal des navires transportant le pétrole en vrac. Jusqu'ici les navires chargés de pétrole raffiné étaient les seuls autorisés à transiter. En raison de l'importance considérable que le développement de l'industrie automobile a donnée au commerce des essences, et après enquête dans les principaux ports où pénètrent les chargements d'essence en vrac, la Compagnie vient d'admettre le passage des chargements de cette nature, en édictant un ensemble de précautions propres à maintenir la sécurité de la navigation dans le Canal.

Le trafic a marqué un léger progrès pendant les premiers mois de l'exercice en cours, bien que la période de comparaison de l'exercice antérieur fût précisément celle où le rapatriement des troupes russes avait donné son maximum d'effet. A la date du 21 mai, les droits de transit présentaient une augmentation de 870.000 francs.

D'une manière générale, la situation peut être considérée comme satisfaisante.

Le Conseil a eu à déplorer depuis la dernière Assemblée la perte de M. Julien Lefebvre et celle de M. Casimir-Périer, vice-président de la Compagnie. Pour pourvoir à ces vacances, il a désigné MM. Denis Pérouse et Lépine.

L'Assemblée a approuvé à l'unanimité toutes les résolutions présentées par le Conseil d'administration.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

(Viâ CALAIS ou BOULOGNE)

CINQ services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE

Service officiel de la poste (Viâ Calais)

a Gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands express opéens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, Russie, la Chine, le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Égypte, les Indes et l'Australie.

ains de Mer * * * * * * * * * * * *

lets d'Aller et Retour collectifs pour Familles d'au noins quatre personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 0/0 à partir de la quatrième personne.)
lets individuels hebdomadaires. (Réduction de 0 à 44 0/0.)
lets individuels ou collectifs d'Excursion du imanche à des prix excessivement réduits (2e et e classes).
tes d'abonnement de 33 jours. (Réduction de 0 0/0 sur le prix des abonnements ordinaires 'un mois.)

lles d'Eaux : Enghien, Pierrefonds, Saint-Amand, Serqueux * * * * * *

ets individuels hebdomadaires. (Réduction de 0 à 44 0/0.)
tes d'abonnement de 33 jours. (Réduction de 0 0/0 sur le prix des abonnements ordinaires 'un mois.)
ets d'Aller et Retour collectifs pour Familles d'au noins quatre personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 0/0 à partir de la quatrième personne.)

ètes de l'Ascension, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption et de Noël * * * * * * * * * * * * * * *

ivrance de Billets d'Excursion à prix très éduits pour

Londres et Bruxelles.

ètes du Carnaval, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption, de la Toussaint et de Noël * * * * * * * * * * * * * * *

longation de la validité des Billets d'Aller et etour ordinaires.

llets de Vacances à prix réduits * *

ntageux pour les Familles d'au moins trois personnes, effectuant un parcours simple minimum 50 kilomètres.

Voyages Internationaux avec Itinéraires facultatifs * * * * * * * * * * * * *

A effectuer sur les divers grands Réseaux français et les principaux Réseaux étrangers.
Validité : 60 à 120 jours. Arrêts facultatifs.

Billets d'Excursion du Dimanche pour Chantilly, Pierrefonds et Compiègne, Coucy-le-Château, Villers-Cotterêts

A des prix excessivement réduits.

Billets d'Excursion pour la Vallée de la Meuse * * * * * * * * * * * * * * *

Prix : 1re cl., 42.35; 2e cl., 31.25; 3e cl., 23.20. Validité : 15 jours.

Billets circulaires pour Pierrefonds, les Ruines de Coucy, les Bords de la Meuse, Grottes de Han et Rochefort.

Prix : 1re cl., 72.70; 2e cl., 53.20. Validité : 30 jours.

Voyages circulaires divers pour visiter la Belgique * * * * * * * * * * * * *

Prix très réduits. Validité : 30 jours.

Cartes d'Abonnement Belges de 5 et 15 jours * * * * * * * * * * * * * * *

Délivrées par toutes les Gares et Stations du Réseau du Nord, donnant droit à un Voyage Aller et Retour sur les Lignes Françaises et libre parcours sur tous les Réseaux Belges.

Billets d'Excursion pour l'Écosse et le Pays de Galles * * * * * * * * * * *

Délivrés du 1er Mai au 31 Octobre. Validité : 45 jours. Prix très réduits.

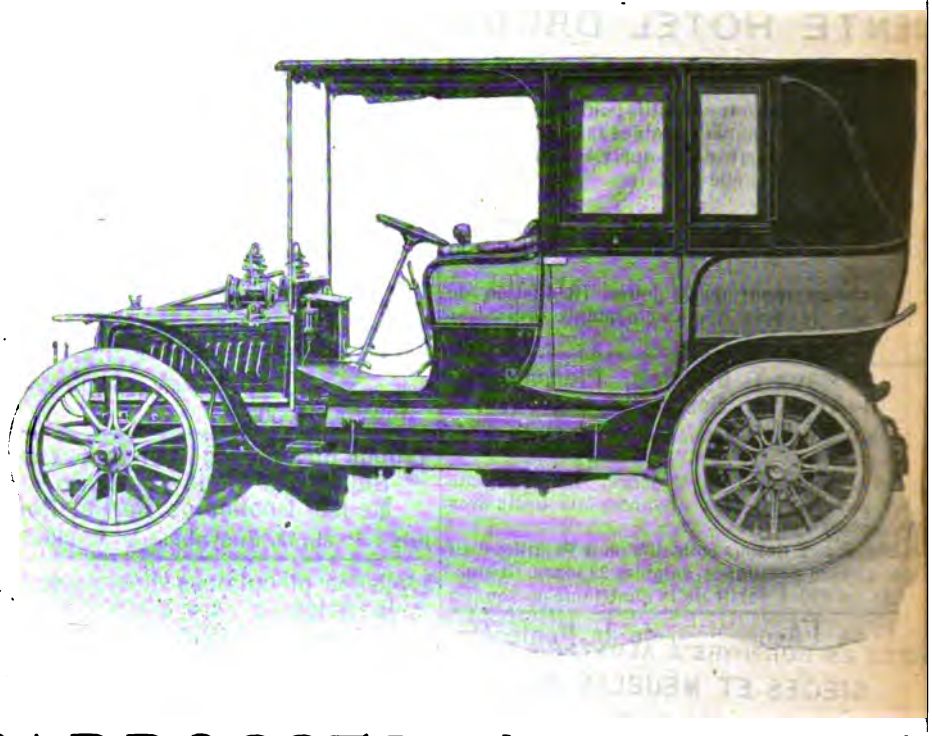
Excursions en Espagne * * * * * * * *

Billets Français délivrés conjointement avec des Circulaires ou Demi-Circulaires Espagnols. Validité : 60 à 120 jours. Prix très réduits.

HENRY BINDER

M. COTTENET et Cie Successeurs

PARIS, 31, RUE DU COLISÉE, PARIS



CARROSSERIE DE LUXE

Pour Voitures à Chevaux et Automobiles

TÉLÉPHONE 49

Adresse Télégraphique : BINDERCAR — PARIS

TAPISSERIES FLAMANDES

DU XVIIIe SIÈCLE

ET AUTRES OBJETS D'ART

Porcelaines de Chine et d'Allemagne. — Cartel Louis XV
Terre cuite du XVIIIe siècle

APPARTENANT A M. X.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLES N°s 5 ET 6

LE VENDREDI 21 JUIN 1907, A 2 HEURES 1/2

COMMISSAIRE-PRISEUR
Me F. LAIR-DUBREUIL
6, rue Favart.

EXPERTS
MM. MANNHEIM
7, rue Saint-Georges.

Chez lesquels se distribue le Catalogue.

EXPOSITION PUBLIQUE

Le Jeudi 20 Juin 1907, de 1 heure 1/2 à 5 heures 1/2.

SUCCESSION DE Mme LA DUCHESSE DE TALLEYRAND ET SAGAN

VENTE en son hôtel, à Paris, 57, rue Saint-Dominique

Les Mercredi 19 et Jeudi 20 Juin 1907, à 2 heures.

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

PORCELAINES DE CHINE ET AUTRES

PENDULES ET BRONZES ANCIENS & MODERNES

STES EN PORPHYRE & ALBATRE, STATUES, COLONNES & VASES EN MARBRE & GRANIT

SIÈGES ET MEUBLES DES XVIe ET XVIIe SIÈCLES ET DE STYLE

TAPISSERIE DES GOBELINS

TABLEAUX ANCIENS

par G. Béga, Berckheyden, F. Bol, P. de Champaigne, Fyt, Karel du Jardin, Angelica Kauffmann, Mirevelt, Raoux, Roslin, C. de Vos, etc.

MOBILIER COURANT

COMMISSAIRE-PRISEUR : **Me LAIR-DUBREUIL**, 6, rue Favart.

EXPERTS :

Pour les objets d'art
MM. MANNHEIM
7, rue Saint-Georges.

Pour les tableaux
M. JULES FÉRAL
7, rue Saint-Georges.

EXPOSITIONS : 57, RUE SAINT-DOMINIQUE

PARTICULIÈRE : Le Lundi 17 Juin, de 1 heure et demie à 5 heures et demie.
PUBLIQUE : Le Mardi 18 Juin, de 1 heure et demie à 5 heures et demie.

LA SEULE BICYCLETTE
RÉALISANT UN PROGRÈS

La Paris-Brest

DE LA SOCIÉTÉ " LA FRANÇAISE "

Marque DIAMANT avec le nouveau Pédalier
à roulements rationnels

16, Avenue de la Grande-Armée – TÉLÉPHONE : 523.58
6bis, Rue du 4-Septembre - TÉLÉPHONE : 304.66

RICQLÈS
RICQLÈS
RICQLÈS
RICQLÈS

Chemins de fer d'Orléans et Chemins de fer de l'Ouest

Afin de permettre aux touristes ainsi qu'aux familles de s'installer sur une Plages de Bretagne et de rayonner de là sur les autres localités de cette régio variée et si intéressante, la Compagnie d'Orléans, d'accord avec celle de l'Ou délivre du Samedi veille de la fête des Rameaux au 31 octobre inclus, au dé de toute gare, station ou halte des deux réseaux (lignes de banlieue du réseau l'Ouest exceptées) des abonnements individuels et de famille de 1re et 2e clas pour les côtes sud et nord de Bretagne (gares des lignes du Croisic et de Guéra à Brest et de Brest à Granville par Lamballe, Dol et Folligny et des lignes d'em branchement vers la mer).

Ces abonnements comportent en outre du trajet d'aller et retour à ces côtes avec arrêts intermédiaires facultatifs, la faculté de circuler à volonté sur les lignes des côtes sud et nord de Bretagne; ils sont valables 33 jours avec faculté de prolongation d'un ou deux mois moyennant supplément de 25 0/0 du prix initial.

Le prix des cartes d'abonnement est de 95 francs en 2e classe, et de 130 francs en 1re classe, lorsque la distance pour les parcours (aller et retour) n'excède pas 1 000 kilomètres, en dehors des points de libre circulation. Au delà de 1 000 kilomètres le prix est augmenté de 0 fr. 045 et 0 fr. 065 (en 2e et 1re classe), par kilomètre en sus.

Des réductions allant jusqu'à 50 0/0 sont consenties en faveur de membres d'une même famille.

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, MEMBRE DE L'INSTITUT

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 8 JUIN 1907

VIE ÉCONOMIQUE. — Les questions que soulève la grève des inscrits maritimes. — L'arrangement commercial entre Allemagne et les Etats-Unis. — L'industrie de la céramique. — La production et la consommation du coton en 1906 leurs perspectives. — Lettre d'Angleterre : la chronique monétaire de la quinzaine et le taux de l'escompte à la nque d'Angleterre; la cote des consolidés 2 1/2 0/0; les tirages hebdomataires de l'*India Council* sur les présidences diennes; la cote de l'argent en lingots; la nouvelle baisse de la rente anglaise; un *Livre bleu* sur « le progrès moral matériel de l'Inde »; les perspectives des récoltes de blé; le nouveau *bill* sur la petite propriété agricole. — Les nclusions du rapport de M. Prevet au Sénat sur le projet de rachat de l'Ouest. — Correspondance : la consommation s charbons en 1906. — Revue économique : Caisse des Dépôts et Consignations : opérations des Caisses d'épar- e ordinaires avec la Caisse des Dépôts et Consignations du 21 au 31 mai 1907; les réformes postales; Chambres compensation des banquiers de Paris : mouvement général des opérations du mois de mai 1907; Club français de nversation allemande et italienne. — Nouvelles d'outre-mer : Hawaï. — Bulletin bibliographique. — Tableaux com- ratifs des quantités des diverses marchandises importées en France pendant les trois premiers mois des années 1905, 06 et 1907.

VIE COMMERCIALE. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspon- nces particulières : Bordeaux, Lyon, le Havre, Marseille.

VIE IMMOBILIÈRE. — Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département la Seine.

VIE FINANCIÈRE. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Banque de Russie. — Tableau général des leurs. — Marché des capitaux disponibles. — Marché anglais, chemins de fer anglais et chemins américains. — ntes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hon- ois et autrichiennes diverses. — Obligations des chemins de fer de Santa-Fé. — Actions des chemins de fer. — Ins- utions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses : Compagnie des Voitures; Métropolitain. — Mines d'or valeurs des pays aurifères. — Mines d'or du Transvaal; Mines de l'Ouest de l'Australie et de l'Ouest-Africain. Assurances; Cours des changes. — Renseignements financiers : Recettes des Omnibus, du Canal de Suez, des emins de fer de Porto-Rico, des chemins de fer français et étrangers. — Rapports : The Robinson Gold Mining mpany Limited, Compagnie d'Assurances Générales contre l'Incendie et les Explosions.

BUREAUX : RUE BERGÈRE, 35, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr.; six mois, 20 francs.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Société anonyme au Capital de 150.000.000 de francs, entièrement versés

SITUATION au 30 Avril 1907

ACTIF :		PASSIF :	
ise et Banque	61.998.469 09	Capital	150.000.000 »
tefeuille	663.581.177 80	Réserves	19.920.385 95
orts	70.083.455 85	Comptes de Chèques et Comptes d'Escompte	506.893.936 75
respondants « Effets à l'En- issement »	61.276.979 76	Comptes Courants créditeurs	443.052.116 38
iptes Courants débiteurs	123.771.615 53	Bons à Échéance fixe	62.274.835 90
tes, Obligations et Valeurs iverses	15.835.699 33	Acceptations	131.878.947 61
ticipations financières	9.838.327 52	Comptes d'Ordre et Divers	28.522.234 74
nces garanties	153.201.971 72		
iptes débiteurs par Accepta- ons	135.850.688 25		
nces hors d'Europe	4.084.851 99		
iptes d'Ordre et Divers	28.759.450 49		
neubles	14.259.770 »		
Fr.	1.342.542.457 33	Fr.	1.342.542.457 33

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris.

VENTE au Palais, à Paris, le 22 juin 1907, à 2 heures, MAISON A PARIS.

RUE DES PETITES-ECURIES, N° 17

(*angle passage* des PETITES-ECURIES), Rev. brut (vacances comprises) 35.000 fr. env. Mise à prix : **175.000** fr. — S'adresser à Mes JUILLIARD, avoué, et Ader, notaire.

ADJUDICATION en l'étude de Me TANSARD, notaire, rue Turbigo, 65, le lundi 24 juin 1907, à 2 heures.

D'UNE CULTURE DE CHAMPIGNONS

Communes d'**Auvers-sur-Oise** et de **Pontoise** (Seine-et-Oise).

Mise à prix : **50.000** fr.; consignation pour enchérir : 5.000 fr.

S'adresser à M. Lemarquis, administrateur judiciaire, à Me LEBOUCQ, avoué et au notaire.

VENTE au Palais, à Paris, le 6 juillet 1907, à 2 heures.

1° **Maison av. Jardin à Asnières** (Seine) **bd Voltaire, 159**

Contenance : 392 mètres. Mise à prix : **18.000** fr.

2° **Maison av. Jardin à Asnières** (Seine) **bd Voltaire, 161**

Contenance : 215 mètres. Mise à prix : **8.000** fr.

3° **Maison av. Jardin à Asnières** (Seine) **bd Voltaire, 163**

Contenance : 435 mètres. Mise à prix : **25.000** fr.

4° **Maison av. Jardin à Asnières (Seine), rue de Châteaudun, 100.**

Contenance : 385 mètres. Mise à prix : **18.000** fr.

5° **Jardin av. Hangar à Asnières, r. de Châteaudun, 102**

Contenance : 384 mètres 50. Mise à prix : **8.000** fr.

6° **Maison à Asnières, Rue de Châteaudun, n° 14**

Contenance : 463 mètres. Mise à prix : **16.000** fr.

7° **Terrain à bâtir à Asnières, rue Guillemin, 10**

Contenance : 774 mètres 55. Mise à prix : **10.000** fr.

S'adresser à Mes COLAS et LAUNAY, avoués; à Me Morel d'Arleux, notaire; Lecouturier, administrateur judiciaire; et Boutfol, notaire à Argenteuil.

VENTE au Palais, le 22 juin 1907, à 2 heures.

Maison à Paris Bd DE LA CHAPELLE, 100

et rue de la Charbonnière, 39. Revenu net environ : 6.700 fr. Mise à prix : **70.000** fr. S'adresser à Mes FOURNIER-LATOURAILLE, Carvès, Thellier, avoués, et Hussenot-Desenonges, notaire.

Vente au Palais, le 29 juin 1907, à deux heures.

Immeuble à Paris BOULEV. DE LA GARE

n° 66. Contenance : 768 mètres env. Revenu brut env. 21.100 fr. Mise à prix : 200.000 fr. S'adresser à Mes MARQUIS-BOUDAILLE et Beaugé, avoués.

VENTE au Palais, le 29 juin 1907, à 2 heures.

GRANDE PROPRIÉTÉ A PARIS

rue Petit, 74, 76, 78, 80 et **84**, avec retour **sur la rue d'Hautpoul, n° 46.** Contenance : 4.981 mètres. Revenu brut : 9.020 francs environ. Mise à prix : 256.100 francs. S'adresser à Mes **GILLET**, Pineau, Martin, Garnier, Delarue et Déglise, avoués; Chabrol, curateur, et M. Malle, syndic.

ÉTUDES de Me **Paul Meunier**, avoué à Versailles, boulev. de la Reine, 74, anciennement rue des Réservoirs, 19 (successeur de Mes Nansot et Rameau), et de Me **Brunet**, avoué à Paris, 95, rue des Petits-Champs.

VENTE au tribunal de Versailles, le 27 juin 1907, à midi, **D'UNE PROPRIÉTÉ SISE A VERSAILLES**

(S.-et-O.), **Rue de Béthune, 26**, dite **Ecole Saint-Jean.** Comprenant : grands et petits bâtiments, cours, parc, jardins et dépendances.

Mise à prix..... **300.000** francs.

S'adresser à Mes **MEUNIER** et Brunet, avoués; à M. Ménage, liquidateur judiciaire, rue des Mathurins, 44, à Paris.

Et sur les lieux pour visiter.

Vente au Palais, le 3 juillet 1907, à 2 heures.

PREMIER LOT : **IMMEUBLE A PARIS**

rue Saint-Pétersbourg, 26 bis. Contenance : 820 mètres environ. **Mise à prix : 190.000 fr.**

DEUXIÈME LOT : **IMMEUBLE A PARIS**

rue Saint-Pétersbourg, 26. Contenance : 1.1[illegible] mètres environ. **Mise à prix : 270.000 francs.**

TROISIÈME LOT : **IMMEUBLE A PARIS**

rue Saint-Pétersbourg, 24 bis. Contenance : 855 mètres environ. **Mise à prix : 170.000 fr.**

— *Faculté de réunion.* — S'adresser pour les renseignements à Mes **DELASALLE**, avoué; Nottin, notaire et M. Duez, liquidateur judiciaire.

VENTE au Palais, le 29 juin 1907, à 2 heures.

MAISON à PARIS (6e arrondiss.) **R. DE MÉDICIS, N° 11**

Revenu net environ : 12.000 francs.

Mise à prix : **200.000** francs.

S'adresser à : 1° Me ROUGEOT, avoué à Paris, rue d'Alger, n° 3; 2° Me Doyé, avoué à Paris; 3° Me Chauffriat, notaire à Pantin.

MAISON d'ANGLE 128, Rue de l'Ouest et rue **Moulin de-la-Vierge**

312m.R.br.13.280f. M.à p.160.000f. A adj.s.1 ench.ch.net Paris, 25 juin 1907. Me PHILIPPOT, not., 10, r. St-Antoine.

DÉMÉNAGEMENTS **BEDEL & Cie**
TÉLÉPHONE 259-24
18, Rue Saint-Augustin, 18, PARIS

OFFICIERS MINISTÉRIELS *(Suite).*

ERRAIN à Paris, **18, r. Antoinette.** 193m. M. à p. **20.000** fr. Adj. ch. not. Paris, uin 1907. Me H. Morel d'Arleux, n., 35, fg Poissonnière.

j. s. 1 ench. ch. not. Paris, 2 juillet midi de :
AISON à Paris, rue Claude-Tillier, 9. Rev. br. 5.350 fr. Mise à prix **45.000** fr.
AISON à Vincennes, rue Lebel, 17. Rev. br. 2.000 fr. Mise à prix **25.000** fr.
dr. Me Raoul Demanche, not., bd St-Germain, 115.

AISON rues des **Pyramides, 14** et **d'Argenteuil, 13.** Rev. 69.930 f. M. à p. **885.000** f.
AISON **d'ANGLE, Place de Laborde, 10,** et r. de **Vienne, 1.** Rev. 40.890f. M. à p. **500.000f**
adjer s. 1 ench. ch. Not. Paris, 25 juin 1907. S'ad. Mahot de la Quérantonnais, notaire.

-CLOUD Gde **PROPRIÉTÉ,** 24 et 26, r. **Dailly. HOTEL,** jard., serre, etc. Ce 2.773m. M. à 00.000f. A adj. s. 1 en. ch. not. Paris, 18 juin 1907. S'ad. Me Lucien Baudrier, not., 68, Chaussée-d'Antin, Paris.

dj. 27 juin 1907, 2 h., ét. Brault, not. Neuilly-s.-S.
ison **rapport et Terr.** à bât. à Levallois-Perret. Rivay, 40 et 40 *bis*, r. Frères-Herbert, 51, 51 *bis*. 4 s: Mais. rev. 6.640 f. Terr. Ce 379m05, 382m49, 381m34. à p. **75.000** fr., **23.000** fr., **19.000** fr., **20.000** fr.

AISON **RUE DES DAMES, 95.** C. 148m. R. **Paris** br. **5.966f.** M. à p. **.000f.** Adj. s. 1 ench. ch. N. Paris, 2 juillet 1907. Iresser à Me Salle, not. boul. Haussmann.

SON **8, Fg St-Martin,** c. 299m65. R. br. **18.000f** ris. M. à p. **200.000** fr. . ch. not. Paris, 25 juin. Me Rocagel, n., 182, r. Rivoli.

on lundi 8 juillet 1907, 2 h. ét. Me Lemétayer, aire à Vire (Calvados) du **DOMAINE et**

CHATEAU DE LA LANDE

Créances, canton de Lessay (Manche) pr. **gare Ier. Château.** com., vast. bâtim. d'exploit., le t neuf; **Parc,** jard., verg., terres labour., herb., ir., sapins, landes. Sup. **479** h. env. M. à p. **0.000f.** Jouissance de suite. **Très belle asse.** S'adresser à Me Lemétayer.

AISON **à Paris,** 11, rue de **MIROMESNIL** Ce 465m env. R. b. **29.261f60** p. **380.000f.** A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 25 1907. S'ad. Me Massion, not., bd Haussmann, 58.

OPRIÉTÉ PARIS **Bd de PICPUS, 4** Cont. 287 mèt, M. à p. **70.000f** dj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 18 juin. S'adr. Me Phiot, notaire, 10, rue Saint-Antoine.

ENTE au Palais, le 3 juillet 1907, à 2 heures.

IMMEUBLE DU THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN

Mise à prix : 1.500.000 francs.
Iresser à Mes Lot et Ribadeau Dumas, avoués et tana, notaire.

VENTE au Palais, le 29 juin 1907, 2 heures.

1° Maison A PARIS **Bd HAUSSMANN, 128**
Rev. br. : 75.550 fr. env. **Mise à prix : 900.000** fr.
2° Maison A PARIS **Bd HAUSSMANN, 103**
Rev. br. : 50.310 fr. env. **Mise à prix : 600.000** fr.
3° Maison A PARIS **Bd MALESHERBES, 85**
Rev. br. : 41.400 fr. env. **Mise à prix : 500.000** fr.
4° VILLA A TROUVILLE-SUR-MER
Boulevard d'Hautpoul, **Mise à prix : 25.000** fr.
S'adresser à Mes Gallard et Pimont, avoués et à Me Lavoignat, notaire.

VENTE au Palais à Paris, le samedi 6 juillet 1907, à 2 heures. **EN SIX LOTS :**
Arrondissement de Vitré (Ille-et-Vilaine)
1° **2 maisons contiguës à** **LA GUERCHE** Revenu brut : **800** francs.
Mise à prix : **6.000** francs.
2° **Ferme du Grand-Chemin** à **RANNÉE** Rev. net env. **1.100** fr. M. à p. **25.000** fr.
3° **Ferme du Haut-Mée** à **ARGENTRÉ**
Revenu net : **1.300** fr. Mise à prix : **20.000** fr.
Arrondissement de Rennes. 4° **Ferme de La Lande de Héreux** à **PIRÉ** et **Saint-Aubin-du-Pavail** Revenu net : **1.450** fr.
Mise à prix : **36.000** francs
5° **Ferme du Bas-Mardeaux** à **St-AUBIN-DU-PAVAIL**
Revenu net : **1.800** fr. Mise à prix : **45.000** fr.
6° **Ferme de la Ville-Blouin,** à **St-AUBIN-du-Pavail.** Rev. net : **1.200** fr.
Mise à prix : **30.000** fr. S'adresser à Paris, à Mes Depaux-Dumesnil, Raveton et Musnier, avoués, et Lanquest, notaire; à La Guerche (Ille-et-Vilaine), à Me Chaumet, notaire; à Châteaugiron (Ille-et-Vilaine), à Me Texier, notaire.

VENTE au Palais, à Paris, le 29 Juin 1907, à 2 h.
Maison à Paris **43, RUE MAZARINE**
(6e arrond.) Rev. brut : 4.000. M. à p. : **30.000f.**
S'adresser à Paris, à Mes Beaugé, 6, rue de Trévise, Vallet et Jacquin, avoués; à Sceaux, à Me Renaudin, notaire, et à Nogent-sur-Marne, à Me Ferrand, notaire.

2 Maisons à Paris : 1° **R. St-Yves, 6**; 2° Rue **Fg-St-ANTOINE** **12.** Rev. brut : 3.120f et 8.000f. M. à p. : **30.000f** et **90.000f.**
Adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 2 juillet 1907. S'ad. Me E. Champetier de Ribes, not., 10, r. Castiglione.

1° Maison à Paris, r. **LOUIS-LE-GRAND, 7** Ce 473m. R. b. 22675f M. à p. 250.000f.
2° 2 Mons d'Angle à Paris **R. de CONDÉ** 1 et 3 et r. de **L'ODÉON, 4**
Rev. br. 31025f. M. à p. : 300.000f. 3° Gde **Propriété à Paris,**
R. D'AMSTERDAM 66 et 68. Ce 2.652m. M. à p. : 800.000f. A adj. ch. n. Paris, 2 juil. S'ad. Mes Hocquet et Vallée, not. 204, Bd Voltaire

GARDE MEUBLE PUBLIC **BEDEL & Cie** TÉLÉPHONE 259-24 18, Rue Saint-Augustin, PARIS

EXCURSIONS ACCOMPAGNÉES FRANÇAISES

Pour la SUISSE, l'Oberland Bernois, le Glacier et la vallée du Rhône, le Massif du Mont-Blanc :

Départs fréquents en Juin, Juillet et Août.

Le DAUPHINÉ et la SAVOIE :
Départs, 1er et 22 Juillet et 12 Août.

Les BORDS du RHIN et la FORÊT NOIRE :
Départs, 8 et 29 Juillet, et 19 Août.

L'ALLEMAGNE et L'AUTRICHE :
Départs, 24 Juin, 22 Juillet et 19 Août.

DANEMARK, SUÈDE et NORVÈGE, le CAP NORD :
Départs, 6 et 14 Juillet.

Le SPITZBERG et le CAP NORD, la Banquise, les Fjords et le Telemarken, la Norvège et la Suède :
Départ, 6 Août.

L'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande : l'EXPOSITION de DUBLIN :
Départs fréquents en Juin, Juillet et Août.

Excursions spéciales pour LONDRES seulement :
Départs réguliers jusqu'en Septembre.

VOYAGES PARTICULIERS A FORFAIT

Départs et itinéraires au gré des Voyageurs. Excursions accompagnées particulières pour petits groupes et familles.

Pour renseignements, inscriptions et prospectus s'adresser :

TH. COOK & FILS, 1, Place de l'Opéra, et 250, Rue de Rivoli, PARIS.

4.000 km. } CONCOURS DE LA COUPE

6.000 km. } COUPE DU MATIN

SUCCÈS DU

PNEU CUIR **VULCAN**

PREMIERS PRIX

P. BUCHILLET & Cie, 47, rue St-Ferdinand, PARIS

VALS

Saint-Jean. Maux d'estomac, appétit, digestions.
Précieuse. Foie, calculs, bile, diabète, goutte
Dominique, Désirée, Magdeleine, Rigolette, Impératrice. Très agréables à boire. Une bouteille par jour.
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE des EAUX, VALS (Ardèche).
Il est indispensable de bien désigner la source.

VIN pur jus de raisin. Coteau 10°.5. Association Mutuelle Vignerons de Servian (Hérault). Ech. grat. Pièce 220l. **53f**

VIN DE G. SÉGUIN
TONIQUE RECONSTITUANT. FEBRIFUGE
Phcie SEGUIN 165 R. St HONORE PARIS

LES CAPSULES D'APIOL DES Drs JORET & HOMOLLE
PRÉVIENNENT LES MALAISES PÉRIODIQUES des DAMES & des JEUNES FILLES
Le Flacon : 4f50 franco. — Phie SEGUIN, 165, R. St-Honoré, Paris

EAU DE LECHELLE
Arrête les PERTES, CRACHEMENTS de SANG, HÉMORRHAGIES INTESTINALES, DYSSENTERIES, etc. — Flacon 5 fr. Franco.
PARIS - Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré.

En Vente :

Table décennale de la Revue de Paris

(1894-1903)

I. TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS.
II. TABLE ANALYTIQUE PAR MATIÈRES.
III. TABLE GÉOGRAPHIQUE PAR RÉGIONS.

Prix. . . . . 2 fr. 50

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

85bis, Faubourg Saint-Honoré, PARIS

Guérison Radicale de l'INSOMNIE et de ses Conséquences mortelles PAR LE "Dormital"
Huit heures de SOMMEIL normal, sans réveil douloureux et pénible.
60 Nuits assurées pour sans aucun danger avec une seule Boîte de "Dormital", sans opium, ni morphine, ni codéine, ni chloral, ni aucun somnifère.
UNIQUE MOYEN DE GUÉRIR LES MORPHINOMANES
Notice Gratuite. — Directeur de la Pharmacie 6, Rue Feydeau, Paris. — *TÉLÉPH.* 220.95

Pour avoir une BELLE POITRINE
prenez les PILULES ORIENTALES qui, en deux mois, effacent les saillies osseuses des épaules, développent, raffermissent, reconstituent les Seins en donnant au Buste un gracieux embonpoint.
Approuvées par les célébrités médicales, *bienfaisantes pour la Santé*, elles conviennent aux tempéraments les plus délicats. — Traitement facile, Résultat durable. — Renommée universelle.
Le Flacon avec Notice, 6f35;
Envoi discret et franco (contre remboursement 0f15 en plus). — Ecrire à M. J. RATIÉ, Pharmacien, 5, B-M, Passage Verdeau, PARIS, 9e.
Dépôts : *Bruxelles*, Phie St-Michel ; *Genève*, Drogrie Cartier & Jorin

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE —— DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Excursions en Bretagne

Facilités accordées
par Cartes d'abonnement individuelles et de famille
valables pendant 33 jours.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre, de la veille de la Fête des Rameaux au 31 octobre, des cartes d'abonnement spéciales permettant de partir d'une gare quelconque de son Réseau pour une gare au choix des lignes désignées aux alinéas ci-dessous en s'arrêtant sur le parcours; de circuler ensuite, à son gré, pendant un mois, non seulement sur ces lignes, mais aussi sur tous les embranchements qui conduisent à la mer, et enfin, une fois l'excursion terminée, de revenir au point de départ avec les mêmes facilités d'arrêt qu'à l'aller.

Carte valable sur la côte nord de Bretagne

1re Classe : **100** francs; — 2e Classe : **75** francs.

Parcours : Ligne de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et les embranchements de cette ligne vers la mer.

Carte valable sur la côte sud de Bretagne

1re Classe : **100** francs; — 2e Classe : **75** francs.

Parcours : Ligne du Croisic et de Guérande à Châteaulin et les embranchements de cette ligne vers la mer.

Carte valable sur les côtes nord et sud de Bretagne

1re Classe : **130** francs; — 2e Classe : **95** francs.

Parcours : Lignes de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et de Brest au Croisic et à Guérande et les embranchements de ces lignes vers la mer.

Carte valable sur les côtes nord et sud de Bretagne et lignes intérieures situées à l'ouest de celle de Saint-Malo à Redon

1re Classe : **150** francs; — 2e Classe : **110** francs.

Parcours : Lignes de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et de Brest au Croisic et à Guérande et les embranchements de ces lignes vers la mer, ainsi que les lignes de Dol à Redon, de Messac à Ploërmel, de Lamballe à Rennes, de Dinan à Questembert, de Saint-Brieuc à Auray, de Loudéac à Carhaix, de Morlaix et de Guingamp à Rosporden.

Abonnements de Famille

Toute personne qui souscrit, en même temps que son abonnement, un [illegible] autres abonnements en faveur des membres de sa famille, précepteurs, gouvern[illegible] domestiques habitant avec elle, sous le même toit, bénéficie pour ces cartes sup[illegible] taires de réductions variant entre 10 et 50 0/0, suivant le nombre de cartes déliv[illegible]

Pour plus de renseignements consulter le LIVRET-GUIDE ILLUSTRÉ du réseau de l'O[illegible] 0 fr. 50, dans les bibliothèques des gares de la Compagnie.

Librairie Académique — PERRIN & Cie, Éditeurs
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35, PARIS (6e)

Nouvelles Publications

PHILIPPE MONNIER

Venise au XVIIIe Siècle

La Vie légère — Les Fêtes, le Carnaval, la Villégiature — Les Femmes, l'Amour et le Cavalier Servant — Les gens d'esprit — Le Théâtre vénitien et la Comédie italienne — Les Aventures de Casanova — La fin de Venise.

Un beau volume in-8 écu . . . . . 5 fr.
15 exemplaires numérotés sur Hollande à 15 fr.

C.-F. ROMCEZ

Les Circonstances de la Vie

ROMAN

Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

MAX DE BRAY

Journal d'une Femme du Monde

Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

LOUIS LEFEBVRE
(Jean Deuzèle)

L'Ile Héroïque

Roman

Un volume . . . . . 3 fr. 50

Du même auteur :
La Maison vide. Un volume.
Le Recueillement. Un volume.

ISABELLE KAÏSER

L'Éclair dans la Voile

Nouvelles

Un volume . . . . . 3 fr. 50

MARIE DIEMER

Maître Josias

UN CONTE DU VIEUX STRASBOURG

Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS.

NOUVEAUTÉS

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par le Dr GUSTAVE LE BON

Henri LICHTENBERGER

Maître de Conférences à la Sorbonne

L'ALLEMAGNE MODERNE

Son Évolution

La science allemande s'est efforcée, depuis quelques années surtout, en de nombreuses publications individuelles ou collectives, de dresser le bilan du siècle écoulé. Il a semblé qu'il pouvait être intéressant de présenter au public français, sous une forme aussi simplifiée que possible et dans un esprit de stricte impartialité, quelques-uns des résultats généraux de cette vaste enquête. Dans cet ouvrage on a donc essayé de donner, en quatre livres, un tableau sommaire de l'évolution économique, politique, intellectuelle, artistique de l'Allemagne moderne.

Un volume in-18. Prix . . . . . 6 fr. 50

Ellen KEY

DE L'AMOUR ET DU MARIAGE

Préface de Gabriel MONOD (de l'Institut)

« Il y a en Ellen Key un penseur, un apôtre, un prophète et un poète qui épanchent leur âme sous l'impulsion d'un élan intérieur irrésistible. C'est comme le flot tumultueux d'un torrent qui bruit, se précipite en cascades, jaillit en gerbes étincelantes ou retombe en écume, mais qui obéit néanmoins à un rythme et à une loi. » (G. MONOD.)

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

Claude LEMAITRE

LES FANTOCHES

On sait quel est le talent de cet écrivain qui a publié des œuvres telles que *Cadet Oui-Oui*, *Le Cant*. L'auteur a noté cette fois toutes les phases d'un amour d'imagination. C'est l'histoire de cette cristallisation dont Stendhal a parlé. Le livre est d'un artiste et d'un psychologue.

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

COLLECTION IN-18 JÉSUS

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

à **95** centimes le volume broché. — Relié toile : **1** fr. **75**

Pascal. — Les Provinciales. . . . . 1 vol. | **J.-J. Rousseau.** — Confessions. . 2 vol

Envoi contre Mandat-Poste

HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE (1re Série)

Nouvelle Collection de Romans pour les jeunes Filles, pour les jeunes Femmes

ALBÉRICH-CHABROL

De Peur d'Aimer

ILLUSTRATIONS D'APRÈS M. MAHUT

Un volume in-16 oblong, broché, avec couverture en couleurs. . . 3 fr. 50

AULINE DE VEYRANNE, que les tristesses sentimentales d'une tante, mère adoptive, ont fort mal disposée pour l'amour et le mariage, et Pierre de la Garde, déjà blessé au eur par une première déception, se retirent, chacun dans ses terres, au pied du château : Grignan. On s'attend bien à ce que ces jeunes héros se rencontrent dans les ruines isoleillées où flotte l'ombre de Mme de Sévigné, leur aïeule; et bientôt on sourit à les itendre échanger les serments d'une amitié, toute pure, bien supérieure, assurent-ils, ı décevant amour. Toutefois, le piège charmant que leur a tendu la nature réussit à s prendre tous deux, et, après une double résistance pathétique, l'amour l'emporte ır la peur qu'il leur avait inspirée.

Tel est le sujet de ce gracieux récit où Albérich-Chabrol a mis toute la souesse et tout le charme de son talent.

DU MÊME AUTEUR :

Orgueilleuse Beauté . . . . . 1 vol. | **Part à deux** . . . . . 1 vol.

L'Offensive *(Couronné par l'Académie française)*. . . . . 1 vol.

Chaque volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

Ouvrage couronné par le Comité de la "Vie Heureuse"

ANNE OSMONT

NOCTURNES

— **1892-1905** —

ı volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

OURONNÉ par le Comité de la *Vie Heureuse*, dans le concours de manuscrits , inédits, ce recueil de poèmes comprend un ensemble de pièces, composées de 92 à 1905. La nuit et l'eau, la douceur des campagnes au soleil couchant et le mys-e des étangs lunaires, voilà la principale source des impressions du poète.

Ces notations ont pour mérite la sincérité des sensations et la connaissance du vers, nditions nécessaires de toute poésie. Ce sont vers de femme, à la vérité, mais tant de orieux exemples ont ouvert le chemin que la pudeur de l'auteur a dû s'effacer devant dmiration des siens. Les émotifs y trouveront des sujets d'une exaltation pure et noble, ; connaisseurs y apprécieront la justesse des expressions et la probité rhythmique.

HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

COLLECTION DE VOYAGES ILLUSTRÉS

HENRI BOLAND

Nouveaux Zigzags EN FRANCE

Un volume in-16, illustré de 61 gravures, broché. . . . . 4 fr.

Ce livre abonde en pages picturales qui fixent les paysages, en anecdotes charmantes, en données pi tiques d'autant plus précieuses que l'énoncé en est disert et concis.

Que M. Henri Boland promène le lecteur dans les vertes vallées de la Normandie, dans le Midi em leillé, dans la Néerlande vendéenne qu'est l'île de Noirmoutier, sur les rivages du golfe de Gascogne, da les Pyrénées baignées de l'ardente lumière espagnole, dans les Vosges noires de sapins ou dans les Alp glacées, dans la mélancolique Bretagne ou dans l'Ile de Beauté qu'est la Corse sans pareille, c'est toujou et sans cesse le même charme doux et pénétrant qui se dégage de ses récits vécus, contés avec humo le même effet puissant obtenu par le même procédé de simplicité et de vérité.

Tels de ces récits sont de véritables petits romans très complets : *Villégiature aux Voirons* et *Au Brévent sans le savoir*, par exemple.

Tout le monde voudra lire ce livre, ceux qui voyagent comme ceux qui ne voyagent pas, et ces dernie ne seront pas les plus à plaindre, car le livre de M. Henri Boland leur donnera l'illusion du déplacemen sans la fatigue de la route.

DU MÊME AUTEUR :

Zigzags en France. 2e édition. Un volume in-16, illustré de 59 gravures, broché. 4 f

Les Iles de la Manche. Un volume in-16, contenant 36 grav. et une carte, broché. 4 f

MARIE-ANNE DE BOVET

L'ÉCOSSE

Un volume in-16, illustré de 41 gravures tirées hors texte d'après les aquarelles de G. Vuillier et des photographies, broché. . . . . 4 fr.

C'est la terre aux âpres paysages et la terre aux tragiques légendes ; c'est le pays de Macbeth, de Robe Bruce, de Marie Stuart, le pays de Walter Scott. Quelle matière pour un écrivain délicat et sincèr informé et précis, qui sait voir et faire voir ! Et quelle émotion communicative, en effet, quand s'évoq devant nous, à travers les pages de Mme de Bovet, cette « âme de choses » qui respire dans les plaines d Culloden et dans le cimetière de Melrose, dans Holyrood, où fut assassiné Rizzir, et dans Birnam, l « forêt qui marche » !

Quelle que soit cependant la poésie si prenante de l'Écosse d'autrefois, ce n'est pas à une Parisien affinée qu'elle fera jamais oublier les réalités de celle d'aujourd'hui, pittoresque encore, active, amusant fière de ses romantiques beautés, mais entendant assez bien les affaires : la plume de l'auteur, si souple si fine, si colorée dans la description des paysages, sait, quand il lui plaît, égratigner les auberg

Livre charmant en résumé, avec ses artistiques illustrations, livre également aimable et p eux s voyageur, qui y retrouvera l'Écosse, et au lecteur sédentaire, qui l'y découvrira et l'y sentira

DU MÊME AUTEUR :

Trois mois en Irlande. Un volume in-16, illustré de 76 gravures, broc 4 f

HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

COMTE D'HAUSSONVILLE
De l'Académie française et de l'Académie des Sciences morales et politiques.

A l'Académie Française
et
autour de l'Académie

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

LE Comte d'Haussonville a réuni sous ce titre quelques discours prononcés par lui à l'Académie Française et différents articles dont les principaux ont pour sujet les ouvrages de plusieurs ses confrères.

Tous ceux qui s'intéressent aux Lettres françaises, qui aiment à retrouver dans l'histoire littéraire de otre pays le reflet de sa vie même, goûteront un plaisir délicat à revivre ici quelques-unes des Journées l'Illustre Assemblée, à suivre dans l'étude et l'analyse de leurs œuvres la pensée de quelques-uns de s membres. Et comme au surplus la langue de l'auteur est des plus claires, des plus séduisantes et des us « françaises » qui soient, ils lui sauront gré d'avoir groupé et sauvé de l'oubli ces diverses études.

DU MÊME AUTEUR :

ncordaire. — 3e édition. — Un volume. | **La Fayette.** — (Madame de). — 2e édit. — Un volume.
(*Collection des Grands Écrivains français*).

Chaque volume in-16, avec un portrait en héliogravure, broché. . . . . 2 fr.

ACHILLE LUCHAIRE
Membre de l'Institut

INNOCENT III
La Question d'Orient

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

ES études sur Innocent III, où revit, avec sa physionomie vraie et dans son cadre authentique, la personnalité puissante qui a fondé la domination politique et territoriale des papes, ont une portée qui passe celle d'une simple biographie. Sous une forme concrète et vivante, on y trouve posées et discutées utes les grandes questions qui ont passionné le moyen âge.

Hier, il s'agissait de la création du pouvoir temporel du Saint-Siège en Italie, des audaces de la pensée re aux prises avec la tradition catholique, de la querelle du Sacerdoce et de l'Empire, c'est-à-dire de ternel conflit du pouvoir religieux et du pouvoir civil.

Aujourd'hui, dans ce quatrième volume, il est traité de la croisade et de l'action de l'Occident sur Orient. Les rapports de Rome avec les chrétiens de Syrie et les Grecs de Byzance, la quatrième croisade la fondation de l'empire latin, les efforts de la papauté pour assujettir l'Église grecque et unifier les ux grandes fractions du christianisme, tel est le spectacle émouvant et varié auquel nous convie l'historien.

Par l'intérêt du récit, l'importance des aperçus, la haute impartialité des jugements, ce nouvel ouvrage ouvera sans aucun doute, auprès des savants et du public instruit, l'accueil favorable qui a fait le succès s précédents.

DU MÊME AUTEUR :

nocent III. *Rome et l'Italie.* 2e édition. Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50
nocent III. *La Croisade des Albigeois.* 2e édition. Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50
nocent III. *La Papauté et l'Empire.* Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, Paris.

EUGÈNE WELVERT

Lendemains Révolutionnaires

— Les Régicides —

Un volume in-8. Prix . . . . . 7 fr. 5

Le "Cahier Rouge"
de
Benjamin Constant

Publié par L. CONSTANT de REBECQUE

Un volume in-16 jésus. Prix . . . . . 5 fr.

LÉON FRAPIÉ

La Boîte aux Gosses

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 5

RICHARD O'MONROY

L'Automne du Cœur

Roman

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 5

ÉMILE FABRE

Timon d'Athènes

Pièce en cinq actes

Un volume in-18. Prix . . . . . fr.

LIVRES NOUVEAUX

LOUISE DE LA VALLIÈRE, par **J. Lair**.

A cause des admirables illustrations qui l'enrichissent et la complètent, il faut signaler au public cette nouvelle édition. Le livre a fait la juste renommée de l'auteur dans le monde des historiens : J. Lair vient de disparaître, au moment où le grand public lui rendait enfin pleine justice.

LE FILS DE L'AMOUR, par **Daniel Lesueur**.

L'auteur d'*Invincible Charme* se plaît à ces romans où l'imagination la plus ardente se donne libre cours. Daniel Lesueur excelle à tenir le lecteur en éveil par la multiplicité des péripéties, ce qui ne l'empêche pas de bien écrire, avec des grâces de poète. Le *Fils de l'Amour*, comme le *Marquis de Valcor*, est un roman romanesque où s'animent des personnages fortement dessinés, d'un extraordinaire relief, dans l'action la plus émouvante et la plus passionnée. C'est un beau, un remarquable roman.

DOGME ET CRITIQUE, par **Édouard Le Roy**.

Qu'est-ce qu'un dogme? L'auteur avait posé et traité la question dans une revue du catholicisme le plus orthodoxe, *la Quinzaine*. Un long débat s'ensuivit que M. E. Le Roy reprend et résume « en philosophe désireux de penser sa foi et en croyant préoccupé d'apostolat efficace ». Il espère que « l'on ne verra dans la netteté de son langage aucune intention agressive, ni une provocation, ni une ironie ».

LA MENACE ALLEMANDE, par **André Barre**.

Un Guillaume II, coiffé d'un képi de général français, attire violemment l'attention du passant sur la couverture de ce livre dont « l'auteur est un pacifiste; il abhorre la guerre; il combat, partout où l'occasion se présente, la passion des aventures militaires; mais en dénonçant au monde la menace allemande, il croit avoir rempli son devoir de pacifiste, de citoyen libre et de Français ».

AIX-EN-PROVENCE, par **J. Charles-Roux**.

Pour piquer la curiosité du public, il suffit de citer ces quelques lignes de l'introduction : « Nous allons, après tant d'artistes et de touristes, faire dans la ville d'Aix une promenade recueillie, marchant à petits pas silencieux, comme dans un sanctuaire de la piété ou dans une chambre d'aïeule. Nous évoquerons les prestigieux souvenirs de l'occupation romaine, de la ville comtale et universitaire, de la cité parlementaire; nous arrêterons notre admiration sur les monuments et les curiosités de tout genre que l'on a coutume de signaler à l'admiration des visiteurs et, dans cette profusion de chefs-d'œuvre, nous essaierons, nous aussi, de faire timidement quelques découvertes ». C'est là non seulement un guide excellent, mais un admirable précis d'histoire.

LES RESSUSCITÉES, par **Remy St-Maurice**.

Voici un roman simple, sobre, mais singulièrement émouvant. Presque pas d'intrigue : c'est l'histoire banale d'un divorce, — d'ailleurs, un de ces divorces extraordinaires, pour cause d'incompatibilité d'humeur, auxquels il est impossible de rien comprendre : les intéressés eux-mêmes ne savent pas au juste quels torts réciproques furent à l'origine de leurs premières discordes. M. Remy St-Maurice, le distingué romancier de *Temple d'Amour* et de *Tartufette*, n'a rien écrit de plus solide, de plus vivant, de plus tragique.

L'ÉLECTRICITÉ, par **Lucien Poincaré**.

Ce livre complète *la Physique moderne* que l'auteur avait déjà publiée dans cette même *Bibliothèque de Philosophie positive* : « J'ai particulièrement insisté sur les conséquences pratiques, d'ordre général, que l'ingéniosité des chercheurs a su tirer des principes; peut-être m'est-il permis d'espérer que je pourrai rendre quelques services aux physiciens qui trop souvent encore ignorent les applications que, dans l'industrie, les ingénieurs ont faites des découvertes sorties des laboratoires, et, de l'autre côté, à ces ingénieurs eux-mêmes qui, parfois, perdent un peu de vue la source scientifique d'où découle toute vérité. »

L'ÉCRASEMENT, par **Charles Foley**.

M. Charles Foley est l'un des derniers romanciers idéalistes. Ses héros sont vraiment des héros : ils sont braves, fidèles, désintéressés; l'auteur nous les propose comme modèles; il nous peint les hommes tels qu'ils devraient être, sans jamais s'abaisser à nous les peindre tels qu'ils sont. D'autres romanciers nous ont montré des artistes ou des hommes de lettres écrasés par les besoins d'argent, et cherchant en vain par tous les moyens à se tirer de leur misère; M. Charles Foley nous montre un être d'exception qui, pauvre et méconnu, repousse dédaigneusement un héritage de cent millions. Et l'auteur applaudit à ce beau geste. Et il a bien raison : car de tels exemples sont consolants, et la preuve que peuvent exister de tels êtres, c'est que M. Charles Foley est capable de les imaginer.

LE SUD-OUEST AFRICAIN ALLEMAND, par **Henri Patte**.

La révolte des Herreros a tourné l'attention de l'Europe vers ce coin de désert sud-africain où, depuis trois ans, les Allemands ont engouffré quelques centaines de millions. L'aventure n'est pas terminée. Mais dans l'incertitude du pays et des forces en présence, le public se rendrait difficilement compte de la réelle importance de cette affaire, si les spécialistes ne se chargeaient de nous renseigner. Œuvre d'un officier, ce livre impartial, méthodique et complet est indispensable pour étudier la question.

Replaced with Commercial Microform

1993